LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

CINQUIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

Mai-Juin 1898

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1898

LETTRES SUR LE ROMANTISME

AVANT-PROPOS

Le 7 décembre 1837, Alfred de Vigny écrivait pour lui-même, sur un de ces petits cahiers d'où son ami, M. Louis Ratisbonne, a pieusement tiré le *Journal d'un Poète* :

Ce matin, on m'annonce M. de Jennison, l'ambassadeur de Bavière...

Il m'attend dans mon salon, et, peu après que j'y suis entré, aborde la question qui l'amène et que depuis longtemps il méditait peut-être :

— Voulez-vous me rendre un service?

— De tout mon cœur, s'il s'agit de vous être agréable personnellement.

— Le roi de Bavière a un fils de vingt-six ans, son héritier. Le prince royal de Bavière désirerait entrer en correspondance avec vous. Lui répondriez-vous, s'il le faisait?

Je me suis tu un moment et lui ai dit :

— Ce que vous me demandez est, je puis le dire, un service véritable, car il faudrait que chaque journée eût quarante-huit heures, et le temps me manquera. Cependant, si vous voulez me donner une assurance importante, j'y consentirai ; cette assurance est que ni dans le présent ni dans l'avenir le prince ne se croira obligé de m'en témoigner sa gratitude par autre chose qu'une lettre de lui. Sans cela, ce serait un traité, un marché.

Il m'a interrompu vivement, en me serrant les mains :

— Oui, c'est un service, et il en sera vivement touché; mais, avec vous, on sait que de tels services sont sans prix, et il ne vous en offre d'autre que son amitié.

— Prenez garde, ai-je ajouté, que rien n'est ferme et persévérant comme mon caractère; ne vous fiez pas à ma douceur de voix... Tout ce qui me fera ici passer par-dessus la lassitude de parler de choses sur lesquelles je suis blasé, ce sera le plaisir de penser un jour, dans ma vieillesse (si j'ai une vieillesse, chose douteuse), qu'un jeune roi me devra quelques idées justes sur la France et son esprit. — Donc, tout étant bien pur, bien désintéressé, regardant cette correspondance comme l'élan de deux âmes qui oublient qu'elles sont dans le corps d'un prince royal et d'un poète, je vous le répète, j'accepterai.

Autre question :

— Est-ce de vous qu'est venue cette idée de mettre votre jeune prince en correspondance avec moi?

— Non; lui-même y a pensé le premier après avoir lu vos ouvrages, ainsi que le roi son père.

— Avait-il pensé à écrire à quelque autre avant ou en même temps?

— A personne.

— Je consens à répondre, mais *répondre* seulement; qu'il m'écrive d'abord; vous savez qu'en Angleterre, la terre classique de l'étiquette, le plus haut placé met sa carte le premier chez l'autre.

— Le prince fera tout ce que vous voudrez et tout ce qu'il pourra pour acquérir un ami comme vous et former son âme sur la vôtre.

Et le poète ajoutait :

D'où vient que l'idée n'est pas venue plutôt à ce jeune homme d'écrire à un des quarante académiciens[1]?

Deux ans après, le 8 novembre 1839, il écrivait encore :

La réserve et la dignité de caractère servent donc à grandir un homme, et, quand un peu de talent le met en lumière, lui donnent une assez haute position.

L'ambassadeur de Bavière est venu me prier de le *recommander* à son prince, parce qu'il est menacé d'être envoyé en Russie, ce qu'il craint. J'ai ajouté à ma dernière lettre un post-scriptum en sa faveur.

Le roi de Bavière, c'était Louis II: le prince héritier,

1. Alfred de Vigny ne fut élu à l'Académie française que le 8 mai 1845.

c'était l'ancien élève de Schelling, Maximilien-Joseph, qui devait succéder à son père, en 1848, sous le nom de Maximilien II.

Le prince était fort occupé, il voyageait souvent; d'autre part, le poète ne s'était engagé qu'à répondre. La correspondance fut-elle bien active? Il est permis d'en douter. Le certain, c'est que jusqu'ici l'on n'en connaissait rien. J'ai pensé qu'il en pouvait subsister quelque chose dans les Archives secrètes de la famille royale, à Munich. Après d'obligeantes recherches, le conservateur des Archives, M. le docteur Weiss, a découvert le brouillon, écrit au crayon, de cette première lettre que le poète, par dignité personnelle, avait exigé du prince, le brouillon d'une seconde lettre et la copie de la réponse ; — et justement cette réponse, avec son post-scriptum, est celle dont Alfred de Vigny parlait le 8 novembre 1839.

Le gouvernement bavarois, le plus libéralement du monde, m'a permis de faire copier ces documents et d'en tirer parti pour le bien de l'histoire littéraire. M. le docteur von Rumpler, conseiller ministériel de la Maison royale, et M. le docteur Weiss ont fait le meilleur accueil à l'un de mes élèves, M. Moreux, étudiant à l'Université de Caen, lequel a déchiffré ces textes en véritable archiviste. Enfin, M. Louis Ratisbonne a bien voulu m'accorder l'honneur de publier la lettre de Vigny. Que tous reçoivent ici l'assurance de ma sincère gratitude.

MAURICE SOURIAU

LE PRINCE MAXIMILIEN-JOSEPH AU COMTE ALFRED DE VIGNY

Monsieur le comte,

Connaissant plusieurs de vos ouvrages, et sachant les apprécier, je ne peux plus longtemps me refuser le plaisir de vous exprimer l'intérêt que j'ai trouvé dans la lecture de vos écrits.

Cinq-Mars et *Stello* sont les ouvrages qui m'ont fait le plus d'impression ; j'ai admiré dans le premier l'art et la vérité frappante avec laquelle vous avez su tracer le caractère ambitieux du jeune favori de Louis XIII, et celui du cardinal de Richelieu ; on croit voir revivre ces personnages ; ils sont dessinés avec une telle vérité et une telle force qu'ils ne sortiront jamais de mon esprit. L'ouvrage que je viens de finir dans ce moment est *Stello* ; ce qui a particulièrement excité mon admiration, et ce que je n'ai trouvé dans presque aucune composition romanesque, c'est le point élevé sur lequel vous avez su vous mettre. Tout en étant poète et écrivain vous-même, vous avez été juge impartial des vertus et des fautes des poètes et des écrivains.

Quoique j'admire l'élévation et la parfaite justesse de cette pensée, que le poète, l'écrivain de génie, ne doivent rien attendre des rois, des grands et des peuples, cependant je me permets d'observer qu'il y a des princes qui aiment les poètes et la poésie, et qui savent honorer leur talent en respectant leur indépendance.

Stello est un ouvrage profond et intéressant à la fois ; c'est un roman et un traité de philosophie. Il est du petit nombre des écrits qui ont été composés avec conscience, avec une foi réelle dans la vocation du poète, et en même temps avec le respect qu'on doit aux institutions de l'ordre social. Il n'y avait qu'une âme noble et généreuse qui pût s'élever au-dessus des passions littéraires et politiques, et écrire la vérité par amour pour la vérité.

Dans un temps où tant d'écrivains s'égarent, où de mauvaises passions empoisonnent souvent les plus beaux écrits, c'est une douce satisfaction pour un véritable ami du progrès du genre humain que de suivre la marche d'un génie qui peut devenir par ses créations si pures un fanal religieux et consolateur.

D'être en rapport avec un écrivain comme vous, monsieur, qui, au sortir d'une aussi grande crise qui a été la dernière de votre belle patrie, a su juger son temps avec tant d'impartialité, ne peut être que précieux pour moi. En pouvant dire ce que l'écrivain devrait être, vous devez savoir ce qu'il est, et connaître mieux que bien d'autres l'état de l'art et des lettres

en France. Il me tient particulièrement à cœur de savoir apprécier sous tous les rapports votre belle patrie.

LE PRINCE MAXIMILIEN-JOSEPH AU COMTE ALFRED DE VIGNY

Vous avez dû, monsieur le comte, vous étonner de mon long silence. Une suite inattendue d'affaires et de voyages m'a privé du plaisir de renouer plutôt une correspondance à laquelle j'attache beaucoup de prix.

Vous m'avez offert, avec une obligeance et une franchise que je sais apprécier, de m'aider à connaître l'état de la littérature en France, et par conséquent de me faciliter aussi l'étude de la société même, car la littérature en est *l'expression*, comme l'a dit un de vos écrivains.

J'aurais bien des sujets de doute ou d'ignorance à vous proposer; je ne vous parlerai que d'une seule chose aujourd'hui.

La littérature française depuis 1815 n'est plus ce qu'elle était à la fin du dernier siècle, ce qu'elle était sous l'Empire; elle a pris une physionomie différente, un langage différent, un nom même différent. Elle a proclamé un nouvel avenir, pour les lettres et même pour les peuples. Elle a dit qu'elle avait surpris à la nature de nouveaux secrets, qu'elle avait étendu le domaine de l'art et du langage, qui en est l'interprète. Elle s'est dite *romantique*, nouvelle, nationale, etc. Elle a produit des œuvres nombreuses; mais comment doit-on les juger, ces œuvres?

A vous qui êtes resté dans les limites d'un goût délicat, il est permis de demander si les promesses ont été remplies, si le but n'a pas été manqué; non seulement il s'agissait de parer la prose et la poésie de nouvelles formes et de nouvelles couleurs, mais on devait aussi ouvrir de nouveaux trésors pour la raison. On reconnaissait le christianisme inspiré par de prétendus philosophes, on annonçait une philosophie plus profonde, plus sûre, plus féconde dans la pratique.

Je jette les yeux sur vos premiers écrivains. Je vois les

noms de Chateaubriand, Hugo, Lamartine, Lamennais, Sand, et j'examine les ouvrages qui ont fait leur réputation et les ouvrages qui l'ont confirmée. Quelle différence entre ceux-ci et les premiers! C'est une tout autre manière: les chastes croyances qui faisaient une partie du mérite des premiers, le soin du travail littéraire, la pureté plus ou moins recherchée du style, les principes consolateurs et nouveaux, rien de tout cela, ce me semble, ne se montre dans leurs dernières productions d'une manière aussi marquée. Quelques-uns même semblent avoir pris une route diamétralement opposée.

Est-ce leur faute? ou est-ce la faute du plus grand nombre de leurs lecteurs, de notre propre ignorance à nous autres, étrangers et allemands, si ces productions nous paraissent s'éloigner de plus en plus du but ordinaire des écrivains supérieurs : encouragement pour l'humanité, anoblissement de l'esprit, perfectionnement du langage? Serait-ce parce que nous ne comprenons pas bien vos goûts et vos habitudes, que la *Chute d'un Ange* nous paraît une monstruosité auprès des *Méditations*, que le *Congrès de Vérone* nous semble rempli d'incohérence et d'une vanité puérile, et que les *Paroles d'un Croyant* sont pour nous comme une heure de folie après l'*Indifférence en matière de Religion*?

Votre goût, votre expérience des hommes peut m'expliquer ce problème. La faute est peut-être dans mon esprit et non dans l'auteur. Sont-ce là les ouvrages qui doivent être les fondements de la littérature romantique? Donneront-ils aux générations futures une haute idée de leurs auteurs et de notre siècle? Ou bien n'auront-ils qu'un succès éphémère? Sont-ils condamnés déjà secrètement, et faut-il déplorer la destinée malheureuse des plus beaux génies de la France, qui n'auraient brillé si puissamment que pour s'éteindre plus vite?

Il semblerait au premier abord que ces écrivains ont dit : « La forme est tout. Soyons pittoresques, intéressons ; le fond et le principe ne sont rien. Avec la forme nous pourrons tout dire : il n'y a pas de pensées bizarres, téméraires, dangereuses qui ne puissent être accueillies. La forme fera notre immortalité, le fond passera inaperçu, ou comme un objet secondaire. »

Peut-être ai-je jugé trop sévèrement ces maîtres de l'art. Ne prenez de mes paroles, monsieur le comte, que ce qui est nécessaire pour poser la question et l'éclaircir. Vous êtes digne de la juger, vous qui avez dit aussi la *chute d'un ange* dans un langage qui n'offenserait pas les anges, vous qui avez su raconter les amours de Chatterton, de la prison révolutionnaire, et de Rose et Colas, sans flétrir l'imagination.

En vous demandant une réponse, je vous laisse pourtant toute la latitude que je me suis accordée moi-même. Nous avons beaucoup à faire tous les deux. Notre correspondance ne sera donc pas précipitée, mais elle sera durable. Elle me permettra, monsieur le comte, de vous rappeler souvent que je vous conserve une part toute particulière dans mon estime et de vous renouveler l'expression de ma considération comme homme et de mon admiration comme écrivain.

LE COMTE ALFRED DE VIGNY AU PRINCE MAXIMILIEN-JOSEPH

Prince.

J'ai reçu à Londres votre dernière lettre, au milieu d'un assez long voyage. Vous êtes à peine revenu vous-même de ceux que vous venez de faire, et j'ai attendu pour vous répondre le temps où vous seriez rentré dans le calme d'une vie plus studieuse. Si vous avez à présent le temps de vous souvenir de votre lettre et de lire la mienne, je ne désespère pas de vous rendre plus de confiance dans les mérites de ces mêmes hommes dont vous doutez, et sur la décadence desquels vous m'avez montré des regrets.

Vous craignez, dites-vous, de m'avoir parlé d'eux trop sérieusement? Ce ne sera pas moi qui m'en plaindrai assurément, moi qui ne sais rien de plus sérieux que l'examen des travaux de l'intelligence, cette Reine du monde actuel. Je me décide avec quelque peine de parler de ces écrivains parce qu'il n'y a pas un de ceux que vous nommez qui ne me soit pas personnellement connu, et que, dans ces affaiblissements apparents de plusieurs grands talents, dans quelques

chutes soudaines, quelques vertiges de vanité peut-être, tout ce qui ne fait que vous étonner m'afflige. Les égarements que vous citez ont quelque chose de vrai; mais si vous aviez pu suivre les travaux littéraires les plus importants de notre pays, vous auriez entendu plusieurs voix sérieuses, justes et courageuses, déplorer hautement ces déviations au risque de briser d'anciennes amitiés. La France ne s'aveugle guère à présent; elle sait ce qu'elle perd à de publiques faiblesses amenées par l'âge et bien des causes secrètes, et le reconnaît sur-le-champ. Mais elle sait aussi qu'elle le regagne au centuple par les travaux de ceux des autres combattants qui sont moins fatigués dans la course générale et qui ont retenu et ménagé leurs chevaux.

Elle n'a point à se plaindre des hommes qui faisaient vers 1819 ces promesses que vous me rappelez, et que l'on vous a, je crois, exagérées. Ces promesses ont été rigoureusement tenues, et c'est pour cela précisément que la littérature n'est plus ce qu'elle était sous l'Empire, comme vous l'avez aperçu et me le dites. Ce temps de gloire active était presque sans poésie. Deux grands écrivains de l'Empire, qui avaient en eux le sentiment poétique, ne l'avaient pas complet et s'exprimèrent en prose, ne sachant pas refaire l'instrument même, et ne pouvant se résoudre à jouer sur celui qu'ils trouvaient transmis par de froids versificateurs qui avaient laissé défaillir la poésie dans les froideurs didactiques et la mollesse de leur langage. Pour trouver l'expression juste des chants intérieurs de sa pensée, il fallut bien que chaque poète commençât par se faire une lyre, et qu'il se trouvât quelques hommes jeunes, hardis, qui s'acquittèrent de cette tâche difficile. Ils ne se connaissaient pas, et chacun d'eux dans sa solitude sentit cette nécessité. L'élégie, l'ode, le poème naquirent ensemble sous de nouvelles formes, et leurs voix séparées, bien distinctes, n'eurent point de sons pareils, presque aucune ressemblance. Ce fut là ce qu'on prit pour une école, et ce qu'on nomma Romantique à tout hasard.

Mais cette classification rétrécie, impossible à définir, s'est effacée depuis longtemps. Il n'est resté de séparés que le bon et le mauvais, le beau et le commun, toujours trop fécond, mais très dédaigné. Si ces poètes composèrent alors aux yeux

du public ces réunions momentanées qu'on nomma Pléiade ou Cénacle, ce fut par de rares rencontres, interrompues bientôt pour toujours. Ceux qui sont venus après eux ont trouvé des portes ouvertes, des claviers préparés, presque toutes les hardiesses tentées, presque tous les tons marqués; il leur a été plus facile d'entrer dans un orchestre nouveau auquel la nation prêtait alors l'oreille depuis notre éclat; je dis *notre*, puisque vous savez si bien quelle part j'y ai prise. Sans doute on fit trop de bruit de cette renaissance poétique, on multiplia ridiculement les théories, on enfla l'importance de ces travaux, mais le mouvement fut vigoureux, et enfanta beaucoup de choses grandes. Les lettres reprirent plus d'autorité et d'ardeur. Le théâtre a été agrandi dans ses proportions : on y pourra porter à présent des œuvres plus étendues et plus profondes. Le roman philosophique a abordé des compositions plus sévères, des questions plus graves. L'histoire a remonté avec patience jusqu'à des origines plus certaines et des sources trop négligées. La philosophie du moyen âge et l'histoire littéraire ont été sagement examinées et résumées. S'il s'est agi de surprendre à la nature de nouveaux secrets, Cuvier n'est pas resté en arrière de cette entreprise; et, quant à l'avenir des peuples, les écoles socialistes de Saint-Simon et de Fourier, tout en poussant leurs idées jusqu'au ridicule *volontairement*, ont jeté et répandu des germes féconds et vulgarisé quelques principes utiles. Les résistances étaient fortes, — vous les auriez difficilement aperçues de loin à travers le spectacle du plus grand des événements politiques; mais ce n'est que depuis peu que les dernières barrières de la routine se sont entièrement anéanties, et que le camp est resté libre de tous côtés.

Les changements de quelques poètes ou célèbres écrivains sont réels; leur imagination a pu fléchir, épuisée par des publications multipliées et poussées à la hâte; mais tout le monde, ici, je le répète, l'a reconnu et déploré. Je puis vous assurer que leurs péchés ont été châtiés et pardonnés le jour même de la chute. Les causes en sont visibles, et il n'est pas impossible de les excuser.

N'avez-vous pas remarqué, Prince, dans l'histoire du passé, et dans celle que nous faisons encore, que les hommes sur

qui sont tournés les regards des peuples, quelle que soit la nature de leur empire, hommes de pensée ou d'action, éprouvent dans les intervalles de leur éclat les faiblesses et les émotions décourageantes de *l'acteur sans rôle*? Deux des des hommes éminents que vous me nommez se sont effrayés, dans leur vieillesse, du silence où ils ont cru voir tomber leur nom, et voulaient, à tout prix, en réveiller l'écho : l'un a résolu de jouir *avant la tombe* de l'effet présumé de ses révélations poétiques, et, en faveur du sentiment de fierté nationale qu'il y a répandu, nous avons voulu fermer les yeux sur cet amas de petites haines et de vieilles rancunes qui vivaient au fond de ce cœur blessé et de cet esprit inquiet de ne pas voir assez reconnue son habileté diplomatique. L'autre avait sa petite église, et sa place était comme une seconde papauté : mais il l'a crue brisée, cette tiare, par la révolution de 1830 ; il s'est épouvanté de se voir rangé parmi les ruines, il a cru à propos de rajeunir son nom et, après mille hésitations, celui qui avait dit *Dieu et l'autorité*, a dit tout à coup *Dieu et la liberté* [1]; mais dans sa réforme incertaine, à demi saint-simonienne, il a été assez puni de ne trouver ni dans les chefs nouveaux, ni dans les soldats, le respect et la confiance qu'il était en droit d'attendre, et de se voir traîner à la remorque par des hommes bien inférieurs à lui, mais plus rompus aux intrigues politiques dont il ignorait totalement le mécanisme dans l'innocence ascétique de sa solitude. Il est presque seul à présent, et c'est un douloureux spectacle. Ses élèves même l'ont abandonné et quelques uns d'entre eux l'ont attaqué avec une dureté ingrate et inexorable.

Remarquez aussi que ces deux grands écrivains avaient à se venger de certaines blessures faites de main royale. *Le Congrès de Vérone* et les *Affaires de Rome* tiennent du pamphlet politique plus que de l'histoire et des belles-lettres, et l'un répond à un ancien affront des Tuileries, comme l'autre à celui du Vatican, et tous deux, le dernier surtout, ont tenté de s'allier au mouvement nouveau afin de le diriger dans leurs voies.

On ne peut donc pas compter ces œuvres parmi celles qui

1. C'était l'épigraphe que Lamennais avait mise en tête de son journal *l'Avenir*.

marqueraient une dégradation du talent. Elles attestent seulement des ambitions étrangères à la gloire des lettres, et sont nées de rencontres extérieures.

Si l'auteur des *Méditations* s'est un moment trompé sur lui-même; si, trop confiant dans sa trop facile improvisation, il a eu deux fois la fantaisie malheureuse, à mon avis, de quitter le Lyrisme et l'Élégie pour ébaucher des poèmes dont la composition et le style lui échappent, c'est la tribune sans doute qu'il en faut accuser, et comme on peut extraire de tous ces vers beaucoup de belles méditations, et qu'il s'est développé dans lui un orateur imprévu, nous gagnons encore peut-être à ce marché.

Ce serait demeurer à côté du vrai que de croire que ces écrivains et les autres que vous nommez se soient dit : « *la forme est tout* », et ne se soient pas sincèrement pénétrés du fond : ils ne méritent pas la rigueur de ce jugement. Je crois que chacun d'eux a eu *longtemps* au fond de l'âme une idée première, une conception plus ou moins vaste, un but, sinon toujours grand, juste et vrai, du moins précis. Mais beaucoup ont quitté leur première pensée mal arrêtée, et, marchant au hasard avec frayeur, au milieu de quelques écoles nouvelles incertaines elles-mêmes, ont mérité, à mon sens, le reproche d'avoir suivi la multitude *toujours médiocre* au lieu de lutter corps à corps avec elle et de la soumettre; d'avoir cédé à leur parterre par crainte de perdre la popularité ou de ne pas l'atteindre. Pour se servir du terme des peintres, ce flottement de l'intention a réagi sur leur *manière* même, et le fond sur la forme, qui s'est altérée tout à coup, et dans quelques-uns s'est comme détruite.

Vous savez, Prince, et ce livre, dont vous m'avez parlé avec tant de grâce et d'esprit, *Stello*, vous a dit publiquement combien j'ai peu d'estime pour cette recherche ardente de la popularité. Lorsqu'un homme devient trop vite populaire, je m'en défie, car c'est presque toujours par son côté commun qu'il l'est, et cela me fait craindre que ce côté-là ne tienne la plus grande part de son être. Le bon, le beau, le vrai, ne touchent d'abord que les esprits d'élite, et peu à peu l'admiration qu'ils en ressentent descend de leur rang à tous les autres, des montagnes à la plaine.

Après tout, ces fautes momentanées qui vous ont occupé ne marquent point assurément une époque de dégradation dans notre littérature actuelle. Comme je vous l'ai dit d'abord, Prince, elle a fait à travers des chances diverses et des succès plus ou moins combattus, ce qu'elle s'était promis de faire et au delà. Toutes les faiblesses sont vite connues ici, et nous ne manquons pas de censures qui se tiennent à l'affût pour réprimer de trop extravagantes déviations; quelques esprits graves et forts ajoutent à ces critiques l'autorité de leur exemple et de leur réserve.

Je ne puis m'empêcher de conserver l'espoir d'un retour dans les hommes qui vous semblent les plus égarés, à voir combien de belles marques attestent dans quelques-uns des forces cachées qui ne demanderaient qu'une bonne résolution pour valoir tout ce qu'elles peuvent. J'avoue, je n'aime pas qu'on publie toutes ses idées, comme un peintre qui ferait des tableaux de toutes ses esquisses; j'aime qu'on laisse en portefeuille les plus ordinaires pour ne donner à l'avenir que les plus grandes et les plus pures compositions. Le défaut du moment est une grande diffusion et une improvisation perpétuelle; mais qu'y faire? La postérité fera le travail que les auteurs ne veulent pas faire. Elle coupera et retranchera. Pour moi, je les recommande intérieurement à la protection immédiate de cet ange, dont madame de Staël désirait l'existence, et de qui la mission était de pleurer sur les fautes des hommes célèbres et les imperfections de leurs œuvres.

Ai-je assez répondu à vos questions, Prince? Depuis votre dernière lettre, avez-vous lu d'autres œuvres de notre pays? Croyez bien qu'il y en a dont le nom n'est pas tous les jours proclamé à son de trompe par les bateleurs et qui ne sont pas les moindres. On ne saurait croire quelles erreurs se répandent sur ce point à peu de distance, quelles méprises se font chaque jour sur nous à l'étranger, et quelles réputations y arrivent, je ne sais par quelle contrebande; j'ai trouvé tout établis et tout encensés en Angleterre des noms français qu'on ne pourrait vanter ici sans ridicule, et qu'on n'oserait citer devant personne; tandis que des hommes comme Joseph de Maistre y sont à peine connus.

On a pudeur de relever ces bévues quand on les trouve sur son chemin, on baisse les yeux, on se tait, le silence paraît un consentement, et voilà comme les opinions fausses se confirment.

Que voulez-vous? L'enthousiasme est une si belle chose et si rare dans notre siècle froid que, quelque part qu'il aille, et même lorsqu'il fait fausse route, je le laisse passer et je le salue.

Je vois avec grand plaisir que votre bon goût vous a garanti de ces méprises. Vous ne me citez que des noms dignes qu'on s'applique à leur étude. Ne les jugez pas trop sévèrement, il est digne de vous de peser ce que peuvent jeter de trouble dans les têtes les plus fortes les commotions politiques qui donnent le désir ardent de réaliser, à la hâte, des plans d'améliorations sociales à peine ébauchés.

Il y a aussi une grande misère attachée à la gloire des lettres, c'est que chaque nouvel ouvrage, dans les plus illustres écrivains, est jugé comme un début dont le public ingrat attend la chute, et dont la chute, si elle arrive, semble un moment flétrir tout le passé; mais ce n'est là qu'une illusion très passagère. Ce qui a été grand demeure grand, et la postérité remet tout à sa place. Les mauvaises comédies de La Fontaine n'ont pas plus détruit ses fables que le *Paradis reconquis* de Milton n'a fait tort à son *Paradis perdu*.

Je m'arrête, tout effrayé de la longueur de cette lettre et de son pédantisme; je suis sûr que si vous en avez la même terreur, vous serez charmé que je ne vous écrive pas plus souvent, et vous souhaiterez que notre correspondance ressemble à la partie d'échecs espagnole, jouée de Madrid aux grandes Indes, et dans laquelle on avançait un pion tous les huit mois.

Quoi qu'il en soit, soyez assuré, Prince, que lorsqu'il vous plaira de me confier encore vos idées et vos sentiments, il me sera précieux de les recueillir dans un inviolable secret, et d'y répondre autant qu'il sera en mon pouvoir; mais permettez que je vous prie instamment, malgré le peu d'importance des choses que j'écris, de les garder pour vous seul. Je me sentirai plus libre après cette assurance, et je

pourrai vous parler avec un abandon plus entier toutes les fois que vous me donnerez l'occasion de vous rendre ces marques bien faibles de dévouement et de respect.

ALFRED DE VIGNY.

P.-S. — J'apprends que nous sommes menacés de perdre M. de Jenison. Sommes-nous donc tellement à dédaigner qu'on nous reprenne ce qu'il y a de mieux et de plus capable dans aucun pays? Personne, je pense, n'a jamais pu servir mieux que lui à accroître en France l'idée que l'on y doit conserver du haut degré où sont parvenus en Bavière le goût des beaux-arts, et des lettres et des sciences, l'atticisme du langage et l'élégance des mœurs. C'est sans effort et par la distinction de sa propre nature qu'il a acquis des amitiés choisies et durables; et celle que j'ai pour lui me porte sans hésiter à vous prier d'avoir la bonté, Prince, de me rassurer sur cette mauvaise nouvelle.

17 septembre 1839.

6, rue des Écuries-d'Artois, Paris.

LA RANÇON D'ÈVE[1]

XIV

Pour tout bagage Hilliard ne prit qu'une valise. Quelques objets qu'il avait achetés à Londres — en particulier le grand ouvrage sur les cathédrales françaises — étaient déjà expédiés à Birmingham, aux bons soins de l'ami Narramore.

Il était à Charing Cross une demi-heure avant le départ du train et il se posta à l'entrée. Plusieurs cabs qui arrivèrent successivement attirèrent son attention, mais chaque fois son attente fut déçue. Enfin, dans un dernier, chargé de deux malles de modeste apparence, il reconnut les jeunes filles.

Ève et lui n'échangèrent pas une parole. Ils évitèrent même de se regarder. Patty, agitée et confuse, lui serra la main.

— Allez sur le quai, dit-il. Je vais faire le nécessaire. Est-ce là tous vos bagages ?

— Oui. Une malle est à moi, l'autre à Ève... Ça n'a pas été tout seul à la maison, — ajouta-t-elle, riant et pleurant à la

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 avril.

fois. Ils croient que je vais au bord de la mer avec Ève jusqu'à ce qu'elle soit remise. De ma vie je n'ai débité autant de mensonges!... L'oncle a fait un sabbat d'enfer, mais je m'en fiche!

— Bien, allez sur le quai.

Ève s'éloignait déjà dans cette direction. Elle était malade: sa pâleur, sa démarche mal assurée en était une preuve évidente. Elle tenait les yeux obstinément baissés et semblait ne rien entendre.

Quand Hilliard eut pris les billets et fait enregistrer les bagages pour Paris, il rejoignit ses compagnes de voyage. En le voyant, Ève se détourna.

— J'irai dans un compartiment de fumeurs, dit-il à Patty: voici vos billets.

— Mais quand vous reverra-t-on?

— A Douvres, bien entendu.

— Croyez-vous que nous aurons une bonne traversée?... Je voudrais tant faire parler Ève! Mais non, pas un mot. C'est d'un triste... et nous aurions pu si bien nous amuser!

— Que ça ne vous tourmente pas : laissez-la à elle-même. Je vais vous chercher des journaux.

En revenant, il glissa quelque argent dans la main de Patty :

— Voilà pour tout ce dont vous pourriez avoir besoin pendant le voyage. Et... je n'ai pas oublié ma promesse.

— Quelle folie!

— Maintenant prenez vos places : le train part dans dix minutes.

Il les suivit de l'œil tandis qu'elles passaient sur le quai. Ni l'une ni l'autre n'étaient vraiment équipées pour voyager. mais le costume d'Ève était celui d'une dame: celui de Patty lui donnait l'air de la femme de chambre. Comme pour mieux établir cette distinction, Patty s'était chargée de divers petits objets. Ève, au contraire, n'avait qu'une ombrelle à la main. Elles disparurent au milieu de la foule. Quelques minutes plus tard, Hilliard se dirigea à son tour vers le train; il marcha le long des voitures jusqu'à ce qu'il eût découvert celle où se trouvaient les jeunes filles, puis il alla prendre sa propre place.

Il portait un costume qu'il avait commandé quand il était arrivé la première fois à Londres, de bonne qualité et d'une coupe qui faisait valoir sa taille élancée, un chapeau de feutre brun, une cravate rouge, et une chemise de flanelle blanche. Ayant pour voisin un intarissable bavard, il lui donna gaiement la réplique. Aussitôt que le train se mit en marche, il alluma sa pipe, et trouva au tabac une saveur que depuis longtemps il ne lui connaissait plus.

A bord du steamer, Ève resta dans le salon depuis le commencement jusqu'à la fin de la traversée. Patty se promena sur le pont avec Hilliard et, à son grand étonnement, n'éprouva aucun malaise sérieux. Hilliard lui-même, respirant à pleins poumons l'air de la mer, se sentit léger, joyeux, comme à son premier départ de Londres. Il méprisait ses doutes indignes et ses calculs sordides de la veille. Il était là, sur ce navire, libre, fier de lui-même, car il avait conscience de sauver du déshonneur et de l'opprobre la femme qu'il aimait. Tout insensé que lui eût paru le projet quand il l'avait conçu d'abord, voici pourtant qu'il le mettait à exécution. L'heure présente valait la peine d'être vécue.

L'existence que lui réservait l'avenir pourrait être triste, besogneuse, incolore, mais toujours il lui suffirait de jeter un regard en arrière pour apercevoir ce lambeau de pourpre, et le souvenir des folles aventures serait autrement précieux que les maigres avantages offerts par la prudence et l'égoïsme étroit.

La petite badaude l'amusait par son babil incessant et, auprès d'elle, il se sentait l'importance de l'homme qui a voyagé.

— Je n'ai pas pris cette route la première fois, lui expliquait-il. Par Newhaven le voyage est beaucoup plus long.

— Vous aimez donc la mer ?

— J'avais pris cette ligne parce qu'elle était la plus économique, voilà la vérité.

— Et pourtant vous êtes si dépensier, maintenant ! — fit Patty d'un air qui exprimait sa profonde admiration pour cette vertu d'un nouveau genre.

— Parce que je suis riche, répondit-il gaiement. L'argent n'est rien pour moi.

— Êtes-vous vraiment riche? Ève prétend que non.

— Ah?

— Elle n'a pas dit cela d'une façon désobligeante pour vous, bien sûr! C'était la nuit dernière... elle regrettait de vous voir ainsi gaspiller votre argent pour nous.

— Si c'est mon goût, pourquoi non?... N'est-ce pas un plaisir de faire ce qu'on veut?

— Oh, si! affirma résolument Patty. Je voudrais seulement avoir cette veine-là!... Mais que c'est tout de même amusant! Qui aurait cru, il y a huit jours, que j'irais à Paris? Il me semble tout le temps que je vais m'éveiller et que tout ça n'est qu'un rêve.

— Voudriez-vous descendre pour voir si Ève n'a besoin de rien? Ne dites pas que c'est moi qui vous envoie.

De Calais à Paris, Hilliard voyagea de nouveau seul. Vaincu par la fatigue, pendant les deux dernières heures environ il dormit. Il en résulta qu'en débarquant à la gare du Nord il se trouvait dans un état d'esprit plutôt comateux. Par bonheur, il n'avait plus à ce moment qu'à exécuter un plan élaboré d'avance. A l'aide de son guide, il avait fait choix d'un hôtel où l'on parlait anglais et qui semblait convenable pour des jeunes filles : c'est là qu'il se fit conduire directement. Le choix des chambres et les dispositions accessoires n'exigèrent que cinq minutes; alors, pour la première fois depuis le départ de Charing Cross, il adressa la parole à Ève

— Patty fera tout ce qu'elle pourra pour vous, dit-il. Je ne serai pas loin d'ici et vous pourrez toujours, quand vous voudrez, m'envoyer un mot. Demain matin, je viendrai vers dix heures voir comment vous allez, — rien de plus, — à moins que vous ne désiriez sortir.

Elle dit simplement : « Merci! » d'une voix lasse. Il partit aussitôt et se mit à la recherche, pour lui-même, d'un logement beaucoup moins cher. Comme il connaissait déjà la ville, il trouva sans trop de difficulté ce qu'il lui fallait : à huit heures et demie, il alla dîner dans un modeste restaurant. D'ailleurs, un violent mal la tête l'empêcha de prendre plaisir à ce repas. Après avoir flâné quelque temps par les rues, il rentra et se coucha : le lit était un peu trop court pour lui, mais, en somme, il n'était pas trop mauvais.

La première idée qui lui vint à l'esprit, le lendemain matin, fut qu'il n'avait plus de montre : cela lui causa un moment d'humeur.

Mais il avait bien dormi ; un flot de lumière dorée qui tombait sur le plancher au tapis mesquin et usé jusqu'à la corde, les bruits et les cris de la rue dont il avait gardé le joyeux souvenir, l'eurent bientôt rasséréné. Il sauta à bas du lit, s'habilla à moitié et ouvrit la fenêtre. L'odeur de Paris était restée associée dans son esprit à l'idée de liberté ; une chorégraphie fantastique par la chambre fut l'expression de sa joie exubérante.

Comme il s'y attendait, Patty seule le reçut quand il se présenta à l'hôtel. Elle lui dit qu'Ève était incapable de se lever.

— Qu'a-t-elle, à votre avis ? Rien de sérieux, n'est-ce pas ?

— Toujours ce maudit mal de tête !

— Laissez-la se reposer aussi longtemps qu'elle voudra. Vous êtes bien ici ?

Patty était dans le ravissement et elle babilla à perdre haleine. Elle désirait sortir ; Ève n'avait pas besoin d'elle... même elle lui avait dit qu'avant tout elle tenait à être seule.

— Venez, dit Hilliard ; nous flânerons une heure ou deux.

Ils allèrent à pied jusqu'à la Madeleine, puis ils montèrent sur l'impériale d'un omnibus qui les conduisit à la Bastille. Patty en était arrivée à traiter son étrange compagnon avec une familiarité toute fraternelle ; dans sa conversation avec lui il n'y avait pas la moindre gêne. « Ève, lui dit-elle, avait parlé français à la femme de chambre... »

— Et je crois qu'elle a dit quelque chose que je ne devais pas entendre.

— Pourquoi croyez-vous cela ?

— Parce que cette fille m'a regardée d'un certain air...

— Non, non. Vous vous trompez. Elle a tout simplement voulu vous montrer qu'elle savait un peu de français.

Mais, tout bas, Hilliard se demandait si Patty n'avait pas raison. N'était-il pas possible qu'Ève eût satisfait sa petite vanité en faisant passer son amie pour une domestique ? Et cependant pourquoi, gratuitement, lui attribuer ce mensonge ? C'était une chose bizarre qu'il fût ainsi porté à considérer Ève sous le jour le moins favorable, accordant crédit aux

pires conjectures à son égard et dénigrant comme à plaisir les traits de son caractère qui tout d'abord avaient excité sa sympathie ou son admiration... Pour un amoureux, ses réflexions suivaient une pente bien singulière : d'ailleurs, il n'avait jamais cru que son amour fût d'une qualité très haute ou très pure : c'était une sorte d'instinct qui le possédait et l'entraînait. — ce n'était point du tout un sentiment sublime ou même simplement une émotion d'artiste, de poète.

— Avez-vous de l'amitié pour Ève ? — demanda-t-il brusquement, sans prendre garde à une question quelconque que Patty lui avait posée.

— De l'amitié ? Pour sûr que j'en ai !

— Et d'où vient cette amitié ?

— D'où ?... Je ne sais pas... on ne sait jamais !

Et elle se mit à rire comme une petite folle.

— Et Ève, vous aime-t-elle aussi ?

— Je crois que oui. Sinon, pourquoi resterait-elle liée avec moi ?

— Vous a-t-elle jamais témoigné son amitié ?

— Ça, je n'en sais rien. Témoigné ?... comment ? Elle ne m'a jamais rien donné, si c'est ça que vous voulez dire. Mais elle a payé pour moi au théâtre, et ainsi de suite.

Hilliard abandonna ce sujet.

— Si vous voulez sortir seule, — lui dit-il au moment de la quitter, — il n'y a rien qui s'y oppose, pas plus ici qu'à Londres. Rappelez-vous le chemin que vous avez pris, voilà tout, et ne vous attardez pas trop le soir... A propos, vous aurez besoin d'un peu d'argent français.

— Mais je n'y connais rien, et comment acheter quelque chose quand on ne peut pas dire un mot ?

— N'importe ; prenez cela et gardez-le jusqu'à ce que vous en ayez l'usage. C'est la somme promise.

Patty retira la main, mais il ne fut pas difficile de triompher de ses scrupules.

— Je crois qu'en fait de monnaie française Ève ne s'y entend guère non plus, — continua Hilliard. — Mais patience ! bientôt elle sera remise ; je pourrai alors lui expliquer cela en deux mots. Voici mon adresse, que vous donnerez à Ève. Je reviendrai prendre des nouvelles demain matin.

Il fit comme il avait dit, et cette fois il trouva Ève, ainsi que sa compagne, prête à sortir. Il s'abstint de toute remarque et de toute question au sujet de sa santé : la crise était passée, mais il eût été imprudent d'en évoquer si tôt le souvenir. Ève lui serra la main et sourit, mais comme si elle s'acquittait d'une obligation.

— Avez-vous un peu de temps libre pour nous montrer quelque chose de Paris ? demanda-t-elle.

— Je suis votre guide attitré. Disposez de moi autant qu'il vous plaira.

— Je ne me sens pas capable d'aller très loin. N'y a-t-il pas dans le quartier un endroit où nous pourrions nous asseoir en plein air ?

Hilliard héla un fiacre, qui les conduisit aux Champs-Élysées. Cette promenade parut ranimer la convalescente. Elle laissa Patty faire presque tous les frais de la conversation, mais de temps en temps elle posait une question et commençait à regarder les choses avec un vif intérêt.

Le lendemain, ils allèrent tous trois au Louvre, car une pluie fine s'était mise à tomber, et là Hilliard trouva l'occasion de dire à Ève quelques mots en particulier.

Ils étaient assis côte à côte ; Patty, que la peinture intéressait médiocrement, regardait la Seine par une des grandes baies vitrées.

— L'hôtel que j'ai choisi vous plaît-il ? commença Hilliard.

— Tout est parfait.

— Et vous ne regrettez pas d'être ici ?

— En un sens, non… Et pourtant quelquefois je me demande comment il se peut que je sois ici.

— Ordonnance du docteur.

— Oui… alors, tout est bien.

— Il est une chose dont il faut que je vous parle. Connaissez-vous la monnaie française ? Le système est assez différent du nôtre.

Ève détourna les yeux, et répondit après un moment de silence :

— Je peux apprendre.

— C'est bien simple. Prenez ce guide de Paris, il contient tous les renseignements nécessaires. Je vous donnerai une

enveloppe avec de l'argent... exclusivement pour votre usage personnel. Vous n'avez pas à vous occuper des frais d'hôtel.

— Je me suis fait une raison ; mais cela me rend honteuse plus que je ne puis vous le dire.

— N'essayez pas de me le dire, je n'écouterais pas. Votre unique souci doit être de vous remettre. Bientôt vous pourrez vous diriger seule dans Paris ; alors je ne vous accompagnerai que quand vous voudrez bien m'inviter. Vous avez mon adresse.

Il se leva et brisa là l'entretien.

Pendant les huit jours qui suivirent, la conduite d'Ève à son égard ne changea guère. Sa santé s'améliorait visiblement, mais Hilliard la trouvait toujours réservée, froidement aimable, parfois avec un air d'humilité forcée qui lui déplaisait. Il apprit de Patty qu'elle se promenait beaucoup et paraissait s'amuser.

— Nous ne sortons pas toujours ensemble, dit la jeune fille. Hier et avant-hier, je ne l'ai pas vue de toute l'après-midi. Elle se tire d'affaire partout avec son français, et elle est aussi à l'aise à Paris que si elle y avait vécu pendant des années.

Le lendemain, Hilliard reçut une carte postale : Ève lui demandait de se trouver au Louvre, à midi, dans une certaine salle. Il fut exact au rendez-vous ; Ève l'attendait, seule.

— Je voulais vous demander si vous voyez un inconvénient à ce que nous quittions l'hôtel pour aller habiter autre part.

Il écouta cette proposition avec surprise.

— Vous ne vous trouvez pas bien où vous êtes ?

— Très bien, au contraire. Mais j'ai vu mon amie, mademoiselle Roche... vous vous rappelez ? et elle m'a dit que nous pourrions nous loger très confortablement dans la maison où elle habite, pour le quart de ce que vous payez à l'hôtel. J'aimerais changer, si vous le voulez bien.

— Vous n'avez pas à vous inquiéter du prix...

— C'est possible ; mais je m'en inquiète, malgré moi. Je sais que l'hôtel est terriblement cher, et je préférerais de beaucoup l'autre endroit. Mademoiselle Roche est très gentille, et elle s'est montrée tout heureuse de me revoir ; et puis, près d'elle je jouirais d'une foule d'avantages... entre autres, celui de parler le français...

Hilliard se demanda comment Ève s'y était prise pour expliquer sa position à la Parisienne, mais il ne se permit aucune question là-dessus.

— Et Patty, qu'en dit-elle ?

— Elle est enchantée. Mademoiselle Roche parle l'anglais, et elles s'entendront parfaitement.

— Où est la maison ?

— Assez loin... dans le quartier du Jardin des Plantes. Mais je ne vois pas là un sérieux inconvénient.

— C'est à vous de décider, à vous seule.

— Merci, répondit-elle avec cette intonation qui l'irritait. Vous pourrez, si vous le désirez, faire la connaissance de mademoiselle Roche.

— Nous verrons. Elle est votre amie, cela suffit pour la recommander à mes yeux.

XX

Quand ce changement fut accompli, Ève sembla délivrée d'un pesant fardeau. Dans l'accueil qu'elle fit à Hilliard il y eut quelque chose de cette aisance, de cette franche amitié qui avait marqué les meilleurs moments de leurs relations naguère. A un dîner au restaurant, qu'il l'avait persuadée d'accepter en compagnie de Patty, elle causa avec entrain, et pendant une excursion à Versailles, quelques jours plus tard, il la vit vraiment renaître par la grâce du mouvement et du clair soleil. Le docteur improvisé ne pouvait que se féliciter de l'effet de sa prescription.

Il ne rendit pas visite aux jeunes filles dans leur nouveau domicile, et il ne fut plus question de faire la connaissance de mademoiselle Roche. Les entrevues furent fixées par carte postale, toujours de la main de Patty ; elles avaient lieu deux ou trois fois par semaine. Comme Ève devait maintenant payer tout elle-même, Hilliard lui fit un envoi en billets de banque, par la poste, et pas un mot ne fut dit entre eux à ce sujet. Quinze jours plus tard, il envoya la même somme. Le lendemain, ils allèrent par la Seine à Saint-Cloud, et Ève attira

son ami sur l'avant du bateau pendant que Patty s'amusait comme une enfant à considérer le remous causé par l'hélice.

— Je n'ai pas besoin de cet argent, — dit-elle en lui rendant une des enveloppes. — Celui que vous m'avez envoyé n'est pas tout dépensé, il s'en faut. J'en ai encore au moins pour un mois.

— Prenez-le tout de même. Je ne veux pas de lésinerie.

— Il n'y en a pas non plus. Si je ne puis agir à ma guise, je préfère retourner à Londres.

Il mit l'enveloppe dans sa poche et demeura silencieux, les yeux fixés sur la rive.

— Combien de temps comptez-vous rester encore à Paris? demanda Ève.

— Aussi longtemps que vous vous y plairez.

— Et... que ferai-je ensuite?

Il la regarda, mais un seul instant.

— Les vacances ont toujours une fin! — ajouta-t-elle en essayant, mais sans succès, de rencontrer son regard.

— Je n'ai pas encore songé à cela, — dit Hilliard avec insouciance; — nous avons le temps; il fera beau pendant plusieurs semaines encore, sans doute.

— Mais j'y ai songé, moi. Je serais folle de ne pas m'inquiéter de l'avenir.

— Dites-moi vos projets, alors.

— Si j'avais une place à Birmingham, seriez-vous satisfait?

C'était de nouveau ce ton d'humilité qui révoltait Hilliard.

— Pourquoi poser ainsi la question? Peu importe ma satisfaction personnelle; il s'agit de savoir ce qui est avantageux pour vous.

— Eh bien, je pense que Birmingham m'offrirait certains avantages.

— Bien. Il est entendu que, quand nous quitterons Paris, nous irons là-bas.

Il se fit un silence, puis Ève demanda brusquement:

— Vous partirez aussi?

— Oui, j'ai l'intention de retourner en Angleterre.

— Et que devient votre projet de jouir de la vie aussi longtemps que vous pourrez?

— Je le mets à exécution. Je m'en retournerai content, en tout cas.

— Et vous reprendrez votre ancienne besogne?

— Je ne sais pas. Cela dépend d'une foule de circonstances. Mais ne parlons pas de cela maintenant.

Patty s'approchait; Hilliard reprit avec elle une conversation dont l'entrain n'était nullement affecté.

Vers le milieu d'août, comme il rentrait, une après-midi, la concierge lui dit que deux jeunes Anglais étaient venus le demander; l'un d'eux avait laissé une carte. Ce fut avec un étonnement joyeux que Hilliard lut le nom de Robert Narramore et, au-dessous, écrite au crayon, une invitation à dîner pour le soir même à un certain hôtel, rue de Provence. Le bon Narramore, toujours d'un laconique désespérant, surtout quand il écrivait, ne s'expliquait pas sur le but de ses périgrinations, et Hilliard chercha en vain à deviner qui pouvait être le second voyageur.

A l'hôtel, il trouva Narramore en compagnie d'un homme à peu près de son âge, nommé Birching, que Hilliard n'avait jamais vu. Les deux jeunes gens étaient arrivés à Paris le matin et ne voulaient y rester qu'un jour ou deux, car la Suisse les attirait irrésistiblement.

— Peux pas supporter cette chaleur, — soupira Narramore, qui dans un costume de touriste extra-léger, était étendu sur un divan et buvait quelque chose de glacé dans un verre gigantesque. — Sans toi nous ne nous serions pas même arrêtés ici. Mon idée est que tu viennes avec nous.

— Avec vous?... impossible.

— Pourquoi? que fais-tu ici... si ce n'est cuire dans ton jus?

— Manger à ma faim et boire à ma soif.

— Bonne mine... mieux en chair qu'à notre dernière entrevue. Tout de même, tu viendras avec nous. Nous ne discuterons pas maintenant : moment du dîner. Après... après!

A table, Narramore dit que son ami Birching était architecte.

— Ce que ce garçon-là aurait dû être, — ajouta-t-il en indiquant Hilliard. — L'architecture est son dada. Je suis sûr qu'il

pourrait s'asseoir là et dessiner en réduction la façade de n'importe quelle cathédrale de l'Europe... Pas vrai, Hilliard?

Hilliard rit de bon cœur de la plaisanterie, puis la conversation devint générale. Les trois jeunes gens burent copieusement et après le dîner flânèrent par les rues jusqu'à ce que Narramore, altéré, éreinté, les força à s'arrêter à la terrasse d'un café sur le boulevard des Italiens. Birching, alors, s'en alla acheter un journal anglais, et Narramore resta quelques instants seul avec Hilliard.

— Qu'est-ce qui se passe? commença-t-il. Que fais-tu ici? Sérieusement, je désire que tu viennes avec nous. Birching un bon type... mais un peu indigeste... prend les choses un peu solennellement par cette chaleur... La dépense? Diable l'emporte! Nous nous connaissons de vieille date, et grâce au vieux fou d'oncle...

— Là n'est pas la question, vieux frère! interrompit Hilliard. Pour combien de temps partez-vous?

— Je ne puis guère être absent plus de trois semaines. Tu sais, les lits de cuivre...

Hilliard consentit à être de la partie.

— A la bonne heure! c'était prévu, fit gaiement son ami. Et maintenant n'as-tu rien à me dire? Es-tu seul ici? Alors que diable peux-tu faire toute la sainte journée?

— Je réfléchis.

— Tu es bien le plus drôle de pistolet que je connaisse! Je voulais t'écrire, mais .. c'est le diable... la chaleur, et les lits de cuivre, et ceci, et cela... A présent que vas-tu devenir? L'argent ne durera pas toujours. Pas de projets? Ce n'était pas le moment de parler de l'avenir avant ton départ de Dudley: j'ai vu ça tout de suite. Tu étais mûr pour une maison d'aliénés; pas étonnant, du reste. Mais tu as jeté ta gourme; jamais je ne t'ai vu en meilleure forme. Quel sera ton nouvel avatar?

— Je n'en ai aucune idée.

— Eh bien! moi, j'ai une idée. Ce brave Birching est associé avec son frère, à Brum, et ils ne font pas trop mal leurs affaires. J'ai pensé à toi aussitôt que j'ai eu fait sa connaissance; je crois même que c'est surtout pour toi que je me suis lié avec lui... bien qu'il y ait une autre raison: te dirai ça

un jour... Pourquoi n'entrerais-tu pas chez eux, hein? Pourrais-tu payer un petit cautionnement? J'arrangerais ça à l'amiable, j'imagine. Encore rien dit : ne me presse jamais... aime les choses qui mûrissent naturellement. Supposons que tu arrives, dans un an ou deux, à te faire autant que dans ta... boîte à ferrailles, eh bien, serait-ce déjà si bête ?

Hilliard songeait. Depuis quelques instants une rougeur lui était montée aux joues, mais alors ses yeux s'illuminèrent.

— Non, dit-il enfin d'un ton résolu ; non, ce ne serait pas si bête.

— C'est ce que je me disais aussi... Attends que Birching et toi soyez devenus copains. Je crois que vous êtes faits pour vous entendre. Fais-lui voir que tu t'y entends vraiment un peu en architecture... alors, affaire emmanchée.

Hilliard, toujours rêveur, répéta machinalement :

— Non certes, ce ne serait pas si bête.

A ce moment, Birching reparut; on causa de choses et d'autres.

Le lendemain matin, ils se promenèrent tous les trois en voiture dans Paris. Narramore, bien qu'il visitât la ville pour la première fois, refusa de voir tout ce qui était fatigant, et la nécessité d'étancher sa soif revint avec une fréquence alarmante. Après le déjeuner, il proposa de quitter Paris le soir même.

— Ai besoin de voir une montagne avec de la neige dessus. Voyager la nuit, le meilleur système. Encore un jour comme celui-ci, suis perdu. Pas d'objection, Birching?

L'architecte approuva le projet et l'on consulta l'indicateur. Hilliard alla chez lui préparer sa valise. Cela fait, il écrivit :

« Chère miss Madeley,

» Mon ami Narramore est ici et m'a décidé à l'accompagner en Suisse. Je resterai là-bas une quinzaine et vous donnerai de mes nouvelles pendant ce temps-là. Narramore assure que j'ai beaucoup meilleure mine et c'est à vous que je le dois. Sans vous, toutes mes tentatives pour « jouir de la vie » auraient misérablement échoué. Nous partons dans une heure ou deux.

» Amitiés.

» MAURICE HILLIARD. »

XVI

Il fut absent trois semaines entières et arriva avec ses amis à la gare de Lyon, de grand matin, un jour de septembre. Narramore et l'architecte ne s'arrêtèrent que le temps nécessaire pour déjeuner, puis ils continuèrent leur route vers l'Angleterre. Hilliard, revenu à son ancien logement, écrivit une carte postale pour inviter Ève et Patty à dîner avec lui ce soir-là ; puis il se mit au lit et dormit huit heures, terrassé par une fatigue salutaire.

Il avait donné rendez-vous aux jeunes filles au bas du boulevard Saint-Michel.

Ève y vint seule :

— Et où est Patty? demanda Hilliard. Il serrait cordialement la main d'Ève, en réponse au sourire franchement joyeux dont elle l'avait accueilli.

— Où elle est?... En ce moment elle approche de Charing Cross, sans doute.

— Elle est partie?

— Ce matin, avant l'arrivée de votre carte... Mais venez, nous causerons chemin faisant... Elle a eu le mal du pays d'une façon terrible. Il y a une quinzaine, elle reçut une lettre mystérieuse qu'elle me cacha. Il y a quelques jours, seconde épître ; cette fois elle resta longtemps enfermée et, quand elle revint, je vis qu'elle avait pleuré. Alors les confidences ne se firent pas attendre. Elle avait écrit à M. Dally et reçu de lui une réponse qui l'avait rendue malheureuse, et d'une !... Elle écrivit de nouveau et reçut une réponse qui la désespéra, et de deux ! Les missives se succédèrent ; hier enfin, elle n'y tint plus.

— Alors elle est retournée pour faire la paix avec lui?

— Assurément. Il déclarait dans ses lettres qu'elle était perdue de réputation et que pas un honnête homme ne voudrait dorénavant avoir affaire à elle. Je ne serais pas étonnée si dans quelques semaines ils étaient mariés.

Hilliard se mit à rire.

— J'avais l'intention de vous demander son pardon à genoux, poursuivit Ève, mais je ne puis décemment le faire au milieu de la rue... Sérieusement, elle était désolée en pensant que vous l'accuseriez d'ingratitude. Elle n'a pas voulu écrire, tant elle était honteuse. « Dites-lui d'oublier jusqu'à mon nom », répétait-elle.

— Pauvre petite !... Et quelle sorte de mari sera-ce que ce Dally ?

— Un mari comme tous les autres, sans doute... Mais comme vous avez bonne mine ! je suis sûr que vous vous êtes amusés comme des dieux...

— Je puis vous dire la même chose.

— Vous êtes brûlé du soleil et paraissez un tout autre homme !

— Et vous avez des roses sur la joue et des yeux deux fois plus brillants qu'à l'ordinaire. On dirait que vous n'avez jamais connu le souci.

— Je me le persuaderais presque ! dit Ève en riant.

Le regard de Hilliard chercha celui de sa compagne, mais vainement.

— J'ai une faim d'alpiniste ; où dînons-nous ?

Cette question fut résolue sans long débat et bientôt ils se trouvaient assis dans la salle fraîche et claire d'un restaurant. Tout en grignotant une olive, Hilliard conta dans ses grandes lignes son voyage en Suisse.

— Si seulement vous aviez été là !... Votre présence seule me manquait.

— Vous ne vous seriez pas de moitié aussi bien amusé. Le portrait de M. Narramore, dans votre lettre de Genève, m'a bien fait rire.

— Le gaillard le plus paresseux qu'il y ait sous le soleil ! mais aussi la meilleure pâte d'homme, le caractère le plus accommodant qui soit. Un vrai brave garçon ; je l'aime plus que jamais. Il est certain que l'héritage l'a amélioré : l'argent n'améliore-t-il pas toujours les bonnes natures ? Ce qui me passe, c'est qu'il puisse retourner avec plaisir à Birmingham et à ses lits de cuivre. Pur manque d'énergie ! Je crains seulement que, pour le temps où il sera vraiment riche, il ne soit devenu monstrueusement gros... C'est terrible à penser.

Ève posa différentes questions au sujet de Narramore, dont l'image paraissait divertir agréablement son imagination. Le dîner continua gaiement et lorsqu'on eut servi le café :

— Pourquoi ne pas le prendre dehors? dit Ève. Vous aimeriez fumer, je le sais.

Hilliard consentit volontiers, et ils allèrent s'asseoir à la terrasse. Le boulevard était baigné dans la blonde lumière du soleil couchant; tous les bruits se fondaient dans un grondement qui berçait la rêverie.

— D'ici un mois les feuilles commenceront à tomber! murmura le jeune homme, après avoir fumé quelque temps en silence.

— Oui, répondit-elle; je serai bien aise d'avoir encore un bout d'été à Birmingham.

— Vous voulez partir?

— Je partirai demain ou après-demain, répondit tranquillement Ève.

Il y eut alors un nouveau silence.

— On m'a fait une proposition, — dit enfin Hilliard, se penchant en avant, le coude sur la table. — Je vous ai dit que notre ami Birching était architecte. Il est associé avec son frère, beaucoup plus âgé que lui. Eh bien, ils m'ont offert de me prendre dans leur bureau, à la condition que je verserais un cautionnement de douze cents francs. Aussitôt que je pourrai me rendre utile, ils me donneront des appointements. Et il se peut que j'arrive à une beaucoup plus belle position que dans l'ancienne galère où, en somme, aucune perspective d'avenir ne m'était ouverte.

— Voilà d'excellentes nouvelles! — dit Ève, regardant distraitement de l'autre côté du boulevard.

— Vous êtes d'avis que je devrais accepter?

— Je suppose qu'une fois les douze cents francs payés, il vous restera assez pour vivre?

— Oui, pour vivre jusqu'à ce que je gagne quelque chose, répondit Hilliard en souriant.

— Alors, je crois qu'il ne faut pas hésiter.

— La question est celle-ci : êtes-vous parfaitement décidée à aller à Birmingham?

— Je ne demande que cela.

— Vous êtes parfaitement remise?

— De ma vie je n'ai été aussi bien.

Hilliard la regarda et put facilement se convaincre qu'elle disait la vérité. Sa mémoire n'évoquait plus le portrait de l'album de Mrs. Brewer: l'Ève vivante, avec ses changements progressifs de physionomie, avait effacé cette pâle image de l'Ève défunte. Il voyait maintenant devant lui une femme d'une exquise beauté, mystérieuse encore pour lui à plus d'un point de vue, et avec laquelle pourtant il causait aussi familièrement que s'ils étaient amis depuis de longues années.

— Alors, quoi qu'il arrive, dit-il, j'aurai fait dans ma vie une chose utile.

— Si c'est faire chose utile que de sauver une existence quelconque! répondit Ève d'une voix à peine intelligible.

— Une existence quelconque, non; la vôtre, oui.

Deux messieurs qui étaient assis non loin d'eux se levèrent et partirent. Comme si ce départ mettait Ève plus à l'aise, elle regarda son compagnon et dit d'un ton familier :

— Comme j'ai dû vous étonner quand vous m'avez vue pour la première fois à Londres!

— Oui, certes; et, quand j'y pense, mon étonnement est grand encore.

— Vous n'avez donc pas deviné?... Mais non, c'était impossible. Je ne vous ai guère fait de confidences... Voyons, dites-moi quel genre de personne vous vous attendiez à rencontrer?

— Voici. D'après votre portrait et d'après ce qu'on m'avait dit de vous, je me figurais une jeune fille mélancolique, solitaire, travaillant dur... plutôt pauvrement mise... ne se permettant aucun plaisir... fréquentant beaucoup l'église... fuyant le monde.

— Et vous avez été désappointé?

— D'abord, oui... ou plutôt désorienté... absolument incapable de vous comprendre.

— Et vous êtes encore désappointé?

— Je ne vous désire pas autrement que vous n'êtes.

— Cependant l'autre jeune fille est celle que vous avez *désiré* trouver.

— Oui, avant de vous avoir vue. Cela venait de l'analogie de nos deux existences. Je rêvais de sympathie entre nous, et la physionomie du portrait... mais je vois de plus jolies choses dans la physionomie tournée à présent vers moi.

— N'en soyez pas trop sûr... et qui sait, cependant? Il vaut mieux être bien portant et jouir de la vie qu'être abattu et désespéré. Ce qui est étrange, c'est que vous aviez raison... Vous vous figuriez exactement la jeune fille que j'étais : triste et solitaire... fuyant le monde... c'était bien cela. Et j'allais à l'église et j'y trouvais la consolation, comme j'espère l'y trouver de nouveau. Ne croyez pas que je sois une athée. Mais j'étais si maladive, et tout semblait ligué pour me faire souffrir! Le travail sans trêve, les soucis depuis l'âge de dix ans. Vous savez toute l'histoire de mon père. Si je n'avais pas eu la bosse du calcul, que serais-je devenue? J'aurais peiné dans quelque métier misérable jusqu'à ce que le labeur et la misère m'eussent tuée.

Hilliard écoutait avec une attention fiévreuse, le regard attaché sur son visage.

— La transformation radicale s'opéra en moi quand mon père revint à la maison et que je me sentis libre pour la première fois. Alors je voulus à tout prix partir et vivre seule. Je songeai à Londres, — je vous ai dit combien j'y avais toujours songé, — mais je n'eus pas le courage d'y aller. A Birmingham, je commençai à me défaire de mes vieilles habitudes, ou plutôt je me l'imaginai. J'avais le désir de m'amuser comme les autres jeunes filles, mais je ne le pouvais pas. D'un côté, je croyais que c'était mal, et puis j'avais une telle peur de dépenser un sou!... j'avais si souvent vu ce que c'était que de manquer d'argent pour acheter du pain!... Je vivais donc seule : le soir, je restais dans ma chambre et je lisais. Vous ne pourriez croire ce que j'ai dévoré de livres en un an. Parfois, je ne me couchais qu'à deux ou trois heures du matin.

— Quelle espèce de livres lisiez-vous?

— Ceux que je prenais à la bibliothèque populaire... des livres de toute sorte, pas seulement des romans. Je n'ai jamais eu un goût particulier pour les romans : ils ne faisaient que me rendre l'existence plus amère par la comparaison. Je n'ai

jamais pu comprendre les gens qui prétendent que les romans « les arrachent à eux-mêmes ». Cela n'a jamais été le cas pour moi. J'aimais les relations de voyages, les biographies et les livres d'astronomie. Pourquoi riez-vous ?

— Vous vous arrachiez à vous-même en montant au ciel, à ce que je vois !

— Un jour, je vis une annonce dans un journal, — un journal de Londres, à la salle de lecture, — je me risquai à répondre et j'obtins de la sorte un emploi à Londres. Quand vint le moment de partir je fus si effrayée et démoralisée que je me sentis l'envie de renoncer à mon projet ; et j'y aurais certes renoncé, si j'avais connu l'avenir. La première année à Londres fut solitaire et triste. J'étais mal portante, je n'avais pas une amie, je me laissais mourir de faim, tout cela dans ma rage d'épargner. Sur mes vingt-cinq francs par mois, j'épargnais cent sous... uniquement par habitude invétérée de lésine, de mesquinerie et de privations. J'étais obligée à une mise décente, et l'argent nécessaire pour cela était pris sur ma nourriture. Il est certain que je dois avoir un bon tempérament pour m'en être tirée et me porter comme à présent.

— Ces temps-là ne reviendront plus, dit Hilliard.

— Qui pourrait l'affirmer sans crainte d'être démenti par la destinée ? Je vous ai dit un jour que j'étais souvent inquiète de l'avenir. La misère serait cent fois plus dure, maintenant que je sais ce que valent les jouissances de la vie... Quelles délices ne doivent pas ressentir les gens qui sont certains de n'être jamais dans la gène leur vie durant ! J'ai souvent essayé de m'imaginer cela, mais c'est impossible. Oh ! cela doit être merveilleux !

— Vous pourrez le savoir un jour.

Ève devint songeuse. Elle reprit :

— Ce fut Patty Ringrose qui m'apprit à prendre un peu le temps comme il vient. Je fus étonnée de voir ce qu'elle pouvait tirer de plaisir d'une heure ou deux de liberté, avec six sous dans sa poche. Elle me fit grand bien en se moquant de moi, et, à la fin, je l'étonnai à son tour. Est-il surprenant que je me sois permis quelques folies aussitôt que l'occasion s'en présenta ?

— Je commence à comprendre.

— L'occasion, la voici : un dimanche matin j'allai seule à Hampstead, et, en me promenant dans la campagne, je trébuchai sur un objet. C'était une cassette qu'à certains indices je jugeai ne devoir pas être là depuis longtemps. La serrure en avait été brisée et elle contenait une quantité de lettres, de vieilles lettres dans leur enveloppe, pas autre chose. L'adresse sur ces enveloppes était toujours la même, celle d'un monsieur demeurant à Hampstead. Je crus n'avoir rien de mieux à faire que de m'enquérir de la maison. Je la trouvai et sonnai. Quand j'eus dit à la bonne ce qui m'amenait, — c'était une grande maison, — elle me pria d'entrer, et, après une attente de quelques minutes, elle me mena dans une bibliothèque où était asssis un monsieur. J'eus à répondre à une foule de questions posées sur un ton assez rébarbatif. Après qu'il eut pris note de mon nom et de mon adresse, il me dit que j'aurais de ses nouvelles, et, là-dessus, je partis. J'espérais une récompense, mais deux ou trois jours se passèrent et je n'entendis parler de rien ; alors, comme j'étais au bureau, quelqu'un me demanda, un homme qui m'était inconnu. Il me dit qu'il venait de la part de M. X... (le monsieur de Hampstead) et qu'il apportait quelque chose pour moi... un billet de cinq cents francs. La cassette avait été volée, avec d'autres objets, la veille du jour où je l'avais trouvée, et les lettres, qui n'avaient aucune valeur pour celui qui les avait dérobées, étaient précieuses aux yeux de leur propriétaire. On prit sur mon compte toute sorte d'informations et je faillis certes avoir affaire à la police, mais on ne découvrit rien de suspect et j'eus les cinq cents francs de récompense. Pensez donc : cinq cents francs ! une fortune !

Hilliard approuva d'un signe de tête.

— Je ne contai cela à personne, pas même à Patty, et je mis l'argent à la caisse d'épargne, J'avais décidé de l'y laisser aussi longtemps que je n'en aurais pas besoin, mais j'y songeais constamment. Quinze jours après, mes patrons faisaient faillite et je me trouvais sans place. Je ne fermai pas l'œil de la nuit et, quand je me levai le lendemain, il me sembla que ma personnalité d'autrefois n'existait plus. Je voyais tout sous un jour différent, je me sentais radicalement transformée Je résolus de ne pas chercher un autre emploi,

mais de retirer mon argent de la caisse d'épargne. J'avais en tout plus de six cents francs... que je pouvais dépenser à ma guise. C'était comme si une fièvre m'avait saisie ; il me semblait qu'enfin j'allais avoir ma revanche. Tout ce jour-là je parcourus la ville, regardant les magasins et me demandant ce que j'aimerais acheter ; mais je ne dépensai que quelques francs, pour ma nourriture. Le lendemain j'achetai un costume neuf. Le surlendemain j'invitai Patty à venir au théâtre et je l'étonnai par mes projets grandioses ; mais je ne lui donnai aucune explication et elle ignore encore aujourd'hui comment je me suis procuré de l'argent. Tout bien considéré, je m'amusai réellement. Ainsi je pris un abonnement chez Mudie et me remis à lire. Vous n'imaginez pas peut-être quel plaisir c'était pour moi de me procurer des livres, — des livres nouveaux, — là où les gens riches les prennent. Je changeais de volume environ tous les deux jours... il y avait tant d'heures où je ne savais que faire ! Patty était ma seule amie : je l'emmenais avec moi chaque fois qu'elle pouvait sortir le soir.

— Et vous n'avez jamais dîné au restaurant ! dit Hilliard en riant. Voilà la différence entre l'homme et la femme.

— Vous voyez que mes extravagances se bornent, en somme, à fort peu de chose.

Hilliard, élevant à ses lèvres sa tasse de café, murmura très bas :

— Mais aussi vous ne m'avez pas tout dit !

Ève détourna les yeux et garda le silence.

— Au temps où je vous ai rencontrée, — reprit-il de son ton ordinaire, — vous commenciez à vous lasser de cette vie-là.

— Oui... (Elle se leva). Allons-nous-en d'ici, fit-elle.

Lorsqu'ils eurent marché quelques minutes :

— Combien de temps resterez-vous encore à Paris? demanda Ève.

— Vous ne me permettrez pas de voyager avec vous ?

— Je ferai ce que vous voudrez, répondit-elle simplement.

XVII

Son ton de soumission n'irrita pas Hilliard comme il l'avait fait jusque-là : avec un frisson de volupté, il sentit qu'elle disait ce que lui dictait le cœur même En son absence, Ève avait appris à le considérer, sinon avec le sentiment qu'il désirait, du moins avec quelque chose de fort approchant ; il lisait ce changement dans ses yeux. Tandis qu'ils marchaient lentement, elle se tenait plus près de lui que de coutume ; de temps en temps, son bras touchait le sien. et ce contact causait en lui un trouble délicieux. A la dérobée. il observait ses traits, sa taille gracieuse, sa démarche un peu languissante : ce soir, elle exerçait sur lui un pouvoir inconnu et excitait en son être une passion auprès de laquelle ses précédents désirs ne semblaient plus qu'une pâle flamme.

— Encore un jour à Paris ? demanda-t-il doucement.

— Ne vaudrait-il pas mieux ?... fit-elle, hésitant à formuler une objection.

— Avez-vous l'intention de vous arrêter à Londres ?

— Non ; allons directement à Birmingham.

— Demain, alors ?

— Croyez-moi : nous ne devons pas différer davantage. Nos vacances sont finies.

Hilliard n'insista pas. Un de ces menus incidents. si fréquents dans la rue, les occupa pendant quelques minutes et la conversation sérieuse ne fut reprise que lorsqu'ils eurent traversé la Seine et commencèrent à longer les quais.

— Jusqu'à ce que j'aie trouvé un emploi, dit-elle enfin, je compte rester à Dudley. Mon père sera très content de m'avoir auprès de lui. L'autre fois, il voulait me faire rester encore.

— Je me demande s'il est vraiment indispensable que vous alliez reprendre le collier de misère ?

— Oui, oui, il le faut, répondit-elle vivement. Je ne peux pas demeurer oisive. C'est la pire des choses pour moi. Et puis de quoi vivrai-je ?

— J'ai encore beaucoup d'argent ! — dit Hilliard les yeux fixés sur elle.

— Pas plus qu'il ne vous en faut.

— Mais songez-y : il n'en faut guère plus pour deux que pour un...

Cette phrase lui était échappée, car aucune idée de ce genre ne s'était encore présentée nettement à son esprit. Ève hâta le pas.

— Non, non, non ! Vous aurez à lutter ; vous ne savez pas ce qui vous attend...

— Et si cela me rendait la tâche plus facile?... Il n'est plus guère douteux que ma position n'aille en s'améliorant...

— Tout est douteux... (Elle parlait d'un ton agité.) Nous ne sommes jamais sûrs du lendemain, même quand nous avons tout arrangé pour le mieux...

Hilliard laissait errer son regard au fil de l'eau. Ralentissant de plus en plus le pas, il finit par se tourner vers le parapet. Ève resta un peu à l'écart en l'attendant. Mais il ne poursuivit pas sa marche et elle revint auprès de lui.

— Je sais combien je dois vous paraître ingrate, dit-elle sans le regarder. Je n'ai le droit de rien vous refuser après tout ce que vous...

— Ne parlons pas de cela, interrompit-il avec impatience. C'est la seule chose à laquelle je n'aime pas penser.

— J'y penserai toujours, moi, et m'en souviendrai avec plaisir.

— Approchez-vous... Donnez-moi votre main..

Il l'attira vers lui, et ils restèrent là regardant la Seine qui roulait ses eaux noires sous le ciel couvert de nuages.

— Je ne suis pas bien sûr que toujours..., murmura enfin Hilliard.

— Je vous jure...

— Oui, ici, à Paris. Mais quand vous serez retournée dans cet enfer...

— En quoi cela changera-t-il ce que je ressens aujourd'hui? Ce sentiment délicieux, rien ne pourra l'anéantir. Vous avez métamorphosé ma vie, mes idées sur toutes choses. Quand je regarde en arrière, je ne me reconnais plus. Vous avez raison : je devais être atteinte d'une maladie qui me troublait l'esprit. Il me semble impossible que j'aie jamais pu faire des folies pareilles. Il faut que je vous dise... voulez-vous que je vous dise tout?

Hilliard ne répondit pas, mais il serra plus étroitement sa main.

— Patty vous en a parlé, de la chose, n'est-ce pas?

— Elle m'a dit tout ce qu'elle savait, la nuit où je vous ai attendue dans High Street... Elle m'assura que vous couriez un danger, et je lui ai arraché une confidence aussi complète que possible.

— Je courais en effet un danger, et j'ai peine à comprendre maintenant comment cela put aller si loin. C'était lui qui m'avait apporté l'argent de la part du monsieur de Hampstead. C'est ainsi que je fis sa connaissance. Le lendemain, il m'attendit à la sortie de la maison de commerce où je travaillais.

— C'était la première fois que pareille chose arrivait?

— La première fois. Et vous savez dans quel état d'esprit j'étais alors. Mais jamais je n'éprouvai le moindre... jamais je ne l'aimai vraiment. Nous nous sommes vus, nous avons été ensemble en divers endroits. Après de longs jours de solitude... n'est-ce pas assez excusable? Mais je n'avais pas confiance en lui. Patty vous a-t-elle dit pourquoi je quittai Londres si brusquement?

— Oui.

— Lorsque cela arriva, je vis que mon secret pressentiment ne m'avait pas déçue. Je ne fus guère affligée, ce que je ressentis fut plutôt de la honte et du dégoût. Jamais, en paroles du moins, il n'avait essayé de me tromper : il n'avait jamais dit un mot de mariage ; et, d'après ce que je découvris alors, je compris qu'il était fort à plaindre...

— Vous semblez vous contredire, interrompit Hilliard. Pourquoi cette honte et ce dégoût?

— En me voyant à la merci d'une telle femme!... Il l'avait épousée quand elle était très jeune, et je puis me figurer la vie qu'il a menée jusqu'à ce qu'il se fût échappé du bagne conjugal. L'horrible femme!

— Horrible, à votre point de vue, je suppose! dit Hilliard avec un peu d'amertume.

— Non pas que j'aie jamais été jalouse... En tout ceci, je vous prie de me croire sur parole. Jamais je ne vous aurais rien dit, si je n'avais eu l'intention d'avouer la simple vérité.

Il pressa de nouveau sa main. La tiédeur de ce corps si près de lui précipitait le sang dans ses artères comme au paroxysme de la fièvre.

— A mon retour, notre première rencontre fut l'effet du hasard. Je refusai de lui parler, mais il me suivit, et je ne m'en aperçus qu'en approchant de chez moi. Alors il m'aborda de nouveau et me supplia d'écouter ce qu'il avait à me dire. Je savais qu'il m'attendrait jusqu'au jour, s'il le fallait : force me fut donc de l'entendre : puis je lui dis que toute relation était désormais impossible entre nous. Pourtant, il me suivit encore un autre jour. Et de nouveau je dus l'écouter.

Hilliard s'imagina sentir battre le cœur de la jeune fille contre son propre bras.

— Soyez brève, fit-il. Dites tout, et que ce soit fini !

— Il m'avoua, enfin, qu'il était ruiné. La faute en était à sa femme. Elle avait fait des billets qu'il était obligé de payer, et, à présent, il lui restait à peine de quoi vivre. En outre, il avait disposé de sommes qui ne lui appartenaient pas et dont il devait rendre compte dans quelques jours. Il essayait d'emprunter, mais personne ne voulait lui avancer la moitié de ce qu'il lui fallait.

— C'est assez ! — interrompit Hilliard, remarquant que la voix d'Ève devenait presque inintelligible.

— Non, il faut que vous sachiez le reste aussi. Il ne me demanda pas d'argent, cela va sans dire : il ne me croyait pas en état de lui prêter seulement vingt francs. Mais ce que je veux que vous sachiez, c'est qu'il ne me parla plus dans les mêmes termes qu'autrefois. Il me dit qu'il avait mal agi en se liant avec moi ; il me pria de lui pardonner, n'ayant plus désormais qu'un désir : celui de rester mon ami.

— Vraiment ?

— Oh ! vous ne manquerez pas ici de générosité ! Ce serait indigne de vous.

— Telle n'est point mon intention. A sa place, j'aurais agi absolument de même.

— Dites-moi que vous me croyez ! Il ne fut jamais question d'amour entre nous. Il me détailla les misères de sa vie, voilà tout... et j'eus pitié de lui. Je sentis qu'il était sincère.

— Et je n'en doute pas plus que vous.

— Ce que je fis alors est inexcusable. Comment j'eus le courage — l'impudeur — d'agir ainsi, c'est ce que je ne puis comprendre à présent.

Hilliard se redressa, avec un rire contraint.

— La suite des événements a bien montré que vous n'auriez pu agir de façon plus sage. Maintenant, n'en parlons plus, venez.

Il se remit en marche, et Ève se serra à son côté, interrogeant ses traits.

— Je suis sûr qu'il remboursera l'argent, dit-elle.

— Au diable l'argent !

Tout à coup il s'arrêta.

— Comment remboursera-t-il ? J'entends, comment se mettra-t-il de nouveau en rapport avec vous ?

— Je lui ai donné mon adresse à Dudley.

Il reprit sa marche.

— Pourquoi cela vous tourmente-t-il ? demanda Ève. Si jamais il m'écrit, je vous le ferai savoir aussitôt : vous verrez la lettre. Il est absolument certain qu'il paiera cette dette, et je serai bien heureuse ce jour-là.

— Quelle explication lui avez-vous donnée ?

— La véritable. J'ai dit que j'avais emprunté à un ami. Dans sa situation désespérée, il ne pouvait refuser ce que je lui offrais.

— Qu'il ne soit plus question de tout cela. Vous avez bien fait de me parler franchement. Maintenant que c'est fini, j'en suis content. Voyez l'étoile du soir qui se lève. l'étoile du berger, n'est-ce pas ainsi qu'on la nomme ?

Ève de nouveau se détourna et s'appuya contre le parapet. Lui resta à l'écart un instant, puis il s'approcha. De son propre mouvement, elle mit la main dans la sienne.

— A l'avenir, dit-elle, vous saurez tout ce que je fais. Vous pouvez avoir confiance en moi, il n'y aura plus entre nous de secrets.

— Et cependant vous êtes inquiète...

— C'est pour vous. Il vous faut un ou deux ans de liberté. Je reprendrai avec joie le travail. Je suis bien portante, et forte, et heureuse.

Les yeux attirants le firent succomber à la tentation à laquelle il avait résisté jusqu'ici. Les lèvres d'Ève ne se refusèrent pas au baiser.

— Il faudrait écrire à Patty, dit-elle quand ils se séparèrent. J'aurai son adresse dans un jour ou deux.

— Oui, je lui écrirai.

XVIII

Vers la fin de novembre, Hilliard était en plein travail chez MM. Birching, à Birmingham, encouragé par ses propres progrès et regardant l'avenir avec tout l'espoir dont est capable une nature peu disposée à l'enthousiasme. Il vivait plus que modestement, plongé nuit et jour dans l'étude de sa nouvelle profession. De temps en temps, il passait une soirée avec Robert Narramore qui avait transporté ses pénates dans un confortable appartement de garçon à quelque distance de la ville, dans la direction de Halesowen. Une fois par semaine, il voyait Ève, généralement le samedi. Il n'avait pas d'autre société et n'en désirait guère.

Mais Ève n'avait pas encore trouvé d'emploi. La chance semblait l'avoir abandonnée ; chaque fois qu'elle voyait Hilliard, elle se montrait plus nerveuse par suite de désappointements répétés. De son existence journalière, elle ne se plaignait pas, mais Hilliard remarquait bien qu'elle pliait sous le fardeau d'un intolérable ennui. Il ne s'étonnait pas que la saine fraîcheur des joues fît place peu à peu à la pâleur d'autrefois, mais il épiait avec inquiétude le retour des symptômes du malaise moral qu'il s'était flatté de ne voir jamais reparaître. Ève ne manquait pas de gracieux sourires et de propos pleins d'espoir, mais il lui en coûtait un effort qu'elle n'avait pas l'art de cacher. Il sentait en elle une certaine froideur, il devinait la lutte entre la conscience et l'affection. Pourtant, au fond, rien de tout cela ne le surprenait outre mesure; il fallait seulement qu'il montrât, de son côté, d'autant plus d'énergie et de bonne humeur.

Hilliard avait lu l'histoire de cette héroïne d'amour et

d'abnégation qui relève le courage de son mari dans toutes les épreuves d'une vie difficile; il ne mettait pas formellement en doute l'existence de cette femme, mais enfin il ne l'avait jamais rencontrée — et il n'est pas le seul, j'imagine. — D'Ève il n'attendait certes rien de pareil. Un peu de confiance, voilà tout ce qu'il lui demandait. L'harmonie parfaite de leurs âmes pendant la dernière nuit passée à Paris reviendrait peut-être, mais à condition que les circonstances extérieures fussent les mêmes. Elle ne partageait nullement sa passion enfiévrée: l'intimité constante et le sens du devoir en pourraient tenir lieu jusqu'à ce qu'un avenir souriant eût de nouveau ramené le calme dans ce cœur sans cesse en proie aux soucis d'avenir.

Maintenant que les jours de soleil étaient passés, il devint difficile de trouver pour les rendez-vous un endroit à la fois confortable et solitaire. Ève déclara nettement que la maison de son père n'y pouvait convenir : ce n'était qu'une pauvre masure et Hilliard n'y serait pas à sa place. Elle ne pouvait non plus aller chez lui. Il leur fallut donc avoir recours à des édifices publics de Birmingham où l'on pouvait causer une heure ou deux tout en étant à l'abri. Comme Hilliard demeurait au nord de la ville il proposa Aston Hall, et c'est là qu'ils se rencontrèrent, un samedi de décembre, vers deux heures de l'après-midi.

De l'éminence que ces dernières années ont enserrée d'un faubourg ouvrier, réduisant son domaine jadis magnifique à quelques arpents de sol inculte, Aston Hall a pour perspective des rues moroses et des cheminées fumantes, vaste océan de sinistre lutte pour la vie. Ses murailles, qui conservent les traces de la canonnade des Têtes-Rondes, sont noircies par la perpétuelle souillure de l'industrie ; son portique ruiné, qui s'ouvrait autrefois sur une superbe avenue de châtaigniers, tremble sur sa base quand passe le tramway à vapeur. L'imagination de Hilliard se sentait à la fois attirée et repoussée par cette relique de ce qu'il se figurait être un temps meilleur. Il aimait les salles antiques, les escaliers tournants, la noble galerie avec ses vieux portraits sombres et ses hautes cheminées, les coins plongés dans une demi-obscurité où l'on pouvait se réfugier et fuir l'obsession du présent ; mais, en somme, la réalité jetait bientôt sa douche glacée sur ce beau rêve.

Aston Hall n'était qu'un morceau d'architecture baroque et disparate dans son cadre moderne. A voir la mélancolie de sa dignité décrépite, on se prenait à désirer que le vieux monument fût détruit et qu'à sa place s'élevât un Palais du peuple, tout flambant neuf, éclairé à la lumière électrique et retentissant des derniers refrains de la rue...

Il pleuvait quand Hilliard rencontra Ève au bas de la côte.

— Il faudra trouver mieux, — dit-il en l'abordant. — Vous ne pouvez venir ici par des temps pareils. J'avais cru qu'il y aurait une éclaircie ; autrement, je vous aurais télégraphié de ne pas venir.

— Oh ! le temps m'est bien indifférent, — fit Ève avec une gaieté résolue. — Je suis trop heureuse de changer d'air. D'ailleurs, cela ne durera plus longtemps. Je découvrirai une place, à la fin !

Hilliard ne la questionnait jamais sur ses tentatives pour obtenir un emploi ; ce sujet lui était trop désagréable.

— Rien encore ! continua-t-elle, comme ils suivaient le chemin boueux conduisant au Hall. — Mais je sais que vous n'aimez pas à parler de cela.

— J'ai quelque chose à vous proposer. Si je prenais une ou deux chambres à bon marché dans une de ces maisons qu'on loue d'ordinaire pour des bureaux, et si j'y mettais un mobilier sommaire, y viendriez-vous ?

Il épiait sa physionomie, et l'appréhension sembla justifiée par l'expression des traits de sa compagne.

— Vous serez très mal dans une pareille chambre, dit-elle. Ne vous inquiétez pas. Nous trouverons un endroit pour nous rencontrer. Je suis certaine que je viendrai demeurer sous peu à Birmingham.

— Même s'il en est ainsi, insista-t-il, nous ne pourrons jamais nous rencontrer que dans des endroits comme celui-ci. Je ne peux pas parler... je ne peux pas dire la moitié de ce que...

— Nous y songerons... Nous verrons... plus tard !

Cette après-midi-là, les gardiens ne s'attendaient évidemment pas à être troublés dans leur quiétude par un grand nombre de visiteurs. Ève monta aussitôt vers l'étage supérieur où, dans une suite de salles, ornées de peintures peu intéres-

santes, Hilliard et elle avaient déjà, la semaine précédente, passé une heure sans être dérangés. Elle se plaça dans l'enfoncement d'une fenêtre. Son compagnon fit quelques pas de long en large.

— Laissez-moi exécuter mon projet, dit-il. Nous avons devant nous un long hiver. Je suis sûr que je trouverai un logement à très bon compte ; j'aurai une femme de ménage...

— Si vous y tenez...

— Vrai, vous y viendrez? demanda-t-il vivement.

— Assurément j'irai, mais je n'aimerais pas vous voir dans un logement nu et manquant de tout confort.

— Ce n'est pas une condition indispensable. Pour un billet de cent francs, nous aurons un petit salon très décent.

— Avez-vous quelque chose de nouveau à me conter? demanda Ève abandonnant brusquement ce sujet.

Elle semblait d'humeur plus gaie que l'autre fois en dépit du ciel maussade, et Hilliard sourit de plaisir en la regardant.

— Rien de particulier. Ah ! si, j'oubliais. J'ai reçu une lettre d'Émilie et je suis allé chez elle.

Hilliard n'avait revu qu'une seule fois son ex belle-sœur depuis qu'elle était devenue Mrs. Marr. C'était peu après son retour de Paris qu'il s'était décidé à pousser jusque-là, et il observa que le mari l'accueillait froidement. Il s'y était attendu d'ailleurs, et dès lors, il se tint à l'écart sans aucun regret.

— Lisez la lettre.

Ève obéit. La missive commençait par « Mon cher Maurice », pour arriver à la conclusion : « A jamais votre affectionnée et reconnaissante... »

Voici le contenu :

« Je suis dans un grand chagrin... terriblement malheureuse. Ce serait bien gentil à vous de venir me voir. Je ne peux pas mettre dans une lettre ce que j'ai à dire et j'espère que vous ne refuserez pas de venir. Vendredi après-midi, vers trois heures, ferait bien l'affaire, si pour une fois vous pouviez quitter votre besogne. Comme je pense souvent aux jours où vous veniez de Dudley pour prendre le thé avec moi dans la chère petite chambre... Oh ! venez! »

Hilliard se mit à rire en rencontrant le regard surpris de la jeune fille.

— Je savais parfaitement ce que cela signifiait, dit-il. J'aurais volontiers décliné l'invitation, mais cela eût paru brutal. J'allai donc. La pauvrette s'est aperçue qu'il peut y avoir entre un mari et un autre une notable différence. En Ezra Marr elle a trouvé un Cosaque.

— Il ne la maltraite pas, pourtant ?

— Pas le moins du monde. C'est tout simplement un homme qui a de la volonté et qui croit nécessaire d'apprendre à sa femme à marcher droit. Émilie n'a pas plus l'idée des devoirs de la vie que sa petite fille de cinq ans. Elle s'est imaginée qu'elle pourrait jouer à la poupée avec un second mari comme elle avait fait avec le premier, mais elle a compté sans son hôte. Elle s'est plainte à moi d'une foule d'actions tyranniques dont chacune, je pus m'en convaincre, n'était autre chose qu'une preuve de vulgaire bon sens. Le pauvre homme a droit au titre d'idiot pour l'avoir épousée. Tout ce que je pus faire, ce fut d'écouter en faisant un visage long d'une aune. Discuter avec Émilie serait peine perdue. Et j'aurai soin de ne plus retourner là-bas.

Ève posa deux ou trois questions et finit par approuver la résolution prise.

— Vous n'êtes pas fait, à proprement parler, pour la consoler et l'éduquer. Mais elle doit voir en vous le meilleur et le plus sage des hommes. Je comprends cela.

— Vous comprenez que cette pauvre petite sotte d'Émilie pense de la sorte !...

— Donnez à mes paroles le sens qu'il vous plaira, — dit Ève avec le plus ravissant des sourires. — Moi aussi j'ai reçu une lettre de Patty. Décidément, elle ne se marie pas.

— Comment ! Je croyais que c'était chose faite à l'heure qu'il est.

— Elle a rompu, moins d'une semaine avant le jour fixé. Je voudrais pouvoir vous montrer sa lettre ; mais non, ce serait mal. Elle est très amusante... Ils s'étaient querellés sur toute chose imaginable et inimaginable, sauf une, qu'ils réservaient sans doute pour la bonne bouche. Un jour, ils parlaient cuisine et M. Dally dit qu'il aimait avoir chaque matin à son

déjeuner un hareng grillé. « Un hareng! s'écria Patty, ce ne sera toujours pas moi qui le grillerai!... Je ne peux pas sentir les harengs! — Ah! très bien! Si vous ne pouvez pas griller un hareng, vous n'êtes pas du tout la femme qu'il me faut. » Et là-dessus ils rompirent, et pour de bon.

— Ce qui signifie : pour un mois ou deux, au plus?

— Dieu sait! Mais j'ai fortement conseillé à Patty de ne plus s'engager à l'avenir avant d'être bien décidée. C'est mal à elle d'avoir été aussi loin. Le pauvre garçon a loué un appartement et l'a meublé. Patty est une tête de linotte, j'en ai peur.

— Elle aurait besoin d'une main ferme pour la tenir en bride... comme beaucoup d'autres jeunes filles.

Ève ne fit pas attention à la remarque moqueuse.

— Paris l'a gâtée, pour un homme comme M. Dally, dit-elle. Elle s'est mis en tête toute sorte de nouvelles idées, et les choses qui lui plaisaient autrefois lui semblent mesquines aujourd'hui. Je me dis parfois que, sans nous en douter, nous lui avons fait beaucoup de mal.

— Bah! jamais un plaisir sain et modéré n'a fait de mal à personne.

— Était-il sain... pour elle? Voilà la question.

Hilliard, après réflexion, se sentit peu disposé à discuter ce point.

— Ce n'est pas la seule nouvelle que j'ai à vous annoncer, dit alors Ève ; j'ai reçu une autre lettre.

A l'accent qu'elle mit dans ces paroles, Hilliard, qui marchait à côté d'elle, s'arrêta :

— J'aurais préféré ne rien vous dire à ce sujet, mais j'ai promis. Et puis j'ai quelque chose à vous remettre.

Elle lui tendit quelques billets.

— Qu'est-ce que cela?

— Ce qu'il envoie. Il dit qu'il sera en état de payer un acompte tous les trois mois jusqu'à l'acquittement complet de la dette. Tenez!

Après une courte lutte avec lui-même, Hilliard prit une résolution virile.

— Qu'il rembourse l'argent, rien de mieux, Ève ; mais il ne faut pas me demander d'intervenir encore dans cette

affaire. Employez cela pour vos dépenses personnelles. Je vous l'ai donné et ne puis le reprendre.

Elle hésitait, les yeux baissés.

— Il a écrit une longue lettre et elle ne contient pas un mot que je puisse être embarrassée de vous montrer. Voulez-vous la voir... quand ce ne serait que pour me faire plaisir? Oui, lisez-la !

Hilliard refusa catégoriquement.

— J'ai confiance en vous... cela suffit. J'ai en vous une foi absolue. Répondez de la façon que vous jugerez la plus convenable et ne me parlez plus jamais de l'argent. Il est à vous ; faites-en l'usage qui vous plaira.

— Alors, dit Ève après un silence, je l'emploierai à me louer un logement à Birmingham. Je ne peux plus vivre à la maison. Si j'étais ici, je pourrais avoir des livres au cabinet de lecture, et le temps me paraîtrait moins long... Et puis je serai près de vous.

— L'idée est excellente.

Comme pour laisser définitivement ce sujet désagréable, ils passèrent dans une autre salle. Hilliard se plut à développer son projet de s'assurer un endroit où ils pourraient se rencontrer et causer à l'aise, et Ève s'y associa cette fois de tout cœur.

— Avez-vous déjà parlé de vos plans d'avenir à M. Narramore? demanda-t-elle enfin.

— Non, je ne m'en suis pas encore senti l'envie. Un jour ou l'autre, je lui apprendrai tout, évidemment. Mais par nature je suis peu porté à parler de ces sortes de choses, même à un ami aussi intime. Beaucoup ont peine à garder un secret ; pour moi la difficulté est de le confier à n'importe qui.

— Je demandais cela parce que j'ai réfléchi... M. Narramore ne pourrait-il pas m'aider à trouver un emploi?

Hillard repoussa avec énergie la proposition. A aucun prix, il ne voulait réclamer l'aide de son ami en pareille matière. Eve n'insista pas.

En retournant à Dudley entre huit et neuf heures, elle paraissait morne et abattue. Assise dans le coin du compartiment, ayant sur les genoux quelques journaux que Hilliard lui avait donnés, elle fermait les yeux d'un air de lassitude.

La pluie avait cessé et le temps semblait se mettre à la gelée.

De la gare de Dudley, elle avait une demi-heure de chemin à faire jusqu'au sommet de Kate's Hill.

Kate's Hill est couvert d'une masse irrégulière de vieilles masures à toit rouge. L'extérieur de ces pauvres demeures était affreux, mais parfois une porte ouverte, donnant sur la la pièce principale, laissait deviner un intérieur propre et riant. Les ruelles escarpées et étroites qui menaient vers le sommet de la colline étaient à peine éclairées. Çà et là, à un coin, tremblotait une pâle lanterne : dans une nuit noire comme celle-là, c'était bien insuffisant : les fenêtres d'une petite boutique, avec ses lampes à huile, et la lueur qui, de loin en loin, s'échappait d'une porte étaient d'une grande utilité pour trouver son chemin. Au haut de la colline, le chemin n'étant plus pavé, le pied s'enfonçait dans une boue épaisse. Le désordre que présente à l'œil cette sorte de campement de travailleurs était indescriptible : les maisons et les boutiques entremêlées comme par accident, les chemins grimpant et tournant, pour former une foule de recoins sombres où les chats rôdaient furtivement ; à tel endroit, le silence et nul indice de vie ; à tel autre, une bande d'enfants tapageurs qui jouaient au milieu d'un tas de vieille ferraille ou de décombres de toute espèce.

Au sortir de ce labyrinthe, qui lui était si familier, Ève arriva tout à coup à une sorte de terrasse, où un vent âpre soufflait ; au-dessous, on apercevait les toits des maisons ; une obscurité impénétrable en face, où, pendant le jour, on aurait eu un panorama immense comprenant les villes de Bilston et de Wolverhampton. C'était maintenant un grand trou noir, sans forme, sans fond, et vomissant du feu : flammes jaillissant du néant, disparaissant aussi soudainement qu'elles étaient apparues, langues jaunes ou écarlates, qui semblaient lécher et dévorer une victime puis, rassasiées, rentrer dans la gueule du monstre. Lorsqu'une de ces gerbes flamboyantes s'élevait, le ciel en cet endroit s'illuminait d'une large lueur, qui avait des élancements et des poussées subites comme des éclairs de chaleur, mais plus blafardes, et qui s'éteignait au bout de quelques secondes.

Ève s'arrêta un moment, plutôt pour reprendre haleine après la montée que pour regarder ce qu'elle avait vu si souvent, puis elle se dirigea vers une des maisons les plus proches. Elle franchit le seuil et entra dans une petite pièce où la lampe et le feu clair jetaient quelque gaieté. Près du foyer, sur une chaise de bois à dossier rond, était assis un vieux bonhomme dont certains traits, fortement accentués, faisaient deviner qu'il était le père de cette jeune fille délicate et jolie, chose qui, sans cela, eût paru absolument improbable. Il leva les yeux du volume ouvert sur ses genoux, — une bible. — et, d'une voix rude, mais non dépourvue de tendresse :

— Je me disais aussi que c'était à peu près ton heure. Tu as l'air gelée, fillette.

— Oui, le temps est devenu très froid.

— J'ai préparé un morceau pour toi. Moi je n'ai besoin de rien. Voici la nourriture qu'il me faut ! (Il posa la main à plat sur le livre.) Tu te rappelles peut-être le dix-huitième chapitre d'Ézéchiel, fillette ?... « Mais si le méchant se détourne de la méchanceté qu'il a commise... »

Ève se tint immobile jusqu'à ce qu'il eût achevé le verset, puis elle fit un signe de tête et ôta son chapeau et sa mante. Elle était incapable de parler et ses yeux erraient dans le vague...

XIV

Après une semaine de recherches, Hilliard trouva le logement qui convenait à ses projets. C'était à Camp Hill : deux petites chambres tout au haut d'une maison dont le rez-de-chaussée était occupé par un grainetier et le premier étage par un opticien qui avait une femme aveugle. A condition d'y mettre un nouveau papier et de faire quelques réparations nécessaires, il obtint qu'on les lui laissât pour cinq francs par semaine.

Ève fit sa première visite dans cette demeure princière un samedi dans la journée ; elle ne vit que le salon, la seule pièce déjà présentable : quant à la chambre à coucher, on ne lui permit que des conjectures, et pour cause, car il y régnait un

artistique désordre. Cent francs avaient suffi pour l'acquisition du mobilier tout entier. Hilliard avait fait à Ève la proposition, folle assurément, de partager tout de suite sa destinée, mais, à vrai dire, après paiement des douze cents francs de cautionnement aux frères Birching, il se trouvait n'avoir plus entre les mains qu'une somme insignifiante.

Pourtant il ne regretta pas un instant sa conduite : il avait placé son argent à beaux intérêts ; son esprit était riche de souvenirs, son cœur était fortifié par l'espérance.

A sa seconde visite, — elle occupait elle-même un logement étroit et pauvre non loin de là. — Ève remarqua diverses améliorations. Près du foyer un grand fauteuil de cuir, profond, à haut dossier, proclamait sa supériorité insolente sur le siège canné, craquetant au moindre mouvement, qui était jadis l'orgueil de la chambre. Contre le mur était une haute bibliothèque où les livres de Hilliard, autrefois empilés sur le plancher, étaient rangés en bon ordre; enfin au-dessus de la cheminée on voyait une gravure encadrée du Parthénon.

— Vous avez fait des folies ! — s'écria-t-elle, s'arrêtant sur le seuil et regardant son hôte avec un air de reproche moqueur.

— Ce n'est pas moi. Tout cela est arrivé à mon adresse, il y a un jour ou deux, venant tout droit de chez le marchand.

— Quel peut être le donateur ?

— Narramore, cela n'est pas douteux. Il est venu ici l'autre jour et a gémi tout le temps de devoir poser ses os de fainéant sur un siège aussi dur.

— Je lui suis bien obligée, — dit Ève en s'enfonçant dans le confortable et luxueux fauteuil. — Vous devriez accrocher son portrait au mur. N'avez-vous pas une photographie ? ajouta-t-elle négligemment.

— Cette merveille n'existe pas. Comme moi-même, il n'a plus fait faire son portrait depuis l'enfance... Chose curieuse, soit dit en passant, que vous ayez fait faire le vôtre au moment que vous savez. Sans doute, c'était parce que vous alliez au loin pour la première fois ; mais cela marqua un tournant de votre vie et cela fixa l'image d'une Ève Madeley que personne ne verra plus. Si je ne puis avoir cette photographie autrement, je suis capable d'aller la voler à Mrs. Brewer.

— Oh ! vous l'aurez, si vous y tenez absolument.

— Pourquoi me l'avez-vous refusée jusqu'ici ?

— Je ne sais... un caprice... Je pensais que vous la regarderiez sans cesse et regretteriez que j'aie tant changé.

Comme lors de sa précédente visite, elle cessa bientôt de parler et, à son insu, tandis qu'elle écoutait Hilliard, ses traits prirent une expression de lassitude et de mélancolie.

— Rien encore ! — murmura-t-elle, comme il l'observait en silence.

— Peu importe... j'ai horreur d'entendre parler de cela... A propos, — reprit-il, — Narramore m'a bien surpris en m'annonçant qu'il allait se marier. L'objet de ses vœux est miss Birching, la sœur de mon patron. Il n'y a encore rien de décidé et, si la chose se décide jamais, l'honneur en reviendra à miss Birching... Vous auriez ri, à l'entendre parler d'elle, la pipe entre les dents et à moitié assoupi. Je comprends maintenant pourquoi il avait pris le jeune Birching avec lui en Suisse. Jamais il ne mènera l'affaire à bonne fin, à moins, je le répète, que miss Birching ne fasse le pas décisif.

— Est-elle femme à s'y décider ? demanda Ève, dont la curiosité s'éveillait.

— Je ne la connais que par les discours endormis de Narramore. Une beauté assez arrogante, paraît-il. Un jour, à ce qu'il m'a conté, il lui faisait visite ; elle le pria de sonner et il mit tant de temps à se lever qu'elle alla sonner elle-même. « C'était sa faute, conclut-il : elle m'avait fait asseoir sur un tabouret tout petit... six pouces au-dessus du sol... et si vous croyez que c'est facile de se lever vivement d'une machine comme ça !... »

— Ce doit être un singulier personnage. Il ne tient pas du tout, sans doute, à miss Birching ?

— Si, mais à sa manière.

— Comment a-t-il pu réussir dans les affaires ?

— Oh ! c'est un de ces hommes heureux à qui tout réussit, — répondit Hilliard avec une amertume à peine sensible ; — il ne s'est jamais donné grand mal : les alouettes lui tombent toutes rôties dans la bouche. Il est sympathique : c'est, en somme, la véritable explication.

— Peut-être a-t-il plus d'énergie que vous ne l'imaginez ?

— C'est possible. Je me le suis dit parfois.

— Quel genre de vie mène-t-il?... a-t-il beaucoup d'amis, je veux dire?

— Très peu. Je ne crois pas qu'avec personne il soit aussi intime qu'avec moi. Il ne jouira jamais beaucoup de sa fortune, mais, s'il devenait vraiment pauvre, — pauvre comme moi, — cela le tuerait infailliblement. Je sais qu'il me regarde comme un être prodigieux et s'étonne que je ne prenne pas une bonne dose de chloral pour en finir tout de suite.

Son rire ne parvint pas à dérider la jeune fille.

— Je ne puis souffrir de vous entendre parler de votre pauvreté, dit-elle à demi-voix. Je me rappelle alors que j'en suis la cause.

— Est-ce que je parlerais de cela, si j'étais capable d'une telle pensée?

— Pourtant, c'est un fait! — insista-t-elle avec une sorte d'irritation. — Sans moi, vous seriez entré chez votre patron avec une somme suffisante pour vivre à l'aise longtemps.

— Rien n'est moins certain, riposta Hilliard. Sans vous, serais-je même entré chez Birching? En ce moment, je dépenserais bêtement mon argent, Dieu sait où, et, arrivé au bout du rouleau, je retournerais ramer sur mon ancienne galère. C'est vous qui m'avez donné l'essor vers une vie nouvelle.

Cette assurance et d'autres encore plus énergiques furent impuissantes à ramener le sourire sur les lèvres d'Ève. Soudain, avec une brusquerie mêlée de méfiance, elle attaqua :

— Vous êtes-vous jamais demandé quel genre de femme je ferai, très probablement?

Hilliard s'efforça de rire, mais il fut désagréablement surpris par le ton de ces paroles et le regard qui les accompagnait.

— Sûrement, je me le suis demandé! répondit-il négligemment.

— Et vous n'avez pas senti le courage vous manquer?

— Pas encore : j'en ai des provisions.

— Dites-moi la vérité, simplement, loyalement. (Elle se pencha en avant avec un regard qu'on aurait pu croire hostile.) Je vous demande la vérité; j'ai le droit de la connaître. N'avez-vous pas souvent désiré ne m'avoir jamais vue?

— Mais quelles lubies vous passent par la tête aujourd'hui?

— N'éludez pas la question!

— Me poser une telle question, répondit-il avec calme, c'est supposer en moi un hypocrite consommé. Autrefois, oui, j'ai désiré ne vous avoir jamais vue. Si je vous perdais maintenant, je perdrais ce qui fait l'âme de ma vie. Supposez-vous que je reste là à méditer sur vos talents de cuisinière ou de femme de ménage? Ce serait de ma part très prudent et très louable, mais j'ai d'autres pensées... qui me donnent assez de soucis.

— Quelles pensées?

— Il vaut mieux n'en pas parler... pour le moment, du moins.

Ses yeux sans regard errèrent par la chambre.

— Je ne veux pas vous tromper, dit-elle après un silence. Je crains la pauvreté autant et plus que jamais. Et je crois la pauvreté dans le mariage mille fois pire que dans le célibat.

— Nous sommes d'accord. Mais pourquoi insister là-dessus précisément aujourd'hui? Commencez-vous à regretter de m'avoir connu?

— Pas un jour ne se passe sans que je le regrette.

— Vous allez reprendre la guitare des anciens scrupules? Vous êtes donc résolue à vous tourmenter et à me tourmenter toujours avec ces bêtises?

— Je pense, — dit Ève, les yeux baissés, — que c'est un malheur pour vous de m'avoir connue; mais je pense encore autre chose. Ne vous êtes-vous jamais douté que la dette de reconnaissance pouvait être trop grande, même envers une personne qu'on aime?

Il la regarda dans le blanc des yeux.

— Le fardeau vous semble lourd?

Elle tarda à répondre, le considérant avec une expression nouvelle, une tendresse suppliante.

— Il vaut mieux vous le dire. Oui, il me semble très lourd et m'a toujours semblé tel.

— Maudite soit cette atmosphère infernale! s'écria Hilliard avec rage. Voilà que de nouveau elle vous empoisonne! Eve!... Ève!... dans mes bras!

Comme elle restait immobile, il lui saisit les mains, se rassit, et attira la jeune fille sur ses genoux. Elle obéit, passive, mais elle était pâle et paraissait effrayée.

— Le diable emporte ta reconnaissance ! Paie-moi avec tes lèvres... ainsi... et puis encore ainsi... Ne comprends-tu pas que, quand mes lèvres touchent les tiennes, j'éprouve une volupté que j'achèterais volontiers au prix de vingt ans de misère ? Qu'importe la façon dont j'ai gagné ton cœur ? Tu es à moi... à moi pour toujours... cela suffit.

Elle se leva et se détourna à demi, touchant de la main sa chevelure pour y remettre un peu d'ordre. Hilliard, maîtrisant avec peine sa passion, dit d'une voix encore tremblante :

— Les papillons noirs ont fui ?

Ève fit un signe de tête et soupira.



Au jour fixé pour leur prochain rendez-vous, Hilliard attendit vainement.

Une heure se passa et Ève, qui avait la vertu bien rare de l'exactitude, ne parut pas encore. Le temps était détestable, — pluie, brouillard et boue, — mais jusqu'à présent cela n'avait pas été un obstacle, car elle demeurait à quelque six cents mètres de là.

Craignant de la manquer s'il sortait, l'amoureux se rongea les poings toute une heure encore. Enfin l'arrivée d'une lettre mit fin à son anxiété : Ève était appelée à Dudley ; son père était dangereusement malade, un télégramme de son frère venait de le lui faire savoir.

Pendant deux jours il resta sans nouvelles ; enfin il reçut un billet lui disant que M. Madeley était dans un état désespéré. Le lendemain, Ève annonça que son père était mort.

A la lettre qu'il envoya aussitôt Hilliard ne reçut pas de réponse pendant huit jours environ. Quand Ève écrivit, elle indiqua une adresse nouvelle à Dudley. Après l'avoir remercié des bonnes paroles par lesquelles il cherchait à la consoler, elle continuait :

« J'ai enfin trouvé une occupation, et il n'était que temps, car j'ai été très malheureuse et le travail est ce qu'il y a de meilleur pour moi. M. Welland, mon premier patron, m'a demandé de venir de nouveau tenir ses livres et je demeurerai chez lui. C'est fâcheux d'être si loin de vous, mais je crois devoir renoncer à l'espoir de trouver quelque chose à Birmingham, et ici la vie au jour le jour, du moins, est assurée.

» Le dimanche je serai libre et j'irai là-bas aussi souvent que possible ; mais j'ai pris un vilain rhume et suis forcée de rester au logis jusqu'à ce que ce temps affreux veuille bien changer.

» Soignez-vous plus que vous ne le faites d'ordinaire et envoyez-moi fréquemment de vos nouvelles. Dans quelques mois nous pourrons passer d'agréables heures à Camp Hill. J'ai reçu une lettre de Patty et voudrais vous en parler en détail, mais ce rhume me rend stupide. Bientôt je vous écrirai plus longuement. »

Or, à ce moment même, un gros catarrhe rendait Hilliard aveugle et aphone. Les nouvelles de Dudley n'étaient pas faites pour lui donner du courage. Pendant toute cette longue et noire journée, il grelotta au coin de son feu, accablé de tous les maux imaginables, et, le soir venu, il but une demi-bouteille de whisky, tout bouillant, ce qui du moins lui assura une nuit de sommeil.

Pour voir quel serait le résultat de son silence, il ne répondit pas à la lettre. Quinze jours se passèrent ; il se fortifia dans son opiniâtreté, avec l'aide du catarrhe, dont plusieurs bouteilles de whisky ne parvinrent pas à triompher. Lorsque enfin la solitude lui fut devenue intolérable, il envoya un mot à Narramore, et ce cher ami ne se fit pas attendre. Narramore était frais comme une rose ; le contentement et la santé brillaient sur sa large face.

— Je t'ai fait monter quelques bouteilles de vin, — s'écria-t-il gaiement en se laissant tomber dans le fauteuil que Hilliard avait quitté à son entrée : cet égoïsme dans les petites choses lui était naturel, mais ne l'empêchait pas d'être généreux dans les grandes. — Il est difficile aujourd'hui de se procurer du bon porto : enfin, on m'a dit que celui-ci n'empoi-

sonnait pas. Le jeune Birching n'est pas venu te voir? Non, sans doute, il croirait au-dessous de sa dignité de s'aventurer dans ce quartier. Ils ont un orgueil diabolique dans cette famille : tu dois l'avoir remarqué... non? On le remarque surtout chez la jeune fille. A propos, j'ai rompu avec elle; il y a trois semaines que je n'ai plus été là-bas, et je ne crois pas que j'y retourne de ma vie, si ce n'est pour avoir le plaisir de dire ou de faire quelque chose qui déplaise à son Altesse royale : ce serait pour moi une volupté suprême!

— Vous vous êtes querellés?

— Querellés? Je ne me querelle jamais avec personne : c'est mauvais pour les nerfs.

— As-tu été jusqu'à la demande?

— J'ai pensé que c'était à elle de la faire. Les femmes se démènent aujourd'hui comme des possédées pour revendiquer leurs droits : bon! je leur accorde tout de suite une égalité parfaite. Je lui ai fourni toutes les occasions d'énoncer le fait précis. Je soutiens qu'elle s'est jouée de mon affection. Elle m'a demandé quels étaient mes projets d'avenir. « Ah! pensai-je, nous y sommes »; et je répondis modestement que tout dépendait des circonstances. J'aurais pu dire que tout dépendait des lits de cuivre, — l'offre et la demande! — mais elle aurait pu voir là une allusion de mauvais goût... — tu sais que je suis le bon goût personnifié. « Je croyais, dit miss Birching, qu'un homme d'énergie commandait aux circonstances? — D'énergie! m'écriai-je. Vous trouvez en moi de l'énergie? C'est le compliment le plus flatteur qu'on m'ait jamais fait. » Cette réplique sembla fort lui déplaire et elle abandonna ce sujet. C'était toujours ainsi : quand la conversation devenait intéressante, elle rompait les chiens.

— Je suis désolé autant que tu le parais toi-même...

— Mauvais plaisant!... A dire la vérité vraie, j'ai vu quelqu'un qui me plaît davantage.

— Je n'en suis pas surpris.

— C'est une étrange histoire; je te la conterai, un jour, si elle aboutit à une conclusion, ce qui n'est pas du tout certain. Il me semble parfois être sur la pente d'une prodigieuse folie.

— Allons donc! fit Hilliard d'un air de doute. Toi, l'homme sensé, froid, méthodique...

— Je pensais être tout ça; mais on ne sait jamais. Des sentiments inattendus poussent en nous comme de la mauvaise herbe. Enfin, nous ne parlerons pas de cette histoire pour le moment... Comment cela marche-t-il dans le monde de l'architecture?

— Pas mal. Doucement, mais régulièrement, à ce qu'il me semble.

Narramore s'étendit de toute sa longueur, les yeux levés au plafond :

— Depuis que j'ai voyagé, il m'est venu un goût singulier pour la campagne. Je pense que, si les lits de cuivre continuent à être demandés, un jour ou l'autre je me bâtirai une petite maison; toute petite, toute modeste, avec un ou deux arbres autour. Veux-tu me faire quelques croquis?... A tes moments perdus, ça va sans dire.

Il se complut si bien dans cette idée qu'elle finit par prendre complètement possession de lui, et il se mit à parler avec une animation tout à fait inusitée.

— De cent vingt-cinq à cent cinquante mille francs... je pourrai dans quelques années mettre ça dans les briques et le mortier... Pas assez, quoi? Eh! je ne veux pas un palais... C'est sérieux, Hilliard. Quand tu te sentiras prêt à voler de tes propres ailes, l'affaire sera pour toi.

Hilliard eut un rire amer, à cette hypothèse d'indépendance professionnelle dans un avenir plus ou moins prochain; mais Narramore fut éloquent, enthousiaste, et il écarta toutes les objections avec une conviction si entraînante que son ami n'y put rester indifférent.

Lorsqu'il fut seul, Hilliard se trouva mieux, de corps et d'esprit, et ce soir-là, tout en dégustant la première bouteille de porto, il s'amusa à dessiner des villas idéales.

— Le gaillard est amoureux, à la fin!... Quand un homme songe à de modestes petites maisons de campagne, avec un arbre ou deux autour...

Il soupira, serra les dents et se remit à dessiner.

Au moment de se coucher, une honte soudaine lui vint. N'avait-il pas montré une indélicatesse extrême en négligeant

de répondre à la lettre d'Ève? Le rhume dont elle se plaignait pouvait l'avoir fait souffrir plus que son propre catarrhe, déjà cependant si peu divertissant! Il saisit la plume et lui écrivit comme il n'avait jamais écrit auparavant, enflammé par le désir et la passion. Au mépris de toute prudence, il sortit à minuit pour aller jeter la lettre à la poste.

« Il ne m'est jamais venu à l'idée de vous accuser de négligence, répondit Ève presque aussitôt. Vous êtes, je le crains, plus sensible que moi, et à vrai dire, je crois qu'en général les hommes sont plus sensibles que les femmes en ces matières. J'ai appris avec plaisir la visite de M. Narramore, qui a su si bien vous remonter le moral. J'aurais tant voulu aller là-bas! mais j'ai été réellement très malade, et je ne peux pas songer à risquer le voyage avant que le temps soit devenu meilleur. Ne vous tourmentez pas, j'écrirai souvent.

» Je vous ai parlé d'une lettre que j'avais reçue de la pauvre Patty et j'ai quelque chose à vous demander à ce sujet. Ne voudriez-vous pas lui envoyer à l'occasion deux ou trois mots de bonne amitié? Elle serait si contente! Il n'y a pas de mal à reproduire ici quelques lignes de sa lettre : « M. Hilliard m'a-t-il tout à fait oubliée? dit-elle. Je voudrais » lui écrire, mais j'ai peur. Car il doit trouver que j'ai été im- » polie à son égard. N'est-ce pas? Nous avons passé des heures » si délicieuses ensemble, lui et toi et moi, et vraiment je » voudrais qu'il ne m'oublie pas tout à fait. » Je lui ai dit qu'en ce qui vous concernait, elle ne devait pas craindre d'être oubliée et que souvent nous parlions d'elle. Je commence à croire que j'ai été injuste envers Patty en la traitant de sotte et en me moquant d'elle. Elle n'a pas du tout été sotte de rompre avec cet absurde M. Dally, et je vois bien qu'elle ne pensera plus jamais à lui. Ce que je crains, c'est que la pauvre fille ne rencontre jamais quelqu'un qui la vaille. Les hommes qu'elle a occasion de voir sont très vulgaires, et vulgaire, Patty ne l'est nullement, — comme vous me l'avez dit un jour, vous vous le rappelez? — Ainsi donc, quand vous aurez un peu de temps, écrivez-lui quelques lignes, pour montrer que vous pensez encore à elle. Voici son adresse : etc... »

Hilliard ne vit là qu'une preuve de la nature généreuse

d'Ève : celle-ci n'avait assurément rien de cet égoïsme ni de cette aigreur qui caractérisent la conduite dé beaucoup de fiancées envers leurs amies. Il fit aussitôt ce qu'on lui demandait et écrivit à miss Ringrose une épître pleine de bavardages, et bien faite pour lui plaire. Deux jours après, il reçut une réponse. L'écriture de Patty manquait de distinction et son orthographe n'était pas irréprochable, mais sa lettre était comme un gazouillis d'oiseau reconnaissant pour un rayon de soleil : « Je demeure avec ma tante, et pour longtemps sans doute. Cela va très bien, à mon nouveau magasin, que je n'ai pas du tout l'intention de quitter. » — C'était la seule allusion à l'écroulement de ses projets matrimoniaux. — « Je voudrais espérer que vous et Ève viendrez un jour vivre à Londres, mais, hélas ! ce serait trop beau. Dans ce monde, il n'y a pas beaucoup de choses qui arrivent comme nous le voudrions. Cependant, il y en a : car, sans vous, je n'aurais jamais été à Paris, et c'était si amusant ! Mais vous viendrez passer quelques jours de congé ici, n'est-ce pas ? J'aimerais tant vous voir, si vous venez ! Ce n'est plus comme à l'autre magasin. Il y a beaucoup de besogne, et on n'a guère le temps de causer avec personne. Mais beaucoup de jeunes filles ont la vie plus dure que moi et je ne voudrais pas que vous me preniez pour une plaignarde. »

Tout le mois de janvier s'écoula sans que Hilliard eût vu Eve une seule fois. L'impatient amoureux écrivit alors que cet état de choses lui était intolérable et qu'il irait prochainement à Dudley, quand ce ne serait que pour voir l'ombre d'Eve : ils pourraient se rencontrer à la gare, dans la salle d'attente. Elle répondit par retour du courrier : « J'irai là-bas dimanche prochain et serai chez vous à midi, mais je devrai partir très tôt car je ne veux pas être dehors après la nuit tombée. » Et cet engagement fut tenu.

Le deuil lui allait bien, il augmentait encore l'air de distinction et d'élégance qui lui était naturel ; il aurait commandé une tendresse discrète, alors même que Hilliard se fût senti porté à de bruyantes démonstrations de joie. Elle parlait à voix basse et voilée, levait rarement les yeux, et montrait à Hilliard une douceur nouvelle, qui le touchait et qui pourtant, il ne savait pourquoi, ne répondait pas à son désir.

Un déjeuner était préparé; elle fit semblant de manger, mais, en réalité, elle y toucha à peine.

— Il faut que vous goûtiez le vin de Narramore, dit son hôte. Ce brave garçon vient de m'en envoyer quelques douzaines de bouteilles.

Hilliard se heurta à un refus net qui l'étonna et le dépita dans une certaine mesure, et il s'ensuivit un long silence. Il remarquait, du reste, combien peu de choses ils trouvaient à se dire aujourd'hui. Il y avait entre eux une gêne jusqu'ici inconnue.

— Eh bien! s'écria-t-il enfin, j'ai écrit à Patty et elle m'a répondu.

— Puis-je voir la lettre?

— Sans doute. La voici.

Ève la lut, et un sourire illumina ses traits.

— N'est-ce pas qu'elle écrit gentiment?... Pauvre fille!

— Pourquoi vous paraît-elle tout à coup si fort à plaindre? demanda Hilliard. Sa position n'est pas devenue plus mauvaise; au contraire, à ce qu'il me semble.

— La vie n'est plus la même pour elle depuis qu'elle a été à Paris! dit Ève avec un accent de pitié tendre.

— Cela n'a pu qu'élargir son horizon.

— Oh! certes! Mais cela lui a aussi donné le dégoût de l'ancienne existence et des gens qui l'entourent.

— Beaucoup d'entre nous ont à souffrir du même mal, et j'ajouterai qu'elle ne paraît pas aussi démoralisée que vous, ma chérie.

Ève rougit et garda le silence.

— Un de ces jours, nous apprendrons qu'elle est mariée, reprit Hilliard. Elle m'a dit elle-même que le mariage régnait à l'état endémique dans ce genre de magasins; il enlève les employées par centaines.

— Elle vous a dit cela?... Pendant une de vos longues causeries à Londres?... Vous vous entendiez bien, Patty et vous. Il est tout naturel qu'à présent elle ne se soucie plus d'hommes comme M. Dally.

Cette remarque vexa Hilliard, et il fut sur le point de donner cours à son impatience, mais prudemment il se contint. Il mit la conversation sur les affaires d'Ève; lui posa

une foule de questions au sujet de sa vie chez son patron et il ramena ainsi la sérénité dans cette entrevue assez brumeuse. Enfin, en plaisantant, il parla des projets architecturaux de Narramore.

— Qui sait? Cela peut aboutir à quelque chose de sérieux pour moi. Dans deux ou trois ans, si tout va bien, une pareille affaire pourrait me lancer.

Une gravité singulière se peignit sur la physionomie d'Ève. Elle ne répondit pas et sembla mal à l'aise sans qu'on pût en deviner la raison.

— Vous pensez que ce sont là des châteaux en Espagne? demanda Hilliard.

— Non! Pourquoi ne feriez-vous pas votre chemin,... comme les autres?

Mais cet espoir ne parut pas l'enthousiasmer et Hilliard, fort piqué, ne dit plus mot.

La visite suivante se fit attendre trois semaines. Ève avait encore été légèrement indisposée et sa pâleur alarma Hilliard. De nouveau, elle se mit à parler de Patty Ringrose.

— Savez-vous qu'il est vraiment possible que nous la voyions avant peu? Elle aura un congé à Pâques. du jeudi au lundi soir, et je lui ai fait promettre qu'elle viendrait ici. Ne sera-ce pas drôle de lui montrer le Pays noir? Vous vous rappelez l'idée qu'elle en avait?... Je pourrai la loger chez moi et, s'il fait beau, nous irons nous promener ensemble. Qu'en dites-vous?

— C'est parfait: mais je préférerais mille fois passer un jour avec vous seule.

— Cela viendra. Pourrai-je vous faire visite ici avec Patty?

Avec une persistance qui n'aurait pu échapper à l'amoureux le plus aveugle, Ève évitait dans la causerie tous les sujets intimes; en même temps, ses manières devenaient de plus en plus cordiales. Pendant les mois de février et mars, sa santé s'améliora enfin. Hilliard la voyait rarement, mais ses lettres. fréquentes à présent, étaient écrites sur le ton de la conversation, d'un style vif, vraiment piquant. Elle était redevenue, une fois encore, une énigme pour le jeune homme; il cherchait vainement, tout comme aux premiers jours de leur connaissance, à analyser ce caractère bizarre. Sur un point seulement,

il avait une certitude absolue : Ève ne l'aimait pas comme il l'eût désiré. Constante, elle l'était sans doute, mais c'était la constance d'une femme qui ne connaissait pas le trouble des émotions ardentes. Si elle lui abandonnait ses lèvres, il n'y cueillait pas une ferveur comparable à la sienne. De son côté, à elle. c'était un badinage qu'elle oubliait le plus tôt possible. Pour la nature passionnée de Hilliard, cette froideur était suprêmement provocante: parfois il sentait monter en lui la frénésie sauvage des désirs sensuels. Mais l'empire d'Ève sur lui devenait plus puissant à mesure que la réserve de cette étrange nature se faisait plus altière: un regard, un mouvement de ses lèvres, et il reculait, frémissant, mais vaincu. Dans un de ces moments de crise, il s'écria :

— Tu feras mieux de ne plus venir ici. Je t'aime trop follement !

Ève le regarda, et, silencieusement, se mit à pleurer. Il implora son pardon, s'humilia, se conduisit de façon à justifier le conseil qu'il venait de donner. Mais Ève parvint à faire oublier tout ce que la situation avait de dramatique et força son amoureux à rire avec elle.

A cette époque, les études d'architecture firent peu de progrès.

Décidément, Patty Ringrose venait pour les vacances de Pâques. Elle serait auprès d'eux le vendredi saint. « Comme le temps est encore très mauvais, écrivait Ève à Hilliard, voulez-vous bien que nous allions vous voir samedi? Le dimanche vaudra mieux pour une excursion quelconque. »

Ainsi fut convenu. Hilliard prépara sa chambre pour recevoir les visiteuses qui devaient arriver à onze heures du matin. Comme d'habitude à présent, il se sentait mécontent, inquiet, mais, en somme, la présence de Patty pouvait lui être utile ; ne l'avait-elle pas été déjà à certaines heures troubles du passé?

GEORGE GISSING

(Traduit de l'anglais par G. Art.)

(La fin au prochain numéro.)

LES ORIGINES

DU

PARTI RÉPUBLICAIN

Dans l'histoire du parti républicain français, ce qu'il y a de plus obscur, ce qu'on a le moins étudié, ce sont les origines. La République fut établie par la Convention le 22 septembre 1792, sans enthousiasme, faute d'un bon roi, et quoique la nation fût encore presque tout entière monarchiste. Cependant, pour que cet établissement ne surprît pas trop l'opinion, il fallait bien qu'il y eût alors en France un parti républicain, qu'il y eût au moins des républicains, et que l'idée de se passer d'un chef héréditaire eût été exposée, discutée, acceptée par quelques-uns. Quand et comment se produisirent ces premières manifestations républicaines? Quand et comment naquit le parti républicain français? C'est ce qu'il est intéressant de demander, non pas à des Mémoires écrits après les événements, comme l'ont trop fait les historiens, mais aux témoignages vraiment contemporains, journaux, lettres, pamphlets et livres, avec une méthode strictement chronologique. Voici quelques résultats de nos recherches sur ce sujet, qui aideront peut-être à démêler ces origines si complexes et si importantes pour l'intelligence de notre histoire nationale depuis 1789.

I

L'idée républicaine est la conséquence logique de la philosophie du XVIIIe siècle, et, dans presque tous les écrits de ceux des penseurs qui influèrent vraiment, il y avait des éloges du système républicain. Il est arrivé parfois à Montesquieu, à Mably, à Voltaire, à Rousseau, à d'Argenson de louer magnifiquement la République. Mais ils ont tous été d'accord pour dire que cette forme de gouvernement ne convenait pas à la France, soit qu'il leur parût que notre pays était trop grand, et habité par des peuples trop divers, soit pour d'autres motifs, et c'est une monarchie à l'anglaise, ou démocratique, ou simplement tempérée, qu'ils se sont tous accordés à vouloir organiser. La masse de la nation était profondément royaliste et avait des sentiments d'amour pour le roi Louis XVI, comme on le voit par les cahiers des États-Généraux. La haute société, aussi bien dans la noblesse que dans la bourgeoisie, était pénétrée des idées qu'on appellera plus tard libérales, et même d'une sorte de républicanisme, qui s'accentua au moment où se fonda, avec l'aide de la France, la République des États-Unis de l'Amérique du Nord. L'américanisme fut alors à la mode, mais l'exemple même de l'Amérique détourna les Français les plus hardis de l'idée d'établir la République en France, puisque la seule grande république qui se fût formée était une république fédérative, et qu'établir chez nous le système fédératif, c'eût été, semblait-il, maintenir et aggraver le régime féodal qu'on voulait détruire par et pour l'unification de la nation française. D'autre part, la réforme radicale de notre état politique et social ne paraissait pouvoir s'opérer, selon les précédents historiques, que par le guide héréditaire, que par ce roi qui avait entrepris la destruction de la féodalité et travaillé à l'unité de la France. Le roi était l'instrument historique de tout progrès social. Voilà pourquoi Jean-Jacques, républicain à Genève, nous avait conseillé de garder la monarchie. Voilà pourquoi La Fayette, républicain en Amérique, était monarchiste en France. Voilà pourquoi Camille Desmoulins, républicain à Athènes et à Rome, écrivait,

au moment de la convocation des États Généraux, une ode en l'honneur de Louis XVI.

En 1789, c'est un fait que personne, parmi les Français connus, ne demandait qu'on établît la république en France. Si quelqu'un le demanda, ce fut à voix si basse que ni les contemporains ni l'histoire n'entendirent cette voix. Je veux bien qu'il soit surprenant qu'en ce siècle de pensée effrénée aucun individu, aucun rêveur isolé et excentrique n'ait proposé de renverser le trône. Cependant, je n'ai pas rencontré une seule manifestation individuelle en faveur de la république. Si un chercheur plus habile en découvre une ou quelques-unes, il n'en sera pas moins vrai de dire qu'au début de la Révolution, il n'y eut pas de parti républicain, même à l'état d'ébauche.

Et cependant on prononce souvent alors le mot de république, on se glorifie d'avoir l'âme républicaine, il y a des accents républicains dans les remontrances du Parlement, dont la lutte contre le pouvoir royal contribua, bien plus que les écrits des philosophes, à saper la royauté. Mais ce qu'on veut, ou plutôt ce que veulent les plus hardis, c'est « infuser » dans la monarchie l'esprit et les institutions de la République, c'est faire une monarchie républicaine.

Ce fut l'entreprise de l'Assemblée constituante ; elle plaça la souveraineté dans le peuple, par la Déclaration des droits, et, après avoir posé ce principe, elle n'établit ni la République, ni la démocratie, qui en étaient les conséquences. Ayant proclamé que tous les pouvoirs émanent du peuple, elle maintint sur le trône le roi par la grâce de Dieu, juxtaposant ainsi, par un procédé empirique, l'ancien principe mystique et le nouveau principe rationnel. Le 22 septembre 1789, trois ans jour pour jour avant l'établissement de la république, elle décréta ceci : « Le gouvernement français est monarchique : il n'y a point en France d'autorité supérieure à la loi ; le roi ne règne que par elle, et ce n'est qu'en vertu des lois qu'il peut exiger l'obéissance. » Personne, dans cette assemblée où siégeaient Robespierre, Petion, Buzot et Grégoire, absolument personne ne fit d'objection au maintien du système monarchique, ni dans la séance du 22 septembre, ni dans les séances antérieures où avait été discutée,

non le fond, mais la forme de ce décret. Je sais bien que les comptes rendus sont vagues et incomplets : mais un constituant, Rabaut Saint-Étienne, prit soin de constater lui-même à la tribune, le 1er septembre 1789, qu'il n'y avait pas de républicains dans l'Assemblée : « Il est impossible de penser, dit-il, que personne dans l'Assemblée ait conçu le ridicule projet de convertir le royaume en république. Personne n'ignore que le gouvernement républicain est à peine convenable à un petit État, et l'expérience nous a appris que toute république finit par être soumise à l'aristocratie ou au despotisme. D'ailleurs les Français sont attachés de tout temps à la sainte, à la vénérable antiquité de la monarchie ; ils sont attachés au sang auguste de leurs rois, pour lequel ils ont prodigué le leur : ils révèrent le prince bienfaisant qu'ils ont proclamé le restaurateur de la liberté française. C'est vers le trône consolateur que se tournent toujours les yeux des peuples affligés, et, quels que soient les maux sous lesquels ils gémissent, un mot, un seul mot, dont le charme magique ne peut être expliqué que par leur amour, le nom paternel du roi suffit pour les ramener à l'espérance. Le gouvernement français est donc monarchique : et, lorsque cette maxime a été prononcée dans cette salle, tout ce que j'ai entendu réclamer, c'est que l'on définît le mot de monarchie. »

Aucun constituant ne protesta contre ces assertions antirépublicaines de Rabaut. Son discours fut imprimé et lu : personne en France n'y contredit.

Le décret qui consacrait la monarchie fut rapporté sans aucune critique par les journaux les plus révolutionnaires, par le *Patriote* de Brissot, par le *Courrier* de Gorsas, par l'*Ami du Peuple* de Marat.

Plus avancés que les philosophes précurseurs de la Révolution, ces journalistes sont devenus démocrates, alors que ces philosophes n'admettaient au droit de suffrage que les propriétaires. Mais ils restent monarchistes. Ainsi Marat, esquissant une constitution en 1789, admet expressément la monarchie héréditaire, et c'est un « gouvernement monarchique » qu'il demande pour « une grande nation instruite de ses droits et jalouse de sa liberté ». A ce moment-là, quoique démocrate, son maître et son guide, c'est Montes-

quieu, dont il parle avec amour, avec des élans lyriques de reconnaissance. Louis XVI, bien conseillé, gouvernant par le peuple, voilà son idéal en 1789, et c'est celui de tous les « patriotes », démocrates ou non.

Un seul écrivain se prononce pour la république, au début de la Révolution, c'est Camille Desmoulins. Avant la séance royale du 23 juin, les vertus de Louis XVI l'avaient rallié à la monarchie. Puisque Louis XVI est récalcitrant, voilà Camille désabusé, et, dans sa *France libre*, publiée après la prise de la Bastille, il fait sa confession politique et déclare préférer la république à la royauté. Mais faut-il se mettre en république tout de suite? Est-il absolument impossible de sauver la France en maintenant le trône? Camille Desmoulins ne se prononce pas, ou plutôt, en faisant chorus avec les démocrates royalistes, il concourt, en somme, à l'entreprise de la « monarchie républicaine », de la « démocratie royale ».

L'établissement du régime censitaire, la substitution d'une classe privilégiée, celle des citoyens *actifs*, aux anciennes classes privilégiées, l'exclusion des prolétaires de la vie politique, tout ce système bourgeois de 1789, dont le trône royal est la pierre angulaire, voilà ce qui amena un fort mouvement démocratique en vue d'obtenir le suffrage universel. Mais ce mouvement démocratique ne fut pas d'abord un mouvement républicain : on se dit que Louis XVI pourra devenir le roi de la démocratie, comme il est aujourd'hui le roi de la bourgeoisie, et, puisqu'il est évident qu'il accroîtra son pouvoir en se dégageant de la tutelle bourgeoise pour s'appuyer sur le peuple (ce sera le conseil de Mirabeau), les démocrates s'imaginent que le roi verra, suivra son intérêt personnel, et ils restent donc monarchistes.

Bourgeois et démocrates veulent un roi subordonné, annihilé, et ils le subordonnent, et ils l'annihilent, afin de gouverner au nom du roi, puisque ce nom mène seul les peuples, puisqu'il faut, pour être obéi en France, intituler ses actes *de par le roi*. Mais ce prestige de la royauté, dont ils croient avoir tant besoin, ils l'affaiblissent, en détruisant presque toute la force du pouvoir central, en rudoyant ce roi qu'ils acclament, en l'humiliant, en proclamant à tout propos que l'Assemblée nationale est le véritable souverain. Par la

manière dont ils se servent de la royauté, ils préparent les esprits à l'idée que cette royauté est devenue inutile.

Cette préparation est involontaire et inconsciente. Plus tard, on prêta aux constituants un plan machiavélique, le dessein concerté d'affaiblir peu à peu la monarchie afin d'y substituer la République, et plusieurs d'entre eux eurent même l'illusion d'avoir toujours été républicains, — cela par une sorte de déformation logique de leurs souvenirs. Ainsi Barère, dans une *Défense* publiée en l'an III, écrivit « qu'il n'avait pas attendu le tocsin du 14 juillet 1789 et la Révolution du 10 août pour être patriote, pour aimer la République ». Or son journal, le *Point du Jour*, où il consigna ses impressions politiques de 1789 à 1791, n'exprime que les sentiments les plus monarchistes.

Sans doute, dès le début de la Révolution, les royalistes contre-révolutionnaires accusaient les constituants de républicanisme. Mais ceux-ci protestaient aussitôt par des déclarations unanimes, par des actes unanimes. La gauche extrême s'applique surtout à éviter de paraître républicaine. Ainsi, en juin 1790, à propos de la défection de nombreux députés patriotes, qui ont passé au parti ministériel, et des soixante députés qui « combattent encore avec courage », le rédacteur des *Révolutions de Paris* (numéro 49) assure que ces soixante, dès qu'il s'agit du roi, « se condamnent au silence, de peur de prêter le flanc à cette imputation, si souvent répétée, qu'ils sont livrés à un parti opposé au roi, et qu'ils veulent faire de la France une République ».

On a cru cependant qu'un parti républicain s'était formé, dans l'Assemblée même, au moment du débat sur le droit de paix et de guerre, où fut discutée une des plus essentielles prérogatives de la couronne, et il semble qu'il y ait à cet égard un témoignage décisif. En effet, La Fayette écrivit à son cousin Bouillé, le 20 mai 1790 : « La question de la paix ou de la guerre, qu'on agite depuis quelque temps, nous a divisés, de la manière la plus prononcée, en deux partis : l'un monarchique, l'autre républicain. » Mais, si on lit toute la lettre, on s'aperçoit que La Fayette n'évoque aux yeux de Bouillé le spectre républicain que pour le décider à se rallier à la cause constitutionnelle et monarchique. A peu

près le même jour, Camille Desmoulins écrivait, au contraire, dans le numéro 27 de ses *Révolutions de France et de Brabant* : « J'ai perdu mon temps à prêcher la République. La République et la démocratie sont maintenant à vau-l'eau, et il est fâcheux pour un auteur de crier dans le désert, et d'écrire des feuilles aussi nulles, aussi peu écoutées que les motions de J.-F. Maury. Puisque je désespère de vaincre des courants aussi insurmontables, attaché depuis six mois au banc des rameurs, peut-être ferais-je bien de regagner le rivage et de jeter une rame inutile. » C'est ainsi qu'au moment où La Fayette faisait peur de la république à Bouillé, le seul républicain qui se montrât constatait son propre isolement et l'inutilité de sa prédication.

II

Quand donc se forma-t-il enfin un parti républicain?

Juste à l'époque où Louis XVI devint l'ennemi irréconciliable de la Révolution et de la France nouvelle, c'est-à-dire quand il eut sanctionné la Constitution civile du clergé. Le pape et les évêques lui avaient dit qu'il commettrait un péché mortel, qu'il perdrait son âme, en accordant cette sanction. Son entourage l'empêcha d'user de son droit de veto, par crainte des violences du peuple de Paris. Il se décida à donner, la mort dans l'âme, une signature qu'il regretta aussitôt, dont il eut des remords, (car il était sincèrement croyant et en lui la piété était véritablement *le tout de l'homme*). Puis il haït cette Révolution qui l'avait mis en état de péché mortel, et il se décida, ayant dû lui céder physiquement, à la combattre par la ruse, par l'hypocrisie, à appeler l'étranger à son secours, à se mettre, par des moyens machiavéliques, en situation de récupérer le pouvoir absolu pour libérer enfin sa conscience en révoquant la fatale signature, en se réconciliant avec l'Église.

Les contemporains ne connurent pas dans le détail les manœuvres de Louis XVI contre la Révolution, après qu'il eut sanctionné la Constitution civile, et ses appels à l'étranger. Mais quelques-uns d'entre eux, mieux informés ou plus per-

spicaces, eurent dès lors le sentiment qu'il n'y avait plus rien à faire avec le roi, que le roi était devenu hostile, et, comme il n'y avait pas d'autre royauté possible que celle de Louis XVI, ils eurent l'idée que la royauté était l'ennemie, que la Révolution ne pouvait triompher qu'en renversant le trône.

Était-il possible, quand la masse de la nation était encore si royaliste, de renverser le trône dès lors, dès la fin de 1790? Que ce fût possible ou non, quelques Français se décidèrent à arborer le drapeau de la république. C'est parmi des lettrés, dans un milieu de culture raffinée et à demi aristocratique, que se forma le premier parti républicain français, si peu nombreux qu'on aurait pu vraiment dire de lui ce qu'on dira plus tard des doctrinaires, qu'il tenait tout entier sur un canapé.

C'était le canapé d'une femme de lettres, la fille du chevalier Guénement de Keralio, professeur à l'École militaire, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, rédacteur du *Journal des Savants*. Madame Roland, alors monarchiste, connut cette Égérie du parti républicain : « Je vis, dit-elle, une petite femme spirituelle, adroite et fine, qui m'accueillit fort agréablement : je trouvai son gros mari à face de chanoine, large, brillant de santé et de contentement de soi-même, avec cette fraîcheur que n'altèrent jamais de profondes combinaisons. » Ce mari était un Liégeois, devenu Français, et très Français. Il s'appelait François Robert. Il était avocat, membre du club des Jacobins et du club des Cordeliers. Il siégera plus tard à la Convention, dans le groupe dantoniste. C'était un honnête homme, d'un bon sens assez fin, dévoué aux idées, mais qui n'aurait peut-être pas eu l'audace de proposer la république, quand ses amis les démocrates se contentaient de la monarchie, si sa femme ne l'y eût décidé. Ce sont des femmes qui avaient, les premières, proclamé la contradiction entre les principes de 1789 et l'état social établi en 1789, et cela dans une idée de revendication *féministe*, si bien que le mouvement féministe se trouve mêlé aux origines de notre démocratie. C'est une femme, semble-t-il (si je ne m'exagère pas son influence), qui décida quelques Français à tirer publiquement les conséquences logiques de l'idée démocratique en demandant la république. On ne vit jamais dans son salon (c'est elle-même qui le dit) ni Robespierre ni Marat : car le

club des Jacobins répugnait au système républicain, et Robespierre haussait les épaules quand on parlait devant lui de république : car le peuple des faubourgs était royaliste, et Marat était l'ami de ce peuple. Mais, sous la présidence du grave papa académicien, converti par sa fille à la République, il y avait dans ce salon des hommes de lettres libres d'attaches avec les divers partis politiques d'alors. Hugou de Bassville. Antoine Tournon, Lavicomterie. Ce groupe publia un journal quotidien, intitulé : *Le Mercure national et Révolutions de l'Europe, journal démocratique*, où on se borna d'abord à discuter sur la politique extérieure et intérieure de la France, dans un sens démocratique, avec un assez remarquable souci de l'information exacte et abondante. C'est dans cette feuille que l'on voit peu à peu naître le parti républicain, à l'époque où Louis XVI se tourna contre la Révolution à cause de la Constitution civile du clergé.

En septembre 1790. Lavicomterie publia un pamphlet : *Du peuple et des rois*. C'est une déclamation peu intéressante en soi, mais l'idée républicaine y est assez nettement proclamée : « Je suis républicain, dit l'auteur, et j'écris contre les rois ; je suis républicain, je l'étais avant de naître. » Un roi est l'ennemi-né de la liberté. — Quoi ! même Louis XVI ? — Même Louis XVI. Toute la concession aux préjugés régnants que pourrait faire Lavicomterie, ce serait d'admettre provisoirement un roi élu et non héréditaire. Sans doute Lavicomterie n'était pas le premier à demander la République, puisque Camille l'avait demandée : mais Lavicomterie est le premier à la demander au nom d'un groupe, et le *Mercure national* du 1er octobre 1790 adhéra, par la plume de F. Robert, au manifeste de Lavicomterie, qui devint ainsi le manifeste d'un parti, marqua la naissance d'un parti.

Dans le numéro du 2 novembre, Robert annonce qu'en un ouvrage qui est sous presse, et qu'il publiera cette semaine, il montrera « les dangers imminents de la royauté » et les « avantages sans nombre de l'institution républicaine ». Le livre parut quelques jours plus tard, probablement à la fin de novembre 1790. C'est un in-8 de 110 pages, intitulé : *le Républicanisme adapté à la France*. Robert y avoue n'avoir pas toujours été républicain : c'est la Révolution qui lui a

ouvert les yeux. Il avoue aussi que l'opinion n'est pas républicaine, mais il veut quand même établir la République, parce que c'est la vraie forme de la démocratie, parce que la royauté est devenue dangereuse, incompatible avec la liberté. C'est aux hommes intelligents à convertir, à entraîner le peuple. L'Assemblée nationale n'aurait eu qu'à vouloir la République : l'opinion aurait suivi.

Peu importent les arguments de Robert : ce qui est intéressant, c'est qu'en novembre 1790, il existe, à Paris, un parti républicain. A la même époque, il y a des manifestations républicaines en province, au moins dans un département, dans ce département du Jura, qui, aux élections pour la Convention, sera un des rares qui se prononceront nettement contre la royauté. Le 5 décembre 1790, les Jacobins de Lons-le-Saunier votent une adresse à madame Robert, qui commence par ces mots : « Les républicains du Jura sont les vrais amants de l'ennemie des rois, d'une franco-romaine qui, etc. »

On voit que l'influence du salon Keralio-Robert s'étendait déjà assez loin, et n'était plus confinée sur le canapé doctrinaire où s'élabora le libelle de Lavicomterie, qui avait commencé le mouvement. Le parti républicain, à peine né, s'exerça à l'action et à la propagande. Par quels moyens? Par les Sociétés populaires, groupes démocratiques fondés en 1790 sous les auspices du club des Cordeliers, à l'encontre de la politique à demi bourgeoise des Jacobins, ou plutôt pour entraîner les Jacobins à la démocratie, et surtout par celles de ces Sociétés dites *fraternelles des deux sexes*, et où en effet fut tenté un groupement fraternel des hommes et des femmes dans le dessein d'organiser la cité nouvelle selon le droit nouveau. Nous retrouvons encore là ce mouvement féministe et humanitaire qui vise à réaliser tout l'idéal rationnel proclamé en 1789. Il s'agissait d'instruire, d'endoctriner les artisans, les petits commerçants, le peuple *passif*, de lui donner conscience de ses droits et du droit. En mai 1791, ces Sociétés populaires se fédérèrent en Comité central, dont Robert fut le président, et l'action du parti républicain tendit à rayonner sur tout Paris. Dès le mois de décembre 1790, la question *république* ou *monarchie* est partout à l'ordre du jour.

et une feuille monarchiste constitutionnelle, *le Journal des clubs*, constate dès lors « que la question de faire de la France une république est agitée dans diverses Sociétés, qu'elle circule parmi le peuple, qu'elle y porte l'inquiétude et la fermentation ». C'est contre le parti républicain que se fonde alors le Club monarchique. Le 2 avril 1791, un journal important, *les Révolutions de Paris*, se rallie à la République et publie un projet de décret « portant abolition de la royauté ». Le 23 avril 1791, Gouverneur Morris écrit qu'il devient très à la mode de se déclarer républicain. Le 30 mai, un des journaux du club des Cordeliers, *le Creuset*, par James Rutledge, annonce l'avènement de la République comme nécessaire et inévitable. A la veille de la fuite à Varennes, en juin 1791, le parti républicain, en voie d'accroissement, parle haut et agite son drapeau.

III

Mais il ne provoque pas un de ces grands courants d'opinion d'où peut sortir une révolution.

Dans les Sociétés fraternelles des deux sexes, les propagandistes ont réussi à convertir le peuple à la démocratie, non à la République.

Le roi est toujours populaire. Ainsi, on lit dans le *Courrier* de Gorsas du 12 février 1791 : « Louis XVI est allé hier au Jardin du Roi. Lorsqu'il est passé sur le port, les charbonniers (qui ont donné les preuves les plus efficaces de patriotisme) se sont mis en haie : Sa Majesté a passé au milieu d'eux, et en a reçu les marques les plus touchantes d'affection et de respect. »

L'idée qu'on puisse lui enlever son roi affole le peuple de Paris. Quand *Mesdames*, tantes de Louis XVI, partent pour Rome (19 février 1791), le voilà qui tremble que le reste de la famille royale ne s'en aille aussi. C'est un cauchemar : les gens des faubourgs s'imaginent qu'on a relié les Tuileries au donjon de Vincennes par un souterrain pour faciliter la fuite du roi, et ils veulent démolir le donjon de Vincennes (28 février). En mars, le roi a un gros rhume, avec des désordres

d'intestins : le peuple s'attendrit à la lecture des bulletins moliéresques de sa santé. Le 18 avril, Louis XVI veut aller à Saint-Cloud ; il est déjà monté en carrosse pour partir : le peuple dételle ses chevaux, et le force à rester. Ses brutalités même contre son roi proviennent de l'ardeur de son royalisme. Il est impossible de trouver une manifestation républicaine dans la rue ou dans l'atelier avant la fuite à Varennes.

Aussi Robert et le parti républicain se voient-ils désavoués par la plupart des chefs de la démocratie, par la plupart des futurs girondins et des futurs montagnards. Rendant compte du *Républicanisme adapté*, dans *le Patriote français* du 19 décembre 1790, Brissot reconnaît que la république est préférable à la monarchie. Mais est-il opportun de l'établir en France? « Il y a, en France, beaucoup d'ignorance, de corruption, de villes, de manufactures, trop d'hommes et trop peu de terres, etc., et j'ai peine à croire que le républicanisme se soutienne à côté de ces causes de dégradation... Je désire que ma patrie devienne une république ; mais je ne suis ni sanguinaire, ni incendiaire, car je désire également que ce ne soit ni par force ni par violence que l'on fasse descendre du trône celui qui l'occupera à cette heureuse époque ; je veux que cela se fasse par une voie constitutionnelle, et, de même que l'on a dit à Louis XVI : *Placez-vous là*, qu'on dise à Louis XVII ou XVIII : *Descendez, parce que nous ne voulons plus de roi ; redevenez citoyen, redevenez membre du souverain.* » Plus tard, quand le parti républicain se fut fortifié, Brissot continua à ajourner la République : « L'Assemblée nationale a décrété la monarchie, écrivit-il dans *le Patriote* du 12 avril 1791 : je m'y soumets ; mais, en m'y soumettant, je cherche à prouver qu'il faut donner aux représentants du peuple une force telle que le pouvoir exécutif ou le monarque ne puisse ramener le despotisme ; je veux une monarchie populaire, où la balance penche toujours du côté du peuple. Telle est ma démocratie... Le spirituel Cloots dit avec raison que *tous les gouvernements libres sont de vraies républiques*. C'est une vérité si triviale que, dans les anciens États Généraux, le royaume de France est appelé souvent la *République de France ;* et dans une révolution où les droits de l'homme ont été rétablis dans leur

entier, où il existe une *chose publique*, on calomnie, on anathématise, on cherche à rendre odieux au peuple ceux qui veulent empêcher que cette *chose publique* ne devienne la *chose privée* d'un ou de plusieurs hommes. » Il dit aussi que, s'il a l'opinion « métaphysique » que la royauté « est un fléau », il accepte « dans le fait le roi adopté par la Constitution ».

Brissot est donc à cette époque le type du républicain qui se résigne provisoirement à la monarchie.

Les autres démocrates n'expriment même pas une préférence théorique pour la république. Ainsi Petion, dans une lettre à l'*Ami des patriotes*, en date du 22 avril 1791, se plaint de ces discussions sur la monarchie et la république. Ce sont là des mots qui n'ont pas de sens précis. « Il y a souvent plus de différence entre une monarchie et une autre qu'il n'en existe entre telle monarchie et telle république. » Et il proteste que les amis de la liberté ne veulent pas détruire la monarchie, mais l'améliorer.

Robespierre se tait : il veut toujours une monarchie avec un roi subordonné et de vertueux conseillers.

Quant à Marat, qui est devenu une sorte de démocrate socialiste, il hésite et se contredit. Au moment où se forme le parti républicain, il semble d'abord abjurer ses opinions monarchiques. Il écrit, le 8 novembre 1790 : « Et de quoi sert aujourd'hui le prince dans l'État, qu'à s'opposer à la régénération de l'Empire, au bonheur de ses habitants?... Puissent tous les écrivains patriotes s'empresser de faire sentir à la nation que le meilleur moyen d'assurer son repos, sa liberté et son bonheur est de se passer de la couronne! » Il oublia bien vite ces boutades républicaines pour revenir aux sentiments royalistes chers à ses lecteurs : « J'ignore, dit-il dans son numéro du 17 février 1791, si les contre-révolutionnaires nous forceront à changer la forme du gouvernement, mais je sais bien que la monarchie très limitée est celle qui nous convient le mieux aujourd'hui. » Et parlant de Louis XVI : « C'est, à tout prendre, le roi qu'il nous faut ; nous devons bénir le ciel de nous l'avoir donné. »

Ainsi les chefs du parti démocratique, même ceux qui sont républicains au fond du cœur, se tiennent à l'écart du parti

républicain, ou le désavouent, ou le contrecarrent, et sont d'accord avec les chefs du parti bourgeois et censitaire pour éliminer la république du domaine des prochaines possibilités. Il faut répéter ici qu'ils en préparent l'avènement, à leur insu, par le fonctionnement d'une Constitution essentiellement républicaine, qui, en fait, réduit le roi au rôle effacé d'un président de république, et qu'en tenant le roi en tutelle, ils affaiblissent insensiblement l'idée de royauté. Ils préparent aussi la République par la propagande internationale, qui commence à la fin de l'année 1790. C'est quand les rois se fédèrent pour venir au secours de Louis XVI qu'une partie des démocrates commence à prêcher la fédération des peuples contre les rois. Le journal de madame Robert est un des organes de cette propagande. En décembre 1790, les *Révolutions de Paris* proposent la formation de bataillons de tyrannicides. Et, en mai 1791, un des rédacteurs de ce journal s'écrie : « Il ne s'agit plus maintenant de guerre de nation à nation. Puisque les rois ont toujours été d'accord pour *despotiser* les peuples, les peuples sont maintenant d'accord pour *détrôniser* les rois. » L'idée de la République universelle apparaît.

Voilà donc où on en était à la veille de la fuite à Varennes. Au milieu de la nation royaliste un groupe républicain s'est formé depuis l'automne de l'année 1790. Il parle, il agit. Il ne détermine pas un fort courant, et les chefs de l'opinion, même démocrates, restent monarchistes. Mais tout concourt à affaiblir le roi et à discréditer la royauté, d'abord la conduite du roi, ses intelligences avec l'étranger, puis le jeu d'institutions foncièrement républicaines, la propagande démocratique elle-même, qui attaque le régime bourgeois dont la royauté est la clef de voûte, enfin la propagande internationale. Il semble que, pour convertir enfin la nation à la république, pour faire du petit groupe républicain un grand parti national, il suffira qu'un événement éclatant fasse tomber le masque dont se cache Louis XVI, et montre au peuple la trahison du roi. Cet événement va se produire : c'est la fuite à Varennes.

IV

Le 21 juin 1791, à dix heures du matin, trois coups de canon et le tocsin sonné à l'Hôtel de Ville annoncent aux Parisiens qu'un grand malheur vient de fondre sur la patrie. Louis XVI s'est enfui pendant la nuit avec la famille royale. Stupeur générale. Quoi! Le roi est parti! Mais alors la France est orpheline. Qui la défendra contre ces étrangers déjà en marche pour nous envahir? Puis on se raidit, on fait bonne contenance. Eh bien, on se défendra soi-même! Paris s'agite, fermente, mais avec une sorte d'ordre, et sans émeutes, sans violences. Gaîment et avec des lazzis, la foule se porte aux Tuileries, visite les appartements évacués. Comment « ce gros individu royal » a-t-il pu se glisser dehors sans être vu des factionnaires? Une fruitière prend possession du lit de Marie-Antoinette pour y vendre des cerises, en disant : « C'est aujourd'hui le tour de la nation de se mettre à son aise! » Le brave Santerre enrôle deux mille piques de son faubourg. « Ce ne furent point les citoyens actifs, disent les *Révolutions de Paris*, et les habits bleu-de-roi qui eurent les honneurs de la fête; les bonnets de laine reparurent et éclipsèrent les bonnets d'ours. » On détruit les bustes de Louis XVI, ou on leur pose sur les yeux un bandeau de papier. Sur tous les tableaux et enseignes, on efface les mots de *roi, reine, royal, Bourbon, Louis, cour, Monsieur, frère du roi*, et même les couronnes peintes. Camille Desmoulins et Gorsas notent la motion suivante, faite en plein Palais-Royal : « Messieurs, il serait très malheureux, dans l'état actuel des choses, que cet homme perfide nous fût ramené. Qu'en ferions-nous? Il viendrait, comme Thersite, nous verser ces larmes grasses dont parle Homère. Si on le ramène, je fais la motion qu'on l'expose pendant trois jours à la risée publique, le mouchoir rouge sur la tête, qu'on le conduise ensuite par étapes jusqu'aux frontières, et qu'arrivé là, on lui donne du pied au ... » L'indignation contre « Louis-le-Faux » s'étale en quolibets cyniques, et on voit dans les Tuileries cette affiche : « On prévient les citoyens qu'un gros

cochon s'est enfui des Tuileries : on prie ceux qui le rencontreront de le ramener à son gîte. Ils auront une récompense modique. » Plus de roi ! C'est le cri général dans les attroupements de la rue. « Si le président de l'Assemblée nationale, disent les *Révolutions de Paris*, eût mis aux voix sur la place de Grève, dans le jardin des Tuileries, ou au palais d'Orléans, le gouvernement républicain, la France ne serait plus une monarchie. »

Ce ne sont pas seulement des passants dans la rue, ce sont les groupes populaires organisés qui adhèrent à la république, et, dans le *Mercure national* du 3 juillet, Robert annoncera que toutes les Sociétés populaires se sont ralliées au républicanisme. Madame Roland devient républicaine, et, le 23 juin, elle écrit à Bancal qu'elle s'est fait recevoir aux Sociétés fraternelles.

Dès le 21, le club des Cordeliers fait une affiche tyrannicide, en tête de laquelle il place des vers du *Brutus* de Voltaire, arrangés et développés pour la circonstance. Le 22, il envoie à l'Assemblée nationale une pétition républicaine : « Nous voilà donc dans le même état où nous étions après la prise de la Bastille : *libres et sans roi*. Reste à savoir s'il est avantageux d'en nommer un autre... La Société des Amis des droits de l'homme... ne peut plus se dissimuler que la royauté, que la royauté héréditaire surtout, est incompatible avec la liberté. Elle n'aurait peut-être pas de sitôt demandé la suppression de la royauté, si le roi, fidèle à ses serments, s'en fût fait un devoir... Nous vous conjurons, au nom de la patrie, ou de déclarer sur-le-champ que la France n'est plus une monarchie, qu'elle est une république, ou au moins d'attendre que tous les départements, que toutes les assemblées primaires aient émis leur vœu sur cette question importante, avant de penser à replonger une seconde fois le plus bel empire du monde dans les chaînes et les entraves du monarchisme. »

Le 1er juillet, Achille du Chastellet fonde un journal intitulé *le Républicain ou le défenseur du gouvernement représentatif, par une Société de républicains*. Condorcet en est le principal rédacteur, et y fait l'apologie doctrinale de la république.

Une partie de la presse démocrate-monarchiste se rallie à

la république. Brissot écrit, dans le *Patriote français* du 22 juin : « Louis XVI a lui-même, ici, brisé sa couronne. » Il ne faut pas « profiter de la leçon à demi ». Et le 23 juin : « Un roi, après un tel parjure, et notre Constitution sont inconciliables. » Les *Révolutions de Paris*, déjà républicaines avant la fuite à Varennes, provoquent un pétitionnement contre la royauté. Carra, Fréron parlent avec bienveillance de la République. La *Bouche de fer*, organe du Cercle social de l'abbé Fauchet, dit le 23 juin : « Point de roi, point de protecteur, point de d'Orléans, point de La Fayette. Que les 83 départements se confédèrent... » Mais au mot de république, qu'elle trouve obscur, elle propose de substituer celui de gouvernement national.

Des brochures républicaines paraissent simultanément.

L'auteur anonyme de la *Grande visite de mademoiselle République chez notre mère la France, pour l'engager à chasser de chez elle madame Royauté, et grande conversation très intéressante entre elles,* réfute, avec autant de finesse que d'enjouement, les arguments contre la république.

F. Robert, dans un libelle intitulé : *Avantages de la fuite de Louis XVI et nécessité d'un nouveau gouvernement*, demande un gouvernement représentatif, un chef du pouvoir exécutif élu, la république. Il dit que c'est le vœu « du club des Cordeliers, de diverses Sociétés d'amis de la Constitution, de toutes les Sociétés populaires, de la très grande, de la majeure partie des départements de France ».

La majeure partie des départements de France ! C'était une fanfaronnade du brave Robert. Mais il est certain que le mouvement républicain se répandit de Paris dans la province. Le 3 juillet, la Société populaire de Dôle, présidée par le futur conventionnel Prost, vota une adresse républicaine. On écrivait de Montpellier, le 1er juillet, au *Patriote français,* que le vœu se manifestait qu'il n'y eût plus de roi, et que « l'esprit républicain circule d'un département à l'autre ». Dans la séance de la Constituante du 5 juillet, on lut une adresse de la Société des amis de la Constitution de Bourmont, demandant « si la royauté est nécessaire à un grand peuple ». Le 24 juin et le 4 juillet, Bancal des Issarts proposa aux Jacobins de Clermont-Ferrand de substituer la république à la

monarchie. Et cette motion, qui enthousiasmait madame Roland, fut imprimée et fit grand bruit.

Ces manifestations républicaines, dont je viens de relater les plus significatives, s'autorisaient d'un fait aussi important qu'évident, à savoir que l'exercice de la royauté se trouvait interrompu. Du 21 juin 1791 au 14 septembre suivant l'Assemblée constituante suspendit Louis XVI de ses fonctions royales et prit elle-même en main le pouvoir royal, gouvernant et légiférant à la fois, recevant les ambassadeurs, envoyant des représentants en mission, faisant déjà tout ce que fera la Convention nationale, avec la même majesté, la même omnipotence. Les 290 membres du côté droit qui protestèrent contre cette suspension du roi dirent que c'était là « un intérim républicain ». Et, en effet, c'est bien une république de fait qui exista alors pendant trois mois. Cette expérience républicaine fut une éclatante leçon de choses, une réponse aux objections célèbres de Jean-Jacques et des philosophes contre la République française, puisqu'il ne se produisit alors aucune des convulsions, aucun des déchirements tant de fois prédits, ni même aucun inconvénient quelconque. Il ne s'agissait plus de se mettre en république, mais d'y rester. La chimère, ce n'était plus la république, puisque la république existait et fonctionnait bien : c'était la royauté, puisque le roi était parjure, décrié, puisqu'une régence ou un autre roi étaient impossibles, vu le caractère du duc d'Orléans, l'émigration des frères du roi, l'impopularité de Marie-Antoinette, l'antipathie de la nation pour l'idée d'introniser une dynastie étrangère. Les républicains avaient donc pour eux et la théorie et le fait : ils pouvaient invoquer aussi bien la leçon de l'expérience que les principes de 1789. Leur situation semblait très forte, inexpugnable.

V

Ils furent cependant vaincus alors, et le mouvement républicain sembla avorter.

Pourquoi ? Comment ?

Parce que la France était encore monarchiste, parce que

Paris même ne se rallia pas tout entier à l'idée de la république. Observez l'attitude du peuple de Paris, quand le roi fut ramené : « Pas un signe d'improbation, pas un signe apparent de mépris (lit-on dans le Journal de Gorsas du 26) n'est échappé à ce peuple nombreux. On s'est borné à ne rendre aucun des honneurs militaires à ces fugitifs. Ils ont été reçus les armes basses. Tous les citoyens ont gardé leur chapeau sur leur tête, comme d'un commun accord. » La *Bouche de fer* du même jour en conclut : « Voilà enfin un plébiscite : la République est sanctionnée. » Quelle illusion ! N'était-ce pas le cas de répéter plutôt le mot fameux : « Le silence des peuples est la leçon des rois » ? C'est une leçon que le peuple de Paris donne à Louis XVI, il l'avertit durement qu'il ait à marcher plus droit désormais. Mais en revoyant le roi, il a surtout le désir d'avoir un meilleur roi, — et que le cri de : *Plus de roi !* qu'on avait entendu le 21 et le 22, n'ait pas retenti, le 25, sur le passage de Louis XVI, n'est-ce pas un signe que le mouvement républicain n'avait pas triomphé à Paris ?

Il eût cependant triomphé peut-être, et à Paris et même en province, si les véritables et officiels chefs de l'opinion s'y fussent ralliés. C'est tout le contraire qui arriva. Le journaliste adoré du petit peuple de Paris, l'ardent Marat, fulmine contre Louis XVI, demande un dictateur, mais ne se prononce pas pour la république. Or, Marat seul aurait pu faire crier : *Vive la République !* aux ouvriers du faubourg Saint-Antoine. Mais ce démocrate se méfie trop de l'ignorance du peuple, de ses habitudes de servilité, de sa misère intellectuelle pour croire que ce peuple puisse se gouverner par lui-même et sans maître. La démocratie, selon lui, ne s'établira que par une dictature, et Marat se résigne à ce que cette dictature soit royale.

Les hommes à piques, les bonnets de laine des faubourgs n'eurent donc pas du tout l'idée d'une insurrection républicaine, et l'Assemblée constituante put, sans danger sérieux, réagir contre le mouvement républicain et maintenir la monarchie.

Si elle remit Louis XVI sur le trône, si elle écarta avec haine et mépris la solution républicaine, ce fut par peur de

la démocratie. Ce système bourgeois qu'elle avait fondé en privilégiant la classe des riches, en excluant les pauvres de la cité politique, ce système qui divisait la nation en citoyens *actifs* qui étaient tout, et en citoyens *passifs* qui n'étaient rien, ce système qui, dans la nouvelle classe privilégiée, créait une aristocratie restreinte d'éligibles aux fonctions publiques, ce système aussi conforme aux conseils des « philosophes » que contraire à leurs principes et à la Déclaration des droits, se trouvait, depuis longtemps déjà, battu en brèche par un parti démocratique, dont Robespierre était le chef le plus populaire, et la bourgeoisie avait fait de la royauté son égide contre les revendications, déjà ardentes et redoutables, en faveur du suffrage universel. Le jour même où l'on apprit la fuite de Louis XVI, la section du Théâtre-Français établit révolutionnairement le suffrage universel dans son propre arrondissement. Tout l'édifice bourgeois parut menacé, et c'est pour cela que les nouveaux privilégiés firent aussitôt un effort concerté et habile en vue de conserver le trône, principale assise du régime censitaire.

L'Assemblée constituante proclama que le roi avait été égaré, enlevé ; elle sévit contre ses perfides conseillers ; elle le déclara inviolable et irresponsable ; elle le remit sur le trône. Or, l'Assemblée constituante jouissait auprès de la nation d'un prestige, d'une autorité sans rivales ; il semblait qu'elle fût la Révolution elle-même, qu'elle personnifiât la patrie nouvelle. La France la suivit, et se prêta pour un an à cette expérience hasardeuse de gouverner par un roi ennemi.

La plus haute autorité morale de ce temps-là, après l'Assemblée constituante, c'était le club des Jacobins. Dès le 21 juin au soir, dans une grande séance où assistèrent tous les chefs connus de la majorité de l'Assemblée constituante, aussi bien les démocrates que les « bourgeois », et où l'on vit Danton, Robespierre, Camille Desmoulins, les Lameth, Barnave, La Fayette, Siéyès, Gaultier de Biauzat, Démeunier, Le Chapelier, Beaumetz, d'André, il affecta d'ignorer l'existence du mouvement républicain qui s'était produit à Paris le jour même. Ainsi Robespierre, au lieu de parler de république, s'éleva contre les ministres, que l'Assemblée nationale

avait eu la faiblesse de conserver, et déclara qu'il préférait mourir plutôt que d'être témoin des maux qu'il prévoyait. « Nous mourrons tous avant toi ! » s'écria Camille Desmoulins, et tel fut l'effet produit « que plus de huit cents personnes se levèrent toutes à la fois, et, entraînées, comme Camille, par un mouvement involontaire, firent un serment de se rallier autour de Robespierre, et offrirent un tableau admirable par le feu de leurs paroles, l'action de leurs mains, de leurs chapeaux, de leur visage et par l'inattendu de cette inspiration soudaine ». C'est alors que commença l'idolâtrie pour la personne de Robespierre. Bientôt la section des Halles et de la Liberté nomma des commissaires pour lui servir de gardes du corps. Dès lors, cet homme, qui cependant ne voulait pas de la république, fut le plus populaire de tous. Quant à Danton, dont la popularité était moindre, mais sur le passage duquel le peuple criait : *Vive notre père Danton!* en cette même séance des Jacobins il se borna à menacer La Fayette, qui courba la tête et s'excusa avec grâce. Finalement le club vota une adresse, rédigée par Barnave, où on lisait : « Le roi, égaré par des suggestions criminelles, s'est éloigné de l'Assemblée nationale... L'Assemblée nationale, voilà notre guide ; la Constitution, voilà notre cri de ralliement. » Donc, point de république : voilà le vœu des Jacobins au lendemain de la fuite à Varennes.

Aussitôt La Fayette et Bailly s'attaquent aux républicains. On incarcère les colporteurs du manifeste cordelier. On arrête même François Robert, le 22 juin. Comme il était membre du club des Jacobins, ce club le réclame ; on le lui rend. Alors Robert communique aux Jacobins l'adresse républicaine des Cordeliers : on le hue, on s'écrie que c'est une *scélératesse*, que la monarchie est dans la Constitution. On passe unanimement à l'ordre du jour.

On apprend l'arrestation du roi à Varennes. Que fera-t-on du roi ? Quelle solution vont adopter ces Jacobins si obstinément monarchistes ? La solution, sous sa forme classique, s'offre à eux, en chair et en os, dans la personne du duc d'Orléans, qui se fait admettre au club le 23, et aussitôt son familier, Choderlos de Laclos, fait mettre à l'ordre du jour du club la question si Louis XVI continuera à régner. Danton

propose, puisque le roi est « criminel ou imbécile », d'établir un « conseil à l'interdiction », c'est-à-dire de maintenir le roi avec un Conseil exécutif élu. Il déclare ne pas vouloir de régence, et aussitôt le duc d'Orléans voit s'écrouler son rêve. Le 26, il écrit aux journaux qu'il renonce à tous ses droits éventuels à la régence et au trône. L'expédient orléaniste, proposé d'abord, échoue à cause de l'indignité notoire du duc d'Orléans. Ni république, ni régence, voilà le programme des Jacobins, programme tout négatif, car le club ne se prononce pas sur la motion de Danton.

Mais cette motion, monarchique au fond, détache du parti républicain une de ses plus importantes recrues. Dans le *Patriote français* des 5 et 6 juillet 1791, Brissot publie une longue « profession de foi sur le républicanisme et le monarchisme », avec cette conclusion où s'expriment bien les sentiments de ceux qui, le 21 juin, avaient cru la république immédiatement possible, et qui, depuis le retour de Louis XVI, avaient changé d'avis : « Voici donc mon credo. Je crois que la Constitution française est républicaine dans les cinq dixièmes de ses éléments ; que l'abolition de la royauté en est un produit nécessaire ; que cet office ne peut subsister à côté de la Déclaration des droits. Je crois qu'en appelant notre Constitution un gouvernement représentatif, on accorde les partis de républicains et de monarchistes, et qu'on éteint leurs divisions. Je crois qu'il faut attendre des progrès de la raison et de l'éclat de l'évidence l'abolition légale de la royauté, et qu'en conséquence il faut laisser le plus libre cours aux discussions sur cette matière. Je crois surtout que, si l'on conserve cette royauté, il faut l'environner d'un Conseil électif et amovible, et que, sans cette précaution essentielle, on amène infailliblement l'anarchie et des maux incalculables. En un mot, *point de roi, ou un roi avec un Conseil électif et amovible* : telle est, en deux mots, ma profession de foi. » Voilà comment Brissot explique, avec les ménagements nécessaires, son ralliement à la monarchie.

Au fond, c'est la politique de Robespierre qui triomphe, à savoir : d'établir d'abord, d'organiser la démocratie, et d'ajourner la question de la forme du gouvernement. On maintient la monarchie, mais quel sera le roi ? Là-dessus les

démocrates ne s'expliquent pas. Ils demandent la déchéance de Louis XVI et qu'il soit jugé, soit par un tribunal, soit par une Convention, soit par l'Assemblée constituante elle-même. Par qui remplaceront-ils Louis XVI? Sans doute par son fils. C'est un enfant, à qui on donnera un instituteur patriote, et un Conseil élu gouvernera pendant sa minorité. Le régime censitaire et bourgeois disparaîtra. Ce sera la démocratie, avec une étiquette royale, puisque le peuple ne tient pour valable que ce qui se fait *de par le roi*. Voilà le pacte qui rallie une partie des républicains aux démocrates, et maintenant les Cordeliers semblent marcher d'accord avec les Jacobins.

Jacobins et Cordeliers s'accordent à susciter un mouvement d'opinion pour la réalisation de ce programme. Le 9 juillet, les Cordeliers appuient une pétition de 30 000 citoyens, où il n'est pas question de république, mais d'une consultation des départements sur la punition à infliger à Louis XVI. Le 15 juillet, les Jacobins rédigent une pétition pour demander à l'Assemblée constituante « de recevoir, au nom de la nation, l'abdication faite, le 21 juin, par Louis XVI, de la couronne qui lui avait été déléguée, et de pourvoir à son remplacement par tous les moyens constitutionnels ».

Ils déclarent que, sauf le vœu de la majorité de la nation, ils ne reconnaîtront jamais Louis XVI pour leur roi... — *Ni aucun autre !* s'écrient quelques citoyens ; — mais ils ne peuvent faire ajouter ces mots à la pétition, qui reste nettement monarchiste. On la porte au Champ-de-Mars le 16. Danton en donne lecture, debout sur l'autel de la patrie. On signait déjà, quand on apprit que l'Assemblée nationale venait de rendre le décret qui innocentait indirectement Louis XVI et le replaçait sur le trône. Le club des Jacobins retira la pétition.

Le lendemain 17, nouvelle pétition, émanée cette fois du club des Cordeliers. C'est le républicain Robert qui l'a rédigée. Il n'y est pas question de république : on y demande à l'Assemblée nationale de recevoir l'abdication de Louis XVI et « de convoquer un nouveau pouvoir constituant, pour procéder d'une manière vraiment nationale au jugement du

coupable et surtout au remplacement et à l'organisation d'un nouveau pouvoir exécutif ». On sait comment ces pétitionnaires furent dispersés à coups de fusil par Bailly et La Fayette, et jonchèrent le Champ-de-Mars de leurs cadavres.

VI

A partir du moment où quelques-uns de ses adhérents l'avaient quitté pour passer aux démocrates monarchistes, qu'était devenu le parti républicain? Nous avons vu son chef le plus actif, Robert, rédigeant la pétition non républicaine du Champ-de-Mars. Mais c'est toujours une démocratie républicaine que voulait Robert, et le parti républicain continuait à arborer son drapeau, malgré les défections, et à soutenir publiquement sa thèse.

Cette thèse n'était pas écartée toujours par l'injure et le dédain, et il y eut sur la question de la république, après le retour de Louis XVI, une éclatante polémique de presse, qui passionna l'opinion. Ainsi Gorsas, dans son *Courrier* du 28 juin, après avoir dit qu'il plaçait tout son espoir dans le fils de Louis XVI, dont une bonne éducation peut faire « un nouveau Marcellus », formula contre la république ces objections, qui firent grand bruit : « Indépendamment de la loi constitutionnelle, qui a déclaré la France un royaume, nous pensons que le gouvernement républicain ne peut en aucune manière convenir à un État aussi étendu. D'ailleurs, il ne faut pas douter que ceux qui aspirent aujourd'hui à figurer dans la France-République sont généralement des factieux ou des hommes dévorés d'ambition. Un roi, premier sujet de la loi et ne régnant que par la loi, voilà ce qu'il nous faut. Enfin, telle est notre opinion : *il vaut mieux encore un* ROI SOLIVEAU *qu'une* GRUE RÉPUBLICAINE : et nous dirons comme les grenouilles de la fable du soleil qui se marie : *Si un seul a desséché nos marais, que sera-ce, quand il y aura une douzaine de soleils*? Tel est notre avis : nous l'émettons franchement, sans prétendre inculper tels et tels bons citoyens qui pensent différemment. » La *grue républicaine* de Gorsas fit

rire les badauds, et resta célèbre, tant que dura cette polémique.

Les hommes sérieux furent plus impressionnés par l'intervention de Siéyès, qui était encore l'oracle vénéré de la bourgeoisie, et qui se prononça dogmatiquement contre la république, dans le *Moniteur* du 6 juillet 1791 : « J'entrerai en lice, dit-il, avec les républicains de bonne foi. Je ne crierai pas contre eux à l'impiété, à l'anathème; je ne leur dirai point d'injures. J'en connais plusieurs que j'honore et que j'aime de tout mon cœur. Mais je leur donnerai des raisons, et j'espère prouver, non que la monarchie est préférable dans telle ou telle position, mais que, dans toutes les hypothèses, on y est plus libre que dans la république. »

Thomas Paine, qui se trouvait alors à Paris, et y encourageait le parti républicain français par sa sympathie et ses conseils, écrivit à Siéyès une lettre, qui parut dans le *Moniteur* du 16 juillet, et où, relevant le défi, il fit l'apologie de la république :

« Je n'entends point par républicanisme, dit-il, ce qui porte ce nom en Hollande et dans quelques États de l'Italie. J'entends simplement un gouvernement par représentation, un gouvernement fondé sur les principes de la Déclaration des droits, principes avec lesquels plusieurs parties de la Constitution française se trouvent en contradiction. Les Déclarations des droits de France et d'Amérique ne sont qu'une seule et même chose en principes et presque en expressions ; et c'est là le républicanisme que j'entreprends de défendre contre ce qu'on appelle monarchie et aristocratie... Je suis l'ennemi déclaré, ouvert et intrépide de ce qu'on appelle monarchie, et je le suis par des principes que rien ne peut altérer ni corrompre, par mon attachement pour l'humanité, par l'anxiété que je sens en moi pour la dignité et l'honneur de l'espèce humaine, par le dégoût que j'éprouve à voir des hommes dirigés par des enfants et gouvernés par des brutes, par l'horreur que m'inspirent tous les maux que la monarchie a répandus sur la terre, la misère, les exactions, les guerres, les massacres dont elle a écrasé l'humanité; enfin c'est à tout l'enfer de la monarchie que j'ai déclaré la guerre. »

Siéyès répliqua, dans le même numéro du *Moniteur*, que ce n'était point sur le système représentatif que les monarchistes étaient en désaccord avec les républicains.

« Faites-vous aboutir toute l'action politique, ou ce qu'il vous plaît d'appeler le pouvoir exécutif, à un Conseil d'exécution délibérant à la majorité, et nommé par le peuple ou par l'Assemblée nationale ? c'est la république. Mettez-vous au contraire à la tête des départements que vous appelez ministériels, et qui doivent être mieux divisés, autant de chefs responsables, indépendants l'un de l'autre, mais dépendant, pour leur vie ministérielle, d'un individu supérieur par le rang, représentant de l'unité stable du gouvernement, ou, ce qui revient au même, de la monarchie nationale, chargé d'élire ou de révoquer, au nom du peuple, ces premiers chefs de l'exécution, et d'exercer quelques autres fonctions utiles à la chose publique, mais pour lesquelles son irresponsabilité ne peut pas avoir de danger ? ce sera la monarchie. »

Le gouvernement monarchique finit *en pointe*, et le gouvernement républicain en *plate-forme*. Or « le *triangle* monarchique est bien plus propre que la *plate-forme* républicaine à cette division des pouvoirs, qui est le véritable boulevard de la liberté publique ». C'est parce que les républicains sont des *polyarchistes*, des *polycrates*, que Siéyès n'est pas républicain. « Qu'ils sont loin de m'entendre, dit-il, ceux qui me reprochent de ne pas adopter la république, qui croient que, de ne pas aller jusque-là, c'est rester en chemin ! Ni les idées ni les sentiments que l'on dit républicains ne me sont inconnus : mais dans mon dessein d'avancer toujours vers le maximum de liberté sociale, j'ai dû passer la république, la laisser loin derrière, et parvenir enfin à la véritable monarchie. » Et le futur théoricien de la Constitution de l'an VIII déclare ne pas tenir à la monarchie héréditaire : elle sera élective, si la nation le veut. Mais en quoi ce roi électif différera-t-il, sinon par le titre, d'un président de République à l'américaine ? Et en quoi, au fond, Siéyès est-il en désaccord avec Thomas Paine, si ce n'est sur un mot, le mot de république ?

Dans cette polémique si grave, les républicains eurent un champion autrement fort, autrement armé que Thomas Paine : ce fut Condorcet. Il usa tour à tour de la raillerie et de la

dialectique. Le 16 juillet, il publia, dans le journal *le Républicain*, une lettre d'un « jeune mécanicien », qui se faisait fort de fournir, en quinze jours et à bas prix, au Comité de constitution, un roi avec sa famille royale et toute sa cour, un roi qui paraderait, signerait, sanctionnerait constitutionnellement : « Si l'on décide qu'il est de l'essence de la monarchie qu'un roi choisisse et renvoie ses ministres, comme on sait qu'en suivant la saine politique, il doit toujours se déterminer d'après le vœu du parti qui a la majorité dans la législature, et que le président est un des chefs, il est aisé d'imaginer une mécanique au moyen de laquelle le roi recevra la liste des ministres de la main du président de la quinzaine, avec un air de tête plein de grâce et de majesté... Mon roi ne serait point dangereux pour la liberté, et cependant, en le réparant avec soin, il serait éternel, ce qui est encore plus beau que d'être héréditaire. On pourrait même le déclarer inviolable sans injustice, et le dire infaillible sans absurdité. »

Avant d'écrire cette lettre, Condorcet avait fait solennellement l'apologie de la république au Cercle social, devant « l'Assemblée fédérative des Amis de la vérité ». C'est le 8 juillet 1791 qu'eut lieu cette manifestation, et ce fut un événement que d'entendre le plus grand penseur de ce temps, le disciple et l'héritier des encyclopédistes, prêcher cette république que tous les philosophes, ses maîtres, avaient déclarée impossible ou dangereuse à établir en France. Maintenant que les Français sont éclairés, dit Condorcet, qu'ils sont « affranchis, par un événement imprévu, des liens qu'une sorte de reconnaissance leur avait fait une loi de conserver et de contracter de nouveau, délivrés de ce reste de chaîne que, par générosité, ils avaient consenti à porter encore, ils peuvent examiner enfin si, pour être libres, ils ont besoin de se donner un roi ». Et il réfute, une à une, les objections classiques contre la république. L'étendue de la France? Elle est plus favorable que contraire à l'établissement d'un gouvernement républicain, puisqu'elle « ne permet pas de craindre que l'idole de la capitale puisse jamais devenir le tyran de la nation ». Un tyran? Comment s'en pourrait-il établir un avec la division des pouvoirs telle qu'elle existe, et surtout avec la liberté de la presse? Qu'une seule gazette soit libre, et l'usur-

pation d'un Cromwell est impossible. On dit qu'un roi empêchera les usurpations du pouvoir législatif. Mais comment ce pouvoir pourrait-il usurper, s'il est fréquemment renouvelé, si les bornes de ses fonctions sont fixées, si des Conventions nationales revisent la Constitution à des époques réglées? Il vaut mieux, dit-on, avoir un maître que plusieurs. Mais pourquoi faudrait-il avoir des maîtres?

Aux « oppressions particulières », il faut opposer, non un roi, mais des lois et des juges. On allègue qu'un roi est nécessaire pour donner de la force au pouvoir exécutif. « On parle toujours, répond Condorcet, comme aux temps où des associations puissantes donnaient à leurs membres l'odieux privilège de violer les lois, comme au temps où il était indifférent à la Bretagne que la Picardie payât ou non les impôts; alors sans doute il fallait une grande force aux chefs du pouvoir exécutif; alors nous avons vu que même celle du despotisme armé ne lui suffisait pas. » Mais, aujourd'hui que l'égalité règne, il faut bien peu de force pour forcer les individus à l'obéissance. « C'est au contraire l'existence d'un chef héréditaire qui ôte au pouvoir exécutif toute sa force utile en armant contre lui la défiance des amis de la liberté, en obligeant à lui donner des entraves qui embarrassent et retardent ses mouvements. » Et l'expérience donna raison à Condorcet : c'est quand la Révolution fut débarrassée du roi que le gouvernement se centralisa, que le pouvoir exécutif devint fort, que l'on sortit de l'anarchie administrative organisée par la Constitution monarchique. Mais l'expérience ne donna-t-elle pas tort aux raisonnements par lesquels Condorcet écarta l'hypothèse d'une dictature militaire? « Quelles provinces conquises, dit-il, un général français dépouillera-t-il pour acheter nos suffrages? Un ambitieux nous proposera-t-il, comme aux Athéniens, de lever des tributs sur les alliés pour élever des temples ou donner des fêtes? Promettra-t-il à nos soldats, comme aux citoyens de Rome, le pillage de l'Espagne ou de la Syrie? Non, sans doute, et c'est parce que nous ne pouvons pas être un peuple-roi que nous resterons un peuple libre. » Hélas! les tributs sur les alliés, les fêtes tyranniques, le pillage des Espagnes, le peuple-roi, c'est précisément tout cela que nous réservait l'ave-

nir. Mais cette dictature ne fut pas la conséquence de la République démocratique, qui au contraire subordonna sévèrement le pouvoir militaire au pouvoir civil. C'est quand la classe bourgeoise se fut substituée à la démocratie, c'est quand elle eut appelé à son secours, contre les revendications du peuple dépossédé, l'épée d'un soldat, c'est quand le principe républicain eut été violé, que la République disparut dans la dictature militaire. Si Condorcet eût été écouté, si la république eût été établie à temps, c'est-à-dire en 1791, avant que nous fussions en état de guerre avec l'Europe, qui sait si cette république, fondée en pleine paix, n'aurait pas abouti à un autre ordre de choses que la république de 1792, survenue en pleine guerre, obligée de résoudre ce problème difficile de faire de la France tout à la fois une démocratie selon la raison et un vaste camp selon la discipline militaire?

Quoi qu'il en soit, le discours de Condorcet produisit une impression profonde. Le Cercle social, si nombreux, formé d'hommes et de femmes aux tendances si diverses, remercia l'orateur, vota l'impression de son discours, et adhéra ainsi à la république. Il y eut aussitôt des conversions individuelles: ainsi le jeune Théophile Mandar, orateur de la pétition des 30 000, s'était déclaré monarchiste le 26 juin : il adhéra publiquement à la république après avoir entendu le discours de Condorcet. Avant que Condorcet parlât, l'autorité de Jean-Jacques se dressait contre les républicains français. Maintenant, on pourra se dire républicain sans crainte d'hérésie. Le parti républicain se sent anobli, légitimé par cette intervention éclatante de l'héritier des philosophes.

VII

Après le massacre du Champ-de-Mars, une terreur « bourgeoise » règne à Paris. Les chefs du parti républicain sont proscrits, terrorisés, avec les démocrates. Le drapeau de la république disparaît pour quelques mois, et les républicains s'inclinent devant la victoire brutale de la bourgeoisie et de la monarchie. Dès le 1er juillet, le *Journal général de l'Europe*

(c'est le nouveau titre du *Mercure national* de Robert) constate la défaite des républicains. « Nous aurions préféré, dit-il, qu'on se fût décidé pour l'abolition de la royauté, par conséquent pour le républicanisme, ou, si l'on veut, pour la *polycratie.* » Mais, puisque l'Assemblée nationale en a décidé autrement, il n'y a qu'à s'incliner.

La défaite des républicains était-elle aussi réelle qu'apparente? Ils semblent maintenant se confondre avec le parti démocratique, se perdre dans ce parti, sous la Législative. Mais ils ont réussi à républicaniser le parti démocratique, dont la *polycratie* est devenue le programme, puisque les démocrates sont maintenant d'accord pour placer tout le gouvernement dans un Conseil exécutif élu, qui ne laissera au roi que son titre de roi. A défaut d'un Conseil élu, les démocrates font l'expérience d'un ministère imposé par l'opinion, le ministère Roland-Dumouriez. Louis XVI secoue le joug de ce ministère, et veut rester réellement roi. Sa trahison pendant la guerre apparaît, par nos défaites et par le manifeste de Brunswick, à ces yeux qui ne l'avaient pas vue assez nettement au moment de la fuite à Varennes. Louis XVI est renversé du trône le 10 août 1792, par une insurrection qui n'est pas seulement parisienne, mais française, et dont les combattants les plus actifs sont des Marseillais et des Brestois. Le trône vide reste encore debout pendant quelques semaines, et on hésite encore devant ce mot impopulaire et mal défini de république. Mais, une fois réunis, les conventionnels se sentent d'accord sur la chose, c'est-à-dire sur la démocratie à organiser selon la Déclaration des droits, et, comme la présence des Prussiens en Champagne ne leur permet pas de délibérer longtemps, comme à ces rois qui nous envahissent il faut décidément opposer autre chose qu'un roi, ils se décident, ou plutôt ils se résignent à établir, d'une manière un peu furtive, cette république qui vaincra l'Europe, qui les rendra républicains, qui fera pour un temps la nation républicaine, et qui deviendra une religion pour laquelle on vivra et on mourra.

C'est ainsi, c'est par ces vicissitudes assez étranges, que ce parti républicain, né en 1790, dans le salon d'une femme de lettres, devint, à partir du 22 septembre 1792, un grand parti national en possession du pouvoir, qui réalisa le rêve de nos

rois, en donnant à la France la rive gauche du Rhin, et qui tenta glorieusement, mais sans y parvenir, de fonder la démocratie dans notre pays et aussi dans l'Europe occidentale, pour l'amélioration générale de l'humanité. Ces tardifs et petits commencements d'un si grand rôle montrent à quel point les hommes de 1789, qu'on accuse rétrospectivement de radicalisme chimérique, répugnaient à se conduire uniquement par la raison pure, par la logique. On a vu combien ils avaient hésité à tirer les conséquences de leurs principes, de la Déclaration des droits, et on sait quel système empirique, opportuniste, ils avaient établi d'abord par la Constitution monarchique. Les plus hardis d'entre eux, un Robespierre, un Danton, s'obstinèrent longtemps à croire avec le peuple que rien ne se pouvait faire d'efficace et d'heureux sans le concours du représentant du passé, du roi de droit divin. Il fallut que Louis XVI désertât sa fonction de roi, se tournât contre la France, après la Constitution civile du clergé, pour qu'un petit groupe de Français et de Françaises lettrés et un peu excentriques demandât la république. Il fallut que la France fût envahie par l'étranger allié au roi pour que les démocrates bousculassent le roi et le trône. Il fallut qu'aucun expédient monarchique ne fût décidément possible pour que la république se glissât aux Tuileries. Et on peut presque dire sans paradoxe que, si la république fut la conséquence de la grande conception humanitaire du XVIII[e] siècle, cette conséquence n'aurait pas été tirée de sitôt sans les fautes révoltantes et antihistoriques du monarque régnant, et que le véritable fondateur de la République, ce fut Sa Majesté le roi Louis XVI.

A. AULARD

L'ART

DU MARÉCHAL DE MOLTKE[1]

I

La méthode de commandement personnel et exclusif, dont Napoléon ne s'est jamais départi, a eu pour première conséquence, aussitôt après sa chute, une éclipse presque totale de l'art qu'il avait porté si haut. N'ayant point voulu faire d'élèves, il n'eut point de successeurs. « Si je rédigeais un jour les principes de la guerre, disait-il à Gouvion-Saint-Cyr, on serait étonné de leur simplicité. » Malheureusement, ces principes, il ne les a pas rédigés, et il faut, pour les trouver épars dans sa correspondance, feuilleter nombre de volumes ou des milliers de documents. Un labeur aussi ingrat ne pouvait convenir à des hommes qui, toute leur vie, avaient estimé l'action bien au-dessus de la réflexion, et borné leurs aspirations à la plus étroite exécution des volontés du maître. Une longue période de paix ayant par surcroît éliminé peu à

1. Voir la *Revue* des 1er mars et 1er octobre 1897. — Je répète pour cet article ce que j'ai dit pour les deux premiers. Ils ne sont autre chose que la condensation et la présentation sous une forme synthétique de remarquables études inédites dues à M. le colonel Bonnal, qui a bien voulu les mettre à ma disposition. J'ai emprunté à ces études, outre de nombreuses citations, l'inspiration même du présent travail, qui a pour objet de les résumer.

peu les généraux dont l'expérience personnelle pouvait à la rigueur, et dans une certaine mesure, compenser la pénurie intellectuelle, l'art de la guerre n'a pas tardé à retomber, après Napoléon, dans les ténèbres dont il venait de sortir. La stratégie aux larges essors, aux conceptions vastes et solides, a disparu, faute d'avoir été comprise. Le système des cordons a refleuri, dans toute son étroitesse et toute sa pauvreté, tandis que, parallèlement, la tactique linéaire renaissait de ses cendres, ressuscitée par les campagnes d'Algérie : et si l'esprit nettement objectif, si le grand bon sens d'un Bugeaud réussissait à s'affranchir partiellement de ses lisières, elle redevenait la directrice de nos opérations en Italie, et aussi, hélas ! en 1870.

Car ce n'est point parce qu'une armée adopte, pour le champ de bataille, quelques formations de détail ayant plus ou moins de profondeur, qu'elle acquiert l'aisance des manœuvres. Quand on se déploie d'un bloc, sans conserver de masse disponible pour amener la décision ; quand on combat front contre front, et droit devant soi, les troupes fussent-elles disposées en une série de petites colonnes au lieu de former une ou deux lignes rigides, on fait de la tactique linéaire. On ne ménage plus ses forces, on les prodigue. La lutte ainsi engagée ne procède d'aucune conception militaire ; elle est une bataille de soldats, non l'œuvre d'un capitaine ; s'il a suffi de la mener avec vigueur pour triompher, dans les guerres d'Afrique, de hordes braves mais inexpérimentées, et, sur certains champs de bataille d'Europe, d'armées ignorantes ou mal conduites, il a bien fallu reconnaître son impuissance devant un ennemi maître de ses ressources et de ses volontés. Elle caractérise en tout cas les périodes de décadence militaire, comme celle où la France était tombée quarante ans après Napoléon.

Seuls en Europe, cependant, les Prussiens avaient fait leur profit des exemples donnés par l'Empereur, et s'appropriaient ses méthodes, sans grande audace, il est vrai, sans une individualité bien marquée, mais avec un esprit méthodique et sage. Ils avaient conservé, en les élargissant singulièrement, les principes de recrutement et d'organisation qui leur avaient permis de prendre une part prépondérante aux événements

de 1813, 1814 et 1815. Ils obtinrent par la réorganisation de 1860, qui fut l'œuvre personnelle du prince-régent Guillaume, devenu depuis l'empereur Guillaume Ier, un des instruments de guerre les plus puissants que l'on connût. En même temps, rien n'était négligé chez eux pour, d'une part, développer parmi les troupes les qualités militaires les plus complètes, et créer chez leur soldat, en dépit de sa lourdeur native, cet élan, cette hardiesse, cette adresse intelligente qui jusqu'alors avaient été l'apanage exclusif des Français ; pour, d'autre part, infuser aux état-majors et aux officiers en général le sentiment de la grande guerre et la compréhension de ses nécessités. Ici, Guillaume de Prusse partagea sa tâche avec un officier de fortune, hobereau mecklembourgeois, devenu Danois, puis Prussien, qu'il devina et choisit, malgré sa nationalité douteuse et sa renommée encore incertaine. Cette perspicacité remarquable devait être, avant qu'il fût bien longtemps, récompensée largement.

Helmulth-Carl-Bernhardt de Moltke avait cinquante-sept ans et n'était encore que général-major (général de brigade), quand il fut, en 1857, appelé par le prince-régent aux fonctions élevées de chef du grand état-major général. D'un esprit essentiellement positif, d'un caractère tenace, d'un tempérament d'acier, il possédait l'énergie et la patience des réformateurs, avec cette résolution froide qui renverse les obstacles. Dépourvu de toute sentimentalité, n'ayant ni la générosité du soldat, ni la libéralité de l'homme heureux, il remplaçait ces qualités absentes par une solide raison, une volonté puissante, un jugement ferme et droit qui visait au but, sans atermoiement ni faiblesse. Ce n'était point un sympathique, que ce militaire au cœur sec, au visage glabre et à l'attitude glacée, dont la physionomie énigmatique tenait plus du pasteur méthodiste que du chef d'armée. Tel quel, il s'imposait par sa supériorité intellectuelle, et, s'il ne savait pas se faire aimer, du moins savait-il se faire écouter et obéir. Une allusion transparente, faite par le général von der Goltz à lui et à Bismarck, montre que, même chez les Allemands, ces deux hommes célèbres n'ont point donné le change sur leurs imperfections morales. « Une certaine indifférence à

l'égard de tout ce qui passionne journellement le monde. lit-on dans la *Nation armée,* garantit d'ordinaire les natures d'élite d'un épuisement précoce. *Mais il faut reconnaître que ce côté du caractère n'a rien de séduisant.* C'est bien pourquoi les grands hommes, *du moins ceux de notre époque,* ont rarement été l'objet, dans leur jeunesse. de la sympathie de leur entourage. On leur reprochait alors leur caractère froid et méditatif. Une froide réserve. qu'elle soit calculée ou qu'elle soit plus ou moins naturelle, donne, avec le temps, une teinte de réel égoïsme au caractère de l'homme. C'est un fait certain. C'est pour cette raison peut-être que *nous observons si souvent chez de grands généraux, chez de grands hommes d'État, la laide passion de l'argent et de la propriété, et que, quand la foule, dans son enthousiasme, prête à ses idoles, non seulement les grandes, mais encore les belles qualités du cœur, nous voyons les initiés secouer les épaules avec pitié devant cette crédule naïveté.* » On n'est décidément jamais mieux trahi que par les siens.

Quel que soit, en tout cas, le jugement que puisse provoquer l'indépendance du cœur de celui qui devait un jour, sans émotion ni remords, diriger contre ses premiers compagnons d'armes une guerre spoliatrice, on ne saurait nier qu'il ait rendu tout de suite à sa patrie d'adoption un service signalé. Maître d'actionner un organe important et indispensable des armées, que la Prusse était à cette époque encore seule à posséder, il s'appliqua, avec une opiniâtreté et un discernement extraordinaires, à grandir son importance et à l'amener au rôle de moteur principal. Quant à ses collaborateurs, il les choisit avec un soin jaloux, et, par une initiation progressive et logique, fit d'eux, avant toute chose, les agents directs et les aides éclairés du haut commandement. Tandis qu'en France et ailleurs, les officiers d'état-major, confinés dans les fonctions décoratives d'aides de camp, ou étouffés sous la poussière d'une bureaucratie stérile qui leur permettait tout au plus de dépenser à quelques travaux topographiques une parcelle de leur intelligence et de leur activité, s'enlizaient chaque jour davantage dans les ornières d'une inertie routinière et fatale, en Prusse, au contraire, ils étaient avec soin déchargés de tout travail de chancellerie, et leur

esprit, fortement nourri de la moelle des campagnes napoléoniennes, s'appliquait uniquement à la solution de problèmes de guerre concrets, ou à la préparation d'opérations futures, visant un conflit prévu presque à époque déterminée. Le grand état-major, en donnant à ses travaux de temps de paix une orientation toujours précise, devenait ainsi le principal levier de cette politique d'expansion dont le chancelier Bismarck tenait les fils dans sa main puissante, et dont il ne détendait jamais les ressorts avant d'être assuré que l'instrument sur lequel il comptait fût prêt à fonctionner. Cet instrument, on l'avait essayé en 1864, dans la courte campagne des duchés; on l'utilisa en grand, deux ans plus tard, contre l'Autriche, avec un plein succès.

Ce fut un spectacle assurément imprévu que celui de cette armée, au repos depuis cinquante ans (car on ne saurait compter comme campagne sérieuse l'échauffourée de Bade en 1849), qui se montrait tout à coup, avec son outillage supérieur, son instruction très développée, ses qualités de cohésion puissante, beaucoup plus redoutable que celles qui n'avaient cessé de guerroyer. Les succès extraordinaires qu'elle obtint coup sur coup provoquèrent d'abord la surprise. Puis on voulut les expliquer; on épilogua sur les causes plus ou moins exactes d'une supériorité que personne, ou à peu près, n'avait devinée, mais qui n'en était pas moins éclatante. On les envisagea toutes, sauf une cependant, qui était prépondérante : le retour aux vrais principes de la guerre, et l'application voulue, sinon toujours très adroite, des méthodes de Napoléon. La vérité est que malgré certaines erreurs, assez graves, et explicables par l'action déprimante qui résultait de la décadence environnante, l'armée prussienne a, en 1866, manœuvré, combattu et vaincu, en suivant d'aussi près que possible les leçons magistrales que les autres armées de l'Europe avaient complètement oubliées[1]. Mais, pour expliquer ce fait, il faut remonter beaucoup plus haut que les événements eux-mêmes, et se reporter à l'époque déjà lointaine des désastres de 1806.

Il existait à Berlin, depuis le commencement du siècle,

1. Colonel Bonnal.

une école des hautes études militaires, dite *Académie de guerre*, où se formaient les jeunes officiers destinés à occuper les grades élevés. Ils s'y formaient très mal, à en juger par les résultats; car, soumis au régime routinier de la scolastique alors en vogue, ils bornaient leurs ambitions à l'imperturbable connaissance d'une terminologie scientifique, qui tenait lieu pour eux de toute espèce de raisonnement et de réflexion. On leur apprenait à manœuvrer, du moins en chambre, par lignes convexes, concaves, en équerre, enveloppantes, divergentes ou convergentes; on leur dévoilait les secrets de la *logistique*, de l'*agonistique*, etc.; on les bourrait de cette science, faite entièrement de mots, dont Jomini est devenu plus tard le vulgarisateur autorisé. Mais on ne leur montrait ni les leçons de l'histoire, ni celle du bons sens, en sorte que leur ignorance pratique, on le vit bien en 1806, n'avait d'égale que leur folle présomption. Les vaincus d'Iéna se sont fait battre dans toutes les règles d'un art fort subtil sans doute, mais n'ayant avec celui de la guerre que des points de contact absolument virtuels.

C'est seulement après 1806, quand Scharnhorst eut été chargé de réformer à la fois l'école et l'armée, que l'état des choses commença à se modifier. Le ferme esprit qu'il était fit litière « d'un si misérable enseignement », et, pour la première fois, nous dit le général von der Goltz, « il enseigna la stratégie en faisant étudier à fond une campagne ». C'est sa méthode, élargie et perfectionnée, que suivirent son successeur Willissen et les différents généraux placés depuis à la tête de l'institution. Peu à peu, les officiers de l'état-major prussien furent habitués à raisonner la guerre comme doit être raisonné tout acte de volonté; ils rejetèrent définitivement les formules, qui sont inutiles et creuses, et, suivant d'un œil attentif les événements militaires contemporains, ils en arrivèrent à se convaincre qu'il y avait mieux à faire, pour s'assurer le succès, que d'escompter la seule valeur du soldat. Ils comprirent que la guerre doit se préparer et peut s'apprendre, même pendant la paix; et aussi que les faciles triomphes, tels que ceux de la France en 1859, ne prouvent rien, sinon la complète insuffisance professionnelle de ceux contre qui ils ont été obtenus. A bravoure égale, et entre

nations européennes, la victoire doit appartenir sans conteste à l'armée la mieux préparée, et surtout à la mieux commandée. Le grand état-major a voulu posséder l'une et l'autre. Il y a pleinement réussi par deux fois, sous l'action puissante et méthodique d'un chef qu'il a gardé à sa tête pendant plus de trente ans, et qui avait de sa mission l'idée la plus juste et la plus haute. « Si le ministère de la guerre forge et acère les traits, a dit de Moltke, le grand état-major les lance et les dirige. »

Aussi, tandis que partout l'empirisme tenait lieu de doctrine ; tandis que les écrivains militaires se bornaient, comme Marmont et Morand[1], à exposer certains principes plus ou moins expérimentaux, ou, comme Jomini, à définir une douzaine d'ordres de batailles types et presque autant d'espèces de lignes d'opérations[2], en Prusse, au contraire, on dirigeait l'instruction des officiers vers cette simplicité, dont Napoléon faisait la caractéristique de son art, et on étudiait la guerre avec l'esprit le plus pratique et le plus philosophique à la fois. Ici, il n'était plus question depuis longtemps déjà de nomenclature pédantesque, de théories consacrées ou de principes généraux érigés en axiome, ni de classifications plus ou moins arbitraires. On comprenait, comme de Moltke l'a écrit lui-même plus tard, « qu'il n'est permis d'attacher en stratégie une valeur pratique quelconque ni à des dogmes, ni aux règles qu'on en tire, ni aux systèmes qu'on essaye d'échafauder sur ces règles ». Les règlements organiques marquaient eux-mêmes cette tendance. « Il s'agit avant tout, porte un rescrit de 1810, de *développer l'intelligence et le jugement* ; par suite, l'instruction doit être dirigée de telle sorte que les officiers soient obligés de *beaucoup réfléchir.* » Et plus tard, en 1868, le général de Peucker, commandant de l'École, insérait dans ses instructions ces recommandations significatives : « On procédera par applications de la doctrine enseignée à des cas déterminés... Une éducation ainsi dirigée a, au point de vue militaire, l'avantage inappréciable de tremper les volontés, et de *conduire par suite au but moral* que poursuit l'Aca-

1. Maréchal Marmont, *De l'Esprit des institutions militaires*, 1845. — Général Morand, *l'Armée selon la Charte*, 1828.

2. Général Jomini, *Précis de l'Art de la guerre*, 1837.

démie de guerre. Le sentiment de sécurité que donne le savoir et la faculté de pouvoir, dans les circonstances les plus extraordinaires, se tirer d'affaire habilement et promptement, finissent par mettre les caractères, même faibles, en état de prendre, dans une conjoncture difficile, une décision ferme et d'en assurer l'exécution. »

Notre intention n'étant point d'écrire ici une monographie de l'Académie de guerre, nous bornerons là ces citations. Elles étaient nécessaires pour montrer dans quelle voie judicieuse et pratique étaient dirigées en Prusse les hautes études militaires avant Moltke, et surtout depuis lui. Car, étant doué d'un esprit aussi positif et réfléchi qu'il était peu intuitif et aventureux, on pense que le nouveau chef de l'état-major général avait eu pour premier soin d'accentuer la tendance vers la méthode de travail objective inaugurée par Willissen, et de soustraire définitivement l'enseignement de l'École aux entraves d'un formalisme justement réprouvé. Dénué de génie créateur, et en ayant conscience, il ne chercha pas à inventer une forme d'art nouvelle, mais seulement à retrouver dans l'examen attentif et raisonné des guerres antérieures, le secret de la conduite des grandes opérations qui semblait perdu. En quoi il s'est montré fort sage et avisé, parce que le but qu'il affectait ainsi aux hautes études devenait tangible et en même temps accessible au plus grand nombre, tandis que le génie ne peut être que l'apanage exclusif de très rares élus. Moltke a été ainsi le véritable éducateur de l'armée prussienne : il l'a dotée d'une doctrine ferme et solide, reposant sur des principes dont la base était faite à la fois d'expérience et de bon sens, et il l'a pourvue d'un état-major hors de pair, tant par la profondeur de ses connaissances que par la vigueur de ses convictions. Au moyen de l'Académie de guerre, dont il dirigeait et surveillait de près les travaux, au moyen du grand état-major, dont il choisissait les éléments avec un soin jaloux, il a transfusé dans les veines de cette armée un sang nouveau, une sève vigoureuse qui s'est répandue du cœur lui-même à tous les organes, portant partout l'activité et la vie. Alors que le véritable esprit de la guerre sommeillait chez tous les autres dans un engourdissement mortel, il se réveillait au contraire dans l'armée prussienne, à l'évocation des grands exemples

du passé; et cette rénovation s'opérait dans une sorte de silence et de mystère qui devait la rendre encore plus redoutable à ceux qui ne la soupçonnaient pas. Si bien qu'un beau jour, on vit apparaître tout à coup sur les champs de bataille des masses puissantes, actionnées comme mécaniquement par un commandement aussi résolu dans ses voies que ferme dans ses moyens, abondamment pourvues de tout ce qui leur était nécessaire, et menant la campagne avec une rigueur méthodique, dont la précision semblait presque mécanique. Pour la première fois, depuis Napoléon, une guerre se faisait qui avait été préparée, où n'apparaissaient ni l'improvisation désordonnée des dernières campagnes, ni les lenteurs de leur mobilisation incohérente, et cette guerre s'achevait par un coup de tonnerre, comme celles d'Iéna ou de Friedland. Bien plus, quelque temps après, paraissait une relation officielle, rédigée par les vainqueurs eux-mêmes, où les erreurs commises étaient reconnues pour la plupart, et signalées avec une franchise que mitigeaient à peine quelques artifices de langage indispensables. Aucune leçon n'avait donc été perdue pour ces hommes qui envisageaient la guerre comme une manifestation, non seulement d'énergie, mais plus encore peut-être de réflexion. Il suffit d'ailleurs de comparer, du côté allemand, les deux campagnes de 1806 et de 1870, pour voir quels progrès, aussi bien dans le domaine des idées que dans celui des institutions, ont été accomplis avec une rapidité surprenante, après une expérience dont chacun avait fait son profit.

Le rôle du général de Moltke pendant de longues années de paix a donc été surtout et avant tout celui d'un éducateur, d'une sorte d'instructeur en chef du grand état-major d'abord, et par lui de l'armée prussienne tout entière. En dirigeant constamment les études de ses officiers dans une voie pratique et vers des buts concrets, il a réussi d'abord à rendre accessibles à beaucoup les questions de conduite des armées, envisagées comme une application plus ou moins ingénieuse, mais toujours raisonnée, judicieuse et connexe avec la situation militaire, d'un petit nombre de principes ayant un caractère d'universalité. En second lieu, il a vulgarisé certaines méthodes de travail et répandu largement dans le commandement les principes dont il vient d'être question, de telle

sorte qu'on a pu voir, pendant la guerre de 1870, les chefs de l'armée allemande se rencontrer toujours dans une même appréciation de la situation, quelle qu'elle fût, et les officiers de tout grade prendre, chaque fois qu'ils avaient à faire œuvre d'initiative, des décisions conformes à l'esprit qui animait et guidait le grand état-major. Il y avait là, suivant un mot parfaitement juste, « un véritable syndicat intellectuel, en sorte que nos armées ont été vaincues moins par le talent d'un Moltke que par une institution, le grand état-major[1] ». On a dit quelquefois, avec une pointe de dépit d'ailleurs excusable, que c'était là une façon d'*usiner* la guerre. Cette appréciation dédaigneuse est injuste, car le syndicat, puisque syndicat il y a, n'excluait chez aucun de ses membres ni l'initiative, ni la personnalité. Il ne mettait en commun que la doctrine, laissant à chacun la liberté de l'appliquer comme il l'entendait. A l'affaire de Spicheren, on vit quatre généraux prussiens se passer successivement le commandement par droit d'ancienneté ou de grade, et procéder tous d'une même conception stratégique, sans pour cela abdiquer leur rôle de directeurs et de chefs de troupe. Ils battirent leur adversaire malgré son extrême bravoure. A Sedan, il y eut aussi dans l'armée française trois commandants successifs; le premier espérait résister sur place, le second croyait devoir se dérober, le troisième voulut prendre l'offensive. L'armée française, après une lutte désespérée, fut battue et prise. Cet exemple suffit à montrer ce qu'est l'unité de la doctrine, et quelle force elle donne à ceux qui ont le bonheur de la posséder.

Ainsi, Moltke façonnait pendant la paix l'outil destiné à la guerre que lui-même préparait de la façon la plus minutieuse. Quant à son rôle dans la campagne, il le dessinait déjà avec beaucoup d'habileté et de prudence, car il n'était pas homme à rien laisser à l'imprévu. Voici ce qu'il écrivait, dès 1860, en tête de sa relation de la campagne d'Italie :

« Les grands capitaines seuls n'ont besoin d'aucun conseil. Ils étudient les questions, les tranchent eux-mêmes, et leur entourage n'a qu'à exécuter. Ce sont là des génies de premier ordre; chaque siècle en produit un à peine. Quant aux com-

1. Colonel Bonnal.

mandants en chef autres que ces génies, ils pourront rarement se passer de conseil.

» Il pourra se faire très bien que ce conseil soit la résultante des délibérations d'hommes peu nombreux, que leurs aptitudes et leur expérience rendent capables d'apprécier sainement une situation. Mais, dans ce nombre restreint, *une seule opinion doit prévaloir.*

» En principe, l'organisation hiérarchique militaire *doit assurer la subordination même de la pensée,* et faire que celui-là seul qui en a le droit et le devoir présente une opinion unique à l'examen critique du général en chef. *Ce personnage sera désigné, non à l'ancienneté, mais d'après la confiance qu'il inspire.* Bien qu'un conseil ne soit pas toujours le meilleur, il amènera de bons résultats s'il est suivi avec énergie et persévérance. *Au général en chef reviendra toujours, vis-à-vis de son conseiller, le mérite supérieur d'avoir pris la responsabilité de l'exécution.* »

Il est impossible d'indiquer plus clairement le rôle d'inspirateur, de tuteur et de guide que le général de Moltke, avec la conscience de sa valeur, entendait imposer à son souverain, généralissime de droit et de fait. Par une chance unique, il s'est trouvé que ce souverain, d'ordinaire assez jaloux de ses prérogatives, a eu le bon sens exceptionnel de se soumettre à un tel programme et de le suivre ponctuellement; mais il est juste d'ajouter que la bonne fortune a été réciproque, et que ce n'est pas Moltke qui y a le plus gagné.

II

Il ne paraît pas cependant que ce rôle, il l'ait joué dès le début avec une pleine indépendance, ni une entière liberté. Lui-même tâtonnait peut-être et manquait encore d'assurance. Le fait est que les commencements de la campagne de 1866 contre l'Autriche ne témoignent, dans le haut commandement prussien, ni d'une décision toujours ferme, ni d'une méthode absolument rigoureuse. On y relève des hésitations prolongées,

des incohérences soudaines, des erreurs manifestes et graves, qui fussent devenues dangereuses devant un adversaire moins inerte que Benedeck. On y constate surtout ce fait que le général de Moltke ne jouissait pas encore de cette autorité incontestée qui lui a permis plus tard d'imposer ses volontés à peu près sans discussion. Il était obligé, comme le dit von der Goltz, « de tenir compte avec prudence du caractère, des qualités particulières et de la nature du génie militaire de son souverain[1] ». Le mot « génie » est démesuré sans doute; mais le reste subsiste et explique qu'il y ait eu des différences essentielles entre les procédés prussiens de 1866 et les méthodes napoléoniennes, dont Moltke avait fait cependant la base de sa propre éducation. « Mon principe est de déboucher en masse », disait l'Empereur. C'est-à-dire que lui-même choisissait d'avance l'endroit où il voulait frapper; qu'il concentrait ses forces derrière une couverture naturelle et *à distance de l'ennemi*, de façon à éviter les investigations indiscrètes et des atteintes fâcheuses; puis que, tout cela fait, il formait le *bataillon carré*, lançait ses avant-gardes, et marchait à la bataille décisive. On ne trouve assurément rien de semblable dans les préliminaires de Sadowa.

La mobilisation de l'armée prussienne avait été décrétée pendant la première quinzaine du mois de mai 1866, sans que la guerre contre l'Autriche et la Confédération germanique fût encore déclarée de fait; les transports par chemins de fer commencèrent le 16. Ce n'est cependant qu'un mois plus tard, à peu près, le 14 juin, que la situation devint nette et qu'à une longue période de tension politique succéda la rupture définitive des relations diplomatiques. Le temps n'avait donc pas manqué pour combiner les premiers mouvements stratégiques et organiser les opérations.

De plus, on savait que bien que la majeure partie des petits États eussent pris fait et cause pour l'Autriche, leur intervention était relativement peu redoutable; que, « l'expédient le plus sûr vis-à-vis de leurs troupes était de leur donner de l'occupation dans leur propre pays en prenant l'offensive[2] »; qu'enfin l'armée autrichienne, renforcée de

1. *Napoléon et Moltke.* (*Vie contemporaine* du 1er février 1894.)

2. *Relation officielle.*

celle de la Saxe royale, constituait véritablement la masse à briser. « C'est de ce côté que se trouvait le nœud de la question. Une victoire sur l'armée autrichienne devait paralyser tous les autres ennemis[1]. » Malgré tant de conditions favorables, la lutte s'est engagée au milieu d'hésitations telles qu'il semble qu'on ait cédé tout simplement à la pression d'événements imprévus et soudains.

Pour accabler les Austro-Saxons, trois armées avaient été formées. La 1re (prince Frédéric-Charles) devait se concentrer en Lusace; la 2e (prince royal), dans la Basse-Silésie; la 3e dite *armée de l'Elbe* (général Herwarth de Bittenfeld), en Thuringe. Entre les deux premières, un corps d'armée isolé formait liaison à Gœrlitz. La garde restait jusqu'à nouvel ordre en réserve à Berlin[2]. Après un transport assez lent, et qui dénote de la part du grand état-major une inexpérience de débutant dans l'emploi des voies ferrées, les forces énumérées ci-dessus atteignirent, vers la fin de mai, leurs zones de concentration, et s'étalèrent sur une ligne concave ayant quatre cent cinquante kilomètres de long, depuis la ville de Halle en Saxe, jusqu'à celle de Neisse en Silésie. De l'aile gauche de la 1re armée, cantonnée vers Guben, près de l'Oder, à la droite de la 2e, portée aux environs de Schweidnitz, au sud-ouest de Breslau, il y avait cent vingt kilomètres, six grandes journées de marche! C'était bien là le système du cordon dans toute sa hideur!

A la vérité, les Prussiens ne savaient pas encore où se concentreraient leurs adversaires ni quel objectif ils viseraient. On avait appris, à Berlin, que sur ses dix corps d'armée, l'Autriche en envoyait trois en Italie; mais on pouvait se demander ce que feraient les sept autres, et le corps saxon. Se réuniraient-ils en Moravie, comme le laissait facilement supposer l'étude du réseau ferré autrichien; en Bohême ou en Saxe, malgré les indéniables difficultés de transport? Pour qui connaissait la faiblesse de l'état-major autrichien, son

1. *Relation officielle.*

2. Une 4e armée, dite *du Mein*, était chargée, sous les ordres du général Vogel de Falkenstein, de mettre hors de cause les forces disséminées du Hanovre, des deux Hesse, de Wurtemberg, de Bade et de Bavière. Nous n'en parlons que pour mémoire, son action ayant été à peu près indépendante du généralissime et du major général.

manque d'activité et de décision, la médiocre valeur de ses troupes, au point de vue de l'entraînement, le formalisme héréditaire et la timidité des conceptions dont le haut commandement avait fait preuve dans la récente campagne de 1859, il semblait que la solution la plus facile, la plus prudente, la moins hasardeuse dût être celle qu'adopterait l'adversaire, et qu'il choisirait la Moravie, malgré sa situation excentrique. Mais, d'autre part, le 1er corps autrichien, dont le quartier général était normalement à Prague, non seulement n'avait pas encore été rappelé, mais même avait poussé ses avant-postes vers le Riesen-Gebirge, et le corps saxon n'avait pas quitté Dresde.

En présence de cette situation, l'état-major prussien hésita-t-il vraiment, et fut-il amené, contre toute sagesse, à adopter par force le système des cordons, ou bien plutôt les explications assez embarrassées qu'il donne de sa conduite ne seraient-elles qu'un plaidoyer fait après coup? « La disposition des voies ferrées en Silésie, dit-il, et d'autre part l'hostilité de la Saxe ont été les causes prédominantes du développement excessif de la ligne de concentration. » Soit. Mais alors, pourquoi ce choix de la Silésie, qui amenait le fractionnement des forces en plusieurs groupes séparés par d'aussi longs intervalles et exposés à être séparément battus, en cas d'une offensive hardie de l'Autriche? « Cette puissance, ajoute-t-il en substance, attendait que l'armée prussiennne, prenant un parti, eût formé la masse, soit en Silésie, soit vers Gœrlitz, pour choisir son objectif, Berlin dans le premier cas, Breslau dans le second. L'effet moral d'une semblable irruption eût été considérable, et, pour garder inviolables à la fois la capitale du royaume et une ancienne province autrichienne (dont on suspectait peut-être *in petto* le loyalisme), il fallait bien les couvrir toutes deux. » L'explication est spécieuse, car la couverture indirecte est préférable à la couverture directe, comme l'a prouvé Napoléon. Au surplus, mieux que personne assurément, M. de Moltke savait que l'état-major autrichien ne nourrissait point d'intentions si noires, et que même il ne possédait encore à cette date aucun projet ferme d'opérations. Dans ces conditions, Moltke ne pouvait certainement concevoir de craintes immédiates ni

pour Berlin, ni pour Breslau. Ce qui est plus vraisemblable, comme le remarque le colonel Bonnal, c'est que, ne voulant point critiquer une décision royale qu'il avait subie, sinon inspirée, il a cherché depuis à la justifier, sans y réussir. La preuve en est que, pour parer dans une certaine mesure au danger dont il avait conscience, il se hâta, dès le 30, d'ordonner aux deux premières armées de se resserrer l'une sur l'autre; or, ce jour-là, il ne connaissait pas mieux les projets autrichiens qu'au début même de la concentration.

Cette dernière manœuvre, qui eût été bien tardive si les Prussiens avaient eu affaire à Napoléon, ne fut complètement terminée que le 10 juin. Les trois armées prussiennes se trouvèrent alors réparties sur un front de 260 kilomètres, entre l'Elbe et la Weistritz, et le 1er corps, dont le rôle de liaison prenait fin, fut incorporé dans la 2e armée. Mais cette réduction du front général ne modifiait pas le système; c'était toujours un cordon que formaient les forces mobilisées, nullement une ligne de masses, comme celles de Napoléon en 1812 avant de franchir la Vistule. Elles continuaient à s'étaler dans un disposif sans aucune profondeur. Le danger, bien qu'il fût un peu moindre, persistait toujours, puisque toute manœuvre était à peu près impossible, chaque armée ayant besoin d'un temps très long pour passer de sa formation mince à une concentration pour le combat. Moltke a très bien vu l'erreur. « Ce qu'il y aurait eu de plus avantageux, dit la *Relation officielle*, c'eût été de trouver une zone où l'on aurait pu établir l'armée tout entière, de manière à couvrir Berlin et Breslau, *dût-on renoncer à couvrir* (directement s'entend) *le pays situé à l'est de l'Elbe et sur le haut Oder*. Le point qui aurait le mieux rempli ces conditions était Gœrlitz. »

Évidemment. Constituer une forte masse de manœuvre par la réunion de la majeure partie des forces en une sorte de carré suffisamment distant de la frontière pour ne rien craindre d'immédiat, (et dans cet ordre d'idée, le point de Liegnitz eût mieux valu que Gœrlitz), et couvrir ce carré par de fortes avant-gardes stratégiques en avant et sur les routes d'invasion naturelles, telle eût été la solution vraiment conforme à la

doctrine napoléonienne, et qui permettait, soit d'attaquer en flanc l'armée autrichienne lancée sur Breslau ou sur Berlin, si elle était prête la première, soit de prendre une offensive résolue si elle ne se hâtait pas.

Cette solution, Moltke ne l'a pas adoptée, pour deux raisons majeures. La première est qu'il avait négligé de préparer sa zone de concentration, et d'y accumuler des vivres, comme on doit le faire, ce qui le forçait à s'étendre outre mesure pour subsister. La seconde est que pas plus lui que l'état-major prussien n'avaient à cette époque la conception entière du rôle des avant-gardes stratégiques, tel que Napoléon le comprenait. Ils ne se rendaient pas compte que ces avant-gardes doivent et peuvent, le cas échéant, combattre en reculant, pour contenir longtemps des forces supérieures, pour les attirer sur la masse de manœuvre, ou pour donner à celles-ci le temps d'arriver. « Les opérations du maréchal Lefebvre, au cours de la manœuvre de Landshut en 1809, celles de Marmont et de Macdonald en 1814, les dispositions ordonnées au maréchal Davout en 1811 en cas d'envahissement du grand-duché de Varsovie par les Russes, les instructions données au prince Eugène en 1806 et 1809, toute cette partie essentielle de la méthode napoléonienne, qui vise l'économie des forces sur les points secondaires au profit de la masse offensive destinée à frapper les grands coups, a échappé en grande partie aux patientes investigations de l'école prussienne, ou bien a été rejetée par elle comme trop délicate[1]. » Assurément, les forces de couverture envoyées soit vers l'Elbe, soit vers la Neisse, auraient eu une mission difficile, si réellement les Autrichiens les eussent attaqués en masse ; il leur aurait fallu reculer de position en position sans jamais se laisser entamer ni déborder, et déployer des ressources d'activité, d'intelligence et de moral qui n'appartiennent qu'aux troupes solides et bien commandées. Mais de celles-là il ne manquait pas dans l'armée prussienne, à en juger par son attitude ultérieure. D'ailleurs, il y avait là une nécessité inéluctable de la guerre d'armées et de l'activité stratégique, dont la notion, il faut bien le dire, a été

1. Colonel Bonnal.

complétement inconnue de l'état-major prussien, tant en 1866 qu'en 1870.

A la vérité, là comme ici, sa stratégie a procédé de celle de Napoléon, mais sans aucune des finesses de l'art si délicat du maître. Le talent du général de Moltke, talent indéniable, a consisté surtout à chercher la bataille décisive et à la livrer avec toutes ses forces réunies; quant à ses combinaisons, elles se sont bornées à la convergence des mouvements offensifs vers un point déterminé, ou à des tentatives de concentration puissante sur une position d'où il fût possible de riposter après la parade. A cela s'est réduit, comme on l'a dit très justement, «son escrime éminemment simpliste et ignorante des feintes ».[1] Si elle a suffi pour désarmer des adversaires qui n'en avaient aucune, elle est loin cependant de donner l'impression de cette adresse raffinée avec laquelle Napoléon savait ménager ses attaques terrifiantes, dont la soudaineté défiait toute résistance, et brisait chez l'ennemi tout ressort.

Voyons maintenant la suite. Le 11 juin, le roi et Moltke, qui n'avaient pas quitté Berlin, recevaient d'un espion adroit la copie achetée ou dérobée de l'ordre de bataille complet des Autrichiens. Effectifs, composition et rassemblements de chaque corps, rien n'y manquait. On apprit ainsi que six corps d'armée se réunissaient autour d'Olmütz, et que les deux autres continuaient à garder la frontière de Lusace; on en conclut immédiatement que l'offensive principale de l'ennemi allait s'exercer contre la Silésie. Cette crainte devait dicter au grand état-major les décisions les plus extraordinaires qui soient.

L'armée du prince royal, renforcée de la Garde, fut, *à la demande de son chef*, dirigée derrière la Neisse, pour couvrir directement la Silésie. « La mesure paraissait excellente en elle-même, dit la *Relation officielle, mais elle avait l'inconvénient d'augmenter encore de cinq à six jours de marche la distance qui séparait la 2e armée de la 1re.* » De telle sorte que, pour protéger un objectif *géographique* auquel, malgré leurs idées

1. Colonel Bonnal.

rétrogrades, les Autrichiens ne songeaient pas, on creusait encore davantage entre les groupes de forces mobilisées une séparation déjà considérable et très fâcheuse, et l'on arrivait à ce résultat que si réellement l'ennemi massé se portait sur la Silésie, la 2e armée serait obligée de lui tenir tête avec ses seules forces, sans pouvoir espérer aucun secours de la 1re, dont plus de cent cinquante kilomètres la séparaient. Bien plus, non seulement on entendait couvrir la Silésie, mais encore Berlin et les Marches[1], et par suite, on renforçait, d'un corps de réserve nouvellement mobilisé, l'armée de l'Elbe cantonnée autour de Torgau. De fait, les forces prussiennes étaient scindées en trois masses, à Torgau, à Gœrlitz et à Neisse, séparées les unes des autres par sept ou huit journées de marche. Il n'en fallait que six aux Autrichiens pour arriver au contact.

Est-ce là l'application du principe napoléonien, qui veut que l'on conserve ses forces réunies? Il est vrai que l'Empereur a recommandé aussi de « n'être vulnérable nulle part ». Mais pour n'être point vulnérable, il suffit de se couvrir dans les directions dangereuses, assez solidement, non pas pour repousser les attaques adverses, mais seulement pour les contenir jusqu'à ce que la masse de manœuvre vienne frapper quelque part le coup décisif; on est, au contraire, vulnérable partout, quand on disperse ses forces, sans réserve stratégique, de façon à les exposer à se faire battre en détail. Or, c'est là justement ce que venaient de faire les Prussiens.

M. de Moltke était-il bien sincère quand il qualifiait d'*excellente* une mesure aussi détestable? C'est plus que douteux. Mais comme le roi et le prince royal entendaient formellement préserver le moindre village silésien de tout contact avec les troupes autrichiennes, il fallait bien leur donner satisfaction, d'abord, et les justifier ensuite. Puis, une fois la faute commise, il a fallu ainsi rendre ses conséquences moins onéreuses. C'est à quoi, hâtons-nous de le dire, le général de Moltke a appliqué toutes les ressources de son esprit.

Le 12 juin, il avait appris par son service d'espionnage,

1. *Relation officielle.*

toujours fort bien fait, que les corps autrichiens concentrés à Olmütz étaient tous dirigés vers la Bohême. Il commença par réduire de trois à deux les groupements de ses propres forces, en faisant passer aux ordres du prince Frédéric-Charles l'armée de l'Elbe, qu'il rapprochait de la 1re armée[1]; puis le 22, après mûre réflexion, il lança l'ordre télégraphique que voici : « Par ordre de S. M. le roi, les deux armées entreront en Bohême, et prendront leurs mesures pour se réunir dans la direction de Gitschin. » Il passait enfin à la préparation réelle de l'offensive stratégique, mais dans des conditions qui procédaient bien plutôt de la manière frédéricienne que des méthodes de Napoléon, et des souvenirs de 1757 que de ceux de 1806. L'armée prussienne allait s'avancer sur trois lignes d'opérations distinctes, aboutissant en plein cœur de territoire ennemi, et presque sous le feu des forces adverses. C'est la manœuvre de Prague, beaucoup plus que celle d'Iéna. Mais y avait-il maintenant un autre moyen de trancher la difficulté? Moltke lui-même va nous le dire : « La jonction opportune des armées prussiennes dans la guerre de 1866, a-t-il écrit au *Militär-Wochenblatt* l'année suivante, n'a jamais été présentée (du moins par notre état-major), comme une idée ingénieuse, ni comme une conception extraordinaire. *Elle n'a été qu'un expédient*, un remède adroitement choisi et vigoureusement appliqué à une *situation originelle défectueuse*, mais inévitable. » Inévitable ! Tout le monde ne la jugeait pas telle, à preuve ce général, ancien commandant de l'Académie de guerre, le vieux Willissen, qui, le 29 juin 1866, écrivait à un ami : « Tout ce qu'on peut dire des mouvements actuellement en exécution, c'est qu'ils réparent *la plus grosse des fautes qu'on puisse commettre*, à savoir la séparation des forces, telle qu'elle existait avec la formation des deux groupes, si éloignés l'un de l'autre. » En tout cas, que cette situation ait été ou non inévitable, il n'y avait à la date où nous sommes arrivés, pas autre chose à faire pour la dénouer que ce qui a été fait. Il est des cas où il faut se résoudre à des solutions extrêmes, sous peine de tout manquer.

1. Une division était laissée en Saxe, pour occuper le pays. Quant au corps saxon, il s'était replié en Bohême, sans combat.

Moltke s'est donc, dans cette circonstance, révélé comme un homme de résolution et de ressources. Nous allons le voir, maintenant que la part du feu est faite, prendre de jour en jour plus d'assurance, et imposer à la stratégie prussienne une direction plus conforme aux principes salutaires qui peuvent seuls assurer les succès.

Le mouvement de concentration avait commencé le 26. En quatre jours, la 1re armée, jointe à l'armée de l'Elbe, vint se grouper autour de Gitschin, après avoir bousculé le corps de Clam-Gallas et les Saxons. Ce n'est pas, certes, que les opérations du prince Frédéric-Charles aient toujours été des modèles. Il a commis dans cette marche des erreurs de doctrine capitales, sur lesquelles il serait trop long d'insister, mais qui montrent bien que l'expérience de la grande guerre, sinon sa conception, lui manquaient encore grandement. Mais ses fautes ont été rachetées par la valeur des troupes, par l'esprit résolument offensif qui animait officiers et soldats, par le remarquable dressage de tous. Au surplus, il suffit de lire la *Relation officielle* pour se rendre compte que le succès n'a pas aveuglé l'état-major prussien et que les imperfections même de son éducation militaire d'alors ont été pour lui d'un très utile enseignement.

Quant à la 2e armée, qui avait devant elle la grosse partie des forces autrichiennes, elle se serait trouvée, pendant la traversée des montagnes, aux prises avec des difficultés immenses, si Benedeck l'avait voulu. Un de ses corps, très médiocrement commandé d'ailleurs, subit même à Trautenau un échec grave que la solidité des troupes et l'inertie des Autrichiens réparèrent. Quoi qu'il en soit, elle arriva le 30 sur le haut Elbe, vers Königinhof, de sorte que sa jonction avec la 1re se trouva effectuée, du moins virtuellement, et que M. de Moltke put enfin bannir les alarmes légitimes qu'il avait dû concevoir jusqu'ici. Alors seulement il se mit en route pour le théâtre des opérations.

Parti de Berlin, avec le roi Guillaume, le 30, il était arrivé le 1er juillet au quartier général de Gitschin. Une inspection rapide lui montra que la situation était excellente ; la question cependant se posait de savoir si on devait laisser un intervalle

de manœuvre subsister entre les deux masses prussiennes, ou n'en former qu'un seul bloc pour aller à l'ennemi. Écoutons la *Relation officielle* : « A partir du 30 juin, dit-elle, les deux armées prussiennes étaient entièrement libres d'opérer leur jonction immédiate, si les circonstances faisaient juger cette mesure nécessaire. *On préféra les laisser séparées.* Cette division, sans danger au point de vue stratégique, avait de très grands avantages au point de vue tactique. Si, après avoir réuni les armées en un seul bloc, on venait à rencontrer l'ennemi sur une position d'où il ne fût pas possible de le déloger par une simple attaque de front, il fallait les diviser de nouveau pour pouvoir exécuter contre lui une attaque de flanc. *Au contraire, en maintenant les deux armées à une petite journée l'une de l'autre, aucune d'elles ne courait de danger si l'ennemi venait à l'attaquer, car il serait lui-même pris en flanc par l'autre.* » Ceci est de la pure doctrine napoléonienne. Quand deux armées opèrent contre un ennemi concentré, il faut laisser entre elles un intervalle suffisant pour qu'elles puissent manœuvrer : l'une harponnera l'adversaire, l'autre le débordera. Les opérations autour de Landshut, en 1809, ont été conduites ainsi par l'Empereur.

Voici qui est mieux encore. Benedeck, au lieu de profiter de sa situation centrale pour agir, avait jugé préférable, par atavisme sans doute, de *prendre position*. Il s'était concentré sur la rive droite de l'Elbe, vers les hauteurs de Dubenetz, face à l'armée du prince royal, croyant ainsi lui interdire le passage du fleuve. Moltke va conquérir ce passage par un procédé que Napoléon a rendu classique. « La 2e armée, télégraphie-t-il le 1er juillet, devra se maintenir sur le haut Elbe ; son aile droite sera prête à se relier, par Königinhof, avec l'aile gauche de la 1re armée. *Celle-ci s'avancera sans s'arrêter dans la direction de Königgrätz.* » C'est « qu'une barrière fluviale est toujours difficile à forcer en présence d'un ennemi nombreux, bien posté et couvert par des ouvrages de fortification. La clef de franchissement est entre les mains de la masse de manœuvre qui vient par la rive ennemie ouvrir successivement toutes les portes[1] ». Dans le cas présent, il

1. Colonel Bonnal.

était bien évident, en effet, que la marche de la 1re armée vers Königgrätz rendrait bientôt impossible le maintien sur leurs positions actuelles des forces autrichiennes, menacées d'être prises entre deux feux; que celles-ci seraient forcées de reculer et, par suite, de livrer les ponts du haut Elbe au prince royal. L'histoire des campagnes de l'Empire fourmille d'exemples analogues, où le succès n'a jamais manqué.

Cependant, le prince Frédéric-Charles, qui était un impulsif beaucoup plutôt qu'un intellectuel, ne possédait pas, du moins au même degré que le chef de l'état-major général, le sens exact de la doctrine napoléonienne. Interprétant mal certains ordres, il fit un mouvement maladroit et faillit supprimer cet intervalle de manœuvre, auquel Moltke tenait tant. Celui-ci l'arrêta court, montrant ainsi que ses résolutions étaient raisonnées, et procédaient du calcul et de la réflexion beaucoup plus que d'une impulsion intuitive. Mais l'homme d'âge, si large d'esprit qu'il soit, ne parvient jamais à effacer complètement l'empreinte de la première éducation, ni à s'isoler tout à fait du milieu dans lequel s'est écoulée son existence; son émancipation n'est jamais entière, ni l'indépendance de son intelligence absolue. C'est ce qui fait qu'après avoir si bien réparé les erreurs des autres, Moltke, ressaisi inconsciemment tout à coup par l'influence de la vieille école prussienne, celle de Frédéric, faillit commettre la faute la plus grave de toutes et perdre la partie sur un coup de dés.

Benedeck, comme il fallait s'y attendre, avait cédé à la menace exercée contre lui par la 1re armée, et s'était replié sans que les Prussiens, dont le service d'exploration était encore la partie faible, eussent pu découvrir sa nouvelle position. La logique aurait voulu que, profitant de l'obstacle de l'Elbe moyen, il allât s'établir derrière le fleuve, en appuyant ses deux ailes aux places de Josephstadt et de Königgrätz, pour attendre là l'attaque ennemie et y riposter en bonne posture.

Mais la logique et Benedeck faisaient deux. Moltke cependant, avec beaucoup de bon sens, lui prêta le seul projet raisonnable qui fût, et conçut sa propre manœuvre d'après cette supposition légitime; seulement sa conception recula

d'un siècle, tout simplement. Car elle consistait à faire exécuter aux armées prussiennes une marche par le flanc droit sur Pardubitz, pour aller menacer là *les communications autrichiennes* en prenant uniquement « quelques précautions destinées à empêcher l'adversaire de sortir de sa position et de venir mettre le désordre dans la manœuvre ». A la vérité, Moltke avait également songé à faire attaquer Benedeck de front par la 1re armée pendant que la 2e déborderait son flanc droit, ce qui était beaucoup plus napoléonien. Mais les obstacles opposés à ce mouvement par les cours de l'Aupa et de la Mettau lui paraissaient si formidables qu'il penchait visiblement pour la première solution. C'est-à-dire qu'il voulait faire défiler toutes les forces prussiennes sous les yeux de l'ennemi, et cela pendant quarante kilomètres, soixante même pour l'armée la plus éloignée, en ne laissant, pour couvrir cette marche dangereuse, qu'un seul corps d'armée à l'observation de Josephstadt[1]! C'était tout simplement la manœuvre de Kollin appliquée à la guerre d'armées: c'était Rossbach réédité du coup et en grand, du côté français, s'entend!

Voilà l'étrange conception qui sortit du cerveau de ce stratège soi-disant impeccable, que d'aucuns ont voulu hausser au niveau de Napoléon! Comme si le vainqueur d'Iéna, qui, malgré tout son génie, a pu se tromper quelquefois, avait jamais commis l'erreur monstrueuse d'exécuter une opération quelconque devant un ennemi laissé par lui libre de ses actions! Comme si la manœuvre décisive avait été une seule fois inspirée par la pensée rétrograde d'une menace sur des communications! Le plan de Moltke exécuté à la lettre, c'en était fait très probablement des rêves d'hégémonie prussienne et de domination européenne que caressait dans l'ombre le chancelier Bismarck. Sadowa devenait une victoire autrichienne, et, en place de son illustration incontestée, la mémoire du général mecklembourgeois n'aurait plus trouvé dans l'histoire que cette pitié dédaigneuse réservée par la postérité

1. A ce moment, la 2e armée, étalée le long du haut Elbe, avait son centre à Königinhof, avec, au nord, quelques troupes sur la rive droite. La 2e, cantonnée en profondeur, avait son centre à Horitz. L'armée de l'Elbe, disposée également en profondeur, avait sa tête à Hochwesely.

aux chefs d'armée dont les talents militaires sont restés inférieurs à leur bonne volonté.

Fort heureusement pour sa renommée, les choses tournèrent différemment. La position prise par Benedeck n'était nullement celle que l'on supposait, et l'armée autrichienne, au lieu de repasser l'Elbe, s'était, au contraire, étroitement concentrée sur les hauteurs comprises entre ce fleuve et la Bistritz, de Nechanitz jusque vers Smiritz. La présence en cet endroit de forces imposantes, quatre corps pour le moins, avait pu être relevée, le 2 juillet, par des officiers d'état-major de la 1re armée, et de ce fait, le prince Frédéric-Charles, qui prêtait volontiers aux autres ses propres qualités d'offensive, avait conclu que l'ennemi, se disposant à l'attaquer, lançait déjà de l'avant une grosse avant-garde. Il aurait pu supposer tout aussi bien qu'il s'agissait d'une arrière-garde protégeant une position défensive prise par les Autrichiens. Mais, nous l'avons déjà dit, Frédéric-Charles était un impulsif, une nature ardente et fougueuse, qui souvent cédait à ses inspirations sans les mûrir. Dans la circonstance, il ne chercha même pas à savoir si son idée première était fondée, et se substituant sans hésiter au généralissime, il forma son plan de bataille, pour lui tout seul, demandant seulement au prince royal de vouloir bien l'aider en couvrant son flanc gauche. A onze heures du soir cependant, il envoyait à Gitschin son chef d'état-major, le général de Voigts-Rhetz, pour rendre compte au roi et à M. de Moltke de ses dispositions.

Chose étrange! Le chef d'état-major général admit immédiatement comme vraies, lui aussi, les conjonctures du prince; il oublia les hésitations de l'ennemi, sa timidité constatée, son attitude passive des jours précédents; il renia la supposition beaucoup plus admissible qu'il avait faite lui-même, à savoir que les Autrichiens attendaient l'attaque derrière l'Elbe. Il céda à l'influence d'une réputation militaire supérieure à la sienne et accepta sans discussion l'idée d'un retour subit des Autrichiens à l'idée d'offensive. Mais tout en prenant le même point de départ que Frédéric-Charles, il montra, par l'exécution, qu'il lui était infiniment supérieur.

Les Autrichiens veulent attaquer, soit! On ne leur en laissera pas le temps. La 1re armée va, dès la pointe du jour, aborder les positions de la Bistritz, pour imposer à l'ennemi une attitude défensive. L'armée de l'Elbe se jettera sur son flanc gauche, puis l'armée du prince royal sur son flanc droit. « Le roi (lisez le général de Moltke) prit aussitôt la détermination d'attaquer l'ennemi avec toutes ses forces en avant de l'Elbe, sans se préoccuper de savoir si l'on avait devant soi l'armée autrichienne tout entière, ou seulement une partie considérable de cette armée[1] .» Et Moltke écrivit au prince royal : « Votre Altesse Royale voudra bien prendre sur-le-champ les dispositions nécessaires pour venir au secours de la 1re armée, *avec toutes ses forces*, en se dirigeant sur le flanc droit de l'ennemi, qu'elle trouvera probablement en marche, et en l'attaquant immédiatement. »

Toutes ses forces! « Voilà une décision en apparence bien simple, mais qui dénote pourtant chez son auteur la notion la plus haute de la guerre de masses. Elle sauvera la 1re armée d'une défaite décisive et changera en victoire éclatante une situation qui eût été désastreuse et sans remède si Moltke se fût rangé au plan de bataille du prince Frédéric-Charles[2]. » Car si les Autrichiens n'avaient point l'intention qu'on leur avait supposée de passer à l'offensive, du moins étaient-ils fermement décidés à résister. Ils occupaient des positions formidables avec des forces de beaucoup supérieures à la 1re armée prussienne, et celle-ci, même protégée sur son flanc par deux corps de la 2e, fût certainement venue se briser contre les hauteurs hérissées de canons et de baïonnettes où son chef voulait la lancer. Les cent vingt-trois mille hommes du prince Frédéric-Charles (1re armée et armée de l'Elbe réunies), ne seraient jamais venus à bout des deux cent quinze mille soldats de Benedeck, auxquels la passivité d'une stratégie déplorable n'avaient enlevé ni le courage ni la valeur, et qui, outre l'avantage de la position, avaient encore l'appui d'une artillerie excellente. Une attaque combinée pouvait seule donner contre eux un résultat décisif, et c'est l'honneur

1. *Relation officielle.*

2. Colonel Bonnal.

du général de Moltke de l'avoir compris sans hésitation. Lui aussi a cru qu'il n'y avait là, entre la Bistritz et l'Elbe, qu'une forte avant-garde ennemie ; mais il n'a pas douté un seul instant que le reste de l'armée ne fût prêt à la soutenir. « Vous trouverez probablement les Autrichiens en marche », écrivait-il au prince royal. Il jugeait donc, sans s'arrêter à des considérations secondaires sur l'attitude adoptée par eux, qu'il allait les avoir en totalité sur les bras. En conséquence, il les faisait combattre par toutes ses forces, ce qui est de la pure logique ; et, donnant à la 1re armée la mission de les occuper sur le front, de les fixer devant elle et les maintenir en place par la menace constante d'une attaque, il dirigerait les deux autres contre les flancs pour enfoncer ceux-ci. Telle a été, en son ensemble, la bataille de Sadowa.

Sans doute, l'exécution d'un tel plan s'est heurtée à des difficultés ; sans doute, on a pu regretter l'insuffisance du service télégraphique de première ligne pour la transmission des ordres. On a même commis une faute capitale, en n'envoyant, pour porter au prince royal l'ordre impératif de prendre part à la bataille, *qu'un seul officier d'état-major*, lequel est arrivé à Königinhof le 3 seulement, à quatre heures du matin, après mille dangers, et aurait parfaitement pu ne pas arriver du tout. L'intervention du prince royal a été forcément très tardive ; elle a eu lieu, c'est l'essentiel. Moltke avait tracé le plan d'engagement, esquissé la bataille ; l'énergie des généraux, l'esprit d'initiative et l'ardeur des officiers, le parfait dressage, le dévouement et la confiance des troupes en leurs chefs ont fait le reste. C'est là, d'ailleurs, la part qui, dans une opération décisive, doit toujours revenir à chacun.

Quant au chef d'état-major de l'armée prussienne, s'il a quelquefois, dans le cours de la campagne, tâtonné, hésité, faibli même, il faut lui rendre cette justice qu'il a su se ressaisir au bon moment, qu'il s'est souvenu à temps des sains principes de la guerre, et qu'il a su corriger ou réparer non seulement ses propres erreurs, mais encore et surtout celles des autres, en pratiquant avec adresse et fermeté tout à la fois un art dont il connaissait les ressources et la tech-

nique. Qu'il ait été servi par les circonstances, c'est indéniable : du moins a-t-il su en profiter. D'ailleurs, la fortune ne sourit d'ordinaire à la guerre qu'à ceux qui font quelque chose pour la tenter, et c'était bien la tenter que de chercher, même en tenant tête à de puissants personnages, à combiner, dans le temps et l'espace, un emploi des forces qui produisît infailliblement le maximum de rendement. Il est juste d'ajouter que ces forces elles-mêmes ont prouvé l'indéniable supériorité de la méthode sur la seule bravoure, et l'inappréciable avantage que donne aux armées l'intelligence de la guerre, même alors qu'elles ne l'ont point pratiquée.

COMMANDANT ROUSSET

(La fin prochainement.)

LES MOUETTES

A madame Edmée Bénac.

L'eau brumeuse de la rivière
S'éveille dans le matin clair ;
Sur les vases de l'estuaire
Voici monter, monter la mer.

Elle entre au cœur de la vallée
Comme un brusque jet de sang fort,
Et sa rude haleine salée
Ressuscite le pays mort ;

Et la vieille ville assoupie,
Tréguier, Pontrieux ou Quimper,
Tressaille, comme si la vie
Montait en elle avec la mer :

Et les barques, dont les mâts penchent
Si tristes, au pied des remparts,
Sentent soudain vibrer leurs planches
Comme à l'appel des grands départs…



Voici monter la mer sereine,
Source de vie et de santé !...
La voix douce d'une Sirène
Très loin, vers le large, a chanté.

Et, l'aile ouverte toute grande,
Pareils à des Esprits des eaux,
Voici, là-bas, venir en bande
Des oiseaux blancs, de clairs oiseaux.

Porteurs d'on ne sait quels messages,
Ils arrivent au premier flux...
Mouettes, colombes des plages,
Lumières volantes, salut !

Les vieux marins, dont l'œil s'allume
Sitôt que passe votre cri,
Content qu'en un flocon d'écume
Votre corps souple fut pétri ;

Et, s'il faut en croire leurs femmes,
Les Morganes, vierges des mers,
Ont mis en vous, avec leur âme,
L'enchantement de leurs yeux pers.

C'est pourquoi, le long des rivières,
Vous allez, au rythme du flot,
Et tournez autour des chaumières,
A l'heure où s'ouvrent les lits clos ;

C'est pourquoi, dans les vieilles villes,
Entre les quais abandonnés,
On vous voit, sur l'onde immobile,
Tourbillonner, tourbillonner.

Vous venez chanter les espaces
A l'homme incliné vers le sol ;
Vous venez à nos âmes lasses
Montrer le chemin des grands vols.

Et, jetant là nos vaines charges, -
Espoirs tristes et vœux dolents,
Nous n'aspirons plus, vers le large,
Qu'à suivre les pèlerins blancs.



Mouettes, mouettes des grèves,
Que de fois, aux jours enfantins,
Je vous ai dit : « Prenez mes rêves,
Malades du mal des lointains ! »

C'était dans un vieux port des terres,
Silencieux comme un étang.
Un rare lougre solitaire
S'y hasardait tous les cent ans.

Un clocher, les toits d'un village,
Dans un décor de lande en fleurs...
Pour tout bruit, le long du halage,
Le han ! cadencé des haleurs.

Corde au cou, — tels, aux temps barbares,
Des cortèges de prisonniers, —
Ils geignaient, tirant leurs gabares,
Leurs lourds bateaux goémonniers.

Les femmes, du seuil des demeures,
Guettaient, muettes, leur retour...
Oh ! la morne plainte des heures
Dans la paix grise du vieux bourg !

Et c'est pourtant le paysage
Qui m'est, entre tous, resté cher.
J'ai, depuis, vu d'autres rivages...
Mais, de là, j'ai conquis la mer !



De là, mes jeunes rêveries
Sur vos ailes ont pris l'essor,
O colombes des mers fleuries,
O porteuses du rameau d'or !

Les beaux voyages chimériques
Que j'ai faits, couché sur le dos.
Vers d'éclatantes Amériques,
De merveilleux Eldorados !

Le mirage enchanté des choses
Déroulait ses tableaux changeants.
Nous allions !... Et vos pattes roses
Ramaient sous vos ailes d'argent !

Comme de fines caravelles,
Vous voguiez, et je respirais
Un parfum de terres nouvelles
Venu d'invisibles forêts.

Les cités où nous abordâmes
Sont, hélas ! au pays d'oubli.
L'homme en vieillissant change d'âme,
O mouettes, et j'ai vieilli.

Pourtant, au fond de mes pensées,
Souvent je vois encor, je vois
Onduler l'image effacée
Des Atlantides d'autrefois.

Vais-je revivre à votre approche
Les grands songes rêvés jadis ?
Écoutez ! On entend des cloches...
Hélas ! Ce sont les cloches d'Is !

A. LE BRAZ

LA

MUSIQUE DE WAGNER

Les œuvres de Richard Wagner sont, depuis quelques années, accueillies avec une faveur toujours croissante, non seulement par les Allemands, mais encore par les Français et les Anglais, comme les œuvres d'un art de premier ordre et créateur. Ce succès de la musique wagnérienne prouve à quel point notre société contemporaine a perdu le sens de l'art véritable et se laisse prendre à des productions qui n'ont rien de commun avec lui.

Le principe fondamental de Wagner est, comme on sait, que dans un opéra la musique doit servir la poésie, traduire jusqu'aux moindres nuances du poème. Ce principe est faux, car chaque art a son domaine bien défini, et côtoie les arts voisins sans se confondre avec eux. Aussi, lorsqu'on réunit en une œuvre unique deux arts, le dramatique et le musical, comme dans l'opéra, les exigences de l'un empêchent de donner satisfaction à l'autre.

La réunion du drame à la musique a été imaginée en Italie au XV[e] siècle en vue de ressusciter ce qu'on croyait être le drame musical des Grecs. C'est une forme artificielle, qui a eu et a encore un certain succès, mais seulement parmi les

hautes classes, et seulement lorsque des musiciens de talent, Mozart, Weber, Rossini et d'autres, s'inspirant d'un sujet dramatique, s'abandonnaient librement à leur inspiration en subordonnant le texte à la musique. C'est donc la musique qui, dans leurs opéras, était l'essentiel pour l'auditeur, et non pas le texte qui, même lorsqu'il était absurde, comme pour la *Flûte enchantée*, ne gênait en rien l'effet artistique de la musique.

Wagner a voulu renouveler l'opéra en asservissant la musique à la poésie et en les confondant. Or la musique ne peut pas se subordonner à l'art dramatique sans perdre sa valeur artistique, parce que chaque œuvre d'art véritable exprime d'une manière rigoureusement originale et exclusive le sentiment de l'artiste. L'œuvre musicale et l'œuvre dramatique doivent avoir chacune ce caractère. Pour qu'une œuvre d'un certain art coïncidât exactement avec celle d'un autre, il faudrait donc une rencontre impossible : il faudrait qu'elles fussent l'une et l'autre exceptionnellement nouvelles, qu'elles différassent de ce qui a été produit jusqu'alors, et qu'en même temps elles eussent entre elles une ressemblance qui les fît identiques. Or, c'est chose aussi impossible que de rencontrer, je ne dis pas deux hommes, mais deux feuilles identiques sur un même arbre. Il est plus chimérique encore d'imaginer une identité parfaite entre deux œuvres d'arts différents, une œuvre musicale et une œuvre littéraire. Si elles se confondent, c'est ou bien qu'une seule est vraiment une production artistique et que l'autre n'est qu'une imitation, ou bien que toutes les deux sont de l'imitation. Deux feuilles vivantes ne se ressemblent jamais parfaitement, mais on peut en fabriquer d'artificielles qui soient identiques. De même pour les œuvres d'art : elles ne peuvent complètement se confondre que lorsque ni l'une ni l'autre n'est vraiment de l'art, lorsqu'elles sont d'artificiels simulacres d'art.

Lorsque la poésie et la musique sont associées, comme dans l'hymne, la chanson ou la romance, la musique n'est pas astreinte à suivre chaque vers du texte, ainsi que l'exige Wagner, mais l'une et l'autre concourent simplement à produire une impression unique. C'est qu'en effet la poésie lyrique et la musique ont presque le même but, qui est de

produire une impression; et les impressions qu'elles produisent peuvent plus ou moins coïncider. Mais, même dans cette combinaison, le centre de gravité se trouve toujours dans l'une des deux œuvres, qui est seule à produire une impression artistique, alors que l'autre passe inaperçue.

De plus, une des conditions principales de la création artistique est la pleine indépendance de l'artiste. Or la nécessité d'adapter une œuvre musicale à une œuvre d'un autre art est une contrainte qui anéantit toute faculté créatrice. C'est pourquoi des adaptations de ce genre ne sont pas de l'art, mais simplement du simili-art, tout comme la musique dans le mélodrame, les légendes des tableaux, les illustrations.

Les œuvres de Wagner appartiennent à cette même catégorie. La preuve, c'est qu'il manque à la nouvelle musique la qualité essentielle de toute œuvre vraiment artistique : le caractère d'unité organisée, une cohésion si étroite qu'on ne puisse toucher au moindre détail sans que l'œuvre entière s'écroule. Il est impossible, en effet, de déplacer un vers dans une poésie, une scène dans un drame, une figure dans un tableau, une note dans une symphonie, sans compromettre toute l'œuvre, de même qu'on détruirait l'équilibre vital d'un être si l'on déplaçait un de ses organes. Or, dans la dernière manière de Wagner, si vous exceptez quelques morceaux, peu considérables, qui ont une valeur propre, vous pourrez vous livrer à toutes sortes de manipulations sans changer le sens de l'œuvre, pour la simple raison que le sens de la musique wagnérienne est non dans la musique, mais dans les paroles.

Imaginez qu'un de ces nouveaux versificateurs, si nombreux aujourd'hui, qui savent torturer leur style au point de pouvoir écrire des vers ayant l'air d'avoir un sens sur n'importe quel thème, quel rythme et quelle mesure, prenne fantaisie d'illustrer de ses vers quelque symphonie ou quelque sonate de Beethoven, une ballade de Chopin : aux premières mesures du morceau, il adapterait des vers qui en traduiraient à son gré le caractère; puis, aux mesures suivantes, d'un caractère différent, il adapterait d'autres vers qui y correspondraient également, mais n'auraient aucune connexion intérieure avec les vers précédents et, de plus, n'auraient ni rythme ni mesure. Une

œuvre poétique pareille, sans la musique, serait exactement ce qu'est une partition musicale de Wagner, isolée du texte.

Mais Wagner n'est pas seulement musicien, il est encore poète, ou plutôt il est l'un et l'autre : pour le juger, il faut donc connaître aussi son texte, ce texte que doit servir la musique.

La principale œuvre poétique de Wagner est l'*Anneau des Nibelungen*. Cette œuvre a pris aujourd'hui une telle importance, elle a eu une telle influence sur tout ce qui se donne aujourd'hui pour de l'art, que chacun de nous doit en avoir une idée. J'ai lu avec attention les quatre brochures, et j'en ai fait un court extrait. C'est un modèle de la pseudo-poésie la plus grossière, et qui va jusqu'au ridicule.

« Mais, dit-on, on ne peut juger les œuvres de Wagner sans les avoir vues et entendues sur la scène. » — Cet hiver, on a donné à Moscou la deuxième « journée » de ce drame lyrique, la meilleure, m'a-t-on affirmé; je me suis donc rendu au théâtre, et voici l'impression que j'en ai rapportée.



Quand je suis arrivé, l'énorme salle était déjà comble; il y avait la fleur de l'aristocratie et du négoce, ainsi que des savants et des fonctionnaires de tous grades. La plupart tenaient à la main le livret, cherchant à en pénétrer le sens. Les dilettanti, parmi lesquels des hommes âgés, suivaient la musique sur la partition. Visiblement, la représentation était une sorte d'événement.

Je suis arrivé en retard, mais on me dit que le court prologue qui ouvre l'action avait peu d'importance. Sur la scène, au milieu du décor, qui représentait une caverne taillée dans le roc, devant un objet censé figurer une enclume, était assis un acteur en maillot, les épaules couvertes d'une peau de bête; il portait perruque et barbe postiche; ses mains blanches, soignées, n'avaient rien de l'ouvrier (l'air dégagé, le ventre proéminent et l'absence de muscles trahissaient facilement l'acteur) et, d'un marteau invraisemblable, il frappait, comme jamais on n'a frappé, un glaive non moins fantaisiste : en même temps, il ouvrait étrangement la bouche et chantait

des paroles qu'il était impossible de percevoir. Les nombreux instruments de l'orchestre accompagnaient les sons étranges qu'émettait l'acteur.

On pouvait apprendre par le livret que le chanteur représentait un nain puissant, habitant de la caverne, en train de forger un glaive pour Siegfried qu'il avait élevé. On pouvait deviner aussi que c'était un nain parce que l'acteur marchait en pliant les jambes aux genoux.

Ce nain chanta, ou plutôt cria longuement, la bouche toujours étrangement ouverte. Cependant, l'orchestre émettait, lui aussi, des sons bizarres, des commencements sans suite. On comprenait, par le livret, que le nain se racontait à lui-même l'histoire d'un anneau dont s'était emparé un géant et qu'il voulait conquérir à son tour, par le bras de Siegfried; pour cette conquête, Siegfried avait besoin d'un bon glaive, et le nain s'occupait à le forger.

Après ce monologue, ou chant, assez prolongé, d'autres sons, encore des commencements sans suite, se font soudain entendre à l'orchestre : un autre acteur paraît avec une corne en bandoulière, conduisant un homme travesti en ours et qui marche à quatre pattes. Le conducteur lâche l'ours sur le nain-forgeron qui se sauve, oubliant cette fois de plier les jambes. L'acteur à face humaine représente le héros Siegfried lui-même. Les sons qui se font entendre à l'orchestre, lors de son entrée, expriment, paraît-il, le caractère de Siegfried : c'est le *Leitmotiv* de Siegfried : il est répété chaque fois que ce dernier apparaît car chaque personnage a son *Leitmotiv*, qui se fait entendre à chaque apparition du personnage en question, même à chaque appel de son nom. Il y a mieux, tout objet a son *Leitmotiv* : l'anneau, le casque, la pomme, le feu, la lance, le glaive, l'eau, etc.

L'acteur à la corne ouvre la bouche aussi peu naturellement que le nain et crie longtemps, c'est-à-dire chante certaines paroles, et le nain Mime (c'est son nom) lui répond de même. Le sens de cette conversation, que l'on ne comprend qu'à l'aide du livret, c'est que Siegfried a été élevé par le nain, et que, par conséquent, il le hait et veut le tuer. Le nain a bien forgé un glaive pour Siegfried, mais celui-ci n'en est pas satisfait. Par les dix pages de cette conversation,

qui dure une demi-heure sur la scène, on apprend que la mère de Siegfried l'a mis au monde dans la forêt ; de son père on sait seulement qu'il avait un glaive qui fut brisé et dont les morceaux sont au pouvoir de Mime : et puis, l'on sait que Siegfried n'a peur de rien et veut sortir de la forêt. Mais Mime ne veut pas le laisser partir.

Pendant cette conversation musicale, les *Leitmotive* des personnes et des objets, — le père, le glaive, etc., — reviennent fidèlement.

Voici que de nouveaux sons se font entendre, c'est le *Leitmotiv* du dieu Wotan. Un pèlerin paraît : c'est le dieu Wotan. En perruque, lui aussi, en maillot, lui aussi, campé, avec sa lance, dans une pose niaise, il raconte à Mime ce que celui-ci n'ignore pas, mais ce qu'on a besoin de faire connaître au public. Et son récit n'est pas simple, il est tout en énigmes, qu'il se fait proposer, mettant chaque fois sa tête en enjeu, on ne sait trop pourquoi ; en même temps, le pèlerin frappe la terre de sa lance, et, chaque fois, le feu en sort, et on entend, à l'orchestre, les *Leitmotive* de la lance et du feu. D'ailleurs, la conversation est accompagnée d'une musique où sont constamment et artificiellement combinés les « motifs » des personnes et des objets dont il est question, et cela avec les moyens les plus naïfs : les choses effrayantes sont exprimées par la basse, les folâtres par la chanterelle, etc.

Les énigmes n'ont d'autre objet que de faire savoir au public qui sont les Nibelungen, qui le géant, qui le dieu, et ce qui s'était passé auparavant. Cette nouvelle conversation dure, elle aussi, assez longtemps sur la scène et prend huit pages dans le livret. Puis, le pèlerin s'en va ; Siegfried revient et converse avec Mime pendant treize pages encore. Pas une seule mélodie, mais un enchevêtrement de *Leitmotive*. Mime veut apprendre la peur à Siegfried qui ne sait ce que c'est. L'entretien achevé, Siegfried saisit les morceaux qui doivent représenter les débris du glaive, les met au feu, les fait rougir, puis les forge et chante : « Heaho, heaho, hoho ! Hoho, hoho, hoho, hoho ! Hoheo, haho, haheo, hoho ! » — et c'est la fin du premier acte.

Tout cela était si faux, si stupide, que j'avais eu de la

peine à rester assis jusqu'au bout, et à ne pas m'en aller. Mais mes amis me prièrent de rester, m'assurant qu'on ne pouvait pas juger l'œuvre d'après ce premier acte et que le second serait meilleur.

Pour moi, la question était résolue. Il n'y avait rien à attendre d'un auteur capable d'imaginer des scènes comme celles que je venais de voir et qui blessaient si profondément le sentiment esthétique. On pouvait affirmer d'avance qu'il n'écrirait jamais rien qui ne fût mauvais, parce qu'il ignore absolument ce qu'est une véritable œuvre d'art. Mais autour de moi c'était un enthousiasme général, et, afin d'en connaître la cause, je suis resté pour le deuxième acte.

Il fait nuit, puis l'aube paraît. D'ailleurs, toute la pièce est remplie d'aubes, de nuages, de clairs de lune, de ténèbres, de feux de bengale, d'orages, etc.

La scène représente une forêt; il y a dans cette forêt une grotte; devant cette grotte est assis un nouvel acteur en maillot, représentant un autre nain. Le jour grandit. Voici de nouveau le dieu Wotan, la lance au poing, toujours sous l'aspect d'un pèlerin, voici de nouveau son « motif », et voici d'autres sons de basse, extraordinairement graves. Ils signifient ce que va dire le dragon. Wotan réveille le dragon. Mêmes basses, mais de plus en plus graves. D'abord le dragon dit : « Je veux dormir », puis il sort de la grotte. Le dragon est représenté par deux hommes revêtus d'une peau verte à laquelle adhèrent des écailles. A un bout de la bête fantastique ils agitent une queue, à l'autre bout ils lui font ouvrir une gueule de crocodile d'où s'échappe du feu. Le dragon, qui a pour tâche d'être épouvantable, — et il épouvanterait sans doute les enfants de cinq ans, — prononce d'une voix de basse effrayante certaines paroles. C'est si bête, si puéril qu'on s'étonne d'y voir assister des grandes personnes; et pourtant des milliers de gens, soi-disant instruits, regardent, écoutent avec attention et s'extasient.

Arrive Siegfried avec sa corne et Mime : aussitôt, à l'orchestre, leurs « motifs » les annoncent, et Siegfried et Mime se mettent à causer : il s'agit de savoir si Siegfried connaît ou ne connaît pas la peur. Puis, Mime s'en va, et la scène

qui doit être la plus poétique commence. Siegfried se couche avec son maillot dans une pose qui est censée être belle, et, tantôt il discourt avec lui-même, tantôt il garde le silence. Il rêve, il écoute le chant des oiseaux, et veut les imiter; de son glaive il coupe un jonc et en fait une flûte. Le jour grandit, les oiseaux gazouillent. On entend à l'orchestre des sons qui les imitent, mêlés à d'autres qui accompagnent les paroles de Siegfried. Mais Siegfried joue mal de la flûte, et se met alors à souffler dans sa corne.

Cette scène est insupportable. Pas la moindre trace de musique, c'est-à-dire de l'art de communiquer à l'auditeur l'émotion de l'auteur.

Au point de vue musical, c'est absolument incompréhensible : parfois des bribes, des espérances de pensées musicales qui ne se réalisent pas, et ces commencements fugitifs sont eux-mêmes tellement obscurcis par des complications harmoniques, par des effets de contraste et par le malaise que cause l'invraisemblance de l'action, qu'il est difficile, je ne dis pas d'en être ému, mais simplement de les remarquer.

Ce qui est plus grave, c'est l'intervention constante et pédantesque de l'auteur : depuis le début jusqu'à la fin, ce qu'on voit et ce qu'on entend, ce n'est pas Siegfried, ni les oiseaux, mais toujours et uniquement l'Allemand de mauvais ton et de mauvais goût, borné, suffisant, qui se fait de la poésie l'idée la plus grossière et la plus rudimentaire, et qui veut nous l'imposer par les moyens les plus primitifs.

On connaît le sentiment de défiance et de répugnance que provoque toujours le parti pris évident d'un auteur. Il suffit qu'un conteur nous dise : « Préparez-vous à pleurer ou à rire », pour que vous ne pleuriez ni ne riiez: si vous voyez que l'auteur commande l'attendrissement sur des choses qui, loin d'être attendrissantes, sont au contraires ridicules ou repoussantes : si vous vous apercevez qu'il est absolument certain de vous avoir charmé, vous éprouvez un sentiment pénible et contraint, comme si vous vous trouviez en face d'une femme vieille et laide, en robe de soirée, qui tournerait autour de vous avec un sourire gracieux, sûre de votre admiration.

C'est à peu près l'impression que me donna l'opéra de

Wagner; et je m'exaspérais à voir autour de moi trois mille personnes écouter docilement cette absurdité, et l'admirer par devoir.

Je parvins encore, à force de courage, à voir la scène suivante, la sortie du monstre, la lutte de Siegfried contre le dragon, — mugissements, feux, brandissements de glaive : — mais ensuite je n'y pus plus tenir, et je m'enfuis du théâtre avec un sentiment de dégoût qui n'a pu s'effacer jusqu'ici.



En écoutant cet opéra, je me figurais, malgré moi, un de ces ouvriers de village, comme j'en connais, intelligent, suffisamment instruit, réellement religieux, et je m'imaginais son ébahissement si on l'amenait à un tel spectacle. Qu'aurait-il pensé s'il avait su tout le travail qu'avait coûté cette représentation, et s'il avait vu ce public, les puissants de ce monde qu'il est habitué à estimer, ces hommes vieux, chauves, à barbe grise, qui, durant six grandes heures, restent assis en silence, écoutant et regardant avec attention toutes ces bêtises ? Je crois bien que même un enfant de plus de sept ans ne pourrait s'intéresser à ce conte stupide et confus. Et cependant ce public, cette fleur des classes cultivées, ces lettrés quittent le spectacle, persuadés que, pour avoir admiré cette sottise, ils ont acquis un droit de plus à être considérés comme les pionniers du grand art.

Et je ne parle que du public moscovite. Et ce n'est ici que la centième partie de tout ce public de gens très éclairés, qui ont perdu le sentiment vrai de l'art au point de subir sans se plaindre, par devoir, la stupidité d'un pareil spectacle, au point même d'y montrer un fervent enthousiasme.

A Bayreuth, berceau de cette musique, arrivent de tous les coins du monde des gens qui se croient très instruits et très raffinés, qui dépensent plus de deux mille francs chacun pour assister à ces représentations, six heures par jour, quatre jours durant, — quatre jours de folie.

Comment donc expliquer ce succès ? Il s'explique par ce fait que Wagner, grâce aux sommes que son roi a mises à sa disposition, sut user, avec une habileté exceptionnelle, de

toutes les ressources d'une virtuosité pseudo-artistique, perfectionnée par une longue pratique, et sut réaliser un modèle du genre. J'ai pris cette œuvre comme type, parce que, dans aucune des contrefaçons d'art qui me sont connues, on ne trouve réunis avec une pareille maîtrise et une égale force tous les moyens qui servent à falsifier l'art, je veux dire l'emprunt, la parure, l'effet, l'attrait.

Depuis le sujet, pris dans les temps reculés, jusqu'aux brumes et levers de lune et de soleil, Wagner met à profit tout ce qui est considéré comme poétique. Il y a de tout dans son œuvre : belles dormantes, naïades, feux souterrains, gnomes, batailles, glaives, amours, incestes, monstres, chants d'oiseaux, — tout l'arsenal poétique.

Avec cela, tout est beau : les décors et les costumes, les naïades et les walkyries : les sons eux-mêmes. Wagner, qui n'est pas sans talent musical, sut mettre en œuvre les ressources illimitées de la voix humaine et de l'orchestre ; il inventa vraiment des sons beaux de timbre et beaux d'harmonie. Toute cette beauté, il est vrai, est de bas étage et de mauvais ton ; c'est la beauté de belles femmes en chromo, la beauté de beaux officiers; mais enfin, c'est beau.

Ensuite, tout chez Wagner est calculé pour l'effet : et les monstres, et les feux magiques, et l'action qui se passe au fond de l'eau, et l'obscurité où se trouvent les spectateurs, et l'orchestre caché, et les combinaisons harmoniques inédites.

Enfin, tout est attrayant... On ne s'intéresse pas seulement à l'action : qui tuera, qui sera tué, qui se mariera, qui est le père, qui est le fils, et qu'arrivera-t-il après tout cela? On est curieux aussi des rapports de la musique avec le texte : le Rhin roule ses ondes, comment la musique va-t-elle traduire cela? Arrive le méchant nain, comment la musique le décrira-t-elle? Comment la musique exprimera-t-elle le courage, le feu, les pommes? Comment se combine le *Leitmotiv* du personnage en scène avec ceux des personnages et des objets dont il parle? La musique, elle aussi, est attrayante. Elle s'écarte de toutes les lois d'harmonie admises jusqu'ici, et il surgit des modulations tout à fait inattendues et neuves (ce qui est très facile dans une musique désorga-

nisée et déséquilibrée); les dissonances sont également nouvelles: et tout cela intéresse.

Tout cela, truquage poétique, beauté, effet et intérêt, tous ces procédés, portés à la perfection dans les œuvres de Wagner, saisissent le spectateur et l'hypnotisent : il est au point où en serait un homme qui écouterait pendant plusieurs heures le rêve délirant d'un fou, proféré avec une suprême habileté oratoire.

On me dira : « Vous ne pouvez pas juger les œuvres de Wagner, ne les ayant pas vu jouer à Bayreuth, dans l'obscurité, avec l'orchestre invisible, et une exécution parfaite sous tous les rapports. » — Eh bien, répondrai-je, voilà justement la preuve qu'il ne s'agit pas d'art, mais bien d'hypnotisme. Les spirites ne parlent pas autrement. Pour convaincre de la réalité de leurs visions, ils disent généralement : « Vous ne pouvez pas vous prononcer *a priori*. Essayez donc: assistez à quelques séances, c'est-à-dire demeurez en silence, dans l'obscurité, pendant plusieurs heures, en compagnie de toqués, répétez ces séances une dizaine de fois, et vous verrez tout ce que nous voyons. »

J'en suis bien persuadé. Il n'y a qu'à faire le nécessaire, et l'on peut voir tout ce qu'on veut ; vous arrivez même beaucoup plus vite à cet état en vous saoûlant ou en fumant une bonne dose d'opium. Les opéras de Wagner produisent un effet du même ordre. Plongez-vous dans l'obscurité pendant quatre jours, en compagnie de gens quelque peu déséquilibrés, laissez agir sur votre cerveau les sons qui irritent le plus les nerfs auditifs, et en vous viendrez certainement à un état anormal où vous vous enthousiasmerez d'une folie. Pour cela, c'est même trop de quatre jours, il suffit des cinq heures que dure la représentation d'une journée, comme je l'ai vu à Moscou ; une heure même suffit à ceux qui n'ont pas une idée nette de l'art vrai, et qui se sont persuadé d'avance qu'ils vont voir une chose admirable, et que se montrer indifférent ou hostile serait se décerner à soi-même un brevet d'inculture.

J'ai examiné avec soin le public de la représentation à laquelle j'ai assisté. Les hommes qui le guidaient et qui lui donnaient le ton étaient hypnotisés d'avance, ou bien retom-

baient très vite dans un état hypnotique qu'ils avaient déjà connu. Ces hypnotisés étaient en pleine extase pathologique. De plus, tous les critiques d'art, — gens inaptes à toute émotion artistique, et, par suite, acquis d'avance aux ouvrages où, comme dans les opéras de Wagner, tout est cérébral, — approuvaient également, d'un air important, l'œuvre qui fournissait une si belle matière à disserter. Ces deux catégories de mélomanes entraînaient à leur suite cette foule des villes, riches et Mécènes en tête, qui, comme de mauvais lévriers, font toujours bande avec ceux qui crient le plus.

— Ah! oui, vraiment! quelle poésie!... C'est étonnant! surtout les oiseaux!

— Oui, oui, je suis complètement vaincu...

Et ces messieurs répètent sur tous les tons ce qu'ils viennent d'entendre dire à des gens qu'ils croient compétents.

Et s'il en est qui sont outrés de tant d'absurdité et de mensonge, ils se taisent, comme des hommes qui ont toute leur raison se taisent parmi une bande d'ivrognes.

Et voici qu'une œuvre fausse, grossière, absurde, qui n'a rien de commun avec l'art, fait le tour du monde, coûte des millions à monter, et corrompt de plus en plus le goût des hautes classes et leur sentiment de la beauté artistique.

LÉON TOLSTOÏ.

Traduit du russe par E. HALPÉRINE-KAMINSKY.

LE ROI DE ROME[1]

DEUXIÈME JOURNÉE

PREMIÈRE HEURE

I

A Vienne. — Une maison pauvre, dans une rue noire, près de Saint-Étienne : au quatrième étage, une chambre d'étudiant ; fauteuils éventrés, chaises boiteuses, un bureau, un lit de sangle, une bibliothèque sans livres, un râtelier de pipes, et, bien en vue sur la muraille, un attirail d'entomologiste, le filet à papillons, la boîte de fer blanc et, dans un cadre, des coléoptères assortis.

Le locataire de la chambre fume sa pipe à la croisée grande ouverte, la figure penchée vers la rue. Il est seul. Quarante ans, l'œil vif, une tête de soldat que déguise une barbe longue, grisonnante. Il a cet air tassé, noué, des choses et des hommes qui ont beaucoup servi et qui ont résisté à l'usage. Une vareuse qui a servi beaucoup, elle aussi, et a moins bien résisté, un pantalon à pied, des savates, lui composent une tenue en accord avec la misère du logis.

L'HOMME

envoie un jet de salive au pavé, se redresse, fait un tour dans la chambre, s'accoude encore à l'appui de la fenêtre. Et, tout en observant les passants, il grogne :

C'est agaçant, tout de même, d'être là depuis six mois à attendre quelqu'un qui ne vient pas, qui peut-être, n'a

1. Voir la *Revue* du 15 avril.

jamais songé à venir!... La comtesse Camerata ne m'écrit plus, le duc de Reichstadt ne paraît pas. On m'oublie, c'est dommage! Tout est prêt : l'argent, le passeport... La chancellerie du comte de Survilliers a bien fait les choses : timbres, visa, tout y est. Bien malin celui qui irait chercher le lieutenant Chambert sous la peau de M. Giusti, citoyen de Bologne, entomologiste, membre de plusieurs académies, voyageant de Vienne à Trieste pour son instruction, en compagnie du nommé Beppo Sarpi, son domestique!... Ma barbe a eu le temps de pousser, depuis que je suis ici : j'ai pioché mon allemand et mon italien, qui n'étaient pas sans reproche, j'ai même repassé mon entomologie. Je sais Linné et Réaumur par cœur. Ça, c'est du zèle, par exemple!... Mais les journées sont longues pour un isolé qui ne tient pas beaucoup à faire des connaissances. Un cours public à l'Université, le matin, — un tour de Graben ou de Prater, l'après-midi, — le théâtre le soir, arrosé aux entr'actes de quelques chopes de bière... le temps passe. Malgré Metternich, les capucins et les portiers, la vie est douce à Vienne : il y a de la musique tant qu'on en veut; le vin de Weslau se laisse boire... et les Viennoises? Ah! ça ne vaut pas les Parisiennes, pardi! mais les bons petits cœurs que ça fait! Et du tempérament avec ça!

Chambert siffiote, en battant la charge aux carreaux de la fenêtre qu'il vient de refermer.

Personne! Mon petit roi de Rome tarde bien à se montrer. Chaque jour, à l'heure de la parade, je me promène sous ses fenêtres, à la Burg : je vais le voir manœuvrer son régiment sur les glacis. Ah! le bel officier! Il s'enroue un peu en criant ses commandements, mais sa voix porte quand même, il enlève ses hommes. Ses fantassins l'ont acclamé l'autre jour : — de mauvais kaiserliks, raides comme des pantins de bois. Ah!... s'il avait affaire aux grenadiers de la garde! Pauvre enfant! je lui trouve l'air triste, malgré tout : les sourcils froncés, le regard en dedans. Il pense à l'Autre, bien sûr, il songe à la France! Ah! s'il pouvait, s'il osait! Mais ils le tiennent, les gredins!

Un silence.

Voilà que je deviens triste, moi aussi. Chantons, c'est mon

remède. La gaieté vient en chantant : voyons! *les Deux Cousins*, de l'ami Béranger. Ça le fera peut-être venir, lui.

Il chante :

Salut, petit cousin germain!
D'un lieu d'exil j'ose t'écrire.
La Fortune te tend la main :
Ta naissance l'a fait sourire.
Mon premier jour aussi fut beau ;
Point de Français qui n'en convienne ;
Les rois m'adoraient au berceau
Et cependant je suis à Vienne.

Comme finit le couplet, on frappe à la porte. Chambert prend un poignard, le pose à portée de sa main, sur la table :

Dans le métier que je fais, on est exposé à recevoir de mauvaises visites... Entrez!

LE DUC DE REICHSTADT.

enveloppé d'un manteau à l'espagnole, qui cache à moitié sa figure.

Monsieur Giusti, c'est bien ici, n'est-ce pas?

Le manteau tombe un peu, la figure se révèle.

CHAMBERT,

qui s'était tenu un moment sur la défensive, se précipite, les mains tendues, vers le prince :

Vous, monseigneur! Enfin!

Le prince lui tend la main; il la porte à ses lèvres. Puis d'un geste qui désigne le négligé de sa tenue :

Vous m'excuserez, n'est-ce pas? Je ne vous attendais plus. Mais comment avez-vous fait pour vous échapper?

LE DUC DE REICHSTADT.

J'ai laissé ma voiture et mes gens à la porte de Saint-Étienne. Le temps est sombre ; il faisait presque nuit dans la cathédrale : j'ai pu sortir, et j'espère bien rentrer tout à l'heure, sans être reconnu.

CHAMBERT.

Fameux! Le truc pourra resservir. Vous êtes donc décidé, monseigneur?

LE DUC DE REICHSTADT.

Causons d'abord. Êtes-vous prêt?

CHAMBERT

ouvre un tiroir, y prend un papier :

Voici le passeport. Il n'est pas aussi flatteur pour vous que pour moi, je vous en avertis. Je deviens un savant distingué et vous êtes mon valet de chambre. Le monde renversé, quoi ! Ça vous va-t-il ? Quand je vous dirai : « Beppo, mon garçon, brossez mon chapeau, s'il vous plaît », il faudra tâcher de ne pas avoir l'air trop surpris.

LE DUC DE REICHSTADT,

rendant le passeport :

A la guerre comme à la guerre, monsieur Giusti !

CHAMBERT.

Giusti pour les gendarmes, Chambert pour vous, monseigneur.

LE DUC DE REICHSTADT.

Comment comptez-vous faire, monsieur Chambert?

Le prince, qui veut s'asseoir, inspecte rapidement de l'œil les fauteuils et les chaises. Il finit par s'appuyer légèrement à l'angle du bureau. Bras croisés il écoute,

CHAMBERT.

Nous partons à pied. Bonne saison, bonne route,.. Une voiture, voyez-vous, ça tire l'œil. Sbires, douaniers, gendarmes, toute cette engeance arrive au coup de fouet du postillon, comme des chiens à la curée. Donc, pas de voiture : nos jambes : et pour tout bagage, ce que vous voyez là, pendu au mur : une boîte. un filet à papillons. A la première alerte, vite, un saut dans le bois, dans le pré, et l'on gagne du pays à la poursuite de l'innocent coléoptère... Ingénieux, n'est-ce pas?

LE DUC DE REICHSTADT.

Et où allons-nous?

CHAMBERT.

A Trieste, monseigneur.

LE DUC DE REICHSTADT.

Pourquoi Trieste?

CHAMBERT.

Parce qu'on vous guettera sûrement à Strasbourg ou à Bâle.

Une fois à Trieste, ça ira tout seul. Le comte de Survilliers a envoyé là-bas un bateau de commerce qui s'ennuie à vous attendre. De Trieste, droit à Rochefort. Là, tout est préparé. Les Charentes sont restées fidèles à l'Empire. Paysans et marins, tout le monde vous fera fête. Le préfet est du complot, le général aussi, un brave de la vieille garde. Nous déployons notre drapeau, nous marchons sur Paris. Oh! ça ne traînera pas, allez! A Niort, à Poitiers, à Bourges, les garnisons sont gagnées. Ce sera comme au retour de l'île d'Elbe... A Orléans, c'est un ami qui commande : vous verrez quels arcs de triomphe! A Paris, il y aura peut-être un coup de chien. Mais les bonapartistes ont la main dans toutes les sociétés secrètes. Ils se chargeront de faire insurger les faubourgs. Soyez tranquillle, je connais ce monde-là : des révolutionnaires, pardieu! mais de bons patriotes. D'ailleurs, la Révolution et l'Empire ont fait la paix aux Cent Jours. Vous pouvez compter sur eux. Ils vous mèneront, tambour battant, aux Tuileries...

LE DUC DE REICHSTADT.

C'est trop beau, tout ça. Ces amis inconnus, prêts à marcher, à se faire tuer pour moi!... Ça existe donc, le dévouement, monsieur Chambert?

CHAMBERT.

Ça existe. Moi, c'est depuis 1814... Je vais vous dire. J'étais conscrit, je partais. Le roi d'Espagne nous passa en revue dans la cour du Carrousel. Vous étiez là, près de lui, si mignon, si crâne, avec vos yeux bleus et vos cheveux d'ange! Vous m'avez souri, quand j'ai défilé devant vous, vous m'avez salué de la main. Ce jour-là, monseigneur, je me suis donné à vous!

LE DUC DE REICHSTADT.

Vous avez donc fait la campagne de France?

CHAMBERT.

Un peu que je l'ai faite! Blessé à Montmirail, décoré à Montereau.

LE DUC DE REICHSTADT.

Et depuis?

CHAMBERT.

Depuis, je végète. Louis XVIII m'a mis à pied, naturelle-

ment. Et moi, je n'ai plus su que devenir. Quand on a une fois tâté de la guerre, et qu'on y a pris goût, on n'est plus bon à autre chose. J'ai conspiré pour tuer le temps. J'ai conspiré contre les Bourbons de la branche aînée : j'ai conspiré contre Louis-Philippe. J'ai clabaudé dans les clubs, j'ai banqueté, j'ai fait le tour de la Colonne en chantant *la Varsovienne*. En février dernier, — il y a juste un mois, — j'ai lâché Vienne un moment pour travailler contre le pape, en Romagne. La chose a mal fini, comme vous savez ; j'ai même passé là un assez mauvais quart d'heure : pris les armes à la main, jugé, condamné à mort par vos amis les Autrichiens, évadé... oh ! tout juste à temps. Cinq minutes plus tard, frrrt ! plus de Chambert ! Et me voici revenu dans la gueule du loup, prêt à jouer une nouvelle partie.

LE DUC DE REICHSTADT

se lève, tend la main à Chambert :

Brave cœur !... Eh bien ! c'est entendu, mon ami, nous essaierons.

CHAMBERT.

Bravo ! Mais pourquoi pas tout de suite, monseigneur ? Votre déguisement est prêt. Et sur mesure encore ! Un carbonaro de mes amis, qui travaille pour le tailleur de la cour, m'a renseigné. Voulez-vous voir ?

LE DUC DE REICHSTADT.

Impossible aujourd'hui : un rendez-vous...

CHAMBERT

cligne de l'œil :

Une histoire de femme ? Compris. Quel jour, alors ?

LE DUC DE REICHSTADT.

Venez chez moi demain, à l'heure de la parade. Je donnerai des ordres pour qu'on laisse entrer le signor Giusti, entomologiste. J'aurai eu le temps de réfléchir d'ici là, de combiner mon évasion... Nous arrêterons quelque chose pour le soir même.

CHAMBERT.

Bien, monseigneur.

LE DUC DE REICHSTADT

va sortir. Il revient sur ses pas :

Vous m'avez dit que vous étiez décoré. Est-ce que vous ne pourriez pas me montrer votre croix de la Légion d'honneur. Excusez mon enfantillage ; je l'ai vue briller de loin sur des uniformes. Je ne l'ai jamais tenue dans la main.

CHAMBERT.

On va vous contenter.

Il fouille dans un tiroir, ouvre une boîte à double fond, déplie un papier, donne la croix au prince :

Voilà la chose, monseigneur.

LE DUC DE REICHSTADT

considère un moment la croix, ses yeux se mouillent :

C'est pourtant avec ce bout de ruban et cette babiole d'un sou que mon père a fait des héros, qu'il a conquis le monde... Oh ! la gloire ! la gloire !

Il baise dévotement la croix et la remet à Chambert :

A demain !

DEUXIÈME HEURE

I

Le boudoir d'Olga de Melk. Un cabinet ancien, peint et lambrissé dans le goût du dernier siècle : couleurs tendres, moulures fines ; rien que des courbes délicates, d'une élégance voluptueuse. Une cheminée basse où les genoux se rapprochent, un canapé large et profond avec des coussins en duvet qui invitent au plaisir.

Enveloppée d'un ample peignoir crème à manches pagode, décolleté en pointe, coiffée plat avec des tresses relevées en coques et nouées au chignon d'un flot de rubans mauves, Olga est assise, allongée à demi sur le canapé.

Le duc de Reichstadt est près d'elle ; dans une attitude d'abandon heureux, il songe, renversé sur les coussins.

OLGA DE MELK

appuie la tête à son épaule, le regarde :

Qu'avez-vous, Franz ? que se passe-t-il ? Vous n'êtes pas le

même, aujourd'hui. Il n'y a pas une heure que nous sommes ensemble, et c'est la troisième fois que je vous prends à regarder la pendule. Les minutes vous pèsent, n'est-ce pas?

LE DUC DE REICHSTADT.

Quelle idée!... Comme si vous ne connaissiez pas ma vie, comme si vous ne saviez pas à quel point je suis esclave... Et les moments trop courts que je puis arracher à mes geôliers, vous prenez plaisir à les gâter par vos inquiétudes. Quand serez-vous raisonnable, ma chère Olga?

OLGA DE MELK.

Quand je ne vous aimerai plus, mon ami... Pardonnez-moi, Franz. Mon bonheur est si grand, voyez-vous! J'ai toujours peur qu'il ne m'échappe. C'est trop beau, et c'est trop coupable aussi. Le châtiment viendra!

LE DUC DE REICHSTADT.

Bon! de la morale, maintenant! Quel besoin avez-vous de vous tourmenter, mon amie?... Vous ne prenez pas garde que vos remords sont un péché aussi, un péché contre l'amour.

OLGA DE MELK.

C'est pourtant vrai : je souffre, je vous fais souffrir, et ces souffrances vous éloignent de moi. Qu'y faire? Ah! je le vois bien, je ne sais pas vous aimer!

LE DUC DE REICHSTADT.

Mais si, mais si. Vous vous calomniez. Vos lèvres sont les plus éloquentes du monde. Et vos bras, croyez-vous qu'ils ne sachent pas m'étreindre? Olga, je vous en prie, ne perdons pas notre temps à nous quereller. Regarde-moi... plus près... ton âme, donne, que je la prenne toute sur ta bouche.

Il l'embrasse.

Et maintenant, ne m'en veuillez pas, si je vous dis adieu. Il le faut.

Il se lève, défripe la jupe de sa redingote, renoue sa cravate, fait passer le pli du jabot entre les boutons d'or de son gilet, consulte la glace, revient vers

OLGA DE MELK,

qui l'attire à elle, l'oblige à s'asseoir de nouveau :

Une minute encore, je t'en prie, Franz; rien qu'une mi-

nute ou deux... Souviens-toi, à nos premiers rendez-vous... dans la maison de Floridsdorf; j'étais novice encore; j'avais honte; j'avais peur. A peine arrivée, j'aurais voulu partir. Tu me retenais alors, tu m'emprisonnais dans tes bras. Il y a six mois à peine! et déjà les rôles ont changé... Je t'en supplie, Franz, ne t'en va pas... Si tu savais! Quand tu n'es plus là, c'est le néant, c'est la mort. Je te cherche, je t'appelle, je respire l'odeur de tes cheveux au pli des coussins, je baise mes mains où tu les as baisées... Oh! que je t'aime, Franz! Je suis folle de toi, folle!

LE DUC DE REICHSTADT

l'a écoutée d'abord d'un air distrait; l'émotion le gagne peu à peu:

Olga! ma chère Olga!...

Sa voix tremble; il se détourne pour essuyer une larme.

OLGA DE MELK.

Tu pleures, toi aussi. Pourquoi?... Franz! vous me cachez quelque chose... Ce que vous m'annonciez tantôt, ce voyage à Gratz pour quelques jours... est-ce bien vrai que c'est pour quelques jours seulement?

LE DUC DE REICHSTADT,

avec un sourire forcé:

Mettons une semaine; voyons, cela vaut-il la peine de s'inquiéter?

OLGA DE MELK,

les mains nouées autour du cou de son amant, l'oblige à la regarder en face:

Votre bouche essaie de me tromper, mais vos yeux ne savent pas mentir. Vous êtes fatigué de moi, Franz, vous m'abandonnez...

LE DUC DE REICHSTADT.

Vous abandonner! moi! Je ne vous ai jamais aimée davantage...

OLGA DE MELK.

Je voudrais vous croire... et pourtant... cet air préoccupé... A quoi pensez-vous? Sûrement il se passe quelque chose dans votre vie, quelque chose de grave. Je vous en

prie, Franz, dites-moi tout, ne me traitez pas comme une enfant, comme une poupée. Suis-je donc moins qu'une sœur pour vous, moins qu'une amie... que vous hésitiez à me livrer vos secrets ?

LE DUC DE REICHSTADT.

Eh bien ! c'est vrai, Olga ; ce que ma tendresse, ma tendresse seule, vous cachait, vous l'avez deviné : je vous quitte pour un peu plus de temps que je n'avais d'abord osé vous le dire. Je vous quitte... entendons-nous... je ne vous abandonne pas. Près ou loin, je suis vôtre. Deux mois, trois mois d'absence au lieu d'une semaine, qu'est cela quand on est unis pour toujours ?

OLGA DE MELK.

Pour toujours !... Et où allez-vous, Franz ?

LE DUC DE REICHSTADT.

Au rendez-vous que le destin m'assigne : en France, aux Tuileries !

OLGA DE MELK.

Aux Tuileries ?

LE DUC DE REICHSTADT,

résolument :

Sans doute. Pensiez-vous donc que je me contenterais de la vie ridicule que j'étais condamné à mener ici ? Me preniez-vous pour un de ces archiducs... de ces princes de carrousel ?... Il n'a que trop duré, ce mensonge ! Demain, j'aurai rompu ma chaîne...

OLGA DE MELK.

Pour aller au-devant d'une autre plus pesante, peut-être... Pardonnez-moi, Franz, mais cette aventure me fait peur... Je crois voir au bout le cachot du prisonnier d'État, la mort !...

LE DUC DE REICHSTADT.

Que parlez-vous de mort ? Il me semble que je vais commencer à vivre !

OLGA DE MELK.

Mais cette évasion... Surveillé comme vous l'êtes, comment ferez-vous ? Vous ne serez pas seul, au moins ? Quel tourment, grand Dieu ! jusqu'à ce que je vous sache en sûreté !...

LE DUC DE REICHSTADT.

Tranquillisez-vous, mon amie. C'est un Français qui m'accompagne, un ancien soldat de mon père, un brave. Demain, chez moi, nous prendrons les dernières dispositions. Et avant la nuit, en route !

OLGA DE MELK.

Que c'est loin, Paris ! et que c'est long, trois mois !... Que je vais souffrir ! que je souffre !... Franz, je vous en prie, retardez votre départ. Dans quelques jours, quand je serai plus forte, nous nous dirons adieu. Maintenant, je ne peux pas !

LE DUC DE REICHSTADT.

J'ai donné ma parole, ma chère Olga. Impossible de retarder d'une heure.

OLGA DE MELK.

Eh bien ! s'il faut partir, partons ensemble. Prenez-moi, Franz ! prends-moi ! Je couperai mes cheveux ; je m'habillerai en homme. Je serai ton lieutenant, ton page... Veux-tu dis?

LE DUC DE REICHSTADT.

Tête folle !

Il l'embrasse longuement.

Allons, un peu de courage. Il le faut. Ne pleurez pas, je vous en prie !

Il l'embrasse encore :

A bientôt, mon amie ! à bientôt !

Olga essaie de le retenir ; il s'arrache de ses bras et sort sans se retourner.

II

OLGA

demeure un moment anéantie, la tête dans les coussins. Elle se soulève, elle appelle :

Franz !... Franz !... Il est parti. Hélas ! je ne le verrai plus. Emprisonné, s'il échoue, fusillé peut-être : et, s'il réussit, perdu quand même, mort pour moi. Je le connais, l'ivresse du pouvoir, la folie de la gloire me le prendront : il ne m'aimera plus !

Elle pleure.

C'est ma faute. J'aurais dû me mettre en travers de cette

porte, l'obliger à me briser pour sortir. Il aurait hésité. Maintenant, c'est fini! Demain... oh! ce demain!

Elle réfléchit, et une lueur d'espoir lui apparaît, faible encore, indistincte :

Si quelque événement imprévu pouvait survenir, bonheur, malheur, tout m'est égal, pourvu qu'il reste!

La pensée devient plus précise :

Le prince est surveillé de près. Si la police pouvait avoir l'éveil!

La pensée est si nette maintenant qu'elle lui fait peur. Elle recule :

Le dénoncer, moi! le trahir? Non! ce serait trop affreux!

Elle réfléchit encore :

Pourtant, ce serait son salut. Il en serait quitte pour une réprimande de l'Empereur, pour une disgrâce de quelques heures... Peu de chose en somme. Et cet échec le guérirait peut-être du mal de l'ambition; il m'appartiendrait tout entier.

Olga s'oublie un moment dans ce rêve d'un bonheur sans mélange. Mais presque aussitôt une pensée l'inquiète.

S'il venait à savoir que c'est moi qui l'ai livré!

Elle voit, elle entend la colère de son amant, elle sent peser sur elle le mépris de son regard.

Oui, mais comment le saurait-il?... Je ne suis pas seule dans le secret, et, d'ailleurs, la police n'a-t-elle pas ses espions?... Non, je n'ai rien à craindre Un mot à écrire, et Franz me reste!

Elle va à son bureau, écrit quelques lignes, met la lettre sous enveloppe.

Pour plus de sûreté, je vais la porter moi-même à son adresse.

Elle sonne. Une femme de chambre arrive.

Habillez-moi, Sophie : une robe de ville, n'importe laquelle, vite!

SOPHIE.

Madame désire-t-elle que je donne l'ordre d'atteler?

OLGA DE MELK.

Inutile; je sortirai à pied.

Sophie s'en va. Olga tire un médaillon de sa poitrine, le porte à ses lèvres :

Pardonne-moi, Franz. Je t'aime trop pour ne pas te trahir !

TROISIÈME JOURNÉE

PREMIÈRE HEURE

I

A Vienne. — La chambre à coucher du duc de Reichstadt, à la Burg. Mobilier de sous-lieutenant : des cartes de géographie aux murs, une panoplie, deux armoires-bibliothèques, un lit, un bureau ; et, sur le bureau, quelques livres.

Divinité du lieu, un portrait de l'Empereur en uniforme des chasseurs de la garde, préside, commande, du haut de son cadre. C'est un Napoléon retour de Russie, empâté, blafard, l'épaule ronde, comme écrasé déjà, marqué du doigt par le destin ; imposant tel quel, plus vivant, semble-t-il, en face de la figure pâle qui végète dans son ombre.

Le duc de Reichstadt cause avec son ami le comte de Prokesch.

LE COMTE DE PROKESCH.

C'est une folie, monseigneur ; une folie et une faute. Conspirer vous diminue. L'acte louche veut l'âme hypocrite. Vous auriez dû épouser loyalement votre destinée, si difficile fût-elle ; vous auriez dû faire votre métier de prince et de soldat, en attendant l'heure de l'action. Elle serait venue, cette heure, croyez-moi : l'Europe, tôt ou tard, vous aurait rendu justice.

LE DUC DE REICHSTADT.

C'est du Plutarque, cela, cher ami. Au point où j'en suis Machiavel est plus utile à consulter. Voyons, est-ce sérieusement que vous me proposez de me signaler à l'attention de

l'Europe en caracolant sur les glacis à la tête de mon régiment ? D'ailleurs, même cette gloire modeste, les gens d'ici n'ont pas voulu me la laisser. Encore une gentillesse de votre ami Metternich. Sous prétexte de santé, sur un rapport du docteur Malfatti, l'Empereur m'a privé de mon commandement. Moi qui aurais voulu mourir sur un champ de bataille, je n'ai même pas la permission de m'enrhumer sur un champ de manœuvres.

LE COMTE DE PROKESCH.

Vous avez été malade, ces temps-ci, monseigneur. Pourquoi le nier ? Vous êtes souffrant encore. La vie de caserne vous fatiguait. L'Empereur n'a fait que son devoir en vous obligeant à prendre du repos.

LE DUC DE REICHSTADT

hausse les épaules :

Joli remède ! Vous savez bien, vous qui me connaissez, que l'inaction me tue !

LE COMTE DE PROKESCH.

Vous ne pouvez pourtant pas mettre en doute l'affection de l'Empereur.

LE DUC DE REICHSTADT.

L'Empereur m'aime, c'est vrai ; mais il n'a pas son âme à lui : sa conscience appartient aux capucins, sa volonté à Metternich !

LE COMTE DE PROKESCH.

Vous vous faites des idées fausses sur le chancelier. Hier encore, il m'a parlé de vous de la façon la plus flatteuse. S'il vous haïssait au point que vous dites, je lui serais suspect, moi, votre ami. Il ne m'aurait pas offert, comme il l'a fait une mission secrète en Italie...

LE DUC DE REICHSTADT.

Il cherche à vous éloigner de moi, voilà tout...

Après un silence :

Tant mieux, d'ailleurs ! puisque cet éloignement doit être favorable à votre carrière. L'appui du prince est plus avantageux, à cette heure, que l'amitié du duc de Reichstadt.

LE COMTE DE PROKESCH

se lève :

Que voulez-vous dire, monseigneur ? Me feriez-vous l'injure de croire que je pourrais hésiter entre les deux ?

LE DUC DE REICHSTADT

lui tend la main :

Non, mon ami. Pardonnez-moi, je suis nerveux aujourd'hui : je crois que j'ai un peu de fièvre. Vous soupçonner, vous, mon autre moi-même ! Et à quel moment ? Quand nous allons nous quitter, et pour combien de temps !...

LE COMTE DE PROKESCH.

Laissez-moi espérer encore que vous renoncerez à votre escapade. Réfléchissez, monseigneur. N'écoutez pas les conseils de votre impatience. Vous qui voulez commander à un peuple, apprenez d'abord à vous maîtriser vous-même.

LE DUC DE REICHSTADT.

Trop tard, mon ami. J'aurai peut-être quitté Vienne avant vous. Adieu. Si je tombe sous les balles — hélas ! sous les balles françaises, — si je disparais comme mon père, déporté, voué à la mort lente de l'exil, souvenez-vous de moi comme de quelqu'un qui vous a tendrement, profondément aimé ! Je languissais obscur, replié sur moi-même. Votre loyauté a forcé ma confiance. Grâce à vous, j'ai pu entendre pour la première fois le son de ma pensée... Embrassons-nous, Prokesch. Adieu !

LE COMTE DE PROKESCH.

Adieu, monseigneur !

II

Le comte de Prokesch sort.

LE DUC DE REICHSTADT

va à son bureau, prend une carte de géographie, l'étale sur une table. C'est une carte routière de la France. Étape par étape, le duc jalonne sa marche de prétendant, de Rochefort à Paris ; il calcule le chiffre probable des troupes dont il pourra disposer à son entrée

en campagne, la force des garnisons qu'il pourra racoler au passage :

C'est une question de vitesse. Il faudra bien quelques jours au gouvernement pour se reconnaître, pour mettre ses troupes en mouvement sans affaiblir la capitale. Pendant ce temps, je marche... Les magasins de Rochefort doivent être largement pourvus, ils fourniront à l'intendance. Les réquisitions feront le reste.

D'ailleurs, tout dépendra de la première rencontre, de l'état moral des régiments qui seront envoyés contre nous. Je ferai comme mon père à Grenoble : je présenterai ma poitrine aux baïonnettes. Si un régiment tourne, c'est fini : l'armée est avec moi...

Il pose la plume, repousse la carte, croise les bras, réfléchit.

La force n'est rien dans une entreprise de ce genre. Il faut parler à l'imagination du peuple, au cœur des soldats.

Le prince s'exalte. Il ébauche une proclamation. Les idées frémissent, les phrases se pressent en tumulte sur ses lèvres.

On frappe à sa porte. Il s'arrête pour écouter.

C'est

WILHELM,

le valet de chambre :

Une dame demande à parler à monseigneur. J'ai refusé de la laisser entrer : elle insiste.

LE DUC DE REICHSTADT.

Son nom ?

WILHELM

Elle n'a pas voulu le dire, monseigneur.

LE DUC DE REICHSTADT

se fâche :

La consigne est formelle ; je n'y suis que pour M. Giusti.

OLGA DE MELK

ouvre sans frapper, vivement :

Pardonnez-moi de forcer votre porte, monseigneur.

LE DUC DE REICHSTADT

congédie Wilhelm :

Personne maintenant, entendez-vous ?

OLGA DE MELK.

aussitôt Wilhelm sorti :

Partez, monseigneur ; ne perdez pas une minute ; la police est avertie de votre projet d'évasion.

LE DUC DE REICHSTADT.

Comment le savez-vous ?

OLGA DE MELK.

troublée :

Qu'importe ? Fuyez, vous dis-je.

LE DUC DE REICHSTADT.

Vous me reteniez hier, vous vous désespériez de me voir partir. Qui vous dit que je n'aie pas renoncé à vous quitter ?

OLGA DE MELK.

C'est vrai, Franz ? Vous avez eu pitié de moi ? vous restez ?... Oh ! qu'ai-je fait, mon Dieu ! qu'ai-je fait ?

LE DUC DE REICHSTADT.

Quoi ? Parlez, Olga, expliquez-vous.

OLGA DE MELK

se jette aux pieds du prince :

Pardon, monseigneur, pardon ! Eh bien !... comment dire cela ?... Eh bien ! quand vous m'avez quittée hier au soir, j'ai perdu la tête ; la pensée de votre départ m'affolait. Je vous ai dénoncé, Franz ! j'ai écrit au ministre de la police... C'est affreux, n'est-ce pas ?

LE DUC DE REICHSTADT

la repousse :

Malheureuse ! misérable !

OLGA DE MELK

se traîne aux pieds du prince :

Monseigneur !... Franz !

LE DUC DE REICHSTADT.

l'oblige à se relever :

Assez de comédie, madame. Je comprends ce que vous êtes venue faire ici, ce matin. Ce n'était pas assez que la police fût avertie de mon projet : il fallait qu'elle pût me pren-

dre en flagrant délit, après un commencement d'exécution : « Fuyez, monseigneur! Fuyez!... » et des larmes, tout... C'est très bien machiné. On a donc promis un bel avancement à M. de Melk, ou bien serait-ce que vous avez quelque note de couturière en retard?.. Et moi qui croyais en vous, moi qui vous adorais! pauvre dupe!

OLGA DE MELK

essaie de mettre la main sur la bouche du prince, qui l'écarte :

Taisez-vous! Vous me tuez, Franz!... Des insultes de vous à moi! Mais regardez-moi donc! Ai-je la figure d'une espionne?

LE DUC DE REICHSTADT.

Qu'êtes-vous, alors? Quelle idée vous faites-vous de l'amour? Vous prétendez m'aimer, et, pour ne pas vous priver de quelques rendez-vous, pour ne pas perdre quelques minutes de plaisir, vous me vendez, vous brisez ma vie, vous retardez peut-être les destinées du monde!

OLGA DE MELK.

Et que m'importent le monde et ses destinées? Je vous perdais; je n'ai pensé qu'à vous garder. J'ai péché, c'est vrai, mais je n'ai péché que par excès d'amour. Pardonnez-moi, Franz!

Elle prend la main du prince, elle essaie de la porter à ses lèvres.

LE DUC DE REICHSTADT

la repousse encore :

Je ne m'appelle pas Franz, madame. Je m'appelle Napoléon.

OLGA DE MELK.

Vous me condamnez! Un jour viendra peut-être où vous me comprendrez... Ce jour-là, si vous avez besoin d'être aimé, d'être consolé, faites-moi signe. Je serai là, toute et toujours à vous.

Olga sort en envoyant un dernier baiser au prince, qui, gravement, la salue.

III

LE DUC DE REICHSTADT

se laisse tomber dans un fauteuil :

Que faire maintenant?

Il se lève.

Allons! peut-être est-il encore temps de fuir?

On frappe à la porte.

WILHELM.

Son Excellence le ministre de la police demande la faveur d'être reçu par Votre Altesse.

LE DUC DE REICHSTADT.

La faveur!... C'est bien : faites entrer.

LE MINISTRE DE LA POLICE.

Excusez-moi, monseigneur. Une lettre de l'Empereur m'ordonne d'informer officieusement sur une tentative de désertion en temps de paix dont Votre Altesse se serait rendue coupable. Avant de donner à cet incident les suites qu'il comporte, Sa Majesté voudrait obtenir votre aveu. La franchise de votre confession, la sincérité de vos regrets, plaideront, je l'espère, votre cause auprès d'Elle.

LE DUC DE REICHSTADT.

C'est vrai, monsieur; vos renseignements sont exacts : j'ai cherché à fuir. Je ne nie pas la tentative : je ne la renie pas non plus. Je suis prêt à recommencer demain. Je vous autorise à le répéter à l'Empereur : ce qu'il me reproche comme un crime, je le considère comme un devoir. Je n'aurai donc pas recours à sa clémence. Des juges! c'est tout ce que je demande. Je m'expliquerai devant eux.

LE MINISTRE DE LA POLICE.

Voilà de fières paroles, monseigneur, mais qui resteront sans effet. Votre naissance vous met au-dessus des juridictions communes. Le rescrit impérial qui vous a fait entrer dans la famille régnante vous rend uniquement justiciable de Sa Majesté, justiciable de sa sévérité et même, si tel est son bon plaisir, de sa miséricorde... Rassurez-vous, cependant, on ne vous graciera pas malgré vous. L'Empereur met une condition à son indulgence. Sa Majesté ne lèvera les arrêts qu'elle vous inflige jusqu'à nouvel ordre, que si vous consentez à lui donner par écrit votre parole d'honneur de ne plus faire acte de prétendant à la couronne de France.

LE DUC DE REICHSTADT.

Ce sera donc les arrêts perpétuels. Petit changement, en

réalité : « Ne suis-je pas prisonnier depuis dix-sept ans ? Heureusement la Révolution marche ; elle délivrera tôt ou tard le fils de Napoléon ».

LE MINISTRE DE LA POLICE.

Prenez garde, monseigneur. Vous n'êtes pas seul impliqué dans cette malheureuse affaire. N'aggravez pas la situation déjà fâcheuse de votre complice. Prenez garde !

LE DUC DE REICHSTADT.

Quel complice ? Je ne vous comprends pas...

Le prince s'arrête brusquement : il écoute : de la rue arrive, à peine distinct, le bruit d'une musique militaire. Le bruit croît, se rapproche : c'est une marche ; les cuivres jettent la cadence et là-dessus, en broderie légère, volent les arpèges des fifres, les roulades des hautbois, c'est l'heure de la parade, l'heure du rendez-vous avec Chambert.

Musique en tête, la garde montante débouche dans la cour de la Burg. Les échos vibrent, les sonorités triomphales s'épanouissent en gerbe, mêlées aux tourbillons de poussière, à l'essor tumultueux des pigeons familiers qui viennent battre de l'aile aux carreaux.

Chambert va venir. Comment l'avertir du guet-apens ?

Le prince y songe. Et, brusquement des voix s'élèvent dans l'antichambre, le tapage d'une altercation se fait entendre à travers la porte. Puis, presque aussitôt, le fracas d'un coup de pistolet.

Le prince se lève, saisit un poignard dans sa panoplie.

En même temps, la porte s'ouvre.

IV

CHAMBERT

se présente, les menottes aux mains, entre deux sbires.

Excusez cette algarade, monseigneur. J'ai voulu donner une leçon à ces drôles. J'ai manqué mon coup. Le dernier, peut-être. C'est dommage !

LE DUC DE REICHSTADT.

Nous sommes pris, mon pauvre ami !

CHAMBERT.

Oui, la souricière était bien tendue.

LE MINISTRE DE LA POLICE.

Ce serait plutôt à moi de m'excuser, monseigneur. Mes agents ont manqué monsieur chez lui. Dans la rue, l'opération était chanceuse. Monsieur est un homme de ressource; il l'a prouvé tout à l'heure...

CHAMBERT.

La tête est solide encore, mais la main tremble. J'ai visé de travers...

LE MINISTRE DE LA POLICE.

La justice autrichienne a déjà un compte à régler avec vous, monsieur Chambert. Vous avez été condamné à mort le 25 février de la présente année. La cour martiale décidera demain de votre sort.

CHAMBERT.

Connu, mon sort. Brran!... Au fait, j'aime mieux ça que de moisir au Spielberg. Allons, adieu, monseigneur! Je serrerais volontiers votre main, si ces messieurs n'avaient eu la précaution de serrer la mienne... à leur manière.

LE DUC DE REICHSTADT.

Mon pauvre ami... quel remords! C'est moi qui vous ai livré. J'ai parlé, on m'a trahi!

LE MINISTRE DE LA POLICE.

Trahison à peu près inutile, monseigneur. Depuis votre visite chez monsieur, nous avions l'œil sur vous et sur lui. S'il nous avait échappé cette fois, il ne serait pas allé bien loin!

LE DUC DE REICHSTADT.

N'importe! c'est à cause de moi, c'est pour moi que ce brave garçon va mourir!

CHAMBERT.

Pour vous et pour celui-là!

Il désigne de la tête le portrait de l'Empereur.

Soyez tranquille, monseigneur, je montrerai à ces gens-là comment s'y prenaient pour passer l'arme à gauche les conscrits de 1813.

Il commande aux sbires :

Allons, vous autres, en avant, marche! Vive l'Empereur!

LE MINISTRE DE LA POLICE

fait signe aux sbires de ne pas bouger :

Vous êtes bien pressé, monsieur Chambert. Attendez. J'ai encore un mot à dire à monseigneur; un mot qui vous intéresse.

Il se tourne vers le duc de Reichstadt :

Cet homme ne mourra pas, si vous tenez à le sauver, monseigneur. La générosité de l'Empereur est prête à s'étendre sur lui. Je suis autorisé à vous en donner l'assurance formelle. Vos arrêts seront levés immédiatement, et la sentence de mort qui frappe Chambert sera commuée en un simple arrêté d'expulsion, si vous consentez à faire ce que l'Empereur vous demande.

CHAMBERT

au prince :

Méfiez-vous! Ces gens-là spéculent sur votre bon cœur. Que vous demande-t-on?

LE MINISTRE DE LA POLICE.

Un engagement signé de ne plus agir en prétendant, sans l'aveu de l'Empereur.

CHAMBERT.

Votre abdication? Jamais!... Et monsieur comptait peut-être sur ma lâcheté pour vous attendrir! Mauvais calcul. Ne pensez pas à moi, monseigneur. Ma carcasse est sans importance. J'ai joué ma tête: je paierai. Soyez tranquille! D'autres se dévoueront après moi. Les Chambert ne manquent pas en France. Adieu, monseigneur!

Chambert va sortir;

LE DUC DE REICHSTADT

l'arrête :

Attendez, mon ami : ne me quittez pas! L'Empereur m'a donné droit de vie ou de mort sur vous. C'est comme si j'étais du peloton d'exécution, si j'avais le canon de mon fusil braqué sur votre poitrine. Et il faut que je lâche la gâchette! C'est horrible. Je ne peux pas m'y résoudre.

CHAMBERT.

Baste! ce n'est qu'un moment! C'est comme moi, au premier Prussien que j'ai crevé, à Montmirail! Je le vois

encore : un blondin aux yeux bleus, un conscrit : sa lèvre tremblait sous sa moustache ; je ne pouvais jamais me décider à l'enjamber. Les autres, je n'y ai même pas fait attention.

LE DUC DE REICHSTADT.

Oui, mais c'était l'ennemi ; c'était la bataille. Tandis qu'ici, de sang-froid... et vous encore ! vous ! un Français, un ami !

CHAMBERT.

Si votre père y avait mis tant de façons, il n'aurait pas eu un si bel avancement, monseigneur !... Avez-vous jamais pensé au nombre de cadavres qu'il a laissés derrière lui sur sa route ? Calculez : trente mille à Eylau seulement, cinquante mille à Lutzen, soixante mille à la Moskowa. Et vous hésiteriez, vous son fils, vous son héritier, devant une seule mort, dont vous n'êtes même pas responsable ?... Un homme ! qu'est-ce que la vie d'un homme, en balance avec les destinées d'un pays ?... On ferme les yeux, on passe !

LE DUC DE REICHSTADT,

la voix éteinte :

Ah ! le cœur me manque, mon ami. Est-ce infirmité physique, ou défaillance morale ? Je ne peux pas, je ne peux pas !

CHAMBERT.

Défaillance morale, vous, un Napoléon ? Impossible. Non, c'est le tempérament, c'est l'estomac. Vous êtes tout pâle, monseigneur ! Avalez-moi une goutte de raide, ça vous remettra. Un verre de cognac, allons, nous trinquerons ensemble avant de nous quitter. Nous boirons à la gloire, à la France.

LE DUC DE REICHSTADT.

Du courage, j'en ai... oui, j'en aurais, je crois, à l'occasion, autant qu'un autre. A cheval, à la chasse, j'ai été en péril de mort plus d'une fois sans sourciller... Ah ! s'il ne s'agissait que de moi ! Mais sacrifier une vie humaine, je ne sais pas, je ne peux pas m'y décider. Ma conscience refuse, mes nerfs se révoltent. Pardonnez-moi, Chambert ! Ah ! j'ai honte ! J'avais plus d'énergie autrefois. Enfant, je me souviens, j'ai lutté, je me suis débattu contre mes geôliers. J'étais comme une petite bête obstinée qui mord

les barreaux de sa cage. Qu'a-t-on fait de moi! Que suis-je devenu! C'est l'isolement, c'est l'inaction qui m'ont tué. J'ai trop réfléchi. La défiance où j'étais des autres m'a rendu défiant de moi-même. Je ne sais plus vouloir, je ne peux plus agir. Cette épreuve me juge. Triste ambitieux, mauvais prétendant, celui qui hésite au premier pas, qui recule au premier obstacle! Que deviendrais-je une fois en France, à la tête d'un parti, lancé en pleine guerre civile? Mieux vaut abdiquer, abdiquer tout de suite.

Il s'assoit à son bureau, écrit.

CHAMBERT.

Ne faites pas ça, monseigneur. Je vous en supplie. Coupez-vous la main, plutôt que de signer.

LE DUC DE REICHSTADT

signe.

J'aurai été empereur pendant cinq minutes, puisque j'ai exercé le droit de grâce. J'aurai sauvé une tête.

CHAMBERT.

Ma tête à moi? Peuh! Ce n'était pas la peine.

LE DUC DE REICHSTADT.

La tête d'un héros!

Il remet l'engagement signé au ministre de la police :

Vous me répondez de la liberté de cet homme?

LE MINISTRE DE LA POLICE

s'incline; il fait signe aux sbires, qui enlèvent les menottes au prisonnier.

L'Empereur a votre parole; vous avez la sienne. Dès ce soir, M. Chambert prendra le chemin de la frontière française.

CHAMBERT.

La frontière, à quoi bon? Il n'y a plus de France, puisqu'il n'y a plus d'Empereur!

LE DUC DE REICHSTADT.

Adieu, mon ami!

Il l'embrasse.

CHAMBERT.

Adieu, monseigneur... Adieu, mon pauvre enfant!

Chambert se retire, escorté des deux sbires. Le ministre de la police prend congé à son tour.

Resté seul,

LE DUC DE REICHSTADT

va vers le portrait de Napoléon, le contemple un moment, puis se laisse tomber sur le canapé. Il pleure. Larmes brûlantes, silencieuses.

Des minutes passent. La pâle lumière d'octobre s'affaiblit, s'attriste aux carreaux de la chambre. Le soir vient. Le prince s'éveille, sonne. Puis, à Wilhelm qui entre :

Donnez l'ordre à Karl de seller Fingal.

WILHELM.

Sortir à cette heure et par un temps pareil! Monseigneur n'y pense pas!

LE DUC DE REICHSTADT.

Faites seller Fingal.

WILHELM.

C'est que monseigneur ne se rend pas compte... Il a plu toute la nuit... Et monseigneur avait la fièvre ce matin... Monseigneur veut se tuer!

LE DUC DE REICHSTADT.

Faites seller Fingal!

DEUXIÈME HEURE

I

A cheval.

Dans la rue, à travers l'encombrement des *Droschken*, des voitures de maître, des lourdes bêtes charretières caparaçonnées de cuivre, à travers la foule qui se range, curieuse du cavalier qui passe.

Des têtes se découvrent devant le duc de Reichstadt, des regards de femme se lèvent vers lui, l'accompagnent. Le prince est en tenue de ville, habit bleu boutonné haut, pantalon de lasting à sous-pieds, chapeau de soie gris haut de forme.

Le piqueur en livrée le suit à la distance réglementaire.

On chuchote sur leur passage.

UN ÉTUDIANT

à son camarade :

Il est bien pâle aujourd'hui, notre petit prince !

DEUXIÈME ÉTUDIANT.

Il paraît qu'il est malade. Il y a plus de huit jours qu'on ne l'a vu à la manœuvre.

PREMIER ÉTUDIANT.

Il doit être plus assidu chez Olga de Melk.

Les étudiants entrent à la brasserie.

Le cavalier poursuit sa route. Il quitte la rue, prend un boulevard ; puis c'est un faubourg, une enfilade interminable de jardins, d'auberges à rouliers ou à matelots ; le Danube enfin, la grande nappe d'eau trouble entre les rives fangeuses.

Machinalement, le prince a franchi le pont, a pris le chemin de Floridsdorf, le chemin de ses premiers rendez-vous avec Olga. Voici le village de banlieue, les guinguettes populaires, les tonnelles du dimanche, et, à l'écart du village, la maison heureuse, la pelouse où ils s'étendaient tous les deux le visage dans l'herbe...

« Olga ! Oh ! cette Olga qui l'a perdu ! »

Le prince éperonne son cheval. Il a hâte de s'éloigner, de mettre de l'espace entre lui et le douloureux souvenir.

Le voilà sur la route d'Enzersdorf, la route plate, indéfiniment plate, qui longe le Danube. Entre les îles vertes du fleuve et les collines moraves, la plaine s'en va, monotone. C'est le Marchfeld, un désert de labours que limite, à peine visible, à l'orient, le feston léger des Carpathes.

Poudreuse, défoncée par le flot de l'émigration slovaque, la route, sillon blanc perdu dans l'ampleur des sillons bruns, se traîne entre deux files d'arbres maigres, tourmentés par le vent. Des essaims de corbeaux se soulèvent çà et là, comme des haillons noirs, retombent lourdement sur la glèbe ; ou bien c'est, tiré par un attelage paisible, le fer d'une charrue dans la terre qui fume.

Et avant, et après, la solitude.

Dans les villages, la vie humaine est comme alentie, gagnée par le sommeil des campagnes.

Avec leurs jardinets en bordure et leurs fenêtres étroites, clignotantes, les maisons semblent se reculer du monde, se cloîtrer comme des chaumières d'idylle derrière des rideaux de verdure et de fleurs. Des tombes s'allongent dans l'herbe du cimetière, à l'ombre de l'église ; des coqs chantent dans la cour d'une ferme, et, au-dessus, des couples de pigeons tracent dans l'air d'amoureux entrelacs.

Le cavalier s'arrête, contemple... Et la vision heureuse disparaît ;

le paysage change, déformé par le rêve, bouleversé par le souvenir. Ces maisons d'idylle, ces maisons vertes, ces maisons roses, elles ont été, il n'y a pas plus de vingt ans, éclaboussées par le sang des batailles; cavaliers et fantassins se sont fusillés, sabrés, exterminés pendant deux jours sur ces chemins, à travers ces guérets où la charrue heurte encore des débris de casques, des tronçons d'épées. Ces villages, c'est Aspern, c'est Essling! Après le fantôme de l'amour mort, le spectre de la gloire se lève, barre la route au duc de Reichstadt.

Heure par heure, les deux grandes journées revivent devant lui. Bien des fois, depuis deux ans, il est venu, l'histoire en main, contrôler sur place les témoignages, étudier la tactique, prendre la mesure exacte du génie de son père. Méditations exaltées qu'illuminait le reflet de la victoire.

Et maintenant rien! Des ruines, un ciel sans horizon, une vie sans lendemain!

Oh! en finir; s'il osait!... Mourir là, sur ce champ de bataille, sur cette terre sacrée, nourrie du sang des braves, brûlante encore des rayons de la gloire.

Mourir!

Le duc pique des deux, enlève son cheval. Cravachée à tour de bras, mordue par l'éperon, la bête se cabre, révoltée, bondit en avant, traverse en météore la paix endormie des labours.

Les paysans arrêtent leur charrue. Des pâtres étendus autour d'un feu de brindilles, se soulèvent sur leur coude, curieux du spectacle.

UN DES PATRES

se tourne vers son voisin :

De ce train-là, le monsieur sera ce soir à Pest!

UN SECOND PATRE.

A moins qu'il ne couche au cimetière. S'il ne se rend pas maître de son cheval, avant cinq minutes il va piquer une tête dans le Danube.

LE PREMIER PATRE.

C'est un fou! Au lieu de retenir sa bête, il la pousse. Vli! vlan! A coups de cravache, à coups d'éperons!

LE SECOND PATRE.

Il peut être riche, j'aime mieux être dans ma peau que dans la sienne!

Et la course à la mort continue, vertigineuse.

Des femmes sortent des fermes, lèvent les bras au ciel, épouvantées.

Des laveuses, au bord d'une mare, s'étonnent, le battoir en l'air.

UNE DES LAVEUSES.

Il a failli nous tomber dessus. Avez-vous vu cet écart?

UNE AUTRE LAVEUSE.

Ils sont enragés tous les deux, l'homme et le cheval... Pauvre bête! Le sang lui coulait du ventre, comme une fontaine.

PREMIÈRE LAVEUSE.

Et lui! Les dents serrées, pâle comme un mort... Si ç'avait été la nuit, j'aurais juré que c'était le chasseur noir!

Monture et cavalier sont loin. Ils franchissent une haie, un fossé, puis une haie encore. Déjà grandissent devant eux les saules et les trembles riverains du fleuve. L'abîme est là tout proche... Sous la berge à pic, muraille de terre ébranlée, minée par la colère de l'eau, tourne en remous la nappe limoneuse.

Ramassé sur la selle, les éperons au ventre du cheval,

LE DUC DE REICHSTADT

pousse en avant.

Il crie :

Hop! Fingal! hop!

Mais Fingal a flairé l'eau. Il se cabre, pirouette, s'abat à la renverse, se relève.

D'un mouvement involontaire, le prince s'est dégagé, s'est remis en selle.

Lentement, au pas de sa bête fourbue, il a repris le chemin de Vienne.

Dans la plaine confuse où traînent les dernières lueurs du crépuscule, la route s'allonge.

Loin, par-dessus les îles boisées du Danube, sur le ciel occidental, le clocher de Saint-Étienne se profile, géant solitaire, unique habitant de l'étendue.

Le prince songe :

Même à ce jeu-là, je n'ai pas réussi. La vie me repousse et la mort ne veut pas de moi. Que faire?

Tout à coup le vent se lève. Un souffle glacé passe sur les sillons, fait frissonner les feuilles des peupliers au bord de la route.

Le prince frissonne à son tour. Ses dents claquent. Son sang, échauffé par la course, s'est refroidi dans ses veines.

C'est la fièvre, la fièvre clémente, la fièvre libératrice, douce entremetteuse de la mort.

Le prince sera exaucé.

QUATRIÈME JOURNÉE

PREMIÈRE HEURE

I

Schœnbrunn : — la maison de l'été, des fêtes en plein air, des rendez-vous dans les bosquets, des cortèges sur les terrasses, des danses sur les pelouses.

Schœnbrunn : — la nature et l'art combinés ; architectures fleuries, sources canalisées, arbres changés en murailles. L'eau soumise fait son lit dans le marbre, les alignements des façades peintes se continuent dans la perspective des charmilles, et, descendues de l'Olympe, les blanches divinités mêlent leur geste au geste des promeneurs.

Juillet est venu ; la paix enflammée de l'après-midi plane sur le palais, sur les jardins, sur le parc. Dans la cour d'honneur, les aigles dorées resplendissent aux frontons de pierre, les jets d'eau fusent en pluie de diamants au lointain des avenues, et, sur la splendeur bleue du ciel, le portique de la Gloriette dresse le profil de ses arcatures triomphales.

De rares passants animent la solitude des allées : flâneries lentes dans la marge d'ombre que versent les futaies, siestes amoureuses dans le mystère des bosquets, au bruit des endormeuses fontaines.

Cependant, sous les fenêtres du château, à l'angle nord de la façade qui donne sur les jardins, un groupe s'est arrêté : deux femmes du peuple, un bourgeois.

Ils causent.

UNE DES DEUX FEMMES

s'adresse au bourgeois :

Il ne se montrera peut-être pas d'aujourd'hui. Il y a plus d'une heure que je suis là, à guetter. On dit qu'il est plus malade.

LE BOURGEOIS.

Le docteur Malfatti a passé tantôt. Il avait l'air préoccupé.

L'AUTRE FEMME

hausse les épaules :

Que voulez-vous que ça lui fasse, que le prince soit mieux ou plus mal ? Les médecins, ça ne demande que plaies et bosses !

LA PREMIÈRE FEMME DU PEUPLE.

Sans doute ; mais ce n'est pas un malade comme les autres, celui-là. Un prince ! Et si gentil, si mignon !... Si vous l'aviez vu défiler, en tête de son régiment ! C'était son père tout craché : en plus beau !

LA DEUXIÈME FEMME DU PEUPLE.

Mon fils unique est mort à Essling, madame !

Elle s'en va.

LA PREMIÈRE FEMME DU PEUPLE.

Son fils est mort, je ne dis pas. Mais le père du prince est mort aussi. Et sa mère... autant vaudrait qu'elle fût morte. Un orphelin, quoi !

Arrive

UNE GRISETTE.

au bras d'un commis de magasin. Elle salue la femme du peuple :

Excusez-moi, madame ; la chambre du duc de Reichstadt, c'est bien par là ?

LA FEMME DU PEUPLE.

Le balcon et la fenêtre au-dessus de vous, mademoiselle.

LA GRISETTE.

Merci, madame.

Elle regarde.

LE COMMIS DE MAGASIN.

s'impatiente :

Quand tu te seras crevé les yeux !... Les rideaux sont fermés : on ne peut pas voir. Et quand même on verrait !... Le beau spectacle ! Un malade ! Si c'est pour ça que tu m'as fait venir à Schœnbrunn !... Ma parole ! je crois que tu en es amoureuse, de ce duc !

LA GRISETTE,

riant :

Tu es bête !... Encore une minute, et puis nous allons visiter la ménagerie du château.

LE COMMIS DE MAGASIN.

Merci! c'est toujours plein de monde par là... Si tu voulais, je connais un coin dans le parc... C'est comme si on était seuls...

LA GRISETTE.

Y a-t-il des véroniques, au moins?

LE COMMIS DE MAGASIN.

Des véroniques, des myosotis, tout ce que tu voudras... Allons, viens-tu?

Ils s'en vont.

LA FEMME DU PEUPLE.

Déjà cinq heures! Et je n'ai pas encore mis le pot-au-feu... Je me sauve!

LE BOURGEOIS.

Moi aussi. Mais d'ici à ce que je revienne, j'ai bien peur que notre malade...

Ils s'éloignent en causant. Et, à peine ont-ils disparu sous la voûte du château, trois commères arrivent du côté de Hietzing. Elles se plantent devant les fenêtres du prince, regardent.

PREMIÈRE COMMÈRE.

Tout est fermé. On dit qu'il est perdu.

DEUXIÈME COMMÈRE.

Encore une consultation ce matin. Comment voulez-vous qu'il y résiste?

TROISIÈME COMMÈRE.

Le fait est que les médecins, c'est quelquefois pis que les maladies.

PREMIÈRE COMMÈRE.

Si ce qu'on m'a dit est vrai, il n'y a pas de remède.

DEUXIÈME COMMÈRE.

Que vous a-t-on dit?

TROISIÈME COMMÈRE.

Vous me faites peur!

Elle s'approche, met la main en cornet à son oreille.

PREMIÈRE COMMÈRE.

Eh bien! il paraît que la Dame en blanc s'est promenée l'autre nuit dans les corridors de la Burg.

DEUXIÈME COMMÈRE.

Mauvais présage pour le malade ! Si on a vu la Dame en blanc, tout est fini. La mort est là. Les Capucins peuvent préparer une place dans leur caveau.

Les commères passent.

Arrivent deux fantassins du régiment de Gyulay : pantalons bleus à bande blanche, tunique blanche à parements verts ; deux conscrits.

Ils causent.

UN DES FANTASSINS

à son camarade :

Elle m'a donné rendez-vous tout près d'ici, à la Gloriette. J'ai dit que tu viendrais.

DEUXIÈME FANTASSIN.

Pour quoi faire ?

PREMIER FANTASSIN.

Elle a promis d'amener sa payse : une brune. Tu verras. Chacun la sienne. On ira s'asseoir à l'ombre, et, si les petites sont gentilles, on leur offrira une tournée de vin blanc à l'auberge de Hietzing.

DEUXIÈME FANTASSIN.

Parfait. Faudrait voir seulement à ne pas manquer l'appel. Le caporal ne plaisante pas... et il n'y a plus moyen de faire lever la consigne par le colonel. Pauvre petit ! Il est toujours là-haut, malade.

PREMIER FANTASSIN.

Le gentil seigneur ! Les florins lui coulaient des doigts. Pour rien, pour avoir tenu la bride de son cheval, il vous donnait la pièce. Et pas fier ! Il me connaissait par mon nom. Pourvu qu'il en réchappe !

Les fantassins quittent le château, montent par la grande allée, vers la Gloriette.

II

On entend un moment le sable crier sous leurs pas. Le bruit diminue. Il cesse.

L'ombre des charmilles croît insensiblement sur la blancheur des allées.

Des moineaux nichés dans les combles du château se poursuivent au bord des gouttières. Des rondes de moucherons tournent, coupées par le vol léger des hirondelles.

Mais voici venir du côté de Hietzing, pâle sous son ombrelle, une jeune femme en noir. Elle traverse l'allée, s'assoit sur un banc de pierre, logé, en face du château, dans un retrait de la charmille. Elle ferme son ombrelle, pose, près d'elle, sur le banc, un bouquet de tubéreuses qu'elle tenait à la main. Puis elle relève sa voilette et regarde.

C'est

OLGA DE MELK,

changée : plus de lis que de roses, maintenant, sur sa mignonne figure de blonde fripée par le malheur. Et cette inquiétude dans les yeux cernés, cette lèvre qui pèse, comme scellée sur un secret triste! Elle murmure :

Hier, le rideau s'est écarté un peu ; mais il est retombé aussitôt. Je n'ai pas pu le voir. Peut-être serai-je plus heureuse aujourd'hui... Heureuse! C'est bien fini pour moi! Que puis-je espérer? Que puis-je attendre? Son pardon? A quoi bon, s'il ne m'aime plus? Non, je n'espère rien, je n'attends rien. Je voudrais le voir seulement. Oh! sa chère figure! même indifférente, même hostile!... Personne. Peut-être est-il plus mal aujourd'hui. Et on lui a défendu de se lever... Franz! mon Franz!... Malheureuse! C'est tout ce que je sais faire, c'est tout ce que je puis faire, de venir ici chaque jour, lui porter des fleurs. Ces tubéreuses qu'il aimait tant, les reçoit-il, au moins? devine-t-il de qui elles lui viennent? Si je m'étais nommée, il aurait refusé de les prendre...

Elle regarde encore :

Oh! ce rideau!... Il me semble toujours que mon désir va monter jusqu'à mon ami, l'obliger à m'apparaître...

Personne!... L'après-midi s'avance. Je ne le verrai pas d'aujourd'hui!

Elle se lève, envoie un baiser à la fenêtre, se dirige vers le château.

DEUXIÈME HEURE

I

La chambre à coucher du duc de Reichstadt, à Schœnbrunn. Un campement de malade dans une chambre d'apparat, entre des tapisseries de Flandre, sous le regard des amours roses, plafonnant en apothéose, dans un ciel de nacre.

Un lit sans rideaux, une veilleuse sur une table de Boule, toute une officine de remèdes derrière un paravent en laque de Chine. Pas un souvenir aux murs, par un portrait, pas un de ces objets familiers où le passé revient, secourable aux tristesses de l'heure : le décor d'une vie d'hôtel somptueuse et banale.

LE DUC DE REICHSTADT

est couché, tout habillé, sur une chaise longue ; sa tête est appuyée à un oreiller, sa tête pâle où, seul, le regard semble vivre.

Il vient de s'éveiller : il appelle :

Wilhelm !

WILHELM

entre par une porte dérobée :

Monseigneur ?

LE DUC DE REICHSTADT.

Quelle heure est-il ?

WILHELM.

Six heures, monseigneur.

LE DUC DE REICHSTADT.

Six heures, seulement ? Que la journée est lente !

WILHELM.

Monseigneur s'est assoupi, il y a environ trois quarts d'heure.

Il s'éloigne, va préparer une potion derrière le paravent.

LE DUC DE REICHSTADT.

Il n'y a que mes rêves qui vont vite !... J'étais à cheval, lancé à fond de train ; je ne savais pas au juste où j'allais ; je savais

seulement que le but était loin, et j'éperonnais ma bête. Il me semblait que je n'arriverais jamais, et cependant j'avais peur, une peur vague, de ce qui m'attendait au bout de la route... Étrange rêve ! Le même chaque jour. A peine assoupi, la frénésie de partir me reprend, la course folle recommence vers cet inconnu qui m'attire et qui m'épouvante... Inconnu ! Hélas ! je ne le sais que trop, où je vais !

WILHELM

verse la potion dans une tasse, la présente au prince :

C'est l'heure de la potion, monseigneur.

LE DUC DE REICHSTADT

écarte la tasse :

Merci, Wilhelm ; j'en ai assez de leurs drogues.

Il se met à tousser.

WILHELM,

la tasse à la main :

C'est que... vous allez me faire gronder par le docteur. Il m'avait tant recommandé !... Monseigneur n'est pas raisonnable...

LE DUC DE REICHSTADT.

Assez, Wilhelm.

Il tousse encore.

Personne n'est venu me voir, pendant que je dormais ?

WILHELM.

Le docteur est venu. Il est là, dans le salon bleu, avec le capitaine de Mohl.

LE DUC DE REICHSTADT.

Et puis ?

WILHELM.

Son Altesse madame l'archiduchesse Sophie a fait prendre des nouvelles de monseigneur.

LE DUC DE REICHSTADT.

C'est tout ?

WILHELM.

La dame en noir a encore apporté des tubéreuses.

LE DUC DE REICHSTADT.

Donne-les-moi, Wilhelm.

Wilhelm sort, offre le bouquet au prince, qui le respire longuement :

Pauvre Olga! Pauvre cœur en peine!... Je l'ai vue hier, sous le balcon. Comme elle est changée!... Pas autant que moi, pourtant. Le rideau me cachait. J'ai eu un moment l'idée de me laisser voir. Ma figure l'aurait guérie du mal d'aimer. Et puis, il m'a semblé que je ne devais pas... Pourquoi lui gâter l'image qui vit encore en elle, et qui, peut-être, la fait vivre?

Le prince respire encore une fois le bouquet, le baise et le rend à Wilhelm.

Emportez ces fleurs, mon ami : l'odeur est trop violente pour moi

Il soupire, et, à demi-voix :

L'odeur et le souvenir!

A voix haute :

Pas de lettres, ce soir?

WILHELM.

Il n'y a que des journaux dans le courrier de monseigneur.

LE DUC DE REICHSTADT.

Donnez-les-moi.

En lui-même :

Pas de lettres?... Ma mère est en route pour Schœnbrunn : elle n'a pas le temps de m'écrire. Mais Prokesch? Pas de nouvelles depuis un mois. Prokesch m'oublie... à moins que le cabinet noir...

Wilhelm offre les journaux. Le prince les prend, fait sauter une bande :

La France, d'abord. Que dit la *Quotidienne*?

Il parcourt le journal :

On meurt terriblement à Paris. On meurt et on conspire. Le choléra et l'affaire de la rue des Prouvaires... L'interrogatoire continue. Il n'est pas encore question de mon ami Chambert. Mauvais signe : si Chambert n'est pas sur le banc des accusés, c'est qu'il est mort. Le choléra, cette fois, aura travaillé pour mon cousin Louis-Philippe.

Il laisse tomber le journal, en prend un second :

L'*Observateur autrichien*. Voyons... La politique? on connait l'antienne... Une expérience de galvanisme à l'Univer-

sité, honorée de la présence de mon ami Metternich... Le galvanisme appliqué au droit divin, alors?

Il sourit.

Les théâtres... Schüster à la Leopoldstadt dans *Juliette la modiste*. Quelque ineptie... et cette tête de pitre!... Il m'a fait rire cependant, je l'ai applaudi, j'ai travaillé à sa gloire. Mon Dieu, que tout cela est loin!... Loin? Il y a six mois à peine. Il est vrai que, maintenant, mes journées comptent double.

Il reprend le journal, qu'il avait laissé tomber. Il lit :

« Nouvelles de la cour. — Leurs Majestés impériales et royales continuent leur voyage. Elles séjourneront demain à Linz. La santé de Leurs Majestés est excellente... » Meilleure que la mienne, heureusement!

Il pose le journal.

Pauvre grand-père! Pauvre vieil empereur! Comme il prend son métier au sérieux, comme il remplit sa fonction en conscience!... Banquets, illuminations, harangues, et la poussière de la route, et le défilé des présentations, des saluts échangés, dont l'angle est mesuré par le protocole... Il est prêt à tout. C'est un dévoué, c'est un croyant. Rien qu'un chaînon dans la chaîne, et c'est Dieu qui tient le dernier anneau... Pauvre homme! Il m'aimait; il m'a tué sans s'en apercevoir. Me comprendra-t-il, me pardonnera-t-il jamais, comme je lui pardonne?

Le prince reprend sa lecture :

« Son Altesse Sérénissime la duchesse de Parme est arrivée hier à Bruck; elle en est repartie aussitôt après avoir soupé. Elle voyagera toute la nuit, pour hâter son arrivée à Schœnbrunn, auprès de Son Altesse le duc de Reichstadt dont l'état tarde à s'améliorer. »

Il rejette le schall qui couvrait ses jambes, essaie de se mettre sur pied, se rassoit, il appelle :

Wilhelm! Wilhelm!

WILHELM.

Monseigneur?

LE DUC DE REICHSTADT.

Ma mère arrive, Wilhelm. Priez le docteur Malfatti de passer. Je veux lui communiquer la bonne nouvelle.

WILHELM

sort et rentre presque aussitôt en annonçant :

Le docteur Malfatti.

Il se retire.

II

LE DUC DE REICHSTADT

tend la main au docteur :

Félicitez-moi, mon ami, et félicitez-vous. Voici du renfort qui vous arrive : la meilleure des gardes-malades, ma mère.

LE DOCTEUR MALFATTI.

Excellent renfort en effet, monseigneur. Son Altesse s'y prendra mieux que nous, je l'espère, pour vous faire observer mes ordonnances...

LE DUC DE REICHSTADT.

offrant le journal au docteur :

Tenez, lisez, voilà la nouvelle officielle... Mais quel jour pensez-vous que la duchesse arrive? Voulez-vous m'aider à calculer, vous qui connaissez le chemin? Nous disons : avant-hier à Bruck. Combien de lieues de Bruck à Schœnbrunn?

LE DOCTEUR MALFATTI.

Cinquante, environ. Si Son Altesse ne perd pas de temps aux relais, elle peut être ici ce soir même.

LE DUC DE REICHSTADT.

Ce soir? En êtes-vous bien sûr? Ce soir! J'ose à peine y compter.

Après un silence :

Vous avez encore votre mère, docteur?

LE DOCTEUR MALFATTI.

Oui, monseigneur, et en bonne santé, Dieu merci, malgré son grand âge. Nous ne nous étions jamais quittés jusqu'au moment de mon départ pour Vienne. Et, après dix ans de séparation, je ne m'habitue pas à vivre sans elle.

LE DUC DE REICHSTADT.

Je vous comprends, mon ami... Une mère! Si vous saviez la triste vie d'enfant que j'ai eue, seul à la Burg!

Le docteur serre la main du prince.

Un silence.

Ce soir, dites-vous. Oh! depuis qu'elle m'a su malade, en danger, peut-être, la duchesse n'a pas perdu une minute... Ce soir!...

L'exaltation du prince tombe tout à coup.

Mais j'y pense... Elle va être effrayée en me voyant. La maladie m'a tellement défiguré! Est-ce que vous ne pourriez pas me ressusciter un peu, docteur? Oh! en apparence, seulement; je ne vous en demande pas davantage... Quelque chose qui me remonte, qui me donne à peu près l'air de tout le monde... J'ai bien mauvaise mine, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR MALFATTI.

L'air un peu fatigué, c'est vrai. Mais la joie va vous donner des couleurs.

LE DUC DE REICHSTADT

secoue la tête :

Voyons... faites-moi passer le miroir. Là, près du lit, sur la table.

LE DOCTEUR MALFATTI

offrant le miroir :

Les malades sont mauvais juges de leur figure, monseigneur, surtout les malades trop sensibles comme vous.

LE DUC DE REICHSTADT

se penche une seconde sur le miroir, le rend au docteur :

Merci; j'ai vu. Ce miroir est un mauvais courtisan; il ne m'a pas flatté. C'est horrible.

Il réfléchit :

Si je pouvais seulement faire quelques pas au-devant de ma mère? Le mouvement donne l'illusion de la santé. J'ai envie d'essayer. Rien que jusqu'au balcon.

LE DOCTEUR MALFATTI.

Appuyez-vous sur moi, monseigneur.

LE DUC DE REICHSTADT

se lève :

Il me semble que je suis mieux debout.

LE DOCTEUR MALFATTI.

Si le mieux continue, d'ici à quelques jours, vous pourrez marcher seul.

LE DUC DE REICHSTADT.

Marcher seul... comme un enfant, un tout petit enfant... Voilà où j'en suis !

Il tousse.

LE DOCTEUR MALFATTI.

Ménagez-vous, monseigneur : le balcon est loin ; une petite halte dans ce fauteuil...

LE DUC DE REICHSTADT

s'assoit :

Quand je songe quel a été le dernier occupant de cette chambre ! Mon père ! Après Austerlitz, avant Wagram. Il s'est assis dans ce fauteuil ; à cette table, il a dicté ces bulletins de victoire, ces dépêches qui chaviraient l'Europe. Et moi? Quelle dérision ! Quatre pas mesurent mon empire ; quatre pas et, bientôt, quatre planches !

LE DOCTEUR MALFATTI.

Monseigneur !

LE DUC DE REICHSTADT.

Allons ! votre bras, docteur, achevons le voyage.

Il se relève, mais une faiblesse le prend ; le docteur appelle Wilhelm à son aide. Ils portent le prince évanoui sur la chaise longue, l'étendent.

LE DOCTEUR MALFATTI

à Wilhelm :

A plat, la tête tout à fait basse.

Il se penche sur le malade :

La vie revient déjà ; la syncope a été courte.

LE DUC DE REICHSTADT

rouvre les yeux :

Merci, mon ami. J'ai cru que je m'en allais...

LE DOCTEUR MALFATTI

à Wilhelm :

Avez-vous donné la potion à Son Altesse?

WILHELM.

Monseigneur a refusé de la prendre.

LE DOCTEUR MALFATTI

tâte le pouls du prince :

Maintenant, il est trop tard : la quinine n'agirait pas; l'accès de fièvre a commencé.

LE DUC DE REICHSTADT.

Tant mieux, docteur. Le sang va me monter au visage : je n'aurai pas besoin de me farder pour rassurer ma mère. Tant mieux, c'est délicieux, la fièvre. On ne sait plus où l'on est; on flotte, on oublie...

Son exaltation croît, à mesure qu'il parle :

Si j'étais trop triste, voyez-vous, ma mère s'ennuierait avec moi. Elle est encore jeune, ma mère...

Il regarde le docteur avec des yeux de fou :

Pensez-vous qu'elle se marie une seconde fois, docteur?

Il rit :

Dans ce cas, je vous invite à la noce.

LE DOCTEUR MALFATTI.

bas, à Wilhem :

Il délire.

Au prince :

Ne vous agitez pas tant, monseigneur!

LE DUC DE REICHSTADT.

Agité? Mais je suis calme, docteur, très calme.

Il montre le parquet :

C'est cette souris qui m'inquiète, là, sous le fauteuil... Cette souris rouge... Vite, attrapez-la. Elle va monter dans mes jambes... Oh! les maladroits!

Il regarde vers la porte :

Et le comte de Neipperg? Que fait-il là? Chassez-le, Wilhelm. Je ne veux pas le voir!

LE DOCTEUR MALFATTI

écoute. On entend le roulement d'une voiture :

C'est peut-être la duchesse de Parme. Allez voir, Wilhelm.

III

WILHELM.

qui est sorti, revient en courant :

C'est elle, docteur. Voilà Son Altesse !

Entre presque aussitôt

MARIE-LOUISE,

en robe de voyage. Vite, sans saluer personne, elle va vers le malade, l'étreint en sanglotant :

Franz ! Mon cher Franz !

Le prince la dévisage d'un air égaré, sans répondre à ses caresses.

Qu'avez-vous, Franz, vous ne me reconnaissez pas ?

Elle se relève, appelle le docteur, qui s'était écarté.

LE DOCTEUR MALFATTI.

Monseigneur a le délire depuis un quart d'heure ; il ne reconnaît personne...

MARIE-LOUISE

se penche de nouveau vers son fils :

Mon pauvre enfant !

LE DUC DE REICHSTADT.

Bonjour, madame. Avez-vous rencontré ma mère ? Il y a trois ans que je l'attends et c'est ce soir qu'elle arrive. Ce soir, sans faute... A moins qu'elle ne se soit remariée en route... Je vous en prie, madame, dites-lui qu'elle se presse. Il me tarde de la voir !

MARIE-LOUISE.

Ses joues sont brûlantes...

Elle essuie le visage du malade avec son mouchoir.

Franz, par pitié ! c'est moi, votre mère.

LE DUC DE REICHSTADT

se calme peu à peu ; ses gestes s'affaissent, son regard s'éteint. La fièvre est tombée ; il reconnaît sa mère :

Maman !

Il se jette à son cou, l'embrasse :

Comment se fait-il ? Je ne vous ai pas entendue entrer. Je dormais sans doute. Oh ! le beau réveil !

Il l'embrasse encore.

MARIE-LOUISE

pleure.

Mon chéri !... mon chéri !...

LE DUC DE REICHSTADT.

Laissez-moi vous voir, vous toucher encore. C'est donc vrai ! Ah ! je comptais les jours. C'est long, de Trieste ici. Et ces montagnes à traverser ! ces défilés du Semmering qui n'en finissent pas ! Pauvre maman ! Vous avez encore dans les cheveux la poussière de la route. Laissez-moi l'essuyer avec mes lèvres.

Il attire la tête de sa mère, la caresse :

Vous n'en pouvez plus ; asseyez-vous là, dans ce fauteuil.

MARIE-LOUISE.

Ne vous occupez pas de moi. Je suis heureuse ! Je n'ai besoin de rien. Je me reposerai la nuit prochaine.

LE DUC DE REICHSTADT.

Et demain, quand nous aurons dormi tous les deux, nous irons nous promener ensemble dans le parc... comme quand j'étais petit. Vous rappelez-vous, mère ? quand je jouais à Robinson avec le bon Collins ? La cabane y est encore. Vous verrez. Nous retrouverons tous les souvenirs d'autrefois. Ils sont là qui nous attendent au tournant des allées, sur les bancs de pierre, au bord des charmilles.

Il tousse.

MARIE-LOUISE,

mettant la main sur les lèvres du prince :

Ne parlez pas tant, mon ami. Nous nous promènerons dans le parc, je vous le promets. Et dès que vous serez mieux, dès que vous pourrez supporter le voyage, je vous emmène avec moi, à Parme, à Naples, si vous l'aimez mieux. Nous passerons l'hiver ensemble, au soleil, dans les roses.

LE DUC DE REICHSTADT.

A Parme, à Naples, peu m'importe, pourvu que vous ne me quittiez pas.

Il se tait un moment, puis, à voix plus basse :

Dites, mère?... Une question qui m'est venue souvent... et je n'osais pas. Aujourd'hui, tant pis! j'ose. Dites, c'est bien vrai, que le prince de Metternich ne vous a pas permis de me garder avec vous quand on vous a installée à Parme? Mon nom lui faisait peur...

MARIE-LOUISE

baisse la tête :

Hélas!

LE DUC DE REICHSTADT.

C'est vrai? Oh! je le savais bien, j'en étais sûr, que cette séparation vous avait été imposée.

Après un silence :

Il nous laissera tranquilles, maintenant, M. de Metternich. Dans l'état où je suis, je ne fais plus peur à personne...

MARIE-LOUISE.

Vous guérirez, mon fils. Je vais faire mettre un cierge, à Saint-Étienne, devant Notre-Dame-des-Domestiques. Elle ne m'a jamais rien refusé.

Elle se tourne vers le docteur Malfatti qui se tient à l'écart :

N'est-ce pas, docteur, nous le guérirons?...

LE DOCTEUR MALFATTI.

Certainement, madame. Mais peut-être faudrait-il laisser monseigneur en repos. L'émotion de vous revoir a dû le briser. Le sommeil réparerait ses forces. D'ailleurs, Votre Altesse doit avoir besoin de se remettre, elle aussi.

MARIE-LOUISE.

Pas encore, docteur. Je ne me retirerai pas avant d'avoir vu notre malade endormi.

LE DOCTEUR MALFATTI,

au duc de Reichstadt :

Vous l'entendez, monseigneur : c'est à vous de donner l'exemple à madame votre mère. Mais avant de dormir, il serait bon de vous alimenter un peu. Une tasse de bouillon. Vous ne la refuserez pas des mains de Son Altesse.

Wilhelm va chercher la tasse, qui la remet à Marie-Louise.

MARIE-LOUISE

se penche vers le malade, soulève sa tête, lui présente la tasse :

Ne trichez pas, Franz ; il faut boire tout.

Le duc s'y reprend à deux fois, achève ; Marie-Louise essuie sa bouche :

A la bonne heure ! Voilà qui va vous fortifier.

Elle aide le docteur à arranger le malade sur la chaise longue, à disposer l'oreiller :

Là... soyez sage, maintenant.

LE DOCTEUR MALFATTI.

Surtout, défense de causer.

LE DUC DE REICHSTADT.

A sa mère :

Encore un baiser ?... plus qu'un...

Il l'embrasse.

Si le bonheur fait dormir, je ne ferai qu'un somme. Bonne nuit, maman.

MARIE-LOUISE.

Quand les enfants sont sages, ils récitent leur prière, avant de s'endormir. Donnez-moi votre main, mon fils. Nous allons prier la Sainte Vierge ensemble, pour votre guérison.

Elle s'agenouille au pied de la chaise longue :

Ave, Maria...

Minute de silence.

Le malade laisse échapper la main de sa mère, qui se relève en mettant un baiser sur son front ; elle va vers le docteur :

Il dort. Comment le trouvez-vous ce soir, docteur ?

LE DOCTEUR MALFATTI.

Je ne peux pas vous le cacher, madame : l'état de monseigneur est grave. Votre présence le réconfortera, je l'espère. Le moral réagira sur le physique. En tout cas, Votre Altesse peut se retirer sans crainte. Le danger n'est pas immédiat.

MARIE-LOUISE.

Ne manquez pas de me faire réveiller à la moindre alerte. A demain, docteur !

Elle passe devant la chaise longue du prince, s'arrête un moment, et sort sur la pointe des pieds.

IV

La nuit vient.

LE DOCTEUR MALFATTI

donne ses instructions à Wilhelm qui allume la veilleuse, dispose les fioles et les flacons sur la table :

La potion toutes les trois heures. Pourtant, si monseigneur repose, vous ne l'éveillerez pas. Vous m'appellerez, s'il s'agite trop. Je serai là. Je vais passer la nuit dans un fauteuil.

WILHELM.

Monsieur le docteur est inquiet?

LE DOCTEUR MALFATTI.

Monseigneur a le pouls très faible. Et le temps qu'il fait ne lui vaut rien. La nuit est orageuse; on étouffe. Ouvrez un peu la porte vitrée, Wilhelm.

Il s'approche, inspecte le malade :

Il est calme, pour le moment : sa respiration est régulière. Je vais essayer de dormir.

Il s'installe dans un fauteuil, à quelques pas de la chaise longue. Wilhelm, après avoir entrouvert la porte vitrée, s'est assis sur une chaise, derrière le paravent. Il s'assoupit.

Il fait très chaud. Une nuit épaisse, sans un souffle, pèse sur le parc, sur le château. Des grillons chantent au loin dans les prairies, au bord de la Wien, et leur musique monotone berce le silence de la chambre.

Tout à coup, dans l'obscurité de la porte ouverte sur les ténèbres, un éclair a brillé, et presque aussitôt après celui-là un autre. Profonde et sourde, comme souterraine, la voix du tonnerre roule, en menace.

Le docteur, à peine assoupi, s'éveille :

Bon! La musique commence. L'orage arrive!

Il va vers la porte, l'ouvre toute grande et s'accoude au balcon, attentif. Dans l'illumination des éclairs, le pays apparaît par secousses : les verdures du parc, les blancheurs des marbres se dévoilent, et, par dessus le décor fragile de la Gloriette, se hérisse, tragique, le feston noir du Wienerwald. Le tonnerre gronde de nouveau. Le vent se lève : lointaine, la voix des branches monte de la masse obscure des

futaies. La plainte s'enfle, se rapproche. Des girouettes grincent, des portes gémissent.

Le prince s'agite en même temps, jette des soupirs.

Le docteur Malfatti quitte le balcon, observe le malade.

Il s'inquiète :

Oh! oh! Les mauvais symptômes reparaissent, la fièvre augmente...

Il prend la main du prince, tâte son pouls :

Nous y sommes; c'est la crise.

L'orage s'est déchaîné; la pluie ruisselle.

Sur un signe du docteur,

WILHELM

ferme la porte vitrée, pousse les volets intérieurs, allume des flambeaux :

Quelle tempête, monsieur le docteur! Le ciel est tout en feu!... Bon! la grêle, maintenant... Entendez-vous voler les ardoises, sur le toit?

LE DOCTEUR MALFATTI,

bas, à Wilhelm :

Chut! Écoutez. Le prince a le délire. Il croit être à la tête de son régiment. Il commande à ses hommes.

LE DUC DE REICHSTADT

s'est soulevé; le buste en avant, le geste impérieux, avec une voix entrecoupée, à peine distincte :

Baïonnette en avant! Enlevez-moi ces pièces!

LE DOCTEUR MALFATTI.

Le bruit du tonnerre lui donne sans doute l'idée de la bataille. Il marche contre les canons. Voyez! il se bat corps à corps; il pare un coup, il riposte.

LE DUC DE REICHSTADT.

A moi, mes amis! Au drapeau!

Le cri s'étouffe dans un râle.

LE DOCTEUR MALFATTI.

Le cauchemar l'étrangle. Monseigneur! monseigneur!

Le docteur secoue le prince qui s'éveille :

LE DUC DE REICHSTADT

A boire, Wilhelm, à boire! J'ai du feu dans la poitrine.

Il tousse.

A boire!

Le docteur porte la potion à ses lèvres :

Vous êtes là, docteur? Ah! quelle nuit!

Le tonnerre gronde affaibli, déjà lointain.

L'orage se calme. Ouvrez un peu, je vous prie. De l'air! de l'air! Ah!

Il se pâme, renversé sur l'oreiller.

LE DOCTEUR MALFATTI.

Une syncope...

A Wilhelm :

L'éther, vite !

Il fait respirer le flacon au malade, qui revient à lui lentement.

LE DUC DE REICHSTADT,

les mains crispées, haletant.

Je meurs, mes amis, je meurs! Cet orage m'a tué... Ah! cette fois, c'est la fin!

Il se tourne vers le docteur Malfatti :

Quelle date aujourd'hui, docteur?

LE DOCTEUR MALFATTI.

Le 22 juillet, monseigneur.

LE DUC DE REICHSTADT.

21 mars, 22 juillet ; ma naissance, ma mort. Ce sera toute mon histoire...

Il laisse retomber sa tête sur l'oreiller.

LE DOCTEUR MALFATTI.

Encore une syncope!... L'éther, Wilhelm. Sonnez! Qu'on aille avertir Son Altesse.

Il tâte le pouls du malade, et à voix basse :

Il n'en a pas pour un quart d'heure. L'éther n'agit plus. C'est l'agonie.

Haut, à l'oreille du prince :

Du courage, monseigneur!

A voix basse :

Il ne m'entend pas.

Il essaie de soulever la main du malade ; elle pend, inerte...

V

Entre

MARIE-LOUISE,

en robe de chambre, décoiffée. Elle s'abat sur la chaise longue, étreint son fils :

Franz!

LE DUC DE REICHSTADT

rouvre un moment les yeux, essaie de sourire :

Maman!

Son œil reste fixe, sa tête se renverse dans les bras de sa mère.

MARIE-LOUISE.

Au secours, docteur! Vite, un prêtre...

LE DOCTEUR MALFATTI

se penche vers le malade, écoute sa bouche, colle l'oreille à sa poitrine. Il se redresse lentement, secoue la tête :

Monseigneur est mort, madame...

MARIE-LOUISE

embrasse son fils en sanglotant :

Pardonne-moi, Franz, pardonne-moi!

ÉPILOGUE

Le caveau des Capucins à Vienne.

Sous l'église dorée, bourdonnante d'hymnes et de prières, dans l'ombre de la crypte, les sarcophages des Habsbourg se pressent, foule silencieuse.

Raides, sous leurs habits de marbre, les ancêtres dorment, gardés par des grilles épaisses, comme en des cages de fer. Plus apparent, dans la pâleur qui tombe d'un étroit soupirail, s'élève chargé de trophées et d'emblèmes, le double mausolée de Marie-Thérèse et de François Ier. Le monument de Joseph II vient ensuite, et, le dernier

de tous, posé sur une estrade, avec ses tentures de deuil, ses couronnes et ses emblèmes, le cercueil du duc de Reichstadt.

Trois mois ont passé depuis le jour où le fils de Napoléon est descendu dans le caveau des Habsbourg.

Journée de faste suprême, avec l'orgueil des écussons, des carrosses drapés de noir, avec la magnificence des rites, le balancement des croix d'argent dans la flamme verte des torchères, avec la musique des psaumes et des tambours voilés.

Puis, rien. La nuit, la solitude, la poussière lente sur les couronnes qui s'effeuillent.

Trois mois. Maintenant, c'est le soir; l'obscurité s'ajoute au silence, l'oubli s'aggrave de la tristesse crépusculaire.

Mais des voix se font entendre ; une porte s'ouvre : des visiteurs descendent l'étroit escalier qui mène de l'église au caveau. La lueur fumeuse d'une chandelle les précède, portée par un moine, un capucin à longue barbe blanche.

LE CAPUCIN

se tourne vers les visiteurs :

Par ici, messieurs, faites attention, il y a encore une marche.... Là, vous y êtes.

Il élève son flambeau: la clarté pénètre sous les voûtes.

Les visiteurs s'avancent, se découvrent : deux jeunes hommes en costume de voyage, drapés, par-dessus leurs habits, de manteaux espagnols. Le plus petit des deux est en deuil, crêpe au chapeau, gants noirs ; une figure blonde avec une moustache épaisse, un regard fuyant et clair. L'autre est mince, très brun avec des yeux de flamme dans une figure pâle.

Le premier est Charles-Louis-Napoléon Bonaparte, le second est le comte Arese, son ami.

LE PRINCE LOUIS-NAPOLÉON,

au capucin :

Conduisez-nous, je vous prie, au monument du duc de Reichstadt.

LE CAPUCIN.

Ne désireriez-vous pas vous arrêter d'abord devant le tombeau de Sa Majesté la reine Marie-Thérèse? C'est le plus richement orné de ceux que nous avons ici. Tous les étrangers l'admirent... Si c'est l'antiquité qui vous intéresse, je puis vous montrer le sarcophage de l'empereur Mathias, inhumé le premier dans cette crypte en l'année 1619.

LE PRINCE LOUIS-NAPOLÉON.

C'est le dernier que nous venons voir, le fils de l'empereur Napoléon.

LE CAPUCIN.

En ce cas, vous ne verrez que du provisoire. Le sarcophage en bronze destiné à renfermer le cercueil n'est pas prêt. Le prince est encore à la place où il a été déposé le jour de la sépulture.

Il fait quelques pas dans la crypte, suivi des visiteurs, et s'arrête :

Le voilà, devant vous.

LE COMTE ARESE.

Voyez, monseigneur, les lauriers des funérailles ont à peine eu le temps de se flétrir.

LE PRINCE LOUIS-NAPOLÉON.

Lauriers dérisoires!... La comédie infâme a été jouée jusqu'au bout. Hypocrites!

Il s'incline devant le catafalque :

Ah ! que n'ai-je pu t'approcher vivant, infortuné jeune homme! Que n'ai-je pu t'arracher à tes bourreaux!

LE COMTE ARESE.

Prenez garde, monseigneur. Parlez plus bas. Vous allez vous trahir. Napoléon II dans le caveau des Capucins, Napoléon III au fond d'un cachot du Spielberg... M. de Metternich pourrait dormir tranquille.

LE PRINCE LOUIS-NAPOLÉON.

Vous avez raison, cher ami ; ce compte se règlera plus tard... Rendons, maintenant, nos devoirs de piété au martyr.

Les bras croisés, il médite.

LE CAPUCIN

s'est adossé à un pilier, il récite son bréviaire. Sa voix, plus forte par moments, articule certains versets :

Dies mei sicut umbra declinaverunt, et ego, sicut fenum, arui...

Une cloche tinte au-dessus de la crypte, dans l'église. Le

capucin ferme son bréviaire, fait le signe de la croix, s'avance vers le prince :

Veuillez m'excuser, messieurs; l'heure de l'office m'appelle. Pardonnez-moi d'abréger votre visite. Vous connaissiez, sans doute, ce jeune homme. Ah ! si vous aviez pu le voir comme moi, le jour des funérailles, quand le grand maître des cérémonies, ouvrit la bière, avant d'en remettre la clef à notre Père prieur... Qu'il était beau ! La tête reposait, calme, sur le coussin de satin blanc. On aurait dit qu'il souriait à ses rêves !

LE PRINCE LOUIS-NAPOLÉON.

La mort le consolait de la vie.

Il se penche, écarte les tentures noires, et baise le bois du cercueil. Puis, à voix basse :

Dors, cousin; moi, je veille. Oublie, si tu peux ; moi, je me souviendrai.

ÉMILE POUVILLON

L'EFFORT DE L'ITALIE

Si l'on veut porter un jugement éclairé et impartial sur la puissance économique de l'Italie contemporaine, il faut se rappeler dans quelles conditions défavorables le royaume s'est constitué. Les États minuscules et le gouvernement étranger auxquels il succédait étaient pareillement célèbres par leur mauvaise administration ; ils laissaient derrière eux leurs dettes, leurs charges, et les embarras résultant des pires traditions d'incurie. Rien n'avait été fait pour mettre le pays en valeur, rien non plus pour écarter de lui les maux que cette négligence laissait germer et grandir.

Le principal de ces maux tenait à l'étrange évolution qu'avait suivie la propriété foncière dans la péninsule et dans les deux grandes îles voisines. Au lieu du développement régulier qui, dans la plupart des États d'Europe, amenait lentement les travailleurs à la possession du sol, l'Italie avait cédé, selon les régions, à deux entraînements contraires, également dangereux pour l'équilibre économique du pays, l'un vers l'extension indéfinie des grands domaines, l'autre vers le morcellement progressif des petits fonds ruraux : deux excès inverses qui s'expliquent de la même façon, par

l'abandon complet de l'homme aux suggestions de la terre et aux exigences locales de la culture.

Le régime de la grande propriété, déjà sensible dans l'Italie supérieure où il occupe les riches plaines vouées à la culture intensive, prend toute son importance dans l'Italie méridionale où il envahit, au contraire, les vastes espaces improductifs, bois, marais, pâturages, montagnes, dont se compose la majeure partie du territoire. Au nord, dans les basses terres irriguées du Piémont et de la Lombardie, dans les rizières de la province de Vérone, dans les vallées linicoles de la Ligurie et de l'Émilie, — là où, selon le mot de M. Angelo Mauri, « les conditions géodésiques et les aptitudes productrices du sol réclament une large application des capitaux et du savoir technique », — c'est l'exploitation industrielle qui, par ses exigences, crée les grands domaines. Au sud, c'est la pauvreté de la terre et l'inertie de l'homme qui prolongent la durée des antiques patrimoines seigneuriaux : les grands ne trouvent pas à vendre, les petits n'ont pas d'intérêt ni de goût à acheter. Et le *latifundisme*, passant de la surproduction à la stérilité, descend dans les maremmes, suit les crêtes à troupeaux de la Toscane, enveloppe les campagnes malsaines du Latium, pour aller s'épanouir à l'extrémité de la péninsule, dans la Capitanate, les Pouilles, les Terres de Bari et d'Otrante, enfin dans la Sicile et dans la Sardaigne, où s'étalent d'immenses domaines à demi incultes, appartenant soit à de lointains propriétaires qui ont renoncé à y faire aucun sacrifice d'argent parce qu'ils n'en espèrent aucun revenu, soit à des *corpi morali*, municipalités ou hospices, qui les abandonnent à l'usage commun...

Ce régime foncier, ainsi aggravé par l'absentéisme et le communisme, est devenu un des fléaux de l'Italie. Par legs du passé, il existe, dans les seules provinces dépendant de Naples et de la Sicile, 500 000 hectares de « terres publiques », 185 000 en Sardaigne, 200 000 dans les anciens États pontificaux. Et la saisie des propriétés pour lesquelles l'impôt n'a pu être acquitté vient augmenter, chaque jour, cette espèce de fonds de mainmorte. Les « biens patrimoniaux » de l'État sont évalués à 100 millions de lires, ceux des « œuvres

pies » à 700 millions, ceux des dotations ecclésiastiques à 1 milliard[1].

Voilà une énorme étendue de terres soustraites, sinon à tout entretien, au moins à toute exploitation directe et activement intéressée. Il a souvent été question d'en distribuer une part à des familles de prolétaires agricoles, et des essais de colonisation ont été récemment tentés dans les environs de Rome. Mais l'expérience ne s'applique qu'aux terres d'État, et d'ailleurs, même ainsi restreinte, peut-être serait-il dangereux de la poursuivre. En sorte que le fardeau de la grande propriété, dénuée de capitaux et privée du ressort de l'initiative personnelle, paraît devoir peser longtemps encore sur le malheureux pays qui l'a reçu par héritage.

Le morcellement qui, en un sens, est la conséquence de l'accumulation ci-dessus dénoncée (car il faut bien que les paysans se partagent ce qui reste de sol disponible ou utilisable), a suivi une marche parallèle et tout aussi anormale. Selon l'*Annuaire du Ministère des finances* pour l'année 1880, sur 3 500 000 contribuables inscrits seulement sur le rôle foncier, c'est-à-dire sur l'ensemble de la classe des propriétaires ruraux, il y en avait 3 millions qui payaient moins de 20 lires d'impôts à l'État et à la province réunis, et 370 000 qui payaient moins de 40 lires. Et si nous considérons particulièrement la Haute-Italie, qui est de beaucoup la région la plus active et la plus prospère du royaume, nous constatons que, dans certaines provinces, comme la Ligurie, l'Émilie, la Toscane et les Marches, la propriété rurale se fractionne jusqu'à des cotes infinitésimales : 25 p. 100 des domaines sont inférieurs à 10 ares, 33 p. 100 à 1 hectare, 35 p. 100 à 20 hectares. La moindre réflexion montre que cet émiettement de la terre (*Atomisirung*, disent les Allemands) doit conduire à une impuissance économique aussi profonde que le latifundisme lui-même : comment le paysan amasserait-il l'épargne nécessaire pour faire les dépenses productives que l'introduction des nouvelles méthodes agricoles et la concurrence étrangère lui imposent plus strictement chaque jour?

Aussi, à part les contrées privilégiées du Piémont et du

1. Voir dans la *Rivista internazionale*, juin 1896, l'article de M. Antonio Rinaldi sur *le Terre pubbliche e la questione sociale*.

Milanais, les procédés de culture étaient-ils restés rudimentaires dans l'ensemble de la péninsule, lorsque se fit l'unification. L'enquête agraire, très sérieuse et très sincère, qui s'y poursuivit de 1880 à 1885, révéla à cet égard une situation vraiment exceptionnelle en Europe. Aujourd'hui encore, dans plusieurs régions, la production du blé ne dépasse pas six hectolitres à l'hectare [1]. C'est depuis quelques années seulement que l'usage des engrais chimiques s'introduit, qu'on songe à renouveler, pour l'élevage du bétail, les vieilles races abâtardies, qu'on commence à cultiver rationnellement la vigne, qu'on apprend à faire le vin.

Ajoutez à ces causes d'infériorité des impôts écrasants provenant d'une accumulation de charges qu'aucune autre nation d'Europe n'a vu fondre sur elle d'un seul coup : dettes antérieures, dépenses immédiatement nécessaires pour réaliser l'unité politique, pour créer l'outillage national, l'organisme administratif et les moyens de communication, — sans compter les sacrifices faits à l'esprit de militarisme et de mégalomanie qui ont pesé si lourdement sur le pays pendant les dix dernières années [2]. La richesse agricole paie entre un tiers et un demi du revenu ; sur nombre de points cette proportion est dépassée. S'il faut en croire M. Materi, député de la Basilicate, l'impôt absorbe, dans cette province, tout le produit net de la terre. A coup sûr, il dépasse les forces du pays : la preuve en est dans la statistique des *dévolutions*, c'est-à-dire des ventes judiciaires pour non-paiement des taxes. En 1891, il y a eu 9 641 jugements ordonnant la mise à l'encan d'autant de propriétés, pour une somme de 837 037 lires. Dans près de 24 p. 100 des cas la dette était inférieure à 5 lires ; dans 18 p. 100, elle allait de 5 à 10 lires ; dans 19 p. 100 de 10 à 20 lires. Elle n'atteignait 100 lires que dans un cas sur dix. On a compté, en 1892, 1881 ventes publiques pour des cotes inférieures à 2 lires : en sorte que le trésor, pour recouvrer 1 900 lires d'impôts, a fait dépenser 3 000 lires de frais judiciaires et jeté sur la route près de 2 000 propriétaires avec leurs familles... C'est dans ce sens évidem-

1. Voir le discours de M. Materi à la Chambre italienne, le 13 juin 1896.

2. *L'Italia agricola è stata dissanguata* (saignée à blanc) *dall' Italia politica* (Sénateur Jacini).

ment qu'on a pu dire que « le fisc italien est le plus socialiste d'Europe ».

Et ne croyez pas que ces déplorables effets ne se soient manifestés que dans les régions méridionales, en Sicile et en Sardaigne, où l'on a fini par les considérer comme ordinaires : un rapport de M. Morpurgo, inséré dans l'Enquête agraire, établit qu'en neuf ans (de 1875 à 1884), les 4 dixièmes des propriétés de la Vénétie, formant un quart du territoire, ont changé de mains : d'où il appert que, si le mouvement eût continué, quatre ans auraient suffi pour évincer tous les propriétaires de la plus riche province d'Italie.

Une telle situation révèle une incroyable disette de capital acquis : à défaut d'argent, la terre devient une monnaie comme une autre, servant aux paiements et aux échanges, ce qui exclut toute possibilité de culture suivie, toute pensée de sacrifices présents en vue de bénéfices à venir.

Jusqu'aux environs de 1880, c'est-à-dire tant que l'Italie resta sous l'empire de l'ancien régime économique, il n'y eut, pour l'agriculteur, que deux moyens de se procurer une avance d'argent : l'usure et l'hypothèque. L'usure était effroyable : les Actes de l'enquête agraire énumèrent et spécifient, région par région, cas par cas, les procédés et les abus auxquels elle donnait lieu. En Vénétie, en Lombardie, en Romagne, dans les pays précisément que le crédit coopératif a sauvés depuis lors et qui nous apparaissent prospères aujourd'hui, les exemples n'étaient pas rares de petites sommes prêtées à 120 et 150 p. 100, dont l'intérêt s'acquittait en nature ou par des prestations de travail entraînant soit une redevance régulière, soit une espèce de domesticité sans fin pour l'emprunteur. Les propriétaires eux-mêmes ne dédaignaient pas ce moyen d'augmenter leurs revenus, en livrant au fermier ou au métayer, à titre de cheptel, la semence, le bétail, les instruments nécessaires à la culture, de façon à saisir d'avance le produit intégral de son travail, à accumuler sur lui les dettes héréditaires, et à transformer ainsi sa condition en un véritable esclavage.

Ailleurs, par un curieux retour des choses, c'est le fermier qui tient le propriétaire sous sa dépendance, par la caution d'argent qu'il lui a versée en acceptant l'entreprise. Pour les

grands domaines, les cautionnements de ce genre sont extrêmement élevés, et la famille noble qui vit au loin, à la cour, à la ville, ou même à l'étranger, habituée à disposer de cette somme comme si elle lui appartenait, se trouve hors d'état de la rendre lorsque le fermier demande la résiliation. Et il n'y manque pas, à la première échéance favorable, sachant que c'est là le moyen d'imposer aux maîtres l'abaissement du prix de location. Mais lui-même a dû emprunter le gage qu'il livrait ainsi, et la dette initiale pèse sur l'exploitation en même temps qu'elle travaille à ruiner le propriétaire. Seul le capitaliste qui a fait les fonds à un taux certainement usuraire profite de cette désastreuse opération.

A-t-on eu recours à l'hypothèque? Le danger n'est pas moindre. L'hypothèque n'est pas seulement fatale, avec tant d'impôts ; une fois implantée dans un domaine, elle est indéracinable, car les redevances qu'elle impose dépassent les bénéfices possibles. Selon le député de Parme, M. Cornelio Guerci, il n'y a qu'un moyen d'affranchir la terre d'Italie, c'est de brûler le registre des inscriptions. En attendant qu'on en vienne à ce remède héroïque, la ruine s'aggrave et s'étend. Au 31 décembre 1894, une évaluation très modérée, sinon optimiste, portait à dix milliards 82 millions la dette hypothécaire ordinaire, j'entends la dette portant intérêt (*debito fruttifero*) et sans compter la dette improductive (*debito ipotecario infruttifero*) — dots matrimoniales, bénéfices ecclésiastiques, cautions, etc., — qui se monte à plus de six milliards et demi. Certaines années, l'excédent des emprunts nouveaux sur les remboursements a été de près de 500 millions. On comprend le mot du député Borsarelli : « L'Italie n'est plus une expression géographique, mais nous n'y avons pas gagné grand'chose : c'est maintenant une expression hypothécaire ! »

Tous ces embarras et tous ces maux laissent au paysan une seule issue, l'émigration, et l'on sait à quel point elle épuise, depuis un demi-siècle, les forces vives de la nation. Elle atteignit son maximum d'intensité vers 1885, c'est-à-dire au temps où l'Italie, prenant enfin conscience de son état, cherchait à se ressaisir et à remonter le courant qui l'entraînait à la dérive. La situation put alors à bon droit paraître

grave à tous ceux qui avaient la charge ou le souci de ses destinées : qu'espérer d'un pays agricole où l'agriculture n'est plus rémunératrice et où la propriété rurale est délaissée comme la plus onéreuse des charges ?

Ce n'étaient, en effet, ni l'industrie ni le commerce qui pouvaient compenser les dommages et les causes de ruine que nous venons d'énumérer. L'industrie italienne est naissante, elle a fait de grands progrès depuis dix ans : avant cela, elle ne comptait pas en Europe. Le commerce, qui se réduisait à peu près à l'exportation de denrées agricoles, allait être brusquement arrêté dans son développement par la rupture du traité avec la France et aussi par l'invasion des produits exotiques qui provoquait une crise générale en Europe [1].

Les finances se ressentaient naturellement d'un concours de circonstances si défavorable. L'Italie avait payé fort cher l'argent de ses premiers emprunts : le 5 p. 100 qu'elle avait émis à 78 lires lui revenait en réalité à plus de 6 p. 100. Ses embarras économiques et, plus encore, la direction nouvelle de sa politique extérieure lui fermaient certains marchés jusque-là libéralement ouverts.

Enfin, pour comble de malchance, des symptômes non douteux d'agitation sociale commençaient à se manifester dans le pays. Le mouvement extraordinaire imprimé aux travaux publics et aux entreprises de constructions particulières, pendant les quelques années qui suivirent 1870, avait dû s'arrêter court, faute d'argent ; une foule d'ouvriers s'étaient trouvés sans travail ; et, malgré les bienfaits de l'association, qui leur avait permis de grouper leurs revendications et leurs forces de manière à forcer les pouvoirs publics à en tenir compte [2], le mécontentement populaire grandissait en même temps que la difficulté de vivre. Au prolétariat ouvrier venait

1. L'exportation des vins italiens en France, qui était de trois millions d'hectolitres en 1887, a baissé environ de moitié depuis la dénonciation du traité. Même mécompte pour l'élevage des troupeaux, une des principales ressources de l'Italie où plus de trois millions d'hectares sont affectés au pâturage : le commerce des moutons et des laines tend, de plus en plus, à passer de l'Europe aux pays d'outre-mer.

2. On fait ici allusion aux grandes sociétés de *braccianti, muratori ed affini* (terrassiers, maçons et ouvriers de même ordre), qui ont obtenu de la loi certains privilèges, et du gouvernement certaines concessions par la puissance numérique et solidaire de l'association.

se joindre un prolétariat agricole composé de petits propriétaires évincés, de cultivateurs chassés du champ qui ne pouvait plus les nourrir, réduits à se réfugier dans les métiers les plus humbles et les plus proches du travail de la terre, terrassiers, carriers, maçons, charretiers : tous ces gens-là, poussés non par des « idées » comme chez nous, ni par ces « passions de classe » où, quoi qu'on en dise, domine toujours l'élément cérébral et verbal, mais par des besoins impérieux et immédiats, par la faim sans phrases...

Tel était, sans exagération pessimiste comme sans complaisance, le péril auquel l'Italie devait pourvoir pour sauver l'avenir et prendre en Europe le rang que lui assignaient son histoire et son importance territoriale. Ceux qui la connaissaient mal désespéraient d'elle : les autres ont eu malgré tout confiance dans les ressources inépuisables de son génie, — et elle leur a donné raison.

En dix ans, malgré le krach des banques, les révoltes de Sicile et les folies de la politique mégalomane, malgré les charges militaires et les catastrophes coloniales, elle est arrivée à égaliser presque son agio, à supprimer le déficit de ses budgets et à porter sa rente tout près du pair (aux environs de 95). Mieux que cela : elle a su créer des modèles d'exploitation agricole, de gestion financière et d'organisation sociale. Sur plus d'un point, elle a pris l'avance dans la voie du progrès économique, et ses maîtresses d'hier, l'Angleterre et l'Allemagne, ne dédaignent pas de venir, après la Belgique et la Suisse, lui demander des exemples.

Je n'ignore pas ce qu'un tel jugement pourra causer de surprise à la majeure partie du public français, ni ce qu'on y pourra relever de paradoxe ou de naïveté. Les journaux ne nous apportent-ils pas, chaque matin, d'Italie, la nouvelle de quelque désastre financier, l'écho de quelque émeute sanglante, les plaintes de quelque foule affamée assaillant un hôtel de ville et réclamant du travail ou du pain? Comment concilier la misère des faits avec l'optimisme des théories?

La difficulté vient d'un simple malentendu. L'Italie lamentable et révoltée, dont la presse met peut-être un peu trop de complaisance à nous entretenir, c'est l'Italie du Sud, qui commence à Rome et finit à Messine, domaine traditionnel de

l'incurie et du désordre. L'Italie dont je parle ici et dont l'effort me paraît mériter à la fois la sympathie et l'attention de tous, c'est l'Italie laborieuse et économe qui commence aux Alpes et qui finit à Rome. S'il est vrai que celle-là, malgré quelques changements heureux, reste encore un objet de scandale et de pitié pour l'Europe, celle-ci ne le cède à aucune contrée du monde pour la valeur de la terre et de l'homme. Eh bien, c'est cette dernière, — l'Italie vraie, *l'Italia vera*, comme l'appelait hier Luigi Luzzatti, — qui tend désormais à prendre le dessus dans la gestion des affaires, et qui lutte héroïquement pour tirer le pays de la crise où il est engagé depuis quinze ans. Je ne dis pas qu'elle ait dores et déjà partie gagnée, que tous les embarras et les dangers aient disparu, que l'Italie d'aujourd'hui soit tranquille et prospère. Je dis qu'elle se relève, qu'elle prend des forces, et que, si elle persiste dans la voie présente, elle est sauvée.

Par quel miracle d'ingéniosité et d'énergie est-elle parvenue à tirer parti des conditions défavorables qui lui étaient faites? Sans doute il faut tenir grand compte des services éminents rendus depuis tantôt deux ans par le ministère réparateur qui a pacifié l'Italie; mais le secret d'une si étonnante transformation ne saurait être cherché dans une simple question de gouvernement. Sous le cabinet précédent, un des plus funestes qu'aient connus nos voisins, l'œuvre de relèvement avait commencé pour le pays, sinon pour le monde officiel. Elle est due à une méthode de travail et d'organisation sociale dont l'excellence se juge aux résultats. Cette méthode n'est point inconnue : déjà, en 1883, M. Léon Say la signalait à l'attention du public français, dans le livre si suggestif où il racontait son voyage de *Dix jours dans la Haute-Italie* ; et, il y a deux ans à peine, M. Eugène Rostand écrivait, pour la réimpression du même volume, une préface magistrale où il confirmait les observations recueillies dans cette première visite[1].

Une récente mission du Musée social a mis l'enquête à jour en y appliquant des moyens d'information et de vérification dont on n'avait jamais pu disposer jusqu'alors. La pré-

1. *Dix jours dans la Haute-Italie*, 2e édit., Guillaumin, 1896.

sence au ministère du Trésor de M. Luigi Luzzatti, l'éminent économiste qui s'honore d'être un ami de la France, le concours de son dévoué lieutenant, M. Enea Cavalieri, qui accompagna la mission française depuis Milan jusqu'à Rome, lui ouvrant toutes les portes, lui facilitant tous les examens, lui prodiguant les renseignements et les explications, enfin la faculté, donnée pour la première fois, d'aller chercher jusque dans les bureaux des ministères la résultante nationale des efforts locaux isolément étudiés : tout cela nous a permis de déterminer, avec autant de certitude que possible, la véritable portée du système italien.

C'est à cette précision que je voudrais m'en tenir ici, écartant les inventaires, les descriptions et les analyses, pour montrer la coordination de toutes les parties, l'unité de méthode qui domine et centralise tous les moyens.



Le secret de la résurrection économique de l'Italie Supérieure tient en un mot qui n'a rien de mystérieux, l'*association* ; seulement l'originalité du génie local se manifeste par la variété, la liberté, la fécondité des applications données au principe, en même temps que par leur étroite subordination au but commun. Comprise comme elle l'est ici, l'association enveloppe tous les agents, tous les moyens, tous les résultats de la besogne sociale. Elle remonte jusqu'aux sources de la production, et en suit tout le cours, jusques et y compris l'emploi des bénéfices auxquels elle a donné lieu.

Essayons d'éclaircir cette définition, en esquissant l'ensemble du système. Il comprend trois moments : la formation, l'emploi, et la distribution de la richesse produite par le travail national.

1° Toute entreprise économique requiert l'existence d'un capital, c'est-à-dire d'une richesse antérieurement acquise, que le travail a pour but de faire fructifier. L'Italie, pays pauvre d'argent et dénué de réserves, ne comprend pas le capital comme venant d'une source autre que l'épargne. Le premier point du système sera donc la formation de cette

épargne qui doit être l'instrument du progrès ultérieur. C'est à quoi travaille la coopération dans les trois ordres d'activité qu'elle comporte : consommation, production, crédit.

Dans la *consommation*, elle a fait, en Italie, de véritables miracles. Telles grandes sociétés, nées depuis quinze ans, sont déjà les rivales des sociétés anglaises qu'elles ont prises pour modèles.

L'« Union coopérative » de Milan, par exemple, en étendant à tous les moyens de la vie, sans exception, le procédé coopératif avec les avantages qu'il comporte (suppression des intermédiaires parasites, abaissement des prix, amélioration des produits, etc.), a réduit à un tel point les frais de la vie pour l'ouvrier qu'elle peut être considérée comme une immense institution d'économie méthodique, qui prépare et utilise tout ensemble l'épargne nécessaire aux améliorations à venir. Car elle ne se borne pas à donner un peu plus de bien-être à ses membres directs : elle accumule de puissantes réserves qu'elle fait travailler à une œuvre plus large, au progrès économique et social de la population tout entière. Une partie est employée à créer des services de prévoyance et d'assistance qui diminuent le poids mort de la misère publique et favorisent l'essor de l'activité dans le pays, en augmentant le nombre de ceux qui sont aptes à y participer. L'autre partie, placée dans des caisses de crédit, sert à stimuler, à soutenir ou à étendre la production.

Les coopératives de consommation sont au sens propre des *fabriques de capitaux*, des usines où se forgent les instruments de tout progrès industriel.

Telle est encore « l'Union militaire » de Rome qui comptait, au 31 janvier 1896, 15 325 associés sur 18 000 officiers, et leur avait fourni, dans l'année, pour 5 200 000 lires de marchandises avec un bénéfice net de plus de 28 p. 100. C'est à elle, à sa puissance d'économie et de crédit, que l'armée italienne, encore plus mal rétribuée que la nôtre, a dû de pouvoir accomplir les diverses expéditions où le gouvernement l'a engagée depuis dix ans ; à elle que les officiers, sans fortune et chargés de famille, doivent de mener une vie décente et digne ; à elle qu'ils devront les institutions de haute mutualitité militaire auxquelles elle destine ses réserves,

chaque jour accrues. On ne saurait demander à aucune volonté délibérée l'effort qu'exigeront ces fondations philanthropiques : le résultat se produira de lui-même, par le simple jeu du système d'épargne automatique qu'entraîne la coopération.

A côté de ces puissantes entreprises, les petites coopératives locales de consommation pullulent en Italie, et elles y ont même pris un caractère qui leur manque en France : on les considère comme des fonctions normales de l'esprit de prévoyance et de solidarité. C'est-à-dire qu'il n'est presque pas une société de secours mutuels qui ne cherche à fonder une coopérative, aimant mieux améliorer les conditions de la vie journalière pour ses associés, que d'intervenir au moment où ils sont misérables, malades ou morts ; et qu'en retour, toutes les forces vives groupées par la corporation — capitaux et énergies — sont employées dans le sens de l'idée mutualiste et pour des œuvres auxquelles la mutualité, laissée à elle-même, ne saurait suffire.

Voilà la première source de l'épargne nationale en Italie, et il faut insister sur ce point, qu'elle n'impose aucun sacrifice, ni ne redoute aucune défaillance de la part de ceux qui en profitent, l'économie résultant spontanément d'une meilleure organisation de la vie.

Ajoutons que le capital ainsi formé ne risque pas de s'immobiliser ou de se disperser au loin, comme cela se produit trop souvent dans le cas où l'épargne est strictement individuelle, et où aucune part n'en est affectée aux améliorations d'ordre général. Un peuple chez lequel la coopération de consommation est généralisée, systématisée, habituée à prélever, sur les bénéfices qu'elle procure à ses adeptes, des réserves libres destinées à favoriser le progrès social, un tel peuple, quelques crises qu'il ait à traverser, ne saurait succomber sous le poids des disgrâces économiques, car il trouve en soi le ressort de tout relèvement.

La *coopération de production*, moins étendue et moins sûre que la précédente, est encore plus efficace, là où elle réussit, pour constituer les capitaux nécessaires au travail national.

Cette sorte de coopération s'exerce, en Italie, dans deux domaines différents, dont chacun mériterait un examen spécial qui ne peut trouver ici sa place : elle est tantôt agricole et tantôt

ouvrière. De part et d'autre, elle aboutit à multiplier, par le groupement des forces et des capitaux, la puissance des travailleurs, le produit de leur travail et le bénéfice qu'ils en retirent.

Comme la consommation et aussi largement qu'elle, la production fait une part aux œuvres de prévoyance et concourt à former une fortune collective qui doit être employée au bien de tous. Il suffira de citer, dans le domaine de l'agriculture, les laiteries coopératives qui se pressent par centaines dans le nord de l'Italie, et qui appliquent leurs croissantes réserves à améliorer le sort des habitants des campagnes, l'habitation paysane, la culture locale, les procédés d'instruction, — comme commencent à le faire, avec tant de courage et d'ingéniosité, les admirables syndicats agricoles de France.

Enfin, la *coopération du crédit* achève de faire lever la richesse partout où elle existe en germe. Combien d'hommes seraient aptes à un travail utile, si on leur en fournissait les moyens! Un prêt judicieux est quelquefois le commencement d'une fortune, profitable à tous. Mais le risque décourage le prêteur; et, d'ailleurs, où trouver ici les capitaux nécessaires à la généralisation du crédit? C'est encore par l'association que l'Italie a résolu le problème : on s'est déjà groupé pour vivre à meilleur marché, pour produire à meilleur compte : on se groupera pour emprunter plus facilement et moins chèrement les fonds nécessaires à l'extension du travail.

Nous sommes 100, qui disposons chacun de 100 francs : cela fait 10 000 francs. Pourquoi chercher un banquier qui fasse à tel ou tel d'entre nous l'avance de la somme dont il a besoin pour une opération fructueuse que nous connaissons? Notre société, devenue caisse d'épargne, servira de caisse de crédit à ses membres, pour l'avantage de tous, et même du pays, qui verra ainsi croître ses ressources et surgir peu à peu de la richesse disponible.

Ces trois formes essentielles de la coopération et beaucoup d'autres, complexes ou intermédiaires, concourent à former un système économique puissant et cohérent qui s'impose de plus en plus à l'activité italienne. A vrai dire, il est né de la nécessité même : il a fallu, de toute force, s'unir pour vaincre la mauvaise fortune, et créer, par un mécanisme concerté, l'épargne que la volonté individuelle était impuissante à constituer.

Le mouvement, commencé depuis une vingtaine d'années, s'accélère chaque jour. En 1895, il s'était formé dans la péninsule 340 sociétés coopératives, contre 35 portant un autre caractère : la seule province de Vénétie en avait vu naître 127. La progression s'est encore accentuée au cours des deux dernières années. C'est là, en quelque sorte, la mine d'où sort le précieux métal qu'il s'agit maintenant d'utiliser.

2° Les réserves d'argent, ainsi économisées grâce aux bienfaits de l'association, vont trouver dans l'association même un moyen d'emploi exceptionnellement avantageux et fécond.

On sait ce que devient, en France, l'épargne proprement dite, confiée aux établissements qui ont la tâche propre de la recevoir et de la faire fructifier : soit par la grande route de la « Caisse nationale postale », soit par le réseau des « Caisses d'épargne particulières », elle aboutit tout droit à la « Caisse des dépôts et consignations » où elle se convertit en bons du trésor ou en rentes d'État. Sauf l'insignifiante exception admise par la loi de 1895, les quatre milliards de l'épargne nationale glissent au gouffre de l'emprunt indéfini, d'autant plus dangereux qu'il est déguisé, et que le pays, privé de la disposition des petits capitaux arrachés à la lutte quotidienne de la vie, ne s'aperçoit pas même qu'il se ruine à mesure qu'il économise.

Rien de semblable en Italie : le principe sur lequel repose toute la législation, toute la tradition de l'épargne est celui du libre emploi, et cette liberté est comprise comme un moyen de favoriser avant tout les entreprises locales, l'industrie, le commerce, l'agriculture qui réclament précisément les capitaux soustraits à la dépense journalière. Nous n'insisterons pas sur les avantages de cette méthode à la justification de laquelle M. Eugène Rostand a consacré, depuis de longues années, le meilleur de son activité et de son talent : il est trop évident que l'épargne, qui est un excédent de production, doit revenir à la production pour la surexciter et l'étendre.

Toutes les économies de l'Italie ne sont pas dirigées vers les « Caisses d'épargne » proprement dites : chaque société qui travaille et économise reçoit les dépôts que ses membres veulent bien lui confier, et constitue une caisse d'épargne par-

ticulière qui use de ces fonds pour améliorer ses opérations. Mais les Caisses d'épargne générales n'agissent pas autrement : elles se considèrent comme les banques de la contrée où elles opèrent, chargées de centraliser, de régulariser et de distribuer le capital issu du travail des habitants. Elles sont ainsi les intermédiaires naturels et nécessaires entre les villes et les campagnes. D'une part les villes économisent de l'argent qu'elles ne savent où placer et qui, laissé à lui-même, irait sûrement se perdre dans ces entreprises exotiques, fécondes en mirages et en déceptions, où l'épargniste français a noyé tant de millions ; d'autre part les campagnes ont un emploi tout prêt pour ces capitaux, un emploi sûr, rémunérateur, patriotique ; mais, écrasées par les impôts et par la concurrence internationale, elles manquent précisément de cet argent que la terre réclame. Eh bien, les caisses d'épargne et toutes les autres institutions similaires, également coopératives, telles que les banques populaires et les caisses rurales, mettront à la disposition du paysan l'épargne du bourgeois, et les sauvront tous deux en les rendant solidaires l'un de l'autre.

Au 1er janvier 1894, les 223 caisses d'épargne italiennes (avec leurs 172 succursales) avaient reçu 1 258 millions de dépôts[1]. Je relève, dans la statistique des emplois, 130 millions de lettres de change (tandis qu'en 1871 il n'y en avait que pour 45 millions, et en 1881 pour 106 millions); plus 64 millions de comptes courants actifs (au lieu de 39 millions en 1871) : soit *le sixième des fonds affectés à des avances individuelles, dans l'intérêt de l'agriculture, du commerce et de l'industrie.* Dans certaines caisses, les services de cet ordre méritent d'être cités en détail : à Parme, par exemple, sur 15 millions de dépôts, 6 seulement sont en fonds publics : 3 millions 1/2 en prêts hypothécaires ; 6 250 000 en prêts directs sous forme de billets à ordre ou d'escompte ; 500 000 à des *corpi morali* (hôpitaux, orphelinats, etc.), et 1 730 000 en avances à des communes, en cautions, gages, etc.

Et l'on n'est pas satisfait. Comme certaines caisses résistent encore au mouvement d'opinion qui les pousse vers les em-

1. Pour avoir le compte complet de l'épargne proprement dite, il faudrait y joindre 425 millions pour la Caisse nationale postale et 318 millions pour les autres institutions de crédit qui reçoivent des dépôts, y compris les Banques populaires.

plois locaux, on cherche le moyen de les y amener, sinon de les y contraindre. En 1894, le congrès de Milan sollicitait du ministre une circulaire en ce sens. Le 13 juin 1896, M. Baccelli, du haut de la tribune, sommait le gouvernement d'insister. Au congrès de Bologne, un des rapports les plus remarqués fut celui de M. Paolini sur « les relations entre les caisses d'épargne et les banques populaires », celles-ci représentant par essence l'emploi actif et productif des capitaux groupés par celles-là. Les conclusions du rapporteur, limitées au vœu « que les caisses d'épargne soutinssent toujours les banques populaires », parurent trop vagues, non applicables à tous les cas. Un des hommes d'Italie qui connaissent le mieux les choses de la coopération et du crédit, M. Achille Sanguinetti, fit observer avec raison que certaines banques populaires, exceptionnellement riches, comme celle de Bologne, devraient plutôt venir en aide aux caisses d'épargne voisines qui remplissent les mêmes fonctions, et qu'on risquait de manquer le but en invitant simplement l'établissement d'épargne à venir au secours de l'établissement de crédit. La véritable solution est dans une fédération générale de toutes ces institutions, et c'est celle qui fut adoptée en fin de compte, après un merveilleux discours du président Luigi Luzzatti. La fusion du comité des Caisses d'épargne avec le comité des Banques populaires fut décidée, et il n'est point douteux qu'elle n'aboutisse à un accord consacrant à la fois le principe et les moyens.

Toutes les expériences concordent d'ailleurs à prouver, non pas seulement que l'emploi local est avantageux pour la production, mais qu'il est sans danger pour l'épargne. Le 13 juin 1897, M. Cornelio Guerci, citant à la Chambre la Caisse d'épargne de Parme comme « une des plus solvables du royaume », attribuait sa prospérité actuelle au large crédit en lettres de change (*credito cambiario*) qu'elle exerce. Et il ajoutait cette remarque : « Il y a quinze ans notre caisse pratiquait un crédit restreint, choisi, aristocratique ; les pertes étaient de 0 fr. 42 c. par 6 francs d'intérêts. En ces derniers temps, où les opérations ont été libéralement étendues, la perte a baissé à 0 fr. 37 c. »

M. Guerci estime donc qu'il faut joindre, *par une loi*, la

fonction d'épargne à la fonction de crédit : et comme mesure transitoire, pour rassurer tous les esprits et achever de conquérir les administrateurs, il donnerait volontiers cette garantie aux caisses d'épargne « qu'en cas de crise les trois quarts de leur portefeuille, au choix, leur seraient escomptés par les banques d'émission, les banques d'État, solides comme le pays lui-même ».

On voit quels efforts réfléchis et convergents poursuit aujourd'hui l'Italie pour recueillir toutes les parcelles de capital économisées sur le travail journalier, pour les utiliser et les multiplier par le retour à la production d'où elles sont sorties, pour mettre, en somme, toute la puissance des lois, des institutions et des mœurs au service de la bienfaisante méthode où elle trouve le salut.

3° Il faut aussi une méthode pour distribuer utilement l'épargne que nous avons vue se former et se libérer par le groupement coopératif. C'est encore la coopération qui y pourvoira, en organisant le crédit sur les mêmes bases qui ont servi, jusqu'ici, de fondement au système.

Le principe qui domine toutes les applications est que le crédit, pour rester fidèle au rôle que lui attribue la conception ci-dessus indiquée de l'épargne, doit être « personnel ». Entendez qu'il doit être fait à l'homme, non pour ce qu'il possède, mais pour ce qu'il vaut et pour ce qu'il peut. Le crédit est alors, conformément à l'étymologie, l'expression de la « confiance » qu'on met dans l'activité et la probité d'une personne qui vous demande de lui rendre possible une entreprise déterminée où elle doit normalement trouver un bénéfice.

Insistons sur ce trait essentiel du crédit personnel qu'il vise expressément *l'entreprise en vue de laquelle il est accordé* : cela suffit à le distinguer de « l'avance faite au besoin » dans l'espoir que l'intéressé pourra se relever de la misère où il est accidentellement tombé. L'avance au besoin — qui a plutôt une valeur philanthropique qu'économique — est bien connue en Italie sous le nom de « prêt sur l'honneur », et elle y a remarquablement réussi parce qu'on l'a régularisée, systématisée, administrée en en laissant la gestion aux Sociétés de secours mutuels. Mais, si utile que soit cet expédient pour

adoucir les maux de la classe pauvre, il ne peut exercer une action notable sur la fortune du pays. Il aboutit le plus souvent à faire ce qu'on appelle le « crédit à la consommation », c'est-à-dire à prêter aux gens *de quoi vivre* et non *de quoi s'enrichir*. Le vrai crédit personnel est une avance à la production : c'est un moyen de travail, un instrument de richesse mis entre les mains d'un homme qu'on sait capable de s'en servir.

Distribuer, dans cet esprit, les capitaux amassés par l'épargne, est la fonction propre des Banques populaires[1] dont l'Italie a emprunté le type à l'Allemagne, mais qu'elle a su accommoder avec une souplesse et une sagacité remarquables aux exigences de son propre état social. L'initiateur et le directeur de ce mouvement est M. Luigi Luzzatti, et ce n'est pas un des moindres titres de l'illustre homme d'État à la reconnaissance de ces concitoyens.

Je ne puis que noter au passage le progrès du crédit populaire italien depuis 1870, époque où il était distribué dans cinquante établissements et possédait un patrimoine de 14 millions (capital et réserves), jusqu'en 1897 où il compte 720 banques disposant de 115 millions de patrimoine et de 372 millions de dépôts. Et il suffira d'un mot pour caractériser ces établissements : ce sont des Sociétés par actions qui n'ont pas en vue l'intérêt des seuls actionnaires ; car elles tendent à appliquer de plus en plus étroitement les principes de la coopération en répartissant une portion des bénéfices entre ceux-là mêmes qui ont concouru à les produire, c'est-à-dire entre les emprunteurs, et dans la proportion de leurs emprunts.

Les Banques populaires ne se contentent pas d'escompter le papier commercial et industriel comme le font les banques ordinaires dans tous les pays. Elles ont organisé deux institutions qui ne fonctionnent nulle part avec autant de régularité et de bonheur qu'ici : le crédit agricole et le crédit ouvrier.

On a commencé par le premier, ce qui était naturel à tous égards. Le *crédit agricole* est bien une forme du crédit per-

1. La preuve qu'elles font vraiment du crédit personnel, du crédit à la production, ressort de la statistique suivante, publiée lors du Congrès de Bologne : sur 368 000 sociétaires de profession connue, elles comptaient 88 000 petits agriculteurs et 17 000 ouvriers agricoles, 92 000 commerçants de détail et petits industriels, 29 000 ouvriers journaliers, et 69 000 employés ou fonctionnaires. Il n'y avait que 7 p. 100 de rentiers ou de personnes sans profession.

sonnel et, à ce titre, il ne va pas sans quelques risques, car ce n'est pas à la terre qu'on prête (ce serait l'hypothèque), c'est au travail, qui doit en tirer des fruits : la propriété rurale n'est pas une richesse inerte dont on s'assure la dévolution par un gage, elle est un instrument de production dont il s'agit de faire une valeur industrielle. Mais il n'en est pas moins vrai que le paysan offre, comme emprunteur, une garantie de plus que l'ouvrier qui est obligé de chercher hors de chez lui, de demander à un autre les moyens de son travail. M. Enea Cavalieri dit très finement à ce sujet : « Tout prêt réclame deux signatures : ici le paysan en donne une, la terre donne l'autre. » Le crédit agricole était donc le plus facile à réaliser, et l'Italie y a réussi dans une large mesure.

L'agriculture est alimentée de diverses façons par les Banques populaires.

Directement d'abord. Au 1er janvier 1894, sur 368 000 sociétaires de ces banques dont on avait pu déterminer la profession, on comptait 88 000 petits agriculteurs et 17 000 ouvriers de la terre (*contadini giornalieri*). En outre, une très grande partie des opérations de crédit sont effectuées au profit des cultivateurs. Deux des principaux rapports présentés au congrès de Bologne portaient sur « les moyens d'établir entre les banques populaires et les syndicats agricoles des relations systématiques et suivies ». Et des expériences vraiment probantes ont été faites, en ce sens, dans la plupart des villes de l'Italie supérieure que nous avons visitées, Parme, Plaisance, Padoue, Crémone, Lodi, etc. Plusieurs banques ont des rubriques spéciales, un crédit déterminé pour les prêts agricoles, des traités avec les syndicats ; d'autres ont institué depuis de longues années le warrant agricole ; la plupart provoquent la création de coopératives rurales, et, selon la thèse que nous avons plus haut exposée, voient dans l'industrie des champs le meilleur, le plus sûr emploi de l'épargne urbaine.

Viennent ensuite les services indirects, qui ne sont pas les moindres. La banque est trop loin du paysan ; elle suppose, dans l'exercice de sa fonction normale, l'existence d'un certain capital chez l'emprunteur, qui doit d'abord être actionnaire ou sociétaire. Ses échéances sont trop rapprochées, et elle exige des cautions connues : autant de difficultés. Il fallait

trouver un moyen plus populaire, plus démocratique, au vrai sens du mot, de distribuer le crédit aux petites gens de la campagne. Le moyen a encore été demandé à l'Allemagne, où, depuis de longues années, les caisses Raiffeisen satisfont, avec un éclatant succès, à toutes ces conditions.

La première caisse rurale d'Italie a été fondée en 1883 par M. Leone Wollemborg. Aujourd'hui il y en a plusieurs centaines, qui, bien que procédant d'une toute autre méthode, tendent au même but que les Banques populaires et jouent à l'égard de celles-ci le rôle de succursales infinitésimales destinées à porter leur action jusque dans les villages les plus reculés.

On peut les diviser en trois groupes d'après leurs origines et l'esprit de leur direction :

1° Les « caisses rurales » relevant de l'action de M. Wollemborg, qui sont au nombre d'une cinquantaine, et qui, quoique fondées le plus souvent avec l'appui du clergé, ont gardé un caractère d'indépendance laïque indéniable ;

2° Les « caisses rurales catholiques », fondées par don Cerutti et qui se rattachent de plus en plus étroitement à une entreprise confessionnelle enveloppant toutes les formes de l'activité sociale. Elles bénéficient naturellement de la propagande générale menée par le parti clérical, et leur nombre, au début de l'année 1897, se montait à 540 ;

3° Enfin quelques groupes de « caisses agraires » neutres, comme celles dont la Caisse d'épargne de Parme a provoqué la formation et qui, nées de besoins purement économiques, s'efforcent de se maintenir hors de toute ingérence politique ou religieuse.

Quant à l'organisation du crédit, elle est la même dans les trois groupes, comme aussi les services rendus, quel que soit l'esprit dans lequel on médite de les rendre. Le principe sur lequel repose le système Raiffeisen est bien connu : c'est la solidarité illimitée de tous les associés dans le domaine des opérations concertées en commun. Une fois le prêt accordé par l'assemblée à tel ou tel membre, suivant les justifications qu'il a fournies, chacun est responsable, pour sa part, de l'avance qui lui est faite ; et, s'il vient à manquer à l'échéance, c'est la société tout entière qui devra pourvoir au remboursement.

De là plus de sécurité et aussi plus de moralité dans les opérations : une sélection spontanée se fait, écartant les paresseux et les indignes : et ceux qui restent s'améliorent eux-mêmes par l'habitude de la mutualité, de la confiance, du respect de la parole donnée et reçue.

Mais une caisse de crédit, rurale ou urbaine, à solidarité illimitée ou limitée, ne peut fonctionner qu'avec une première mise de fonds servant à alimenter les besoins : où trouver le capital nécessaire? Les caisses confessionnelles ne connaissent point cet embarras : le grand mouvement d'association catholique qui a suivi l'organisation des Congrès a amené la formation de banques provinciales spécialement affectées à cette destination[1], et d'une banque centrale à Parme, chargée de recueillir le trop-plein des unes et de combler les vides des autres. Seulement c'est là une situation exceptionnelle, anormale même au point de vue économique, qui ne saurait en aucune façon être érigée en système.

Les vraies caisses rurales sont celles qui ne sont pas obligées de faire appel aux passions politiques ou religieuses pour remplir leur mission, et cette mission consiste essentiellement à distribuer le crédit à ceux qui sont capables d'en profiter. De telles caisses ne peuvent recourir qu'aux dépôts des Caisses d'épargne, et c'est ce qui se passe, en effet, partout où l'idée coopérative est maintenue intacte.

Tel est le sens de l'ingénieux mécanisme qui a été imaginé dans certaines régions, à Parme par exemple, pour régulariser les relations de la Caisse rurale et de la Caisse d'épargne, afin que la première ne fasse que des emprunts utiles, et la seconde que des avances productives. Ce résultat est obtenu par le concours de deux intermédiaires qui se complètent l'un l'autre : le professeur d'agriculture qui conseille l'emploi de l'argent demandé à l'emprunt, et le syndicat agricole qui exécute la commande et touche le montant du prêt accordé à cet effet. La sécurité de l'épargne se trouve donc garantie contre toute surprise, même ici où elle est confiée à de pauvres paysans en apparence insolvables et qui, selon les règles habituelles de la banque, seraient inca-

1. Elles portent généralement le nom du saint patron du chef-lieu de la province : S. Liberale à Trévise, S. Marco à Venise, S. Antonio à Padoue, etc.

pables d'obtenir directement une avance personnelle dans n'importe quel établissement de crédit. Le capital fécondant pénètre ainsi jusque dans les chaumières les plus humbles, où il va réveiller l'activité humaine et lui communiquer une force nouvelle pour la lutte de la vie.

Le *crédit ouvrier* était plus difficile à organiser. La situation de la classe ouvrière, précaire partout puisqu'elle ne possède que son travail et ne peut, le plus souvent, l'utiliser que dans une entreprise patronale, devint particulièrement grave, en Italie, lorsque la « crise édilitaire »[1] et la crise industrielle fermèrent les chantiers.

On recourut, comme toujours, à l'association pour sauver de la misère isolée et de la révolte aveugle des milliers d'hommes jetés à la rue sans ressources. Une foule de sociétés analogues à nos syndicats se formèrent, principalement dans l'ordre des métiers inférieurs dépendant des entreprises de construction et de travaux publics, qui avaient été plus directement atteints par le chômage. L'histoire de ces fédérations de *braccianti*, de *muratori*, de *terrazzieri*, est aussi intéressante, aussi riche d'enseignements que celle des *Trade-Union* d'Angleterre qui ont si vivement préoccupé l'opinion. On ne peut y faire ici qu'une allusion en montrant comment elles sont arrivées à se procurer du crédit.

Elles en avaient absolument besoin pour participer aux adjudications publiques, comme la loi le leur permettait. Nous l'avons déjà dit, toute entreprise requiert un capital pour le cautionnement, pour l'outillage, l'achat des matières, l'entretien des salaires. Où le trouver dans le cas présent?

Il faut avouer que, sur ce point, les traditions de solidarité sociale, si vivaces dans les mœurs italiennes, avaient montré la voie à la doctrine économique. L'initiative du « crédit ouvrier » était partie des sociétés de secours mutuels, — et non pas seulement du crédit individuel, mais du crédit aux associations. Nous avons noté plus haut ce trait distinctif de la

1. On appelle ainsi la crise qui se produisit, vers 1880, dans la situation financière des municipalités et même des propriétaires urbains, par suite de l'exagération des dépenses somptuaires et surtout des dépenses de construction. Quantité d'édifices et de maisons particulières demeurèrent inachevés ou impayés, au grand détriment de la classe ouvrière.

mutualité en Italie, qu'elle s'intéresse à tous les efforts collectifs qui ont pour but d'améliorer la situation des classes laborieuses. Sur les petites réserves des groupements mutualistes, nombre de sociétés de consommation et de production ouvrières recevaient déjà des subventions ou des prêts. Il appartenait aux Banques populaires de généraliser le système, en y portant l'appoint de leur puissance financière. Elles n'ont eu garde d'y manquer, parce que leur fonction même, qui est de distribuer et de faire fructifier l'épargne issue du travail aisé, les obligeait, avant toutes choses, à encourager les efforts du travail en détresse.

Tel est le bienfait du système coopératif : le capital y garde le souvenir de son origine et la tendance à y retourner. Il ne se considère jamais comme indépendant des labeurs qui ont concouru à le produire. Il est, en quelque sorte, une avance que le travail se fait à lui-même, en s'imposant, sur un point, une économie qu'il se réserve de faire fructifier sur un autre. La banque devient ainsi, par la généralisation de ce principe, une sorte de fonction sociale, analogue à la fonction vitale du cœur qui reçoit le liquide chargé de substance nourricière et qui le propulse, allégé et régénéré, dans toutes les parties de l'organisme. Si je fais effort ici pour rendre sensible, par l'à peu près d'une figure, l'action d'ensemble où se résume ce que j'ai appelé le système italien, c'est que l'originalité de ce système, sa valeur, sa portée, résident surtout dans l'unité de conception qui le domine.

Sociétés coopératives, caisses d'épargne, banques, syndicats agricoles, syndicats ouvriers, nous avons tout cela chez nous, et souvent en meilleur état que chez nos voisins. Mais ce sont, chez nous, des éléments isolés, sinon hostiles. Nous ne nous apercevons pas qu'ils forment les organes divers d'une même fonction, qui est celle de la vie sociale. Aucune pensée maîtresse ne rapproche, ne concilie, n'unifie leur action.

En Italie cette systématisation s'est faite d'abord sous la pression du besoin, ensuite et surtout par l'intuition de quelques hommes supérieurs qui ont eu la bonne fortune d'être compris de leurs compatriotes et d'appliquer leurs idées au gouvernement. Sans Luigi Luzzatti, l'Italie ne serait

peut-être pas entrée dans cette voie. Sans les amis et les élèves qu'il a groupés autour de lui, Wollemborg, Cavalieri, Guerci, Schiratti, Zalli, Anselmi, Minelli, Ponti, Maffi et tant d'autres dont les noms simplement cités ne diraient rien, car ils doivent être considérés dans leurs œuvres, — son initiative même serait demeurée stérile. Pour ceux-là, sans distinction de parti, la vraie politique est l'économie sociale, — et, de ce côté sans doute, toute question d'amour-propre national mise à part, nous avons quelque chose à apprendre d'eux.



L'arbre se juge à ses fruits : qu'a produit en Italie le système coopératif que nous venons de décrire?

Les résultats proprement économiques sont indéniables : la meilleure preuve que le pays se relève, c'est que l'excès même des impôts n'a fait que surexciter le travail dans toutes les régions où l'homme et la terre sont capables de produire. Ce n'est pas un paradoxe de soutenir que l'Italie du nord doit sa prospérité actuelle aux charges croissantes du fisc, qui, dans le même temps, écrasaient la Sardaigne, la Sicile, l'ancienne Grande-Grèce, toutes les contrées où dominent le latifundisme, l'absentéisme, l'individualisme, c'est-à-dire les principes contraires à ceux de la coopération.

Là où il était possible, le mouvement de progrès s'est fait sentir dans tous les ordres de l'activité sociale.

Dans l'agriculture, les procédés se perfectionnent et la production s'accroît de jour en jour. Un seul détail, cité dans un des récents discours de M. Luzzati à la Chambre, peut donner une idée de ce changement : « L'année dernière, les agriculteurs italiens ont confié au sol, pour le rendre plus fécond, plus de trente millions de kilos de substance fertilisante, dont la moitié avait été préparée dans le pays. »

Les prairies artificielles ont développé l'industrie de l'élevage. Les races de bestiaux ont été croisées et renouvelées. Tous les produits agricoles, beurres, fromages, salaisons sont traités par des méthodes nouvelles et préparés à meilleur compte que dans la plupart des autres pays d'Europe. Le vin et l'eau-de-vie sont l'objet de préparations de plus en plus soi-

gnées, de plus en plus savantes. En essayant d'imiter nos crus, l'Italien arrive à donner aux siens quelques-unes des qualités qui leur manquaient. Il n'a pas encore réussi à nous évincer, mais il est patient, tenace et pauvre : il compte sur l'avenir.

Les projets du ministère actuel, sur la transformation du crédit foncier, l'ouverture aux communes et aux provinces du « crédit à bon marché » pour accomplir les irrigations, canalisations et bonifications de tout ordre que réclame la terre, contribueront grandement à améliorer l'état des populations rurales, qui d'ailleurs, à ne considérer que les dix dernières années, n'est pas sensiblement pire en Italie que dans le reste de l'Europe.

Le commerce, menacé dans ses anciennes positions, en a conquis de nouvelles : les marchés de l'Amérique du Sud se sont ouverts à l'exportation italienne qui accuse, du 1er janvier au 1er juillet 1897, une augmentation de 49 millions. Vienne un traité de commerce achevant l'œuvre de rapprochement avec la France commencée par la convention italo-tunisienne, et l'Italie, qui, dans les cinq premiers mois de la même année, importait encore chez nous près de soixante millions de marchandises[1], retrouvera, dans le mouvement des transactions européennes, la place que des fautes politiques, aujourd'hui regrettées, lui avaient fait perdre. La pratique presque universelle de la coopération assure à ses produits une supériorité de bon marché que le commerce reconnaît lui-même. Je me souviens d'avoir lu, à Lodi, cette inscription significative apposée à la devanture d'un magasin privé : « Ici l'on vend au prix des coopératives, *a prezzi di cooperativa.* »

Le progrès de l'industrie est encore plus sensible. Il est attesté par l'activité des importations de charbon dans les ports italiens de la Méditerranée. Des régions entières, comme les environs de Turin, de Milan, de Gênes, se sont couvertes d'usines dont les revenus ont en partie compensé les ruines dues à la crise agricole. « En dix ans, dit M. Luzzatti, la production s'est accrue de plus de 40 millions pour les industries minières, métallurgiques et chimiques, de 95 millions

1. Exactement 57 518 000, d'après le relevé de la chambre de commerce italienne de Paris.

pour les soies, de 100 millions sur les cotons, sans compter 23 millions pour la laine et 22 millions pour le lin, le chanvre et le jute. »

L'usage libéral du crédit a rendu de ce côté d'inappréciables services : des entreprises considérables se sont formées, sans autre capital qu'une modeste avance faite par un établissement de crédit à un groupe d'hommes méritant confiance. En quelques années, l'emprunt initial et tous les frais subséquents ont été payés par les bénéfices annuels, et l'œuvre, désormais libérée, s'est suffi à elle-même. Ainsi se sont élevées, pour le plus grand bien de la population, les « laiteries sociales » des environs de Crémone, des provinces de Trévise et de Bellune, qui comptent parmi les plus prospères d'Europe.

Les finances publiques n'ont pas manqué de se ressentir de l'amélioration générale. Le 7 décembre dernier, M. Luzzatti pouvait présenter à la Chambre un projet de budget où les recettes dépassaient les dépenses de 33 817 589 lires, dont la majeure partie était appliquée à des constructions de chemin de fer. Le rendement des impôts était évalué à 1 milliard 538 millions, somme largement suffisante pour pourvoir à tous les besoins. En juin 1897, la rente italienne dépassait 95, en hausse de plus de 7 francs depuis le commencement de l'année. A la fin de mars 1898, malgré tant de difficultés politiques et économiques apparues nouvellement et dont l'Italie n'est pas seule à souffrir en Europe, elle atteignait encore 94. On notait également ce fait que la différence entre le prix de la rente en Italie et celui qu'elle obtient à l'étranger est généralement un peu plus haute que le taux de change ; ce qui dénote une tendance à la réabsorption des titres italiens pour leur placement en Italie

Depuis le 1er janvier 1896, M. Luzzatti a converti des dettes amortissables de manière à diminuer de 22 millions le capital de la dette, contre un paiement annuel de 107 000 francs. La dette flottante est réduite à 100 millions et l'amortissement complet sera obtenu dans cinq ou six ans, sans qu'il soit besoin d'aucune opération financière spéciale. Enfin le ministre consacre tous ses efforts au rétablissement de la circulation monétaire, et, selon toute vraisemblance, la situation de plus en plus normale du pays lui permettra bientôt de

réaliser son dessein. En attendant, d'importants projets de réforme sont déposés devant les Chambres, concernant les accidents du travail, les retraites pour la vieillesse et l'invalidité des ouvriers, etc. Les *œuvres pies* sont revisées et leurs revenus appliqués à des besoins plus profonds et plus généraux.

Quant aux résultats sociaux du système coopératif, ils sont tels qu'on ne saurait en donner l'idée, en quelques lignes jetées à la fin d'une exposition générale et pour ainsi dire théorique comme celle-ci. Il faudrait sortir de l'abstraction, montrer dans leur réalité vivante ces villes actives et industrielles qui ont excité notre admiration, Parme, Padoue, Plaisance, Crémone, Lodi, Milan. On y verrait l'effet de la coopération sur les mœurs, la simplicité, la solidarité des intérêts, la fusion des classes.

La politique elle-même s'en ressent : le rôle du député en Italie est bien différent de celui qu'il joue en France. Il est le plus souvent étranger aux partis : il est l'homme de la province ou de la ville qui l'a élu et où il préside à la marche des œuvres d'intérêt général, banques populaires, caisses d'épargne, établissements coopératifs. Les députés ne sont pas payés par l'État, et ils n'en restent que plus attachés à leurs habitudes provinciales, moins attirés vers Rome, où leurs revenus ne les suivent point, moins entraînés dans la politique pure.

J'ai beau regarder dans tous les sens : la coopération, ainsi systématisée et généralisée, ne me paraît présenter aucun danger. Aux individus elle assure un supplément de ressources : à la collectivité elle promet un meilleur avenir. Car elle n'est pas égoïste : tous ses théoriciens s'accordent à vouloir que la majeure partie des bénéfices réalisés par les grandes sociétés commerciales et industrielles forment des réserves où viennent s'alimenter toutes les œuvres de prévoyance et d'assistance que réclame la misère sociale. C'est donc au profit des humbles que s'élaborent ces puissantes fortunes anonymes qui, sorties du travail, doivent, en fin de comptes, retomber en rosée bienfaisante sur la classe entière des travailleurs.

S'il est un moyen de désarmer la Révolution qui menace l'ordre social actuel, c'est bien celui-là.

LÉOPOLD MABILLEAU

BÉHANZIN A LA MARTINIQUE

Depuis le matin nous étions en rade...

De terre, un vent chaud nous arrivait, balayant le pont, entrant dans les cabines, renouvelant l'air sans procurer la moindre sensation de fraîcheur.

Nous devions descendre à terre seulement vers la fin de l'après-midi ; jusque-là, il fallait rester à bord ; être assourdis par le bruit du treuil à vapeur, aveuglés par la poussière de charbon. — Donc, nous attendions, distraits par des riens, amusés de voir les nouveaux voyageurs « transborder », occupés nous-mêmes à ces petites choses insignifiantes et vaines qui font que les minutes s'écoulent malgré tout...

Maintenant nous étions sur le quai, sur la terre ferme. Et après cette journée brûlante, où l'atmosphère avait été comme l'haleine d'une fournaise, un merveilleux soir d'or commençait. Nous partions, emportés vite par le galop de nos mules, passant rapides dans les petites allées d'hibiscus qui vont du quai aux portes de Fort-de-France.

C'était l'heure exquise aux colonies, l'heure où la lumière est d'une transparence colorée, les teintes étonnamment vives.

les formes et les contours d'une invraisemblable netteté. C'était aussi l'instant de la splendeur des plantes, de l'intensité des parfums, l'instant dont la mélancolie est faite de tant de charmes différents, de regrets pour le jour qui finit, d'inquiétude de la nuit approchante. C'était le moment où l'on sort de la torpeur des après-midi accablés, et où l'on voudrait, dans un grand élan, tout étreindre, tout voir, être ailleurs et partout. C'était l'heure à la fois évocatrice et douce, troublante et angoissée, de ces pays d'exil.

Devant nous, les grands manguiers paraissaient immenses; sous cette lumière leurs verts avaient d'incomparables vigueurs, les grappes de leurs fruits semblaient d'or jaune, leurs troncs d'or mat. Derrière ces manguiers on voyait la mer, elle était bleue, irisée, d'un bleu de pierre précieuse.

Nous traversions maintenant la Savane (cette célèbre promenade de Fort-de-France) : au milieu, la statue de Joséphine de Beauharnais s'élevait dans une gloire rayonnante avec une grâce extrême, une de ces grâces un peu affectées d'autrefois, — et tout le marbre était d'une blancheur laiteuse avec des contours dorés de lumière. Les palmistes qui l'entourent de leurs colonnes droites, portant haut leurs palmes vertes, lui faisaient comme un couronnement aérien... Et elle regarde la mer, l'impératrice, dans une pose fière et charmante, appuyant sur son genou gauche un médaillon au profil de Napoléon.

Nous passions toujours rapides, et presque tout de suite nous voilà montant par des routes de poussière bordées de maigres verdures, de buissons piquants : les mules ralentissent, les montées s'accentuent, nous tournons dans un sentier empierré.

Devant nous paraît le fort Tartanson : c'est là le but de notre course, là que Béhanzin vit les jours de son exil.

Comme nous approchons de la grande porte du fort, toute en lourde maçonnerie, nous voyons un petit nombre de personnages groupés dans un ordre de grand cérémonial... C'est Béhanzin lui-même et sa suite : ils étaient là, reconduisant avec un sérieux imperturbable deux prêtres venus comme nous, sans doute, leur faire une simple visite de curiosité.

Nous descendions de voiture : le roi fit le geste de venir au-devant de nous et nous tendit la main en disant : « Bonjour », — le seul mot de français qu'il sût alors; puis, tournant sur ses talons, il s'en alla majestueux, escorté des siens, nous indiquant de le suivre. — Et rien ne dira l'air souverain de ce roi noir à la haute stature, aux muscles d'athlète, aux mains fines et puissantes. Il était drapé dans une longue étoffe de soie noire, où couraient des rayures bleues, ombrées; à travers les plis, on devinait la force de tout son être. Sur sa tête un bonnet noir, brodé d'or et de soie de couleur, s'échancrait en triangle au milieu du front, s'abaissant en deux cornes sur les oreilles, durcissant encore le masque sombre. Ses pieds étaient libres dans des cothurnes de forme arabe, brodés délicieusement comme son bonnet. Dans la main droite, il tenait une longue pipe d'argent qu'il portait constamment à sa bouche épaisse.

Une de ses femmes l'abritait sous un parasol de soie rouge, une seconde tenait à la main un petit vase de cristal rose destiné à recevoir la salive du maître. Son fils, ses autres femmes, ses filles, son bourreau et un interprète militaire, composaient le reste de sa cour.

Les femmes étaient jeunes presque toutes, autant qu'on en pouvait juger; de grandes étoffes, qui les enroulaient et qui s'arrêtaient aux aisselles, les enveloppaient comme des gaines : leurs épaules et leurs longs bras noirs sortaient.

Dans une des ailes basses du fort donnant sur une cour intérieure, était le salon de Béhanzin, un très quelconque salon colonial, avec des meubles en bois recourbé et en rotin. Le roi s'installa sur une chaise-berceuse et sa suite se mit à genoux autour de lui, accroupie dans des attitudes de chiens battus.

Nous nous étions assis en cercle; une de ses filles, la plus jeune certainement des quatre, se glissa tout doucement et vint se courber à mes pieds, puis elle mit la tête sur mes genoux, une tête avec des cheveux comme de la laine noire; dans ses yeux doux et tristes, il y avait une expression caressante et câline de jeune singe.

L'interprète nous raconta qu'ils s'ennuyaient tous...

Mais dans ce moment, notre présence les distrayait trop,

sans doute, car la femme préposée au petit vase de cristal rose fut durement rappelée à l'ordre, pour ne pas l'avoir présenté assez tôt : un éclair de farouche sauvagerie, d'effroyable colère passa dans les yeux de Béhanzin...

Il ébaucha un geste incompréhensible pour nous : toutes les femmes, alors, se précipitèrent, la main tendue, vers le bras du maître, et grattèrent consciencieusement la place où était la démangeaison, puis elles reprirent leurs poses accroupies.

De temps en temps, comme Béhanzin regardait la plus jeune de mes filles, — deux toutes petites filles blondes que j'avais amenées avec moi et qui s'épouvantaient de le voir, — sa figure prenait une expression très douce, presque attendrie, et il avançait la main, pour l'attirer vers lui, en faisant avec ses grosses lèvres un bruit de baiser; puis, comme l'enfant avait peur, il riait en découvrant, jusque dans le fond, une rangée de dents terribles, toutes pareillement éclatantes et blanches.

Nous allions partir. Je me souvins que j'avais sur moi deux porte-cigarettes achetés dans une escale précédente ; je les offris à Béhanzin : sa figure rayonna, une joie enfantine s'y peignit, avec quelque chose comme de la reconnaissance, et toutes les femmes remercièrent en chœur par de grands salamalecs.

Nous en étions aux adieux, aux dernières politesses. L'ami qui nous accompagnait, le commandant M..., s'était levé pour partir et Béhanzin lui tenait la main en regardant fixement la croix d'honneur qui était sur sa poitrine ; il la toucha avec respect, la retourna comme pour mieux la connaître, semblant avoir la notion de sa valeur, semblant comprendre qu'elle était la récompense de ceux qui savent se battre et vaincre ; puis, lui, le vaincu, l'exilé, il haussa ses puissantes épaules comme dans un sentiment de pitié pour lui-même, et ses bras retombèrent ; une expression découragée passa dans toute sa personne, avec un air de regret, un air de dire : « C'est fini, maintenant, tout est inutile... »

D'un signe il commanda aux siens de venir, et ils nous accompagnèrent tous jusqu'à la porte du fort, très dignes et

dans une naïve conviction de leur importance. Là, enfin, ils nous regardèrent partir tristement.

Combien d'étranges et incohérentes conceptions doivent se heurter dans cette cervelle d'homme noir? Dans quel chaos se débat sa pensée, maintenant qu'il a vu que le monde ne finissait pas à l'horizon, comme il l'avait cru jadis? Qu'espérait-il obtenir, le jour où il alla s'asseoir sur les genoux du gouverneur, — ce qui est une manière dahoméenne d'implorer quelqu'un et de se mettre sous sa protection, — comme un petit enfant sur les genoux de son père? Quelle idée se faisait-il de notre civilisation, de nos mœurs, quand il demandait pour son harem des femmes pareilles à des Européennes venues le voir en curieuses?... Et il semble impossible, quoi qu'on en dise, qu'il ne regrette pas son royaume de sable et ses tentes, ses amazones, ses carnages, ses orgies de sang, — lui qui, dans son exil, a conservé quelque chose de si royal avec un air de grand fauve en cage.

Et nous redescendions songeant à ces choses... Ma pensée s'en allait vers cette côte d'Afrique, où avait été son empire, où il avait exercé sa puissance de souverain barbare, — et où les dernières amazones du monde avaient épuisé tout leur courage, donné leur jeunesse, leur sang de vierges guerrières, pour cette grande lutte finale, défendant leur roi, leur pays contre la civilisation envahissante.

Et la nuit allait venir, sur cette partie du monde où nous étions, mais la vue était encore merveilleuse de ces hauteurs : Fort-de-France s'étendait en bas, entouré de verdures sombres : la mer était, à l'infini, teinte de zones graduées, bleues, violettes, vert d'émeraude. La baie de la grande île avait l'air d'une gigantesque, d'une fabuleuse coquille de nacre que faisaient luire et briller les reflets du soleil, déjà disparu derrière l'horizon.

JEAN VOZELLE.

L'Administrateur Gérant : LOUIS SCHOUÉ

LETTRES A REQUIEN[1]

I

Saint-Maximin, 25 septembre 1834.

Mon cher monsieur,

Je suis à Saint-Maximin, exécrable trou orné d'une grande église gothique, à laquelle on a oublié de faire une façade, des tours, un clocher et bien d'autres menus détails. Je ne pourrai trouver des chevaux que ce soir. Que faire en pareil gîte ?

1. Requien (Esprit), né à Avignon en 1787, et mort en Corse, le 30 mai 1851, appartenait à une famille d'industriels. Doué d'un goût très vif pour les sciences naturelles, il s'adonna de bonne heure à l'étude de la botanique et de la géologie, et forma des collections très importantes dont il fit présent à sa ville natale : c'est aujourd'hui le Muséum Requien. Attaché passionnément à son pays, il rassembla aussi une bibliothèque très riche en manuscrits et en imprimés relatifs à l'histoire d'Avignon, du Comtat Venaissin et des provinces voisines. Il la donna ou légua au Musée Calvet, dont il fut administrateur et conservateur. Il vécut en rapports constants avec un grand nombre de savants, d'artistes et de littérateurs contemporains : pas un de ceux qui passèrent par Avignon ne manqua de lui rendre visite ; aussi a-t-il laissé une très volumineuse et très intéressante correspondance et une collection d'autographes absolument remarquable. On peut en juger par les quelques extraits qu'en a donnés la *Revue Rétrospective* du 1er février 1892, et par les lettres que l'administration du Musée Calvet nous permet de publier aujourd'hui.

Requien vit pour la première fois Prosper Mérimée quand celui-ci, récemment nommé inspecteur des monuments historiques, commença ses tournées dans le Midi de la France. Dès lors se nouèrent des relations qui se continuèrent jusqu'à la mort de Requien. En dehors d'Avignon, l'un et l'autre se revirent plusieurs fois à Paris, notamment chez la célèbre miniaturiste madame de Mirbel, dont le mari, intime ami de Requien, était directeur du Muséum d'histoire naturelle.

Songer? J'aime bien mieux vous écrire. Un professeur de l'école de droit d'Aix, M. Giraud, vous remettra ma lettre avec deux morceaux de pots cassés que je vous prierai de montrer à M. Artaud. Voici leur histoire. Vous saurez que Sextius Calvinus, lorsqu'il voulut fonder Aix, commença, en véritable conquérant, par détruire une ville du voisinage peuplée d'honnêtes gens appelés *Saliens*. On trouve à un quart de lieue d'Aix, sur une hauteur, des restes de murailles épaisses, grossièrement mais solidement construites. Dans l'enceinte de ces murailles, la terre est couverte de fragments d'une grosse poterie mal cuite, ouvrage bien digne de barbares tels que devaient être MM. les Saliens. Ce qu'il y a de curieux, c'est que, parmi tant de morceaux de pots cassés, on ne rencontre pas un bout de tuile, pas une brique. Cela me ferait croire à la ville des Saliens, car si cette colline de cruches brisées avait été occupée par des Romains, on y trouverait des tuiles. Nos ancêtres se contentaient, comme vous le savez, de toits de paille. J'en reviens à mes tessons. Le plus beau, qui est peint en noir, est le seul de son espèce qui ait été trouvé. *N. B.* Je l'ai découvert de mes propres yeux. J'explique ainsi la présence de ce fragment unique. C'était l'écuelle du roi Teutomanes, écuelle qu'il tenait d'un caporal romain qu'il avait pillé. Ou bien, si mieux aimez, c'est l'assiette dans laquelle Sextius mangea son macaroni après la prise de la ville des Saliens. Le second morceau est le débris d'une grande jarre. Il vous donnera l'idée de l'art de la poterie chez les Saliens. Je soupçonne que le troisième fragment provient d'un pot de beurre de Bretagne, pourtant je désirerais bien qu'il fût antique. Veuillez demander à M. Artaud ce qu'il pense du numéro 1? Est-il de fabrique romaine ou gauloise?

Notre ami M. Rastoul m'a joué un tour, c'est de me dénoncer aux Aptésiens, lesquels m'ont circonvenu, m'ont donné un banquet comme à un député et m'ont fait boire en templier. Ce n'est pas tout. On m'a fait gravir des roches escarpées pour voir un monument druidique (lequel s'est trouvé un escalier qui peut bien être antérieur à la Révolution), gravir d'autres rochers et me macérer les fesses sur un méchant bidet pour lire une inscription syriaque au château de Buoux. Quel syriaque! C'était une pierre toute rongée par

le temps, je n'ai pu lire que SEMPER... VOS. Avec tout cela ces messieurs sont les plus aimables gens du monde, et j'ai regretté de n'avoir pu demeurer plus longtemps avec eux. Je suis devenu amoureux, aux environs de Buoux, d'une femme qui fait très bien les omelettes à l'huile, a de fort beaux yeux et ne sait pas un mot de français. C'est dommage qu'il y ait toujours auprès d'elle un gamin avec une escopette de six pieds de long. J'ai failli mourir de faim à Venasque. Les natifs ne savent ni ne comprennent le français. On voulait me trouver un interprète dans la personne de *moussu lou maïré*, mais, ainsi que *lou curat*, il était aux champs. Enfin, je suis entré dans une maison et, après un discours qu'on n'a pas compris, et auquel on a répondu en jargon inintelligible, j'ai ouvert une armoire, j'en ai extrait des vivres et en même temps j'ai produit ma bourse. L'effet que j'attendais de ces gestes combinés a été manqué. On m'a arraché le pain et on m'a fait la mine. J'ai compris ou cru comprendre à la fin que l'on prétendait exercer l'hospitalité des temps héroïques à mon égard. J'ai donc rengainé ma bourse et alors on m'a laissé manger. Comme je n'entends pas un mot au venasquois, je conclus d'après ma théorie que c'est là la Crusca du Comtat.

Agréez l'expression de tous les sentiments d'estime et d'amitié vraie que vous m'avez inspirés.

II

Nismes, 1er novembre, au soir.
[1834]

O le plus aimable des carlistes et des botanistes sans esbrouffe! consolez-moi dans mon affliction. J'arrive à Nismes et j'envoie demander mes lettres au préfet : point de lettres. A la poste : point de lettres. Je vais chez M. de Tessaint, qui se rappelle bien en avoir vu sept ou huit et un gros paquet (c'était votre catalogue) sur sa table, mais il ne sait ce qu'elles sont devenues. Je me donne au diable et je pense que M. Daunant les a peut-être emportées chez lui ; mais M. Daunant n'est pas à Nismes. De deux choses l'une, ou le chagrin lui aura

fait perdre mes lettres, ou, par excès de zèle, il me les aura envoyées quelque part où je ne serai pas. Concevez-vous rien de plus contrariant et qui donne plus l'idée de se pendre à un honnête homme! Il y avait six semaines que, grâce à mes courses continuelles, je n'avais reçu de nouvelles de Paris. Et votre catalogue! Et celui de M. Chambaud!... Et moi qui l'avais promis à M. Guizot! Quel bonheur que je n'aie pas de pistolet pour me casser la tête et qu'il fasse trop froid pour me noyer! Je viens d'écrire à M. Daunant. La lettre était difficile à faire. A un frère qui perd sa sœur, on ne peut guère dire poliment : « Ne pleurez plus et cherchez mes lettres. » Je les regarde comme perdues.

J'ai écrit aujourd'hui vingt pages à M. Thiers en style tour à tour sublime et tempéré. J'ai choisi le sublime pour lui parler du tombeau d'Innocent VI, et j'en ai parlé en Vauclusien patriote, aussi vauclusiennement que vous auriez pu faire. Les gens de Villeneuve ont voté mille francs pour faire transporter à l'hôpital le tombeau et le recouvrir d'une mauvaise coupole moderne que vous connaissez. C'est mettre des pêches sous une cloche à fromage. En outre, ils demandent quatre mille francs au ministre pour les aider dans cette belle œuvre. Le ministre a répondu qu'il fallait avant tout savoir si la coupole irait bien avec le mausolée. Je lui dis qu'elle ira très mal, que les gens de Villeneuve sont des sauvages, etc.

Je viens de dîner chez le préfet. J'en ai vu beaucoup, mais celui-là est plus fort que les autres. En revanche, sa femme est aimable. Elle a de plus une gouvernante anglaise, jeune, qui met du rouge et qui est une espèce de *phantasti* romanesque. Le général lui a demandé en détestable anglais quel était le livre qu'elle tenait. C'était une description des monuments du Gard, et elle a répondu qu'elle l'avait apporté pour interroger le célèbre archéologue. Cela m'a paru drôle d'interroger ainsi le monde, et j'ai pris plaisir à blaguer la petite miss à douze francs par heure de blague. Elle était tentée de se dire, en me quittant, comme l'écolier de Méphistophélès : « Il me semble que j'ai une roue de moulin dans la tête. »

Adieu, cher préfet futur. Pensez quelquefois à moi et écrivez-moi pour me consoler de la perte de mes lettres.

J'espère que vous avez dérouillé votre mal de tète. Je suis si en colère que je suis encore vierge.

P^r. M.

Ne croyez pas que ce soit la police qui ait ouvert cette lettre. C'était bon du temps de l'ogre Charles X!!! C'est moi qui me suis rappelé que vous vouliez un résumé du volume de M. de Caumont. Je l'ai écrit aussi court que j'ai pu.

III

Montpellier, 7 (ou 8) novembre [1834].

Vous saurez, monsieur le Préfet futur, que M. Daunant s'est lavé de la perte de mes lettres et que votre collègue du Gard en a retrouvé partie qu'il m'a envoyée, entre autres vos catalogues; quant aux lettres de Paris, il m'a envoyé celles de mon excellente amie mademoiselle Céline et d'autres amis et amies, mais point celles de ma mère. Je m'en console, car j'ai reçu des nouvelles fraîches. Vos patates ont été mangées et appréciées. Je suis chargé de vous en remercier.

Les nouvelles de Paris sont que M. César Moreau, qui a dû vous nommer membre de sa Société de statistique, a envoyé une médaille d'encouragement à M. de Humboldt, ce qui amuse beaucoup le Prussien, accoutumé à en recevoir de meilleur aloi. Si vous étiez ici, je vous amuserais en vous montrant la lettre de mademoiselle Céline, qui me dit qu'elle a mis à la porte S. A. S. le duc de Brunswick Oels... Item, que Fanny Essler a la jambe parfaitement faite et qu'elle se tient sur les pointes comme moi sur ma chaise.

Que vous dirai-je de cette ville-ci? Il y pleut toujours. Je vis avec les archéologues dont vous avez vu un échantillon. Ils sont tout feu. Je crains qu'ils ne se découragent promptement. Cependant ils veulent faire une bonne œuvre, c'est de publier leur petit Thalamus. Vous devriez imiter un si bel exemple et publier vos franchises. Je tâcherais de vous tirer une carotte, comme j'espère en tirer une à M. Guizot en leur faveur.

Il y a une très jolie fille, presque en face de chez moi, qui s'appelle Gabrielle, native de Toulouse et dont il m'est loisible d'être le Henri IV. Mais mes archéologues sont saint-simoniens et vertueux. Je n'ose leur demander de m'indiquer les bons endroits. Je partirai après-demain pour Narbonne. J'y resterai un ou deux jours au plus, de là à Perpignan, puis Carcassonne, puis Toulouse. Si le marquis d'Aragon n'est pas à Alby, je m'en irai vite à Bordeaux, et de là à Paris. Entre mes amis et les princes étrangers, je cours trop gros risque...

Mon cousin le marin m'écrit en rade de Lisbonne que tout va à la diable dans ce pays, qu'il n'y a pas un homme de tête et qu'avant peu on verra un beau gâchis. A propos de gâchis, il paraît qu'il y en a un fameux à Paris pour la présidence du conseil. Je ne conçois pas trop comment on pourra s'en tirer. L'arrangement paraît un problème aussi difficile que l'origine de l'ogive et je ne suis pas là-bas pour le résoudre, comme j'ai fait l'autre par ma théorie sublime que je vous prie de ne pas répandre.

J'ai vu à Maguelone des tombeaux d'évêques dudit lieu, morts aux XIVe et XVe siècles, plus cette inscription :

XII : ID9 : MAREII : OB : ARBT9 : AVIN ONENSIS : EPS.	... M. de Lesus a lu MAREI, ce qui est ridicule. Remarquez Avinionensis.

L'inscription est sur un tailloir; et du côté droit, à la suite de MARCII, on lit XVII... Qui était cet Aribertus, Arbertus, Arbitus, évêque d'Avignon et quand est-il mort? Vous devez savoir cela et vous avez des livres où cela doit se trouver. Vous obligerez fort votre serviteur en l'instruisant à cet égard. *A priori*, je suis porté à croire qu'il avait été moine de Maguelone et que le mémorandum ci-dessus aura été inscrit par ses collègues reconnaissants, absolument comme les Vauclusiens feront après votre mort en l'an 1900.

Maguelone, m'a dit un antiquaire de la Société Renouvier et Cie, est la *Messua collis* de Pomponius Mela. C'était une cité grecque et on l'appelait en grec Μέσσοα, parce qu'elle était plus grande qu'une autre petite île en face, maintenant

liée au continent. Puis on l'a appelée Μεγάλη, i. e. la grande, puis Μεγαλόνη, d'où Megalone, d'où Maguelone. Admirez et croyez.

Adieu, cher monsieur; depuis que je vous ai quitté, je suis dix fois plus triste qu'avant de vous avoir connu. Mille tendresses à tout le monde. J'ai écrit pour Maraudy. J'écrirai demain à M. Guizot et je n'oublierai pas M. de Blégier.

IV

Paris, 19 décembre.
[1834]

Voici, ô le plus aimable de ces scélérats de carlistes, une botte de vieux papiers que je vous envoie. C'est tout ce qu'un triage rapide dans mes vieilles paperasses a pu produire. Malheureusement, avant de partir, j'avais fait un autodafé de mes vieilleries, n'ayant pas comme vous le ridicule des autographes. Je l'aurai à l'avenir pour l'amour de vous. On m'en promet quelques-uns assez curieux, et si je vais à Londres cette année, comme je l'espère, j'en rapporterai pour vous de diablement intéressants.

A peine suis-je arrivé (depuis trois jours), que mon ministre me fait repartir. Je vais à Saumur ou plutôt à Fontevrault. Je pars après-demain, mais je serai à Paris dans les premiers jours de janvier. Donnez-moi de vos nouvelles. Talonnez M. Renaux pour qu'il me donne un calque de son plan du théâtre d'Orange et un dessin qu'il m'a promis. Si vous trouvez l'occasion de m'envoyer de ces coquilles microscopiques qu'on ramasse en mangeant des coquilles plus intéressantes pour moi, celles qui sont pleines de queues d'écrevisses, vous me ferez grand plaisir.

Je viens d'avoir la promesse d'un secours pour les bas-reliefs de Maraudy. On convient avec moi que le tombeau d'Innocent VI ferait mieux à la métropole qu'ailleurs, mais je crains qu'on n'ose se décider. Vous avez reçu de Nismes un mot de moi sur cette affaire. A mon retour je serai tout à vos ordres. Mademoiselle C... s'est évanouie à ma vue. Madame Mirbel engraisse. M. Mirbel a écrit une lettre au sujet de

M. Guizot, qu'il voudrait bien n'avoir pas lâchée. Je finis en vous régalant de deux mots de M. de Talleyrand.

1° M. le duc d'Orléans, à Valençay, fut un peu déconcerté de l'imperturbable gravité de cette vénérable momie. Ne sachant que dire, il lui dit : « Si vous étiez premier ministre, président du conseil, que feriez-vous? — Quelqu'un que je ne connais pas », répondit M. de Talleyrand.

2° Depuis quelque temps, il est brouillé avec M. de Flahaut. Le duc d'Orléans voulait les réconcilier et amena la conversation sur le susdit. A sa grande surprise, M. de Talleyrand fit un éloge pompeux des talents de M. de Flahaut, dit que c'était l'homme de France qui connaissait le mieux l'Angleterre, qu'il y avait de l'influence, que tout le monde l'y aimait parce qu'il parlait du parlement avec les politiques et chassait le renard avec les sportsmen. « Enfin, ajouta-t-il, c'est l'homme qui serait le plus propre à remplir les fonctions d'ambassadeur de France à Londres (puis, après une petite pause)... d'autant plus qu'il pourrait aussi bien remplir celles d'ambassadeur d'Angleterre à Paris. » Le bon, c'est que cela était dit avec tant de bonhomie que le duc d'Orléans ne s'aperçut qu'au bout d'un quart d'heure du sens de la dernière phrase. Mille amitiés bien vraies. Tout à vous.

V

25 janvier 1835.

Mon cher maître,

Depuis un mois je me dis tous les jours que je veux vous écrire. J'ai à vous remercier des coquilles et du plan d'Orange. J'attends les saucissons au premier jour, s'ils ne sont pas interceptés.

Je bois à longs traits maintenant la lie de mon voyage. Prosaïquement, je tourmente en vain mes ministres, sans en pouvoir rien obtenir. On convient avec moi qu'il faut envoyer Innocent VI à Avignon, avec les bas-reliefs de Maraudy : puis, quand il s'agit de signer, on m'ajourne. En fait de signatures, j'en attends toujours une intéressante pour moi, c'est le règlement de mes frais de route. Autre embêtement : j'ai mon

rapport à faire. Il s'allonge à mesure que j'y travaille. J'avais compté me tirer d'affaire avec une brochure de cent cinquante pages. Bien heureux si j'en suis quitte pour un volume in-octavo. Autre embêtement : M. Guizot m'a nommé membre d'une commission chargée de diriger les travaux historiques en ce qui concerne l'histoire de la philosophie, la littérature, les sciences et les arts. M. Guizot, à la première séance, nous dit que nous devions faire un catalogue de *tous* les monuments de la France actuellement existants. Je me récriais, il me dit : « Figurez-vous que ni le temps ni l'argent ne vous manqueront. » Je fus réduit au silence, et mon voisin, homme au pis, m'écrivit sur un morceau de papier : « Le temps? il ne sera pas ministre dans trois mois. L'argent? il n'a plus un sou des cent vingt mille francs votés pour 1835. » En attendant, nous nous réunissons fréquemment pour blaguer. Ce ne serait rien, mais il faut faire de menus rapports, etc., c'est à mourir. Nous allons pourtant faire faire une bonne chose, c'est un manuel paléographique, au moyen duquel on pourra apprendre promptement et facilement à lire les manuscrits. On répandra ce manuel à profusion, en sorte que tout homme de bonne volonté ait le moyen d'étudier les vieux parchemins et de se crever les yeux, quand l'envie lui en prendra. Autre embêtement... mais j'en aurais trop à vous conter, si je vous disais tous mes embêtements.

Votre professeur de rhétorique aurait besoin, ce me semble, d'un cours de logique. Sa traduction est inouïe et, après l'avoir lue, je comprends un peu moins l'inscription qui nous a tant cassé la tête. D'ailleurs, sa Situla est une pure invention de sa part, que rien n'autorise. Je suis particulièrement furieux qu'il ait mis mon nom dans son factum et il me le paiera, car je mettrai le sien dans mon rapport, mais non avec les épithètes que je vous réserve : *Vir mitissimus, doctissimus, ornatissimus, aliquantisper paillardus dominus Requienus, etc.*

Adieu, cher maître, j'en ai encore pour deux mois à rester à Paris, après quoi j'irai faire un tour à Londres. *Vale et me ama et scribe quando phantasti dormiunt.*

VI

[Paris, 1835.]
25 janvier.

Pourriez-vous, mon cher maître, engager M. Artaud à écrire à madame Michoud, à Sainte-Colombe, en face de Nismes, pour la sonder sur ce sujet, à savoir si elle veut vendre sa statue de femme accroupie, *Latone, Venus genitrix* ou *quæcumque sit*? Si elle ne voulait pas la vendre, consentirait-elle à la laisser mouler? Il faudrait dans cette négociation de la prudence et de la réserve. J'ai monté la tête au directeur du Musée et j'espère lui faire acheter la statue, mais vous savez que la liste civile n'aime pas payer fort cher ce qu'on peut avoir à bon marché.

Item, autre négociation.

Voulez-vous demander aux gens de l'hôpital de Villeneuve-lez-Avignon s'ils veulent changer leur Roi René (le tableau du *Jugement dernier*) pour un tableau moderne, et s'ils demandent du retour en argent? Si oui, sachez leur dernier mot sur le combien. Dans le cas où ils voudraient de l'argent outre un tableau moderne, il faudrait qu'ils donnassent par-dessus le marché la *Marquise de Ganges*, de Mignard. Ne leur dites pas que c'est la marquise de Ganges, s'ils ne le savent pas.

Enfin, voulez-vous avoir la bonté de demander au curé de Villeneuve, ce qu'il veut de sa *Descente de Croix*, tableau fort noir, lui direz-vous, et par conséquent très médiocre. On lui donnerait en place un tableau moderne bien brillant.

Pardon, cher maître, si je vous donne tant de commissions, mais si je connaissais un meilleur ambassadeur que vous et le prince de Talleyrand, je l'enverrais sur les lieux. Ménagez bien nos intérêts et croyez à la reconnaissance de Sa Majesté.

Mille tendres amitiés.

VII

[Paris, 1835.]
6 mars.

Mon cher ami,

Savez-vous ce qui vous pend à l'oreille? J'ai trente-six mille questions à vous faire sur le Comtat. C'est le diable que

de parler des choses que l'on n'a pas sous les yeux. Voici ce que j'ai imaginé, si vous l'avez pour agréable. Aussitôt que j'aurai fini la partie de mon voyage que nous avons faite ensemble, mon voyage sur votre terre papale, je vous l'envoie et vous somme, de par les droits imprescriptibles de l'amitié, de le parcourir et de le corriger. Ce sera le plus grand service que vous puissiez me rendre. Le travail dont je m'occupe aujourd'hui est ennuyeux comme la peste, et sur vingt personnes à peu près qui le liront, dix-sept y chercheront des erreurs pour les relever. Je voudrais donc qu'il y eût le moins possible d'erreurs matérielles. Je vous supplie de m'avertir de toutes celles que vous découvririez dans ce qui concerne Avignon, etc.

Le carnaval a été admirable. Une découverte admirable qui immortalisera son auteur a été faite à cette occasion. Autrefois, on se contentait, pour marquer la mesure, d'un bâton plus ou moins gros. Aujourd'hui, on se sert de chaises qu'on casse dans les *crescendo;* des coups de pistolet ont été aussi employés avec succès. On parle d'une pièce de quatre qui aura une partie dans le bal de la mi-carême. Vous êtes diablement botaniste, si cela ne vous tente pas. A la suite de quoi, nous irions ensemble à Londres manger un certain petit poisson nommé *white bait*, auprès duquel la dorade n'est qu'un mauvais hareng.

Tout à vous, mille tendres amitiés.

VIII

Paris, 19 juin 1835.

Mon cher ami,

J'arrive. J'ai laissé l'Angleterre en 89, mais comme on a du sens dans ce pays-là, il est possible qu'il n'y ait pas de 93. Le spectacle est curieux, surtout pour qui a vu l'Angleterre comme moi il y a deux ans, quatre, six et dix ans. La progression de l'esprit démocratique me paraît géométrique. C'est la boule de neige qui est longtemps à rouler sous les pieds, et

qui tout d'un coup devient haute comme une maison. Vous devriez bien aller voir Londres aristocrate, pendant qu'il en est temps encore. Jamais le luxe et la magnificence et la richesse n'ont été aussi loin. Voici mon budget : cinq semaines, 2 050 francs (voyage, aller et retour, 250 : voyage à l'intérieur, à Salisbury, etc., 300 ; achats de rasoirs, aiguilles, etc., 500 ; visites à des personnes du sexe, 500 ; vie matérielle, 500). J'ai vu une exposition d'horticulture magnifique, et j'ai mangé le 18 mai du raisin, ma foi ! pas trop mauvais, que j'ai cueilli à la vigne. Ananas très bons, meilleurs qu'à Paris et qu'à Malaga. Rosbif délicieux. Femmes blanches comme des cygnes, douces comme satin ; moyenne de l'âge, dix-sept ans... Très peu de ressources d'art et beaucoup de goût pour l'eau-de-vie. Une infante fraîche comme une feuille de rose blanche a bu, sans qu'il y parût une demi-bouteille d'eau-de-vie, avant de m'admettre à l'honneur de sa couche.

Maintenant, que je vous remercie. D'abord, de vos excellentes notes, bien que votre patriotisme y perce trop. Par exemple, ne pas admettre la comparaison des remparts de Carpentras avec ceux d'Avignon. Excepté du côté du Rhône, Avignon ne peut soutenir cette comparaison, et je l'aurais dit si je n'avais eu peur de vous. Carpentras est ce qu'il y a de plus beau au monde, vu de la plaine, le spectateur ayant le mont Ventoux en face, un aqueduc devant lui ; à droite, les tours et les créneaux de Carpentras. Je vous enverrai les notes susdites aussitôt que je les aurai transfusées dans ma prose.

Remerciements encore pour les Caracalla. I 3[1] en est amoureux. J'avais peur qu'il ne prît cela pour une caricature moderne et de sa personne, mais il a beaucoup admiré le bousingotisme du IIIe siècle comme tout à fait innocent. Je vais tâcher de vous envoyer en revanche ma caricature à moi.

Quant à votre mosaïque de Vaison, vous conviendrez que cela ne vaut pas 3 000 francs. Nous avons à Autun le combat de Bellérophon et de la Chimère, dont on ne demandait pas tant et qu'on n'a pas voulu acheter. Nous sommes à sec, entre nous.

1 M Thiers

Adieu, je suis horriblement pressé. Je vais repartir dans trois semaines. Je viendrai vous prendre vers le mois de novembre pour vous mener en Sicile. Mille tendres amitiés.

IX

Paris, 28 juin 1835.

Mon cher ami,

Lorsque j'étais à Londres, on apporta chez M. John Gage, directeur de la Société des antiquaires, plusieurs objets trouvés dans un tumulus du comté d'Essex. On s'attendait à trouver quelques couteaux de silex, des haches ou tout au plus des instruments grossiers de bronze, et nous fûmes quelque peu déconcertés de voir des lacrymatoires, des patères, des præféricules, et autres bucoliques bien évidemment romaines. Plusieurs vases de terre étaient encore remplis d'un liquide dont j'ai été admis à goûter une demi-cuillerée. C'était de la pommade, de l'huile, ou du vin, ou du miel. Cela ne valait pas le diable, n'avait presque aucun goût, mais laissait dans la bouche un affadissement qu'il fallait combattre avec force vin de Porto ou de Xérès. L'objet le plus curieux était un pliant en fer, rouillé horriblement, mais portant encore les traces d'attaches qui servaient probablement à tenir des sangles ou des courroies sur lesquelles on plaçait un coussin, lequel portait le respectable derrière du brave Romain qu'on avait enterré en ce lieu. Chacun dit son mot. Le mien fut que ce pliant indiquait une dignité civile ou militaire et qu'on l'avait mis à côté du mort comme un insigne de son rang. Là-dessus, je citai certain bas-relief de votre musée représentant un siège à peu près semblable, mais j'avais oublié l'inscription. J'aurais pu en improviser une et *flouer* la docte assemblée, mais j'ai préféré attendre de vous un mot d'explication à cet égard. Veuillez m'envoyer le texte de l'inscription et, s'il se peut, un croquis du pliant. L'inscription dont je parle se trouve dans la salle centrale du Musée, au fond, à gauche des inscriptions grecques. Si vous pouvez savoir d'où celle dont je parle a été tirée, vous ferez une bonne œuvre en me le disant.

Le mouleur de David[1], le sculpteur qui a fait ma médaille, a déménagé ou bien est tombé en déconfiture, je n'ai pas pu le trouver jusqu'à présent. Si je ne puis le découvrir, je vous enverrai un portrait de moi, moins monumental, mais plus ressemblant peut-être, une aquarelle d'un artiste anglais. En attendant, je remets à M. de Cambis un mauvais croquis de moi, représentant la façade du café Thérésine, place de la Madeleine. Je l'ai ornée de quelques inscriptions monumentales qui rappellent les principaux consommateurs de cet établissement véritablement philanthropique. En feuilletant l'autre jour le commentaire de Pancirole sur la *Notitia utraque dignitatum imperii Orientis et Occidentis*, j'ai trouvé qu'il y avait à Rome, dès le temps d'Auguste, un inspecteur des monuments historiques, lequel cumulait avec l'inspection des édifices publics celle des *lupanaria* (au nombre de quarante-six seulement dans la IX[e] région de Rome). Je me propose de citer le *précédent* à M. Thiers et de faire ajouter ces fonctions à celles que j'exerce déjà. J'ai oublié de vous dire que les Caracalla étaient arrivés blessés pour la plupart, mais que je les ai réparés fort habilement avec du blanc d'œuf et de la chaux. Je vais bientôt partir pour la Bretagne et si je n'y attrape pas une gale par trop tenace, vous me verrez cet hiver. Je vous prendrai en passant pour aller avec moi en Sicile, pays bien digne de vos herborisations. Je vous renverrai avant mon départ vos notes dont j'ai profité de mon mieux.

X

Paris, 12 janvier 1836.

Mon cher ami,

Vous avez ma foi raison, je suis un f... paresseux et je ne trouve nulle bonne excuse à vous donner. Cependant, vous me pardonnerez parce que je suis très amoureux et que je vous envoie ci-joint un autographe du duc de Raguse et un autre de M. de Gasparin. On m'en a promis un de Fieschi que j'attends encore. Vous aurez le théâtre de C. G[2]. ; demain il

1. David d'Angers.

2. *Théâtre de Clara Gazul.*

partira par la poste. Pour le médaillon, je ne sais, en vérité, comment en trouver. Le mouleur n'en a plus et pour vous en procurer un, il faudrait faire la cour au sculpteur avec lequel je suis un peu beaucoup *in contegno.*

Je passe au récit de mes aventures depuis que nous n'avons causé ensemble. Vous saurez d'abord que c'est vers la Bretagne, la douce et la bretonnante, que se sont dirigées mes courses cette année. A l'exception de Carnac et de Locmariaker, immenses monuments inexplicables et dont tout le mérite consiste dans leur aspect pittoresque et dans leur étrangeté, je n'ai pas vu un monument qui soit à comparer à ceux que nous avons vus ensemble. Le style gothique est inférieur au vôtre, qui cependant est la partie faible de la Provence. Pour le roman, il n'y faut pas penser et les antiquités romaines sont représentées par une demi-douzaine de mauvais pans de murs, débris de pauvres maisons. Quant aux naturels du pays, hélas! c'est la province sans soleil. Impossible de toucher sans pincettes les personnes du sexe de Brest, Morlaix, Saint-Brieuc, Rennes, Vannes, Quimper... Les vivres sont médiocres. Là, ni melons, ni figues, rien que du beurre excellent. Au lieu de votre joli patois dont on comprend toujours quelque chose, c'est une langue que le diable a inventée qu'on parle là-bas et qui n'a pas moins de quatre dialectes très différents. *Lavaret d'in pélec'h a zo unen-bennag ag a zéfé gallec?* Voilà tout ce que j'ai pu apprendre à dire en m'écorchant le gosier. Dites-moi où il y a quelqu'un qui parle français. Jamais, à moins qu'on ne lui fasse une opération chirurgicale, un Provençal ne prononcera *pélèc'h*. Mangez une olive crue, et en crachant vous ferez un bruit approchant de ce *c'h*. Par-dessus le marché, ces sauvages ne m'ont-ils pas persécuté dans leurs journaux, m'accusant d'avoir enlevé d'autorité à leur province un manuscrit d'un certain barde du x[e] siècle, Guiclan ou Guinclan, mss. que j'ai cherché partout inutilement et dont j'ai appris l'existence à la plupart de leurs doctes! Un petit élève de l'École des chartes a prétendu avoir trouvé le mss., mais quand il a fallu le montrer, il n'a pu le produire et il avait disparu. Je n'ai pu d'ailleurs lui faire dire de quelle grandeur, de quelle couleur, de quel caractère il était et je suis convaincu qu'il ne l'avait pas plus *vu* que moi.

Tout cela m'a donné un peu de tracas et je m'en venge dans mon rapport, en traitant les cuistres bretons comme ils le méritent.

Je vous ai regretté pendant mon voyage. Vous auriez trouvé des observations intéressantes à faire sur les lauriers, les myrtes, les figuiers gigantesques qui croissent à merveille dans ce pays de brouillards froids et humides. Les figuiers donnent des fruits énormes, mais qui pour la saveur ressemblent fort à du papier mâché. Il y aurait eu, je crois, pourtant matière à un beau mémoire latin. Connaissez-vous cette jolie fleur bleue que je vous envoie ci-jointe? La plaine de Carnac en est couverte. Si, comme je l'espère, elle est inconnue, appelez-la *Merimæa speciocissima Carnacensis*.

Ce n'est pas le choléra, dont je fais peu de cas, mais la peur des quarantaines qui m'a empêché d'aller cette année en Sicile. Quand on n'a que deux mois à passer dans un pays, il serait dur de rester trente jours dans un lazaret. Puis, comme je vous ai dit, je suis amoureux, amoureux fou de la perle des femmes, heureux parce que je suis aimé, très malheureux parce que je ne puis prouver mon amour aussi souvent que je voudrais. Je partirai au mois de mai de cette année. J'irai en Lorraine et en Alsace, je remonterai le Rhin jusqu'à Cologne, peut-être même pousserai-je jusqu'à Munich et Dresde mes excursions sur la rive droite. Cela vous tente-t-il? *Quid dicis, Thoma*? C'est la saison des fleurs et a-t-on jamais fait la flore du Rhin?

J'ai perdu tout crédit auprès de mes ministres, mais croyez que si je n'ai rien obtenu pour vous, ce n'est pas faute d'avoir demandé. M. de Cambis m'accuse pour s'excuser auprès de vous. Le fait est qu'on n'a pas le sou et que si M. Thiers ne demande pas un crédit convenable, il faudra d'ici à trois ou quatre ans démolir tous nos monuments, pour qu'ils ne nous tombent pas sur la tête. Je n'ai pas encore vu M. de Cambis parce que j'ai été malade au commencement de l'année, mais je vais me mettre en quête pour découvrir sa demeure et les saucissons dont vous l'avez chargé. Quand donc sont-ils mûrs?

On m'a dit que votre bibliothèque avait reçu Jacquemont et les publications de M. Guizot. Voilà, je crois, les seules choses dignes de vous.

Adieu, cher ami, ne m'en veuillez pas pour mon long silence et persuadez-vous bien qu'écrivant ou n'écrivant pas, je pense toujours à vous et vous aime bien tendrement; rappelez-moi au souvenir de vos *fantastis* et de tous mes amis de la terre papale.

XI

[1836, avril.]

Mon cher ami,

Lorsqu'on a un rapport monstre à écrire, des in-folios à lire, des épreuves à corriger de livres qu'on n'a point faits, qu'à tant d'embarras viennent se joindre ceux d'une grande passion, qu'après de longues et poignantes péripéties on se trouve possesseur d'une femme ayant les trente-six qualités physiques recommandées par Brantôme et des qualités morales que ce cochon-là ne savait pas apprécier, alors on est bien excusable de négliger un peu ses amis, lors même qu'ils vous envoient des saucissons de Tarascon. On ne les oublie pas non plus et la preuve c'est que je vous envoie un autographe de Fieschi qui m'a coûté quelques bassesses que je ne regretterai pas s'il vous est agréable. J'en attends un autre du même littérateur, mais je ne veux pas différer plus longtemps à vous faire part de celui que je me suis procuré. Si l'autre est plus curieux, ce qui n'est pas difficile, je vous l'enverrai et vous redemanderai celui-ci pour le donner à un autre amateur qui ne passe que loin après vous.

Le changement de ministère n'a rien changé à ma position. Le nouveau ministre ne me connaît guère, mais il m'a fort bien reçu et peut-être aurai-je auprès de lui plus d'influence qu'auprès de l'ancien. Quelques députés, entre autres M. Dupin, se proposent de demander un supplément de crédit pour nos vieilleries. Je leur ai remis une foule de notes aussi remarquables par la profondeur des pensées que par l'aménité du style. Je ne sais si cela pourra toucher le *servum pecus* qui forme la majorité et tient la clef de la bourse. Il est certain que si l'on n'augmente pas l'allocation annuelle, il faudra bientôt jeter bas la plupart de nos églises, qui autrement s'écrouleront sur

la tête des fidèles. J'ai demandé un secours pour Notre-Dame-des-Doms, mais si je l'obtiens, ce ne sera qu'une bagatelle. Voici M. de Cambis dans la quasi opposition : c'est un moment favorable pour obtenir, car dans le pays où nous vivons, on donne à ceux que l'on craint plutôt qu'à ceux que l'on aime.

Vous aurez su peut-être que le père de Cambessedes était mort. Il (son fils) se trouve maintenant à la tête d'une assez belle fortune. Il va s'établir à Pradines avec madame D... pour chasser toute l'année et faire de la botanique quand il n'y aura plus rien à tuer dans le pays. Pradines est quelque part dans le département du Gard. Il est possible que vous voyiez arriver quelque jour Cambessedes poursuivant un lièvre jusque dans votre bibliothèque. Je vais partir pour l'Allemagne dans un mois, c'est-à-dire je verrai auparavant l'Alsace et les Vosges et j'irai ensuite manger de la choucroute et voir pour mon compte, et, hélas ! à mon compte, quelques villes monumentales de l'autre côté du Rhin. Si à Munich, Cologne et peut-être Dresde, je puis vous être de quelque utilité, je n'ai pas besoin de vous dire que je suis tout à vos ordres. Ne reviendrez-vous donc jamais à Paris ? J'y serai en octobre assurément. Je serais peut-être homme à vous reconduire chez vous si mon père se portait bien, et à passer l'hiver sous votre soleil qui, décidément, est plus beau que le nôtre, bien qu'il ne mûrisse pas d'aussi bonnes pêches que celles de Montreuil. Je voudrais un peu travailler sans distractions forcées, et cela est diablement difficile à Paris.

Adieu, encore une fois ; portez-vous bien et recommandez-moi à tous vos amis.

XII

Mon cher ami,

Seriez-vous assez bon pour m'envoyer le plus tôt que vous pourrez des graines de cassie, *Cassia odoratissima*, dont la fleur ressemble à un petit pompon jaune ?

Je viens de faire une excursion aux environs de Mantes, où j'ai trouvé des dolmens bien conservés et un ossuaire gaulois

avec une immense quantité d'os d'hommes et de chiens mêlés ensemble. J'en étais à ma 14e théorie sur les monuments druidiques, et ceux-là l'ont démolie comme les 13 précédentes. Il n'y en a pas deux qui se ressemblent.

Mille amitiés. Répondez-moi vite, car je vais partir pour l'Alsace au commencement du mois prochain.

Paris, 19 avril 1836.

XIII

30 mars 1837.

Mon cher ami,

Je ne sais en vérité par où commencer mes excuses. Il y a des siècles que je veux vous écrire, mais entre la volonté et l'exécution, il y a loin. Pour vous dire le fait avec franchise, il me prend de temps en temps de violents accès de paresse, surtout en matière de correspondance, et je sors à peine d'un de ces accès. Vous qui pratiquez si bien le sublime *farniente*, vous aurez, je l'espère, quelque indulgence pour un de vos imitateurs. Quand je vous dis que je vous imite, c'est une façon de parler. J'imprime et je fais de la prose à douze, ce que vous ne faites pas. Vous aurez reçu de moi un gros volume et d'ici à quelque temps je vous en enverrai un petit. Vous ai-je donné les *Ames du Purgatoire*? Je les mettrai pour vous chez M. de Cambis; si vous les avez déjà, cela vous servira à sécher des plantes.

J'avais eu l'envie de passer l'hiver dans votre voisinage et je l'aurais fait sans ma mère que je ne pouvais laisser toute seule, surtout dans ce moment. Puis j'ai cru trouver une autre occasion de vous voir, dont on vous aura peut-être parlé. Sur le bruit de l'expédition de Constantine, j'avais demandé à mon ministre à être attaché à l'état-major avec mission de décrire les ruines, occasionnellement les hauts faits dont je serais témoin, et surtout de recueillir les inscriptions de Ghelma et de Constantine. Je comptais bien, en allant, passer une huitaine avec vous et boire quelques bouteilles de ce vin rose que vous nous donniez les dimanches. Mais voilà l'expédition à tous les diables et il faut se rabattre sur une tournée moins héroïque. Mon plan est de visiter

l'Auvergne et le Vivarais, Rodez, etc. Peut-être, si vous êtes de loisir, pourrons-nous nous rencontrer quelque part et voyager de compagnie, vous arrachant du chiendent et moi regardant les églises ruinées. Nous écririons en commun la relation de notre tournée et votre part serait la flore archéologique, c'est-à-dire la description de tous les cryptogames qui poussent sur les vieilles masures. Cela vous tente-t-il? Voyons, tâchons de nous arranger. En tout cas, si vous connaissez quelqu'un en Auvergne ou si vous avez quelques notes sur les monuments de ce pays, pensez à moi. On m'a promis depuis longtemps des autographes russes pour vous. J'en attends quelques-uns de très anciens et un de Pouschkin, ce poète qui vient d'être tué en duel à Pétersbourg. Ce sera une rareté que vous apprécierez. On m'a promis encore un autographe de Rousseau, mais je n'y compte que médiocrement.

Nous sommes en pleine déconfiture ministérielle, personne ne veut mettre la main à la poêle, c'est-à-dire faire un cabinet. M. Molé et M. Guizot se disent comme les Français et les Anglais à Fontenoy : Messieurs, tirez les premiers. Montrez votre savoir-faire... Mais personne ne veut commencer. Je viens de déjeuner avec votre compatriote M. de Gasparin, qui prend son parti fort gaîment, mais il n'en est pas de même de ses collègues. Il est probable au train dont cela va que le cabinet ne sera pas reconstitué d'ici à plusieurs jours. M. de Cambis devrait bien profiter des derniers soupirs du ministre provençal pour lui soutirer un cadeau pour le musée d'Avignon. Si je le vois, je lui donnerai cette bonne idée.

Adieu, cher ami, tenez-vous en joie et écrivez-moi que vous viendrez cueillir avec moi des capparidées sur les ruines du camp de Vercingétorix. Vos saucissons sont admirables et dans un état de conservation au-dessus de tout éloge.

XIX

Mon cher ami,

Si le plus admirable paysage du monde vous tente, si vous n'avez pas peur des cheveux dans la soupe (l'usage, ici, n'est

pas de les servir dans des assiettes séparées), surtout, si vous avez pitié d'un malheureux qui a le spleen, venez herboriser avec moi. Vous verrez quantité de fleurs magnifiques, vous verrez des basaltes à foison, vous aurez des coquilles antédiluviennes, j'espère. Tout cela, les cheveux exceptés, doit vous tenter. Je ne trouve rien à redire à l'Auvergne, sinon son exécrable saleté: mais je commence à devenir un peu cochon moi-même et partant moins délicat sur cette matière. Je serai après-demain au Puy, où je resterai, ou dans les environs, huit jours. De là, je me mettrai en route pour Clermont à petites journées. Si vous étiez assez aimable pour venir, je pourrais aller au-devant de vous jusqu'à Mende. Du Puy jusqu'à Paris, j'ai une place dans une vieille calèche assez douce toute à votre service. Il y a un siècle que vous parlez d'un voyage à Paris, vous devriez bien enfin mettre ce noble projet à exécution. Vous achèveriez en ma compagnie de vous perfectionner dans la science archéologique et en retour vous m'apprendriez les noms savants de quelques plantes qui couvrent les vieilles ruines. Cela ferait un bon effet dans mes rapports, par exemple un portail byzantin couvert de touffes épaisses de *capparis esculenta*. Vous voyez que je compte diablement sur votre bonne amitié, puisque pour vous séduire je n'emploie que des arguments qui me touchent personnellement. Enfin, quoi que vous décidiez, veuillez m'écrire au Puy, poste restante, aussitôt que vous aurez reçu ma lettre.

Je suis depuis plus de six semaines en route et je n'ai presque pas de nouvelles de Paris. Je ne puis donc pas vous dire des cancans sur le ménage et les fêtes de Fontainebleau. Tout ce que je sais, c'est que dans l'encombrement des hôtes M. de Rambuteau a couché avec sa femme et que madame Thiers n'a jamais voulu coucher avec son mari. Les deux scènes de résignation et d'opiniâtreté ont beaucoup amusé la cour et la ville.

Adieu, mon cher ami, que ne puis-je aller manger vos figues et vos melons au lieu des fromages puants du Cantal!

Saint-Flour, 5 juillet 1837.

XV

Mon cher ami,

Ne croyez pas que je sois mort, ce que je n'aurais pas fait sans vous en prévenir, ni que je vous aie oublié, ce qui est impossible. J'avais donné une lettre pour vous à un de mes parents, lequel est revenu tantôt sans avoir été à Avignon, et cependant, moi je courais la prétentaine, *id est* les monuments du Languedoc et des Pyrénées. Et puis la paresse, mon cher maître! Vous avez, vous aussi, ce noble vice et vous le devez excuser dans les autres. Voici, ou plutôt vous recevrez en même temps que cette lettre un mien volume, qu'il vous est défendu de lire, à l'exception d'un passage en latin (V. église d'Ennezat) : c'est le seul qui soit digne de vous. Vous me demandez de vieux contes de moi, mais ils sont encore dans les revues et il faudrait qu'ils s'augmentassent pour devenir volume. Lorsqu'ils auront eu cet honneur, vous les aurez des premiers, puisque vous tenez à posséder la collection complète de mes œuvres. Je travaille en ce moment, ceci est *inter nos*, à quelque chose de plus sérieux que mes anciennes fredaines. Cela est pourtant bien rococo. Avez-vous entendu parler d'un nommé Jules César, lequel fut fait mourir à Rome vers l'an de grâce *moins* 44? Il avait du mérite en son genre, bataillait très bien, volait mieux et faisait l'amour sans préjugé... J'écris la vie de ce drôle-là qui, comme feu M. de Robespierre, n'est point encore jugé. Je vous vois ouvrir de grands yeux si vous ne riez pas en votre vénérable barbe. Que voulez-vous? je suis cuistre par profession et je commence à le devenir par goût. Tant de gens qui m'ennuient se sont jetés à corps perdu sur le moyen âge qu'ils m'en ont dégoûté. C'est comme manger après les harpyes qui, comme vous savez, faisaient sur la nappe. Je suis plongé depuis un an dans un tas de bouquins qui sont fort amusants et si je fais un mauvais livre ou pas de livre du tout, j'aurai du moins passé mon temps en bonne compagnie et d'une manière agréable.

Nous demandons cette année un crédit spécial de trois cent mille francs pour les théâtres d'Orange et d'Arles ; si la

loi passe, probablement j'aurai le plaisir de manger vos figues l'année prochaine. Savez-vous que les figues du Languedoc ne valent pas le diable et qu'il n'y a pas de bons melons? En revanche, on y trouve des ortolans et du vin de Laffitte. J'ai savouré l'un et l'autre et j'ai vu cette année quelques belles choses byzantines et gothiques. Mais le plus beau, ce sont les Pyrénées. J'ai goûté là un des vifs plaisirs que j'aie éprouvés, c'est de descendre une pente de neige en m'appuyant sur un bâton ferré. A propos de neige, comment appelez-vous une jolie fleur bleue qui croît presque à la limite des neiges sur toutes les montagnes des Pyrénées? Cela forme un tapis court d'une couleur délicieuse. Le saucisson mangé sur ladite herbe en paraît deux fois meilleur.

Vous ai-je conté comment M. N. de Saint-Laurent et moi nous avions passé deux mois à nous visiter sans jamais nous rencontrer? Puis, sans m'avoir vu, il m'envoie cinq ou six cents vers de sa composition en me demandant mon avis. Je ne sais quel accès de vertu m'a pris, je lui ai répondu par un sermon pathétique sur le danger d'écrire et surtout d'écrire trop tôt. J'ai même poussé l'imprudence jusqu'à lui dire ce que je trouvais à redire à ses vers, savoir qu'ils ressemblaient trop à ceux de tout le monde. Il est venu en homme d'esprit me remercier le lendemain, mais onc depuis je ne l'ai revu. J'en suis fâché, car il m'avait plu, poésie à part. Vous a-t-il parlé de mon mauvais goût?

J'ai fait inutilement de grands frais d'éloquence au conseil des bâtiments civils pour sauver votre tour de l'hôtel de ville dans le mauvais projet que vous avez adopté. On conserve la tour comme on conserve les perdrix à Pithiviers en les mettant dans un pâté dont le cou seul passe au dehors. J'espère que vous trouverez quelques substructions antiques en creusant vos fondations.

J'ai le projet de faire publier par le comité de l'instruction publique la collection des inscriptions romaines et grecques de France et s'ils ne veulent pas, je les publierai tout seul. Dans les deux cas, je compte sur vous pour les inscriptions d'Avignon. Je crains seulement qu'on n'ait négligé de noter l'origine de toutes celles que vous avez.

25 octobre [1838].

XVI

Bastia, 30 septembre [1839]

Mon cher ami.

Je charge un officier de l'*Étoile* de vous faire passer de Toulon à Avignon trois stylets de la bonne fabrique. L'*Étoile* part mardi soir, je suppose qu'elle arrivera en même temps que ma lettre. C'est la diligence qui vous apportera cet échantillon de coutellerie corse. Je vous adjure de me les garder très soigneusement et de payer le port en le mettant sur mon mémoire.

Vous me croyez sans doute à Naples. Pas du tout. Je me suis fort amusé dans ce pays-ci et j'ai tâché de tout voir, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. En fait de monuments, il est pauvre : cependant, il y a des dolmens et des menhirs, choses infiniment curieuses dont vous ne m'avez rien dit, et une statue phénicienne qui a tout l'air du portrait de Bomilcar, si ce n'est celui de Giscon ou d'un autre. Mais c'est la pure nature qui m'a plu surtout. Je ne parle pas des makis, dont le seul mérite est de sentir fort bon, et le défaut, de réduire les redingotes en lanières. Je ne parle pas des vallées, ni des montagnes, ni des sites tous les mêmes et conséquemment horriblement monotones, ni des forêts assez piètres, quoi qu'on en dise, mais je parle de la pure nature de l'HOMME. Ce mammifère est vraiment fort curieux ici et je ne me lasse pas de me faire conter des histoires de vendettes. J'ai passé plusieurs jours dans la ville classique de la *schiopettata*, Sartène, chez un homme illustre, M. Jérôme R..., qui le même jour fit coup double sur deux de ses ennemis. Depuis, il en a tué un troisième, toujours acquitté à l'unanimité par le jury. J'ai vu encore une héroïne, madame Colomba, qui excelle dans la fabrication des cartouches et qui s'entend même fort bien à les envoyer aux personnes qui ont le malheur de lui déplaire. J'ai fait la conquête de cette illustre dame qui n'a que soixante-cinq ans, et en nous quittant nous nous sommes embrassés à la Corse, *id est* sur la bouche. Pareille bonne fortune m'est arrivée avec sa fille, héroïne aussi, mais de vingt ans, belle comme les amours, avec des cheveux qui

tombent à terre, trente-deux perles dans la bouche, des lèvres de tonnerre de Dieu, cinq pieds trois pouces et qui à l'âge de seize ans a donné une raclée des plus soignées à un ouvrier de la faction opposée. On la nomme la Morgana et elle est vraiment fée, car j'en suis ensorcelé: pourtant il y a quinze jours que cela m'est arrivé. Sans les punaises, la Corse serait un pays charmant. mais on en trouve partout. Il faudrait encore qu'il y eût des dryades et des nymphes pour répondre aux soupirs des voyageurs, mais on y est horriblement moral.

Je pars demain par Murato et l'Algajola ; à mon retour de Bastia, j'irai au cap Corse, d'où je reviendrai encore ici. J'espère trouver vers le 10 ou 12 octobre un certain bateau à vapeur qui me transportera en Italie. Si vous êtes aimable, vous m'écrirez à Naples et me direz si vous êtes toujours dans l'intention d'aller à ma rencontre à Marseille. J'y serai vers le 10 novembre.

XVII

Marseille, 16 novembre [1839].

Mon cher ami,

J'arrive encore tout écœuré et voyant danser autour de moi les maisons de Marseille. En quittant Gênes, nous avons eu un temps de chien, une mer abominable. mais enfin, voici le plancher des vaches. Ne vous donnez pas la peine de venir ici. Après-demain, je pars pour Arles où je resterai un jour; je serai probablement le 20 à Avignon, à l'hôtel de l'Europe. Je suis bien fâché d'apprendre que vous êtes enrhumatisé, mais aussi pourquoi n'êtes-vous pas venu en Corse, puis à Naples avec moi? Parlez-moi de ce climat-là. Il n'y a point de mistral comme chez vous et de plus il y pousse des herbes qui doivent être admirables. J'ai vu à ce propos quantité de roses à Pæstum qui croissent spontanément et qui m'ont paru des roses du Bengale. Comment expliquez-vous cela?

On dit que vos routes sont abominables. Je ne sais trop ce que je deviendrai avec ma calèche en compote. Adieu, cher ami, je suis éreinté, non seulement de la mer, mais encore d'un dîner pantagruélique que j'ai fait hier chez le premier

gastronome de France, le docteur Camière. Le vin de Latour me sort par les yeux.

Je ne rapporte qu'une demi-douzaine de médailles, toutes indignes de vous, je crois. Je les ai d'ailleurs promises à Sauley. Sachez que vos monnaies de Théodose ne sont point fabriquées à Naples; elles sont des raretés dignes des rois.

J'ai acheté à Civita-Vecchia pour cent francs de vases étrusques. J'en ai une pleine caisse, tous très anciens et quelques-uns assez beaux. Il y a là un homme très honnête qui les tire des tombeaux étrusques du voisinage. La plus belle patère vaut cent francs; pour quinze francs, vous avez quelque chose de très présentable et vieux d'au moins 2 700 ans. Je vous recommande cet homme-là pour votre musée, si jamais le goût de l'Étrurie vous prenait.

Adieu encore, à bientôt.

XVIII

Mon cher ami,

Vous me demandez de vous écrire longuement, lorsque je suis canulé par mille affaires, *in primis* par mes visites de remerciements. Je dois une belle chandelle à Notre-Dame. La moitié des académiciens qui m'ont nommé n'ont voté pour moi que dans l'espoir que l'élection serait ajournée et pour empêcher mes compétiteurs d'entrer. Parmi les autres, il y en a plus d'un qui se repent de m'avoir donné sa voix, particulièrement les gens dévots et moraux qui viennent de lire *Arsène Guillot*, nouvelle de votre serviteur qui excite l'indignation générale. On est devenu tellement cagot à Paris qu'à moins de se faire illuminé, jésuite et j.-f., il est impossible de ne pas passer pour athée et scélérat. Je persiste à trouver qu'il n'y a pas de quoi fouetter un chat dans ma nouvelle et pourtant les bonnes âmes crient au scandale, ouvrant des yeux et des bouches comme des portes cochères. Dites-moi ce que vous en pensez. J'ai fait les commissions que vous m'avez données, je dis celles qui étaient faisables. Vous aurez votre plâtre par la caisse de M. Allouard, plus deux volumes de moi : *la Guerre sociale* retouchée et *Catilina*. Je

dirai à Longpérier et à Saulcy ce que vous me chargez de leur dire. Quant à de l'argent, nous n'en avons plus. Je doute fort qu'on vous donne un sou pour Vaison. Les fouilles ne sont jamais aussi pressées que les réparations de monuments. Je suis fort embarrassé pour répondre à ce que vous me dites de l'Afrique. En ce moment où la commission des monuments historiques a besoin de moi, je ne puis quitter Paris. Je ne pourrai peut-être pas ce printemps, ayant de plus mon discours de réception à faire. Si l'on m'envoie en Afrique à la fin d'avril ou bien en mai, ma réception sera ajournée à l'automne prochain. Sinon, je ne me mettrai en tournée que le plus tard possible, de façon à avoir fini mon discours avant de partir. Il faut que je sache deux choses, toutes les deux difficiles. La première, ce que veut mon ministre; la seconde, ce que veut l'Académie. Dès que je serai fixé là-dessus, j'arrangerai mes flûtes en conséquence. On dit que pour voyager convenablement en Afrique, il faut partir soit au printemps, c'est-à-dire le 1er mai au plus tard, ou bien le 1er septembre, parce qu'à ces époques on a beau temps, peu de pluie, pas trop de chaleur, et que les expéditions sont fréquentes; conséquemment, les occasions d'aller sûrement d'un lieu à un autre. Au reste, on dit que rien n'est plus facile à présent que de circuler en Algérie. Il suffit d'une escorte de cinq à six hommes pour être en sûreté, excepté dans certaines localités où l'on ne peut pénétrer qu'avec une colonne.

Mille amitiés et remerciements pour vos souhaits si bien exaucés.

Vendredi 22 mars 1844.

XIX

Paris, 3 juillet 1844.

Mon cher ami,

J'ai vu ce matin M. Clauseau à qui j'ai conté notre misère et l'impossibilité où nous étions de vous donner un centime. Il ne faut plus parler de fouilles à la commission d'ici à longtemps. Elle considère cela comme de l'argent perdu. Vos dernières fouilles de Vaison n'ont été utiles que pour remplir vos

armoires du Musée, mais elles n'ont produit aucun résultat scientifique. Il est d'ailleurs assez indifférent que les objets antiques demeurent sous terre un an de plus ou de moins. Ils s'y conservent fort bien ; tandis que les monuments qu'on peut réparer avec l'argent des fouilles ne veulent souvent pas attendre. Mais, ainsi que je vous le marquais dans ma lettre du mois passé, la grande raison que nous avons pour ne rien vous donner est que nous n'avons plus un sou, plus un centime.

M. Clauseau m'a demandé mon avis sur une question délicate, c'est de savoir s'il ferait bien de jeter son dévolu sur un tableau d'Aligny qui représente Hercule devant l'Hydre, lequel est actuellement au Ministère. Je trouve ledit tableau une croûte, *mà solenne*, et je lui conseille d'attendre qu'Aligny, qui a rapporté des études de Grèce, ait fait quelque chose de meilleur. Vous autres, messieurs les administrateurs du Musée, vous êtes comme les directeurs de théâtre. Il vous faut toujours du nouveau, vous ne craignez pas de donner des *ours* au public et vous parviendrez par ce moyen à empoisonner de mauvais tableaux toutes vos collections.

Adieu, mon cher ami, soignez votre goutte.

XX

Paris, 17 septembre 1845.

Mon cher ami.

Je suis arrivé en bonne santé hier. J'ai envoyé vos lettres à leurs adresses. Vous seriez bien aimable de me donner de vos nouvelles un peu plus souvent que de coutume. Vous devez compter au nombre des ennuis inhérents à votre maladie celui d'écrire. J'espère bien que vous me direz que le mieux continue, et qu'au lieu d'une aile de perdreau, c'est toute la bête que vous mangez maintenant. Avec le temps vous en viendrez à la bouillabaisse et au *gaspacho*. Je vais faire faire les rectifications aux monuments de Vaucluse, dont nous sommes convenus. Je n'y ferai pas comprendre cependant l'ancien hôtel de Crillon. Outre l'inconvénient qu'il y a toujours à mettre une maison particulière parmi des monuments publics, il me semble que cet hôtel est bien lourd

d'ornementation et d'une époque de décadence trop prononcée. Si cependant vous y teniez fort, et si vous aviez quelque argument en réserve à me donner, je le ferais insérer dans notre prochaine publication.

La misère, suite inévitable d'un long voyage, m'a fait consentir à donner *Carmen* à Buloz. Madame Buloz m'a fort demandé de vos nouvelles, et se réjouit de vous voir au commencement de cet hiver.

Adieu, mon cher ami, soignez-vous bien, ne recevez pas tant de visites, et dépêchez-vous de reprendre votre ancienne vigueur.

XXI

Paris, 3 octobre 1845.

Mon cher ami,

Je reçois votre lettre au moment de monter dans la malle-poste de Metz. Je veux vous répondre quelques mots. Et d'abord je vous dirai que je suis enchanté d'apprendre que vous vous êtes tiré les braies nettes de la morphine et surtout que l'appétit vous est revenu d'une façon vigoureuse. Le menu de votre dîner vaut dix bulletins de docteurs.

Vos lettres ont été expédiées.

Quant aux 600 francs pour Vaison, je ne puis pas vous les promettre. Je les demanderai et l'on m'enverra paître. Nous sommes misérables à un point qu'on ne se peut figurer. Cependant il se peut faire que plutôt que d'annuler un crédit, pour non exécution de travaux, on trouve vers la fin de l'année quelques sous à vous donner.

Je vous enverrai *Carmen* à mon retour de Metz. Quand vous m'aurez donné une note sur les remparts d'Avignon, j'essayerai de faire un peu d'esbrouffe dans les journaux. Le scandale est après tout une assez bonne arme dans un pays constitutionnel, qu'il ne faut pas négliger.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de cœur. Rappelez-moi au souvenir de M. de Pontmartin, que je n'ai pu trouver chez lui en Avignon.

XXII

13 avril 1846.

Mon cher ami

Vous me demandez de l'argent pour les fouilles de Vaison, et vous oubliez que nous n'avons pas un liard disponible. Ne comptez pas sur notre caisse avant deux ou trois ans. Elle est absolument à sec. Vous êtes de drôles de pistolets au conseil municipal. Vous ne faites rien pour sauver vos remparts et vous voulez que nous fassions tout. Si la minorité eût protesté contre le tracé parallèle au Rhône, au nom des intérêts de l'autre côté de la ville, cela nous eût donné une grande force pour défendre la question des remparts. Tandis que, abandonnés à nous-mêmes, ayant à plaider la cause de l'art en présence d'intérêts matériels que nous ne pouvons pas discuter, nous n'avons aucune chance de succès. Il en est de même pour l'affaire de l'Hôtel de ville. Le projet a été approuvé au conseil des bâtiments civils; on ne peut revenir dessus que si une nouvelle délibération du conseil municipal y fait faire un changement. Pourquoi ne pas protester contre les bêtises de votre maire; pourquoi ne pas écrire dans les journaux, aux ministres, etc.? La commission des monuments historiques vous seconderait de tous ses efforts, si vous donniez signe de vie.

Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de cœur. J'espère que nous allons faire dessiner vos fresques. Je suis en train de séduire M. de Salvandy pour qu'elles soient publiées.

XXIII

10 janvier 1847.

Mon cher ami,

Personne ne déteste autant le pugilat que moi, mais ce que j'ai encore plus en horreur c'est de me laisser manger la laine sur le dos. A votre place, je ne me laisserais pas canuler par ces canailles du conseil municipal. Au point où les choses en sont venues, je crois que vous avez plus à perdre à la rési-

gnation qu'au regimbement. Ces gens-là sont déterminés à ne pas vous laisser en paix. Morbleu! mettez leur le feu au c...

Vous avez une admirable invention au moyen de laquelle on vient à bout de monstres bien plus durs à cuire que ceux que dompta feu Hercules. C'est la Presse. Il n'y a pas de maire, voire de ministre qui n'y laisse des plumes, quand on a surtout le bon droit. Usez-en. Nous sommes, à la commission des monuments historiques, unanimes pour vous appuyer. Vous pouvez dire à vos messieurs qu'on ne nous a pas encore *blâmés*, et que quand même nous ne nous tiendrions pas pour battus. Battez-vous, battez-les, mon cher ami. Ayez, s'il le faut, le plaisir de perdre votre procès, mais ne cédez jamais. Lorsque nous avons été obligés de renoncer à la chapelle de l'hôpital d'Orléans, j'ai pris soin que MM. du conseil municipal eussent leur paquet, et le brevet d'imbéciles que je leur ai délivré leur a été visé par le respectable public, qui après tout a plus de bon sens qu'on le suppose.

Adieu, je vous embrasse de cœur.

XXIV

Paris, 22 juin [1850].

Mon cher ami,

Je viens de passer un mois en Angleterre. Je trouve à mon retour, c'est-à-dire hier, votre lettre du 4 et j'y réponds en vous demandant pardon de n'avoir pas répondu plutôt à une autre de date plus ancienne. Vous me rendez bien malheureux avec votre opiniâtreté. En premier lieu, il n'y a rien que je déteste tant que de donner mes œuvres; en second lieu, l'histoire de Don Pèdre, qui a paru au moment même de la révolution, a été tirée à un très petit nombre d'exemplaires. Elle est épuisée, me dit-on. Si l'on en fait jamais une autre édition, vous en aurez le premier exemplaire. Comment avez-vous l'audace de nous demander de l'argent pour faire des fouilles? De quel front me croyez-vous pourvu, pour dire à la commission que le musée d'Avignon éprouve le besoin de s'enrichir de quelques curiosités aux dépens de la République? Il y a bien longtemps que nous avons renoncé à faire des fouilles. Lorsque nous

aurons de l'argent à n'en savoir que faire, il sera temps de délibérer s'il faut faire des cadeaux à des gens qui n'ont pas honte de nous demander le raccommodage des fenêtres que nous avons faites pour leur conserver de belles peintures. Vous me demandez encore des tableaux. D'abord je n'en ai pas, et de plus je ne cesse de prêcher les ministres et les directeurs des Beaux-Arts, pour qu'ils n'en commandent plus et surtout pour qu'ils n'en donnent plus en province. A quoi bon exciter les fils de cordonniers à devenir mauvais peintres en leur mettant de mauvaises peintures sous les yeux? Il serait bien temps de *décourager* les artistes, qui nous empoisonnent de leurs croûtes!

Je viens de répondre à toutes les impossibilités que vous me demandiez: permettez-moi de vous gronder maintenant, pour ne me rien dire de vous, de vos projets, de votre vie actuelle. Je vous croyais devenu Corse à toujours. Êtes-vous rentré pour tout de bon dans votre patrie? ou bien n'y faites-vous qu'une halte? Voilà ce que vous auriez dû me dire. Nous avons donné quelque argent pour le pont Saint-Bénézet. Je m'étonne que l'avis officiel ne vous soit pas encore arrivé. Je ne comprends pas trop bien le projet de chemin de fer dont vous me parlez. Peut-être vaut-il mieux que le premier, mais croyez que dès que vous mettrez à côté de vos remparts des rails et des locomotives, vous n'aurez plus de remparts. MM. les ingénieurs tuent tout ce qui touche à leurs œuvres.

Adieu, mon cher ami. Ma mère me charge de vous dire mille tendresses.

PROSPER MÉRIMÉE

LA DANSEUSE DE POMPÉI

I

Le Vésuve projetait son ombre bienfaisante sur le rivage. Depuis la base jusqu'à mi-côte, une ceinture d'ornes l'enserrait, enguirlandée de vignes claires, où frissonnait la caresse fragile des pampres : plus haut, des oléandres fleurissaient en larges roses de pourpre qui disaient la gloire triomphante du soleil : et sur le plateau, tout au sommet, des sapins grêles formaient une clairière lumineuse où venaient s'aimer le soir les nymphes et les dieux sylvestres.

De très loin on voyait sa masse verdoyante, tour énorme, monter dans l'azur : il était le gardien de la région, le géant clément et doux qui veillait sur la félicité des peuples.

Il était la joie ; il était l'ivresse et l'amour : à ses pieds, les villes reposaient avec des mollesses de courtisanes. C'était Neapolis, — la cité nouvelle, — bâtie sur le tombeau d'une sirène : Herculanum, savante plus qu'une autre dans l'art des voluptés grecques ; Oplonte et Retina, sœurs jumelles couchées dans le même repli du golfe, parmi la fraîcheur des citronniers : Pompéi, enfin, la Joyeuse, dont la beauté peinte éclatait sous

l'ardeur du jour comme celle d'une fille violemment fardée offrant ses charmes à la convoitise de tous les regards. Du mont, on plongeait en elle, en ses jardins resserrés par l'encadrement des péristyles, en ses théâtres, en ses temples, en ses places publiques, en ses maisons mêmes, ouvertes librement au soleil. Car elle vivait en plein air, active et passionnée, aussi éloignée de la langueur indolente de Neapolis que de la majesté pompeuse de Rome. Elle demeurait quelque chose d'unique et d'inattendu, une ville à l'âme éparse et perverse, éprise de mouvement et de lumière, de couleurs, de parfums et d'or. Les Osques, qui de la pointe de leur épée avaient tracé son enceinte, avaient aussi mis en elle cet amour de la parade et du bruit, ce besoin d'indépendance et de liberté qui la portait sans cesse à secouer le joug de la métropole, la main trop pesante de Rome. De ses vainqueurs elle n'avait rien pris, pas même leurs dieux. Elle gardait jalousement ses rites, la clarté de son rire et sa débauche que nul mystère ne voilait.

Des cinq villes elle était certainement la mieux partagée, c'était sur elle que le mont étendait le plus volontiers la douceur de son ombre protectrice. Un fleuve aux eaux rapides, le Sarne, en fertilisait les abords et, dans l'anse de son estuaire, formait un port naturel où les bâtiments de commerce venaient s'amarrer. Elle trônait au milieu du golfe, entre les deux caps, jouissant de la courbe dentelée des promontoires, de l'éclat des vagues bleues à ses pieds, de la fluidité transparente du ciel où des nuées légères se poursuivaient comme des oiseaux. En face d'elle, Stabies et Sorrente montraient leur blancheur et, plus loin, Caprée se découpait, luisante et claire, sur le fond d'azur.

Ce paysage de pure volupté prenait de l'harmonie du Mont avec la Mer une signification plus voluptueuse encore ; les saisons, les heures y apportaient des grâces nouvelles, ajoutant à son charme jamais épuisé. La langueur de l'automne faisait soupirer d'un même soupir les branches défaillantes des arbres et les vagues mourantes sur le sable ; par les soirs d'hiver, la chanson des sirènes, autour des écueils, alternait avec la flûte lointaine des chevriers. Au printemps, c'était la gaieté des danses sur l'herbe et la gaieté des barques

sur les flots; et l'été venu enveloppait d'une apothéose unique l'Époux et l'Épouse : alors la splendeur des choses s'exaltait jusqu'au silence: les vagues s'immobilisaient comme les feuillages; et l'ombre du géant, prodigieuse, entrait dans les eaux.

Toute la côte participait à ce mystère. Du cap Misène au cap Minerve, c'était entre les villes une glorieuse avenue de palais, dont quelques-uns, pour mieux voir, avançaient leurs terrasses au milieu du golfe; et toutes les divinités amoureuses, debout sur leurs socles de marbre, saluaient l'hymen du Mont et de la Mer; les Vénus graciles dans leur nudité, les Hermaphrodites aux membres lisses, surchargés de roses, les Priapes, couronnés de lierre, les Satyres, une fleur de grenade au front, tous, émergeant de la profondeur des jardins, semblaient se tourner vers l'Époux colossal et lui sourire. Bienveillant, il recevait avec une égale sérénité leur culte et celui des populations voisines; de Baïes, de Nole, de Nucère, des couples montaient en pèlerinage à ses flancs. Il était le confident des passions ingénues des éphèbes ; et souvent, parmi les oléandres ou les ornes, un jeune homme et une jeune fille, lèvres à lèvres, goûtaient le miel du premier baiser.

II

Ce jour-là, Pompéi se trouvait déserte. Par la porte du Vésuve et par celle d'Herculanum, les habitants en foule étaient sortis. Des gens attardés se pressaient encore le long des chemins bordés d'acacias qui grimpaient au mont.

Lui débordait d'ivresse et de joie rustique. C'était la fête des vendanges, la bonne fête des grappes mûres, gonflées aux cépées des ornes comme des seins de femme amoureuse. Ces grappes, elles étaient innombrables autour de lui, elles formaient le collier de sa fécondité et de sa force, précieuses autant que des agates, dont elles avaient la couleur profonde, le noir strié d'or. Parfois un caprice du soleil les avait atti-

rées tout en haut des arbres : quelques-unes rampaient lourdement au ras du sol : mais la plupart, suspendues aux thyrses éployés des branches, s'offraient, à hauteur d'homme, aux bouches gourmandes des vignerons.

Bouches gourmandes des vignerons barbouillées de lie, chevelures éparses de femmes mêlées aux feuillages pointus des ornes, tous Silènes et toutes Bacchantes pour un jour, parmi la molle caresse des pampres, parmi le jus épais des grappes qui déjà saignait dans les cuves. Entre les jardins que formaient les vignes, des chariots attendaient, attelés de bœufs patients que laissait insensibles le bourdonnement confus des abeilles. Et de partout montait en chansons et en rires la gaieté du vin futur, la gaieté des cœurs où fleurit l'espoir.

Le son grêle d'une buccine domina tout à coup les autres bruits. C'était, sous le dôme isolé d'un érable, un adolescent qui s'exerçait aux modulations champêtres. Il s'était mis à l'écart, plus haut que les vignes, et, les reins appuyés à l'écorce lisse, les yeux tournés vers le golfe, il jouait des airs légers qui voltigeaient comme des papillons au-dessus de la foule pendue aux grappes, dans la lumière rousse de l'automne. Le jeune Pompéien aux bras nus, à la face penchée et blanche, ressemblait au Narcisse aimé des fontaines. Bientôt des gens se groupèrent pour l'entendre et, comme la sève des raisins avait rendu les langues bavardes, on causa :

— C'est le jeune Hyacinthe, le camille du temple d'Apollon.

— Le neveu de Clément Vette, le grand banquier de la rue de Mercure.

— Et le fils d'Aulus Vette, qui vient d'être nommé duumvir grâce à son argent.

— Au lieu de rester dans sa famille, il a préféré aller vivre avec le prêtre Chrestus, et servir le dieu. Singulier goût !

— C'est là, sans doute, qu'il aura appris à jouer de la flûte.

— Ses airs sont tristes ! Partons !

De nouveau, l'adolescent était resté seul en face de la mer ; il avait posé à côté de lui sa buccine ; et maintenant, assis

au pied de l'érable, le coude appuyé sur le gazon, il regardait la foule se ruer au plaisir. D'ailleurs, le travail était fini. Des rondes se nouaient autour des sarments brisés ; des baisers s'enhardissaient, se prolongeaient jusqu'à la pâmoison : l'amour, plus capiteux que le vin, fermentait dans toutes les poitrines, et la vendange se faisait aux treilles dorées des jeunes corps, par-dessus lesquels flottaient des pans de tuniques claires. En bas, la ville abandonnée ouvrait au soleil couchant ses maisons désertes.

Hyacinthe se leva et commença lentement à descendre vers le rivage : mélancolique, il l'avait toujours été par un caprice de la nature qui, l'ayant fait naître au milieu de la dissipation et du bruit, lui avait mis au cœur, avant tout, le goût du recueillement et du silence : et, ce soir, sa mélancolie s'aggravait d'une ombre de plus, au contraste de cette débauche triomphante qui lui arrivait de toutes parts... Ah ! la débauche de Pompéi ! Ce n'était pas la première fois qu'elle le blessait ! Tout petit, elle avait frappé ses yeux, ses oreilles : dans la maison même de son père, elle s'était révélée à son imagination d'enfant ; et plus tard, jusque dans l'ombre du temple, elle l'avait poursuivi. Mais jamais il n'en avait eu autant que ce soir la vision flamboyante. Le disque du soleil incendiait le mont de flèches rouges : les éclats de la vendange avaient teint de rouge les mains, les bras, les visages, et la pourpre des étoffes jetait sur les chairs des reflets rouges. Et la foule évoluait dans cet embrasement. D'autres rougeurs encore apparaissaient : éclat furtif des bouches entr'ouvertes qui clamaient l'ivresse, éclat des chevelures tordues comme des flammes au-dessus des visages qu'on eût dits sanglants.

Et parmi cette rougeur de l'orgie, Hyacinthe tout à coup vit apparaître une forme blonde, une forme toute blonde qui, au centre d'une ronde de vignerons, s'élançait avec des bonds de gazelle. C'était une de ces petites danseuses à peine nubiles, comme la ville en entretenait une armée pour l'agrément de ses riches contribuables. Son visage blanc avait l'ovale allongé d'une amande, ses bras clairs et purs s'élevaient autour de sa tête comme les deux anses d'une amphore, ses cheveux couleur de lin étaient presque aussi pâles que sa

chair. Pour s'ébattre plus librement, elle avait laissé glisser jusqu'à mi-corps sa tunique de laine écrue, qui se confondait avec l'ivoire nouveau de son ventre lisse. Et elle dansait pour son plaisir, cette fois, sans souci de l'amant généreux à séduire, elle dansait et riait de toute son âme, faisant luire aux rayons du soleil couchant l'étincellement de ses seins nus et de ses dents blanches aussi, toutes petites et égales.

L'adolescent s'arrêta, ému d'un trouble qu'il ne savait comment maîtriser. Pendant quelques instants, il resta immobile au bord du chemin à suivre des yeux la forme blonde; et, quand la ronde eut pris fin, il marcha rapidement de ce côté.

L'enfant s'était assise au milieu d'une touffe de pimprenelle; et, les jambes repliées, elle s'occupait, très sérieuse, à attacher un des lacets de sa chaussure que la rapidité de sa danse avait dénoué. En apercevant Hyacinthe, elle sourit, du sourire à fleur d'être que les filles d'amour adressent indistinctement à tous les passants; et cela, sans qu'il sût définir cette impression, contraria le jeune homme.

— Pourquoi me souris-tu? demanda-t-il.

La petite danseuse redevint grave aussitôt. Elle remonta sur ses épaules frêles la tunique glissée jusqu'à ses reins; elle croisa sur sa poitrine ses bras minces où oscillaient des cercles d'or.

— Et toi, demanda-t-elle, pourquoi ne m'as-tu pas souri?

Tous deux se regardèrent en silence. A la fin, Hyacinthe eut un geste vague :

— Je t'ai aperçue de là-haut tout à l'heure, et tu m'es apparue comme une divinité; tu tournais sur tes talons fragiles avec la sveltesse d'une dryade, et tes mains, ouvertes au-dessus de ta tête, semblaient tracer des signes mystérieux dans l'air. Alors je suis venu à toi, le cœur secoué d'une grande émotion; il bat encore, vois; mais ton sourire, trop près de la terre, m'a désenchanté.

L'enfant, curieusement, l'examina :

— Tu ne ressembles pas aux autres jeunes gens, soupira-t-elle. Les autres aiment qu'on leur sourie, et, quand bien même ils ne sont pas en disposition amoureuse, ils ont toujours quelque chose de joyeux ou d'agréable à dire en passant.

Toi, tu parais au contraire silencieux et attristé. Serait-ce que tu caches quelque chagrin?

— Aucun, dit Hyacinthe.

— Alors tu dois t'égayer comme tout le monde aujourd'hui et fêter les dieux. Écoute : veux-tu que nous cherchions ensemble, au sommet des branches, les grappillons oubliés par les vendangeurs? Le soleil les a chauffés tout le jour et ils sont délicieux, tu verras, aussi bons que le vin nouveau qui sent la flamme.

Elle le prit par la main, et ils coururent ensemble vers les ornes. En route, Hyacinthe s'arrêta pour lui demander son nom :

— Comment t'appelles-tu?

— Nonia.

Et, cette fois, ils se sourirent.

Quand ils furent arrivés aux jardins des vignes, Nonia cueillit d'abord des rameaux flexibles, qu'elle tressa en guirlandes afin d'en couronner son front et celui d'Hyacinthe: et, comme les vendangeurs avaient laissé, appuyées contre les arbres, leurs échelles étroites et longues, tous deux montèrent, l'un derrière l'autre, pour atteindre au sommet des branches les grappillons que le soleil avait noircis davantage.

L'orgie maintenant s'apaisait : sous les feuillages, des couples enlacés s'étaient endormis ; la plupart, en chantant, avaient regagné la ville ; des lambeaux d'étoffes arrachées, des fleurs flétries traînaient sur le sol ; et le mont, lentement, s'éteignait dans l'ombre envahissante du crépuscule.

Alors Hyacinthe et Nonia se prirent de nouveau par la main, afin de rentrer à Pompéi : un chemin en pente, assez large pour recevoir les chars de vendange aux roues écartées, y descendait rapidement ; mais ils préférèrent s'engager dans les lacets à peine tracés qui serpentaient entre les troncs capricieux des ornes.

Leurs deux silhouettes, de hauteur égale, se confondaient dans le geste pareil de leurs corps souples, balancés par le rythme de la marche. De leurs deux couronnes de pampre, Nonia avait fait un seul collier qui tenait enchaînées leurs deux têtes, et ils riaient, — car Hyacinthe avait perdu toute sa mélancolie, — lorsqu'un accident du sol faisait se

heurter l'une contre l'autre leurs oreilles bruissantes et sonores comme les coquillages allongés que la mer dépose sur le sable.

Les peintures claires des maisons ouvertes luisaient encore dans la pénombre. Nonia étendit le bras vers l'occident :

— Vois-tu cette petite maison tout contre la porte de Nole? C'est là que j'habite, dit-elle.

Mais il ne lui offrit pas de l'accompagner jusque-là, et ils se séparèrent, après avoir suspendu leurs guirlandes à une stèle de pierre bleue qui bornait la route.

III

Une terrasse en saillie élargissait la façade étroite : des chèvrefeuilles unis à des clématites en descendaient, et pêle-mêle des objets familiers y trouvaient leur place, sans souci de la curiosité du dehors.

Nonia n'était pas seule à occuper la petite maison ; très divers de mœurs et même de condition sociale étaient ses habitants, qui l'avaient bâtie à frais communs pour s'épargner la honte de vivre chez les autres, comme des esclaves.

D'abord, le peintre Ludius Felix en possédait lui seul les deux tiers, bien qu'il n'y vînt que pour dormir et pour s'y reposer les jours de fête. Ludius Felix, qui était en passe de devenir riche et célèbre, avait en outre, hors de la ville, sur les bords du Sarne, un grand atelier où il formait de nombreux élèves. Au lieu de la peinture à l'encaustique, dont l'application était lente et coûteuse, il avait imaginé un procédé plus expéditif, à la portée de toutes les bourses, une sorte de fresque à la détrempe, où les couleurs flambaient comme l'arc-en-ciel dans l'éther humide ; et tout le monde venait à lui, tout le monde voulait avoir sa maison décorée par Ludius. Petit, maigre, énergique, il avait les yeux d'un noir bleuté, les cheveux aux reflets

métalliques plantés en triangle sur un front étroit, le nez gros, la bouche fine et cruelle. C'était le vrai type osque dans toute son intégrité primitive, persistant à travers le mélange des races; et, comme les Osques d'autrefois, il aimait l'activité et le plaisir, il mettait sa volupté dans la lutte contre les forces aveugles de la destinée.

Une très vieille femme au teint de parchemin, au profil busqué d'oiseau nocturne, était la seconde propriétaire de la maison, dont jamais elle ne dépassait le seuil. Elle se nommait Plancine. Nul ne savait au juste de quel pays elle était originaire, ni à quel culte elle appartenait; mais sans doute avait-elle un plus haut idéal que celui des Pompéiens, car elle ne cessait de gémir sur leurs mœurs éhontées et sur la décadence de leur foi. Seule, Nonia la trouvait toujours indulgente à tous ses caprices : était-ce parce que la petite danseuse lui apportait des brassées de fleurs pendant la belle saison, et que dans l'hiver elle l'aidait à allumer le feu de son brasier, à genoux devant les minces noyaux d'olives? Toujours est-il que la vieille femme aux articulations rouillées par l'âge et la fillette aux membres souples se tenaient souvent ensemble sur la terrasse, pour respirer les bouffées d'air vivifiant que le golfe, de là-bas, leur envoyait.

Sur la rue, à côté de la porte d'entrée, s'ouvrait l'échoppe du cordonnier Philippe; lui et son jeune fils Sannion étaient les deux personnages les plus bruyants de la maisonnée. Philippe, du matin au soir, chantait en raccommodant les semelles usées de ses concitoyens. Quant au petit Sannion, il était un de ces gamins vicieux et retors comme on en voyait pulluler dans la ville et dans les faubourgs; à huit ans, il savait déjà les trois langues que tout Pompéien devait apprendre pour faire le commerce : l'osque, le latin et le grec; et il en profitait pour tracer des polissonneries le long des murailles et pour induire en erreur les étrangers égarés dans le réseau compliqué des rues. Quand son père le corrigeait à coups de lanière, il poussait des cris aigus qui réveillaient sous la porte de Nole les lézards bleus endormis dans l'herbe, entre les pavés.

A deux jeunes gladiatrices, — de celles qui, nues, combattaient aux funérailles devant les tombeaux, —

appartenait la dernière chambre. C'étaient deux belles filles longues et rousses qui passaient leur temps à se frotter les membres d'huile et à se prendre aux épaules en des simulacres de lutte, afin d'entretenir la vigueur précieuse de leurs muscles. On les disait chastes, car l'amour fait perdre les forces comme le soleil amollit la neige des glaciers : sans cesse elles se refusaient à toutes les propositions des hommes ; silencieuses, elles ne frayaient avec personne ; hautaines, elles avaient au passage un regard de mépris pour la danseuse. Peut-être la jalousaient-elles au fond de leur cœur ; mais Nonia n'y prenait pas garde ; souvent il lui arrivait de sourire devant le couple sculptural que formaient Sarra et Marcella, debout l'une en face de l'autre, leurs bras durs élevés comme des boucliers au-dessus de leurs têtes farouches.

Une cour intérieure, qu'égayaient des colonnes revêtues d'une vive couche de cinabre, s'ouvrait au centre de l'habitation, où toutes les chambrettes venaient aboutir. Elles étaient, ces chambrettes, claires et pimpantes, rayées symétriquement en haut et en bas, de lignes légères, jaunes ou vertes, qui en sertissaient les panneaux ; et chacun, selon son tempérament ou ses goûts, y avait fait ajouter une décoration spéciale. La vieille Plancine elle-même n'avait pu résister à cette folie de coloriage qui s'était emparée de toute la ville. Elle avait demandé à Ludius de représenter pour elle seule la mort du jeune Adonis : et la scène s'enlevait en figures claires sur un fond uni, avec des reliefs d'une puissance telle que la vieille femme, une fois sa lampe assoupie, croyait voir s'agiter et se soulever un peu dans la pénombre le corps irréparablement blessé de l'éphèbe.

Dans l'étroite cellule des deux gladiatrices, le peintre avait évoqué des scènes d'amphithéâtre, des combats de géants et de nains, de rétiaires et de mirmillons se poursuivant à travers l'arène. Et sur l'échoppe du cordonnier, comme enseigne, c'étaient les emblèmes de son métier : une suite de petits génies, les ailes au dos, les outils à la main.

Nonia, pour la décoration de son logis, s'était montrée plus exigeante. Il avait fallu trouver quelque chose de nouveau, car elle adorait avant tout le changement ; et pendant plusieurs jours, Ludius vainement avait cherché à la satis-

faire : les épisodes tirés de l'histoire des dieux l'ennuyaient et les allégories laissaient froide son imagination de petite danseuse, habituée à vivre au milieu des réalités plastiques.

Enfin le peintre avait découvert un sujet digne de passer devant les regards blasés de Nonia. C'étaient les Heures elles-mêmes, les Heures chargées de verser la joie ou la tristesse aux humains, qu'il s'était plu à faire surgir autour d'elle en ronde légère, ailée, aérienne. Elles s'enlaçaient, diverses et harmonieuses, les unes souriantes et charmeuses, qu'on eût voulu retenir par le pan de leur robe volante, les autres, inquiétantes comme le mystère, tenant au-dessus de leur épaule l'énigmatique amphore d'où découlent indifféremment les perles du rire et celles des larmes.

Et Nonia s'était reconnu des sœurs parmi la troupe fragile de ces immortelles : n'était-elle pas elle-même comme une incarnation de la volonté du Destin, une petite Heure, elle aussi, qui faisait à son gré naître l'amour, le désir, le regret, tout ce dont vibre et souffre et jouit l'âme des hommes au cours de leur existence ?

Et si joyeuse elle avait été du beau travail de Ludius que spontanément elle lui avait offert toutes ses économies, une quantité de piécettes d'argent serrées dans une tirelire de verre. Mais le peintre s'était contenté de soulever la fillette délicatement entre ses bras, ainsi qu'il l'eût fait d'une petite idole, et d'enfermer entre ses lèvres brûlantes la cerise fraîche de sa bouche.

Ainsi la petite maison à la terrasse, bénigne, se laissait posséder par plusieurs maîtres sans que son harmonie en fût troublée. Parfois cependant des querelles s'élevaient et l'on entendait alors toutes les voix éclater ensemble comme un choc rapide de boucliers ; mais le calme ne tardait pas à se rétablir, et c'était seulement, dans le bruissement de l'atmosphère peuplée d'insectes, la chanson du cordonnier Philippe, rythmée à la cadence du fil glissant par les trous des sandales, ou les cris aigus du petit Sannion qui n'avait pas été sage.

IV

Comme la vendange était terminée, il était redevenu solitaire : et davantage encore l'épaisse frondaison des ornes roux le revêtait de silence. Entre les deux coupes, pleines d'azur. du ciel et du golfe, il émergeait, comme une amphore étincelante faite de l'or le plus précieux et adornée d'arabesques par la main d'inimitables orfèvres; et, goutte à goutte, une suavité en débordait, l'odeur mélancolique des choses finissantes, dernier soupir exhalé des lourds feuillages, arome des sèves surchauffées par les mourants soleils d'automne.

C'était l'époque où sa bonté se révélait avec le plus de munificence : l'été, il paraissait si orgueilleux dans l'épanouissement de ses fleurs et de ses pampres, que c'était à peine si l'on osait aller jusqu'à lui; au printemps, le mystère du renouveau semblait le posséder uniquement, le ravir en d'ineffables jouissances; et les pluies abondantes de l'hiver souvent le rendaient inaccessible. Mais maintenant il rayonnait doucement, il étendait sur toutes choses la bénédiction de ses branches chargées d'amour, de ses branches où tout l'amour épars autour de lui était monté.

Nonia et Hyacinthe ne s'étaient pas revus depuis qu'ils avaient couru ensemble sur le mont, à la recherche des derniers grappillons oubliés par les vendangeurs. Cependant Hyacinthe presque chaque jour, au moment où le soleil tombait dans la mer, gravissait les chemins qui menaient aux vignes. Il s'asseyait à mi-côte, à la place même où Nonia lui était apparue toute blonde parmi l'embrasement rouge de l'orgie, et il se plaisait à l'imaginer encore : il la revoyait dansant dans le soleil, avec le miroitement de ses seins menus et de ses dents blanches, petites et égales, semblables aux dents de lait d'un très jeune enfant, puis montant avec lui jusqu'au faîte des ornes entourés de sarments, sur l'échelle étroite et haute des vignerons; il la revoyait coiffée de verdures qui s'emmêlaient aux fils légers de

ses cheveux couleur de lin, et il persistait à deviner en elle un être différent des autres, comme une petite divinité des pampres et des feuillages.

Quelquefois, quand sa rêverie s'égarait en de trop lointains méandres, il tirait de sa buccine des sons très doux, en harmonie avec ce qui se passait dans son âme. Le prêtre Chrestus lui avait appris à jouer de cet instrument, qui remplaçait pour les cérémonies du culte d'Apollon l'antique flûte aux sept roseaux cimentés par de la cire vierge; et le jeune camille ne se lassait pas d'écouter son souffle chanter dans le tube d'ivoire sonore. Toujours il avait aimé la musique : c'était pour lui comme un organe de plus, une seconde voix par laquelle il s'exprimait mieux qu'en paroles. Mais celle à qui s'adressaient maintetnant ces mélodieux discours n'était pas là pour les entendre.

Un soir cependant, il crut l'apercevoir qui s'avançait doucement à travers les vignes. Il la reconnut à son pas, dont il avait éprouvé la flexuosité lorsqu'ils avaient cheminé côte à côte, emprisonnés par le même collier de feuillages. Certainement, nulle fille de Pompéi ou d'Oplonte ne devait marcher aussi voluptueusement que la petite danseuse : c'était comme une mince tige d'asphodèle qu'une brise légère eût balancée; elle s'avançait si librement vêtue que le jeu de ses muscles se faisait jour sous les plis mobiles de sa tunique; un instant, elle étendit le bras pour saisir une branche au passage, et Hyacinthe vit se dessiner la rondeur ferme d'un jeune sein.

Pourquoi cela le troubla-t-il? N'avait-il pas eu sous les yeux dès son enfance, comme un étalage assorti à l'infinie variété du désir, les gorges impudiques des femmes? Gorges de vierges, nacrées et lisses, étrangères encore au baiser; gorges souples et inclinées des servantes qui allaient remplir leurs vases aux fontaines; gorges de courtisanes, épanouies et hautes ainsi que des fleurs luxuriantes de pavots, le secret de chacune lui était connu. Il suffisait de sortir le soir dans la ville pour apercevoir, au fond des ruelles, les filles de joie soulevant vers les hommes leurs mamelles pesantes où une goutte de vermillon, au bout, saignait comme une morsure. Et sous les portiques, par les journées chaudes, les sœurs et les épouses des Pompéiens laissaient libres, hors

de leurs ceintures en filigrane d'or, leurs seins de bourgeoises riches, pétris d'huile d'amande et de nard.

Cependant Nonia continuait à monter vers lui ; maintenant il l'examinait avec un peu d'angoisse, curieux de savoir s'il allait reconnaître ses traits. Et en effet, ce soir de vendanges où ils avaient couru ensemble au milieu des ornes, c'était à peine s'il l'avait entrevue, pressentie et devinée. Mais elle était bien telle qu'il l'avait gardée dans son souvenir. Elle avait des yeux violets dans un visage d'une blancheur de cire, un nez d'une forme encore indécise, aux ailes légèrement arquées, et une gracieuse petite bouche, à la fois ingénue et perverse. Mais ce qu'il aimait surtout en elle, c'était la gaieté de son rire, si différente de la mélancolie inexpliquée qu'il portait en lui. Ce rire lui était comme un rayon de soleil, il le réchauffait et le pénétrait jusque dans les ténèbres froides de son âme.

Et elle riait, la petite danseuse, en l'abordant, ce soir, heureuse de l'avoir retrouvé enfin. Sans honte, elle lui avoua qu'elle était venue sur le mont avec l'espérance de le rencontrer.

— Tu ne te promènes donc jamais dans la ville? lui demanda-t-elle.

— Rarement, répondit Hyacinthe. Les rues de Pompéi sont trop bruyantes. J'aime mieux sortir des portes et m'asseoir à l'écart devant la mer.

— Alors tu ne fréquentes jamais non plus les endroits où l'on s'amuse? Je ne me souviens pas de t'avoir jamais vu dans aucune fête.

Hyacinthe rougit : aux yeux de Nonia, c'était évidemment une chose insolite et ridicule que ce besoin de recueillement et de silence dont il était tourmenté. Comment lui confesser aussi qu'il était un ministre du temple, un camille, voué à toute sorte de pratiques mystérieuses qu'évoquait le nom seul du dieu? Encore s'il eût été attaché à un autre sanctuaire, — à celui de Bacchus ou de Mercure, par exemple, — il eût été plus près d'elle, plus près des réalités terrestres. Mais Apollon, le dieu de l'inspiration, le dieu de la lumière et du rythme !... Quand devant lui Hyacinthe était agenouillé dans la paix du temple, il sentait monter jusqu'au ciel, comme une fumée d'encens, ses tremblantes adorations.

Cependant la fillette, curieuse, interrogeait encore le camille :

— Où habites-tu? Comment t'appelles-tu? Quel âge as-tu?

Alors Hyacinthe se décida à parler. Il raconta d'abord ses fonctions saintes, les douceurs de sa vie aux côtés du prêtre Chrestus qu'il servait chaque jour à l'autel; puis son enfance troublée par des visions de chair, la débauche raffinée de ses proches, et ces tableaux, ces odeurs, ces paroles, dont ses yeux, ses narines, ses oreilles sans cesse avaient été offensés.

— Mais tout le monde vit ainsi! remarqua la petite, naïvement.

— Je le sais bien, dit Hyacinthe.

Ils se turent. Devant eux la mer se teintait des nuances innombrables du couchant, et des paillettes d'or tremblaient aux courbes dentelées des promontoires.

Au bout d'un instant, Nonia leva sur le camille ses prunelles violettes :

— N'as-tu jamais aimé? demanda-t-elle.

Mais elle se repentit aussitôt d'avoir osé cette question : Hyacinthe s'était levé tout à coup, et ses lèvres étaient devenues presque aussi pâles que son visage.

— Aimer, aimer? — murmura-t-il d'une voix lointaine, — avec qui aurais-je donc pu éprouver l'amour? On dit que les sylvains et les nymphes s'aiment dans la paix des clairières, lorsque les premières étoiles percent de leurs clous d'or l'azur du ciel. Ils se baisent aux lèvres et se font époux sans que leurs caresses aient fané les couronnes de roses qui ceignent leurs fronts; mais les caresses des mortels sont délétères, elles corrompent le parfum des roses et laissent du fiel à la bouche... Nonia, sais-tu ce que j'ai pensé bien souvent? Il faudrait être pareils à des dieux pour s'aimer.

Nonia, assise par terre, éclata en larmes.

— Ne pleure pas, dit Hyacinthe. Pourquoi, d'ailleurs, me croirais-tu? Je suis seul à penser de la sorte, et même Chrestus me reproche souvent de trop rêver.

Et, comme elle ne disait rien, il la souleva doucement, il la força de se mettre debout devant lui :

— Je t'en prie, Nonia, reprends ton rire. Il est si bon et

si clair, ton rire! Il est le seul qui ne me fasse pas mal dans le cœur. Te souviens-tu, l'autre soir, combien nous nous sommes divertis ensemble? D'abord, tu m'avais souri et j'en avais ressenti un ennui secret; mais, bientôt après, j'ai entendu ton rire clair sonner dans les pampres, et je suis devenu presque aussi gai que toi-même. Veux-tu que nous allions chercher des grappillons au sommet des ornes?

— Non, — dit Nonia, après une petite moue chagrine; — il est trop tard maintenant; la vendange est finie et les oiseaux ont dû manger les derniers grains desséchés par le soleil.

Sa moue, subitement, se fondit dans un sourire :

— Écoute, tu jouais de la buccine tout à l'heure; comme je montais le sentier, le son est parvenu jusqu'à moi. Joue encore tes plus jolis airs, veux-tu? Je vais me coucher à tes pieds et fermer les yeux pour mieux t'entendre.

Docile, Hyacinthe prit sa buccine et berça de modulations très douces l'enfant étendue sur l'herbe molle; et comme, une à une, les tours s'allumaient le long du rivage, ils redescendirent ensemble, silencieux.

V

Nonia, qui se rendait tous les jours à l'école des danseuses, y apprit ce matin-là qu'elle avait été désignée pour figurer dans une débauche que donnait le grand armateur Labéon.

Ce Labéon, Corinthien d'origine, était installé sur la côte campanienne depuis peu d'années; il remplissait le port du va-et-vient de ses navires et la ville du faste de ses mœurs dissolues et magnifiques. Dans le quartier riche, près de l'Acropole, il habitait une somptueuse maison qui ne ressemblait à aucune de celles du voisinage.

Il avait dédaigné d'en faire recouvrir les murailles de peintures exécutées à tant la toise, mais en des cadres rares s'y étalaient des tableaux du maître Apollodore d'Athènes et de Zeuxis. Autour de la maison, comme sous les portiques

de Byblos, des statues, dont l'onctueuse nudité se mélangeait d'or et d'ivoire, étaient dispersées parmi la clarté verte des jardins; et des jets d'eau irisés traçaient dans l'air des architectures chimériques de palais et de coupoles.

C'était la première fois que Nonia était appelée chez l'armateur; la première fois aussi qu'elle allait paraître seule sur l'estrade, être le centre unique de tous les regards. Jusqu'à présent, elle n'avait évolué que parmi les chœurs où se groupait, dans un fourmillement de constellations, la théorie glorieuse du système céleste. Mais maintenant qu'elle avait parcouru tous les degrés de l'enseignement chorégraphique et qu'elle était inscrite au tableau des édiles, elle pouvait danser à son gré toutes les figures : de la masse confuse des nébuleuses, elle était passée au rang d'étoile.

Son cœur battait dans sa poitrine comme une alouette dans la main de l'oiseleur, quand elle se mit en chemin pour gagner l'opulente demeure de Labéon. Dans un bout d'étoffe dont les quatre coins étaient noués, elle emportait ses habits de gala et ses bijoux : car elle n'avait pas le droit de sortir en costume de danseuse dans les rues de la ville. Ses camarades plus riches faisaient porter derrière elles cet attirail par quelque suivante phrygienne ou thrace; mais elle, la petite Nonia, n'avait pas encore de suivante. Devant l'image de Vénus Physica, patronne de la ville, elle s'arrêta une seconde et baisa son pouce en signe d'adoration. La déesse souriait, et les tresses noires et serrées qui encadraient son visage rappelèrent à la petite danseuse les grappes noires aussi et serrées, mûries par le soleil au penchant du mont.

La fête était déjà commencée, quand elle arriva chez l'armateur. De la chambre où on l'introduisit, elle put voir ce qui se passait dans la salle. Les lits avaient été dressés en hémicycle autour de l'estrade, où les joueuses de cithare attaquaient leurs premiers accords. Elles étaient toutes habilement choisies, ces psaltries, et d'une rare perfection de formes; un vêtement léger leur montait seulement jusqu'aux aisselles, laissant libre pour les frémissements du jeu le haut de leurs gorges blanches et leurs beaux bras. Mais les convives, absorbés par la bonne chère, levaient à peine les yeux sur elles : ce ne fut que longtemps après, quand les coupes eurent

été plusieurs fois vidées et remplies, que les regards commencèrent à les envelopper. Alors, sur la même note aiguë, elles entonnèrent toutes ensemble les chansons obscènes.

Leurs voix maintenant formaient un seul cri frénétique de passion, leurs mains véhémentes secouaient en des vibrations affolées les cordes tendues des cithares ; et les convives, soulevés sur le coude, acclamaient longuement les belles filles dont les gorges blanches haletaient de plaisir. Mais Labéon fit un signe, et l'on introduisit les éphèbes qui devaient danser la *bibasis*.

C'était un exercice autrefois en honneur chez les Spartiates pour forcer les adolescents à entretenir la parfaite souplesse de leurs muscles ; mais ce qui n'avait été qu'un jeu de palestre à Lacédémone était devenu à Pompéi le plus raffiné des divertissements, et il ne pouvait y avoir de fêtes riches, de fêtes heureuses, sans les bibasistes grecs, enguirlandés de roses.

Ce soir, ils étaient neuf, avec des cheveux bouclés abondamment et des tuniques courtes et brodées d'or comme celles des jeunes filles ; leurs visages avaient la douceur du ciel de leur pays : du moins en jugeait-on ainsi au premier coup d'œil, car, à peine arrivés sur l'estrade, ils se retournèrent et, lançant en arrière leurs jambes lisses, soigneusement épilées, ils se frappèrent les reins à coups de talons.

Bientôt des gouttelettes de sang jaillirent. Labéon, donnant le premier le signal des applaudissements, leur criait des mots d'admiration, les excitait à se flageller davantage : à un moment, on ne vit plus que l'étincellement du sang rouge sur la peau blanche, que le battement éperdu des mollets nerveux s'élevant et s'abaissant toujours plus vite, tandis que les talons, sans jamais manquer le but, rebondissaient comme des balles sur la chair blessée des éphèbes. Pourtant, l'un d'eux s'étant évanoui, on les emmena tous prendre du repos dans la salle voisine.

Maintenant, c'était le tour des danseuses. L'ordre leur avait été donné de se montrer inventives et complaisantes et de choisir, parmi l'infinie variété de leurs costumes et de leurs pas, ce qui pourrait le mieux satisfaire les invités de Labéon. Une jeune femme vint d'abord, qui exécuta la danse ionique : ses bras étaient surchargés d'anneaux pesants, et les contours voluptueux de sa taille apparaissaient sous un long pallium,

verdâtre et liquide comme les flots de la mer; à chaque mouvement de ses hanches savantes et de ses épaules flexibles, la draperie se déplaçait, formant des ondes pressées autour d'elle. Tantôt elle en était recouverte entièrement, tantôt son front seul en était entouré comme d'une énorme vague lumineuse. Et toujours les plis de l'étoffe verdâtre et liquide s'ouvraient et se refermaient à l'infini sur la conque insaisissable de son beau corps.

Une autre parut ensuite : elle avait pour tout ornement une tunique transparente, faite de ces tissus tellement légers qu'on les disait en toile de verre ou tramés seulement de l'air du temps. Elle était petite et brune, et ses cheveux coupés court frisaient comme des touffes de ciguë autour de ses tempes, qu'un étroit ruban rouge, pareil à un fragile cercle d'or, entourait. Perverse, elle mima les jeux d'Ariane et de Bacchus. Sa figure mobile prenait tour à tour les traits de l'amoureuse et ceux de l'amant ; ses gestes, hardis ou langoureux, savaient dire la violence du désir et la douceur suprême de l'abandon. Sous sa tunique transparente elle portait une ceinture de feuilles pointues ; et elle paraissait inquiétante et douteuse comme l'Hermaphrodite, avec ses cheveux courts, ses paupières bleuies et l'irritante promesse de ses lèvres bandées en arc.

Après, ce furent des groupes de danseuses, vêtues de nuances savamment dégradées, de vert, de jaune, d'orange, de violet, d'indigo et de pourpre, en sorte qu'elles formaient dans leurs évolutions l'image chatoyante de l'arc-en-ciel ; elles tournaient les unes autour des autres en s'effleurant le bout des doigts, à peine : et toutes elles réglaient leur marche de façon à laisser deviner, sans qu'on la vît jamais entièrement, la beauté secrète de leur corps.

Cependant Nonia n'avait pas encore paru : comme elle était la plus jeune, on l'avait gardée pour la fin ; c'était elle qui devait terminer l'orgie en imitant le délire impudique des Bacchantes. Elle avait disposé sur ses cheveux de lin une guirlande de lierre où luisaient encore les corymbes, et enveloppé sa nudité gracile d'un voile soyeux dont l'une des faces était bleu d'azur et l'autre couleur de rose morte ; et dans ses mains elle portait les deux disques éclatants de ses cymbales. Ses pieds nus étaient ornés

seulement de bandelettes d'un rouge laque qui s'enroulaient à ses chevilles et soulignaient comme d'un trait au pinceau les fûts délicatement modelés de ses jambes d'albâtre.

Quand la petite danseuse monta sur l'estrade, les convives de Labéon firent entendre un murmure satisfait. Quelques-uns saluèrent son entrée de paroles cyniques; mais Nonia ne s'en troubla point: le feu sacré la possédait, elle oubliait que c'était la première fois qu'elle se livrait ainsi seule aux regards exigeants des hommes. Et tout de suite elle se mit à onduler d'avant en arrière et de gauche à droite, et ses cymbales, agitées au-dessus de sa tête, traçaient des paraboles lumineuses. Parfois un coup plus sec indiquait brusquement une flexion plus violente du torse ployé en arrière: alors le reflet rapide des disques faisait partout resplendir son corps.

Bientôt elle rejeta loin d'elle ses cymbales, pour jouer avec le voile soyeux qui l'entourait: ses mains menues disparaissaient pour un instant sous l'étoffe qui, tantôt couleur de rose morte, tantôt bleu d'azur, embrassait sa chair étroitement. Alors les hommes, soulevés sur les lits, se lassèrent: ils réclamèrent davantage, la figure bachique, telle qu'on la célébrait aux fêtes du dieu, et Nonia peu à peu se découvrit.

D'abord elle enroula autour de son bras gauche un pan de l'écharpe, et l'on vit surgir ses seins menus, que les secousses effrénées de la danse ébranlaient à peine. A chaque tour que la petite danseuse accomplissait sur elle-même, l'écharpe à son bras s'enroulait d'un tour davantage, et un peu plus de son corps fragile apparaissait.

C'était vraiment une merveille que ce corps en bouton, une merveille de grâce et de vénusté.

Maintenant l'écharpe, gonflée et haute, flottait librement à côté d'elle, et rien ne protégeait plus sa nudité, rien que l'éperdu tourbillonnement du délire bachique, qui dispersait sur tous ses membres à la fois les regards avides. Cependant Labéon tout à coup frappa dans ses mains et Nonia subitement s'arrêta.

Elle se tenait immobile, son écharpe traînant devant elle à ses pieds; les corymbes de sa couronne s'étaient égrenés, et les mèches dénouées de sa chevelure retombaient, ainsi que des épis fauchés, sur ses épaules.

A un nouveau signal de Labéon, elle descendit dans la salle, et, comme on avait aussi fait revenir les éphèbes, les psaltries et la danseuse aux cheveux coupés qui avait mimé les amours d'Ariane, la débauche se poursuivit jusqu'à l'aurore, et toutes les roses effeuillées tombèrent dans les coupes.

VI

Pour remercier Vénus Physica de lui avoir été propice à la fête de Labéon, Nonia dès le lendemain a pris soin d'acheter, chez l'un des nombreux sculpteurs de la ville, une petite statuette qu'elle veut dédier à la Mère-de-toute-Beauté, à l'auguste patronne de Pompéi : une petite statuette en pâte de verre veinée de gris, assez précieusement travaillée. Mais Nonia ne la trouve pas encore parée selon son désir ; elle se propose de la faire rehausser par quelques touches de peinture claire, afin de lui donner les couleurs mêmes de la vie.

Certainement Ludius ne lui refusera pas ce service. Ludius s'est toujours montré avec elle complaisant et empressé ; même il a essayé plusieurs fois de lui témoigner plus directement son affection ; mais la petite danseuse, tout en acceptant ses bons offices, le tient à distance : elle le trouve laid, trop velu et court de taille, et Nonia est avant tout amoureuse de la beauté.

Oui, la beauté, toute la beauté éparse dans l'univers, celle des ciels changeants et de la mer mouvante, celle des jeunes hommes aux membres robustes et des vierges aux épaules délicates, voilà ce qui enchante les yeux violets de Nonia ; parfois même elle se réjouit de voir sa propre image se refléter au bassin uni des fontaines ; et elle sourit à tout ce qui est grâce et harmonie autour d'elle.

L'atelier du peintre est situé hors de la ville, près du port, à l'endroit où les eaux du Sarne se jettent dans le golfe. Pour y arriver, Nonia suit à petits pas la berge du fleuve, toute grise du feuillage tremblant des saules et des pâles plantes aquatiques. Beaucoup de silence et de rêve : à peine,

de loin en loin, un pêcheur assis, les jambes pendantes, qui jette sa ligne parmi les roseaux, ou une barque aux rames relevées qui suit toute seule le courant.

Cependant, en approchant de son embouchure, le fleuve s'anime et se peuple de visages humains et aussi de blanches figures de marbre : voici, sur leurs pilastres, les statues qui gardent l'accès du port : Diane Limnésienne ; Mercure, protecteur du commerce ; Palémon et Glaucus, et enfin Neptune... Un môle, avancé au milieu des eaux, empêche les vents du sud-ouest d'apporter jusque-là les dangereux tourbillons de sable, et ses arches à jour, très hautes, servent la nuit de refuge aux navires qui viennent du large.

Ils sont nombreux, ces navires, et de formes souvent différentes. En passant, Nonia s'amuse à les regarder : quelques-uns ont des voiles couleur de soufre, et leurs mâts coupent d'un triangle net la crudité bleue du ciel : d'autres sont couverts d'une toile écrue sous laquelle les marchandises précieuses échappent aux brûlures du soleil : d'autres, plats et effilés, sont peints d'or jusqu'au chénisque, qui se recourbe gracieusement en col de cygne : d'autres encore, aussi larges que longs, oscillent lourdement sur les eaux comme des amphibies monstrueux. Et sur toutes ces carènes, légères ou pesantes, sombres ou dorées glorieusement, tombe à verse la lumière torrentielle de midi, qui inonde en même temps les statues entourant le môle, les ouvriers du port penchés sur les ballots de marchandises, et au loin les terrasses blanches endiguant la mer.

Quand Nonia parut sous les arcades au fond desquelles s'ouvrait l'atelier, Ludius accourut au devant d'elle, laissant là sa besogne : et les jeunes apprentis qui travaillaient avec le maître en profitèrent pour se répandre dans la cour avec des clameurs aiguës imitant le cri de toutes les bêtes. Alors la petite danseuse se mit à rire.

Mais elle redevint sérieuse presque aussitôt : et, tirant d'entre son sein et sa tunique la fragile statuette en pâte de verre, elle la présenta à Ludius :

— Pour que tu la rendes très belle !

— Bon ! dit le peintre ; mais explique-moi d'abord ce que tu veux en faire. Est-ce une petite confidente que tu couche-

ras à côté de toi dans ton lit, et à qui tu raconteras tous tes secrets? En ce cas, il faut lui boucher les lèvres avec du cinabre, afin de la forcer à être discrète... Veux-tu que ce soit une petite divinité gardienne? Nous lui mettrons sous le bras droit un fouet à trois mèches, et sous le gauche un bâton d'osier, comme en ont les deux anubis qui veillent à la porte du temple d'Isis.

Mais Nonia l'interrompit :

— Non, dit-elle, je veux seulement la dédier à Vénus Physica, pour la remercier de m'avoir aidée à bien danser les figures chez Labéon.

Ludius avait attiré l'enfant sur ses genoux :

— Écoute. Il faut que nous la rendions toute pareille à toi : ainsi la déesse te protégera plus efficacement. Je vais lui peindre de beaux cheveux tressés autour de sa tête comme des épis ; avec une goutte de vermillon mélangée à du bleu d'Égypte, je lui ferai les yeux couleur de violette ; et nous marquerons sa beauté des mêmes signes que la tienne... N'as-tu pas sur la blancheur de ton corps quelqu'une de ces belles taches d'ambre brûlé comme en sont marquées de préférence, dit-on, celles que les dieux ont prédestinées à l'amour?

Sans se faire prier, Nonia rapidement laissa tomber sa tunique. La proposition de Ludius la ravissait. Être toujours en effigie devant la Mère-de-toute-Beauté, recevoir ses bénédictions incessantes et ses sourires, n'était-ce pas là ce qui pouvait lui arriver de plus heureux? Grâce au jeune peintre, elle serait désormais plus privilégiée que toutes ses compagnes qui s'étaient mises aussi sous la protection de la déesse.

Maintenant Ludius, tout en gardant entre ses genoux la petite danseuse, promenait son pinceau habile sur la figurine qu'elle n'avait pas cessé de tenir dans ses deux mains ; très délicatement et avec des soins un peu tremblants, il transportait sur la frêle image en pâte de verre les molles couleurs dont la nature avait peint le corps adorablement blond de Nonia. Et peu à peu la ressemblance devenait plus précise entre le modèle et l'image ; au bout d'un instant, ce fut fini, et les deux petites âmes sœurs, revêtues d'une même joliesse fragile, se souriaient.

Alors Ludius voulut réclamer sa récompense. Mais l'enfant glissa de ses bras jusqu'à terre : avec ses dents, pour ne point lâcher la statuette précieuse, elle ramassa sa tunique, et elle s'enfuit, plus souple qu'un jeune écureuil. Sous les arcades seulement, rhabillée, elle fit volte-face ; elle envoya au peintre une pluie de baisers qu'il ne vit point, car il boudait maintenant, le dos tourné... Et ce furent ses élèves qui vinrent offrir en troupe leurs joues fraîches, et même leurs lèvres, aux lèvres reconnaissantes de Nonia.

VII

En sortant de chez Ludius, Nonia, au lieu de suivre de nouveau les bords du fleuve, rentra en ville par la Porte de la Marine : un vague espoir de rencontrer le camille la poussait de ce côté. Deux fois sans le voir elle était retournée sur le mont à l'heure où le soleil mourait dans le golfe ; elle s'était assise sous l'érable, et elle était redescendue seule par les chemins en lacets, à la nuit tombante. Évidemment, le jeune homme la fuyait, ou, du moins, il ne se souciait plus de la rejoindre. Et cependant elle avait été pour lui affectueuse et bonne ; elle eût voulu, même au prix de toute sa part de bonheur, dissiper la tristesse qui était en lui.

Oh ! cette tristesse d'Hyacinthe ! Nonia en était préoccupée comme d'une énigme dont le sens mystérieux lui échappait. Dans cette ville luxurieuse et peinte, où riches et pauvres s'acharnaient à multiplier le plaisir, il était vraiment le seul à ne pas célébrer la vie, le seul parmi la jeunesse pompéienne, bruyante et ardente, à ne pas profiter de sa jeunesse. En ce moment même l'air frémissait de vibrations joyeuses, une douceur exquise enveloppait tous les êtres, et la belle lumière automnale tendait un velum d'or léger sur la clarté trop vive des édifices.

Tout à coup la petite danseuse tressaillit : près du temple d'Apollon, un peu plus haut que la Basilique, elle avait cru

apercevoir Hyacinthe. Mais était-ce bien lui, vraiment? Elle ne lui connaissait pas cette tunique à manches pendantes, d'un vert d'émeraude, qui le couvrait depuis le menton jusqu'aux chevilles. Alors elle regarda ses pieds et vit qu'ils étaient chaussés de sandales blanches, lacées de rubans étroits, comme seuls en portaient les ministres du temple.

Donc c'était bien lui qui s'avançait, le front tellement baissé qu'on distinguait à peine son visage. A quelques pas d'elle, il s'arrêta. Bien sûr, il l'avait reconnue, lui aussi. Allait-il lui parler le premier? Ou bien dédaignerait-il de l'aborder en public, parce qu'elle n'était qu'une petite danseuse encore inconnue, tandis que lui était le fils de riches bourgeois, et, de plus, élevé au-dessus des autres par la dignité de ses fonctions? Nonia était fière; en passant auprès d'Hyacinthe, elle fit mine de ne l'avoir pas remarqué.

Justement, deux autres jeunes gens sortaient en ce moment de la Basilique. L'un portait un bouquet de roses à larges pétales qu'il effeuilla sur le cou de Nonia; l'autre lui cria : « Salut! » en ajoutant, avec une caresse dans le regard : « Que Vénus Patronne te protège! » Elle les remercia d'un sourire, et, aussitôt après, elle rencontra les yeux d'Hyacinthe posés sur les siens. Alors elle éprouva une grande émotion, et son cœur se mit à battre très fort.

Lui semblait attendre quelque signe d'elle. Il s'approcha cependant et, pour lui parler, prit prétexte de la statuette, luisante encore de peinture fraîche, qu'elle tenait droite entre ses mains.

— Comme elle est jolie! On dirait une petite divinité!...

En même temps, il s'apercevait que les traits de la petite divinité répétaient exactement ceux de Nonia; et il se troubla de voir le dos frêle, les hanches étroites, le ventre poli et creusé, qui devaient aussi être semblables au modèle.

— Auquel de tes amis destines-tu ce cadeau? balbutia-t-il.

— A aucun! répondit vivement Nonia. Crois-tu donc que je consentirais à me donner pour toujours, même en effigie? Je mourrais avant la fin de la première lune!

— Moi, — dit Hyacinthe de sa voix grave, — si je me vouais à l'amour d'une jeune fille, je voudrais que ce fût pour l'éternité.

La petite danseuse le regarda ; elle le regarda longtemps, sans rien trouver à répondre. Ce mot d'éternité la surprenait au milieu de l'incessante mobilité des choses, du perpétuel recommencement que la vie déroule. Éternel, l'amour, quand la beauté la plus triomphante est éphémère, quand toutes les fleurs se fanent, et que les soleils s'éteignent chaque soir derrière l'horizon ? Hyacinthe, pour dire cela, devait avoir le cœur trompé par quelque décevante chimère.

Ils s'étaient mis à marcher silencieusement l'un près de l'autre. Arrivés devant la longue esplanade du Forum, ils virent se dresser en face d'eux, dans l'encadrement d'un arc de triomphe, le Mont immobile et doux, le Mont gonflé de mystère ; et ce fut tout à coup comme le signe de leur destinée. Au-dessus des pampres mélangés aux ornes, au-dessus des oléandres fleuris, la clairière lumineuse parsemée de sapins grêles, la clairière où venaient s'aimer le soir les nymphes et les sylvains, apparaissait semblable à un lieu de délices supra-terrestre.

Hyacinthe le montra d'un geste à Nonia :

— C'est là qu'il faudrait pouvoir aller ! dit-il.

L'enfant eut un petit tressaillement d'épouvante.

— Oh ! si haut que cela ! dans cette solitude !... Personne n'a jamais dû s'y hasarder.

— Si ! — répliqua Hyacinthe, rêveur ; — on dit que Spartacus s'y réfugia avec ses compagnons pendant la guerre sociale. Mais, depuis, je crois que jamais aucun habitant de la région n'a cherché à y parvenir.

Ils se turent ; et toujours le Mont, devant eux, leur souriait.

— Nonia ! Nonia ! — dit tout à coup Hyacinthe, et ses yeux luisaient d'une lueur étrange, — si tu voulais, nous irions ensemble jusque là-haut, jusqu'à la clairière ! J'y ai souvent pensé, et je sais quels sentiers doivent y conduire. Pour y arriver, il ne doit pas falloir plus de deux heures... Nonia, Nonia, tes jarrets sont souples, et les miens aussi. Veux-tu venir avec moi jusqu'en haut du mont ?

La petite danseuse avait les pupilles dilatées par le vertige. Elle dit :

— J'irais avec toi jusque dans les enfers, si tu me le demandais.

Sous les ormes, à l'heure indécise du crépuscule, ils convinrent de se rejoindre le lendemain ; et ils se séparèrent sans s'être touchés. Hyacinthe s'engagea dans une ruelle déserte qui aboutissait à un porche derrière le temple d'Apollon, et Nonia continua sa route vers la petite maison à la terrasse.

Que se passait-il en elle d'inattendu et de nouveau? Si jeune qu'elle fût, elle avait déjà aimé souvent ; elle avait trouvé du plaisir à se donner aux jeunes Pompéiens, le soir, sur le rebord des fontaines ; et quelquefois même, dans les débauches, avec les amants riches qui la payaient, elle avait été sincère. Cependant jamais elle ne s'était sentie remuée d'un émoi pareil à celui qu'éveillait en elle la seule rencontre d'Hyacinthe. Elle l'apercevait, et son cœur palpitait aussitôt ; le son de cette voix pure et grave amollissait toutes les fibres de sa chair, et rien ne lui était plus voluptueux que de sentir sur ses yeux les yeux mélancoliques du camille. Certes, il était d'une beauté rare, et il avait plutôt l'air d'un dieu que d'un homme. Nonia, quand elle le regardait, croyait toujours voir un nimbe flotter au-dessus de ses cheveux bruns.

Et un désir imprévu la prenait toute, un désir suprême de silence et de solitude avec lui, tandis qu'autour d'elle la ville éclatait de ses bruits et de ses couleurs, de sa vie exubérante qui flambait à l'air libre, comme une torche avivée par le souffle de vingt mille poitrines. Dans les rues étroites et rapides, les gens passaient, contents d'eux-mêmes et de la destinée, oublieux de la veille et insouciants du lendemain ; les moins fortunés, les marchands ambulants qui parcouraient les rues le matin avaient, eux aussi, pour parer leurs éventaires chargés de citrons et de châtaignes, le sourire satisfait qui est aux visages ce que la fleur est au buisson. Comment eût-il pu en être autrement, d'ailleurs? L'air était si agréable à respirer, à la fois vivifiant et doux! Les effluves des salines d'Hercule se mêlaient à l'arome sucré qu'envoyaient de la côte de Sorrente les figues et les oranges mûres ; et de partout des atomes s'élevaient, charriant dans la bruissante atmosphère un peu des faciles jouissances de ce peuple.

Et cependant Nonia, pour la première fois de sa vie, ne se sentait pas à l'unisson de cette gaieté : elle se recueillait, la

petite danseuse; elle pensait à ce qu'elle avait promis au camille et de quel étonnement seraient prises demain les Oréades amoureuses lorsque leurs silhouettes, à tous deux, se dresseraient à l'entrée de la clairière, là-haut, là-haut!

VIII

Comme elle était heureuse maintenant de posséder cette petite Nonia pareille à elle, que Ludius avait peinte avec tant de soin pour en faire hommage à la Déesse! Ce n'était pas seulement un acte de reconnaissance qu'elle allait accomplir en la lui dédiant, mais quelque chose de plus décisif, comme un acte de foi qui devait régler tout son destin: il lui semblait que, sans cette offrande d'elle-même à Vénus Physica, elle n'aurait jamais le courage de suivre Hyacinthe jusqu'à la mystérieuse clairière. Pourquoi voulait-il l'y entraîner? On était si bien sous les ornes, entre les ceps de vigne qui formaient des berceaux épais, troués par la serpe des vendangeurs!

Vénus Physica n'avait pas de temple particulier dans la ville. Patronne et protectrice, on lui dressait des autels partout. Au tournant presque de chaque rue, son visage blanc encadré de tresses noires souriait à la foule de ses adorateurs: les jours de fête et pendant le premier mois du printemps, les jeunes filles à tous ses sanctuaires venaient apporter « les verveines », des gerbes fleuries de toute sorte de plantes arrachées pour elle dans les jardins. Car elle était la dispensatrice de tout ce qui charme, de tout ce qui enchante, de tout ce qui embellit la vie. Dans ses bras elle portait l'Enfant Éros, l'Amour, son fils divin: tandis qu'au-dessus de son front, sous la forme d'un oiseau de feu, planait Himéros, le Désir. Quelquefois on la revêtait d'une longue robe d'un bleu céleste couverte d'étoiles, et on lui mettait une couronne d'or sur la tête, et la dévotion des fidèles multipliait à l'infini ses emblèmes. Dans un carrefour, une statuette de marbre la

représentait écrasant de ses orteils un fœtus, et par là elle triomphait de la déformation génératrice. Pour être digne d'elle, il fallait aimer dans l'oubli de tout, aimer dans une telle tourmente d'âme et de chair que nulle conception n'était possible en des flancs convulsés par trop d'ardeur ; et, stériles, les femmes consacraient à la Mère-de-toute-Beauté leurs entrailles exemptes de l'enfantement et leurs seins glorieux de n'être flétris que par les caresses.

Nonia, pour l'accomplissement de son vœu, avait choisi un sanctuaire isolé près de la Porte du Vésuve. Il lui semblait de la sorte que sa promenade sur le mont avec Hyacinthe en serait plus directement protégée ; puis il ne lui déplaisait pas de se trouver seule à seule avec la Déesse : elle avait tant à l'implorer ! Jusqu'à présent ses désirs s'étaient bornés à des puérilités innocentes : elle avait souhaité de mieux danser que ses compagnes, ou d'avoir des pendants d'oreille plus brillants que ceux de Sarra et de Marcella, qui souvent la dévisageaient au passage et pesaient de leurs yeux hautains la valeur de ses parures. Mais aujourd'hui, c'était un désir plus violent qui l'agitait : Hyacinthe !... Allait-il, cette fois, enfin la prendre dans ses bras, l'étreindre ?... Oh ! oui, qu'Hyacinthe l'aimât, qu'Hyacinthe la possédât, que la Déesse lui accordât cette grâce de sentir palpiter sur son cœur le cœur amoureux du camille, et elle ne demanderait plus rien après, elle accepterait d'être dédaignée et méprisée des autres jeunes hommes et même de ne plus paraître dans les festins comme une petite Ménade furieuse, avec aux tempes des touffes luisantes de lentisques ou des baies rouges de groseilliers !

Elle se mit en route dès l'aurore, pressée d'arriver à l'irrévocable : jamais le chemin pour aller à la Porte du Vésuve ne lui avait paru aussi long. L'édicule, élevé sur les remparts, dominait la mer ; l'entrée en demeurait toujours accessible, car c'était aussi un lieu d'asile, et ceux qui venaient s'y réfugier échappaient à la sévérité des lois. Une lumière pâle auréolait la Vénus aux tresses noires, nimbée déjà d'un disque d'or clair ; et, sur le socle, des mains pieuses avaient déposé des nymphéas bleus, — car le bleu était la couleur de la déesse.

Malgré le tumulte qui montait de la ville, bruyante dès

son réveil, ce lieu était recueilli; tellement exigu d'ailleurs que la prière s'y condensait en une atmosphère de paix enveloppante et douce à l'âme. De la voûte, des ex-voto pendaient en grand nombre, témoignant des faveurs demandées et obtenues; et ces offrandes affectaient les formes mêmes de toutes les parties du corps humain : là, sans doute, des aveugles avaient été guéris, des sourds avaient recouvré l'ouïe, des femmes blessées dans leur chair avaient dû ressortir soulagées et purifiées; et, pétris dans la terre glaise ou coulés dans le bronze, des yeux, des oreilles, des seins, retombaient en guirlandes autour de la déesse miraculeuse.

Nonia s'agenouilla dès le seuil : elle joignit les mains et se mit à prier à voix haute :

— O Vénus, tu as toujours été ma mère! Depuis que j'ai su prononcer une parole, je n'ai cessé chaque jour de t'invoquer. Mais à présent plus que jamais, je me déclare ton enfant, je me donne à toi sans réserve, je me voue à ta volonté. Tu es la reine des reines, celle vers qui montent tous les désirs, et tu es en même temps la plus belle de toutes les femmes, la dispensatrice des joies humaines. Accepte que cette image demeure continuellement à tes pieds comme une petite dépendance de toi-même, et que par elle je puisse, comme toi, donner et recevoir l'amour!

Pendant qu'elle priait, une jeune femme entra, qui portait dans une cage d'osier deux colombes. Elle déposa son offrande aux pieds de la statue et, doucement, entr'ouvrit la cage : alors les deux oiseaux, d'un vol égal, allèrent se blottir entre les seins de la déesse ; leurs becs se caressaient voluptueusement et leurs corps, gonflés par l'amour, tremblaient un peu. Un rayon de soleil, à ce moment, illumina l'édicule, et Nonia crut voir se fixer le sourire qui flottait sur le visage blanc de Vénus.

A son tour, elle s'approcha de la divinité pour lui remettre le précieux don, la petite statuette en pâte de verre rehaussée des couleurs mêmes de la vie : elle la plaça sur le piédestal, entre les tiges éparses des nymphéas, puis lentement elle quitta le sanctuaire. Aussitôt dehors, le tapage de la ville la ressaisit : c'était, endigué par les murailles, le flux et le reflux continuel des habitants, montant et descendant, affairés, les rues étroites.

Au loin, du côté de la mer, des barques, paresseusement, s'étiraient encore sur le sable.

IX

Décidément, l'hiver était proche : le crépuscule avait cette couleur violette avant-courrière des brises boréales, et, là-haut, sur le sommet découvert du mont, le ciel se rayait de lueurs livides.

Hyacinthe et Nonia, comme s'ils eussent été liés par un pacte de silence, se prirent la main sans rien dire et se mirent à monter vers la clairière.

A mesure qu'ils avançaient, les ornes devenaient plus rares; des sarments de vignes ne s'enlaçaient plus aux thyrses dénudés des branches; quelques plantes d'essences diverses, poussées là comme par hasard, sortaient du sol, que le soir finissant noircissait d'ombre. Il faisait presque nuit quand ils entrèrent dans la région toujours verte des oléandres.

C'était comme une forêt de toutes parts close, où les ténèbres s'épaississaient davantage : des mousses spongieuses tapissaient le sol, et les feuillages persistants des arbustes s'y projetaient en longues traînées capricieuses. Ils marchaient avec précaution dans un sentier inégal, qu'on eût dit frayé seulement par les pas de bêtes inconnues, et qui serpentait parmi l'enchevêtrement des branchages. Souvent Nonia s'arrêtait, serrait sa tunique entre ses cuisses, afin de ne pas s'accrocher aux arêtes pointues des dernières pousses; mais Hyacinthe l'entraînait toujours plus vite, là-haut, vers la clairière lumineuse.

Le chemin était long encore pour y parvenir. D'en bas on ne se figurait que mal les proportions colossales du géant : maintenant, perdus dans cette forêt d'ombre, les deux enfants se demandaient si vraiment il était une borne à cette étendue, si ce n'était pas là tout l'Univers. Ils allaient, sans soulever d'une parole le lourd silence qui pesait sur eux; et la main de

Nonia se refroidissait dans la main brûlante d'Hyacinthe.

Enfin les oléandres s'éclaircirent comme s'étaient éclaircis les ornes : la terre plus légère rebondit sous leurs pieds, et la végétation grasse des mousses fit place à la pâle maigreur des bruyères. Encore un peu, et ils auraient atteint les hauteurs stériles.

Mais, avant d'aller plus loin, Nonia de nouveau s'arrêta :

— Vois comme nous sommes haut déjà ! murmura-t-elle.

Elle jeta les yeux sur les contours indécis du golfe : en bas, les villes s'endormaient dans la pénombre, et les tours allumées le long du rivage formaient à peine de petits points lumineux, comme des prunelles clignotantes dans la nuit.

Hyacinthe la força de lever la tête :

— Ce n'est pas là qu'il faut regarder, répondit-il, mais au-dessus de nous, vers la clairière. Ne te semble-t-il pas qu'elle est toute illuminée malgré l'obscurité du ciel ?

— Oui, reprit Nonia : on dirait que des lampes d'argile percées de trous nombreux y ont été apportées par les divinités qui veillent là-haut... Oh ! que j'ai peur, Hyacinthe ! Redescendons, veux-tu ? Nous demeurerons aussi longtemps qu'il te plaira dans la profondeur des oléandres, et nous nous étendrons côte à côte sur les mousses tièdes.

— Non, dit Hyacinthe résolument ; il faut monter encore, monter toujours, jusqu'à ce que nous ayons touché le sommet. Que peux-tu craindre ?

Il éleva ses bras minces, ses bras jeunes et blancs, dont la nudité brilla dans l'ombre.

— Reste ! fit-il enfin. Si tu ne veux pas me suivre, j'irai seul.

Alors Nonia se redressa tout à coup : sa fine stature parut grandie ; elle remit sa main dans la main d'Hyacinthe.

— Jamais je ne t'abandonnerai, dit-elle.

Courageusement, ils reprirent leur ascension vers l'inconnu. Aucun sentier n'était tracé maintenant, et la terre durcie et rocheuse déchirait la plante délicate de leurs pieds.

— Suspends-toi à moi, dit Hyacinthe.

Elle s'enlaça autour de son cou et lui, sans faiblir, l'emporta à travers le désert des pierres qui roulaient à mesure et qu'ils entendaient tomber sourdement sur le lit des herbes.

Encore un peu de temps, et ils aborderaient l'inviolable sommet ; déjà une ou deux silhouettes de sapins grêles, de ceux que l'on apercevait d'en bas comme de minces tiges de bruyères, coupaient l'horizon au-dessus d'eux. Hyacinthe eut un cri de triomphe, et déposa Nonia sur le bord affaissé du plateau.

Le terrain était partout d'un gris mat et comme saupoudré d'impalpables cendres. Au milieu, dans une ceinture rocheuse de porphyre et d'amphigène, dentelée comme les créneaux d'une forteresse, la mystérieuse clairière s'entr'ouvrait... Nonia et Hyacinthe se la montraient des yeux avec un indicible émoi. Ils ne s'étaient pas trompés tout à l'heure : les ténèbres n'y pénétraient point ; à travers les stratifications vitreuses des roches, une lumière rouge transparaissait, éclairant le ciel et pâlissant la lointaine scintillation des étoiles. Et tout le reste s'assombrissait autour de cette secrète lueur, dont le foyer ignoré semblait sourdre des entrailles mêmes de la terre.

— Viens ! Oh ! viens voir, dit Hyacinthe.

Ils s'approchèrent ; ils tentèrent d'escalader l'obstacle. Nonia, soulevée par une curiosité ardente, précédait Hyacinthe à l'assaut ; elle déchirait contre le porphyre ses ongles roses, et la peau soyeuse de ses genoux s'éraflait aux aspérités des amphigènes. Ainsi elle put parvenir jusqu'au faîte ; un instant, son buste étroit domina les roches ; il ne lui restait plus qu'un bond à faire pour savoir, pour connaître enfin l'inquiétant secret. Mais elle calcula mal son élan et elle retomba en arrière, parmi les fines poussières du sol.

Elle rebondit comme un jeune chat-pard, elle secoua d'elle les scories fongueuses qu'elle avait entraînées dans sa chute ; le dos courbé, l'œil aux aguets, elle fit le tour des énormes blocs inaccessibles : n'y aurait-il donc pas une fissure, une brèche par laquelle deux corps jeunes pourraient se glisser ? Tout à coup, elle appela Hyacinthe :

— Par ici ! Regarde !

Une crevasse assez large s'ébrasait en effet à cet endroit. Ils s'y coulèrent, l'un après l'autre, tout de leur long : ce n'était qu'un jeu pour leurs membres souples, rompus dès l'enfance

à des exercices plus difficiles. Bientôt ils sortirent par l'autre bout de la crevasse, ils étaient au but.

Avant de jeter les yeux autour d'eux, ils se contemplèrent orgueilleusement : le front de Xonia s'appuya à celui d'Hyacinthe, et, les mains aux épaules, ils restaient immobiles et silencieux. Puis, tendrement, ils nouèrent leurs bras, ils allèrent prendre possession de leur conquête : un vaste cirque, où tout était d'un gris cendré, avec çà et là des reflets de cuivre. Une odeur indéfinissable, plus âcre que celle qui se répand le soir dans les campagnes lorsqu'on brûle les monceaux d'herbes fanées, leur arrivait aux narines, par bouffées intermittentes ; ils s'en troublèrent d'abord, puis ils la respirèrent avec ivresse, avec une volupté sauvage : c'était l'odeur, sans doute, de cette clarté partout épandue, dans laquelle ils avançaient comme deux ombres élyséennes.

D'où pouvait-elle venir, cette clarté ? A présent que leurs yeux en étaient empreints, elle leur paraissait moins intense ; peut être même l'eussent-ils attribuée aux puissances lucides de l'air, si l'immensité à l'entour n'eût témoigné de l'épaisseur des ténèbres. Mais c'était bien une nuit opaque, une nuit close et sans astres, qui enveloppait la terre endormie et le mont revêtu d'ombre jusqu'au sommet.

Sous leur pas le terrain inégal se recourbait comme l'échine de quelque monstre : des fentes béaient à fleur de sol, parfois remplies de pierres de formes étranges, de pierres qui devaient être légères et creuses, tels ces gâteaux de pur froment, que, les jours de fêtes publiques, les enfants font rissoler au coin des rues dans la poêle où chante l'huile bouillante. Tout à coup, Xonia jeta un léger cri.

— Qu'as-tu ? t'es-tu fait mal ? demanda Hyacinthe.

— Ce n'est rien, répondit-elle ; j'avais cru ressentir comme une brûlure... Allons vite nous reposer au centre de la clairière, là où l'on dit que viennent se rejoindre les nymphes et les dieux sylvestres.

Mais Hyacinthe s'était penché ; à son tour, il poussa un cri, une exclamation aiguë d'étonnement et de terreur : à leurs pieds, — était-ce possible ? — coulait un ruisseau qui semblait du feu ; il se glissait comme un serpent entre les pierres et disparaissait parfois pour reparaître plus loin, tan-

tôt aussi large qu'un torrent, tantôt rétréci, réduit à la ténuité d'un fil. Les deux enfants, pas à pas, en suivaient les incandescents méandres.

Le serpent liquide continuait dans un effrayant silence à déployer la chaîne mobile de ses anneaux à travers la carapace soulevée du mont. Il se mouvait lentement, comme un être conscient de sa volonté, et roulait en lui, épaisse et grasse, la substance en fusion d'où germèrent les mondes.

Ce fut lui, le reptile igné, père des voluptés ardentes, qui conduisit Hyacinthe et Vonia jusqu'au centre même de la clairière, ce terme suprême qu'ils avaient fixé à leurs désirs. Là, le camille se mit aux genoux de la petite danseuse; il lui parla avec une ferveur d'extase :

— Vonia, Vonia, je t'ai aperçue, un soir de vendange, parmi la fragilité des pampres; tu dansais et sur tes épaules blondes les raisins écrasés avaient appuyé des baisers rouges, et tu m'as souri de tes petites dents lumineuses; mais j'ai repoussé ton sourire, car je te voulais dansant pour moi seul à la cime mystérieuse du mont. Maintenant la terre est à nous : laisse de nouveau glisser ta tunique au bord de tes reins, et donne-moi la vision de toi, comme celle d'une divinité unique : car il n'est pas vrai que les nymphes et les sylvains viennent se joindre ici pour aimer.

D'un geste de joie délirante, Vonia arracha l'étoffe qui couvrait ses seins; et, mue par le rythme éveillé en elle, les mains renversées autour du front, le dos creusé d'un nerveux frémissement, elle agita son corps léger au-dessus du redoutable abîme. Lui, toujours à genoux, la regardait éperdument; il prononçait encore à voix basse des paroles exaltées, l'hymne sans doute des caresses qui allaient les unir. Bientôt il noua aux chevilles frêles de Vonia ses bras robustes, il l'immobilisa par degrés, tandis qu'elle continuait à balancer doucement son torse que des reflets éclatants mordaient.

— Vonia, Vonia, le feu qui t'a brûlée tout à l'heure a passé tout entier dans mes veines ; le serpent embrasé s'est glissé dans ma chair et la dévore... Vonia, Vonia, arrête-toi, je t'en supplie ; couche-toi maintenant sur ma poitrine...

Quand le jour parut, leur étreinte durait encore. Ils se

levèrent : ils cherchèrent sous l'amas de pierres vacillantes le rouge serpent ; mais ils ne virent rien, qu'autour d'eux, entre les roches de porphyre et d'amphigène, la clairière cendreuse et grise que blanchissait davantage l'aube naissante.

Nonia se suspendit au bras d'Hyacinthe :

— Penses-tu que nous ayons rêvé? demanda-t-elle.

— Peut-être ! fit Hyacinthe, songeur.

Et il ajouta d'une voix grave :

— Il ne faut rien dire. C'est un mystère entre nous, un mystère aussi sacré que notre amour.

Ils redescendirent vers les oléandres touffus, vers les guirlandes défeuillées des vignes : à l'endroit où ils s'étaient vus pour la première fois, ils interrompirent leur marche ; et, telle une colonne de commémoration fleurie d'acanthes, ils s'enlacèrent et marquèrent cette place de leur baiser.

JEAN BERTHEROY

A suivre.

LA CHIMIE NOUVELLE

Voici donc comment les choses se sont passées. La *Revue de Paris*, qui connaît son public, m'a fait dire un jour : « Vous ne savez pas tout ce dont nos lecteurs sont capables ! Rien ne les rebute, quand il s'agit de s'instruire, et ils vous suivront, si vous le voulez, jusqu'aux avant-postes de la science, jusque dans ces régions peu connues, par exemple, où vous vous essayez en ce moment à découvrir le mode d'arrangement des atomes et la forme de la molécule chimique. — Y pensez-vous? répondis-je. Le pays est si peu abordable, que nombre de mes confrères de l'Académie des sciences hésitent à y mettre le pied. — Tout le monde n'est pas de l'Académie, me dit mon interlocuteur. Il y a beaucoup plus de gens que vous ne croyez qui, sans songer à faire avancer la science, s'intéressent à ses progrès, et qui, tout en restant au coin de leur feu, aiment à lire des récits de voyage. Les marécages et les noms étranges de Madagascar ne les ont pas effrayés. Ils feront de même connaissance avec la stéréochimie et son vocabulaire. Essayez ! »

J'ai promis et je tiens ma promesse. Mais il est bien entendu que je ne réponds de rien. Je ferai de mon mieux. Si je réussis à intéresser le lecteur, j'aurai gagné une partie diffi-

cile : si je la perds, j'aurai comme excuse d'avoir été incité à la jouer.



Établissons, pour commencer, un certain nombre de notions essentielles. Si nous prenons un morceau de sucre, nous pourrons le broyer très finement sans qu'il cesse d'être du sucre. Ses fragments les plus impalpables auront conservé leur saveur, leur solubilité dans l'eau, pourront cristalliser par l'évaporation de cette eau, et se reconstituer en morceaux et en pains. Nous désignerons par le mot de *molécules* les éléments les plus fins auxquels on peut amener le sucre sans changer ses propriétés. Mais ces molécules sont elles-mêmes des groupements assez complexes. On peut, par des moyens divers, les disloquer à leur tour en particules plus simples, dont aucune n'a plus les propriétés ni la saveur du sucre, et qui, de plus, sont restées jusqu'ici rebelles elles-mêmes à toute dislocation nouvelle. On les appelle des *atomes*. Par exemple, dans une molécule de sucre, il y a 6 atomes du charbon que nous brûlons dans nos cheminées, 12 atomes du gaz hydrogène qui sert à gonfler les ballons, et 6 atomes du gaz oxygène que nous respirons dans l'air. Ces trois éléments sans saveur donnent du sucre en se combinant. Deux atomes d'hydrogène et un atome d'oxygène donnant de même une molécule d'eau, on peut dire que chaque molécule de sucre est faite de l'union de 6 atomes de carbone et de 6 molécules d'eau : ce qui suggère une idée encore plus nette de la différence de propriétés entre une molécule et ses éléments constituants.

Nous venons de voir que l'eau est formée d'un atome d'oxygène combiné à deux atomes d'hydrogène. Pour donner une forme saisissable à cette notion, les chimistes ont été conduits à se représenter l'atome d'oxygène comme une sorte de bâton à deux bouts, pouvant être coiffé à chacune de ses extrémités par un atome rond d'hydrogène. La molécule d'eau peut, dès lors, être représentée schématiquement par une sorte d'haltère.

Cette image semble grossière. Elle fournit pourtant un excellent élément de classification. A côté de l'hydrogène viennent, en effet, se ranger d'autres corps, comme le chlore,

le brome, l'iode, qui semblent incapables d'autre chose que de coiffer l'extrémité d'un bâton, ou servir de point final à une molécule incomplète. Tous ces corps peuvent être représentés schématiquement par une boule terminale analogue au bouton d'un fleuret. L'oxygène, au contraire, est le chef de file d'une série de corps qui sont, comme lui, des bâtons à deux bouts, et peuvent, à raison de ce fait, servir de traits d'union entre d'autres atomes. L'oxygène, dans l'eau par exemple, sert de lien de soudure à deux atomes d'hydrogène (OH^2, *fig. 1*).

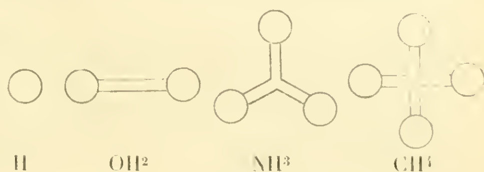


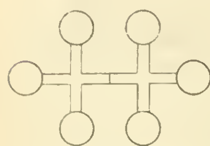
Fig. 1.

Comme il faut un langage pour s'entendre, nous dirons, pour résumer ce que nous venons d'apprendre, que l'hydrogène, le chlore, l'iode sont des corps *monoatomiques*. Nous nous les représenterons par une boule. L'oxygène et le soufre sont de même des corps *biatomiques*, ayant deux attaches, deux pointes disponibles, et pouvant servir de pièces de jonction. Et, en examinant à ce point de vue les autres corps de la chimie, nous découvrirons, avec surprise, qu'il y a aussi des corps *triatomiques*, comme l'azote, le phosphore, l'arsenic, et des corps *tétratomiques*, dont le plus connu est le carbone.

Pour ne pas perdre le contact avec notre image schématique, nous nous représenterons l'azote comme formé de trois tiges irradiant d'un centre à la façon d'une étoile à trois rayons. En coiffant chacune de ces branches avec un atome d'hydrogène, on a l'ammoniaque ou alcali volatil (NH^3, *fig. 1*). En les coiffant avec un atome, monoatomique aussi, de chlore, on a le chlorure d'azote, un des plus puissants explosifs connus. De même, le carbone sera pour nous une croix latine à quatre branches égales. Avec un atome d'hydrogène à chacun des deux bouts, on a le méthane (CH^4, *fig. 1*), un des éléments principaux du gaz d'éclairage. En remplaçant trois de ces atomes d'hydrogène, n'importe lesquels, par trois atomes de chlore, on a le chloroforme, construit sur le même type que le méthane, mais ayant de tout autres propriétés.

— Voilà, dira-t-on, bien des notions préliminaires ! — Ne

nous décourageons pas : nous avançons. Nous allons même très vite. Ce carbone, qui a quatre branches utilisables, doit être, on le devine, un moyen précieux de soudure entre des corps divers. Les architectes diraient de lui : c'est un chevêtre tout fait. Il est d'autant plus précieux dans ce rôle qu'il peut se souder à lui-même. En décoiffant deux molécules de formène de l'un de leurs atomes d'hydrogène, on obtient deux groupements qui conservent chacun une pointe libre, sont dès lors monoatomiques, et peuvent s'unir en donnant une molécule d'éthane (C^2H^6, *fig.* 2), comprenant deux atomes de carbone soudés et six atomes d'hydrogène. Cette molécule d'éthane pourra, par le même mécanisme, devenir à son tour la molécule de propane (C^3H^8) que la figure 2 représente avec ses points de soudure, et qui, comme on le voit, diffère de la molécule d'éthane par l'introduction d'un chaînon central composé d'un atome de carbone portant deux atomes d'hydrogène : les deux pointes opposées restées libres servent à fixer ce chaînon central aux chaînons latéraux. On peut ainsi, par des additions nouvelles, fabriquer des chaînes de plus en plus longues, et des molécules de plus en plus compliquées. Les atomes d'hydrogène, qui bordent ces chaînes comme les perles d'un collier, pourront, à leur tour, être remplacés par des pendentifs, des groupements monoatomiques plus ou moins variés, de sorte que nous ne devons plus nous étonner de voir le carbone devenir la pièce maîtresse de toute une partie de la chimie.



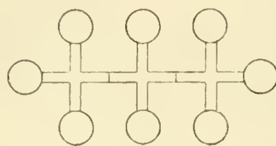


Fig. 2.

En fait, la chimie des êtres vivants est à peu près exclusivement la chimie du carbone, qui est l'élément le plus essentiel et le plus indispensable de nos tissus. Je dis plus, nous sommes faits à son image. Nos corps sont des tissus qui brûlent, et nos os sont les cendres du foyer.



Le schéma dont je viens d'indiquer les éléments a long-

temps suffi à représenter, et même à cataloguer dans un ordre méthodique les conquêtes nombreuses de la chimie. Mais il est arrivé un moment où ce cadre, si élastique qu'il soit, s'est montré insuffisant. On a trouvé çà et là, en petit nombre d'abord, des corps qui n'y avaient aucune place, ou dont la place était déjà occupée, et dont le classement était par suite embarrassant et difficile. Un vrai savant aime beaucoup à être embarrassé : c'est presque toujours qu'il est sur le chemin d'une découverte.

Voici par exemple Mitscherlich qui nous révèle l'existence de deux acides tartriques, empruntés au même raisin, ayant dans l'ensemble les mêmes propriétés, formés, autant qu'on peut le voir, de la même chair et du même squelette, et pourtant présentant entre eux de petites différences qui empêchent de les confondre. Il y avait une case pour l'acide tartrique dans la classification traditionnelle, mais il n'y en avait qu'une, et voici qu'il se présentait deux acides pour se la disputer. Comment faire?

Je n'ai pas à raconter les péripéties de la petite guerre civile née de cette compétition. Je fais ici, non l'histoire des faits, mais l'histoire des idées, et je me borne, après avoir signalé les différences entre les deux acides tartriques, à dire comment Pasteur les a interprétées. Ces différences, a-t-il dit, tiennent non pas à des différences dans la nature ou le nombre des atomes dans la molécule, mais à la façon dont ils sont arrangés. Nous ne savons pas comment ces atomes sont placés les uns par rapport aux autres dans chacun des deux acides : ils sont trop petits pour que nous puissions jamais les voir. Mais l'œil de l'esprit est plus pénétrant que celui du corps, et il nous dit que l'arrangement des atomes dans la molécule de l'un des acides tartriques est l'arrangement de l'autre vu dans une glace. Ces arrangements sont les mêmes, mais opposés. Ils se ressemblent comme une main droite et une main gauche, qui sont formées des mêmes éléments, mais ne peuvent pourtant pas entrer dans le même gant. La science traduit cette notion en disant qu'ils ne sont pas superposables.

Mettez-vous devant votre glace et saluez-vous, militairement, de la main droite. Votre image salue de la main gauche.

et, si la main est gantée, l'image du gant droit devient un gant gauche, et inversement. Les deux acides tartriques font de même. Ils ne peuvent pas se superposer, mais chacun d'eux peut se superposer à l'image de l'autre, vu dans une glace. De même deux clous de fer peuvent être identiques de matière, de forme et de poids, entrer dans le même trou lorsqu'ils sont rectilignes, et ne plus le pouvoir quand l'un est tordu en tire-bouchon à spires tournant dans un sens, et l'autre en tire-bouchon inverse. Ces deux tire-bouchons seront eux-mêmes l'image l'un de l'autre dans une glace.

En résumé, la plus petite différence qui puisse s'établir entre deux corps qui cessent d'être identiques, est que chacun d'eux, n'étant plus superposable à l'autre, reste superposable à l'image de l'autre dans une glace. C'est de cette plus petite différence que nos deux mains sont faites, et nous pourrions en citer beaucoup d'autres exemples *visibles*. Nous venons de découvrir que ce n'est pas seulement dans les formes extérieures, mais sur le domaine encore plus vaste des formes intérieures et invisibles que la nature réalise ces formes *énantiomorphes*, — car voilà le terme un peu pédant au moyen duquel la science résume ces notions ; elle aurait pu adopter le nom plus simple et plus suggestif de formes *siamoises*.

C'est ici que s'introduit la conception fondamentale de la stéréochimie, et voici comment. Quand il s'est agi de traduire sur les schémas cette dualité de l'acide tartrique, on a été fort embarrassé, par suite d'une autosuggestion curieuse. Les chimistes écrivent, comme tout le monde, sur du papier. Leurs formules, leurs schémas étaient donc tracés sur des surfaces planes, et, à force de les voir, de les manipuler, de constater que, jusqu'aux acides tartriques exclusivement, ils suffisaient à traduire toutes les indications de l'expérience, ils avaient fini par admettre, instinctivement, que les molécules représentées par ces schémas étaient aussi des molécules planes.

Bacon, après Platon, parle de l'erreur dans laquelle ne pourraient manquer de tomber les habitants d'une même caverne, s'ils y étaient confinés, et s'ils ne pouvaient avoir connaissance du monde extérieur que par les ombres mouvantes projetées sur un grand mur blanc formant leur seul horizon. Eux aussi pourraient croire que le monde situé hors

d'eux n'est peuplé que de formes sans épaisseur. Ainsi ont fait les chimistes : ils ont pu croire pendant de longues années que les molécules chimiques étaient des feuilles minces, diversement découpées, mais n'ayant tout au plus que l'épaisseur d'un atome, c'est-à-dire infiniment plus minces que la plus mince feuille d'or battu. Or, deux feuilles de papier ayant le profil l'une d'une main droite, l'autre d'une main gauche, ne diffèrent plus comme une main droite et une main gauche, et peuvent se superposer. De même, quel que soit le schéma adopté pour l'un des acides tartriques, il pourra, s'il est plan, se superposer à celui de l'autre. Le mode de représentation qui avait suffi jusque-là ne permettait donc pas de comprendre l'existence des corps siamois ; il fallait en imaginer un autre.

La voie à suivre était toute tracée. On pouvait d'abord, tout en conservant au carbone ses quatre pointes de corps tétratomique, disposer celles-ci de façon qu'elles ne fussent pas dans le même plan, et que la molécule qu'elles formaient, une fois coiffées chacune d'un corps ou d'un groupement monoatomique, eût la figure d'une pyramide. Avec cette conception, notre molécule n'est plus plane, et voilà un premier progrès. De plus, cette pyramide triangulaire, que nous venons de construire dans notre imagination, nous pouvons nous la représenter telle qu'elle puisse donner, dans certains cas, deux corps énantiomorphes, deux frères siamois. Nous nous préparons ainsi à l'avance une facile explication du cas des deux acides tartriques, et notre hypothèse reste, de bout en bout, moulée sur l'expérience. A coup sûr, cette conception ne demande, en apparence, aucun effort d'esprit, puisqu'elle se borne à schématiser grossièrement les phénomènes observés ; rien ne nous dit qu'elle soit conforme à la réalité des choses. Mais enfin, elle est simple : on sait avec elle où l'on va. Essayons-en. Il sera toujours temps de la rejeter, si nous la trouvons fausse ou insuffisante.



Je ne sais pas, bien entendu, si MM. Le Bel et van't Hoff, qui ont fécondé la découverte de Pasteur sur les acides tartriques, ont raisonné comme je viens de le faire. Cela n'est

pas probable. Il est rare, dans les sciences, qu'on ne passe pas par le compliqué pour aboutir au simple. Mais mon lecteur, que je n'oublie pas, a droit au plus court chemin. Pour rendre la route encore plus abordable, je la débarrasserai de toute la géométrie savante dont on l'encombre d'ordinaire. Je me bornerai à prendre une image, un nouveau schéma, un peu plus compliqué que le premier, mais facile à saisir avec un peu d'attention. Je préviens d'ailleurs, honnêtement, que c'est ici le défilé, le point délicat de notre étude. Une fois que nous l'aurons passé, nous serons en plaine.

Prenons donc, pour représenter un atome de carbone, une petite boule de liège, dans laquelle nous implanterons perpendiculairement (*fig. 3*), et à des distances égales, quatre aiguilles de même longueur, de façon que, trois d'entre elles formant trépied, la quatrième se dresse verticalement, à la façon de la flèche d'un clocher.


Fig. 3.

Aux extrémités de ces aiguilles, fixons quatre autres boules représentant chacune un corps monoatomique. Avec quatre atomes d'hydrogène, nous retrouvons notre gaz des marais, notre méthane, et il est clair qu'avec ces quatre boules pareilles aux extrémités des aiguilles, on pourra mettre en l'air celle que l'on voudra; le petit solide (*fig. 3*) obtenu restera toujours le même, c'est-à-dire superposable à lui-même. Il n'y aura donc qu'un seul méthane.

Prenons maintenant le chloroforme, qui résulte du remplacement de trois atomes d'hydrogène par trois atomes de chlore. Quelle que soit la pointe sur laquelle on a laissé le quatrième atome d'hydrogène, tous les petits schémas obtenus pourront être ramenés à l'identité si, par un retournement convenable, on les établit tous sur leurs trois pieds de chlore, l'atome d'hydrogène restant en l'air. On n'a donc pas quatre groupements, on n'en a qu'un. Il n'y a qu'un chloroforme.

Faisons encore un pas de plus. Ne laissons plus que deux aiguilles coiffées par un même corps monoatomique, représenté sur la figure 4 par une petite boule noire : mettons au bout des deux autres deux corps monoatomiques (boule blanche et flamme) que nous pouvons même supposer diffé-

rents. Tous les groupements, en apparence variés, que nous pourrons réaliser ainsi, pourront être placés à côté les uns des autres, reposant sur le sol par leurs deux pieds noirs mis en avant, et par leur boule blanche, par exemple, mise en arrière. Le quatrième corps (flamme) jouera dans tous le rôle de bannière ou de coq du clocher. Ils seront donc tous identiques.

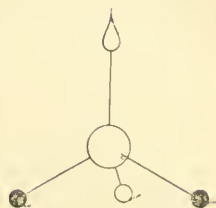


Fig. 4.

Mais prenons (*fig.* 5) une de ces petites pyramides comportant quatre corps différents *a*, *b*, *c*, *d* (boule blanche, grise, noire et flamme), fixés aux extrémités de chacune des aiguilles, et voyons combien il peut y en avoir de différentes. Pour les comparer, nous pouvons d'abord les placer toutes de façon qu'elles aient l'oriflamme en haut. Le triangle de base est alors fait des trois sommets *a*, *b*, *c*, et nous nous apercevons tout de suite qu'il n'y a que deux arrangements possibles pour les diverses pyramides ainsi constituées. Si nous partons, en effet, pour chacune de ces pyramides, d'un sommet convenu, tel que *a*, et si nous convenons aussi de parcourir les côtés du triangle de base dans le sens où tournent les aiguilles d'une montre, nous rencontrerons les sommets dans l'ordre *a*, *b*, *c*, comme dans la pyramide de gauche de la figure 5, ou dans l'ordre *a*, *c*, *b*, comme dans la pyramide de droite ; et ces deux cas sont les seuls possibles, puisque, partant du sommet *a*, il faut nécessairement arriver à *b* ou à *c*. Donc tous nos petits schémas se réduiront à deux.



Fig. 5.

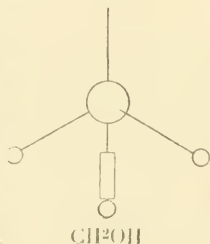
De plus, le triangle de base *a b c* de l'un d'eux est l'image dans une glace du triangle *a b c* de l'autre : c'est ce qui apparaît bien dans la figure si l'on suppose que la ligne verticale tracée entre les deux schémas est le profil d'une glace ; et comme les sommets des pyramides sont coiffés du même corps, chacun de nos deux schémas est l'image de l'autre

dans une glace. Ils sont une main droite et une main gauche. Dans notre conception, si simple au fond qu'elle en est intuitive, nous voyons donc apparaître une dissymétrie de construction, une forme droite et une forme gauche, au moment précis où nous avons ajusté quatre corps monoatomiques différents aux quatre extrémités des aiguilles de l'atome de carbone. Nous pouvons donc dire que toutes les fois qu'un atome de carbone sera soudé à quatre corps ou à quatre groupements monoatomiques différents, il existera deux édifices symétriques non superposables, et se ressemblant à la façon des deux mains. Tout atome de carbone dans ces conditions sera dit, pour abréger, *dissymétrique*, et sa présence dans un corps quelconque y introduira une dissymétrie du même ordre que celle qui existe entre les deux acides tartriques.

Voilà la notion essentielle qui fait le fondement de la stéréochimie. Elle n'est pas, comme on le voit, très difficile à aborder. Il est bien entendu que je l'ai simplifiée le plus possible, que je l'ai réduite à ses éléments essentiels et débarrassée de ses développements parasites. Telle que la voici, elle est restée rigoureuse, et elle présente en outre assez de souplesse et de plasticité pour nous permettre d'abandonner nos raisonnements déductifs, toujours un peu abstraits, et de les remplacer par une sorte de petit jeu de société, pouvant être mis dans toutes les mains. J'ai dit tout à l'heure que nous serions bientôt en plaine. Nous y voici.



Nous sommes en effet tout à fait en mesure, maintenant, de comprendre un admirable travail de M. Alfred Fischer sur les sucres, travail qui semble fait à la fois pour servir d'illustration à la doctrine stéréochimique et pour en montrer l'étonnante fécondité. Représentons pour cela par une boule à hachures verticales (*fig. 6*, à droite) un groupement comprenant



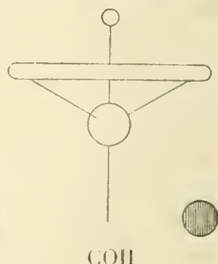
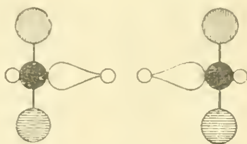


Fig. 6.

au centre un atome de carbone dont une pointe porte un atome d'hydrogène ; les deux autres portent un atome d'oxygène biatomique à cheval sur les deux : la quatrième est libre. Représentons de même par une boule à hachures horizontales, un groupement comprenant un atome de carbone dont deux pointes portent chacune un atome d'hydrogène, la troisième étant soudée à un atome d'oxygène dont l'autre extrémité est boutonnée par un atome d'hydrogène : la quatrième est libre. Par leurs deux pointes libres, ces deux groupements peuvent se souder, et, comme chacun des atomes de carbone qui y entrent est symétrique, ayant deux de ses pointes coiffées de la même façon, le nouveau groupement que donnera la soudure ne présentera aucune dissymétrie. Ce groupement (*fig.* 7) est l'aldéhyde du glycol, et il n'y a en effet qu'une aldéhyde glycolique.


Fig. 7.

Mais glissons, ainsi que les ressources de la chimie permettent de le faire, un nouvel atome de carbone, figuré par une boule noire, entre les deux premières molécules, en lui laissant deux pointes libres, pour qu'il puisse leur servir de trait d'union. Coiffons la troisième de ces pointes avec un atome d'hydrogène que nous représentons par une petite boule (*fig.* 8), et la quatrième par l'extrémité libre d'un atome linéaire d'oxygène dont l'autre bout est coiffé d'un atome d'hydrogène. Nous pourrons figurer ce dernier assemblage par une sorte de tête de portemanteau où la partie effilée sera l'atome d'oxygène, la tête arrondie l'atome d'hydrogène, et l'ensemble pourra être considéré comme une pièce mobile enfilée sur la tige qui réunissait les deux premiers groupements.


Fig. 8.

Les choses étant ainsi, on voit tout de suite que cet atome central est dissymétrique, puisque ses quatre pointes sont coiffées de corps différents, et, comme on peut lui donner deux positions, on peut avoir, ainsi que le montre la figure, deux frères siamois, images l'un de l'autre dans une glace. Ces deux corps existent réellement : ce sont deux sucres, contenant chacun trois atomes de carbone.

Continuons le même jeu, ce qui peut se faire instinctive-

ment quand on a bien saisi les explications qui précèdent. Introduisons une nouvelle tête de portemanteau dans la file, à côté de la première (*fig. 9*). Nous pourrons encore lui donner deux positions, lui faire faire tête à gauche ou tête à droite, comme à un soldat dans le rang. Chacun de nos sucres à trois atomes de carbone nous fournira donc deux nouveaux sucres à quatre atomes. La filiation apparaît nettement dans la figure 9 où chacun des sucres générateurs de la figure 8 a ses deux descendants au-dessous de lui et du même côté. Les quatre nouveaux sucres formés sont différents, et sont, comme on le voit, deux à deux, l'image l'un de l'autre dans un miroir. En bons fils, ils ont conservé quelque chose de la constitution de leurs pères, mais en y ajoutant un trait personnel qui empêche de les confondre, soit entre eux, soit avec leurs cousins.

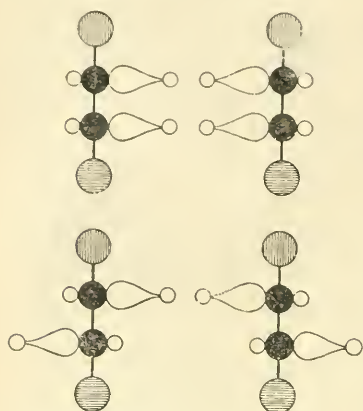


Fig. 9.

Il est clair maintenant que chacun de ces sucres pourra nous fournir, par l'addition d'un nouveau chaînon, deux sucres nouveaux, à cinq atomes de carbone, différents les uns des autres, siamois deux à deux, et que la figure 10 représente couplés. Ces huit sucres à cinq atomes donneront à à leur tour seize sucres à six atomes de carbone, et ainsi de suite. Le jeu peut se continuer longtemps en doublant le nombre des sucres à l'addition de tout nouveau chaînon. Pour les sucres à douze atomes de carbone, la famille est composée de 1 024 membres.

Je me suis arrêté aux sucres à six atomes de carbone, parce que ce sont les mieux connus, étant ceux que les végétaux fabriquent avec le plus de complaisance. Le sucre de raisin en fait partie. Ceux qu'il n'a pas trouvés dans la nature, M. A. Fischer les a fabriqués artificiellement ; mais il a eu beau chercher, il n'a pu en découvrir ni en produire que seize. Toutes les fois qu'il a essayé de dépasser ce nombre, il est retombé sur un sucre antérieurement connu et classé. Le nombre théo-

rique que nous fournissait notre conception schématique est atteint et n'est pas dépassé. Elle n'est donc pas si enfantine qu'elle pouvait le paraître, notre représentation des phénomènes. Nous la trouvons juste, après avoir trouvé qu'elle était simple, et nous la trouvons féconde aussi, puisqu'elle nous a conduit à prévoir et à découvrir seize sucres à six atomes de carbone, différents par leur arrangement intérieur, là où l'ancienne chimie, qui ne tenait compte que du

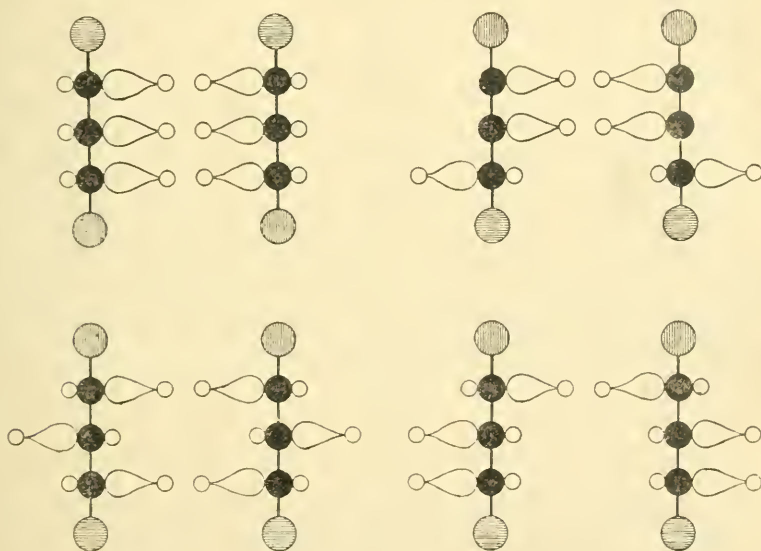


Fig. 10.

nombre des atomes dans la molécule, et point du tout de leur arrangement, n'en voyait qu'un.

Mais ses bienfaits ne se bornent pas là, car, subitement, se dresse devant nous une question plus haute. L'arrangement des atomes dans la molécule fournit évidemment à la nature un admirable clavier pour réaliser ce qui semble être son objet constant, la variété dans l'unité ; mais, en prenant les choses du point de vue concret, nous pouvons nous demander pourquoi certaines cellules vivantes produisent tel sucre et non pas tel autre. Extérieurement, ces sucres se ressemblent tellement entre eux, qu'ils sont restés longtemps confondus. Il n'y a pas à espérer que les cellules qui les fabriquent soient extérieurement plus différentes

qu'eux-mêmes, et, cependant, elles ne peuvent être identiques, puisqu'elles ne fabriquent pas les mêmes produits.

Et ce n'est pas seulement à propos des sucres qu'on a le droit de se poser cette question : l'albumine de notre sang, la fibrine de nos muscles, la matière de notre cerveau sont aussi des substances dissymétriques. Elles sont composées de molécules plus compliquées que celles des sucres, contenant un plus grand nombre d'atomes de carbone ; elles forment, par suite, des familles bien plus nombreuses. En admettant que le nombre des frères siamois double, comme cela a lieu pour les sucres, toutes les fois qu'on introduit un atome de carbone nouveau dans la chaîne, avec cinquante chaînons de ce corps, on pourrait faire assez d'albumines différentes pour que chaque habitant de la terre ait la sienne. Quelle va être la répercussion sur l'être vivant, sur sa forme, sur sa fonction, de l'espèce de sucre qu'il consomme ou qu'il produit, de l'espèce d'albumine qui forme sa trame? Est-ce que vraiment tous ces hommes, bâtis sur le même plan, mais différemment constitués, vont se comporter toujours de même, avoir la même physiologie et la même psychologie?



En étudiant ainsi l'influence que peut exercer, sur les fonctions d'un être vivant, la dissymétrie profonde et invisible des éléments, de ses tissus, nous rencontrons une première simplification. Il n'y a pas de différence provenant de ce que les albumines sont droites chez l'un, gauches chez l'autre : elles sont gauches chez tous ; et cela nous rapproche. Nous sommes des mains gauches. Mais où sont nos mains droites? Comment seraient faits des hommes dont l'albumine serait droite? Nous ressembleraient-ils, ou seraient-ils faits autrement que nous?

C'est la seconde alternative qui est plus probable, et voici pourquoi. L'acide tartrique droit et l'acide gauche, quand on les combine à de la potasse, à de la soude, à tout autre corps symétrique, comme le sont les produits de la nature morte, se comportent exactement de la même façon. Mais il n'en est plus de même quand on les met en rapport avec un corps dissymé-

trique produit par la nature vivante. L'un accepte alors souvent ce dont l'autre ne veut pas. Ils ont comme des instincts, font des choix divers dans un même mélange, et il en résulte des différenciations qui peuvent aller fort loin. Pour le dire en passant, ce sont ces différenciations que Pasteur a utilisées pour les séparer. Elles peuvent être telles que certains descendants de l'acide tartrique droit n'aient pas de cousins dans la série gauche, ou, s'ils en ont, ne soient pas siamois avec eux. Étendons cette conclusion aux albumines; étendons-la à des êtres vivants qui seraient formés d'albumines droites et d'albumines gauches, et nous verrons que nos frères droits auraient quelque chance de ne pas nous ressembler. Seraient-ils des frères inférieurs? des frères supérieurs? Nous n'en savons rien. Il est déjà assez curieux que nous puissions nous le demander.

Quoi qu'il en soit, chacun de nous est un atelier de forces dissymétriques. Et voilà tout de suite un fossé profond qui se creuse entre les réactions qui accompagnent et traduisent la vie et les réactions de la chimie minérale. Les forces chimiques sont symétriques, ne produisent que des corps symétriques ou, lorsqu'elles donnent des corps dissymétriques, les donnent par groupes couplés, se faisant équilibre deux à deux, de sorte qu'il n'y a pas de dissymétrie dans le mélange. Une cellule vivante, au contraire, est une petite usine où presque tous les outils sont dissymétriques et, dès lors, dans ce qu'elle consomme, dans ce qu'elle produit, dans ce qu'elle rejette comme résidus de fabrication ou matériaux inutilisables, nous devons trouver trace de cette dissymétrie.

Je prends un exemple pour me faire mieux comprendre. Voici un atelier d'ouvriers que nous allons supposer dissymétriques. Il n'y a pas besoin d'aller bien loin pour cela. Nous sommes tous dissymétriques du fait que nous sommes tous, ou presque tous, droitiers. Avec la main droite, maniant un tourne-vis, on enfonce plus facilement une vis droite qu'une vis gauche, de sorte que notre atelier de menuisiers droitiers usera, de préférence, des vis droites, et, si ces vis étaient un produit de la nature morte, qui, nous l'avons vu plus haut, ne fabrique des vis droites qu'à la condition de fabriquer un nombre égal de vis gauches, nos menuisiers, appro-

visionnés d'un mélange des deux sortes de vis et n'en utilisant qu'une, verraient les autres encombrer peu à peu l'atelier, et seraient obligés de les déverser à l'extérieur, avec leurs copeaux, qui traduiraient aussi par leur enroulement le genre particulier de dissymétrie que met un menuisier droitier dans le maniement de sa varlope. Voilà l'image de l'excrétion que fait à chaque instant la cellule vivante des produits inutilisables ou usés.

Mais ce n'est pas tout. Les produits de l'atelier, ceux qu'il fabrique et qu'il vend, garderont la trace de la dissymétrie profonde des liaisons établies entre leurs diverses parties. Par exemple, les pièces reliées par des vis droites resteront affrontées si on les soumet à des rotations ou à des efforts droits, dirigés dans le même sens que les spires de la vis qui les unit : elles se sépareront et se disloqueront sous des efforts de sens contraire, de sorte que la stabilité ou l'instabilité du meuble sera en rapport avec le caractère particulier de dissymétrie des forces qui ont servi à le produire ou qu'on emploiera pour l'ébranler.

Ainsi tous les produits de l'usine garderont la trace de la dissymétrie spéciale des ouvriers qui la peuplent, et nous avons maintenant tout ce qu'il nous faut pour comprendre l'intérêt avec lequel Pasteur devait regarder un jour, il y a cinquante ans, un petit flacon contenant une solution des deux tartrates siamois d'ammoniaque, dans laquelle s'était développée une moisissure. « Qui sait — se demandait-il, en interprétant déjà l'expérience, non comme on le faisait alors, mais comme il nous a appris à le faire aujourd'hui — qui sait quel ménage font ensemble cette cellule vivante dissymétrique, et ces deux tartrates dissymétriques aussi? se nourrit-elle indifféremment de l'un et de l'autre, ou fait-elle un choix, auquel cas elle se montrerait plus sensible à l'arrangement des atomes qu'à leur nombre et à leur qualité, qui sont les mêmes dans les deux aliments qu'on lui offre? » Et, en cherchant ce qui se passait, Pasteur a vu en effet que la petite plante consommait l'un des tartrates et non l'autre, et que, pour ce singulier convive, la disposition des plats sur la table avait plus d'importance que leur nature.

Ne soyons pas trop surpris de ces exigences. Nous en

avons, sans nous en douter, de tout à fait équivalentes. Nous aussi, nous sommes dissymétriques, mais d'une façon dont le miroir ne nous avertit d'ordinaire pas. Il n'est guère aucun de nos mouvements qui ne soit dissymétrique. Beaucoup de nos sensations le sont aussi, et si je n'en dis pas autant de nos perceptions, c'est que nous ne pouvons pas sortir de nous-mêmes pour les juger. Mais pour tout ce qui sort du domaine du sens intime, la dissymétrie existe. Étalez vos deux mains sur la table, et faites jouer les mêmes muscles des deux côtés, les deux mains se relèvent en sens inverse, et il faudra mettre en action des muscles différents pour les faire tourner dans le même sens. Tel est le cas pour les yeux qui, pour rester parallèles, doivent, l'un s'incliner vers le nez, l'autre s'en écarter sous l'action de muscles antagonistes. — Passons aux sensations. L'organe du goût est dissymétrique. M. Piutti a démontré l'existence de deux asparagines, ayant entre elles les mêmes relations que les deux acides tartriques. Or, l'une est sucrée au goût, l'autre n'a pas de saveur. — L'organe de l'odorat est dissymétrique. Depuis qu'on étudie les essences et autres produits odorants dus à la nature vivante, on y a trouvé de nombreux frères siamois qui ont la même composition sans avoir le même parfum. — Les phénomènes de la digestion seraient tout ce qu'il y a de plus dissymétrique dans le sens donné à ce mot dans l'expérience de Pasteur, c'est-à-dire que beaucoup de matières alimentaires cessseraient de l'être pour nous, si la nature prévoyante n'avait disposé le long du canal digestif des sécrétions qui leur communiquent la qualité alibile, et, dans ces sécrétions, les agents actifs sont des diastases, dont la dissymétrie propre est à son tour en rapport avec la dissymétrie des corps qu'elles doivent transformer. Ces diastases ne sont pas des clés passe-partout, comme on le croyait autrefois, et ne peuvent ouvrir que les serrures dont le mécanisme intérieur est en rapport avec la dissymétrie de leur structure. Bref, la dissymétrie nous enveloppe et nous pénètre, et tout fait prévoir qu'elle joue un rôle dans notre personnalité.

Car, enfin, voici les cellules d'un organe quelconque. Les matières qui les constituent sont dissymétriques, leurs aliments aussi, leurs sécrétions aussi. Cette dissymétrie n'est

pas très visible, et ce n'est que tout récemment que nous en avons pris conscience, en nous repérant sur quelque chose qui lui est extérieur. Voilà maintenant notre cerveau, organe dissymétrique aussi par sa constitution intime, par son alimentation : il doit l'être par ses produits. Ceux de ces derniers que nous pouvons saisir au passage et étudier par des moyens physiques ou chimiques se montrent dissymétriques. Mais comment apprécier ceux qui ne sortent pas du domaine psychique ? En quoi consiste la dissymétrie dans une pensée, dans une opinion ? Ce clou que j'ai pris plus haut comme exemple, ne peut-il pas, ne doit-il pas y avoir des cerveaux qui le tordent à droite, d'autres à gauche, suivant la filière et la matrice par laquelle ils le font passer ? Dans le même ordre d'idées, s'il y a, comme nous l'avons vu, 16 sucres à huit atomes et 1 024 à douze atomes de carbone, combien peut-il y avoir de formes siamoises d'une même pensée, semblables et pourtant différentes ? Et, en somme, pourquoi notre dissymétrie foncière ne se traduirait-elle pas dans nos concepts, dans nos habitudes d'esprit, dans notre imagination, dans notre conscience, bref, dans ce qui est beaucoup plus nous que notre forme visible, qui nous fait illusion sur nos ressemblances ?

Nous sommes là aux limites de la science : pour aller plus loin, je devrais sortir de mon domaine. Et puis, il faut aussi avoir un peu pitié de ceux de mes lecteurs qui n'ont pas lâché pied, et ont consenti à m'accompagner jusqu'ici. C'est à eux que j'adresse, avant de les quitter, la question que je me posais au début : le plaisir du voyage en vaut-il la peine ?

E. DUCLAUX

LES ÉMIGRÉS FRANÇAIS EN AMÉRIQUE

— 1789-1793 —

I

Il y eut des émigrés en Amérique en même temps que des émigrés en Allemagne et en Italie. Mais ceux-là ne formèrent aucun complot contre la France; ils rêvaient au contraire d'accroître son renom, de propager au loin sa civilisation. Leurs projets, leurs tentatives, leur échec et leur ruine m'ont été révélés par la lecture des papiers de M. du Val d'Eprémesnil, conseiller au parlement de Paris, et député à l'Assemblée nationale[1]. D'Eprémesnil n'émigra pas, mais il fut un des principaux organisateurs de l'émigration américaine ; il acquit des terres en Amérique ; il y expédia des cultivateurs et des marchandises ; il y conduisit ses affaires par procureur, retardant son départ, soit par raisons politiques, soit par nécessité de veiller aux préparatifs de son exploitation future ; si bien que le temps vint où il fut retenu par les lois qui frappaient les émigrés. Il s'était retiré aux environs du Havre, surveillant de là, tant bien que mal, ses intérêts du Nouveau Monde,

1. L'arrière-petit-fils de cet homme politique, M. le comte d'Eprémesnil, nous a libéralement ouvert ses archives, et nous lui adressons ici nos sincères remerciements.

quand il fut décrété d'arrestation, transféré à Paris, condamné à mort et exécuté en avril 1794.

L'idée d'aller habiter l'Amérique s'était emparée de bien des Français, même avant la Révolution. Et. sans doute, l'Amérique était faite pour séduire alors nos esprits chimériques. Où trouver en effet des terres plus fécondes? une nature plus grandiose? un gouvernement plus rationnel? Où trouver plus d'aliments pour l'esprit d'aventures, un milieu plus favorable pour l'épanouissement de sociétés idéales?

En 1789, avant la convocation des États Généraux, le projet de passer en Amérique et d'y fonder des colonies est déjà formé par d'Eprémesnil et le comte d'Antraigues. Tous deux, alors au comble de la réputation, ils songent pourtant à quitter la France, et ils voudraient entraîner avec eux le grand écrivain Bernardin de Saint-Pierre. Si d'Antraigues abandonne le projet, d'Eprémesnil y persiste, et fait bientôt des prosélytes parmi ceux dont la Révolution froisse les intérêts, les préjugés ou les croyances.

Au surplus, il se forme aux États-Unis une compagnie dont le but est d'attirer des émigrants à l'ouest des montagnes Bleues, dans les régions de l'Ohio et du Scioto : elle prend le nom de Compagnie du Scioto. Elle se fait concéder par l'État de vastes territoires que les Indiens abandonnent, dit-on, environ trois millions d'acres ou arpents anglais[1]: elle estime que la France peut lui fournir un appoint d'émigrants considérable, surtout des capitaux, et elle se fait représenter à Paris par un ingénieur anglais, M. Playfair, par un avocat au Parlement, M. Chais, de Soissons; elle installe ses bureaux, rue Neuve-des-Petits-Champs, n° 162.

MM. Playfair et Chais ne devaient pas conquérir, de prime-abord, la faveur du public, car de mauvais bruits circulèrent sur les territoires dont ils disposaient. Des voyageurs racontaient que la température du Scioto était des plus inégales : très élevée dans le jour, très basse la nuit, le soir et le matin; des brouillards épais, une humidité glaciale, résultant peut-être des défrichements, y rendaient souvent tout travail impos-

1. L'acre équivaut à quarante ares quarante-six centiares.

sible: le sol lui-même n'avait chance d'y devenir productif que du jour où les buissons et les ronces, partout en quantité prodigieuse, en seraient extirpés, du jour où, de tous côtés, on aurait fait disparaître les eaux croupissantes ; encore faudrait-il que le soleil pénétrât partout la terre ; et, pour cela, combien de temps et d'argent? Combien de vies d'hommes?

Assez vite les Parisiens cessèrent d'écouter ces prophéties de malheur; le goût du merveilleux l'emporta une fois de plus sur les conseils de la raison ou de l'expérience : et ils s'éprirent de la compagnie du Scioto, qui reçut leur argent à bureau ouvert, leur attribuant, sur les bords de l'Ohio, autant d'arpents de terre qu'ils donnaient eux-mêmes d'écus de six livres. Au mois de février 1790, M. et madame d'Eprémesnil achetaient à la Compagnie du Scioto une parcelle de mille acres à choisir « carrément et en droite ligne » sur un plan gravé, au prix de six mille livres tournois ; puis M. d'Eprémesnil, pour lui seul, dix mille acres de terre au prix de dix mille livres.

Les deux parcelles devaient être occupées et exploitées de façon différente. Pour prendre possession de celle de dix mille acres, M. d'Eprémesnil expédia en Amérique un procureur ; pour mettre en valeur celle de mille acres, il donna pouvoir à MM. Joseph de Barth et Thiébaut de la Vignerie, déjà établis dans le Nouveau Monde, et faisant partie, comme lui, d'un groupe de spéculateurs connu sous le nom de Société des Vingt-Quatre.



Quelle était cette Société? On ne voit pas dans les papiers de d'Eprémesnil comment elle fut organisée, ni quel but précis elle poursuivait. On apprend seulement que les Vingt-Quatre s'étaient unis pour acquérir d'énormes propriétés dans les régions du Scioto, pour y construire des villes, et constituer, sur un terrain neuf, une société neuve [1].

1. Parmi les Vingt-Quatre on peut signaler d'Eprémesnil, le marquis de Marnésia, le vicomte de Malartic, MM. de La'ly, Mounier, Malouet, de Vichy, le marquis de Gaville, M. de Quinsous, M. de Bourogne, M. de Maubranché, madame de Leval, le baron de la Bretèche, garde du corps, MM. de Barth, de Luzière, Thiébaut et Vanderbinden.

Nous sommes d'ailleurs assez bien renseignés sur les visées de deux de ses membres, le marquis de Lezay-Marnésia et du Val d'Eprémesnil.

Lezay-Marnésia, gentilhomme franc-comtois et député à l'Assemblée nationale, estimait qu'on pouvait faire au Scioto une fortune considérable[1]. Mais il y chercha surtout un milieu propice pour ses spéculations religieuses, morales ou sociales. Si l'on en croyait son fils, il aurait acheté en Amérique jusqu'à vingt-quatre mille acres de terre ; mais, à considérer que d'Eprémesnil possédait mille acres, comme l'un des Vingt-Quatre, il est probable que les vingt-quatre mille acres, dont parle Marnésia fils, formaient la propriété collective de la Société des Vingt-Quatre. Dans une lettre du 9 août 1790, le marquis de Marnésia dit d'ailleurs positivement que les Vingt-Quatre se sont unis pour acquérir ensemble vingt-quatre mille acres de terres contiguës[2].

Le marquis de Marnésia, nous dit son fils, était un « enthousiaste » et un « mauvais administrateur ». J'ajouterai volontiers : un mystique et un naïf. En enrôlant ses colons, il exigeait d'eux des billets de confession, qu'ils savaient d'ailleurs se fabriquer eux-mêmes ; en enrôlant les femmes, il préférait qu'elles fussent grosses. Il se laissa tromper par une foule de gens, notamment par un bénédictin de Saint-Denys, qu'il voulait faire évêque du Scioto, et qui vola, paraît-il, à Saint-Denys, les ornements et les vases sacrés dont il jugeait

1. Claude-François-Adrien, marquis de Lezay-Marnésia, naquit à Metz le 26 août 1735. Après avoir servi comme capitaine d'un régiment du Roi, il se retira dans son château de Saint-Julien, auprès de Lons-le-Saulnier, et s'adonna à l'agriculture en même temps qu'aux lettres et aux sciences. Ce fut un novateur. Bien avant la Révolution il abolit la corvée, demanda la suppression des taxes féodales et une répartition égale des impôts entre toutes les classes. En 1788, il publia un *Mémoire pour le peuple français*. Député aux États Généraux, il fut un des premiers à quitter la Chambre de la noblesse pour se joindre au Tiers. Cependant, au mois de mai 1790, il passa en Amérique. Rentré en France en 1792, il fut bientôt arrêté et incarcéré à Besançon; mis en liberté après le 9 thermidor, il se vit exiler au temps du Directoire; il repartit à Besançon avec le Consulat, et y mourut le 9 novembre 1800. La terre de Marnésia est située en Franche-Comté près d'Orgelet, mais la résidence habituelle de la famille fut le château de Saint-Julien. Le marquis de Marnésia est le père du comte Adrien de Lezay-Marnésia, préfet du Bas-Rhin. (*Notice biographique sur le comte de Lezay-Marnésia,* par Louis Spach. Strasbourg, 1854, in-12.)

2. Papiers d'Eprémesnil, Lezay-Marnésia à d'Eprémesnil, d'Alexandrie de Virginie, le 9 août 1790.

devoir se munir avant de passer en Amérique. — Quand le marquis prit la mer, il était désabusé sur le compte de cet aventurier dont il trouvait les vues trop « étroites » et la tête trop « chaude ». Aussi bien écrivait-il à d'Eprémesnil de chercher un ecclésiastique de vie plus digne, plus évangélique ; et il lui signalait l'abbé de Boisnautier. Il le suppliait aussi de se mettre en rapport avec le nonce du pape, et d'offrir à l'Église ses futures conquêtes d'Amérique, en compensation de ce qu'elle perdait en France.

Lezay-Marnésia était fort lié avec d'Eprémesnil ; il était, comme lui, affilié à la Maçonnerie ; et, bien qu'il se fût montré d'abord d'opinions politiques assez libérales, il en était venu, en 1790, à penser que la vie n'était plus possible en France, pour quiconque avait fait partie des corps privilégiés. Du Havre même, il écrivit à d'Eprémesnil pour le presser de mettre en ordre ses affaires, de régler celles des émigrants dont il était comme le chef, et de partir après pour l'Amérique. Il paraît avoir conçu à l'égard de son ami une sorte d'admiration et avoir vu en lui le législateur nécessaire des colonies du Scioto. Mais il redoutait que la passion de la politique ne le retînt en France plus longtemps qu'il ne convenait pour sa sécurité, ou même pour sa gloire. A ses yeux, d'Eprémesnil devait émigrer, non pas en Italie, en Suisse ou en Allemagne, car dans ces pays la calomnie l'aurait poursuivi ; il devait, comme Marnésia, gagner le Nouveau Monde, où il était propriétaire, y porter ses vertus, ses lumières et son génie ; avec ses amis de France il y devait fonder un régime vraiment patriarcal.

Marnésia, s'il avait des illusions sur le Scioto, reconnaissait clairement l'impuissance politique du vieux parti parlementaire, l'impuissance radicale de toute l'aristocratie française.

Vous, écrit-il à d'Eprémesnil, et tout ce qu'on appelle les aristocrates, vous ne ferez pas plus, pour arrêter le torrent de la démagogie, que ne feraient des enfants qui souffleraient pour faire retourner la marée amenée par le flux. Songez qu'on vous rend odieux, et que les plus grands talents ne vous sauveront pas de la haine, et peut-être des plus grands excès du peuple ameuté contre vous. Pour être juste, votre cause n'est pas favorable, parce qu'elle ne semble pas dépouillée de l'intérêt de corps et d'état. Noble et magistrat, on ne

voit en vous que le défenseur ardent de la noblesse et de la magistrature. Et c'est un mauvais titre pour plaire à une multitude qui veut l'anéantissement de ces deux classes, qu'on ne peut justifier de beaucoup de torts, mais dont on se venge, et qu'on punit avec atrocité. Votre cause, encore une fois, a l'extrême désavantage de n'être autre chose qu'un plaidoyer pour défendre une propriété, dont on regarde l'abolition comme nécessaire, et dont on a forcé le sacrifice.

Et Marnésia donne même à d'Eprémesnil le conseil de sortir de la vie publique avec éclat, en publiant une sorte de lettre à la Nation, en annonçant à tous sa résolution d'aller chercher « la paix, la sûreté, la vraie liberté, dans une contrée innocente et tranquille ».



En ce moment même d'Eprémesnil faisait plans sur plans, pour préparer la fondation d'une colonie agricole et d'une ville au milieu des dix mille acres qu'il se proposait d'administrer seul. Il a laissé un exposé circonstancié de ses vues dans une espèce de *Mémoire*, ou plutôt de circulaire destinée au public. En voici les principales dispositions :

Propriétaire de dix mille acres sur les bords de l'Ohio, d'Eprémesnil entreprend de fonder là une colonie. Il attribue à l'emplacement d'une ville quatre cent trente-deux acres, dont cent quarante-quatre seront réservés pour les rues, les places, les édifices publics et les promenades ; le reste sera distribué entre les familles qui voudront l'accompagner, à raison de six acres par famille. Les douze familles qui viendront les premières recevront, en outre, chacune trois cents acres dans le voisinage de la ville. Pour former le noyau de sa colonie, d'Eprémesnil fera venir de France, à ses frais, une quarantaine de cultivateurs, des architectes, des maçons, des charpentiers, des serruriers, des menuisiers, des ecclésiastiques, etc., en tout cent cinquante individus. Il achètera et fera transporter tous les outils nécessaires aux colons, toutes les provisions dont ils auront besoin, jusqu'à la première récolte. Il estime que ses dépenses ne s'élèveront pas, de ce chef, au delà de cent pistoles par passager, ou de cent cinquante mille livres pour toute sa colonie. En vue de se récu-

pérer de ses avances, il demande au gouvernement américain l'autorisation d'expédier dans un port quelconque des États-Unis, deux navires chargés de marchandises, avec exemption de toute espèce de droits : chaque navire serait, au maximum, de quatre cents tonneaux.

D'Éprémesnil annonce qu'il arrivera lui-même en Amérique, sur l'un des deux navires ; et il espère que le gouvernement américain l'investira de l'autorité nécessaire pour conduire ses colons au Scioto. Et l'homme politique, devenu chef d'émigrants, termine l'exposé de ses projets par ces paroles :

Il faut à mon cœur un espace plus libre. J'ai besoin de consolations. Je tiendrai toutes mes promesses. Aucun des soins qu'exigera le bonheur de la colonie naissante ne sera négligé ; et si la Providence me laisse assez de jours, ou permet qu'on me succède avec les mêmes vues, j'espère que mon établissement produira d'heureux fruits, non seulement pour l'Amérique septentrionale, mais encore pour l'humanité entière.

Pendant plus de quinze ans, d'Éprémesnil avait vécu de la vie politique et il en avait connu toutes les émotions. Il avait joui d'une surprenante popularité. Dans la lutte qu'il venait enfin de soutenir contre ceux-là mêmes qui l'acclamaient naguère, il avait encore trouvé quelque âpre jouissance. Mais il semble ici désabusé des querelles retentissantes ; par une sorte d'atavisme il revient aux visées coloniales de son grand-père, le contemporain de Law, le directeur de la Compagnie des Indes ; de son père, le gouverneur de Madras, le gendre de Dupleix. Homme à projets et toujours avide de mouvement, il cherche en Amérique ce qui maintenant lui manque en France : l'occasion d'entraîner et de conduire des hommes. Esprit théorique et même visionnaire, avec plus de culture que le marquis de Marnésia, il rêve comme lui de grandes spéculations agricoles et de législations idéales. La question religieuse lui tient même au cœur tout autant que le marquis, et il projette de transporter au Scioto les couvents et les maisons religieuses qui viennent d'être abolis en France. Les revenus dont ils disposent encore leur permettront d'y acheter des terres ; et, chaque citoyen des États-Unis pouvant vivre

isolément ou en société, et faire son salut à sa manière, ils seront libres de bâtir des églises ou des couvents, de se vêtir suivant leurs instituts. La puissance publique aura même le devoir d'assurer leur tranquillité. Leurs domaines se transmettront à perpétuité aux différents ordres que l'admission des novices suffira à régénérer; en sorte que les maisons religieuses « de foi catholique et romaine » se constitueront en Amérique « dans une forme plus complète et plus permanente qu'en France ».

On trouve dans les papiers de d'Eprémesnil des notes particulières écrites au jour le jour, qui montrent comment des préoccupations pratiques infiniment précises se mêlaient souvent chez lui aux chimères de l'imagination : calculs sur les frais de transport et d'installation des cultivateurs en Amérique; indications sur la meilleure manière de faire passer les fonds; tableaux des distances entre les villes du littoral américain et divers points de l'Ohio; prix des marchandises à vendre en Amérique, parmi lesquelles poudre, onguents pour piqûres de guêpes : liste des végétaux et arbres fruitiers à transplanter ou semer : ail, échalote, oignons, pépins de pommes, de poires, etc.

II

Les projets de d'Eprémesnil eurent un grand retentissement dans toute la France; les journaux et les brochures du temps en témoignent, mais surtout des lettres écrites au magistrat, de divers points du royaume, et par des gens de toute condition : des pères de famille, des gentilshommes pauvres ou ruinés, des prêtres, des officiers redoutant de perdre leurs charges, des artisans, des cultivateurs, des femmes, de tout jeunes gens, même des collégiens s'adressent à lui sans le connaître, pour lui parler du Scioto, pour lui demander de les faire passer en Amérique ou d'y faire passer quelqu'un des leurs. Ils n'ont aucune donnée précise sur les pays où ils rêvent de se rendre; ils prennent parfois l'Ohio pour un lac, et le Scioto pour une île; mais ils sont tous mécontents de leur sort, mécontents de la Révolution, prompts à croire que

le Scioto leur donnera ce que la France leur refuse; et l'exemple d'un homme célèbre et riche, préférant à ses biens de France ceux du Scioto, est assurément fait pour les entraîner.

Un cadet de Gascogne, père de huit enfants, demande à d'Eprémesnil de lui assurer l'acquisition de deux mille arpents de terres au Scioto, et lui offre un de ses fils « nourri, dit-il, dans la vie agreste, robuste par conséquent, et très sage ». Le Gascon fera d'ailleurs du Scioto le débouché de ses produits: il y expédiera tous les ans, à son fils, vins blancs et vins rouges en fûts de Bordeaux, même quelques pièces d'eau-de-vie. Un capitaine aux chasseurs royaux-corses, de Grenoble, appréhendant une réforme qui ne lui laisserait que peu ou point de retraite, prend un congé pour se mettre au service de d'Eprémesnil; il espère que les propriétaires du Scioto l'emploieront à surveiller leurs défrichements ou leurs ateliers. Un chanoine de Rouen recommande un jeune homme de trente ans qui jusqu'ici a fait le commerce de chevaux et de bétail, aux environs de Bayeux; un curé de Bourgogne, le fils d'un négociant ruiné; un bénédictin se recommande lui-même, décidé à accompagner d'Eprémesnil ou Marnésia, pour remplir sur leur vaisseau un emploi quelconque et chercher fortune à l'étranger. « Que faire, dit-il, dans un pays où la Révolution m'a enlevé le fruit de treize années d'études? » Un ecclésiastique, principal de collège, estimant que les vrais patriotes ne peuvent pas demeurer soumis à une constitution tyrannique, propose d'aller au Scioto, soit pour y exercer son ministère, soit pour y travailler à l'éducation publique.

Puis ce sont des lettres de laboureurs, de tailleurs de pierres, d'entrepreneurs de bâtisses, des lettres de jeunes gens qui voudraient, pour la plupart, obtenir au Scioto des fonctions de secrétaires, d'économes ou de sous-économes, ou de teneurs de livres; il en est un qui compte y faire valoir son talent de peintre en miniature, un autre son talent sur le violon. Une dame Blondel de Beauregard débute ainsi : « Monsieur et père de l'Humanité! » Elle parle longuement de ses enfants, qui n'ont plus qu'elle sur terre, d'une pension perdue sur la cassette du Roi: enfin, voulant acheter des terres au Scioto, et partir, mais n'ayant pas d'argent, elle s'adresse à

« l'âme sensible », au « cœur généreux » de d'Éprémesnil, convaincue que le fondateur de la colonie lui prêtera volontiers dix huit cents livres, ou du moins lui servira de caution pour qu'elle puisse emprunter.



L'engouement pour le Scioto fut combattu par diverses feuilles périodiques, notamment par *le Journal de la Cour et de la Ville, le Spectateur national, la Chronique de Paris, les Révolutions de France et de Brabant*. On y dépeignait les prôneurs de la Compagnie américaine comme des spéculateurs, des charlatans, des visionnaires et des dupes. Et, quant aux émigrants, tantôt on les attaquait avec violence, tantôt on les couvrait de ridicule. Pourquoi, disait-on, ne vont-ils pas dans nos colonies, ou même simplement en Corse, aux portes de France? Et comment le gouvernement permet-il à une compagnie étrangère d'enlever de France des citoyens? Aujourd'hui que la France est libre, n'est-ce pas une désertion que de la quitter pour le Scioto? — Cependant l'émigration se poursuivait assez nombreuse. Dès le mois de mars on annonça que deux navires chargés d'émigrants venaient de partir pour l'Amérique; au début du mois de mai, M. de Marnésia écrivit à d'Éprémesnil que deux autres avaient mis à la voile; il partit lui-même à la fin de mai; le procureur de d'Éprémesnil partit au mois d'août; et, au même moment, les agents de la Compagnie continuaient de recruter des cultivateurs dans l'Orléanais.

La presse révolutionnaire redouble ses sarcasmes. La *Chronique de Paris* annonça que d'Éprémesnil allait établir en Amérique « les droits de part et de champart, le régime féodal, le magnétisme, le mesmérisme, le théosophisme et le parlementarisme »; elle soutint que les aristocrates étaient attirés sur l'Ohio par le bas prix de l'hermine, qui se donnait pour rien à la baie d'Hudson et dans les foires du Canada: ils rêvaient, disait-elle, de jouer au sénat de Venise, les dimanches et jours de fêtes, devant leurs colons, devant les Iroquois ou les Outaganis; elle tournait en dérision les femmes à la mode, qui partaient pour le Nouveau Monde, la tête

montée par les romans de M. de Crevecœur, ou par les saillies de quelques pamphlets aristocratiques.

Et Camille Desmoulins, dans les *Révolutions de France et de Brabant*, se montrait plus amer et plus cruel :

Des navires chargés de dupes, dit-il, viennent de partir du Havre, et de mettre à la voile pour le Scioto. Après une longue traversée sur l'Atlantique, il restera à ces insensés six cents lieues à faire pour s'enfoncer dans les vastes déserts de l'Ohio et du Mississipi. Les dames délicates qui, dans le délire d'une fièvre chaude, se condamnent à un tel exil, auront le temps de se repentir. Devant leur imagination exaltée par les enchantements de la baguette que Mesmer a laissée à Bergasse et à d'Eprémesnil, les arbres se transforment en palais, les hordes sauvages en bergers tendres, la misère, la douleur, l'ennui, en une perspective riante de longues jouissances physiques et morales. Mais nos émigrants ne savent pas que les denrées du Scioto n'ont point de débouchés; qu'il n'y a là ni journaliers, ni manœuvres, et qu'il ne pourra y en avoir de quatre ou cinq siècles. Il sera trop tard pour ces jolies femmes d'écouter la raison, lorsque leur chevelure servira de trophée à des barbares qui enlèvent le péricrâne aux paisibles laboureurs. Il me semble voir madame d'Éprémesnil, désespérée, les regards attachés sur les cheveux de son mari suspendus à un arbre, avec l'épiderme; déplorant cette chevelure dont, au retour des îles Sainte-Marguerite, il y a dix-huit mois, l'enthousiasme de la France aurait fait une constellation, comme celle de Bérénice. Je la vois même, au milieu des forêts, sans aucun secours humain, se servant de ses faibles muscles, pour se pratiquer une retraite dans un tronc d'arbre, se rappelant les beaux jours de madame Thilorier, le boudoir de sa jeunesse, les vingt mille livres de pension, et les douceurs du ministère de M. de Cluni. Elle sera abandonnée par ses propres domestiques, qui voudront mettre à profit des bras vigoureux, et devenir propriétaires à leur tour. Et la veuve de messire d'Éprémesnil ne verra autour d'elle que des orang-outangs se disputant ses troisièmes noces. C'est alors que, rongée de chagrins, et attaquée de consomption, elle regrettera les bords de la Seine, et remettra à la voile pour le Havre, si, toutefois, les vents et la tempête lui permettent d'y aborder; si toutefois elle n'est pas destinée à passer des bras des orang-outangs dans le ventre des requins[1].

L'auteur d'un pamphlet anonyme, *le Parlement de Paris au Scioto*, raille très spirituellement les rêveries colonisatrices de

1. *Révolutions de France et de Brabant*, n° 17, pp. 161 et suivantes.

d'Eprémesnil et de Marnésia. Il imagine que les magistrats souverains, dépouillés des charges qu'ils possédaient, vont se transporter en Amérique, pour y établir, de toutes pièces, un régime social et politique où ils tiendront enfin un rang conforme à leurs principes et à leurs ambitions. Ils sont entraînés par d'Eprémesnil, qui leur fait une description saisissante de forêts admirables où le bois de construction sera à qui voudra le prendre; où des troupeaux sans nombre paîtront des pâturages à l'herbe touffue et savoureuse; où le gibier et le poisson abondent au delà de ce qu'on peut rêver; où jamais plus on n'entendra crier par les rues ces *arrêts du Conseil*, qui tant de fois ont cassé les arrêts des cours; où le peuple enfin ignorera jusqu'au nom de *Lit de justice*.

Et le libelliste montre le Marais et l'île Saint-Louis bouleversés par les préparatifs de l'émigration magistrale : de vieux juges se dépitant d'élire domicile à deux mille lieues de Paris, mais contraints d'obéir aux Chambres assemblées : des femmes se faisant garantir qu'au Scioto on leur portera la queue; telle présidente emmenant son chien, telle son chat, et telle autre son abbé; toutes emballant leurs éventails, leurs petits livres mignons, leur fard et leurs odeurs. Elles partent enfin, gagnent le Havre, et sont prises de palpitations. Elles se bandent les yeux, se jettent dans les navires. Dieu sait ce qu'elles souffrent en deux mois de traversée! Puis ce sont les misères de l'installation au Scioto. Point de lits, point de maisons, point d'habitants! Un jésuite qui se trouve là, par hasard, et s'est construit une cabane, oublie le mal fait à sa Compagnie par les parlements; il cède son lit à deux présidentes à mortier. Il faut que les juges prennent la cognée, pour abattre les arbres, et se construire d'humbles cases; il faut que les conseillères fassent le ménage, et bientôt qu'elles soignent le bétail. — Une fois constituée, la petite Société du Scioto mène campagne de libelles contre l'Assemblée nationale. Mais l'Assemblée se venge en remboursant les charges de magistrature avec des assignats : elle en emplit une grosse malle qui part pour le Scioto. Et voici le pire malheur. A peine la malle est-elle ouverte que les billets s'envolent, emportés par le vent, les uns sur la cime des arbres, les autres à Philadelphie, à Boston, dans le Mississipi, même au Canada. Les robins cou-

rent vainement après ce papier, dernier vestige de leur patrimoine d'Europe.



Mais voyons par la correspondance de d'Eprémesnil ce qu'il advint réellement de l'entreprise du Scioto. — Des lettres du vicomte de Malartic, du marquis de Marnésia, et du sieur Meunier, valet de chambre de d'Eprémesnil, nous donnent d'abord une idée de ce que pouvait être la traversée de l'Atlantique, en 1790.

Marnésia et Malartic partent du Havre le 26 mai, à bord d'un vaisseau anglais et en compagnie de cent dix-neuf passagers. Trente environ sont gens de distinction; les autres forment un mélange incohérent d'artisans, de laboureurs, de militaires, de moines, d'actrices et de filles publiques. Ils mettent soixante heures à sortir de la Manche. Poussés ensuite par un bon vent, ils voguent vers les Açores, laissant sur leur gauche l'île Sainte-Marguerite, et sur leur droite l'île du Pic. En treize jours ils sont aux Açores, enchantés d'avoir déjà parcouru la moitié de leur trajet. Mais, dès lors, grâce à l'ignorance de leur capitaine, qui s'obstine à « tenir toujours la ligne directe », ils entrent dans une zone de vents contraires, et le navire n'ayant ni vergue, ni voile de rechange, la plupart prennent peur, font des observations au capitaine, s'insurgent contre lui; plusieurs fois ce malheureux est sur le point d'être jeté à la mer. Enfin la terre apparaît à l'horizon, et, à sa vue, les émigrants, saisis de joie, entonnent un *Te Deum*. Ils pénètrent un soir dans la baie de Chesapeak et passent toute la nuit sur le pont, ravis d'admiration. Ils remontent le Potomac, dont la vallée n'est alors qu'une immense forêt de pins, passent devant la maison du général Washington, qu'ils saluent de trois décharges de mousqueterie, et débarquent à Alexandrie, après soixante-sept jours de traversée.

Le valet de chambre, Meunier, n'est parti du Havre qu'en août: son voyage a été aussi fort accidenté; il s'est ému, lui aussi, des vents contraires, et, par surcroît, des orages, du tonnerre tombant jusqu'à cinq fois autour de son vaisseau.

Il n'avait pas d'ailleurs, comme les gentilshommes, la faculté de vivre à la table du capitaine ; et il s'est plaint bien fort des menus du bord ; deux fois par jour du biscuit sec et du bœuf salé dont les chiens n'auraient pas voulu ; bref, on l'a traité, dit-il, comme un galérien. Au demeurant il a pris terre à Philadelphie en bonne santé et très satisfait d'être enfin en Amérique.

Dans les premiers mois de 1790, plus d'un millier de Français sont venus comme lui aux États-Unis, attirés par les projets d'exploitation de terres vierges et le plus souvent enrôlés par les grands propriétaires du Scioto. — Parmi eux, les artisans se sont vus, à l'arrivée, l'objet de toutes sortes de sollicitations et d'offres ; tant était grande partout la rareté de la main-d'œuvre. Et les propriétaires ont dû faire les plus grands efforts pour ne pas se laisser enlever leurs hommes. Les Français, aussi bien que les Américains, embauchaient volontiers les travailleurs d'autrui ; c'est ainsi qu'un chevalier d'Anemour et mademoiselle de Bordéac en usèrent, sans scrupule, vis-à-vis du vicomte de Malartic, qui dut plaider pour maintenir ses droits.

M. de Malartic et M. de Marnésia nous donnent des renseignements fort curieux sur Alexandrie du Potomac. La ville s'est développée, disent-ils, en une douzaine d'années, et compte environ cinq mille habitants. Les rues en sont larges, bien alignées, se coupent à angles droits ; les maisons sont de bois, peintes en rouge et en jaune ; le commerce du tabac en fait toute l'aisance. Les habitants sont beaux, élégants, bien vêtus, mais paresseux au suprême degré ; ils passent leur temps à manger et à boire, à dormir, prendre le thé, faire des promenades en voiture. Presque tous ont des carrosses aussi brillants que ceux de Paris, mais pas un n'a un louis dans sa poche. En somme, nul ne se donne de peine, le travail se faisant par les nègres ; nul n'a d'argent, le commerce étant réduit aux échanges.

Et c'est justement là ce qui surexcite l'imagination du marquis de Marnésia. A peine débarqué à Alexandrie, il y voit déjà l'industrie française faisant merveille : « La nature, dit-il, donne tout ici avec la plus grande magnificence ; mais les hommes n'y profitent de presque rien. Les Américains

exportent leurs matières brutes, et les font revenir, manufacturées par les Anglais. Ce commerce est pour eux désastreux : les Français, en les initiant à leurs arts, les affranchiraient, et voilà pourquoi l'Angleterre contrarie de toute sa puissance l'émigration française. »

Il semble bien que les rêves du marquis de Marnésia étaient un peu ceux des hommes d'État américains. Ils se proposaient de former, au cœur des États-Unis, un État nouveau, avec des Français énergiques, éprouvés par la Révolution, riches de leur industrie, de leur science, de leur courage et de leur sociabilité. Leurs vues concordaient avec les plans de la Compagnie du Scioto, et M. de Marnésia fut d'ailleurs fort bien reçu, à New-York, par les hommes que la guerre de l'Indépendance avait particulièrement mis en relief : le président Washington, MM. Adam, Hamilton, Jefferson, Madison. D'ailleurs, à peine Marnésia fut-il à Alexandrie, que l'agent général de la Compagnie du Scioto, M. de Boulogne, vint le trouver, pour lui exposer ce qu'il comptait faire tout d'abord. Il était prêt, disait-il, à fonder deux villes au Scioto : l'une presque entièrement agricole et militaire, habitée par des propriétaires assez nombreux pour s'entre-secourir et se défendre, si, par impossible, les circonstances l'exigeaient ; l'autre administrative et industrielle, habitée par les Vingt-Quatre, et possédant l'église, la cour de justice, l'hôpital, les bureaux de la Compagnie, les premières manufactures.

Les projets de M. de Boulogne firent naître chez M. de Marnésia des conceptions qu'il soumit aussitôt à d'Eprémesnil, et qui sont vraiment exubérantes : le Scioto aura son évêque et ses prêtres ; il aura sa maison de charité, confiée à des filles de l'Institut de Saint-Lazare ; il aura son comité de bienfaisance. Comme les principales villes d'Amérique, le Scioto aura son Université : la langue française y sera enseignée. Il aura son Académie, s'occupant un peu des lettres, davantage des arts, beaucoup des sciences naturelles, surtout de l'agriculture. Il aura son *Journal* paraissant deux fois par mois, imprimé sur deux colonnes, l'une en français, l'autre en anglais, parlant physique et industrie, énumérant les produits des nouveaux colons. Un des premiers rédacteurs sera M. Monvel, fils de l'acteur célèbre, compagnon de voyage de

Marnésia, et, tout ensemble mathématicien, chimiste, littérateur; un autre, M. Gangrain, lui aussi chimiste, mais plutôt météorologiste, constructeur de baromètres et de thermomètres; un autre, M. Prévôt, sculpteur rompu dans la pratique de son art. Marnésia lui-même rédigera des observations pour les laboureurs et les jardiniers. Que faudrait-il de plus au nouveau journal pour qu'il se répandît dans les deux mondes? la collaboration d'un écrivain qui sût célébrer et peindre la nature « grandiose » de l'Amérique, sa « fraîcheur délicieuse et première », tout ce qu'elle offre de « pittoresque, d'étrange et de sublime ». Et cet écrivain, c'est M. de Fontanes. Que d'Eprémesnil l'amène donc à tout prix :

Si les facilités du départ le plus prochain lui manquaient, offrez-les-lui, faites-les-lui accepter, et faites-vous rembourser par M. Gren, avocat en Franche-Comté et administrateur de mes affaires. Que M. de Fontanes parte sans délai. Faites-lui bien sentir que les plus grandes circonstances qui se soient jamais présentées exigent qu'il vienne au milieu de nous.

Et Marnésia, tout à la vision de la colonie française, sortant pour ainsi dire de terre, adresse un chaleureux appel à d'Eprémesnil lui-même; car c'est de lui, de ses lumières et de son zèle, que va dépendre enfin le sort des Français débarqués en Amérique. Ils ont émigré sur la foi de son départ, sur l'espoir qu'ils fondaient en lui. Comment pourrait-il donc les abandonner? Comment ne serait-il pas leur législateur? Marnésia s'est annoncé comme son précurseur. Qu'il vienne à son tour, et que sa gloire s'étende à travers toute l'Amérique.



D'Eprémesnil ne vint pas, retenu peut-être encore par les préparatifs de tout ordre qu'entraînait l'organisation même de l'émigration, retenu surtout par les événements politiques. Lui, chef de parti, pouvait-il quitter la France au moment où se trouvait en jeu l'existence même des Parlements? Le pouvait-il quand se discutait l'affaire des assignats? Quand se formaient de toutes parts des projets de Contre-Révolution? N'y allait-il pas pour lui d'un intérêt supérieur de combattre

cette loi de résidence, qui allait assimiler le Roi aux fonctionnaires publics?

En attendant qu'il partît (ce devait être en avril 1791, disait-il), il envoya, comme procureur pour l'administration de sa terre, le chevalier du Bac. Celui-ci arriva à Philadelphie en octobre 1790, avec un certain nombre de travailleurs placés sous sa direction; il leur partagea les vêtements dont il disposait, donnant à chacun une veste de matelot, une culotte de peau de mouton, des bas de laine, une paire de souliers, un peu de linge et un chapeau. Il se mit en relations avec le colonel Frank, agent de la Compagnie du Scioto, afin de prendre au plus tôt le chemin de son établissement futur; surtout afin de lui demander une indemnité pour le tort qu'on venait de lui causer en le débarquant à Philadelphie au lieu de le conduire sur le Potomac, comme il était convenu avec les agents de Paris. Le colonel promit de faire diligence pour assurer les moyens de transport des émigrants, et n'exigea, de ce chef, que vingt livres par homme; mais il soutint que la Compagnie n'était tenue à aucune indemnité vis-à-vis de personne; il affirma même qu'elle faisait de grands sacrifices pour l'émigration. De l'aveu des émigrants eux-mêmes, elle aurait d'ailleurs, paraît-il, dépensé bien au delà de ses prévisions, et le transport de tout émigrant lui serait revenu à environ cent livres.

Au surplus, les difficultés s'accroissaient pour elle des exigences des gros acquéreurs de terres, et il semble que les Vingt-Quatre, surtout, lui causèrent beaucoup de tracas[1]. Les choses traînèrent en longueur, et les émigrants, dans l'attente du départ, coûtèrent gros à leurs maîtres. A Philadelphie, ils payaient, pour leur pension, jusqu'à cinquante sous par jour (les maîtres dépensant eux-mêmes quatre livres pour le moins); le chevalier du Bac s'en tirait à raison

1. Tantôt ils voulaient emporter des chargements considérables, tantôt se faire rembourser le prix des denrées avariées durant le voyage en mer. Le Congrès et la Compagnie favorisaient les Vingt-Quatre, mais ceux-ci se montraient d'autant plus exigeants, et j'ajouterai, d'une certaine incohérence dans leurs réclamations. On voit, par les lettres du chevalier du Bac que les petits propriétaires, en route pour le Scioto, furent souvent victimes des préférences accordées aux Vingt-Quatre, soit pour la fixation des prix de transport, soit pour le paiement de certaines indemnités.

de trente sous par jour et par homme, parce qu'il faisait lui-même la cuisine.



Concentrés enfin sur le Potomac, les émigrés le remontèrent et ils atteignirent les montagnes Bleues. Ils marchèrent en plusieurs bandes, n'ayant pas toujours à leur tête leurs chefs naturels ; et c'est ainsi que les hommes de M. de Marnésia le devancèrent par l'Ohio, tandis qu'il conférait à New-York avec les directeurs de la Compagnie. On vit alors des Allemands, même des Américains et des Illinois, suivant les Français et cherchant avec eux des terres plus profondes et plus riches que celles du littoral.

Il semble bien que les émigrants se laissèrent saisir par le spectacle d'une nature toute nouvelle pour eux. Mais aussi, que de difficultés dans leur voyage ! Aux montagnes Bleues cessa toute trace de civilisation ; les chemins, mauvais jusque-là, devinrent de simples brèches ouvertes à travers les escarpements du sol ; les lieux de station ne furent plus que de mauvais abris « sales et enfumés », où ne s'arrêtaient guère, à l'occasion, que de rares aventuriers et des chasseurs. Le fils du marquis de Marnésia, aussi froid que son père était enthousiaste, a raconté avec désenchantement son séjour dans une hutte construite avec des arbres grossièrement équarris : il a décrit le triste repas qu'il fit là, autour d'une lampe infecte, posée sur un bloc dégrossi servant de table, devant un plat de bœuf salé et desséché, du pain noir et un peu de whiskey.

Mais, à coup sûr, les cultivateurs et les artisans qui venaient au Scioto ne comptaient pas y trouver des installations européennes et grande fut même leur satisfaction quand ils virent que la Compagnie avait construit pour eux des cabanes auprès de Marietta. Ils rédigèrent des procès-verbaux pour attester comment elle s'était conduite à leur égard et réfuter les accusations répandues contre elle en Europe. Ils ne se plaignaient que d'avoir perdu leur temps dans les villes du littoral, d'y avoir épuisé presque toutes leurs avances, et d'arriver au terme de leur voyage à peu près sans ressources.

Au mois de décembre 1790, ils sont presque tous rassem-

blés à Gallipolis et à Marietta ; ils y doivent demeurer jusqu'au mois de février suivant. Ils y constatent que la qualité des terres dépasse tout ce qu'ils avaient espéré et ils se préoccupent du moyen d'avoir du bétail ; ils entrent en rapport avec les Indiens, parfois même en rapports intimes, car M. de Marnésia, qui vient d'arriver, donne à dîner à la reine des Hurons.

Par malheur les Américains avaient un peu prématurément disposé du Scioto. Quand les émigrants furent sur le point d'y pénétrer, les Indiens soutinrent qu'ils en étaient les maîtres légitimes. Ils auraient bien permis aux Français de s'y installer, mais à la condition de faire eux-mêmes l'abandon des terrains nécessaires à la colonie. — Une armée américaine de trois mille hommes se mit en campagne contre eux, sous les ordres du général Sainclair ; elle devait ouvrir la voie à l'établissement des émigrants, en refoulant au loin les Indiens. Mais les Américains, connaissant mal le terrain, furent surpris, battus, et presque exterminés. On raconte que les vainqueurs scalpèrent tous ceux qui tombèrent sous leur main. Dans une seule action, ils auraient tué plus de douze cents hommes, pris sept pièces de canon, et la totalité des bagages. Le vicomte de Malartic, qui combattait sous les ordres de Sainclair comme officier, reçut trois blessures.

Cette expédition eut des conséquences désastreuses. Les Français se dispersèrent, les uns s'efforçant de gagner la Nouvelle-Orléans, les autres refluant confusément vers le Nord, sur le haut Ohio. MM. de Marnésia, père et fils, coururent le danger d'être tués à coups de fusil, par les sauvages. Ils se retirèrent aux environs de Pittsburg, qui bientôt d'ailleurs fut assiégée. Des habitants de Gallipolis, les uns passèrent en Virginie, les autres prirent la route de la Pensylvanie.

Les Français partis pour le Scioto, comme jadis les Hébreux pour la Terre promise, ne purent donc pas y pénétrer ; et, avec l'échec du général Sainclair, commença pour eux une vie nouvelle où les privations et la misère furent souvent très grandes. Ils ne s'obstinèrent pas moins, fort longtemps encore, à vivre d'illusions et de folles espérances.

III

C'est en 1791 que les Américains ont échoué dans leur tentative pour occuper militairement le Scioto ; et, dès lors, beaucoup de gens ont cru que l'installation d'une colonie sur ce territoire devenait tout à fait problématique. Mais, avant même qu'on eût prévu la guerre avec les Indiens, certains émigrants de marque avaient renoncé à s'installer en personne au Scioto : ils trouvaient plus pratique ou du moins plus conforme à leurs habitudes mondaines d'en surveiller les exploitations à distance, de New-York, par exemple, ou de Philadelphie. Le Scioto avait cessé d'être à leurs yeux un « Éden », et ils en étaient presque venus à le juger comme les pamphlétaires de France. Un membre de la Société des Vingt-Quatre, M. de la Roche, écrivait à madame d'Eprémesnil :

Il ne faut pas vous abuser, madame ; on ne passe pas facilement du genre de vie douce et agréable que vous avez mené jusqu'ici, dans la solitude, aux occupations dures et rustiques. Dans vos campagnes de France, vos jolies mains ont à peine cultivé quelques fleurs, tout au plus manié l'arrosoir, et ces grands travaux ont toujours été partagés par une société aimable, allégés par les douceurs qu'elle peut procurer. Au Scioto, madame, ils se changeront nécessairement en bonnes et grossières fatigues ; et dans quelle société, bon Dieu !

Et M. de la Roche proposait à sa correspondante de lui louer une maison à Philadelphie, pour le printemps de 1791[1].

Vinrent bientôt des récriminations contre les agents de Paris, MM. Playfair et Chais, de Soissons, qu'on accusait de n'avoir pas su prendre les mesures nécessaires au transport des émigrants ; vinrent aussi des attaques directes sur leurs assertions mensongères.

Pour vous conduire aux États-Unis, disait-on, ils ne disposent que de navires détestables, dont les émigrants riches se gardent « comme de la peste » ; et d'ailleurs, une fois au Havre, ne doit-on pas attendre chacun d'eux, durant des mois? si bien que, de guerre lasse, on prend, quand on le

1. Pap. d'Eprémesnil ; de Philadelphie, le 3 nov. 1790.

peut, la route de Saint-Domingue infiniment plus coûteuse, et plus longue. Pour vendre leurs terres du Scioto, n'ont-ils pas affirmé qu'aux États-Unis il ne s'en trouvait pas d'autres qu'on pût acheter? Or, voici qu'en décembre 1790, on annonce au Havre l'installation imminente d'un groupe de banquiers prêts à mettre en vente des propriétés voisines de Philadelphie. Et voici qu'en même temps un agent d'affaires, du nom d'Alexander Jaste, établi à Dumfries-sur-Potomac, offre à tout venant, en Virginie et dans le Kentucki, des propriétés déjà mises en valeur, et pourvues de bâtiments d'exploitation. Il en a, dit-il, plus de cinq cents à sa disposition, dont les contenances varient de deux cents à deux mille arpents, dont les prix varient aussi de soixante livres à six livres l'arpent. Des propriétaires endettés sont contraints de s'en débarrasser, coûte que coûte.

La victoire des Indiens, dans le Scioto, devait nécessairement ramener l'attention des Français sur ces terres déjà défrichées ; et M. de Marnésia lui-même prit aussitôt son parti de s'installer aux environs de Pittsburg. Tout près de la Monongahella, il acheta une propriété de quatre cents acres, qu'il nomma *Asilum*, et il fonda sur elle des combinaisons à perte de vue. Il prenait position à la tête de l'Ohio ; il y appelait ses compatriotes en leur promettant la conquête industrielle et commerciale de tout le pays, entre le Kentucki et la Nouvelle-Orléans. Il ne renonçait pas d'ailleurs au Scioto, mais, en attendant du gouvernement américain un effort nouveau pour réparer le désastre de Sainclair, il avait la prévoyance d'occuper un sol d'une fertilité remarquable, une position géographique de premier ordre; et pour répondre aux besoins probables des populations, il créait à la fois une briqueterie, et une poterie. En même temps il se délectait à boire le lait de ses vaches, à manger les légumes de son jardin, du gibier et du poisson délicieux.

Il avait auprès de lui quelques familles françaises, mais il aurait voulu rassembler à Pittsburg tous ses amis de France : MM. de Vichy, de Bordy, de Perdignier, d'Eprémesnil :

Au lieu de vous transporter au Scioto, écrivait-il à ce dernier, arrêtez-vous ici. Vous trouverez des plantations superbes, en partie

défrichées, et de la fécondité la plus étonnante. Dix mille livres seront plus qu'il ne faut pour acquérir l'une des plus belles ; et si, successivement, vous en mettez vingt mille encore, je vous donne ma parole d'honneur qu'avant six ans vous aurez quinze mille livres de produit... Faites-vous suivre seulement par des gens capables de vertus douces et de bons sentiments, et par des ouvriers de différents genres, comme maçons, charpentiers, menuisiers, forgerons... Si vous adoptez les vues que je vous propose, et si vous ne pouvez arriver aussitôt que je le souhaite et qu'il serait utile, j'arrêterai pour vous une plantation qui touche à la mienne, plus près encore du fort Pitt. Envoyez-moi dix mille livres ; votre acquisition est faite et prête à vous recevoir[1].

En ce moment même, d'Eprémesnil était l'objet d'autres sollicitations ; car d'autres membres de la société des Vingt-Quatre le priaient de se joindre à eux, pour demander en indemnité des terres non livrées au Scioto, un établissement dans la province du Maine. Le surintendant de la Compagnie du Scioto, M. Dhuer, grand banquier de New-York, voyant sa Compagnie vouée à la ruine, faute de pouvoir remplir ses engagements, venait d'en former une autre, la Compagnie de l'*Union française* ; et, s'associant avec le général Knox, secrétaire d'État du département de la guerre, il se faisait concéder par l'État deux cent cinquante mille acres dans le Maine, sur la Baie française, à soixante lieues nord-est de Boston. C'étaient là les seules terres qu'il pût mettre à la disposition de ses acquéreurs. Elles étaient de qualité inférieure à celles du Scioto, mais en état de correspondre avec tous les ports du continent, même avec ceux d'Europe. Le voisinage de Boston leur donnait une valeur particulière, Boston pouvant devenir un débouché pour leurs bois de construction. M. Dhuer offrait ces terres au même prix que celles du Scioto, c'est-à-dire à six francs l'acre; il donnait quatre années de répit aux acquéreurs pour se libérer de la moitié des prix d'achat dont ils demeuraient redevables[2].

1. Papiers d'Eprémesnil, du fort Pitt, le 20 juin 1791.

2. Il prenait lui-même l'engagement de les transporter par mer, eux, leurs hommes et leurs bagages, de New-York à la Baie française, et de leur donner des provisions pour un an, en bœuf et porc salé, en farine, en poisson, en riz, en blé de Turquie. Il promettait de leur procurer des vaches, un taureau, des truies qu'ils pouvaient ne payer qu'au bout d'un an. A ses frais enfin devaient être construites les cabanes nécessaires aux premiers arrivants.

Trois associés des Vingt-Quatre. M. de Barth, M. de la Roche et une certaine dame de Leval, partirent pour le Maine, afin d'en visiter les terres.

Madame de Leval est une physionomie particulièrement intéressante dans l'histoire de l'émigration américaine. Venue aux États-Unis sans son mari, elle paraît avoir eu un goût singulier pour les sociétés financières ; propriétaire au Scioto, elle n'a pas quitté les grandes villes de la côte ; jolie femme et fort intrigante, elle s'est liée tout de suite avec M. Dhuer : et quand, renonçant au Scioto, ce banquier a formé la Compagnie de l'*Union française*, elle a fait de grands efforts pour gagner à ses nouveaux projets MM. de Marnésia et de Malartic. Elle a écrit lettres sur lettres à d'Eprémesnil, étant, je crois, d'ailleurs au mieux avec lui. Ne prétendait-elle pas le connaître « de toutes les manières possibles », ce qui amenait cette riposte d'un interlocuteur : « Serait-ce donc aussi particulièrement que madame son épouse ? »

La situation de d'Eprémesnil, vis-à-vis de M. Dhuer, était très différente de celle des autres propriétaires du Scioto. Il avait en effet intégralement payé ses terres, quand ceux-ci ne versaient que la moitié du prix des leurs ; et, de plus il n'avait jamais eu recours au banquier de New-York quand, au contraire, les malheureux passés en Amérique, et dénués de toute ressource, avaient dû lui demander des avances d'argent. M. de Marnésia, qui d'abord avait fort admiré le banquier, le traita enfin de charlatan, et eut avec lui des entrevues terribles ; mais il était dans sa main, lui devant de l'argent, ayant vendu sa propriété de Pittsburg, ne possédant plus rien en Amérique, et pouvant être emprisonné à toute réquisition. Dhuer lui dit d'ailleurs nettement que les acquéreurs français du Scioto n'avaient pas traité avec une Compagnie américaine, mais avec une Compagnie de Paris, et qu'il était libre de ne pas ratifier les engagements de M. Playfair. Le pauvre marquis fut sur le point d'en perdre la tête ; et madame de Leval l'en raillait amèrement, disant qu'il s'était « cassé le nez » au Scioto, que sa tête ne cessait de « fermenter », et qu'il rêvait d'établissements « moraux » là où il n'en fallait que de « physiques ».

D'Eprémesnil ne suivit ni les conseils du marquis de Mar-

nésia, ni ceux de madame Lewal, et n'opta ni pour Pittsburg ni pour le Maine. Mais il voulut prendre ses mesures afin de ressaisir, d'une façon quelconque, les sommes engagées par lui, en Amérique ; et le chevalier du Bac, lui paraissant incapable de le seconder dans cette entreprise, il cassa sa procuration pour faire choix d'un autre procureur. M. du Bac avait d'ailleurs commis une faute grave : il avait abandonné les cultivateurs de d'Eprémesnil sur l'Ohio, pendant que les Américains combattaient les Indiens, et il était allé à quatre cents lieues de là, visiter des terres que l'on disait à vendre. Le général Sainclair, une fois vaincu, ces pauvres gens s'étaient vus obligés de rétrograder, sans un sou, sans vivres, sans chef. Le valet de chambre de d'Eprémesnil, le sieur Meunier, avait eu la chance d'être *recueilli* à Pittsburg avec toute sa famille, par le marquis de Marnésia ; les autres étaient venus vivre misérablement à Philadelphie.



Le second procureur de d'Eprémesnil fut un gentilhomme dauphinois nommé Bancel de Congoulin.

C'était un homme violent et intraitable, mais très actif, paraît-il, très économe, ayant conduit déjà des exploitations agricoles. C'était surtout un homme à projets, qui rêvait de créer en Amérique des vignes, comme en Champagne, des herbages comme en Normandie, et de vastes cultures de grain. Il avait suivi, en 1790, le chevalier du Bac, mais l'avait quitté de bonne heure, ne pouvant se résoudre à une situation subordonnée. Rentré en France, il reçut ses pouvoirs de d'Eprémesnil au mois de septembre 1791. Ayant versé à la Compagnie du Scioto soixante-trois mille livres, et se voyant offrir par M. Dhuer d'occuper dans le Maine, et dans une position très favorable, la même quantité de terres qu'il avait droit de choisir au Scioto, d'Eprémesnil voulait que l'on constatât d'abord si le Scioto devait être abandonné sans retour. Dans ce cas il y aurait lieu de s'assurer de quelle valeur étaient les terres du Maine, et de réclamer une indemnité proportionnée aux dépenses de toute nature, faites par lui en pure perte.

Bancel partit donc, la tête pleine de projets. Il devait établir

au Scioto de vastes vignobles; avec des plants rapportés de Champagne et rangés, au Havre, dans la cale d'un navire, au-dessus du lest, afin d'éviter le contact de l'eau de mer, il planterait d'abord trois acres de terre, et, au bout de trois ans, ferait des provins. Il récolterait très vite la quantité de vin nécessaire à tout son personnel; en vingt ans, il ferait « pulluler » la vigne dans tout son canton.

En même temps il méditait de grands défrichements suivant la méthode pratiquée dans l'Amérique septentrionale. Les arbres des forêts étant très élevés, dit-il, très éloignés les uns des autres, et pourvus de peu de branches, on les coupe à un pied de terre, et on laboure dans les espaces libres; les troncs une fois pourris, on laboure le sol tout entier. Or deux cents acres, défrichés de cette façon, ne peuvent pas produire moins de trente boisseaux de blé par acre, soit six mille boisseaux; le boisseau se vendant trois livres, les deux cents acres rapporteront évidemment dix-huit mille livres. Tous les frais de transport des cultivateurs, les frais de vêtements, de hamacs, de matelas, de couvertures, de bestiaux, d'ustensiles agricoles, de semences et de nourriture, montant à cinq mille quatre cents livres, c'est encore un beau bénéfice pour la seule culture du grain.

Ajoutez que Bancel combine la création de prés naturels et artificiels, et qu'il voit déjà prospérer sous sa main un bétail superbe. En somme, dans des proportions plus vastes, il réédita le rêve de Perrette.



Quand Bancel arrive à Philadelphie, il en avertit d'Éprémesnil, et, tout en l'entretenant de ses affaires, il lui décrit la ville avec une certaine précision : grandes rues tirées au cordeau, du nord au sud, et de l'est à l'ouest; sur chaque côté des rues, plateforme en briques, d'une toise et demie, pour les gens de pied; maisons de briques très élégantes; port d'une lieue de long, sur la Delaware, tout rempli de navires. Philadelphie, dit Bancel, est la ville la plus grande, la plus belle, la plus peuplée des États-Unis; elle a cinquante mille habitants, elle possède le Congrès, elle est la métropole du

pays : elle a vingt églises, et aucune religion dominante ; on y voit vivre, en bonne harmonie, catholiques, anglicans, presbytériens, quakers, luthériens allemands, moraves, méthodistes, anabaptistes, universalistes, etc. Suivent divers renseignements sur la population de la Pensylvanie, sur sa superficie et ses productions agricoles ou industrielles.

Mais Bancel, cela va de soi, parle surtout à son patron de la Compagnie du Scioto. Elle fait tout, dit-il, pour éloigner les Français qui réclament leurs terres, aux uns elle prête de l'argent afin de s'assurer leur silence; aux autres elle donne des emplois, espérant ainsi les engager à écrire en sa faveur, et il est par suite assez difficile de savoir en France ce qui se passe en Amérique. A Philadelphie, d'ailleurs, les lettres à destination de France seraient parfois interceptées.

Bancel se défie, au plus haut degré, de M. Dhuer; mais pourtant il lui demande audience. Il attend trois semaines avant d'être reçu. Quand il peut faire entendre au banquier ses réclamations, celui-ci le traite de haut, et le renvoie. Bancel écrit, revient, écrit encore, revient de nouveau, et, en fin de compte, se fait mettre à la porte. Dans chaque entrevue il se montre plus âpre et plus violent. Dhuer l'invite brutalement à aller chercher ses cultivateurs à Pittsburg ; il répond qu'on lui doit quatre-vingt mille livres, et qu'il saura poursuivre ses débiteurs.

Entre temps il rend visite à madame de Leval et à M. de la Roche, et commet la faute de leur confier l'expédition du contrat de dix mille acres, au bas duquel est une quittance notariée des trente mille livres que d'Éprémesnil a payées par anticipation. Madame de Leval refuse de lui rendre la pièce, en soutenant qu'il a dû la perdre. Il réclame en France une autre expédition du contrat, mais il ne voit plus en madame de Leval qu'une ennemie déclarée, la complice de Dhuer.

Tout à coup éclate une nouvelle effroyable : M. Dhuer a cessé ses paiements et va faire banqueroute. On parle de la banqueroute Dhuer comme de la plus considérable qui ait eu lieu encore aux États-Unis. Il n'est question de rien moins que de vingt-sept millions de déficit. Ce qui rassure pourtant les propriétaires du Scioto, c'est que la banque n'est pas la

Compagnie, et que, dans la Compagnie, M. Dhuer a des associés très riches. Ils se tenaient, il est vrai, dans la coulisse, ne laissant guère paraître que leur surintendant; mais on a découvert, juste à point, leur acte d'association, on l'a relevé en forme légale, et tous ils sont maintenant connus. Il semble que leurs fortunes suffisent pour rembourser les émigrants. M. de Marnésia en est si convaincu que, redoutant de voir les lois contre les émigrés menacer ses biens de France, il confie ses intérêts d'Amérique à un avocat de Philadelphie, et s'embarque.

Bancel, lui aussi, a fait choix d'un avocat; mais apprenant que Dhuer, soutenu par ses amis, reprend ses paiements, il part pour New-York, va trouver le banquier, et se dit, cette fois, tout prêt à visiter les terres du Maine.



Le journal de son voyage le montre revenant peu à peu de ses préventions sur ce pays. Parti de New-York le 15 juin 1792, il arrive à Boston le 23 juin; il y séjourne trois jours, afin de recueillir divers renseignements; il gagne la Baie française en suivant la côte, qu'il trouve « toute garnie d'habitants ». Le 3 juillet il atteint une fontaine d'eau douce, qui se déverse dans la Baie française, et que madame de Leval a nommée, de son nom, Fontaine Leval. C'est là que s'étendent les deux cent cinquante mille acres dont dispose Dhuer. Aux alentours, nombre de terrains sont déjà défrichés; les habitants sont affables et généreux; ils ont des enfants superbes. Ils vivent de légumes, de maïs, de seigle, de gibier, de poisson, de viande de porc ou de bœuf, de volaille ou de laitage. Presque tous ont des canots pour pêcher la morue : ils salent les produits de leur pêche et les échangent à de gros marchands contre du sucre, de la farine, de la mélasse ou de l'huile; ils pêchent aussi des baleines, mais leur principale occupation consiste dans le travail du bois; ils font des mairanis et des tables qu'ils échangent à des négociants contre toutes les denrées dont ils ont besoin,

Bancel trouve leur bétail très beau, leurs pâturages de bonne qualité, leurs pommes de terre et leur maïs admirables,

leurs blés assez médiocres. Il est stupéfait de voir un poisson de soixante-cinq livres se vendre pour trente sous de France ; couramment le poisson coûte six liards la livre, le chevreuil deux sous et demi ; et, couramment aussi, on vous propose deux livres de viande fraîche pour une de « salé ».

Partout les arbres sont d'une hauteur prodigieuse : des pins et des sapins, des érables à sucre, des bouleaux, des cèdres, des tilleuls et des ormes.

Dès lors Bancel prend son parti et conseille à d'Eprémesnil d'accepter les terres du Maine en échange de celles du Scioto. Il lui conseille de fréter un navire et lui envoie la liste des marchandises qui seraient « de défaite certaine » à la Baie française.

En quittant la France, dit Bancel, d'Eprémesnil pourra lester son navire avec du plâtre, dont il se débarrassera facilement à la Baie française ; il pourra apporter de l'eau-de-vie, qui s'y vend couramment dix shellings le gallon, du rhum, du thé, de l'huile d'olive, même du vinaigre. Bancel insiste beaucoup sur les objets concernant le vêtement, le camelot rouge pour jupons de femmes, les draps, les toiles peintes de couleur transparente, les mousselines et les batistes, les boutons d'habit et de veste ayant cessé d'être à la mode en France, les mousselines de Rouen, de larges rubans pour ceintures, des bas de coton bon marché, pour grandes personnes et pour enfants, des souliers de femmes, en étoffe de couleur, du fil de couleur et surtout du fil noir pour les chapeliers. Les outils, les ustensiles propres à l'agriculture, les charrues notamment, sont les plus recherchés à la Baie française ; de même les couteaux et les ciseaux, les dés à coudre, les aiguilles et les épingles, de même les plumes et le papier qui se vendent fort cher dans toute l'Amérique. Bancel réclame jusqu'à des almanachs, jusqu'à des tabatières à trois livres la douzaine.

C'est un calcul intéressant que celui de Bancel sur le défrichement de deux cents acres dont il veut faire pour d'Eprémesnil un type d'exploitation agricole dans le Maine. En sept ans, les deux cents acres seront constitués en herbages et mis en pleine valeur. — La première année on dépensera quatre cent trente-deux livres à défricher cinquante acres ; la deuxième année on dépensera deux mille quatre cent quatre-vingt-seize

livres à défricher encore cinquante acres, à enclore les terrains défrichés avec les bois coupés l'année précédente, à acheter des semences, à labourer les terres et à les ensemencer ; mais, dès lors on lèvera une récolte qui, tous frais payés, donnera un produit de dix-huit cents livres. La troisième année on dépensera de nouveau deux mille quatre cent quatre-vingt-seize livres en semences et en travaux divers, et cinquante acres de plus se trouveront défrichés ; les produits s'élèveront alors à quatre mille cinq cent soixante livres. La quatrième année les dépenses se maintiendront à deux mille quatre cent quatre-vingt-seize livres ; la cinquième, elles tomberont à deux mille quarante livres, tout le terrain étant enfin défriché et une partie déjà transformée en herbages ; la sixième, elles diminueront encore ; la septième, elles seront nulles. En résumé, au bout de sept ans les dépenses totales se seront élevées à neuf mille neuf cent quatre-vingt-quatre livres, et les recettes à vingt-quatre mille deux cent soixante-quatre livres. Le bénéfice donné par l'exploitation sera donc de quatorze mille deux cent quatre-vingts livres.

Telles sont les idées que Bancel rapporte du Maine, en 1792, et qu'il soumet à d'Eprémesnil, en faisant de nouveau le voyage de France. Une fois d'accord avec son patron qui ne peut plus émigrer, sous peine de voir ses biens confisqués, il reprend la route d'Amérique ayant en main toutes les pièces nécessaires pour traiter définitivement avec M. Dhuer de l'acquisition des terres du Maine. C'est au mois de juillet 1793 qu'il quitte de nouveau d'Eprémesnil ; et c'est alors que sa correspondance avec lui s'arrête brusquement. Le 8 juillet il lui écrit du Havre : « Ma famille arrive ; mes effets s'embarquent ; je serai moi-même embarqué dans un quart d'heure. Je vous embrasse. Comptez sur mon zèle. » C'est la dernière lettre que nous connaissions de lui.

Qu'est devenu ce personnage qui devait réaliser dans le Maine les rêves agricoles d'un politique désabusé ? J'imagine qu'il ne fut pas mis en possession des onze mille acres dont la Compagnie du Scioto était redevable envers son patron, et que sans doute, en apprenant la mort de d'Eprémesnil, il abandonna ses grands projets.

L'affaire du Scioto se termine tristement pour ceux qui s'étaient bercés de l'espoir d'y jouer un grand rôle et peut-être pour beaucoup de ceux qui les avaient suivis. M. de Marnésia rentre en France en 1792, en grande partie ruiné ; il retrouve son château délabré, ses jardins envahis par les ronces et son parc dévasté ; ses enfants sont réduits à mener la vie la plus vagabonde, en France, en Hollande, en Angleterre. Le chevalier du Bac vit en Amérique à la façon d'un aventurier, criblé de dettes et peu estimé. D'Eprémesnil perd tout l'argent que lui doivent le banquier Dhuer et ses associés ; il meurt sur l'échafaud pour n'avoir pas pris le parti d'aller régler, en personne, ses affaires du Nouveau Monde. Bancel enfin, à la veille de recueillir au moins quelque épave du naufrage commun, perd avec d'Eprémesnil ses ressources indispensables, et aussitôt il disparaît. Les hommes du Scioto furent bien de leur temps. Tout imprégnés de lectures philosophiques et de récits de voyageurs, grands admirateurs de Bernardin de Saint-Pierre ou du marquis de Chastellux, ils furent des rêveurs, des philanthropes, des mystiques, des spéculateurs aventureux ; ils furent dupes de leur imagination et de leur cœur, dupes aussi de ces brasseurs d'affaires que les États-Unis, dès les premiers temps de leur existence, paraissent avoir produits comme leurs fruits naturels.

HENRI CARRÉ

ERNEST RENAN

— DERNIÈRES ANNÉES —

En 1884, Ernest Renan fut nommé administrateur du Collège de France. Qu'il fut heureux le jour où son cher Collège devint le cadre même de toute sa vie! L'appartement assigné à l'administrateur était alors fort médiocre. Le cabinet, pièce morne et froide, au nord, ne suffisait pas à ses tablettes et n'épargnait pas ses rhumatismes; les chambres étaient d'une étroitesse monacale; les livres durent se caser dans des réduits ou dans des greniers. Mais c'était le Collège, unique point de mire des ambitions d'une trentaine d'années, cher symbole de ce qu'il y avait de plus noble dans l'âme de Renan : la recherche désintéressée de la vérité. Il aimait y vivre. C'est là qu'il a voulu revenir mourir.

Huit ans plus tard, en rangeant ses papiers, sa veuve, sa chère veuve inconsolable, trouva, dans un tiroir de sa table à écrire, un tas de feuilles volantes sur lesquelles son mari avait écrit, au jour le jour, des pensées détachées. Elle lut sur l'une d'elles : « J'ai connu la pauvreté — presque la misère; — mais jamais, jamais je n'ai été aussi mal logé qu'au Collège de France. »

Ah! s'il avait voulu se plaindre! Deux fois, depuis, l'État, sans trop compter, a transformé la vieille résidence incommode. Pour Renan, certes, on aurait fait autant que pour ses successeurs. Il est certain que le vœu le plus faible aurait été tout de suite exaucé. Mais l'idée ne venait pas à Renan de réclamer.

Le moins pratique des hommes, Renan se montra un admirable directeur, un excellent administrateur. Car rien n'égalait en lui le sentiment du devoir : cela suffit à bien des miracles. Son collègue au Collège, son secrétaire à la Société asiatique, homme qui ne disait jamais que ce qu'il pensait, a pu écrire de lui : « Cet homme qui, des vertus de Saint-Sulpice, semblait priser la politesse par-dessus toute autre, qui semblait toujours chercher la parole la plus douce au cœur de son interlocuteur, quel qu'il fût, et portait souvent les caresses de l'amabilité à un point où elle prenait presque — pour ceux qui le connaissaient mal — les allures de l'ironie ; cet homme si indifférent et si pliant en apparence, aussitôt qu'on voulait lui arracher une parole ou un acte touchant aux choses intimes de la conscience, devenait une barre de fer[1]... »

Malade de ses rhumatismes, fatigué par une constante oppression cardiaque, jamais il ne les manquait, ces cours qui étaient, pour lui, une forme de culte. Le devoir professionnel lui était sacré. Un jour que ses douleurs lui interdisaient la marche, je l'ai vu porté à l'Académie française pour donner à M. Lavisse son vote, depuis longtemps promis.

Cet enchanteur, ce magicien, se préoccupait surtout de ce qui pouvait être utile : faire œuvre de science était l'objet de sa vie. Souvent il prodiguait plus de peine et plus d'amour sur quelque travail d'érudition, destiné à une cinquantaine de savants, qu'il n'en donnait à ces merveilles d'un art impeccable qui séduisaient l'Europe entière. Les derniers mois de sa vie furent consacrés à un livre sur les rabbins français au XIV[e] siècle, fait d'après les notes du savant docteur Neubauer. Combien de nos lecteurs en ont parcouru une page? Au même moment, l'élite du monde entier lisait les délicieuses *Feuilles détachées*. Je parie qu'au fond Renan préférait ses austères rabbins.

Beaucoup de travail, peu de santé, lui faisaient pourtant une vie fort heureuse. Les joies de l'intérieur ne lui étaient pas ménagées : personne n'aimait l'idole du jour comme on le chérissait à son foyer. Le mariage de sa fille avait enjolivé sa vieillesse de têtes bouclées, de candides sourires d'enfants;

1. James Darmesteter, *Critique et Politique*, 64 ; 71.

en elle il voyait s'épanouir ses rêves de grâce celtique. Le talent sensitif de son fils s'affirmait de jour en jour. Plus d'une fois, sans doute, il a dit, avec l'Ecclésiaste : « Ceci au moins n'est pas vanité, jouir tranquillement avec la femme de sa jeunesse, de la fortune qu'on a su amasser par son intelligence. »

Cette fortune était bien modeste. il est vrai, mais les soucis matériels avaient peu de prise sur ce disciple invétéré de Marie. *Unum est necessarium*, et cette chose indispensable, ce n'est pas la richesse. Son détachement serein ne se troublait jamais. Ses enfants sourient encore lorsqu'ils se rappellent certain après-midi où leur mère cherchait à intéresser Renan aux détails difficiles du budget domestique. Elle énonçait à la fin un déficit à craindre : « C'est vrai, fit-il, l'argent ne paraît guère *enrouté* vers nous. » Un instant son nouveau verbe l'amusait ; mais il était évident que tout cela lui paraissait bien moins important que la date de la dernière inscription Himyarite.



Dans ce tiroir aux notes volantes, où s'amassaient les pensées fugitives de M. Renan, on lisait, tracés sur un bout de papier, ces mots :

« De tout ce que j'ai fait, c'est le *Corpus* que j'aime le mieux ! »

Des myriades de lecteurs de la *Vie de Jésus* et des *Souvenirs*, combien connaissent le titre même du *Corpus* ? Ce n'est guère un livre. Le *Corpus Inscriptionum semiticarum* est un outil d'érudition, un recueil des inscriptions sémitiques provenant des innombrables fouilles des cinquante dernières années. Au commencement du siècle, il ne restait qu'un document de l'antiquité sémitique : la Bible. Mais, depuis qu'en 1844 la pioche de Layard et de Botta fit sortir de sous terre Ninive, que de découvertes, que de révélations ! Nous connaissons non seulement Israël, mais les formidables voisins d'Israël : les grandes monarchies d'Assyrie et de Babylone, l'Arabie du Nord, Carthage avec sa déessse Rabbat-Tanit, dont des milliers d'*ex-voto* attestent l'intervention efficace, la Phénicie et ses riches colonies commerciales ; nous pouvons reconstruire aujourd'hui leur puissance.

Dans ces recherches, poussées jusqu'à un passé en apparence si lointain et si mort, dans ces études ardues, et qui peuvent sembler arides, Renan puisait de précieux renseignements sur cette Syrie antique dont, déjà, il connaissait si bien le sol, les races, les paysages et l'histoire. A soixante ans, il se met à écrire l'*Histoire du peuple d'Israël*, après avoir employé sa vie entière à étudier les travaux que les écoles savantes y ont consacrés. Plus d'une fois, il s'était dit : « J'aurais dû commencer par là ! » Mais le Rédempteur l'appelait du fond du passé, et il a commencé par la *Vie de Jésus*... Cela est heureux; car, en 1860, les matériaux épigraphiques d'une *Histoire d'Israël* n'existaient pas encore.

Le troisième volume de l'*Histoire du peuple d'Israël* compte quelques-unes des meilleures pages de Renan, pages pleines de noblesse et de charme, aperçus d'une vivacité étonnante, d'une philosophie délicate, et si morale, malgré son désenchantement. Les deux premiers volumes n'atteignent pas ce niveau, très haut. Le premier est en quelque sorte préhistorique, et peut-être faut-il être folkloriste ou poète pour rendre tout ce qu'il y a d'animal et de grandiose à la fois dans l'homme barbare.

Les temps sont trop reculés. Tout s'y passe dans une pénombre où se meuvent des figures indéfinies. Il se peut que Renan ait trop précisé le penchant religieux, le côté moral et élevé d'Israël encore à l'état nomade. Il paraît ainsi trop exactement calquer les premiers fils de Sem sur l'Arabe de nos jours : homme qui hérite d'une civilisation morale et intellectuelle fort avancée, et qui demeure un homme primitif seulement quant aux côtés matériels de la vie. Ce que l'historien a saisi avec beaucoup de subtilité, ce qu'il a mis en valeur avec un relief étonnant, c'est l'influence, sur ces tribus errantes, de la grande civilisation chaldéenne, toute militaire celle-là, fortement matérialisée, rationaliste même, à sa façon. Les contraires s'aimantent. Par son côté positif et scientifique, la Chaldée attirait Israël, si peu scientifique, mais portant déjà en lui ce germe de la spéculation abstraite qui devait être un jour la caractéristique de sa race. Israël n'avait su que s'émerveiller, seul dans ses tentes, au milieu

de l'immense désert, par les nuits étoilées où l'on voit comme vibrer et battre au ciel le cœur de l'univers. La science chaldéenne s'efforçait d'expliquer ces merveilles; et la religion d'Israël lui a emprunté les dix premiers chapitres de la Genèse. Non moins ingénument, elle a pris aux voisins leur idylle du Père Orcham, *le bon Roi*, et elle s'en est fabriqué une légende nationale, devenue la racine de sa gloire; car du roi chaldéen elle a fait le patriarche Abraham.

Après la Chaldée, ce fut l'Égypte qui mit sa forte empreinte sur l'idée religieuse, encore informe et neutre, du peuple juif. La Chaldée n'avait fourni qu'une cosmogonie : mélange bizarre de science réelle et de fable, explication de l'univers peu soucieuse de morale. A l'Égypte, Israël emprunta le rituel du culte : les rites compliqués, l'arche sainte, les *chérubs* mystérieux et aussi, peut-être, l'idée d'une classe sacrée héréditaire, du lévite, sorte de sacristain chargé du côté matériel des choses divines et opposé au cohen, le chef de famille patriarcale. Ainsi, des fortes civilisations antérieures, Israël tirait tout ce qui doit un jour rendre caduque sa pensée merveilleuse, mais qui, pourtant, l'a protégée, l'a rendue viable, pendant d'innombrables générations.

Cette pensée religieuse, elle-même, n'était pas encore née. Israël devait la produire de ses entrailles : la Chaldée, l'Égypte, n'ont fait que lui préparer un berceau. Une idée si grande s'élabore lentement. Même sous David elle est fort incomplète, elle croît dans les ténèbres, elle aspire vers la vie, elle existe peut-être, mais elle ne sait pas agir.

Aucun psaume n'avait dit encore : « Le véritable serviteur de Iahvé, c'est l'honnête homme. » Il n'y avait pas encore de livres saints. La Bible n'existait que par fragments : elle n'était encore que législation, chronique, chant de bataille ou idylle. Le Dieu qui gronde dans les défilés de Sinaï, le Dieu-Orage, y laisse rouler son tonnerre; le Dieu léger, qui est l'esprit de l'air, se matérialise parfois, entre dans de beaux jardins, se met à table avec le maître de l'endroit; ou bien il le guette la nuit, dans un endroit solitaire, lutte avec lui dans les ténèbres, et ne peut vaincre son rival mortel qu'à l'aurore. Le monde est tout petit : une échelle le réunit aux cieux. Il existe des prophètes, sorte de géants des montagnes et des

cavernes, acharnés contre le culte de Baal. On les suppose revêtus d'un pouvoir absolu sur la nature : maîtres des saisons, de la rosée, de la pluie : capables de ressusciter les morts en faisant passer dans leurs veines desséchées le courant de fluide électrique qui émane d'eux. Mais ils ne parlent pas encore au cœur de l'homme, ni au sens moral, ni à la raison. Ce sont de simples thaumaturges, derviches habiles, ouvriers du miracle.

Cependant il y a quatre cents prophètes en Israël, hommes mis à part pour entretenir des rapports avec l'Inconnu, avec l'Infini. Vagabonds loqueteux, ils errent de montagne en montagne, de village en village, chacun suivi de son adepte, à peu près comme aujourd'hui les bardes de l'Afghanistan.

Semence en apparence inutile, vagues oracles qui prédisent une vérité jusqu'alors inconnue, ils préparent la véritable religion de l'humanité.

Car les temps sont proches où, sur la montagne d'Horeb, Élie, un jour, en cherchant la mort, trouvera Dieu. A peine soixante ans plus tard, le souffle d'Horeb pénétrera jusqu'au cœur même des prophètes. Amos, Osée, enseigneront la gloire de Dieu révélée dans la droiture et la vérité. Iahvé ne dit plus : « Prends le droit d'aînesse de ton frère ! » Il dit : « Faites justice et charité. Sauvez celui qu'on dépouille. N'opprimez point l'étranger. Ne versez pas le sang innocent, défendez l'orphelin et la veuve. » Le dieu de la tribu est devenu Dieu. Son culte s'élève jusqu'à concevoir un culte plus pur encore, jusqu'à prédire le jour où, n'ayant plus besoin de symboles et de rites, « l'on ne parlera plus de l'arche de l'alliance de Iahvé ; on n'y pensera plus, on ne la regrettera pas, elle ne sera pas rétablie[1] ». Déjà ces petits-fils de sorciers ont appris à adorer en esprit et en vérité.

Avec Wellhausen, avec Kuenen, Renan fait du prophétisme le centre même de l'histoire juive. C'est Isaïe, c'est Amos, bien plus que David ou Salomon, qui ont établi l'idéal d'Israël. La soif de justice sur terre, le besoin du bonheur de tous par tous, deviendra, dans Israël, ce que la chevalerie, le patriotisme, l'idée de liberté, sont devenus chez d'autres peu-

1. *Jérémie*, XXII.

ples : le principe fécond, la source cachée de toute vie, le grand sentiment idéal qui anime une nation, comme le vent anime le drapeau qui conduit à la victoire.

Jour merveilleux où, pour la première fois, l'homme pieux demande, dans le secret de son cœur, non plus que sa cause triomphe, mais que justice soit faite! Quel prodige accompli quand, son cœur s'élargissant encore, il conçoit le bonheur des générations inconnues comme plus précieux que son bonheur propre! Déjà dans l'homme se prépare le héros, le martyr, celui qui s'immole volontairement à une fin reconnue supérieure. Que le royaume d'Assur adore la force, le triomphe, les trophées et les troupeaux de captifs annonçant partout l'orgueil du vainqueur : le prophète a dit à Israël que le royaume de Dieu n'est pas de ce monde. Israël ne donnerait pas, pour toute la magnificence de Babylone, sa part, la meilleure part.

L'élan surhumain que prend le prophétisme entraînera la destruction politique d'Israël. Une nation qui ne veut pas d'abus est faible devant la force armée du dehors. Ninive et Babylone se préoccupent peu de la conscience ou du bonheur de l'individu. Elles sacrifient des milliers d'hommes en holocauste à la magnificence de la patrie ; et ce grand sentiment idéal purifie, semble-t-il, l'effroyable injustice du sort des victimes. La gloire des grandes nations est maintenue grâce à une endémie perpétuelle de violence, d'oppression, de sacrifice consenti ou involontaire ; la discipline organisée, qui est leur loi, nécessite bien des transactions de la part des consciences individuelles. Aussi, les prophètes ne veulent-ils pas de la splendeur d'Assur.

Et, dans la lutte, Israël succombera ; mais, en mourant à l'existence politique, il laissera à l'humanité un legs inappréciable, éternel. Car c'est de lui que naît le secret de l'âme, la vie intérieure, l'âpre désir de la justice sur terre. Qu'Assur triomphe! Assur ne fonde rien : son œuvre est stérile. Ses immenses murs d'asphalte et de brique brûlée, qui semblent bâtis pour l'éternité, n'auront point la durée du souffle d'un berger d'Israël.

Ce qui demeure est ce qui a été fait, non dans une pensée d'agrandissement personnel, dynastique ou même national,

mais pour découvrir un pan nouveau du vrai, du bien ou du beau. Une religion ou une patrie ne valent que par les idées qu'elles répandent, les sentiments qu'elles inspirent, la charité qu'elles font. Ce qu'il faut demander, ce n'est pas notre triomphe, ni même le triomphe de nos idées ou de notre pays, mais que justice se fasse, que la vérité s'éclaire, que le bon droit jaillisse comme une source intarissable. Voilà la pensée dominante des prophètes.

Les questions qui les agitaient nous passionnent toujours. Elles sont peut-être insolubles... Faut-il que la grandeur de l'œuvre sociale s'achète au prix des souffrances du faible? Faut-il, au contraire, que la patrie se voie diminuée par suite de l'importance plus grande accordée au bien-être individuel? Y a-t-il un intérêt supérieur aux droits de l'homme? La loi de la patrie, la raison d'État peuvent-elles primer cette autre loi, écrite seulement dans les cœurs, mais immuable, pour laquelle, en Grèce, Antigone savait si bien mourir? Questions qui se présentent sans cesse dans toute la suite de l'histoire, et auxquelles tous les âges improvisent des réponses un peu au hasard. Les prophètes d'Israël, eux, concluaient hardiment dans le sens individualiste. Le droit du plus humble est sacré; il n'y a rien au-dessus d'une conscience humaine.

« Au milieu de tant de contradictions, ne laissant que le choix de l'erreur, qui peut avoir la prétention d'être sans péché? Celui qui craint de se tromper et ne traite personne d'aveugle; celui qui ne sait au juste quel est le but de l'humanité, et l'aime tout de même, elle et son œuvre; celui qui cherche le vrai avec doute et dit à son adversaire : « Peut-être » vois-tu mieux que moi »; celui, en un mot, qui laisse aux autres la pleine liberté qu'il prend pour lui, celui-là peut dormir tranquille et attendre en paix le jugement du monde, s'il y en a un[1]. »



« Au nom de la vie, vaste, mystérieuse, excellente » : ainsi commence le livre sacré des Mendaïtes, et, sous cette

1. *Histoire du Peuple d'Israël*, t. III, p. 279.

invocation fort belle, nous pourrions placer la dernière philosophie de Renan.

Dans son âme désenchantée, la réaction finale était optimiste quand même. Ce fait mystérieux que l'homme, surgi de l'animal, et encore mal dégrossi de son état antérieur, veut néanmoins le bien, le vrai, le beau, qu'il prend, on ne sait d'où, la matière de conceptions que rien dans l'impitoyable nature ne peut lui suggérer, qu'il élabore lentement l'idée du devoir, la notion de justice, de sacrifice, de désintéressement : ce fait indéniable, et pour ainsi dire historique, ramenait le philosophe vers la religion et aussi vers l'espoir.

Que l'homme veuille la vérité, voilà la merveille ! Qu'il se trompe bien souvent, qu'il fasse fausse route, que mille erreurs l'aveuglent et le trompent, ce ne sont là que détails de peu d'importance. Les erreurs s'entre-détruisent à la longue, étant de leur nature incompatibles, incohérentes et diverses. Les vérités se rattachent et se fortifient toujours ; elles ne vieillissent pas, et ce qui était vrai il y a six mille ans ne l'est pas moins aujourd'hui. Et, puisqu'elle est ainsi indestructible, l'avenir est à la vérité.

Nous n'en sommes encore qu'aux éléments.

La vérité, mieux établie, peut, au lieu de contredire la religion, la confirmer. Dans tous les ordres de la connaissance, l'homme pressent avant de savoir ; il cherche l'île d'Antilia et il découvre un nouveau monde : il prélude à une science vraie par une science fausse. Il fait de l'astrologie en attendant l'astronomie, prépare avec l'alchimie la critique de la vie inorganique. En attendant la religion, il fait des religions, balbutiements incomplets qui annoncent peut-être la grande parole divine. Gardons donc le rêve, gardons la prière. Le langage de la connaissance religieuse peut être encore obscur : ses promesses peuvent être illusoires ou incertaines : il prouve tout au moins que l'homme tend vers une fin hors de lui.

« Le besoin de conscience éternelle qui nous tourmente est-il une simple illusion ? Non, non. En pareille matière, les négations formelles sont aussi téméraires que les affirmations absolues... Rien ne nous prouve qu'il existe dans le monde une conscience centrale, une âme de l'univers ; mais rien ne prouve non plus le contraire. Nous ne savons pas ! Voilà tout

ce que l'on peut dire de clair sur ce qui est au delà du fini. Ne nions rien, n'affirmons rien, espérons[1] ! »



C'est donc à peu près dans l'état d'âme de Socrate devant ses juges que Renan se prépare pour la mort, nullement ému, trouvant beau le sort de l'homme qui meurt ayant accompli sa tâche. Il avait achevé le cycle immense qu'il avait voulu parcourir. Avec son Prospero, il pouvait s'endormir en souriant et dire dans son rêve :

« Être éternel et bon, merci pour l'existence ! J'ai collaboré à toutes tes œuvres ; j'ai servi à toutes tes fins. Je te bénis ! »

Il était devenu, en vieillissant, d'une grande indulgence. On pouvait dire de lui ce qu'il a si bien dit de François d'Assise, le saint qu'il a tant aimé :

« Il ne croit plus au mal, il n'en admet pas l'existence. Ce n'est pas qu'il fût indifférent, mais, voyant le fond du cœur, il ne trouvait d'autre péché irrémissible que la bassesse. La faiblesse et l'erreur lui paraissent à peine un mal. Il faut le dire : comme le Père Céleste aussi, il semble parfois avoir une secrète sympathie pour les pécheurs ; certaines faiblesses lui paraissent des marques de bonté : certains écarts, des vivacités de forte nature[2]. »

Les âmes vraiment religieuses ne trouvent intolérables que les péchés altiers : l'orgueil, qui fait une idole du Moi, l'avarice, qui préfère un trésor terrestre, la haine, l'envie, qui outragent l'Éternel dans sa créature. Les fautes de faiblesse ou de sensualité leur paraissent, presque toujours, pardonnables.

« L'attitude la plus logique du penseur devant la religion est de faire comme si elle était vraie. Il faut agir comme si Dieu et l'âme existaient. La religion rentre ainsi dans le cadre de ces nombreuses hypothèses telle que l'éther, les fluides électriques, lumineux, caloriques, nerveux, l'atome lui-même, que nous savons bien n'être que des symboles, des moyens commodes pour expliquer les phénomènes, et

1. Préface aux *Feuilles détachées*.

2. *Nouvelles Études d'Histoire religieuse*, p. 333.

que nous maintenons tout de même... L'humanité est acculée à cette singulière impasse que, plus elle réfléchit, mieux elle voit la nécessité morale de Dieu et de l'immortalité, et mieux aussi elle voit les difficultés qui s'élèvent entre les dogmes dont elle affirme la nécessité[1]. »

Brisé de corps, Renan avait gardé jusqu'à la vieillesse une gaieté d'enfant. La fraîcheur, la jeunesse de son esprit étaient extrêmes, sa curiosité infatigable, son amour au travail plus allègre que jamais. Malgré ses douleurs, il s'acharnait, presque jusqu'à son dernier jour, à mener à bonne fin son *Histoire d'Israël*, dont les quatrième et cinquième volumes ont pu paraître après sa mort, par les soins de madame Renan. Il n'y manque que cet art délicat de la retouche, pratiqué par le maître sur placard après placard de ses interminables épreuves. La perle a moins d'orient, un lustre moins pur; mais la structure en est parfaite et la forme exquise. Les chapitres sur Philon et sur les Esséniens, dans le dernier volume, auraient pu être écrits à n'importe quel moment de la vie de Renan.

Hélas! la mort allait tout emporter. Le rhumatisme, triste compagnon de presque toute la vie de Renan, masquait à présent les douleurs encore plus vives d'une maladie cardiaque. Les médecins parlaient toujours de névralgie, de goutte, d'arthritisme. Mais il est difficile de souffrir du cœur sans le sentir : depuis des années, Renan avait dit à sa femme qu'il savait l'organe affecté. Les misères, les angoisses de sa mauvaise santé ne changèrent en rien cette douleur bénigne, mais ironique aussi, qui fut son attitude envers la mort comme envers la vie. La souffrance physique ne le faisait point se départir de sa raisonnable sagesse de Bouddha supérieur à la réalité. Quelquefois même il la faisait servir à ses études. Une névralgie intercostale plus vive que les autres lui suggéra, un jour, l'idée que saint Paul, le martyr de cette « enclave dans la chair », était sans doute rhumatisant! L'esprit et la gaieté de sa nature trouvaient une matière jusque dans ses tourments.

1. *Feuilles détachées : Examen de conscience philosophique*, pp. 432 et 434.

Il souffrait, mais il ne se serait point avoué malheureux. L'univers ne continuait-il pas quand même son jeu auguste et merveilleux? La somme de vérité, de beauté, de bien et même de joie, est-elle diminuée par une simple souffrance individuelle? Pour qui sait vivre dans l'ensemble, l'empire du mal est bien rétréci, bien affaibli. Cette essence de perfection que le Cosmos élabore sans cesse imprégnait les fibres secrètes de sa pensée, et tout ce qui la touchait en emportait l'arome. D'ordinaire la sensibilité trop affinée des grands artistes les rend plus ouverts à la douleur qu'à la joie : rien ne peut leur plaire autant que les peuvent blesser certaines choses. Mais, par une heureuse inversion, le contraire avait lieu pour Renan. Dans certaines circonstances, le bonheur est une vertu, sœur du courage. Je loue mon vieil ami, malade, mourant, d'avoir été gai.

Il y avait bien des heures où l'haleine lui manquait ; d'autres où le mince fer rouge atroce de la névralgie sillonnait ses flancs. Il les comptait pour peu de chose par rapport à ces autres heures, données au travail, qui le faisaient participer à l'esprit de son siècle, ou à celles qu'il passait à administrer son Collège, ou, tout simplement, à celles où il se laissait reposer dans la tendre affection des siens.

S'il pensait à l'avenir, ce n'était assurément pas sans une certaine satisfaction. Il avait fini sa tâche : l'*Histoire du peuple d'Israël* pouvait paraître ; le travail sur les rabbins touchait aussi à son terme ; le *Corpus* était en d'excellentes mains : il avait formé lui-même son successeur à la chaire d'hébreu ; il devinait, peut-être, qu'un peu plus tard, M. Gaston Paris, un des hommes qu'il aimait le plus au monde, devait prendre sa place au Collège de France et y continuer sa bonne tradition de paix cordiale. Il pouvait donc répéter avec le vieux Siméon :

Nunc dimittis servum tuum, Domine, in pace.

Aux vacances du jour de l'an 1892, les Renan s'en étaient allés chercher au Cap Martin un pan de ciel bleu, un peu de soleil. La douceur de la côte d'Azur enveloppait le philosophe mourant, endormait ses douleurs. Mais rien n'est dangereux pour un homme gravement atteint comme un séjour trop

court dans ces parages délicieux. Renan ne pouvait pas se décider à quitter le Collège pour un trimestre entier. Avant la fin de janvier il regagnait son poste. Il s'était enrhumé en route, et, tout l'hiver, il alla de mal en pis.

L'été vint, et l'heure du repos. Comme il aimait son calme manoir de Rosmapamon, le pays tranquille et frais, les champs, les petits bois, les grands rochers de la côte, et, au delà du granit et des ajoncs, la mer splendide ou sombre! C'est là, peut-être, qu'il avait passé ses meilleurs jours.

« Mon idéal, dit Prospéro dans l'*Eau de Jouvence*, serait un vieux château patriarcal, rempli d'enfants qui chantent, de filles et de garçons qui folâtrent, où tout le monde mangerait, boirait, danserait, vivrait de moi. »

Rosmapamon, c'était la traduction, en langue bretonne, fine et sobre, de cet exubérant idéal provençal. Ses enfants, ses petits-enfants, groupés autour de lui, Renan « y goûtait cette grande joie de voir les fenêtres de la vie s'ouvrir d'un côté quand elles se ferment de l'autre ». Chaque après-midi, avec sa femme, il allait, assez difficilement, faire un bout de promenade dans la paisible campagne. Il aimait à s'asseoir au bord d'un champ de blé, à regarder les ondes dorées de la récolte, et au loin les vagues plus grandes, bleues ou gris ardoise, de l'Océan. De ce paysage il se sentait une partie, tout comme les fleurs qui poussaient sur les vieux murs; comme les oiseaux dont, depuis cinquante ans, il avait oublié le nom; comme toutes ces « vieilles petites connaissances » de son enfance heureuse. Mais il y avait quelque chose qu'il aimait encore plus que cette belle nature : c'était la science, c'était le devoir. Quand, à la fin de septembre, il eut une crise du cœur, il dit à sa femme : « Ramenez-moi au collège de France. » C'est là que, le 2 octobre 1892, il mourut à son poste.



Il mourut, ainsi qu'il l'avait désiré, tout entier, avant le premier affaiblissement de la raison, gardant jusqu'à la fin la douce sérénité de son esprit. Son principal souci fut de ne rien troubler dans l'ordre du Collège, et même dans l'ordre

de sa maison, toujours d'une régularité presque conventuelle. Il fallait que sa mort ne dérangeât rien. Il disait vers la fin :

« Il n'y a rien de plus naturel que de mourir. Acceptons la loi de l'univers. »

Il ne voulait pas qu'on le regrettât trop amèrement.

« J'ai fini ma tâche, disait-il, je meurs heureux. »

Puis, quand la fin arriva :

« Les cieux et la terre demeurent… »

Ainsi il nous quitta, et la France apprit sa mort avec une sorte de stupeur. Historien et philosophe comme Taine, philologue comme Eugène Burnouf, et, dans un autre genre, sans le secours du vers, poète autant que Victor Hugo, Renan, quand il s'en allait, laissait diminuée, en presque tous les ordres, la pensée française.

Ses funérailles furent dignes de la mémoire d'un grand homme : la nation y prit part. Les hommes les plus savants de France, et quelques-uns des meilleurs, prononcèrent son éloge. On avait eu l'idée bien naturelle de l'ensevelir au Panthéon. Mais au dernier instant un gouvernement timoré jugea prudent de renoncer à ce projet. Pendant un moment le grand homme que la France pleurait n'eut pas où dormir son dernier sommeil. Enfin sa veuve le prit chez elle, dans le caveau de sa famille à Montmartre.

Où il aurait aimé qu'on l'enterràt, c'est dans ce cloître de Tréguier où, jeune garçon, si souvent il s'était assis, rêvant. Il l'avait dit un jour dans un discours à Tréguier :

« Je veux qu'on mette sur ma tombe — ah ! si elle pouvait être au milieu du cloître! Mais le cloître c'est l'Église, et l'Église, bien à tort, ne veut pas de moi — je veux, dis-je, qu'on mette sur ma tombe : *Veritatem dilexi*. Oui, j'ai aimé la vérité ; je l'ai cherchée ; je l'ai suivie où elle m'a appelé, sans regarder aux sacrifices qu'elle m'imposait. J'ai déchiré les liens les plus chers pour lui obéir. Je suis sûr d'avoir bien fait. Je m'explique. Nul n'est certain de posséder le mot de l'énigme de l'univers, et l'infini qui nous enserre échappe à tous les cadres, à toutes les formules que nous voudrions lui imposer. Mais il y a une chose qu'on peut affirmer : c'est la sincérité du cœur, c'est le dévouement au vrai, et le sentiment des sacrifices qu'on a faits pour lui. Ce témoi-

gnage, je le porterai haut et ferme sur ma tête au jugement dernier[1]. »

Il s'en alla : mais, quelques mois encore, la pensée, les idées, la volonté de Renan restèrent parmi nous.

Une veuve, a dit Michelet, devrait être l'âme attardée de son mari.

Telle était madame Renan. J'entends encore sa douce voix sans plainte, qui parlait toujours de lui, et des jours heureux. Elle aimait à sortir de leur écrin fidèle les plus beaux souvenirs de leur passé commun. Souvent nous les regardions ensemble. Quel brillant ils prenaient sous son léger toucher ! Elle aimait surtout à évoquer les premiers jours de leur mariage, et les mois bienheureux de leur voyage aux églises de l'Asie Mineure. C'est elle qui a voulu que j'écrive ce petit livre[2], et nous faisions mille projets pour le rédiger ensemble : sans elle, et plus tard sans sa fille, je n'aurais pu rien faire. Mais, avant que j'en eusse écrit le premier mot, j'appris un jour qu'elle n'en lirait rien.

La compagne fidèle n'avait pu retirer sa main de celle qu'elle avait serrée d'une étreinte éternelle. Dans toutes les routes les plus difficiles, les plus périlleuses, elle avait toujours suivi celui qu'elle aimait. Elle n'a pas voulu s'arrêter ; elle n'a pas pu se résigner à le perdre de vue ; et, à sa suite, elle a franchi en souriant le seuil de l'infini.

MARY JAMES DARMESTETER

1. *Discours et Conférences*, p. 216.

2. *Ernest Renan*, par Mary James Darmesteter (paraîtra prochainement).

LA CRISE DU LIBÉRALISME

EN BELGIQUE

Vers le milieu du siècle, le parti libéral belge paraissait avoir conquis une prépondérance indiscutable. Son éternel rival, le parti catholique, lui disputait péniblement le pouvoir. Sans doute, de 1870 à 1878, la Belgique fut gouvernée par un ministère catholique. Mais ce ministère, auquel les élections n'accordaient que des majorités précaires, se voyait condamné à une espèce d'inaction. Les libéraux se sentaient sûrs de l'avenir, et, lorsque les élections de 1878 les amenèrent aux affaires, c'est à peine s'ils doutaient du caractère définitif de leur triomphe. En 1880, la Belgique célébra avec éclat le cinquantième anniversaire de son indépendance; tout, dans. dans les fêtes, parut exalter les bienfaits, consacrer la victoire du libéralisme. Quatre ans après — aux élections de 1884 —, le parti libéral subit la défaite la plus cruelle qu'il eût éprouvée encore depuis 1830. La ville de Bruxelles, elle-même fut conquise par les catholiques. A dater de cette époque il ne compta plus guère que des échecs. La revision, votée en 1893, précipita sa déroute. A la suite des élections de 1894, il disparut en quelque façon des Chambres législatives.

Sans doute, on se tromperait si, pour calculer la force du parti libéral, on tenait compte exclusivement du nombre des

mandataires qui le représentent au Parlement. Entre son importance réelle et son rôle apparent, il existe une disproportion choquante. Le parti libéral est victime d'une constitution vicieuse des districts électoraux, iniquité à laquelle, tôt ou tard, il devra être porté remède; il est resté jusqu'ici maître de l'administration municipale dans les principales villes du pays. Mais il faut se garder d'un optimisme inconsidéré. Si les libéraux sont encore très nombreux, et si le parti libéral est loin d'être politiquement anéanti, on ne saurait s'empêcher de relever chez lui des signes d'affaissement et de déclin. En même temps qu'il est battu en brèche par les forces hostiles, il est la proie d'une désagrégation interne dont les causes profondes ne peuvent apparaître qu'à une analyse attentive.

I

C'est en France ou, pour mieux dire, dans la philosophie française du XVIIIe siècle, qu'il faut chercher les origines du libéralisme belge. Cet ensemble d'idées politiques humanitaires, sociales, projeta son rayonnement sur l'Europe entière. La contagion des idées françaises s'exerça, en Belgique aussi bien qu'ailleurs, sur les esprits les plus distingués de la noblesse et de la haute bourgeoisie. On le vit bien à l'occasion de la révolution brabançonne de 1788. Cette révolution fut, dans son principe, la réaction d'un peuple catholique, attaché à ses traditions, docile à l'impulsion du clergé et des possesseurs du sol, contre la politique réformatrice de Joseph II. Mais aussitôt que la Belgique insurgée se fut affranchie de la domination autrichienne, apparut le parti démocratique. Ce parti voulut profiter de l'indépendance nouvellement conquise pour opérer des réformes radicales, répondant aux idées qui, précisément à cette époque, venaient de prévaloir en France. En face de lui, le parti conservateur aspirait au contraire à augmenter la prépondérance du clergé et de l'aristocratie foncière. Ce désaccord aboutit promptement à une espèce de guerre civile. Le parti conservateur l'emporta sans peine; l'adhésion de la plus grande partie

du pays lui était acquise. Sa victoire fut, d'ailleurs, éphémère. Une armée de trente mille hommes rétablit la domination de la maison d'Autriche. Quelques semaines plus tard, les obscures dissensions entre conservateurs et démocrates se perdirent dans la rumeur de la Révolution française, des invasions et des guerres internationales.

De 1793 à 1814, la Belgique partagea les destinées de la France. L'empreinte laissée par la domination française fut décisive et ineffaçable. Ces vingt années suffirent pour opérer la destruction complète de l'ancien régime et pour faire de la Belgique un État moderne. Les lois civiles et administratives qui régissent le pays sont encore, pour une très grande partie, des lois d'origine française. D'inexorables exigences financières, les abus de la conscription, l'arbitraire administratif valurent au gouvernement de la République et de Napoléon une impopularité assez naturelle. Pourtant, à la faveur de ce régime oppressif et dur, les idées françaises du XVIIIe siècle s'implantèrent. Elles firent désormais partie du patrimoine intellectuel dont vécut la bourgeoisie libérale.

En 1814, les provinces belges, détachées de la France, constituèrent avec la Hollande le royaume des Pays-Bas. Le régime que les puissances alliées installèrent en Belgique fut le meilleur, sans comparaison, qu'elle eût connu depuis des siècles. Les conquêtes accomplies par la Révolution française dans l'ordre des droits civils étaient consacrées. La liberté individuelle était pourvue des garanties indispensables. Les principes essentiels du gouvernement constitutionnel — en dépit de quelques réminiscences malencontreuses de l'ancien régime — étaient respectés. L'administration était probe, éclairée, bienveillante. Sans doute, les griefs ne manquaient point à la population belge, les uns puérils et imaginaires, les autres plus sérieux. Les procès de presse se multipliaient et présentaient trop souvent un caractère vexatoire. La langue française était menacée dans la situation qu'elle avait acquise légitimement. Les Belges n'obtenaient pas, dans la répartition des emplois, la part qui leur revenait. La prépondérance que s'attribuait la Hollande blessait et inquiétait les provinces méridionales. Enfin, il existait entre les deux peuples des divergences traditionnelles tenant aux habitudes, aux croyances

religieuses, peut-être à la race. Mais, à distance, il est impossible de rien découvrir, parmi les motifs de mécontentement, qui fût irréparable. Tout eût pu se régler pacifiquement, s'il n'y avait eu des causes profondes de mésentente, des motifs intellectuels et moraux qu'il importe de discerner.

Le prince Guillaume d'Orange, devenu roi des Pays-Bas, fut la personnification de ce que l'on appelle en Belgique, aujourd'hui encore, le « régime hollandais ». Son gouvernement était imbu de « l'esprit moderne »; mais il comprenait cet esprit moderne un peu à la façon de Joseph II et des adeptes du despotisme éclairé. Malgré la mise en œuvre d'institutions représentatives, la volonté du monarque demeurait la source de toute autorité. Le roi Guillaume, en exerçant très loyalement le pouvoir qu'il s'attribuait, réussit à froisser également, à irriter et finalement à réunir contre lui les catholiques et les libéraux. L'opposition des catholiques se déclara dès le lendemain de son avènement. Ils s'étaient flattés de l'espoir qu'après le passage de la tourmente provoquée par la révolution française et les conquêtes de Napoléon, les choses reprendraient leur cours traditionnel; que l'ancien régime ressusciterait. Et voici que, tout au contraire, l'Europe garantissait à la Belgique le maintien d'institutions modernes, où figurait au premier rang le principe d'une entière liberté religieuse. Elle donnait au pays un souverain protestant.

Il y a plus. Ce souverain, quelque tolérant qu'il fût, était pénétré de cette idée — et en cela il ressemblait aux monarques du XVIIIe siècle, — que l'État doit exercer en tout et partout sa bienfaisante suprématie et que toute autorité doit s'effacer devant la sienne. Or, en Belgique, le clergé catholique était une autorité. Après le naufrage des anciennes institutions, il apparaissait, sinon comme l'autorité unique, du moins comme l'autorité prédominante, forte de l'appui que lui prêtaient la population agricole, l'aristocratie, la bourgeoisie des petites villes flamandes. Ce fut ce clergé, aspirant à établir — en fait, sinon en droit — une espèce de république théocratique, que le roi Guillaume, entouré de conseillers pour la plupart protestants, entreprit de réduire à l'obéissance, d'instruire, de moderniser. Le clergé belge résista, s'insurgea, sema dans le pays la désaffection, alarma les consciences et fut, sans au-

cun doute, le principal initiateur du mouvement qui devait aboutir, en 1830, à l'expulsion de la maison d'Orange.

Sans doute, le catholicisme, en opposant une résistance opiniâtre aux projets du gouvernement hollandais, ne faisait que défendre une situation acquise et lutter pour une cause qu'il croyait être celle de la religion chrétienne. Mais il mena cette lutte avec une hardiesse singulière. On rencontre ici un exemple remarquable de cette souplesse qui lui permet de s'adapter, avec une promptitude merveilleuse, à des conditions nouvelles. C'est au nom de la liberté religieuse qu'en 1815 les catholiques protestèrent contre l'introduction d'un régime de tolérance et de neutralité. C'est au nom de la liberté politique qu'ils protestèrent quelques années plus tard contre la politique du gouvernement hollandais. L'État moderne, centralisateur, investigateur, laïque et tout-puissant, était l'ennemi de la théocratie, ou, si l'on veut, l'adversaire de la forme particulière d'organisation que le catholicisme avait revêtue. L'émancipation de tout contrôle exercé par l'État, l'affaiblissement des ressorts du gouvernement, la revendication de la liberté la plus large au profit des individus et des associations, tout cela se révéla brusquement au catholicisme belge comme un moyen de salut. Il est probable que les idées professées alors par Lamennais — le Lamennais de l'*Essai sur l'indifférence* — ne furent pas étrangères à cette évolution.

Une semblable évolution se produisit également dans d'autres contrées catholiques. C'est en Belgique, pensons-nous, qu'elle se dessina pour la première fois. L'importance en est capitale dans l'histoire intérieure de ce pays. Tout d'abord elle rendit possible un rapprochement entre catholiques et libéraux, rapprochement qui fut la cause déterminante de la révolution de 1830. De plus, elle imprima au parti catholique une physionomie bien tranchée et qui paraît ineffaçable. L'adhésion des catholiques belges à la liberté politique ne fut pas une simple manœuvre, imaginée un jour de bataille. Elle fut loyale et réfléchie. Assez perspicaces pour s'apercevoir qu'ils ne pouvaient songer à imposer leurs croyances par la contrainte, ils ne demandèrent qu'à bénéficier d'un régime de droit commun. Les anathèmes dont, au cours de la première moitié de ce siècle, la papauté, encore

dominée par les traditions de l'ancien régime, ne cessa de frapper les libertés modernes, n'eurent aucun effet appréciable sur les catholiques belges. Bien plus, à force de pratiquer la liberté politique, de l'utiliser, de l'exploiter, ils finirent par éprouver pour elle un attachement sincère.

La politique du roi Guillaume aurait dû, semble-t-il, éveiller de nombreuses sympathies dans les rangs du parti libéral. Il n'en fut rien, ou du moins, si ces sympathies existèrent au début, elles ne tardèrent pas à s'atténuer, puis à disparaître. Le parti libéral subissait de plus en plus l'empire d'idées et de sentiments qui, pour différer profondément des convictions auxquelles obéissaient les catholiques, devaient, pour d'autres motifs, le conduire tôt ou tard à un conflit avec la politique gouvernementale. L'idéal français, l'idéal politique et social, conçu à la fin du XVIIIe siècle, formulé en 1789 dans la déclaration des droits de l'homme, ce corps de doctrines libérales doué d'une puissance de séduction si singulière, avait été adopté sans résistance par les libéraux belges. Ils revendiquaient avec énergie la liberté, — toutes les libertés, — l'égalité absolue, l'abolition des institutions d'ancien régime, le jury en matière de procès de presse, la responsabilité ministérielle, la pratique loyale et complète du régime parlementaire. Ils invoquaient, avec une entière bonne foi, le principe de la souveraineté du peuple. Le gouvernement du roi Guillaume devint suspect à leurs yeux. Le moindre procès de presse leur apparut comme un acte d'intolérable oppression. Que l'on ajoute à cela quelques griefs légitimes, le ressentiment motivé par la prépondérance de l'élément hollandais, l'aspiration des provinces belges vers l'autonomie administrative, et l'on comprendra que les libéraux aient fini par s'associer aux catholiques dans une opposition unanime.

La révolution de Juillet émut les esprits. Quelques semaines plus tard, à l'occasion d'un incident futile, des troubles éclatèrent à Bruxelles. A la suite d'événements qu'il est superflu de rappeler, la séparation entre les provinces septentrionales et les provinces méridionales fut consommée. Le nouveau royaume de Belgique fut créé sous la protection de l'Europe. Un Congrès national, organe du peuple belge, décréta, le 7 février 1831, une constitution qui, par la hardiesse de son

adhésion aux principes modernes, fut longtemps considérée comme un modèle difficile à surpasser. La souveraineté du peuple et la liberté individuelle furent les deux pierres angulaires du nouveau régime. Cette charte, si profondément libérale dans ses dispositions, fut élaborée par une assemblée où les catholiques dominaient. Libéraux et catholiques avaient une égale confiance dans la liberté. Ils inclinaient à croire, les uns et les autres, qu'elle tournerait à leur profit. Ce fut l'âge de l'optimisme et des illusions.

Pendant les années qui suivirent la création du nouveau royaume, la situation resta assez confuse. La classification des partis ne s'était pas opérée encore d'une façon bien nette. Les questions de politique extérieure conservaient une importance prépondérante. Le parti catholique affecta de plus en plus de se considérer comme le maître véritable du pays. Mais, devant cette audacieuse prétention, une réaction violente se produisit au sein de la bourgeoisie. Dans un Congrès, réuni en 1846, le parti libéral prit conscience de lui-même. Puis, pendant plus d'un tiers de siècle, la faveur publique lui assura la suprématie. De 1847 à 1884, durant trente-six années, sauf quelques interruptions, le parti libéral tint le pouvoir.

Le trait caractéristique des libéraux belges de cette période fut leur foi profonde, absolue, inébranlable, dans le *libéralisme*. Entendez par là une croyance ou, mieux encore, une conception déterminée de l'homme et de la société. Le fondement d'une telle croyance est ce rationalisme empreint d'optimisme qui nous vient du XVIIIe siècle, et dont les principes sont bien connus : l'esprit humain est naturellement droit et bon, disposé à se rendre à un raisonnement clair, à une démonstration bien conduite ; pour dissiper les préjugés qui offusquent notre vue — et principalement la vue de l'homme du peuple —, c'est assez d'un rayon de lumière : et ce rayon, l'instruction primaire, sainement comprise, le fournira ; tout individu a le droit, et jusqu'à un certain point, le devoir de se développer, de se « déployer ». Le catholicisme qui, par son principe même, et au nom d'une tradition séculaire, est hostile à l'affranchissement de l'âme humaine, apparaissait donc comme l'adversaire du libéralisme. Les libéraux ne songeaient pas à user d'intolérance

à l'égard de l'église catholique : mais leur doctrine était qu'il faut s'opposer à ce qu'elle emploie la puissance temporelle pour affirmer son autorité et propager son influence, qu'elle doit être exclue de l'ordre politique, que la société civile doit se constituer en dehors d'elle. Travailler à l'émancipation de l'esprit humain par la « laïcisation », par la « neutralité ». tel fut l'article capital du programme dont les libéraux entreprirent la réalisation.

Ce n'est pas ici le lieu de rechercher si une telle conception philosophique et sociale — généreuse assurément et légitime à bien des égards — n'est pas, sous d'autres rapports, superficielle et incomplète. Ce qu'il sera permis de faire observer, c'est que ces idées sont bien celles d'une classe moyenne, probe, laborieuse, et qui s'enrichit. Les grands problèmes de l'âme la laissent indifférente. Les épreuves vraiment poignantes de la vie lui sont généralement épargnées. Le succès matériel, qui récompense le plus souvent tout effort honnêtement accompli, lui inspire un sentiment de sécurité et et une entière confiance dans le progrès indéfini.

Des circonstances d'ordre économique qui, sans doute. ne furent point spéciales à la Belgique, mais dont l'action fut en Belgique particulièrement sensible. favorisèrent la bourgeoisie. et, par suite, contribuèrent au succès du libéralisme. La population urbaine augmentait rapidement : des centres industriels, grâce à la présence d'abondants gisements de houille, se formaient ou grandissaient ; les capitaux et les valeurs mobilières se multipliaient. Au reste, le rôle joué par cette bourgeoisie triomphante ne fut pas sans grandeur. Elle avait foi dans les bienfaits d'un régime de liberté. Elle se fit un point d'honneur de démontrer que le respect de la liberté la plus entière est compatible avec la stabilité et le jeu régulier des institutions politiques. Cette démonstration se poursuivait en face d'une Europe dominée en grande partie par des tendances réactionnaires et absolutistes, aux confins de la France qui avait abandonné au césarisme le soin de ses destinées. L'expérience parut concluante, non pas seulement en Belgique, mais aux yeux de l'étranger, et la constitution belge fut citée comme un modèle digne d'être médité.

Au lendemain des élections de 1878, qui donnèrent aux

libéraux une forte majorité parlementaire, les circonstances semblaient plus que jamais leur être propices. La réaction était vaincue en France. Un grand souffle d'espérance poussait le libéralisme en avant.

II

Or, à ce moment, le libéralisme eut à lutter contre les difficultés que suscita la législation sur l'instruction primaire. Depuis longtemps les questions d'enseignement étaient le principal champ de bataille entre catholiques et libéraux. L'église catholique, dépossédée des privilèges que lui reconnaissait l'ancien régime, ne revendiquait plus qu'un seul droit, mais elle le revendiquait avec la dernière énergie : le droit de former l'esprit des générations nouvelles, de présider à l'éducation de la jeunesse et de l'enfance. Sous le régime hollandais, l'État avait affiché clairement la prétention d'exercer sur l'enseignement public une suprématie effective : l'Église n'avait pas hésité à prêter son concours à une révolution. Pour obtenir la liberté d'enseignement, elle avait souscrit à toutes les autres. Mais si la liberté, à la rigueur, suffit à une association religieuse en matière d'enseignement supérieur ou secondaire, il est difficile, sinon impossible, de compter uniquement sur elle dans le domaine de l'instruction primaire. On se trouve ici en présence d'un service public trop important et trop dispendieux. Les catholiques le sentirent bien. Incapables de substituer leurs écoles aux écoles officielles, ils cherchèrent à soumettre celles-ci, au moins dans une certaine mesure, à l'influence du clergé. La loi du 23 septembre 1842 leur avait accordé de sérieuses satisfactions. L'enseignement obligatoire de la morale et de la religion était donné par les ministres du culte. Les livres consacrés à cet enseignement étaient approuvés par l'autorité religieuse, et celle-ci exerçait sur les écoles un droit d'inspection. La surveillance et la direction de l'école primaire appartenaient d'ailleurs à la commune et à l'État.

Ce fut contre cette loi, — œuvre de transaction, cependant, — que se porta l'effort principal des libéraux après les élections de 1878. La loi du 1er juillet 1879 « neu-

tralisa » l'école primaire. L'enseignement de la religion fut rayé du programme ; on ne conserva que l'enseignement de la morale. Le clergé fut dépouillé de son droit de contrôle et d'inspection. Toutefois, un local était mis, dans l'école, à la disposition des ministres du culte pour y donner l'enseignement religieux, soit avant, soit après les heures de classe.

Cette loi, judicieuse et modérée pourtant, déchaîna dans le pays des luttes passionnées. Les catholiques protestèrent avec indignation contre « l'école sans Dieu ». Dans les campagnes, ils élevèrent des écoles libres en face des écoles officielles. Celles-ci se dépeuplèrent. Les prédications, les excommunications, les refus d'absolution, bref tous les moyens qui, en pareil cas, sont familiers au clergé, furent employés sans scrupules. D'un autre côté, le gouvernement ne se montra pas toujours habile. Les dépenses qu'il multiplia en faveur d'un enseignement antipathique, sans aucun doute, à une grande partie de la population, indisposèrent les contribuables. Après six ans d'efforts, les libéraux succombèrent : les élections de 1884 ramenèrent les catholiques au pouvoir. La loi du 20 septembre 1884 (complétée par une loi du 15 septembre 1895), sans rétablir expressément le régime de la loi de 1842, donna ses satisfactions efficaces à l'Église catholique. L'enseignement de la religion est restauré, à titre facultatif seulement, mais, et c'est là le point essentiel de la loi, l'école officielle peut être remplacée, lorsque la commune y consent, par une école libre « adoptée », c'est-à-dire, en fait, par une école que le clergé dirige. Enfin, les subsides de l'État sont distribués également aux écoles officielles, aux écoles adoptées, et aux écoles libres dites « adoptables. »

Aujourd'hui que sont amorties les passions qui troublèrent l'opinion publique de 1878 à 1884, on voit bien que les libéraux, finalement vaincus, commirent une méprise. Leur erreur fut sans contredit de s'être fait illusion sur les sentiments réels du pays, sur la force de résistance des doctrines qu'ils combattaient. Et enfin, est-il bien sûr que l'enjeu de la lutte valût l'énergie qu'ils déployèrent ?

Toutefois, s'il y eut, de la part des libéraux, excès de précipitation, appréciation imparfaite des circonstances, cette erreur n'est pas de celles qui entraînent des conséquences

irréparables. Un échec électoral est rarement définitif. A ne tenir compte que des précédents, le parti libéral devait retrouver des forces nouvelles dans l'opposition, et, au bout de quelques années, le jeu naturel des forces politiques et sociales aurait dû lui ramener la faveur du corps électoral. Il n'en fut rien. Le parti catholique, en dépit de fautes notoires, s'affermit. Des élections successives aggravèrent la défaite du libéralisme. Les raisonnements auxquels on se livra pour expliquer ces échecs répétés sont fragiles, superficiels, d'une insuffisance qui saute aux yeux. En réalité, c'est le libéralisme lui-même qui souffre d'un mal profond.

Qu'est-ce après tout que le libéralisme? Une conception politique, sociale et morale, une « conviction », une croyance capable d'exercer sur l'âme humaine une domination efficace. Ce fut précisément cette croyance qui se désagrégea dans l'âme d'une foule de libéraux. Les causes initiales d'une semblable décomposition sont déjà reconnaissables au cours de la période ascendante du parti libéral.

Essayons de retrouver ces causes.

Le libéralisme est assurément quelque chose de complexe. De cet ensemble un peu confus, tel qu'il apparaissait voilà bientôt trois quarts de siècle, deux idées essentielles se dégageaient, étroitement unies, réagissant l'une sur l'autre, et empruntant à leur association même une efficacité singulière. Ces deux idées sont l'idée de liberté et l'idée de justice. Plein de confiance dans l'excellence de la nature humaine, le libéralisme prétendait l'affranchir de toute vaine servitude, procurer un large essor à ses facultés. A cette tendance se joignait l'ambition d'introduire une plus grande somme de justice dans l'organisme social. Et, sans doute, le mot « justice » est bien vague ; il est difficile à définir. Dans la pensée, tout au moins, de ceux qui l'employèrent jadis, sa signification se rapprochait de celle du mot égalité. On rêvait sincèrement d'un état de choses où les diverses conditions ne présenteraient pas d'oppositions trop marquées, où les hommes jouiraient effectivement des mêmes droits et, par suite, de la même part de bonheur. Nous n'avons pas à rechercher, pour le moment, si un tel idéal est ou non chimérique, si les esprits qui le conçurent se formèrent une notion suffisamment claire, et de

la démocratie, et de l'égalité, et du bonheur. Le seul point à retenir, c'est qu'un tel idéal de justice et d'égalité existait, qu'il fut un principe d'action, qu'il inspira des réformes de tout ordre et suscita de grands courants populaires ; enfin, qu'il ennoblit le libéralisme, qu'il prévint longtemps l'altération et la dégénérescence de l'idée de liberté, et l'empêcha de servir d'excuse à un individualisme égoïste.

L'idée d'égalité est essentiellement démocratique. Et l'on conçoit que le libéralisme, tant qu'il fut rapproché de ses origines, lui soit demeuré fidèle, tout au moins par ses aspirations et par ses rêves d'avenir. Les inégalités blessantes, les abus de l'ancien régime étaient encore vivants dans la mémoire de tous. L'abolition de ces abus — dont le rétablissement parut longtemps possible — avait exigé le concours des classes populaires et de leur puissance brutale. Sans l'intervention du peuple, on ne conçoit ni 1789, ni la Révolution de Juillet ; et, pour ne pas sortir de la Belgique, ce fut, au mois de septembre 1830, l'énergie spontanée des artisans bruxellois qui détermina l'avènement d'un régime politique justement cher à la bourgeoisie libérale.

Avec le temps, cet esprit démocratique que renfermait le libéralisme se modifia, s'atténua, perdit en quelque façon sa primitive saveur. La bourgeoisie libérale, qui s'enrichissait à la faveur d'un développement économique sans précédent, cessa de conserver un souvenir aussi précis des origines populaires et révolutionnaires de son triomphe. Elle en arriva, insensiblement et très sincèrement, à confondre ses intérêts de classe avec les intérêts mêmes du pays. Elle se laissa envahir par une espèce de matérialisme. Les éléments divers qui, en se mêlant et se combinant, constituaient sa doctrine et sa foi, se dissocièrent. L'idée de liberté se détacha de l'idée de justice, et, à la suite de cette séparation, se dépouilla d'une partie de sa vertu. Ce que l'on invoqua le plus volontiers, sous le nom de liberté, ce fut « la liberté économique », c'est-à-dire la faculté laissée à l'initiative individuelle de se déployer en vue de l'acquisition de la richesse. Et nous sommes loin de dire qu'une telle liberté soit inutile ; nous la croyons salutaire. Mais elle n'est pas, à beaucoup près, toute la liberté. Cette notion renferme des éléments plus subtils,

plus intimes et plus purs. Et, quand le culte d'une liberté tout extérieure et matérielle prédomine, il risque d'étouffer la capacité pour le sacrifice, d'abolir cette disposition d'esprit qui porte l'homme à renoncer à tel des avantages qu'il possède en vue d'un idéal plus ou moins lointain, et dont la réalisation doit profiter à la communauté tout entière.

Je ne veux pas dire que la bourgeoisie libérale, à dater d'un certain moment, n'écouta plus que les inspirations de son égoïsme. Si elle ne fit pas tout ce qu'elle aurait dû faire, on ne saurait, sans une évidente injustice, lui reprocher une indifférence absolue à l'égard des classes déshéritées. Mais il est certain que le libéralisme n'était plus ce qu'il avait été. A l'exemple d'un grand nombre de systèmes religieux ou philosophiques, il s'appauvrit, s'altéra, se matérialisa. Une doctrine débilitée de la sorte, incapable de susciter des rêves d'avenir, perd inévitablement de sa force d'expansion. Elle n'attire plus, elle ne retient plus. L'adhésion qu'on lui accorde n'est trop souvent qu'un acquiescement nominal. Vienne une occasion, une sollicitation, un prétexte avouable, et ce lien, déjà si lâche, se dénouera. Ce fut l'histoire d'une fraction de la bourgeoisie belge. Le parti catholique, admirablement organisé, et défenseur, par tradition, par instinct, par tactique, des intérêts conservateurs et des situations acquises, eut raison à la longue de convictions éteintes et de croyances épuisées.

III

L'apparition menaçante du socialisme fut pour la bourgeoisie belge une cruelle surprise. Il est trop certain que cette bourgeoisie n'eut pas une notion exacte des forces latentes et obcures que recélait la démocratie, et qu'elle ne soupçonna qu'imparfaitement la propagation d'idées nouvelles au sein de cette masse confuse. La classe des ouvriers industriels est extrêmement nombreuse en Belgique. Répandue dans le pays entier, elle s'agglomère principalement dans les provinces du Hainaut et de Liège — contrées wallonnes —, et à Gand, au centre de la région flamande. Les luttes économiques aux-

quelles cette population fut forcément mêlée n'eurent longtemps aucune répercussion directe sur le régime politique du pays. Leur importance était locale et momentanée. La bourgeoisie, protégée par le suffrage censitaire, n'éprouvait pour le peuple aucune malveillance. De louables efforts furent tentés — notamment par le parti libéral avant 1870 — en vue d'améliorer les conditions des indigents et des humbles. Mais, malgré tout, la bourgeoisie formait, sinon une caste, du moins une classe politique et sociale. Elle avait la prétention de représenter, en vertu d'un privilège héréditaire, les intérêts d'une démocratie encore mineure, qu'elle se proposait à la vérité d'émanciper un jour, mais dont, en attendant, les passions, les espérances et les rancunes lui demeuraient à peu près étrangères. Et pourtant, dans les profondeurs de cette foule inculte, un sourd travail d'organisation s'accomplissait. Il y avait auparavant une *classe ouvrière*. A compter du moment où l'action du socialisme se fit sentir, il se constitua un *parti ouvrier*. Les moyens employés furent la presse, les discours, les réunions publiques, l'exercice du droit d'association : il faut y ajouter la création de puissantes sociétés coopératives, administrées avec prévoyance et énergie, et dont les bénéfices servirent à soutenir une propagande de plus en plus efficace.

Si l'on admet — et il faut bien l'admettre — que, dans une société démocratique, le peuple est destiné à jouer tôt ou tard un rôle important, il est désirable qu'il s'organise en vue des luttes politiques. C'est en se rattachant à un parti, ou en formant un parti nouveau, qu'il lui sera possible d'acquérir certaines vertus, à défaut desquelles il demeurera éternellement une foule mobile, capable de soubresauts violents, d'entraînements héroïques et de crimes, incapable de pensées suivies, indifférente à l'avenir. La discipline, la persévérance, l'esprit de sacrifice et de solidarité, telles sont quelques-unes des qualités qu'éveille et que développe la constitution des partis politiques.

On ne saurait faire un grief aux ouvriers belges de ne s'être pas agrégés spontanément aux deux grands partis qui se disputaient les sympathies de la bourgeoisie. A supposer qu'une adhésion de ce genre fût souhaitable — ce qui n'est

nullement démontré — mille raisons s'opposaient à ce qu'elle se réalisât, et il faut reconnaître que ni catholiques ni libéraux ne firent rien pour la préparer ou la faciliter. La classe ouvrière ne pouvait guère se constituer que sous forme de parti distinct. Le socialisme lui proposait un programme illusoire si l'on veut, mais dont on ne peut nier la force d'attraction. Elle l'adopta. Nous sommes loin de prétendre que la constitution d'un parti socialiste soit un fait irrévocable. Mais nous croyons que ce fait était inévitable, et nous ajoutons qu'il serait déraisonnable de s'en alarmer outre mesure.

La classe ouvrière ne saurait d'ailleurs oublier qu'elle doit au socialisme, ou du moins à l'agitation dont le socialisme fut le mot d'ordre, la conquête de l'égalité politique et du droit de suffrage. A partir de la grève générale de 1890, il fut certain que la démocratie ne désarmerait point avant d'avoir obtenu une revision de la Constitution et une transformation du système électoral : qu'au besoin elle irait jusqu'aux moyens révolutionnaires. Il fallut bien s'exécuter. Des Chambres furent élues en 1892 avec mission d'introduire dans les institutions politiques du pays les changements que réclamaient les circonstances. Les débats furent longs et laborieux. La persistance de dissidences irréductibles au sein d'une bourgeoisie condamnée à la perte de ses privilèges, ne contribua certes pas à relever son prestige. De guerre lasse, par impossibilité de réunir au profit d'un autre système la majorité requise des deux tiers, et sous les menaces d'une agitation populaire dont les symptômes devenaient inquiétants, la Chambre des représentants, par un vote presque unanime, se rallia, au mois d'avril 1893, à une formule transactionnelle instituant le « vote plural ».

Ce n'est pas ici le lieu de prononcer un jugement sur cette combinaison. Sans doute, elle n'a répondu qu'imparfaitement aux espérances de ses promoteurs, et elle n'aura probablement qu'une existence assez brève : mais elle ne mérite pas toutes les critiques dont on fut prodigue à son endroit. Les votes supplémentaires dont bénéficient les propriétaires, les pères de familles, les électeurs doués d'une certaine instruction, constituent une atténuation du suffrage universel, atténuation qui ne va pas cependant jusqu'à le dénaturer.

Ce n'est pas à dire que le parti libéral, après avoir attaqué et ridiculisé le vote plural, doive se faire désormais un point d'honneur de le défendre et de le maintenir. Il est possible que d'ici peu de temps une nouvelle extension du droit de suffrage soit poursuivie en Belgique. En attendant, le régime électoral en vigueur est nettement démocratique. Le système ancien, qui se fondait sur le cens, a été répudié définitivement : le libéralisme n'a pas à en regretter la disparition. C'est d'un esprit apaisé, affranchi de rancunes et de vains regrets, qu'il lui convient d'envisager la situation qui lui est faite par l'avènement de la démocratie.

IV

Les élections qui eurent lieu en 1894, sous l'empire de la nouvelle loi électorale, furent un désastre pour les libéraux. Les représentants qu'ils comptaient au Parlement — aussi bien à la Chambre des représentants qu'au Sénat — furent presque tous éliminés. Le nombre des députés catholiques s'accrut. Les socialistes conquirent trente et un mandats et constituèrent désormais le gros de l'opposition, tout au moins à la Chambre des représentants. En présence de semblables résultats, il est aisé de traiter le libéralisme comme un souvenir du passé. Aussi catholiques et socialistes n'y ont-ils pas manqué. L'exagération est manifeste. Pour ne rien dire de l'administration municipale des grandes villes, restée jusqu'ici entre ses mains, il suffira de rappeler que les voix dont il dispose aux élections législatives sont plus nombreuses que les voix socialistes. La délimitation vicieuse des districts électoraux s'oppose malheureusement à ce que l'on puisse tirer parti de ces ressources encore abondantes. Il y a là une iniquité qui sera redressée le jour où les libéraux *voudront* résolument que cette œuvre de justice s'accomplisse.

Examinons à présent la situation des trois partis, catholique, socialiste, libéral.

En dépit de certaines apparences, ce serait une erreur de croire que l'avènement du suffrage universel ait fortifié le

parti catholique. L'importance numérique d'une majorité parlementaire ne doit pas nous faire illusion. Les catholiques possédaient, avant la revision de 1894, une prépondérance plus indiscutable que celle dont ils se glorifient actuellement. Un concours de circonstances favorables avait permis au parti catholique de recueillir les bénéfices du régime censitaire. Il représentait à la fois les traditions religieuses, encore vivaces dans le pays, — notamment dans les régions de langue flamande — et les intérêts conservateurs. L'aristocratie et la propriété foncière lui prêtaient un concours fidèle. Il trouvait des adhésions de jour en jour plus nombreuses dans les rangs de la bourgeoisie urbaine et dans le monde de l'industrie. Le suffrage universel menace cette situation laborieusement conquise. Les classes populaires peuvent aspirer désormais à une représentation légale. Il devient infiniment plus difficile d'éluder leurs revendications. Sans doute, les petits cultivateurs, les travailleurs industriels et agricoles des Flandres, dociles pour la plus grande partie aux exhortations du clergé, ont commencé par apporter au parti catholique l'appui considérable de leur masse. Cette armée n'est pourtant pas aussi compacte, aussi solidement disciplinée qu'on pourrait le croire. Elle est travaillée par des ferments de désorganisation. Une démocratie cléricale est apparue, qui invoque les maximes d'un « socialisme chrétien ». Il est assez difficile de mesurer l'importance de ce phénomène, dont la date est assez récente. Il est pour les chefs de l'ancien parti catholique un sujet de vive anxiété. On ne saurait se dissimuler que ce mouvement suscite des problèmes nouveaux, qui, peut-être, ménagent les surprises les plus déconcertantes. Nous sommes tenté de croire que le socialisme chrétien n'a que des chances d'avenir assez faibles. Il succombera, ou, du moins, reculera devant la discipline du parti catholique, l'esprit d'unité et de soumission, la crainte du schisme. S'il subsiste, ce sera plutôt à titre d'accident. Il éveillera quelques illusions, favorisera certaines ambitions particulières, certaines convoitises, mais le parti catholique restera essentiellement un parti conservateur. Il ne cessera pas d'être le défenseur des situations acquises, le protecteur des intérêts que l'esprit de réforme effarouche, et semble mettre en péril.

Ce rôle répond aux tendances intimes du catholicisme, et il lui a valu de trop nombreux succès pour qu'il se décide à y renoncer.

Et, à ce propos, le catholicisme belge offre à l'observateur un certain nombre de leçons qui ne laissent pas d'être instructives. Il y a quinze ou vingt ans, c'était, dans le monde entier, un lieu commun, cher aux écrivains catholiques, que de tourner en dérision l'impuissance du libéralisme à résoudre le « problème social ». Or, depuis 1884, le catholicisme, en tant que doctrine sociale, a eu l'occasion de faire ses preuves en Belgique ; aucun obstacle vraiment grave ne s'est opposé à son action, et pourtant, durant cet intervalle, le « problème social » en est resté exactement au même point. A part quelques réformes de détail, les catholiques n'ont absolument rien fait pour essayer de le résoudre. Tout au contraire. De plus en plus se marque chez eux une hostilité déclarée contre l'esprit d'innovation. De vagues déclamations, qui prétendent s'inspirer d'encycliques pontificales, ne sauraient prévaloir contre un résultat aussi précis. En somme, le parti catholique n'est pas, à proprement parler, un parti réactionnaire ; il est avant tout conservateur. Il s'applique à faire tous les jours de nouvelles recrues au sein de la bourgeoisie, grâce à une propagande subtile et continue, qui s'exerce à la fois par l'enseignement, par l'utilisation d'influences sociales et mondaines, par la distribution de fonctions publiques et d'emplois de tout ordre. Enfin, à ces moyens fort efficaces, est venu se joindre, depuis quelques années, un suprême argument : la nécessité de défendre, contre l'agression du socialisme, la société menacée, de grouper toutes les forces conservatrices, « toutes les bonnes volontés » dans l'intérêt d'une cause qui serait, affirme-t-on, la cause même de la patrie. Mais, de tout ce qui précède, il résulte que le parti catholique n'a point à espérer un large recrutement dans les classes populaires. Il rencontre ici la concurrence du socialisme.

Le parti socialiste ne joue un rôle politique effectif que depuis les élections de 1894. Après une expérience aussi brève, il y aurait quelque imprudence à vouloir prononcer, en ce qui le concerne, un jugement définitif. Pourtant, une

dose assez notable de sévérité semblerait ici parfaitement à sa place, surtout lorsque certains incidents, trop connus en Belgique, reviennent à la mémoire. En tant qu'organisateur des masses ouvrières, le parti socialiste a quelque droit de se féliciter des résultats qu'il a obtenus, et il est probable qu'il fera encore de nouveaux adhérents. Le « socialisme chrétien » lui sert en quelque façon d'éclaireur parmi les populations agricoles des provinces flamandes. Mais la question est aujourd'hui de savoir si un parti politique, capable de discipliner une foule confuse à l'occasion d'une grève ou à la veille d'une élection, est en mesure également d'exercer une action efficace sur la marche des affaires publiques. Jusqu'ici l'expérience n'a pas été favorable au parti socialiste. Il est impossible de s'exprimer en termes indulgents sur le rôle que les socialistes ont joué dans les chambres législatives. Sans doute, ils comptent dans leurs rangs quelques hommes d'une supériorité réelle. Mais comment excuser ces intempérances de langage, ces inutiles invectives qui discréditent sans profit les orateurs qui s'y abandonnent, et que l'opinion publique considère aujourd'hui avec une philosophique indifférence? Il est permis d'espérer que cette humeur violente et ces bizarreries s'apaiseront avec le temps, mais, ce qui est plus grave, c'est que les socialistes n'ont pas réussi jusqu'à présent à se mettre d'accord sur une ligne de conduite, à formuler un programme, dont la réalisation soit, sinon prochaine et désirable, du moins utilement discutable. Car, protester contre les « abus du capitalisme », dénoncer la faillite du « parlementarisme », prophétiser la « socialisation des moyens de production », c'est proprement ne rien dire. Et peut-être discernera-t-on ici, tout à la fois, et les causes de l'infirmité actuelle du parti socialiste, et les raisons qu'il y a de croire à sa puissance future.

L'aspiration du peuple vers une destinée meilleure est éternelle et irréductible. Son idéal, complètement irréalisable et toujours fuyant, est le communisme. A l'époque où s'éveilla la conscience de la démocratie belge, le rêve d'égalité parfaite avait trouvé, dans le collectivisme de Marx, une formule qui semblait acceptable et offrait du moins les caractères extérieurs d'une doctrine scientifique. Le collectivisme

fut adopté de confiance par les chefs et les inspirateurs du parti démocratique, et les ouvriers belges à leur tour, dociles à la voix de leurs guides habituels, se proclamèrent collectivistes. Mais cette adhésion presque aveugle à un ensemble de démonstrations et d'affirmations dogmatiques est forcément verbale. Le collectivisme ne saurait faire naître dans l'esprit d'un artisan aucune image précise. Ce qui émeut l'ouvrier, ce sont des intérêts infiniment plus voisins de la réalité quotidienne : un chômage prolongé, une réduction de salaires, une diminution dans les heures de travail, un règlement d'atelier considéré comme vexatoire, le renvoi d'un meneur, une collision avec la gendarmerie. Telles sont les humbles questions — presque toujours locales, transitoires et secondaires — qui jusqu'à présent ont eu le privilège d'exciter les passions de la classe ouvrière.

De là au collectivisme intégral le bond est prodigieux. On est ici en face d'un intervalle immense, vraiment démesuré. Et pourtant c'est dans cet intervalle que s'étend le domaine des réformes possibles, de ces réformes qui, pour imprudentes et pernicieuses qu'on les suppose, ont du moins le mérite de pouvoir être prises en considération. Jusqu'à présent le parti socialiste ne s'est guère aventuré dans cette région. Le jour où il consentira à l'explorer avec méthode, l'importance de son rôle politique grandira énormément. Il est vrai qu'il faudra pour cela reléguer bien des chimères dans les brumes d'un avenir lointain, cesser de maudire la société actuelle, remplacer l'agitation révolutionnaire et les déclamations par l'esprit de suite et l'étude. Un tel changement de la part des socialistes a-t-il quelque chance de se réaliser? Il suffit qu'il puisse s'accomplir pour que l'on ne doive pas désespérer des destinées ultérieures de ce parti.

Catholicisme et socialisme, ces deux forces contraires sont l'une et l'autre ennemies du libéralisme. De là un péril pour le libéralisme, mais ce n'est point le péril le plus grave. Le mal dont ce parti souffre est un mal intérieur et organique. Nous l'avons signalé plus haut. La volonté est, en quelque sorte, paralysée. Il ne veut pas fermement, et, s'il ne veut pas, c'est parce qu'il ne sait pas au fond ce qu'il doit vouloir.

Sans doute, il existe encore des libéraux — et ils sont très

nombreux. Il existe des idées libérales, un programme libéral. L'indépendance du pouvoir civil, la résistance aux usurpations du clergé, la neutralité scolaire, la sécularisation des services publics, ce sont là des propositions dont la valeur n'est nullement périmée. Le principe de la liberté individuelle est toujours affirmé avec la même résolution. Bien mieux, il semble que ce principe ait pris, aux yeux de certains libéraux, la valeur d'un dogme sacro-saint depuis qu'ils l'opposent aux doctrines économiques du socialisme. Mais un corps de doctrines, fussent-elles rationnelles et justes, ce n'est point là ce qui constitue une croyance vivante et active. Il faut encore un mystérieux ferment, capable d'exciter l'âme, d'éveiller l'espérance, de provoquer l'énergie. Cette vertu cachée anima certainement le libéralisme d'autrefois. Les désillusions sont venues; les anciennes formules demeurent, mais la foi s'est refroidie.

Le libéralisme manque, par conséquent, d'un principe d'action qui puisse réunir des volontés hésitantes et dispersées. Cette force d'attraction se ferait sentir immédiatement si les libertés publiques étaient mises en péril, si la liberté de conscience était sérieusement menacée. Il faut avoir la franchise de reconnaître que, jusqu'à présent, un tel danger n'existe pas, ou, du moins, n'existe pas d'une manière visible. Des atteintes directes aux garanties qui protègent l'individu ne sont pas à redouter. Ce que l'on peut craindre au contraire, c'est que la liberté de conscience, officiellement maintenue et affirmée, ne deviennent en fait inefficace et stérile, par suite d'une indifférence croissante des classes supérieures pour les choses de l'esprit, pour les grands problèmes intellectuels et moraux. Ce que l'on doit appréhender, c'est que la « conscience », heureuse d'échapper à des inquiétudes de tout ordre, à des responsabilités mal définies, ne se résigne au catholicisme, comme à une doctrine de « tout repos ».

Nous touchons ici à l'une des causes qui expliquent encore la décadence des idées libérales dans la bourgeoisie belge. Prise dans son ensemble, cette bourgeoisie manque de culture. Énergique, active, remplie de hardiesse et d'initiative dans la conduite des affaires, elle est en même temps résolument utilitaire, matérielle dans ses ambitions et dans ses

goûts. Nous ne croyons pas la calomnier en constatant que les nuances d'une pensée délicate et noble, les angoisses et les curiosités de la philosophie, la passion pour la libre recherche scientifique, lui sont à peu près inconnues. Le libéralisme n'est point pour elle la forme la plus élevée de la civilisation, l'emblème d'un ordre de choses supérieur dont le salut importe à l'honneur de l'humanité.

Il faut avoir le courage d'aller au fond des choses. Au premier aspect, — et si l'on en croyait seulement les orateurs et les publicistes, — il semble qu'il y ait avant tout, entre le libéralisme et le socialisme, une lutte de doctrines économiques, un opiniâtre duel entre deux manières différentes de concevoir l'organisation sociale. Les libéraux protestent éloquemment contre la tyrannie débilitante que le collectivisme voudrait imposer à la société humaine, et revendiquent avec énergie les droits de l'initiative individuelle, principal ressort du progrès dans le passé comme dans l'avenir. Ils ont raison, sans aucun doute. Mais, en réalité, les discussions sur le collectivisme ne sont qu'une draperie derrière laquelle se déroulent les péripéties du drame proprement dit. Ce drame est le résultat du choc qui s'est produit entre la bourgeoisie urbaine — en majorité libérale — et la démocratie ouvrière, brusquement appelée à l'existence politique. Une classe sociale puissante et riche, ayant grandi à la faveur d'un ordre de choses déterminé, maîtresse de capitaux immenses et légitimement acquis, investie, durant plus d'un demi-siècle, d'avantages qui lui assuraient la prépondérance dans l'État, se voit tout à la fois dépouillée de ses privilèges, attaquée dans sa suprématie économique, soudainement placée en face de revendications qui l'invitent à des sacrifices de tout genre et qui tendent à modifier l'organisation politique et sociale dont elle profite et qu'elle personnifie : on conçoit, dans de telles conditions, ses hésitations et ses craintes, ses résistances et ses indignations.

Ce que l'on conçoit également, c'est que beaucoup de libéraux se dissimulent à eux-mêmes — et de très bonne foi — la véritable nature de leurs sentiments. Ils redoutent la démocratie, répugnent à pactiser avec elle ; et, pourtant, ils voudraient ne pas le dire ni même le penser. Une controverse

sur le collectivisme leur fournit, à cet égard, un utile dérivatif. En décrivant les périls d'un état de choses qui n'existe pas, qui n'existera jamais, mais dont certains novateurs espèrent la réalisation, ils s'imaginent être les défenseurs de la civilisation menacée ; ils croient pouvoir s'opposer, avec une pleine sûreté de conscience, à toute réforme quelque peu radicale, sous prétexte qu'elle est entachée de socialisme, qu'elle y conduit, de l'aveu de ses promoteurs, et qu'à ce titre elle doit être tenue pour suspecte et pernicieuse.

L'état d'esprit qui vient d'être indiqué se remarque particulièrement dans la haute bourgeoisie, très influente encore dans les grandes villes et dans les centres industriels. Fidèle à d'anciennes traditions, préoccupée avant tout de la défense des intérêts économiques qui, dans sa pensée, se confondent avec la prospérité du pays, elle incline à considérer la lutte contre le socialisme comme le devoir par excellence. L'émancipation complète et l'organisation de la classe ouvrière sont, à ses yeux, des innovations périlleuses. Elle ne réussit pas à se consoler des suites de la revision de 1893 et de l'avènement du suffrage universel. Elle reproche au cabinet actuel lui-même des complaisances excessives pour la démocratie. Hostile, malgré tout, à la prépondérance du catholicisme, son ambition serait de rassembler toutes les forces conservatrices du pays, de former une sorte de parti central qui renouerait la chaîne interrompue et reprendrait la tradition du libéralisme classique.

Il nous paraît douteux que ces tendances conservatrices et aristocratiques aient des chances d'avenir bien sérieuses. Il leur sera impossible, à la longue, de résister à la force d'attraction qui, en Belgique, appartient au catholicisme. Ces libéraux, qu'obsèdent avant tout la haine et la crainte du collectivisme, resteront nominalement des libéraux, en grande partie du moins. En fait, ils se laisseront absorber peu à peu par la réaction pure et simple et lui feront, sans trop s'en douter, le sacrifice, sinon de leur libéralisme tout entier, du moins de ce que l'esprit libéral renferme encore de vivant, de généreux et de progressif.

Il est permis de souhaiter une orientation toute différente. Des dissertations et des polémiques peuvent distraire

l'attention, faire illusion quelque temps. Elles ne sauraient donner indéfiniment le change sur la réalité. La question essentielle s'imposera tôt ou tard avec son véritable caractère. Et cette question est celle de savoir si le libéralisme, croyance demeurée chère à une grande partie de la classe moyenne, renferme en lui des ressources et des vertus qui permettront à ses adhérents d'aborder efficacement les difficultés que l'avènement de la démocratie a fait passer au premier plan. Si la réponse est affirmative, il se pourrait que la crise au sein de laquelle le libéralisme se débat depuis plusieurs années fût pour lui le point de départ d'une rénovation.

Une démocratie très forte, l'existence d'un masse grandissante de travailleurs manuels, l'irritation de ces travailleurs contre une organisation sociale qui implique une somme trop considérable d'inégalités et de douleurs, ce sont là des faits qu'il serait assez vain de déplorer. Il est tout simple que cette multitude d'artisans aspire au collectivisme, au communisme. Il serait inique de s'en étonner, et puéril de s'en effrayer. Quand on aura démontré la vanité de ces rêves, s'imagine-t-on que la tâche nécessaire aura été accomplie? Après cela, tout est encore à faire. Il reste à opérer un rapprochement indispensable entre la démocratie ouvrière et la société moderne. Il est d'un suprême intérêt que le prolétariat ne se laisse pas égarer par cette croyance pernicieuse que l'avenir de l'humanité dépend de l'issue d'une guerre de classes. Une œuvre de pacification doit s'accomplir. Il faut que la confiance renaisse au sein d'une démocratie encore novice. Et cette confiance ne se produira que si, de son côté, la bourgeoisie affirme résolument sa foi dans la démocratie, et marque une sympathie vraie pour le sort des classes populaires.

Bien entendu, on ne saurait exiger raisonnablement du libéralisme qu'il fasse acte d'adhésion au socialisme. Une telle concession serait dépourvue de sincérité et n'aurait qu'une valeur purement illusoire. Mais il ne faudrait pas que le libéralisme combattît systématiquement certaines idées, certaines formules, simplement parce que le socialisme les recommande ou s'en réclame, ou parce qu'elles sont en désaccord avec les dogmes que professent quelques économistes. Il n'y aurait là qu'étroite superstition. Ce qui

importe, c'est d'examiner une idée en elle-même, indépendamment de toute prévention, en tenant compte de sa valeur propre, et sans se préoccuper du signalement qu'il a plu aux écoles ou aux sectes de lui attribuer. Ce qu'il convient de scruter, c'est uniquement si une réforme, de quelque source qu'elle procède, — et dût-elle imposer certains sacrifices à la richesse acquise — tend au relèvement de la condition morale et matérielle des classes populaires, et, par suite, à la consolidation d'un régime démocratique. Il ne suffirait d'ailleurs pas d'une vague proclamation de principes, de l'élaboration d'un de ces programmes où la générosité des promesses le dispute à l'indécision des formules. Mieux vaudrait cent fois deux ou trois propositions, conçues en termes précis, susceptibles d'une réalisation immédiate, et dont la rédaction serait déjà un acte. Et, à l'heure actuelle, ce sont des actes que l'on attend.

Les idées qui viennent d'être énoncées préoccupent à juste titre l'opinion publique en Belgique, à la veille des élections qui vont avoir lieu. Cela ne signifie pas qu'elles se présentent à l'esprit des hommes politiques exactement sous la forme dont nous les avons revêtues. Ce que l'on discute en ce moment avec une passion croissante, c'est la question de l'alliance entre les forces anticléricales. Il y a deux fractions dans le parti libéral, le groupe radical ou progressiste et le groupe modéré ou doctrinaire : réussiront-elles à s'entendre en vue d'une action commune contre l'Église? Et le groupe socialiste sera-il partie prenante dans ce contrat? C'est là l'objet de polémiques quotidiennes.

La place dont nous disposons ne nous permet pas d'insister sur les complications et les nuances de la vie politique en Belgique, sur les dissensions qui, depuis bientôt vingt ans, divisent le parti libéral. Il convient de ne pas se laisser tromper par les apparences, de ne pas ajouter une importance excessive à l'antagonisme qui met aux prises certaines associations locales ou encore des groupes d'hommes politiques. L'erreur la plus fâcheuse serait d'opposer systématiquement au « progressiste » généreux, le « doctrinaire » rétrograde. La grande masse des libéraux échappe totalement à ces clas-

sifications plus ou moins arbitraires, et c'est en réalité à la volonté de cette foule confuse et encore hésitante qu'il appartiendra de donner l'impulsion décisive.

Nous ne ferons, pour notre part, aucune difficulté d'avouer que les conditions spéciales où se trouve la Belgique pourraient exiger, sinon pour aujourd'hui même, du moins pour demain une alliance de tous les partis d'opposition contre la réaction catholique. Mais une telle coalition ne sera sincère et possible que le jour où la dignité de chacun des contractants sera sauvegardée. Il est à craindre que les tentatives de rapprochement dont nous sommes témoins aujourd'hui ne soient quelque peu prématurées. De tous les obstacles qui s'opposent à cette réconciliation, l'intransigeance des socialistes n'est certes pas le moins grave. Toutefois, le désir d'aboutir à un accord devient de plus en plus général, et cette tendance fournit des indications qui ne sauraient être négligées.

Pour le moment, ce qui nous paraît infiniment plus urgent que des combinaisons quelque peu artificielles, c'est la reconstitution du libéralisme lui-même ; c'est la réparation et la restauration d'un organisme qui passe à juste titre pour usé. Une telle régénération ne pourra s'opérer que sous l'inspiration du génie démocratique.

Le libéralisme se procurerait par là une nouvelle jeunesse. Il retrouverait une raison d'être et un principe d'action, un idéal à poursuivre, une source de passions, d'illusions et d'espérances. Il réussissait à se dégager du matérialisme qui l'accable ; il comprendrait qu'il est des intérêts d'ordre intellectuel et moral auxquels la prééminence est due. Enfin, en se rapprochant hardiment du peuple, il trouverait un surcroît de force matérielle qui le mettrait en mesure de résister efficacement aux efforts de la réaction. A bien considérer ces choses, il n'y aurait point là rupture avec le passé. Ce serait plutôt pour le libéralisme une façon de revenir à ses origines, de poursuivre de nouveau la réalisation de cette idée de justice qui l'anima jadis, et que la prédominance des intérêts de classe a trop souvent obscurcie.

MAURICE VAUTHIER

L'ART

DU MARÉCHAL DE MOLTKE[1]

III

Les années qui suivirent l'éviction de l'Autriche hors de la Confédération germanique furent employées par l'état-major prussien à la préparation silencieuse, mais passionnée, d'une guerre nouvelle que M. de Bismarck considérait comme indispensable au couronnement de sa politique, et qu'il ne devait pas hésiter, le moment venu, à provoquer en usant d'un indiscutable faux. Par le fait des annexions de 1866, l'armée du roi Guillaume s'était accrue de quatre corps, de sept, en comptant ceux de l'Allemagne du Sud : c'étaient plus de deux cent mille hommes prêts à entrer en campagne après une mobilisation rapide, et que la Prusse, avec un art consommé, avait rapidement pliés à une éducation militaire uniforme, identique à celle dont ses propres troupes pouvaient passer pour le modèle. Des progrès très sensibles, résultats d'une expérience concluante, s'étaient accomplis en même temps dans les méthodes d'instruction des différentes armes, à qui des règlements très rationnels fixaient dorénavant leur

1. Voir la *Revue* du 1er mai.

action dans l'ensemble, en même temps que les principes de leur emploi tactique particulier. Les imperfections signalées pendant la dernière campagne dans le fonctionnement des différents services, chemins de fer, étapes, exploration, avaient été soigneusement relevées et corrigées dans la mesure du possible, en sorte que l'armée allemande constituait maintenant le plus formidable instrument de guerre que l'on ait jamais connu, très supérieur en tout cas, comme mécanisme, à celui que la France, aveuglée par l'éclat factice d'une gloire militaire presque entièrement due à l'exceptionnelle qualité de ses soldats, conservait intact avec son organisme suranné. Cette incontestable prééminence matérielle, l'Allemagne la devait sans partage à son état-major et à celui qui en était l'âme, le guide et l'inspirateur.

Or, tandis que sous son impulsion s'accomplissait cette révolution progressive, lui s'occupait plus spécialement de préparer les opérations actives et de choisir leur théâtre. Il se souvenait des erreurs de 1866 et des difficultés qu'il avait eues à en corriger les suites. « C'est à peine, a-t-il dit, si, dans tout le cours d'une campagne, il est possible de réparer les conséquences d'une première réunion fautive. » Le plan qu'il a élaboré pendant l'hiver 1868-69, plan visant surtout la concentration des forces et leur mise en mouvement jusqu'à la bataille exclusivement, nous a été donné par l'ouvrage du grand état-major. Il convient de l'analyser très rapidement pour connaître la pensée directrice de cette stratégie large et prudente à la fois, qui procède de celle de Napoléon sans en être une adaptation servile, et constitue l'utilisation la plus remarquable qui ait été faite jusqu'à présent des moyens formidables fournis par le service obligatoire et personnel.

Après avoir montré, par des calculs inattaquables, l'indéniable supériorité numérique des forces allemandes au regard de l'armée française, Moltke commence son mémoire en proscrivant formellement la poursuite d'un objectif géographique. « On doit, dit-il, rechercher d'abord la principale armée ennemie, et l'attaquer là où on la rencontrera. » Il s'agit par suite d'effectuer une combinaison offensive des forces, et de faire converger toutes les masses disponibles vers le principal rassemblement de l'ennemi, pour l'accabler:

conception beaucoup plus nette déjà que celle de 1866, et qui va être poursuivie par des moyens également plus ingénieux. Une étude attentive du réseau ferré français avait fait admettre (et l'événement devait justifier cette hypothèse), que la totalité de nos forces débarquerait « à Metz et à Strasbourg, c'est-à-dire en deux groupes séparés par les Vosges, le plus fort en Lorraine, le plus faible en Alsace ». Dans l'esprit du général de Moltke, ce double débarquement devait être suivi d'une concentration, puis d'une irruption rapide dans la vallée du Mein, destinée à séparer les États du Sud de ceux du Nord. La supposition n'avait rien d'invraisemblable; elle aurait même pu se réaliser, sans l'affolement et le désordre qui marquèrent nos premiers mouvements. Elle fit choisir le Palatinat bavarois comme zone de la concentration allemande. « La réunion dans cette contrée de toutes les forces, dit le mémoire, *couvre le Rhin inférieur aussi bien que le Rhin supérieur*, et permet de passer à une offensive en pays ennemi, qui, prise en temps opportun, devancera probablement toute apparition des Français sur le territoire allemand. » Il n'est donc plus question ici de couverture directe, et le progrès sur 1866 est visible. Il s'affirme davantage encore par ce fait que, préoccupé de l'idée que les Français pourraient bien, dans le but de provoquer la neutralité des États du Sud, lancer immédiatement de Strasbourg vers le Mein une cinquantaine de mille hommes, Moltke va se borner à réunir une de ses armées dans la région Landau-Germersheim, avec mission *éventuelle* d'agir sur le flanc des forces françaises ainsi aventurées. Comme cette armée aura toujours, si le fait redouté ne se produit pas, la faculté d'opérer de concert avec les forces rassemblées du côté des frontières lorraines, elle ne sera point perdue pour l'opération d'ensemble, mais dores et déjà elle protège indirectement Bade et le Wurtemberg. C'est là de la statégie indiscutable.

L'Allemagne fractionne ses forces en trois groupes, ou trois armées; si elle ne s'inspirait pas en cela des souvenirs de 1812, elle aurait l'exemple plus récent de 1866, où l'articulation de ses masses lui a permis d'enserrer entre deux tenailles le bloc autrichien, « sorte de colosse aux mouvements lents et difficiles, incapable d'étreindre son adversaire

faute de bras[1] ». Ces armées se concentreront : la 1re autour de Wittlich, la 2e entre Neunkirchen et Hombourg, la 3e vers Landau. Le front général ne dépasse pas cent vingt kilomètres, et une réserve de soixante mille hommes environ est constituée en avant de Mayence. De telles mesures défient certainement la critique : il leur manque cependant un complément essentiel, à savoir une protection quelconque.

Confiant dans la perfection apportée par le grand état-major à la mobilisation et aux transports des troupes, Moltke a admis sans hésiter que la réunion des armées allemandes serait achevée avant la nôtre. Il supposait, il est vrai, que les troupes françaises se mobiliseraient, c'est-à-dire recevraient leurs réserves, leurs compléments et leurs approvisionnements de toutes sortes, *avant de quitter leurs garnisons respectives,* et ne seraient transportées qu'après sur leur zone de réunion. Mais, telle était sa confiance dans la supériorité de la préparation allemande, qu'il n'hésitait pas à opérer ses rassemblements dans le voisinage immédiat de la frontière française, sans les garantir le moins du monde contre l'irruption soudaine, au milieu d'eux, d'une simple avant-garde ennemie. « Dès le dixième jour, dit le mémoire, les premiers détachements peuvent débarquer non loin de la frontière française ; le treizième jour, l'*effectif combattant* de deux corps d'armée s'y trouvera réuni. Au dix-huitième jour, le chiffre de nos forces concentrées s'élèvera à trois cent mille hommes, et le vingtième jour enfin, cette masse sera pourvue de la presque totalité de ses voitures. » Ainsi, pendant dix jours, aucune garantie ; au bout de treize jours, une protection précaire, donnée par deux corps d'armée incomplets et sans colonnes de munitions ; jusqu'à la fin de l'opération, absence complète d'avant-gardes, c'est-à-dire manque absolu d'indépendance et de sécurité. La faute est manifeste, car une concentration aussi découverte ne pouvait réussir qu'en face d'un adversaire frappé d'immobilité. Celui à qui on avait affaire était bien, hélas ! réellement tel ; mais aucun indice ne permettait *a priori* de le croire, et Moltke lui-même ne le croyait pas.

A dire le vrai, la concentration allemande de 1870 ne se

1. Colonel Bonnal.

résumait pas, comme celle de 1866, en une simple réunion de forces militaires pour des opérations encore indéterminées. On n'attendait plus, cette fois, avant d'adopter soi-même un parti, que l'ennemi dévoilât ses intentions; on entendait nettement prendre l'offensive, et la prendre rapidement, c'est-à-dire dès le vingtième jour de la mobilisation. A cet égard, aucun doute n'est possible, car, bien que la *Relation officielle* de la guerre, rédigée par le grand état-major, n'ait pas cru devoir publier intégralement le mémoire de son chef (surtout en ce qui concerne le plan proprement dit d'opérations), du moins indique-t-elle très nettement son idée maîtresse : marcher par armée, en un dispositif échelonné, et chercher à « refouler les forces françaises au nord de leurs communications avec Paris ». La 1re armée devait former, à droite, échelon défensif. Au centre, la 2e, qui était la plus forte, avait la mission de s'attaquer au gros de l'adversaire et de le fixer devant elle, sur la Sarre moyenne, assez longtemps pour permettre à la 3e d'agir; celle-ci, immédiatement lancée au delà de la frontière alsacienne, rejetterait sur Strasbourg nos contingents d'Alsace, puis, se rabattant vers l'ouest, franchirait les Vosges et déborderait l'aile droite des forces de Lorraine. Et si, par hasard, cette dernière armée devenait indisponible par suite d'une irruption française contre les États du Sud, alors ce serait la réserve qui remplirait le rôle à elle tracé. Tel est le plan; il s'inspire visiblement de celui que Napoléon avait formé en 1812, au début de la campagne de Russie : il n'en a pas cependant l'art raffiné et peut-être excessif.

L'Empereur, en effet, habitué à briser tous les obstacles, n'avait pas eu la sagesse de mesurer ses conceptions à la valeur intellectuelle de ceux qui devaient les traduire. Donnant libre essor à son génie, il avait basé toute sa manœuvre sur l'intuition personnelle, presque idéale, qu'il se faisait du rôle dévolu aux avant-gardes stratégiques, et il avait imposé par suite à certains de ses lieutenants une mission délicate entre toutes, que seuls des hommes de guerre supérieurs eussent été capables de remplir. Pour attirer, comme il le voulait, les Russes sur Varsovie, en défendant successivement et sans faiblir la Narew et la Vistule, pour amener sous ses coups l'adversaire pieds et poings liés, il eût fallu, à la tête de l'aile

droite de la Grande Armée de 1812, un général plus éprouvé que le roi Jérôme, dont la juvénile ardeur ne compensait pas l'inexpérience. Cette aile droite, destinée par Napoléon à être à la fois l'appât qui attire et l'hameçon qui harponne, n'a su être ni l'un ni l'autre, et l'on s'explique que le prudent et pratique Moltke ait jugé dangereux de renouveler l'expérience. Il a craint évidemment d'exposer à un échec une notable partie des forces allemandes, en raison des conséquences morales à redouter, tant sur l'attitude des États du Sud que sur l'état d'esprit des contingents impressionnables fournis par le service à court terme. Ayant, comme tous les Allemands d'alors, une très haute idée de la valeur militaire de l'armée française, dont la bravoure et la vigueur avaient masqué, sous l'éclat de victoires retentissantes, la décadence professionnelle, il crut plus sage de restreindre le champ de ses combinaisons stratégiques, et, en visant moins haut que Napoléon, de se borner à aller chercher son ennemi, au lieu d'essayer de l'attirer. Et voilà pourquoi très probablement la 1re armée, qui, en raison de son stationnement du temps de paix[1], aurait pu et dû jouer le rôle d'avant-garde générale, vit sa mission réduite à celle d'un échelon défensif, destiné seulement à protéger contre une attaque assez invraisemblable l'aile droite de la 2e.

Si cependant les considérations précédentes expliquent les mesures adoptées par Moltke, elle ne les justifient pas complètement. Entre la constitution d'une avant-garde générale, telle que l'avait rêvée Napoléon en 1812, et une absence aussi complète de protection et de couverture, il existait un moyen terme, qui eût garanti la manœuvre, sans lui donner plus d'envergure que de raison. Moltke ne l'a pas deviné, ou bien il l'a dédaigné peut-être, et, de ce fait, tout son plan a failli manquer, comme on va le voir.

Le chef de l'état-major allemand n'était pas assez spéculatif pour former des projets sans faire entrer en ligne de compte les agissements possibles de son adversaire. Dans cet ordre d'idées, il avait calculé que les Français, du moins ceux

1. La 1re armée était, au début de la guerre, formée des 7e et 8e corps, dont les quartiers généraux sont respectivement Münster et Trèves.

qui s'étaient rassemblés autour de Metz, seraient peut-être prêts à marcher le dix-huitième jour de la mobilisation, et tenteraient alors de se jeter, au nombre de deux cent cinquante mille, sur l'armée du prince Frédéric-Charles (cent trente et un mille hommes), qui, vers Hombourg, se trouverait plus à portée de leurs coups. Il admettait même que celle-ci fût alors obligée de se replier sur la réserve (soixante-trois mille hommes), chargée de la recueillir vers « l'excellente position de Marnheim ». Mais alors, disait-il, « nous serons en mesure, à partir du vingtième jour, d'accepter là la bataille avec cent quatre-vingt-quatorze mille hommes, et il serait possible, *par une direction quelque peu heureuse*, de renforcer cette masse de toute la 3e armée, tandis que la 1re se porterait par la Nahe dans le flanc et les derrières de l'ennemi ». Voilà, certes, une combinaison qui étonne, de la part d'un esprit aussi pondéré et aussi peu illusioniste que le sien.

Tout d'abord, il se trompait sur la situation exacte de la 2e armée. Celle-ci n'avait encore, le dix-huitième jour, que deux corps complètement rassemblés à Hombourg, et ces corps, en cas d'attaque, eussent été certainement forcés de se replier, portant ainsi le désordre dans les transports inachevés de ceux qui les suivaient. Mais comment M. de Moltke, qui était un homme d'expérience, pouvait-il réellement supposer que, même déjà réunie, la 2e armée fût capable, et cela après un échec, de se replier en bon ordre à travers les défilés du Haardt, surtout si elle était poursuivie un peu sévèrement? Lui que les aléas d'une retraite méthodique à imposer à une simple avant-garde avaient impressionné au point de l'y faire renoncer, il ne doutait plus du succès de cette retraite, alors qu'il s'agissait d'une armée de plus de cent mille hommes, se repliant par des terrains difficiles devant un ennemi victorieux? Il y a là véritablement une contradiction singulière, et qui ne s'explique que par le désir de donner le change, au moyen d'arguments spécieux, sur l'imprudence manifeste qui a été commise en ne couvrant pas sérieusement un rassemblement effectué trop près de l'ennemi.

Mais voici qui est plus grave encore. Connaissant l'ardeur offensive des Français, ardeur souvent poussée jusqu'à la

témérité, Moltke en vient à admettre de leur part la possibilité d'un véritable coup de tête. « Il pourrait se faire, dit-il, que cédant à un instinct d'initiative rapide assez conforme à son caractère national, l'ennemi songeât à réunir rapidement à Metz une masse de cent cinquante mille hommes, formée de régiments sur le pied de paix, et la lançât telle quelle vers le Rhin. » Comment arrêter « cette armée improvisée », puisqu'on n'aurait à lui opposer aucune force de couverture, susceptible de gagner le temps indispensable à la mobilisation allemande? Et Moltke ne trouve au danger d'autre remède que de « limiter en temps utile le parcours de ses propres transports, c'est-à-dire de faire débarquer la masse de ses forces non plus dans le Palatinat, mais très en arrière, sur le Rhin même ». Que dire d'un pareil expédient? Sans doute, en agissant ainsi, le chef d'état-major compte bien empêcher les Français de dépasser le fleuve; il entend même reprendre bientôt contre eux l'offensive « avec des forces deux fois plus nombreuses ». Mais que devient dans tout ceci son plan primitif? Que reste-t-il du projet ferme qu'il caressait de porter dès le début la guerre en territoire ennemi? Rien absolument. La négligence d'une précaution unique, mais essentielle, va forcer les armées allemandes à abandonner une large bande du territoire national, et peut-être à la reconquérir ensuite par les armes. Était-ce vraiment la peine, pour ce piètre résultat, de préparer aussi minutieusement une campagne offensive, et de disposer de moyens aussi supérieurs?

Napoléon, quand il prenait un dispositif préparatoire à de grandes opérations, commençait par garantir ce dispositif contre tout péril, en se ménageant la possibilité assurée de déjouer les coups de main de l'adversaire; il ne passait aux mouvements offensifs que quand il se sentait complètement prêt. Ici, nous voyons Moltke tout préparer d'abord en vue de l'offensive, et ne se préoccuper qu'ensuite du danger que peuvent courir ses rassemblements initiaux. C'est l'envers de la logique, et une manière de faire qui mène presque fatalement, en cas d'aventure, à l'abandon forcé des projets que l'on avait formés.

Les craintes de M. de Moltke étaient vaines, on le sait. Il lui a suffi cependant de les concevoir pour bouleverser toute

sa manœuvre. Le 23 juillet, huitième jour de la mobilisation, il apprenait, à n'en pas douter, que les régiments français étaient bien réellement dirigés vers la frontière avant d'avoir reçu le moindre complément ni en homme ni en matériel. Ne pouvant attribuer logiquement une pareille imprudence qu'à l'intention manifeste de brusquer les choses, il prit peur, et ordonna incontinent d'appliquer certaine *variante* du plan de transport qui, en prévision de l'éventualité dont il vient d'être question, limitait les débarquements à la région du Rhin. Et c'est ainsi que, faute d'une couverture solide, la ligne de concentration allemande se trouva reculée de toute la largeur du Palatinat bavarois, nous laissant la libre disposition, non seulement de cent kilomètres de terrain, mais encore d'un laps de temps correspondant à la durée de la traversée de cette zone par l'ennemi. Pourquoi faut-il que, d'une pareille aubaine, le commandement français n'ait pas su profiter? Mais l'a-t-il soupçonnée seulement?...

Qu'on le suppose tant soit peu renseigné sur ce qui se passait dans le camp ennemi[1]; qu'il ait été animé de cette résolution, qui, à défaut de vues larges, suffit quelquefois pour dénouer une situation difficile, il pouvait, dès le 20 juillet, lancer sur Mayence le corps Canrobert, réuni au camp de Châlons, et la garde impériale, concentrée à Metz, tandis que de Strasbourg, le 7e corps se serait porté vers Landau et Germersheim[2]. Et alors, la réunion des forces allemandes dans le Palatinat devenait impossible.

Ce n'est point nous qui le disons, c'est un Allemand, le général de Hennecken. Les chemins de fer du Palatinat détruits, les ponts du Rhin brisés, Landau et Germersheim bombardés et conquis (ces deux places ne présentaient alors

1. Le seul renseignement qu'il possédât était que les Allemands faisaient de grands rassemblements entre Coblentz et Mayence (Dépêche du maréchal Bazaine, alors à Metz, le 20 juillet). — Pendant ce temps, grâce aux indiscrétions inconscientes de la presse française, un officier du grand état-major, le major Krause, pouvait, huit jours après la déclaration de guerre, établir dans tous ses détails, et avec une étonnante exactitude, *l'ordre de bataille* complet des différents corps de l'armée du Rhin.

2. Les transports stratégiques allemands ne commençaient que le 9e jour de la mobilisation (24 juillet). La 3e armée ne pouvait donc pas, le 20, être encore amenée sur sa zone de concentration, située, comme on l'a dit, entre Landau et Germersheim.

que des moyens de défense fort précaires), il fallait que les Allemands forçassent le passage du Rhin, entre Germersheim et Mayence, et essayassent de faire déboucher par la vallée de la Moselle, vers Trèves, des masses considérables, pour nous forcer à la retraite. L'armée française gagnait ainsi une vingtaine de jours pour le moins, sans compter le bénéfice moral du succès, et forçait peut-être les hésitations de l'Autriche et de l'Italie, qui attendaient pour se déclarer de voir où le vent tournerait. Telles eussent pu être les conséquences de la négligence apportée par M. de Moltke à couvrir ses rassemblements.

Car il n'y a pas à le contester : « un seul procédé existe, pour interdire à l'ennemi, dès le début des hostilités, la libre disposition de ses moyens d'action, c'est l'emploi d'une masse de couverture détachant elle-même un réseau très complet d'avant-postes le long de la frontière[1] ». Napoléon l'a prouvé. Clausewitz, le maître direct de Moltke, l'a écrit. « Le *Corps avancé*, dit-il, n'enraye pas l'action de l'ennemi, mais, comme un pendule, il en modère et en règle les mouvements, et permet ainsi de reconnaître leur mécanisme et leur portée. » Cela est si vrai, que la minuscule affaire de Sarrebrück, sorte d'improvisation théâtrale et sans conséquence où le commandement français s'est engagé, — il serait malaisé de dire pourquoi, — a causé, pendant vingt-quatre heures, de vives inquiétudes à l'état-major allemand, qui pouvait y voir le prélude d'une offensive brusque contre laquelle rien ne le garantissait. C'est si vrai encore que, bien que placé à Spicheren par hasard et sans but stratégique, le 2e corps français, amené par les circonstances à jouer le rôle de cette couverture qui nous manquait encore plus qu'aux Allemands, a pu, par sa seule bravoure, sauver d'un désastre certain nos forces de Lorraine étalées derrière lui.

On connaît les faits. On sait que le plan fondamental du général de Moltke consistait à diriger la 2e armée droit sur la Sarre moyenne, où il supposait avec assez de raison que le gros des forces françaises de Lorraine avait dû se rassembler; à attaquer ces forces, de manière à les immobiliser là.

1. Colonel Bonnal.

puis à les déborder par le sud au moyen de la 3e armée, venue d'Alsace à travers les Vosges. La bataille décisive, celle qui devait assurer le sort de la guerre, c'est sur la Sarre qu'il croyait la livrer. Tout son plan de campagne était basé sur cette conception unique qui, disons-le en passant, avait pour point de départ une idée préconçue, puisque rien ne forçait les Français, laissés libres de leurs actions, à jouer le rôle de plastron là même où on désirait qu'ils le jouassent. Or, comment les choses se sont-elles passées?

Les Français n'avaient pas profité du retard apporté au déploiement stratégique de l'ennemi par le débarquement de la 2e armée sur le Rhin. Eux-mêmes ne s'étaient pas concentrés, et s'étendaient en cordon sur un front de deux cent soixante-dix kilomètres. Ils laissaient ainsi toute latitude aux forces adverses qui, dès les premiers jours d'août, abordèrent la frontière. La 3e armée entra en Alsace; la 2e se dirigea sur Sarrebrück; la 1re marcha à la droite de la 2e, mais avec l'intention marquée, et contraire aux ordres du roi, de la devancer sur la frontière. Elle l'y devança en effet, malgré les efforts du prince Frédéric-Charles. Puis, voici que tout à coup, le 6 au matin, ses corps avancés, poussés jusqu'à Sarrebrück, s'aperçurent que des forces françaises occupaient les hauteurs de l'ouest, et exécutaient certains mouvements que l'on pouvait prendre pour des indices de retraite. Allait-on permettre à l'adversaire de s'évader ainsi? Ne fallait-il pas, d'autre part, assurer le débouché des ponts de la Sarre, laissés par nous intacts, aux troupes qui venaient en arrière, et, pour cela, gagner du terrain en avant d'eux? Ainsi jugèrent successivement les divers généraux allemands appelés à trancher la question; d'ailleurs, l'un d'entre eux avait attaqué et, par esprit de solidarité, il fallait bien le soutenir. La bataille s'engagea donc, contre le gré de M. de Moltke qui n'en voulait pas pour ce jour-là, en raison de l'éloignement de la 3e armée. Une division prussienne, puis deux, puis quatre, avec deux divisions de cavalerie, tombèrent sur le malheureux 2e corps, qui se défendit à la diable, sans savoir pourquoi ni comment, mais avec une incomparable énergie, et qui, par sentiment militaire uniquement, résista, tout seul, jusqu'à épuisement complet. Et quand le soir, accablé sous le

nombre, il abandonna le champ de bataille, les Allemands purent sans doute enregistrer une victoire, mais une victoire aussi stérile matériellement qu'elle avait été coûteuse. Nos forces de Lorraine, qu'ils auraient voulu exterminer d'un coup, leur avaient échappé, grâce à la couverture fortuite donnée par le 2e corps, et l'action décisive qu'ils cherchaient, ils ne devaient l'obtenir, au prix de pertes inouïes et des plus graves dangers, que douze jours plus tard, sous les murs mêmes de Metz.

IV

On peut voir, par ces exemples, quel est le point faible de la stratégie de Moltke, et combien le général allemand reste inférieur à son modèle, sous le rapport du concept. Son plan d'opérations est entaché de deux erreurs graves, que jamais Napoléon n'a commises, et ces erreurs ne constituent point des manquements théoriques à quelque abstraction doctrinale, mais bien des fautes capables de provoquer les dangers les plus sérieux et les plus immédiats. C'est, d'une part, le fait d'avoir voulu réunir la 2e armée dans une zone si rapprochée de la frontière qu'il devenait impossible de la protéger, et par suite de la faire manœuvrer autrement que dans la ligne droite; c'est, d'autre part, la non-constitution d'une forte masse, très riche en cavalerie, et destinée à amorcer l'adversaire, à repérer tout au moins ses rassemblements, à le suivre dans ses mouvements, à le contenir dans son offensive, à assurer, en un mot, le développement progressif et normal du plan général d'opérations, en rendant impossible l'éventualité de certaines aventures, telles que l'affaire de Spicheren. Ceci est, d'ailleurs, de la critique rétrospective, car, sans aucun doute, le fait ne se reproduira pas. La couverture qui a manqué aux Allemands, en 1870, ils se sont hâtés de la créer dès après la guerre, et tout fait supposer que, fidèles cette fois aux enseignements de Napoléon et à la doctrine de Clausewitz, ils la transformeraient, à la première

offensive, en avant-garde générale de leurs armées mobilisées. Mais ces considérations sortent du sujet.

Les réserves ci-dessus une fois faites, il convient maintenant d'imposer silence à nos légitimes rancunes pour constater la force de volonté, la rigueur de déduction, la puissance de réflexion de ce cerveau lumineux qui, le premier, a su actionner près de cinq cent mille hommes à la fois pour la recherche d'un but précis et défini; de ce chef d'armées prévoyant qui, grâce aux bienfaits d'une instruction militaire généralisée par lui, a pu réussir là où l'Empereur, en 1812, avait échoué. Sans doute, il a trouvé de puissants auxiliaires dans l'inqualifiable défaillance dont le commandement adverse a donné des preuves immédiates et décisives, et surtout dans la complicité morale de l'homme, plus félon encore qu'incapable, qui a sacrifié à de vagues ambitions et à de louches convoitises toutes les chances de revanche que les événements lui ont offertes. Il a eu la bonne fortune unique de rencontrer devant lui une armée privée de tout, déshabituée de la grande guerre, condamnée par une volonté supérieure à la défensive inerte et passive, une armée dont la tenue sur le champ de bataille a été admirable, mais dont la bravoure est restée stérile, parce qu'on n'a pas voulu l'exploiter. Peu de capitaines dans l'histoire ont eu la partie aussi belle, et pour l'évaluation équitable de la part qui, dans la victoire définitive, revient au mérite du vainqueur, c'est là un point qu'il ne faut pas oublier. Si cependant le succès doit être, en bonne justice, une récompense et une sorte de salaire, convenons que Moltke avait tout fait pour le mériter et l'obtenir.

Ce qui frappe le plus quand on étudie le développement des événements de 1870, du côté allemand, c'est la méthode avec laquelle le chef d'état-major prépare chaque mouvement de ses armées. Tout est rigoureusement calculé, toutes les éventualités sont envisagées; et il ne reste d'autre domaine au hasard que quelques rares probabilités échappant aux investigations humaines. Le jour où les inexcusables bavardages de la presse ont révélé à M. de Moltke la véritable direction prise par l'armée de Châlons, dont les Allemands ont perdu toute trace, on le voit hésiter quelque temps, tant la nouvelle lui paraît invraisemblable, et donner d'abord des

ordres sans conséquence : mais, à toute éventualité, il prépare, *pour lui seul*, des dispositions prévoyantes en vue de concentrer des forces sur un point central, d'où elles puissent agir rapidement. Quant à la conversion générale des deux armées, qui devait aboutir à la ruine de la nôtre, il attend pour la prescrire la levée de ses derniers doutes, et la certitude absolue « que, dans les conseils français, les exigences politiques l'ont emporté sur toute considération militaire ». Alors seulement, il lance des instructions formelles, et ordonne cette délicate opération, qui pouvait être si hasardeuse, sans la remarquable souplesse d'articulation dont étaient douées ces masses énormes, sans la fermeté de leurs généraux, sans l'habileté technique de leurs états-majors. Il y a là, tout à la fois, chez Moltke, une grande puissance de jugement, une rare vigueur de décision et une incontestable prudence.

Et cette prudence, cependant, n'exclut pas toujours l'audace, parce qu'elle est doublée d'une notion très exacte de la puissance des facteurs moraux et psychiques. Vers la fin de la guerre, quand la France épuisée ne peut plus jeter en face de l'envahisseur que des bandes affamées, déguenillées et sans espoir, Moltke cesse d'hésiter devant les solutions hardies. Comme tout homme de guerre, il sait que le nombre n'est une force qu'à la condition expresse de s'appuyer sur la cohésion, la discipline, l'organisation et la confiance réciproque des chefs et des soldats, et que, quand elle ne possède pas ces qualités essentielles, une armée, si nombreuse qu'elle soit, se transforme bien vite en cohue, dont il n'est que trop facile à un adversaire compact et résolu de faire sa proie. Aussi, voyant naître chez le roi Guillaume certaines inquiétudes, relativement aux conséquences de la marche aventureuse que Manteuffel veut exécuter sur les derrières de l'armée de l'Est, pour l'acculer à la Suisse, il lui dit : « Oui, certes, la tentative est audacieuse ; mais elle peut amener les plus grands résultats. Si Manteuffel subissait un échec, on ne devrait point le blâmer, car il faut bien risquer quelque chose pour obtenir des succès décisifs. » Moltke aurait-il tenu le même langage s'il se fût agi d'aller mordre les talons de l'armée du Rhin ? C'est au moins douteux.

Ainsi le calcul, le jugement, la réflexion et une hardiesse

mesurée qui n'excluait point les précautions, telles ont été les qualités dominantes de cet homme éminent, qui fut aussi un homme heureux. On ne saurait, sans exagération, dire qu'il s'est élevé jusqu'au génie. Ses combinaisons ne sont nullement irrésistibles, mais seulement raisonnables et congruentes. Il n'en est pas moins supérieur, surtout par l'exécution, à la plupart des grands capitaines, Napoléon excepté. Le premier, il a manié avec une habileté incontestable des masses considérables, qui ont marché, évolué et combattu sans heurts ni chocs. Son art, sans doute, n'est point créateur; mais il constitue l'adaptation la plus remarquable que l'on connaisse encore de la technique napoléonienne aux organes démesurés du militarisme moderne. D'ailleurs, pour actionner ainsi plusieurs armées, avec, comme objectif unique, la volonté de les amener ensemble au choc décisif, il est peut-être moins besoin de recourir à ces conceptions foudroyantes qui jaillissaient comme un éclair du cerveau des Condé, des Turenne ou des Bonaparte, et qui terrorisaient l'adversaire avant même qu'il eût été entamé. Elles ne s'accommoderaient plus de la lenteur inhérente aux évolutions tactiques des masses actuelles, non plus que de la division obligatoire du commandement supérieur. Mais il faut à l'esprit qui dirige une inflexible rigueur de déduction, une fermeté, une précision et une méthode qui ne s'acquièrent que par de longues réflexions et de puissantes études. Il faut à ceux qui exécutent une communauté de doctrine et de vues générales qui permette à chacun de s'assimiler la pensée directrice et d'agir, de près ou de loin, en intime communion avec elle, sans attendre, ce qui serait d'ailleurs impossible désormais, qu'on le guide constamment par la main. Peut-être, comme le prévoit von der Goltz, un jour viendra-t-il où quelque nouvel Alexandre, surgissant de l'inconnu, bousculera avec une poignée d'hommes éprouvés la tourbe incohérente des légions inexpérimentées: car qui sait ce que l'avenir réserve aux nations excédées de sacrifice, ou n'ayant plus le sang assez riche pour satisfaire sans trêve aux monstrueux appétits d'un Moloch toujours affamé? Jusque-là, du moins, il ne s'agira que d'étendre à l'extrême des procédés connus, et d'exploiter une voie déjà tracée, mais qui va chaque jour en s'élargissant. Le vainqueur

de demain ne sera probablement pas celui qui disposera du plus grand nombre, bien plutôt celui qui aura su se servir le mieux de l'instrument à la fois formidable et délicat que lui confie le pays. Pour longtemps encore, par conséquent, la conduite de la guerre exigera, à défaut de génie, surtout du jugement et du savoir. C'est pourquoi Moltke restera, en fait de stratégie, un maître qu'il faut étudier, suivre, et imiter généralement.

Sans doute, l'action de cet homme remarquable a été beaucoup moins directe dans la bataille, où il n'a jamais commandé en personne au même titre que Napoléon ou Frédéric. Dans tout le cours de sa longue vie militaire, il a assisté à trois grandes affaires seulement : Sadowa, Saint-Privat, Sedan, et encore plutôt en spectateur qu'en acteur. Chacune d'elles avait été bien réellement préparée par lui, combinée et machinée dans une suite de mouvements dont il était à la fois l'inspirateur et le régulateur; mais, une fois le premier coup de canon tiré, lui s'est effacé derrière les commandants d'armée, qui ont agi pour leur propre compte; en sorte qu'aucune de ces rencontres mémorables n'a été, comme celles du premier Empire, réglée par une seule et unique volonté. Il y a plus; dans cette journée sanglante et décisive du 18 août, où Moltke avait tracé l'esquisse d'une véritable bataille napoléonienne, la fougue inconsidérée de l'un des chefs d'armée a failli tout perdre, et le grand état-major qui, avec le roi, avait été témoin d'un échec grave et croyait à une défaite, n'a appris que plusieurs heures après le triomphe définitif. Il semblerait donc que les victoires allemandes n'aient été dues qu'à la fortune ou à l'infériorité numérique de l'adversaire. Rien cependant n'est moins exact. Le hasard n'est pour rien dans l'affaire, et l'infériorité numérique des Français ou des Autrichiens pour peu de chose, car elle était compensée suffisamment, du moins à Sadowa et à Saint-Privat, par d'incontestables avantages de terrain. Non : le succès a été dû uniquement à ceci, que, du côté allemand, on a su faire la guerre, tandis que, du côté opposé, on ne savait plus que se battre courageusement.

Et c'est ici précisément que se retrouve l'influence des études pratiques inspirées par Moltke, et répandues dans toute

l'armée au moyen du grand état-major. Elle s'est traduite par des idées d'offensive, d'alimentation progressive du combat, d'échelonnement et d'économie des forces, d'attaque en masse pour amener la décision, idées qui ont partout guidé les troupes allemandes. Qu'on ne s'arrête pas aux fautes de détail; tout le monde en commet. Mais il est incontestable que, lorsque deux armées se trouveront en présence, l'une agissant, manœuvrant, utilisant le terrain, les points d'appui et les couverts, possédant, en un mot, l'art d'exploiter ses moyens d'action au mieux des circonstances, l'autre, au contraire, demeurant immobile, comme figée au sol découvert, et résistant sur place, toute à la fois, sans mouvements ni riposte, la première viendra indubitablement à bout de la seconde, quelle que soit la bravoure de celle-ci. Ce sera une question de pertes, uniquement.

Voilà ce que le maréchal de Moltke avait appris à ses officiers pendant de longues années de paix. Et voilà comment, sans conceptions géniales, sans combinaisons tactiques transcendantes, il a pu triompher d'armées aguerries et redoutables, dont la dernière au moins se composait des plus admirables soldats du monde, mais qui ignoraient tout de leur métier, sauf la résignation dans la mort.

LÉONCE ROUSSET

LA RANÇON D'ÈVE[1]

XXI

Ce jour-là, il avait la maison entière pour lui tout seul. La boutique du grainetier était fermée, comme le dimanche; l'opticien et sa femme aveugle étaient allés passer les fêtes de Pâques à la campagne. Hilliard, assis dans sa chambre, avait laissé la porte ouverte afin d'être sûr d'entendre le coup de marteau en bas.

Il l'entendit, en effet, mais c'était un coup frappé timidement : s'il n'avait pas été aux écoutes, il ne l'aurait pas remarqué. Ève maniait le marteau d'une façon plus ferme et dans un rythme différent. Pressentant une déconvenue, il descendit rapidement et ouvrit la porte à Patty Ringrose, — seule.

Avec un sourire craintif, mais joyeux tout de même, les joues enflammées et les yeux brillants, elle lui tendit la main comme autrefois :

— Je savais que vous ne seriez pas content de me voir. Je suis si ennuyée! Je me disais que je ferais mieux de ne pas venir.

— Je suis au contraire très heureux de vous voir... mais où est Ève?

— C'est une vraie fatalité : elle a un terrible mal de tête! murmura la jeune fille, haletante. Elle ne peut pas venir et

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 avril et 1er mai.

je voulais rester avec elle. Je lui assurais que ma présence ne ferait que vous ennuyer.

— C'est fâcheux, sans doute ; mais, malgré tout, je suis content, très content que vous soyez venue.

Hilliard dissimula son désappointement et ses soupçons.

— Vous allez voir ici une assez drôle de bicoque. Je suis seul au logis aujourd'hui. Quand vous vous serez un peu reposée, nous pourrons aller nous promener dans la ville.

— Oui. Ève m'a dit que vous seriez assez aimable pour me faire voir toute sorte de choses. Je ne suis pas fatiguée. J'aime mieux ne pas entrer si...

— Oh ! il n'y a pas de mal à ce que vous voyiez quelle espèce d'ajoupa je me suis aménagée.

Il lui montra le chemin. Quand elle arriva en haut, Patty était de nouveau hors d'haleine, à cause de l'émotion plutôt que du mouvement. Elle poussa des exclamations sans fin à la vue du salon : comme c'était gentil ! Et quel délicieux parfum répandaient les fleurs ! Avait-il toujours ainsi des fleurs plein la chambre ? Quel fauteuil confortable ! Sans doute, Ève s'asseyait toujours dans ce fauteuil ?

Tout à coup son caquet s'arrêta net, et elle leva les yeux vers Hilliard qui se tenait debout devant elle. Il ne remarquait en Patty aucun changement, si ce n'est qu'elle était mieux mise qu'autrefois. Elle ne semblait pas plus âgée d'un seul jour : sa voix avait conservé exactement les mêmes intonations. D'ailleurs il ne s'était guère écoulé plus de six mois depuis leur voyage à Paris ; mais l'hiver avait paru interminable à Hilliard et il s'attendait à trouver Miss Ringrose tout autre qu'elle n'était à l'automne.

— Quand cette migraine a-t-elle commencé ? demanda-t-il, s'efforçant de paraître n'attacher à la chose qu'une importance médiocre.

— Elle l'avait un peu hier quand elle est venue à ma rencontre à la gare. Elle ne me paraissait pas avoir bonne mine du tout !

— Voilà qui me surprend : elle avait une mine excellente quand je l'ai vue la dernière fois... Avez-vous eu quelque peine à trouver votre chemin jusqu'ici ?

— Pas la moindre. Je suis montée dans le tramway à l'endroit qu'Ève m'avait indiqué. Mais je suis si ennuyée !... Et

par un si beau temps !... Vous n'avez pas souvent du beau temps ici, n'est-ce pas monsieur Hilliard ?

— Un jour par-ci par-là... Donc, vous avez vu Dudley, à la fin ! Qu'en dites-vous ?

— Oh ! ça me plaît... enfin ça ne me ferait rien d'y rester un petit peu de temps ; mais, pour sûr, j'aime mieux Birmingham.

— C'est presque aussi beau que Paris, n'est-ce pas ?

— Vous ne dites pas ça sérieusement, monsieur Hilliard ? Mais j'ai vu seulement quelques rues, et presque toutes les boutiques sont fermées aujourd'hui... C'est malheureux qu'Ève soit obligée de demeurer si loin, quoique, après tout, ce ne soit pas au bout du monde... Et je suppose que vous vous voyez souvent ?

Hilliard s'assit, croisa les jambes et prit son genou dans sa main. La jeune fille semblait attendre une réponse à ses dernières paroles : mais il resta muet, les yeux fixés à terre.

— S'il fait beau demain, — continua Patty après lui avoir jeté un regard furtif, — ne viendrez-vous pas à Dudley ?

— J'irai, oui... Vous a-t-elle chargée d'une commission quelconque ?

— Non... rien de particulier...

Patty parut confuse, arrangea les plis de sa robe et toussa légèrement.

— Mais, s'il pleut... ce qui est probable... il n'est pas nécessaire que j'y aille.

— Non, c'est aussi ce qu'elle a dit.

— Ou si la migraine la fait encore souffrir...

— Espérons que ça ira mieux. Mais... en tout cas, elle sera remise lundi et pourra venir avec moi à Birmingham quand je m'en irai. Je dois être chez nous lundi soir.

— Ne croyez-vous pas qu'Ève préférerait vous avoir à elle seule ? — demanda négligemment Hilliard. — Vous êtes ici pour si peu de temps !

Patty protesta avec énergie.

— Je ne crois pas cela du tout. Il est bien entendu que vous viendrez demain matin, s'il fait beau, et j'espère qu'il fera beau ! Ce serait terrible de rester entre les quatre murs toute la sainte journée... Comme c'est drôle qu'elle ne puisse vous recevoir chez elle là-bas !... S'il pleut, que faire ? Si nous venions ? Je suis sûre que ça vaudrait mieux pour Ève. Elle

paraît si affaissée, si abattue!... juste comme elle était quelquefois à Londres.

— C'est la première nouvelle que j'en ai, — fit son interlocuteur d'un ton grave.

— Elle ne vous l'a pas dit? Alors je suis fâchée d'en avoir parlé. Vous ne lui répéterez pas...

— Attendez donc! Vous a-t-elle dit qu'elle était souvent abattue?

Patty balbutia, arrangeant sa robe avec des mouvements de plus en plus fébriles.

— Il est préférable que je le sache, ajouta Hilliard. elle m'a caché son véritable état, et c'est ce qui m'inquiète. Depuis plusieurs semaines, je la croyais en parfaite santé.

— Mais elle m'a assuré le contraire. elle m'a dit...

— Que vous a-t-elle dit?

— Peut-être est-ce l'endroit qui ne lui vaut rien. Je ne crois pas que l'air de Dudley soit très, très sain...

— Assurément les médecins n'y envoient pas de convalescents. Mais le mal dont elle souffre doit avoir une autre cause. Vous avez dû en faire la remarque : est-elle... répondez franchement... est-elle comme quand, autrefois, elle vous donnait des inquiétudes?...

Ses yeux rencontrèrent ceux de la jeune fille et ils y lurent une vive alarme.

— Je n'ai pas dit... je ne crois pas... bégaya-t-elle.

— Voyons... ce n'est pas sans une raison sérieuse que je vous le demande. Est-ce cela, oui ou non?

— Vous me faites peur, monsieur Hilliard! Je voudrais tant n'avoir rien dit!... Elle n'est pas bien portante, voilà tout. Comment pouvez-vous penser?... Tout cela est loin, loin... et plus jamais... Non, sûrement, après tout ce que vous avez fait pour elle...

Hilliard frappa du pied avec violence et laissa échapper un juron énergique.

— La reconnaissance, cria-t-il, toujours cette reconnaissance!...

— Pour sûr! insista Patty. Elle dit que... même si elle le voulait... elle ne pourrait jamais rompre avec vous et, du reste, elle ne le voudrait à aucun prix.

— Ah! voilà ce qu'elle dit? murmura-t-il. — Puis, brusquement, se tournant vers Patty : — Inutile de parler de tout cela. Vous êtes ici pour passer agréablement vos vacances et non pour que les gens vous assomment avec leurs soucis et leurs misères. Le soleil s'efforce de briller à travers les nuages. Allons voir la ville et puis, eh bien! oui, je vous accompagnerai jusqu'à Dudley, pour savoir si Ève se trouve mieux. Vous pourrez la voir et venir me dire ce qu'il en est.

— Monsieur Hilliard, je suis sûre que vous vous chagrinez sans aucun motif... aucun!

— Je le sais. Ce sont des bêtises. Venez, et faisons gai visage à ce clair soleil!

Ils passèrent deux ou trois heures ensemble. Hilliard s'acquitta consciencieusement de ses devoirs de cicérone, et miss Ringrose, après de vains efforts pour demeurer grave et rêveuse, donna cours à sa bonne humeur ordinaire. Hilliard n'avait jamais eu une notion bien précise des limites de l'intelligence de Patty; il ne pouvait la prendre au sérieux, et cependant il se serait reproché de la traiter absolument comme une enfant ou une imbécile. Aujourd'hui, ses poignantes préoccupations et la peine qu'il se donnait pour être facétieux firent qu'il parla presque constamment sur un ton ironique. Sa manière d'être, toute nouvelle, imposait à sa compagne, mais n'était pas sans l'embarrasser un peu.

Quand ils arrivèrent au centre de la ville :

— Ceci, dit Hilliard, est l'Acropole de Birmingham. Voici les somptueux édifices qui font notre orgueil. Ils représentent le triomphe de la démocratie... et de l'argent. Devant vous, vous apercevez l'Hôtel de Ville. Ici, à gauche, est l'Institut du Midland, où l'on fait quantité de conférences, et la grande bibliothèque publique, où l'on peut, à son choix, lire ou dormir. Autrefois j'ai fait l'un et l'autre... Derrière, vous entrevoyez d'ici la fontaine élevée à la gloire de Joseph Chamberlain... Avez-vous jamais entendu parler de lui? Peu importe. Plus loin, encore dans la même direction, est le Collège Mason, où l'on enseigne aux jeunes gens les matières les plus variées, y compris l'art d'être mécontent de son sort. Ici, à droite, vous avez le Palais du Conseil, — superbe, n'est-ce pas?... Nous le faisons admirer à nos petits enfants et

leur disons que si, un jour, ils gagnent beaucoup d'argent, ils pourront aller et venir dans cette grande bâtisse comme si elle était à eux... Derrière, vous voyez le musée de peinture. La peinture est le cadet de nos soucis : au fond, nous n'aimons que les roues qui tournent et les cheminées qui fument. Mais n'allez pas le dire, au moins !

— Que de choses vous m'avez apprises ! — s'écria naïvement la jeune fille, quand à la fin ils reprirent le chemin de la gare. — Toujours je me souviendrai de Birmingham... Vous l'aimez beaucoup plus que Londres, n'est-ce pas ?

— Moi ? j'en suis fier !

Hilliard éprouvait une grande lassitude. Il se repentit d'avoir proposé ce voyage à Dudley, aller et retour, mais sa compagne ne s'en douta pas.

— Je suis sûre qu'Ève voudra vous voir et que nous ferons ensemble un bout de promenade, — dit-elle en manière de consolation. — Elle trouvera que c'est gentil à vous d'être venu.

A la gare de Dudley, il y avait beaucoup de monde ; Patty demanda à son compagnon la permission de prendre son bras, tandis qu'ils se dirigeaient vers la sortie. Comme ils franchissaient le seuil de la gare, Hilliard s'entendit appeler d'un ton familier ; il se retourna et aperçut Narramore.

— Mille excuses, dit son ami en s'approchant ; je n'avais pas remarqué... je te croyais seul, sinon je n'aurais pas crié. Seras-tu chez toi demain dans l'après midi ?

— S'il pleut, oui.

— Il pleuvra sûrement. Je passerai chez toi vers quatre heures.

Après un coup d'œil jeté sur Miss Ringrose, il ôta son chapeau et s'éloigna.

XXII

Hilliard était encore tout étourdi de cette rencontre inattendue et ennuyé d'avoir été vu avec Patty ; regrettant aussi d'avoir fixé un rendez-vous qui pourrait être un obstacle à la visite des jeunes filles, il poursuivait sa route en silence.

— Ainsi, vraiment, nous ne vous verrons pas demain, s'il pleut ? demanda Patty.

— Cela vaudra mieux ainsi. Ève aura peur de se mettre en route : elle prend froid si facilement.

— Mais il peut faire beau, comme aujourd'hui. J'espère...

Elle s'interrompit pour s'écrier :

— Mais n'est-ce pas Ève qui est là devant nous?

C'était Ève en effet qui, venant de la gare, marchait lentement et n'avait sur eux qu'une légère avance. Ils hâtèrent le pas, et Patty saisit son amie par le bras. Ève, comme réveillée en sursaut, la regarda, blême et les yeux égarés.

— Je t'ai fait peur? M. Hilliard est venu avec moi pour savoir comment tu allais. Et la tête, comment est-elle?

— Je reviens de la gare... j'avais une course à faire, dit Ève, regardant Hilliard avec une expression qu'il trouva étrange. Il faisait si beau cette après-midi!

— Nous avons eu un temps splendide! s'écria Patty. M. Hilliard m'a tout montré.

— Tant mieux! Si j'avais été avec vous, j'aurais gâté la partie : rien de pire que de se promener avec la migraine; et puis je n'ai jamais pu aimer Birmingham.

Ève parlait d'une façon saccadée, en regardant toujours Hilliard qui marchait les yeux baissés.

— Toute la journée vous avez été seule? demanda-t-il en allant se placer à sa gauche.

— Mon Dieu, oui!... je ne compte pas les gens de la maison, répondit-elle aussitôt.

— J'ai rencontré Narramore allant à la gare. Vous devez l'avoir croisé... Je me demande ce qui a pu l'amener ici aujourd'hui.

Ève parut ne prêter aucune attention à cette remarque, et, prenant le bras de Patty, elle se mit à rire et dit :

— N'est-ce pas tout à fait comme à Paris... ainsi, tous les trois? Tu devrais venir demeurer ici, Patty. Tu pourrais trouver une place à Birmingham... pourquoi pas? M. Hilliard louerait un piano, et tu lui ferais un peu de musique. Moi, je suis trop vieille pour apprendre.

— Je suis sûre que mon tapotage ne lui plairait pas du tout.

— Non? Il aime tant la musique!

Hilliard s'arrêta.

— Je crois que je n'irai pas plus loin, dit-il d'un air dis-

trait. Vous êtes tout à fait remise, Ève, et c'est là ce que je désirais savoir.

— Demain, que faisons-nous? demanda Ève.

Le soleil s'était couché ; à l'ouest s'élevait un gros nuage menaçant; avant de répondre, Hilliard jeta un regard dans cette direction.

— Ne comptez pas sur moi : Patty et vous passerez gaiement la journée ensemble. Oui, cela vaut mieux ainsi. Narramore, justement, m'a dit tout à l'heure qu'il viendrait chez moi dans l'après-midi... Mais je compte sur vous lundi. A quelle heure le train de Patty part-il de New Street?

Ève resta muette, les yeux fixés sur son interlocuteur, comme si elle n'avait pas compris le sens de ses paroles. Patty répondit pour elle.

— Alors vous pourrez venir chez moi, reprit-il, ou bien j'irai au devant de vous à la gare.

Il était visible que cette proposition plaisait fort à Patty; elle leva les yeux vers sa compagne.

— Nous serons chez vous de bonne heure dans l'après-midi, — dit Ève comme si elle sortait d'un rêve. — Oui, nous irons, quelque temps qu'il fasse.

Le jeune homme leur donna la main, salua et s'éloigna sans rien ajouter. Il pensait pouvoir rejoindre Narramore à la gare, et, dans cet espoir, il pressa le pas; mais Narramore avait pris sans doute le *London and North Western* qui venait de partir, car il le chercha vainement partout. Après avoir attendu environ une heure, il s'en retourna par le *Great Western* : il avait pour compagnons une demi-douzaine de gaillards qui puaient la bière et l'alcool et chantaient indifféremment des hymnes et des refrains grivois.

Il était en proie à de cruels soupçons, il se sentait triste à mourir.

Évidemment la migraine d'Ève était un pur prétexte pour se dispenser d'accompagner Patty. Elle avait voulu être seule, et — ceci n'était pas moins clair — elle désirait qu'une familiarité plus étroite s'établît entre lui et la jeune fille. Quel fol espoir la faisait agir? S'imaginait-elle bonnement qu'il allait s'amouracher de Patty Ringrose? Cela prouvait, en tout cas, combien vif était son désir de rompre ses engagements envers lui.

L'innocente Patty (était-elle si innocente que cela?) semblait ne pas soupçonner les manœuvres de son amie. Cependant Ève avait dû lui dire plus d'une fois qu'elle était lasse de cette liaison imposée, pour ainsi dire. Cette maudite « reconnaissance » qui tournait à la scie!... Non, on n'achète pas l'amour d'une femme! La vraie ligne de conduite, droite et généreuse, il ne l'avait pas suivie. Il aurait fallu tirer Ève du danger manifeste qu'elle courait, et ne rien demander en retour. S'il avait pu tenir ses passions en bride, une amitié, la plus rare, mais la plus exquise des relations entre homme et femme, une amitié vraie aurait pu se former entre Ève et lui. Elle, à coup sûr, n'avait jamais eu pour lui que de la sympathie; ses sens n'avaient jamais répondu à l'appel de l'amour. Tous les incidents du soir où ils avaient dîné ensemble au restaurant d'Holborn lui revinrent en mémoire. S'il s'était arrêté là! Les aveux qui lui échappèrent alors n'avaient aucune importance, car il reconnaissait sans amertume que le feu du désir n'existait que dans son propre cœur, et Ève, qui, en fin de compte, était femme, ne pouvait trouver mauvais qu'on l'aimât, alors même que cet amour la laissait insensible. Sa faute avait été de tirer avantage — avantage assez vil peut-être — des événements étranges qui suivirent. S'il avait refoulé ses sentiments jusque-là, combien plus de raisons avait-il de le faire quand la jeune fille s'était mise à sa merci et quand demander son amour n'était plus que le dénoûment fatal, banal, vulgaire, de l'aventure. Elle parlait sans cesse de « reconnaissance ». Eh! sans doute! Quel autre sentiment pouvait désormais la contraindre à tenir sa promesse?

Quelque chose s'était passé aujourd'hui; il en avait la désespérante certitude. Elle avait vu l'homme de Londres. Elle l'attendait et s'était arrangée de façon à s'assurer un jour de liberté. Peut-être n'avait-elle pas d'autre motif en invitant Patty.

Que Patty fût entrée dans la combinaison, il ne pouvait le croire. Non, elle n'était qu'un instrument entre les mains de son amie. Ève nourrissait l'espoir que Patty prendrait sa place. Bonne fille, un peu bornée, elle ne ferait assurément aucune objection; mais il n'était pas probable qu'elle prévît la chose, qu'elle y prêtât les mains.

A Snow Hill il lui en coûta de se lever et de des-

cendre. Sans force et sans énergie, il n'avait d'autre désir que de demeurer immobile et de se laisser emporter paresseusement au cours de son rêve.

Il se dirigea du côté de l'église Saint-Philippe, qui se trouve au milieu d'un vaste cimetière enclos d'une grille et traversé de chemins pavés. L'endroit était morne ; l'église s'élevait noire sur le ciel gris, et tout alentour les bâtisses élevées des maisons de commerce étaient sombres et silencieuses. Un pas d'homme résonnait devant lui et une forme devenait visible dans l'allée étroite, entre les hautes tiges de fer. Hilliard aurait passé sans plus ample examen, mais l'homme lui barra la route.

— Tiens ! vous voilà encore, vous !

Il leva les yeux et reconnut Dengate.

— Donc, nous voilà revenu ?

— Revenu, d'où ? dit Hilliard. Êtes-vous au courant de ce que je fais ?

— Oui, quand je prends la peine de m'en informer. Donc vous n'êtes pas encore à tous les diables ? Je vous avais donné six mois. J'ai lu attentivement les rapports de police dans les journaux de Londres.

Dans un accès de rage folle, Hilliard serra le poing et s'élança sur son adversaire. Mais le coup était mal dirigé, Dengate le para aisément.

— Halte-là ! Vous êtes ivre, encore une fois !... Pas de bêtises, mon garçon, ou je vous fais coffrer jusqu'à lundi matin... C'est gentil à vous de m'offrir le plaisir que je désirais ; décidément, vous voulez en goûter, hein ?

Un second coup fut remboursé de façon magistrale ; Hilliard chancela et tomba contre la grille. Avant qu'il eût le temps de se remettre, Dengate dont le chapeau haute forme avait roulé à leurs pieds, lui avait saisi les bras.

— Quelqu'un vient ; c'est dommage. J'aurais eu du plaisir à vous rosser avant de vous faire mettre dedans. Mais un homme dans ma position n'aime pas à se commettre dans une rixe avec un voyou. Ça ferait mauvais effet à Liverpool... Tranquille, n'est-ce pas ?

Un homme et une femme s'approchaient et, un moment, les regardèrent avec curiosité. Hilliard, stupéfait de sa con-

duite insensée, obéit, passif, la tête basse, et resta immobile.

— J'ai deux mots à vous dire, — reprit Dengate quand il eut ramassé son chapeau. — Pouvez-vous marcher droit? Je n'avais pas remarqué d'abord que vous étiez ivre. Venez par ici.

Pour échapper aux regards des passants, Hilliard le suivit.

— J'ai toujours regretté de ne pas vous avoir donné une bonne volée, le soir, dans le train, vous savez? Ça vous aurait fait du bien; ça vous aurait remis dans votre assiette... Je vous ai touché, hein?

— Vous m'avez meurtri la lèvre, voilà tout. Et je l'ai mérité pour avoir eu la bêtise de m'emballer ainsi.

— Vous parlez plus convenablement que je ne l'aurais cru. Qu'avez-vous fait, à Londres?

— Comment savez-vous que j'ai été à Londres?

— Ça m'a paru certain quand j'ai su que vous aviez quitté votre place de Dudley.

— Qui vous a dit que je l'avais quittée?

— Et qu'importe?

— Je voudrais le savoir, — dit Hilliard dont la colère était tombée et qui avait repris tout son sang-froid. — Et je voudrais savoir aussi qui a pu vous dire que j'avais l'habitude de m'enivrer.

— Etes-vous ivre à présent, oui ou non?

— Non, pas de la façon que vous l'entendez. Connaissez-vous quelqu'un appelé Narramore?

— Jamais entendu ce nom-là.

Hilliard rougit de l'ignoble soupçon qui lui était venu. Il garda le silence.

— Il n'y a pas de raison pour que je vous cache l'affaire, ajouta Dengate: ça m'a été dit par un de vos amis de Dudley que j'ai rencontré quand je prenais des renseignements sur vous; un nommé Mullen.

C'était un commis de l'usine, avec qui Hilliard avait eu des rapports de simple camaraderie.

— Oh! celui-là..., murmura-t-il avec indifférence. Je suis content de savoir que ce n'est que lui. Et pourquoi avez-vous pris des renseignements sur mon compte?

— Je vous l'ai dit: si le rapport avait été bon, j'aurais fait mieux que de vous remettre l'argent. Cependant, j'ai

voulu vous donner une chance. Dans le train, vous savez?... si alors vous vous étiez montré convenable..., mais c'est inutile de parler de ça maintenant. Pour la seconde fois, vous m'avez montré quel mauvais sujet fieffé vous êtes. C'est drôle, pourtant : vous ne tenez pas ça de votre père. A Liverpool, j'aurais pu vous mettre en main quelque chose de bon. A cette heure, j'aimerais mieux vous voir la corde au cou... Et l'argent, il n'en reste plus gros?

— Tout bu, jusqu'au dernier centime.

— Et que faites-vous?

— Je marche à côté d'un homme qui me rendrait service en me débarrassant de sa présence.

— C'est bon. Quand vous roulerez dans le ruisseau et que personne ne voudra vous tendre la main, donnez-moi de vos nouvelles. Voici mon adresse.

Après un signe de tête, Dengate poursuivit son chemin. Hilliard le vit lisser son chapeau de soie tandis qu'il s'éloignait. Alors, sans même regarder la carte, il la jeta.

Le lendemain matin, le temps était froid et humide. Il resta au lit jusqu'à onze heures : c'est alors que la femme de ménage venait faire la chambre. A midi, il sortit et alla déjeuner au premier endroit où on servait à manger le dimanche, puis il se promena une heure par les rues sous son parapluie. L'exercice lui fit du bien : de retour au logis, il fut capable de rester assis au coin du feu à regarder les gravures de son in-folio des cathédrales françaises. C'était là, du moins, une épave sauvée du naufrage, et dans l'avenir elle pourrait encore lui procurer quelque satisfaction.

Il espérait que Narramore tiendrait sa promesse, et il ne se trompait pas. A la brune, son ami frappa et entra sans plus de cérémonies.

— La femme aveugle était en bas, dit-il; elle regardait si quelqu'un venait.

— Ce n'est pas aussi absurde que ça en a l'air. Elle aperçoit les gens... avec ses oreilles. Elle distingue un bruit de pas avant que personne l'entende... Que faisais-tu hier à Dudley?

Narramore tira sa pipe de son étui et la considéra avec complaisance.

— Ça se culotte bien, n'est-ce pas?... Tu n'as pas de

plaisir à culotter une pipe? Moi, toutes ces petites choses m'amusent, c'est inouï! Les paresseux sont comme ça : et, après tout, il n'y a encore qu'eux pour jouir de la vie. A propos, que faisais-tu, toi, à Dudley ?

— Je reconduisais une jeune fille.

— Et une bien gentille, même. Vieille connaissance, hé?

— Une personne que j'ai connue à Londres. Oh! rien... rien du tout de ce que tu supposes.

— Bon! bon! je sais que tu ne parles pas de ces choses-là. Ce n'est pas mon habitude non plus de m'étendre là-dessus. Mais, il n'y a pas longtemps, je t'ai à moitié promis de te conter ce qu'il y avait sous roche, si ça aboutissait. Et ça paraît en train d'aboutir... Pense donc! Birching est venu chez moi et m'a demandé pourquoi on ne me voyait plus. Je me demande si c'est mademoiselle sa sœur qui l'a envoyé?

— Tu étais allé assez loin, sans doute ?

— Oh! je me suis retiré à temps. Et puis toutes ces idées-là, c'est de l'histoire ancienne. Il devrait être entendu que les jeunes filles à marier n'ont rien en elles de particulièrement sacro-saint, qu'elles sont avec les hommes sur un pied d'égalité. Le temps est passé où un lourdaud de frère venait demander à un amoureux quelles étaient ses « intentions ». En général, ce sont les jeunes filles qui ont des intentions. L'homme ne fait que reconnaître le terrain, avec un désir d'être aimable sans se rendre ridicule. Tout le désavantage est de notre côté. Une jeune fille qui n'est pas sotte sait bientôt à qui elle a affaire; mais il est diablement difficile de savoir ce qu'elles sont, elles, — à moins de se compromettre sans remède... Tu ne fumes pas? J'ai quelque chose à te conter, et je ne peux pas parler à un homme qui ne fume pas, quand ma pipe est allumée. Fume une pipe!

Hilliard obéit et, pendant quelques instants, ils lancèrent des bouffées en silence, tandis que l'obscurité se faisait autour d'eux.

— Il y a de ça quatre mois, reprit Narramore. Un jour, au bureau, on me dit qu'une dame désirait me parler. Par hasard, j'étais seul, et je répondis de faire entrer. Je ne me doutais pas qui cela pouvait être et je fus surpris de voir une assez jolie fille, — pas à proprement parler une dame, — grande, beaux yeux noirs profonds... Tu dis?

— Rien.

— Un accès de goutte?

— Continue.

Narramore, étonné, regarda longuement son ami, dont la voix lui semblait étrange.

— Elle s'assit et me dit qu'elle cherchait de l'ouvrage... Elle désirait une place de teneuse de livres ou quelque chose d'approchant : ne pouvais-je l'aider ? Je lui demandai pourquoi elle s'adressait à moi. Il paraît qu'elle avait entendu parler de moi par une personne employée dans la maison. C'était flatteur et je me montrai flatté. Je demandai son nom et elle me dit qu'elle s'appelait Miss Madeley.

Un coup de vent chassa la pluie contre les vitres. Narramore se tut, les yeux fixés sur le feu, et sourit, absorbé dans ses pensées.

XXIII

— Tu devines le reste ?

— Raconte tout en détail, murmura Hilliard.

— Pourquoi ce ton sévère ? Crois-tu que je vais te débiter des gaudrioles capables de blesser ton sens moral ? Je ne te savais pas si collet monté !

— Est-ce que, par hasard...

Hilliard s'était redressé. La voix, devenue rauque et tremblante, lui manqua tout à coup. L'autre le toisa, à la fois surpris et mécontent :

— Quelle mouche te pique? Même en supposant... mais es-tu un juge, un censeur? De quel droit ?... Voilà bien l'emballement le plus comique que j'aie vu depuis longtemps. J'allais te dire que j'avais pris la résolution d'épouser cette jeune fille.

— Je vois... c'est bien...

— Mais, réellement, dit Narramore, voudrais-tu me faire croire que... autre chose... aurait excité chez toi une vertueuse indignation ?

Hilliard éclata d'un rire sauvage. Sa pipe tomba à terre et se brisa. Alors l'éclat de rire discordant se changea en un furieux juron.

— C'était donc une plaisanterie? demanda Narramore.

— Ta bêtise monstre indique bien ton état d'esprit. Voilà ce que c'est que d'avoir affaire aux femmes ! Tous les amoureux deviennent stupides.

— Je crains bien qu'il n'y ait du vrai dans ce que tu dis là, vieux! En ces derniers temps, j'ai remarqué chez moi des symptômes étranges... une tendance à tout prendre au sérieux, parfois même une activité physique inquiétante.

— Continue ton histoire tragique. La jeune fille te demanda de lui trouver une place...

— Je promis d'y penser, mais je n'entendis parler de rien qui pût convenir. Elle m'avait laissé son adresse, et, au bout d'un certain temps, je lui écrivis un mot, simplement pour dire que je ne l'avais pas oubliée. Je reçus une réponse sur un papier bordé de noir. Miss Madeley m'annonçait que son père venait de mourir et qu'elle avait trouvé de l'emploi à Dudley; elle me remerciait de la peine que j'avais prise, et ainsi de suite. La lettre n'était pas mal écrite. Quelques jours plus tard, j'écrivis de nouveau. Pas de réponse... je n'en attendais aucune, du reste. Au bout de quinze jours, j'écrivis encore. Significatif, hein? Écrire n'a jamais été mon fort, comme tu sais. Mais depuis quelque temps, ce que j'ai écrit... c'est fabuleux! Enfin, je demandai un rendez-vous. J'allai tout exprès à Dudley, et je vis miss Madeley au Castle Hill. Elle m'avait plu à première vue, elle me plut encore davantage alors. Je l'amenai doucement, paternellement, à me raconter toute son histoire.

— T'a-t-elle dit la vérité?

— Pourquoi supposes tu le contraire? — demanda Narramore avec une certaine chaleur. — Il faut à présent considérer cette affaire sous un autre jour, Hilliard. Plaisanter, c'est bien : encore ne faut-il pas que ça dure trop longtemps. Je sais ce que tu penses : tu penses qu'à la fin j'ai réussi à faire une bêtise.

— Le début était de mauvais augure.

— Le début de nos relations? Oui, cela t'a frappé. Mais, si elle est venue ainsi me trouver, c'est que, depuis des semaines, des mois entiers...

— Qui lui avait parlé de toi?

— Oh! une de nos employées, sans doute. Je ne le lui ai pas demandé... je n'y ai plus jamais pensé.

— Et son histoire ?

— Rien de dramatique, heureusement. Elle avait eu une place à Londres, autrefois : un an ou deux là-bas... La famille « pauvre, mais honnête », c'est dans l'ordre. Le père était, de son vivant, contremaître dans une fabrique, à Dudley ; le frère y est encore ouvrier. J'ai été la voir hier ; nous nous quittions quand je t'ai rencontré. Elle est d'une distinction remarquable, pour son origine. Adore la lecture : a lu autant que moi... davantage même. Intelligence de premier ordre, j'avais vu ça tout de suite. La médaille a son revers, je ne me fais aucune illusion à cet égard. Ce n'est pas, je le répète, ce que vous autres appelez une dame, mais il n'y a rien à reprendre en elle, non, rien à dire, même à ses manières. Enfin, je suis amoureux d'elle, voilà l'affaire en un mot.

— Et elle consent à devenir ta femme ?

— Elle n'a pas encore dit nettement oui. Elle paraît avoir des scrupules... différence de position et autres choses dans ce genre-là.

— Scrupules fort raisonnables, sans doute.

— En tout cas, je ne suis pas fâché qu'elle soit assez délicate pour les avoir. Mais je crois qu'en principe nous sommes tombés d'accord hier. Sa santé n'est pas brillante, pauvre petite ! Il faudra que je la tire au plus vite de ce hideux endroit. Je prendrai un long congé, et nous ferons un voyage sur le continent. Un changement d'existence complet lui fera un bien énorme.

— Elle n'a jamais été sur le continent ?

— Cette question ! Je crois que tu dors, à force de rester assis dans l'obscurité... Oh ! ce n'est pas la peine d'allumer pour moi : je ne tarderai pas à m'en aller.

Hilliard s'était levé, mais, au lieu d'allumer la lampe, il alla vers la fenêtre et resta là, tambourinant des doigts sur la vitre.

— Es-tu sérieusement inquiet sur mon compte ? demanda son ami. Ça te semble-t-il vraiment un acte de folie ?

— Toi seul es juge en cette matière, Narramore.

— Quand tu l'auras vue, je suis convaincu que tu jugeras comme moi. Assurément si l'on m'avait prédit qu'un jour je ferais pareille chose, j'aurais bien ri ; mais je commence à croire à la destinée, le diable m'emporte ! Je désire cette jeune fille

pour femme et jamais jusqu'ici je n'avais désiré personne. Elle me convient, mais là, tout à fait. Ce n'est pas comme si je songeais à épouser une fille de la basse classe, ignorante et vulgaire. Ève — c'est son nom — n'est pas une personne du commun, à quelque point de vue qu'on la considère. Elle a un caractère un peu triste, mais c'est le résultat naturel de sa vie passée.

— Évidemment! Comme tu le dis, il lui faut un changement complet d'existence, fit Hilliard, souriant dans l'obscurité.

— Oui, elle a les nerfs malades, c'est clair. Eh bien! je tenais à t'annoncer ça, vieux. Ça t'a donné un coup; maintenant, c'est passé. Cependant, je suis encore tenté de croire que ta pudique indignation était sincère. Pourquoi pas? J'en aurais pour toi d'autant plus d'estime, sache-le bien.

— Tu t'en vas?

— Je dois être à Bristol Road à cinq heures... J'ai promis d'aller prendre une tasse de thé chez Mrs. Stocker. Je suis heureux maintenant d'avoir conservé quelques connaissances pas trop huppées: elles pourront m'être utiles. Il va sans dire que je vais jeter par-dessus bord les Birching et toute leur bande. Tu comprends enfin pourquoi je ruminais des projets de maisons de campagne!

Il partit en riant, et son ami alla se rasseoir au coin du feu.

Une demi-heure se passa ainsi. La flamme était tombée et la chambre était plongée dans les ténèbres. A la fin, Hilliard secoua sa torpeur. Il alluma la lampe, tira les rideaux et s'assit pour écrire. Avec une hâte fébrile, il remplit quatre pages de papier à lettre, puis mit l'adresse sur l'enveloppe. Mais il n'avait pas de timbre-poste. On pouvait s'en procurer chez le marchand de tabac.

Il sortit donc et se dirigea vers une petite boutique non loin de là. Mais quand il eut collé le timbre, il hésita à jeter la lettre à la poste. Ève avait promis de venir demain avec Patty. Si pour la seconde fois elle manquait au rendez-vous, il serait encore temps d'écrire... Si elle tenait sa promesse, la présence d'une tierce personne lui imposerait une gêne intolérable... Et pourquoi donc? Patty pouvait tout apprendre et juger entre eux. Il n'était pas besoin d'une grande sagacité pour remplir le rôle d'arbitre dans une pareille cause.

Rester au logis était impossible. Il marcha pour marcher,

allant droit devant lui, sans but. Il suivit Bradford Street, avec sa longue file de réverbères et ses magasins fermés et silencieux, traversa la misérable petite rivière, la Rea, — canal plutôt que rivière, égout plus encore que canal, — il gravit la pente rapide jusqu'à Saint-Martin, jusqu'au Bull Ring et au Nelson de bronze, dégouttant d'eau noirâtre ; il passa entre les hautes bâtisses de New Street et arriva ainsi au centre de la ville. Au coin de l'hôtel des Postes, il s'arrêta et laissa errer son regard. La pluie tombait encore, mais avec moins d'abondance. La vaste place s'éclairait de traînées jaune rougeâtre sous la lueur des nombreux réverbères que reflétait l'asphalte humide. La circulation était presque nulle. Un pesant omnibus passa sur la chaussée, puis un cab décrépit, et tous deux paraissaient imbibés d'eau. Près de la statue de Peel, stationnait un hansom dont le misérable cheval, morne, la tête baissée, paraissait près de tomber sur les genoux. La colonnade de l'Hôtel de Ville abritait une foule compacte : on attendait que la pluie cessât pour tuer le temps, comme d'habitude, le dimanche soir, en flânant par les rues. A l'intérieur de l'édifice, dont toutes les fenêtres étaient illuminées, se tenait une assemblée de fidèles, et des centaines de voix entonnaient avec ferveur une hymne que soutenait la basse profonde de l'orgue.

Hilliard remarqua que les gouttes de pluie, en tombant sur les vitres brûlantes des réverbères, crépitaient et rejaillissaient en petite fusées de vapeur. Ce phénomène l'amusa pendant quelques minutes. Il s'étonna de ne l'avoir jamais observé jusque-là.

Dimanche de Pâques ! Le jour avait son importance pour une âme chrétienne. Ève pensait-elle à cela ? Peut-être ses rapports avec lui, qui était si indifférent en pareille matière, avaient-ils contribué à émousser chez elle le sentiment religieux. Mais en somme, dans un monde comme celui où elle avait vécu, comment aurait-elle pu rester fidèle aux habitudes pieuses de son enfance ?

Dimanche de Pâques ! Tout en marchant, il se remémora l'histoire du christianisme et essaya d'en tirer une moralité. Avait-elle pour lui une signification quelconque ? Peut-être, car il n'avait jamais formellement rejeté l'ancienne croyance, il l'avait simplement dédaignée et oubliée. Mais une femme

devait avoir des convictions religieuses. Oui, il en voyait maintenant la nécessité. Il eût mieux valu pour lui qu'Ève fût dans cette assemblée religieuse, joignant sa voix à celles qui chantaient l'hymne sacrée.

Il eût mieux valu... pour lui! Idée égoïste, sans doute ; mais l'avantage n'aurait pas été moindre pour elle. Ne désirait-il pas son bonheur? Il essayait de se le persuader, mais, après tout, il avait quelque honte à jouer le sophiste envers lui-même. La lettre qu'il avait en poche disait la vérité. Il n'avait qu'à se la figurer mariée à Robert Narramore, et la fureur jalouse de l'homme sensuel lui faisait sentir au cœur son atroce morsure.

Le lendemain lundi, c'était encore fête. Quand donc ce peuple maudit retournerait-il au labeur et remettrait-il en branle la vieille mécanique du monde, avec son grondement sourd et ses grincements stridents? Ne semblait-il pas y avoir un mois que ces gens-là étaient à ne rien faire?

Il arpentait le trottoir de long en large devant sa porte; tout à coup, au coin de la rue, apparut une forme qu'il reconnut aussitôt. C'était Patty Ringrose, cette fois encore sans son amie.

XXIV

Ils se serrèrent la main sans prononcer une parole et leurs regards ne se rencontrèrent qu'un instant. Hilliard monta rapidement l'escalier, suivi de la visiteuse, et quand ils furent là-haut, Patty, gardant toujours un silence embarrassé, s'assit dans le fauteuil. Son teint était aussi frais que celui de Hilliard était blême et fatigué. A l'endroit même où Patty avait une fossette, il avait, lui, une éraflure qu'il s'était faite le matin en se rasant.

Les mains derrière le dos, il se planta devant la jeune fille:

— Donc, elle a préféré ne pas venir?

— Oui, elle m'a demandé d'aller seule.

— Pas de prétexte, pas de migraine, cette fois?

— Je ne crois pas que c'était un prétexte, — balbutia Patty, qui semblait fort mal à l'aise, malgré la rougeur de ses joues et la petite flamme claire et mutine qui illuminait ses yeux.

— Pourquoi, alors, ne vous accompagne-t-elle pas?

— Elle m'a donné une lettre pour vous, monsieur Hilliard.

Patty lui tendit la missive. Il la prit et la posa sur la table :

— Faut-il la lire maintenant?

— Je crois qu'elle est longue.

— Cela m'en a l'air. Je l'étudierai à loisir. Vous en connaissez le contenu?

Patty fit un signe de tête affirmatif en détournant le regard.

— Et pourquoi lui a-t-il pris fantaisie de m'écrire aujourd'hui?

Patty garda le silence.

— La visite de mon ami Narramore, hier, y serait-elle pour quelque chose?

— Oui, c'est ce qui l'a décidée. Mais depuis quelque temps déjà elle voulait tout vous dire.

Hilliard respira fortement. Il fixa les yeux sur la lettre.

— Elle m'a tout dit, à moi, — continua la jeune fille, parlant très vite. — Saviez-vous quelque chose avant la visite d'hier?

— Je ne suis pas un comédien de cette force. Sur ce terrain, Ève me dépasse de cent coudées... Croyait-elle vraiment possible que Narramore m'eût déjà parlé auparavant?

— Elle n'était pas sûre que non.

— Hem! Alors elle n'était pas certaine non plus que Narramore me parlerait d'elle hier soir?

— Elle savait que cela devait arriver.

— Patty, notre amie miss Madeley est une personne bien habile, n'est-il pas vrai?

— Ne croyez pas qu'elle ait eu depuis longtemps dans la tête le dessein de vous tromper. Elle vous raconte la chose en détail dans la lettre, et je suis convaincue que c'est la vérité, monsieur Hilliard. J'ai été bien surprise, quand j'ai entendu cela, et je ne puis vous dire quel chagrin...

— Je ne suis pas sûr qu'il y ait lieu de se chagriner, — interrompit Hilliard, en se jetant sur une chaise qu'il avait approchée du foyer. — A moins que ce ne soit sur Ève que se porte votre sollicitude!...

— Sur elle aussi, certainement.

— Entendons-nous bien. Qu'est-ce qu'elle vous a dit?

— Tout, depuis le commencement jusqu'à la fin. Je ne

soupçonnais pas ce qui s'était passé à Londres avant notre départ pour Paris. Et elle en a tant de regrets! Elle ne comprend pas comment elle a pu se conduire ainsi... « S'il avait refusé, dit-elle, cela aurait cent fois mieux valu. »

— Mille fois.

— Mais vous l'avez sauvée... elle ne peut l'oublier. Ne croyez pas qu'elle prétende avoir seulement de la reconnaissance. Non!... Elle vous sera reconnaissante toute sa vie, je puis le garantir...

— A une condition. n'est-ce pas?...

Patty jeta vers lui un regard anxieux.

— Enfin. qu'est-ce qu'elle me demande, à présent?

— Elle a honte de demander quelque chose. Elle a peur que vous ne vouliez plus lui parler.

Hilliard réfléchit quelques instants, puis, prenant la lettre :

— Il vaut mieux. je crois. que je lise ceci tout de suite, si vous le permettez.

— Oui, je vous en prie...

Il déchira l'enveloppe et en tira deux feuilles de papier à lettre couvertes d'une écriture serrée. Pendant quelques minutes un silence profond régna; Patty, de temps en temps, jetait un regard furtif sur le visage de son compagnon, tandis que celui-ci poursuivait sa lecture. A la fin, il remit la lettre sur la table, très calme :

— Il y a là plus que je ne m'y attendais. Pouvez-vous me dire si, ce matin, Narramore lui a donné de ses nouvelles?

— Elle n'a pas reçu de lettre.

— Bon. Devine-t-elle l'issue de l'entrevue entre Narramore et moi, hier soir?

— Elle se demande ce que vous lui aurez dit.

— D'après sa lettre, elle est persuadée que j'ai causé entre eux une rupture irréparable. Eh bien! n'en avais-je pas le droit?

— Évidemment! — répondit Patty d'un ton convaincu. — Et elle savait que cela arriverait. Elle n'a jamais cru sérieusement qu'elle pourrait épouser M. Narramore. Elle n'a pas donné sa parole.

— Non... seulement elle lui a écrit, elle lui a fixé des rendez-vous et lui a laissé l'espoir qu'elle serait un jour sa femme.

— Ève s'est conduite d'une façon très étrange. Je ne peux

pas la comprendre. Elle aurait dû vous dire qu'elle avait été le trouver et qu'il lui avait écrit. Rien de tel que la franchise. Voyez l'embarras où elle s'est mise, à présent!

Hilliard reprit la lettre et il y eut de nouveau un long silence.

— Lui avez-vous fait vos adieux? dit-il enfin.

— Elle sera à la gare au moment du départ.

— Est-elle venue de Dudley avec vous?

— Non.

— C'est charmant d'user de vous pour une besogne aussi désagreable!...

— Oh! ce n'est rien, cela! — interrompit Patty avec un enjouement assez hors de saison.

— Une femme qui agit ainsi devrait avoir le courage d'aller jusqu'au bout. Elle aurait dû venir elle-même et me dire qu'elle avait des visées beaucoup plus hautes que tout ce que je pourrais jamais lui offrir. Il y aurait eu quelque chose à admirer dans une pareille conduite, franche et loyale... Le pire de tout, c'est que maintenant j'ai honte d'elle. J'aurais préféré avoir affaire à une femme qui se serait souciée de mon amour comme d'une guigne; mais elle, par faiblesse ou par ruse, en même temps qu'elle me ménageait, a recherché son plus grand avantage... Quel est votre avis? Aime-t-elle Narramore?

— Je suppose que oui, — balbutia Patty, en arrangeant d'un air agité les plis de sa robe.

— Mais est-elle amoureuse de lui?

— Je... vraiment, je n'en sais rien.

— Croyez-vous qu'elle ait jamais été amoureuse de quelqu'un ou qu'elle le soit jamais?

Patty resta muette.

— Dites-moi franchement ce que vous pensez.

— Je crains bien que jamais... Oh! je n'aime pas à dire de pareilles choses, monsieur Hilliard.

— Que jamais elle ne m'ait aimé? Je le sais.

Le ton dont il prononça ces mots fit lever les yeux à Patty, et l'expression du visage de Hilliard était si étrange qu'elle ajouta vivement :

— Je suis désolée... vraiment désolée! Vous méritez...

— Peu importe ce que je mérite, — interrompit-il avec un

sourire amer; — je mérite sans doute mieux que la corde pour me pendre... Cet individu de Londres, elle l'aimait, lui?

La jeune fille murmura un « oui » timide.

— Il est fâcheux que je sois intervenu.

— Oh! mais songez donc...

— Nous ne discuterons pas ce point-là, Patty. C'est une chose horrible d'être amoureux fou d'une jeune fille qui ne se soucie pas plus de vous que d'un vieux gant; mais il est insensé aussi de vouloir la gagner en lui imposant la reconnaissance. Quand nous sommes revenus de Paris, j'aurais dû suivre ma route et lui laisser suivre la sienne. Peut-être... oui, ce n'est pas impossible... si j'avais paru ne plus songer à elle...

Patty attendit la fin de la phrase, mais elle ne vint pas.

— Que comptez-vous faire, monsieur Hilliard?

— Ah! voilà la question!... La mettrai-je en demeure de tenir sa promesse?... Elle dit ici qu'elle la tiendra si je l'exige.

— Elle dit cela? s'écria Patty, ouvrant de grands yeux.

— Ne le saviez-vous pas?

— Elle me disait que c'était impossible... Mais peut-être elle ne le pensait pas. Qui peut savoir ce qu'elle pense?

Pour la première fois, le ton de la jeune fille avait quelque chose de légèrement railleur. Elle serra les lèvres et frappa du pied le plancher.

— Disait-elle que l'autre affaire était également impossible... le mariage avec Narramore?

— Elle le croit, après ce que vous lui aurez dit.

— Eh bien! voici la vérité en un mot: je ne lui ai rien dit du tout.

Patty le regarda, stupéfaite, et avec une flamme nouvelle dans les yeux.

— Rien dit?...

— Je lui ai laissé croire que le nom même m'était inconnu.

— Oh! que c'est bien à vous! Comment...

— Veuillez considérer qu'il n'était pas très facile de dire la vérité. Quelle figure aurais-je faite?

— C'est mal, c'est très mal de la part d'Ève! C'est cruel... Je ne pourrai plus l'aimer comme autrefois.

— Non? C'est pourtant un type très intéressant, un sujet d'études inépuisable.

— Je ne l'aime plus, et je le lui dirai avant de quitter Birmingham. De quel droit rend-elle les gens si malheureux?

— Il n'y a que moi de malheureux, en somme.

— Voulez-vous dire que vous lui permettrez d'épouser M. Narramore? demanda Patty sur le ton du plus vif intérêt.

— Ma réponse à cette question ne se fera pas attendre.

— Si j'étais à votre place, je ne la reverrais plus!

— Il est probable, au contraire, que je la verrai bientôt.

— Alors vous n'avez pas beaucoup de courage, monsieur Hilliard! s'écria la jeune fille, avec une subite rougeur sur la joue.

— Plus que vous ne pensez, peut-être! répondit-il entre ses dents.

— Les hommes sont bien étranges! fit Patty à voix basse, d'un ton de mépris tempéré par la timidité.

— Oui, nous devenons d'étranges créatures quand une femme a fait de nous son jouet. Vous pensez, sans doute, que je devrais avoir assez de dignité pour ne plus me soucier d'elle? La vérité, c'est que, pendant de longues années encore, je pâlirai rien qu'à entendre prononcer son nom. Un amour comme celui que j'avais pour Ève, on ne l'éteint pas comme une étincelle en l'écrasant sous sa botte. Cet amour-là est ce qu'il y a de meilleur et de pire dans ma vie. Aucune femme ne sera pour moi ce qu'elle était, ce qu'elle est encore.

Déconcertée par la gravité et l'énergie de ce langage, Patty s'enfonça dans le fauteuil et se tut.

— Vous saurez bientôt le résultat de tout ceci, — continua Hilliard, changeant brusquement de ton. — Il faut que, sans retard, une solution intervienne, dans un sens ou dans l'autre.

— Puis-je répéter à Ève ce que vous m'avez dit? demanda craintivement la jeune fille.

— Oui, tout ce que j'ai dit.

Patty attendit quelques moments encore, puis comme il se taisait, elle se leva :

— Il faut que je vous quitte, monsieur Hilliard.

— Votre congé n'a pas, je le crains, été aussi agréable que vous vous y attendiez?

— Oh! je me suis très bien amusée. Et j'espère — sa voix

trembla un peu — j'espère que tout ira bien. Je suis sûre que vous prendrez le parti le plus sage...

— Je prendrai le parti qui s'impose, Patty. Au revoir. Je ne vous offre pas ma compagnie jusqu'à la gare : elle manquerait de gaieté, je crois.

Il la reconduisit jusqu'au bas de l'escalier, lui serra de nouveau la main, mit dans un sourire toute la bonne amitié qu'il avait pour elle, et écouta son pas qui s'éloignait moins léger que de coutume. Alors, il relut à loisir la lettre d'Ève. Elle lui contait par le menu l'histoire de ses relations avec Narramore : « Je suis allée le trouver parce que l'oisiveté me pesait ; je n'avais d'autre intention que de me recommander à lui. Si c'était par son entremise que j'avais eu une place, je vous l'aurais dit tout de suite. Mais la tentation me prit de correspondre avec lui... Je sais que j'agissais mal, je ne cherche pas à m'excuser... Je ne vous ai jamais caché mes défauts, dont le plus grand est la peur horrible de la pauvreté. Je crois que c'est cela qui m'a empêchée de répondre à votre amour comme je l'aurais désiré. Longtemps j'ai joué un rôle odieux, et le plus étrange, c'est que je savais que, forcément, je serais démasquée un jour ou l'autre. Il me semble avoir agi sous l'empire d'une sorte de désespoir. Maintenant, je suis à bout : que vous soyez ou non préparé, il faut que je vous dise la vérité tout entière... Je ne vous demande pas de me rendre ma liberté. Je vous ai trompé, ma conduite a été très coupable, et, si vous pouvez me pardonner, je tâcherai de réparer le mal que j'ai fait... »

Jusqu'à quel point devait-il ajouter foi à ces paroles ? Volontiers, il se serait aveuglé jusqu'à tout croire, si la raison n'y avait mis bon ordre. Chaque phrase de la lettre était calculée en vue d'un certain effet. Et la démarche qu'elle avait tentée auprès de Narramore n'était-elle pas aussi le résultat d'un calcul bien combiné ? Elle pouvait réussir dans sa chasse au riche épouseur ; si elle échouait, l'autre, le pauvre diable, lui resterait toujours comme pis-aller : elle connaissait son empire sur lui. Il valait la peine de tenter l'aventure. Peut-être, dans sa confiance insolente en elle-même, ne craignait-elle pas l'effet produit sur Narramore par des révélations, quelles qu'elles fussent, et était-il bien certain

que l'événement ne justifierait pas ces présomptions hardies?...

Une rage folle l'étreignait, la rage de l'homme blessé, non seulement dans son amour, mais dans sa vanité. Des projets de vengeance, et de vengeance ignoble pour la plupart, se pressaient dans son esprit. Elle savait combien elle l'avait rendu lâche, servile, et, tout en lui disant qu'elle ne lui redemandait pas sa liberté, elle se voyait libre déjà. Chaque fois qu'il relisait la lettre, il se sentait plus disposé à tromper l'espérance qui l'avait dictée. Lorsqu'elle apprendrait de Patty qu'il n'avait rien dit à Narramore, quelle joie! Mais cette joie serait courte. La stricte loyauté même lui faisait un devoir de protéger son ami. Si Narramore, averti, persistait dans son dessein...

En proie à sa fièvre de jalousie, il continua d'arpenter la chambre pendant une heure ou deux. Puis il sortit et erra dans les environs de la gare de New Street, attendant le départ du train de Patty. Si Ève tenait sa promesse d'assister au départ de son amie, il pourrait la surprendre sur le quai.

Du pont jeté au-dessus des voies, il examina la foule qui prenait le train de Londres, sorte de train de plaisir organisé pour toute une bande d'excursionnistes. Il reconnut Ève, observa l'endroit où elle se trouvait, descendit vivement et se rapprocha d'elle autant qu'il était possible sans être remarqué. Le train se mit en marche. Quand Ève se retourna pour suivre le courant de la foule qui gagnait la sortie, il s'avança au devant d'elle.

XXV

Ève ne parut aucunement surprise. Hilliard lut sur ses traits qu'elle était préparée à cette entrevue.

— Venez; là-bas nous pourrons causer, dit-il sèchement.

Il la conduisit à un endroit de la gare où il ne passait personne qu'un homme de peine, de temps en temps. Sous la haute voûte ils pouvaient parler sans contrainte, car à deux pas la voix se perdait. Hilliard évitait de la regarder, de peur de se laisser aller à une faiblesse qui, dans les circonstances présentes, eût été de la folie ou de la lâcheté.

— Je vous suis extrêmement obligé, — commença-t-il sans autre dessein que de se montrer blessant et impitoyable;

— vous me donnez à entendre que cette bagatelle est sans conséquence et que tout reste en l'état? C'est parfait!

— J'ai dit dans la lettre tout ce que je pouvais dire. Je mérite votre colère.

C'était l'accent qu'il redoutait, l'accent trop connu de pathétique résignation; il lui rappelait avec une force terrible qu'il ne l'avait jamais tenue par d'autre lien que celui de la reconnaissance.

— Et vous vous imaginez que je vais me contenter de pareilles défaites? s'écria-t-il. Comment désormais ajouter foi, un seul instant, à vos paroles?

— Je ne vous demande pas cela, répliqua Ève d'un ton plus ferme. J'ai perdu le droit au peu d'estime que vous pouviez avoir pour moi. J'aurais pu vous payer de loyauté... je ne l'ai même pas fait. Dites de moi tout le mal que vous voudrez, j'en penserai encore davantage.

Malgré lui, à l'entendre parler de la sorte, il se sentait convaincu de sa sincérité, et il la regardait avec stupéfaction.

— Êtes-vous de bonne foi, à présent? Tout le monde l'imaginerait; mais moi, comment pourrais-je le croire?

Ève soutint son regard avec fermeté.

— Je ne vous dirai plus un mot qui ne soit la vérité pure. Je suis à votre discrétion, et vous pouvez me punir comme il vous plaira.

— Il n'y aurait qu'un moyen de vous punir. La perte de mon estime ou de mon amour, vous vous en souciez peu. Si je me décide à dire à Narramore des choses désagréables sur votre compte, je ferai échec à vos projets, voilà tout : j'en souffrirai plus que vous-même, vous le savez bien... Vous vous posez en victime. Vous alléguez qu'il est peu généreux de ma part d'user d'un avantage que vous m'avez fourni vous-même autrefois. Ce n'est point cela du tout. C'est moi qui ai été retenu par des liens que je ne pouvais briser, et, du jour où vous avez feint un amour que vous n'éprouviez pas, tous les torts ont été de votre côté.

— Que pouvais-je faire?

— Être loyale, tout simplement.

— La loyauté ne vous suffisait pas. Vous m'avez forcée à croire que je pourrais vous aimer. Rappelez-vous donc ce qui s'est passé entre nous.

— La sincérité était encore facile quand vous en êtes arrivée à vous connaître mieux. Vous auriez dû me dire en deux mots : « Il m'est impossible de considérer l'avenir avec courage ; si je me marie, ce doit être à un homme qui a une situation plus brillante à m'offrir. » Croyez-vous que je n'aurais pu endurer cela ?... Vous ne m'avez jamais compris !... Je vous aurais répondu : « Eh bien ! serrons-nous la main, je suis votre ami, et je vous aiderai dans toutes les occasions où cela me sera possible. »

— Vous parlez ainsi aujourd'hui...

— Comme je l'aurais fait à n'importe quel moment.

— Mais je n'ai pas l'âme aussi vile que vous l'imaginez. Si j'aimais un homme je pourrais avec lui regarder la pauvreté en face, malgré la haine et la terreur qu'elle m'inspire. C'est parce que je n'ai pour vous que de l'estime, rien de plus...

— Le hasard veut que votre amour aille à un homme qui a le sac, et un gros sac !

— Vous avez beau jeu pour railler. Je n'ai jamais prétendu aimer l'homme dont vous parlez.

— Non, mais vous lui avez laissé croire que vous étiez disposée à l'épouser.

— Jamais, je le répète, je ne lui ai dit que je l'aimais. Si j'avais été libre, je l'aurais épousé... simplement parce que j'ai le dégoût de la vie que je mène et l'ardent désir de celle qu'il m'offre.

— Lorsqu'il est trop tard, vous êtes d'une franchise admirable.

— Accablez-moi de votre mépris, si cela vous plaît. Vous voulez la vérité, et vous n'aurez plus de moi que la vérité.

— Bon ! nous ne sommes pas loin de nous entendre... Mais je m'étonne que vous n'ayez pas mieux mené votre barque. Comment espériez-vous sortir à votre honneur de...

Ève l'interrompit avec impatience :

— Je vous ai dit, dans ma lettre, que je n'espérais rien du tout. Votre erreur est de voir en moi une femme astucieuse, supérieurement habile et souverainement égoïste. Je ne suis qu'une pauvre fille se laissant aller au cours des choses, sans but. Je n'ai rien prévu, rien combiné ; j'ai tout bonnement été entraînée à faire une sottise. J'ai compris qu'en m'engageant dans cette

voie je courais à l'abîme, et je n'ai pas eu la force de reculer.

— Vous ne vous rendez pas justice, dit froidement Hilliard. Le mois dernier, vous avez joué un rôle devant moi, et cela dans la perfection. Vous sembliez vous faire à l'idée de l'avenir que je vous offrais, si médiocre qu'il fût. Vous m'encouragiez... vous me parliez avec une gaieté nouvelle chez vous... votre visage était rayonnant. Si ce n'était pas là une comédie savamment étudiée, qu'était-ce donc?

— Oui, tout était faux, — admit Ève après un moment de silence. — Mais je n'y pouvais rien. J'étais obligée de continuer à vous voir, et si je m'étais montrée telle que j'étais en réalité... (Elle s'interrompit.) J'ai tâché d'être comme une amie. Vous ne m'accuserez pas d'avoir jamais voulu paraître... autre chose. Je pouvais être votre amie : c'était là un sentiment honnête.

— Cela ne me suffit pas. Il me faut davantage ou rien.

Le flux de la passion montait de nouveau en lui. Une inflexion de voix, un simple mouvement de la tête, une de ces bagatelles enfin, toutes-puissantes sur l'homme amoureux, suffisait pour renverser les barrières opposées par la raison.

— Vous dites, continua-t-il, que vous voulez faire amende honorable pour votre conduite déloyale. Si vous êtes sincère, prouvez-le-moi en prenant le seul parti convenable : avouez tout à Narramore. Il a droit autant que moi à pareille démarche.

— Je ne puis faire cela, dit Ève en se reculant vivement. C'est à vous de parler... si vous voulez.

— Non, l'occasion s'est présentée, je ne l'ai pas saisie. Je ne prétends pas que vous deviez l'informer de tout ce qui s'est passé entre nous : c'est inutile. Nous avons convenu d'oublier tout ce qui se rattache au mot que je déteste. Mais nous avons été fiancés et nous espérions... ou, du moins, j'espérais... que nous serions bientôt quelque chose de plus; cela, il faut que vous le lui disiez.

— Jamais je ne m'y résoudrai.

— Alors comment ferez-vous pour vous dégager?

— Je vous promets que jamais plus il ne me verra.

— Une telle promesse est vaine, vous le savez parfaitement. Rappelez-vous aussi que Narramore et moi nous sommes amis. Il me parlera de vous, et je ne puis le duper par une farce indigne. Cela me serait intolérable, et envers lui ce serait

une vraie trahison. Faites cette démarche simple, loyale et même raisonnable. Après cela, laissez-vous guider par votre seul intérêt. Je vous jure que je ne me mettrai pas en travers du chemin.

Ève avait tourné les yeux vers la foule qui bourdonnait là-bas. Lorsqu'elle les reporta vers Hilliard, celui-ci sentit qu'elle avait pris une résolution.

— Il n'y a pour moi qu'un moyen de sortir de cette impasse, — dit-elle comme fascinée par une idée soudaine. — Je ne puis en dire plus long. Je vous écrirai.

Elle le quitta ; Hilliard la suivit. Au bout de quelques pas, comme il allait de nouveau lui adresser la parole, elle s'arrêta et dit :

— Quand vous m'entendez parler de reconnaissance, cela vous met hors de vous. Sachez-le, je n'en ai jamais eu autant que vous croyez. Pour l'argent, oui ; pour le reste, cent fois non... En m'emmenant à Paris, savez-vous que vous commettiez en réalité une mauvaise action ?

Elle parlait avec une véhémence inaccoutumée et sa voix tremblait. Elle avait relevé la tête, et toute son attitude disait la révolte de la fierté blessée.

— Si j'avais été sincère avec moi-même alors... mais. même à présent, il n'est pas trop tard. Pour agir loyalement je sais ce qu'il me reste à faire. Je demanderai une dernière fois votre avis.

Le sens de ces paroles ne pouvait plus être douteux pour Hilliard. Il se rappelait son dernier entretien avec Patty. C'était là une déclaration qu'il n'avait pas prévue et elle l'affecta d'une façon étrange.

— Mon avis n'a rien à faire ici, dit-il, Pourtant je n'ai pas d'objection. Je pourrais alors, en tout cas, avoir du respect pour vous.

— Oui, et je préférerais votre respect à votre amour.

Là-dessus, elle le quitta.

Il aurait voulu la suivre, mais une sorte de lassitude physique et morale le retint à sa place.

Lorsqu'enfin il s'éloigna, en songeant à ce qui s'était passé, il eut comme une sensation de soulagement. Il ne s'opposerait pas à l'exécution de son dessein : tout bien considéré, il valait mieux la perdre de cette manière. Cela tranchait le nœud

et lui laissait d'Eve un souvenir qui effacerait celui de sa conduite indigne.

Jusque bien tard dans la nuit, il erra par les rues de son quartier, se demandant si elle ferait ce qu'elle avait dit ou si elle n'avait voulu que l'effrayer par une menace. Et, au fond du cœur, il espérait qu'elle était sincère, que sa résolution était prise.

Cette conclusion de leur roman était plus tolérable que toute autre ; cent fois cela plutôt que de la voir épouser Narramore !

Au matin, la fatigue permit à la conscience d'élever la voix.

Il l'avait laissée partir, alors qu'un mot peut-être l'aurait arrêtée. Écrirait-il ? Irait-il la trouver pour rétracter ce qu'il avait dit ? La volonté l'emporta sur la pitié et il s'abstint.

La nuit suivante, il fut en proie aux soupçons et aux doutes. Il lui semblait maintenant que jamais elle n'aurait le courage de persister dans sa résolution. Elle était de bonne foi au moment où elle parlait, mais bientôt elle prêterait l'oreille aux raisons d'une morale accommodante ou d'un intérêt bien compris. Narramore lui écrirait ; peut-être le reverrait-elle. Et elle s'accrocherait à cette misérable espérance.

— Puisse le courrier du matin m'apporter une lettre de Londres !

Il n'apporta rien, et, jour après jour, Hilliard se vit déçu dans son attente. Plus d'une semaine se passa ainsi : l'incertitude le rendait malade, mais il ne pouvait se décider à aucune démarche qui eût mis son esprit en repos. Enfin un matin, au bureau, lui arriva un télégramme :

« Désire te parler le plus tôt possible. Sois ici avant six heures. — NARRAMORE. »

XXVI

— Que diable veut dire ceci, Hilliard ?

Si jamais cet homme flegmatique avait été ému, c'était en ce moment. Il tenait à la main une lettre ouverte. Hilliard était debout devant lui dans un petit bureau où régnait un parfum de registres, de gommes, de crayons et autres menus

objets à l'usage des dignes commerçants. Il savait que la lettre était d'Ève et, la férocité ayant repris le dessus chez lui, il espérait qu'elle était datée de Londres.

— Une lettre de miss Madeley et qui te concerne de la première à la dernière ligne... Pourquoi n'as-tu pas parlé l'autre jour?

— Que dit-elle de moi?

— Qu'elle te connaît depuis longtemps ; que vous vous voyiez très souvent à Londres et qu'elle t'a bercé de l'espoir qu'un jour elle serait ta femme, bien qu'elle n'ait jamais eu vraiment l'intention de tenir sa promesse; bref, qu'elle a très mal agi envers toi et qu'elle veut à tout prix décharger sa conscience.

Hilliard avait les yeux fixés sur une presse à copier, sans aucunement l'apercevoir d'ailleurs. Un sourire amer tordait sa lèvre.

— D'où écrit-elle?

— De chez elle... d'où veux-tu quelle écrive?... Je trouve que c'est fort mal à toi. Pourquoi ne parlais-tu pas, au lieu de faire des grimaces horribles et de grommeler entre tes dents? Tu me diras : « La délicatesse, l'honneur... » Très joli, tout cela, mais en fin de compte j'étais mis dedans par ta délicatesse, voilà le plus clair. Entre amis... que diable! Il va sans dire que je romps avec elle. Je vais lui écrire à l'instant. C'est épouvantable; j'en suis comme suffoqué... Évidemment, quoiqu'elle ne le dise pas, c'est grâce à toi qu'elle m'a connu. Elle a donc commencé par un mensonge. Et qui diantre aurait cru ça? Ses traits... son regard... sa manière de parler!... Non, ça me fait un mal atroce! Je suis fâché pour toi aussi, sans doute, mais ton devoir le plus élémentaire était de m'avertir, de me dire sur quelle espèce de femme j'avais mis la main... Ou plutôt, Dieu me damne! c'est elle qui avait mis la main sur moi!... Je ne me possède plus! Cette affaire m'a mis hors de mes gonds!... Les sacrées femmes!

Hilliard se mit à fredonner un air. Il traversa la chambre et s'assit :

— L'as-tu vue depuis notre dernier entretien.

— Non ; elle s'est excusée et je soupçonnais quelque diablerie de femme... Que s'est-il passé? Et toi, l'as-tu vue?

— Oui.

Narramore bondit :

— C'est là une conduite... pour le moins sournoise, mon cher!... Écoute, nous n'allons pas nous quereller. Il n'est pas de femme qui vaille que deux vieux amis se querellent. Mais voyons, de bonne foi, que signifie ce silence et pourquoi m'avoir ainsi tout caché?

— Ce silence signifie que je n'avais rien à dire, — murmura Hilliard, mordant sa moustache.

— C'est par dépit, alors, que tu es resté bouche close? Tu t'es dit : « Qu'il l'épouse. et il verra ensuite!... »

— Pas le moins du monde, — répondit Hilliard en regardant son ami bien en face. — Je n'avais aucun motif de parler. Elle s'accuse sans ombre de raison. C'est un accès de sensiblerie nerveuse. Nous nous connaissons depuis six mois environ : je lui ai fait la cour, mais sans le moindre encouragement de sa part. J'ai toujours su qu'elle ne tenait pas à moi. En quoi est-elle blâmable? Une jeune fille n'est pas obligée de parler de tous ceux qui ont désiré l'épouser, pourvu qu'il n'y ait rien eu entre eux dont elle doive rougir. En un point seulement elle a manqué de sincérité : il est vrai qu'elle t'a connu par moi. Mais elle s'est adressée à toi parce qu'elle désespérait de trouver une place : elle allait être sans ressources et ne savait plus que faire. J'ai appris cela tout récemment. Ce n'était pas rigoureusement correct, mais on peut pardonner beaucoup à une jeune fille pressée par la nécessité.

Narramore écoutait avidement ces paroles; ses lèvres se desserraient et une lueur d'espoir s'allumait dans ses yeux.

— Il n'y a jamais eu rien de sérieux entre vous?

— De son côté, jamais un instant. Je l'ai poursuivie de mes assiduités, voilà tout.

— Peux-tu me dire qui était la jeune fille que j'ai vue avec toi à Dudley?

— Une amie de miss Madeley, qui était venue passer quelques jours de congé à Dudley. J'essayais d'user de son influence... pour aplanir les difficultés...

Narramore se leva avec une vivacité dont on ne l'aurait jamais cru capable :

— Pourquoi n'a-t-elle pas pu tenir sa langue? C'est bien femme, cela! se taire quand il faudrait parler et tout raconter quand il vaudrait beaucoup mieux ne rien dire. J'ai été injuste

envers toi, Hilliard, je le crains... Et ta manière de prendre la chose!... Tiens, vrai, j'aimerais mieux que tu te soulages le cœur en m'envoyant aux cent mille diables.

— Et je t'y envoie bien aussi! Volontiers je te sauterais à la gorge et je t'étranglerais.

— Non, je t'en défie!... (Il s'efforça de rire.) Et je ne te conseillerais pas d'essayer. Donne-moi ta main plutôt... (Il saisit la main de son ami.) Nous allons parler raison. Sait-elle bien ce qu'elle veut? Il me semble, au ton de cette lettre, qu'elle voudrait se débarrasser de moi.

— A toi de t'en assurer.

— Mais crois-tu que ce soit son intention?

— Je me refuse, mais, là, catégoriquement, à avoir une opinion en cette matière.

— Tu veux dire que ça n'en vaut pas la peine? Dis la vérité, mort de ma vie! Est-ce une jeune fille qu'un homme puisse épouser?

— Oui, autant que je sache.

— La soupçonnes-tu? demanda Narramore avec feu.

— Elle accordera sa main à un amoureux riche plutôt qu'à un pauvre..., voilà le pire reproche que je puisse lui adresser.

— Quelle femme agirait autrement?

Quand les questions et les réponses se furent succédé ainsi pendant un quart d'heure encore, Hilliard mit fin au dialogue. Il était livide et la sueur perlait sur son front.

— Il faut te renseigner auprès d'elle sans autre aide de ma part. Je t'ai dit que le contenu de la lettre était fantaisie pure, imaginations! Je n'en puis dire davantage.

Il fit un mouvement vers la porte.

— Un seul mot encore, Hilliard... As-tu l'intention de la revoir?

— Jamais je ne la reverrai... si cela dépend de moi.

— Pouvons-nous rester amis?

— Oui, si jamais tu ne prononces son nom devant moi.

Quand ils se serrèrent de nouveau la main, leurs regards se croisèrent avec une flamme de sourde hostilité. Et leur séparation dura plus d'un mois.

A la fin d'août, comme Hilliard songeait à aller se reposer huit jours à la campagne après une période de labeur plus

continu et plus fécond que jamais, il reçut une lettre de Patty Ringrose.

« Cher monsieur Hilliard, écrivait la jeune fille, je viens d'apprendre qu'Ève épouse M. Narramore dans huit jours. Elle dit que vous ne le savez pas, mais moi je suis d'avis qu'il faut que vous en soyez averti. A ses deux dernières lettres je n'avais rien compris, mais enfin elle vient de m'écrire clairement. Peut-être désire-t-elle que je vous informe?... Voudriez-vous me répondre un mot? J'aimerais savoir si cela vous chagrine et j'espère tant que non!... J'étais sûre que cela finirait ainsi, et, si vous voulez m'en croire, tout est pour le mieux. Je n'ai pas répondu à sa lettre et je ne sais pas si j'y répondrai. Je pourrais dire des choses désagréables... Quant à moi, cela va toujours de même et je ne crois pas que cela ait chance de changer... » Pour conclure, elle était « sa bien dévouée ». Un post-scriptum disait : « On m'assure que je joue mieux. J'ai fait beaucoup d'exercices, affaire de tuer le temps. »

« Chère miss Ringrose, répondit-il, je suis très heureux d'apprendre qu'Ève va trouver pour la vie une position avantageuse et stable. Croyez-m'en, répondez à sa lettre, mais croyez-m'en surtout, gardez-vous de lui dire des choses désagréables. Il n'est jamais prudent de se brouiller avec des amis qui ont la chance pour eux, et pourquoi le feriez-vous? » Avec ses meilleurs vœux de bonheur, il restait « son tout dévoué... »

XXVII

Ce fut seulement à l'automne de l'année suivante que Hilliard et son ami eurent de nouveau l'occasion de se serrer la main. Dans l'intervalle ils ne s'étaient pas rencontrés, même par hasard ; ils n'avaient échangé aucune lettre. L'ancienne amitié semblait morte, et bien morte. Ils se revirent dans une maison nouvellement acquise par le plus jeune des frères Birching qui, sur le point de se marier, avait convoqué le ban et l'arrière-ban de ses camarades du temps de sa vie de garçon, pour fumer une pipe dans la demeure où il régnait encore seul. Birching et Narramore avaient renoué : leur brouille momentanée n'avait pas eu d'autre cause que le dépit

de miss Birching; cette jeune personne, d'un caractère assez impérieux, mariée maintenant à un maître de forges sur le retour, vivait dans un monde tout différent. Quant à Hilliard, sa valeur professionnelle, depuis quelque temps déjà reconnue par les Birching en monnaie moins creuse que les éloges, le faisait admettre dans ce cercle malgré l'infériorité manifeste de sa fortune et de sa position sociale.

Ils s'abordèrent avec une franche sympathie de part et d'autre; il n'y avait plus l'ombre d'animosité.

— Ta femme va bien? demanda Hilliard saisissant le moment où ils purent se parler seul à seul.

— Merci, elle est maintenant tout à fait remise. Nous demeurons à Llandudno, à présent... Heureux de te voir si bonne mine et d'apprendre que tes affaires sont en si bon train...

L'extérieur de Hilliard avait en effet subi une avantageuse métamorphose. Il portait toute la barbe, ce qui le faisait paraître plus âgé qu'il n'était, mais s'harmonisait bien avec le caractère de sa physionomie; son allure était plus mâle qu'autrefois.

Une quinzaine de jours plus tard, Narramore envoyait ce petit mot amical:

« Chez les Birching, dimanche? Ma femme y sera pour voir miss Marks et d'autres personnes. Si tu peux, viens-y, mon vieux copain. Je regarderai cela, de ta part, comme une vraie preuve d'amitié.

Et Hilliard y alla. Dès l'entrée, il rencontra Narramore qui lui prit les mains avec effusion et lui dit quelques mots à mi-voix:

— Elle est là-bas, dans le jardin. Elle sera heureuse de te revoir. C'est gentil à toi, gentil comme tout, vieux frère!... Cela devait arriver tôt ou tard, hein?...

Sans être pleinement convaincu de cette nécessité et, pour tout dire, moins calme qu'il ne s'était promis de l'être, Hilliard traversa alors la maison et descendit dans le grand et beau jardin.

Là, il aperçut confusément un groupe de dames, ; en s'approchant, il n'en reconnut aucune. Après les politesses d'usage, il entendit la voix de son ami :

— Hilliard, permets-moi de te présenter à ma femme.

Ève était devant lui. Il avait peine à se persuader que c'était bien elle, et ses yeux scrutaient la physionomie de la

jeune femme avec une ténacité qui lui permettait à peine de prendre l'attitude commandée par les circonstances. Mais Mrs. Narramore joua à merveille son rôle de femme du monde. Elle sourit d'un air aimable, tendit la main, dit juste ce qu'il fallait dire. Parmi les dames présentes. — toutes de la bonne société. — elle était parfaitement à sa place. Sa voix était au diapason voulu ; son langage était également éloigné de la prétention et de la vulgarité.

Hilliard revécut en un instant le passé... souvenirs de Gower Place... des rues de Paris. Rien de surnaturel n'était arrivé, rien qu'il n'eût prévu aux heures de désespérance. Mais il y avait des incidents lointains que ce moment-ci rejetait dans les régions du rêve et qui se refusaient à revêtir désormais les apparences de la réalité...

— Quel ravissant jardin, n'est-ce pas?

Ève s'était approchée. tandis qu'il se laissait aller à ses réflexions, après quelques instants d'entretien avec d'autres dames. Elle reprit :

— Encore un peu nouveau : mais quelques années feront merveille. Avez-vous vu les chrysanthèmes?

Elle le conduisit à l'écart. et ils s'arrêtèrent à regarder les fleurs. Les paroles qui tombèrent alors des lèvres d'Ève firent tressaillir Hilliard.

— Votre mépris pour moi passe toute expression. n'est-il pas vrai?

— C'est bien le dernier sentiment que je pourrais éprouver pour vous, répondit-il.

— Soyez sincère. Nous avons l'un et l'autre appris à parler un autre langage... vous non moins que moi. Je vous demande un de ces mots que vous aviez coutume d'employer. Je sais que vous me méprisez profondément.

— Vous êtes dans l'erreur. Je vous admire.

— Qu'admirez-vous? Mon habileté, ma toilette?

— Tout. Vous êtes précisément ce que vous deviez être.

— Quelle amère raillerie !

— Je vous en prie, ne croyez pas un moment que je raille. Il fut un temps où j'aurais trouvé un plaisir amer à vous parler sur le ton du sarcasme. Mais ce temps est loin déjà.

— Que suis-je donc, alors?

— Une femme du monde... plus intelligente que la plupart d'entre elles.

Ève rougit de plaisir.

— C'est plus que délicat à vous de parler ainsi. Mais vous avez toujours montré un esprit généreux. Je ne vous ai jamais remercié. Pas le plus petit mot. J'étais lâche... je n'osais pas écrire. Et d'ailleurs, vous ne vous souciiez pas de mes remerciements...

— Je m'en soucie aujourd'hui.

— Eh bien, je vous remercie. De tout cœur. mille et mille fois.

Sa voix tremblait, tant était grande l'intensité du sentiment qui l'animait.

— Vous trouvez du charme à la vie?

— Vous en trouvez aussi, j'espère? — répondit-elle, tandis qu'ils reprenaient leur promenade.

— Un certain charme, je l'avoue. Je ne suis plus l'esclave des dieux de fer. J'aime mon travail et il promet de me payer de mes peines.

Ève fit une remarque au sujet d'un parterre fleuri, puis, de nouveau baissant la voix :

— Quel souvenir vous reste de votre grand projet... de votre tentative de tirer d'une année de vie toute la jouissance possible?

— Un souvenir très agréable. Cela valait la peine d'être tenté. et cela est digne de tenir sa place dans la vision des jours lointains que, de temps en temps, j'aime à évoquer.

— Rappelez-vous, si la chose ne vous déplaît pas trop reprit Ève, que tout ce que je suis. tout ce que j'ai, je vous le dois. J'étais perdue... j'étais une misérable esclave pour le reste de mes jours. Vous êtes venu et avez payé ma rançon. Un homme moins généreux aurait gâté son œuvre au dernier moment. Mais vous avez eu assez de courage, assez de largeur d'idées pour venir en aide à ma faiblesse jusqu'à ce que je fusse sauvée.

Hilliard ne répondit que par un sourire.

— Vous et Robert êtes redevenus amis?

— Comme par le passé.

Là-dessus, ils rejoignirent la compagnie.

Huit jours plus tard, Hilliard partit pour la campagne et

revit l'endroit tranquille où, de temps à autre, il se délassait l'esprit après ses travaux à Birmingham. Il passa la nuit dans un cottage, et, le dimanche matin, il alla flâner par les chemins.

Une gelée précoce avait soudain hâté le lent déclin du tendre et mélancolique automne. Du sol s'élevait un brouillard blanc, assez épais pour cacher tous les objets à vingt pas à la ronde, mais rendu lumineux par un clair rayon ; là-haut brillait la voûte bleu pâle. Les arbres et les haies, au bord de la route, avec leurs tons riches et chauds atténués par le voile à travers lequel on les discernait, jetaient des ombres d'une douceur exquise. Un calme profond régnait dans l'air, mais, de toutes les branches qu'on eût dites secouées par une main invisible, des feuilles mortes pleuvaient sur la terre en une ondée incessante, — bruine légère du haut du hêtre ou de l'érable, averse plus lourde du haut du frêne, — tandis qu'à longs intervalles résonnait le bruit sourd des pommes tombant d'un arbre de la prairie. Des baies, en bouquets serrés, paraient l'aubépine ; l'églantier resplendissait de fruits écarlates. Partout la gelée avait semé les fantaisies de son art subtil : chaque feuille de la haie était bordée d'un fil d'argent ; des toiles d'araignée, tendues d'une brindille à l'autre, étincelaient dans la splendeur du matin, les herbes du talus se dressaient dans leur scintillante armure...

Et Maurice Hilliard, l'homme libre à ses propres yeux, sentit chanter dans son cœur un hymne qui disait la douceur de vivre.

GEORGE GISSING

(Traduit de l'anglais par G. Art.)

« FERVAAL »

ET

LA MUSIQUE FRANÇAISE

Voici deux ans que, pour la première fois, dans un concert de l'Opéra, on entendit une scène de *Fervaal*. Un compositeur encore jeune et déjà célèbre, et qui ne passait point pour réactionnaire, me dit alors : « Si cette musique-là réussit, l'école française est f... »

Une sentence aussi abrupte me surprit, et je l'invitai à développer sa pensée. Il y consentit de bonne grâce. Il m'expliqua comment, aussi bien dans son œuvre entière que dans le fragment exécuté à l'Académie nationale de musique, M. d'Indy s'était voué, de propos délibéré, à l'imitation méthodique de Richard Wagner. Il me pria de remarquer que les idées essentielles du poème, — malédiction de l'amour, rédemption par la pureté, — étaient empruntées à la *Tétralogie* ou bien à *Parsifal*. Il m'y signala des mythes wagnériens : évocation de Kaito, divinité primordiale comme Erda, comme Erda omnisciente ; genèse des dieux, des chefs et des prêtres, pareille à la genèse des dieux, des géants et des nains dans le *Rheingold* ; — des héros wagnériens : Fervaal fait penser à Parsifal, à Siegmund, à Siegfried : le druide Arfagard, à Gurnemanz et à Kurwenal : l'amoureuse et magicienne Guilhen, à Isolde et à Kundry ; — des ressorts wagnériens : prédestination de Fervaal, influence fatale de la femme ; — des situations et jusqu'à des paroles wagné-

riennes... Il m'enseigna enfin que la forme musicale de la partition, l'invention mélodique, le développement et l'entrelacement des thèmes, la contexture de la trame harmonique, la structure des scènes et des actes, tout cela était absolument wagnérien, servilement wagnérien, agressivement wagnérien... Il conclut en affirmant que l'heure était grave : *Fervaal* marquait une date critique dans l'histoire de la musique française. C'était chez nous le premier exemple d'une œuvre, non seulement conforme aux préceptes, mais point par point copiée sur les exemples de Bayreuth. Si le public prenait plaisir à l'entendre, d'autres œuvres semblables lui succéderaient bientôt ; nos scènes lyriques seraient envahies par des pastiches de *Tristan* ou du *Crépuscule des Dieux* : toute originalité serait étouffée, et la France deviendrait une province allemande.

Le tableau était noir : l'argumentation, formidable. Deux ans ont passé ; *Fervaal*, représenté l'hiver dernier à Bruxelles, vient de l'être à Paris. Il n'a point déplu dans l'un ni dans l'autre lieu : au contraire ! Mais il est naturel qu'il n'ait pu plaire à tout le monde : et les personnes qui ne l'ont pas aimé, — gens de bonne foi dont les préférences appartiennent à d'autres formes d'art, esprits paresseux dont l'antipathie est acquise d'avance à toute nouveauté, ou bien encore musiciens de profession, qu'une charité bien ordonnée dissuade de la moindre faiblesse pour autrui, — tiennent un langage à peu près identique à celui qui me fut tenu dès 1896 par un critique sans indulgence et un prophète sans optimisme. C'est pourquoi je me propose ici deux desseins : définir en toute ingénuité la part du wagnérisme dans *Fervaal*, et reconnaître si le succès de ce drame lyrique doit se compter pour une calamité nationale.



« Quelque diversité d'herbes qu'il y ait, dit Montaigne, tout s'enveloppe sous le nom de salade. » Quelque diversité de recherches, d'efforts ou d'innovations qu'il y ait depuis cinquante ans, dans notre musique, tout s'enveloppe sous le nom de wagnérisme. Sans doute on ne l'applique plus aux mêmes œuvres que jadis, mais on l'applique de la même façon et selon le même esprit.

Au temps fabuleux où les Parisiens entendirent pour la première fois parler d'un compositeur appelé Richard Wagner : où la « musique de l'avenir », la « mélodie de la forêt » et quelques locutions semblables commencèrent d'être le thème favori de « ces propos si vagues, si rompus, si tumultueux, de ces médisances téméraires, de ces décisions ignorantes, de ces turlupinades grossières, de ce vain bruit de paroles qu'on nomme conversation dans Babylone », il suffisait à un musicien de s'écarter, si peu que ce fût, des formules italiennes, pour se voir aussitôt étiqueté wagnérien. Les journaux de l'époque, les articles de Scudo dans la *Revue des Deux Mondes*, le *Dictionnaire* de Fétis, donnent des exemples innombrables et réjouissants de cette classification audacieusement simpliste. La renommée du maître allemand eut beau s'accroître, la connaissance de son art se répandre peu à peu, on continua de ranger sans merci parmi ses disciples des compositeurs qui n'avaient avec lui aucun trait de ressemblance, dont quelques-uns ne possédaient à son sujet que des notions confuses, et n'auraient pu s'inspirer de lui, quand ils l'auraient voulu.

Gounod, pour avoir introduit dans quelques scènes de *Faust*, entre les airs et les récits, un dialogue libre et souple qu'ignorait l'opéra de Meyerbeer, fut convaincu de wagnérisme par les critiques unanimes : ils oublièrent simplement que *Don Juan* contient d'admirables modèles de conversation musicale. Pour la même raison, et pour d'autres aussi, — parce qu'il s'accordait çà et là, en matière d'harmonie, des licences non prévues par l'enseignement officiel ; parce que son orchestre était plus nourri et plus coloré que celui d'Adolphe Adam, de Clapisson ou de Maillart, parce qu'il avait, en un mot, de l'originalité, — on décréta que Bizet imitait Wagner ; le wagnérisme de *Carmen* est à coup sûr une des inventions les plus ahurissantes de ces juges perspicaces.

Il faut d'ailleurs convenir qu'au bout de plusieurs années la plupart d'entre eux reconnaissaient leurs erreurs, ou, du moins, renonçaient sans bruit à les soutenir : bien qu'il se rencontre encore, vers 1880, deux musicographes considérables pour traiter Gounod de révolutionnaire suspect, on avait alors généralement cessé de le regarder comme un apôtre de

Bayreuth. Mais on ne déchargeait un musicien du grief de wagnérisme que pour l'imputer à d'autres. Quand *Faust*, puis *Carmen* obtinrent leur absolution, ce fut à *Samson et Dalila*, à *Sigurd*, au *Roi d'Ys*, de passer pour coupables, à leurs auteurs d'être proclamés les séides de l'auteur de *Tristan*.

De telles imaginations sont presque inintelligibles maintenant : elles paraissaient à tout le monde justes et naturelles, il y a dix ans à peine : parmi ceux qui en goûtent en ce moment tout le comique, combien les ont partagées naguère ? Chaque fois qu'une œuvre était révélée, où l'on distinguait quelque accent nouveau et quelque trait inconnu, il semblait, comme pour *Fervaal* aujourd'hui, que la musique française allait à sa perte et que la patrie était en danger ; chaque fois, on s'écriait qu'il était impossible d'aller plus loin dans la voie du wagnérisme, de l'imitation, de la servilité, que Wagner était atteint, parfois qu'il était dépassé... Chaque fois aussi l'on s'apercevait, après un peu de temps, que l'on s'était fait des chimères, que Wagner était loin et que la musique française se portait comme devant.

Est-ce le même jeu qui recommence, et la même illusion qui renaît ? Les représentations de *la Walkyrie* et des *Maîtres Chanteurs* à l'Opéra, l'audition par fragments des autres drames dans les concerts dominicaux, l'exode annuel à Bayreuth d'une foule de plus en plus nombreuse et diverse, le pullulement de la littérature wagnérienne dans les gazettes, les revues et les livres, l'irrésistible entraînement d'une mode qui installe *Tristan et Yseult* jusque sur les pianos de jeunes filles pour lesquelles *la Dame Blanche* garderait des obscurités, — tout cela, sans doute, a propagé dans la presse et le public des idées relativement exactes sur Wagner et son œuvre : aussi le vieux grief n'a-t-il guère servi dans ces dernières années ; si maintenant on le reprend, n'est-ce pas à meilleur titre qu'autrefois ? Il se peut. Mais songez que ce grief exprime un sentiment éternel : l'inimitié de nos esprits contre tout ce qui dérange leurs habitudes. « Vague confusion, mélange informe, modulations bizarres, singularité, fracas allemand... » De quel *Fervaal* croyez-vous qu'il s'agisse là ? Du *Barbier de Séville*, en 1820.



M. d'Indy a composé le poème aussi bien que la musique de son œuvre : et par là, déjà, il ressemble à Wagner. Mais je vous convie à ne point accorder trop de poids à cet argument : Mermet, qu'on ne saurait accuser de wagnérisme, écrivit lui-même les paroles de *Roland à Roncevaux*. — Le livret de *Fervaal* comprend un prologue et trois actes. Le lieu de l'action est, pour les deux premières parties, le midi de la France : pour les deux dernières, le pays de Cravann, dans les Cévennes ; le temps : celui des invasions sarrasines.

Prologue. — Le jeune héros Fervaal, unique descendant des chefs de Cravann, élevé dans les forêts sacrées par le druide Arfagard, traverse le pays sarrasin. Attaqué par des bandits, grièvement blessé d'une flèche, défaillant, il va périr avec Arfagard, qui le défend, lorsque paraît, accompagnée de ses serviteurs, la belle Guilhen, souveraine en cette terre. Elle se sent émue de pitié pour Fervaal. Celui-ci se ranime un instant, et ses yeux rencontrent ceux de la Sarrasine. Il prononce comme en rêve les mots du serment druidique par lequel il a renoncé au charme impur de la femme. Mais les yeux de Guilhen sont toujours fixés sur les siens, et il retombe sans achever le serment. Arfagard désespéré pleure la mort prochaine du héros. Cependant Guilhen veut sauver Fervaal ; elle le transportera dans son palais, elle guérira sa blessure, car elle connaît les vertus des plantes. Arfagard cède à sa prière. On place Fervaal sur une litière de feuillage ; Guilhen est près de lui. Le cortège se forme et se retire lentement.

Premier acte. — Les jardins de Guilhen. — Fervaal guéri est étendu à l'ombre des oliviers. Arfagard paraît et lui fait connaître que le temps est enfin venu de retourner au pays de Cravann. A cette heure solennelle, il révèle à Fervaal son origine divine et sa haute mission. Cravann est menacée par les barbares. La voix de l'oracle a prédit la mort des anciens dieux. Et d'autres voix ont répondu : « Le chef élu, le Fils des Nuées, peut seul sauver la patrie, s'il reste pur, si l'amour jamais ne souille son corps ni son âme. » Fervaal est le dernier rejeton de la race antique des Nuées ; il a renié l'amour : c'est par lui que Cravann doit être victorieuse... Arfagard

s'éloigne pour veiller aux apprêts du départ. Mais Fervaal a cessé d'être le héros pur. Le charme de Guilhen a été le plus fort. Elle vient : les amants se content leurs jours d'enfance et leur vie passée : ils se disent les joies de leur amour. Et les voici enlacés aux bras l'un de l'autre... L'appel d'Arfagard retentit. Fervaal s'éveille de son ivresse. Son parjure l'épouvante. Il doit partir. La jeune fille veut le suivre, renonçant à son pays, à sa puissance, à ses richesses. Fervaal refuse : il s'arrache aux étreintes de Guilhen et s'enfuit. La Sarrasine, folle de douleur et de colère, aura bientôt sa vengeance : contre la terre de Cravann, elle lance les hordes de ses guerriers.

Deuxième acte. — Dans les monts cévenols ; la nuit. — Près d'un autel de pierre vénéré entre tous, Fervaal songe douloureusement à l'amante qu'il a sacrifiée en vain, puisqu'il est désormais indigne de sa tâche. Arfagard entre. Les chefs de Cravann, qu'il a fait prévenir par un berger, vont s'assembler ici pour élire le Brenn souverain. Avant que s'ouvre le conseil, le vieux Druide, anxieux des destins de la patrie, évoque Kaito, la déesse qui sait l'avenir. Elle apparaît sur l'autel où s'amoncellent des brumes. Ses paroles énigmatiques, que Fervaal croit entendre, dénoncent le serment violé, l'antique loi brisée, prédisent qu'une nouvelle vie naîtra de la mort... La vision s'efface. L'aube commence à poindre : les chefs de la montagne se présentent au rendez-vous solennel : chacun d'eux veut être l'Élu. Mais Arfagard leur révèle l'existence de Fervaal, seul survivant de la race sacrée, seul désigné par les oracles, et tous s'inclinent devant le Fils des Nuées. Une cérémonie religieuse se déroule. Elle est interrompue par un messager d'alarme : les Sarrasins ont envahi la terre de Cravann. Les guerriers courent aux armes. Au moment de se mettre à leur tête, Fervaal fait à Arfagard l'aveu de sa faute. Il explique la mystérieuse réponse de Kaito : puisqu'il a violé le serment, il doit mourir, et c'est de sa mort que naîtra la nouvelle vie de Cravann. D'un cœur joyeux, il s'offre en holocauste pour le salut de la patrie... Le soleil s'est levé ; sa splendeur dissipe les brouillards et présage le triomphe.

Troisième acte. — Un ravin que ceignent de hautes montagnes. — La bataille est finie, et la ruine de Cravann est

consommée. La neige, tombée à gros flocons, couvre déjà les corps raidis des guerriers celtes. Dans le morne paysage, Fervaal, qui n'a pu mourir, est debout, immobile et muet. Arfagard le retrouve, et Fervaal réclame de lui l'honneur d'être offert en victime expiatoire à la vengeance des dieux. Déjà le druide brandit le couteau du sacrifice, quand retentit une voix désespérée : Guilhen, perdue dans la montagne, appelle Fervaal. Le héros, reconquis par l'amour, frappe de son glaive le prêtre qui lui barre le passage, et s'élance vers son amie. Mais elle est mortellement atteinte : le vent froid du nord a tué la fille du soleil. Bientôt elle expire. Alors, Fervaal, entouré des corps de tous ceux qu'il aimait, se sent illuminé de clartés inconnues. Il entrevoit des temps nouveaux, des joies plus pures et des dieux plus cléments. Saisi d'un délire sacré, il enlève en ses bras le corps de Guilhen, et commence à gravir la pente du grand mont neigeux. Une éclatante aurore rougit les cimes. Fervaal va vers la lumière, portant son doux fardeau et chantant à pleine voix un chant triomphal. Il disparaît, montant plus haut, toujours plus haut, tandis que des voix mystérieuses lui répondent par delà l'espace : « Le jeune amour est vainqueur de la mort ! »

Le wagnérisme, pour un livret, consiste principalement à mettre en scène des personnages de légende, simplifiés par le recul des temps et la tradition populaire, débarrassés des contingences de la réalité immédiate, — que la musique est incapable de traduire, — réduits aux seules qualités essentielles, — les sentiments et les passions, — où le pouvoir d'expression de la musique est souverain. Ces personnages seront de préférence empruntés aux légendes nationales; mais c'est un précepte auquel Wagner lui-même a manqué plus d'une fois. Ils auront volontiers une apparence symbolique. Et, comme l'auteur de *Parsifal* fut en son vivant fort occupé de philosophie, qu'il en mit beaucoup dans ses œuvres, où ses commentateurs en mirent bien plus encore, il ne sera point malséant qu'un poème d'opéra contienne quelques vues générales sur le destin du monde et la raison de la vie.

Il n'échappera à personne que la plupart de ces traits se retrouvent dans l' « action musicale » de M. d'Indy. Et quand

on alléguerait que le premier n'appartient pas en propre à Wagner; que le choix des héros légendaires, c'est à peu près, appliquée à un autre art, la poétique de notre tragédie : que l'opéra ancien, jusqu'à Gluck, n'a guère usé que de légendes et que celles-ci, pour être généralement grecques, n'en avaient pas moins les mêmes propriétés musicales que celles du moyen âge; — quand on ferait observer que le bizarre conflit des druides et des mahométans n'est point fait pour toucher au vif notre sentiment national; — que le symbolisme des personnages est discret et que la philosophie du poème n'est point trop précise, — il n'en serait pas moins vrai que la doctrine wagnérienne a exercé sur la conception de M. d'Indy une influence générale.

Mais c'est le moindre reproche que lui adressent ses adversaires. Ils veulent qu'il ait tiré des œuvres du Maître les détails mêmes de ses caractères et les incidents de son action. Leurs arguments deviennent ici d'une candeur qui désarme. Il est impossible de les relever tous; qu'il suffise d'en citer quelques-uns. « Arfagard, le vieillard éducateur d'un jeune héros, est, disent ces critiques intrépides, un composé de Gurnemanz et de Kurwenal ; c'est dans *Parsifal* et dans *Tristan* que M. d'Indy l'a pris tout entier. » On croit rêver. Ne voit-on pas dans les *Huguenots* un certain Marcel qui tient un rôle à peu près semblable à celui d'Arfagard? Ou bien encore Fénelon avait-il donc fait le voyage de Bayreuth avant d'imaginer le personnage de Mentor? — Fervaal, au premier regard échangé avec Guilhen, est atteint par l'amour : « C'est Yseult avec Tristan », dit-on aussitôt. Si l'on veut! Mais pourquoi ne pas s'aviser de cette idée simple, que c'est le « coup de foudre » par lequel tous les poètes ont coutume d'unir tous les amants? — Les oracles de Kaito sont obscurs; ceux d'Erda le sont aussi : « Kaito, c'est Erda ». Mais quand donc entendit-on les dieux rendre des oracles intelligibles?... Ainsi de suite. On arriverait aisément par cette méthode à démontrer que l'*Iliade* et l'*Énéide* sont extraites de la *Tétralogie*. Il sera plus équitable de reconnaître que, si le poème de *Fervaal* est construit selon les principes de Wagner, M. d'Indy a bien pu en imaginer la fable lui-même, et que l'aspect pittoresque et décoratif n'en est guère wagnérien.

Il faudra reconnaître aussi que, si l'on y peut relever quelques contradictions et quelques évolutions trop brusques, il ne manque ni de mouvement, ni de force, ni de grandeur, qu'il est de meilleur style et de plus haute allure que les poèmes ordinaires de nos opéras. Sans doute, il n'est point toujours d'une évidente limpidité, et l'on ne peut savoir au juste ce que veut Fervaal lorsqu'il emporte le corps de Guilhen vers les cimes de Cravann ; peut-être M. d'Indy lui-même n'en est-il pas pleinement instruit. Mais on a si peu besoin de le savoir ! Fervaal va vers le ciel : que faut-il de plus pour une apothéose ?

Le wagnérisme, pour la musique, consiste essentiellement à composer les actes ou les scènes d'une trame symphonique continue, où le retour et le développement des thèmes, au lieu d'obéir, comme dans la symphonie pure, à des lois plus ou moins rigoureuses de symétrie, sont déterminés par les progrès divers de l'action... Il est manifeste que M. d'Indy, dans *Fervaal* presque tout entier, a résolument suivi cette doctrine : à peine s'il s'en écarte en quelques passages du deuxième acte. C'est assurément la première œuvre française où l'on trouve la franche application du principe wagnérien.

Mais le wagnérisme consiste en autre chose encore : en certaines formes de composition, de mélodie, d'harmonie ou d'orchestration, dont l'ensemble constitue la personnalité musicale du maître de Bayreuth. Et ces formes n'ont que de rares et superficielles analogies avec celles qui caractérisent M. d'Indy. Ses procédés de développement, plus brefs et plus nerveux, diffèrent dès le premier abord de ceux de Wagner, et l'élément rythmique y joue un rôle décisif qu'il n'a pas chez l'auteur de *Parsifal*. La logique serrée et concise à l'extrême du système harmonique, la soudaineté à la fois imprévue et raisonnée, le *raccourci* audacieux et sûr de la modulation, tout le travail musical décèle en M. d'Indy une forte et nette originalité. Le fréquent usage qu'il fait des chants populaires le distingue encore de l'illustre et dangereux modèle avec lequel on voudrait le confondre : l'appel d'Arfagard au premier acte; au second, les paroles du berger envoyé vers les chefs de Cravann; au troisième, l'hymne enthousiaste de Fervaal

emportant dans les nuages sa bien-aimée morte, — autant de mélodies sans doute inspirées des vieux airs cévenols, mélodies qui, symphoniquement employées dans le reste de l'œuvre, contribuent à lui donner une saveur singulière. Enfin, l'orchestration ne rappelle en rien celle de Wagner. Elle est traitée selon de tout autres principes. Elle se sert volontiers des instruments isolés. Elle divise et oppose les timbres, à la façon de Berlioz, au lieu de les unir dans une sonorité générale.

Le résultat de l'enquête est donc ici pareil à ce qu'il était tout à l'heure : soumission à l'esprit de la théorie wagnérienne, indépendance absolue dans la pratique et la mise en œuvre.



Nous avons vu ce que *Fervaal* devait à Wagner. Qu'apporte-t-il à l'art français ?

Une musique d'une noble inspiration, d'un raffinement, d'une richesse, d'une habileté et d'une beauté technique extraordinaires ; construite avec une solidité élégante, une précision ingénieuse, une subtile et forte unité ; des ressources infinies dans le développement des thèmes, dans la déduction des harmonies, dans l'invention des rythmes ; un orchestre vraiment sans pareil, dont la sonorité éclatante et douce, légère et profonde tout ensemble, est, dès la première mesure du prologue, une surprise, une caresse et une joie : un orchestre qui va de la suprême force à la suprême délicatesse, sans que jamais sa force soit grossière, ou sa délicatesse inconsistante, qui sans cesse abonde en combinaisons imprévues de timbres, en heureuses trouvailles et en effets saisissants... Nul artiste en aucun pays, à cette heure, ne surpasse l'auteur de *Fervaal* pour le maniement de la matière musicale ; on aurait vite achevé d'énumérer ses rivaux... Son œuvre est féconde en belles pages. C'est le prologue, souple, animé, poétique, où s'expriment dès l'abord, avec tant d'aisance et de clarté, les caractères des trois principaux personnages. C'est le prélude du premier acte, exquis d'instrumentation et de couleur : l'ample et puissant discours d'Arfagard à Fervaal ; le duo passionné des amants. C'est l'admirable début du deuxième acte, si mystérieux, si fantastique, si nocturne, enveloppé

d'harmonies fuyantes et douces comme des brumes, qui donnent un accent plus étrange encore au chant étrange et solennel de Kaito. C'est l'assemblée des chefs, éclatante et tumultueuse, et la cérémonie druidique, dans laquelle un chœur du plus noble caractère fait un moment songer à Gluck. C'est le prélude désolé du troisième acte et les adieux douloureux de Fervaal et de Guilhen. Enfin, voici le sommet de l'œuvre, la poignante lamentation du héros : *Ils dorment, tous ceux que j'aimais*, et la scène finale, toute pleine d'une émotion superbe et profonde.

Tels sont les dons précieux et certains que *Fervaal* fait à la musique française. La part nouvelle de wagnérisme qu'il lui apporte en même temps est-elle un assez funeste présent pour que notre école en ressente une atteinte mortelle ? La proposition est excessive, et il n'est pas interdit d'estimer que la situation faite à l'œuvre de M. d'Indy est plus paradoxale que de raison. Depuis quelque vingt ans, toutes les personnes qui possèdent en musique peu ou prou d'autorité proclament à grands fracas l'excellence des idées de Wagner, exhortent les compositeurs à s'en inspirer, leur affirment que l'avenir et la vérité sont là. Un musicien tente la fortune : ceux mêmes qui conseillaient l'aventure quand nul ne s'offrait à la risquer, le condamnent aujourd'hui. C'est un beau trait de logique.

Il est vraisemblable que le mouvement commencé s'accomplira jusqu'au bout, et que la musique française ira en se compliquant de plus en plus, jusqu'au jour où, par une réaction naturelle, le public, les critiques et les artistes eux-mêmes se sentiront las des raffinements et aspireront à la simplicité. Ce jour-là, quelque jeune homme, imaginant des chants aussi ingénus que les chants populaires, sera sans doute le grand musicien attendu... Mais son art ne ruinera pas celui de Wagner, non plus que celui-ci ne peut ruiner l'art de Gluck ou de Mozart. Il importe infiniment peu que les œuvres relèvent de telle ou telle école ; il importe seulement qu'elles soient belles. Ai-je su dire la beauté de *Fervaal* ?

PIERRE LALO.

---

24 FÉVRIER 1848

Il ne m'appartient pas d'expliquer la situation de l'esprit public, à Paris, dans les premières semaines de l'année 1848. Je ne me crois pas autorisé à juger, ni la conduite des hommes d'État qui étaient à cette époque au Ministère, ni les actes des députés qui composaient l'opposition. Je venais, à cette date, de consacrer près de douze années au service militaire en Afrique. Tout mon temps avait été donné aux obligations absorbantes du commandement, de l'administration, de la conquête. J'avais deux fois refusé un mandat électoral qui m'avait été premièrement offert en 1845, par des amis, et secondement en 1846, par le ministre de la Guerre, le général Saint-Yon. Je ne me sentais aucune disposition pour les fonctions parlementaires ; j'avais toujours beaucoup aimé la carrière militaire; je désirais et j'espérais ne jamais en avoir d'autre.

Un congé de trois mois m'avait été accordé à la fin de 1847 ; c'était le second en douze années. J'avais à remercier le roi du titre de général en chef qu'il m'avait conféré en me désignant pour exercer le gouvernement de l'Algérie. Je savais

toutefois que j'avais contrarié ses intentions en n'acceptant pas la proposition qui m'avait été faite d'être, avec ce titre et sous la dénomination de major général, le second de monseigneur le duc d'Aumale en Afrique. Peut-être par cette raison, il me sembla que l'accueil du roi fut un peu froid quand j'eus l'honneur de me présenter aux Tuileries. Il y avait peu de personnes au cercle. Le roi me demanda des nouvelles du duc d'Aumale et des détails sur son installation comme gouverneur. Je dis simplement, ce qui était vrai, que le prince avait très bien réussi. « On me l'avait dit, répondit le roi, et je le crois. Il a comme moi son étoile, comme moi il réussira. » — Ce fut tout.

Il est vrai que, quelques jours après, le roi me fit donner avis qu'il désirait que je lui présentasse le maréchal des logis de spahis Gérard, célèbre par son courage dans la chasse au lion. Le roi se montra, ce jour-là, bienveillant pour M. Gérard et pour moi. Il adressa plusieurs questions au chasseur et parut écouter les réponses avec intérêt. Je me crus autorisé à lui dire que non seulement M. Gérard avait honoré le nom français par les nombreux services que son courage avait rendus à la population indigène; mais que par son éducation, par son ancienneté, il était digne d'obtenir le grade d'officier. Le roi parut satisfait de cette observation, et promit qu'il s'en souviendrait. Le même jour, en effet, il demanda au ministre de la Guerre de comprendre Gérard dans les plus prochaines promotions.

Monseigneur le duc de Nemours m'entretint un jour de la reddition d'Abd-el-Kader et me demanda ce que je pensais de son envoi à la Mecque. Je répondis que Dieu seul pouvait savoir si la promesse de l'émir serait fidèlement tenue, ou si, profitant des libertés laissées par le Coran aux musulmans qui contractent avec les chrétiens, il ne songerait pas un jour à reprendre un rôle actif: mais que, dans tous les cas, la parole française était engagée et devait être exactement tenue.

— C'est parfaitement ma manière de voir, répondit le prince; le roi n'a pas hésité à cet égard, mais il y aura des délais nécessaires, car il faut bien s'entendre avec le gouvernement turc et avec le pacha d'Égypte, pour l'envoi sur leur territoire d'un homme aussi important.

Il n'avait pas été question de politique, ni avec le roi, ni avec monseigneur le duc de Nemours dans ces deux entrevues.

Madame la duchesse d'Orléans me reçut en audience particulière le 16 février. Elle fut, comme toujours, d'une grande bienveillance ; elle me rappela l'affection et l'estime dont monseigneur le duc d'Orléans voulait bien m'honorer, et me dit combien la mort de ce prince lui paraissait encore plus regrettable dans les circonstances où se trouvait la France. Elle me parut préoccupée et triste.

— Je désirerais bien, me dit-elle, que mes frères d'Aumale et Joinville fussent ici ; peut-être pourraient-ils empêcher les funestes conséquences d'une volonté trop tendue. Combien il est imprudent d'appeler « passions aveugles et ennemies » l'opinion des hommes que, dans peu de temps, on sera obligé, par la force des élections, d'appeler dans les conseils !

Ce fut la première remarque politique sérieuse que j'entendis à Paris. Le lendemain, quelques députés qui s'étaient occupés de l'Algérie, MM. Dufaure, Tocqueville, Corcelles, Beaumont, Ferdinand Barrot m'avaient donné un rendez-vous. Quand nous fûmes réunis, ils dirent que les affaires algériennes pouvaient être ajournées et ils ne parlèrent que des embarras de la situation politique. Ils sollicitèrent tous M. Dufaure de prendre la parole le lendemain et d'essayer d'obtenir un vote qui obligerait le ministère à se retirer : ils étaient persuadés que cette retraite aurait pour immédiat résultat de calmer l'agitation publique. Ils pensaient que si, au contraire, le ministère s'obstinait à demeurer en fonctions malgré la très grande impopularité qui se prononçait contre lui, une crise très grave était inévitable.

Le ministère fut maintenu. Les députés de l'opposition décidèrent qu'ils n'iraient pas au rendez-vous indiqué pour la manifestation du banquet le 22 février ; mais le mouvement était donné à l'opinion publique. Des groupes se formèrent sur la place de la Concorde. Ils furent refoulés par la troupe seule, la garde nationale n'ayant pas été convoquée. Elle le fut seulement dans la soirée et fit des patrouilles.

Le 23, dans la matinée, des colonnes de troupes prirent position sur différents points de Paris. Dans quelques localités, la troupe recevant l'ordre de disperser les groupes, des

détachements de gardes nationaux se placèrent entre eux et elle. Un chef de bataillon, M. de Saint-Hilaire, fut tué.

L'agitation n'était pas calmée, mais ne s'était pas encore traduite en sédition armée, quand on annonça, à trois heures de l'après-midi, que le ministère avait donné sa démission et que M. Molé était chargé de composer un cabinet.

Je m'étais rendu à cette heure à l'état-major général du Carrousel pour savoir avec exactitude ce qui se passait, et j'assistai à la rentrée des officiers de l'état-major qui avaient été chargés de porter cette nouvelle aux commandants de diverses colonnes. Tous disaient que les cris les plus vifs d'approbation avaient accueilli cette communication; ils ajoutaient que, sur plusieurs points, ils avaient entendu parler d'illuminer immédiatement. Ils ne doutaient pas que toute lutte ne fût par cela seul arrêtée. C'était l'opinion unanime de plusieurs généraux présents aussi à l'état-major.

Fort heureux de cette probabilité, j'allais me retirer quand le général Boyer, aide de camp de monseigneur le duc de Nemours, vint me prévenir que le prince m'invitait à passer la nuit à l'état-major. On crut qu'il s'agissait d'autre chose, et M. Magnan, en particulier, me dit :

— Ah ! c'est le ministère de la Guerre qu'on vous propose.

Je répondis qu'il se trompait : mais il n'en démordit pas et aussitôt s'offrit pour être chef du personnel, accompagnant sa demande des compliments les plus prononcés à mon égard. Je me retirai sans plus attendre et, à l'heure qui m'avait été indiquée, je revins en uniforme à l'état-major général.

Toutes les nouvelles continuaient à être bonnes à huit heures du soir. Une grande partie de Paris était illuminée. Tout à coup, à neuf heures, on apprend qu'une fusillade a eu lieu, au boulevard des Capucines, devant le ministère des affaires étrangères. Un détachement du 14e de ligne stationné sur ce point a fait feu sur un groupe, d'où, dit-on, était parti un coup de pistolet; il n'y a pas eu que des soldats blessés : plusieurs cadavres d'ouvriers sont restés sur place d'abord et ont, ensuite, été enlevés. Une reconnaissance de cavalerie, envoyée sur les lieux, revient avec la confirmation du premier avis. En même temps, les rapports de police font savoir que cet événement produit une émotion extrême. Bientôt on

annonce que des cris de vengeance se sont fait entendre, que des barricades se construisent dans plusieurs quartiers. Le tocsin retentit dans plusieurs églises. Tout cela s'accomplit de neuf heures et demie à dix heures. Vers cette heure, environ, M. Talabot, colonel de la deuxième légion de la garde nationale de Paris, vient à l'état-major général ; avant de se retirer, il m'aperçoit et me dit :

— Mon général, vous savez bien que je suis un ancien soldat et que je ne me laisse pas effrayer ; eh bien ! répétez à M. le duc de Nemours que si demain, au point du jour, la population de Paris n'est pas éclairée sur les causes du fatal événement du boulevard, je ne réunirai pas un caporal et quatre hommes dans toute ma légion, qui est cependant une des mieux disposées.

Le prince se tenait dans un salon voisin avec le général Jacqueminot, commandant la garde nationale, et le général Sébastiani, commandant la première division militaire. J'entrai chez le prince sans tarder et je lui dis les dernières paroles du colonel Talabot :

— Bah ! répondit le général Jacqueminot, Talabot se trompe : demain, au point du jour, toutes les légions seront sous les armes.

A ce moment, on avait disposé d'une partie des troupes présentes au Carrousel pour envoyer des compagnies en observation au débouché des rues voisines où on essayait d'élever des barricades. La colonne envoyée la veille sur le boulevard avait reçu l'ordre de rentrer aux Tuileries, où elle arriva vers minuit. Deux autres colonnes, d'une brigade chacune, restèrent la nuit l'une à l'Hôtel de Ville, l'autre à la place de la Bastille. Trois compagnies du 7e léger avaient été envoyées, la veille aussi, pour renforcer la brigade municipale à la caserne de la rue Saint-Martin. Elles étaient restées à ce poste. Au reste, je n'étais pas initié à la situation des troupes dans Paris. Je n'avais encore reçu aucune mission. Le prince, évidemment, avait désiré que je fusse près de lui en cas éventuel. Vers minuit le prince se rendit aux Tuileries et je pus m'endormir dans un fauteuil.

Vers deux heures du matin, on annonça le maréchal Bugeaud. Il entra dans le premier salon au haut de l'escalier,

où se trouvaient les officiers de tous grades de l'état-major, au nombre de trente ou de quarante. Il fut accueilli comme le méritait sa renommée militaire quand il annonça qu'il était appelé au commandement supérieur de la garde nationale et des troupes. Il salua particulièrement les officiers qu'il connaissait et demanda au général Sébastiani la situation des troupes. Il décida sans plus tarder la formation des colonnes suivantes :

1° Quatre bataillons, un escadron et deux pièces furent mis aux ordres du général Sébastiani sur sa demande spéciale. Cette colonne devait se rendre à l'Hôtel de Ville, y rallier une troupe d'égale force aux ordres du général de brigade Tallandier, et se mettre en communication avec les troupes des boulevards.

2° Une colonne de quatre bataillons, deux du 1er léger, deux du 21e de ligne, un détachement de chasseurs à pied, un escadron de dragons et deux pièces d'artillerie, aux ordres du général Bedeau, devaient gagner le boulevard par les rues Vivienne, Feydeau et Montmartre, communiquer avec les troupes envoyées à la caserne Saint-Martin, et rallier à la place de la Bastille une brigade à peu près d'égale force aux ordres du général Duhot. Le général de Salles était adjoint à cette colonne.

3° Une colonne de trois bataillons, aux ordres du général de brigade Renault, devait se rendre au Panthéon.

4° Le général de brigade Saint-Arnaud, avec deux bataillons, devait renforcer la garde municipale occupant par une réserve principale la préfecture de police.

5° Le général de division Rullière était chargé du commandement de la réserve stationnant sur la place du Carrousel et composée de quatre bataillons, quatre pièces, et le 13e régiment de chasseurs à cheval.

6° La cavalerie, aux ordres du général de brigade Regnault de Saint-Jean-d'Angely, composée de deux régiments de cuirassiers et deux régiments de dragons, devait être placée sur la place de la Concorde et à l'entrée des Champs-Élysées.

Le maréchal donna ses ordres avec précision et clarté : les troupes devaient agir avec vigueur contre l'émeute si la nouvelle du changement de ministère, que l'autorité civile se

chargeait de faire connaître avant le jour partout, ne suffisait pas pour rétablir le calme et la tranquillité publique. On savait, à cette heure, au quartier général, que M. le comte Molé avait renoncé à composer un ministère et que M. Thiers avait été appelé par le Roi.

Le maréchal donnait encore ses ordres quand M. Thiers parut au quartier général. Il cherchait le maréchal.

— Ah! lui dit celui-ci, je suis enchanté, monsieur Thiers, d'avoir à servir le Roi avec vous.

— Je ne désirais pas le ministère, répondit M. Thiers, mais, dans la position où sont les affaires, je ne refuserai pas un loyal concours au Roi.

— Je vais faire une proclamation, dit le maréchal, pour annoncer que je suis nommé au commandement supérieur des troupes, et je dirai que vous êtes chargé de composer le cabinet.

— Je ne sais s'il est bien utile que vous fassiez une proclamation, dit M. Thiers; ce qu'il faut avant tout, c'est faire savoir qu'un ministère partisan de la réforme est appelé aux affaires; mais dans tous les cas, monsieur le maréchal, si vous faites une proclamation, dites bien que MM. Thiers et Barrot sont chargés de composer un ministère. Il n'est pas encore formé; nous allons nous efforcer d'y parvenir.

Cette conversation eut lieu dans la première grande salle, au premier étage, en présence de tous les officiers de service.



Les troupes partant du Carrousel devaient se mettre en marche à six heures et demie du matin. Je me mis en communication avec les chefs de corps.

Un régiment, le 1er léger, n'avait pas de pain pour la journée du 24. Le 21e de ligne avait heureusement un bataillon caserné au Carrousel même et avait reçu le pain pour deux jours. Il en donna au 1er léger pour un jour. Il fallut faire distribuer des cartouches à raison de soixante ou au moins de quarante-cinq par homme. Il y avait des caissons de réserve au Carrousel et la distribution se fit sans difficultés.

Un moment avant le départ, je réunis les corps d'officiers

de chaque régiment; je leur dis en peu de mots nos devoirs communs.

— Vous savez tous, messieurs, quelle était la disposition de l'opinion hier, dans Paris, en apprenant le changement de ministère; un événement malheureux a eu lieu au boulevard des Capucines et une surexcitation publique en a été la conséquence. Des mesures sont prises pour éclairer l'opinion et pour faire savoir que MM. Thiers et Barrot sont chargés de composer un ministère. Si, après la communication de cette nouvelle, nous rencontrons encore de l'agitation, nous agirons avec rigueur comme nos devoirs nous le prescrivent.

Le détachement du 6e bataillon de chasseurs à pied mit en avant-garde les soldats qui avaient fait la guerre d'Afrique; ils avaient l'ordre de ne pas tirer les premiers et de se porter au pas de course sur la première barricade qui serait défendue. J'étais sûr de ces hommes, et je voulais à la fois intimider l'émeute et donner de la confiance à la troupe.

La colonne suivit les rues de Richelieu, Neuve-des-Petits-Champs, Vivienne, la place de la Bourse et la rue Feydeau pour gagner la rue Montmartre; nous trouvâmes dans ces rues des barricades inachevées et abandonnées : on les détruisit rapidement. En débouchant dans la rue Montmartre, le peloton d'avant-garde reçut le feu de quelques hommes placés derrière une barricade fermant l'entrée du boulevard. Deux hommes furent blessés dans la réserve. La barricade fut enlevée sans coup férir, ainsi qu'une seconde placée de l'autre côté du boulevard, à l'entrée du Faubourg-Montmartre. Je plaçai quelques hommes du 1er léger à cette dernière barricade et fis donner l'ordre au général de Salles, qui marchait avec la deuxième partie de la colonne, de les relever par des hommes du 21e de ligne. La tête de colonne prit à droite sur le boulevard et se dirigea vers la porte Saint-Denis.

Il n'y avait pas d'hommes armés sur le boulevard, mais aux fenêtres se montraient des hommes protestant du geste et de la voix. Je leur fis demander par les officiers d'état-major de la garde nationale pourquoi ils ne prenaient pas les armes en entendant le rappel qui battait à peu de distance: on me répondit que ces gens ne savaient pas le changement de ministère et croyaient que l'accident du boulevard

des Capucines était un guet-apens préparé par le ministère ancien pour intimider la population. Presque aussitôt cette opinion me fut reproduite par des officiers de la garde nationale qui se présentèrent successivement à moi. Ils m'affirmèrent tous que, si la nouvelle du changement était connue, la garde nationale entière marcherait avec la troupe, mais ne me laissèrent pas ignorer qu'à cette heure, la plus grande partie se disposait à se rendre aux barricades. Un homme à physionomie intelligente et énergique s'approcha de moi et me demanda si je pouvais lui affirmer sur l'honneur que le changement de ministère était accompli. Je lui donnai cette assurance et il partit aussitôt en disant :

— Tant mieux, tant mieux, je ferai rentrer tous mes ouvriers.

Un chef de bataillon de la 5e légion, ancien officier de l'armée, vint à moi et me dit :

— Mon général, je vous salue, mais je vous dis franchement que nous sommes tous pour la réforme.

— Ce n'est pas moi, commandant, qui puis vous la donner, lui répondis-je, mais je vous affirme que MM. Thiers et Barrot sont chargés de composer un cabinet, et vous savez bien qu'ils veulent ce que vous demandez.

Le commandant Grégoire se joignit alors aux autres officiers pour me supplier de leur laisser le temps de faire connaître cette nouvelle. Ils demandèrent qu'un détachement pût accompagner leurs tambours, et me promirent de m'amener bientôt quelques compagnies, si je voulais arrêter le mouvement de la colonne.

— Quand la nouvelle de ce changement de ministère sera connue, nous marcherons avec vous, général ; mais si vous ne nous laissez pas le temps de la répandre, vous allez rencontrer des gardes nationaux derrière la barricade et, une fois le feu engagé entre la garde et la ligne, il ne sera plus possible de faire admettre la vérité.

Je n'hésitai pas un instant. J'arrêtai ma colonne à moitié de la rampe qui monte au Gymnase ; je donnai un détachement de chasseurs à pied pour escorter les tambours de la garde nationale, qui partirent battant le rappel, avec le commandant Grégoire et d'autres officiers.

J'écrivis au maréchal pour lui rendre compte de la situa-

tion ; je lui disais que la nouvelle du changement de ministère n'était pas connue, que la foule était inoffensive et non armée, qu'elle criait : « Vive la réforme ! vive la ligne ! » Je lui faisais savoir que j'avais arrêté ma colonne pour faciliter le rassemblement des gardes nationaux et je lui demandais avec instance que des mesures fussent prises pour faire connaître le changement de ministère. Un homme du peuple s'offrit pour porter ce billet aux Tuileries. Il le fit avec fidélité. Le maréchal m'expédia M. le colonel de Neuilly, en habit de ville, pour me faire connaître sa réponse. Il approuvait que je me fusse arrêté ; il m'apportait plusieurs proclamations manuscrites faisant savoir le changement de ministère. Elles étaient signées Bugeaud et portaient le cachet de l'état-major général.

Dans la malheureuse lettre écrite par le maréchal au mois d'octobre suivant pour expliquer les faits de février et appuyer sa candidature à la présidence de la République, il est dit « qu'on me répondit de faire les sommations et d'agir énergiquement ». Le maréchal a été bien mal servi par sa mémoire, car alors *pourquoi m'avoir envoyé des proclamations, s'il ne s'était agi que d'opérer militairement ?* D'autres erreurs de mémoire seront successivement relevées.

Je répandis aussitôt ces proclamations ; mais le nom du maréchal Bugeaud n'était pas considéré comme un signe de paix, et, par une fatalité inouïe, *le Moniteur universel*, qui venait de paraître, ne parlait pas du changement de ministère. Il ne contenait qu'un acte officiel, la nomination du maréchal Bugeaud au commandement supérieur de la garde nationale et des troupes, contresignée Du Châtel. Un officier de la garde nationale, M. Perrie, rédacteur du *Siècle*, et depuis représentant du peuple, me montra ce *Moniteur* qui semblait ainsi donner un officiel démenti à toutes nos affirmations. Un sentiment de défiance dominait l'esprit de la plupart ; ce fait malencontreux y ajouta une nouvelle influence. Un bourgeois, M. Fauvel-Delbarre, négociant du quartier Saint-Denis, me supplia alors de permettre qu'il se rendît aux Tuileries pour s'assurer que les ministères étaient changés, me demandant en grâce de ne pas attaquer avant son retour. Je lui répondis qu'il eût à se presser, que je marcherais dès que la

garde nationale aurait rejoint, que, si on restait calme, je n'attaquerais pas avant qu'elle fût arrivée. Je donnai à ce bourgeois, pour l'accréditer au quartier général, un des capitaines de l'état-major de la garde nationale qui m'étaient adjoints. Ils furent fort rapides dans leur mission et revinrent au moment même où le commandant Grégoire arrivait par la Porte Saint-Denis, à la tête de trois cents gardes nationaux. J'étais occupé à répéter aux gardes la nouvelle positive du changement de ministère, quand M. Fauvel-Delbarre, le visage inondé de sueur, me remit une lettre du maréchal Bugeaud. C'était l'ordre-circulaire envoyé à tous les commandants de colonnes dans Paris. Il était ainsi conçu :

Mon cher général, mes dispositions sont modifiées. Annoncez partout que le feu cesse et que la garde nationale prend le service de la police, faites entendre des paroles de conciliation.

P.-S. — Repliez-vous sur le Carrousel [1].

J'avais perdu avec un caban, dans la journée du 24 février, les deux lettres du maréchal reçues sur le boulevard. Depuis on m'a remis un des exemplaires de la deuxième, qui était un ordre circulaire envoyé à tous les commandants de colonnes. Je viens d'en donner le texte. Cet ordre que je possède est écrit par les aides de camp du maréchal, MM. Fabar et Trochu.

Dans sa lettre du mois d'octobre, le maréchal a dit que l'ordre de retraite était conçu comme il suit :

Par ordre du roi et des ministres, vous devez vous replier sur les Tuileries. Faites votre retraite avec une attitude imposante, et, si vous êtes attaqués, retournez-vous, prenez l'offensive et agissez conformément à mes instructions de ce matin.

La mémoire du général lui fait encore défaut en cette circonstance, et, en comparant les deux textes dont l'un est, Dieu

1. Cette lettre est entre les mains des héritiers du général Bedeau. Le général comprenait si bien la valeur de cette pièce justificative que, deux jours avant sa mort, survenue le 30 octobre 1863, il dit à sa nièce, madame de Busnel, née d'Amblemont, et à son neveu, M. de Busnel : « Quand j'aurai cessé de vivre, et avant l'apposition des scellés, vous emporterez hors de ma demeure le portefeuille que voici. » Or ce portefeuille ne contenait que la lettre du duc d'Isly.

merci, officiel, on peut apprécier la situation faite aux généraux chargés, à la tête des troupes, de faire entendre des paroles de conciliation à une population comme celle de Paris.

La communication de l'ordre de retraite des troupes et de la remise de la police à la garde nationale produisit dans les rangs du détachement amené par le commandant Grégoire la plus vive satisfaction. J'ose affirmer que tous étaient sincères et ne prévoyaient pas les événements qui allaient se développer.

A ce moment un demi-bataillon du 5e léger, venant de la rue Saint-Martin, avec un peloton de cuirassiers, rejoignit ma colonne. L'officier qui le commandait me dit avoir reçu l'ordre de rentrer à l'École militaire. Il rapportait qu'aucune hostilité ne s'était produite dans la rue Saint-Martin.

Avant de commencer mon mouvement de retraite, voyant une foule nombreuse réunie sur le boulevard, en arrière de la colonne, je demandai qu'un peloton de garde nationale marchât en tête du bataillon pour éviter tout malentendu et faciliter le passage. Il me sembla, en agissant ainsi, que je me conformais aux ordres que j'avais reçus. J'étais d'ailleurs loin de m'attendre aux difficultés que j'allais rencontrer. Si je les avais prévues, j'aurais réuni le corps d'officiers afin de les bien pénétrer des obligations nouvelles qui nous étaient imposées; j'aurais dû le faire, parce que, avec les officiers français surtout, on gagne toujours à leur dire ce qu'on va faire et pourquoi on le fait.

Nous nous mîmes en marche, tambour battant. Bientôt les officiers de la garde nationale crurent devoir faire remettre la baïonnette à leurs hommes, et ils me supplièrent d'ordonner qu'il en fût ainsi pour la troupe. C'était, disaient-ils, la marque d'un service fini, la preuve pour tous que les hostilités devaient cesser. Je n'attachai pas à ceci une grande importance et je fis remettre la baïonnette.

En arrivant à la hauteur de la rue Montmartre, la foule, jusqu'alors facile à traverser, devint épaisse et serrée. Il y eut de mauvais propos lancés par des groupes stationnant dans le faubourg, mais la masse de la population se montra conciliante. Elle ne savait pas les nouvelles : elle les demandait

avec avidité. Ceux qui pouvaient entendre ce que nous affirmions se retiraient joyeux et étaient remplacés par d'autres curieux plus impatients. Nous ne pûmes avancer qu'au petit pas et avec peine. Bientôt une barricade barrant tout le boulevard nous arrêta. Après quelques affirmations et efforts des gardes nationaux, le peuple lui-même travailla à l'ouvrir. Mais d'autres hommes disaient : « On nous a trompés hier, on nous trompe encore aujourd'hui, et, quand vous aurez ouvert vos barricades, vous ne pourrez vous en prendre qu'à vous-mêmes si vous êtes dominés. » Des scènes du même genre se produisirent à chaque barricade nouvelle; nous en passâmes cinq avant d'arriver à celle du pavillon de Hanovre. J'avais songé à suivre la rue de Richelieu pour arriver plus promptement aux Tuileries; mais elle était tellement encombrée de barricades que je me décidai à ne pas m'y engager. Il faut avoir traversé cette mer de monde dans un moment pareil et dans une ville comme Paris pour avoir une idée des inquiétudes que l'animation, l'ignorance, le mauvais vouloir aussi, devaient inspirer à un commandant de colonne chargé, non pas de se frayer un passage, ce qui eût été facile en employant la force, mais de répandre des paroles de conciliation et d'éviter toute collision nouvelle. La troupe, qui ne doit paraître sur la rue que pour frapper, que pour réduire par la force, après l'impuissance démontrée de la police et de la modération, la troupe voyait son rôle interverti; ses chefs étaient transformés en magistrats civils ; ils devaient « *faire entendre des paroles de conciliation* » !

A peu près à la hauteur de la rue de Richelieu, j'aperçus sur la contre-allée, à ma gauche, M. Odilon Barrot, porté en triomphe par la foule qui l'acclamait. Il se dirigeait vers la porte Saint-Denis. Ce fait ne fit que confirmer la signification formelle des ordres que j'avais reçus. Il était évident que le gouvernement plaçait toute son espérance dans la conciliation. En arrivant à la hauteur du pavillon de Hanovre, des arbres avaient été renversés, une énorme barricade avait été construite. Après des pourparlers, on commença à la démolir pour frayer un passage, et, pour faciliter le travail, je consentis à faire passer les premiers bataillons par-dessus les troncs d'arbres qui barraient les trottoirs. Je laissai à la barricade

un officier supérieur d'état-major. M. Leroux, et, apercevant sur le boulevard un chef de bataillon de la garde nationale à la tête d'un détachement de grenadiers, je l'invitai à employer son détachement à hâter l'ouverture nécessaire au passage des voitures d'artillerie qui marchaient au centre de la colonne. Il me répondit sans hésiter qu'il m'en répondait.

Arrivé à la rue de la Paix, je voulus rallier le maréchal par cette rue large et courte, mais les officiers de la garde nationale me supplièrent de continuer jusqu'à la rue Royale, afin, me disaient-ils, de calmer une agitation très vive qui se manifestait dans le faubourg Saint-Honoré. La foule, d'ailleurs, était fort considérable à la hauteur de la rue de la Paix, et il me paraissait préférable de lui donner les Champs-Élysées pour s'écouler, plutôt que de l'emmener au jardin des Tuileries. Je ne pouvais envoyer un officier au château; il eût été arrêté par la foule. Je m'adressai alors à M. Mauguin, qui avait entendu les observations qu'on m'avait faites, et je lui demandai s'il voulait se rendre près du maréchal et lui dire pourquoi j'allongeais mon mouvement. Il me le promit; il le fit, et m'a dit depuis que le maréchal lui avait répondu : « Il m'est égal qu'il prenne un chemin ou l'autre. »

Pour la première fois depuis le départ du boulevard du Gymnase, je fus averti par M. de Chanaleilles, capitaine attaché au général de Salles, que la foule embarrassait le mouvement de la troupe. On avait ouvert des caissons d'artillerie et pillé des cartouches. J'envoyai deux officiers de la garde nationale avec M. de Chanaleilles, disant aux deux premiers d'éviter ces désordres que nous ne pouvions subir, et au troisième d'engager le général à presser autant que possible son mouvement. Le général, pendant ce temps, était arrivé au pavillon de Hanovre. Le passage n'était pas encore suffisant pour l'artillerie. Il y eut forcément un temps d'arrêt, et encombrement par suite. La foule pressée devint plus tumultueuse et exigeante; elle détela les chevaux des pièces. Tous les efforts du général, de ses officiers, des officiers de la garde nationale, furent impuissants. Il n'y avait que deux partis à prendre : faire feu pour sauver les deux pièces, ou les confier au détachement de la garde nationale qui s'offrait à les garder. Pouvait-on faire feu, en présence de l'ordre

reçu, et quand, à cent pas de là, le ministre Odilon Barrot était porté en triomphe? Le général ne le pensa pas, il laissa les pièces et, en me reportant aux circonstances, je trouve qu'il ne pouvait faire autrement.

Que n'aurait-on pas accumulé d'accusations, si, pour emmener ces deux pièces, il avait fait feu, recommencé la lutte, et compromis ce qu'on espérait alors sauver à l'aide de la conciliation! Le même jour, à l'Hôtel de Ville, le général Sébastiani, celui qui avait, en 1832, réduit l'émeute de Saint-Merry, ne pouvant également sans combattre franchir les barricades des quais pour rallier le maréchal aux Tuileries, laissa quatre pièces à l'Hôtel de Ville, et renvoya les troupes dans les casernes. — Le général de Salles ramena les chevaux des pièces et des caissons et toute sa troupe.

A la hauteur du ministère des affaires étrangères, un détachement de jeunes gens armés et équipés, mais sans uniformes, stationnait sur le boulevard au lieu même où une fatale fusillade avait eu lieu, la veille au soir. On voyait encore les traces du sang répandu. Ces jeunes gens avaient l'air assez animé et demandèrent justice pour le sang répandu. Je leur répondis que le gouvernement avait déploré ce malheureux accident : qu'on informait à cet égard, et que le public serait informé du résultat de l'enquête. En arrivant à la rue Royale, M. Viennet m'aborda en me disant que plusieurs soldats portaient la crosse en l'air. Je me rappelai alors que, partout où nous avions rencontré des détachements de la garde nationale, les gardes avaient fait ce geste en signe de paix, et je dis à M. Viennet que, si la troupe y avait répondu, c'était en témoignage d'accord et de sympathie.

La masse de la foule avait été jusqu'alors composée en majorité de classe bourgeoise. A la hauteur de la Madeleine et de la rue Saint-Honoré, de nombreux ouvriers se montrèrent.

Un escadron de cuirassiers barrait la rue Royale à l'entrée de la place de la Concorde. J'envoyai le chef d'escadron et d'état-major, Espivent, pour demander au général Regnault de Saint-Jean-d'Angely, qui commandait la cavalerie, de me laisser le passage dans la rue de Rivoli où je comptais masser ma colonne, en me débarrassant de la foule. Le général Regnault pria le chef d'escadron Espivent de se rendre au

poste Peyronnet, situé en face la rue des Champs-Élysées, et de donner ordre de sa part au sergent de la garde municipale qui le commandait de se retirer dans le réduit. Il craignait que la vue des gardes municipaux ne fût pour la foule une occasion de conflit. Le commandant Espivent transmit rapidement cet ordre ; mais le sergent refusa de l'exécuter. Ce fut en vain que le commandant insista de la part du général Regnault. Ce zèle mal entendu du sergent eut de tristes conséquences.

Avant d'arriver à l'extrémité de la rue Royale et uniquement occupé de l'entrée de ma colonne dans la rue de Rivoli, je fis prévenir le peloton de garde nationale qui, depuis le boulevard Bonne-Nouvelle, marchait en tête de ma colonne, que je le remerciais de sa bonne volonté et qu'il eût à faire « A droite », au bout de la rue, pour se retirer ensuite, pendant que les troupes suivaient la rue de Rivoli. Il exécuta cet ordre, mais il se trouva alors face au poste Peyronnet auquel je ne pensais pas, et à quarante pas au plus. Les gardes municipaux crurent-ils à une attaque, leur tira-t-on alors, comme on me l'a assuré, un coup de pistolet ou de fusil, de la rue des Champs-Élysées, je ne puis le dire ; mais le poste de vingt hommes placés entre le réduit et la grille fit feu, et trois gardes nationaux du peloton tombèrent. Les cris de trahison se firent entendre de toutes parts. « C'est comme hier aux Capucines, disait-on ; aux armes ! aux armes ! » Je me jetai au milieu des gardes nationaux, protestant contre les mots de trahison, leur disant que j'allais en avant d'eux faire cesser le feu du poste, s'ils me promettaient d'arrêter le peuple. Ils le promirent.

Je m'avançai alors vers le poste, agitant un mouchoir et criant de ne pas tirer. Je vis les gardes municipaux rentrer dans le réduit. J'avais un costume qu'ils pouvaient ne pas connaître : je portais le képi d'Afrique, et un caban fermé couvrait mon uniforme de général. Les gardes nationaux, fidèles à leur promesse, me suivirent agitant la crosse en l'air, en signe de paix. En arrivant près du poste, les gardes tirèrent de nouveau par les meurtrières du réduit. Deux cadavres d'hommes du peuple gisaient près de la grille. Le peuple arrivait par les Champs-Élysées et par la rue du même nom. En m'inspirant dans une situation aussi pénible

des ordres que j'avais reçus, je pensai que je devais essayer, en restant entre les deux feux, d'empêcher la durée du conflit, et employer la garde nationale à contenir le peuple. Un escadron de cuirassiers touchait au poste; le général Regnault ne songea pas à l'employer et je crois qu'il fit bien. Si j'avais appelé de l'infanterie, j'aurais ajouté aux chances du conflit et agi en opposition avec les ordres donnés. Je restai pendant quelques minutes, relevant les fusils, repoussant les assaillants et plaçant des gardes nationaux près du poste, pour en arrêter l'attaque. La porte du poste s'ouvrit et le sergent sortit le premier ; il gagna les rangs des cuirassiers. Je me précipitai avec quelques gardes nationaux vers cette porte et nous couvrîmes la sortie des gardes. Je fus assez heureux pour en sauver trois. Quatre furent blessés en étant frappés par-dessus la tête des gardes nationaux. Tous les autres furent préservés.



A peine ce triste événement était-il terminé, que j'entendis un feu de peloton dans la direction du pont tournant, placé à l'extrémité du jardin des Tuileries, sur la place de la Concorde ; j'y courus au galop de mon cheval. Je vis quatre-vingts bourgeois environ se sauvant sans armes, en se courbant sur l'asphalte, dans la direction de la rue Saint-Florentin. En arrivant devant la grille du pont, je vis trois cadavres bourgeois étendus sur le pavé. J'ordonnai aussitôt au capitaine de voltigeurs qui commandait ce poste de faire retirer ces cadavres, et de les cacher pour que le peuple ne pût les voir. J'envoyai chercher un détachement de gardes nationaux au poste Peyronnet et je dis à l'officier ce qui venait de se passer, et qu'il eût à placer les gardes en avant des mares de sang, afin que le peuple, en circulant sur la place, ne pût les voir. Il le fit avec un grand empressement. Des bourgeois inoffensifs, et entre autres M. Jollivet, député, avaient voulu accompagner le sergent et deux autres gardes municipaux vers la grille. Le poste avait ordre de ne pas laisser approcher et avait fait feu ; M. Jollivet était au nombre des morts. Ces deux malentendus déplorables avaient coûté la

vie à trois gardes nationaux, à plusieurs hommes du peuple et à trois bourgeois dont un député. Sur les vingt hommes du poste Peyronnet, un avait été tué dans le poste, un était mort immédiatement de ses blessures, un troisième mourut quelques jours après. C'est là ce que les passions politiques ont appelé le massacre des gardes municipaux. Le poste Peyronnet seul fut engagé ; l'autre poste correspondant sur le bord de l'eau fut évacué sans dommage, sur l'ordre du chef d'escadron d'état-major Leroux.

Il y a plus de dix ans que ces faits malheureux se sont passés, et, malgré qu'on en ait dit, quoi que mes réflexions aient pu me suggérer, je persiste à penser que je ne pouvais pas faire autrement que je n'ai fait en cette circonstance. On a prétendu que le général Regnault m'avait accusé. Il a dit positivement le contraire au général Oudinot, en 1848, et à moi-même, à la fin de la même année, quand je lui en fis la demande précise à son arrivée à l'Assemblée constituante ; sa conduite, d'ailleurs, confirme ces assertions dernières, car il n'était pas sous mes ordres à la place de la Concorde, et il aurait pu, tout au moins, me donner un avis, s'il trouvait que je me trompais, ou employer sa cavalerie, s'il pensait que je ne faisais pas bien. Il ne fit ni l'un ni l'autre. Il me laissa seul au milieu du feu et demeura immobile.

Pendant que s'accomplissait le malheureux événement du poste Peyronnet, les troupes de ma colonne étaient successivement arrivées à l'entrée de la place ; elles y restèrent en colonne par section, les chasseurs à pied près du poste Peyronnet, le 1er léger et le 21e de ligne s'étendant vers la rue de Rivoli. Je renvoyai à son régiment l'escadron de dragons, et à l'École Militaire le détachement du 5e léger qui m'avait rejoint sur le boulevard Bonne-Nouvelle. J'envoyai des officiers informer le maréchal de tous ces faits. Il me fit répéter d'employer des paroles de conciliation pour calmer l'agitation publique.

Presque aussitôt, le colonel d'Elchingen, aide de camp du prince Royal, me fut envoyé du château pour savoir ce qui s'était passé sur la place et connaître la cause de la fusillade engagée. Il me dit que le Roi avait l'intention de passer la revue des troupes et me demanda comment je pensais qu'il

serait reçu. « Les troupes feront entendre le cri de Vive le Roi! répondis-je, mais, pour que ce cri soit répété par le peuple, il faudrait qu'on fût parvenu à détruire le doute qui existe toujours dans l'opinion au sujet du changement de ministère. » En ce moment, il y avait quelques allants et venants sur la place : mais la foule était serrée et nombreuse à l'entrée des Champs-Élysées ; elle faisait entendre le cri de « Vive la Réforme ! » Je dis au colonel : « Vous pouvez contribuer à éclairer cette foule ; adressez-vous à elle; dites-lui que vous êtes le fils du maréchal Ney, affirmez le changement de ministère, on vous croira. » Il se rendit aussitôt près de la foule. Il fut acclamé avec frénésie, comme fils de Ney, et, quand il affirma le changement de ministère, il rencontra de si bonnes dispositions qu'il crut pouvoir crier et faire crier : Vive le Roi ! Il était allé un peu trop vite, il s'en aperçut, me rejoignit, et me remercia en ajoutant qu'il voyait bien l'état de l'opinion. C'est après sa rentrée aux Tuileries que le Roi passa la revue au Carrousel. C'est après cette revue que le Roi songea à abdiquer.

Il y avait près de deux heures que j'étais avec mes troupes place de la Concorde, près de deux heures que la fusillade y avait cessé, quand le Roi signa son abdication. Et cependant un général anonyme, cité par M. Véron dans les *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, a osé prétendre que cette fusillade, menaçant la retraite du Roi, avait dû décider cette abdication, d'autant plus que le Roi venait d'apprendre que les troupes du général Bedeau, pactisant avec le peuple, occupaient la place de la Concorde. Voilà comment on écrit l'histoire quand on prend ses passions pour guide. La différence des heures, la mission du colonel d'Elchingen, le compte rendu au château et au maréchal, les ordres renouvelés, on oublie tout pour rendre possible ce qu'on voudrait faire probable. M. le général Trézel a dit qu'il avait des notes qui contenaient en substance les faits cités par M. Véron. Tant pis pour lui, en vérité, car c'est un mauvais rôle pour un général septuagénaire et estimé, de rédiger des notes sur des événements qu'on ne connaît pas soi-même, que de verser le blâme sur la conduite de ses camarades quand on n'a pas été sur les lieux où les faits se sont accomplis. C'est une vilaine

action de communiquer clandestinement ses notes à M. de Morny qui les confie à M. Véron, c'est un embarras et presque un châtiment que de paraître en accusateur anonyme dans un pamphlet, et de n'avoir rien à répondre quand on reçoit de l'accusé un démenti appuyé sur des faits ou des pièces.

D'après les ordres renouvelés du maréchal Bugeaud, je dus donc continuer sur la place de la Concorde à faire entendre des paroles de conciliation. Il y avait au milieu de la place des groupes qui se renouvelaient incessamment. Il fallait incessamment leur répéter le changement de ministère et les engager à répandre cette nouvelle. Vers dix heures du matin tout le monde semblait disposé à la paix. Je fus abordé à cette heure par un grand et bel homme accompagné d'un ami plus jeune, plus mince, et aussi pâle que le premier avait le teint fleuri. « Général, me dit le premier, je vois que vous faites de sincères efforts pour la conciliation, croyez bien que nous la désirons tous. Je suis M. Ledru-Rollin et je m'y emploie activement. » L'ami était M. Jules Favre. M. Ledru pensait-il à cette heure à la révolution et cherchait-il par cette parole à endormir ma vigilance? J'en doute, et plusieurs personnes mêlées à la révolution m'ont dit depuis qu'à dix heures du matin, il ne la désirait même pas.

Un officier de la garde nationale à cheval, M. Péton des Noyers, vint vers dix heures se mettre à ma disposition.

A dix heures et demie, l'amiral Baudin, se rendant au château, vint s'entretenir avec moi. J'insistai vivement près de lui pour qu'on mît terme à ma situation intolérable. Il la comprit et me promit de dire franchement ce qu'il en pensait au château. Je sus alors que le Roi passait la revue au Carrousel et, d'après ce que m'avait dit le colonel d'Elchingen, je m'attendais à le voir arriver sur la place. Je fis prévenir les colonels de la probabilité de cette revue; il fut convenu qu'on resterait en colonne, que les troupes feraient par le flanc pour faire face au Roi et qu'on crierait : « Vive le Roi ! »

Depuis neuf heures et demie la garde nationale avait remplacé la ligne dans le jardin des Tuileries. Le général Dumas avait fait ce changement sur l'ordre même du roi.

Vers onze heures moins un quart, une voiture contenant M. Odilon Barrot, M. Garnier-Pagès et M. Pagnerre passa

sur la place, venant du boulevard. Je me rendis près de M. Barrot, qui me parut très préoccupé, mais ajouta qu'il fallait espérer encore que la conciliation produirait un effet salutaire.

Un quart d'heure après on vint du château demander M. Barrot. J'envoyai M. Péton des Noyers au ministère de l'intérieur pour prévenir le ministre; il le trouva dans la cour de l'hôtel avec quelques personnes, et lui communiqua l'avis.

— Je sais ce que c'est, merci, répondit M. Barrot.

Puis, comme M. Péton des Noyers retournait son cheval pour repartir.

— Monsieur l'officier, lui cria M. Barrot, dites au général Bedeau de renvoyer les troupes qu'il commande dans leurs casernes[1].

Quand je reçus cet ordre, je ne jugeai pas devoir l'exécuter sans en avoir référé au maréchal. Je prévins seulement les chefs de corps que, sans doute, ils seraient bientôt renvoyés dans leurs casernes. Les troupes étaient fatiguées de cette station prolongée sans but connu et sans activité.



En ce moment des coups de feu se firent entendre dans la direction de la place du Palais-Royal. Ils agitèrent vivement la population des Champs-Élysées; elle se montrait inquiète, soupçonneuse et craignait que le feu ne commençât bientôt aussi contre elle. J'étais sur l'asphalte, près de l'obélisque, raisonnant les groupes que le feu surexcitait, quand un jeune homme à cheval, nu-tête, arriva au galop par le quai, me demandant à haute voix. Dès qu'il m'aperçut, il me cria :

— Général, je suis le fils de l'amiral Baudin: je vous annonce l'abdication du Roi.

Cette nouvelle inattendue surprit tout le monde, et dans le peuple même, on cria :

— C'est un mouchard, ce monsieur, c'est un mouchard!...

Presque aussitôt, on me signala des cavaliers arrivant par le jardin des Tuileries. Je me rendis vers la grille et j'aper-

1. Lettre de M. Péton, insérée dans le journal *La Presse*, 15-20 avril 1851.

çus M. de Montalivet, en uniforme de colonel de la garde nationale à cheval, suivi de douze ou quinze gardes environ; en arrière, je vis le roi en habit de ville, accompagné de la reine et de monseigneur le duc de Montpensier en uniforme et de quelques autres personnes. Deux petites voitures à un cheval arrivèrent par le quai, au moment où le roi atteignait la grille du pont tournant; bien que la foule mobile, qui allait et venait sur la place, ne fût pas armée, je n'étais pas sans inquiétude pour le passage du roi. La cavalerie était en bataille en arrière de l'obélisque: il fallait gagner ce point où s'étaient arrêtées les petites voitures. Heureusement le poste des gardes nationaux placé près de la grille pour couvrir les traces de l'accident du matin put faire une haie mobile qui escorta le roi jusqu'aux voitures. Il partit sous la garde de deux escadrons de cavalerie.

J'envoyai aussitôt des officiers aux Tuileries pour savoir si des dispositions nouvelles étaient ordonnées. Ils n'étaient pas de retour quand je vis le 13e régiment de chasseurs à cheval, qui stationnait sur la place du Carrousel depuis le matin, défiler sur le quai et se diriger vers l'École Militaire où il était caserné. Bientôt après, j'aperçus des bataillons d'infanterie traversant la voûte de l'Horloge pour se rendre du Carrousel dans le jardin des Tuileries. Je pensai qu'on évacuait le château, ou, tout au moins, qu'on renvoyait les troupes, et j'attendais des ordres avec impatience, quand un officier général portant le chapeau brodé arriva par le jardin à la grille du pont tournant. Je reconnus monseigneur le duc de Nemours, et je me rendis en hâte près de lui. « Mon cher général, me dit-il, prenez vite la cavalerie et faites l'avant-garde de madame la duchesse d'Orléans sur Saint-Cloud. » Je fis observer au prince que la cavalerie n'était pas sous mes ordres et que je commandais seulement quatre bataillons stationnés près de la rue Royale. « Ne vous inquiétez pas de vos bataillons, ils marcheront à l'arrière-garde, faites l'avant-garde avec la cavalerie. » Je demandai par quelle route. Il me répondit: « Par l'avenue de Neuilly et du Bois-de-Boulogne. »

Je partis aussitôt pour faire rompre le régiment de dragons qui était établi sur le quai de la Conférence. Il eut l'ordre de se porter

au trot sur la chaussée de l'avenue en colonnes par pelotons. Je me rendis vers les autres régiments pour leur prescrire de se former en arrière des dragons, à droite et à gauche sur les bas-côtés, en laissant la chaussée libre pour y placer le cortège de la duchesse. Ce fut alors que je vis un groupe de six cents personnes environ s'engageant sur le pont de la Chambre. Je reconnus au milieu de ce groupe madame la duchesse d'Orléans entourée de quelques généraux et d'hommes politiques. Je courus vers ce groupe en criant qu'on se trompait, que ce n'était pas la route ; les personnes qui approchaient le plus la princesse me firent signe qu'on allait à la Chambre. On avait donc changé le projet. Quelle en avait été la cause? Je l'ai toujours ignoré. Quoi qu'il en soit, je dus faire donner contrordre aux dragons qui reprirent leur position, et je suivis le groupe pour être plus en mesure de recevoir les avis ou ordres qu'on jugerait devoir me donner.

Le groupe qui entourait la princesse était composé de gardes nationaux isolés, de bourgeois, de gens du peuple. Ils entrèrent tous à la suite de la duchesse dans le jardin, dans les antichambres et dans la Chambre même. D'autres groupes suivirent. Je mis pied à terre et j'entrai moi-même, mais je vis que, malgré le tumulte, on se préparait à discuter, et je sortis presque aussitôt. Je me croisai aux grilles avec le général Gourgaud que suivaient par ordre ou par leur simple volonté un assez grand nombre de jeunes gens des écoles portant des drapeaux sur lesquels étaient écrits les mots : «Vive la Réforme!» En remontant à cheval, je fus rejoint par le capitaine Fabar, aide de camp du maréchal Bugeaud. J'appris de lui que le maréchal ne commandait plus les troupes et qu'il venait de rentrer chez lui, rue de Lille. Il avait engagé Fabar à me chercher et à se mettre à ma disposition. — (Ceci prouverait encore, s'il le fallait, combien sont inexactes les allégations de la lettre écrite en octobre 1848 par le maréchal, et combien, à cette dernière heure de la journée, il avait confiance en moi, puisque lui, n'ayant plus de commandement, m'envoyait son officier intime). — Fabar m'apprit alors que le maréchal, après avoir essayé longtemps de la conciliation, avait voulu faire reprendre l'activité aux troupes et que ce fut alors que, par ordre du Roi, on lui enleva son commandement. Il

ajouta qu'il croyait que depuis lors le maréchal Gérard avait pris le commandement général.

En ce moment des groupes de gardes nationaux, de jeunes gens et d'hommes du peuple, ceux-ci en petit nombre, entraient incessamment à la Chambre. Ils portaient des drapeaux tricolores sur lesquels était écrit le mot du jour : « Vive la Réforme ! » Le peuple maître des Tuileries tirait des coups de fusil par les fenêtres du château en signe de triomphe et de réjouissance. Le capitaine Fabar connaissait M. Thiers avec qui il avait eu des relations chez le maréchal, il connaissait de vue M. Barrot ; je le chargeai d'entrer à la Chambre, de chercher à joindre l'un ou l'autre de ces messieurs, et de leur demander si les ordres d'abstention répétés à la troupe étaient toujours maintenus. M. Fabar ne vit pas M. Thiers, il aperçut M. Barrot et ne put parvenir jusqu'à lui. Il pria un député à cheveux blancs de lui transmettre ma demande (M. Fabar a su depuis que ce député était M. Courtois). Il les vit causer ensemble, et le député revint dire à M. Fabar que les troupes devaient s'abstenir, que les ordres étaient maintenus.

Quand cette réponse me parvint, j'étais de plus en plus inquiet à la pensée que la foule, qui avait envahi les Tuileries, allait se porter sur la Chambre. Je chargeai de nouveau Fabar de retourner à la Chambre pour voir cette fois madame la duchesse d'Orléans et lui proposer respectueusement de ma part de se retirer avec la troupe. Un officier général du cortège de la duchesse reçut cet avis de Fabar, le transmit et donna pour réponse que madame la duchesse d'Orléans devait rester à la Chambre et que la garde nationale la protègerait au besoin. Quelques instants avant, M. Dupin, à la tribune, avait dit que madame la duchesse d'Orléans venait de traverser la place de la Concorde, entourée par le peuple et la garde nationale et acclamée unanimement. M. Dupin n'avait pas dit un mot de la troupe. La pensée du moment était de s'appuyer sur une acclamation populaire. Il ne s'agissait d'employer la troupe ni à repousser la foule, ni même à entourer la Chambre pour en fermer l'accès.

Les quatre bataillons que j'avais commandés dans la matinée avaient été mis aux ordres du général d'Arbouville, quand on m'avait donné le commandement de la cavalerie :

ils venaient à cette heure d'être renvoyés dans leurs casernes. Il y avait encore sur la place de la Concorde trois bataillons aux ordres des généraux Rullière et Hecquet. Il y avait deux bataillons sur le quai près des grilles de la Chambre. Il y avait enfin trois régiments de cavalerie à mes ordres sur la place et à l'entrée des Champs-Élysées. Il n'en fallait pas tant, sans doute, pour dégager la Chambre, mais la lutte engagée sur ce point s'étendait et se continuait partout. On peut au moins mettre en doute qu'on fût en mesure de la dominer quand la plupart des régiments étaient dans leurs casernes avec des ordres d'abstention. Si un général, contrairement aux ordres incessamment donnés, avait pris sur lui d'engager la lutte, il eût pu, sans doute, faire sortir sous escorte madame la duchesse d'Orléans de Paris. Mais si la révolution avait suivi son cours, on n'eût pas manqué de le rendre responsable de ce résultat. Il eût été à la fois condamné par la politique et par la loi qui lui aurait reproché d'avoir enfreint des ordres formels. Je dis ceci comme réponse à des hypothèses que les loisirs du lendemain ont permis de faire. Je n'eus pas à lutter contre cette pensée. Je regrettais beaucoup qu'on persistât à demeurer à la Chambre. Je souhaitais qu'on quittât Paris et qu'on appelât à soi toutes les troupes avec lesquelles on pourrait communiquer, mais je n'eus pas l'idée de contrevenir aux ordres, de m'attribuer un commandement supérieur et de trancher du dictateur dans un pareil moment.

M. le lieutenant-colonel Borel de Bretizel, aide de camp de monseigneur le duc de Nemours, venait d'arriver devant la Chambre avec une calèche destinée à madame la duchesse d'Orléans, quand on avait eu la pensée d'aller à Saint-Cloud. Il ne savait rien des instructions nouvelles qui avaient conduit la duchesse à la Chambre. Le capitaine Bro, officier d'ordonnance du roi, se trouvait aussi devant la Chambre. Des groupes nouveaux arrivaient constamment par le quai; l'un d'eux était conduit par M. Dumoulin en uniforme de chef d'escadron d'état-major de la garde nationale.

Bientôt je vis plusieurs députés sortir de la Chambre. Deux ou trois que je connaissais me dirent que la Duchesse s'était retirée par les cours intérieures du palais de la Présidence. Ils ne savaient où elle s'était rendue. Je fus alors

assailli par un grand nombre de personnes, les unes se disant députés, les autres pairs de France, tous me demandant de faire retirer les troupes ; que leur présence ne faisait qu'ajouter à l'animation de l'opinion et que, puisqu'on ne devait pas s'en servir, il fallait les renvoyer. J'attendis près d'une demi-heure, pensant que quelqu'un me ferait savoir où était la Duchesse et si les troupes devaient se porter sur un point déterminé. Je ne reçus aucun avis ; MM. Borel et Bro apprirent seulement que la Duchesse était en sûreté. On avait annoncé la formation d'un gouvernement provisoire dont, disait-on bien à tort, mais on l'affirmait, M. Odilon Barrot faisait partie. Me rappelant les ordres donnés pour le renvoi des troupes, je me décidai à prescrire aux régiments de cavalerie de rejoindre leurs cantonnements. Je croyais encore à ce moment que le gouvernement provisoire cherchait à faire accepter la régence de madame la Duchesse d'Orléans. Je me rappelai qu'en 1830, les soldats des régiments de ligne engagés dans Paris avaient pour la plupart quitté leur corps avec armes et bagages avant de sortir de la ville. Je fus frappé avant tout de la nécessité d'éviter la désorganisation des corps rentrés dans leurs casernes avec un ordre d'abstention et si moralement éprouvés pendant leur stationnement sur les différents points de Paris. Je pensai qu'il fallait partout mettre les régiments en relation avec la garde nationale de leur quartier, afin d'assurer à la fois, par cette union, l'ordre et la discipline. Je songeai à faire parvenir cette idée au gouvernement provisoire et, dans ce but, je rentrai à l'hôtel où je demeurais, rue Richepanse, pour prendre un habit de ville et pouvoir plus facilement circuler.



Pendant que je m'habillais, le capitaine Bro, à qui j'avais dit ma pensée, vint me rejoindre, ainsi qu'un ancien officier de la garde royale, M. Dulau d'Allemans. L'un consentit à aller à la mairie du premier arrondissement, l'autre à celle du deuxième, pour communiquer de ma part cet avis aux maires et aux colonels des légions. Quant à moi, je partis avec le chef d'escadron d'état-major Devilliers pour trouver

M. Odilon Barrot. En arrivant au ministère de l'intérieur et entrant dans une salle du rez-de-chaussée, j'y trouvai quelques députés et entre autres MM. de Malleville et Vavin ; je dis qui j'étais et dans quel but je venais. On m'apprit alors que M. Barrot n'avait jamais fait partie du gouvernement provisoire; qu'il n'était plus ministre, que le gouvernement provisoire était à l'Hôtel de Ville. Un des assistants ajouta : « Au train dont vont les choses, toutes les personnes qui se mêleront aux affaires seront bien vite usées. » Je répondis que je consentais bien volontiers à m'user dans une heure, si je pouvais empêcher la désorganisation de l'armée. M. Vavin, que je ne connaissais pas, me serra la main avec effusion. Il survint une personne qui dit qu'à l'Hôtel de Ville, le gouvernement provisoire serait probablement entraîné à proclamer la République. On m'engagea à aller à l'Hôtel de Ville pour y donner l'avis que je voulais proposer à M. Barrot ; mais ce que je venais d'entendre sur la probabilité de la déclaration de la République me fit refuser, avec l'assentiment, me sembla-t-il, des députés présents.

Je me rendis alors chez le maréchal Bugeaud, rue de Lille, pour savoir ce qu'il faisait dans cette circonstance et l'informer de ce que j'avais appris. Le concierge, qui me connaissait bien, m'affirma d'une manière si positive que le maréchal était parti par le chemin de fer d'Orléans pour Excideuil, que je dus le croire. Je sus le lendemain, par le commandant Trochu, aide de camp du maréchal, que le départ n'avait pas eu lieu, mais que le maréchal avait pris un autre domicile, à l'insu peut-être de son concierge. J'allai alors chez le général Lamoricière que je trouvai blessé d'un coup de baïonnette au bras, et qui m'apprit comment il avait eu son cheval tué en essayant de faire cesser le feu à la place du Palais-Royal : qu'il avait été ensuite blessé et pris, et que, sans un ancien soldat d'Afrique, il aurait eu beaucoup de peine à se tirer d'affaire. Exténué de fatigue, je me décidai, ne voyant rien à faire, à rentrer chez moi. Il était plus de huit heures quand j'y arrivai.

Je trouvai, m'y attendant, le major Montéra, mon compagnon de la légion étrangère, M. Ferdinand Barrot que j'avais connu en Afrique, et qui avait conduit chez moi deux per-

sonnes dont je ne me rappelle pas les noms, et dont l'une avait pour moi un billet de M. de Lamartine. M. de Lamartine m'invitait avec instance à me rendre à l'Hôtel de Ville pour conférer avec lui. Je répondis aux envoyés que je ne croyais pouvoir être d'aucune utilité à l'Hôtel de Ville, que je ne partageais pas les sentiments politiques qui semblaient prévaloir dans le gouvernement provisoire, et je refusai. On me dit alors quelles étaient les exigences contre lesquelles luttaient plusieurs membres du gouvernement, combien il était nécessaire qu'on leur donnât appui, et M. Ferdinand Barrot se joignit aux deux envoyés pour me prier d'aller au moins voir par moi-même ce qui se passait, dire mes observations à M. de Lamartine, et puis après m'abstenir, si je le croyais convenable. J'étais rompu et à bout de forces, mais je consentis sous cette réserve à aller à l'Hôtel de Ville. Le major Montéra m'accompagna.

La place était couverte d'une foule en grande partie armée avec les fusils pris au domicile des gardes nationaux. Cette foule occupait les grands escaliers et on se frayait à grand peine passage au milieu de ce monde. On me conduisit par un corridor à la salle où se trouvaient réunis les membres du Gouvernement provisoire. Près de cette porte se tenait un groupe de quarante jeunes gens armés d'épées, de pistolets, se faisant éclairer par des torches. M. de Lamartine sortit, fut acclamé par ces jeunes gens, et se dirigea vers le balcon pour haranguer la foule. Cet appareil m'engageait beaucoup, je l'avoue, à me retirer, quand M. Garnier-Pagès, prévenu sans doute de mon arrivée par un des deux envoyés, vint à moi, et me fit entrer dans la petite salle où se trouvaient les autres membres du gouvernement provisoire. Il me dit qu'on avait proposé à Lamoricière le ministère de la Guerre et qu'on me priait de prendre le commandement des troupes de la première division militaire. Je répondis que je ne pouvais accepter un commandement, ayant été à la tête d'une partie des troupes pendant la journée et regrettant bien sincèrement ce qui était arrivé.

— Mais, me dit M. Garnier-Pagès, nous ne pouvons nous adresser aux généraux qui avaient des emplois à l'intérieur, ni à ceux qui étaient à la Chambre des pairs ou dé-

putés. Lamoricière et vous, vous pouvez, avec votre renommée africaine, maintenir la discipline et en imposer au mouvement populaire. Voilà pourquoi nous avons songé à vous, pourquoi nous vous avons fait appeler; ne nous refusez pas votre concours, car, s'il nous manque, nous ne savons en quelles mains le commandement militaire peut tomber. »

Je maintins mon refus, mais, frappé de la préoccupation du maintien de la discipline, je dis que puisqu'on avait cette bonne pensée, il fallait avant tout faire parvenir sans aucun retard des ordres aux régiments dans leurs casernes, les lier avec la garde nationale, et avoir la ferme volonté de maintenir les officiers à leurs postes et de résister à toutes les dénonciations que l'ambition personnelle ou d'autres mauvaises passions ne manqueraient pas d'exciter dans les corps. « A cette condition seule, ajoutai-je, vous pouvez espérer de maintenir la discipline et empêcher la désorganisation de l'armée. » M. Garnier-Pagès et M. de Lamartine, qui venait de rentrer, me promirent formellement leur appui dans ce but, si je voulais accepter le commandement de la première division militaire. M. Ledru-Rollin, qui avait entendu mes dernières paroles, me dit : « Général, moi aussi je vous promets ce que vous demandez, car j'en comprends toute l'importance. » Dans la pensée du service que je pouvais rendre ainsi à l'armée et au pays, j'acceptai et me rendis, toujours accompagné du major Montéra, à l'état-major de la première division, rue de Lille, n° 1. Je n'y trouvai qu'un capitaine de service, M. de Tilly, et les sous-officiers de planton des différents corps. Le général Sébastiani s'était rendu chez son frère le maréchal. Le chef d'état-major, le colonel Rolin, qui demeurait à l'état-major, avait emmené sa femme et sa fille dans la soirée. Le concierge, qui me connaissait, me confia que le colonel s'était réfugié, rue de la Madeleine, chez M. de Maligny.

J'envoyai au domicile des officiers qui demeuraient le plus près de l'état-major général en leur prescrivant de s'y rendre sur-le-champ. Je dictai à M. de Tilly un ordre pour les généraux commandant les brigades et les chefs de corps. Je leur faisais savoir que le gouvernement provisoire prescrivait le

maintien de la discipline et garantissait que chaque officier conserverait son emploi. Je disais que c'était à cette condition seule que j'avais accepté le commandement de la division dans les circonstances où nous nous trouvions. J'ordonnais qu'ils se missent tous en relation avec la garde nationale de leur quartier. Enfin je leur prescrivais de consigner la troupe le lendemain matin et de venir en habit de ville, à sept heures, à l'état-major général pour me faire connaître leur situation. Deux ou trois officiers arrivèrent, et les copies de cet ordre furent expédiées par des gendarmes habillés en bourgeois, vers onze heures du soir. Malheureusement les gendarmes, reconnus peut-être à leur tournure militaire, furent arrêtés aux barricades, fouillés, quelques-uns maltraités, et tous furent conduits à l'Hôtel de Ville.

A minuit, on m'apporta ma nomination au ministère de la Guerre. Le général Lamoricière avait refusé cette mission. J'écrivis sur-le-champ au gouvernement que je ne pouvais à aucun titre accepter un rôle politique ; que je pouvais être un agent d'ordre et que, dans ce but, je conserverais le commandement de la division, mais que je refusais le ministère.

GÉNÉRAL BEDEAU

LA DANSEUSE DE POMPÉI[1]

X

L'hiver est venu, non point accompagné de neiges silencieuses et de froides glaces, mais un hiver de Midi capricieux, avec des reprises de chaleur et de soleil, fondues tout à coup en pluies de déluge ; alors les rues, transformées en torrents, se remplissent d'une eau mousseuse et jaunâtre, et Pompéiens et Pompéiennes, pour les traverser, posent leur pied sur le dos arrondi d'énormes pierres encastrées tout exprès dans la chaussée.

Hyacinthe et Nonia n'étaient point retournés sur le mont, depuis qu'ils en avaient connu la cime ; ils évitaient même de faire aucune allusion à ce secret troublant qu'ils avaient surpris, au serpent de feu qu'ils avaient cru voir s'allonger dans la nuit opaque sur la crête convulsée du géant. Maintenant ils le regardaient avec d'autres yeux, non plus comme un ami paternel et bon, mais comme un être redoutable et irrité dont ils avaient violé le mystère. Et ils l'aimaient encore cependant, ils l'aimaient quand même pour sa beauté, pour la glorieuse frondaison de ses branches vertes, pour les sèves généreuses qui coulaient de ses flancs dans les amphores. Ils

1. Voir la *Revue* du 15 mai.

l'aimaient surtout pour avoir été l'asile de leur première nuit d'hyménée.

Privés ainsi de leurs rendez-vous champêtres au penchant du mont, la petite danseuse et le camille n'en continuaient pas moins à se rejoindre le plus souvent possible, en l'ardeur qui les poussait l'un vers l'autre. Et c'était à l'abri même du temple d'Apollon, où Hyacinthe demeurait aux côtés du prêtre Chrestus, qu'ils poursuivaient leur idylle voluptueuse.

Il était, ce temple, admirablement situé pour de clandestines rencontres. Le plus grand des édifices religieux de la ville, il constituait une île entière, entre la basilique et le forum; sa façade principale s'élevait sur un perron de mosaïques claires, que dominait la colonnade peinte d'un péristyle. A l'intérieur, une autre colonnade protégeait l'enceinte sacrée, formant un cloître assez vaste pour que la foule pût s'y entasser les jours de célébration publique; et, au fond même de ce cloître, l'architecte avait ménagé deux pièces étroites qui servaient de logement au prêtre et à son camille. Mais, tandis que la cellule de Chrestus prenait jour directement sur le temple, celle d'Hyacinthe donnait sur un porche presque toujours désert et où seul un Hermès de pierre, noirci par le temps, veillait dans la tranquillité des heures.

Or c'était par là que, les nuits sans lune, Nonia se faufilait pour venir retrouver son jeune amant. Lui l'attendait, assis sur le lit, embrasé de désir. Et quand elle arrivait toute en sueur, malgré l'âpre bise qui soufflait des salines, là-bas, du côté de la mer, le sein palpitant sous les mèches dénouées de sa chevelure, il s'emparait d'elle silencieusement, avec une ferveur religieuse, et la même céleste extase les ravissait.

Parfois, quand elle tardait trop à venir, il allait l'attendre à l'entrée du porche, où aboutissait une ruelle obscure: en face de lui, sur les hauteurs du forum, il voyait s'ériger dans la pénombre la masse imposante et neuve du temple de Jupiter, dressé là comme un défi par la main de Rome. Et ce temple, avec tout ce qu'il renfermait, était un sujet de perpétuelles doléances pour Chrestus. Il signifiait l'avènement d'une religion d'État, d'une puissance cimentée par du sang et par des larmes. Ses prêtres, au lieu d'être recrutés parmi les vieilles familles osques de Pompéi, venaient en ligne di-

recte de la métropole. C'étaient, pour la plupart, des affranchis, habitués à ramper devant des maîtres. Bien plus, on leur permettait de se marier, de subir le joug avilissant de la femme : à chaque heure du jour, on apercevait derrière les fenêtres du temple le visage hautain des flaminiques épiant ce qui se passait dans la ville ; et souvent on entendait leurs rires aigus éclater comme des trompettes.

Hyacinthe partageait à l'égard de ces intrus les sentiments attristés de Chrestus. Il était gêné par la curiosité hardie des flaminiques, par la pompe orgueilleuse des rites qui se déroulait au temple voisin, par la vue de la colossale tête jupitérienne, aux cheveux et à la barbe teintés de rouge, placée au fronton de l'édifice et dont la majesté redoutable discordait avec l'infinie douceur du dieu des rythmes, du dieu qu'il servait. Mais, dans l'attente passionnée où il était de Nonia, tout cela s'effaçait de son esprit. Que lui importaient le culte de Jupiter, le culte même d'Apollon? Nonia maintenant était sa seule divinité. Elle remplissait tellement sa pensée et tout son être que la ville, avec ses clartés et ses bruits, lui semblait immobilisée, obscurcie, pour la durée des siècles. Nonia ! Nonia seule existait. Il écoutait son pas glisser sourdement sur les dalles des rues creuses, il guettait l'apparition de sa silhouette blanche dans l'ombre noire ; et de plus en plus la ville s'éteignait, s'immobilisait à ses yeux pour servir de piédestal unique à l'aimée.

XI

A se retrouver presque chaque nuit dans la paix du temple, les deux petits amants heureux oubliaient de s'entourer de mystère : quelquefois, lorsque le ciel tremblait d'étoiles et qu'il faisait doux, ils laissaient ouverte la porte qui donnait sur le porche désert ; la cellule étroite du camille s'éclairait alors de molles lueurs, et des rayons lointains se glissaient comme des doigts lumineux sur les parois uniformément peintes en bleu céleste.

Quelquefois aussi, malgré la défense d'Hyacinthe, Nonia se risquait à le rejoindre en plein jour. Elle achetait che-

min faisant des grenades mûres dont ils suçaient ensemble les pépins sucrés. En échange, le camille allait chercher derrière le sanctuaire quelques-uns des gâteaux en forme de lyre que l'on fabriquait dans le temple même pour offrir en hostie pacifique au dieu; et Nonia laissait la trace de ses dents pointues dans la pâte où Hyacinthe mordait après elle avec volupté. Ils ne se croyaient pas coupables en agissant de la sorte : l'exaltation de leurs sentiments les portait à se considérer eux-mêmes comme des êtres à part, les égaux de la divinité, puisqu'ils s'aimaient.

Une après-midi, comme Chrestus était absent et que les grandes portes du péristyle étaient closes, ils s'enhardirent jusqu'à faire ensemble le tour de l'enceinte sacrée; et à la petite danseuse, que cela amusait, le camille expliqua toutes les particularités des rites. Il lui fit voir l'autel des sacrifices où l'on déposait les cigales aimées d'Apollon et les jacinthes dont l'odeur lui était agréable; les hauts pupitres en bois de cèdre où s'ouvraient les livres saints en deux parties d'oraisons, l'une que le prêtre récitait devant la foule, l'autre devant les seuls initiés; les calices où l'on versait goutte à goutte le vin des oblations: la boîte à encens étroite et longue où plongeait la cuiller à manche courbe; les patères d'or reluisant sur lesquelles on consacrait au dieu les gâteaux en forme de lyre, ces gâteaux faits de la plus pure farine et dont les jeunes amants sensuels savouraient secrètement les prémices.

A l'entrée du temple, à droite et à gauche, deux bassins de granit attachés au mur par des colliers de fer contenaient l'eau lustrale : là les fervents devaient tremper leurs doigts et se mouiller le front, afin de se purifier de toute souillure; et par couples, entre les colonnes, des statues de grandeur humaine s'élevaient : c'étaient Mercure et Maïa, Diane et Neptune, Hermaphrodite et Vénus. Devant l'auguste patronne de Pompéi un petit autel était dressé comme d'usage pour recevoir les verveines; en passant, Nonia s'inclina et baisa rapidement son pouce : elle pensait au vœu qu'elle avait fait et combien la Mère-de-toute-Beauté l'avait exaucée libéralement.

Mais bientôt elle se laissa distraire par Hyacinthe qui la

menait devant l'image même d'Apollon ; et, comme elle se tenait un peu craintive au pied des marches de la cella, il l'invita à monter avec lui, il la tira par le pan léger de sa tunique :

— Ne crains rien, lui dit-il ; le dieu est bon.

Il semblait, en effet, revêtu de douceur autant que de beauté ineffable. Ses traits étaient si purs que le mystère de son sexe y flottait : on l'eût pris aussi bien pour la plus ravissante des vierges que pour le plus délicat des éphèbes. Sur ses cheveux un peu longs la couronne de laurier mettait la gloire d'une auréole ; les bulbes de ses yeux étaient faits de deux gemmes précieuses, et ses bras nus, ainsi que le haut de son épaule gauche, hors de la chlamyde, soutenaient la lyre d'écaille blonde, instrument des parfaites harmonies.

Hyacinthe se prosterna ; ses boucles brunes se répandirent sur les pieds divins ; longtemps il demeura ainsi, immobile et silencieux.

— Tu l'aimes ? dit enfin Nonia, inquiète.

— Oh ! oui, je l'aime, je l'aime !

— Plus que moi ? interrogea-t-elle de nouveau.

Il s'était relevé : sa figure, sérieuse et pâle, s'était encore imprégnée de blancheur.

— Tais-toi, lui dit-il ; ne me force pas à blasphémer !

Ils restèrent debout quelques instants sous le regard fascinateur du dieu. Tout à coup, derrière le sanctuaire, apparut la robe violette de Chrestus.

Nonia poussa un cri d'effarement et tournoya sur elle-même comme une colombe blessée ; Hyacinthe, tremblant, joignit les mains.

Nul, excepté le prêtre, n'avait le droit d'approcher de la cella sainte où reposait la divinité ; le camille lui-même devait se tenir sur le parvis, à quelque distance : et voilà qu'ils étaient tous deux surpris au sommet des degrés redoutables, et que la tête du jeune homme frôlait presque de ses boucles brunes les genoux augustes d'Apollon !

Cependant Chrestus, traversant le cloître, se dirigeait vers eux lentement. Arrivé à la hauteur d'une colonne de cipolin, derrière laquelle était l'omphalos sacré, souvenir des anciens oracles, il s'arrêta ; et sa face imberbe, éclairée de deux yeux

profonds, prenait un relief extraordinaire sur le vert brillant du marbre.

— Retirez-vous ! dit-il à Nonia, sans la regarder.

Ce fut le trajet rapide d'un éclair ; en deux bonds, la petite danseuse eut quitté le temple. Alors Chrestus et Hyacinthe, demeurés seuls, se rapprochèrent, et le camille tomba à genoux.

— Mon fils, ordonna le prêtre, je veux connaître toute ta faute.

— Oui, dit Hyacinthe, je t'avouerai tout, parce que tu as été jusqu'à ce jour le père de mon âme. J'ai été coupable envers le dieu et envers toi. Ébloui par la vision de la femme, j'ai profané le sanctuaire. Tu le sais pourtant, lorsque je suis venu dans ce temple, rien d'impur ne m'avait pollué : les débauches de la maison paternelle, que de ma chambre d'enfant j'entendais, m'arrachaient des larmes, et les baisers joyeux des amants, le soir, sous les portiques, remplissaient mon âme de tristesse. Le dieu ! c'était lui que je désirais uniquement ; c'était vers lui qu'allaient mes aspirations ardentes; et je croyais que jamais aucune autre passion ne me posséderait. Mais, un jour, j'ai aperçu celle qui était là tout à l'heure, je l'ai aperçue à travers les vignes, un jour de vendanges, toute blonde parmi les reflets rouges de l'orgie, et le désir m'a mordu soudain. Et j'ai péché, j'ai savouré avec volupté ce qui, auparavant, me faisait horreur. Maintenant, l'amour d'elle se partage ma vie avec l'amour d'Apollon ; et je ne saurais dire lequel des deux l'emporte sur l'autre, ni quelles délices me sont les plus chères.

Un silence plana, solennel, entre le prêtre et le camille.

— Père, supplia Hyacinthe, toi qui as le droit de parler au nom du dieu, décide, que dois-je faire? Faut-il immédiatement quitter le temple? Chasse-moi, si je suis devenu indigne de participer aux fonctions sacrées.

Il pleurait, le front contre la mosaïque. Chrestus le releva doucement.

— Je savais que tu aimais cette jeune fille, dit-il : plusieurs fois, la nuit, j'ai entendu vos baisers et vos soupirs; un soir, en traversant le porche, je vous ai vus aux bras l'un de l'autre. Et je n'ai rien fait pour vous séparer; je n'ai pas voulu troubler le mystère de votre amour.

— Mais Apollon? implora Hyacinthe, Apollon? Comment lui cacher que j'aime Nonia? Depuis que je cède à la tentation, je sens bien qu'il se retire de moi davantage.

Chrestus entraîna Hyacinthe hors du sanctuaire; et il parla à voix basse, comme s'il eût craint encore d'être entendu.

— Écoute, dit-il, je m'ouvrirai à toi comme à mon fils, je soulèverai devant tes yeux le voile dont s'enveloppe ma foi la plus secrète. Sans doute, le dieu réserve des jouissances incomparables à ceux qui l'adorent en esprit. La communion suprême avec le divin peut seul élever l'homme à cet état de sublime ravissement auprès duquel toutes les voluptés terrestres semblent méprisables et vaines. Mais ce sont là des vérités trop hautes et que notre siècle corrompu ne peut plus comprendre. Ne cherche donc pas à t'arracher trop violemment à cette passion que ta jeunesse rend excusable; garde-toi seulement de retomber dans la faute que tu as commise aujourd'hui, garde-toi de manquer au respect des rites et des formules, — tels ces prêtres de Rome qui affichent sans pudeur la faiblesse de leur nature et ne craignent pas de se montrer avec leurs épouses aux yeux du peuple.

Ces paroles n'avaient pas consolé Hyacinthe.

— Hélas! père, dit-il, le dieu est jaloux. Me pardonnera-t-il jamais de l'avoir trahi?

— Il te pardonnera, répondit Chrestus; et bientôt tu sentiras son amour refleurir en toi comme un grand lys.

Mais Hyacinthe n'en continua pas moins à être triste, car il savait que désormais Nonia et Apollon ne cesseraient pas de se disputer son cœur.

XII

La cour de la petite maison, où s'ouvraient les chambrettes gaiement peintes, était vide; malgré l'hiver, un rayon de soleil traversait le velum de toile bise et traçait des rosaces rouges et jaunes sur l'aire blanche et polie du sol. La vieille Plancine, assise le dos tourné au portique, égrenait des pois séchés dans leur cosse: du côté de la rue se répétait, éternellement la même, la chanson du cordonnier Philippe, ainsi

que sur la terrasse le cliquetis des boucliers ovales des deux gladiatrices qui s'exerçaient au combat, et le bruissement de leurs bracelets d'argent au-dessus de leurs coudes frottés d'huile.

— Bonjour, la mère ! fit la voix haute et un peu dure de Ludius.

« La mère », c'était ainsi qu'ils l'appelaient tous dans la maison, cette vieille presque centenaire dont ils avaient toujours vu les cheveux blancs.

Elle eut ce bon sourire des aïeules que la compagnie des jeunes réjouit encore :

— Qu'y a-t-il de nouveau, Ludius ?

— Rien. La ville continue à s'agiter pour l'élection d'un édile ; le prêtre Chrestus est en procès avec le temple de Jupiter pour empêcher les flaminiques de regarder ce qui se passe dans son porche ; et les riches bourgeois persistent à vouloir se ruiner en faisant figurer à leurs fêtes des quantités de belles filles, lesquelles, aussitôt hors de chez eux, se donnent pour le plaisir à ceux qui leur content l'amour sous les citronniers.

— Il en a été ainsi de tout temps, dit la vieille. Cependant autrefois le respect des dieux retenait encore les hommes. Aujourd'hui, il n'y a plus de religion et le monde souffre.

— Les religions sont comme les amphores à puiser l'eau, ricana Ludius : à force de servir, elles s'usent et laissent couler la liqueur insipide des croyances. Mais, peu importe ! Dites-moi, la mère, Nonia est-elle déjà sortie ?

La vieille haussa les épaules.

— Vous ne savez donc pas qu'elle a dansé encore toute la nuit chez Labéon ? Bien sûr, elle ne se réveillera pas de si tôt. Il faudra taper sur sa porte avec les dix doigts, comme sur un tympanon, pour la tirer de son sommeil.

— Je comptais lui parler, dit Ludius, j'étais revenu tout exprès.

Sans qu'elle l'en eût prié, il s'assit et aida la vieille à écosser ses pois chiches ; il sifflotait, et, de temps en temps, lançait loin de lui un jet de salive.

— Voulez-vous que je vous dise, la mère ? éclata-t-il tout à coup. Cette petite se moque de moi, aussi vrai qu'il y a deux serpents là-bas peints sur le portique du jardin de Per-

seus. L'autre jour encore, elle est venue me demander de lui colorier une petite statuette en pâte de verre ; et, quand ç'a été fini, pour me remercier, elle s'est sauvée dans la cour où elle a embrassé à bouche que veux-tu mes élèves... Oh ! la gueuse !

— Nonia est libre d'aimer qui lui plaît, dit la vieille.

— Ouais ! Elle aime tout le monde, tout le monde, excepté moi, gronda Ludius. Mais je connaîtrai quand même le goût de son baiser, je vous le jure ! Et voici ce que j'ai résolu : j'épouserai Nonia, je la conduirai devant le tribunal du préteur avant que les aubépines fleurissent. Et je la garderai pour moi tout seul, à ne rien faire que de me contenter. Je gagne assez d'argent pour que ma femme soit bien à moi, j'imagine.

— Voilà une bonne pensée ! dit Plancine. Hélas ! souvent j'ai eu du regret de voir Nonia si jeune se briser les membres et s'épuiser nuit et jour dans les orgies. A son âge, je ne savais pas encore ce que c'était que de satisfaire aux désirs des hommes. Mais, maintenant, c'est à partir de douze ans que les filles peuvent se faire inscrire sur le tableau des danseuses ; et, moins elles ont la gorge mûre, plus elles sont recherchées par les riches bourgeois de la ville. Épousez donc Nonia, mon bon Ludius, et vous n'aurez pas à vous en repentir ; elle est si pieuse, si douce, si aimante !

Frais comme le ruissellement d'une cascatelle sur une vasque d'onyx, un éclat de rire s'égrena derrière le dos de la vieille, et la petite danseuse apparut, vêtue seulement d'une exomide que le sommeil avait froissée de plis nombreux.

— Ce bon Ludius ! ce bon Ludius !

Elle secouait autour de son cou, avec des ébrouements de jeune pouliche en liberté, les soies emmêlées de sa crinière blonde ; et cette gaieté inattendue déconcertait un peu l'amoureux, tandis que Plancine, accommodante, y croyait voir une disposition favorable aux affectueux projets de Ludius.

Quand Nonia eut assez ri, elle montra au peintre ses mollets fermes et nus :

— Regarde ces jambes, Ludius, touches-y, je te le permets. Crois-tu que ce soient là des jambes de matrone destinées à rester tout le long du jour immobiles comme les deux colonnes jumelles d'un atrium ? Puis, ne t'es-tu jamais

penché sur un miroir? Tu as le nez trop gros et les yeux trop petits pour devenir l'époux de Nonia. Et quant aux deniers que tu gagnes, ils ne sont pas assez nombreux pour racheter l'ennui que j'aurais à contempler du matin au soir ta laide figure, ta figure de faune trompé par les nymphes, ô Ludius!

Qu'allait-il répondre, l'amoureux éconduit de qui les traits contractés donnaient en ce moment raison aux dires de la petite danseuse? Malgré sa faconde habituelle, sans doute serait-il resté confondu, si un bruit impétueux comme une trombe n'eût éclaté à propos pour le tirer d'embarras. En même temps, le cordonnier Philippe, secouant par l'épaule le petit Sannion, débouchait violemment dans la cour.

C'était eux, le père et le fils, tous deux pareils, avec la même petite tête pointue, hérissée de crins luisants, et les mêmes oreilles écartées des tempes, qui menaient ensemble ce grand tapage.

— Voyez-vous le chenapan! s'écriait le cordonnier. Ça lui apprendra à voler les poires que je fais sécher sur le coin de mon établi et à les jeter en l'air pour les recevoir ensuite dans sa bouche de vilain crapaud!... S'il allait à l'école, au lieu de rester sur la place à jouer avec tous les garnements de la ville, il n'apprendrait pas ces inepties. Mais il est puni, cette fois, il va en crever, si son Génie-protecteur ne lui vient en aide.

Le petit Sannion faisait en effet des efforts convulsifs pour rejeter la poire qui lui obstruait le gosier; Nonia le prit sur ses genoux, le retourna prestement et, d'un coup sec, asséné à la nuque, envoya sur le sol le malencontreux fruit, que du bout du pied Philippe fit rouler jusque dans l'embouchure de l'égout.

Débarrassé, le petit Sannion n'était pourtant pas content.

— Ma poire! ma poire! gémissait-il, les yeux fixés sur la place où elle avait disparu.

— Ne te désole pas, dit Nonia. Plancine en a toute une provision sur la terrasse, et elle me permettra bien d'en prendre quelques-unes; n'est-ce pas, la mère?

— Oui, fit la vieille, pourvu que tu m'aides tantôt à raccommoder mes loques.

Elle n'avait pas fini de parler que Nonia redescendait les mains pleines.

— Viens, dit-elle à Sannion, je vais t'apprendre comment il faut faire.

Elle lança au-dessus d'elle très haut un des fruits racornis et desséchés et, la tête renversée en arrière, attendit pour la happer au passage. Et Ludius, qui n'avait pas cessé de la regarder, vit s'entr'ouvrir au soleil les profondeurs de sa gorge humide, et étinceler dans le rubis des gencives les petites perles blanches de sa denture.

Alors il jura épouvantablement ; il jura les noms de tous les dieux, grands et petits ; il jura sans se soucier de Plancine qui joignait les mains, de Philippe qui haussait les épaules, du jeune Sannion qui d'ailleurs ne l'entendait pas : riant et pleurant à la fois, le petit bonhomme tirait Nonia par la frange de son exomide, inquiet de voir disparaître tous les fruits, l'un après l'autre, dans la belle bouche de la danseuse.

XIII

Ce jour-là, Nonia avait donné rendez-vous à Hyacinthe sur l'Acropole. C'était une place triangulaire, la plus ancienne partie de la ville, son berceau ; l'accès en était défendu aux étrangers, et, par respect pour la paix, les soldats n'y pénétraient point. Un temple, dédié autrefois à Hercule, y étageait ses ruines au-dessus de la vallée du Sarne ; et, à la pointe extrême du triangle, un banc de granit s'isolait, en face des villes orientales du golfe.

Elle avait son plan, la petite danseuse, en attirant son ami dans cet endroit écarté. Tout près de l'Acropole, au Grand-Théâtre, le marchand de poisson Photin, qui venait d'être fait édile par les suffrages du peuple, conviait en masse ses électeurs au divertissement des atellanes. Et Nonia, qui prenait soin de courir à ce spectacle, chaque fois qu'il était offert à la foule, rêvait maintenant d'y assister avec Hyacinthe. Mais accepterait-il, lui si fier, de paraître avec elle sur les gradins les plus élevés, que les gens du commun prenaient d'assaut, les seuls où les hommes et les femmes pussent se tenir indistinctement ?

Bientôt elle le vit arriver sous un manteau sombre qui cachait entièrement le vert de sa chlamyde aux ailes flottantes; il marchait vite, pressé sans doute de la rejoindre. De plus en plus il subissait sa domination, il voulait, il implorait ses caresses; et depuis qu'elle l'avait suivi au sommet du mont par la mystérieuse nuit, il était devenu prêt à oublier tout pour son amour.

Sur le banc de granit, en face des villes lointaines et blanches, ils s'assirent. Le fleuve emportait devant eux les barques aux visages de chimères; des citronniers chargés de fruits formaient des bouquets verts et jaunes au fond de la plaine: et les saules aux rameaux tordus trempaient au fil de l'eau leurs chevelures.

Ils avaient entrelacé leurs doigts et uni leurs bouches dans ce baiser profond des amants où passe un peu de l'essence secrète des âmes; et, chacun à son tour, ils répétaient les deux mots éternels :

— Je t'aime!

— Je t'aime!

Cependant derrière eux l'agitation de la vie montait. Pompéi, avec des cris violents de passion, courait à son plaisir; on entendait le bruit des pas sur les dalles, et le halètement pressé des poitrines.

Nonia se retourna. De l'Acropole, le velum de soie claire tendu sur le théâtre s'apercevait avec les mille petits plissements lumineux que lui communiquait l'air léger; dessous, c'était déjà sans doute la gaieté des atellanes, la gaieté vigneronne et rustique, la gaieté de Maccus jetant à la foule l'improvisation de ses saillies.

Hyacinthe, lui, regardait au large s'iriser le golfe.

— Quelle joie d'être ici, loin de la cohue et des rires épais, avec toi, Nonia, avec ta petite main tiède dans la mienne! Appuie ta tête qui sent bon sur mon épaule. Tiens! vois-tu cette mer silencieuse, ce ciel de cristal et, là-bas, le frémissement de la lumière sur les maisons étroites de la côte? Il me semble que c'est un tableau peint pour nous seuls et dont nous sommes seuls à jouir.

— Oui, répondit Nonia doucement; mais on peut le contempler chaque jour. N'aimes-tu pas aussi voir Maccus avec

ses habits tout blancs se démener au milieu des autres masques? Aujourd'hui, par exemple, on donne le *Gardien du Temple*. Oh! Hyacinthe, tes parents ne t'ont-ils jamais conduit aux atellanes?

— Jamais, dit Hyacinthe, et d'ailleurs je n'en avais pas le désir. A quoi bon rechercher ces distractions grossières, quand on a le cœur et l'esprit pleins d'autres choses? N'éprouvons-nous pas, en ce moment, un bonheur incomparable, le bonheur qui nous vient de notre solitude?

La petite danseuse ne répondit pas: de grosses larmes roulaient au fond de ses yeux violets.

— Nonia! chère âme! supplia Hyacinthe. Qu'as-tu donc?

— Rien, dit-elle en essayant de sourire.

Mais elle avait de nouveau tourné la tête du côté où le velum de soie claire palpitait violemment, comme soulevé par le rire puissant de la foule; et elle noua ses bras autour du camille, elle murmura à voix très basse :

— Oh! Hyacinthe, je t'en prie, allons-y ensemble!

Hyacinthe se leva. Il jeta un regard de regret sur la vallée profonde où coulait le fleuve, sur la nappe moirée du golfe et l'adorable courbe du promontoire, et il suivit Nonia qui, devant lui, se pressait déjà vers le théâtre.

Quand ils entrèrent, le spectacle, depuis un instant commencé, se poursuivait au milieu des applaudissements de la multitude. Le blanc Maccus, en des vêtements larges attachés seulement à la ceinture et aux chevilles, le haut du visage recouvert d'un léger voile noir qui faisait ressortir davantage la rougeur excessive de sa bouche, le blanc Maccus agitait ses grands bras en tous sens et, rossé quelquefois, se rattrapait en distribuant autour de lui des claques retentissantes. C'était bien lui, le type national de la vieille Campanie, dont il personnifiait le génie bon enfant et gouailleur, naïf à la fois et plein de malice, moqueur et moqué, paresseux, menteur, crédule et par-dessus tout cynique. Venu d'Atelle droit et bien fait, il avait, en passant par Pompéi, augmenté son bagage de bouffonnerie et de vices; maintenant il se présentait devant le peuple avec une double gibbosité qui le rendait difforme par devant et par derrière, et son image se reproduisait en traits grotesques sur les amphores et sur les

murailles. Maccus, l'idole des Pompéiens, Maccus, débauché comme eux, vantard comme eux, volontaire comme eux, savait, pour arriver à leur cœur, trouver les accents qui devaient leur plaire : car jamais il ne préparait à l'avance ses discours, et tout ce qu'il disait jaillissait au fur et à mesure de sa verve intarissable. Il traversait l'action comme un personnage de hasard, et seul s'exprimait en osque, alors que les autres acteurs, sans s'inquiéter de ses fantaisies, continuaient à réciter le mauvais latin de leur rôle, entremêlé parfois de phrases grecques.

Cette fois, il était particulièrement en humeur de rire. Ne se trouvait-il pas là aux frais de Photin, cet autre Maccus du marché au poisson, que les suffrages de ses concitoyens venaient d'élever à la magistrature édilicienne? Et tout y passait de ce qui, pendant une semaine, avait défrayé les propos du peuple ; et les deux candidats malheureux, l'Égyptien Vatia, le Romain Proclinius, servaient de cible aux flèches de ses plaisanteries virulentes.

Parfois il se tournait vers l'auditoire et l'interpellait sur ses propres malheurs : son sort était en effet de se trouver en butte à d'incessantes persécutions et, un peu scélérat lui-même, de payer pour tous les méfaits de ses pareils. Gardien du temple, soldat, portier, il en arrivait toujours à être saisi, ligotté, mené en prison, condamné à mort : mais le tragique s'effondrait sous le poids des rires et la Vénus pompéienne, favorable à Maccus amoureux, à Maccus constamment disposé à la servir, venait à propos le tirer de peine et l'arracher aux mains de ses juges.

Et l'atellane se terminait en apothéose. Maccus, redevenu son maître, célébrait sa délivrance par une saltation effrénée : il se dégingandait, se disloquait, secouait avec fureur aux yeux de la foule les grelots énormes de sa folie. Et voilà que tout à coup surgissait, derrière sa personne blanche, un bateau fleuri de roses en guirlandes et de jeunes Pompéiennes : l'esquif se balançait au rythme des vieux airs populaires que les jeunes filles chantaient en chœur ; et le peuple, d'un élan formidable, reprenait le refrain. Et les voix, toujours plus aiguës, les voix rauques et passionnées traversaient le velum de soie et montaient triomphantes dans l'azur.

Maccus! Maccus! la joie osque, la joie campanienne, la joie d'Atelle et de Nucère, de Pompéi et d'Oplonte, toute la joie de cette terre de désir, où la vie se rue aux baisers des lèvres chaudes que le spasme du rire a déjà ouvertes!

Quand ce fut fini, la petite danseuse émerveillée chercha les yeux d'Hyacinthe; ils étaient fermés à demi sous la frange brune des cils, comme si le camille eût voulu s'abstraire de toute cette gaieté brutale. Peu à peu autour d'eux l'hémicycle se désemplit. Nonia vit disparaître par les voûtes obscures les gens de Pompéi, qu'elle reconnaissait au passage: les riches d'abord, ceux chez qui elle allait danser les soirs de débauche: puis les ouvriers, les marchands, ceux qui lui souriaient quand elle passait dans les rues, et enfin les habitants mêmes de la maison. Ludius qui clamait d'enthousiasme, Philippe qui tapait ses mains dures l'une contre l'autre et le petit Sannion qui, pour mieux imiter les protubérances de Maccus, avait glissé sous sa tunique, devant et derrière, les deux moitiés oblongues d'une pastèque dont il avait sucé le jus pendant tout le temps qu'avait duré le spectacle.

Le vaste hémicycle était vide quand Hyacinthe sortit enfin de son mutisme.

— Maintenant, dit-il à Nonia, veux-tu que nous retournions sur l'Acropole!

Satisfaite et soumise, elle répondit :

— Tu sais bien que je veux toujours tout ce que tu veux, Hyacinthe?

Sur le banc de granit, en face des villes lointaines et blanches, ils s'assirent: mais le paysage lumineux s'était assombri. Un nuage couleur de soufre enveloppait les eaux du fleuve, les eaux du golfe, les bouquets de citronniers épars dans la plaine: et le promontoire, noyé d'ombre livide, n'était plus qu'une ligne confuse à l'horizon.

XIV

Chrestus, sorti vainqueur de sa querelle avec les prêtres de Jupiter, avait obtenu, moyennant une somme de trois mille

sesterces payée à la ville, l'autorisation de masquer la vue de leur côté. Depuis quelques jours, au fond du petit porche un mur s'élevait : et les flaminiques aux yeux hardis, les femmes orgueilleuses des prêtres, ne pouvaient plus troubler de leurs regards la paix du temple d'Apollon.

Comme tous les murs de Pompéi, celui-ci avait été bâti pour recevoir une fresque : on l'avait enduit d'abord de trois couches successives de stuc très fin : puis, avec des molettes de buis, dures comme du marbre, on l'avait battu, limé, rendu brillant et poli : enfin, quand toute humidité en avait été chassée, on l'avait badigeonné d'une couche d'ocre jaune mêlée à de l'huile de naphte et à de la cire.

Ces préparatifs achevés, Chrestus, pour la décoration, avait fait appeler Ludius Felix. De plus en plus, la vogue allait au jeune peintre, de qui le secret, soigneusement gardé, permettait d'être servi plus vite et à meilleur compte qu'en s'adressant aux autres artistes de la ville. Sur la surface de stuc lisse et jaune, divisée en six panneaux de grandeur égale, il devait retracer l'amoureuse aventure d'Apollon poursuivant Daphné. Triste histoire, où l'on voit le plus beau des dieux encourir le mépris de la plus cruelle des filles de la terre !

Bien que Ludius n'eût rien en ses traits de la beauté apollonienne, il se trouvait naturellement porté à comparer sa propre infortune à l'infortune dont son pinceau évoquait le souvenir : Nonia n'était-elle pas pour lui la Daphné insaisissable, celle de qui la fuite exacerbe jusqu'à la violence le désir ? Il avait eu beau faire, toutes les tentatives de séduction avaient échoué devant l'impitoyable dédain de cette fillette de treize ans. Et quand, argument suprême, il lui avait offert de l'arracher à sa condition précaire, presque honteuse, de danseuse publique, inscrite sur le tableau des édiles, au lieu d'en être touchée, elle l'avait repoussé encore, dans un éclat de rire de ses méchantes petites dents pointues !

Non, cela n'était pas naturel ; il devait y avoir dans l'existence de Nonia quelque mystère. Assurément, ce n'était ni les gros bourgeois de la ville, ni les riches étrangers chez lesquels elle apportait complaisamment le ragoût de ses charmes à peine mûrs, qui avaient pu fixer ainsi ses sentiments. Mais quelque joli garçon, quelqu'un de ces bellâtres à la peau de

cire, au nez droit, aux cheveux couleur de feuille morte, originaire de Sidon ou de Tyr, n'aurait-il pas escamoté à son profit le petit cœur de gazelle, le cœur capricieux de l'enfant?

Il pensait à cela, Ludius, tout en retraçant sur la muraille la fuite éperdue de Daphné. Et le temps ne lui manquait point pour réfléchir, perché qu'il était du matin au soir sur son échelle, au fond du porche désert. Ce n'était ni Chrestus ni Hyacinthe qui eussent pu le troubler dans ses réflexions; leurs deux ombres violette et verte glissaient sur la mosaïque du temple, dont on entrevoyait les profondeurs à travers la cellule du prêtre. La ferveur d'Hyacinthe, particulièrement, étonnait et touchait Ludius, parfois le jeune homme demeurait des heures entières dans une contemplation muette en face de la statue d'Apollon; son front s'inclinait sur le plus bas degré du piédestal, et ses cheveux bouclés et longs s'éparpillaient comme une moisson sur les losanges noirs et bleus du parvis. Quand il se relevait, souvent il avait les yeux humides : quelles confidences douloureuses avait-il pu échanger avec le dieu?

Pour Chrestus, il était aux yeux du peintre la figure même d'Apollon : sa face imberbe, dont aucune ride n'altérait le galbe pur, conservait une immarcessible sérénité; l'expression tranquille de ses yeux répondait à l'infinie douceur de ses gestes, et tout en lui décelait le prêtre d'un culte indulgent et pacifique. Sa voix même était comme un écho des célestes harmonies; aux heures médiales du jour, alors que tous les bruits de la ville se taisaient, il chantait en s'accompagnant d'une lyre d'écaille blonde, semblable à celle du dieu; avec le plectrum dans sa main droite, il caressait légèrement les cordes vibrantes, et les airs qu'il jouait variaient sans cesse selon les modulations de son âme. Quelquefois, Hyacinthe joignait sa voix à celle du prêtre, et c'était alors une musique d'un charme si pénétrant que Ludius à l'entendre ne pouvait s'empêcher de pleurer.

Ces hymnes pieux, cette atmosphère mystique exaltaient le peintre au point de le jeter dans des transports de sentimentalité et de lyrisme très différents de ses habituelles façons d'éprouver l'amour. Avec la mobilité du caractère pompéien, il en arrivait à aimer presque idéalement Nonia.

Mais ces élans généreux ne soulevaient pas longtemps son âme, et, dès qu'il avait quitté le temple, Ludius, au contact de ses semblables, redevenait l'homme sensuel, égoïste et quelque peu brutal, dont la petite danseuse fuyait obstinément les approches.

Cependant, à force de penser à elle, il finissait par la voir partout. Ne se figurait-il pas, depuis quelque temps, la rencontrer presque chaque soir au tournant de la ruelle obscure qui aboutissait à l'entrée du porche? C'était en tout cas une enfant de taille semblable et qui devait avoir le même âge, mais on ne distinguait rien de son corps ni de ses traits, sous un manteau à capuchon rabattu qui l'enfermait tout entière, du front aux talons. Si c'était Nonia, que venait-elle faire en ces parages? Et pourquoi se cachait-elle? Ne serait-ce pas plutôt quelque fillette de basse bourgeoisie qui s'échappait de chez ses parents pour aller rejoindre son amoureux, le soir, dans cette ruelle isolée?

Quoi qu'il en fût, Ludius résolut d'en finir avec ses doutes. Il ne trouvait pas d'autre moyen que de faire tomber, comme par la baguette d'un magicien d'Égypte, le lourd manteau, le manteau complice de ces expéditions nocturnes. Justement on était au moment le plus clair de la lunaison et, sitôt le crépuscule éteint, une lueur opaline commençait à tout blanchir sous le ciel. En se cachant à l'angle du mur, il pourrait voir sans être vu... Mais comment arriver à le faire tomber, ce lourd manteau? Le peintre avait observé que la passante mystérieuse longeait toujours de préférence le côté droit de la ruelle. Suspendre au-dessus du trottoir une de ces jarres cylindriques en terre légère qui lui servaient à délayer dans de l'eau de chaux ses matières colorantes, et installer en communication un système de trébuchet, telle était la combinaison ingénieuse qui devait, en inondant la fillette, la forcer à ôter pour le moins son capuchon. Seulement, comme Ludius n'avait pas le cœur tout à fait noir, il remplaça le liquide poisseux et puant par de l'eau pure, dans laquelle il versa même quelques gouttes d'essence de rose.

Sans doute les dieux étaient favorables à son projet : le soir venu, un mince croissant d'argent commença lentement à brûler dans l'éther pur. Le peintre, caché à l'angle du mur

propice, attendait. Une inquiétude soudaine le tourmentait maintenant : si peu fréquentée que fût la ruelle, quelque autre personne s'y pouvait aventurer et tomber dans le guet-apens. Mais, bah! il sortirait toujours assez à temps de sa cachette, et se placerait de façon à éviter tout malheur. Bientôt, d'ailleurs, il fut rassuré en voyant apparaître la petite ombre.

Elle marchait vite, pressée, évidemment, d'arriver au but : et, comme toujours encapuchonnée jusqu'aux yeux, elle ne vit pas la jarre qui se balançait au-dessus de sa tête dans l'espace; un pas encore et, son pied s'étant posé à l'endroit exactement prévu par Ludius, elle reçut d'un seul coup toute la douche froide et parfumée.

L'étonnement ne lui arracha aucun cri; mais, d'un mouvement rapide, elle se débarrassa de l'étoffe que l'eau collait à ses épaules, et Ludius, qui guettait, le cœur battant, fut sur le point de jeter, lui, un cri de surprise, car l'enfant était nue sous son manteau.

Et c'était bien elle, Xonia! Ses cheveux de lin, ses prunelles violettes et tout son petit corps de volupté, dont le peintre avait eu la révélation, une fois déjà, en colorant des mêmes nuances subtiles la statuette destinée à Vénus, et qui maintenant, dans la clarté lunaire, resplendissait comme une petite étoile blonde, comme une étoile tombée de là-haut! Elle était nue! C'est qu'elle se rendait à quelque plaisir clandestin; et ce que Ludius avait supposé était vrai : elle avait un secret amant, un amant très différent sans doute de tous ceux chez qui elle allait danser ouvertement les soirs de débauche.

L'enfant avait ramassé son manteau, et de ses deux bras tendus elle secouait loin devant elle l'eau que l'étoffe spongieuse avait bue, et qui se résolvait dans l'air bleu en une sémillante poussière de perles : et ce jeu semblait l'amuser, — si puérile elle était restée au milieu de ses dépravations, — car Ludius voyait ses petites dents aiguës briller dans l'écartement d'un sourire.

Enveloppée de nouveau, elle continua sa marche. Cette fois, par Bacchus! il saurait vers qui elle se hâtait ainsi par les nuits dormantes, et quels bras se refermeraient tout à l'heure sur ce corps palpitant de jeune divinité agile. Frôlant le mur pour éviter l'allongement de son ombre sur le

sol, il suivit Nonia jusqu'à l'angle du petit porche; là, il la vit tourner rapidement et entrer à pas familiers dans le temple.

Chrestus!... C'était Chrestus qu'elle allait rejoindre!... Et cette grande et lumineuse douceur, que le prêtre portait sur son visage comme le reflet d'une lampe allumée devant l'autel, c'était l'amour heureux, c'étaient les baisers de Nonia qui l'y avaient mise. Hypocrite, hypocrite et charnel, autant que les autres, plus que les autres sans doute, car il devait avoir de terribles secrets de volupté, ce ministre d'Apollon au pâle visage, aux lèvres appuyées l'une contre l'autre comme les deux lobes pressés d'une fleur. Pas un instant l'idée ne vint à Ludius que le camille pouvait être cet amant heureux de Nonia : celui-là paraissait trop absorbé, trop enfermé dans le service du temple pour écouter d'autres voix que celle du dieu... Mais Chrestus! Quand sa main se promenait sur les cordes obliques de sa lyre, elle en arrachait de telles vibrations que Ludius en était bouleversé dans sa chair et dans son âme. Et cette main, oh! cette main sur les muscles tendus de la danseuse, quels accords ne devait-elle pas en faire jaillir!

Furieux, Ludius s'était assis sur une des hautes pierres qui servaient à traverser la ruelle les jours de déluge. Ce qui se passait là-bas, dans la petite cellule recueillie, se reproduisait devant ses yeux comme une vision obsédante. Il restait là cependant, il voulait savoir à quelle heure Nonia sortirait enfin. Puis, peu à peu, dans l'atmosphère douce de la nuit, sa fureur s'apaisa, et d'autres pensées lui vinrent : ce secret qui existait entre Chrestus et la petite danseuse, ce secret possédé, surpris dans tous ses détails, lui donnerait désormais le droit de parler haut, de parler en maître, et Nonia ne se moquerait plus de lui maintenant, quand il la mettrait en demeure de céder à son amour. En même temps, tout s'éclaircissait dans son esprit. Ce mur, que Chrestus, après tant de difficultés, avait obtenu de faire édifier au fond du porche, n'avait évidemment d'autre raison d'être que de cacher les allées et venues de la fillette aux regards indiscrets des voisins: et vraiment oui, c'eût été pour les flaminiques une merveilleuse occasion de plaisanteries

que de découvrir en Chrestus, si vertueux en apparence, un fervent adepte de l'impudique Vénus Pompéienne!

Donc Nonia serait à lui; elle ne pouvait plus lui échapper; il l'attendait avec une assurance grandissante. Un instant encore, et il la vit apparaître: elle avait négligé de rabattre sur son front le capuchon épais, et ses cheveux flottaient en désordre sur ses épaules. Résolument il s'avança vers elle; il prononça son nom à voix haute :

— Nonia!... Que la nuit te soit propice, Nonia!

Sans répondre, la petite danseuse voulut passer outre, mais il lui barra le chemin de ses bras ouverts :

— Pas avant que tu ne m'aies embrassé trois fois au moins!... C'est peu, et tu devrais m'être reconnaissante.

Non, elle ne lui était pas reconnaissante: vite, elle fit volte-face, elle se dirigea de nouveau vers le porche. Mais là encore il se trouva vis-à-vis d'elle, il la regarda en ricanant, avec une flamme mauvaise dans les yeux :

— Ne cherche pas à retourner au temple, c'est inutile. Il dort, ton amant; il doit avoir besoin de repos. Moi, je n'ai pas encore fêté Vénus d'aujourd'hui et je t'invite à souper à l'Auberge de l'Éléphant.

— Laisse moi passer, Ludius, laisse moi passer!

Elle se démenait comme une petite furie devant lui: mais il reprit de sa voix sifflante :

— Ne t'agite pas tant, Nonia. Tu te refroidirais ensuite, car la nuit commence à fraîchir et tu as oublié, à ce que je crois, de mettre une tunique sous ton manteau.

Comment pouvait-il savoir cela? Pour y réfléchir, elle s'arrêta, déconcertée; puis tout à coup elle éclata, rouge de colère

— Méchant! méchant! C'est toi qui avais suspendu la jarre de terre au-dessus de la ruelle pour m'inonder quand je passerais et me forcer à m'arrêter en chemin, et tu oses encore me demander un remerciement? Eh bien, tiens! voilà celui que tu mérites!

Aussi prestement qu'eût pu le faire Maccus lui-même, elle avait abattu sa main sur la joue droite de Ludius. Mais il ne sourcilla point, il ne quitta pas ses positions: il lui dit seulement à l'oreille :

— Ma petite, il serait plus prudent de faire la paix!

Il serait plus prudent de faire la paix ! Sans doute, il avait raison. Ludius ; pourtant cela répugnait à Nonia de céder, de céder surtout devant des menaces. Elle hésitait encore, presque gagnée par l'évidente nécessité de ne pas livrer Hyacinthe aux ressentiments du peintre.

— Allons ! décide-toi, insista Ludius ; sinon je dirai à tout le monde que tu vas chaque nuit rejoindre le prêtre.

Il croyait avoir lâché l'argument suprême : mais voilà qu'un éclat de rire sonore, un de ces éclats de rire qu'il connaissait bien, monta tout à coup vers les étoiles ; et Nonia, d'un cambrement rapide des reins, se dégagea, laissant entre les mains de Ludius son lourd manteau ; et le peintre vit le corps luisant et blond de la petite danseuse s'enfoncer comme un feu follet par les rues obscures.

O Daphné ! Daphné ! éternelle fugitive !...

XV

Pour se consoler des insolents dédains de Nonia, Ludius a résolu de finir la nuit dans une orgie. Et, certes, il n'a que l'embarras de choisir parmi toutes les tentations que la ville étale. Il sait dans quelles rues les lanternes oblongues s'allument devant les portes, et il connaît, pour y avoir fréquenté plus d'une fois, la voie tortueuse où à droite et à gauche s'ouvrent les loges fleuries des *scratiæ*, les bonnes courtisanes de sang osque, vouées à la félicité populaire.

Mais, ce soir, c'est plus de nouveauté et d'imprévu qu'il lui faut ; il rêve d'une aventure qui lui ferait oublier la petite danseuse et ses yeux violets, et très vite le voilà qui se dirige vers le quartier de l'Acropole. Il y a là, entre le Grand-Théâtre et le temple d'Isis, une galerie en arcades où se promènent jusqu'à une heure avancée de la nuit les jeunes filles des bourgades voisines, qu'attirent le mauvais renom et le luxe des Pompéiens. Elles vont à petits pas, deux à deux, la tête découverte, entre les colonnes rudentées, peintes de blanc et de rouge ; et, parfois, elles s'arrêtent pour mieux laisser les regards s'appuyer sur elles. Presque toutes, avec des

visages de beauté médiocre, ont des corps aux lignes statuaires, et cela suffit à leur attirer de nombreux galants. Qu'importe, en effet, à l'amoureux sensuel l'idéale splendeur des traits, splendeur fugace du regard et du sourire, que l'âme seule habite et où se réfugie la pensée? De telles séductions ne peuvent émouvoir que les poètes épris du songe ou les enfants des races dégénérées; mais la véritable force de la femme réside en la souple chaîne de ses bras nus, noués sur l'amant comme sur une proie, en l'albâtre lisse de ses flancs, cintrés comme la pierre d'un autel.

C'est pourquoi Ludius, indifférent aux visages qu'un même fard trompeur recouvre, poursuit parmi les filles de Stabie ou d'Oplonte cette beauté matérielle des formes que nul maquillage ne peut remplacer. Devant ses regards, les tuniques constellées de pierreries fausses s'entr'ouvrent, les gorges orgueilleuses se dressent et toute la gloire de la chair flamboie à cette heure nocturne, sous l'éclat des lampes aux multiples faces, qui mettent entre les colonnes rouges et blanches le cillement de leurs yeux de lumière.

Son choix est fait cependant : il a touché du doigt aux épaules deux jeunes Stabiennes dont les chevelures nues, brune et blonde, fleurent le térébinthe et les pétales de roses séchés. Les deux bras passés autour de leur taille, il les emmène par la ville : il veut rire, boire, chanter et s'étourdir lui-même par le bruit insolent de sa débauche.

A l'Auberge de l'Éléphant, le trio entre pour boire du vin cuit et manger une mattée à l'ail. L'énorme pachyderme peint à l'enseigne, et que tient en laisse un nain minuscule, s'éclaire par transparence d'une torche allumée à l'intérieur; au-dessus s'étale cette annonce engageante :

Ici on loue des lits et tout ce qui est nécessaire.

Aussi les clients ne manquent-ils pas. Les uns tête nue, les autres protégés par le capuchon rabattu qui empêche de les reconnaître, ils jouent aux dés, agacent les filles et hurlent à tue-tête des refrains bachiques. Sur la muraille court une décoration de grotesques, hommes à têtes de coqs chevauchant des langoustes, caricatures de femmes aux corps de chèvres : et cet art vulgaire est vraiment ici à sa place,

avec les odeurs répandues dans la salle chaude, les plaisanteries aussi grasses que les lèvres mal essuyées, la promiscuité des baisers échangés au hasard.

Ludius s'est assis dans l'angle d'une fenêtre, entre les deux jeunes Stabiennes. De l'autre côté de la rue étroite, une maison veille encore : il la connaît pour en avoir souvent franchi le seuil : c'est la Blanchisserie du Narcisse, où les lavandières, leur journée finie, se transforment en naïades pour se divertir avec leurs amants. Autour d'une vasque, que remplit jusqu'au bord une eau abondante et claire, elles dansent des rondes et se laissent choir l'une après l'autre sur la margelle ; deux candélabres de bronze éclairent leurs nudités vagabondes, qu'argente encore un furtif rayon de lune : au fond, sur un tertre de verdure, une statuette s'élève, coulée dans le précieux bronze d'Égypte, d'un vert bleuâtre : c'est Narcisse lui-même qui, la tête languidement penchée, continue à se désirer, au reflet des eaux. Chaque fois que la porte de la blanchisserie s'ouvre pour laisser passer quelque nouvel amoureux, Ludius entrevoit le torse bombé de l'éphèbe, le geste de sa main qui écoute et l'inquiétante profondeur de ses orbites ocellées d'or.

Et comme, dans le désordre de l'auberge, on a négligé de le servir, Ludius s'impatiente, cogne sur la table de ses poings fermés. Il jure par Bacchus qu'il ne remettra plus les pieds dans cette sentine; ses deux compagnes font chorus avec lui, et bientôt les grandes amphores à anses jumelles, que les précédents consommateurs ont laissées vides, volent en éclats. La patronne accourt et réclame le prix des pots cassés.

— Je paierai, dit Ludius; mais, d'abord, qu'on m'apporte à boire !

Quand le moment de sortir arrive, il a si bien étanché sa soif qu'il vacille sur ses jambes courtes. Les Stabiennes le prennent chacune d'un côté et veulent l'entraîner chez elles; mais il résiste, il a son projet que la chaleur du vin développe en idée fixe : il faut que Nonia l'aperçoive en cet équipage, qu'elle sache bien qu'il s'est aisément consolé de son mépris. Toujours flanqué des deux courtisanes, il s'oriente vers la petite maison de la porte de Nole; chemin faisant, il s'arrête

pour lamper sur le comptoir des tavernes restées ouvertes quelques tasses de vin chaud à la myrrhe ou à l'hydromel. Dans les rues, des gens encore passent en bande, criant à tue-tête pour réveiller les bourgeois. C'est la belle jeunesse pompéienne qui déverse ainsi son exubérance, car la ville est pleine de ces associations nocturnes. Il y a les « Dormeurs », qui se sont appelés ainsi ironiquement parce qu'ils empêchent de dormir les autres, les « Buveurs dans l'ombre », les « Hibous », les « Amoureux des étoiles ». Ludius leur emboîte le pas et répète avec eux les refrains bachiques.

Les voilà enfin devant la petite maison à la terrasse. A peine distingue-t-on les pilastres de bois où s'accroche la clématite, et, au-dessus de la porte, l'enseigne peinte en rouge du cordonnier. Ludius a sa clef, qui pend à un cordon sous sa tunique, mais il feint de l'avoir oubliée : il tape, il appelle, il fait monter les deux filles sur ses épaules pour tenter l'escalade du logis. Au bout d'un instant, des lumières paraissent : Sarra et Marcella, les yeux gonflés de sommeil, se montrent, et aussi Nonia et la vieille Plancine, au profil busqué d'oiseau nocturne. Cependant le cordonnier Philippe, tout en maugréant, est venu ouvrir, et Ludius rejoint victorieusement sa chambre, affectant de prodiguer ses caresses aux deux gorges complaisantes suspendues à lui.

L'aube commence à naître. La vieille Plancine et Nonia sont restées debout sur la terrasse ; peu à peu les édifices sortent de l'ombre : on voit se révéler sous la pâleur éloignée du ciel les sveltes colonnes de pourpre, les tympans d'écarlate, la blancheur des stucs rehaussés d'or, la polychromie confuse des fresques et, sur les remparts abandonnés, les citronniers clairs entremêlés à des plates-bandes plus claires encore, où des jacinthes fleurissent.

— C'est beau ! s'écrie ardemment Nonia.

Mais la vieille hoche la tête :

— Il faut craindre, dit-elle, les cités que les dieux ont dotées de trop de douceurs ; on respire ici un air de volupté qui fait penser à la mort.

Nonia sourit, incrédule. Qu'a-t-elle donc, la vieille Plancine, aujourd'hui ? Sans doute, c'est la rentrée indécente de Ludius qui lui a mis en tête ces idées bizarres, ces idées

lugubres, dont le contraste est si frappant avec la paix délicieuse de l'aube.

La vieille reprend, les prunelles fixes :

— Quand j'étais enfant, j'ai entendu raconter l'histoire de villes heureuses aussi, et que le feu du ciel a détruites parce que trop de luxure était en elles. Elles s'élevaient au bord de la coupe bleue d'un lac, comme celle-ci s'élève au bord du golfe... et, un matin, on ne trouva plus à leur place que des cendres.

Planeine raconte encore de sa voix tremblante, mais la petite danseuse ne l'écoute plus. Ravie, elle regarde monter sur la mer la lumière fluide, la jeune lumière de l'aurore, et, par-dessus les frémissements de l'air léger, le mont, clément et doux, qui obstrue l'horizon de sa masse rose.

XVI

Entre la porte du Sarne et celle de Nucère, une énorme construction ovale toute blanche, toute neuve, remplit l'angle oriental de la ville : c'est l'amphithéâtre des jeux bâti aux frais des magistrats du Pagus Felix, et pouvant contenir comme celui de Rome toute la population dans son enceinte. Avec le temple de Jupiter, ce monument représente aux yeux des Pompéiens l'inéluctable puissance de la métropole : il s'élève au-dessus des petites maisons coquettes et joliment peintes, au-dessus des ruelles étroites de ce quartier excentrique, et il s'adosse brutalement aux terrasses des remparts inutiles, que couronnent les tours désemparées...

Une place plantée de tamaris grêles donne asile près de là aux baraquements en bois des marchands de pastèques et de fruits acides. La recette sera bonne aujourd'hui : Livineius, rayé du sénat romain à cause de ses mœurs honteuses et qui a trouvé dans la petite ville campanienne une hospitalité conforme à ses goûts, offre aux habitants le régal d'une représentation publique. Il y aura, selon le programme habituel, « chasse et velarium, plusieurs familles de gladiateurs », et, par surcroît, un combat de nains et de géants, une femme conduisant

un char dans l'arène et des éléphants savants qui jouent de la buccine avec leur trompe.

Et de tous côtés la foule accourt, emplit l'œuf énorme. Les gens d'Herculanum et d'Oplonte, les gens de Capoue, les gens de Nole, ceux de Stabie et ceux de Nucère, entrent par toutes les portes de la ville et doublent, triplent, quadruplent le chiffre des habitants. A l'intérieur de l'amphithéâtre, les lignes rouges symétriques qui marquent les places sur les gradins disparaissent une à une sous l'étalage des tuniques multicolores; mais, à mesure que chaque travée se garnit de spectateurs, d'autres arrivent, arrivent encore; et, de la rue, les couloirs voûtés ne cessent de verser dans l'immense enceinte des flots d'êtres humains; tout est envahi, tout regorge, depuis la première rangée entourant l'arène jusqu'à la galerie supérieure munie de dossiers et d'accoudoirs et qui forme là-haut, sous le voile de pourpre, une suite de larges canapés en maçonnerie massive. Mais bientôt des murmures, des protestations éclatent: ce sont les étrangers, ce sont les gens des villes voisines, plus tôt venus, qui occupent les trois étages de gradins; et les meilleures places, des deux côtés de l'amphithéâtre, celles ordinairement réservées aux édiles et aujourd'hui abandonnées au peuple, les Nucériens les ont prises: ils s'y étalent, le front à l'ombre et les pieds commodément logés dans les échancrures pratiquées au dos des sièges inférieurs, et ils regardent en riant les Pompéiens déçus qui debout, entassés sur les escaliers des travées, commencent à leur montrer le poing furieusement.

Cela serait trop fort, en vérité, que ce spectacle offert à la ville par la générosité de Livineius réjouît les yeux insolents de ces étrangers, pendant que les habitants s'en retourneraient piteusement chez eux! Ils ne sont point assez pacifiques pour laisser ainsi usurper leurs droits, ces Pompéiens à qui l'on donne le sobriquet de « mangeurs d'ail », par allusion à ces coqs élevés pour les combats et que l'on nourrit de gousses d'ail mêlées à leur habituelle pâtée de chanvre. « Une fois, deux fois, voulez-vous céder de bonne volonté? Non? Alors, gare!...»

Les Nucériens reçoivent d'abord sans broncher le rude assaut des mécontents qui ont escaladé les gradins: par la

force de l'inertie, ils résistent : ils se cramponnent à leurs places malgré les bourrades et les horions reçus. Mais d'autres adversaires surgissent et la mêlée devient générale : les habitants des villes voisines prennent fait et cause pour les gens de Nucère : les Pompéiens en masse s'unissent pour les repousser. Les couteaux se tirent, on voit briller les lames d'acier et les métalliques prunelles. Les combattants se poursuivent à travers les couloirs obscurs jusqu'au dehors. Bientôt l'immense cirque est vide. Sur la petite place plantée de tamaris, les baraques des marchands ambulants sont renversées. Maintenant c'est à coups de pierres que l'on s'acharne : des cadavres gisent dans la poussière blanche : très loin, les chemins sont encombrés de gens qui veulent tuer, qui tuent : la mort promène sa faux par le geste de quarante mille bras furibonds.

Enfin, les étrangers ont évacué la ville ; par la porte de Nucère ils sont sortis dévalant en hâte vers la plaine, et de gros blocs de granit continuent à pleuvoir autour d'eux. C'est longtemps après, et seulement quand leurs silhouettes fuyantes ont tout à fait disparu derrière les sinuosités du Sarne, que les Pompéiens, vainqueurs, retournent triomphalement à l'amphithéâtre. Mais toutes les entrées en sont closes : les vétérans du Pagus Felix, représentant l'autorité de la métropole, ont décidé d'en référer au juge souverain, à l'Empereur : et, en attendant, les soldats romains, qui ont été impuissants à réprimer la bagarre, veillent aux portes, immobiles sous le casque de cuir bardé de fer.

Pendant ce temps, Nonia — elle n'avait eu garde de manquer un si beau spectacle ! — se hâte d'aller rejoindre Hyacinthe dans le temple. C'est pour elle un événement capital que cette grande dispute à propos des Jeux. Et elle s'étonne de trouver le camille indifférent aux détails qu'elle lui donne avec abondance. Au lieu de l'écouter, il l'a prise sur ses genoux, il lui baise longuement les paupières ; et, comme elle a reçu au-dessus du poignet gauche un éclat de silex tranchant qui l'a légèrement écorchée, il se trouble en voyant le mince filet de sang rouge, il la serre plus fort dans ses bras :

— Nonia, petite âme, ne t'en va pas, tu pourrais être blessée encore... Reste avec moi jusqu'à ce que tout ce tumulte soit calmé.

Elle ne demande pas mieux que de rester auprès d'Hyacinthe : elle a eu peur tout à l'heure, quand elle a reçu l'éclat de pierre, et maintenant, dans les rues, l'agitation se prolonge, s'exalte : on entend des cris séditieux : « La main de Rome !... la main de Rome !... » C'est la main de Rome qui a tout fait ! D'avance on commente avec passion l'arrêt que rendra l'Empereur ; et quel qu'il soit, cet arrêt, on peut prévoir qu'il sera mal accueilli par des citoyens aussi jaloux de leurs libertés municipales. Les gens du Pagus Felix, tous ceux qui sont soupçonnés d'être du parti de l'autorité, sont accablés d'injures et menacés dans leur existence ; encore un peu, et la guerre civile s'allumera.

Et, tandis que tout ce désordre fait rage au dehors, c'est pour les deux petits amants une journée de délices passée à vivre de la même vie, dans l'intimité de la cellule étroite. Être ensemble, se voir à toute heure, rompre le même pain, poser les lèvres à la même coupe, n'est-ce pas pour ceux qui s'aiment l'idéal chèrement désiré, le bien le meilleur ? Hyacinthe et Nonia le savourent de toute la force de leurs cœurs nouveaux, et un peu d'enfantillage se mêle à la suavité de leur bonheur. Parfois, un éclat de rire argentin sonne sur les belles lèvres de la petite danseuse et Hyacinthe s'en émeut.

— Ne ris pas si fort, lui dit-il, Chrestus pourrait nous entendre.

Mais Chrestus est sourd, Chrestus est aveugle : il passe près d'eux constamment, sans paraître s'apercevoir de la présence de Nonia ; et c'est miracle qu'il n'ait pas surpris leur manège, les sorties furtives d'Hyacinthe allant chercher des vivres dans les boutiques les plus voisines, et, le soir, la longue veillée de mutuelle adoration, sous le porche, à la lumière bleue des étoiles.

Cependant, dès le surlendemain, les nouvelles attendues arrivent de Rome. Les gens de Nucère ont fait le voyage de la métropole pour aller se plaindre eux-mêmes à l'Empereur, montrer leurs blessures ; et l'arrêt est proclamé sur le forum, au milieu de la multitude assemblée : interdiction des jeux et fermeture de l'amphithéâtre pour dix ans. Alors l'émeute, en fermentation depuis deux jours, se déchaîne violemment. Dix ans ! Dix ans privés de spectacles ! A quoi bon dès lors cette

bâtisse informe, monstrueuse, qui dérange l'harmonie de la ville, si différente de tout ce qui l'entoure, si étrangère à l'art délicat dont les Pompéiens raffolent? Un homme surgit parmi la foule :

— A bas l'amphithéâtre! A bas la main de Rome! A bas!...

C'est Ludius. Il marche avec une pioche dans la direction de l'œuf énorme, dont la coquille blanche étale sa laide nudité sous le disque cuivré du soleil, et tous le suivent, armés au hasard d'outils de démolition. Vainement les soldats veulent enrayer l'émeute : ils saisissent Ludius et l'emmènent; l'élan donné par lui continue à se ruer, formidable, vers l'amphithéâtre. Qui donc arrêtera la force d'un peuple en fureur? L'œuf là-bas reluit, semble plus énorme encore sous les rayons bas du soleil de cuivre... Mais voilà que soudainement tout s'éteint, tout se confond : un coup de tonnerre, puis de l'eau, de l'eau! des avalanches d'une eau grise, épaisse, et qui tombe en masse ruisselante sur toute cette multitude. On n'a que le temps de se mettre à couvert si l'on ne veut pas être emporté par le torrent. Et pendant des heures on n'entendra plus que le fracas de la pluie lourde balayant la ville, étouffant tous les bruits, noyant toutes les colères.

XVII

Chaque semaine, Chrestus allait visiter un sanctuaire dédié à Apollon et situé à l'autre extrémité de la ville, du côté du fleuve. C'était un de ces autels sans temple que la superstition des Pompéiens avait multipliés par les rues, et où chaque passant pouvait réciter ses invocations et déposer ses offrandes : des cigales y demeuraient nuit et jour enfermées en des coffrets de bois ajouré, des jacinthes s'y desséchaient lentement devant l'image peinte du dieu. Quelquefois, ainsi qu'on le faisait aux sanctuaires de Vénus Patronne, les fidèles écrivaient leurs demandes sur des tablettes qu'ils plaçaient auprès de l'autel avec quelques pièces de monnaie. Et c'était presque toujours les faveurs les plus matérielles que réclamaient de la divinité ces êtres sensuels et ignorants. Un amant suppliait Apollon de le faire triompher, auprès de sa maîtresse, d'un rival

heureux ; une jeune fille promettait la somme de quatre-vingts sesterces si elle obtenait la grâce d'épouser un des riches rentiers de la ville; des marchands recommandaient leur commerce : des voleurs mêmes se mettaient sous la protection du dieu, le priant d'intercéder pour eux auprès de Mercure : car, selon l'imagination du peuple, les habitants de l'Olympe devaient vivre dans une intimité étroite, et se partager les bienfaits qu'ils répartissaient ensuite entre les humains.

Et toujours Chrestus revenait attristé de ce devoir accompli. Tant d'inconscience, tant d'égoïsme dans les manifestations du sentiment religieux le déconcertait. D'abord il avait voulu réagir, propager des doctrines plus pures, mais il s'était heurté à l'irréductible, au tempérament héréditaire du peuple osque. Pour le changer, il eût fallu changer aussi la nature ignée du sol, la mollesse de l'atmosphère, les effluves aphrodisiaques qui montaient du golfe et dont toute la côte, de Pausilippe à Sorrente, était imprégnée. Comment lutter contre tant d'éléments de corruption, à quoi bon même l'essayer davantage, alors qu'Apollon, le dieu-Esprit, le dieu des âmes, servait de prétexte aux pratiques les plus viles et que, des dogmes éternels dans leur essence, il ne restait plus qu'une charpente grossière qui s'effritait peu à peu, rongée par d'invisibles termites ?

Il songeait à cela, Chrestus, en traversant le forum, les bras croisés sur sa robe violette, sans remarquer qu'à son passage des chuchotements et des sourires l'accueillaient. C'était l'heure où la place publique s'encombrait de promeneurs. L'école de Valentin et celle de Verne y déversaient le flot de leurs étudiants, grands et petits, le marché ses acheteurs, la basilique ses avocats ; et le peuple vivant et bruyant circulait entre le peuple immobile des statues qui, du haut des socles, perpétuait les générations passées et gardait, au forum pompéien, son droit de cité imprescriptible. Au fond, entre les deux arcs de triomphe qui s'échancraient sur l'azur, le temple de Jupiter dressait, plus haut que tout, l'orgueil de Rome, et sur les marches de son perron grouillait le pêle-mêle des va-nu-pieds, heureux encore de boire le soleil et de connaître la vie. Près de là, sur la plate-forme d'une tribune, des gamins jouaient à cloche-pied, filles et gar-

çons, faisant saillir sous les lambeaux d'étoffe qui couvraient leurs cuisses, les mêmes formes pointues et grêles.

Tout à coup une voix s'éleva très haute, dominant les bruits :

— Hypocrite!

Et une autre voix, suivant le geste d'un doigt tendu vers le prêtre, lançait une seconde injure plus outrageante.

Chrestus eut un tressaillement. Était-ce vraiment à sa personne sacerdotale que ces affronts s'adressaient? D'ordinaire, le peuple de Pompéi aimait ses prêtres. Ils représentaient à ses yeux un élément nécessaire à ses plaisirs, la pompe des cérémonies sacrées, le faste des ornements, la magnificence des musiques, toutes ces couleurs, tous ces bruits, dont s'enivrait son imagination ardente. Ils étaient aussi les intermédiaires obligés par qui la divinité opérait ses miracles. Quand une calamité fondait sur la ville, ou qu'une trop grande sécheresse menaçait de faire avorter les moissons, on sortait par les rues les saintes images ; et la procession se déroulait parmi les acclamations de la multitude, les pétales de fleurs lancés de partout, sur la jonchée des branches vertes arrachées aux arbres qui bordaient la côte. Alors le fléau était dissipé, et les habitants satisfaits retournaient dans leurs demeures.

Pour tout cela, le peuple de Pompéi aimait ses prêtres : il aimait Chrestus en particulier qui, loin de chercher à l'exploiter, ainsi que le faisaient sans pudeur les flamines, distribuait entre les mains des pauvres l'argent que d'autres mains avaient déposé sur les autels. Chrestus aurait-il manqué, sans le vouloir, à cette loi de charité qu'il avait pratiquée depuis son entrée au temple? Sa conscience lui répondait que non, et cependant autour de lui la houle des murmures augmentait.

Il n'y avait plus de doute possible : c'était bien lui que l'on bafouait ainsi, que l'on traitait d'homme à double visage, de menteur et d'impudique. Des enfants le suivaient en esquissant derrière lui une mimique obscène ; les gros marchands du port, drapés en leurs manteaux écarlates, échangeaient sur son compte des plaisanteries au sel grossier, et là haut, sous l'énorme face enluminée de Jupiter, les têtes des flaminiques apparaissaient, les têtes méchantes et satisfaites où triomphait la rancune.

Qu'avait-il fait pour s'attirer cette offense publique? Il con-

tinuait à s'interroger, sans pouvoir se découvrir aucun tort. Toujours escorté de ses insulteurs, il descendit du forum, pour regagner le temple d'Apollon ; et ses yeux tout à coup rencontrèrent une inscription fraîchement tracée sur la muraille :

« Le prêtre Chrestus est l'amant de Nonia, la danseuse. »

C'était cela, c'était donc cela qu'ils lui reprochaient !... Pas un parmi eux qui n'eût commis au centuple ce dont il était accusé injustement, mais nul n'avait élevé la voix pour le défendre, et tous ils lui avaient jeté la pierre, tous ils l'avaient cinglé de leur rire brutal et de leur mépris ; et ces hommes corrompus trouvaient une malsaine jouissance à commenter l'impureté du prêtre.

Cependant Chrestus avait gravi les degrés du temple ; sur le péristyle, entre les fûts régulièrement espacés des colonnes, il se retourna ; sa robe violette domina la foule, et un grand silence se fit : il allait parler. Qu'allait-il dire?... Mais non, il se contenta de promener sur tous ces fronts soulevés par la haine la douceur de ses yeux de juste qu'habitait une sérénité indicible ; et il disparut à travers le cloître.

Il comprenait, maintenant : c'étaient les visites répétées de la petite danseuse qui avaient amené cette méprise, et le péché du camille lui était imputé. Sans doute il avait eu le tort de laisser s'abriter sous le toit d'Apollon les amours sacrilèges des deux enfants. Mais Hyacinthe lui était plus cher qu'un fils; il l'avait reçu dans le temple tout enfant ; il avait soigné de ses mains la fleur délicate de cette âme ; et, à mesure qu'il en suivait le développement, il s'étonnait d'y trouver tant d'aspiration vers la lumière et de si profondes racines dans l'infini. Certainement, avec sa beauté maladive, avec son inquiétante pâleur et les taches bleues qui meurtrissaient ses paupières, Hyacinthe devait éprouver, plus subtilement que tout autre, le frisson cruel de la vie : c'était un de ces êtres d'élite dont la germination mystérieuse échappe à toutes les lois d'hérédité ou de patrie, et qui s'isolent pour souffrir dans le secret de leur destinée. Dès qu'il avait senti son cœur battre, le besoin d'aimer au-dessus des libertinages vulgaires l'avait suspendu à cette douce et mystique figure d'Apollon, refuge des fervents de l'idéal ; mais l'amour humain l'avait repris, à l'âge des passions de

chair, et maintenant le corps d'une petite danseuse impure était pour lui tout le divin. Fallait-il augmenter les souffrances de son cœur blessé en l'arrachant à cette nouvelle source de douleurs et de joies où s'alimentait son existence?

Toutefois, pour l'honneur du sacerdoce, il importait de mettre fin aux soupçons des Pompéiens. Plus un peuple est enfoncé dans la corruption, plus il exige de vertu de ses prêtres. Chrestus l'avait bien compris à ces huées méprisantes dont l'écho lui sifflait encore brutalement aux oreilles.

Justement, à cette heure, le camille devait se trouver dans sa cellule. Chrestus en poussa légèrement la porte, mais la claire chambrette était vide: et, en jetant les yeux au dehors, il les vit tous deux, les petits amants, assis au pied de l'Hermès qui gardait le porche. Ils se souriaient l'un à l'autre, ignorants du mal qu'ils avaient causé: et voilà que, Nonia ayant posé la tête sur l'épaule d'Hyacinthe, Hyacinthe vers elle inclina ses lèvres: et leurs bouches longuement se possédèrent.

Alors le prêtre sentit une émotion profonde l'envahir. Ce baiser de deux enfants qui s'aimaient, n'était-ce pas le plus religieux des actes, le meilleur hommage dont pût se féliciter la divinité? Sous l'Hermès de pierre noirci par le temps, il représentait la jeunesse éternelle de l'amour, la seule raison qu'eussent les choses d'exister. Le cycle des misères terrestres pouvait s'ouvrir et se refermer sans cesse sur des créatures vouées à la mort, toujours l'humanité se retremperait dans un baiser pareil à celui-là.

Non, il ne parlerait point: il les laisserait vider jusqu'au fond la coupe précieuse de leur félicité. Que lui importaient, après tout, les injures d'une foule mobile et vaine? Demain une autre inscription sur la muraille aurait remplacé l'inscription mensongère qu'une main anonyme y avait tracée, et le règne d'Apollon — le règne de ceux qui adorent en esprit — n'en continuerait pas moins de s'affermir aux sphères de l'inspiration et des divins rythmes.

Il prit sa lyre et, doucement, il en fit chanter l'âme dans la paix du temple.

JEAN BERTHEROY

(A suivre.)

LA NATURE

DANS

LA POÉSIE DE SHELLEY

I

Nous commençons à bien connaître Shelley en France. Autrefois quelques initiés en parlaient seuls, sur un ton mystérieux qui nous faisait rêver : il était alors à la mode. Peu à peu, grâce à d'excellentes études de M. Schuré, de M. Gabriel Sarazin, de M. James Darmesteter, de M. Rabbe, le public a pu se renseigner sur ce génie sans analogue dans la littérature anglaise, qui, dans le chœur des poètes, au début du siècle, chante une partie si différente des autres, et d'une voix si enivrée, faite de si rapides vibrations, élancée d'un tel essor par l'enthousiasme incandescent dont elle jaillit, maintenue d'une façon constante et presque monotone à une telle hauteur que les contemporains l'ont à peine entendue.

On connaît à présent l'étrange créature à figure de fille, désordonnée, idéaliste, toujours envolée à mille lieues de l'heure présente, dédaigneuse et ignorante du réel, imaginative jusqu'à l'hallucination, qu'un coup de tête de la Nature fait sortir d'une vieille famille traditionnelle de Squire Tory. On connaît son long corps frêle et sa petite tête ronde, sa face

lisse, imberbe, au teint de neige, « angélique », ses larges yeux presque toujours perdus dans une contemplation si sérieuse, attentive, épuisante, ses lèvres entr'ouvertes par la rêverie, toute cette physionomie de candeur et de suavité qui rappelle les vierges immobiles de Burne Jones, lumineuse et pâle dans les ondes légères d'une chevelure de soie. On sait sa beauté et ses « allures surnaturelles[1] », ses brusques accès d'exaltation, sa voix discordante alors, suraiguë, le débit fiévreux de sa parole, ses yeux, si vagues d'ordinaire, devenus soudain étincelants et fixes. Les biographes anglais nous ont montré par le détail ces gestes sinueux, cette démarche sans bruit, glissante, qui le faisait appeler par ses amis le *Serpent*, ces façons mystérieuses d'apparaître dans une chambre et de disparaître « sans qu'on l'ait vu entrer et sortir », et ces contrastes bizarres : ces faux-pas en marchant sur le tapis d'un salon et cette agilité à se faufiler dans la rue à travers la foule, sans heurter personne, les yeux sur un livre, serrant sous son bras un pain dont il arrachait fiévreusement de petits morceaux, sa seule nourriture pendant plusieurs années.

On nous a décrit cette diète éthérée d'oiseau, ces courses à travers Londres, tête nue, en vêtements luxueux et déchirés, ces logis toujours changeants, — les livres entassés par terre avec les cornues de laboratoire, les rasoirs de prix servant à ouvrir des caisses d'emballage. — On nous a dit ces longs sommeils léthargiques, par terre, au coin du feu, le crâne presque dans les braises, ces réveils brusques suivis de monologues enflammés, ces longs silences de songerie, et puis, soudain, cette fièvre de parole, l'extraordinaire vitesse de ses gestes, de ses perceptions, et de sa pensée, ces crises de somnambulisme, ces hallucinations si subites qu'elles lui arrachent un cri, son rêve déroulé en plein jour, si intense et lucide qu'il vient se tendre à tout instant comme un voile entre lui et le monde réel.

On nous a raconté sa vie : chasse ardente aux sublimes et naïves chimères. Nous l'avons vu, enfant, courant le soir, sur la pelouse ou dans les corridors des vieux manoirs, après « les fantômes », cherchant par « l'alchimie », plus tard par de

1. « *Shelley's unearthly ways* ». C'est le mot qui revient toujours sous la plume des contemporains qui l'ont décrit.

vagues expériences de physique, à « pénétrer le secret de la Nature », à dix-huit ans, étudiant à Oxford, révolutionnaire fervent en guerre contre l'abus et le préjugé, dialecticien infatigable et nourri de Platon, impatient d'appliquer tout de suite les conclusions de sa logique passionnée, essayant de démontrer à ses camarades, à ses professeurs, la « vérité de l'athéisme » et se faisant chasser de l'université. Nous avons souri de toutes ses illusions enivrées, de sa foi active et candide à l'immédiat avènement de la Raison et de la Liberté, de son mariage, à dix-neuf ans, avec une petite pensionnaire qu'il enlève pour l'arracher à la tyrannie de l'école et de la famille; — de son voyage en Irlande, où il veut répandre la bonne parole, des pamphlets qu'à Dublin il jette par la fenêtre de l'hôtel sur les passants « dont la figure lui semble engageante », de ceux qu'il enferme dans des bouteilles et qu'il lance à la mer de la côte anglaise pour qu'un courant favorable les pousse vers le pauvre pays opprimé. Nous nous sommes émus de ses généreux dévouements, de tout le bien qu'il a répandu autour de lui, du mal qu'il fit une fois, une seule fois, sans le savoir, quand il se sépara de sa première femme, Harriett, par aveuglement d'idéaliste habitué à suivre des impulsions enthousiastes, incapable de la raison lucide et froidement stoïque qui reconnaît le devoir passif et accepte les longues résignations.

Nous nous sommes étourdis à le suivre dans son vol de feu follet, fuyant sans cesse d'un paysage à l'autre, impossible à fixer, s'épuisant comme son Alastor à poursuivre à travers la nature quelque ineffable « vision », la cherchant dans les crépuscules de la Tamise, dans les sapinières du Mont-Blanc, dans les eaux mortes de Venise, dans les ruines de Rome, à Livourne, à Pise, dans l'ondoiement d'azur et de feu de la Méditerranée, partout entouré de ses fantômes, de plus en plus ivre de nature, la flamme ardente et légère de sa vie surexcitée, fouettée d'allégresse par le vibrant éther d'Italie, — composant toujours en plein air, dans l'épaisseur des bois de pins, sur la terrasse de sa maison, plus souvent encore dans son bateau, sur l'eau qu'il aime à cause de ses reflets et de sa fuyante mouvance, sur le Léman, au Lido, en mer, — sentant, à mesure qu'il compose, glisser en lui les formes, les

couleurs, les sons du vaste paysage, — lui-même s'y confondant et s'y dispersant tout entier. Nous avons admiré sa vie de jeune dieu élémentaire et plus encore sa mort qui semble tenir de la légende, son naufrage en mer, à vingt-neuf ans, dans un petit bateau, par un coup de vent d'ouest, ce vent d'ouest dont il avait chanté la vaste et tiède véhémence, auquel il avait crié : « Prends-moi ! Sois moi-même, ô impétueux ! » Nous nous sommes émerveillés du jeune et beau cadavre apporté par le flot sur la plage, du volume de Keats, — le poète frère, l' « Adonaïs » pleuré, — retrouvé dans la poche, plié à l'envers, montrant la dernière lecture soudain interrompue par la tempête, — puis du bûcher, la nuit sur la grève, de Byron le regardant brûler, du cœur incombustible et retrouvé dans les cendres. Surtout nous avons aimé la pureté et la sainteté de sa vie, sa charité toujours active, sa tendresse, son amour lyrique de l'humanité, ses généreuses chimères, sa foi de prophète au règne prochain de la Liberté et de la Fraternité.

Ainsi renseignés par de remarquables travaux, nous pouvons commencer à étudier Shelley par le détail. Nous ne le découvrons pas ; nous ne sommes plus tenus de parler à la fois de l'homme et du poète. Bornons-nous aujourd'hui à celui-ci, encore peu connu et compris du public français. Même je ne dirai rien de son rêve humanitaire qui ressemble — plus mystique et passionné — à celui de tant de ses contemporains, ni de sa fameuse tragédie des *Cenci*, isolée dans son œuvre et qui rappelle les drames du XVIe siècle anglais. L'incomparable originalité de Shelley n'est pas là, mais dans la façon dont il a vu, senti et décrit la Nature. Montrer les rares aspects qu'elle revêt, éclairée par les feux changeants de ce rapide esprit, c'est aussi contribuer à l'étude d'une structure psychologique singulière et presque unique dans l'histoire des lettres. Ame étrange ! On verra que pour la caractériser il faut se servir des épithètes les plus opposées à celles qui servent à décrire le génie anglo-saxon, concentré, âpre, tenace, violent, rigide, tendu par des sentiments invariables et forts, puissant par l'unité et la persistance de l'action. Shelley est l'esprit le plus vif, le plus vite, le plus léger et instable qui soit. Nul contour arrêté, nul centre inté-

rieur de gravité vers lequel tendent les éléments de son être et qui maintienne leur cohésion. On dirait que le *moi* n'existe pas chez lui. Comme une vapeur ardente, c'est vers le dehors que cette âme se meut. Elle se porte vers les objets qui l'entourent ; quelque impénétrable que soit leur surface, elle les traverse, elle entre dans leur vie, elle les enveloppe, les dépasse, vagabonde et flotte sur l'herbe printanière avec le parfum des jeunes floraisons, se mêle aux vagues de l'Océan, s'enfonce dans la terre et la sent frémir depuis sa pierre profonde jusqu'aux extrêmes feuilles de ses arbres, va s'étendre au ciel parmi les bandes brillantes de nuages qui dorment sous la lune, s'épand jusque dans le pur éther, arrive au monde sidéral, y frissonne de joie aiguë avec les éclats verts et blancs de Sirius, et s'évanouit enfin en s'absorbant dans l'esprit qui rêve et aspire au fond de l'univers.

II

Une extraordinaire délicatesse de perception, voilà, peut-être, le trait fondamental et primitif, chez lui. Nulle vision de poète plus aiguë, nulle rétine tissue d'éléments plus subtils et plus impressionnables. L'objet que notre œil aperçoit comme simple et immobile lui apparaît comme complexe et mouvant, traversé d'une myriade de lueurs fugitives et de vibrations, toujours en train de se défaire, de muer, baignant dans l'atmosphère ambiante, s'y évaporant, reflétant tout le monde d'alentour, s'y rattachant, s'y prolongeant par d'innombrables liaisons. Par là ses descriptions font songer à ces tableaux modernes, — à ceux de Claude Monet, par exemple, — où les choses perdent leurs aspects massifs et distincts et se révèlent dépourvues de lignes bornantes, composées de frémissantes parcelles de lumière et d'ombre colorée. Le détail de ses paysages est infini ; tout y bruit, tout y tremble, tout y susurre dans un brouillard irisé. L'ombre y pénètre l'ombre ; les rayons de soleil se divisent, se réfléchissent, se croisent, se teintent d'insaisissables nuances.

Voyez, dans *Alastor*, l'astre luire à midi sur la forêt, « sur

cette vaste profondeur d'ombre mêlée dont la brune magnificence emplit une vallée ». Le poète y plonge et, à mesure qu'il avance, « s'épaissit un crépuscule que tissent les branches entrelacées des arbres et l'inextricable fouillis des feuilles ». Peu à peu tout s'assombrit : c'est une verte obscurité : « sous les dômes solennels des cèdres, comme des nuages dans un ciel d'émeraude flottent le tremble et l'acacia, frissonnants et pâles ; des lianes, serpents vivaces, vêtus d'arc-en-ciel et de feu, coulent avec dix mille fleurs autour des troncs gris, tressent leurs vrilles aux rameaux mariés. Les feuilles entrelacées couvrent d'un réseau l'azur foncé du ciel, et font la clarté des nuits mouvante comme les formes que l'on découvre dans les nuages... Un parfum de roses et de jasmins monte d'un obscur vallon et dissout l'âme... Au milieu de la journée le silence et le crépuscule veillent comme des frères jumeaux et passent, silhouettes vaporeuses, à peine visibles, parmi les ombres. Dans le sombre et lumineux cristal d'une source se mire le treillis des branches avec toutes les feuilles, avec toutes les parcelles de firmament qui luisent entre leurs intervalles. Nulle autre image, dans ce miroir, sauf, parfois, une frissonnante étoile, prisonnière dans la feuillée, ou quelque oiseau brillant, endormi sous la lune, ou quelque somptueux insecte suspendu dans l'air, immobile, les ailes vibrantes... »

Ce qu'il faut noter ici, c'est à la fois l'ampleur et la minutie de la perception qui saisit du même coup la vie de l'ensemble et celle du détail infini. De même, à la vue du jardin de la *Sensitive*, que d'impressions et d'émotions distinctes ! Ce parterre n'est pas un simple tapis diapré, c'est un monde peuplé de créatures dont chacune est un inépuisable objet de contemplation, un être mille fois complexe de sentiment et de beauté... Voici « la violette qui sort de la terre humide après la pluie tiède, unissant son souffle au frais parfum de la glèbe comme se marient les voix et l'instrument ; — la haute tulipe, les narcisses qui contemplent leurs yeux réfléchis dans le miroir de l'eau jusqu'à ce qu'ils meurent d'amour de leur propre beauté ; — le muguet si beau de jeunesse et si pâle de passion que la lumière de ses clochettes tremblantes apparaît à travers ses pavillons d'un vert tendre, — et le lys pareil à un sceptre qui dresse sa coupe couleur de clair de lune jus-

qu'à ce que l'étoile de feu qui est son œil contemple le tendre ciel à travers le cristal de la rosée. Au centre du parterre, la reine, la Sensitive, terne, sans fleurs, mais si amoureuse. éprise des vents légers qui, de leurs faibles ailes, répandent une musique murmurante, éprise des rayons qui s'élancent des fleurs comme d'autant d'astres et portent au loin leurs nuances, éprise des invisibles nuages de rosée rassemblés en gouttes de feu dans le calice des fleurs jusqu'à l'heure où le soleil culmine, et qui s'échappent alors comme des esprits vagabonds parmi les sphères, — éprise aussi de ces tremblantes vapeurs du terne midi qui glissent en nappes sur la terre chaude, chargées de sons, de rayons, de parfums mouvants au dedans d'elles comme des roseaux dans le même courant. »

Ces strophes liquides et sinueuses décrivent ce qu'il y a de plus insaisissable et de presque invisible dans la nature. Tandis que nos sens ne reçoivent des choses que de grosses impressions totales, celles de Shelley sont fines et multiples à l'infini. Son esprit ressemble à ces étendues de sable si léger que les souffles de l'air y laissent en petits plis serrés la trace de leurs ondes, — mieux encore, à une eau subtile qui, à peine effleurée, tressaille en cercles tout de suite élargis, renvoyés, entre-croisés, hérissés de mille rides vivantes. Car autant qu'elle est délicate l'impression est rapide chez lui. Si profondément qu'elle l'émeuve, toujours il reste libre de percevoir la petite différence qui la sépare de sa voisine. Sa connaissance des choses n'est pas limitée à leurs grands états moyens : il suit leurs variations infinitésimales, celles qui sont particulières à chaque instant de la durée. Ce nuage qui semble dormir au ciel et dont un autre poète a dit : « On le voit différent sans l'avoir vu changer », pas un moment de son incessante métamorphose n'échappe à Shelley. Tout à l'heure rosée verte et dorée qui tremble sur les feuilles et se nourrit en silence de soleil, c'est le même être qui mystérieusement s'élève peu à peu dans l'air, « devient une brume ailée, monte, va courir sous la voûte du ciel, s'étend au-dessus de la mer ou s'évanouit dans l'azur de l'espace ». C'est le même être qui la nuit « sent les pieds invisibles de la lune glisser en clartés tremblantes sur sa légère toison déchirée ».

« Partout où de ses pas fugitifs (que seuls les anges peuvent entendre), cette Lune a rompu la trame de ma tente aérienne, les étoiles jettent un regard derrière elle, et je ris de les voir tourbillonner et fuir comme un essaim d'abeilles quand j'élargis les trous de mon pavillon que le vent a dressé, tant qu'enfin les calmes fleuves, les lacs, les mers, comme des morceaux de ciel tombés à travers ma substance, s'illuminent du reflet de cette lune et de ces astres...

» Je ceins le trône du soleil d'une zone ardente et celui de la lune d'une guirlande de perles. Les volcans s'assombrissent, les étoiles chancellent et glissent quand les tourbillons déploient ma bannière. De cap en cap, par-dessus les détroits de la mer, impénétrable au soleil, je me pose comme un plafond dont les piliers sont les montagnes. L'arche triomphale à travers laquelle j'avance dans l'ouragan, dans la neige et dans l'éclair, c'est l'arc-en-ciel aux millions de couleurs que l'Astre a tissé au-dessus des douces nuances de la terre quand, toute humide, elle s'égayait sous mes averses.

» Je suis le fils de la Terre et de l'Eau, et le nourrisson du Ciel ; je passe à travers les pores de l'océan et de ses plages ; je change et je ne puis pas mourir. Car, après la pluie, quand le ciel, sans une tache, est nu, quand les vents et les rayons du soleil ont reformé la voûte d'azur, je ris silencieusement de ma propre mort, et hors des gouffres où sont tombées mes pluies, comme un enfant sort de la femme, comme un fantôme sort de la tombe, je surgis et, de nouveau, je défais cette voûte d'azur. »

Qu'y a-t-il d'autre ici que du devenir? Dans l'ensemble complexe à l'infini de faits et d'aspects que présente le monde, chaque artiste par une élection instinctive s'attache à certains caractères qui correspondent à ce qu'il y a de plus personnel en lui-même. Wordsworth sent avant tout le grave, le posé, le recueilli ; Byron le violent, le sauvage, l'inhumain; Hugo, qui peut tout comprendre, préfère le ténébreux et le démesuré ; Leconte de Lisle, l'énergie directe et simple manifestée par la grandeur plastique, par le rythme ample, sûr, processionnel et presque fatal. Shelley se prend au mobile, au fugace, à l'évanescent. Miroitements de l'eau,

fumées des prairies le matin, éclats soudains des gouttes de rosée qui glissent le long des tiges, son imperceptible de la pluie sur l'herbe printanière, éphémères floraisons, naissance et déroulements splendides des nuages, changeantes lueurs de la mer, mourantes nuances du crépuscule, voilà ce qui reste du monde visible quand il se volatilise sous son ardent regard.



Délicate et rapide, ce n'est pas assez que de définir ainsi sa sensation. Elle est intense aussi, excessive, parfois, jusqu'à l'envahir tout entier, jusqu'à chasser de son être mental, pour y régner seule, toute idée, toute image, toute conscience de soi, aboutissant ainsi à cet état singulier d'hypnose où rien ne subsiste dans l'esprit que telle vibration de lumière ou de son, que telle couleur ou que tel parfum. Il y a de la catalepsie dans sa contemplation. Que de fois il a parlé de cette extase où la personne même semble s'abolir et « la vie se dilatant au delà du corps » se projeter tout entière dans l'objet ! Toute son énergie s'y précipite et s'y suspend. « Je ne suis pas à toi, dit-il à Emilia Viviani, je suis une partie de toi ! » Si véhémente est l'impression qu'elle lui « paralyse les sens ». A la vue du beau dont le rayonnement va « dissoudre son âme », comme sa Panthéa absorbée et fixe devant Prométhée, il s'arrête, il ne bouge plus, il n'entend plus ; il ne peut plus réfléchir, méditer ce qui le transporte. Il ne se connaît plus comme un être distinct. Renan a parlé de cet âge primitif des races où l'esprit n'avait pas encore séparé le sujet de l'objet, où l'homme émerveillé, tendant les bras vers le Soleil levant, s'écriait : « Le Soleil est-il moi ? » — Oui, pour Shelley ce soleil est lui-même. Le départ ne s'est pas opéré définitivement entre son *moi* et le monde extérieur. Ce moi ne s'est pas concentré en une substance solide et cohérente. Si délicatement sensible à tous les chocs dont l'assaille la nature, il cède à ces chocs ; il suit l'élan et la direction des forces extérieures : toujours à l'état mobile, ondulant, frissonnant, il ne peut pas cristalliser ; les durables sentiments qui font les arêtes maîtresses d'une personnalité ne peuvent s'établir chez lui. Rien ne l'empêche de se mouler sur toutes les

formes, de reproduire en lui-même, avec une sympathie plastique dont il n'y a pas d'autre exemple moderne, toutes les façons d'être de l'objet, non pas seulement les superficielles que l'imagination de l'œil et de l'oreille peut évoquer à distance, mais les plus profondes, la vie même telle qu'il la devine en chaque chose par une percée si brusque, si directe, si certaine que, tout d'un coup, cessant d'être sensible aux dehors, il ne voit plus que le dedans, l'âme dont ce dehors est le signe, comme un lecteur attaché au sens qui parle à l'esprit n'aperçoit plus les lettres d'une phrase passionnante.

Aux yeux de Shelley l'être extérieur n'est que l'apparence de l'intérieur. Tous deux se correspondent si exactement que toujours il les décrit l'un par l'autre. Une fleur est « tendre comme les pensées d'un jeune amour qui bourgeonne ». L'alouette qui s'essore toute chantante est « une joie sans corps dont le cours vient de commencer ». Les parfums du champak sont « des pensées délicieuses qui s'évanouissent dans un rêve ». La mer jette un son qui « s'épand comme du bonheur »... « Sous ses rapides et légers baisers ses plages pavées de galets étincellent et tremblent comme en extase. » « L'Océan tressaille et sursaute dans ses rêves. » Et, inversement, de ces incessantes comparaisons les modes de l'esprit peuvent occuper le premier terme. A telle époque de malheurs l'atmosphère de la pensée humaine est trouble, est terne et grise « comme un jour qui s'éteint, étouffé dans la tempête ». Quelles images il a trouvées pour décrire ce recueillement profond, cette attention de l'être qui, rencontrant une rare minute d'harmonie parfaite et d'équilibre, s'écoute vivre et démêle en soi la tranquille musique intérieure, « celle que l'on entend dans le silence du sang qui court, quand les battements des artères, dans leur multitude, ressemblent au calme tremblant des mers! »

Ainsi s'opère la fusion de l'Ame et de la Nature. Qu'est-ce que l'Ame selon Shelley? Rien d'autre que l'objet qu'elle aime. Et qu'y a-t-il au fond de la Nature? Rien que de l'âme, rien qu'une infinité d'âmes changeantes qui tour à tour, par un soudain amalgame, s'unissent à celle du poète. Il chante ces âmes et il ne chante rien d'autre. Plus simplement encore,

avec leurs rythmes et leurs mouvements propres, elles viennent chanter en lui, et c'est là toute sa poésie, — cette poésie que nous déclarons vague parce que notre imagination, pour se représenter les choses, exige des détails matériels, et qu'il ne s'occupe que du rêve, de la sourde pensée, de la volonté qu'il imagine en chacune. D'Emilia Viviani qu'il loue en vers éperdus, avec des élancements si passionnés et lyriques qu'ils l'emportent et lui font quitter la terre, d'Emilia Viviani, que décrit-il dans ses strophes de visible et de reconnaissable pour les yeux de la chair? Rien du geste délicat ou souverain, rien des prunelles ardentes ou voilées, rien du teint éblouissant ou pâle. Seulement « sa légèreté aérienne de gazelle suspendue dans son élan ». Seulement « le parfum tiède qui s'exhale d'elle et qui rassasie le vent pâmé, senteur sauvage, trop aiguë pour être sentie, pareille aux rosées de feu qui fondent au cœur des bourgeons gelés ». Seulement « les esprits stellaires qui dansent dans ses yeux, rayons lancés de ces sources intérieures qui bouillonnent dans l'éclair de son âme — trop profonde pour que la courte sonde des sens et de la pensée puisse jamais en toucher le fond ». Seulement « la gloire de sa divine présence qui tremble au travers de ses membres, ainsi que derrière une nuée, dans le ciel paisible de juin, la Lune brille inextinguiblement belle ».

Comme les trilles d'un rossignol s'exaltent, s'enflent, coupés de solennels silences, puis reprennent, jaillissent, de plus en plus larges et sonores, audacieux et solitaires dans l'espace qu'ils emplissent, s'achèvent en longues notes liquides, en pâmoisons d'extase devant le mystère des nuits baignées de lueurs d'aube, ainsi se suivent, se pressent, redoublent les images qui veulent peindre l'adoration de Shelley transporté par l'idée de l'essence divine qu'il entrevoit derrière la forme corporelle de la femme aimée. Peu à peu, au feu de sa passion poétique a disparu le vêtement charnel d'Emilia : tout entière, elle s'est résolue en âme. De la même façon disparaissent à ses yeux toutes les enveloppes des choses. Une alouette jaillit devant vous d'un champ de claires avoines; c'est un petit corps grisâtre, tout frissonnant de musique aiguë, hésitant d'abord, voltigeant comme une feuille au vent, puis, par degrés, qui s'élève, et dérive maintenant, petit

point noir perdu là-haut dans le bleu du ciel et prêt à fondre dans la lumière. Shelley la regarde, et aussitôt s'efface, avec les circonstances particulières au lieu et au moment, tout le dehors sensible. Il n'y a plus rien que ce ruissellement de joie toute spirituelle et quasi stellaire, que cette extatique et frémissante ascension, que cette ivresse de vie légère qui se répand dans l'azur et descend sur le monde, faisant penser à tout ce qui parle de fraîcheur et d'espoir, à l'aurore, au printemps, à la prime jeunesse amoureuse, aux averses d'avril sur l'herbe étincelante, aux fleurs réveillées par la pluie. Cette petite alouette grise, écoutez de quel nom il l'acclame : tout de suite il l'appelle *esprit* :

« Salut à toi, esprit bienheureux! Oiseau, tu ne le fus jamais, toi qui, du fond du ciel, répands ton cœur en prodigues harmonies d'art inappris. Plus haut, plus haut encore, tu t'élances loin de la terre, comme un nuage de feu. L'abîme d'azur, tu le bats de ton aile, et, chantant, tu montes sans cesse, et, montant, tu chantes toujours. Dans l'éclair d'or du soleil tombé, sous les nuages qui s'enflamment, tu flottes et tu glisses comme une joie sans corps dont le cours vient de commencer. Le pâle soir pourpré fond autour de ton vol ; telle qu'un astre du ciel dans la clarté large du jour, tu es invisible, mais j'entends sonner ta grêle allégresse aiguë, perçante comme les flèches de cette sphère d'argent dont la flamme intense s'affaiblit dans la claire blancheur de l'aube jusqu'à ce que, ne la voyant presque plus, nous sentions pourtant qu'elle est encore là. Toute la terre et tout l'espace résonnent de ta voix : ainsi, quand la nuit est venue, glissant derrière un nuage, la lune fait pleuvoir ses rayons et tout le ciel en est inondé... Comme un poète qui se voile dans la lumière de sa pensée, chante des hymnes spontanés, jusqu'à ce que le monde s'émeuve de sympathie pour des espoirs et des craintes qu'il ne connaissait pas, — comme une vierge de haute naissance, dans la tour d'un palais, apaise son âme chargée d'amour par une musique suave comme cet amour et qui déborde sa retraite, — comme un ver luisant dans un petit creux plein de rosée, éparpille, invisible, sa lumière spirituelle parmi les fleurs et l'herbe qui le protègent contre les regards... — tout ce qu'il y eut jamais de joyeux, de

clair et de frais, tu le surpasses par ta musique. Dis-nous, oiseau ou esprit, quelles pensées de bonheur sont les tiennes; jamais je n'ai entendu louange de l'amour ou du vin d'où s'épanchât le flot d'une extase aussi divine. Chœur d'hyménée, Péan de triomphe, comparés à ton chant, ne seraient que vide et prétention, où, toujours, nous sentirions quelque besoin caché. Quels objets sont les sources de ta musique heureuse? Quels champs, quelles vagues, quelles montagnes? Quels aspects du ciel ou de la plaine? Quel amour de ta propre race? Quelle ignorance de la douleur? — A côté de ta claire et perçante ivresse, nulle langueur ne peut s'attarder; l'ombre du chagrin ne t'approcha jamais : tu aimes, mais tu ne connais pas la douloureuse satiété de l'amour. Dans ton vol et dans les songes de ton sommeil, tu dois penser de la mort des choses plus vraies et plus profondes que nous n'en rêvons, nous autres mortels. Autrement, comment tes notes couleraient-elles en un tel ruisseau de cristal? — Nous regardons devant nous et derrière nous, et nous languissons de désir pour ce qui n'est pas. Notre rire le plus sincère est lourd de quelque souffrance; nos chants les plus beaux sont ceux qui disent les plus tristes pensées. — Et pourtant, si nous pouvions mépriser la haine et l'orgueil et la crainte, si nous étions nés pour ne point verser une larme, je ne sais pas comment jamais nous pourrions approcher de ta joie. Mieux que tous les rythmes de musique délicieuse, mieux que tous les trésors enfermés dans les livres, ton art instruirait le poète, ô dédaigneuse de la terre! Enseigne-moi la moitié de l'allégresse que ta cervelle doit connaître, et un tel délire d'harmonie s'élancera de mes lèvres que le monde, alors, m'écoutera comme je t'écoute en ce moment. »

Telle est la faculté d'intuition de ce poète et comme son don de seconde vue. Avec quelle promptitude il traverse les surfaces auxquelles s'arrête notre connaissance des êtres et des choses! Comme il saisit leur *idée*, leur tendance profonde qui ne parvient jamais à se manifester complètement dans le monde réel, à demi étouffée qu'elle est par la pression des forces contraires! Comme il sait la dégager et la rendre triomphante!



Entre ces tendances innombrables qui maintiennent et développent le monde dans sa diversité, quelles sont celles qui sollicitent naturellement sa sympathie, qui viennent se reproduire en lui par une naissance mystérieuse et spontanée à laquelle il ne fait qu'assister? Les plus simples de toutes, les plus primitives. C'est là un des traits caractéristiques de Shelley : dans cet univers où l'âme s'échelonne à tous les degrés de complication, c'est à l'élémentaire qu'il s'attache. Il dit la vie rudimentaire et vague du végétal, du vent, du nuage, du ciel, de la terre, de l'eau surtout, de l'eau « informe et multiforme » où courent des treillis tremblants de soleil, des reflets soudains et fuyants comme de l'émotion : d'autres vies plus étranges pour nous et plus indéfinissables encore parce qu'elles ne sont pas limitées à certaines formes, celles qui passent à travers des paysages entiers et les transfigurent, celles du Matin, du Soir, de la Nuit, des Saisons.

Le calme doré, l'harmonieux bonheur, la splendeur universelle et fraîche de la nature méditerranéenne aux jours de printemps et de jeune été, quand elle semble, baignée d'air délicieux et vif, écouter dans un lumineux demi-sommeil sa tranquille respiration et jouir de son épanouissement, voilà l'un des états profonds qu'il aime le plus à décrire. Sur une île délicieuse dont il fait le tableau dans l'*Épipsychidion*, « les tempêtes ailées passent, chantant leurs psaumes de tonnerre, voguent vers d'autres côtes, laissant des vides d'azur paisible au-dessus de cette terre, ou bien se répandent en rosées, renouvelant toujours l'immortalité verte et dorée des forêts et des plaines. Et de la mer se lèvent et du ciel descendent des exhalaisons claires, douces, brillantes, en voiles successifs, chacune cachant quelque bonheur et peu à peu déroulée par le soleil ou la lune ou les zéphyrs, jusqu'à ce que la beauté de cette île, comme une fiancée dévêtue, toute brillante d'amour et de grâce, rougisse et tremble à la fois de son propre excès. Comme une lampe enfouie, une âme brûle au cœur de cette île fortunée, et elle se déploie dans un sourire, — un sourire invisible — mais que l'on sent dans les rochers

grisâtres, dans l'azur des vagues, dans la verdure des forêts. De l'Orient doré des souffles vivants viennent couler sur les vagues, comme d'autres vagues... L'élément subtil et lucide qui enveloppe cette terre est alourdi par le parfum des citronniers en fleurs, et l'on dirait une brume chargée d'averses latentes qui flotte et descend sur les paupières ainsi qu'un délicat sommeil. Dans la mousse, des violettes et des jonquilles pointent, dardant les aiguilles de leur arome à travers le cerveau, si bien que l'on pâme de souffrance délicieuse, et tous les mouvements, les parfums, les sons, les rayons s'unissent pour soutenir de leurs accords cette musique intérieure qui semble une âme au dedans de l'âme : on dirait les échos de quelque rêve qui précéda la naissance. C'est une île suspendue entre la terre, le ciel, l'air et les eaux, enveloppée de tranquillité claire, une île brillante comme Lucifer, cet Éden errant dans l'espace que lavent les océans bleus et doux de l'air matinal... »

Même félicité, même rêverie tiède dans ce jardin qu'habite la Sensitive : un ruisseau y coule et son miroir mouvant, « comme un rideau de branches et de fleurs est teinté de lumière verte, de lumière d'or qui glisse à travers ce ciel de nuances emmêlées ». Dans ce paradis si pur, « comme un enfant dont les yeux s'ouvrent, souriants, sur sa mère au chant qui tout à l'heure l'assoupit et qui maintenant le réveille, chaque fleur, quand les vents joyeux la déplient, brille, souriante au ciel, et prend sa part des légers rayons que verse le soleil. Chacune est pénétrée des clartés et des parfums épanchés par sa voisine : tels de jeunes amants que leur jeunesse et leur amour emplit et enveloppe d'une commune atmosphère. Et quand le soir descend du ciel, quand la Terre n'est plus que repos, quand l'air n'est plus qu'amour, à l'heure où le bonheur est moins brillant mais combien plus profond ! les oiseaux, les insectes, toutes les bêtes se noient dans un océan de rêve silencieux dont les vagues sans poids remuent le sable de la conscience sans jamais y laisser une empreinte. Seul alors, au-dessus des fleurs, le suave rossignol chante, plus suave à mesure que le jour décline, et des fragments de son incantation élyséenne entrent dans les songes de la Sensitive ». — la Sensitive, « la première à se replier

dans le sein du repos, douce enfant lassée à force d'être heureuse, la plus faible et la plus aimée de toutes, et qui se blottit dans les bras de la nuit ».

Ce qu'on ne peut rendre ici, c'est le mouvement, la ligne de ces vers, le courant calme, imperceptiblement sinueux, longuement infléchi, comme charmé et déroulé dans un demi-rêve ; c'est la douceur ondoyante et liquide des mots, leurs timbres et leurs transparences de cristal. Seule la musique semblait capable de décrire et d'atteindre ces dessous, ces fonds indéfinis, à peine éclairés de l'âme, ces états de demi-conscience, de somnolence, de vie heureuse et engourdie qui se délie doucement et remue un peu dans la lumière, celle du végétal dont les feuilles s'ouvrent avec lenteur à la tiédeur de l'air. C'est un andante délicieux et tendre animé de joie innocente, riche de tous les accords, de tous les bruissements, de tous les vastes et délicats murmures du premier printemps qui tremble en verdures légères comme un brouillard d'émeraude.

Plus fréquents encore, dans cette poésie, sont les allégros bondissants de joie et de tumulte, les chants de jubilation de l'être qui tressaille de sa force accumulée, comprimée, impatiente de se déployer et de jaillir au dehors. Telle est la véhémente sensation qui fait éclater la Nature en hymnes triomphants, lorsque, Jupiter vaincu, tombés les fers de Prométhée, rompu l'enchantement qui la paralysait, ses membres se dénouent et qu'elle se redresse, secouée par l'afflux du sang qui lui revient au cœur. Alors surgit un chant d'esprits et de génies invisibles. C'est comme un clairon qui réveille toutes les créatures. Des nuages flottent dans le ciel jusque-là d'airain, des étoiles de rosée scintillent sur la terre, les vagues s'assemblent sur l'Océan, ramassées, chassées par « la tempête de joie », par « la panique de l'allégresse ». Elles tremblent d'émotion, elles dansent de gaieté. Les pins retrouvent une voix et se reprennent à chanter leurs psaumes si graves, les vagues et les sources « éparpillent leur fraîche musique». Les tempêtes jettent aux montagnes leur rire où passe le tonnerre de leur allégresse. D'autres chœurs répondent ; toute la nature parle ici, et, de sa vaste et murmurante symphonie, des fusées de notes s'élancent jusqu'au ciel, pures et claires,

tendues, extatiques, parfois brisées et saccadées, traduisant les secousses de la vie qui s'amasse sourdement et bouillonne au dedans :

DEMI-CHŒUR.

Dans notre sommeil, nous avons entendu le luth de l'Espérance,
Dans nos rêves, nous avons reconnu la voix de l'Amour,
Nous avons senti la baguette de la Puissance, —et nous bondissons...

CHŒUR.

Comme bondissent les vagues aux rayons du matin !

Quel vers que celui-ci dans le texte anglais ! C'est le saut flamboyant d'une lame de fond sur une falaise. Il éclate, il tonne, avec un élan de force irrésistible, où l'on sent l'éternelle jeunesse du monde, l'indestructible mouvement qui passe à travers la matière, faisant toujours se lever de nouvelles formes, justement comme le vent déployé sur les plaines blanchoyantes de la mer suscite et fait courir le peuple des vagues.

De créature en créature s'étend la « joie liquide » de la vie et chacune s'émeut et s'écrie à sa façon. Quelques-unes sont si vastes que l'homme ne les découvre jamais que par fragments, si différentes de lui, qu'impuissant à imaginer ce qui se passe en elles, il les suppose inanimées. Shelley les embrasse, ces grands êtres. Il n'en est pas de si vague qu'il n'en pressente l'âme indéterminée. Le Ciel, l'Air, l'Océan, le Vent, la Terre, les Montagnes, tel paysage de plaine ou de rocher sont pour lui des vivants.

Écoutez, dans le *Prométhée déchaîné*, la voix sourde de la Terre monter de ses noires profondeurs et vibrer comme les cordes d'une basse par-dessous la claire symphonie des choses éphémères qui s'illuminent de soleil à sa surface. D'abord, une suite de bourdonnements obscurs qui viennent d'en bas et qui s'assemblent peu à peu en notes rudes et vastes, formant une musique grave, celle du monde qui roule et dont on reconnaît la voix. Prométhée lui a parlé et elle lui répond : « J'entends, je sens ; tes lèvres sont sur moi et leur contact passe en frisson le long de mes nerfs de marbre jusqu'à mon centre ténébreux de diamant ;

c'est la vie, c'est la joie. Et, à travers mon corps antique, gelé, flétri, la chaleur d'une jeunesse immortelle se propage en cercles successifs... Les brumes de mon ténébreux sommeil vont s'élever vers les étoiles comme un baume. Les fleurs, repliées par la pluie, se vêtiront de couleurs immortelles. Dans leur cours paisible, les saisons, ramenant les averses voilées d'arcs-en-ciel et les vents parfumés, et les longs météores bleus qui purifient la terne nuit, et les traits perçants du soleil vivificateur et la pluie des rayons lunaires mêlés de rosée, — les saisons tolérantes couvriront les forêts et les champs de feuilles toujours vivantes et de fruits et de fleurs. Voici qu'un effluve s'élève comme parmi de hautes herbes l'haleine d'une violette, et il emplit d'une lumière plus sereine, d'un air pourpré, brillant et pourtant doux, les bois et les rochers. Il nourrit la rapide croissance de la vigne tortueuse et les sombres, les sauvages épaisseurs enchevêtrées du lierre, et les bourgeons, les pétales ouverts sur les arbres et les pétales fanés qui sont dans le courant du vent comme des étoiles colorées... A travers le tissu de leurs feuilles veinées, à travers leurs tiges translucides comme l'ambre, il nourrit les fleurs dont les calices rougissants et diaphanes toujours débordent de rosée cristalline, boisson des esprits. — Et cet effluve s'étend, se déploie comme les impalpables ailes ondoyantes des songes de midi, inspirant à toutes les créatures des pensées calmes, fortunées autant que les miennes. »

Tels sont les premiers murmures de la Terre heureuse et encore à demi engourdie qui sent sa vie circuler à nouveau et s'épanouir à sa surface en formes de beauté, comme la force qui fit grandir et qui soutient une florissante jeune femme, la même qui règle le mouvement de son esprit et de sa volonté, tisse aussi l'or de sa chevelure et mélange l'incarnat de son teint. Mais voici que cette calme mélopée s'accélère et s'exalte. Dans l'universelle symphonie qui préludait en soupirs, en accords charmés et vagues de lent réveil, et qui maintenant se fait enthousiaste, le chant de la planète n'est plus un accompagnement sourd. Il fait explosion ; tout d'un coup il jaillit par-dessus tous les autres. Les êtres que la terre porte sur son sein, océan, montagnes, forêts, animaux, humanité, nous cessons de les entendre. Il n'y a plus qu'elle,

l'énorme sphère blanche et bleuâtre, ceinte de ses mers, de ses continents et de ses nuages, lancée à travers l'espace étoilé, ivre de sa propre vitesse, et entonnant avec la lune, sa sœur qui gravite autour d'elle, en la regardant toujours, un stupéfiant dialogue d'amour et de jubilation :

LA TERRE.

La joie, le triomphe, le bonheur, la folie,
La libre, la débordante, l'éclatante allégresse,
La vaporeuse exultation de ne pas connaître de limites,
Ha ! ha ! la joie mouvante
Qui m'enveloppe comme une atmosphère de lumière,
Et qui me porte comme un nuage est porté par son propre vent.

LA LUNE.

Ma sœur, calme vagabonde,
Sphère heureuse de terre et de vapeurs,
Quelque Esprit s'élance de toi comme un rayon
Qui pénètre ma substance gelée
Et passe avec une chaleur de flamme,
Chargé d'amour et de parfums et de profonde musique,
A travers moi, à travers moi.

LA TERRE.

Ha ! Ha ! Les cavernes de mes montagnes creuses,
Mes rochers fendus par la foudre, mes sources joyeuses du tumulte [de leur bouillonnement
Rient d'un rire inextinguible et vaste ;
Mes océans, mes déserts et mes abîmes,
Et les solitudes insondables de l'air
Répondent avec toutes leurs vagues et leurs nuages, jetant des échos [qui se prolongent.

. . . .

LA LUNE.

La neige, sur mes montagnes sans vie
Se dissout en fontaines vivantes,
Mes océans pétrifiés se mettent à couler, à chanter, à luire ;
Un esprit jaillit de mon cœur
Et revêt d'une naissance inattendue
La nudité de mon sang glacé. Oh ! c'est ton âme
Sur la mienne, sur la mienne.
En te contemplant, je sens, je sais
Que de vertes tiges surgissent, que des fleurs brillantes s'ouvrent,
Que des formes vivantes se meuvent sur mon sein.

Il y a de la musique dans la mer et dans le ciel,
Des nuages ailés planent çà et là,
Sombres de la pluie dont rêvent de nouveaux bourgeons,
C'est l'amour, tout est amour.

LA TERRE.

Il pénètre ma masse de granit ;
A travers les racines enchevêtrées, à travers la glaise durcie, il passe
Jusque dans les extrêmes feuilles et les plus délicates fleurs ;
Dans les vents, parmi les nuées, il va s'épandre.
. . . Ainsi que la chaleur dissolvante de l'aurore peut déplier
Une perle de rosée demi-dégelée, — émeraude et or
Et cristal, — jusqu'à ce que, brume ailée,
Elle s'en aille errer sous la voûte bleue du ciel,
Y flotte tout le jour et le soir, au dernier rayon du soleil,
S'étende au-dessus de la terre comme une toison de feu et d'amé-
[thyste...

LA LUNE.

Ainsi tu baignes, ainsi tu reposes
Dans la lumière immortelle
Qu'épanche ton bonheur et dans la divine sérénité du ciel,
Tous les soleils et toutes les constellations font pleuvoir
Sur toi une lumière, une vie, une puissance
Qui revêtent ton globe. Et toi, tu verses ton âme
Sur la mienne, sur la mienne.

LA TERRE.

Vite, je tourne sur moi-même sous le cône de ma nuit
Dont la pointe plonge dans la joie rêveuse des cieux,
Et dans mon sommeil enchanté, je répands un murmure d'allégresse
[victorieuse :
Comme un jeune homme bercé par des songes d'amour soupire
[légèrement
Et s'endort, enveloppé de sa propre beauté
Dont la tiédeur et la lumière veillent sur son repos.

Gœthe, seul, a osé évoquer ces grands êtres. Un instant, un seul instant, dans le prologue de *Faust*, on perçoit le bourdonnement sourd et puissant de leur vol. Shelley est à l'aise au milieu de ces créatures cosmiques. Elles sont les personnages ordinaires de son drame ; aussi facilement qu'il comprend la sensitive, il imagine leur vie vaste et simple, et, sans effort, naturellement, le prodigieux dialogue se poursuit pendant deux cents vers.

III

Pénétrons plus avant dans ce monde de rêve, de vouloir et de sentiment qu'est pour Shelley la nature. Cherchons les éléments qui le composent. En y voyant toujours revenir certains caractères, nous découvrirons mieux par quelle transposition inconsciente et systématique l'univers réel devient l'univers shelleyen, c'est-à-dire une image simplifiée, ondoyante, frémissante, lumineusement pâle, spectrale, et qui n'a point son analogue dans l'histoire de la poésie.

Tout devient, tout change dans ce monde des âmes autant que dans celui des formes. A ces phénomènes instables qui s'entrecroisent et composent la surface visible de la nature, à ces clartés, à ces résonances, à ces vibrations, à ces parfums, ce qui correspond au dedans, c'est de la songerie flottante qui émerge de la nuit et se perd dans la nuit; c'est de la volonté qui se tend ou qui faiblit; c'est de l'émotion, c'est-à-dire du sentiment en mouvement; c'est de la passion qui s'échauffe jusqu'à l'éclat blanc ou qui s'éteint en sourdes lueurs. Considérez les mots qui composent le vocabulaire moral de Shelley. *Pâleur, faiblesse, rêve, ivresse, joie, extase, éclat, ardeur, pâmer, se dissoudre, aimer, sentir, aspirer, frémir, s'affaisser, suave, rapide, frêle, brûlant, tendre, passionné, sauvage*: presque tous expriment des états fugitifs, à la fois très vagues et très intenses.

Entre tous ces états qui donnent à la poésie de Shelley son *ton* caractéristique et personnel, les plus fréquents sont ceux de langueur et de défaillance: défaillance des fleurs qui ont soif et penchent le soir sur leur tige, défaillance de la vague qui ne flambe un moment au soleil que pour s'écrouler et mourir, défaillance des créatures qui tremblent à la voix de Demogorgon, du Dieu obscur et informe, probablement l'Être éternel et indéterminé qui se révèle à la fin du *Prométhée* comme un amas de vapeurs sombres: « Je t'entends, répond la Terre, et je suis comme une goutte de rosée qui meurt ». « Je t'entends, lui répond la Lune, et je suis comme une feuille que tu secouerais ». « Nous t'entendons, disent les

vivants, et ta voix est pour nous comme le vent qui passe à travers la forêt. » Le poète lui-même, tel qu'il s'est décrit à la fin de l'*Adonaïs*, est « une forme fragile comme un fantôme..., pareil au dernier nuage d'une tempête qui expire » ; c'est « un esprit aux nuances changeantes comme la robe du léopard, rapide et beau..., un amour voilé de désolation..., une puissance ceinte de faiblesse ; à peine peut-il supporter le poids de l'heure qui s'écoule ». C'est « une flamme mourante, une averse qui tombe, une vague qui se brise ; au moment même où nous parlons, n'est-il pas brisé? » Telle est à chaque instant toute la nature shelleyenne, d'abord parce que les êtres, même les plus élémentaires, y sentent et y aiment avec une épuisante intensité, ensuite parce que rien n'y dure. A peine ont-ils atteint une suprême minute d'extase ou de beauté, qu'ils s'inclinent, s'abattent, semblent s'anéantir comme des vapeurs devenues invisibles qui plus tard reparaîtront en formes nouvelles et chatoieront encore une fois dans la lumière. Dans ces poèmes les fleurs, épanouies avec trop de passion, commencent à défleurir, les vents expirent sur le sombre miroir des eaux ; ils murmurent tout bas, chargés de parfums trop riches, les nuées fondent en pluie, les musiques meurent en résonances faibles, les figures sont pâles, penchées, leurs lèvres entr'ouvertes, leurs paupières demi-fermées ; tout parle de ces moments à la fois douloureux et délicieux où la force qui a soulevé les êtres commence à se retirer et à les laisser retomber sur eux-mêmes.

Mais pendant la petite fraction de la durée où cette force les a maintenus au sommet de leur ascension, quelle ivresse, quelle joie tremblante et pure ! Simple joie de la vie : celle de « la colline qui, sous la pluie d'un tiède nuage, rit en millions de gouttes lumineuses et regarde le ciel dévoilé », — celle de « l'étoile blanche qui frissonne dans la lumière orangée du matin grandissant », — celle des dieux sylvestres qui courent en bandes, « heureux comme dans les bois d'oliviers les cigales ivres de la rosée de midi », — oui, simple joie de la vie qui traverse les êtres, qui vient ils ne savent d'où, qui leur envahit l'âme et la pénètre jusqu'au fond, comme du soleil filtrant à travers les paupières d'un dormeur vient illuminer tout son rêve.

Toutes les créatures de Shelley ressemblent à ce dormeur, et leurs perceptions sont avant tout des émotions. Elles *sentent* le monde extérieur bien plutôt qu'elles ne le voient. C'est ainsi que Panthea qui vient de quitter Prométhée ne peut pas le décrire. Elle sait seulement « que de cette forme immortelle s'exhalait une sorte de feu vaporeux, une atmosphère qui la baignait de sa puissance dissolvante, ainsi que l'éther chaud du soleil matinal enveloppe avant de l'absorber un nuage de rosée vagabonde ». « Je ne voyais rien, dit-elle, je sentais seulement que son être coulait et se mêlait à mon sang, et que mon sang devenait sa vie et que sa vie devenait mienne[1]. » Et de même, dans *la Sensitive*, les fleurs entendent dans leur sommeil les pas de la dame du merveilleux jardin, et chacune est toute remplie de je ne sais quel rayonnement qui sort de ses voisines. On dirait qu'aux personnages de Shelley l'œil et l'ouïe n'apportent que des sensations secondaires, délicates et pourtant imprécises, fondues dans celles qui proviennent d'un autre sens, un sens mystérieux, magnétique, principal ouvrier de leur connaissance, et qui leur révèle directement la présence de forces invisibles autour d'eux. Ainsi les plantes « devinent le printemps qui commence à se rassembler sous leurs racines » ; « les bourgeons rêvent des pluies à venir ». Ainsi Shelley lui-même, et voilà pourquoi ses plus admirables poèmes sont ceux qui traduisent les efforts, les pressions, les détentes, le travail des pures énergies spirituelles au dedans de la matière. Il triomphe quand ces énergies s'affranchissent : nulle part il n'est à son aise comme parmi les passions sans corps, pures vies désincarnées qui tour à tour paraissent se contracter ou s'élargir dans l'espace, — bonheur de l'alouette invisible dont le chant ruisselle aux cieux comme une eau froide et frissonnante, — rouges ardeurs, noires mélancolies du nuage tissé d'air, qui s'enroule, chatoie, et « dont les fils enflammés se désagrègent dans la pâleur du soir ». — Mieux encore il sait dire les bonds, les saccades de la tempête, sa colère comprimée d'abord, puis lâchée sur la terre passive, l'âme tumultueuse et tiède du vent d'ouest qui enténèbre le ciel, qui le noie

1. *Prométhée*, II, v. 575 et suiv.

de buée morne, qui détend, énerve et dissout le monde dans de la fièvre.

Il faut citer tout le poème : c'est l'un des plus beaux de Shelley et c'est peut-être le plus caractéristique. Écoutez passer ce vaste souffle, entendez-le gronder, s'accumuler comme derrière une barrière, et, libre tout d'un coup, avec un élan, une ampleur, une large impétuosité qui rendent les strophes pareilles à de larges rafales successives, se déchaîner, avancer dans un chaos de nuées, enflant sa grande voix, secouant toute vie, courbant tout sur son passage, soulevant enfin l'âme défaillante du poète, l'absorbant, la mêlant à la sienne, et l'emportant dans la frénésie de sa vitesse pour la déployer avec lui sur le monde.

I

O sauvage vent d'ouest, souffle même de l'automne
Toi dont la présence invisible chasse les feuilles mortes
Comme des fantômes en déroute devant un enchanteur,

Jaunes, et noires, et pâles, et d'une rougeur de poitrinaire,
Multitudes frappées par une peste : ô toi
Qui charries, vers leur sombre lit d'hiver

Les semences ailées, pour qu'elles dorment dans l'ombre et le [froid,
Chacune comme un cadavre au fond de sa fosse, jusqu'à l'heure
Où ton frère aux ailes d'azur, le vent printanier sonnera

Son clairon sur le rêve et le sommeil de la terre, et remplira
(Tout en poussant comme des troupeaux les suaves bourgeons qui [vont se nourrir d'air)
Les plaines et les collines de senteurs et de nuances vivantes ;

Ame sauvage qui te meus par tout l'espace,
O destructeur et vivificateur, écoute, ô écoute !

II

Toi dont le courant, au sein profond du ciel bouleversé,
Se charge de nuages pareils aux feuilles pourrissantes de la terre,
Nuages arrachés aux branches enchevêtrées du ciel et de l'Océan,

Annonciateurs de la pluie et de l'éclair : voici que s'étalent
Sur l'étendue bleue de ta vague aérienne,
Comme la chevelure ardente et soulevée

De quelque Furie, — voici que sont éparses depuis le bord bru-
[meux
De l'horizon jusqu'au zénith même,
Les boucles de la tempête qui s'avance ! O sonneur du glas

De l'année mourante, de l'année sur qui se referme cette nuit
Comme le dôme d'un vaste sépulcre,
Comme une voûte faite de la masse et de l'amoncellement

De tes vapeurs, — atmosphère compacte
D'où vont jaillir de la pluie noire, et du feu, et de la grêle ! ô
[écoute !

III

Toi qui as éveillé de ses rêves d'été
La Méditerranée bleue, paisiblement étendue,
Bercée par le mouvement sinueux de ses courants de cristal,

— La Méditerranée assoupie autour d'une île de lave, dans le golfe
[de Baïes
Et contemplant dans son sommeil des palais anciens et des tours
Qui tremblaient dans le jour lucide de la vague,

Tapissés de mousses bleues et de fleurs
Délicieuses au point que les sens défaillent à les imaginer, — ô toi
Devant qui les puissances dénivelées de l'Atlantique font un sen-
[tier,

En s'entrouvrant comme des vallées, tandis que tout au fond
Les fleurs de mer, les forêts vaseuses, vêtues
Du feuillage inerte de l'océan, reconnaissent

Ta voix et soudain deviennent grises [1], blémissent d'épouvante,
Et tremblent et se dépouillent, — ô écoute !

IV

Si j'étais une feuille morte pour que tu m'entraînes,
Si j'étais un nuage rapide pour fuir avec toi,
Une vague pour palpiter sous ta puissance et partager

1. Allusion, dit une note de Shelley, à un phénomène connu des naturalistes.

L'élan de la force, — libre presque autant que toi,
O irrésistible ! — Si seulement
Je pouvais redevenir ce que j'étais dans mon enfance,

Camarade de ton vagabondage à travers l'espace,
Alors que surpasser ta vitesse céleste
Semblait à peine une folie, jamais je ne me serais débattu,

Jamais je ne t'aurais supplié comme je fais dans ma détresse.
Oh ! soulève-moi comme une vague, comme une feuille, comme
[un nuage !
Je m'affaisse sur les épines de la vie ! Je saigne !

Le poids trop lourd des heures a paralysé, a courbé
Un être qui te ressemblait trop, indompté, rapide et fier.

V

Fais de moi ta lyre, fais-moi chanter comme la forêt :
Et quand bien même mes feuilles tomberaient comme tombent les
[siennes !
Le tumulte de tes puissantes harmonies

Fera sortir de moi comme d'elle une musique profonde, autom-
[nale.
Douce bien que si triste. Ame ardente,
Sois mon âme ! Sois moi-même, ô impétueux !

Chasse mes pensées mortes par l'univers
Comme des feuilles flétries pour éveiller une nouvelle naissance !
Et par l'incantation de ces vers

Disperse — comme, d'un foyer inextinguible,
Des cendres et des étincelles — mes paroles par l'humanité !
Sois à travers mes livres, à la terre engourdie dans le sommeil

La trompette d'une prophétie ! O vent
Si l'hiver approche, le printemps peut-il tarder ?

IV

Au total, *de l'âme en mouvement*, c'est ce que Shelley voit transparaître partout. Et de là le singulier aspect que prend dans sa poésie toute la nature visible. Comme une enveloppe qui contiendrait une essence trop ardente, elle s'illumine, cette nature, en laissant entrevoir la flamme intérieure, la flamme mouvante qui semble la faire trembler d'abord, qui la dissout et la volatilise. A Shelley, la matière apparaît à la fois comme fluide et comme radiante, ses flancs, ses angles, ses contours brouillés, fondus dans une sorte de vapeur lumineuse qui sort du dedans, qui joue et coule autour d'eux, qui incessamment les voile en sorte que le physique ne se distingue plus du spirituel. Dans le monde de Shelley tous les objets sont translucides, comme habités par de la lumière, et baignés aussi dans une atmosphère vague et brillante, rayonnement de leur beauté ou de leur vie qui s'épand au dehors. Tels les fioles, les vases merveilleux que garde au fond de sa retraite « la Sorcière de l'Atlas », et qui jettent une clarté, « emprisonnés qu'ils sont dans leurs propres rayons d'or ». Chacun « ressemble à une fleur fermée sur une luciole, au pied d'un cyprès, par une nuit sans étoile, — sur une luciole qui palpiterait et remuerait son feu ». Elle-même, cette sorcière, est « une dame vêtue de la lumière de sa propre beauté ».

Ainsi de tous les personnages de ces poèmes ; de mystérieux rayons pénètrent leur chair, « comme le rose du soleil matinal filtre et frémit dans l'impondérable texture d'un nuage ». Dans la nuit du sommeil[1], une figure de jeune fille surgit, et, « sous un voile sinueux, tissu d'air », « ses membres lumineux se révèlent à la clarté qu'exhale leur propre vie ». Une autre[2] se lève dans un faible bruissement musical, comme un brouillard au murmure léger d'une brise se déroule entre des pins, « près d'un lac qu'abritent et

1. *Alastor.*

2. *The birth of Pleasure.*

qu'enténèbrent ces pins », — elle se lève avec douceur, avec lenteur, et ses membres chauds de vie coulent dans la divine harmonie d'une ligne qui s'allonge toujours, enveloppant sa forme parfaite de beauté claire et tiède.

Que cette substance rare, impalpable et fuyante qui compose tout l'univers de Shelley ressemble peu à l'inerte et solide matière pesante que nous connaissons ! Il n'est fait, cet univers, que de fumées, de lueurs, de flammes, de scintillements, de halos, — très semblable à ce filet où la sorcière de l'Atlas « conserve ses parfums », et qu'une Fée amoureuse « avait tissé de rayons de rosée, à l'heure où la Lune dormait ». D'essence plus ténue encore est le vêtement mystique dont se couvre cette Sorcière qui, sans doute, symbolise la nature elle-même. « Elle prit son fuseau et enroula trois fils de brume duveteuse et trois longues lignes de lumière, de celles qu'allume l'Aurore sur les nuées, les vagues, les montagnes, — et trois rayons d'étoiles saisis avant que les lampes dont ils s'élançaient se fussent évanouies dans l'éclat de la Lune tardive, et de ces fils tressés elle fit la trame d'un voile subtil pour en couvrir la splendeur de son amour. »

Voilà la robe de la Nature, son dehors sensible. — Verdures ardentes, vives et légères comme des flammes de Bengale qu'allume et fait courir autour des arbres le rapide printemps, vapeur irisée de l'eau jaillissante, poudroyante écume de la mer, éclat des herbes au soleil, mystérieux et tièdes fluides de vie qui circulent autour des créatures de chair, — ce ne sont point les objets eux-mêmes que décrit Shelley, mais je ne sais quoi de vif et de volatil qui les enveloppe et voltige au-dessus d'eux, bref leur *corps astral*, muable, aux fuyantes couleurs nacrées, très analogue à ces atmosphères de lumière décomposée que l'œil aigu des peintres impressionnistes voit frémir autour des surfaces et qu'ils rendent par les tons les plus subtils, les plus complexes, les plus vibrants, les plus clairs, les plus riches en lumière blanche. J'ai parlé tout à l'heure du vocabulaire qu'emploie Shelley pour traduire les états intérieurs. Le vocabulaire de ses descriptions rappelle la palette de ces peintres. Il est spécial et monotone parce que sa façon de voir est personnelle et persistante. *Aérien*, *subtil*, *liquide*, *cristallin*, *brumeux*,

— *tisser*, *couler*, *flotter*, *s'évanouir*, *pénétrer*, *entremêler*, *étinceler*, *susurrer*, — *brume*, *nuage*, *rosée*, *vapeur*, *arc-en-ciel*, — voilà les mots qui en composent le fonds. Aux images qu'ils évoquent, pour comprendre leurs prestiges, il faut ajouter les timbres bruissants, les sonorités argentines et claires de leurs équivalents anglais.



Un pas de plus, et, conduits par le magicien, nous entrons dans un monde féerique et surnaturel. Ces auréoles, qui tremblent au-dessus des corps, laissez-les se détacher du noyau dont elles émanent, laissez-les s'affranchir, et voici qu'ondoient et circulent autour de nous les purs esprits des choses. Il n'y a plus de choses ; il n'y a plus que ces esprits. « Fantôme, vision », Shelley écrit couramment ces mots pour désigner les objets qui nous entourent. Les trésors que garde dans sa retraite la Sorcière de l'Atlas sont des « fantômes rapides, tendres, étranges, chacun enfermé dans sa frêle enveloppe comme dans une chrysalide, — quelques-uns, impatients de jaillir au dehors, d'autres faibles, fléchissant sous le doux fardeau d'un bonheur trop intense. Il y en avait de blancs, de verts, de gris, et tous obéissaient à son geste ».

Ces feux follets, ces sylphes gracieux, y a-t-il un poète qui les ait fait voler et bruire comme celui-ci ? Seul l'Ariel de Shakspeare, invisible comme eux, fait entendre au ciel cette rumeur harmonieuse et frêle de cordes qui finissent de vibrer. A côté d'eux, les Puck, les Titania semblent humains, faits de la même substance que nous-mêmes, vêtus de corps charnels. Les esprits de Shelley ne se montrent pas aux yeux ; on devine leur présence ; on entend « la musique délicate qu'ils font dans les bois, ces fous du matin et du printemps ». Avec quelle prestesse insaisissable ils montent et glissent dans l'atmosphère ! « Ces bulles que la magie du soleil force à sortir des pâles fleurs des eaux (faibles fleurs qui tapissent le fond des lacs et des étangs), ces bulles, dit-on, sont les pavillons où résident et flottent ces esprits dans l'atmosphère verte et dorée que midi enflamme parmi les feuilles enlacées. Et, quand elles éclatent, quand s'échappe l'air ardent et rare que

respiraient ces esprits sous ces dômes lucides, quand il s'élance en météores, à travers la nuit, ils chevauchent ces météores, ils en maîtrisent la vitesse, ils en courbent les aigrettes brûlantes, ils glissent en flammes et s'évanouissent de nouveau sous les eaux de la terre. »

Quelle différence entre ces esprits et les génies que Byron évoque dans son *Manfred*, qu'il fait chanter en strophes dignes d'un hymne wesleyen, symétriques, d'une cadence plus mécanique et précise que celle de Pope! Ceux-ci n'ont point de corps, et pourtant ils sont tout mêlés à la nature, ils ont pour voix ses bruits, ses murmures: ils sont faits de ses mouvements : mouvements de l'eau qui coule, des bois qui ondulent, des nuées splendides qui voguent au fond du pacifique azur. Comme ces nuées, ils naissent, ils s'assemblent, disparaissent, se reforment incessamment. Par longues files ils passent dans le *Prométhée*, ils montent, « ainsi que les vapeurs des sources, quand les vents sont muets, se suivent sur la pente d'un ravin en lignes interrompues ». Des sons les accompagnent, — si faibles, impossibles à situer. « Est-ce la musique des pins? est-ce le lac? est-ce une cascade? » Parfois, l'un d'eux est autour de nous, sans que l'on puisse rien voir de son aérienne substance. Ils se révèlent comme une bouffée de parfums, comme la dernière résonance d'un accord délicieux, comme une « multitude de sons mourants[1] ». Un instant, tout près, ils ont frémi comme une émotion légère qui se dissipe et remue encore au fond du cœur. Tout ce *Prométhée* est un riche, un ample paysage où, parmi les vagues soupirs de la nature heureuse, parmi les appels fugitifs des échos d'argent, sous les rayons du jeune soleil, les esprits surgissent tels qu'un peuple de fumées matinales sur l'herbe trempée. Shelley seul a trouvé la mollesse, le caprice flexible de ces ondoiements, la légèreté de ces échos qui se taisent en se prolongeant encore, pareils au sonore frisson d'une cloche que le doigt vient d'effleurer, — la sérénité suave de ces chants qui circulent en longs méandres entrelacés, nul point ne coupant les longues strophes, les phrases ne s'arrêtant pas, s'inclinant pour tomber et mourir, mais

1. *A throng of dying sounds.*

renaissant toujours, s'allongeant de page en page avec un mouvement infini de ruisseau.

D'autres esprits sont plus semblables à l'homme, plus chargés de sentiment et de pensée, mais ils restent fluides, capables de prendre toutes les formes. Ce sont les grands personnages de ces drames et de ces poèmes. Tel « se change en vapeur, puis en nuage, un de ces nuages qui voltige (papillon aux ailes de splendeur autour d'un flambeau) à l'occident rouge quand le soleil y meurt, puis en météore, — un de ceux qui dansent au sommet des collines quand la lune est évanouie, — puis en l'une de ces mystérieuses planètes qui se cachent entre la Terre et Mars ». De la même façon Panthéa, près de Prométhée, s'absorbe d'abord en lui, mais, « comme les brumes du soir, quand le soleil baisse, se rassemblent en gouttes d'eau sur les pins, tout tremblant comme ces gouttes, son être se condense de nouveau ». — Quel fantôme sombre que Jupiter, plus illimité que le Satan de Milton ! Au son du tremblement de terre et de la tempête, il apparaît, ombre infinie, pourpre et grise, *mêlée d'étoiles*. Plus vague et plus terrible encore est le Demorgogon qui plane et pèse sur tout le drame comme une nuée noire, l'Être éternel et simple, qui n'existe que par lui-même, pure ténèbre et pur mystère. Il apparaît, et c'est une puissance vaste, une obscurité qui sort de la Terre, qui descend du ciel comme la nuit, qui s'épanche du profond de l'air, et, à mesure qu'il s'épaissit, les esprits chanteurs qui passaient en rayonnant, « luisent en lui comme des aérolithes dans une nuit liquide ». Il parle, et sa voix n'est d'abord qu'une rumeur immense où peu à peu se forment des mots ; c'est un bruit vaste qui monte de partout à la fois, arrêtant le flux de la vie chez tous les êtres...



Ainsi se raréfient peu à peu et se dilatent au delà de tous contours les personnages de Shelley, et avec eux tout son univers. Un degré de plus dans cette expansion indéfinie et il s'évanouit, il disparaît, cet univers. A force d'avoir perdu en densité, soudain il fond en vapeur, en vapeur qui bientôt va s'évanouir elle-même dans le clair néant. Il n'y a

plus alors que ce néant. Rien n'est, répète plusieurs fois Shelley : il n'y a que des apparences. Combien de fois a-t-il comparé la nature à la rosée qui se sublime sous l'ardeur du soleil et va flotter au ciel en gazes splendides et mouvantes! Voici qu'il tourne son regard en dedans et que lui aussi s'apparaît comme une fuyante fantasmagorie. « Nous sommes des nuages qui voilent la lune de minuit. Sans repos, sans trêve, comme ils se hâtent et luisent, rayant la nuit de clarté! Mais la nuit se referme sur eux, et ils disparaissent à jamais. » Et encore : « Le pâle, le froid, le lunaire sourire qu'un météore blême dans une nuit sans étoiles jette sur une île solitaire de l'Océan, avant que blanchisse le matin, c'est la flamme de la vie, si pâle et saccadée, qui tremble autour de nos pas. » Tout l'univers est une chose spectrale[1], un frémissement continu d'ombres et de lueurs où naissent et jouent des flammes, des cercles rayonnants, des franges colorées que pendant le bref instant de leur apparition nous appelons des êtres. Taine a exprimé cette idée par une comparaison célèbre où se retrouvent justement les images familières à Shelley : « On peut se représenter la nature comme une grande aurore boréale. Un écoulement universel, une succession intarissable de météores qui ne flamboient que pour s'éteindre et se rallumer et s'éteindre encore, sans trêve ni fin, tels sont les caractères du monde lorsqu'il se réfléchit dans le petit météore vivant qui est nous-même. » D'une aurore boréale, toute la poésie de Shelley a précisément les froides, les lointaines, les frissonnantes lueurs.

Remarquez comment il arrive à cette conception. Non pas, comme le philosophe, par un travail logique de la cervelle raisonnante, mais subitement, par une intuition directe. Simplement, Shelley regarde la nature et, *soudain elle lui apparaît fantôme*. Rien de plus rare que ces brusques et profonds coups d'œil de voyant. En France, Jean Lahor qui, par bien des côtés, rappelle Shelley, semble seul les avoir connus, et sa nature, peuplée de pâles figures lumineuses, demi-noyées dans une pénombre, est bien plus une Maïa que celle de Leconte de Lisle, d'un relief si fort et si

1. *A phantasmal scene.*

précis. Il n'en est pas de même en Angleterre. Shakspeare, Carlyle, Tennyson ont vu jaillir de loin en loin ces rapides illuminations d'éclairs où le monde entier, notre propre personne aussi bien que ce qui l'entoure, semblent vaciller et prendre tout d'un coup des aspects de mystérieuse apparition. Un jeune prince, dans un poème de Tennyson, décrit cette sensation extraordinaire : « Moi-même j'avais d'inquiétants accès. Dieu sait ce que c'était ! Soudain, au milieu des hommes, au milieu du jour, dans l'acte même de marcher et de parler, je croyais me mouvoir dans un monde de fantômes et je ne me sentais plus que l'ombre d'un rêve. » Étranges minutes maladives où, subitement, se défait l'illusion si forte par laquelle notre moi s'est progressivement formé, se détachant du monde et le posant en face de lui, gagnant en résistance et en cohésion, de plus en plus irréductible et distinct à mesure qu'il se chargeait de souvenirs.

Cette illusion prodigieusement compliquée et qu'un mécanisme héréditaire commence à organiser en nous dès les premiers mois de l'enfance, Shelley ne paraît pas l'avoir connue. Pour lui, le *moi* et le monde[1] se mêlent en un seul courant de rêve toujours renouvelé. A cela bien des causes. Puisque lui-même n'est, comme nous l'avons remarqué, que perception changeante, en soi comme au dehors il ne saisit que du changement, et son univers ne peut se séparer en deux groupes stables qui s'opposent. Dès lors, en quoi se distingue-t-il du songe, des images qui défilent, tour à tour lumineuses et brouillées, dans la nuit de nos yeux fermés ? Il est un peu plus régulier ; il n'est pas d'essence différente. En second lieu, comme on l'a vu aussi, la contemplation est chez lui si intense et absorbante qu'elle s'achève littéralement par de l'hypnose. Voyez-le qui s'extasie devant une figure dansante : immobile, le regard fixe, inconscient de tout ce qui se passe autour de lui, il se sent fondre en une fumée de rêve où se brouille et s'abolit avec lui tout le réel. « Et de cette danseuse, les pieds, non moins que la musique qui rythmait leurs mouvements, semblaient dans leur vol *effacer l'esprit de celui qui contemplait*. Et bientôt toutes les choses parurent n'avoir jamais été.

1. « This World, this Me. » (*Epipsychidion*).

et tout l'esprit du spectateur fut épars sous les pas de cette danseuse comme des charbons dont les étincelles se changeraient en une poussière de mort[1]. » De cette façon se dissout le moi qui contemple, en même temps que se « dématérialise » l'objet. Toutes ces descriptions ont ce trait commun et significatif qu'à mesure qu'elles se développent, de strophe en strophe l'objet perd un à un ses détails individuels et son aspect solide pour se transformer en vague et lumineux fantôme.

Ajoutez enfin que Shelley fut *visionnaire*, toute sa vie poursuivi d'hallucinations bien plus nettes de contour et, partant, bien plus réelles pour lui que le réel. C'est au travers de ce rêve lucide, auquel il croyait, c'est mêlée à ce rêve que se présente à ses yeux la nature. Rien d'étonnant, dès lors, si la nature qu'il décrit a tous les caractères du rêve : tantôt le déroulement continu, la lente naissance, les silencieuses métamorphoses de l'image qui émerge insensiblement de la nuit, tantôt son jaillissement d'apparition, sa netteté rigide, saisissante comme un signe fatidique et soudain[2]. Rien d'étonnant non plus si tous ses poèmes, de la *Reine Mab* au *Triomphe de la Vie*, ont pour théâtres je ne sais quels royaumes extra-terrestres où s'échafaudent jusqu'au ciel, comme dans un tableau de Gustave Moreau, de fantastiques architectures, à la fois brumeuses et rayonnantes. Rien d'étonnant si les émotions de cette poésie ressemblent à celles qui traversent notre sommeil : ardeurs, abattements, joies, tristesses, — émotions sans cause, venues on ne sait d'où, si profondes pourtant que l'être endormi peut encore les sentir. Rien d'étonnant si de toutes les figures de la spiritualiste poésie anglaise, celles de Shelley, en cela pareilles à celles du songe, sont à la fois les plus indécises de silhouette et les plus passionnées d'expression, — jeunes filles aux yeux de lumière, si sérieux, au regard perdu, aux lèvres entr'ouvertes, au geste rare et significatif, non pas inanimées et froides et fixes comme leurs sœurs les

1. *Triumph of Life*.

2. Tel ce bateau « qui traverse le disque du soleil, un vaisseau ténébreux qui passe sur l'Océan cramoisi, ses bannières ruisselant au vent, ses voiles raidies et sans mouvement, comme le noir fantôme du soir mal enseveli, glissant sur le ciel orange ».

douloureuses vierges de Burne Jones, mais toutes brillantes au contraire de leur propre vie radieuse, leur corps, leurs membres faits de je ne sais quel fluide lumineux et comme parcouru d'une imperceptible et constante vibration de flamme. Rien d'étonnant si ses paysages ressemblent à ceux que voit ondoyer et défiler un dormeur : mobiles féeries où passent des clartés, des miroitements, des mouvements liquides, de vertes épaisseurs végétales. Rien d'étonnant enfin si, le support substantiel des choses se dérobant, et le lien qui assemble les qualités se dénouant sous ses yeux, il juge que tout n'est que rêve et flux d'apparences où « rien n'existe, où rien ne dure que le changement, que le royaume illimité du changement sans fin ».

V

Et pourtant Shelley est panthéiste. Non seulement il ne s'arrête pas à l'idée de l'universel néant, mais il arrive à la conception contraire : tout *est* d'une façon absolue, car tout est Dieu. Avec des facultés analogues à celles des premiers ascètes indiens, comme eux Shelley n'aboutit au nihilisme que pour s'élancer en plein panthéisme mystique, le plus enivré peut-être qu'aient connu l'Europe et les temps modernes.

C'est que le panthéisme est par excellence la doctrine philosophique des artistes, des poètes et, en général, des esprits intuitifs. Les phénomènes qui nous semblent séparés, ils les aperçoivent comme formant des groupes ; avec un soudain élan de l'imagination sympathique, en même temps qu'ils reproduisent en eux-mêmes la force commune qui déploie les phénomènes d'un même groupe, ils découvrent les secrètes, les invisibles liaisons qui les rattachent les uns aux autres. En d'autres termes, ils pénètrent les causes et ils embrassent les ensembles. Cette faculté, presque toutes les descriptions de Shelley indiquent qu'il la possède au plus haut degré. Jamais les détails d'un paysage ne lui apparaissent disjoints. Comme les traits d'une physionomie, il les voit se concerter pour exprimer un même sentiment habituel et profond. Dans la baie

de Naples, au milieu du jour « le ciel est clair, les vagues dansent, agiles et brillantes ; les îles bleues et les montagnes neigeuses sont vêtues de la puissance transparente et de la pourpre de midi. Autour des bourgeons encore fermés, le souffle de la terre humide est délicat. *Comme les voix nombreuses d'un seul bonheur*, les vents, les oiseaux, les rumeurs de l'Océan, le bourdonnement de la ville, tout est doux comme la voix même de la solitude[1]. » Pareillement cette foule qui s'assemble dans la campagne par un matin de clairs brouillards, elle est une, comme un océan aux millions de vagues, et « tous ses bruits se fondent en un long murmure : murmure de la terre qui chuchote quelque chose au ciel, murmure sorti de la confusion mouvante de ses enfants ».

Au contraire de Wordsworth, qui s'arrête devant les menus objets du paysage, Shelley plane au-dessus du globe, il en domine les vastes cercles d'horizon. Au-dessous de lui s'étendent les plaines, les chaînes de montagne, les mers. Il les célèbre, et, avec elles, les grands phénomènes généraux et presque cosmiques : le lever et le coucher du soleil, le calme de l'Océan, la course de la tempête, les feux surplombants de midi. Il faut voir dans *le Triomphe de la Vie*, comme du haut d'un sommet alpestre, la lumière poindre peu à peu, inonder l'Orient de ses ondes blanchissantes et déferler sur le monde. C'est le prodigieux début du poème : treize strophes, qui se déploient sans arrêt, entremêlant leurs rimes, aussi complexes et régulières que le développement puissant et tranquille d'une vaste vie.

Prompt comme un esprit qui se hâte vers sa tâche
De gloire et de bien, le Soleil s'élança,
Joyeux de sa splendeur, et le masque

De l'ombre tomba de la Terre réveillée ;
Les autels sans fumée des neiges, sur les montagnes
Flamboyèrent au-dessus des nuages rouges, et, comme naissait

La lumière, l'oraison de l'Océan s'éleva
Et les oiseaux répondirent par leurs chants de matines;
Toutes les fleurs des champs et des forêts, ouvrant

1. *Lines written in dejection at Naples.*

Leurs paupières tremblantes au baiser du jour,
Balancèrent leurs encensoirs dans l'élément
Où les jeunes rayons faisaient luire des parfums irisés

Et brûlèrent avec lenteur et sans se consumer, exhalant
Leurs soupirs odorants vers le ciel qui souriait;
Et l'un après l'autre, suivant l'ordre, chaque continent,

Chaque île, chaque océan, et tout ce qui porte
La forme et la marque du périssable,
Se levèrent comme se levait le soleil leur père.

. . . .

Mais moi que des pensées qui doivent rester secrètes

Avaient tenu éveillé comme les étoiles qui diamantent
Le cône de la nuit, maintenant que leurs feux s'endormaient,
J'étendis mes membres las sous le tronc vieilli

Qu'un châtaignier poussait au-dessus de la pente
D'une Alpe verdoyante : devant moi fuyait
La nuit, derrière moi montait le jour;

L'abîme était à mes pieds et le ciel au-dessus de ma tête,
Quand une étrange vision vint se dérouler devant moi...

. . . .

Voilà un paysage de Shelley; c'est presque toute une face de la Terre qui sort de la nuit et reçoit encore une fois, avec une émotion grave, l'éternelle lumière. Nous surprenons ici, en pleine activité, la faculté poétique par excellence, celle qui, tout de suite, reconnaît comme associés en une même vie des êtres et des faits épars. On comprend maintenant comment Shelley, dont les sens n'aperçoivent que de l'éphémère et de l'illusoire, devient panthéiste. Certes, la démarche de son esprit, qui bondit à la conclusion que tout est Dieu, est instantanée. On peut essayer pourtant de marquer les étapes qu'elle franchit sans le savoir. Ces phénomènes fugaces, qui, par multitudes infinies, ne flamboient que pour s'éteindre, se groupent en séries et en faisceaux qui sont des âmes, ces âmes qui pour Shelley sont ce qu'il y a de plus réel dans la nature. Et ces âmes, à leur tour, pas plus dans le Temps que dans l'Espace elles ne sont séparées; chacune agit sur l'autre, chacune

par insensibles degrés peut se confondre à sa voisine. Toutes ensemble composent une suite continue, un ensemble lié qui est l'Ame totale et que l'on peut appeler Dieu. Or ce Dieu n'est accessible qu'aux poètes ou aux philosophes poètes, car le raisonnement ne suffit pas pour l'atteindre. Les ensembles nous échappent; à plus forte raison, cet ensemble qui est la vie de l'Univers. Insuffisante, limitée à un petit morceau de sa surface, notre imagination ne pénètre pas au delà de cette surface. Supposez qu'au sein d'une flamme une onde lumineuse soit accompagnée d'intelligence et de conscience. Pendant l'imperceptible instant de sa durée, que va-t-elle apercevoir en dehors de soi? Rien que le battement simultané de ses plus proches voisines, si rapides et si brèves, disparues aussitôt que formées. Quelle idée aurait-elle de la flamme qu'avec des milliards d'autres ondes entrecroisées et toujours renaissantes elle contribue à composer, de cette flamme qui persiste, qui suscite chaque vibration en même temps que chaque vibration vient à son tour l'entretenir?



A ce sens des *ensembles* joignez celui des *développements*, et vous tenez les deux éléments générateurs de la poésie panthéiste. Toute celle de Shelley parle de germination et de croissance. Toujours on y entend sourdre et circuler de la sève, et cette petite rumeur liquide en est comme l'accompagnement et la musique fondamentale. Il y a des pages entières de Shelley où il n'est question de rien que d'une plante qui grandit, de ses feuilles translucides où l'on croit voir battre le liquide nourricier, le calme sang végétal dont s'abreuve et se gorge la fleur de velours pourpré. « De jour en jour, verte comme une gourde en juin, — la plante devenait plus épaisse et plus juteuse; pourtant nul ne pouvait dire — quelle plante c'était; sa tige et ses vrilles — étaient pareilles à des serpents d'émeraude, tachetés, diamantés, — d'un réseau d'azur et de fils d'argent tissés, — et toutes les gaines autour des noirs bourgeons — se déployaient comme la crête d'un cobra, — et l'œil d'or de la fleur brillante — à travers les sombres cils de ses paupières veinées — finit par apparaître, regardant

comme une étoile dans la lumière du matin... » Bientôt la fleur tomba; « en un vert, un humide embryon de fruit. — elle changea le trésor de sa beauté. — Et de jour en jour je soignai cette plante, et, sur la double flûte. — lui jouai aux heures ensoleillées d'hiver — de délicates mélodies, légères comme des pluies d'Avril — sur des feuilles silencieuses. et je lui chantai de folles chansons — de vierges abandonnées au temps jadis. — et, comme un tiède nuage au sein d'Avril, je pleurai — sur les paupières endormies de la plante, — en sorte que, peut-être, elle rêva que le printemps était venu. — et furtivement se répandait dans le clair de lune — et peu à peu lui déliait les membres[1]... »

Étranges et sourdes émotions des simples créatures enracinées au sol et qui, par les jours d'attente, par les jours gris de février où le ciel humide et bas semble couver la campagne, en silence, sentent la glaise s'amollir autour de leurs fibres souterraines et la pointe de leurs rameaux s'attendrir et se gonfler! Avec quelle passion, quelle sollicitude de déesse hindoue, de déesse mère des germes, Shelley se penche sur tout cela! La naissance, l'épanouissement de la vie qui se consume en se déployant, qui s'épuise elle-même en mouvements, en lueurs, en parfums, en bruits, en formes de beauté, voilà les principales actions de ces drames et de ces récits. L'espoir obscur de l'être qui ne remue pas encore, de la fleur dans son étui, du papillon dans sa chrysalide, ses premiers tressaillements, puis son bonheur de floraison ou de liberté, en voilà les principales émotions. Insensiblement cette poésie panthéiste et toute fumeuse de rêve nous trouble. Nous y avons fait nos premiers pas avec crainte : nous y avons marché avec ennui, d'abord. Mais à mesure que nous avançons dans ces solitudes shelleyennes, dans ces jungles primitives, nous voyons s'animer toutes les formes qui jusque-là nous paraissaient inertes. Les grands arbres séculaires montent d'un jet volontaire et droit, ouvrent leurs bras, disparaissent là-haut, masqués par des plans successifs de feuilles, — petites feuilles innombrables, de verte lumière, et qui toutes semblent atten-

1. *Fragments of an unfinished drama, including the fragments, first published under the title of the magic Plant.*

dre et respirer, sans mouvement. Autour de nous les lianes se tordent, les racines sortent de terre et se crispent : il y a des troncs lisses, tendres et frais de jeunesse, d'autres rugueux, tordus par le grand âge, chevelus de mousse, ravinés de rides. Les fleurs suspendues dans l'ombre sur leurs tiges ne bougent pas et regardent. Où sommes-nous maintenant ? Au fond de quelle glauque profondeur ? Quel élan de tous ces êtres végétaux et pourtant quel silence ! On s'assoit à terre, on ferme à demi les yeux. Peu à peu, dans cet air tiède, chargé de senteurs, au milieu de ces calmes fantômes, la tête se perd. C'est comme un rêve. On dirait que la forêt, que tout l'espace s'est élargi : c'est le dedans d'un océan où passeraient des lueurs, des frissons nacrés. L'air épais semble trembler, et voici qu'au fond du vaste silence on démêle un bourdonnement fiévreux, la pulsation pressée, constante, de l'universelle vie.

ANDRÉ CHEVRILLON

(La fin prochainement.)

COUVENTS DU TEMPS JADIS

Rien de commun, à première vue, entre le mouvement féministe auquel nous assistons et le courant d'idées qui poussait les femmes dans les monastères aux premiers siècles du christianisme. Il est pourtant un pays au moins où les mêmes causes qui produisent sous nos yeux la lutte en faveur des droits des femmes ont fait autrefois sortir des couvents de terre. Les Anglaises d'il y a douze siècles avaient la même passion d'indépendance que les Anglaises d'aujourd'hui ; elles voulaient aussi être quelqu'un, faire quelque chose, et cela leur était encore moins facile dans un temps et un monde où les lois et les mœurs réduisaient leur sexe à un rôle effacé. Elles eurent l'idée de demander au cloître les libertés qui leur manquaient sous le toit paternel ou au foyer conjugal. Quelque singulier que cela paraisse, leur espoir ne fut pas déçu ; il fut plutôt dépassé. Le cloître les combla de libertés : liberté intellectuelle, liberté d'action et de mouvement, liberté de ne pas se marier, liberté de quitter son mari, toutes les libertés, il les leur donna. Il fut une carrière pour les ambitieuses et les

intellectuelles, et quelle carrière! autrement belle que celles dont les féministes rêvent de s'ouvrir l'accès. Un membre du Parlement n'est qu'un très petit compagnon auprès de telle abbesse anglo-saxonne du VIIe ou du VIIIe siècle. Telle autre religieuse de ces temps lointains avait formé autant d'hommes distingués que l'a jamais fait n'importe quel professeur d'Oxford ou de Cambridge. Les Nora de ces temps-là s'en allaient frapper à la porte d'un monastère, au lieu de louer une chambre d'étudiant. C'était plus simple, plus décent, et l'on va voir que cela les menait beaucoup plus loin.

Les couvents de femmes d'une partie de la Germanie avaient été créés à l'imitation de ceux de l'Angleterre. Nous ne les séparerons point de leurs modèles.

I

Il suffit d'examiner[1] par qui et dans quel but furent fondés les premiers couvents de femmes de la Grande-Bretagne, pour comprendre qu'ils ne pouvaient ressembler que de loin à ceux que nous voyons autour de nous. Le plus ancien de tous fut construit à Folkestone, vers 630, par une fille de roi. La reine Athelburg éleva le second, qui était aussi dans le Kent, et dont une moitié, par un arrangement souvent reproduit, renfermait des moines soumis à l'abbesse. Le troisième eut pour fondatrice la reine Sexburg, les suivants furent dus à des princesses ou, à tout le moins, des femmes de grandes familles. Aucune de ces nobles dames n'avait eu pour unique objet de faire une œuvre pie, agréable au ciel. La rudesse des temps leur avait imposé d'autres soucis, moins désintéressés. Elles avaient aussi pensé à se ménager à elles-mêmes, en cas de besoin, et à préparer pour leurs sœurs ou leurs filles des retraites sûres, convenables à leur rang, et où le service de Dieu ne fût pas exclusif de toutes les douceurs de la vie. Les règles des nonnes furent rédigées en conséquence, dans un esprit très large, et

1. *Woman under Monasticism*, par miss Lina Eckenstein (Cambridge, 1896). J'ai puisé largement dans cet excellent ouvrage, très solide et très neuf, et dont le succès a été vif parmi les érudits anglais.

il y en eut d'abord à peu près autant que de maisons. On eut ainsi une série de monastères créés en vue d'une personne, ou d'un groupe de personnes, au lieu de l'être en vue d'une idée, comme, plus tard, ceux des Sainte Clair et des Sainte Thérèse. Cette différence est fondamentale : elle a été grosse de conséquences, même dans les établissements d'une piété sincère.

Il était bon que ces couvents fussent riches; leur destination leur en faisait presque une nécessité. Chaque fondatrice dota le sien, selon ses ressources et selon la complaisance qu'elle avait rencontrée chez son père ou son mari. Plusieurs communautés reçurent de si vastes domaines qu'elles comptèrent parmi les grands propriétaires fonciers de la province. On construisait alors le monastère à la campagne, au milieu des bois et des champs. On le fortifiait. On y adjoignait des bâtiments d'exploitation, un hospice, de vastes dépendances pour loger la suite de l'abbesse, les hôtes de distinction, les laboureurs, les gardeurs de bestiaux, les chasseurs, les hommes de garde et d'escorte et toute la domesticité mâle qu'on appelait les frères-lais. Le couvent devenait un centre agricole, autour duquel se développait un réseau de fermes et de « manoirs ».

Il pouvait être en possession des mêmes privilèges, et assujetti aux mêmes charges, que les barons du voisinage. L'abbesse de Malling avait le droit de tenir trois foires par an et deux marchés par semaine. Celle de Shaftesbury tirait de gros revenus de sa cour de justice, où elle jugeait au civil, et fournissait son contingent en temps de guerre. La *Fürstäbtin* de Gandersheim, en Allemagne, siégeait à la diète.

Un grand nombre d'abbesses possédaient, d'autre part, des pouvoirs ecclésiastiques très étendus. Elles nommaient à des prébendes et gouvernaient des maisons mixtes, comprenant des nonnes et des moines. Aussi occupaient-elles un rang élevé dans la hiérarchie de l'église romaine. Une charte des environs de l'an 700, accordant certains privilèges aux églises et aux monastères du Kent, porte les signatures de cinq abbesses. Leurs noms viennent immédiatement après ceux de l'archevêque de Cantorbéry et de l'évêque de Rochester.

Une circonstance fortuite avait établi une filiation directe entre ces vieux monastères britanniques et ceux qui se fondèrent en

Allemagne, au VIIIe siècle, sous l'inspiration de Saint Boniface. On sait que ce dernier était Anglais. Il manda des compatriotes pour organiser des couvents de femmes parmi les populations germaniques. Soit que ces nonnes eussent transplanté dans leur nouvelle patrie les traditions de la maison mère, soit effet de la parenté de race et des analogies de mœurs, un couvent saxon ou thuringien du Xe siècle présente de nombreuses similitudes avec un couvent anglo-saxon du VIIIe siècle. Ce qui s'applique à l'un s'applique à l'autre. Tous les deux sont des asiles aristocratiques offerts aux filles et aux veuves de sang royal. Dans tous les deux, l'existence est noble et un peu hautaine. Les monastères de Quedlinburg et de Gandersheim, dans l'ancienne Saxe, étaient installés sur un assez grand pied pour recevoir le roi, qui y faisait de longs séjours avec sa cour. En Allemagne comme en Angleterre, on situait volontiers ces grandes maisons dans des campagnes désertes, où il fallait se suffire à soi-même, se défendre, s'approvisionner, entretenir le train et le personnel que comportait un pareil établissement à une époque où la barbarie n'excluait pas un certain luxe. Le couvent de Gandersheim était entouré de forêts dont l'accès, malaisé en tout temps, devenait presque impraticable dans la saison des neiges. Quand la plus fameuse de ses filles, la savante Hrosvitha (Xe siècle), entreprit son histoire d'Othon le Grand, elle se compara dans son introduction à un homme obligé de traverser en plein hiver la ceinture de bois du couvent : « Il ignore jusqu'où va l'immense forêt qui s'étend devant lui et dont tous les sentiers sont cachés par une couche épaisse de neige. Il n'a personne pour le guider et ne garde sa direction qu'en faisant attention aux points de repère qui lui ont été indiqués. Quelquefois il s'égare, il retrouve le bon chemin au moment où il ne s'y attendait pas, et, étant arrivé à moitié route à travers les épais fourrés d'arbres et de broussailles, il a envie de se reposer, il s'arrête, et il n'irait pas plus avant s'il n'était rattrapé par quelqu'un, ou s'il ne trouvait un guide inattendu dans les traces de ceux qui sont passés avant lui. »

Les abbesses saxonnes tenaient aussi des cours de justice et devaient aussi des hommes pour le service militaire. Celle de Quedlinburg avait obtenu d'Othon Ier le droit de frapper

monnaie. Le monastère de Gandersheim jouissait du même privilège : il existe des pièces de monnaie à l'effigie de ses abbesses.

Que l'on veuille bien, à présent, se reporter par la pensée aux conditions politiques et sociales des contrées où avaient surgi ces établissements superbes : à ces souverains barbares, ces mœurs grossières, cette férocité générale, ces privilèges capricieux, que la faveur accordait et que la fantaisie retirait, ces guerres perpétuelles entre voisins, ces invasions perpétuelles des étrangers, conquérants ou simples pillards : que l'on ne perde jamais de vue que la protection de Rome n'était acquise que sous condition à ces monastères trop indépendants, que le Saint-Siège aurait voulu rattacher aux ordres religieux et soumettre aux évêques : que l'on se représente ce qu'il fallait de fermeté et de décision, de pratique des lois, d'esprit politique et de connaissance du monde, pour gouverner et administrer l'une de ces extraordinaires maisons de femmes, défendre leurs biens contre les convoiteux, leurs franchises contre les envieux et les détracteurs, faire rentrer les dîmes et les fermages, surveiller les cultures et les défrichements, réparer les bâtiments, suivre les procès, déjà nombreux en ce temps-là, se concilier les puissants de la terre et s'assurer leur appui : que l'on ait devant les yeux les monastères eux-mêmes, avec leur aspect de forteresse et leur nombreuse population des deux sexes : et l'on conviendra que jamais plus large champ d'action ne s'est ouvert aux énergies féminines. La jeune fille d'aujourd'hui qui aspire à être médecin ou avoué, celle dont le rêve serait d'administrer quelque grande compagnie, de diriger quelque établissement important, d'être architecte, diplomate, ministre même, toutes ces ambitieuses, toutes ces féministes auraient trouvé dans les couvents que nous étudions l'emploi de leurs capacités, l'occasion d'agir, de se dépenser, de montrer ce qu'elles valaient et de quoi leur sexe est capable.

Rien ne leur aurait barré la route, aucun examen, aucun préjugé, aucune loi, aucune règle. Il faut oublier tout ce qui nous entoure pour se représenter ces anciennes religieuses. Malgré les efforts du clergé, la clôture n'existait pas pour celles des pays du Nord. Elles allaient et venaient aussi librement

que les moines, faisaient et recevaient des visites, acceptaient des invitations dans leurs familles, chez leurs amis, dans les châteaux ou les palais. L'abbesse Hathumod, fille d'un duc de Saxe, est louée par son biographe [1], comme d'un exploit insigne, d'avoir introduit un semblant de clôture à Gandersheim : « — Il était interdit aux sœurs de dîner au dehors avec des parents et des amis, ou de causer avec eux, sans autorisation. Elles n'avaient pas le droit de s'absenter, comme les autres nonnes, pour aller en séjour chez des parents ou pour visiter les biens dépendant du monastère. Et il leur était défendu de manger si ce n'est à la table commune et aux heures fixées, excepté en cas de maladie. » Cette dernière interdiction visait les repas offerts par les religieuses aux parentes et amies, en retour de leurs politesses. Hathumod fit observer de son vivant ces réformes et plusieurs autres; il semble qu'après sa mort les choses soient rentrées promptement dans l'ordre accoutumé. On n'a pas oublié que Gandersheim était l'une des maisons de plaisance des souverains de la Saxe, honneur précieux à maint égard, mais peu compatible avec les exigences d'une vie de retraite et de recueillement.

Les nonnes anglaises étaient probablement, de toutes les femmes d'alors, celles qui circulaient le plus. Elles étaient dignes des Anglaises d'à présent pour la passion des voyages, et partaient pour l'Italie avec le même empressement. Il n'y avait de différent que le prétexte : elles allaient à Rome en pèlerins au lieu d'y aller en touristes. Le reste a moins changé qu'on ne le croit. Les couvents de la route rendaient les mêmes services qu'aujourd'hui les agences Cook. Ils s'occupaient de même de tout faciliter aux voyageuses, qu'ils se passaient, pour ainsi dire, de proche en proche et de main en main. Une lettre du VIIIe siècle, adressée par une abbesse anglaise à l'abbesse de Pfalzel, sur la Moselle, recommande une jeune collègue qui s'en allait à Rome. Nous supprimons les pieuses salutations du début : — « ... En outre, nous recommandons humblement et instamment à votre grande sainteté et à votre charité ordi-

1. Le moine Agius, mort en 874.

naire cette vierge consacrée à Dieu, une pieuse abbesse, notre fille chérie et fidèle, qui désirait depuis sa tendre jeunesse, pour l'amour du Christ et la gloire des apôtres Pierre et Paul, se rendre à leurs saintes demeures, mais qui avait été retenue jusqu'ici par nous, parce que nous avions besoin d'elle, et afin que les âmes qui lui avaient été confiées pussent progresser. Et nous vous prions de la recevoir avec charité et véritable bonté dans vos bonnes grâces, ainsi que ceux qui voyagent avec elle, afin que le voyage désiré puisse enfin s'accomplir avec l'aide de Dieu et avec vos bons secours. C'est pourquoi nous supplions encore et encore qu'elle soit aidée sur sa route par des recommandations de vous pour la sainte ville de Rome... ; et j'espère que, si vous vous trouvez là, vous lui donnerez tous les avis dont elle pourrait avoir besoin pour le voyage... »

Arrivées dans la ville des papes, les pèlerines étaient reçues par des hommes de confiance qui leur organisaient leur séjour. Il y avait beaucoup plus à voir que de notre temps, en dehors des églises et des reliques. J'ai sous les yeux un « guide du voyageur » à Rome[1], écrit au XII[e] siècle et resté populaire pendant tout le moyen âge. L'auteur signale aux touristes douze arcs de triomphe, onze thermes, neuf ponts, dont l'un en marbre, sept théâtres antiques, sans compter le Colisée et le théâtre de Marcellus. Il mentionne parmi les curiosités le lieu où la papesse Jeanne mit son enfant au monde, « pour laquelle raison le pape évite de passer par là », et « le lieu appelé l'Enfer, à cause que dans le vieux temps, l'Enfer avait crevé en cet endroit ; et cela attirait de grands maux sur Rome ». Un « noble chevalier » (c'est évidemment un souvenir de la légende de Curtius) se dévoua pour sa patrie. Il « revêtit son armure et se jeta dans le trou, et la terre se referma : ainsi la cité fut délivrée ». Mais Rome avait perdu sa principale curiosité.

Tout le monde n'approuvait pas que des religieuses courussent autant les grands chemins. Le clergé en tirait un argument en faveur de la clôture. Saint Boniface, qui savait mieux que personne les inconvénients des voyages, étant lui-

1. *Mirabilia urbis Romæ.*

même toujours en route, aurait voulu que l'Église s'entendît avec les princes pour modérer l'ardeur des Anglaises. Il écrivait à Cuthberht de Cantorbéry : « — Je ne dissimulerai pas à votre sainteté... que ce serait une bonne chose, qui ferait honneur à votre Église et atténuerait certains maux, si le synode et vos princes défendaient aux femmes, et à celles qui ont pris le voile, de voyager et de séjourner à l'étranger comme elles le font, allant et venant dans les États romains. Elles arrivent en grand nombre, et peu s'en retournent pures. Car il y a très peu de districts de la Lombardie où ne se trouve point quelque femme d'origine anglaise menant une vie licencieuse parmi les Francs et les Gaulois. C'est un scandale et une honte pour votre Église tout entière... »

Il fallut plusieurs siècles, et une révolution dans la vie monastique, pour obtenir des religieuses anglaises de rester plus ou moins cloîtrées. Saint Boniface sentait bien qu'il demandait l'impossible. Aux environs de 720, Eangith, abbesse d'Hackness, lui avait adressé une longue lettre pour lui raconter ses tribulations. Tout allait de travers dans son couvent. Eangith, découragée, soupirait après un peu de changement et de repos d'esprit :

« Nous vous dirons, frère Boniface, poursuivait-elle, à cause de notre confiance en vous, que nous entretenons depuis longtemps le dessein de visiter Rome, la maîtresse du monde, comme l'ont fait un si grand nombre de nos parents, de nos amis, et d'autres personnes, afin d'y chercher le pardon de nos péchés, ainsi que beaucoup d'autres l'ont fait et le font en ce moment... Wala, qui fut à une certaine époque mon abbesse et ma mère spirituelle, est au courant de mon désir et de mon intention... Mais, parce que nous savons combien de gens tournent ce désir en dérision et y sont opposés, et qu'ils défendent leur manière de voir en alléguant les canons des synodes, lesquels enjoignent que chacun reste et serve Dieu dans le lieu où il s'est fixé et a prononcé ses vœux... : c'est pourquoi nous nous adressons à vous dans notre embarras, vous suppliant toutes les deux, instamment et respectueusement, d'être pour nous comme Aaron... Nous mettons notre confiance en Dieu et vous demandons de le prier... afin qu'il vous soit révélé lequel est le plus sage et le plus

utile : que nous restions à la maison, ou que nous partions en pèlerinage. Ayez la bonté d'envoyer votre réponse à travers la mer... »

On ignore ce qu'il advint d'Eangith : mais on possède la réponse de Saint Boniface à une autre abbesse anglaise nommée Bugga, qui lui avait posé la même question. Celle-là était une contemplative, que les tracas d'une administration excédaient, et qui avait quitté le couvent pour retrouver un peu de calme. Saint Boniface lui écrivit :

« Sachez, ma très chère sœur, au sujet du conseil que vous me demandez dans votre lettre, que je n'ose pas vous interdire le pèlerinage, et que je ne voudrais pas non plus vous le conseiller formellement. Je vais vous expliquer pourquoi : Vous avez renoncé à la vie monastique et à la charge que vous aviez des serviteurs de Dieu et de ses servantes, en vue de vous assurer le repos et la liberté de penser à Dieu. Comment se fait-il donc que vous soyez astreinte maintenant à obéir en peinant, et avec des angoisses qui vous usent, aux ordres et à la volonté de laïques? Enfin, si vous ne pouvez pas trouver la paix de l'esprit chez vous, dans la vie laïque et parmi des laïques, il semble juste que vous cherchiez dans un pèlerinage la liberté de la contemplation, d'autant plus que vous le désirez et que vous pouvez le réaliser. Ainsi a fait notre sœur Wethburg. Elle m'a écrit qu'elle avait trouvé près du siège de Saint-Pierre le repos après lequel elle soupirait. Elle m'a envoyé un message qui vous concerne (car je lui avais écrit à votre sujet). Elle me dit que vous feriez bien d'attendre la fin des hostilités et des menaces des Sarrazins, qui viennent d'arriver jusque dans les possessions romaines, et qu'elle vous enverra alors, Dieu voulant, une lettre d'invitation. Je crois que c'est en effet le mieux. Faites vos préparatifs de voyage, mais attendez un mot d'elle, et faites alors comme il plaira à Dieu. »

Bugga partit pour Rome, où elle rencontra Boniface. Ils trottèrent ensemble par la ville, visitant les curiosités et faisant leurs dévotions dans les sanctuaires. L'abbesse s'en retourna rassérénée et rentra dans son couvent. Boniface eut de ses nouvelles par une lettre d'un roi à qui elle avait conté ses aventures de voyage.

Il est à remarquer que pas une fois, les documents que j'ai sous les yeux ne font mention d'accidents tels qu'assassinats ou actes de violence, à propos de ces femmes seules, errantes dans tout l'occident de l'Europe. Celles qu'on peut suivre dans leurs expéditions sont toujours arrivées à bon port, et celles qui ne sont pas revenues n'ont eu à s'en prendre qu'à elles-mêmes; c'est qu'elles ne l'ont pas voulu. Les citations d'écrivains ecclésiastiques qui nous sont données[1] parlent toujours des dangers que les voyages font courir à l'âme des religieuses, jamais des dangers qui menacent leurs personnes. Si c'est un hasard, il est fâcheux, car nous lui devons une fausse vision de la réalité. S'il est vrai, au contraire, qu'il n'arrivât rien et que la campagne romaine fût plus sûre, en ces temps de guerres perpétuelles, qu'elle ne l'est de nos jours, comment l'expliquer? D'où venait ce miracle? Ce serait un problème d'histoire bien intéressant[2].

Cependant, l'idée que des religieuses doivent éviter le contact du monde gagnait du terrain dans les esprits. Nous la verrons avoir gain de cause, à la longue, très à la longue. Les nonnes de la Germanie ne se montraient pas moins jalouses de leur liberté que leurs sœurs d'Angleterre. Il ressort d'un pamphlet écrit vers 1190 par un bénédictin allemand, nommé Idung, que les religieuses de sa connaissance « allaient et venaient aussi librement que les moines et ne portaient même pas un costume particulier ». Idung se désole de cette indépendance. Il cherche, sans trouver, au nom de quelle autorité on pourrait réduire les nonnes à une vie plus retirée. La règle de Saint-Benoît, que le clergé s'efforçait d'imposer aux couvents de femmes, ne renfermait rien qui donnât le droit de les resserrer derrière leurs grilles. Elle permettait aux religieux des deux sexes de circuler, pourvu qu'ils eussent l'approbation de leurs supérieurs. Idung blâmait cette égalité. Il soutenait que les nonnes sont « des vaisseaux plus fragiles » que les moines, le prouvait par d'innombrables exemples tirés des auteurs

1. *Woman under monasticism.*

2. M. Jusserand a publié un livre du plus vif intérêt sur les communications en Angleterre au XIVe siècle (*La Vie nomade et les routes d'Angleterre au XIVe siècle*; Hachette). On y voit qu'à cette époque, les chemins n'étaient rien moins que sûrs en Angleterre. Faut-il supposer qu'il y avait eu décadence?

classiques ou sacrés, et demandait qu'au moins l'on obligeât les religieuses à porter en dehors du monastère des habits indiquant leur état. Ce n'était pas exiger beaucoup. Les nonnes auxquelles s'adressaient ses remontrances refusèrent néanmoins tout net d'en tenir aucun compte. Les jours de sortie leur paraissaient mal choisis pour revêtir voile noir et robe de bure. Anglaises et Allemandes se valaient quant à la coquetterie. Un saint évêque qui mourut en 709 dépeint en ces termes[1] les costumes des nonnes de la Grande-Bretagne : « Elles portent une robe de fin lin, de couleur violette ; par-dessus, une tunique écarlate, à capuchon, les manches garnies de bandes de soie et ornées de fourrures fauves. Les cheveux sont frisés au fer sur le front et les tempes, le voile noir est abandonné pour des coiffures blanches ou de couleur qui pendent jusqu'à terre et sur lesquelles sont cousus des nœuds de ruban. Les ongles sont taillés de façon à ressembler aux serres d'un faucon. »

Un moine irlandais du VIIe siècle étant venu en visite dans un couvent britannique fut si indigné de ce qu'il vit, qu'il en fit des reproches à l'abbesse : « — On a converti en lieux de plaisir, lui disait-il, jusqu'aux bâtiments qui avaient été construits pour la prière et la lecture. On y sert à boire, on y cause, on y fait encore d'autres choses défendues. Des vierges consacrées à Dieu, perdant tout respect pour leur état, consacrent tous leurs loisirs à tisser de beaux habits avec lesquels elles se parent comme des épousées... »

De temps à autre, quelque fondatrice, ou quelque abbesse, s'efforçait d'imposer un uniforme à son monastère. L'abbesse Hathumod, la même qui avait interdit à ses religieuses de s'absenter sans permission, leur fit prendre « des vêtements tous pareils, ni trop riches ni trop pauvres, pas entièrement en laine ». Autrement dit, Hathumod tolérait des mélanges de soie et de « fin lin ». Elle admettait que ses nonnes ne pouvaient pas être vêtues comme des femmes du commun. Le progrès fut néanmoins jugé considérable. On ignore si l'uniforme survécut à la très puissante Hathumod, fille et sœur de souverain.

1. *De Laudibus Virginitatis*, traité par Ealdhelm.

La docilité n'était pas à l'ordre du jour dans les monastères de femmes des régions septentrionales. Il faut dire qu'un grand nombre de ces nonnes n'étaient peut-être pas des nonnes, dans le sens que nous attachons aujourd'hui à ce mot. Il n'est pas sûr qu'elles fissent profession. On a au contraire la certitude que les vœux étaient tombés en désuétude dans beaucoup de maisons, si jamais ils avaient existé. La communauté de Gandersheim, où Hathumod fut abbesse, avait suivi d'abord la règle de Saint-Benoît, plus ou moins mitigée; elle en arriva promptement à ne plus se composer que de simples « chanoinesses » vivant en commun. Les nonnes de Quedlinburg, qui n'étaient liées par aucun vœu lors de la Réforme, ne l'avaient jamais été, à aucune époque, d'après un historien allemand qui a écrit l'histoire de leur maison[1]. En Angleterre, lorsque Henri Ier voulut épouser par raison d'État la princesse Mathilde, fille de Malcom roi d'Écosse, les gens d'église représentèrent qu'elle ne pouvait pas se marier, ayant pris le voile au couvent de Romsey. Henri tenait à cette alliance. Il fit répondre que Mathilde avait pris le voile « pour éviter des mariages indignes; et... l'on produisit des témoins qui déclarèrent qu'elle l'avait porté sans faire profession ». La jeune princesse plaida elle-même sa cause devant Saint Anselme, archevêque de Cantorbéry : « — Je ne nie pas avoir porté le voile, dit-elle. Quand j'étais petite, ma tante Christine, qui est, comme vous savez, une femme résolue, me mettait un morceau d'étoffe noire sur la tête pour me protéger contre les violences des Normands, et, quand je l'ôtais, elle me tapait et me disait de vilains mots. Alors, tant qu'elle était là, je le gardais, tout en tremblant de rage et de désespoir. Mais je n'étais pas plutôt hors de sa vue, que je l'arrachais de ma tête, je le jetais par terre et je le piétinais. Voilà comment j'ai porté le voile. » Saint Anselme reconnut qu'elle avait le droit de disposer de sa personne, et Mathilde épousa le roi Henri (1100).

Un monastère était essentiellement un lieu d'asile. Ainsi s'explique la protection accordée publiquement par divers prélats du VIe et du VIIe siècle aux reines mal mariées qui

1. Fritsch, *Geschichte des Reichstifts Quedlinburg*.

s'enfuyaient dans un couvent et y devenaient membres de la communauté. L'exemple était parti de France. Il avait été donné par Radegonde, fille d'un roi de Thuringe.

Clotaire Ier l'avait capturée tout enfant dans une forêt de la Germanie, l'avait fait élever avec soin et l'avait épousée quand elle avait eu douze ans. Captive non résignée, Radegonde eut son époux en mépris et en haine. Elle-même était une lettrée, légèrement bas-bleu, une ancêtre de Philaminte, et l'ennui la dévorait à la cour de Soissons. Clotaire lui semblait un barbare, et elle lui faisait beaucoup trop sentir sa supériorité ; ce n'était pas la faute de ce prince s'il n'avait pas appris à faire des vers latins. Survenait-il au palais quelque savant ou quelque bel-esprit, Radegonde n'avait d'yeux et d'oreilles que pour lui et négligeait entièrement son époux. Clotaire aimait à dîner à l'heure : dans son mépris pour la matière, la reine le faisait toujours attendre. Ils se disputaient perpétuellement, et j'imagine que le roi ne se fâcha que pour la forme le jour où sa femme s'enfuit de la cour et alla fonder un couvent à Poitiers. Après avoir annoncé avec fracas qu'il irait la chercher, il se rendit sans trop de peine aux instances de Germanus, évêque de Paris, qui le suppliait de n'en rien faire, et chacun des époux se tint désormais pour libre. Clotaire se remaria pour la sixième fois, qui ne fut pas la dernière. Radegonde prononça ses vœux et mena sous le voile une vie élégante. Elle s'était liée avec Brunehaut, qui était une autre raffinée, et elle faisait des vers latins avec Fortunatus, à qui elle donnait à dîner sur une table couverte de feuilles de roses, dans une salle tapissée de verdure et de fleurs.

Radegonde eut des imitatrices en Angleterre. Au VIIe siècle, trois reines désertèrent le foyer conjugal pour des monastères. Deux d'entre elles avaient agi contre la volonté de leur époux. L'Église les couvrit de son approbation comme elle avait couvert Radegonde.

Beaucoup de jeunes filles se jetaient dans les cloîtres pour échapper à des mariages qui leur répugnaient ; beaucoup n'y faisaient point profession et en ressortaient lorsqu'il se présentait un parti à leur gré. Un historien anglais [1] compare les pre-

1. Green, *Histoire du peuple anglais.*

miers couvents de son pays à « une famille, ou un clan, réunis autour de quelque noble et riche personnage que ses goûts portaient vers la retraite et la piété ». Un autre est frappé de la ressemblance que présentent ceux des femmes avec les chapitres de chanoinesses séculières. Nous avons déjà signalé cette analogie. Toutefois, elle n'est que superficielle. Dès qu'on perce plus avant que l'écorce, le contraste saute aux yeux. Un chapitre de chanoinesses représente une vie paisible mais amoindrie. Ce n'était point le cas dans ces vieux couvents; la vie y coulait à pleins bords.

Nous laisserons de côté les joies mystiques qu'y trouvaient certaines âmes, l'attrait de la vie religieuse en soi, de la contemplation, des exercices pieux, des cérémonies du culte, pour les cœurs tournés vers Dieu. Nous ne nous occupons ici que des côtés profanes de ces maisons. Les vieux monastères saxons et anglo-saxons offraient à leurs nonnes, en même temps qu'un champ d'action très étendu et très varié, une vie intellectuelle qui n'existait alors que là pour leur sexe. Ils étaient des centres de culture, le dernier asile de la politesse et des inclinations raffinées pour les Radegonde et les Hrotswitha, dans une société submergée par l'ignorance et la grossièreté. Leur caractère aristocratique autorisait aux yeux du monde leurs originalités. D'autant plus libéraux qu'ils étaient plus fermés et plus exclusifs, ils regardaient de près aux origines des postulantes. Il fallait être bien née pour se faire admettre dans des maisons fondées par des reines avec l'intention d'y faire élever leurs filles et de s'y retirer elles-mêmes un jour ou l'autre. Le recrutement de ces communautés fit leur force. Il leur permit de résister longtemps aux efforts du clergé pour se les assujettir; des filles aussi puissamment apparentées n'étaient pas faciles à soumettre.

Elles profitèrent royalement de la période de l'indépendance. De belles carrières s'offraient à elles derrière leurs murailles. Elles se jetèrent dessus, et plus d'une s'y illustra.

II

Les familles princières se réservaient généralement la plus brillante de ces carrières. La situation d'abbesse était si haute, si éclatante, dans les monastères richement dotés en terres et en privilèges, qu'assurément le xxe siècle en aura peu de comparables, ou seulement d'approchantes, à offrir aux ambitions de la « femme nouvelle ». C'était bien autre chose, pour les esprits fermes qui ne se paient pas de mots, que le titre de reine constitutionnelle, avec droit de figuration dans les cérémonies. L'abbesse de Barking ou de Shaftesbury détenait la réalité du pouvoir dont les souveraines modernes ne possèdent que l'ombre.

Ces grandes dames habitaient des appartements séparés, où les hommes avaient un facile accès. Leur train était magnifique. Comme tous les grands seigneurs d'alors, elles avaient des gentilshommes et des secrétaires, des chapelains et des intendants, des officiers de bouche, un nombreux service pour leurs écuries. Les mœurs exigeaient d'elles une hospitalité très large, l'intérêt de leur maison leur faisait un devoir de ne pas se laisser oublier des grands de la terre, et leurs propres inclinations leur rendaient, la plupart du temps, ces obligations légères. L'histoire nous a conservé le souvenir d'abbesses dont la table était somptueuse, la porte toujours ouverte, et qui frayaient avec les monarques et les prélats. Sainte Lioba, parente de Saint Boniface, qui l'avait placée à la tête du couvent de Bischofsheim, près de Mayence, « était libérale envers les autres pour le boire et le manger, dit son biographe, le moine Rudolf de Fulda; mais elle-même en usait avec modération, et la coupe dont elle se servait habituellement avait été surnommée par les sœurs « la petite », à cause de son exiguïté ». Tout le monde recherchait Lioba, à cause de ses talents et du charme de sa personne. Elle était « belle comme les anges », gaie avec modestie, causait agréablement, et cachait sous un air de douceur et de simplicité la volonté la plus indomptable, l'esprit le plus viril et le plus net, l'éru-

dition la plus solide et la plus étendue. « Les princes l'aimaient, poursuit son biographe, les nobles la recevaient, les évêques étaient heureux de l'avoir chez eux et de s'entretenir avec elle des Écritures et des institutions de la religion, car elle était familière avec beaucoup d'écrits et prudente dans ses conseils. » La reine Hildegarde, seconde femme de Charlemagne, avait Lioba en telle affection, qu'elle aurait voulu lui persuader de venir vivre avec elle. L'abbesse refusa ; cependant elle acceptait de se rendre à Aix-la-Chapelle quand Charlemagne y tenait sa cour. Étant déjà vieille, elle fit le voyage sur la demande d'Hildegarde, ne put en supporter la fatigue et mourut au retour.

Mathilde, abbesse de Quedlinburg, profitait des séjours des souverains saxons dans son couvent pour se tenir au courant des affaires publiques. Elle eut part au gouvernement pendant la minorité de son neveu Othon III (983-1002), et ce fut à son expérience que ce dernier, devenu adolescent et enivré d'ambitions mystiques, confia ses États en partant pour l'Italie. On croit[1] qu'elle a inspiré, et peut-être corrigé, la chronique de Widukind, *Res gestæ saxonicæ*. De même Gerberge, fille d'un duc de Bavière et *Fürstäbtin*, princesse-abbesse de Gandersheim, ayant souvent et longuement hébergé la cour de Saxe, avait fourni à Hrotswitha, son élève, les matériaux de l'histoire d'Othon le Grand. Cette Gerberge avait enseigné le droit à une autre de ses élèves, la princesse Sophie, qui dépassa son maître : — « Elle disputait avec les hommes de savoir, dit une vieille chronique en vers, et elle l'emportait sur eux. »

En Angleterre, la princesse Hild, fondatrice et abbesse de Whitby, a été au VIIe siècle l'une des figures curieuses de l'histoire. Son monastère, amas imposant de constructions variées, s'élevait sur un rocher, au bord de la mer du Nord, dans une assiette forte et admirable. Les habitations des nonnes et celles des moines étaient situées autour de l'église, les dépendances un peu plus loin. Un bâtiment isolé servait d'hôpital, un mur fortifié enveloppait les principaux édifices. Tout en haut du rocher, et dominant le couvent, la sépulture des rois de

1. Ebert, *Geschichte der Litteratur des Mittelalters*.

Northumbrie, d'où l'on découvrait une vaste étendue de pays, semée d'églises et de chapelles. Ces campagnes, à perte de vue, appartenaient à Whitby. Ces édifices religieux étaient à des communautés dépendantes de Whitby. Des fouilles récentes ont mis à jour le dépotoir où la maison mère jetait les objets hors d'usage et les rebuts de la cuisine. On y a trouvé des débris d'oiseaux, d'huîtres et autres coquillages, des os de bœufs et de moutons, des amoncellements de défenses de sangliers, en un mot, les reliefs d'un régime sans aucun rapport avec celui d'un couvent moderne. Parmi les objets recueillis, deux peignes, une écritoire, un fuseau en os, plusieurs crémaillères et divers ustensiles de cuisine présentent un résumé symbolique de l'existence des habitantes de Whitby il y a dix ou douze siècles.

Hild était une fille de tête, que ses contemporains tenaient en haute estime : — « Sa prudence était si grande, dit Bède[1], que non seulement les particuliers, mais même, quelquefois, les rois et les princes lui demandaient et en recevaient des conseils dans leurs nécessités. » Elle avait fait ses preuves d'initiative et d'esprit de ressource en créant Whitby au milieu d'un désert inculte. L'esprit demeure étonné devant les vestiges de ces entreprises géantes, exécutées sans routes, sans machines, dans une nature difficile et à travers tous les obstacles qui peuvent naître des hommes. La rapidité avec laquelle Hild vint à bout de son dessein est un autre sujet de surprise. Le terrain lui avait été donné en 655. En 664, Whitby fut le siège d'un synode important où affluèrent les grands personnages. Neuf ans avaient suffi pour bâtir et organiser la maison, la mettre en état de recevoir et de nourrir un roi, des princes, des évêques, des abbés, une armée de serviteurs et de gens d'escorte. Hild assista aux discussions du synode ; toutefois, elle n'y prit point de part.

Elle construisit ensuite Hackness, à quelques lieues de Whitby. C'était encore une maison mixte, gouvernée par une femme.

Il n'est pas douteux que l'abbesse Hild ait été d'une activité extraordinaire. Néanmoins, ce fut plutôt une sédentaire. On

1. (672-735). — *Histoire ecclésiastique des Anglo-Saxons.*

venait beaucoup la voir : « Tous les hommes religieux qui la connaissaient, dit encore Bède, avaient coutume de la visiter constamment, de l'aimer avec dévotion et de l'instruire diligemment, à cause de la sagesse qui était en elle et du plaisir qu'elle prenait à servir Dieu. » Grands et petits accouraient à elle « dans leurs nécessités », parce qu'elle était rompue au maniement des hommes et à la pratique des affaires. Une partie de sa journée se consumait ainsi en audiences. Elle en donnait une autre au gouvernement de son monastère, où elle avait établi un ordre et une discipline qui faisaient l'admiration des contemporains. Il fallait, en outre, s'occuper de la direction des études parmi les sœurs et parmi les enfants confiés à leurs soins. Whitby était une maison d'éducation pour les deux sexes. On y formait des filles distinguées, bonnes latinistes et instruites aux choses de la vie, et des jeunes gens d'autant de savoir que le permettait la rudesse des temps. Les élèves de l'abbesse Hild ont marqué dans le monde et dans l'église. La princesse Ælfled, reçue tout enfant des mains du roi Oswiu et abbesse à la mort d'Hild (680), fut une de ces nonnes énergiques et agissantes, moitié saintes, moitié héroïnes, qu'on se représente mieux à cheval ou sur le pont d'un bateau que prosternées au pied des autels ; qui prenaient parti dans les guerres, osaient ouvrir leurs portes aux vaincus, influaient sur la paix et savaient parler devant les hommes dans les assemblées. On disait d'Ælfled, comme d'Hild avant elle : « Elle fut toujours le meilleur conseiller de toute la province. » Parmi les garçons qui avaient fait leurs classes à Whitby, l'un devint archevêque d'York et quatre furent évêques, dont un saint fameux, Jean de Beverley. Whitby donna aussi à l'Église de simples moines et des prêtres qui contrastèrent par la douceur de leurs mœurs et l'éminence de leurs vertus avec les élèves de certains séminaires. L'influence d'Hild sur son entourage peut se caractériser d'un mot : c'était une influence civilisatrice.

On en eut la preuve lors des incidents qui ont associé le nom de la première abbesse de Whitby à la naissance de la poésie nationale. Au VIIe siècle, le latin était la langue littéraire de tout l'Occident. Il avait passé la Manche avec le

christianisme, et les Anglo-Saxons avaient eu à leur tour « des rois sachant le latin[1] », des savants et des missionnaires « correspondant entre eux dans la langue de Rome », des moines composant des chroniques, des homélies et des hymnes en latin. Les nonnes dans leur cellule apprenaient *rosa, la rose*, et se piquaient de mettre des élégances dans leurs thèmes.

Mais le génie national protestait déjà contre cette culture artificielle. Le peuple avait ses poètes, qui ne savaient d'autre langue que la sienne. Il aimait leurs chants sauvages et les redisait dans ses festins. L'abbesse Hild eut le mérite, dans une circonstance mémorable pour la littérature anglaise, de comprendre le prix d'une poésie à la portée de tous. On lui avait amené un vacher appelé Cœdmon, qui n'était plus jeune et ignorait entièrement l'art du vers : « Il était tellement borné que lorsqu'il assistait, les jours de fête, à un de ces banquets où c'est l'usage que tous chantent à tour de rôle, il se levait de table quand il voyait la harpe approcher de lui et regagnait sa demeure, incapable d'improviser comme les autres. Un soir que la harpe l'avait ainsi mis en fuite, il eut dans l'étable, où il avait à garder les bestiaux cette nuit-là, une vision.

— Chante-moi quelque chose, lui dit un être mystérieux.

— Je ne peux, dit-il, et c'est même pour cela que j'ai quitté la salle et je me suis retiré ici, parce que je ne sais pas chanter.

— Cependant il faut que tu chantes.

— Que chanterai-je donc ?

— Chante l'origine des choses[2].

Il obéit, et composa en dormant ses premiers vers. Le lendemain matin, Cœdmon paraissait devant l'abbesse de Whitby et lui racontait en présence de ses moines ce qui lui était arrivé : « Et tous conclurent qu'un don céleste lui avait été accordé par le Seigneur. On lui expliqua un certain passage de doctrine ou d'histoire sacrée en lui commandant de le soumettre, s'il le pouvait, au rythme poétique. Il accepta, sortit, et revint dans la matinée, rapportant ce qu'on lui avait com-

1. J. J. Jusserand, *Histoire littéraire du peuple anglais*.

2. Id., *Ibid.*.

mandé de faire, composé en vers très excellents. Aussitôt l'abbesse, saluant de grand cœur la grâce de Dieu en cet homme, l'invita à quitter l'habit séculier et à prononcer ses vœux monastiques. A la tête de toute la communauté, elle le reçut dans le monastère, l'associa à la congrégation des frères et donna l'ordre de l'instruire dans toutes les parties de l'histoire sacrée. Et ce qu'il apprenait en écoutant, il le mettait en vers très doux, y pensant à part lui et le ruminant comme un animal pur. Et il le récitait sous une forme très harmonieuse, de sorte que ses maîtres devenaient ses auditeurs à leur tour[1]. »

Les paraphrases bibliques[2], en vers anglo-saxons, du vacher Cædmon, n'offrent pas qu'un intérêt purement littéraire. C'est une grande date pour l'Angleterre que celle où l'âme populaire fut mise en communication directe avec la Bible. Si l'abbesse Hild, ainsi qu'on n'en saurait douter, n'avait pensé en tout ceci qu'à la religion et aux services que pourrait lui rendre le poète-paysan, sa gloire n'en est pas amoindrie : elle avait eu le sens des besoins de sa race. Le peuple lui en témoigna sa reconnaissance à sa manière, en attachant son nom à des légendes. Elle passait pour avoir changé en coquillages les serpents des environs de Whitby ; c'est pourquoi, aujourd'hui encore, le sol est semé de coquilles en forme de cornes de bélier. A certains jours, le passant aperçoit une forme blanche parmi les ruines de l'abbaye ; c'est le fantôme de la grande abbesse, qui revient visiter le théâtre de son activité terrestre.

La première abbesse du riche monastère de Barking, dans l'Essex, fut une femme d'action et de gouvernement. Elle se nommait Ethelburg et était sœur du fondateur, qui lui avait remis le couvent en 666. Il fallut organiser la gestion de biens très dispersés. Barking possédait des propriétés jusque vers la mer, au sud, et jusqu'à la rivière d'Ousse, au nord.

1. Bède, *loc. cit.*

2. Publiées en 1655. L'authenticité de ces fragments ne paraît pas incontestable, d'après les lignes suivantes de M. Jusserand (*loc. cit.*) : « Une traduction incomplète de la Bible en vers anglo-saxons nous est parvenue ; elle paraît l'œuvre de plusieurs auteurs d'époques différentes ; peut-être Cædmon est-il l'un d'entre eux. »

Il avait des maisons de rapport à Londres. Un document des environs de 1400 nous apprend qu'une des maisons de Londres avait été louée, en dernier lieu, vingt-trois schellings huit sols l'an, mais qu'on ne savait plus où elle était située ; l'adresse s'était oubliée dans la suite des temps, de sorte qu'on ne pouvait plus toucher le loyer.

La dispersion des biens entraînait des variétés de juridictions qui compliquaient encore les affaires. L'abbesse de Barking était perpétuellement en procès, comme tout le monde en ce temps-là, pour des droits obscurs, que les événements remettaient sans cesse en question. Or, il y avait des tribunaux où elle pouvait se faire représenter par un homme de loi, d'autres où elle était obligée de comparaître en personne, et c'étaient alors des journées entières à passer à cheval. Ethelburg suffisait à tout. Elle supputait, décidait, chicanait, courait de-ci, courait de-là, et cependant faisait marcher sa maison, ses nonnes, ses moines, ses élèves mâles et femelles, avec une discipline et une régularité que Bède qualifie « d'excellentes ». L'Église l'a récompensée en la canonisant. Elle fut enlevée par la peste et laissa son établissement dans un si bel ordre, que sa remplaçante put se livrer sans inconvénient à ses passions, qui étaient très honnêtes, mais bien absorbantes pour une femme dans sa situation.

Cette nouvelle abbesse s'appelait Hildelith. Très instruite, elle n'avait pu se défendre d'un grain de pédanterie, gribouillait du latin avec une sorte de rage et en faisait gribouiller à ses nonnes. Le couvent de Barking devint sous cette docte personne une officine de travaux d'érudition, de l'érudition particulière à l'époque, et qu'il nous est difficile aujourd'hui de prendre au sérieux. Les nonnes s'escrimaient à trouver « les quatre sens » des Prophètes, « le sens littéral, l'allégorique, le tropologique et l'anagogique ». Elles dissertaient sur la philosophie, ou se faisaient les scoliastes des écrivains sacrés, et envoyaient leurs livres aux savants de leur connaissance, qui les remerciaient en vers latins ; l'un de ces derniers en remercie dix d'un coup, l'abbesse Hildelith en tête, dans un poème qui nous a été conservé. Les religieuses n'étaient pas en peine de répondre du même style ; elles faisaient des vers latins « dans les mètres les plus

divers ». C'était leur délassement, la goutte d'ambroisie qui purifiait et parfumait ces intelligences de jeunes filles, barbouillées d'une érudition barbare.

Eadburg, abbesse dans l'île de Thanet, menait de front la science et les affaires. L'étude ne l'empêchait point de veiller de près aux intérêts de son couvent. Elle se remuait quand il le fallait, et en venait d'ordinaire à ses fins : plusieurs chartes royales furent accordées à ses sollicitations. Son amitié était recherchée des hommes instruits, parce qu'elle s'était acquis une réputation dans l'art, si apprécié alors, de copier les manuscrits. Saint Boniface lui dit, dans une lettre écrite de Germanie vers 735 : « Souvent, des présents de livres et de vêtements, preuves de votre affection, m'ont été une consolation dans le malheur. Je vous prie donc de continuer comme vous avez commencé, et d'écrire pour moi, en caractères d'or, les épîtres de mon maître, le saint apôtre Pierre... » Dans une autre lettre, il la remercie avec effusion d'avoir « consolé l'exilé en Germanie » par ses cadeaux de livres, et l'un des compagnons du saint envoie à l'abbesse un style d'argent — nous dirions une plume d'honneur — en témoignage de la reconnaissance de la mission.

Toutes ces religieuses aimaient les livres et en sentaient le prix. Le monastère de Gandersheim, en Saxe, possédait une bibliothèque merveilleuse, formée dans un esprit très large par une succession d'abbesses intelligentes et cultivées. On y trouvait, faisant bon ménage avec les Pères de l'Église et les ouvrages de piété, les écrivains grecs de l'époque classique, soit dans l'original, soit — la question est controversée — en traduction latine. On y trouvait Virgile, Horace, Ovide, Lucain, Térence, et peut-être Plaute, Boèce, Sedulius, Fortunatus, Prudence, Marcianus Capella. On y trouvait tout, et, qui plus est, on y lisait tout. Les abbesses n'avaient pas peur de mettre aux mains de leurs novices les plus profanes des anciens. La célèbre Hrotswitha vivait à Gandersheim ; elle était de celles qui avaient tout lu, et cela se sent dans ses œuvres, qui sont à la fois l'honneur de ces éducations libérales et, par certaines pages trop libres, leur critique la plus sanglante. Ses légendes en vers et ses comédies offrent un mélange de naïveté et de cynisme par où se découvre aux yeux, en

même temps que l'honnêteté de l'auteur, sa familiarité avec des idées qui ne sont ni monastiques, ni même féminines. Tel sujet qu'on ne sait comment raconter, tel détail « comique » qu'on ne passerait pas même, de nos jours, à des collégiens, donnent raison aux membres du clergé qui protestaient contre la liberté des cloîtres, les lectures trop profanes, les contacts trop fréquents avec le monde.

Hrotswitha était née vers 932. D'après les uns, on la mit au couvent toute petite : selon d'autres, elle avait vingt ans passés lors de son entrée à Gandersheim. Elle y avait trouvé la princesse Gerberge de Bavière, qui fut nommée abbesse en 959 et ne mourut qu'en 1001. C'était une bonne fortune pour une fille ayant la vocation des lettres. De toutes ces grandes éducatrices du moyen âge, la princesse Gerberge a été sans contredit la moins empêtrée de préjugés. Elle prit plaisir à développer Hrotswitha et à la mettre en état de donner tout ce qu'elle avait à donner. L'élève ne fut pas ingrate et dédia son premier livre à « la très noble abbesse Gerberge... qui est plus jeune que moi, dit la religieuse dans sa préface, mais plus avancée en savoir, *ainsi qu'il convient à une personne de race royale* ».

Ce premier ouvrage se composait de huit poèmes, en latin bien entendu, dont six sont des légendes à la gloire du christianisme et destinées à être lues au réfectoire pendant les repas des religieuses. L'un de ces poèmes a pour sujet le martyre de Sainte Agnès, avec les incidents scabreux qui l'ont précédé. Un autre dit le martyre de Saint Pélage, à Cordoue, et les causes singulières de la mort de ce beau jeune homme. Dans un troisième, l'épouse indigne de Saint Gandolfe prononce un blasphème ordurier et en est punie à l'instant par une infirmité dégoûtante. Il est clair que Gerberge ne voyait rien à redire à ces procédés d'édification et qu'elle partageait sur l'amour, par exemple, les idées exprimées par Hrotswitha dans la préface de son théâtre : — « Une chose me rend confuse et me fait souvent monter la rougeur au front, c'est qu'il m'a fallu, par la nature de cet ouvrage, appliquer mon esprit et ma plume à peindre le déplorable délire des âmes livrées aux amours défendues et la décevante douceur des entretiens passionnés, toutes choses auxquelles il ne nous est même pas permis de

prêter l'oreille. Cependant si je m'étais interdit par pudeur de traiter ces sujets, je n'aurais pu accomplir mon dessein, qui est de retracer, selon mon pouvoir, la gloire des âmes innocentes. En effet, plus les douces paroles des amants sont propres à séduire, plus grande est la gloire du secours divin et plus éclatant est le mérite de ceux qui triomphent[1]... » La fin justifie les moyens.

Partant de ce principe, Hrotswitha écrivit, dans une forme imitée de Térence, six pièces de théâtre, qui ont été la fleur, étrange et précieuse, de la vie monastique de son temps. On y respire un parfum de pédantisme qui était apparemment une fatalité, puisque les femmes instruites y échappaient si rarement. Dans *Callimaque*, le héros confie à ses amis qu'il « aime ».

LES AMIS.

Qu'aimez-vous?

CALLIMAQUE.

Une chose belle et pleine de grâces.

LES AMIS.

Ce sont là des attributs; et les attributs ne s'appliquent ni à un seul ordre d'objets, ni à tous les individus d'un même ordre. Aussi ne peut-on savoir par votre réponse l'être particulier que vous aimez.

CALLIMAQUE.

Eh bien! je me servirai du mot *femme*.

LES AMIS.

Employer le mot *femme*, c'est les comprendre toutes.

CALLIMAQUE.

Non pas toutes généralement, mais une en particulier.

LES AMIS.

Ce qu'on dit d'un *sujet* ne peut s'entendre que d'un *sujet* déterminé. Si donc vous voulez que nous connaissions les *attributs*, dites-nous d'abord quelle est la *substance*.

CALLIMAQUE.

Drusiana.

Hrotswitha tenait à montrer qu'elle n'avait pas oublié son cours de philosophie. La suite de la pièce témoigne d'un

1. *Théâtre de Hrotswitha*. Traduction Magnin (Paris, 1845, in-8°).

grand fonds de candeur; il fallait, pour l'écrire, ne pas comprendre l'horreur du sujet.

Paphnuce débute par une leçon en plus de vingt pages sur « le monde mineur » et « le monde majeur », sur « le *quadrivium* de la philosophie » et autres matières rébarbatives, mises dans le jargon de la scolastique naissante. Le héros va ensuite frapper à la porte de Thaïs. On sait le reste par le beau roman de M. Anatole France, mais on ne peut pas soupçonner, à moins que d'avoir lu la pièce latine, de quoi était capable, en fait de naturalisme, une honnête religieuse du xe siècle. A la scène VII, Paphnuce amène Thaïs au monastère où elle fera pénitence dans une étroite cellule, à la porte murée, et il donne des ordres pour qu'on lui passe quelque nourriture par une petite fenêtre. — « Entrez, Thaïs, lui dit-il, dans ce réduit, où vous pourrez convenablement pleurer vos désordres ».

THAÏS.

Que cette cellule est étroite et obscure! Que ce séjour est incommode pour une femme délicate!

Paphnuce s'indigne de ces répugnances: rien n'est trop dur pour une pécheresse de sa sorte.

THAÏS.

Avilie comme je le suis, je ne refuse pas d'obéir aux ordres de votre paternité; mais il y a dans cette habitation un inconvénient bien difficile à supporter pour ma faiblesse.

PAPHNUCE.

Quel est cet inconvénient?

THAÏS.

Je rougis de le dire.

PAPHNUCE.

Ne rougissez pas, et parlez sans détour.

THAÏS.

Qu'y a-t-il de plus pénible, de plus révoltant, que d'être forcée de satisfaire dans un même lieu à toutes les nécessités corporelles? Il est certain que cette cellule sera bientôt infecte et inhabitable ».

« C'est ce qu'il faut, » réplique durement l'ermite. — Thaïs couche pendant trois ans sur son « fumier », et nous sommes informés que ce n'est pas impunément.

Abraham a été joué à Paris, il y a quelques années, par les marionnettes de M. Maurice Bouchor. C'est une variante de l'histoire de Thaïs. Plusieurs scènes n'auraient pas été supportables, à force d'indécence, sous la plume d'un écrivain de plus d'expérience mondaine que Hrotswitha. Leur gaucherie les sauve. C'est à propos d'*Abraham* que M. Jules Lemaître a tracé ce charmant plaidoyer, où il a tout deviné selon son habitude, en faveur de la trop ingénue religieuse. « Vous songerez ici à la « pudeur impudique » de Milton. Vous jugerez que l'excellente Hroswitha parle peut-être de certaines fautes un peu plus qu'il n'est nécessaire pour les éviter sûrement, et que cette vierge sage semble aussi hantée par les images de péché que le peuvent être les vierges folles. Vous vous direz que cette vigoureuse nonne gothique n'a pas dû être toujours parfaitement tranquille, que son théâtre dénote d'un bout à l'autre une inquiétude, une préoccupation bizarre, et que cette peur obsédante révèle peut-être une créature éminemment encline, sans le savoir, aux faiblesses dont elle ne pouvait détacher sa pensée. Eh bien ! je crois que vous vous tromperiez, que c'est bien plus simple que cela. Au fond, et en dépit de la précision ingénue de certains détails, elle ne savait pas bien ce qu'elle disait. Ces âmes vraiment pures ont une grâce d'état. Je reconnais, au son même de ces drames d'une brutalité candide, que si la bonne Hrotswitha pouvait avoir la notion sommaire et grossièrement exacte des choses qu'elle réprouvait, elle n'en avait point, en elle, la sensation intime, et qu'elle ne fut pas troublée un seul moment par ce qu'elle écrivit. Il y a, dans le monde des âmes, de ces « roses blanches » (c'est le sens du mot *Hrotswitha*) qui ne sont jamais tentées... » Hrotswitha n'était en effet ni tentée ni troublée. Après un instant de « confusion, » elle n'y pensait plus.

Dulcitius contient une partie comique. Le héros est un jeune Romain très occupé de sa toilette, et amoureux de trois vierges chrétiennes à la fois, qu'il poursuit de très près. Dieu ayant daigné troubler sa raison au bon moment, Dulcitius prend des ustensiles de cuisine pour ses bien-aimées et les serre sur son cœur. Les trois jeunes filles se moquent de lui.

IRÈNE.

Tantôt il presse tendrement des marmites sur son sein, tantôt il embrasse des chaudrons et des poêles à frire, et leur donne d'amoureux baisers.

CHIONIE.

Cela est risible.

IRÈNE.

Déjà son visage, ses mains, ses vêtements, sont tellement salis et noircis, qu'il ressemble tout à fait à un Éthiopien.

AGAPE.

Il est juste que son corps apparaisse aussi noir que son âme possédée du démon.

IRÈNE.

Voici qu'il se dispose à s'en aller; examinons ce que vont faire, quand il sortira, les soldats qui l'attendent à la porte.

Les soldats romains ne reconnaissent pas le brillant gouverneur de Thessalonique dans ce barbouillé de suie. Dulcitius, qui se croit toujours « éclatant » d'élégance, va de l'un à l'autre avec ahurissement, et l'on entrevoit des jeux de scène dignes des tréteaux de Tabarin. On en a conclu[1] que les pièces de Hrotswitha avaient « dû être représentées ». S'il était démontré que des nonnes ont joué devant d'autres nonnes la scène d'Abraham avec Marie dans le cabaret borgne, ou celle de Callimaque au tombeau de Drusiana, il serait acquis que l'ignorance des vierges est une idée moderne.

On a vu dans ce qui précède les bonnes raisons qu'avait une femme, il y a un millier d'années, d'ambitionner le titre d'abbesse. Il y en avait aussi de mauvaises. Les documents de l'époque nous renseignent à cet égard. Ici, c'est une abbesse qui n'est jamais à son couvent et passe son temps en fêtes et en cavalcades. Là, c'est un train de maison, un luxe de table et de chevaux, une théorie ininterrompue d'invités, auxquels les revenus ne peuvent suffire. Ailleurs, la toilette de la supérieure ruine la communauté; l'une a la passion des bijoux, l'autre collectionne les fourrures, une troisième dilapide les terres, vend les objets d'art, les livres, les ornements d'église,

1. Charles Magnin, dans la préface de la traduction du *Théâtre de Hrotswitha*.

pour s'acheter de belles robes. Les religieuses de ces mondaines gémissent, se plaignent d'être exploitées, épuisées de travail et mal nourries.

Il y avait, chose plus grave, des couvents où nonnes et abbesses n'avaient pas de reproches à se faire et s'amusaient de compagnie. On trouve, dans la correspondance de saint Boniface, une lettre adressée en 745 à un roi anglais nommé Æthelbad, qui aimait à prendre ses maîtresses dans les monastères, et il en avait beaucoup. Boniface lui raconte l'histoire de deux monarques qui faisaient comme lui et que Dieu en a punis. C'est pour cela qu'ils ont été renversés, qu'ils sont morts si vite, et maintenant ils sont à brûler dans l'enfer. Æthelbad méprisa l'avertissement. Mal lui en prit. Il mourut, et quelqu'un dont les yeux de chair avaient contemplé l'enfer le reconnut dans la fournaise. Auprès de lui étaient les deux autres rois et un abbé.

Ces exemples salutaires n'empêchèrent point une liberté sans limites d'engendrer des abus. On vit des abbesses indignes, mais les autres eurent des vies d'une richesse et d'une plénitude incomparables. A côté et au-dessous d'elles, l'élite de la communauté se faisait aussi des existences dignes d'envie. Il en y avait pour tous les goûts et toutes les intelligences, dans ces énormes établissements.

III

Le poste de bibliothécaire était fécond en émotions délicieuses. Il fallait alors du génie pour former une collection de livres, et chaque couvent qui se respectait avait la sienne. C'était la pierre de touche, c'était à quoi l'on jugeait de l'importance et de l'opulence d'un monastère, d'hommes ou de femmes. « — Un monastère sans bibliothèque, dit un vieil écrivain, c'est une forteresse sans arsenal. » L'abbesse et la bibliothécaire profitaient de toutes les occasions pour faire venir des livres du Midi de l'Europe ou de l'Orient. Elles utilisaient la passion des nonnes anglaises pour les voyages, et ne craignaient pas de mettre leurs amis personnels à con-

tribution. Quand Saint Boniface allait à Rome, c'était à son tour de rendre les cadeaux reçus en Germanie, et sa correspondance indique qu'il n'y manquait point. On achetait, on échangeait, on copiait surtout, on faisait ses livres, c'était le plus court et le plus simple, quoiqu'il ne fût pas toujours facile de se procurer les matériaux nécessaires. L'encre, le parchemin et certaines couleurs se fabriquaient dans le couvent. Pour le surplus, il y avait les marchands, qui demeuraient loin et se fournissaient au bout du monde, jusqu'à Constantinople, jusqu'en Asie.

Une fois en possession des matières premières, la communauté travaillait avec ardeur. Chacune mettait son amour-propre à enrichir la bibliothèque de la maison. Nous avons vu une abbesse, Eadburg de Thanet, devenir presque célèbre, au VIIIe siècle, par la beauté de son écriture. Toutes n'avaient pas son talent. Il semble toutefois que les bons scribes ne manquassent point dans les communautés anglaises, et l'on sait par des travaux récents[1] qu'un peu plus tard, les nonnes allemandes surpassèrent leurs sœurs d'Angleterre dans l'art de calligraphier et d'enluminer un manuscrit. Le monastère de Wessobrunn, en Bavière, eut au XIe siècle la nonne Diemud, dont les caractères sont d'une rare élégance et d'une lecture facile. On peut en juger *de visu;* Munich conserve quinze volumes de sa main, sur les quarante-cinq que porte le catalogue dressé par les soins de la bonne copiste. Les livres de Diemud avaient déjà, de son vivant, une valeur marchande considérable; son couvent paya un domaine rural avec une Bible de sa façon.

L'Écossaise Leukardis fut aussi un scribe excellent et infatigable. Elle était contemporaine de Diemud et appartenait comme elle à un couvent bavarois. La tradition rapporte que Leukardis savait le grec et le latin, et qu'elle fit tant et de si bonne besogne, qu'un autre artiste en écriture, le moine Laiupold, voulut qu'on célébrât son anniversaire.

La fameuse Herrad sort de notre cadre, puisqu'elle travailla dans la seconde moitié du XIIe siècle. Nous en dirons

1. Wattenbach, *Schriftwesen im Mittelalter.* — V. aussi Westermeyer, art. DIEMUD, dans *l'Allgemeine Deutsche Biographie.*

cependant quelques mots, parce qu'elle a confirmé ce que l'on savait d'ailleurs sur les façons d'être de ces anciennes religieuses.

Elle était abbesse de Hohenburg, en Alsace. C'était un de ces couvents d'aristocratique liberté, où il n'est pas certain que les nonnes fussent proprement des nonnes. Herrad n'était certainement pas retranchée du monde lorsqu'elle exécuta (1160-1170) son célèbre *Hortus Deliciarum*, qui fut brûlé en 1870 avec la Bibliothèque de Strasbourg. Ceux qui ont vu le manuscrit s'accordent à dire qu'il était beau et curieux entre tous : « Il contenait une histoire du monde fondée sur le récit de la Bible, avec de nombreuses digressions dans le domaine de la philosophie, des spéculations morales et de la science contemporaine[1]. » L'ouvrage était abondamment illustré de miniatures, les unes petites, en marge du texte, les autres de la grandeur des pages, et toutes d'un fini remarquable. Herrad y avait conservé aux personnages sacrés les types de convention adoptés par les artistes chrétiens. Elle avait copié pour les autres ce qu'elle avait sous les yeux[2] et fait ainsi du l'*Hortus Deliciarum* un répertoire de costumes et de scènes de mœurs. Nous ne nous arrêterons qu'aux compositions où figurent des nonnes.

Celles-ci sont habillées à peu près comme les autres femmes, avec la même variété de couleurs éclatantes. On ne les reconnaît qu'à leur coiffure et à leur voile. La coiffure est blanche et en façon de turban, le voile rouge, tantôt clair, tantôt foncé. Ces élégantes personnes, selon toute vraisemblance, ne macéraient point leur tendre chair. L'abbesse de Hohenburg avait bien dit un jour à ses nonnes, en vers latins : — « Endurez maintenant privations et souffrances, afin que vous participiez ensuite au royaume céleste. » Mais elle leur avait dit aussi dans le même poème : — « Mettez autour de votre personne des cercles somptueux et faites que vos visages brillent de fraîcheur, libres de combats intérieurs. Christ déteste qu'on soit sale ou taché. Il abhorre

1. *Woman under monasticism.*

2. On a discuté si elle avait eu des collaboratrices. D'après l'opinion qui semble prévaloir, le texte est d'elle seule, ainsi que la composition et l'esquisse des illustrations. Il n'est pas impossible qu'elle se soit fait aider pour la peinture.

les garnitures râpées. Il veut des vierges qui soient belles... » Les nonnes de l'*Hortus Deliciarum* avaient pris ce langage symbolique au pied de la lettre. Elles étaient belles et resplendissantes. Leur réputation de vertu était néanmoins bien établie ; Herrad avait la main ferme et l'humeur sévère.

Un grand couvent avait à offrir bien d'autres emplois, non moins intelligents ni moins difficiles, que celui de bibliothécaire; de quoi faire envie à nos diplômés sans places et sans pain. Il fallait à ces maisons d'éducation des professeurs en tout genre, les unes pour expliquer Virgile et les autres les Pères de l'Église; les unes pour commenter les Saintes-Écritures et les autres pour enseigner la rhétorique. Il en fallait pour les garçons aussi bien que pour les filles, puisqu'il est établi [1] que la co-éducation des sexes, qu'on croyait une invention moderne et américaine, est née au moyen âge dans un cloître. Ces professeurs étaient bons, à en juger d'après leurs élèves, et les meilleures furent presque tous des femmes de très haute lignée, soit hasard, soit parce qu'on pensait alors que noblesse oblige.

Il en fallait aussi pour le chant et la musique, pour le dessin, la peinture, la broderie, les arts décoratifs en général, dans lesquels les nonnes anglaises égalèrent au VIIIe siècle les ouvrières françaises et furent suivies de près par leurs sœurs de Germanie. Elles tissaient de lourdes étoffes à destination de tentures, des étoffes fines pour les vêtements, et elles les chargeaient de broderies représentant des fleurs, des animaux fantastiques, et bientôt des personnages, des scènes entières empruntées à la Bible ou à la mythologie. Le temps a détruit ces merveilles; on en est réduit aux témoignages de ceux qui avaient pu les voir et qui ne leur marchandent point l'admiration. Les nonnes s'entendaient également aux travaux d'orfèvrerie et avaient appris à incruster d'or et de pierres précieuses les soieries de Constantinople. Leurs ornements d'église étaient sans rivaux, et l'on citait les manteaux de certains rois, chefs-d'œuvre de l'art monastique.

1. *Woman under monasticism.* Les évêques durent même intervenir, lors de la décadence des couvents de femmes, pour empêcher que le mélange des sexes n'aboutît à des scandales.

On a discuté ce que pouvait être un emploi dont il est question dans plusieurs documents. Certains couvents avaient des femmes pour chapelains. En quoi consistaient leurs fonctions? Faut-il croire qu'ici encore les Américaines ont été devancées de dix siècles dans leurs innovations les plus audacieuses et que leurs femmes pasteurs, qui prêchent et marient, ne sont qu'un plagiat des chapelaines de leurs ancêtres européennes? Je ne vois pas, je l'avoue, de raison de le penser. Les chapelaines n'apparaissent que tard dans la vie des couvents, et, d'après le peu qu'on en sait, leurs fonctions consistaient principalement à être l'ombre de l'abbesse, à ne la quitter ni jour ni nuit, que cela lui fût agréable ou non.

La cellérière était un personnage important pour la prospérité matérielle du couvent et le bien-être de ses habitants. Elle veillait à faire rentrer les revenus, opération très compliquée et exigeant beaucoup de savoir faire, avec les redevances en argent et les dîmes en nature, les péages à collecter, les maisons à louer, les rentes bizarres à réclamer sur d'autres couvents ou sur des églises lointaines, les menus profits à tirer des peaux de bêtes, de la triperie, du suif en trop, des excédents de foin ou de tout autre produit. Le budget des dépenses exigeait aussi une bonne tête. A Barking[1], la table était plantureuse. « Celle qui voit à la cuisine, disait la « charte », mettra tous les jours deux espèces de viande, afin que celle qui ne mange pas de l'une puisse prendre de l'autre. Il y aura aussi, tous les jours, deux potages. Si les pommiers ont donné des pommes, on se les partagera. Chaque dame recevra aussi tous les jours une livre de pain, qui devra lui faire trois repas ». Des mets spéciaux étaient prévus pour une foule d'anniversaires ou d'occasions. La cellérière était autorisée à donner des suppléments aux « dames » qui trouvaient les portions trop petites. Elle faisait servir de la bière et du vin; toutefois, il était recommandé d'en user sobrement. Les provisions que nous allons énumérer

1. Ces détails sont empruntés à des documents postérieurs à l'époque dont nous nous occupons. Miss Eckenstein affirme qu'ils lui sont néanmoins applicables à cause de la routine qui existait dans les couvents pour les détails de la vie intérieure; les règlements établis lors de la fondation étaient encore en vigueur, à peu de chose près, lors de la suppression des couvents au moment de la Réforme. (*Woman under Monasticism*, p. 365.)

avaient été prévues par écrit une année où Barking avait à nourrir trente-six nonnes et « quatre hommes et dames résidant dans le monastère ». Il n'est pas question, dans le mémoire, des novices ni des élèves.

La cellérière eut ordre d'acheter dans le courant de l'année vingt-deux bœufs et un nombre indéterminé de cochons et autre menu bétail : « Si elle est bonne ménagère, dit le mémoire, elle ne tuera que tous les quinze jours. » La basse-cour du couvent fournissait la volaille, et il est à croire que le gibier ne manquait pas.

La consommation de poisson était considérable. Pour le carême seulement, sept caques de « harengs blancs », c'est-à-dire *demi-sel*, et trois barils de « harengs rouges », c'est-à-dire salés. Une note nous informe qu'une caque contenait six cents harengs, un baril en contenait mille. Plus dix-huit « poissons salés », quatorze ou quinze saumons salés et des anguilles fraîches, pêchées dans les étangs du couvent.

Passons sur les achats en blé, riz, légumes secs, malt pour la fabrication de la bière, beurre, poivre et autres condiments, figues et raisins secs pour le dessert. Deux fois par hiver, la cellérière fera servir quatre jambons, « et elle achètera six cochons de laits, six *soweys*[1] et aussi six *intérieurs* et cent œufs, pour faire des puddings blancs pour le couvent ». Le jour de la Saint-Alburg, chaque « dame » aura la moitié d'une oie, « et aussi... une poule, ou un coq », et un œuf à son souper, et des gâteaux dans lesquels entreront trois gallons de lait. Aux jours gras on mangera du poulet et deux espèces de gâteaux convenues à l'avance, et chaque « dame » aura quatre sols pour s'acheter des friandises. A Noël, l'abbesse recevra un pain de sucre, et cinq fois l'an, aux grandes fêtes, elle mangera au réfectoire. Le jour de Pâques, on lui servira une bouteille de vin de « Tyre » et à la communauté deux gallons de vin rouge.

Les comptes d'un autre couvent indiquent une cuisine raffinée. J'y relève des paons, du sucre, des noix et de la fleur de muscade, du gingembre, de la cannelle, des clous de

1. Peut-être des agneaux, peut-être autre chose.

girofle, du safran, de la colle de poisson, du raisin et d'autres espèces de fruits.

C'est à la cellérière qu'il incombait de payer les gages des « officiers » et domestiques, de leur distribuer des étrennes à Noël et des pourboires aux occasions. La surveillance du troupeau et l'entretien des bâtiments rentraient également dans ses attributions. Elle faisait faucher, vendait ou achetait des fourrages, louait ou cédait des pâturages, selon la récolte et selon les besoins. Elle voyait à ce que « toute manière de maison fût duement réparée, non seulement à l'abbaye mais dans les fermes et manoirs », au près et au loin. Elle remettait aux « dames » leurs appointements, ou, si l'on aime mieux, leurs pensions, à dates fixes : c'était l'argent de poche pour la toilette et les villégiatures. Mon texte n'en donne pas le chiffre : il porte seulement que les personnes importantes au nombre desquelles il range la cellérière, auront deux fois plus que les simples nonnes.

Le monastère de Barking choisissait sa cellérière « en dehors de la communauté ». Est-ce à dire qu'on la prenait parmi les laïques ?

Dans un monastère célèbre par son opulence, l'abbesse avait recommandé à la « maîtresse de la garde-robe », chargée de l'achat et de l'entretien de la literie et des objets de toilette, de choisir pour les vêtements des choses simples et solides, « pas excentriques, sans bariolages de soies de couleurs bizarres, d'or ou d'argent ». Nous voyons par la liste des acquisitions que les choses « simples et solides » comportaient des dentelles, des gants et des manteaux de fourrure. Nous voyons aussi que la literie devait être douillette. D'autre part, la règle commandait aux sœurs de s'administrer mutuellement la discipline, et il ne s'agissait pas de faire « les mijaurées » à l'hôpital, d'hésiter à nettoyer un malade ou à le changer de linge. Les nonnes desservaient après les repas, mais elles devaient porter les assiettes sales avec politesse et en se faisant des révérences. C'est une série de contrastes, très curieux et, somme toute, très aristocratiques. L'idée qu'une femme s'abaisse en maniant un torchon ou un balai est très bourgeoise. La reine Radegonde, la même qui donnait à Fortunatus des dîners fleuris de roses, allait à son

tour laver la vaisselle à la cuisine; elle y tenait pour l'exemple, et cela ne l'empêchait pas d'être « la reine », dit un contemporain, la lavette à la main aussi bien que sous les arcs de verdure des festins.

La prieure veillait à la régularité des offices religieux; dans la hiérarchie monastique, elle venait immédiatement après l'abbesse. La trésorière encaissait le casuel de l'église. Il y avait encore une maîtresse des novices, une chef des chœurs, une directrice d'hôpital et, tout au bas de l'échelle, une sacristine chargée, entre autres choses, de moucher les chandelles, et de bien les moucher, « au bon moment et de la bonne manière, afin que les sœurs ne soient pas offensées par l'odeur ». Et il y avait dans les maisons nombreuses une sous-prieure, des sous-cellérières, ainsi de suite selon les besoins.

Il est bien entendu que les monastères de femmes du haut moyen âge n'étaient pas tous calqués sur ces modèles grandioses. Nous n'avons prétendu décrire qu'un type entre beaucoup, et non le plus commun, puisqu'il supposait la richesse, et des privilèges encore plus malaisés à défendre qu'à obtenir. Il y a toujours eu des couvents pauvres, qui jeûnaient par nécessité et eussent été fort en peine de s'acheter des soieries d'Orient. Il y en eut toujours d'ascétiques, sous l'influence du clergé et grâce à ses efforts persistants. Il y en eut très tôt de réformés, qui se retranchèrent sur la table, les vêtements, les domestiques, les chevauchées, et aussi sur les études classiques et les livres profanes. Ces inégalités n'enlèvent rien à l'éclat de maisons dont on a pu dire avec justice : « — Les ténèbres du siècle s'arrêtèrent à leur seuil. » Au dehors, dans les palais et les châteaux, la jeune fille trouvait la quasi sauvagerie, des périls incessants, avec la perspective d'appartenir un jour à une brute : elle trouvait au dedans du cloître la paix et la sécurité, une vie ornée et des loisirs studieux, mille échos d'une civilisation disparue, mais non oubliée, qui se ranimait sous ses yeux en feuilletant les poètes latins ou en imitant les bibelots travaillés par les ouvriers byzantins. Ajoutez à tant de biens les libertés raisonnables et quelques-unes en sus : souvenez-vous que les jeunes filles des grandes familles avaient commencé par être élevées dans ces monas-

tères intellectuels et souriants : et vous comprendrez que plus d'une y soit rentrée éperdue au lendemain de ses fiançailles, que des reines aient construit des couvents dans l'espoir que le veuvage, ou l'indifférence de leur époux, leur permettrait un jour d'y rejoindre leurs filles. Pour les âmes délicates, il y avait là un attrait analogue à celui qui jeta les gens du Nord sur l'Italie, au temps des guerres de Charles VIII et de Louis XII. Pour toutes les femmes, le cloître représentait la première moitié de la liberté du mariage : le droit de ne pas se marier contre son gré. C'est la plus importante. Avoir le mari qu'on ne voudrait pas est un malheur incomparablement plus grand que de ne pas avoir le mari qu'on voudrait bien.

De même qu'ils étaient exceptionnels, ils ne durèrent qu'un temps sous leur forme première. En Angleterre, les invasions étrangères firent naître des occasions de revision et de réformes. Les Danois étaient des païens, qu'aucun scrupule n'arrêtait devant les grilles d'un cloître. Ils ravagèrent les monastères, enlevèrent ou dispersèrent les sœurs et il se trouva, l'orage passé, lorsqu'on se mit en devoir de relever ces ruines, qu'il s'était produit un changement dans l'opinion publique sur ce qu'il convient de demander à la vie religieuse. L'idée que des nonnes ne doivent pas frayer avec le dehors était entrée dans les esprits, et aussi celle qu'il est bon qu'un couvent se rattache à quelque ordre régulier. On constate d'ailleurs à cette époque une tendance générale à rogner l'indépendance de la femme. Le clergé profita de l'occasion pour étendre ses prérogatives et affermir son autorité. Les monastères de femmes tombèrent l'un après l'autre sous la dépendance des hommes, abbés ou évêques, et les conséquences ne se firent pas attendre. La première fut le progrès de l'uniformité, se substituant aux fantaisies individuelles, la seconde le triomphe de la clôture, en principe sinon toujours en réalité, et la troisième fut la décadence des études et de la vie intellectuelle en général. Il ne fut plus question d'humanités, bientôt plus de latin. Les lectures se limitèrent aux ouvrages de piété, les idées se rétrécirent, les cloîtres perdirent en culture et en largeur d'esprit ce qu'ils gagnaient du côté de la discipline. Le mélange des classes porta le dernier coup aux maisons que leurs fondatrices avaient destinées à

recevoir des princesses et des compagnes de princesses. Du jour où l'on put y avoir pour voisine de stalle une fille du peuple ou quelque triste repentie, l'existence altière des débuts devint impossible ; elle n'était pas à la portée des nouvelles recrues.

On a vu qu'un grand nombre de couvents anglais ou allemands avaient provoqué par leur conduite les réformes que l'Église leur imposa bon gré mal gré. Les mœurs s'y étaient relâchées et l'esprit en était devenu puéril, sans doute parce qu'il était illogique de demander à la vie religieuse la réalisation d'un idéal très individualiste, et plus esthétique qu'ascétique. Dans les deux contrées, il fallut l'intervention des évêques ou archevêques pour empêcher les nonnes d'emporter à l'église leurs petits chiens et leurs oiseaux apprivoisés. Ils n'obtinrent pas non plus sans peine — quand ils l'obtinrent — qu'elles quittassent leurs bijoux et leurs belles robes pour dire les offices. Une abbesse tyrolienne, irréprochable d'ailleurs, s'emporta parce qu'on prétendait l'empêcher d'aller aux eaux et d'assister aux noces. On l'excommunia : elle s'en moqua. On confisqua les biens de sa communauté : elle soudoya des troupes pour lever les dîmes. Son archevêque fit prendre son monastère d'assaut : elle s'enfuit dans les bois avec ses nonnes, serrée de si près par la soldatesque qu'on s'apercevait les uns les autres, courut ainsi trois jours et s'échappa. Les nonnes finirent par céder et se soumettre. On offrit à l'abbesse de reprendre son siège dans le couvent réformé et simplifié ; elle refusa fièrement et se fit donner une pension pour vivre à sa guise. Cette amazone se nommait Véréna. Le prélat qui l'avait excommuniée rendait hommage à sa vertu et à la sagesse avec laquelle elle avait administré le couvent et ses biens. Son seul tort était de se croire encore au temps des Æthelburg et des Gerberge.

On n'en pouvait pas dire autant de toutes les abbesses. Par leur faiblesse, quand ce n'était point par leur exemple, plus d'une maison religieuse s'était transformée en lieu de plaisir et justifiait par sa licence les sévérités de l'Église. L'état où la Réformation trouva les couvents de femmes témoigne de la ténacité du mal.

La belle période aristocratique n'avait point duré, en

définitive, plus de trois à quatre siècles. C'est déjà énorme. Il ne peut y avoir que des solutions provisoires dans un monde où tout est changeant et provisoire. Si les problèmes irritants qui troublent notre société pouvaient être réglés pour dix ou douze générations, les plus exigeants n'en demanderaient pas davantage. Ne reprochons pas non plus à un remède social de n'avoir été applicable qu'à un groupe restreint ; les panacées universelles sont un mythe comme les éternelles. L'institution établie en Angleterre, au VIIe siècle, par des femmes supérieures, a notablement allégé les souffrances et accru la somme de bonheur d'une portion de leur sexe, pendant une des périodes les plus difficiles de l'histoire. Elle a donné aux questions qui s'agitent à nouveau sous nos yeux des solutions très heureuses, en accord avec les mœurs et les possibilités du temps, et moins différentes au fond qu'en apparence des arrangements sociaux rêvés par nos féministes. C'est assez pour une institution humaine. Les jeunes filles du VIIe siècle cherchaient, en résumé, à se créer en dehors du mariage, sans recourir à la protection onéreuse de l'homme, des existences indépendantes et honorables. Les grands monastères, Quedlinburg et Gandersheim, Barking et Whitby avaient contenté leurs ambitions. Elles y avaient trouvé des libertés et des droits bien supérieurs à ceux que les congrès de leurs héritières demandent aux Parlements modernes. Peu importe qu'elles les trouvassent dans une cellule.

ARVÈDE BARINE

LE QUATRIÈME CENTENAIRE

DE

VASCO DE GAMA

A S. M. la Reine Marie-Amélie, ces pages, en souvenir du grand navigateur portugais sont dédiées avec l'hommage du plus profond respect.

Le 18 mai 1498, il y a quatre siècles, six ans après la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, Vasco de Gama abordait aux Indes. Pour la première fois, des relations directes s'établissaient entre l'Europe chrétienne et l'Extrême-Orient. Les deux moitiés de l'ancien continent, étrangères jusque-là l'une à l'autre, se trouvèrent subitement rapprochées : c'était une nouveauté dont les conséquences politiques devaient être décisives pour l'histoire du monde. Il en résulta de brusques changements dans la distribution de la richesse et de la puissance entre les vieilles nations européennes. L'or du nouveau monde fit successivement entrer en scène le Portugal, l'Espagne, la Hollande, et prépara la grandeur de l'Angleterre. Trois cents ans durant, les principales batailles livrées sur terre comme sur mer allaient avoir pour enjeu la possession des empires coloniaux que les navigateurs portugais et espagnols découvrirent à la fin du XVe siècle, et, aujourd'hui encore, le monde n'a pas trouvé un équilibre stable sur ses bases élargies.

Lorsque Christophe Colomb, sur la foi d'une simple hypothèse, se lança au travers d'un océan dont il avait mal mesuré la largeur, ses renseignements les plus précis remontaient à Marco Polo, et son expérience personnelle fut l'unique aide qui lui permit d'orienter sa route en face de nouveaux régimes de vents et de courants : la découverte d'un continent fut le prix réservé à une audace qui ne cessera jamais d'être admirée. Le chemin de Vasco de Gama avait, au contraire, été jalonné d'avance. En partant, l'amiral portugais savait à peu près où il allait et comment il irait. Mais il eut à lutter contre la mauvaise volonté des Arabes, alors maîtres des mers orientales, et celles-ci se montrèrent autrement rudes que la zone des vents alizés de l'Atlantique nord. L'océan traversé par Colomb avait été si clément que les Espagnols l'avaient baptisé du nom de Golfe des Dames, tandis que la mer des Indes était l'océan fécond en cyclones, au seuil duquel se dressait le cap des Tempêtes. Pour être juste envers la mémoire des deux grands hommes, il faut reconnaître que les terres d'Amérique s'offrirent à point aux vaisseaux de Christophe Colomb pour le sauver de la mort et de l'oubli ; son ambition avait été d'atteindre la Chine, et l'on sut seulement après lui qu'il n'aurait jamais pu y arriver. Vasco, au contraire, parvint au but qui lui avait été fixé.

Ce but, qui était l'Inde, il y avait longtemps que le Portugal le visait. Au commencement du xve siècle, ce vaillant petit royaume expulsa les Maures de son territoire, et s'empara de Ceuta pour empêcher toute tentative de retour des musulmans. C'est ainsi que les Portugais firent connaissance avec l'Afrique dont la géographie, vaguement soupçonnée au nord de l'équateur, était absolument inconnue dans l'hémisphère austral. Un des vainqueurs de Ceuta était l'infant Dom Henrique, le plus jeune des fils du roi Jean Ier ; les chroniqueurs disent qu'il rapporta de cette expédition « une sorte d'inclination à découvrir de nouveaux pays et des mers inconnues ». Odoric Raynaldi, le continuateur des Annales de Baronius, assure qu'il fut encouragé dans ses desseins par des Français de Basse-Bretagne : portés par les tempêtes à l'ouest de la mer Atlantique, ils s'y étaient heurtés à des terres que personne ne soupçonnait et, revenus à Lisbonne, ils

avaient fait à l'infant le récit de leurs aventures. On sait d'ailleurs que nos marins dieppois avaient devancé les Portugais sur la côte occidentale d'Afrique. — ceci pour marquer en passant, en notre faveur, un petit droit de priorité qui ne diminue en rien les mérites de l'œuvre à laquelle le prince Henri consacra sa vie.

Jusqu'alors, les marines chrétiennes ne connaissaient guère que le cabotage, la navigation qui va de pointe en pointe, sans perdre pour ainsi dire la vue des côtes : elles n'étaient pas en mesure de s'élancer vers le large. L'art de se diriger en haute mer est un des problèmes les plus difficiles que se soit posés l'esprit humain, comme l'a écrit l'amiral Jurien de la Gravière ; aussi a-t-on mis trois mille ans à le résoudre. Pour se risquer en plein océan, sans crainte de s'égarer, le marin a besoin de trois choses : il faut, premièrement, qu'il soit capable de déterminer la position de son navire hors la vue de toute terre, — nous appelons cela faire le point. Secondement, il est indispensable qu'il puisse s'orienter, c'est-à-dire connaître la direction du nord sans le secours de l'étoile polaire : — on peut, dans de petites traversées, se guider d'après les astres, mais ils ne sont pas toujours visibles, et la navigation hauturière ne devint possible que le jour où la boussole fut inventée. Enfin, pour savoir de quel côté tourner sa proue, il est nécessaire de posséder des cartes qui figurent sur un plan la surface sphérique des mers.

L'infant Dom Henrique vivait précisément à une époque où les progrès de la science commençaient à permettre la réalisation de ces trois desiderata. Il commença par fonder une académie nautique à Sagres, sur l'extrémité même de la pointe des Algarves, notre cap Saint-Vincent, la première terre européenne que viennent battre les flots de l'océan. Il y attira les meilleurs cosmographes de son temps pour enseigner la navigation à ses capitaines et à ses pilotes. On leur apprit à se servir des nouvelles cartes plates, et on les familiarisa avec l'usage de la « calamite », encore peu connue, de Flavio Gioja. Un siècle auparavant, celui-ci avait eu l'ingénieuse idée de fixer sur un pivot l'aiguille aimantée, la « marinette » de Rabelais. Jadis on la posait sur un morceau de liège flottant dans un récipient rempli d'eau, afin qu'elle pût

librement manifester « son véhément désir de se tourner vers le nord ». On devine combien la primitive boussole, due aux Arabes qui, dit-on, la tenaient des Chinois, était difficile à consulter avec le roulis et le tangage. Depuis l'invention du pilote d'Amalfi, on pouvait constamment interroger l'aiguille, et savoir à chaque instant où l'on avait le « cap ». Martin Behaim, le grand géographe de Nüremberg, fut retenu à Lisbonne à son retour des îles récemment découvertes des Açores. Sur la prière du prince Henri, il se mit au travail avec deux savants israélites pour transformer l'astrolabe de Raymond Lulle en un instrument avec lequel on pût mesurer des hauteurs d'astres à la mer : une fois ce résultat atteint, la position du navire pouvait être obtenue chaque fois que le ciel n'était pas couvert. La latitude se déduisait d'une observation astronomique calculée avec les tables du roi Alphonse que Toscanelli venait de rectifier, et ce premier élément du point était complété par une récapitulation exacte de la route que la calamite et la « chaîne de poupe » indiquaient en grandeur et en direction. La chaîne de poupe est le nom que portait autrefois notre vieux loch, le plus primitif des instruments de navigation. — En un mot, le marin fut assuré, dès lors, de pouvoir connaître assez exactement sa position sur la carte et, avec la permission du vent, de se diriger là où bon lui semblait.

Rien ne retenait donc plus les légères caravelles qui, auparavant, tremblaient de perdre la terre de vue, et l'on vit partir de Sagres les premiers navires qui osèrent affronter la haute mer et braver les terreurs superstitieuses créées par les légendes populaires. Les découvertes se succédèrent avec éclat, le long de la côte d'Afrique, depuis l'année 1418 où les vaisseaux de Gonzalès Zarco et de Tristan Vaz signalèrent le rocher de Porto Santo, jusqu'au jour où Barthélemy Diaz de Novaès et Joam Infante atteignirent, en 1487, le fameux cap de Bonne-Espérance, qu'ils avaient d'abord appelé « *o cabo Tormentoso* » en souvenir de la tempête qui le leur fit doubler.

Le Prince Henri, justement surnommé « le Navigateur » par sa patrie reconnaissante, ne vit pas ses marins cueillir ce laurier : il était mort en 1460, laissant son œuvre inachevée,

mais marquée de sa devise : « Talent de bien faire », que ses successeurs ne firent pas mentir.

Comme on le pense, ce n'est pas le seul attrait de la gloire qui entretenait le feu sacré des Portugais pour les expéditions africaines. Au Rio do Ouro, ils avaient trouvé de la poudre d'or qui servit à frapper les premières cruzades; sur la côte de Guinée ils se procurèrent de l'ivoire et des gommes; ils s'étaient, hélas! également initiés au commerce des esclaves. Mais ce qui surtout les entraînait toujours plus loin, c'était l'espoir d'atteindre les pays à épices en contournant l'Afrique par le sud.

Au moyen âge, l'alcool, révélé aux Arabes par Aboucasès, un de leurs médecins, et introduit chez nous par Arnaud de Villeneuve, n'était encore employé que comme médicament. On ne connaissait alors que les boissons fermentées, et, pour les corser, on les aromatisait avec les plantes à saveur excitante qui proviennent d'Extrême-Orient. Le marché des épices était entre les mains des Arabes dont les boutres allaient s'approvisionner en Asie; les précieuses denrées étaient ensuite apportées des Échelles du Levant en Europe par les marines des petites républiques italiennes, et, renchéries par tous ces intermédiaires, elles se vendaient au poids de l'or dans les « épiceries » du vieux monde. On conçoit aisément l'ardeur qui poussait les flottes du Portugal sur la route de l'Asie, «al nacimiento de la especeria», comme disait Colomb. La fortune attendait la nation dont les Argonautes sauraient conquérir cette nouvelle toison d'or.

La fin du glorieux règne de Jean II, le premier « seigneur de Guinée », et le plus grand roi, suivant le cardinal d'Alpedrinha, qui soit né du meilleur des hommes, fut marquée par de tristes événements qui ralentirent les armements maritimes du Portugal. Jean II mourut en 1495 après avoir eu le chagrin de voir l'escadrille de Christophe Colomb, dont il avait repoussé les offres, mouiller dans le Tage à son retour d'Amérique. Les premières pensées d'Emmanuel furent pour les Indes dont son prédécesseur avait prudemment fait reconnaître la route par terre. En 1487, Pedro da Covilhan et Affonso de Païva, deux arabisants habiles, avaient été envoyés

au Caire avec mission de passer aux Indes, si possible; ils devaient en outre se mettre en quête du fameux Prestre Jean, le roi chrétien d'Abyssinie, dont Marco Polo avait parlé et qui préoccupa tout le moyen âge. Le roi de Portugal pensait tirer grand profit pour ses projets de l'alliance d'un monarque de foi chrétienne: mais il fallait d'abord savoir où étaient situés ses États, que l'on plaçait indifféremment en Asie ou en Afrique.

Les deux voyageurs réussirent à atteindre Aden, où ils se séparèrent. Pedro da Covilhan s'embarqua sur un boutre à destination des Indes: il visita Calicut, Cananor et Goa: puis il revint à Sofala, sur la côte d'Afrique et, de là, regagna le Caire. Son compagnon, Affonso de Païva, venait d'y mourir au retour d'une exploration dans le golfe Persique. Pedro da Covilhan trouva au Caire deux israélites, un rabbin et un artisan, que le roi Jean II avait envoyés à sa rencontre: il devait leur remettre les renseignements déjà obtenus et repartir à la recherche du royaume du Prestre Jean s'il ne l'avait pas encore trouvé. Obéissant aux ordres de son souverain, Pedro da Covilhan s'enfonça en Éthiopie et parvint à la cour du Négus qui, charmé de sa visite, ne consentit plus à le laisser partir. Il dut terminer sa carrière aventureuse au Choa, où il mourut trente-deux ans plus tard, après s'être marié et avoir fait souche dans le pays. Le rabbin ne revit jamais non plus le Portugal, et ce fut l'artisan, un pauvre cordonnier de Lamego, qui rapporta à Lisbonne les précieux documents qui allaient frayer la route de Vasco de Gama.

Dom Manuel fit construire deux bâtiments d'après les indications données par Barthélémy Diaz sur la forme et les dimensions qui lui paraissaient les meilleures pour affronter une mer devant laquelle il avait dû rebrousser chemin à cause de l'exiguïté de ses caravelles. Le type adopté fut une sorte de navire rond, d'une vingtaine de mètres de longueur sur six ou sept de largeur; le tirant d'eau, réduit au strict minimum pour rendre les échouages moins faciles, était de trois mètres cinquante. Le *San Gabriel*, de cent vingt tonneaux, et le *San Rafael*, de cent tonneaux, descendirent bientôt des cales de San Martin sur le Tage; on leur adjoignit

une caravelle de cinquante tonneaux pour servir d'éclaireur, et un vaisseau de charge ; celui-ci devait emporter des vivres et des agrès de rechange que les trois premiers bâtiments prendraient à bord avant de se lancer dans l'océan Indien. Comme on le voit, rien n'avait été oublié pour assurer le succès de l'entreprise.

Il ne lui manquait plus qu'un chef. Gaspar Correa raconte que le roi était fort indécis, priant Dieu de lui désigner celui qu'il fallait mettre à la tête de l'expédition. Un jour que Dom Manuel était à sa table de travail, songeant à ces choses, Vasco de Gama se présenta inopinément devant lui, et le roi crut que c'était le ciel qui le lui envoyait : il le nomma séance tenante *Capitão mõr* de l'escadre de découverte. Vasco de Gama était à ce moment-là un jeune capitaine de trente à quarante ans; il descendait d'une famille qui s'était distinguée dans les armes, sur terre comme sur mer, et lui-même avait déjà acquis du renom dans les navigations africaines. Ses portraits le montrent d'une taille médiocre et gagné de bonne heure par l'embonpoint. Très sanguin, il entrait dans de terribles colères, et ses procédés de répression dépassaient facilement les bornes d'une juste sévérité. Mais il avait une indomptable énergie, et les difficultés ne faisaient que grandir les ressources de son esprit et la fermeté de son caractère.

Sur la demande de Vasco, son frère aîné, Paulo da Gama, reçut le commandement du *San Rafael*, et Nicolas Coelho fut choisi comme capitaine du *Berrio*. Pedro d'Alemquer, qui avait été au Cap avec Barthélémy Diaz, fut embarqué comme pilote sur le *San Gabriel* que montait le Capitão mõr. Des interprètes pour les idiomes africains et la langue arabe furent adjoints aux équipages, ainsi que douze condamnés qu'on ne craindrait pas de détacher en enfants perdus dans les endroits particulièrement dangereux. Tout compris, Vasco de Gama emmenait cent soixante hommes, dont plus de la moitié devaient périr en route.

Quand tout fut prêt, une messe solennelle fut célébrée en présence du roi et de la reine ; à l'issue de la cérémonie, Dom Manuel remit à Vasco de Gama l'étendard royal, et lui donna ses dernières instructions ainsi qu'une lettre pour le rajah de

Calicut. Puis, au milieu de joyeuses salves d'artillerie, la petite escadre toute pavoisée appareilla de Lisbonne pour aller attendre devant Restello que les vents fussent favorables pour descendre le Tage. Restello était une pointe de terre en aval de la capitale; Dom Henrique y avait fait élever une chapelle afin que les marins pussent accomplir leurs dernières dévotions avant le départ; ils y recevaient les grâces et indulgences spéciales que le pape Martin V avait concédées aux équipages qui allaient braver tant de périls pour étendre le domaine de la foi chrétienne. C'est sur l'emplacement de ce modeste ermitage que fut construit plus tard le magnifique couvent de Belem, en reconnaissance des succès obtenus par la marine portugaise en Extrême-Orient.

Le récit du mémorable voyage de Vasco de Gama, écrit de sa main, a disparu. La seule relation authentique qui en soit parvenue jusqu'à nous, est le journal d'un matelot que l'on croit s'être appelé Alvaro Velho, du *San Gabriel*. C'est dans ce naïf mais véridique *roteiro* que nous allons suivre les principales étapes de la route.

« Au nom de Dieu, amen. — En l'an 1497, le roi Dom Manuel, premier du nom en Portugal, envoya quatre navires à la recherche des épices. Nous sommes partis de Restello un samedi, huitième jour du mois de juillet de ladite année 1497, commençant notre route, que Dieu notre Seigneur nous permettra d'achever pour son service, amen.

» Premièrement, nous sommes arrivés le samedi suivant en vue des Canaries; la nuit d'après, à l'aube du jour, nous étions près de la haute terre où nous nous mîmes à pêcher pendant environ deux heures, et, le même soir, à la nuit tombante, nous nous trouvâmes par le travers du Rio do Ouro et, le jeudi suivant, nous arrivâmes à l'île de Santiago et mouillâmes devant la plage de Santa Maria avec beaucoup de contentement et d'allégresse; là, nous fîmes provision de viande, d'eau, de bois, et réparâmes les vergues des navires qui en avaient grand besoin. Or, un jeudi, qui était le troisième jour d'août, nous partîmes dans la direction de l'est et, un jour, par le vent du sud, la vergue du commandant en chef cassa. Un mercredi, premier novembre, jour de la Tous-

saint, nous remarquâmes de nombreux indices de la proximité de la terre, consistant en certaines espèces d'algues qui naissent le long des côtes.

» Le quatrième jour du même mois, un samedi, deux heures avant le jour, nous trouvâmes fond par cent dix brasses et, à neuf heures, nous eûmes en vue la terre; alors nous nous réunîmes et nous saluâmes le commandant en chef, déployant banderoles et pavillons, et tirant force bombardes; tout le monde était en habits de gala. Le mardi, nous découvrîmes une côte basse où s'ouvrait une baie spacieuse : on lui donna le nom de Sainte-Hélène. Le mercredi, nous jetâmes l'ancre dans ladite baie où nous demeurâmes huit jours, occupés à nettoyer les navires, à raccommoder les voiles et à faire du bois. En ce pays, il y a des hommes basanés qui ne vivent que de loups marins, de baleines, de chair de gazelle et de racines de végétaux; ils se vêtent de peaux[1].

» Lorsque nos bâtiments furent réparés et nettoyés, nous quittâmes cette côte, un jeudi matin 16 novembre, ignorant à quelle distance nous nous trouvions du cap de Bonne-Espérance, si ce n'est que Pedro d'Alemquer disait que nous pouvions être, au plus, à une trentaine de lieues en arrière du Cap. Par ce motif nous gagnâmes la pleine mer avec des vents du sud-sud-ouest et, le samedi soir, nous eûmes en vue le cap de Bonne-Espérance. Le 25 dudit mois de novembre, nous entrâmes dans la baie de San Bras où nous demeurâmes treize jours, occupés à démolir le bâtiment qui transportait les approvisionnements, que nous chargeâmes sur les autres navires. »

Le 17 décembre, Vasco de Gama dépassa l'estuaire du Rio Infante, le point extrême atteint par Barthélémy Diaz, et s'alarma de la violence du courant qu'il rencontrait. Heureusement le vent lui resta favorable et, le jour de Noël, il découvrit une nouvelle étendue de côtes qu'il baptisa du nom de Natal. Le 10 janvier, l'expédition mouilla devant l'embouchure d'un petit fleuve pour prendre de l'eau douce : la ration avait dû être réduite à un tiers de litre par personne et par jour.

1. C'étaient des Boschimans, peuple que les Portugais voyaient pour la première fois.

« Autant que nous pûmes en juger — c'est le *roteiro* qui parle —, le pays est fort peuplé et il s'y trouve nombre de seigneurs. Il nous sembla que les femmes étaient en plus grand nombre que les hommes, car là où venaient vingt hommes arrivaient quarante femmes. Nous demeurâmes là cinq jours, occupés à faire notre provision d'eau qui était transportée sur les embarcations par ceux dont nous recevions la visite. Nous n'en prîmes pas autant que nous l'aurions voulu, parce que le vent favorisait notre voyage; puis nous étions à l'ancre le long de la côte, exposés à la houle du large. Nous donnâmes à cette contrée le nom de Terra da Boa Gente, et au fleuve celui de Rio do Cobre. » Les nègres qui reçurent ce gracieux surnom étaient des Cafres.

Vasco de Gama dépassa Sofala sans s'en douter et s'arrêta devant une rivière assez importante qu'il baptisa le Rio dos Bõos Signaes : il y avait rencontré deux musulmans qui lui donnèrent d'utiles renseignements sur la route à suivre. Malheureusement, ses équipages commencèrent à ressentir les premières atteintes du scorbut. Le 10 mars, les Portugais mouillèrent au large de Mozambique. On les prit d'abord pour des Arabes, ce qui leur valut un accueil empressé de la part de la population. Le petit sultan du pays vint collationner à bord et promit des pilotes; on sut de lui que les États du Prestre Jean étaient dans l'intérieur et qu'on ne pouvait y aller qu'à dos de chameau. Mais, lorsque les indigènes reconnurent qu'ils avaient affaire à des chrétiens, ils dressèrent une embuscade à l'aiguade où les navires venaient s'approvisionner. L'artillerie des embarcations déjoua ce complot et les bombardes du *Berrio* inspirèrent une terreur salutaire aux musulmans.

Des boutres arabes étaient sur rade de Mozambique, et les Européens constatèrent à leur grande surprise qu'ils étaient pourvus de boussoles « à la Génoise », de cartes plates et d'instruments de navigation semblables aux leurs. Les navires infidèles offraient cette particularité qu'aucun morceau de fer n'entrait dans leur construction ; leurs joints étaient cousus au lieu d'être cloués. Cela les dispensait de redouter les montagnes d'aimant que, d'après les légendes, les Portugais s'étaient attendus à rencontrer sur la côte, et en face desquelles

ils craignaient de voir leurs vaisseaux se disjoindre subitement par l'arrachement des chevilles de fer.

A Monbaza, où Vasco de Gama moûilla le 7 avril, ce fut la répétition de ce qui s'était passé à Mozambique. Une nuit, les Arabes tentèrent de couper les câbles des ancres du *Berrio* et du *San Rafael*. « Mais, dit le *roteiro*, notre Seigneur ne leur permit pas de réussir, parce qu'ils ne croyaient pas en lui. Dieu permit dans sa miséricorde qu'aussitôt que nous eûmes atteint Monbaza tous les malades que nous avions recouvrassent la santé. Nous demeurâmes encore là le mercredi et le jeudi, après avoir reconnu la malice de ces chiens et la trahison qu'ils avaient ourdie contre nous; nous en partîmes dans la matinée, avec peu de vent. »

Vasco de Gama continua à remonter la côte d'Afrique, demandant partout des pilotes pour traverser l'océan Indien à la faveur de la mousson de sud-ouest qui commençait à souffler. Il finit par en trouver à Mélinde, où le sultan jugea politique de ménager des étrangers dont les canons rendaient les ressentiments redoutables. Le Capitão mõr, instruit par l'expérience, avait commencé par s'emparer d'une *zarra*, sorte de grosse embarcation du pays où se trouvaient dix-sept hommes, dont un Maure considérable et sa femme. La liberté ne leur fut rendue que quand le souverain de Mélinde eut envoyé à bord du *San Gabriel* l'Indien Malemo Canaca qui se faisait fort de conduire les Portugais à Calicut. Voici le résumé de la dernière partie du voyage d'après le *roteiro* :

« Le mardi 24 avril, nous partîmes de Mélinde avec le pilote que le roi nous avait donné pour gagner une cité du nom de Calicut, dont le roi avait connaissance, et nous fûmes la chercher dans l'est. Le dimanche suivant, nous vîmes l'étoile du nord que nous avions cessé d'apercevoir depuis longtemps et, un vendredi, dix-septième jour du mois de mai, nous découvrîmes une haute terre. Il y avait vingt-trois jours que nous n'avions aperçu la terre, ayant toujours marché durant cet intervalle avec le vent en poupe ; en sorte que, pendant cette traversée, nous avions dû faire pour le moins six cents lieues.

» Le lendemain, nous jetâmes l'ancre le long de la côte, à une lieue et demie de terre environ. Et lorsque nous eûmes

mouillé de la sorte, quatre barques se détachèrent du rivage et vinrent reconnaître qui nous étions ; on nous apprit alors et on nous montra où était Calicut. Le jour suivant, les mêmes barques revinrent aux navires et le commandant envoya un des déportés à Calicut. Ceux avec qui il y alla le menèrent chez deux Maures de Tunis qui savaient parler le castillan ainsi que le génois, et le premier salut qu'il en reçut fut le suivant : « Que le diable t'emporte ! Qui t'a amené ici ? » Puis ils lui demandèrent ce que nous étions venus chercher si loin, et il leur répondit : « Nous venons chercher des chrétiens et des épices. — Pourquoi, lui dirent-ils, le roi de Castille, le roi de France et la seigneurie de Venise n'y envoient-ils pas aussi? » Et il leur répondit que le roi de Portugal ne permettait pas qu'ils y envoyassent ; à quoi ils repartirent qu'il avait raison. Ensuite ils lui firent accueil et lui donnèrent à manger du pain de froment avec du miel : et, lorsqu'il eut mangé, il revint aux navires. Et l'un de ces Maures, l'ayant accompagné, se prit à dire, dès qu'il fut à bord : « Bon succès, bon succès ; force rubis, force émeraudes : vous devez rendre de grandes actions de grâces à Dieu pour vous avoir conduits en un pays où il y a tant de richesses. » — Nous étions si grandement ébahis que nous l'écoutions parler sans y croire, ne pouvant nous persuader qu'il y eût à pareille distance du Portugal quelqu'un qui entendît notre langue. »

Calicut était alors la capitale de la partie méridionale du Malabar et le centre d'un riche commerce entre les ports arabes et les îles à épices situées au delà du détroit de Malacca. En 1498, le souverain indien de Calicut se nommait Samoudri Rajah, ce qui veut dire le roi de la côte; il est devenu fameux grâce aux chroniques portugaises qui l'appellent le Zamorin. Vasco de Gama obtint une audience du prince, mais les présents relativement mesquins qu'il déposa au pied du trône en même temps que la lettre de Dom Manuel ne donnèrent pas au rajah une haute idée de la puissance des étrangers. Cette circonstance, jointe aux intrigues des musulmans, faillit amener la perte de l'expédition. Le Capitão mõr fut retenu prisonnier par les Arabes à son retour du

palais et, s'il avait consenti à donner l'ordre qu'on lui demandait de faire entrer les navires portugais dans le petit port de Calicut, ils y eussent été assaillis par surprise. Mais l'énergie de Vasco de Gama était à la hauteur de toutes les circonstances : avant de descendre à terre, il avait enjoint à son frère Paul de ne s'approcher de terre sous aucun prétexte « quand bien même il lui verrait porter le poignard dans le cœur ; mais, s'il lui arrivait malheur, d'appareiller au contraire tout de suite pour le Portugal, afin d'y rendre compte au roi du détail de leur voyage et de la découverte des Indes ». Le coup ayant manqué, Vasco fut relâché et put rentrer à son bord.

Quelques jours après, il obtint du Zamorin l'autorisation d'installer à terre un marché où ses articles d'échange seraient exposés sous la surveillance de deux marins. Mais les Portugais commis à ce soin furent enlevés et les marchandises dérobées par les Maures. Par bonheur, à ce moment-là, une douzaine d'Indiens, dont quelques-uns de caste élevée, étaient venus visiter le *San Gabriel*. Le commandant les retint comme otages et leur fit écrire une lettre au Rajah pour l'informer de ce qui se passait. Celui-ci fit renvoyer tout de suite les deux Portugais demeurés à terre et un peu plus tard les marchandises. Vasco de Gama rendit six de ses prisonniers, mais jugea bon de conserver les autres qu'il comptait emmener au Portugal afin qu'à leur retour à Calicut ils pussent servir à l'établissement de relations d'amitié.

« Un mercredi, vingt-neuvième jour du mois d'août, — nous retournons au livre de bord d'Alvaro Velho, — considérant qu'en somme nous avions découvert ce que nous étions venus chercher, que nous avions trouvé des épices et des pierres précieuses, et qu'il fallait renoncer à quitter le pays en bonne intelligence avec les habitants, le commandant en chef, d'accord avec les capitaines, résolut de partir ; nous mîmes donc incontinent à la voile et prîmes la route de Portugal, tous extrêmement joyeux d'avoir eu la fortune d'effectuer une aussi grande découverte que celle que nous avions faite. Le jeudi, à l'heure de midi, nous trouvant en calme, à peu près à une lieue au-dessous de Calicut, nous

vîmes venir à nous environ soixante-dix barques chargées d'une multitude de gens infinie. Ces gens portaient sur la poitrine une armure défensive faite d'un gros drap rouge, comme un très fort plastron, et des armes à la main. Lorsqu'ils furent arrivés à portée de notre artillerie, la nef du commandant en chef tira sur eux, et ainsi firent les autres. Ils nous suivirent de la sorte durant une heure et demie environ ; mais, tandis qu'ils nous poursuivaient, survint un grain qui nous emporta au large ; se voyant alors réduits à l'impuissance, ils retournèrent du côté de la terre, et nous continuâmes notre chemin.

» Cette contrée de Calicut, appelée l'Inde supérieure, est celle d'où viennent les épices qui se consomment au couchant, au levant, ainsi qu'en Portugal et même dans tous les quartiers du monde. C'est également de la ville de Calicut que l'on tire maintes pierres précieuses de toutes sortes. C'est là que les navires de la Mecque prennent leur chargement d'épices pour les transporter à une ville des États de la Mecque qui a nom Judea (Djedda). Là ils déchargent leur marchandise et paient au grand Soudan ses droits ; puis ils l'embarquent derechef sur de plus petits bâtiments qui la transportent, par la mer Rouge, en un lieu nommé Tuuz (Suez), proche de Santa-Catarina du mont Sinaï, où ils paient un nouveau droit. En cet endroit, les marchands chargent les épices sur des chameaux de louage, à raison de quatre cruzades par tête, et, en dix jours, les conduisent au Caire où ils ont encore à payer un droit. Il leur arrive maintes fois, sur cette route du Caire, d'être détroussés par les voleurs que l'on rencontre en ce pays. Là, ils recommencent à embarquer leur marchandise sur un fleuve appelé Nil, qui vient des États du Prestre Jean dans les Indes inférieures ; ils naviguent sur ce fleuve durant deux jours, jusqu'à ce qu'ils atteignent un endroit appelé Rosette. Enfin, on charge encore une fois la cargaison sur des chameaux qui la portent, en un jour, à une cité du nom d'Alexandrie, laquelle est port de mer. C'est dans cette cité d'Alexandrie que les galères de Venise et de Gênes viennent chercher les épices dont il se trouve que le grand Soudan tire par an six cent mille cruzades de droits. »

Le Capitão mõr emportait de Calicut un chargement d'épices dont, d'après ce qui précède, on peut estimer l'immense valeur. Le Zamorin lui avait aussi remis une lettre pour le roi de Portugal, écrite sur une feuille de palmier, et dont la teneur laconique nous a été conservée : « Vasco de Gama, gentilhomme de ta maison, est venu en mon royaume, ce qui m'a été agréable. En mon royaume, il y a force canelle, force girofle, gingembre, poivre et pierres précieuses en quantité; ce que je désire du tien, c'est de l'or, de l'argent, du corail et de l'écarlate. »

Le retour de Vasco de Gama fut des plus pénibles; la mousson de nord-est finissait de souffler quand il put enfin, le 5 octobre 1498, quitter les côtes de l'Inde, et il dut batailler contre les vents variables. L'auteur du *roteiro* décrit avec une poignante simplicité les infortunes qui les assaillirent en route :

« Cette traversée dura si longtemps que nous y consumâmes trois mois moins trois jours à cause des calmes fréquents et des vents contraires que nous rencontrâmes. Il en résulta que tous les équipages souffrirent des gencives : elles croissaient par-dessus les dents au point qu'il n'était plus possible de manger. Les jambes enflaient aussi, et d'autres enflures considérables se manifestaient sur le corps où elles se développaient tellement que le patient succombait sans être atteint d'aucun autre mal[1]. Trente personnes en moururent dans cet espace de temps, sans compter un nombre égal que nous avions déjà perdu. Ceux qui travaillaient à la manœuvre étaient réduits à sept ou huit individus sur chaque vaisseau, encore n'étaient-ils pas valides comme ils auraient pu l'être : aussi je vous affirme que si cette situation se fût prolongée au delà de quinze jours, nous demeurions à la merci des flots, n'ayant plus personne à bord pour gouverner. Nous en étions arrivés au point que tout était déjà désordonné : et, dans notre affliction, nous faisions maintes promesses aux saints et maintes quêtes sur les navires. Déjà les capitaines avaient pris la résolution de regagner la terre de l'Inde, d'où nous étions partis, si nous étions favorisés par un vent qui nous y

1. Ce sont là les tristes symptômes du scorbut.

poussât. Mais Dieu daigna, dans sa miséricorde, nous accorder une brise tellement propice que, dans l'espace de six jours, elle nous conduisit en vue de terre, ce dont nous nous réjouîmes autant que si cette terre eût été le Portugal. Nous avions, en effet, l'espoir d'y trouver notre guérison, avec l'assistance divine, comme nous l'avions déjà trouvée une fois; et ce fut un mercredi, deuxième jour de janvier de l'an 1499. Quand vint le matin, nous allâmes reconnaître la terre, afin de savoir en quel lieu le Seigneur nous avait conduits, car il n'y avait plus à bord ni pilote, ni personne qui fût en état de juger sur une carte le parage où nous nous trouvions. »

Les Portugais avaient fait terre à Magadoxo, point situé à quatre cents milles environ au nord de Mélinde, où ils arrivèrent le 9 janvier. Là, ils passèrent cinq jours à « se divertir » et à se reposer des fatigues endurées pendant une traversée où tous avaient vu la mort de près. En partant, ils transbordèrent sur le *San Gabriel* et le *Berrio* l'équipage et le chargement du *San Rafael*, et mirent le feu à ce dernier navire, leur nombre réduit ne suffisant plus à la manœuvre des trois bâtiments. Le 1er février, ils mouillèrent sous la côte de Mozambique et, le 3 mars, ils atteignirent la baie de San Bras où ils firent provision de pingouins et de veaux marins qu'ils salèrent. Le 20 mars, ils doublaient le cap de Bonne-Espérance.

A la hauteur des îles du cap Vert, Nicolas Coelho se trouva séparé du *San Gabriel* et profita de la marche plus rapide de son petit navire pour arriver le premier à Lisbonne. Le 10 juillet, il y apportait la nouvelle du succès de l'entreprise. Vasco de Gama avait relâché aux îles du cap Vert pour soulager son équipage de nouveau décimé par le scorbut. Ayant trouvé à Santiago une caravelle en armement, il abandonna le *San Gabriel* pour rentrer plus vite avec ses malades. Mais l'épreuve la plus pénible de toutes l'attendait au moment où il allait toucher au port. A Terceira, l'une des Açores, il eut la douleur de perdre son frère Paulo da Gama.

Ce fut le 8 ou le 9 septembre 1499, deux ans et deux mois après son départ, que Vasco rentra dans le Tage. Le premier soin des survivants de l'expédition fut d'accomplir, à Notre-

Dame de Restello, les neuvaines dont ils avaient fait vœu au milieu des épreuves de toutes sortes que ces hommes d'airain avaient traversées. Après quoi, le 18 du même mois, les navires remontèrent à Lisbonne, où le roi les reçut splendidement, pendant que des réjouissances extraordinaires étaient célébrées dans tout le royaume pour fêter un événement qui valut à Dom Manuel d'être appelé le Fortuné. Les équipages furent magnifiquement récompensés. Vasco de Gama reçut la qualification de Dom, qui confère la grandesse portugaise, et le titre d'amiral des mers des Indes. Le roi lui assura des revenus dignes de son nouveau rang et y joignit des privilèges commerciaux considérables. Plus tard, il fut encore fait comte de Vidiguiera. Il eut aussi le droit de proposer toutes les nominations aux emplois qui seraient créés dans les pays découverts par lui. Enfin, il fut traité d'une façon assez analogue à celle dont Christophe Colomb l'avait été par Ferdinand et Isabelle. Comme l'amiral génois, il semble être ensuite tombé dans une sorte de défaveur que l'histoire constate sans l'expliquer. Après un second voyage aux Indes en 1501, on n'entend parler de Dom Vasco de Gama que pour le voir condamné à quitter une des villes dont il tirait ses revenus. C'est seulement après la mort d'Emmanuel le Fortuné qu'on le voit reparaître sur la scène publique. En 1524, le roi Jean III le nomma vice-roi et l'envoya aux Indes avec une flotte de 16 navires et 3 000 hommes de troupes. Il ne s'en fiait qu'à l'énergie de l'amiral pour donner meilleure tournure aux affaires d'Orient qui semblaient péricliter dans les conflits où le désir d'exclure les Arabes du commerce des épices avait entraîné les Portugais. Vasco de Gama n'arriva aux Indes que pour y mourir : dans la nuit de Noël de la même année 1524, il succomba aux suites d'un anthrax. Il était alors âgé de cinquante-cinq ou de soixante-douze ans, suivant les dates extrêmes admises pour sa naissance. A l'immortelle renommée qu'il avait acquise, le Camoëns a ajouté l'auréole que les grands poètes mettent au front de ceux qu'ils ont chantés.

Peu d'années après la mort de Vasco de Gama, les Portugais avaient définitivement supplanté les musulmans dans la possession du trafic envié des Indes ; le pavillon de la

maison d'Aviz, non content de flotter librement sur toute l'étendue de l'océan Indien, se déployait victorieusement à l'abri des solides forteresses qui se multipliaient comme par enchantement de Mozambique à Ormuz, du détroit Bab-el-Mandeb à Malacca et à Macao. Malheureusement cet éblouissant feu d'artifice ne devait pas durer. Les Portugais, en prétendant devenir une puissance dans les pays d'où ils tiraient leurs produits, au lieu de s'y présenter en négociants pacifiques, se heurtèrent à des jalousies et à des résistances qui furent la cause de leur ruine. L'Espagne s'était engagée dans un labeur épuisant en entreprenant de coloniser l'Amérique: le Portugal, dont les habitants étaient encore moins nombreux, prépara son suicide en se lançant aveuglément dans de grandioses aventures de guerre aux Indes. La première contracta une maladie de langueur qui dure encore; l'autre succomba à un mal violent qui le terrassa en moins d'un siècle. Mais si la patrie de Dom Henrique, de Barthélemy Diaz, de Vasco de Gama, de Cabral, d'Almeida et d'Albuquerque a perdu ses trop brillantes conquêtes en Extrême-Orient, elle n'en reste pas moins justement fière et enviée pour avoir produit des héros tels que ses grands navigateurs du XVe et du XVIe siècle. La gloire est le seul héritage que lui aient légué ses illustres ancêtres, mais il n'en est pas de plus pur.

ÉMILE VEDEL

UNE RENCONTRE

I

Un soir de l'hiver dernier, vers cinq heures, Jacques de Ressergues, gagnant la salle d'armes de son cercle, était en train — comme il le déclara plus tard en plaisantant — de « découvrir » la rue de la Paix. Sous le ciel bas où flottait un brouillard, la rue — bien plutôt une galerie étincelante de lumières — prenait un aspect d'intimité. Au sortir de la clarté blanche et froide des lampes électriques de la place de l'Opéra, c'était la douceur d'une lumière plus chaude, et, bien qu'il y eût là beaucoup de monde, la vie déjà n'y semblait plus la même, ni aussi affairée ni aussi bruyante que tout à côté, sur le boulevard. On ne passait pas rue de la Paix, ou guère; on y venait tout exprès et, une fois arrivé, on ne se pressait plus, sollicité par un spectacle de luxe, d'opulence et de beauté, par des boutiques brillantes étalant d'inappréciables richesses, des diamants, des perles, de l'or, ou des dentelles et de divines lingeries de femmes. Et il y avait là beaucoup de femmes.

Presque toutes habillées de sombre, elles allaient de leur voiture aux maisons, traversant le trottoir très vite, silhouettes gracieuses, petites ombres d'une élégance discrète et raffinée

avec des gestes précis. Sur la chaussée, les trois rangées d'équipages arrêtés donnaient encore cette impression de repos, de but atteint. Parfois un coupé se détachait et filait, au grelot du cheval, sur ses roues caoutchoutées ; c'était presque du silence.

— *Peace's street !* murmura Jacques.

Il baptisait volontiers d'un nom anglais ce qui lui paraissait chic.

Oubliant sa séance d'escrime, il s'attarda parmi ces lumières et flâna aux devantures. Aussitôt la pensée lui vint d'acheter un souvenir, un bijou, quelque fanfreluche, à une amie qu'il avait, gentille créature fort tendre, qui l'aimait depuis trois ans avec une remarquable fidélité, et il se mit en devoir de choisir.

Malgré la trentaine approchante, Jacques, qui se garait de la désolante et maussade gravité des jeunes hommes de sa génération, avait encore des besoins de rire et d'être heureux, et il les satisfaisait aux moindres prétextes. Une bouche charmante, des yeux bleus vite allumés de malice, une tournure élégante et des manières douces et câlines pour complaire à sa vieille maman, jamais quittée et auprès de laquelle il passait chaque jour de longues heures, en faisaient un homme très agréable. Une petite fortune, guère de soucis, au fond pas mal d'égoïsme.

D'assez récente date, cet égoïsme ; plus voulu, après deux cruelles déceptions d'amitié, que naturel. Il acceptait la vie, ne lui demandait, sagement, que ce qu'elle peut donner ; encore y mettait-il des formes ! Ayant remarqué combien, dans la cohue du monde, il est impossible d'avancer sans écraser les pieds des gens, il prit son parti de ne pas aller trop loin, satisfait de son sort. Son horreur des émotions inutiles lui interdisait les coups de tête et les emballements ; il aimait mieux en ignorer l'ivresse qu'en supporter les conséquences. Il se fit ainsi une philosophie aimable, superficielle, en somme aussi peu gênante pour les autres que pour lui-même.

Ses compagnons l'aimaient bien, et il ne laissait pas non plus les femmes indifférentes ; il s'intéressait à tout ce qui les touche, les amusait par sa gaminerie caressante, voulait leur plaire et, le plus souvent, n'en demandait pas plus.

Comme il revenait encore une fois devant une boutique de bijouterie, presque décidé pour un double petit bracelet d'émeraudes et de rubis, — oh ! très simple ! — il fut croisé par une femme dont il aperçut à peine la figure, mais dont les cheveux extraordinairement blonds, éclatants comme de l'or dans sa toilette de grand deuil, l'obligèrent à se retourner.

Elle marchait vite, petite, gracieuse de mouvements et discrète d'allure. Jacques la suivit quelques pas, méditant de la dépasser pour regarder plus attentivement son visage; mais, tout à coup, elle entra sous une porte, et il la perdit de vue.

Allait-il l'attendre? Elle ressortirait certainement, car c'était la maison du très célèbre couturier pour dames Poucet. Mais il se traita d'imbécile!... Il n'allait pas, maintenant, se mettre à suivre les femmes dans la rue! C'eût été la première fois... Rebuffades, ou conquêtes trop faciles; et il détestait l'un comme l'autre. Et puis, cette femme en deuil semblait convenable, même distinguée; elle ne devait guère songer à la galanterie.

Et tout de même, ces étranges cheveux blonds le préoccupaient; ils ne ressemblaient pas à des cheveux teints, et jamais il n'en avait vus encore d'une couleur aussi intense. Jacques resta devant la porte presque une demi-heure : « Il est impossible qu'elle ne sorte pas, se disait-il ; je verrai sa figure et je m'en irai. »

Et quand elle sortit, de son allure toujours aussi rapide, il la suivit sans plus discuter avec lui-même. Au bout de la rue de la Paix étincelante, ce fut le trou noir de la place Vendôme. Sur le trottoir sec, les petits pas battaient réguliers, menus, pressés. Puis, l'inconnue s'engagea rue Castiglione et, presque aussitôt, entra sous la voûte de l'Hôtel Continental.

Jacques comprit que s'il la perdait là, il ne la retrouverait plus, et, sans hésiter, par désir impérieux de savoir, il pénétra dans le bureau de l'hôtel :

— Pouvez-vous me dire qui est cette dame en noir qui vient de passer? Il me semble que je la connais.

Il avait posé la question dans un anglais très pur, pensant, avec raison, éveiller moins de défiance et obtenir sa réponse du premier coup.

— Madame Avienoff, de Saint-Pétersbourg, arrivée hier.

— Ah! bah... Eh bien, elle est raide!...

Cette fois, il poussa son exclamation en bon français, au nez du secrétaire ahuri, qu'il remercia vite pour se sauver plus vite encore.!...

Il venait de suivre madame Avienoff! C'était comique au plus haut degré. Cette madame Avienoff dont il entendait parler depuis huit jours chez ses amis Bréauté, que madame Bréauté attendait avec tant d'impatience, qu'elle disait si charmante, une jeune veuve, venue de Pétersbourg avec sa sœur atteinte d'une grave maladie nerveuse, pour consulter un spécialiste français.

« Heureusement, se dit Jacques, cette Russe ne m'a pas vu la suivre, car je la rencontrerai bien certainement et je me trouverais dans une posture ridicule. »



Ce ne fut que le soir, en ouvrant la porte de sa petite amie Julie Mucières, que Jacques se rappela son intention de lui acheter un bijou. Mais comment retourner rue de la Paix? Il remit cette surprise à un autre jour et, tout de suite, examina avec attention les cheveux de la jeune femme. Ils étaient d'un joli blond cendré, très tendre, mais ils ne ressemblaient en rien à la chevelure de madame Avienoff, à cette coulée d'or en fusion qu'il voyait encore, comme lorsqu'il la suivait tantôt, pareille à une flamme, au-dessus de la lourde pèlerine d'astrakan, sous le chapeau noir encore assombri par le voile de crêpe.

Jacques de Ressergues se refusa à croire que madame Avienoff ne fût pas jolie et il souhaita s'en assurer au plus vite.

Il put le faire dès le lendemain chez les Bréauté où il dînait : il aperçut aussitôt, flambant dans le demi-jour des lampes et délivrée de son chapeau, la chevelure de l'étrangère, et il en ressentit une émotion.

Madame Bréauté le présenta :

— Je vous ai souvent parlé de madame Avienoff : vous savez qu'il y a deux ans, quand j'ai accompagné mon mari en Russie, j'ai trouvé en elle une amie tout à fait exquise,

et je suis bien heureuse de l'avoir maintenant près de moi... pour trop peu de temps, hélas! Ce qui me désole, c'est que notre amie est en grand deuil : — elle a perdu son mari il y a quelques mois; — elle ne pourra guère sortir... J'aurais été si contente de la distraire! Pourvu qu'elle ne s'ennuie pas trop pendant son séjour!

— Oh! que dites-vous là! Je vous verrai très souvent, ma chère amie, et je me promènerai beaucoup... Vous savez bien que je suis venue seulement pour Xenia et que, si elle est guérie, je bénirai mon voyage.

Aline Avienoff avait un accent assez fort, mais gracieux, un peu chantant; elle parlait un français correct, sans hésitation ni difficulté.

Jacques pouvait l'examiner à son aise. Il remarqua tout de suite quelque chose d'assez étrange dans sa physionomie; et cela venait de ses yeux dont les paupières bridées voilaient souvent le regard. Du reste, un teint éclatant, une bouche mince, mais fraîche; le nez était court, les pommettes imperceptiblement saillantes.

Jacques résuma : « C'est une Kalmouke, mais une très agréable Kalmouke ». Surtout elle avait ses cheveux, ses extraordinaires cheveux blonds, désemprisonnés maintenant, légers, pareils à une mousse d'or, abondante, remplie de lumière sous laquelle on pouvait voir, très rouge, une oreille d'une forme admirablement pure.

La sœur de madame Avienoff, Xenia Lougarine entra bientôt. Elles se ressemblaient beaucoup : pas plus grande l'une que l'autre, la taille également fine et gracieuse; mais Xenia n'avait pas la gloire des cheveux d'Aline. Quoique blonde, près de sa sœur, Xenia paraissait châtain foncé, presque. Parfois, son visage se contractait en une grimace nerveuse, et elle cachait aussitôt sa figure sous un mouchoir. Elle avait vingt ans; madame Avienoff pouvait en avoir trente.

Comme le dîner était intime, dès que M. Bréauté arriva, on se mit à table.

Aux premiers mots échangés avec madame Avienoff, Jacques fut conquis par la gaieté toute simple de la jeune femme. Il l'interrogea sur ses projets, sur l'impression qu'elle avait de Paris; elle ne le connaissait pas encore, bien qu'elle eût beau-

coup voyagé, visité l'Allemagne, Vienne, toute l'Italie. Sur chaque pays elle donnait une appréciation fort juste, sans prétendre éblouir par de l'esprit ou étonner par des considérations inattendues. Elle semblait très renseignée. Jacques ayant prononcé quelques mots aimables pour les Russes et pour la Russie, elle le remercia gentiment.

— La Russie est un beau pays, un très beau pays; mais je sais bien qu'il faut une certaine... comment dirai-je?... une certaine tournure d'âme pour le bien comprendre, être pénétré de son caractère et de sa poésie... Quant au peuple russe, il faut l'aimer, il est si bon!

Jacques lui parla ensuite des musées de Florence, d'Amsterdam; ils causèrent longuement de la Pinacothèque de Munich, qu'ils connaissaient l'un et l'autre. La critique de madame Avienoff témoignait d'une éducation artistique fort complète. Mais lorsqu'ils abordèrent la musique, Jacques s'émerveilla de sa compétence, même d'une érudition fort rare et d'une science technique dont il eut vite l'explication : le mari de madame Avienoff avait été inspecteur général des théâtres de musique de l'Empire, et l'on citait de lui certaines compositions remarquables.

Cependant, dès qu'on parla de lui, la figure d'Aline s'assombrit, se voila de mélancolie; elle garda le silence, comme tirée de force vers le passé et envahie de souvenirs.

Une autre fois, Jacques remarqua un nouveau changement d'expression chez l'étrangère, lorsque Xenia eut à supporter une crise de contraction faciale plus longue que les autres et resta quelques minutes la figure cachée dans son mouchoir.

Les longues paupières bridées d'Aline Avienoff avaient jusqu'à présent empêché Ressergues de voir ses yeux ; mais, à ce moment, elle les ouvrit tout grands sur sa sœur et il eut la révélation d'un regard étrangement profond, rempli d'une infinie sollicitude, de deux yeux superbes, clairs, intelligents et bons.

Jacques pensa : « Cette femme-là est très bonne; elle aimait son mari et elle aime sa sœur ». Puis les longues paupières s'abaissèrent de nouveau et la conversation reprit, pleine d'entrain.

Bréauté, qui était député, parce que fort riche, et radical, par

occasion, taquinait madame Avienoff sur l'épouvantable tyrannie de « l'autocrate ». Elle souriait, découvrant ses dents blanches, et répondait des choses très raisonnables, soulignant sa parole d'un geste réservé.

Comme elle venait de faire, une grosse faute de français, tout le monde se mit à rire. Elle s'excusa :

— Je suis impardonnable de parler avec tant d'audace ! Je manque de modestie... Vous vous moquez de moi ; je n'ai que ce que je mérite !

Jacques lui dit :

— Vous parlez fort bien, au contraire, et votre accent relève vos paroles d'une pointe d'exotisme que je trouve délicieuse.

— Je voudrais vous croire !

— Je m'en rapporte à notre amie madame Bréauté.

— Mais monsieur Bréauté, lui, sera plus sévère.

— Bréauté ! s'écria Jacques ; mais il ne sait que le français des hommes politiques... La Chambre n'est pas l'Académie.

Bréauté protesta aussitôt :

— Si vous n'y prenez garde, chère amie, Ressergues finira par vous donner, sur toutes choses, les idées les plus fausses. C'est un terrible paradoxal, et un sceptique impénitent.

— Peu m'importent les idées, répondit Aline : j'ai les miennes. Monsieur de Ressergues peut exprimer toutes celles qu'il veut, je ne m'occupe que de la façon dont il les exprime ; je ne retiendrai que les règles grammaticales de votre langue.

— Ressergues est bien capable de vous parler la langue verte.

— Qu'est-ce ?

Jacques répondit :

— L'argot.

— Oh ! ne me l'apprenez pas !... Parler argot avec l'affreux accent que j'ai, ce serait complet !

— Mais vous ne le perdrez que trop tôt, votre accent !

— Et il ne me restera plus que les fautes !

— Vous n'en ferez plus une seule quand vous quitterez Paris.

— Qui me les signalera ?

— Moi, si vous me le permettez.

Mais Bréauté intervint :

— Vous n'avez qu'une chose à faire pour prendre d'excellentes leçons : venez à la Chambre avec moi. Tenez, demain on y discute l'impôt sur la betterave, et Piédru doit parler. Venez! Vous saurez ce que c'est que la grande éloquence française.

Jacques l'interrompit :

— Je propose mieux à madame Avienoff. Si vous voulez, madame, que je vous aide à faire connaissance avec notre Louvre, nous causerons devant les tableaux. Rien n'enrichit un vocabulaire comme de parler « art ».

— J'accepte. La peinture est un langage universel, n'est-il pas vrai? Je comprendrai mieux.

Lorsque, vers dix heures, madame Avienoff se leva, Jacques lui rappela sa promesse :

— Voulez-vous que nous commencions demain notre promenade au Musée?

— Pas demain. Ma sœur essaye demain un traitement d'électricité, et je l'accompagnerai. Mais, après-demain, volontiers. Xenia sera libre jusqu'à quatre heures.

— C'est plus qu'il n'en faut pour une première visite...

— Voulez-vous venir nous prendre à deux heures? Nous sommes à l'Hôtel...

— Continental, je sais! interrompit étourdiment Ressergues.

— Et comment savez-vous cela?

— Ne l'a-t-on pas dit tout à l'heure, à table? expliqua Jacques embarrassé.

Il descendit avec Aline et Xenia, il les mit en voiture. Il était tout joyeux et sa joie le rendait aimable, empressé autour d'elles. Il se sentait une exaltation inaccoutumée, comme si quelque chose de très heureux venait de lui arriver. Cette après-midi du surlendemain passée avec ces deux femmes lui apparaissait comme un grand plaisir, et il ne voulut pas s'en tenir là :

— Après le Louvre, nous visiterons le Luxembourg... et Cluny... Et combien d'autres jolis coins je saurai encore vous découvrir! Je vais travailler mon Paris pour vous l'apprendre!... Combien de temps pensez-vous rester parmi nous?

— Que sais-je? cela dépend de la santé de Xenia. Deux mois, peut-être!

— Pas plus?...

Mais madame Avienoff avait refermé la portière de la voiture : elle n'entendit pas cette exclamation désolée.



Le lendemain, Jacques se réveilla dans des dispositions moins favorables à ses deux « Kalmoukes ».

Il ne s'expliquait plus son empressement de la veille et il se reprocha ses offres de service. Quelle idée avait-il eue ! Et que pourrait-il bien faire, après tout, de cette madame Avienoff?... Une maîtresse? Pourquoi? Était-elle même jolie? Oui, sans doute, avec ses extraordinaires cheveux et son teint éblouissant : oui, avec son profond et clair regard... encore fallait-il que ses paupières bridées se soulevassent pour en laisser passer la chaude lueur. Mon Dieu, oui ! elle était jolie, mais d'une beauté inaccoutumée, d'une de ces beautés qu'il faut un certain courage à un homme pour proclamer, parce que beaucoup d'autres la contesteront, ne la comprendront pas. Et puis, quelle apparence que cette femme devînt jamais sa maîtresse? Elle était fraîchement veuve, et elle avait aimé son mari. Elle affectait un deuil rigoureux. Jacques ne se souciait pas de semer quelques fleurs d'un violet plus tendre dans tout ce crêpe.

Les veuves que l'on console s'imaginent vous abandonner une sorte de virginité particulière, mais presque aussi considérable que l'autre ! Aline ne pourrait devenir qu'une maîtresse tout à fait sérieuse. Elle paraissait honnête, pas coquette, sage en ses propos ; elle jouait simplement son rôle de maman attentive auprès de sa sœur orpheline et malade. Ce serait toute une campagne amoureuse à entreprendre, longue, pas amusante, exigeant beaucoup de prudence et ne pouvant guère offrir d'imprévu. Jacques avait assez causé avec madame Avienoff pour reconstituer son existence en Russie, où il la voyait comme une gentille petite femme, tranquille, vivant sa vie avec modération.

D'ailleurs, une vraie Russe, pas une de ces Russes de roman qui sont des cosmopolites ; une Russe de Russie, dont le cœur restait fidèle à son pays, qui ne se sentait bien que

là-bas, chez elle, qui serait toujours, partout ailleurs, inquiète et nostalgique.

Décidément, il avait agi la veille avec une grande inconséquence. Il ne pouvait pas se dispenser d'aller au Louvre : il avait promis. Bah ! il en serait quitte pour engluer les malheureuses dans la collection Thiers : elles en sortiraient écœurées et sans courage pour recommencer d'autres promenades.

Jacques passa toute sa journée auprès de Julie Mucières et il s'y trouva parfaitement bien. Chez son amie, rien d'étrange, aucune appréhension d'un inconnu toujours un peu troublant. Julie était fort gentille à la façon de toutes les femmes gentilles ; sa beauté, banale peut-être, d'un type connu, classé, mais rassurant, ne déroutait pas le regard, donnait aux yeux une satisfaction attendue. La coquetterie même de Julie, ses mines de petite chatte étaient d'une gesticulation prévue, qu'on avait déjà remarquée ailleurs, qu'on retrouvait. Ressergues se sentait là chez lui, en sûreté, et non plus en face d'une chose étrangère, d'une âme étrangère.

Ce soir-là, il dîna avec sa mère, qu'il adorait. N'eût-il pas été fort sot de compliquer inutilement une existence aussi agréable ?



Lorsque Ressergues, à l'heure dite, entra chez madame Avienoff, une surprise l'attendait : Aline était seule, Xenia s'étant trouvée fort bien de sa première séance d'électricité, avait dû retourner chez le médecin qui ne voulait aucune interruption dans le traitement.

— Mais pourquoi, madame, n'avez-vous pas accompagné mademoiselle votre sœur ? demanda Jacques.

— Vous deviez prendre la peine de venir. Du reste, Xenia est avec ma femme de chambre, une Russe que j'ai amenée : je suis tout à fait tranquille.

Elle ajouta :

— Mais, maintenant que je vous ai fait mes excuses, je ne veux pas abuser. Vous ne me refuserez pas une tasse de thé ; aussitôt après, vous serez libre.

— Et le Louvre, notre visite au Louvre ?

— Xenia se faisait une fête d'y venir avec nous.

— Voulez-vous choisir un autre but de promenade?

— J'avais décidé de ne pas sortir.

— Alors, dit Jacques en riant, je m'installe. Il fait très froid dehors et fort bon ici. Je vais rester votre prisonnier? Je crois que j'aurai grand plaisir à causer avec vous.

— J'accepte, répondit Aline; mais je vous rappelle nos conventions : corrigez toutes les fautes que je ferai.

— Vous n'en faites pas!

— Vous voyez bien que vous manquez de courage : vous préférez un mensonge à la peine que je vous donnerais!

Elle sonna pour commander le thé.

Jacques regardait Aline. Elle était assise près de la cheminée en face de lui, le dos tourné à la fenêtre, la figure éclairée par la flamme des bûches, les yeux demi-clos sous leurs paupières bridées, avec, autour de la tête, l'auréole d'or pur de ses éblouissants cheveux.

Il ressentait le charme très doux qui émanait de la jeune femme et qui l'avait touché déjà chez les Bréauté. Voilà qu'il oubliait sa maussaderie de la veille contre la « Kalmouke ». De nouveau, il se trouvait bien auprès d'elle et commençait à éprouver la légère surexcitation qui, l'autre soir, l'avait rendu si aimable. Du reste, une pensée s'emparait de son esprit : c'est que l'absence de Xenia n'était peut-être pas le fait du hasard seul. Pensée téméraire, absurde sans doute, mais dont il ne put se débarrasser. Jacques professait volontiers cette théorie qu'un homme ne s'avise jamais d'aimer une femme sans que cette femme l'y autorise implicitement. La séduction qu'elle rayonne ne vient pas d'elle et ne va pas à l'autre sans qu'elle le veuille un petit peu. Les femmes ne plaisent que parce qu'elles consentent à plaire. On ne se risquait pas autrefois à tomber amoureux des matrones; et, de notre temps, les vraies femmes de foyer sont entourées d'une atmosphère dont les ondes propagent mal l'émotion. Or, en fin de compte, Aline Avienoff lui plaisait. Il s'accoutumait à sa très particulière beauté. Elle allait et venait, préparant son thé à la russe, coupant elle-même les larges tranches de citron, gracieuse, mignonne avec son joli buste délicat et plein, ses gestes inachevés, comme suspendus.

Et puisqu'elle lui plaisait, il ne devait pas lui déplaire.

N'avait-elle pas paru contente de ce qu'il était resté près d'elle? Son accueil n'indiquait-il pas une camaraderie déjà très engageante, une sympathie qu'elle manifestait à chaque occasion? Pourquoi donc s'était-il avisé de prêter à cette Russe une vertu aussi farouche?... Et si elle avait, par hasard, quelque goût pour lui?...

Oh! alors, le problème se transformait : plus de longs et difficiles travaux d'approche, plus de crainte d'une chaîne sérieuse et pesante, mais, au contraire, une liaison rapide, une aventure éphémère et sans danger... Eh! mais, Jacques ne reculerait pas!... Si madame Avienoff avait jeté les yeux sur lui pour être le « souvenir » des deux mois qu'elle allait passer en France, il ne dirait pas non.

Et vraiment les apparences semblaient lui donner raison. Il venait de s'asseoir tout près d'elle, sans qu'elle songeât à se reculer; il lui avait pris une main, examinant à loisir une bague d'émail bleu incrusté de brillants, un cadeau d'un grand-duc, lui expliquait-elle. Ils causaient, ils riaient, très en confiance.

— Nous avons beaucoup de goûts communs, et je vais compter parmi mes plus heureux le jour où je vous ai connue.

— Les Français sont la galanterie même. Il me reste un gros scrupule, c'est que je vous retiens ici pendant qu'une jolie femme vous attend peut-être.

— Aucune femme ne m'attend, ni jolie, ni laide.

— Oh! laide..., naturellement!

— Les jolies femmes sont rares.

— Vous êtes difficile!

— Très difficile!

— Parce que vous êtes gâté.

— N'en croyez rien! J'ai peu de mérites.

— Vous êtes charmant!

Mon Dieu! Aline venait de lui dire cela le plus simplement du monde; sans doute elle n'y entendait pas malice. Et pourtant!...

Jacques éprouvait maintenant un grand besoin de dire des paroles tendres; et il avait la confuse certitude que madame Avienoff lui répondrait tendrement. Il se souvenait de certaines autres aventures dont il avait été le héros, et il recon-

naissait tout juste les mêmes pressentiments de victoire. Il enveloppait la jeune femme d'un regard très ardent, où montait un désir. Quant à elle, depuis un instant, elle ne parlait plus. Quelque chose pesait sur eux, l'attente d'un événement très prochain que madame Avienoff ne semblait pas désireuse de fuir.

Jacques eut des paroles plus caressantes :

— Savez-vous bien que c'est la première fois que j'ai le bonheur de voir des cheveux aussi splendidement blonds que les vôtres ?

Aline porta vivement sa main à sa tête :

— Mes cheveux ? fit-elle.

— Je les ai tant admirés de loin!...

Et du bout des doigts il toucha les boucles de cette chevelure. Aline ne fit pas un mouvement. C'était un nuage d'or transparent et léger, baigné d'une clarté rose, d'un rose de miracle, d'une couleur inattendue, absolument unique: vers les tempes et à la nuque, quelques mèches beaucoup plus pâles, d'une délicatesse extrême, comme sont parfois, dans les vieux tableaux, les cheveux blonds des petits anges.

Aline ne bougeait pas. Il était impossible qu'elle ne sentît pas les doigts de Jacques effleurer sa tête; mais, devant l'entreprise du geste, elle ne bougeait pas. N'était-ce pas un consentement? Du reste, de cette minute, Jacques ne raisonnait plus. Il ne vit pas se soulever, haletante, la poitrine de madame Avienoff, il ne se demanda pas si l'immobilité d'Aline, son silence, n'étaient pas les preuves mêmes d'une terreur, d'une angoisse qui la paralysaient. Il perdait la raison devant cette chevelure glorieuse, embaumée, attirante, cette nuque blanche et ronde, penchée... Il se trouvait debout derrière Aline; il lui renversa brusquement la tête et, comme elle ouvrait la bouche pour crier, il lui ferma les lèvres avec ses lèvres.

Aline Avienoff se raidit, et une lutte terrible commença.

De meuble en meuble, d'un fauteuil à une chaise qui se brisa, de la table à un divan, debout, assis, à genoux parfois devant elle, Jacques poursuivit Aline. Silencieuse, la figure figée en une crispation de suprême volonté, Aline le repoussait, les mains en avant, les yeux fermés.

Tout de suite, il comprit qu'il s'était trompé. Rien dans l'attitude de la jeune femme n'avait pu justifier une tentative aussi brutale. Mais il était trop tard : il ne pouvait plus reculer. Un seul moyen lui restait de se tirer de son vilain rôle : triompher de l'étrangère. Ne fût-ce qu'un instant, par force même, s'il réussissait, Jacques était sauvé... Il lui emprisonnait les mains ; il la serrait contre lui ; mais plus il faisait son étreinte violente, plus ses paroles chantaient douces, caressantes, grisantes. Il lui parlait tout bas, il lui parlait dans les cheveux.

— Pourquoi me repoussez-vous? Pourquoi me refusez-vous le baiser que je vous demande? Je vous déplais donc bien!

Et cette phrase, il la répétait à toute minute. Oh ! comme il était sûr, maintenant, malgré la résistance désespérée d'Aline, qu'il ne lui déplaisait pas !

— Dites-moi que je vous fais horreur, et je m'en irai, tout de suite, je vous le jure... Mais... si vous n'éprouvez pas ce recul, dont je souffrirais tant, ne me chassez pas, regardez-moi, et comprenez que je suis fou de vous, et que vous pouvez me donner un immense bonheur !

Deux fois, trois fois, il la sentit faiblir, puis se reprendre ; mais elle s'épuisait. Quant à Ressergues, il ne se faisait plus d'illusion sur la loyauté de ses moyens. S'il triomphait de la jeune femme, il obtiendrait Aline, non de son entier consentement, mais de la surprise de ses sens... Bah ! n'était-ce pas mieux ainsi? Puisque Madame Avienoff ne s'était pas donnée avec la libertine facilité qu'il espérait tout d'abord, au moins devait-il profiter de l'entraînement qu'il avait su provoquer. Et surtout, il devait se garder de faire appel à une tendresse déjà trop visible, qui eût orienté son aventure vers des effusions inutilement sentimentales.

Il commençait à ne la redouter que trop, cette tendresse qui éclairait les yeux de la jeune femme, et, sans amour lui-même, il jugeait sa victoire d'autant plus précieuse qu'elle ne l'engagerait à rien...

Maintenant, Aline cachait sa tête dans ses mains et Jacques à genoux devant elle, lui parlait en souriant.

— Vous ne me connaissez pas, Aline, et je ne sais guère de vous que votre nom. Et voyez comme nos deux cœurs ont

été vite! Nous voilà amis, très amis, sans longs préambules. N'est-ce pas délicieux? Vous aurez été dans ma vie comme une ravissante fleur d'or, et je garderai toujours de vous un exquis souvenir que rien ne pourra gâter.

Et il ajouta, de sa voix câline :

— Montrez-moi vos yeux.

Mais madame Avienoff ne lui montra pas ses yeux, et, comme il lui avait pris les mains, elle cacha sa figure sur l'épaule de son amant.

— Quoi ! vous voilà si farouche, dit-il, parce que vous m'avez rendu très heureux ! Prenez garde ! ce serait me dire que vous regrettez notre baiser, et j'en aurais le plus profond chagrin.

Sans parler encore, Aline le rassurait en serrant nerveusement les mains de Jacques dans les siennes.

— Avons-nous donc si mal agi?

Elle fit oui de la tête; mais Jacques protesta avec feu :

— Non! mille fois non ! Nous nous sommes aimés vite, parce que nous avons compris vite que nous devions nous aimer. Nous n'avons joué aucune comédie, et vous verrez si le souvenir que nous garderons l'un de l'autre n'en sera pas meilleur !

Encore timide et craintive, madame Avienoff leva les yeux vers lui. Mais, aussitôt, comme ayant pris son parti, elle secoua sa tête blonde d'un petit geste brave, serra très fort les mains de Jacques et se leva :

— Vous pouvez me juger très mal, je sais, dit-elle. Vous auriez tort... mais tant pis! Je ne peux plus rien empêcher maintenant, il est trop tard; et, du reste, je ne regrette rien. Cela prouve, mon ami, que les femmes ne peuvent pas répondre d'elles-mêmes. Ma grande imprudence a été de vous revoir, car, avant-hier, pendant toute cette soirée, vous m'aviez déjà paru si charmant, vous m'aviez tellement troublée ! Mais j'étais si sûre de moi que je n'ai pas fui cette impression-là; je l'avais trouvée douce; je ne pouvais pas imaginer jusqu'où elle me mènerait... si vite! Aujourd'hui j'ai perdu la tête. Beaucoup de femmes, à ma place, vous en voudraient : je crois que ça ne serait ni juste, ni tout à fait loyal. Tâchez de m'aimer un peu... non pas à cause de notre folie, mais... malgré elle.

Oui, décidément, Aline Avienoff était délicieuse, franche et droite et elle restait très digne. Jacques se sentait heureux. Cette aventure ne l'encombrerait pas. Il causait avec animation ; il racontait à Aline sa poursuite rue de la Paix, comment il avait été frappé par l'étrange couleur de ses cheveux ; son enquête au bureau de l'hôtel, son étonnement d'apprendre que la jeune femme qu'il avait suivie était justement la dame russe dont les Bréauté lui parlaient si souvent, et sa curiosité de la revoir, et sa définitive passion pour elle.

— Vous voyez bien qu'il est très ancien, notre amour, et que, si je vous ai attendue une demi-heure sous une porte de la rue de la Paix, c'est qu'une Providence amie veillait à nous réunir. Et maintenant, vos cheveux sont à moi, et toute Alinette est à moi... et elle veut bien être à moi, dites ?

Elle lui répondit par un baiser.

— Il faut vous en aller. Ma sœur va revenir, et j'aime mieux que vous soyez parti...

— Quand nous reverrons-nous ?

— Je dîne après-demain chez les Bréauté. Y viendrez-vous ?

— Certes ! mais quand vous verrai-je, vous toute seule ?

— Samedi. Où m'attendrez-vous ?

— Chez moi.

— Mais où est-ce, chez vous ?

Et ils se mirent à rire, à la pensée qu'ils s'étaient tant aimés en se connaissant si peu : Aline ignorait même où Jacques demeurait.

Il écrivit son adresse, rue de Lisbonne ; il l'embrassa dans les cheveux et partit.

*
* *

Leur existence d'amour s'organisa très vite. Tout d'abord, Jacques espaça un peu Julie Mucières. Il lui eût déplu d'être gêné par elle dans son aventure avec Aline. Cependant il ne voulait pas rompre, car, dans deux mois, madame Avienoff serait partie, et Jacques ne se souciait pas de rester sans maîtresse. Il inventa pour Julie un oncle de province marié, sévère et puritain, qui le laisserait rarement tranquille. Libre de ce côté, il attendait les dispositions de madame Avienoff. Elle régla leur vie, dès le début, d'une façon tout à fait sage.

Ils se voyaient un jour chez les Bréauté, à dîner; un autre jour dehors, avec Xenia, — et c'était une visite à quelque musée, à quelque exposition ou curiosité de la ville. — Enfin, tous les samedis, Aline venait chez Jacques où elle passait l'après-midi.

Par grand bonheur, dans ce jeu de l'amour où les meilleures volontés se heurtent parfois à des incompréhensions physiologiques décourageantes, dès les premiers baisers, leurs corps s'aimèrent passionnément. Aline Avienoff se révéla comme une maîtresse délicieuse, et les heures des rendez-vous s'écoulèrent comme des heures de rêve, au milieu de caresses ardentes, parfois même violentes, qui ne leur laissaient de pensées que pour leur bonheur immédiat et présent.

Dans ses sorties avec les deux sœurs, ou aux dîners de Bréauté, Jacques retrouvait le charme si particulier de la causerie de madame Avienoff, cette gaieté toute simple qui l'avait séduit dès le premier jour. Dans ses bras elle restait grave un peu et silencieuse ; dehors, elle reprenait son tour d'esprit enjoué et malicieux. Ils se taquinaient ouvertement sur la résistance que mettait Aline à se parisianiser tout à fait : elle convenait bien qu'en France l'existence est brillante, agréable, indépendante ; elle admirait Paris, qui l'épouvantait un peu tout de même ; mais elle avait beau convenir de tout ce que voulait Jacques, on sentait bien qu'au fond ses préférences allaient à son pays de neige, dont elle aimait la vie tranquille et lente.

— Croyez-vous, disait-elle un soir à madame Bréauté, que je me suis disputée avec un cocher, aujourd'hui ? Il voulait me voler, j'en suis sûre.

— Il a bien vu que vous étiez étrangère.

— C'est d'autant plus mal, je trouve.

— Avec ça, interrompit Jacques, qu'à Pétersbourg les cochers de fiacre ne sont pas aussi voleurs qu'ici... sans compter qu'ils sont plus ivrognes !

— Mes dvorniks ! s'écria madame Avienoff scandalisée, mes bons dvorniks ! Vous ne les connaissez pas ! Ils sont si doux, si polis toujours ! Mes bons dvorniks ! ils ont une si bonne figure avec leur grosse barbe !

Elle avait accompagné sa défense d'un geste de tel atten-

drissement, d'une moue si amusante pour représenter « la bonne figure des dvorniks avec leur grosse barbe », que tout le monde éclata de rire.

Ce parfum d'exotisme n'était pas pour déplaire à un homme qui aimait bien varier ses impressions.

Ce soir-là, il trouva madame Avienoff tout à fait agréable. Il se considéra comme parfaitement heureux et, tout doucement, il se laissa vivre.

Cette liaison s'accordait de tous points avec sa philosophie ; elle n'était ni absorbante, ni exclusive. De temps à autre, il allait même raconter à sa petite amie Julie, qui écoutait résignée et crédule, d'extraordinaires histoires d'oncle à piloter dans Paris. Sa vie restait presque la même. Quant à sa mère, Jacques ne lui enlevait pas une minute du temps qu'il lui consacrait d'ordinaire. Il lui cachait avec grand soin son aventure. Madame de Ressergues n'admettait aucune liaison avec des femmes du monde, les déclarait compromettantes, toujours dangereuses. Au moins, cette fois, elle se serait trompée. Madame Avienoff ne pouvait pas être une femme dangereuse pour son fils : dans quelques semaines, elle serait partie, et, depuis le commencement de leur rencontre, combien tous les deux s'étaient montrés raisonnables !

Même, Jacques s'avisait parfois de trouver ses rendez-vous bien espacés ! Mais madame Avienoff les avait réglés ainsi et il ne réclama pas ; il appréciait mieux, en délicat et en dilettante, le désir toujours éveillé que ces longs délais lui laissaient d'Aline.

Un jour, chez madame Bréauté, Jacques venait de constater, une fois de plus, combien l'esprit de madame Avienoff était éveillé et souple, avec des trouvailles inattendues, une absence complète de snobisme, une façon toute droite de juger les choses et de conformer sa conduite à son jugement, — lorsque cette idée traversa son cerveau :

— Jamais elle ne cause avec moi, quand nous sommes seuls, comme elle cause ici.

Et comme, au même moment, toute la gaieté de la jeune femme tomba subitement et qu'une mélancolie passa dans ses yeux, à un souvenir, sans doute, à quelque chose que Jacques ne savait pas, il se dit encore :

— Comme je sais peu de chose d'elle !... Elle est à moi et, en somme, je ne la connais pas!

Et voilà que Jacques s'aperçut qu'entre eux les conversations restaient toujours objectives. Lorsqu'elles amenaient la confession d'impressions personnelles, l'un comme l'autre s'échappait vite par quelque considération plus générale. Plusieurs fois. — voilà qu'il y songeait ! — une même émotion les saisit à la fois tous les deux : ils se détournèrent. d'un accord tacite. Par exemple. il se rappela qu'un jour, devant la *Vierge* de Mainardi, à la vue de cette figure si attentive au doux fardeau de l'Enfant porté entre les bras, si sereine, si fière, ils furent soudainement remués tout au fond de leur être. et que leurs mains se cherchèrent. Mais lui se reprit aussitôt, commença une discussion technique sur le tableau et fit, d'une voix blanche, des observations de critique d'art.

On eût dit qu'ils craignaient de pénétrer leurs âmes ! Il est rare que l'étreinte de deux êtres ne fasse pas éclore, du moins aux premiers jours, un aveu de tendresse, une ardente profession de foi reconnaissante et amoureuse que les lèvres prononcent presque d'elles-mêmes, dussent-elles les démentir bientôt : chose extraordinaire! jamais ni l'un ni l'autre n'avait rien proféré de pareil. Entre eux, la caresse n'avait été que la caresse!... Pourquoi?

Jacques s'interrogea sur ce silence sentimental; et il se rappela l'étrange malaise qui envahissait aussi bien madame Avienoff que lui-même, à l'instant où. des bouches déprises, doit jaillir la parole d'effusion. Un élan de tendresse eût donc été dangereux puisqu'ils s'y dérobaient ainsi, se réfugiaient ardemment dans la volupté seule?

Jacques, alors, entrevit qu'ils s'aimaient plus qu'ils ne voulaient se le dire et que, dans leurs sentiments réciproques, se trouvait, sans doute, la substance d'un amour véritable.

Il ne trembla pas à cette hypothèse. Au contraire, son dilettantisme s'en amusa.

Il n'avait rien à craindre : leur liaison s'était engagée trop rapidement pour qu'ils ne se sentissent pas gardés contre toute exagération. Il se rassura, dans sa terreur des aventures encombrantes, des amours qui n'en finissent plus, en songeant que si, depuis près d'un mois, ils avaient évité volontairement

les déclarations passionnées et les serments enthousiastes, ils n'allaient pas commencer, pour l'autre mois qui leur restait. Madame Avienoff ne l'inciterait plus, maintenant, à une intempestive sentimentalité. Il se rendait compte, à cette minute, qu'Aline se contraignait souvent à dominer une émotion sur laquelle elle ne s'expliquait pas. Mais elle continuerait à ne pas s'en expliquer. Et ce serait fort piquant de s'en tenir ainsi à la surface, de ne pas vouloir regarder tout au fond.

Oh ! comme il aimait leur amour, depuis qu'il y découvrait — obstinément tue — une petite souffrance !

La confiance de Ressergues en la sagesse de la jeune femme fut confirmée à quelques jours de là. Il avait dû la prier de changer le jour de leurs rendez-vous : Julie commençait à s'inquiéter des absences de Jacques.

Certainement madame Avienoff devina la véritable raison de sa requête, car elle devint triste tout à coup. Jacques l'interrogea :

— Bah ! ce n'est rien. Je sais bien que je ne suis pas toute seule à vous aimer !

— Pourquoi me dites-vous cela, Aline, et que pensez-vous ?

Alors elle fit un grand effort, se mit à sourire et, en lui tendant les mains, d'une voix très assurée, d'un ton de détachement :

— Savez-vous bien que Xenia va tout à fait mieux ? et que je vais être bientôt forcée de songer à partir ?

Jacques la regarda au fond des yeux :

— Êtes-vous absolument forcée de partir ? Votre sœur et votre femme de chambre russe ne peuvent-elles pas regagner seules Saint-Pétersbourg ?

— Vous savez bien que non. J'ai une famille, des amis, qui m'attendent là-bas,... et toute ma vie, en somme !

Elle ajouta avec un gentil regard :

— J'aime bien votre pays, pour beaucoup de motifs : — elle insista : — pour beaucoup de motifs !... Mais vous êtes trop sage pour ne pas me conseiller d'être aussi très sage.

Oui, leur amour ne pouvait pas être un autre amour. Et Aline le comprenait comme Jacques : car cet amour devait mourir ; ils savaient quand il mourrait, quand ils devraient se

séparer. L'échéance était fatale, marquée d'avance, acceptée par elle, acceptée par lui. Depuis le premier jour elle pesait sur eux : elle avait été la condition de leurs baisers ; elle avait, dès le départ, orienté leur amoureuse aventure, elle leur avait défendu les grands élans de la passion, mais leur avait épargné ses secousses et ses larmes.

Xenia allait mieux, en effet, et le temps passait.

Un jour, Bréauté annonça qu'il partait le lendemain pour appuyer en province la candidature d'un de ses amis ; il prévoyait une absence de quinze jours.

— Il faudra donc que nous nous disions adieu ce soir, fit madame Avienoff, car dans quinze jours je serai en Russie.

Tout le monde se récria. Mais Aline expliqua qu'elle n'avait aucun moyen de reculer son départ : de sérieux intérêts l'appelaient à Pétersbourg et, du reste, Xenia serait, alors, tout à fait guérie.

Jacques éprouva, ce jour-là, qu'il y a une grande différence entre une date prévue, mais indéterminée, et une date fixée d'une façon précise. Il ne put s'empêcher de ressentir une petite angoisse. C'était la première fois qu'Aline assignait ainsi une heure à leur séparation. Il savait bien que ce devait être bientôt, mais, de la connaître, il eut un léger battement de cœur. Il s'en rendit vite maître. Il s'affermit dans sa résolution de mener son amour jusqu'au bout, jusqu'à la fin, sans cesser de sourire. On verrait bien s'il y réussirait !

Et lorsqu'il se trouva seul avec Aline, ce fut lui qui, le premier, lui parla de départ avec une câlinerie mélancolique un peu, mais un ton d'acceptation tout à fait résigné.

— Puisque vous allez partir bientôt, Alinette, si bientôt !... je voudrais vous adresser une prière.

— Dites, mon ami !

— Nous sommes des amoureux très malheureux, n'est-ce pas, destinés à ne plus vivre, un jour, que de nos souvenirs ?

— Hélas !

— Eh bien, je voudrais vous prier de multiplier ces souvenirs, puisque nous le pouvons encore. Accordez-moi de rapprocher nos rendez-vous, de nous réunir ici, plus souvent.... tous les jours.

Aline eut une petite hésitation : une songerie noya ses yeux, mais elle lui répondit en lui tendant les lèvres :

— Si tu veux.



Elle vint le voir tous les jours ; mais, tous les jours, un peu plus, sa gaieté s'en allait. Les deux amants se sentaient envahis d'une gêne grandissante. Jamais ils ne se turent davantage sur ce qui s'agitait au fond de leur pensée.

Il ne fallut pas moins que toute la volonté de Jacques pour vaincre la contrainte qui les paralysait. Au commencement, il crut devoir lui parler encore de son voyage, s'informer de certains détails, de la durée du trajet, l'interroger sur ce qu'elle ferait aussitôt arrivée ; mais elle lui répondait avec un effort si pénible qu'ils évitèrent bientôt toute parole qui leur rappelât le départ d'Aline.

Et comme tout, cependant, les forçait à s'en souvenir, — le souci, pour madame Avienoff, des arrangements de la dernière heure, des courses urgentes à faire, — comme elle arrivait en retard, ou se montrait pressée de le quitter, leurs entrevues se firent rapides, fiévreuses, limitées à leur étreinte.

Et des jours passaient encore, qu'ils s'obstinaient à ne pas voir couler.

Mais ce qui éclatait maintenant aux yeux de Jacques, c'est qu'Aline l'aimait profondément. Il commençait seulement à soupçonner ce qu'elle avait souffert, sans rien dire, de leur amour condamné. Et une grande pitié lui venait de ce qu'aucune plainte n'était sortie des lèvres de la jeune femme. Jusqu'à sa victoire si rapide du premier jour, — cette victoire dont l'évocation opportune lui semblait devoir si bien faciliter la prompte conclusion de son aventure, — elle lui apparaissait aujourd'hui comme la preuve indéniable et touchante d'un amour sincère et qui ne se marchande pas.

Aline s'en était tenue aux limites tracées par Jacques. Comme il lui avait donné peu de chose de lui ! Comme elle méritait un amour meilleur !... S'il pouvait le lui dire, au moins, lui confesser gentiment que cette grande tendresse cachée n'avait pas été méconnue jusqu'au bout !... Parfois les

mots lui venaient aux lèvres, lorsque, silencieuse, la tête cachée dans son épaule, madame Avienoff se serrait contre lui éperdûment. Mais ne la verrait-il pas plus désolée encore de savoir qu'elle avait été mieux comprise? Ne serait-ce pas mentir à toute sa conduite que d'aller droit aux douleurs d'un déchirement, quand il avait pris tant de soin de ne rien attacher trop solidement entre eux?

Mais alors toute parole devenait impossible, et ils ne firent plus que s'aimer, s'aimer, en des caresses folles, s'anéantir de volupté, d'une volupté où Aline se précipitait la première avec un emportement d'ivresse et de désespoir. Et des jours encore passèrent.

Or, le vendredi, aussitôt entrée chez Jacques, madame Avienoff lui dit très vite, comme pour se soulager d'un poids trop lourd.

— C'est après-demain matin, à huit heures, que je pars. C'est demain que nous nous dirons adieu.

Il se força de sourire et, prenant les mains d'Aline :

— « Adieu » est un gros mot : je ne peux guère penser que nous ne nous reverrons pas. Mais, ce qui est certain, Alinon, c'est que nous allons nous séparer. Nous le ferons courageusement, n'est-ce pas, comme deux bons amis raisonnables qui ne veulent pas abîmer leurs souvenirs par trop de chagrin. Demain, nous nous dirons un grand « au revoir ». Aujourd'hui, je veux encore oublier tout... Ouvre-moi tes bras !

Hélas! il était déjà trop tard ! Leur baiser fut lamentable. L'étreinte qui commença violente et presque brutale s'acheva dans un geste de déchirante tendresse. A peine leurs bras désenlacés et leurs lèvres disjointes, Jacques reprit Aline contre son cœur et l'embrassa longuement, longuement, sur les deux joues, comme on embrasse un petit enfant qu'on aime. Et, des larmes leur montant aux yeux, ils se séparèrent vite.

— A demain !

— A demain !

Le lendemain, sur trois « petits bleus », qu'il numérotait à mesure, Ressergues écrivit à madame Avienoff :

« Ma chère, chère petite Alinette,

» Ne venez pas tantôt. Il ne faut plus nous revoir. Hier

nous avons failli perdre pied tous les deux... l'avez-vous senti comme moi? Depuis quelque temps, Alinette, au-dessus du goût que nous avons l'un pour l'autre et qui nous a permis nos si gentils rendez-vous, un sentiment nouveau, beaucoup plus grave, est né au fond de nos âmes. Je crois que vous m'aimez et je sens que je vais vous aimer. Si je ne peux pas, comme hier, contenir le cri, vers vous, de cet amour, vous me répondrez et nous aurons le cœur meurtri. J'ai peur que le courage me manque. Cette nuit, j'ai été saisi d'un grand chagrin et, ce matin, pendant un instant, je voulais accourir chez vous, vous voir, vous parler... que sais-je? peut-être tenter de vous retenir. Je me suis repris tout à l'heure, heureusement!... puisque vous seriez partie! Car, tout est là!... Vous seriez partie quand même!

» Et, voyez-vous, petite Linon blonde, je crois que nous aurons bien fait. En nous refusant les immenses joies d'une communion de tout l'être et de toute l'âme qui fait les grandes passions, en ne prenant que nos baisers, nos chers baisers, je crois que nous aurons bien fait! Nous avons défendu à notre amour de devenir un amour très sérieux : c'était montrer une grande sagesse puisque, dans les plus irrésistibles entraînements on se lasse, on se perd, on se regrette et on souffre à en mourir!

» Mais, ma bien-aimée amie, n'est-ce pas que cela a été dur, parfois, notre contrainte? Ainsi, ce n'est pas assez que le baiser et la possession!... Malgré nous, l'âme veut sa part!

» J'aurais pu, pour vous écrire tout cela, attendre quelque temps; au moins attendre que vous ayez quitté la France : car, puisque vous m'aimez, n'est-ce pas augmenter votre chagrin que de vous dire que je vous aime? Mais j'ai à vous demander pardon de quelque chose, et je ne veux pas tarder à le faire. Il faut que vous me pardonniez la façon superficielle, détachée, trop uniquement sensuelle, dont j'ai paru vous aimer.

» D'abord, je vous aimai ainsi ; plus tard, ce ne fut qu'une apparence. Je m'en suis tenu à cet amour-là parce que je l'ai cru meilleur pour notre sûreté commune ; j'ai joué le rôle d'un très mauvais sujet ; mais mes baisers les plus irrespectueux ne m'empêchaient pas de vous respecter, Aline, infiniment. Je ne veux pas que vous partiez sans le savoir.

» Souvenez-vous de moi ! Si nous sommes certains d'avoir, au moins, sauvé quelque chose en évitant des excès sentimentaux que suivent trop souvent des rancunes et de la haine, c'est d'avoir sauvé notre amitié. J'ai pour vous une amitié profonde, très tendre, très dévouée. Vous êtes ma grande amie, vous resterez ma grande amie.

» Vous m'avez promis que vous m'écririez. Écrivez-moi souvent ! Je vous répondrai fidèlement. Nous allons avoir une longue, une infinie suite de lettres. Oh ! que ce sera doux ! Je pourrai vous dire toute ma vie ; vous pourrez me dire toute la vôtre, puisque nous ne serons jamais forcés de nous mentir.

» Je garde les cheveux d'or que j'ai coupés un jour... vous rappelez-vous ?... et je les garderai toujours !

» Je baise vos lèvres et je vous serre dans mes bras, ô ma gentille, gentille amie... si vite en allée, si vite passée dans ma vie... Alinette que je n'oublierai plus jamais !

» Votre Jacques. »

Dans la journée, il reçut la réponse :

« Vous avez eu raison : c'était mieux de ne plus nous revoir. J'aurais sangloté !... Merci, Jacques chéri, de votre lettre. Puisque je pars, je peux bien vous le dire aussi : vous ne vous trompiez pas.... je vous ai adoré.

» Votre Aline à jamais. »

PIERRE VALDAGNE

La fin au prochain numéro.

PRISE DE PLEVNA[1]

Vers la fin de novembre, on commença à voir arriver dans nos lignes des déserteurs turcs qui s'échappaient de Plevna. Ils déclaraient en gémissant que l'existence y était impossible, que les vivres s'y faisaient de plus en plus rares et qu'on n'y avait, pour ainsi dire, plus de quoi se chauffer. Le 27 novembre, d'autres déserteurs apportèrent une nouvelle bien autrement grave : Osman-Pacha venait de faire distribuer aux troupes ce qui lui restait encore de subsistances, trois jours à peine de vivres, et se préparait à une sortie. On ne savait pas, et c'était cela qui intéressait le plus le quartier général, dans quelle direction il chercherait à se frayer un passage. On avait d'ailleurs pris toutes les mesures de précaution imaginables. Tous les points de notre ligne d'investissement étaient reliés par le télégraphe, et nous étions absolument prêts à recevoir l'attaque de l'ennemi partout où cela lui conviendrait.

Le 27 novembre au soir, le feu prit tout à coup un carac-

1. Ces pages sont extraites des *Souvenirs* écrits au jour le jour, pendant la guerre russo-turque de 1877-1878, par le colonel Woularlarski, officier d'ordonnance du grand-duc Nicolas. L'ouvrage, tiré à très petit nombre, ne fut pas mis dans le commerce. Une traduction française de M. le commandant Weil paraîtra prochainement, à la librairie Baudoin ; l'édition russe ne sera publiée qu'ultérieurement.

tère d'intensité absolument anormal. A ce moment tous les officiers d'ordonnance du Grand-Duc étaient en course, en mission au dehors, et il ne restait auprès de Son Altesse, pour assurer le service du jour, que le cornette Derfelden et moi. Je devais prendre le service le 28 au matin et j'étais, pour cette raison, allé me coucher d'assez bonne heure.

A 6 heures du matin, Derfelden arrive en courant.

— Lève-toi au galop. Osman vient de tenter sa sortie. Le Grand-Duc va monter à cheval et nous partons avec lui, me cria-t-il avec allégresse.

Je sautai de ma couche et, dix minutes après, j'étais en selle. Le Grand-Duc, oubliant son état de santé, était monté à cheval et se dirigeait vers Toutchenitza où le général Totleben avait mis son quartier général. On nous y apprit qu'au lever du soleil Osman-Pacha avait attaqué les grenadiers établis à l'ouest de Plevna, de l'autre côté du Vid, à 7 verstes environ de la ville. Tous les ouvrages de l'est ou du sud se taisaient; on n'entendait un feu, très violent du reste, que dans la direction de la rivière. En attendant l'arrivée de nouvelles plus détaillées et plus précises, le général Totleben avait résolu de rester provisoirement à Toutchenitza; mais le Grand-Duc, plus nerveux et plus impatient que lui, se porta vivement du côté de l'action.

En ma qualité d'officier de jour, j'eus la bonne fortune de porter aux troupes les ordres de Son Altesse. Tous nos régiments sortirent de leurs abris et des tranchées, et nous prîmes le chemin de Plevna.

Un horrible spectacle s'offrit à nos yeux au moment où nous arrivâmes à proximité des tranchées turques. Les corps de nos braves soldats tombés lors du combat du 30 août gisaient sur le sol, les uns à l'endroit même où les balles les avaient frappés, tandis que d'autres, au contraire, qui avaient dû cruellement souffrir avant de mourir, avaient encore les membres tordus par les spasmes des dernières convulsions.

Partout des munitions, des fusils, des effets d'habillement et d'équipement et, au milieu de tout cela, une quantité d'obus qui n'avaient pas éclaté et que nous évitions avec soin. Ce ne fut qu'à grand'peine que nous réussîmes à traverser les travaux d'approche des Turcs, tous profondément creusés en

terre. Les Turcs, on doit le reconnaître, étaient passés maîtres dans l'art de se retrancher. Leurs tranchées étaient orientées et tracées avec une rare habileté; ils y avaient aménagé des cavités, disposées à peu près comme des terriers à lapins, dans lesquelles ils plaçaient leurs cartouches, et avaient renforcé leurs terrassements par des revêtements qui ressemblaient à des blindages: il était évident qu'ils avaient cherché à s'installer dans ces tranchées aussi confortablement que possible.

Dès que nous eûmes dépassé les lignes des ouvrages de l'ennemi, Plevna apparut à nos yeux, Plevna, dont nous attendions la prise depuis si longtemps.

Pendant toute notre course, nous n'avions ni rencontré, ni aperçu le moindre Turc. Osman-Pacha avait donc, la chose était hors de doute, quitté ses positions pendant la nuit. On appela des volontaires que l'on poussa en avant, et qui revinrent bientôt nous annoncer qu'on n'avait laissé dans la ville que des malades et des blessés, et qu'Osman-Pacha s'était mis en marche, pendant la nuit, avec son armée et ses convois, pour essayer de percer par la route de Sofia. Le Grand-Duc se dirigea vers la ville avec sa suite et son escorte.

Je ne me rappelle pas l'heure de notre entrée à Plevna. Ce devait être entre sept et huit heures du matin. Partout on relevait les traces de notre bombardement. Presque toutes les maisons de la ville portaient les marques de nos obus. Nous traversâmes la ville sans incident pour aller nous établir sur les hauteurs de Krichine qui s'élèvent au sud de Plevna.

Au loin le canon et la fusillade se faisaient entendre sans interruption. Évidemment, Osman-Pacha était bien résolu à ne pas capituler avant d'avoir tout mis en œuvre pour essayer coûte que coûte de s'ouvrir la route de Sofia. Y parviendrait-il?

— Larsky, me dit le Grand-Duc, rends-toi auprès de Ganetzki (le général commandant le corps des grenadiers) et sache ce qui se passe par là. Mais ouvre l'œil et sois prudent. Je n'ai reçu aucune nouvelle de lui et je ne sais pas si les Turcs ont évacué toutes les redoutes.

Je fis signe à mon ordonnance Titchinski de me suivre, et je partis. Il eût été trop long de faire le tour de nos positions, puisque j'aurais eu de la sorte environ vingt verstes à parcourir; je résolus donc de passer entre nos retranchements

et ceux des Turcs. Toute cette partie du terrain était couverte de broussailles, de buissons assez épais, que ni les nôtres, ni les Turcs n'avaient pu abattre, tandis qu'on avait brûlé jusqu'au ras du sol tout ce qui se trouvait en arrière des tranchées. De plus, le terrain était très accidenté et coupé par de nombreux ravins. Sur la crête d'un mamelon, du haut duquel il était possible de s'orienter, je rencontrai un piquet de cosaques.

— Savez-vous, mes amis, leur dis-je, où sont les grenadiers ?

— Nous n'en avons pas la moindre idée, mon capitaine.

— Et les Turcs ?

— Pas davantage, mon capitaine.

— Y a-t-il déjà longtemps que vous êtes ici ?

— Eh ! oui, un bon bout de temps, mon capitaine.

Bien, pensai-je à part moi, il ne me reste plus qu'à me tirer d'affaire tout seul. Je continuai à marcher dans la direction de la fusillade, dont la violence n'avait pas diminué, et je ne tardai pas à tomber dans un ravin profond dont je ne parvins à sortir qu'à grand'peine. J'aperçus alors deux redoutes : l'une, celle de gauche, me paraissait devoir être une des nôtres, et l'autre, celle de droite, une redoute turque. J'arrivai à cette conclusion, parce que je n'avais cessé de passer entre nos ouvrages et ceux de l'ennemi. Autour de moi, aussi loin que la vue pouvait porter, on n'apercevait ni Turcs, ni Russes.

A ce moment, j'entendis crier : *hourra !* Mais, cette fois du moins, ce n'était plus le hourra de Plevna[1], ce hourra qui vous serrait le cœur ; c'était un hourra joyeux, enthousiaste, triomphant, suivi bientôt de l'hymne national : *Dieu protège le Tsar !* que jouait une musique de régiment. Mon ordonnance et moi, nous ressentîmes une telle joie, que nous fûmes bien près de nous mettre, nous aussi, à crier : *hourra !* Dieu soit loué ! nous étions vainqueurs ! Je n'en étais pas moins contrarié d'arriver si tard. Enfin, je réussis à déboucher sur une route et je me portai au galop du côté d'où m'étaient venus ces cris de victoire. A hauteur de la redoute,

1. Il s'agit des hourras poussés par les troupes russes lors du sanglant assaut de la redoute de Grivitza, le 18 juillet.

la route tournait brusquement à gauche, et je me trouvai tout à coup en présence d'un bataillon turc, qui avait fait halte et formé les faisceaux : les hommes étaient en train de préparer un repas chaud qui cuisait dans les marmites.

Il me serait absolument impossible de dire quel travail se fit dans ma cervelle, comment j'en vins à prendre, sans hésiter, le parti de me diriger droit sur l'officier qui me parut le plus élevé en grade, dont les manches étaient couvertes de soutaches d'or, de lui tendre la main et de lui dire : « *Barysch* », ce qui veut dire : « Paix ».

Le fier Turc répondit à mon salut d'une manière quelque peu contrainte. Il était bien clair qu'il était assez surpris de me voir arriver inopinément, seul avec mon ordonnance. Mais les clameurs continuaient à retentir, la fusillade avait cessé ; il était impossible de perdre du temps ; il me fallait rejoindre les miens au plus vite et quitter, avant tout, les Turcs. Je repris ma course, songeant à descendre vers le Vid, à le traverser à gué, dans l'espoir de retrouver les grenadiers. Mais, malheureusement, il était absolument impossible d'arriver jusqu'à la rivière. Les broussailles couvraient tout le pays et l'on n'apercevait nulle part la moindre trace de nos troupes. Je résolus donc de suivre la grande route qui, à ma surprise, me conduisit en peu de temps en plein milieu du camp des Turcs. Titchinski et moi, nous étions arrivés précisément à cette tête de pont, d'où l'on peignit plus tard le *Panorama de la prise de Plevna*, qui fit le tour de la Russie.

La démoralisation des Turcs était complète. Quelques bataillons étaient encore en bon ordre sous les armes ; d'autres avaient rompu leurs rangs et ne formaient plus que des groupes confus et informes. Tout n'était plus que bruit et désordre. Je ne sais pour qui les Turcs me prirent à ce moment ; mais, ce qui est bien certain, c'est qu'il me regardèrent avec une indifférence absolue, tout comme si je m'étais trouvé parmi les nôtres.

— Mon capitaine, mon capitaine, murmura tout à coup derrière moi la voix de mon ordonnance, permettez-moi de leur prendre un fusil à magasin.

Nous passions à ce moment devant une compagnie armée de fusils Winchester à tir rapide. Ces fusils nous plaisaient

beaucoup, à nous tous, et les cosaques qui parvenaient à en ramasser dans leurs reconnaissances, les vendaient à des prix insensés.

L'ordonnance, qui était loin de se figurer que nous étions tombés, tout à fait par hasard, au beau milieu des Turcs, et que nous n'avions rien de mieux à faire que de chercher à rejoindre les nôtres au plus vite, ne pouvait résister à la tentation. Il avait été avec moi à Nicopol, n'avait, depuis lors, cessé de se plaindre de n'avoir pu en rapporter le moindre souvenir, et cette fois, évidemment, il ne voulait pas rentrer les mains vides. Nous nous arrêtâmes et, avec ma permission, il se mit, avec le plus grand flegme et le plus grand sang-froid, à choisir parmi les fusils l'arme qui lui paraissait la plus neuve. Les soldats turcs le traitaient en camarade et lui présentaient eux-mêmes les fusils les plus propres. Quelques-uns lui offraient des sabres, des revolvers. Titchinski, se donnant l'air d'un connaisseur, examinait les lames sans rien trouver qui lui parût suffisamment bien. Craignant de le voir, en fin de compte, emporter tout un arsenal, je lui ordonnai de se contenter de trois fusils à magasin, qu'il passa à la grenadière autour de son épaule.

Devant nous s'ouvrait une vue magnifique embrassant tout le pays jusqu'au delà de la rivière, tout le terrain sur lequel on venait de combattre. Mais il m'était impossible de m'attarder ; il me fallait passer à travers le camp des Turcs et parvenir enfin jusqu'au général Ganetzki.

J'avais à peine fait trente pas que je me retournai et m'aperçus que Titchinski n'était plus derrière moi. Je me dressai sur mes étriers, je le cherchai de tous côtés et finis par le découvrir dans un groupe.

— Que fais-tu là? lui criai-je ; allons, suis-moi.

— Mon capitaine, permettez-moi de leur prendre un cheval, mon alezan est bien fatigué et voilà un Turc qui m'offre un cheval, — me répondit-il avec feu en se rapprochant de moi, la figure toute rouge de plaisir, et conduisant en main un fort beau cheval bai avec son harnachement d'artillerie.

— Lâche ce cheval qui n'est pas à toi ; depuis quand est-il permis de voler? lui répondis-je en colère.

— Je n'ai rien pris et, comme on l'aura pourtant, d'autres

le prendront ; et puis c'est un si bon cheval, grommela philosophiquement Titchinski.

Ce fut à regret et le cœur bien gros qu'il se décida à renoncer à sa prise et qu'il me suivit en se lamentant, absolument stupéfait que je l'eusse empêché de profiter de cette occasion, et d'emmener un bon cheval.

Je finis par arriver jusqu'au corps de garde rendu célèbre par la reddition d'Osman-Pacha.

J'ai à maintes reprises entendu reprocher aux Turcs des ruses et des stratagèmes odieux. On prétendait qu'après avoir hissé le drapeau blanc, ils se mettaient à recommencer le feu. On me l'a dit entre autres à Schipka. Quant à moi, je dois reconnaître ici que les Turcs se conduisirent avec moi d'une façon absolument irréprochable et que c'est assurément à la correction de leur attitude que je dois la vie. Qu'un officier et son ordonnance tombent, eux deux tout seuls, au beau milieu d'une quelconque des armées européennes, et je crois qu'ils passeraient un mauvais quart d'heure. Quelque balle folle, quelque balle perdue ne leur aurait pas fait grâce. Ajoutez à cela que les Turcs avaient, probablement à ce moment, déjà reçu l'ordre de mettre bas les armes. Les hommes jetaient leurs fusils en tas. Plus d'un de ces fusils étaient chargés et partaient sans qu'on sût comment. Rien n'était donc plus facile que d'attribuer à une circonstance fortuite l'accident qui nous serait arrivé.

Je parvins enfin à trouver le général Ganetzki. Il était assis avec Osman-Pacha dans le corps de garde qu'entourait une foule de nos généraux et de généraux turcs.

— Annoncez au Grand-Duc, me dit le général, que toute l'armée turque s'est rendue sans conditions.

Je m'empressai de sortir de la maisonnette pour retrouver mon cheval. On comprend que je tenais à retourner au plus vite auprès du Grand-Duc, resté sur les hauteurs de Krichine. Mais avant de me remettre en route, il fallait absolument réconforter mon pauvre cheval du Don, et cette opération demanda forcément quelque temps. La joie était générale. Les officiers de toutes armes se pressaient autour de la cabane, parlant tous à la fois, et, quoiqu'il fût fort difficile de se reconnaître au milieu d'un pareil chaos, j'arrivai

cependant à apprendre que les Turcs avaient si violemment attaqué les grenadiers à la pointe du jour qu'ils réussirent à les déloger de leurs tranchées et que seule l'entrée en ligne des réserves parvint à arrêter leurs progrès et leur offensive. Ce fut à ce moment qu'Osman-Pacha fut blessé et que l'on donna presque aussitôt l'ordre de battre en retraite.

— Il faut que notre Petit Père (*Batiouchka*) le Tsar se réjouisse. Lui a-t-on déjà envoyé quelqu'un ? — fit, à quelques pas de moi, le colonel M...., adjoint au commandant du grand quartier général.

Mais tout le monde était tellement occupé à causer, que personne ne fit attention aux paroles du colonel. On trouvait même qu'il se mêlait de choses qui ne le regardaient pas. Quant au colonel, sans perdre plus de temps à réfléchir, il se mit aussitôt en route. Accompagné d'un officier turc, auquel il avait demandé de lui servir de guide, il se dirigea avec son ordonnance vers Plevna et, comme on le sut plus tard, ce fut en effet lui qui apporta le premier au Tsar la nouvelle de la prise d'Osman-Pacha. L'Empereur le récompensa aussitôt en le nommant aide de camp.

Quelques minutes après le départ du colonel M...., je remontai à cheval pour me rendre auprès du Grand-Duc. J'avais pris le galop allongé et je venais à peine d'arriver en terrain découvert, quand j'aperçus, à deux verstes de là, le fanion du général en chef. Quittant la route, je poussai droit devant moi, mais je me heurtai contre des ravins si escarpés et si profonds, qu'il me fut impossible de rejoindre à temps le Grand-Duc. Quand je parvins auprès de lui, le général en chef avait déjà été mis au courant de la capitulation d'Osman-Pacha par un officier d'ordonnance du général Ganetzky, qui avait été plus heureux que moi.

Mon camarade Derfelden, resté auprès du Grand-Duc, avait eu la bonne fortune d'être chargé par Son Altesse de porter l'heureuse nouvelle à l'Empereur. Pour moi, la fatalité me poursuivait décidément, puisque je n'avais eu que de mauvaises nouvelles à transmettre à Sa Majesté.

Le Grand-Duc, après avoir expédié Derfelden, avait suivi la chaussée de Plevna, où je finis par le joindre. Toute la route, depuis Plevna jusqu'au Vid, était encombrée par les

convois d'Osman-Pacha, à un tel point qu'on ne parvenait que difficilement à s'y frayer un passage au milieu d'amas de fusils, d'effets d'équipement, de cartouches et de projectiles.

Le Grand-Duc passa sur la rive gauche du Vid, où se trouvaient les grenadiers de Sibérie, régiment dont il était le chef et qu'il félicita de la victoire. C'étaient justement ces braves soldats qui avaient réussi à briser l'élan d'Osman-Pacha et de son armée. Un hourra formidable et sans fin, poussé par les grenadiers, salua les paroles du Grand-Duc.

Osman-Pacha, qu'on avait transporté à Plevna, n'était plus dans la maisonnette lorsque le Grand-Duc arriva. Désirant voir au plus vite l'homme qui nous avait retenus si longtemps devant lui, nous avait immobilisés sous Plevna et avait si habilement et si énergiquement repoussé nos assauts, le Grand-Duc se hâta de reprendre le chemin de la ville.

La calèche du Grand-Duc le suivait constamment et son cocher Constantin était tellement adroit qu'il réussissait à passer partout et que presque jamais il ne se séparait de la suite du général en chef. A ma grande surprise, cette fois encore, j'entendis crier : « *Gare, gare, frères !* » C'était Constantin qui, avec son attelage à quatre chevaux, avait réussi à se faufiler à travers les convois des Turcs. Seul, un cocher russe est capable de passer dans de pareils endroits !

A mi-chemin de Plevna, nous rattrapâmes Osman-Pacha, que l'on conduisait en ville sous escorte, en voiture. Le Pacha était de taille moyenne, le visage basané, solide, fort et trapu ; sa figure portait bien le type de sa race.

Malgré sa blessure à la jambe, il se souleva, se mit debout et salua le Grand-Duc à la manière orientale, en portant la main à sa poitrine et à son front.

Le général en chef lui tendit la main, lui demanda où il était blessé et causa gracieusement avec lui pendant quelques minutes, puis nous nous remîmes en route. Un peu plus loin nous rencontrâmes le prince Charles de Roumanie et sa suite et, pour la deuxième fois, nous traversâmes Plevna. La nuit commençait à tomber. Le Grand-Duc remonta de nouveau sur les hauteurs de Krichine et, quand il rentra à Bogot par la chaussée de Lovtcha, il faisait déjà nuit noire.

Le siège de Plevna était fini ! Il nous semblait à tous qu'on nous avait enlevé le poids terrible sous lequel nous nous débattions. Un air de fête régnait partout. On ne faisait qu'échanger des félicitations.

Pendant toute la journée, nous n'avions pu rien prendre. On se précipita donc pour souper au quartier général. Le repas se prolongea plus que d'ordinaire. On était si gai, si content et on avait tant de choses à se dire ! La chute de Plevna, c'était le commencement de la fin de la campagne. Telle était, du moins, notre opinion à tous. Maintenant, pensions-nous, nous allons traverser les Balkans, nous arriverons bientôt à Andrinople, de là jusqu'aux rives du Bosphore, et ce sera là qu'on signera la paix ! Tous, tout d'un coup, nous nous étions mis à désirer le moment du retour dans nos foyers. Huit mois de privations avaient, il faut le croire, quelque peu refroidi nos ardeurs guerrières.

Le lendemain, à l'endroit même qui avait servi de quartier général à Osman-Pacha, on célébra un service solennel d'actions de grâce. Avant le commencement de cette cérémonie, l'Empereur avait félicité le Grand-Duc de sa victoire et lui avait conféré le grand-cordon de l'ordre de Saint-Georges de première classe. Le général aide de camp Totleben et le général aide de camp Népokoïtchitsky, chef d'état-major général de l'armée, reçurent au même moment la croix de Saint-Georges de deuxième classe. On récompensa encore d'autres généraux et Derfelden eut la chance d'être nommé aide de camp de Sa Majesté. Après les prières d'actions de grâce, on célébra une messe de *Requiem* et, lorsque l'archidiacre de la Cour prononça ces paroles : « *Souvenir éternel aux soldats orthodoxes qui ont donné leur vie pour la Foi, le Tsar et la Patrie* », des larmes coulèrent des yeux de tous les assistants. Le lieu même augmentait encore la grandeur imposante de cette solennité célébrée dans la redoute même qui, pendant près de quatre mois, n'avait cessé de vomir la mort dans nos rangs.

Il existe un proverbe qui dit que : « Quiconque n'a pas été sur mer, n'a jamais bien prié Dieu ». Il me semble qu'on pourrait tout aussi bien dire que « celui qui n'a pas fait la guerre n'a jamais bien prié Dieu ». Il faut être un incorri-

gible athée pour pouvoir se passer de la religion, lorsqu'on risque tous les jours de perdre la vie. Toutes les fois que nos troupes devaient monter à l'assaut ou s'élancer à l'attaque, on commandait toujours, avant le commencement du combat : « *Pour la prière! Otez képis!* » et le tambour lisait à haute voix le *Pater*. Michel Skobeleff tenait tout particulièrement à l'observation de cette règle, et jamais il n'alla au combat sans avoir fait le signe de la croix.

Au moment où le prêtre demanda au Tout-Puissant d'accorder longue vie à l'Empereur, notre artillerie tout entière tira une salve, mais cette fois les pièces, chose que nous n'avions pas vue depuis longtemps, tirèrent à blanc.

Je ne décrirai pas ici l'entrée de l'Empereur à Plevna et son entrevue avec Osman-Pacha. Ces scènes ont été racontées tant de fois qu'elles sont connues de tous. Je faisais, ce jour-là, partie de la suite et j'ai été témoin oculaire de ces grands événements.

La journée nous avait valu, en fait de trophées : 40 000 prisonniers, dont 10 pachas et 2 128 officiers ; 77 canons, une énorme quantité de fusils, de drapeaux, de projectiles et de cartouches ; mais, malheureusement, bien peu ou, pour mieux dire, presque pas de vivres. Et cependant, il fallait nourrir cette énorme masse de prisonniers. On divisa donc l'armée turque qui venait de déposer les armes en groupes, qu'on répartit entre nos différents corps de troupes chargés d'assurer leur subsistance.

Le 2 décembre, toute notre armée était concentrée dans la vallée, de l'autre côté du Vid, et Sa Majesté y passa en revue les troupes russes et roumaines, à l'endroit même où s'était livrée la bataille du 28 novembre. On avait réuni sur ce point tant de troupes, qu'il n'y eut point de défilé et qu'il fallut trois heures à l'Empereur pour parcourir le front de l'armée. Sa Majesté remercia séparément chacun des corps et adressa des paroles gracieuses et flatteuses aux officiers et soldats qui s'étaient plus particulièrement distingués. Il était curieux de voir passer une revue sur les lieux mêmes qui venaient de servir de champ de bataille, dans ces plaines où gisaient encore des chevaux morts à côté d'affûts brisés, de monceaux de cartouches et d'effets d'équipement. Malgré tous les efforts

qu'on avait faits, il avait été impossible de nettoyer le champ de bataille, et les traces encore récentes de la lutte donnaient à tout le tableau un caractère d'une grandeur particulière.

Le lendemain, 3 décembre, l'Empereur se rendit auprès du Grand-Duc héritier, au camp de Roustchouk, et, de là, en Russie. En prenant congé des troupes, par un *prikase* en date du 5 décembre 1877, Sa Majesté remerciait dans les termes les plus gracieux l'armée tout entière, depuis le Généralissime jusqu'au dernier soldat, et appelait sur chacun les grâces et la bénédiction du Très-Haut.

Le temps, à peu près supportable jusque là, se gâta. Le thermomètre baissa jusqu'à 18° au-dessous de zéro. L'hiver, un véritable hiver du Nord, s'annonçait avec toutes ses rigueurs.

Les malheureux soldats turcs, parmi lesquels il y avait beaucoup d'Égyptiens et de nègres, mouraient comme des mouches de froid et de faim. Malgré toutes les mesures qu'on avait prises, on se trouvait dans l'impossibilité de nourrir convenablement une si grande quantité de prisonniers.

Au cours des promenades à cheval que je fis, par curiosité, autour de Plevna, il m'arriva plus d'une fois de voir de véritables tas d'hommes gelés et morts de froid. Je me rappelle surtout qu'un jour, me promenant avec un de mes camarades, nous nous approchâmes d'un groupe de Turcs accroupis autour d'un feu de bois éteint. Leurs attitudes et leurs poses étaient si extraordinaires que nous poussâmes jusqu'à eux et que nous pûmes constater alors que tous ces pauvres diables étaient morts. Il est probable que ces malheureux avaient essayé de se réchauffer près d'un feu qui s'éteignit et que, manquant de forces, ils ne purent rallumer. Le froid les avait saisis et avait glacé leur corps.

Je ne saurais déterminer ici le chiffre, même approximatif, des prisonniers qui arrivèrent jusqu'en Roumanie. Ce que je sais, en revanche, c'est que toute la route de Plevna jusqu'à Nicopol était jalonnée par les cadavres des traînards tombés en chemin. C'est cette scène de désolation et d'horreur que le pinceau de Véréchtchaguine a si magistralement fixée sur la toile.

Le combat, la lutte présentent un charme, un intérêt, un

attrait particuliers. La surexcitation nerveuse qui en est la conséquence vous fait tout oublier; mais, après la bataille, les horreurs que l'on découvre à chaque pas vous obligent, malgré vous, à un retour sur vous-même, et vous inspirent des réflexions philosophiques pleines de tristesse et d'amertume. Pourquoi a-t-on sacrifié tant de vies humaines? Comment se fait-il que, malgré les progrès de la civilisation, on n'ait pas encore réussi, au nom de l'humanité, à mettre définitivement un terme aux horreurs de la guerre?

Les Turcs n'avaient pas été les seuls à souffrir des rigueurs de la température. Nos soldats eux-mêmes payèrent leur tribut au froid, et je pourrais citer de nombreux cas de congélation survenus dans nos convois de malades et de blessés.

La vie que nous menions à Bogot manquait, on le croira sans peine, de charme et de gaieté. La *tente-abri* qui servait de gîte à mon ordonnance était tellement surchargée de neige qu'il n'y pouvait entrer qu'en rampant, comme un ours qui se glisse dans sa tanière. Nos chevaux étaient encore plus malheureux, sous de mauvais auvents exposés de toutes parts au vent; parfois même, manquant absolument d'avoine ou d'orge, il nous fallait les nourrir avec la paille aux trois quarts gelée que l'on arrachait des toits. Et cependant, bien qu'auparavant il eût toujours été gâté et dorloté, mon cheval Lord supporta admirablement ces intempéries. Le typhus, la variole et autres maladies épidémiques faisaient d'effroyables ravages dans nos rangs et dans ceux des Bulgares. Je ne comprends pas comment, dans des conditions hygiéniques aussi défavorables, je parvins non seulement à me remettre, mais même à me sentir assez fort pour aspirer au moment d'être chargé de quelque mission. Ce ne fut, du reste, ni aux médicaments ni aux traitements des médecins que je dus mon rétablissement. Il est vrai que j'avais emporté de Pétersbourg pas mal de quinine, que j'en absorbai journellement des doses variant de dix à vingt grains, et que mon organisme général en a ressenti les effets pendant plusieurs années après la campagne.

Il m'arriva un jour d'aller trouver le médecin du Grand-Duc, A. L. O.

— Docteur, donnez-moi, je vous prie, quelque chose. Je me sens plus mal aujourd'hui.

— Ah çà! quel remède pourrais-je donc vous donner? Croyez-vous par hasard qu'on peut guérir quelqu'un dans de semblables conditions? Filez d'ici, allez vivre de la vie des hommes et vous retrouverez la santé. Ici, il n'y a pas que les malades qui meurent, les gens bien portants, eux-mêmes, crèvent comme des mouches. Tous, nous laisserons notre peau ici.

Telle fut la réponse de cet excellent homme, au cœur tendre et sensible, mais dont l'humeur grognonne et les boutades ne donnaient le change à personne et ne diminuaient en rien les grandes et réelles qualités.

Plus d'une fois nous nous sommes amusés à faire des niches de ce genre au brave docteur, plus d'une fois nous l'avons taquiné et turlupiné de la sorte, rien que pour l'obliger à nous tranquilliser de cette façon.

Quant à ce qui était de notre nourriture, elle était simplement exécrable, et du reste il ne pouvait en être autrement. Dans la tente où nous prenions nos repas il faisait bien souvent dix-huit degrés de froid. On faisait cuire notre pitance sur des semblants de chenets en plein air. Il va de soi que les plats n'étaient guère chauds, quand on nous les apportait, et, comme on ne pouvait employer que de la graisse de mouton, ces plats répandaient une odeur si peu alléchante, qu'il fallait avoir une faim de cannibale pour se décider à y toucher. Il y avait eu auparavant des moments où, pour arriver à cette tente qui nous servait de salle à manger, on risquait de se noyer dans une boue visqueuse et gluante, dans laquelle on avait chance de laisser ses bottes à chaque pas ; mais au moins on dégustait des plats chauds. Maintenant on s'enfonçait dans la neige et, quand on arrivait sous la tente, on n'y trouvait rien de chaud. C'était encore bien pis qu'auparavant.

Heureusement, j'avais réussi à me procurer une bonne provision de thé et de sucre et ce fut là notre véritable plat de résistance pendant le temps que nous passâmes, nous quatre officiers d'ordonnance, dans une mauvaise masure qui servait en même temps de quartier à vingt Bulgares. La plus mauvaise loge de portier est un véritable palais en comparaison de ce logis. Nous faisions notre service auprès du Grand-Duc en demi-pelisse, en bottes de feutre, portant le

sabre en sautoir, à la façon des Circassiens. C'était à ma casquette blanche seulement qu'on pouvait reconnaître en moi un officier des chevaliers-gardes. Le général en chef habitait une tente kirghise en feutre dans laquelle on avait placé un petit poêle en fonte, et en avant de laquelle on avait dressé une petite tente de toile servant d'antichambre au logement de Son Altesse et dans laquelle les officiers de service se tenaient pendant vingt-quatre heures. Pendant la nuit on nous y apportait un peu de paille. C'était là tout le confort que nous y avions. Je dois avouer qu'on ne s'y trouvait guère à l'aise et que, étant de service par une nuit de tourmente de neige *(metel)*, je m'y gelai bel et bien un pied.

Aussi nous attendions, avec une impatience bien naturelle, l'arrivée du jour qui mettrait fin à cet abominable séjour à Bogot.

Le général Gourko annonça enfin au général en chef qu'il avait commencé son mouvement en avant, et le Grand-Duc passa dès lors presque toutes ses journées et ses nuits au poste télégraphique de campagne dans l'espoir d'y recevoir les nouvelles qu'il espérait. Un télégramme ne tarda pas à nous apprendre que l'armée, après avoir franchi les Balkans, se portait sur Sofia, et quelques jours plus tard Kléiguels, envoyé par le général Gourko, apporta à Bogot les drapeaux enlevés aux Turcs et un rapport détaillé du général. Kléiguels fut aussitôt chargé par le Grand-Duc d'aller porter ces trophées et ces bonnes nouvelles à l'Empereur à Pétersbourg. Nos troupes de Schipka avaient eu de rudes épreuves à traverser. Bien qu'on leur eût distribué des demi-pelisses, nos pauvres soldats souffrirent cruellement du froid, et l'on pressa d'autant plus la marche en avant que, sans cela, nous aurions risqué de perdre, sans même livrer de bataille, la plus grande partie de notre armée.

COLONEL WONLARLARSKI

LA MUSIQUE

DANS

LES UNIVERSITÉS ALLEMANDES

L'Allemagne compte vingt Universités. Seize d'entre elles inscrivent à leurs programmes un enseignement de la musique. En Autriche, trois Universités sur cinq possèdent une organisation musicale analogue. Dans les deux pays, la Science de la Musique (*Musikwissenschaft*) peut être choisie par le candidat comme branche principale, dans les épreuves écrites et orales du doctorat philosophique.

Mais la musique est un art, et, de tous les arts, celui qui intéresse le plus la sensibilité. A quel titre coudoie-t-elle la philologie? Comment peut-elle se prêter à un examen universitaire, et valoir à l'étudiant qui l'a subi avec succès un diplôme dont l'étiquette annonce si peu l'objet?

Il ne suffit pas de répondre que l'Université allemande embrasse l'universalité des connaissances humaines et fait à la musique, aussi bien qu'aux arts du dessin, une place honorable dans le vaste ensemble de sa doctrine. Il faut montrer que ce n'est pas là une pure prétention de construire des programmes conformes à l'étymologie d'un mot, ni une affec-

tation pédante d'enfermer à tout prix, dans le même cadre que les lettres et les sciences, un art essentiellement indépendant et dont on croit trop souvent chez nous que la fantaisie est la seule règle.

Je voudrais indiquer l'esprit de cet enseignement spécial et faire connaître les moyens dont ses maîtres disposent. Je ne puis aborder les faits sans dire à quels besoins correspond en Allemagne cette branche des études, quel public elle intéresse et à quelle espèce de matière elle s'applique.

I

Le dilettantisme musical n'existe guère en Allemagne. Chez nos voisins, la musique est une fonction vitale de la société, aussi bien que de l'individu : cette affirmation n'a rien de métaphorique. Tandis qu'en France les musiciens de métier font bande à part et sont comme l'antithèse des amateurs, les artistes allemands confraternisent avec les musiciens moins cultivés, mais très sérieux, qui sont légion dans toutes les classes sociales. Dans un effort commun les uns et les autres s'associent journellement, et l'union peut se faire, sans disparate, parce que tous ont le même instinct et, dans une certaine mesure, la même éducation. Je ne sais rien de plus intéressant que ces collectivités musicales dont les éléments sont empruntés à des milieux si divers : musiciens d'orchestre enrôlés au théâtre, élèves et maîtres des Conservatoires, choristes recrutés dans la classe ouvrière, dans la bourgeoisie, dans le monde des lettres et des sciences, constituent dans mainte ville des sociétés musicales de la plus haute valeur. Et le recrutement des membres, dont ce n'est pas le métier d'être musiciens, est si facile, les bonnes volontés et les compétences sont si nombreuses, que les directeurs ont le choix et peuvent disposer d'une élite. La fusion n'est possible, — cela est de toute évidence, — que si la culture musicale et l'habileté technique des amateurs sont à la hauteur de leur rôle ; quand il s'agit de réaliser un « ensemble », le sentiment instinctif de l'art, condition nécessaire, ne suffit pas : il faut qu'une

pédagogie appropriée l'ait développé et que l'expérience l'ait mûri. C'est le cas en Allemagne. Les éléments de la musique y sont universellement connus. Dans les écoles de tous les degrés et de toute espèce ils ont leur place marquée. Le nombre et la valeur des auditions musicales, dans les moindres villes, viennent en aide à la pédagogie, développent les goûts innés et complètent l'instruction primaire. Sans effort, sous la seule influence du milieu, l'Allemand progresse dans l'art vers lequel il tend par nature.

Mais il faut observer tout de suite qu'il ne voit pas dans la musique une pure satisfaction de la sensibilité. Il goûte par elle les plaisirs de l'esprit les plus élevés et les plus délicats. Elle est pour lui un art intellectuel autant qu'une source d'émotions, et les joies dont elle le berce ne deviennent rêves et fantaisies qu'après avoir été idées : idées musicales pures ou idées musicales littéraires. Je m'explique.

La musique pure, exclusivement instrumentale, réduite à la seule langue des sons, peut s'opposer à la musique où la voix humaine intervient, seule ou accompagnée par les instruments. Ce sont là deux arts différents, qui, sur un fonds commun, ont chacun leur mode d'expression spécial. La musique pure, sans le secours des mots, avec le simple appareil sonore, révèle toute l'âme humaine et s'adresse à l'âme humaine tout entière. Elle s'appelle Bach, Haydn, Mozart, Beethoven. Elle a son langage formel, qui s'adresse à l'esprit ; mais elle vibre au gré de celui qui l'écoute. Sa répercussion dans la sensibilité est tout individuelle.

La musique où la voix humaine entre en jeu perd une partie de cette indétermination. Elle s'applique à des mots dont elle doit colorer le sens. Elle n'abdique pas son langage propre et ne sacrifie rien de ses propres moyens ; mais elle s'adapte à une pensée précise dont elle doit affirmer les contours, à des sentiments déterminés auxquels elle apporte tout le renfort de sa puissance. Ici intervient un plaisir littéraire. Je ne parle pas de celui qui naît de la beauté des expressions verbales. Hélas ! les musiciens — les musiciens français surtout — se satisfont trop souvent de textes ridicules. J'oppose simplement ce plaisir plus complexe au plaisir musical tout pur.

En France, beaucoup de gens ne goûtent pas celui-ci. Il

leur échappe par sa nature même, dont ils n'ont pas la moindre notion. Un prélude, une fugue de Bach, une sonate de Mozart, une symphonie de Beethoven, sont pour eux lettre morte. Les mêmes gens croient jouir de la musique chantée, parce qu'elle prend pour eux une forme plus distincte : elle porte avec soi — ils le pensent du moins — sa propre explication. Je n'ai pas à leur démontrer que généralement ils se trompent.

Les Allemands sont aptes à comprendre et à sentir, excellemment, les deux formes musicales. Ils voient clair dans la langue de la musique pure. Elle n'est pas pour eux une abstraction : c'est un organisme vivant dont ils saisissent la complexité et dont ils interprètent les moindres mouvements. S'agit-il de la musique chantée, de celle qui s'appuie sur des mots, leur constante préoccupation, en l'écoutant, est de comprendre le texte qu'elle enveloppe. Ils ne pardonnent pas aux *idées musicales* d'entrer en conflit avec les *idées littéraires*. Par contre, leur plaisir est complet lorsque l'accord entre les unes et les autres est si parfait que les deux pensées deviennent inséparables. Voilà pourquoi ils adorent Schubert, qui est un grand dramaturge dans ses courtes chansons, et pourquoi Wagner, poète musicien à la façon des tragiques grecs, les émeut si profondément.

Les Allemands savent ce qu'est la musique, la musique tout entière. Ils en jouissent doublement, par l'esprit et par le cœur, sans secousses nerveuses, dans la plénitude d'un sentiment raisonné qui sait pourquoi il jouit. Quelques-unes des conséquences de cette haute compréhension ont de quoi nous surprendre : le public allemand, étrangement délicat lorsqu'il écoute la musique pure, se montre pour les pires chanteurs d'une tolérance incroyable. Cela tient à ce que, attentif à l'idée exprimée par les mots, l'auditoire pardonne tout au chanteur, hormis de prononcer mal et de ne pas faire entendre avec netteté le texte : les qualités vocales sont ici presque des accessoires. Je me hâte d'ajouter que si l'art individuel des solistes, en raison de cette indulgence, est généralement médiocre en Allemagne, la perfection des chœurs est passée dans les institutions. C'est que, dans la musique vocale collective, l'intérêt des mots est de moindre importance ; la musique pure reprend ses droits, et les voix, devenues comme imperson-

nelles, appliquées d'ailleurs à des textes de large sens, sont écoutées par des oreilles qui ne leur passent rien.

Ces préoccupations intellectuelles et littéraires des auditeurs expliquent leur conception de la musique en même temps que les tendances de la pédagogie musicale allemande. Celle-ci, même lorsqu'elle est essentiellement professionnelle, se donne pour mission de former un musicien complet. Dans les Conservatoires elle vise à la solidité et à l'étendue des connaissances plutôt qu'au perfectionnement à outrance de la virtuosité. Elle tient qu'il est plus précieux pour un artiste d'acquérir dans la jeunesse une culture générale, que d'affiner un talent spécial et trop exclusif. En France les études musicales commencent de très bonne heure : le Conservatoire de Paris est ouvert aux enfants de neuf ans. La limite d'âge minima fixée pour l'admission dans les écoles similaires allemandes est de quatre à sept ans plus tardive ; on exige que l'instruction générale préalable de l'élève soit suffisante, et telle qu'il puisse embrasser dans sa complexité le corps de doctrine très vaste que l'école musicale lui imposera. J'ai assisté, dans les Conservatoires de l'Allemagne, à de vrais cours de Facultés. Les étudiants prenaient des notes pendant que le professeur, avec une grande élégance, exposait une question de théorie ou d'histoire. De pareilles leçons ne s'adressent qu'à des esprits développés. D'autre part, les Universités offrent à leur laborieuse clientèle des cours de technique musicale. J'en indiquerai plus loin l'organisation : mais dès maintenant j'annonce le fait, qui est conforme à ce principe tout allemand : en musique, la séparation des pouvoirs n'existe pas. Elle n'a pas lieu d'être, en effet. La musique, au delà du Rhin, n'est pas l'apanage exclusif d'un petit nombre d'initiés : sa langue, son histoire, l'art des chœurs sont du domaine public. En faisant une place à ces enseignements dans ses vastes programmes, l'Université allemande ne consacre pas seulement les principes de son encyclopédie : elle donne satisfaction à des aptitudes et à des besoins trop pressants pour qu'elle les néglige. Elle mentirait à son nom si elle excluait la musique ; mais je montrerai que, dans la section qu'elle lui ouvre, elle ne double pas l'éducation plus particulièrement technique dont les Conservatoires sont les dispensateurs. Elle offre aux étudiants des leçons de deux

sortes : les unes sont de haute vulgarisation musicale ; les autres, accessibles seulement à des musiciens accomplis, relèvent, à proprement parler, de la philologie. A celles-ci s'inscrivent volontiers les élèves du Conservatoire, dans les villes où la musique a sa maison spéciale, et, par un échange de mutuels services, la Faculté de Philosophie — Lettres et Sciences — et l'école d'art confraternisent. Telle est la conception que les Allemands se font de la musique. Ils voient dans la langue sonore une expression si haute et si complète de la pensée, ils lui attribuent tant de valeur intellectuelle, et ils lui font dans la vie sociale une place si large, qu'ils ne songent pas à la reléguer dans des officines où le seul but serait de former des « professionnels ».

II

Dans la « Science de la Musique » les Allemands ne se paient pas de mots, et, par une exception peut-être unique dans le cycle de leurs idées, ils n'aiment guère à philosopher : ils exposent avec précision. Je vais essayer, afin de parler plus clairement de cette science, d'en définir les principaux objets et d'en délimiter le domaine.

Pour nous, modernes, la matière musicale est théoriquement simple. Depuis que la *musique tonale* est constituée, c'est-à-dire depuis que la langue musicale *naturelle* est parlée en Europe, son codex grammatical se réduit à quelques formules empiriques qui tiendraient en quatre pages. Les applications en sont, il est vrai, délicates, parce que si les principes sont peu nombreux, les combinaisons et les arrangements sont indéfinis. Quels sont les fondements de cette langue? Ils sont essentiellement acoustiques et résident dans ce phénomène primordial : un son quelconque engendre, par le fait seul de sa production, une série de sons secondaires, dits harmoniques, qui se superposent au son fondamental suivant une invariable formule. De ce fait unique, mais capital, dérivent toutes les lois organiques de notre langue sonore. Leur expression la plus simple et en même temps la plus complète

est la série élémentaire *ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut*, composée des sons constitutifs de la tonalité d'*ut*, qui est la tonalité type. Les rapports de ces sons entre eux, les intervalles qui les séparent sont réglés par l'acoustique : la série est donc immuable et définitive, et elle caractérise pleinement la musique tonale. En raison de ses origines, celle-ci est essentiellement harmonique et elle appelle impérieusement les accords. Elle réalise, suivant les fantaisies de l'art, un édifice sonore dont les matériaux se superposent conformément aux lois d'une statique spéciale, — et rigoureuse. La mélodie et l'harmonie, dans la musique tonale, qui est celle des modernes, ne sauraient être dissociées. La première n'est que le profil de la masse sous-jacente des accords, exprimés ou sous-entendus. Depuis deux cents ans le musicien ne peut concevoir aucune mélodie sans harmonisation : la mélodie isolée est abstraction pure.

La figure théorique A, à deux dimensions, rend compte de cette cohésion des deux éléments musicaux : la longueur, exprimée par la flèche, y représente la mélodie, et la hauteur montre l'appareil harmonique inséparable.

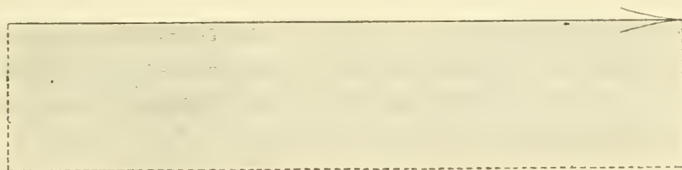


Fig. A.

Telle est la constitution, à la fois logique et complexe, de la langue musicale que parlent les modernes et que la nature elle-même a dictée. Il est très remarquable que l'antiquité ne l'ait point connue; il a fallu les lentes acquisitions séculaires du moyen âge et de la Renaissance pour la constituer. C'est une étrange histoire que celle de la musique! Et l'on peut se demander comment les phénomènes élémentaires de la résonance et les affinités physiques des sons entre eux ont été masqués si longtemps par des traditions et des systèmes qui paraissent n'en pas tenir compte. La musique *naturelle* est née d'hier. Les précurseurs de Bach ne la pratiquaient pas encore avec sûreté.

L'Égypte avait légué aux Grecs un système musical artifi-

ciel sur lequel ils ont raffiné. Ils en ont fait un organisme très délicat, mais très chimérique, on peut le dire, et qui sonne faux à nos oreilles, parce que nous sommes faits irrémédiablement à la musique tonale. Une fois constituée, celle-ci s'est imposée comme le canon unique, impérieux, qui nous rend étrangers à tout ce qui le nie. Nous ne pourrions même plus juger de l'art grec si des monuments musicaux importants nous parvenaient intacts : il est l'envers du nôtre. Tandis que notre musique est *naturelle*, par conséquent *tonale* et *harmonique*, la musique grecque est un produit factice, dont la langue est exposée à d'étranges déformations. La série *ut*, *ré*, *mi*, *fa*, *sol*, *la*, *si*, *ut*, n'en est pas le fonds immuable. Sans lui être inconnue, elle n'est qu'un accident dans le régime compliqué de ses échelles sonores. Non seulement aucune importance spéciale n'est attribuée par les Grecs à cette formule mélodique, mais, des sept modes principaux suivant lesquels les sons se succèdent et s'enchaînent, elle est un des moins usités. Elle est, comme toutes les autres gammes grecques, exposée à des transformations chromatiques, aux subtilités desquelles notre oreille répugnerait, parce qu'elles sont incompatibles avec le régime harmonique dont nous ne pouvons plus nous abstraire. Mais l'art hellénique, excluant, par sa nature même, toute harmonisation, isolant la mélodie comme un fil ténu, dans l'espace, peut donner à cette ligne, qui n'a point d'épaisseur, des inflexions pour nous insaisissables. Les musiciens modernes raffinent sur des *accords*, autrement dit sur des sons simultanés. Les Grecs raffinaient sur de simples lignes mélodiques, incompatibles avec les accords.

Par comparaison avec la figure A, qui exprime que toute mélodie moderne implique une harmonie latente, la figure B, réduite à un trait, montre l'isolement de la mélodie grecque :



Fig. B.

Entre la musique des anciens, purement mélodique, et la musique moderne, tonale-harmonique, se place la longue évolution de la langue sonore. L'art choral, en se constituant peu à peu, fait découvrir — mais avec quelle lenteur et au

prix de quels tâtonnements! — les convenances des voix entre elles. Les Grecs avaient pratiqué les seuls chœurs à l'unisson et à l'octave: une partie vocale y était toujours l'identité ou la doublure de chacune des autres. Vers le x[e] siècle, le Moyen âge s'essaya, par un coup d'audace, à balbutier des chœurs où deux parties vocales différentes tentaient de se superposer. Les premiers résultats furent vraiment barbares, mais les efforts se poursuivirent patiemment, obstinément. Peu à peu, les affinités des sons simultanés se révélèrent aux musiciens; la nature leur découvrit un à un ses secrets: et, si le Moyen âge ne fit pas la conquête de la langue tonale tout entière, c'est que les formules mélodiques des anciens pesaient sur lui de toute l'autorité traditionnelle. A la fin du xv[e] siècle, les voix s'organisent enfin avec quelque logique; pendant la Renaissance, le style choral s'épure; la tonalité naît, presque à l'insu des praticiens, mais l'harmonie complète, qu'on en tire logiquement, ne se constitue pas encore. On dispose les parties vocales les unes au-dessus des autres, suivant des prescriptions qui concernent plutôt la mélodie que l'harmonie, et selon les exigences pratiques de l'exécution chorale : on tolère certaines duretés, et on exclut des harmonies très douces, parce que les premières ne menacent point la justesse de l'ensemble, malgré leur âpreté caractéristique, et que les secondes sont jugées dangereuses pour la pureté de l'intonation. Ainsi naît l'art du *contrepoint vocal*, qui est comme le lien entre la ligne mélodique isolée des anciens et l'ensemble harmonique des modernes. On peut se le représenter comme un système de lignes mélodiques superposées, qui suivent chacune leur direction individuelle et sont soumises, dans leurs rapports avec leurs voisines, à des lois très sévères,

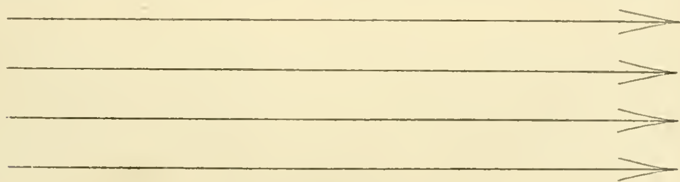


Fig. C.

respectueuses surtout des convenances vocales. Il est clair que ces lois tendent à celles de la musique tonale et que

l'ensemble est presque une harmonisation : des voix simultanées ne peuvent échapper dans leurs combinaisons, même fortuites, à l'influence des attractions sonores. Mais c'est vers le milieu du XVIIe siècle seulement que la fusion est complète entre le style mélodique du contrepoint et l'édifice harmonique. En se superposant, les lignes mélodiques forment dès lors des accords véritables dont les formules acoustiques sont exactes : la musique tonale est trouvée.

La figure D exprime, par comparaison avec la figure A, que les lignes mélodiques se superposent suivant les exigences de l'édifice harmonique, et que leur agrégation constitue des accords.

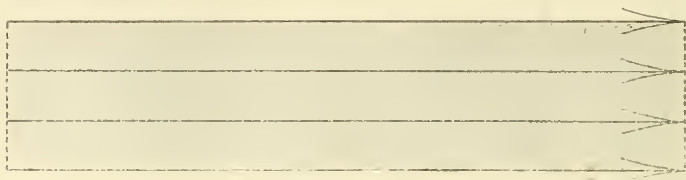


Fig. D.

Cette langue naturelle, d'acquisition si tardive, va réagir sur le style de l'art. Les motifs musicaux, pendant toute la période classique, de Bach à Mendelssohn, graviteront autour des centres de la tonalité, suivant un canevas presque invariable, dont la *fugue* est le type. L'étude des formes musicales ou, si l'on veut, des divers genres de composition à l'époque classique, montre que les exigences de la tonalité s'exercent impérieusement dans toutes les œuvres des maîtres.

L'aperçu qui précède nous permet de définir les termes principaux de l'érudition musicale, et du même coup les termes mêmes des programmes musicaux dans les Universités allemandes.

La *Musique Tonale*, ou musique moderne, est un système naturel qui a pour fondement la tonalité, c'est-à-dire un ensemble de phénomènes acoustiques, simples, dont la résultante est la série sonore *ut, ré, mi, fa, sol, la, si, ut*, échelle-type immuable. — L'*Harmonie* est la science de la structure et de l'enchaînement des accords sous-jacents de toute mélodie tonale. — La *Musique Antique* est une langue artificielle, antitonale, antiharmonique. Au lieu d'une échelle-type, elle en

a sept et plus. Elle se réduit à une ligne mélodique sans épaisseur, qui ne comporte aucune harmonisation, mais qui se prête à des inflexions d'une extrême subtilité. — Le *Contrepoint* est l'art de superposer des lignes mélodiques en nombre variable, — quatre le plus souvent, — et de les organiser suivant des lois qui, tout en faisant pressentir celles de l'harmonie tonale, en sont encore, par certains côtés, tout à fait distinctes. Le *style choral sévère* du XVe et du XVIe siècle n'est autre qu'un contrepoint vocal rigoureux, dans lequel les convenances des voix entre elles font loi. — La *Fugue*, qui emprunte au contrepoint son mode d'écriture (plusieurs lignes mélodiques superposées), y introduit le principe de la tonalité. Elle est une sorte d'exercice de rhétorique et d'amplification musicales dans lequel les différentes lignes ou parties mélodiques, dites *voix*, s'appellent et se répondent, en chantant pour ainsi dire la profession de foi tonale. — Les *Formes Musicales* sont les divers arrangements auxquels se prêtent les éléments de la tonalité pour constituer les genres, les types variés de la composition musicale. — La *Philologie Musicale* a pour objets les systèmes musicaux antérieurs à la musique tonale, ou préharmoniques : échelles antiques, gammes du moyen âge, chant choral du XVe au XVIIe siècle. Elle s'appuie sur la connaissance des anciennes notations, et elle fait la critique des textes en même temps qu'elle les traduit, autant que faire se peut, en notation moderne. — C'est à l'*Histoire de la Musique* qu'il appartient de coordonner ces différents chapitres de la Science musicale.

III

Les Universités de Berlin, Bonn, Heidelberg, Leipzig, Munich, Strasbourg, Prague et Vienne ont une organisation musicale qui ressortit vraiment à l'enseignement supérieur. Cours publics, cours fermés, exercices pratiques offrent aux étudiants et aux auditeurs réguliers inscrits l'ensemble doctrinal de la Science de la Musique. Mais dans les autres centres, — Breslau, Fribourg, Giessen, Gœttingen, Halle, Kiel, Kœ-

nigsberg, Marbourg, Rostock, Tubingen et Graz, — les leçons qui ont la musique pour objet, si elles visent moins haut, tendent activement à développer et à renforcer leurs programmes. Les maîtres préposés à ces études sont, dans le premier groupe, des professeurs ordinaires, des professeurs extraordinaires et des Privatdocent : dans le second, des directeurs de la musique et des lecteurs[1].

L'ordinariat correspond au titre de professeur dans nos Facultés et implique que le titulaire occupe une chaire essentielle, organique. C'est le cas de M. Jacobsthal à Strasbourg, dont l'enseignement, exclusivement musical, a été assimilé aux plus hautes branches littéraires et scientifiques. Les professeurs extraordinaires attendent la titularisation. Les Privatdocent n'ont pas de traitement officiel et reçoivent de leurs auditeurs des honoraires semestriels. Les directeurs de la musique et les lecteurs, appointés par l'État, peuvent être élevés aux dignités du professorat, aussi bien que les Privatdocent. La différence des titres n'implique donc pas une classification des mérites personnels. Elle ne peut même pas renseigner sur les variétés des fonctions. Il ne faut pas oublier que la plupart des chaires musicales sont de fondation récente : et c'est la raison qui rend les titulaires peu nombreux.

Presque tous ces maîtres sont des « musiciens de métier » : plusieurs sont des artistes militants. En Allemagne, la science n'exclut pas l'enthousiasme, et la culture de l'art peut aller de pair avec les soins minutieux de la philologie. On ne croit guère en France à l'union d'un profond savoir et des qualités primesautières qui font le charme d'un artiste. Parmi les musicologues allemands il en est qui donnent à notre scepticisme une belle occasion de s'amender.

Je ne puis faire connaître individuellement tous ces érudits.

1. Répartition des maîtres pour la musique, dans les Universités allemandes :

Professeurs ordinaires : [à Berlin, *Spitta*, mort en 1895] ; à Vienne, *Hanslick*, à la retraite depuis trois ans ; à Strasbourg, *Jacobsthal*.

Professeurs extraordinaires : à Berlin, *Bellermann* et *Fleischer* ; à Leipzig, *Kretzschmar* ; à Heidelberg, *Wolfrum* ; à Gœttingen, *Freiberg*.

Privatdocent : à Berlin, *Friedländer* ; à Leipzig, *Riemann* ; à Munich, *Sandberger* et *Pfordten* ; à Vienne, *Wallaschek*, *Rietsch*, *Dietz*.

Directeurs de la musique a l'Université : à Fribourg, Giessen, Halle, Marbourg, Rostock, Tubingen.

Lehrer et Lecteurs : à Breslau, Kiel, Königsberg, Prague.

et je le regrette : rien ne serait plus propre que la liste de leurs travaux pour nous éclairer sur les tendances de leur enseignement. Mais elle serait trop longue et appellerait un commentaire trop technique. Je citerai seulement les deux fondateurs de l'enseignement musical universitaire en Allemagne et en Autriche, et j'indiquerai l'esprit dont les leçons de leurs continuateurs sont imprégnées.

Spitta, à Berlin, Hanslick, à Vienne, ont exercé sur les musicologues des deux pays une influence dont il faut tenir compte. Spitta, appelé en 1875 à la chaire musicale de Berlin, a été le maître de presque tous les érudits dont j'aurai à parler plus loin. A une compétence technique éminente, fondée sur des études professionnelles, Spitta joignait un profond savoir : il a créé la philologie musicale. Sa biographie de J.-S. Bach, son édition du vieux maître Schütz (seize volumes de chœurs), sont des monuments capitaux, qui marquent, dans l'histoire de la critique d'art, une ère nouvelle. La science exacte et le goût le plus délicat s'y associent, à chaque page. L'enseignement verbal de Spitta n'est pas la moins glorieuse part de son œuvre, et son action a été féconde. Les nombreux élèves du professeur berlinois, devenus aujourd'hui des maîtres, appliquent dans leurs propres leçons la méthode qu'il leur a transmise ; ils font de la précision l'auxiliaire du sens artistique et l'on peut dire qu'ils découvrent, par l'érudition, des trésors que, sans elle, l'art ne savait utiliser.

Hanslick, professeur extraordinaire de musique à l'Université de Vienne de 1861 à 1870, époque à laquelle il fut titularisé, s'était voué dans sa jeunesse à la composition musicale. Mais son goût pour l'analyse fit de lui un critique. Son livre sur le *Beau Musical* (1854) eut un grand retentissement. C'est un ouvrage riche en aperçus nouveaux, mais systématique, et dont l'esprit est d'une intransigeance irritante. Spitta était un philologue, Hanslick est un philosophe. Par ses longues séries d'articles de la *Presse* et de la *Nouvelle Presse libre*, journaux viennois, celui-ci a été pendant plus de vingt ans l'arbitre du goût musical en Autriche. Moins écouté en Allemagne, où ses partis pris le desservaient, il y est discuté avec ardeur. L'œuvre d'Hanslick est d'un mérite incontestable : mais elle s'éloigne, par sa nature et ses tendances, des préoc-

cupations habituelles aux musicologues allemands contemporains. Ils disent de ses livres qu'ils sont « plus subjectifs qu'objectifs », et ils prennent plus volontiers pour modèles les travaux de Spitta, où la science rigoureuse et l'esprit de libre critique relèguent à l'arrière-plan la philosophie doctrinaire.

Cela est remarquable, en effet : les Allemands, qui aiment tant à philosopher, n'appliquent guère la philosophie à la musique. L'esthétique musicale, réduite à une dissertation plus ou moins subtile, ne les intéresse pas. Ils sont passionnément épris de la science du langage sonore, de l'histoire des formes musicales et de leurs variations. Mais ils ne se soucient guère de définir le « beau musical ». La musique reste pour eux l'art de l'indétermination, et ils ne s'amusent pas à épiloguer sur les mérites comparés des œuvres similaires, ni sur les facteurs du génie des grands maîtres. Les musicologues de l'Allemagne font de l'analyse technique et l'appliquent aux différents types musicaux avec une exactitude rigoureuse : enquête grammaticale, rhétoricienne, si l'on veut; rien de plus. Au delà, ils *sentent* et ne se demandent pas pourquoi. Il leur paraît ridicule de vouloir expliquer comment l'émotion naît d'une modulation imprévue ou de l'introduction d'un nouveau timbre. Les Allemands ont de la musique une conception telle qu'ils font un départ absolu entre sa *matière* qui est connaissable, et ses *effets*, qui sont mystérieux. Ainsi réservent-ils leur rêve intact et peuvent-ils, après avoir scruté la musique comme une science, la goûter comme le plus intime et le plus inexprimable des arts. Au delà d'une certaine limite, ils s'abstiennent de disserter : ils écoutent. Telle fut la manière de Spitta. On peut le dire : il a appris aux musicologues ce que doit être leur science dans le présent et dans l'avenir, et Hanslick, par ses ouvrages dogmatiques, leur a montré ce qu'il ne faut plus qu'elle soit.

L'accès des chaires musicales ou des fonctions de Privatdocent pour la musique est réservé à des docteurs en philosophie, qui ont fait preuve, dans un examen de forme spéciale, des connaissances exigées d'un musicien philologue. On sait qu'en Allemagne la Philosophie est la rubrique commune qui désigne à la fois, dans les Universités, les lettres, les sciences

et les arts. La sanction des études appliquées à la Science de la Musique (*Musikwissenchaft*) est un doctorat philosophique dans lequel l'érudition musicale est branche principale. L'obtention du diplôme est subordonnée au succès obtenu dans une série d'épreuves écrites et orales. En premier lieu le candidat présente au doyen le manuscrit d'une dissertation, généralement peu volumineuse, et consacrée presque toujours à l'étude approfondie d'une question de détail : technique, philologie, histoire, pédagogie musicales, sont, au choix de l'auteur, le fonds du sujet traité[1]. Le doyen désigne une Commission qui accorde ou refuse le visa favorable. L'examen oral consécutif est subi par le candidat en présence de quatre examinateurs à chacun desquels est dévolue une interrogation. Dans les Universités où l'enseignement musical n'a pas de titulaire, le Privadocent, chargé des sciences de la musique, siège à côté des professeurs et pose au candidat les questions spéciales. L'acoustique, la philosophie et une quatrième matière, généralement laissée au choix du candidat, complètent cet *examen rigorosum*. Le titre de docteur n'est conféré à l'impétrant qu'après une troisième épreuve : c'est une discussion publique ou plutôt une séance d'apparat à laquelle le récipiendaire convie « Sa Magnificence M. le Recteur, MM. les Sénateurs, Professeurs et Docteurs de toutes les Facultés, les clients de l'Académie et tous les amis de la science ». En présence de ce cénacle le futur docteur défend contre les opinions d'un *Opponent* les conclusions de sa dissertation et les *thèses* qu'il a proposées à la Faculté. Ces thèses sont des affirmations formulées en une ou deux lignes et servent de prétexte à une sorte de joute oratoire, d'une haute courtoisie, entre le candidat et son contradicteur[2].

Tel est le thème général des épreuves du doctorat philoso-

1. Quelques titres de dissertation :

Logique musicale, dissertation présentée à l'Université de Gœttingen ;

Isaaks Chorale Constantinum, dissertation présentée à l'Université de Prague ;

Etude sur les « Thèmes variés » (Prague) ;

La *Calliopea legale* (Leipzig) ;

Les Commencements du Chromatique dans le Madrigal du seizième siècle (Munich) ;

Palestrina dans ses œuvres profanes (Strasbourg).

2. En voici quelques-unes, à titre d'exemples : *le mot chromatique a, au seizième siècle, plusieurs significations ; — les Madrigaux spirituels sont les avant-coureurs immé-*

phique, dans lequel la musique a le rôle capital. Quelques différences pourraient être relevées dans la forme des examens, si l'on tenait compte des traditions locales. Mais les indications qui précèdent peuvent s'appliquer avec assez d'exactitude à toutes les Universités qui délivrent de tels diplômes, en Allemagne et en Autriche.

IV

Il me reste à montrer à l'œuvre le personnel enseignant et à faire connaître sa méthode pédagogique. Elle n'est pas la même partout, mais les principes en sont invariables.

En Allemagne, les professeurs usent largement de la *libertas academica*, imprescriptible, dont ils sont si fiers. Suivant leurs propres tendances, les besoins de leurs élèves, les exigences de la province, ils s'orientent librement. Leur savoir est si étendu que ce ne sont point ses limites qui restreignent le choix des sujets de leçons. Ces encyclopédistes de la musique sont capables, pour la plupart, de commenter un texte de Platon ou d'Aristoxène, de déchiffrer les Neumes du Moyen âge, de réduire au piano une partition d'orchestre, de diriger un chœur, au besoin de le composer. Il y a parmi eux des virtuoses instrumentistes et des chanteurs, qui ont renoncé aux succès mondains pour se vouer à l'érudition, mais n'en restent pas moins de brillants artistes. Il y a aussi des auteurs estimés dont les ouvrages choraux, symphoniques et dramatiques, sont produits aux concerts et à la scène. La compétence de ces maîtres est donc double. De là vient leur autorité.

Je prendrai pour type de l'enseignement musical supérieur dans les Universités allemandes, l'ensemble des leçons organisées à Strasbourg par M. Jacobsthal, professeur ordinaire. A lui seul il forme ses élèves à toute la science musicale. Sa méthode est si remarquable, les résultats qu'il obtient sont si

dials de l'oratorio; — la musique instrumentale a puissamment contribué au développement de la musique tonale-harmonique; — le Roi des Aulnes n'est pas une ballade; — on ne peut comprendre un artiste tout entier qu'à la lumière de l'histoire (Munich).

précieux, que leur simple exposé me dispensera d'un commentaire.

M. Jacobsthal a pour principe que la technique ne peut être étrangère à l'érudition musicale : sans la connaissance de la langue, la lecture des monuments de l'art est impossible. Il faut donc étudier la grammaire musicale, comme on apprend le grec, avant de lire Platon. D'autre part, le musicologue doit être philologue et appliquer à ses recherches les méthodes de la philologie. En un cycle de trois années, M. Jacobsthal initie les élèves à toute la technique musicale. Ils sont répartis en quatre classes : leur nombre total est d'une quinzaine, au plus. Chaque classe a deux leçons par semaine[1]. Le contrepoint est la base des études : contrepoint vocal rigoureux, dont le maniement difficile est seul capable de rompre le musicien à tous les artifices de son langage. L'étude de l'harmonie moderne va de pair, dans l'enseignement de M. Jacobsthal, avec celle du contrepoint, qui en est l'auxiliaire le plus précieux, bien qu'il se distingue d'elle formellement. En six semestres, le professeur fait parcourir à ses élèves les stades progressifs de la technique musicale : éléments de l'harmonie, contrepoint à deux voix, à trois voix, à quatre voix, principes de la fugue et de la composition. Les premiers essais libres écrits par les élèves sont des chœurs *a capella*, sans accompagnement instrumental. Cet isolement du groupe vocal en rend la tenue beaucoup plus difficile. Quand l'élève est expert dans le style vocal pur, il lui est facile d'adjoindre au quatuor des voix les divers instruments. La pratique de l'orchestration vient donc en dernier lieu et clôt la série de la pédagogie technique.

On ne procède pas autrement dans les meilleurs Conservatoires. Et j'ajoute que j'ai lu des devoirs d'élèves, exercices de contrepoint et fugues à quatre voix : la facilité, la pureté, l'élégance de l'écriture témoignent de l'excellence des leçons. En véritable artiste, M. Jacobsthal fait chanter, dans ses classes, les parties vocales de ces devoirs d'école. De la sorte,

1. J'ai défini plus haut les termes de la science musicale. Je prie le lecteur de vouloir bien se reporter à ces indications. Puisque je traite ici de la musicologie allemande, l'exactitude est une nécessité devant laquelle je n'ai pas le droit de me dérober.

les exigences mélodiques du style propre aux voix deviennent familières aux élèves, et leur plume acquiert vite l'expérience de ce dessin subtil et compliqué. Des leçons sur les Formes Musicales complètent cet enseignement technique, dont le but est de préparer des auditeurs capables de suivre le professeur dans ses recherches de haute philologie. Il les poursuit avec méthode et méprise toute vaine érudition. Il se soucie peu des dates : il néglige les livres de seconde main, mais il s'adresse directement aux sources. Après avoir, dans le cours d'un semestre, commenté un théoricien du Moyen âge ou de la Renaissance, il analyse, dans le semestre suivant, les œuvres d'un musicien du même temps. Les textes sont entre les mains des élèves. Ceux-ci, familiarisés avec l'écriture compliquée du contrepoint vocal et avec les *clefs* qui seules la rendent intelligible, sont préparés, par le fait même, à l'interprétation des notations anciennes. C'est dans les œuvres du XVe siècle et de la Renaissance et aussi dans les chants liturgiques du Moyen âge que l'historien de la musique doit chercher les origines de notre musique tonale. Il y trouve en même temps les traces des traditions antiques. M. Jacobsthal a pour cette longue période de transition qui s'étend du Xe au XVIIe siècle, une prédilection légitime ; mais il ne s'y confine pas. L'art moderne alterne dans ses leçons avec l'art antérieur ; la vie et les ouvrages des maîtres de l'époque classique, les chefs-d'œuvre de l'art contemporain figurent à ses programmes ; Bach et Wagner fraternisent dans ce vaste et très éclectique enseignement. Les exemples utiles sont donnés par le maître lui-même, au piano : c'est là d'ailleurs une pratique constante dans les cours analogues en Allemagne. Rien ne vaut une citation, et rien ne la remplace. Les professeurs de musique, dans les Universités, ne sont pas tous des virtuoses ; mais, techniciens consommés dans l'harmonie et dans la réduction au clavier d'une partition aussi complexe qu'on voudra, ils sont capables de jouer autrement qu'avec un doigt, et d'interpréter des œuvres de tout style et de toute forme.

A côté de ces leçons si variées, les exercices pratiques du « séminaire » sont pour chacun des élèves de M. Jacobsthal l'occasion d'exposer oralement leurs travaux personnels, suivant un roulement de discussions réglé à l'avance. A l'Uni-

versité allemande, chaque section des études s'annexe un « séminaire d'application ». Celui-ci est une véritable école de paléographie et de diplomatique musicales. On déchiffre les textes, on compare les versions et l'on propose les corrections utiles. La *mise en partition* de la musique d'ensemble antérieure au XVIIe siècle est l'objet de soins tout spéciaux. Au XVe et au XVIe siècle, on n'avait point coutume d'imprimer, sur la même page, les unes au-dessus des autres, les parties vocales ou instrumentales simultanées. Le chef d'orchestre et le chef du chœur seuls possédaient une partition réelle, manuscrite, sur laquelle ils pouvaient lire, d'un coup d'œil, la concordance des diverses parties. Celles-ci ne nous sont parvenues qu'isolées. Le premier soin du musicien philologue est de les superposer, pour en faire un ensemble : et c'est une besogne délicate. La minutie n'est point le fait des éditeurs de la musique, au temps de la Renaissance. Les *accidents* — dièses et bémols — sont, à leur fantaisie, exprimés ou sous-entendus. Et si l'on songe que cette langue musicale n'est pas encore entièrement conforme aux exigences de la tonalité, et que, par suite, les sons constitutifs de ses échelles encore flottantes ne se succèdent pas toujours suivant les mêmes formules que les nôtres, on comprendra que l'interprétation de ses textes exige à la fois de la science et du goût. Cette année, les exercices pratiques du séminaire de M. Jacobsthal ont pour objet la Musique Vocale accompagnée par les instruments, au XVIe siècle. On peut prévoir que du travail collectif du maître et des élèves naîtra quelque édition précieuse de pièces inédites.

Cette philologie musicale, en effet, n'est pas une menteuse étiquette. Même elle donne plus qu'elle ne promet, car ses résultats sont du domaine de l'art. Elle fait revivre des œuvres superbes qui ne nous étaient connues jusqu'ici que par d'incorrects fragments. Elle critique les textes et les établit définitivement, en éliminant les erreurs commises par d'ignorants éditeurs. Elle livre aux artistes des trésors inconnus.

On aura de l'activité de M. Jacobsthal une idée complète lorsqu'on saura qu'il dirige le chœur des Étudiants de l'Université (*Akademischer Gesangverein*). Un pareil chœur est organisé dans une dizaine des hautes écoles allemandes. C'est

que, si la musique y est traitée comme une science, elle s'y installe aussi comme le plus vivant et le plus sociable des arts. Il n'est pas peu surprenant pour un Français d'entendre des étudiants en droit et en médecine, des « littéraires » et des « scientifiques », exécuter *a capella* — sans accompagnement instrumental — des pièces vocales polyphones, empruntées aux maîtres de la Renaissance ou à l'œuvre de J.-S. Bach.

Deux salles magnifiques, exclusivement réservées à l'enseignement musical, sont mises à la disposition de M. le professeur Jacobsthal, dans le palais de l'Université, à Strasbourg.

Les études similaires à Berlin, Leipzig, Munich et Prague ont à peu près les mêmes objets. Mais à Berlin et à Leipzig, par une sorte d'entente établie entre les trois professeurs de musique de chacune des deux Universités, la besogne se répartit entre eux, et les étudiants-musiciens peuvent s'inscrire à la fois aux leçons des trois maîtres. A Berlin, M. le professeur Bellermann dirige les études techniques d'harmonie et de contrepoint et s'est fait un nom parmi les historiens de la musique grecque : M. le professeur Fleischer traite de la bibliographie et de la paléographie musicales; directeur du musée des Instruments, dépendance de l'Académie des Arts, il expose aussi, avec une rare compétence, l'évolution des innombrables organes sonores ; M. le Dr Friedländer est devenu un spécialiste dans l'*art d'éditer un classique*, et ses ingénieux aperçus sur l'établissement d'une édition correcte constituent un enseignement dont l'utilité n'a pas besoin d'apologiste. Il en est de même à Leipzig : M. Hugo Riemann, un prodigieux érudit dont les livres sont, en Allemagne, entre les mains de tous, se charge d'enseigner la technique et la paléographie ; M. O. Paul connaît à fond la musique antique : M. Kretzschmar est l'historien de la musique chorale au Moyen âge et à la Renaissance. Mais je ne veux point dire que tous ces maîtres restreignent leurs leçons aux objets désignés ci-dessus. Tous traitent de l'histoire générale, et les différents cours, dirigés par chacun d'eux, offrent une grande variété de sujets.

M. le Dr Sandberger, à Munich, a fondé sa réputation dans la philologie ; à Prague, M. le professeur Guido Adler, le plus autorisé des musicologues de l'Autriche, assisté d'un *lecteur* qui

expose la technique musicale, donne à ses leçons une ampleur magistrale.

M. le professeur Wolff, à Bonn, n'a pas les mêmes visées que les maîtres dont je viens de parler. Il se contente d'être un éminent vulgarisateur: ce qui n'exclut ni la méthode ni le sérieux dans les études. Il leur donne pour base rationnelle l'harmonie et le contrepoint, comme font tous ses collègues, et il éclaire le jugement de ses élèves, en même temps qu'il fortifie leur goût. M. le professeur Wolfrum, à l'Université d'Heidelberg, historien très estimé de la musique ecclésiastique protestante, réformateur du choral religieux, est avant tout un maître de *liturgie*. Son enseignement, bien que spécialisé, est très complet. La technique et l'histoire, l'art de l'organiste et le chant choral alternent dans ses leçons. Catholiques et réformés allemands font à la musique une large place dans les cérémonies religieuses. Mais les traditions sont, dans les deux églises, tout à fait divergentes. De Ratisbonne, centre du chant ecclésiastique romain, part la haute direction de l'art catholique. Plusieurs Universités sont des foyers vitaux pour le choral évangélique : Heidelberg, Tubingen, Kiel et Rostock.

Je passe sous silence l'enseignement instrumental institué dans certaines Universités : il ne peut être considéré que comme une récréation... académique. Mais la théorie musicale et l'histoire de l'art, même lorsqu'elles sont réduites à leurs éléments, prennent toujours le pas sur les exercices de virtuosité, et justifient l'inscription de la musique au programme universitaire [1].

V

Les hautes études musicales, à l'Université allemande, ne peuvent en aucune façon, même dans leur partie technique, être considérées comme un double, plus ou moins utile, de

1. Je relève, parmi les cours professés pendant les derniers semestres dans les Universités d'Allemagne et d'Autriche, les titres suivants : *le Lied allemand du douzième au dix-huitième siècle ; l'Épanouissement du chant choral a capella ; la Musique du quinzième siècle ; les Théories musicales antérieures à la musique tonale : musique*

l'instruction professionnelle organisée dans les Conservatoires. La connaissance approfondie de la langue sonore est une simple condition *sine qua non* de l'accès aux cours d'érudition. En Allemagne on applique à la musique ce que nous pensons du grec : à savoir, qu'il est impossible de l'entendre sans l'avoir appris. De là une nécessité rigoureuse, imposée par la nature des leçons d'histoire et de philologie, d'adjoindre à celles-ci un enseignement technique préparatoire. Il ne s'agit pas de former des compositeurs, mais des érudits. Les élèves apprennent ce qu'il faut pour suivre avec fruit les développements du professeur. La musique est un langage complet qui possède une morphologie, une syntaxe, une rhétorique. Sa compréhension totale est accessible à ceux-là seulement qui franchissent pas à pas les stades de l'étude : vérité simple, presque naïve, qui n'a pourtant pas cours en France, où la technique n'est généralement point considérée comme l'auxiliaire indispensable de l'érudition musicale. Les philologues allemands en font la base de leurs études. Pourrait-il en être autrement? Leur activité s'exerce, avec une prédilection marquée, sur cette période du Moyen âge et de la Renaissance qui a préparé l'éclosion de notre musique tonale, et dont les éléments, très compliqués, ne sont maniables que pour des musiciens experts. Ce n'est pas qu'ils négligent la musique moderne. Ici encore l'étude des Formes, qui n'est autre que la rhétorique musicale, est le fondement technique des leçons. Elle n'est pas un recueil de définitions et de conventions pédantes réunies en corps de doctrine par un Quintilien de la musique. Elle repose sur l'examen raisonné des divers types de compositions classiques. Le professeur les analyse, en met le plan en évidence, et ramène à des formules simples, et comme à des types architectoniques rudimentaires, les riches développements de ces ouvrages. La connaissance des formes musicales double, pour l'auditeur d'une sonate, d'une symphonie, d'une pièce classique, quelle qu'elle soit, la jouissance émotive d'un plaisir intellectuel. Elle fournit des repères et

antique, plain-chant, style choral sévère; l'époque de Palestrina; les Instruments de musique du Moyen âge et de la Renaissance; Histoire du contrepoint; Histoire de la musique de chambre; Histoire de la musique instrumentale au seizième et au dix-septième siècles; les Origines du drame musical moderne; le Romantisme musical; Wagner poète-musicien; l'Ars Nova dans la musique contemporaine.

des fils conducteurs. On ignore trop en France que la langue sonore ne se fixe pas au hasard de l'improvisation, qu'elle est soumise, dans l'organisation des idées, à des lois indissociables de celles qui régissent les mots : sa grammaire et sa rhétorique sont issues l'une et l'autre des exigences de la *tonalité*.

L'art contemporain n'est point relégué par ces musiciens philologues. Même ils en abordent les questions brûlantes, mais avec combien de calme et de dignité! Car ces questions ne sont brûlantes que chez nous : la folie wagnérienne ne sévit pas en Allemagne. Tout le monde y admire Wagner; personne ne songe à faire de lui le dieu unique qui, pour les fanatiques de ce côté-ci du Rhin, règne seul dans un Olympe d'où il a délogé les dieux anciens. Les Allemands étaient prêts à comprendre l'admirable musicien-poète. Ils jouissent pleinement de cette concordance des sons et des pensées, si étroite et si continue dans son œuvre. Elle est pour eux la qualité la plus haute d'un dramaturge musicien. L'enseignement universitaire s'est emparé de ses ouvrages souverainement intellectuels ; il leur fait, dans ses programmes d'art, la place à laquelle ils ont droit. Mais il les commente sans fièvre. Il reconnaît dans leur créateur un disciple de Bach, un continuateur de Glück et de Mozart, et ne voit pas en lui un nouveau venu qui n'aurait ni ascendants, ni égaux.

Ainsi les musicologues allemands, qui sont presque tous des musiciens professionnels, exercent sur le goût du public une influence féconde. Ils font de leurs disciples des érudits, mais ils leur apprennent également à jouir d'une œuvre musicale, profondément, à saisir au vol l'idée la plus rapide, et à reconnaître, à travers les fluctuations du développement, la pensée directrice. Ils les habituent encore à bien juger, à goûter librement, sans entraves dogmatiques, les manifestations les plus variées de l'art, et en apparence les plus opposées.

En France une sottise a cours, qui ne soulève pas assez de protestations : « la musique est faite pour tout le monde! » Ce qui signifie : il n'y a de bonne musique que celle qui plaît à tous.... On ose dire cela de l'art des sons; oserait-on le dire de l'art des lignes?

La musique est faite pour tous ceux qui en ont l'amour, mais qui de plus en acquièrent la science, au moins dans ses

éléments. Elle n'est pas un art mystérieux, mais elle ne se livre pas sans qu'on lui fasse violence. Elle a donc le droit d'être mise au rang de ces conquêtes que poursuivent, dans les hautes écoles de l'État, des travailleurs laborieux.

Notre pays restera-t-il indifférent à la Science de la Musique fondée par les Allemands, depuis trente années, et dont ils ont fait une auxiliaire de l'art? Il est possible, en s'appuyant sur l'expérience qu'ils ont réalisée et qu'ils étendent chaque jour, de définir brièvement les objets essentiels d'un enseignement supérieur de la musique à l'Université. Il doit faire une part à l'*Acoustique expérimentale* : seule elle explique les origines de la musique tonale et en établit les fondements. Il s'appuie sur la connaissance théorique et pratique de l'*Harmonie*, la science des accords qui vibrent, de toute nécessité, dans l'organisme musical moderne. Il s'aide du *Contrepoint*, dont la pratique seule permet de déchiffrer et de comprendre les vieux maîtres du XVe et du XVIe siècle, et l'œuvre immense de Bach, leur continuateur dans l'ère nouvelle de la musique tonale définitivement établie. Il fait de l'*étude des Formes* une rhétorique expérimentale qui révèle la structure intime des monuments musicaux. Il assigne pour domaine à la *Philologie musicale* l'examen des systèmes antérieurs à la musique tonale, et il enrichit le patrimoine de l'art en instituant d'irréprochables éditions critiques. Il se complète enfin par l'*Histoire générale de la musique* qui, en établissant la filiation des écoles et en remontant aux sources de l'art contemporain, éclaire la foi musicale.

Telle est la science que l'Allemagne a fondée. Elle est complète; elle est logique; et l'on n'en supprimerait rien sans l'amoindrir.

MAURICE EMMANUEL

L'Administrateur-Gérant : LOUIS SCHOUE.

AU PETIT BONHEUR

PERSONNAGES

GERMAINE DE SESCOURT.
CÉCILE LAVERNE.
JACQUES CHAMBRY.
ROBERT DE NALÈGE.
FRANÇOIS

Un salon, à Paris.

SCÈNE PREMIÈRE

GERMAINE puis CÉCILE.

GERMAINE, seule, écrivant.

...Acroclinium rose, 12 paquets; acroclinium double, blanc, 24 paquets... Les plantes alpines sont toutes petites. Et il faut, pour que je choisisse les espèces, que vous me disiez si vous les exposerez au nord ou au midi...

CÉCILE, entrant.

Bonjour, Germaine. J'ai de la chance : tu n'es pas encore envolée !

GERMAINE.

Bonjour, Cécile. Tu avais quelque chose à me dire?

CÉCILE.

Non, rien... tout... n'importe quoi... Finis ta lettre.

GERMAINE.

Il ne me reste plus que deux lignes à écrire...

Elle écrit

Eschscholtzia de Californie, mandarin, rose.

CÉCILE.

Qu'est-ce que c'est que ça, mon Dieu?

GERMAINE, *écrivant.*

C'est une fleur, ma chérie, une jolie petite fleur d'un blanc rosé.

Elle écrit.

Heliotropium, Browalle Czerwiakowskii.

CÉCILE.

Ciel ! dans quelle langue rédiges-tu ta correspondance?

GERMAINE.

Dans la langue des graineliers... Je réponds à Adalbert qui me demande de lui choisir des fleurs pour son jardin. Il m'écrit depuis cinq ans, chaque printemps, la même lettre bien touchante : « Chère Germaine, du vivant de mon pauvre frère, vous choisissiez les fleurs pour les parterres de Seuilly. Faites-le encore, maintenant que Seuilly est à moi. Vous avez tant de goût !... » Il me trouve du goût. Je ne peux pas refuser. Mais, quoi que je fasse, les parterres de Seuilly n'en seront pas plus beaux.

CÉCILE.

Pourquoi?

GERMAINE, *elle ferme la lettre.*

Je n'en sais rien. C'est un don. Les Sescourt sont malheureux dans toutes leurs entreprises. Mon mari n'avait qu'une passion : le cheval. Son écurie fut toujours infortunée. Adalbert aime les fleurs. Les fleurs ne veulent pas pousser pour lui.

CÉCILE.

Tu crois?

GERMAINE.

C'est sûr.

CÉCILE.

Mais ton mari était beaucoup plus intelligent qu'Adalbert.

GERMAINE.

Est-ce que tu me le dis pour me flatter ou parce que tu le crois?

CÉCILE.

Oh ! je sais bien qu'il n'était pas exquis. Ce n'était pas un mari incomparable. Tu méritais mieux. Mais, j'ai des idées

là-dessus. Une femme n'a pas besoin d'être bien mariée. Au contraire! un bon mariage, ça gêne par la suite. Je t'assure... Ça empêche tout. Ainsi, moi, j'ai un mari...

GERMAINE.

Charmant!... Il est charmant, ton mari.

CÉCILE.

Charmant! Eh bien! ça a tout empêché... tout. Et je me dis parfois qu'un mauvais mariage a du bon. Il laisse la vie ouverte : tout reste possible et l'on peut tout espérer. C'est délicieux!...

GERMAINE.

Tu as des idées bien irrégulières aujourd'hui, ma chérie. Dis tout de suite, comme Paul Chambry, qu'une femme se marie pour entrer dans la circulation.

Entre Nalège.

SCÈNE II

LES MÊMES, NALÈGE.

NALÈGE, *à madame de Sescourt.*

Madame!...

A madame Laverne.

Chère madame...

Il salue.

CÉCILE.

Monsieur de Nalège!... Je vous croyais dans vos bois.

NALÈGE.

J'en sors, madame. Je suis arrivé d'hier.

CÉCILE.

Votre première visite est pour madame de Sescourt. Je réclame pour moi la seconde... Venez me voir en sortant d'ici. Vous trouverez mon mari, qui vous aime tous les jours davantage, et qui bientôt ne pourra plus se passer de vous... Ce qui, pour une fois, ne voudra pas dire... Je vous laisse. J'ai des visites que je ne peux pas me dispenser de faire : c'est à des personnes que je ne connais pas. Adieu! Échangez de belles pensées, et, si vous parlez de moi, dites : « Elle est aimable! »

Elle sort.

SCÈNE III

GERMAINE, NALÈGE

GERMAINE.

C'est vrai qu'elle est aimable.

NALÈGE.

Très aimable.

GERMAINE.

N'est-ce pas?... Et les hommes n'ont pas l'air de s'en apercevoir. Elle me le dit deux fois par semaine : « Je ne suis pas plus laide qu'une autre, ni plus sotte. Eh bien! c'est incroyable! personne ne me fait la cour. »

NALÈGE.

Et à vous, on vous la fait toute la journée.

GERMAINE.

Peuh!

NALÈGE.

Toute la journée.

GERMAINE.

Non! de 5 à 7.

NALÈGE.

Et cela vous amuse d'entendre toutes ces fadeurs, toutes ces niaiseries? Et vous êtes flattée de recevoir les compliments de ces imbéciles, qui ne pensent pas un mot de tout ce qu'ils vous disent?

GERMAINE.

Monsieur de Nalège, qu'est-ce que vous avez fait cet hiver?

NALÈGE.

Moi, madame? J'ai vécu seul, dans mes bois, avec mon chien, ma pipe et mon fusil. J'ai passé des jours entiers sans voir un visage humain. J'ai couché avant-hier dans la hutte abandonnée d'un charbonnier : je m'étais perdu dans ma forêt par une belle nuit de tempête.

GERMAINE.

C'est cela! Cette existence vous a laissé dans l'esprit une certaine rudesse.

NALÈGE.

Ah ! vous me trouvez rude parce que je vous dis que vous aimez les fadeurs...

GERMAINE.

Pas du tout !...

NALÈGE.

... et parce que je vous soupçonne de vous laisser amuser aux grands mots qui cachent les petits sentiments. Est-ce que vous croyez, madame, qu'on ne peut pas vous attraper comme une autre, par des phrases et des grimaces? Est-ce que vous croyez qu'il soit si facile de reconnaître un sentiment vrai et de regarder au fond des cœurs?

GERMAINE.

Je crois que les hommes n'y voient goutte, même les hommes d'esprit. Une sotte leur fait croire tout ce qu'elle veut. La vanité les aveugle. Mais les femmes ne se laissent pas tromper par des grimaces. Elles distinguent très bien, sous les compliments qu'on leur fait, les sentiments qu'elles inspirent.

NALÈGE.

Vous en êtes sûre?

GERMAINE.

Mais certainement ! Nous voyons tout de suite à qui nous avons affaire.

NALÈGE.

Oui, vous croyez, vous autres femmes, avoir le don mystérieux, vous croyez avoir la baguette de coudrier qui se recourbe vers les sources d'amour. Vous pensez reconnaître entre tous celui qui vous aimera le plus... et le mieux. Les femmes ne s'y trompent jamais. Elles le disent, elles le croient jusqu'à ce qu'une longue expérience les ait désabusées. J'ai connu dans sa vieillesse une princesse italienne qui avait été fort belle à Milan et même à Paris, au temps où les Français portaient des pantalons de nankin et chantaient les chansons de Béranger. Elle avait coutume, en ses vieux jours, de conter des histoires à son petit neveu. Une fois qu'elle en commençait une par ces mots : « En ce temps-là j'étais parfaitement belle », le jeune homme fit claquer sa langue et regarda sa grand'tante avec un air de dire : « Et vous en profitiez! » A

quoi la princesse répondit en soupirant : « Eh bien ! si tu veux que je te dise, mon neveu, j'ai été bigrement volée dans ma vie ! » Le vrai, c'est qu'en ces sortes d'affaires, la femme et l'homme vont... je ne dis pas à tâtons, car ce ne serait déjà pas une si mauvaise méthode ; je ne dis pas : comme à colin-maillard, car à colin-maillard on vous crie casse-cou... mais à travers toutes sortes de fantasmagories et de diableries, comme don Quichotte, quand il enfourcha le bon coursier Chevillard, pour aller vers l'Infante.

GERMAINE.

Vous êtes extraordinaire ! Vous sortez de votre hutte de charbonnier pour me persuader, au moyen d'une princesse italienne et de don Quichotte, qu'une femme ne voit pas quand on a un... sentiment... un goût pour elle.

NALÈGE.

Parfaitement, madame. Une femme peut passer à côté d'un sentiment sincère, d'une passion profonde, sans les voir.

GERMAINE.

Oh ! ne parlons pas de passion. On n'a pas d'idées là-dessus. On ne peut pas reconnaître la passion : on ne l'a jamais vue.

NALÈGE.

Jamais, madame ?

GERMAINE.

Jamais ! La passion, c'est comme le tonnerre, ça ne tombe jamais sur vous. Une fois, à la Grand'Combe, j'ai été prise par un orage terrible. Je me suis réfugiée à la métairie. Le ciel était en feu, le tonnerre ne cessait de gronder. La foudre a fendu un peuplier de la cime au pied, à cent mètres de moi. Je n'ai rien eu. La passion, c'est comme la foudre : c'est terrible et ça frappe à côté. Mais un sentiment, un goût, une femme peut inspirer ça, très bien... Et alors elle s'en aperçoit.

NALÈGE.

Madame, je vais vous prouver méthodiquement le contraire. J'ai des méthodes. J'ai l'esprit scientifique. J'ai appliqué ces facultés à l'agriculture. Les résultats ont été désastreux. Mais une méthode rationnelle doit être jugée par elle-même et non par des effets, qu'elle n'a pas tous produits. Je vais donc vous

démontrer, madame, avec une extrême rigueur que, le plus souvent, si une femme s'aperçoit du goût qu'on a pour elle, c'est que ce goût n'est pas bien fort, et que plus il aura de force, moins elle le reconnaîtra.

GERMAINE.

Démontrez.

NALÈGE.

Devons-nous d'abord définir ce... goût dont nous parlons?

GERMAINE.

C'est inutile.

NALÈGE.

Non, madame, ce ne serait pas inutile. Mais ce serait peut-être inconvenant.

GERMAINE.

Comment? inconvenant?

NALÈGE.

Eh! oui, la définition précise pourrait bien offenser votre délicatesse. Et ce que je dis ne doit pas vous surprendre, car enfin quand un homme est assis, là, près d'une dame, comme je le suis près de vous, et qu'il se dit, en lui-même, en la regardant, là, comme je vous regarde : « Madame une telle est délicieuse », il y a dans cette réflexion... qui ne vous choque pas, madame?...

GERMAINE.

Nullement.

NALÈGE.

...Il y a dans cette réflexion le germe d'une idée naturelle, physique, physiologique, dont la représentation, dans toute sa force et toute sa simplicité, est absolument opposée aux convenances. Cette seule réflexion : « Madame une telle est délicieuse », marque dans l'esprit qu'elle traverse la naissance d'une suite d'images ardentes, de sentiments curieux et de désirs violents qui se succèdent, se multiplient, se précipitent et ne s'arrêtent que dans... qui ne s'arrêtent pas, madame.

GERMAINE.

Vous vous amusez...

NALÈGE.

Non, madame, je ne m'amuse pas. J'établis les bases de mon raisonnement. Il résulte de ce que je viens d'exposer

que l'homme ordinaire, banal, médiocre qui pense en vous voyant : « Elle est charmante! » et qui le pense sans ardeur de sentiment, sans puissance de réflexion, sans force d'âme, ni de chair, sans même savoir ce qu'il pense, ni s'il pense, celui-là reste près de vous, gracieux, caressant, aimable. Il parle, il sourit, il a soin de plaire. Il plaît. Tandis que le malheureux qui, lui aussi, lui surtout, pense qu'elle est charmante, mais qui sent toute la force de cette idée, il la contient, il la renferme, il la cache. Il a peur qu'elle n'éclate malgré lui en violences intempestives, il est gêné. Il est muet et sombre. Vous croyez qu'il s'ennuie et il vous ennuie. Et vous dites : « Ce pauvre monsieur, il est fatigant à la longue! » Et cela parce qu'il sent trop bien votre grâce et votre beauté, parce qu'il en a reçu une atteinte profonde, parce qu'il a de vous un goût fort et généreux, parce qu'enfin, comme on disait autrefois, il est bien épris.

GERMAINE.

Il est un peu absurde, votre monsieur.

NALÈGE.

Certainement. Il conçoit la disproportion des idées qu'il a et de celles qu'il peut exprimer. Il se juge ridicule. Et il le devient. C'est une bizarrerie absurde, une inconvenance burlesque de penser trop précisément d'une dame qu'elle est une femme. Et cette pensée peut aller jusqu'au tragi-comique.

GERMAINE.

Alors?...

NALÈGE.

Alors, au lieu de conter de jolies choses et d'oser adroitement, on se montre triste, timide. Même si on ne l'était pas de nature, on le devient. On renonce à exprimer ce qu'on ne pourrait dire qu'en l'affaiblissant trop. On tombe dans un morne abattement, dans une sorte de stupidité pesante...

Un silence.

GERMAINE.

Oh!... Dont on ne sort plus?...

NALÈGE, *vivement.*

Dont on sort aux premiers sons charmants de la voix aimée. On se remonte, on repart... et si l'on est un campagnard méditatif, un solitaire qui a beaucoup rêvé en se pro-

menant dans les bois avec son fusil, son livre et son chien, on fait des théories générales, on expose des systèmes, on disserte sur l'amour. On reprend le fil des longues démonstrations. On argumente. C'est une fichue affaire que d'argumenter devant une jolie femme, mais on argumente. On est têtu, on suit son raisonnement, avec obstination et contention... Ou bien...

GERMAINE.

Ou bien?

NALÈGE.

Ou bien on change brusquement d'humeur. On devient gai, frivole, léger, on plaisante. On se lève, on se rassied, on regarde, on s'intéresse à des bagatelles. On dit : Voilà une jolie miniature sur cette boîte. (Il prend une boîte sur la table.) Savez-vous qui est cette dame poudrée?

GERMAINE.

C'est mademoiselle Fel.

NALÈGE, sèchement.

Ah! c'est mademoiselle Fel!...

GERMAINE.

Je le crois, du moins. Vous pouvez comparer avec le pastel de Latour, qui est à Saint-Quentin.

NALÈGE, brusquement.

Je n'y manquerai pas, madame; je vous remercie de m'avoir donné une occupation intéressante. J'y consacrerai mes loisirs.

GERMAINE.

Comme vous dites ça! Qu'est-ce que vous avez?

NALÈGE.

Rien du tout. Je continue ma démonstration. Je dis : on regarde, on plaisante... On plaisante lourdement : on a des gaietés d'éléphant. Ou bien... Vous suivez, n'est-ce pas?

GERMAINE.

Je m'y remets, allez...

NALÈGE.

Ou bien on se venge en dedans. On déprécie sincèrement... oh! sincèrement la chose trop précieuse. On la regarde en connaisseur dédaigneux. On se dit : je vois bien... un teint pur et limpide, des cheveux d'or léger, un joli grain de chair, un cou et des épaules d'une ligne harmonieuse, une taille ronde

et souple; eh bien! est-ce unique, après tout? Est-ce si rare? On sait ce que c'est. Quelle sottise d'en rêver, et quelle folie d'en souffrir!

GERMAINE.

Ah! vraiment on se dit...

NALÈGE.

On se le dit, et on tâche de le croire. Et puis on se prend en pitié soi-même; on se veut du bien, on se souhaite le repos et la tranquillité. On se dit : « Mon vieux compagnon, ne te rends pas malheureux, ne souffre plus. Va-t'en! Va-t'en fumer ta pipe dans ton bois, va retrouver ton cheval et ton chien, va te promener au grand air, imbécile. » Et l'on prend son chapeau. (Il prend son chapeau.) Bonjour, madame.

Il sort.

SCÈNE IV

GERMAINE seule, puis FRANÇOIS.

GERMAINE.

Il est parti... Bon voyage, monsieur de Nalège, au revoir, adieu... adieu, au revoir... Qui sait? Un peu brusque, un peu bizarre, monsieur de Nalège. Qu'est-ce que vous voulez?... un homme qui couche au fond des bois, par la tempête, dans une cabane de charbonnier! Cinq heures... Un sauvage, qui tout de même... Ah!... Ma lettre à ce pauvre Adalbert!... (Elle sonne.) C'est peut-être vrai ce que disait Cécile, qu'Adalbert est plus bête que n'était mon... son frère. Mais ça n'a pas d'importance, oh! non... (Entre François.) Pour la poste... S'il vient une visite, je n'y suis pour personne.

FRANÇOIS lui remet une carte, elle lit :

Jacques Chambry... Faites entrer.

SCÈNE V

GERMAINE, JACQUES CHAMBRY.

GERMAINE.

C'est bien par hasard que vous me trouvez chez moi. Ordinairement je n'y suis pas de si bonne heure.

CHAMBRY.

Un hasard... une chance plutôt... un plaisir.

GERMAINE.

Et même un plaisir rare, car vous ne vous l'accordez pas souvent. Ainsi, hier, au théâtre, vous n'êtes pas venu me voir dans ma loge. Vous vous êtes refusé ce plaisir.

CHAMBRY.

Je n'ai pas osé... Je n'ai pas osé, positivement. J'ai aperçu dans votre loge des dragons, des ogres, des ogresses, des nains... c'était terrible...

GERMAINE.

Comment? des dragons... des ogres, des...

CHAMBRY.

Autour d'une fée, pour la garder, c'était bien naturel. Mais j'ai frémi. Il y avait derrière vous le conseiller Billaine qui roulait des yeux terribles, le colonel Herpin qui pleurait sur vos épaules, et le baron Michiels qui dormait. C'était le nain. Il était épouvantable.

GERMAINE.

Elle est délicieuse, la pièce. Vous ne trouvez pas?

CHAMBRY.

Si! je trouve. Ennuyeuse, oui, très ennuyeuse.

GERMAINE.

Mais pas du tout. Je vous dis: délicieuse, charmante.

CHAMBRY.

Charmante? C'est possible. Je n'ai vu qu'un acte...

GERMAINE.

Allons donc! vous êtes resté tout le temps dans la loge de la belle madame Desenne... Il n'y avait pas de nains, pas d'ogres, pas de dragons, dans sa loge? Il n'y avait que Desenne qui est sourd et le petit Maley qui est muet. Vous étiez bien là...

CHAMBRY.

Très bien, madame. Je vous voyais tout le temps.

GERMAINE.

De loin?...

CHAMBRY.

De loin, mais double. Je vous voyais en même temps de

face et de profil. Vous étiez de profil dans la glace de l'avant-scène, avec une nuque... Et c'est rare une nuque tout à fait jolie, très rare. Je n'en ai trouvé jusqu'ici que cinq...

GERMAINE.

Vous faites collection?

CHAMBRY.

C'est-à-dire que j'ai l'œil juste et que je sais voir. Ne riez pas. Tout le monde n'a pas cette faculté. Je sais des gens qui ont aimé une femme pendant des mois, des années, trois ans, quatre ans...

GERMAINE.

Quatre ans?...

CHAMBRY.

Si ça vous effraie, mettons dix-huit mois, deux ans... des hommes qui ont adoré une femme pendant des années, qui l'ont aimée... de toutes les manières, et qui ne savent pas seulement comment elle est faite, ce qu'elle a de bien et ce qu'elle a de moins bien. Ils ne s'en doutent pas ; ils ne s'en douteront jamais. Ils ne l'ont pas vue, ils n'ont pas su la voir. Il leur manque l'éducation de l'œil... Et c'est irréparable. Avec ces gens-là, les choses exquises... c'est perdu. Des gens dont l'œil ne sait pas lire une femme, mais c'est le plus grand nombre... Je peux vous en donner un exemple. Vous connaissez Thouvenin, le vieux Thouvenin des chemins de fer du Congo. Vous savez qu'il marche depuis des années avec Mercédès, la danseuse.

GERMAINE.

Mais non, je n'en sais rien du tout.

CHAMBRY.

Puisque je vous le dis... Eh bien ! je me suis rencontré, un jour de la semaine dernière, avec Thouvenin, dans une maison très bien fréquentée... Ce n'était pas chez une femme du monde... Il feuilletait, sur la table du salon, un album de photographies, rempli de demoiselles qui n'étaient vêtues que de leurs boucles d'oreilles ou de leurs bagues. Je regardais par-dessus son épaule. Tout à coup je vois une petite femme brune, fine, qui, n'ayant de voile que son éventail, s'en cachait les yeux par un sentiment bien respectable. Je dis à

Thouvenin : « Voilà Mercédès ! » Il s'effare et crie : « Où donc ? — Là, monsieur Thouvenin ; là, dans l'album d'échantillons. — Ce n'est pas possible ! Qu'est-ce qui vous le fait croire ? — Tout. — A moi, rien ! Comment voulez-vous qu'on reconnaisse ? » Et notez que Thouvenin y allait de ses quinze mille balles par mois pour posséder des charmes qu'il ne reconnaissait plus quand il y manquait le bout du nez. La morale de cette histoire...

GERMAINE.

Ah ! il y a une morale ?...

CHAMBRY.

Et vous la dégagerez vous-même.

GERMAINE.

Moi ? je ne sais pas seulement ce que vous avez dit. Je n'ai pas écouté.

CHAMBRY.

Écoutez au moins la morale : C'est triste à se dire quand on est jolie ; mais il y a peu de connaisseurs, très peu.

GERMAINE.

Alors, vous n'avez qu'une idée vague de la pièce que nous avons vue... ensemble. C'est dommage. Elle était intéressante.

CHAMBRY.

Mais je vous l'ai dit : je n'ai regardé que vous. Vous ne saurez jamais combien vous étiez charmante hier soir.

GERMAINE.

Décrivez... Allons, décrivez... Je suis sûre que vous ne savez seulement pas la couleur de la robe que j'avais.

CHAMBRY.

Votre robe ?... la couleur ?... (Un temps.) Bleue.

GERMAINE.

Quel dommage que vous ne vous soyez pas vu en me répondant... bleue ! Vous étiez comme ça (elle l'imite)... les yeux inquiets, le front plissé, le bras tendu, les doigts allongés et tâtonnants, comme un petit garçon qui tire un numéro dans un sac...

CHAMBRY.

Eh bien ?

GERMAINE.

Eh bien ! vous avez gagné.

CHAMBRY,

Et cette robe bleue vous allait à merveille.

GERMAINE.

Ah ! vous trouvez ? Justement, un des vieux amis qui étaient dans ma loge, m'a dit : « Cette toilette ne vous va pas du tout. Vous êtes cent fois moins jolie dans le bleu que dans le rose. » Et je vous l'avoue, monsieur Chambry, j'ai été touchée et flattée de cette remarque, parce que je la crois vraie, parce que j'y ai senti de la sincérité et un véritable désir de me voir à mon avantage.

CHAMBRY.

C'est le nain qui vous a dit ça !

GERMAINE.

Le nain ?

CHAMBRY.

Oui, le baron Michiels ! Il affecte avec vous une rude franchise. Il vous subjugue par son assurance à juger vos toilettes. Eh bien ! il est daltonien... oui, daltonien. Il ne distingue pas le rouge du vert. Un jour, à l'Hôtel des ventes, je l'ai trouvé en extase devant des cerises de Madeleine Lemaire. Il croyait que c'étaient des prunes. Jugez un peu comme ce gnome doit goûter ce rose de vos joues, qui se fond si délicatement avec le blanc de votre cou...

GERMAINE.

Ce pauvre M. Michiels ! c'est un ami si bon, si dévoué !

CHAMBRY.

N'en croyez rien. Il est chagrin, malveillant, voilà tout. Quel avantage voyez-vous à vous entourer d'un personnel emprunté à la magistrature, à la finance et à l'armée, qui vous surveille avec une vigilance grotesque et féroce ? On ne vous trouve jamais seule.

GERMAINE.

Il me semble qu'en ce moment...

CHAMBRY.

Oh ! pour une fois, dans votre salon... avec des portes !... Ce qu'il a de portes, ce salon !

GERMAINE.

Il en a quatre. Il est comme tous les salons. Vous n'imaginez pas...

CHAMBRY.

Dame! si! j'imagine...

GERMAINE.

Je ne sais pas vos idées en ameublement. Moi, j'aime les pièces claires, simples de ligne, pas encombrées.

CHAMBRY. Il se lève et examine des objets sur une console, dans une vitrine, puis sur une table.

Vous avez du goût, vous avez le sentiment de l'art, c'est vrai... Vous pouvez me croire. Je m'y connais.

GERMAINE.

Mais je vous crois.

CHAMBRY.

Vous avez de bonnes choses... Très jolis vos brûle-parfums, monture ancienne... vieux chine, vieux Sèvres... céladon... pâte tendre... (Il prend une boîte sur la table.) Cette boîte avec une miniature sur un fond de vernis Martin, rayé comme une robe de trisaïeule, c'est agréable à l'œil et au doigt. J'aime les bibelots qu'on touche avec plaisir, qui se laissent caresser. Cette miniature, c'est le portrait d'une femme connue. C'est... attendez. Je vous la trouverai.

GERMAINE.

On croit que c'est mademoiselle Fel.

CHAMBRY.

C'est vrai. Elle ressemble au pastel de Latour.

GERMAINE.

Ah! vous connaissez le pastel de Latour, vous! A la bonne heure!

CHAMBRY.

Ça vous étonne parce que vous ne voyez que des sauvages... Est-ce que vous aimez les miniatures?... Parce que, si vous les aimez, je pourrais vous en montrer d'assez jolies, chez moi.

GERMAINE.

Oui, je les aime, les miniatures, mais pas tellement...

CHAMBRY.

Et il faudrait les aimer « tellement » pour venir en voir

quelques-unes demain entre cinq et six, place Vendôme, 18, à l'entresol, à gauche, pas d'escalier, trois marches?

Il prend un livre sur la table.

GERMAINE.

Regardez donc ce que vous tenez dans votre main.

CHAMBRY.

Je vois... Une reliure en maroquin. Dentelle au petit fer. Superbe !...

GERMAINE.

Vous ne me reprocherez pas de vous l'avoir imposé, vous êtes allé le chercher vous-même. Qui a dit cela, qu'on n'évite point sa destinée? Vous êtes allé au devant de la vôtre. Ce que vous tenez dans votre main, c'est l'album !... Oui, monsieur, cette reliure de maroquin le recouvre. Je suis comme les autres... J'en ai un.

Elle lui tend une plume.

CHAMBRY, *il feuillette.*

Je vois, c'est l'album. Et même, du moment qu'on admet le genre, il n'est pas mal, le vôtre... Falguière, Paul Hervieu, Massenet... Henri Lavedan, Paul Bourget, Deschanel, Ludovic Halévy... Une élite ! Les noms célèbres abondent sur ce vélin... Heu ! l'on en découvre çà et là de moins illustres. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que les noms de Janvier-Dupont, du colonel Herpin... et de Paul Floche ne sont pas baignés d'une lumière éclatante. Vous mêlez les illustres et les obscurs dans l'album...

GERMAINE.

C'est ce qu'il faut. Parce que je vais vous dire... Quelquefois... oh ! pas souvent, mais quelquefois les gens du monde écrivent de jolies choses dans un album. Les hommes célèbres, jamais ! Oh ! vous pouvez vous en assurer. Voyez ce qu'ont mis Jules Lemaître... Pailleron... Sardou... Vandérem...

CHAMBRY, *après avoir feuilleté et lu tout bas.*

Oh ! oui, vous avez raison... C'est bien insignifiant, bien faible... c'est nul...

GERMAINE.

Et Dumas donc ! Lisez ce qu'a écrit Dumas... Au commencement... tout en haut d'une page... là...

CHAMBRY, lisant tout haut.

C'est à l'entrée de l'hiver qu'on ramone les cheminées.

ALEXANDRE DUMAS FILS.

GERMAINE.

Et au-dessous !... Lisez maintenant ce qu'il y a dessous.

CHAMBRY, lisant tout haut.

L'amour fleurit dans les larmes.

PAUL FLOCHE.

GERMAINE.

Ça, c'est joli.

CHAMBRY.

Oui, c'est joli. Et ça rappelle une impression qu'on a éprouvée quelquefois, une chose déjà sentie... Qu'est-ce qu'il fait, ce monsieur Paul Floche?

GERMAINE.

Je ne sais pas bien, je crois qu'il est dans les pavés de bois... (Voyant que Chambry referme l'album.) Oh ! votre tour est venu. Vous n'échapperez pas. Écrivez...

CHAMBRY, rouvrant l'album.

Ce qui attriste, ce n'est pas tant ce qu'il y a d'écrit, c'est ce blanc, tout ce blanc. On songe, en le voyant, aux bêtises futures, à toutes les pensées infirmes, boiteuses, contrefaites, que l'avenir porte dans son sein (il écrit), et qui viendront se fixer là. C'est à pleurer !

GERMAINE.

Écrivez !

CHAMBRY.

C'est fait, madame, c'est fait !

GERMAINE.

Qu'est-ce que vous avez mis?

Chambry lui tend l'album.

GERMAINE, lit tout haut.

L'amour est un ruisseau qui reflète le ciel. C'est charmant.

CHAMBRY.

Et je le pense. Oui. Je pense que si l'amour ne nous colorait pas la vie, ce serait à périr de désespoir ou d'ennui. Je suis un rêveur, au fond, un sentimental.

GERMAINE.

L'amour est un ruisseau qui reflète le ciel. C'est délicieux. Mais l'eau coule, si le ciel reste. Vous ne vous engagez à rien.

CHAMBRY.

Le ruisseau bleu renaît sans cesse pour couler sans cesse en chantant. Les étoiles du ciel palpitent dans ses ondes...

GERMAINE.

Mais, dites-moi, ce ruisseau, coule-t-il de source?...

CHAMBRY.

Mais...

GERMAINE.

Ou ne sort-il pas plutôt d'un réservoir, d'un tout petit réservoir en tôle, dont vous avez la clef, et que vous fermez tout d'un coup, un beau soir, avant d'aller vous promener?

CHAMBRY.

Vous êtes imprudente, vous êtes presque coupable de vous moquer de l'amour.

GERMAINE.

Je ne me moque pas de l'amour. Je me moque tout au plus de votre petit ruisseau.

CHAMBRY.

C'est mal à vous. Et plus injuste que vous ne pouvez croire. Si vous saviez...

GERMAINE.

Oui, mais voilà, je ne sais pas.

CHAMBRY.

Vous me croyez incapable de sentiment, de tendresse?

GERMAINE.

Je vous avoue que je n'ai pas d'idées là-dessus.

CHAMBRY.

Si! si! Parce que je n'affecte pas une rude franchise, comme le baron Michiels, parce que je ne roule pas des yeux terribles comme le vieux conseiller Billaine, parce que je ne pleure pas dans votre dos, en silence, toute une soirée, comme le brave colonel Herpin, vous vous imaginez que je suis indifférent, que je ne sais pas vous apprécier, que je ne m'aperçois pas que vous êtes charmante, exquise, adorable.

GERMAINE.

Je ne m'imagine rien, croyez-le, je vous prie.

CHAMBRY.

Vous me méconnaissez, vous ne croyez pas en moi. Voulez-vous que je vous dise pourquoi? C'est que vous êtes en amour pour la tradition classique, pour les formes consacrées, pour le protocole. Vous voulez qu'on vous fasse la cour méthodiquement, vous donnez dans les amoureux du genre grave et correct... C'est une aberration. Ce qu'ils vous gâchent une femme, quand ils l'ont, ces gens-là!... Ne vous mettez pas dans leurs pattes, ce serait un meurtre.

GERMAINE.

Avez-vous déjà été voir l'exposition des aquarellistes? Elle est très bonne cette année.

CHAMBRY.

Pourquoi ne croyez-vous pas que je vous aime? Est-ce parce que je ne vous l'ai pas dit? Eh bien! c'est quelquefois quand on le pense le plus, qu'on le dit le moins.

GERMAINE.

Je vais être franche, monsieur Chambry: vous me l'auriez dit que je ne le croirais pas davantage.

CHAMBRY.

Pourquoi?

GERMAINE.

Parce que, sitôt que vous êtes auprès d'une femme, vous dites ça comme on dit: il pleut, ou il fait beau. Pour vous, ça n'a pas plus d'importance... Vous n'y pensiez pas: vous le dites, et vous n'y pensez plus. C'est une politesse.

CHAMBRY.

Non... oh! non.

GERMAINE.

Une impolitesse alors, si vous voulez.

CHAMBRY.

C'est pourtant vrai que je vous aime. Et si je vous le dis dans les dispositions que vous me montrez, ce n'est certainement pas pour être poli, ce n'est même pas pour être impoli, malgré l'envie que j'en ai. C'est tout bêtement parce que je suis sincère... et que je vous aime.

GERMAINE.

C'est drôle... Pourtant il faut croire qu'il y a des femmes qui se laissent prendre à ce que vous leur dites... Parce que, si ça ne mordait pas de temps en temps, vous auriez peut-être renoncé... C'est vrai, c'est vrai tout de même que quelquefois les femmes sont bêtes.

CHAMBRY.

C'est moi qui suis bête. Soyons bêtes. Il n'y a que ça de bon. Vous n'avez jamais été heureuse, vous n'avez jamais été aimée. Vous ne savez pas ce que c'est. Ne perdez pas votre jeunesse, votre beauté. (Il se met à genoux, lui baise les mains.) Laissez-vous fléchir, laissez-vous attendrir. Ne soyez pas l'ennemie de votre cœur. Germaine, je vous en prie... pour moi, pour vous.

GERMAINE.

Levez-vous! on sonne, on vient...

CHAMBRY.

Non! je ne me lève pas. On ne vient pas. On ne doit pas venir. Ce serait ridicule. Ce serait comme au théâtre. Je resterai à vos genoux. Je garderai votre main sur mes lèvres, jusqu'à ce que vous me croyiez.

GERMAINE.

Oh! je crois... que je ne vous fais pas horreur... Allons! levez-vous!

SCÈNE VI

Les Mêmes, CÉCILE.

CÉCILE.

C'est encore moi, ma chérie. Bonjour, monsieur Chambry.

CHAMBRY.

Madame, je suis vraiment charmé...

CÉCILE.

N'est-ce pas?... (A Germaine.) Nalège n'est pas ici?

GERMAINE.

Il y a plus d'une heure qu'il est parti... Et même, il est parti avec un empressement..,

CÉCILE.

C'était pour aller me voir... Mais il revient. Je lui ai donné rendez-vous chez toi. Il est parti avec mon mari, qui devait lui montrer un cheval, en passant, et le déposer à la porte. Comment n'est-il pas déjà ici?

CHAMBRY.

Oh! vous pouvez attendre. Les gens de cheval, quand ils ont les pieds dans la paille et le nez sur une croupe, les heures leur coulent comme des secondes.

CÉCILE.

Vous ne connaissez pas M. de Nalège. Il préfère le cheval à la bicyclette; mais son plus grand plaisir est de se promener à pied avec son fusil et un livre... Et ne vous y trompez pas, quoique très sérieux, il a beaucoup d'agrément.

CHAMBRY.

Et beaucoup d'esprit. Malheureusement, c'est comme le meuble de ma tante Clémence. On dit que c'est du Beauvais admirable, mais personne n'a vu que les housses. Oh! si Nalège ôtait la housse, quel éclat! Mais il ne l'ôtera pas.

CÉCILE.

C'est-à-dire qu'il ne l'ôte pas pour tout le monde. Il n'est pas banal.

CHAMBRY.

Il a au moins un avantage que je lui envie. C'est de vous plaire... (A Germaine.) Chère madame...

GERMAINE.

Vous partez?

CHAMBRY, bas.

Je reviens. Il faut que je vous parle.

SCÈNE VII

GERMAINE, CÉCILE.

CÉCILE.

Il te faisait la cour?

GERMAINE.

Un peu... Est-ce que ça se voit?

CÉCILE.

Une déclaration, ça se voit quand ça prend, comme les vésicatoires. Ça met sur la peau une lueur rose... oh! très légère.

GERMAINE.

Tu aimes donc bien à dire des bêtises?

CÉCILE.

Mais, ma chérie, c'était facile à deviner. Il fait la cour à toutes les femmes. Il la fait même à moi. A moi, que les hommes ne regardent seulement pas... C'est vrai, je n'ai pas de succès. Et je ne sais fichtre pas pourquoi... Je ne suis pas plus laide, ni plus sotte qu'une autre.

GERMAINE.

Tu es très bien.

CÉCILE.

Non, je ne suis pas très bien. Je suis confortable. Et normale... oh! normale... Tu te rappelles quand nous allions ensemble au cours de M. Blanchard? Il y avait dans notre atlas de géographie des têtes qui représentaient les types des races humaines : race noire, race jaune, race blanche. Eh bien! la race blanche, c'était mon portrait frappant. Tu avais écrit mon nom dessous.

GERMAINE.

Plains-toi! C'était Vénus.

CÉCILE.

Tu crois?

GERMAINE.

J'en suis sûre. La Vénus de Médicis. Apollon était à sa gauche. Au-dessous, un Peau-Rouge. Je les vois encore.

CÉCILE.

Eh bien! il faut croire que la Vénus de Médicis n'est plus demandée que par Chambry. Et le pire, c'est que je suis normale au moral comme au physique, normale dans l'âme... Mais oui... il y avait écrit, tu sais, dans notre atlas, sous la race blanche : « Les femmes de cette race sont actives, intelligentes, courageuses et fidèles. » C'est justement ce que je suis. Je réponds au type, ni plus ni moins. Je suis normale jusqu'à la banalité.

GERMAINE.

Mais tu ne penses pas que je suis, moi, une exception, une monstruosité?

CÉCILE.

Toi, tu as du charme. Et je te crois honnête.

GERMAINE.

Je te remercie, Cécile.

CÉCILE.

Oui, je te crois honnête. Je le crois d'abord parce que c'est plus commode entre amies. Il faut que je le dise : alors, autant que je le pense! Et puis, c'est peut-être vrai. Je n'ai pas la preuve du contraire.

GERMAINE.

Vraiment?...

CÉCILE.

Et puis, tu es veuve, tu es libre. La liberté, ça retient peut-être... Je sais bien que tu n'es pas très sérieuse. Mais c'est encore les femmes sérieuses qui font les plus fortes sottises. Ainsi, madame de Saint-Vincent, elle était sérieuse, elle était austère, elle avait une beauté grave et des sentiments élevés. Eh bien, la première fois que Chambry a daigné lui manquer de respect, elle est tombée en pâmoison dans ses bras. Depuis, elle court après lui comme une petite folle. Ses enfants, sa réputation, la carrière diplomatique de son mari, elle a tout sacrifié à ce joli gamin qui se moque d'elle, comme tu penses.

GERMAINE.

C'est à craindre.

CÉCILE.

Oh! tu sais, Chambry, c'est une terrible affaire pour une femme. Il est menteur et vaniteux. Je ne donne pas de conseils, même quand on n'en demande pas, ce qui ne serait tout de même pas aussi bête que d'en donner quand on en demande. Mais si j'en donnais, ce qu'ils seraient bons, mes conseils!... Moi, ma chérie, je ne tiens pas les cartes, alors je vois très bien les jeux, tandis que les plus fines joueuses...

GERMAINE.

Ne les donne pas, Cécile, ne les donne pas. Je ferais le contraire, comme c'est l'usage, et tu aurais une responsabilité

terrible... Mais n'aie pas peur, je ne ferai pas de bêtises. Il y a une chose certaine, c'est que je m'ennuie dans la vie. Eh bien! puisque j'y réussis parfaitement toute seule, c'est inutile de m'y faire aider. Mieux vaut encore s'ennuyer que d'être ennuyée, comme il est moins agaçant de se coiffer mal soi-même que de se faire mal coiffer par une femme de chambre. Je n'ai plus d'illusions, ma chérie. Le mariage m'avait brouillée avec l'amour. Les hommes que je vois ne m'ont pas encore raccommodée avec lui. Les sincères sont assommants et les autres, ceux qui peut-être nous plaisaient un peu, se moquent de nous. Dans ces conditions, ce n'est pas la peine de compliquer l'existence. Je ne suis ni tendre, ni généreuse. Estime-moi, Cécile : je n'ai pas assez de cœur pour me conduire mal.

CÉCILE.

C'est entendu; tu n'as pas assez de cœur; mais ne t'y fie pas. Il n'est pas absolument nécessaire d'être une sainte pour avoir une mauvaise conduite. Maintenant, parlons sérieusement. Tu dînes chez moi et je t'emmène au théâtre. Nalège et mon mari viennent avec nous. Va mettre ton chapeau.

François apporte une carte.

GERMAINE, lisant.

« *Monsieur de Nalège* ».

CÉCILE.

Va vite mettre ton chapeau. Je vais le recevoir.

SCÈNE VIII

CÉCILE, NALÈGE.

CÉCILE.

Madame de Sescourt vous prie de l'attendre un moment. Elle va venir. Eh bien, le cheval que mon mari vous a fait voir, l'avez-vous acheté ?

NALÈGE.

Oui... Est-ce que madame de Sescourt est allée... plaire dehors ? Parce que ce sera sans doute long.

CÉCILE.

Non. Elle est dans sa chambre : elle met son chapeau.

NALÈGE.

Ce sera long aussi... Mais comme c'est un des actes les plus importants qu'elle puisse accomplir...

CÉCILE.

Je ne vois pas l'importance...

NALÈGE.

Je la vois, moi... Ce qui met une femme en valeur, ce qui lui donne son prix, ce qui en fait dans le monde une puissance qui n'a d'égale que celle de l'or, c'est la robe et le chapeau.

CÉCILE.

Et le linge, monsieur.

NALÈGE.

Et le linge, vous avez raison.

CÉCILE.

Monsieur de Nalège, vous trouvez que les femmes sont des êtres inférieurs. Vous n'avez peut-être pas tort. Mais vous avez sûrement tort de le leur laisser voir. Ce n'est pas adroit.

NALÈGE.

Vous aussi, madame, vous voulez qu'on admire vos sentiments autant que vos chapeaux?

CÉCILE.

Il ne s'agit pas de moi. Et puis, monsieur de Nalège, ne soyez pas désagréable avec moi, vous n'auriez pas d'excuses : vous n'êtes pas amoureux de moi. De plus, ce ne serait pas juste : je viens de faire votre éloge et de vous défendre contre M. Chambry qui prétendait que vous gardiez votre housse.

NALÈGE.

Ma housse?

CÉCILE.

Ne cherchez pas à comprendre... J'ai dit que vous aviez l'esprit très orné, très séduisant, pas banal du tout, et que vous aviez toujours un livre dans votre poche. Est-ce vrai?

NALÈGE.

Le livre, c'est vrai!

Il tire un petit livre de sa poche.

CÉCILE.

Un auteur sérieux, un philosophe.

NALÈGE.

Ou un poète... Celui-ci, c'est Ronsard...

CÉCILE, prenant le livre.

Montrez... Oh! qu'il a l'air vieux!

NALÈGE.

Et j'y trouve une fraîcheur adorable.

SCÈNE IX

NALÈGE, CÉCILE, GERMAINE

CÉCILE.

Voici Monsieur de Nalège, avec Ronsard, gentilhomme vendômois.

GERMAINE.

Ah! vous êtes revenu, monsieur de Nalège?

NALÈGE.

Il fallait bien.

GERMAINE.

Vous êtes poli.

NALÈGE.

Non, madame; pas assez, j'ai tort. Excusez-moi.

CÉCILE, feuilletant le Ronsard.

Monsieur de Nalège, vous faites sécher des fleurs dans vos livres.

NALÈGE.

Oui, madame. Un bibliophile m'en blâmerait. Mais je lis dans les bois, et je mets des fleurs en signet aux pages que j'aime.

GERMAINE.

Et votre chien et votre fusil, alors?

NALÈGE.

Ils dorment.

CÉCILE.

Il y a une pervenche à

Quand vous serez bien vieille, un soir, à la chandelle...

C'est donc joli ces vers-là?

NALÈGE.

La forme en est rude et le style ancien. Mais je les trouve les plus beaux du monde. (A Germaine.) Vous ne les connaissez pas?

GERMAINE.

Non.

NALÈGE.

C'est dommage!

CÉCILE.

Et moi non plus, je ne les connais pas. Et c'est tout aussi dommage. C'est même plus dommage. Car j'aime beaucoup les vers. Et je les comprends. Mais ça ne se voit pas. Tandis que Germaine, parce qu'elle inspire la poésie, on croit tout de suite qu'elle l'aime... Oh! certainement, elle l'inspire. Son album est plein de poésies qui lui sont dédiées. (Elle feuillette l'album.) Ainsi :

A MADAME DE SESCOURT.

Pourquoi l'azur de vos prunelles
Est-il soudain plein d'étincelles?

Et ça se chante. Il y a la musique sur les paroles.

Elle tourne plusieurs feuillets.

A MADAME DE SESCOURT.

Quand l'aubépine fleurie de tes bras
Étend ses rameaux las de blancheurs et de parfums...

NALÈGE.

Ça, c'est des vers libres.

CÉCILE.

Et une pensée nouvellement éclose :

L'amour est un ruisseau qui reflète le ciel.

Cette fleur est d'aujourd'hui, Germaine?

NALÈGE.

Ça, c'est de Renan.

CÉCILE.

Non! c'est de Paul Chambry.

NALÈGE.

C'est d'Ernest Renan. Il écrivait ce vers dans tous les albums indifféremment.

CÉCILE.

Eh bien. Paul Chambry l'a signé de son nom.

NALÈGE.

C'est un impudent plagiat, voilà tout!

GERMAINE.

Non! s'il le pensait, il avait le droit de le signer.

CÉCILE.

Venez-vous, Nalège?... Il ne voulait pas venir, il ne veut plus s'en aller. Je n'ai pas le temps de vous attendre. Il faut que je m'habille... Germaine, ma chérie, ne nous fais pas dîner trop tard. La pièce commence à huit heures. Tâchons de ne pas arriver après neuf heures.

GERMAINE.

Je ne me rappelle pas avoir entendu le commencement d'une pièce.

CÉCILE.

Moi non plus!

Elle sort.

SCÈNE X

NALÈGE, GERMAINE.

GERMAINE.

Comment! monsieur de Nalège, vous la laissez partir seule?

NALÈGE.

Un mot seulement, madame. Vous m'avez trouvé tantôt brusque, bizarre, insupportable...

GERMAINE.

Non, je ne vous ai pas découvert un si grand nombre de qualités. J'ai trouvé seulement que vous étiez un peu nerveux. Cela tenait, sans doute, au sujet de la conversation. Vous l'aviez mal choisi. La prochaine fois vous en prendrez un autre, voilà tout. Il n'en manque pas.

NALÈGE.

Des sujets de conversation entre une Française et un Français? Non, madame, il n'y en a qu'un. Il n'y en a qu'un seul, mais on peut le varier à l'infini. Je vais le traiter à

l'avenir d'une tout autre manière que tantôt, si vous le permettez, et je serai gracieux, aimable, presque séduisant.

GERMAINE.

J'allais vous le demander.

NALÈGE.

Voulez-vous tout de suite ?

GERMAINE.

Faites vite. Je vous donne trois minutes. Ma femme de chambre m'attend.

NALÈGE.

C'est peu. Alors ce sera un précis, un abrégé. Mais l'essentiel s'y trouvera et je crois que vous serez satisfaite. (Avec une chaleur factice et une affectation de grâce.) Donc, madame, je n'aime que vous, vous seule m'occupez et me troublez. Quand j'ai l'air de m'attarder auprès d'une autre, c'est une façon de vous regarder de loin, discrètement, sans vous importuner. J'attends que l'essaim qui bourdonne autour de vous se soit dispersé. Je vous veux à moi, à moi seul. Je me désespère de devoir vous disputer à tant d'autres. Et pourtant sachez-le, je suis le seul à vous admirer et à vous comprendre. Vous êtes la plus belle, vous êtes la seule belle, vous réalisez l'idéal conçu dans mon rêve. Vous me croyez frivole, léger, amoureux de toutes les femmes. Je n'aime que vous. Je vous aime, je vous adore.

Il feint de lui prendre la taille.

GERMAINE.

Monsieur de Nalège, les trois minutes sont passées.

NALÈGE.

Oui, mais j'ai eu le temps de vous plaire.

GERMAINE.

Me plaire, c'est beaucoup dire, mais je vous avoue que je vous trouve bien plus agréable que tout à l'heure.

NALÈGE.

C'est bien cela ! Vous me trouvez aimable parce que je vous ai parlé comme ceux qui ne vous aiment pas et qui s'amusent autour de votre beauté. Je vous ai plu parce que mes paroles avaient l'odeur du mensonge. Madame, quoi que vous en disiez, les femmes ne se prennent qu'aux grimaces.

GERMAINE.

(A la porte.) Julie, vous me préparerez ma toilette blanche. (à Nalège.) Monsieur de Nalège vous ne me charmez plus du tout. Je regrette votre manière de tout à l'heure, la manière claire, comme on dit des peintres. Allez et laissez-moi m'habiller, nous dînons ensemble, nous passons la soirée ensemble. vous devez être content.

NALÈGE.

Non, madame.

Il sort.

SCÈNE XI

GERMAINE, seule.

Il a oublié son livre... *les Amours de Pierre de Ronsard*... Bien sûr que Chambry ne me disait pas des choses absolument nouvelles, qu'on n'avait point dites encore et qu'on ne dira plus. Mais il y mettait de l'agrément et un certain accent qui est à lui. Et Nalège, ses sauvageries ne doivent pas être non plus bien neuves. Et elles sont agaçantes... *Les Amours de Pierre de Ronsard*... C'est vrai qu'il met sécher des fleurs dans les pages de son poète. Cet usage me touche... C'est un brave homme au fond, Nalège. Voici la pervenche qui marque les vers les plus doux. (Elle lit.)

Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain.
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Il a peut être raison, le poète de M. de Nalège.

Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie...

SCÈNE XII

GERMAINE, CHAMBRY.

GERMAINE.

Vous !...

CHAMBRY.

Je guettais. J'ai regrimpé. Ce qu'il devait vous ennuyer, votre rural. . Enfin nous sommes seuls. J'ai tant de choses à vous dire...

GERMAINE.

Vous guettiez?... Vous avez regr...?... Monsieur Chambry,

faites-moi le plaisir de vous en aller... Vous entrez comme un voleur... Vous avez l'air de sortir d'une armoire... C'est ridicule.

CHAMBRY.

Mais non, ce n'est pas ridicule. Vous voulez dire que ce n'est pas convenable. Vous avez raison, ce n'est pas convenable. Je le sens très bien.

GERMAINE.

Seulement ridicule.

CHAMBRY.

Mettons inadmissible. C'est l'inconvénient de notre situation.

GERMAINE.

Qu'est-ce que vous dites?

CHAMBRY.

C'est l'inconvénient de notre situation. Elle est pleine d'inconvénients. Aussi, madame, il ne faut pas la faire durer. Ce serait de la dernière imprudence. C'est « avant » qu'on risque de compromettre une femme. C'est « avant » qu'on fait toutes les gaucheries, toutes les maladresses. Mais oui... Après, on s'entend, on se concerte, on s'avertit. On agit avec prudence et l'on évite les dangers. Pour compromettre une femme « après », il faut être un polisson ou le dernier des imbéciles... ou bien encore un sauvage comme Nalège... En voilà un, si une femme (la malheureuse!) avait des bontés pour lui, qui le porterait écrit dans ses yeux, en gros, comme des numéros sur des boules de loto.

GERMAINE.

Monsieur Chambry, ma femme de chambre m'attend. Allez-vous-en.

CHAMBRY.

Faire une imprudence « après », c'est impardonnable. Ça ne doit pas arriver. Mais « avant », le plus galant homme du monde ne peut répondre de rien. Je ne vous garantis pas qu'on ne parle pas de nous. C'est un moment à passer.

GERMAINE.

C'est drôle que je ne me fâche pas davantage. Avouez que, vous-même, vous trouvez ça drôle.

CHAMBRY.

C'est bien naturel, au contraire, puisque vous savez que je vous aime...

GERMAINE.

Je vous souhaite le bonsoir, monsieur Chambry...

CHAMBRY.

Où allons-nous?

GERMAINE.

Moi?... je vais dîner chez madame Laverne.

CHAMBRY.

Non! vous n'allez pas dîner chez madame Laverne.

GERMAINE.

Je ne vais pas dîner chez...? Vous êtes fou!... Huit heures!... Et Cécile... et M. de Nalège, qui m'attendent...

CHAMBRY.

Ah! ça non... vous ne dînerez pas avec Nalège. Vous dînerez avec moi, quelque part, sous une tonnelle, à la campagne.

GERMAINE.

Vous devenez très ridicule.

CHAMBRY. Il lui donne une plume.

Écrivez... « Ma chère Cécile, une affreuse migraine... »

GERMAINE.

Monsieur Chambry, je vous parle sérieusement maintenant, allez-vous-en...

CHAMBRY.

Non, je ne m'en irai pas... Je ne vous laisserai pas aller retrouver Nalège. Germaine, restez, je vous aime.

GERMAINE.

Allez-vous-en, je vous en prie.

CHAMBRY.

Je ne peux pas vous quitter. C'est vrai que je ne le peux pas. C'est plus fort que moi... Germaine... vous me feriez beaucoup de peine. Je parle sincèrement. Vrai, vous me feriez de la peine.

GERMAINE.

De la peine, pourquoi?... A cause de Nalège?

CHAMBRY.

Mais oui !

GERMAINE.

Oh! bien... si c'est à cause de Nalège, n'ayez pas de peine. Vous n'avez pas à vous en faire, je vous assure.

CHAMBRY.

Bien vrai? Vous me préférez?

GERMAINE.

Je vous préfère. Êtes-vous content?...

CHAMBRY.

Très content.

GERMAINE.

Eh bien! allez-vous-en.

CHAMBRY.

A demain, cinq heures. Vous viendrez, bien sûr? Trois marches... Je changerai le tapis pour vous.

Il sort.

GERMAINE, seule.

Au petit bonheur!

ANATOLE FRANCE

CE QUE VALENT

NOS FORTERESSES

A l'inverse de l'Angleterre, notre pays n'aime guère envisager l'avenir. « A chaque jour suffit sa peine », ce proverbe est devenu le mot d'ordre des Français. Aussi, quiconque essaie de mettre en lumière les dangers de l'heure future est-il généralement mal accueilli. Volontiers on le traiterait de mauvais patriote, puisqu'il paraît douter de notre force et de notre énergie. Au fond, chacun désire être bercé par cette illusion, que, du moment où nous ne voulons pas la guerre, personne n'osera nous la faire. L'alliance russe constitue pour la plupart une sorte d'assurance, qui doit nous dispenser de l'achat d'un coûteux matériel et de l'effort nécessaire pour le mettre en action.

Le rôle ingrat de vigie doit cependant être rempli par ceux dont le devoir est d'observer, et qui ne veulent pas se faire les complices des inconscients.

C'est pourquoi il a paru nécessaire de faire connaître la situation que vient de nous créer un nouvel organe offensif de l'Allemagne, « l'Artillerie à pied avec attelages », dont l'adoption entraîne des conséquences d'une exceptionnelle gravité. Mais avant d'arriver à ce sujet il est bon de parler des

obus-torpilles appelés aussi obus à grande capacité, et de rappeler en quelques mots ce que sont ces engins et quelle en est la puissance destructive.



Dès 1883, les progrès de la métallurgie avaient permis aux Allemands de fabriquer par emboutissage des obus en acier. Des expériences conduites en secret amenaient bientôt nos voisins à étudier un matériel d'artillerie de gros calibre, tirant des obus en acier embouti, chargés de poudre brisante. Pendant longtemps la charge intérieure de ces obus fut du fulmi-coton humide paraffiné. L'amorçage s'obtenait avec du fulmi-coton sec.

Il semblait toutefois qu'on serait vite arrêté dans cette voie, car les explosifs alors connus ne pouvaient être employés qu'en donnant aux obus de faibles vitesses, par conséquent de faibles portées. La violence du tassement de la charge intérieure de l'obus, au moment du coup de canon, déterminait souvent l'inflammation. L'obus éclatait dans l'âme de la pièce, la mettait hors de service et causait les accidents les plus graves. D'autre part, les aciers n'étaient pas assez résistants pour permettre d'allonger beaucoup les projectiles. Lorsque les obus étaient trop longs, le choc produit par la décharge de la pièce refoulait la partie postérieure de l'obus sur sa partie antérieure ; le métal écrasé se plissait et la charge ainsi comprimée éclatait.

Vers 1885, de nouveaux explosifs furent découverts. Plus énergiques que le fulmi-coton, plus faciles à conserver, moins dangereux à manier, ils présentaient surtout cet avantage de ne pas éclater dans l'âme des pièces, quelle que fût la vitesse avec laquelle l'obus était lancé. Le problème d'envoyer à grande distance un obus rempli de poudre brisante était donc résolu. Mais en même temps la métallurgie, se perfectionnant, arrivait à fabriquer des obus en acier embouti de plus d'un mètre de hauteur, qui ne subissaient aucune déformation au moment du coup de canon, et qui pouvaient dès lors porter une quantité considérable de poudre brisante à de grandes distances. C'est l'obus-torpille actuel.

Ces obus sont pourvus de fusées à double effet permettant à volonté de les faire éclater soit en l'air, à quelques mètres au-dessus du but, soit sur le sol au moment où ils le touchent.

Avec les obus ordinaires chargés en poudre noire, la gerbe des balles et des fragments est tout entière projetée en avant du point d'éclatement. Il n'en est pas de même lorsque les obus sont chargés en poudre brisante. La violence de l'explosion est alors telle, que les fragments sont projetés dans tous les sens. Il en résulte que les troupes abritées derrière un parapet, ou un pli de terrain, peuvent être mitraillées dans le dos par une grêle d'éclats meurtriers, provenant d'un obus éclaté en arrière d'elles.

Lorsque l'obus éclate en touchant le sol, il y creuse un entonnoir, qui, pour les fortes torpilles, peut aller jusqu'à quinze mètres cubes en terre rassise. En outre, un mécanisme spécial nommé « porte-retard » permet à volonté de ne faire éclater le projectile que quand il est arrivé à la fin de sa pénétration. On obtient alors les effets d'une mine bourrée.

Mais là ne se borne pas l'action des obus-torpilles. La déflagration de leur charge est si rapide que l'air, refoulé brusquement dans tous les sens, agit comme un gaz sous pression et renverse tout ce qui n'est pas très résistant. C'est ce qu'on appelle « le souffle » de l'obus. Son action peut dépasser cent mètres pour les grandes torpilles. Pour en atténuer les effets, on a dû se résoudre, dans les nouveaux ouvrages de fortification, à ne faire communiquer les casemates-abris du personnel avec les cours intérieures, où peuvent éclater les torpilles, que par des passages coudés. Sans cette disposition, le personnel serait projeté par le souffle contre les parois avec une violence qui pourrait aller jusqu'à l'écrasement.

Un détail donnera une idée des vibrations occasionnées par la détonation de ces engins. Lorsque, dans un polygone, on ramasse près du point d'éclatement un caillou roulé, il semble à première vue n'avoir subi aucune atteinte. Sa forme extérieure est intacte. En le serrant entre les doigts, il s'ouvre, et les morceaux légèrement pressés se réduisent en fine poussière. En un mot, le caillou a été complètement désagrégé !

Aussi les bombardements[1] seront-ils dorénavant beaucoup plus efficaces que par le passé. L'explosion de la marmite de l'anarchiste Ravachol, qui contenait à peine deux kilos de dynamite, a suffi pour faire tomber une cage d'escalier et pour désorganiser un étage de maison solidement construite. Si un seul obus-torpille allemand de vingt et un centimètres de diamètre, chargé à quarante kilos d'un explosif plus violent que la dynamite, atteignait une de nos maisons parisiennes à cinq ou six étages, on peut être sûr que la maison tout entière s'effondrerait d'un seul bloc dans ses caves, barricadant la rue d'inextricables débris, dans lesquels l'incendie se déclarerait aussitôt.

Lorsque ces progrès dans la puissance de destruction parurent acquis, notre artillerie, qui commençait l'étude de ces engins adoptés par les Allemands, les éprouva sur des ouvrages du type fixé pour les forts de Paris et de la frontière de l'Est. On acquit aussitôt la preuve que ces types d'ouvrages étaient incapables de résister, même pendant quelques heures. Seuls des forts en béton, armés d'une artillerie cuirassée, pouvaient tenir tête à la torpille. On essayait de se rassurer en se disant qu'une artillerie capable de lancer de tels engins, étant nécessairement très lourde, ne suivrait les armées que difficilement et serait forcément reléguée aux parcs de siège. Elle devrait exiger la construction de batteries et de plate-formes longues à établir. Ses munitions lourdes et encombrantes arriveraient péniblement, en sorte que les fortifications actuelles rendraient toujours le service de faire gagner un peu de temps. Mais tout le monde était d'accord sur ce point : que, depuis le moment où les batteries de l'attaque ouvriraient le feu, jusqu'à celui où le fort ne serait plus qu'un monceau de ruines, il ne s'écoulerait que quelques heures, cinq ou six au plus.

1. Il n'est ici question que des bombardements par batteries de terre à tir courbe. Le bombardement d'une ville par une flotte reste encore d'une efficacité médiocre. Les navires de guerre modernes ont très peu de canons. Ils sont, il est vrai, d'un fort calibre, mais, comme ils ne font usage que du tir de plein fouet, avec une très grande vitesse du projectile, leurs obus ne contiennent pas une grande quantité de poudre brisante. D'autre part, les approvisionnements en munitions encombrantes sont restreints et difficiles à renouveler. Au bout de quelques heures de bombardement un cuirassé a épuisé ses munitions, et ses pièces les plus puissantes sont réduites à l'inaction.

Cette certitude amena une conséquence extraordinaire. Puisque l'artillerie ne pouvait pas résister sur les parapets des forts, on décida qu'elle serait mise en dehors. Des batteries furent, à cet effet, construites dans la campagne. Elles étaient, il est vrai, ouvertes à la gorge et tout à fait en l'air; mais il fut arrêté que les troupes de la défense se porteraient en avant d'elles pour les couvrir. Et c'est ainsi qu'on est arrivé à cette étonnante pétition de principe, à cette négation du bon sens, de faire que les fortifications, au lieu de protéger les troupes qui les occupent, doivent être défendues par ces mêmes troupes placées en rase campagne. Comme toute erreur en entraîne d'autres, il se trouve alors que des camps retranchés qui pourraient être solidement tenus avec huit ou dix mille hommes, en exigent trente ou quarante mille qui seront établis dans des conditions détestables.



Le service du génie était donc forcé de reconnaître que tous ses anciens forts étaient devenus sans valeur. Cependant il n'osa pas entrer franchement dans la voie nouvelle. Construire des ouvrages du nouveau type aurait exigé des dépenses considérables qu'on ne voulait pas demander au Parlement. D'avance on était sûr de l'échec. Après avoir couvert le pays de fortifications, on ne voulait plus en entendre parler. Il était convenu que les forts, quels qu'ils fussent, ne pouvaient pas servir à grand'chose, puisqu'il n'était pas dit que les bétonnages d'aujourd'hui ne seraient pas détruits par le canon de demain. Toutefois, comme on est bien forcé de mettre à l'abri des approvisionnements de première ligne, certains nœuds de chemin de fer, etc., on imagina un système bâtard : il s'appelle « la remise en valeur des anciens ouvrages ». Il consiste à bétonner certaines parties de certains forts, à mettre une coupole à canons de ci, de là, à faire quelques raccommodages très chers, mais forcément incomplets et dès lors insuffisants.

Ce système, d'ailleurs, ne diminue en rien les effectifs considérables qui doivent être affectés à nos camps retranchés, et rien que ce fait en démontre l'inanité.

Quoique les Allemands nous aient précédés dans l'emploi des obus-torpilles, nous en possédons maintenant. Aussi le problème s'est-il posé pour eux comme pour nous. Il est de quelque intérêt d'indiquer à grands traits comment ils l'ont résolu.

Sur notre frontière de l'est. Strasbourg et Metz sont les grandes places de première ligne qu'il leur fallait remanier. Nous ne parlerons ici que de Metz. ce que nous en dirons pouvant s'appliquer à Strasbourg.

Metz se compose d'une ceinture de forts, d'ouvrages et de batteries, établis à peu de chose près sur le périmètre occupé par nos anciens forts de 1870. Presque circulaire, son développement est d'environ vingt kilomètres. Il y a en effet huit kilomètres depuis le fort Zastrow à l'est, jusqu'au fort Manstein (ancien Saint-Quentin) à l'ouest, et huit kilomètres depuis le fort Prince-Auguste-de-Wurtemberg au sud, jusqu'au fort Saint-Éloy au nord. Les grands forts sont très rapprochés les uns des autres et souvent croisent leurs feux à moins de mille cinq cents mètres. Des batteries intermédiaires les relient. Avant les obus-torpilles tous ces ouvrages étaient à peu de chose près du même type que les nôtres. Lorsque la torpille eut prouvé son efficacité, les Allemands prirent aussitôt les dispositions nécessaires. Les anciens forts ont été bétonnés à deux mètres cinquante ou quatre mètres cinquante d'épaisseur suivant la vulnérabilité des points à protéger. Les magasins à poudre, les locaux occupés par les défenseurs sont maintenant à l'abri. Les mesures sont prises pour arrêter l'action du souffle des torpilles, et les dégagements ont été modifiés de telle sorte que l'entrée ou la sortie des ouvrages ne risque pas d'être interrompue par le bouleversement des parapets ou l'enchevêtrement des entonnoirs. Leur artillerie pour la lutte éloignée est placée sous des coupoles cuirassées à éclipse. L'artillerie légère à tir rapide pour la lutte rapprochée est mise sous des coupoles transportables. Mais tout ceci n'est que le commencement de l'organisation nouvelle. Voici sa partie essentielle.

Dans l'intervalle des grands forts, d'énormes blocs elliptiques de béton, véritables rochers artificiels, ont été enterrés dans le sol. Quelques-uns ont plus de quinze mètres d'épaisseur sur quarante-cinq ou cinquante mètres de longueur. Ils

sont entourés d'un fossé de profil triangulaire dont la paroi intérieure, garnie d'un réseau de fil de fer, est organisée pour le tir de l'infanterie. L'autre paroi est formée par un mur de contrescarpe, au pied duquel est une grille. Ces blocs contiennent un certain nombre de tourelles cuirassées, généralement quatre, armées chacune d'un obusier de quinze centimètres. Ces ouvrages étant presque au ras du sol ne sont pas vus de l'extérieur. Ils contiennent les logements nécessaires à leur garnison, qui d'ailleurs est très peu nombreuse.

Est-ce à dire que les Allemands renoncent à toute défense extérieure des ouvrages, à tous travaux de contre-approche? Loin de là.

A des distances variables de la ligne des ouvrages, un peu de tous les côtés, aussi bien en plaine que dans des plis de terrain, dans des jardins, dans des vergers, dans des endroits où rien ne fait soupçonner leur existence, des abris enterrés ont été construits. Ce sont des casemates jointives, recouvertes d'une épaisse couche de béton qui les met à l'épreuve des torpilles. Une antichambre à ouverture contrariée par rapport à celle de la casemate, pare au danger du souffle. L'infanterie destinée aux travaux de contre-approche trouve dans ces ouvrages un abri absolument sûr pendant les périodes de bombardement. Dès que le feu diminue, ou se déplace, elle peut occuper rapidement les travaux de campagne construits dans le voisinage des abris.

On voit l'énorme différence qui existe entre la manière dont les Allemands ont opéré et la nôtre. Il est inutile d'insister davantage sur cette pénible comparaison.

Nos ingénieurs militaires n'en gardaient pas moins une certaine confiance dans leurs raccommodages. Ce que nous avons n'est pas brillant, disaient-ils, néanmoins il faudra toujours des équipages de siège pour réduire nos forts. D'où perte de temps ; ils auront donc servi à quelque chose. Les nouvelles dispositions prises par les Allemands viennent d'enlever cette dernière illusion. Nos ouvrages ne retarderont que d'une manière inappréciable l'offensive d'un ennemi disposant du nouvel organe « l'artillerie à pied avec attelages ».

Il est utile de rappeler ici que les puissances militaires européennes ont quatre sortes d'artillerie :

1° L'artillerie de montagne armée de canons très légers se séparant de leur affût pour les transports. Les différentes parties comme les munitions sont portées à dos de mulet. Les servants suivent à pied ;

2° L'artillerie à cheval armée de pièces légères. Elle peut suivre la cavalerie dans tous les terrains. Les servants sont à cheval derrière les pièces ;

3° L'artillerie montée armée de pièces plus lourdes, plus puissantes, attelées généralement à six chevaux. Les servants sont à pied, mais ils montent sur les coffres toutes les fois que les batteries doivent trotter. Cette artillerie constitue la masse principale de l'artillerie de campagne. Ce sont les pièces de cette artillerie que l'Allemagne remplace en ce moment par des canons à tir rapide ;

4° L'artillerie de place ou de siège. Elle comporte des canons et des mortiers de différents calibres. Les pièces généralement très lourdes sont difficiles à déplacer. Elles ne se manœuvrent qu'avec des leviers et demandent pour le transport des appareils spéciaux. Jusqu'à présent aucune armée n'avait pensé à constituer avec ce matériel des batteries permanentes, et encore moins à le pourvoir d'attelages, attendu qu'il n'était pas destiné à marcher avec les troupes de campagne. Les pièces construites pour armer les parapets des forts ou pour constituer les équipages de siège transportés par chemin de fer, n'étaient pas réunies par batteries. Les servants exercés à la manœuvre des différents canons et mortiers n'étaient jamais affectés à une fraction déterminée de ce matériel, que le commandement devait grouper suivant les besoins.

Les troupes d'artillerie destinées à servir ce matériel sont désignées sous le nom d'artillerie à pied, pour les distinguer des artilleries à cheval ou montée.

La réforme allemande, qui est le principal objet de cette étude, porte sur une organisation nouvelle de cette artillerie à pied.

*
* *

En 1892 parut à Berlin une importante brochure du général d'artillerie Wiebe, intitulée : *Participation de l'artillerie à pied aux manœuvres.*

Cette brochure précisait les idées en vogue en Allemagne qui peuvent se résumer ainsi : « Les forteresses françaises, avec leurs garnisons de nouvelle levée, leurs ceintures de forts d'ancien type, souvent éloignés les uns des autres de plusieurs kilomètres, doivent être forcées par des moyens plus expéditifs que ceux prévus jusqu'ici. L'artillerie à pied doit intervenir comme arme combattante de campagne; son rôle sera décisif dans les attaques brusquées des positions fortifiées. Il ne s'agit que de lui donner un matériel plus léger et une organisation convenable. Elle doit pouvoir suivre les troupes de campagne, manœuvrer avec elles de manière à briser toute résistance, dans des conditions de rapidité telles que l'offensive des troupes n'en soit pas ralentie. » — Le problème ainsi posé a été résolu par l'organisation suivante :

Un nouveau matériel d'artillerie a été créé. Il comporte trois types de pièces répondant chacun à un but déterminé :

1° L'obusier de 15 centimètres de diamètre, en acier, pesant 2 300 kilos. Il est porté par un affût à roues et doit suivre l'infanterie dans tous les terrains. Il peut tirer sans plate-forme : toutefois, si le sol est peu résistant, on lui construit une plate-forme en une demi-heure. A cet effet des voitures spéciales accompagnant les pièces portent les bois, les outils, ainsi que les treillages en fil de fer destinés à organiser des épaulements, si les pièces ne trouvaient pas d'abris dans le terrain. Ce cas sera des plus rares, car cet obusier, dont la portée est de 6 000 mètres, ne fait usage que du tir courbe et n'emploie que de la poudre sans fumée. On peut donc placer les batteries dans les plis du terrain, derrière un bois, un village, où l'adversaire aura les plus grandes difficultés à repérer leur position. Son obus-torpille de 40 kilos est chargé d'environ 10 kilos de poudre brisante et armé d'une fusée à double effet avec porte-retard. Les batteries sont à six pièces, quatre batteries forment un bataillon, et deux bataillons forment un régiment. Les batteries transportent avec elles de 50 à 60 coups par pièce, et les colonnes de munitions qui leur sont affectées portent 1 200 coups par batteries. En outre, des groupes d'attelages ont été organisés. Sur le pied de paix ils comprennent 12 chevaux de selle et 44 chevaux de gros trait par batterie.

L'obusier de 15 centimètres est d'une puissance suffisante pour bouleverser toutes les fortifications de l'ancien type, et pour ruiner tous les blindages qui peuvent être construits dans les ouvrages de campagne. En se servant du tir fusant, il est d'une très grande efficacité contre les troupes abritées qu'il couvre d'une grêle d'éclats.

2° Le mortier rayé de 21 centimètres de diamètre en bronze tubé d'acier. Il pèse environ 3 100 kilos et il est monté sur un affût en fer à roulettes pesant dix-neuf cents kilos. Pour les marches, les roulettes sont remplacées par des roues analogues à celles de l'affût de l'obusier de 15 centimètres. Alors la pièce n'est pas transportée sur son affût. Elle est placée sur un porte-corps qui pèse environ treize cents kilos et qui reçoit les armements et les accessoires nécessaires au service de la pièce. Quant à l'affût, il est relié au moyen d'une fausse flèche à un avant-train de siège. La pièce tire sur une plate-forme dont les différentes parties sont portées par des voitures légères à deux chevaux, ce qui permet de les envoyer d'avance, par une marche rapide, aux points où la mise en batterie doit se faire. Quand ils arrivent, les mortiers trouvent donc leurs plates-formes préparées et peuvent ouvrir le feu sans retard. Les batteries de mortiers sont de quatre pièces. Deux batteries de mortiers forment un bataillon, et deux bataillons un régiment. Avec leurs colonnes de munitions, elles transportent environ 150 coups par pièce, soit six cents coups par batterie.

L'obus-torpille que lance ce mortier pèse 145 kilos, et il est chargé de 40 kilos de poudre brisante avec fusée à double effet et porte-retard. La portée du mortier de 21 centimètres est d'environ 6 500 mètres. Il est d'une très grande puissance. Ses torpilles produisent l'effet de véritables mines, creusant d'énormes entonnoirs, bouleversant et désorganisant les obstacles. Les ouvrages complètement recouverts en béton sont seuls capables de lui résister. Un très petit nombre de projectiles suffit à mettre hors de combat un fort de l'ancien type. Les batteries de mortier, ne faisant usage que d'un tir très courbe, sont faciles à mettre en position et peuvent être placées derrière n'importe quel obstacle arrêtant les vues. Les résultats de leur tir sont observés d'un poste

qu'on établit le plus près possible du but, et qui est relié à la batterie par le téléphone. Aussi l'adversaire aura-t-il les plus grandes difficultés à déterminer leur emplacement, et quelquefois il ne pourra jamais y parvenir.

Des groupes d'attelages ont été organisés pour ces batteries de mortiers, comme pour les batteries d'obusiers.

Tout ce matériel, obusiers et mortiers, est périodiquement soumis à des épreuves de roulement, même pendant l'hiver, et ne donne lieu à aucun mécompte. Les Allemands admettent que ces batteries suivront les colonnes d'infanterie même sur les routes médiocres, et ils les font participer aux manœuvres de campagne des troupes de toutes armes. Au moment de la mobilisation, la réquisition permettra de trouver le complément de chevaux nécessaires.

3° Il existe une troisième pièce : le canon lourd de 12 centimètres, en bronze dur, avec tube central en acier au nickel. Il pèse 1 300 kilos, et il est monté sur un affût à roues pesant 1 100 kilos, relié pour les transports à un avant-train spécial de 400 kilos. Il tire deux espèces de projectiles : un obus-torpille pesant 16 kilos et contenant 3 kilos de poudre brisante, et un schrapnell pesant 19 kilos et contenant 592 balles en plomb durci de 13 grammes. Ces deux projectiles sont armés d'une fusée à double effet.

Cette pièce, qui tire de plein fouet, est surtout destinée à renforcer les fronts défensifs. Elle est appelée à disparaître pour être remplacée par des obusiers de 15 centimètres : aussi n'est-elle mentionnée ici que pour mémoire. L'artillerie à pied avec attelages est essentiellement composée d'obusiers de 15 centimètres et de mortiers de 21 centimètres. Quel emploi les Allemands comptaient-ils faire de ce matériel ?

Le général Speck a beaucoup écrit sur ce sujet, et l'état-major allemand, en 1893, a donné des instructions qui se rapprochent beaucoup des idées exprimées par ce général bavarois.

Les armées allemandes sont dotées d'une artillerie d'armée, formée par de l'artillerie à pied avec attelages et commandée par un général d'artillerie aux ordres directs du général commandant l'armée. Elle se mobilise comme les troupes de campagne et elle est transportée dans la zone de concentration

en même temps que les autres éléments de l'armée. Elle peut donc entrer en ligne dès le commencement des opérations. L'étude des écrits du général Speck et d'autres publications allemandes permet d'établir que les armées seront pourvues de 16 à 20 batteries d'obusiers de 15 centimètres et de 6 à 8 batteries de mortiers de 21 centimètres, soit 96 à 120 obusiers, avec 24 ou 32 mortiers de 21 centimètres.

C'est avec ce matériel que toute armée allemande qui se heurtera soit à nos forts d'arrêt, soit à une de nos places, compte les réduire avec une rapidité telle que son mouvement en avant n'en sera pas ralenti. Cette conviction est parfaitement justifiée. Nos forts d'arrêt ne sont pas à l'épreuve des torpilles. Leur artillerie est relativement peu nombreuse et elle est presque toute découverte. Un fort, attaqué par 120 obusiers de 15 centimètres et 30 mortiers de 21 centimètres placés d'une manière invisible dans les plis du terrain ou dans les bois, recevra en une heure 1 800 torpilles de 15 centimètres et 384 torpilles de 21 centimètres. Au bout de ces soixante minutes, le fort ne sera qu'un monceau de décombres que l'ennemi ne se donnera même pas la peine d'occuper. S'il se heurte à un camp retranché, il lui suffira, pour faire tomber la ligne de défense, de ruiner à fond un des forts et d'éteindre le feu des deux forts voisins. Le général Speck admet que contre nous le front d'attaque aura une étendue de 16 à 20 kilomètres. Un corps d'armée à deux divisions occupe un front de combat d'environ 5 kilomètres. Une armée de quatre corps refoulera la défense mobile et mettra aussitôt à pied d'œuvre son artillerie d'armée. Celle-ci sera répartie, moitié sur l'ouvrage du centre, moitié sur les deux forts voisins. En conservant les évaluations précédentes, on voit que le fort du centre serait attaqué par 60 obusiers de 15 centimètres et 16 mortiers de 21 centimètres. En réalité, il est probable que les 32 mortiers de l'armée seraient consacrés à son écrasement. En deux heures, il recevrait 1 800 torpilles de 15 centimètres et 768 torpilles de 21 centimètres. On peut être sûr qu'il n'en resterait rien. Les deux forts voisins, ayant reçu chacun 900 torpilles de 15 centimètres, ne seraient guère en meilleur état.

— Tout ceci peut être vrai, disent les optimistes, mais dans les intervalles des forts nous construirons des ouvrages de campagne... Ailleurs, nous ferons sortir de terre des « Plevnas » improvisés comportant des lignes de défense très résistantes, élevées dans un espace de temps très court. L'ennemi, ne connaissant pas d'avance la position des ouvrages ou des batteries, ne pourra pas prendre immédiatement des mesures pour les réduire. Il sera forcé à des reconnaissances longues et minutieuses, et ainsi sera atteint le but de toute fortification : « gagner du temps ».

— Sans doute, disent encore certains ingénieurs, nos forts actuels ne sont guère solides, mais les positions qu'ils occupent conservent leur valeur intrinsèque et, quels que soient les engins de l'attaque, il faudra toujours compter avec la force des positions.

Quiconque, à l'heure actuelle, croit encore à la valeur des positions, est d'avance marqué au front par le démon de la défaite! Avec les armes modernes, la mobilité permet seule d'échapper à la destruction. Qui se fixe est écrasé, et lorsque, dans la bataille de 30 à 40 kilomètres de front, le général aura réussi à immobiliser son adversaire sur des positions, la victoire ne sera plus qu'une question d'heures, elle ne saurait lui échapper.



Ainsi, notre frontière de l'Est est ouverte. Aucune de nos forteresses, aucun de nos anciens forts d'arrêt n'est en état de supporter une attaque de quelques heures menée avec de tels moyens.

Doit-on renoncer à toute fortification et ne faut-il compter que sur nos troupes de campagne? Certes, les nations n'ont jamais été sauvées par leurs murailles; néanmoins, les forteresses ont été et seront toujours indispensables, pour mettre en sûreté les approvisionnements des armées, ou les ressources immenses qu'offrent les grandes villes. Mais il vaut mieux ne pas avoir de forteresses que d'en avoir de mauvaises. Les Allemands l'ont compris; aussi ont-ils complètement transformé Strasbourg et Metz. Comme nous l'avons vu, leurs

ouvrages sont maintenant à l'épreuve des torpilles. Là ne s'est pas borné leur effort. Une nouvelle place, que bien des personnes ne connaissent même pas de nom, vient de sortir de terre. C'est *Molsheim*.

Voici quelques détails sur cette forteresse :

Lorsque de Saint-Dié on regarde vers le nord-est, dans la direction de Strasbourg, on voit dans la chaîne des Vosges une coupure large et basse. C'est la trouée de Saales, formée par le seuil des vallées de la Fave, qui se jette dans la Meurthe un peu en amont de Saint-Dié, et de la Brüsche, rivière alsacienne qui tombe dans l'Ill à Strasbourg. Le massif du Donon la domine au nord. Elle donne passage à la grande route d'Épinal à Strasbourg par Saint-Dié et Saales. Cette dernière localité, en territoire annexé, est à 16 kilomètres de Saint-Dié. Un chemin de fer qui suit la vallée de la Brüsche relie Saales à Strasbourg par Molsheim, où il se croise avec le chemin de fer qui longe le pied des Vosges, de Colmar à Saverne. On compte 42 kilomètres de Saales à Molsheim et 22 kilomètres de Molsheim à Strasbourg.

Molsheim est au débouché de la vallée de la Brüsche, dans la plaine alsacienne. Elle est adossée à l'ouest à un puissant mouvement de terrain en forme de redan, dont le développement de crête est d'environ 7 kilomètres. Le saillant domine la Brüsche de près de 200 mètres. Sur ce massif, les Allemands ont construit trois ouvrages du dernier type. Ce sont les forts Guillaume II, Kaltenbrünnen et Dangolsheim. Ce dernier n'est pas achevé. Ces trois forts, de forme triangulaire, sont en béton, armés d'artillerie sous coupoles à éclipse, avec batteries annexes, pièces à tir rapide et mitrailleuses, et sont pourvus d'observatoires cuirassés à éclipse. A l'inverse de nos ouvrages, une faible garnison bien abritée suffit à les tenir solidement. Le fort Guillaume II est à 16 kilomètres du fort du Prince-Royal-de-Saxe, qui, avec le fort Bismarck, forme la partie ouest de la ceinture de Strasbourg. C'est donc une véritable avancée.

La construction de Molsheim suffit à prouver que nos voisins sont loin de mépriser les fortifications, comme certaines personnalités affectent en France de le faire. Cette place tient très efficacement le nœud de chemin de fer et le débouché

principal des Vosges sur la basse Alsace; elle donne de la valeur au massif du Donon en empêchant de le tourner par le sud. Enfin elle constitue un garde-flanc efficace pour un déplacement stratégique qui se ferait sur la ligne Metz-Sarrebourg.

De notre côté nous ne trouvons rien d'analogue; notre frontière de l'est est jalonnée par les places démodées de Belfort, Épinal, Toul et Verdun, avec des forts semés dans leurs intervalles. Il est inutile de faire ici le procès du système de fortifications du général Séré de Rivières puisqu'il n'a plus aucune valeur, mais il faut faire remarquer que, ne valant plus rien, il ne mérite pas qu'on dépense des sommes importantes pour l'entretenir, ou pour essayer l'amélioration partielle d'ouvrages qui ne seront ainsi que des pièces à moitié raccommodées.

Il est attristant de constater qu'avec notre système militaire, où tout se discute, où aucune volonté n'impose la direction, nous ne finissons rien. A mesure que les disponibilités financières se produisent, on met une coupole dans un fort, on bétonne un passage dans un autre, et ces travaux restent forcément incomplets. Il faudrait en effet refaire un fort entièrement neuf, pour donner toute leur valeur à ces réparations. Nous dépensons beaucoup pour ne pas avoir un seul ouvrage vraiment solide.

Dans l'Est, il ne devrait exister que cinq places, Belfort, Épinal, Nancy, Verdun, Paris. Toutes les autres devraient être déclassées, ainsi que les soi-disant forts d'arrêt qui ne peuvent servir qu'à faire détruire leur garnison. Belfort, Épinal, Verdun, Paris sont à refaire, comme les Allemands ont refait Metz et Strasbourg. Nancy doit être créé de toutes pièces, ce qui sera plus facile et moins dispendieux qu'une transformation.

Mais, en ce moment, il paraît décidé que Nancy ne sera pas fortifié.

Est-ce donc une question d'argent?

Trente millions suffiraient pour faire de Nancy une forteresse de premier ordre dont huit bataillons d'infanterie et deux bataillons d'artillerie de forteresse assureraient efficacement la défense. La France, qui dépense sans difficulté quarante millions pour mettre une gare de chemin de fer au

milieu de Paris, va-t-elle hésiter plus longtemps à protéger la capitale de la Lorraine? Pourquoi, de parti pris, vouer sa population aux horreurs de l'invasion?

A ceux qui voient dans nos tergiversations la crainte de déplaire à l'Allemagne, ne peut-on répondre que notre situation a changé depuis deux ans? L'alliance russe ne peut-elle pas nous rapporter au moins le droit de fermer la porte de notre maison?

Au mois de février 1897, la *Revue de Paris* publiait sous le titre *La Frontière de l'Est* un article où l'auteur démontrait la nécessité de faire de Nancy une grande place. Le conseil municipal de cette ville, ému des raisons invoquées, écrivit au ministre de la guerre. La question fut néanmoins éludée. Les dispositions actuellement prises pour le dédoublement du 6e corps paraissent de nature à rassurer la population. En faisant de Nancy le siège du commandement du 20e corps, on semble affirmer à la Lorraine, comme à la France entière, la résolution de défendre la ville. Or, dès la première heure de la mobilisation, le quartier général et ses archives, le trésor, la succursale de la Banque de France devront précipitamment se réfugier à Toul ou ailleurs. Cette fuite sera pour les troupes un singulier spectacle. C'est leur faire savoir que la résistance (si on ose l'ébaucher) ne sera qu'un simulacre, et qu'elles doivent s'attendre à recevoir l'ordre de battre en retraite. Étrange préparation à une défense énergique! Pour affaisser le moral il paraît difficile de trouver mieux.

— Mais, dira-t-on, où prenez-vous le droit d'affirmer que Nancy ne sera pas défendue avec succès? — La *Revue de Paris* a nettement élucidé cette question.

Les Allemands, résolus à l'offensive, ont établi la première ligne des quais de débarquement de leurs armées contre notre frontière. Les quais de Rémilly, Courcelles, Berthelming n'en sont éloignés que de treize, quinze et quatorze kilomètres. Trois corps d'armée et demi, à effectifs renforcés, sont stationnés en Alsace-Lorraine. Ces troupes, destinées à couvrir la concentration, ne peuvent remplir leur mission qu'en se portant en avant de la zone des quais, par conséquent devant Nancy.

Puisque nous sommes résolus à ne faire la guerre que

contraints et forcés. les Allemands auront toujours l'initiative des mouvements. « Notre défensive initiale nous cause d'inévitables retards. La supériorité numérique, conséquence de l'initiative, reste acquise à l'adversaire », jusqu'au moment où nous aurons terminé notre concentration, ce qui demandera beaucoup de temps. Comment dès lors accepter le combat en avant de Nancy, où nous pouvons être attaqués quelques heures après la déclaration de guerre? Comment y résister pendant de longs jours, ayant toujours l'infériorité numérique? D'ailleurs, n'avons-nous pas vu qu'avec les mortiers de 21 centimètres et les obusiers de 15 centimètres (en admettant même que les environs de Nancy soient couverts de retranchements de campagne bien pourvus d'artillerie), les Allemands sont certains de tout réduire en quelques heures? Enfin notre défense est rivée à une position fixe. Le déploiement d'artillerie doit être lui-même couvert par de l'infanterie, sous peine d'être immédiatement enlevé, et dès lors toutes les forces disponibles sont consacrées à une action passive. Sa retraite ne pourrait même pas se faire en ordre, puisque pour manœuvrer il ne resterait plus de troupes.

Nancy ne peut donc pas être défendue. Ce serait s'exposer à un désastre certain, plus cruel que celui de Wissembourg et d'une portée plus considérable encore.

Si le système d'atermoiement prévaut, si on se refuse, quand même, à la seule solution raisonnable, « fortifier Nancy », qu'on ait au moins la franchise de le dire. Il faut que Nancy le sache. Elle ne sera pas défendue.



Le général russe de Majény faisait paraître à Paris, en 1892, une étude très intéressante : *La situation stratégique de la France dans la guerre de demain.*

Le général y démontre que la Russie ne peut faire sentir son action offensive que deux mois et demi après la déclaration de guerre. Depuis cette époque le délai ne s'est guère raccourci. Les Russes sont en effet ralentis par de sérieuses difficultés locales : distances considérables, rares chemins de fer, matériel peu nombreux, absence de bonnes routes. Si la

mobilisation survenait dans une mauvaise saison, les délais augmenteraient encore. Aussi le général insiste-t-il sur le danger que peut courir la France, à se laisser aller à des opérations précipitées, qui pourraient être décisives. « Il faut pouvoir durer », tel est le résumé de sa thèse.

Ce n'est un mystère pour personne. Les Allemands comptent sur les Autrichiens pour tenir les Russes en échec jusqu'au moment où, nous ayant battus, ils pourront reporter vers l'est une partie de leurs forces. Aussi ne consacrent-ils que très peu de troupes à leur frontière Est. Toute leur masse active, soutenue par de nombreuses divisions de réserve, augmentée même de quelques corps d'armée italiens, est organisée de manière à pouvoir se concentrer en Lorraine avec une rapidité qui ne saurait être dépassée. C'est en vue de cette offensive, qualifiée par eux de « foudroyante », que l'artillerie à pied avec attelages a été conçue.

Lorsqu'on doit subir l'initiative de l'attaque (et nous avons vu que notre situation politique ne permet pas qu'il en soit autrement) une telle conception stratégique ne peut être déjouée que si quelques grandes places-frontières donnent au pays le temps nécessaire pour lever et concentrer ses armées. Or, Nancy sera aux mains de l'ennemi dès le début. Toul ne retardera que de quelques heures l'offensive allemande. La première grande bataille aura lieu très probablement à l'ouest de cette place. Résolus, comme nous le sommes, à ne nous laisser abattre par aucun revers, nous devons envisager avec calme l'hypothèse d'une défaite. Dans ce cas, l'ennemi arriverait devant Paris trente-cinq jours après la déclaration de guerre. Est-ce à dire que tout serait compromis? Paris a été précisément fortifié dans le but de parer à un mauvais début de campagne. Mais actuellement les forts qui l'entourent n'ont pas plus de valeur que ceux de la frontière. L'assaillant n'aurait pas besoin d'en faire le siège. Il attaquerait « une armée occupant des positions retranchées », opération pour laquelle l'obusier de 15 centimètres a été construit.

Il en résulte que, tant que les forts de Paris n'auront pas été refaits sur le dernier type, notre capitale ne pourra opposer qu'une courte résistance. Or, la réfection des forts

peut demander plusieurs années. Jusqu'à ce qu'elle ait été entièrement opérée, nous resterons dans une situation précaire, qui nécessite des dispositions spéciales.

Mais, ici, vient se poser une question décisive :

Veut-on, oui ou non, conserver le système des camps retranchés ?

Dans l'affirmative, il les faut solides, sinon il est préférable d'y renoncer. Les mauvais ouvrages, détruits en quelques heures, ne mettent pas une ville à l'abri du bombardement, c'est-à-dire d'une ruine complète, et ne retardent que fort peu les mouvements de l'adversaire. En ce qui concerne Paris, il est clair qu'il vaudrait mieux que ce fût une ville ouverte, plutôt qu'un mauvais camp retranché, donnant à l'ennemi le prétexte de le bombarder et de le traiter en ville conquise.

Avec raison, une grande partie de son ancienne enceinte vient d'être déclassée. Il a été décidé qu'elle serait remplacée par un obstacle continu, renforcé par certains ouvrages et construit au delà des limites actuelles. Mais dans cette mesure il ne faut voir que la nécessité de se soumettre à l'obligation d'assurer la police du camp retranché. C'est, en effet, la seule manière de pouvoir surveiller les entrées et les sorties. Elle n'ajoute rien à la force de la défense. Elle pourra, il est vrai, empêcher une surprise, mais elle sera impuissante à soutenir une attaque sérieuse.

Si les pouvoirs publics veulent que Paris soit un vrai camp retranché, au lieu de n'en avoir que l'apparence, il faut sans retard se résoudre à reconstruire 22 forts d'après les derniers types, et pour cela dépenser 66 millions. Mais en admettant que cette décision soit prise immédiatement, il faudra pour l'exécuter deux ou trois ans pendant lesquels Paris ne sera en réalité que ce qu'il est en ce moment, c'est-à-dire une ville ouverte. Il est donc indispensable que le gouvernement prenne d'avance les dispositions qui sont la conséquence de cette situation.

D'après la Constitution, le siège du Gouvernement et des Chambres est Paris. En temps de guerre, c'est un danger. Il ne faut pas perdre de vue, que sous l'impression de l'approche de l'ennemi, une grande agitation s'emparera de la population de la capitale. Sa banlieue, ses faubourgs contiennent

une quantité de gens sans aveu, toujours prêts aux désordres.

Avec des sommes relativement faibles, des émissaires de l'ennemi peuvent transformer rapidement ces « sans patrie » en armée capable de tous les crimes. Il serait imprudent de mettre le gouverneur de Paris dans la nécessité de s'occuper simultanément de l'ennemi et de la sûreté du Gouvernement et des Chambres.

D'ailleurs, le Gouvernement ne serait-il pas trop près du canon pour juger les événements avec la tranquillité morale nécessaire aux décisions graves ?

Une loi doit être promulguée portant organisation des pouvoirs publics au moment de la déclaration de guerre. Le Gouvernement, les Chambres, les grands services, doivent quitter Paris, pour telle ville de l'intérieur qui paraîtra convenable. La mobilisation et le déplacement de tous ces organes doivent être préparés comme ceux d'un régiment. Dès lors, la nation prévenue ne verra pas, dans le départ du Gouvernement, le commencement d'une déroute. Même avec de nouveaux forts, cette loi devrait être maintenue. Paris pourrait alors jouer complètement son rôle de camp retranché. Il cesserait d'être pour l'ennemi un objectif décisif que sa proximité de la frontière (260 kilomètres) met à la portée immédiate d'une offensive brusquée.

De l'ensemble de ces considérations résulte une conclusion nette.

Il faut choisir entre deux systèmes :

Renoncer complètement aux camps retranchés en ne gardant que quelques forts d'arrêt, ou décider la construction immédiate et complète de certaines grandes places, au nombre desquelle se trouverait alors Nancy.

Le premier de ces systèmes est loin d'être aussi étrange qu'il le paraît au premier abord. Il a cette conséquence, que toutes les dépenses militaires sont alors consacrées aux armées de campagne, qui se grossissent des garnisons prévues pour les camps retranchés. Les ouvrages, les forts sont déclassés. Le produit de leur vente serait largement suffisant pour la construction de certains forts d'arrêt, formant groupes, pour tenir quelques nœuds ou goulots de chemin de fer,

choisis de telle sorte qu'aucune population civile ne se trouve dans l'intérieur de l'espace gardé. Toutes les villes étant ouvertes, ne seraient plus dès lors exposées au bombardement et à l'incendie. Les dépôts, les grands approvisionnements devront être éloignés de la frontière et placés sur les lignes de chemins de fer destinées à desservir les armées. Toutes ces dispositions convergent dans le sens de la guerre des chemins de fer, guerre du mouvement par excellence, qui de plus en plus paraît s'imposer dans l'avenir.

Si ces mesures radicales ne doivent pas être prises, il faut sans perdre de temps se résoudre à de nouveaux sacrifices et construire les cinq grands camps retranchés de Paris, Belfort, Épinal, Nancy, Verdun. On peut sans inconvénient déclasser tous les autres, sauf Lyon et les ouvrages des Alpes. Ces derniers ont en effet conservé leur valeur, car les Italiens ne disposent pas d'un matériel d'artillerie analogue à celui des Allemands. Mais personne n'a le droit de s'illusionner et de différer plus longtemps. Il faut prendre l'un ou l'autre parti. Ce n'est pas en détournant la tête qu'on domine le danger, mais en le regardant en face.



LA DANSEUSE DE POMPÉI[1]

XVIII

Maintenant, c'est l'enchantement du printemps qui naît : à la fraîcheur des citronniers, aux oliviers pensifs et pâles, à tous les feuillages mornes et silencieux de l'hiver, s'ajoutent, sur les autres arbres longtemps restés nus, les jeunes rameaux clairs et légers où chante la vie. Là-haut le géant immobile se gonfle de la sève qui monte à ses flancs ; plus de mystère recommence à l'envelopper, plus amoureusement la mer paresseuse se couche à ses pieds ; et les villes, les villes de lumière et de joie, prennent un relief plus puissant le long de la côte, entre les deux caps.

Pour les amants, c'est l'époque aussi d'un surcroît de tendresse : les désirs se rajeunissent et les baisers se font plus tremblants. Des brindilles d'herbe nouvelle restent emmêlées aux chevelures que des mains ardentes ont ouvertes ; et la fièvre brutale des possessions emprunte un peu de douceur à tant de douceur virginale éparse dans l'air.

Nonia subit jusqu'au vertige cette ivresse du renou-

1. Voir la *Revue* des 15 mai et 1er juin.

veau. Les autres années, quand elle ne connaissait pas encore Hyacinthe, elle se joignait aux bandes des garçons et des filles qui allaient danser la télésienne hors des portes, à la nuit tombante; et c'était ainsi qu'à tourner éperdument sur elle-même, à parcourir de ses doigts agiles au-dessus de sa tête les grelots du tympanon, elle s'était découvert cette vocation qui devait faire d'elle une petite danseuse inscrite chez les édiles et recherchée dans les festins pour sa grâce mièvre et l'extrême jeunesse de ses formes. Mais maintenant elle était toute à Hyacinthe, et le rythme enragé de la télésienne, dont le vent du sud lui apportait l'écho, ne lui faisait pas éprouver d'autre envie que de rejoindre son jeune amant et de se perdre avec lui sous les verdures.

Ils se donnaient rendez-vous hors de la ville, quelquefois aux abords du fleuve, le plus souvent à l'entrée d'un petit bois de genévriers qui avoisinait la Porte du Vésuve. La crainte du Mont les retenait encore, et ils évitaient de s'engager dans les chemins en lacets qui menaient parmi les vignes et les oléandres à la clairière mystérieuse où le serpent de feu leur était apparu. Un jour, comme ils avaient plus de temps à eux et qu'ils se sentaient pris d'un grand désir de solitude et d'espace, ils suivirent la côte par Oplonte et Retina jusqu'à Herculanum. A travers l'écorce rouge des sapins penchés sur le golfe, le bleu de la mer paraissait plus vif; de petits estuaires échancraient le promontoire, et des coquillages nacrés dormaient dans le sable; Nonia, de la pointe de son pied menu, les envoyait rouler devant elle, et Hyacinthe, pour lui faire plaisir, les ramassait jusqu'à ce qu'elle en eût rempli la coupe arrondie de ses mains: alors elle les rejetait tous ensemble, en riant, aux premières vagues qui venaient lécher le rivage.

A Oplonte ils rentrèrent dans la région des citronniers: les maisons basses avaient toutes, encadrant leurs portes, une sorte d'atrium de verdure où pendaient les fruits d'or alourdis par la maturité. Des bancs de pierre s'alignaient devant les seuils où les gens, tranquillement, étaient assis. Un tout petit temple, dédié à Cérès, à peu près enfoui sous l'épaisseur des branchages, suffisait aux pratiques pieuses des deux cents êtres paisibles qui vivaient là.

Un peu plus loin, les deux amoureux rencontrèrent une jeune femme qui portait son enfant à califourchon sur ses reins robustes. C'était une pêcheuse du port de Rétina. Elle marchait pieds nus, la tête haute, avec un mouvement accentué de roulis dont s'amusait le bambin, accroché à son dos comme au mât d'une balancelle. Bientôt parurent les embarcations glissant doucement vers le large : une tour octogone, assez haute, s'élevait au bout de la longue jetée où les vagues en se brisant déposaient de gros paquets d'écume. Et toujours, sur la côte bordée de sapins, le contraste de la mer toute bleue ourlant d'une mousse argentée le sable noir.

Dans l'unique rue, étroite et longue, des filets de pêcheur, tendus d'un mur à l'autre, barraient le passage. D'ailleurs, cette petite bourgade de Rétina était déserte tant que durait le jour : tous les habitants émigraient dès le matin sur les barques et ne rentraient que le soir, au crépuscule. Et les maisons restaient ouvertes, si peu riches, si peu ornées, que personne n'eût été tenté d'y dérober quelque chose ; les meubles de maçonnerie tenaient au sol ; la vaisselle de terre brune n'était rehaussée d'aucun coloriage, et, aux fenêtres, des loques misérables pendaient.

Hyacinthe et Nonia montèrent alors vers Herculanum : de Rétina on voyait, à quelque distance de la mer, la ville scintiller dans l'éclat de ses marbres et de ses dorures. Une statue colossale, d'un beau bronze vert, foncé et lisse, allongeait sur toute l'étendue de l'Acropole l'ombre d'Hercule armé d'une énorme massue d'argent : des colonnes corinthiennes cernaient de portiques les temples dédiés aux divinités grecques, Dionysos, Zeus et Pallas ; et les peintures, le plus souvent monochromes, incorporées à la blancheur profonde du marbre, donnaient aux édifices une élégance singulière et discrète. Les maisons mêmes étaient doucement intimes, fleuries de sculptures délicates et de guirlandes d'acanthes ; et très peu de boutiques profanaient la rue : c'est à peine si de loin en loin quelque taverne s'ouvrait, montrant sur les larges tables d'onyx de hautes amphores de cristal, ansées d'or.

Tout ce luxe, cette somptuosité, qui se laissait deviner plu-

tôt que connaître, déconcertaient un peu Nonia ; elle s'étonnait de ressentir si près de sa ville natale une impression aussi différente.

— Dis, Hyacinthe, demanda-t-elle, ne trouves-tu pas qu'Herculanum ne ressemble guère à Pompéi ?

— Oh ! fit Hyacinthe songeur, rien ne ressemble à Pompéi ; la vie y saigne comme une blessure, et l'air qu'on y respire brûle comme le feu.

C'était vrai ; et c'était précisément cela, ce bruit, ces couleurs, toutes ces outrances, qui faisaient de la petite cité osque une ville unique au monde, c'était cela que Nonia aimait pardessus tout, et qui la rendait indifférente à la douceur embaumée d'Oplonte, à la paix déserte de Rétina, à l'incomparable richesse d'Herculanum. Elle ne le dit pas cependant, elle se laissa conduire par Hyacinthe devant les villas de plaisance que des sphinx de bronze gardaient. Du bronze, il y en avait partout dans cette ville opulente, sur les places publiques et dans les vestibules des maisons : des Faunes, des Silènes, des Thyades, et tous de cette belle couleur verte et luisante que conservait sous les caresses fauves de la lumière l'Hercule là-haut, au sommet de l'Acropole.

Quand ils eurent fait entièrement le tour de l'enceinte, un peu lasse, elle se suspendit à son bras :

— Rentrons maintenant, dit-elle.

Pour revenir, au lieu de longer le rivage, ils tournèrent au pied du mont ; ils traversèrent les Salines, et la basse plaine des marais où s'évaporait l'eau de la mer, et où de hauts monceaux de sel formaient comme des obélisques que le soleil teintait de rose. Et il faisait si beau que Nonia, dès qu'elle ne sentit plus peser sur elle l'ombre de la ville orgueilleuse, retrouva toute sa loquacité. Elle bavardait et riait en même temps, racontait des futilités, les riens de sa vie, et souvent s'interrompait pour appuyer les lèvres sur l'épaule nue d'Hyacinthe : car, afin de marcher plus librement, le camille avait rejeté son manteau.

Mais tout à coup elle cessa de parler ; elle venait de s'aviser qu'il l'écoutait mal, qu'il lui répondait à peine. Depuis quelque temps il avait de ces silences lointains, de ces silences où l'on devine que l'âme est absente ou absorbée par d'autres

pensées; et dans les larges yeux du camille souvent elle surprenait quelque chose d'étranger, *quelque chose qui n'était pas elle*... Qu'était-ce donc? L'aimerait-il moins qu'autrefois? Commencerait-il à se lasser de leur intimité, que les premières ardeurs du printemps avaient rendue encore plus étroite? Mais non : elle avait de son amour des preuves qui ne trompent point; elle savait qu'il éprouvait d'elle sans cesse le même impérieux désir; si elle tardait par hasard à l'aller rejoindre, elle le trouvait inquiet, tourmenté, prêt à s'imaginer les pires malheurs, et lorsqu'ils s'étreignaient ensuite, c'était avec un élan de passion toujours plus vibrant. Alors, à quoi attribuer ce changement, que peu à peu elle voyait s'opérer en lui? Serait-il malade? Parfois il avait des pâleurs subites, et son souffle s'arrêtait dans sa gorge. Malade! lui, son bien-aimé! A cette idée, qui s'était révélée à elle tout à coup, la petite danseuse laissa échapper un long soupir.

Surpris, Hyacinthe sortit de son rêve :

— Qu'as-tu donc, Nonia, petite âme? Tu étais si gaie tout à l'heure!

— Comment pourrais-je être gaie quand tu es triste, et quand tu penses à des choses que j'ignore?

Elle essayait de le regarder sévèrement, mais voilà qu'une terrible pâleur venait encore d'envahir le front du camille; et dans la blancheur diaphane de son visage ses deux yeux d'ambre clair flambaient comme deux torches près de finir.

— Oh! Hyacinthe... Tu souffres, tu souffres! Dis-le-moi.

Mais il évita de répondre :

— Reposons-nous là, — fit-il en montrant un banc sur un tertre qui dominait la mer.

Ils étaient arrivés dans le faubourg du Pagus Felix, à l'entrée de l'Allée des Tombeaux, qui montait en pente douce de la campagne. Des mausolées à droite et à gauche bordaient la route, entremêlés à des dattiers aux palmes ouvertes. Ils s'assirent et, comme toujours lorsqu'ils étaient immobiles l'un près de l'autre, leurs mains, s'entrecroisèrent : et les regards d'Hyacinthe étant tombés, au delà des mausolées, sur l'admirable ligne du golfe, il sourit.

Mais Nonia insistait; elle comprenait que l'heure était venue de savoir; elle répétait, tout près de son visage :

— Tu souffres? Tu souffres! Dis-le-moi.

— Écoute, dit Hyacinthe. Aussi bien vaut-il mieux que tu le saches. Oui, je souffre : par moments, c'est comme si une flèche aiguë me traversait le cœur.

Et il ajouta à voix plus basse :

— J'ai le pressentiment que je vais bientôt mourir.

Nonia se raidit sous le choc, elle eut la force de sourire, de montrer au camille des yeux paisibles. Est-ce que la vie s'échappe ainsi par une petite blessure dont on ignore même la cause? D'ailleurs, il était trop beau pour mourir. Sa beauté était celle d'un dieu, et les dieux ne meurent pas, les dieux sont immortels. Elle l'enlaça tendrement.

— Oh! ces idées funèbres, d'où te viennent-elles, mon Hyacinthe? C'est d'être au milieu de ces tombeaux qui t'inspire toute cette tristesse... Juste à côté de nous il y a le sépulcre d'une jeune fille; je la connaissais; c'est elle qu'on a portée ici la dernière, et j'ai vu passer son visage tout blanc sur la civière qu'on avait recouverte de lys roses. Allons-nous-en, viens plus loin, viens!

— Non, dit-il, ce n'est pas d'être ici qui m'attriste; ces idées, je les ai partout, partout et plus encore dans le temple.

— Alors, c'est Chrestus, Chrestus qui te gronde et cherche à te détacher de moi?

Pas davantage : Chrestus jamais ne lui avait parlé d'elle, depuis qu'il les avait surpris dans la cella sainte. Mais comme elle insistait encore, le pressant de tout lui dire, il rougit faiblement sous sa pâleur.

— Je crois que le dieu est jaloux, murmura-t-il.

Ainsi, c'était lui, Apollon! C'était lui, l'être divin, à la beauté supra-terrestre, aux harmonies incomparables, c'était lui qui avait possédé le premier le cœur du camille et qui maintenant, pour se venger, le torturait. L'image du rival redoutable surgit aux yeux de la petite amoureuse. Cependant elle voulait espérer encore; elle balbutia :

— Hyacinthe, tu m'avais dit un jour qu'il était bon.

— Il l'est en effet, et c'est moi seul qui suis coupable, moi seul qui suis méchant et cruel. Oh! vois combien je suis méchant, je te fais de la peine, ma petite Nonia! Ne pleure pas; promets-moi de ne plus t'affliger.

Pour le calmer, comme elle le voyait pâlir davantage, elle promit ; mais des larmes, malgré elle, montaient à ses yeux. Alors ce fut lui qui voulut, à son tour quitter l'Allée des Tombeaux. Elles étaient pourtant douces et jolies à regarder, toutes ces tombes ! Sur l'une d'elles, formée simplement d'une table de marbre, des enfants jouaient ensemble aux osselets ; et, dans un hémicycle couvert, qui servait d'abri aux voyageurs, deux amants se baisaient à pleines lèvres.

— Tu vois, il faut faire comme ceux-là, dit Hyacinthe : il faut fêter la vie jusque dans la mort.

Devant eux la ville luxurieuse et peinte les accueillait de sa joie, de son sourire ; et Nonia fit ce que Hyacinthe avait dit : elle secoua, avant d'entrer, la tristesse qui voilait son âme.

XIX

C'était le seizième jour d'avril, l'anniversaire de la naissance d'Hyacinthe. Cette unique fois dans l'année, le camille allait passer la journée tout entière chez ses parents. Avec un esprit chagrin, il franchissait le seuil de la maison paternelle : tant de choses y heurtaient son âme sensible, tant de souvenirs s'y ravivaient de ses premières tristesses, de ses premiers désenchantements d'enfant ! D'abord, dès l'entrée, la figure indécente du berger Pâris, peinte en pied sur la paroi principale du vestibule, afin de conjurer le mauvais œil ; puis le « boudoir de Vénus », décoré de peintures lascives, où tout était machiné et organisé pour l'amour ; enfin au milieu du péristyle, occupant la meilleure place, trônant sur un piédestal comme la divinité préférée de la famille, bardé de fer, incrusté de clous d'or, colossal, invulnérable et superbe, le coffre-fort des Vette, le coffre-fort qui renfermait la partie tangible de la fortune, où l'on pouvait, toutes les portes closes, s'enfoncer les bras jusqu'aux épaules, remuer, soupeser, toucher à pleines mains le métal rutilant et sonore, dont la possession, autant que celle d'une maîtresse désirée, exalte les amants de la Richesse.

Hyacinthe éprouvait pour cette glorification de l'or un profond dégoût : en passant devant le coffre, objet de l'adoration des siens, il détournait les yeux, comme il les avait détournés devant l'impur berger idéen qui gardait l'entrée ; et il allait rêver dans le seul coin de la demeure resté intact, dans un bout de jardin abandonné, où croissaient pêle-mêle les claires fleurettes du printemps. C'était là qu'autrefois sa sœur Marcie menait ses poupées par la main pour les promener au soleil. Et les poupées s'y trouvaient encore, en effet, la figure retournée contre un tas d'herbe ; mais elle, la petite Marcie, n'était plus là : petite âme virginale, elle avait quitté la terre avant d'avoir été blessée par tout ce qui avait blessé le camille.

Et cependant cette visite annuelle, il ne pouvait s'en dispenser. Le jour natal appartenait de droit à la famille : il fallait accepter les vœux et les présents de ses proches, et porter une prière et une offrande au Génie-protecteur, au compagnon invisible dont chaque être subit durant le cours de sa vie terrestre l'occulte influence, et dont l'image fait partie des lares domestiques. Et cela encore eût été doux à Hyacinthe, si d'autres obligations ne fussent venues s'y adjoindre ; mais dès le milieu du jour un festin commençait en son honneur, et le soir, à l'heure inquiète où le crépuscule promène des ombres sur les façades des maisons et dans les âmes, on suspendait autour de la frise du péristyle des lampes ornées de violettes, et la fête se continuait sous tous ces regards clignotants de lumière, avec les émanations amollissantes de ces senteurs.

Cette fois, comme Hyacinthe entrait dans sa dix-huitième année, — l'âge viril pour les Pompéiens, — ses parents avaient voulu célébrer avec plus de faste son jour natal ; c'était d'ailleurs pour eux une occasion naturelle d'étaler leur luxe et d'affirmer publiquement leur fortune. Aulus et Clément Vette, les deux frères associés pour faire la banque, — et l'usure aussi, disait-on, — étaient arrivés rapidement à cet état de prospérité que jalousaient leurs concitoyens. Resserrée d'abord entre les nombreuses boutiques de la rue de Mercure, la maison des banquiers s'était agrandie au point d'occuper tout un îlot entre les deux autres rues adjacentes ; encore un

peu et, en achetant un terrain vague qui s'étendait par derrière jusqu'aux anciennes fortifications, ils seraient maîtres du plus vaste immeuble de la ville.

Des deux frères, Clément, l'oncle d'Hyacinthe, était certainement le plus habile. Jeune, il eût ramassé un écu dans la boue avec les dents, et maintenant c'était toujours lui qui restait chargé des rapports avec le public, à cause de cet instinct qu'il possédait au suprême degré de faire venir à soi l'argent des autres. Et cela semblait être sa seule passion ; mais il en avait d'autres et de plus secrètes ; et si, jaloux de sa dignité extérieure, il passait sans s'arrêter devant les maisons aux lucarnes aveugles qu'une lanterne nuit et jour allumée signalait à l'attention des promeneurs, il n'en fréquentait pas moins le pire lieu de débauche de Pompéi, que tenait, près du Grand-Théâtre, le marchand d'huile Alexandre. Là, on pouvait entrer à toute heure avec un masque d'hypocrisie sur le visage : de hautes jarres pointues, appuyées le long du comptoir en face de la porte, justifiaient d'un commerce légitime : et nulle enseigne, nulle marque extérieure ne révélait aux passants le singulier double emploi de cette boutique d'apparence honnête. D'ailleurs, rentré dans l'intimité de la famille, le vieux garçon se débarrassait volontiers de son masque : brutal et exigeant avec les servantes, cynique en ses gestes et en ses propos, il avait été de tout temps pour Hyacinthe un objet de crainte. Mais, avec son frère Aulus, Clément s'entendait à merveille.

Aulus, plus jeune que lui de deux ans, avait orienté différemment ses ardeurs. Lui aussi, il avait le culte de l'or, mais pour s'en servir comme d'un instrument avec lequel il édifiait la bâtisse orgueilleuse de ses ambitions ; et c'est ainsi que, grâce à des largesses savamment distribuées, il avait franchi tous les degrés des dignités municipales : édile d'abord, décurion ensuite, puis duumvir chargé de rendre la justice, il s'asseyait maintenant sur un trône d'ivoire à la Basilique, et occupait seul les deux sièges du *bisellium* pendant les cérémonies publiques. Pour son épouse Aurélie, il ne s'en inquiétait qu'à peine : la mère d'Hyacinthe, belle en sa jeunesse, était devenue, après vingt années de vie conjugale, une de ces matrones larges et lourdes, au teint

d'orange mûre, que les maris laissent volontiers à la maison pour surveiller le ménage et recevoir les visiteurs; mais elle s'en consolait aisément. Elle s'en consolait par ce réveil de sensualité qui attend les femmes trop grasses au détour de la quarantaine : elle aimait la table, elle aimait le sourire du jeune pocillateur aux mains étroites qui versait dans sa coupe le vin de Chypre ; et, comme Clément, comme Aulus, elle aimait avant tout ce qui s'entassait pièce à pièce sous le couvercle pesant du coffre-fort. Et le monstre insensible, invulnérable, bardé de fer, servait de trait d'union entre ces trois êtres aux passions serviles, entre les ascendants d'Hyacinthe.

Lui, comme une fleur blessée dans ses racines, se repliait à ces contacts. De plus en plus il se sentait étranger au foyer paternel, et son jour natal lui devenait odieux, avec tout ce qu'il lui apportait de tribulations à subir. Sans tenir compte de ses goûts, de son caractère particulier de ministre du temple, ses parents imaginaient toujours, pour le fêter, des divertissements où la licence se déployait effrontément. Ce soir, c'était un ballet fameux, le *Triomphe de l'Amour*, dont la protagoniste, sortie de l'école de la ville, habitait maintenant Néapolis : et Hyacinthe, en entendant parler avec emphase de cette femme célèbre, de cette Cinthie, qui allait venir exprès de là-bas pour danser en son honneur, songeait mélancoliquement à sa petite amante aux yeux violets, qu'il ne pourrait cette nuit serrer dans ses bras.

Comme la soirée était tiède, et que les lampes allumées à profusion autour des corniches répandaient une vive lueur, on se plaça dans le jardin étroit et long, orné de massifs bas et de tables de cipolin, qu'enfermait la colonnade du péristyle : là on serait à merveille pour voir les évolutions des ballerines, rassemblées sur une estrade à l'entrée de la grande salle dont les portes à coulisses avaient été largement ouvertes. Mais, au moment où le spectacle était sur le point de commencer, on vint avertir Clément Vette, l'organisateur habituel de ces fêtes, q .e Cinthie n'avait pu venir, retenue par un malaise subit, — n'était-ce pas plutôt quelque bonne fortune imprévue ? — et qu'elle avait désigné pour la remplacer une des danseuses inscrites au tableau des édiles.

Ce fut une déception infligée à la vanité des hôtes et aux espérances de leurs invités. Quant à Hyacinthe, assis au premier rang et mélancolique dans la tunique blanche de son jour natal, il avait à peine pris garde à l'incident. Cela lui était bien égal en vérité que ce fût Cinthie, ou une autre, qui vînt figurer l'Amour en ce ballet. Sa pensée était ailleurs : elle allait du cloître silencieux qu'emplissait la présence mystique d'Apollon à l'image lointaine de Nonia. Et c'est à peine si de temps en temps il levait des yeux distraits sur l'estrade où, dans un papillotement de pierreries, d'étoffes soulevées et de membres lumineux, alternaient les mouvements rapides des danseuses.

Tout à coup il se retint de pousser un cri. Au milieu des autres, celle qui venait d'apparaître, celle que voilait des yeux aux lèvres le large bandeau de l'Amour et dont le corps, comme une jacinthe frêle, se balançait au rythme murmuré des cithares, c'était elle, sa petite maîtresse, Nonia ! Il la reconnaissait à sa nudité cachée à peine que rehaussaient au cou, à la ceinture et aux chevilles de précieuses chaînettes d'or...

Et un grand trouble s'emparait de lui à la voir ainsi toute ruisselante de joyaux. Jamais il ne l'avait connue autrement que simple fillette, vêtue d'une tunique de laine écrue : et quand elle avait dansé pour lui seul au sommet du mont, ç'avait été sans faste, sans apparat, comme une petite hamadryade parmi les mystères sylvestres. Et maintenant, c'était devant ses yeux un autre être, enveloppé de séduction et de grâces perverses. Et il souffrait de la voir ainsi ; il la redoutait comme trop invincible et victorieuse, et il ne pouvait plus détacher d'elle ses regards.

Elle aussi avait les yeux attachés aux siens, car elle venait de jeter loin d'elle son bandeau, et son visage s'inscrivait au dessus de son corps révélé à présent, telle l'épigraphe d'un temple dédié à quelque divinité inconnue.

Et comme les jeunes filles qui l'entouraient avaient cessé de danser, elle s'était avancée toute seule au bord de l'estrade, que de ses orteils légers elle effleurait de battements précipités. Elle voltigeait si fluide, si aérienne, si éthérée, qu'on eût dit un souffle à peine revêtu de chair, un rien idéal et décevant qui n'avait que les apparences de la matière. Et

pourtant ce qui émanait de ces membres diaphanes, de ces narines palpitantes, de ces yeux à demi-clos dont la flamme transparaissait sous les paupières, c'était une émotion toute charnelle, une secousse uniquement physique, un appel à se perdre, à s'anéantir dans le tourbillonnement de l'infini, sur les ailes triomphantes de l'amour.

Et l'amour, en effet, triomphait en elle et par elle, tout le charme d'Éros à qui la terre demeure suspendue, comme était suspendu Hyacinthe au corps fragile de Nonia. Un instant, leurs âmes se pénétrèrent et le désir victorieux les unit à travers la salle; et le baiser errant aux lèvres de la danseuse vint se poser, pareil à un oiseau d'avril, sur les lèvres de son jeune amant.

Mais d'un tel effort, où ses muscles avaient vibré jusqu'à la tension extrême, elle avait épuisé toute la somme de ses énergies. En quittant l'estrade elle perdit connaissance, sans avoir entendu les acclamations qui la rappelaient. Quand elle rouvrit les yeux, elle vit autour des murailles les peintures lascives du boudoir, et, penchée sur elle, la face bestiale de Clément. Et elle comprit pourquoi on l'avait transportée là, et ce que voulait d'elle l'oncle d'Hyacinthe. C'était ainsi, d'ailleurs, que se terminaient presque toutes les débauches où elle était conviée; mais ici, dans la maison même du bien-aimé, et après cette minute d'extase où ils s'étaient possédés par le regard, cela était impossible, cela était monstrueux. Nerveuse et forte, elle se débattit; de ses petites dents aiguës elle mordit les mains épaisses abattues sur elle.

— Je te ferai rayer du tableau des danseuses ! — criait l'oncle, les prunelles dilatées et la voix rauque.

Elle s'enfuit par la cuisine ; et les gens qui mangeaient les reliefs du festin rirent en la voyant passer échevelée, haletante, dans sa nudité blanche où s'effilaient des égratignures sanglantes.

XX

Il y avait près d'une heure que Nonia attendait Hyacinthe dans le petit bois de genévriers, derrière la porte du Vésuve.

Au nord de la ville, sur une éminence de terrain inculte, c'était un groupe de jeunes arbrisseaux poussés là comme par hasard et dont les écailles minces luisaient sous les rayons obliques du soleil. Au delà, les campagnes s'étendaient, en champs de blé et en prairies de trèfles aux fleurs de pourpre; et le Mont, vêtu du vert laiteux des premiers feuillages, magnifiquement clair et radieux, fermait l'horizon.

Nonia, peu patiente, s'agitait, tantôt inquiète, tantôt mécontente, de ne point voir apparaître le camille. Cependant il lui avait bien dit, avant de la quitter pour aller célébrer son jour natal chez ses parents, qu'ils se retrouveraient le lendemain à cet endroit précis où ils s'étaient déjà souvent rencontrés. Pourquoi ne venait-il pas? Que faisait il? Aurait-il eu connaissance de ce qui s'était passé, la nuit dans le boudoir? Et, mal informé, lui garderait-il rancune des entreprises de l'oncle Clément?... Mais non! Hyacinthe n'était pas jaloux: toujours il avait semblé ignorer qu'elle pût appartenir à d'autres; il l'aimait telle qu'elle était, tout entière, avec son corps pollué et son âme vierge; il l'aimait plus haut que la vie, au-dessus des déformations terrestres.

Et elle, combien singulièrement aussi elle l'aimait! A s'anéantir entre les bras du camille, il lui paraissait qu'elle se transformait en une créature toute nouvelle, que jamais d'autres lèvres, d'autres caresses n'avaient effleuré sa chair. Et vraiment, elle n'avait jamais fait à ce point l'abandon de toute elle-même, jamais elle n'avait perdu dans un tel vertige d'amour la conscience de ce qu'elle était, pour devenir une petite parcelle d'infini, un peu de la grande âme du monde. Et Nonia se surprenait à rêver...

Mais qu'il était long à venir, le camille! Pour le punir, tout à l'heure, lorsqu'il écarterait les branches, elle se cacherait derrière un buisson: et elle rirait de voir sa figure désappointée quand il ne l'apercevrait pas du premier coup. Mais elle ne pousserait pas trop loin la sévérité: bientôt elle lui sauterait aux épaules, et ils se coucheraient à côté l'un de l'autre sur la terre brûlante. Non, elle ne lui tiendrait pas rigueur; elle se porterait au contraire au-devant de lui, pour l'apercevoir plus vite et lui envoyer de plus loin des baisers.

Sur la route unie, où elle resta longtemps immobile, aucune forme ne se révélait : la journée devait être avancée déjà, car du côté de la mer l'horizon se fonçait de rouge, tandis que vers l'Orient les dernières maisons de la ville pâlissaient dans l'éther fluide. Il ne viendrait plus, maintenant : sans doute il avait été retenu par quelqu'une de ces fonctions saintes auxquelles il ne pouvait se dérober ; puis, l'heure passée du rendez-vous, il avait jugé qu'il était trop tard pour se mettre en route, qu'elle ne serait plus là pour l'attendre. Alors elle résolut d'aller le retrouver dans le temple.

Un espoir encore de le rencontrer lui fit longer la voie Stabienne, qui traversait toute la ville. Justement les promeneurs s'y pressaient en foule, et Nonia, si habituée qu'elle fût à se faufiler parmi l'encombrement des rues pompéiennes, était à chaque instant retardée dans sa marche. Devant l'atelier de foulerie que dirigeait une femme, la belle Octavie, il y avait un rassemblement : les badauds, haussés sur la pointe de leurs sandales, regardaient par la porte ouverte une scène qui se passait dans la cour, une scène très drôle, à en juger par les éclats de rire qu'elle provoquait ; et ceux qui étaient aux premiers rangs, complaisamment en expliquaient aux autres les diverses phases. Un des ouvriers de l'établissement avait serré de trop près la patronne, et cela même au moment où le mari, employé au port, rentrait par hasard : et le mari furieux l'avait d'un tour de main fait chavirer dans la grande cuve, où le malheureux foulon, les jambes en l'air, gigotait, sans que ses camarades eussent le courage de lui porter secours. Quant à la belle Octavie, insouciante et digne, le dos tourné au public, elle continuait à étaler des pièces d'étoffe sur la cage d'osier qui servait de séchoir.

Il ne fallait pas songer à rompre cette foule amusée, qui semblait avoir pris racine au sol : Nonia descendit sur la chaussée au risque de se faire écraser par les chars. Mais, bientôt après, nouvel obstacle : devant la boutique du marchand de lait, c'étaient les ébrouements d'un troupeau de chèvres rebelles au sifflet du chevrier. Elles venaient du mont Lactaire, qui dominait Stabie, et portaient avec elles la forte

odeur de leur pâturage. Le berger, un garçon de treize ans, les trayait une à une en faisant glisser ses mains rugueuses sur leurs mamelles ; et le lait, si crémeux qu'il se figeait à ses doigts, tombait lentement dans les petites cornes d'argile, d'où le marchand les transvasait ensuite dans d'autres mesures plus grandes du double, mais qui se trouvaient, par miracle, pleines jusqu'au bord.

Un peu plus loin, Nonia aperçut le boulanger Modeste qui prenait le frais, assis devant sa porte. Bien sûr, bavard comme il l'était, il allait l'arrêter au passage. Mais non ! un groupe se formait autour de lui, et l'on parlait politique avec des gestes violents : le boulanger, rongé d'ambitions municipales, sans cesse candidat et jamais élu, expliquait à qui voulait l'entendre pourquoi le prix du pain avait augmenté : c'était la faute des maîtres du Pagus Félix, qui possédaient presque tous les champs de céréales autour de la ville et tenaient en échec sur le marché les autres froments de Campanie. Lui, pourtant, il avait trouvé un moyen d'échapper à cette exaction : il faisait venir ses farines de l'Afrique ; sans doute, il vendait aussi cher que ses collègues, mais au moins il n'enrichissait pas les agents de Rome. Et Nonia le voyait ricaner dans sa barbe noire, épaisse et courte, qu'il portait en collier autour du menton et qui ressortait comme un pelage de bête fauve entre sa face blanchie et son torse nu.

Rapidement elle passa, espérant n'être pas aperçue du groupe ; mais Modeste ne manqua pas de l'interpeller :

— Hé ! la petite danseuse, est-ce qu'il augmente aussi, le prix de tes mollets ?

Elle ne répondit pas ; elle dit bonjour d'un signe de tête, très vite, et s'engagea dans la rue Fontaine d'Abondance.

Là on pouvait circuler plus à l'aise, quoique devant les Nouveaux Bains l'affluence fût encore assez grande des gens qui étaient venus là exprès pour assister à la sortie des femmes. Les Pompéiennes n'avaient pas la réputation de beauté des filles de Nole ou de Sorrente, ni l'élégance raffinée de celles d'Herculanum ; elles étaient néanmoins agréables à regarder, avec leurs visages étroits, éclairés par des yeux ardents. Presque toutes plus grandes que les hommes, elles avaient dans le maintien plus de noblesse. Beaucoup marchaient deux à

deux, et Nonia reconnut Sarra et Marcella, qui, dédaigneuses, s'étaient arrêtées devant l'étalage d'un orfèvre et s'offraient, pour faire semblant, les bijoux de leur convoitise. Sarra disait à Marcella :

— Vois-tu ce collier d'or où pendent des petits grains d'orge? Il est à toi.

Et Marcella répondait :

— Cette bague faite d'un petit serpent dont les yeux sont de rubis, je te la donne.

Et elles riaient entre elles d'un rire affecté, afin de déconcerter les galants qui s'étaient attachés à leur poursuite.

Ce rire, dont Nonia fut frôlée au passage, la mécontenta : elle crut que c'étaient ses vêtements dérangés par la course, et son visage terni de poussière, qui le provoquaient. Elle avait eu si chaud tout à l'heure, à attendre Hyacinthe sous les genévriers ! Et maintenant elle sentait des gouttelettes de sueur lui perler aux tempes. Pour se rafraîchir, elle s'arrêta devant la fontaine où la déesse Abondance versait sans cesse l'eau de sa corne ; des servantes causaient autour, leurs bras nus passés aux anses des amphores. La petite danseuse se glissa jusqu'à la margelle, et, ayant renversé son front, elle reçut l'ondée bienfaisante.

Cependant elle était presque arrivée ; elle n'avait plus qu'à longer le mur blanc de l'édifice d'Eumachie, où, matin et soir, les foulons tenaient la Bourse de leurs marchandises. On entendait leurs voix perçantes résonner sous la colonnade du portique, tandis qu'à l'intérieur siégaient les prud'hommes, entre les statues parèdres de la Concorde et de la Piété. Au fond, surélevée dans une niche, il y avait aussi l'image de la fondatrice, de cette Eumachie aux yeux mélancoliques et à la bouche souffrante, que Nonia ne regardait jamais sans qu'un peu de tristesse lui poignît le cœur : à cette même place, quinze années auparavant, Eumachie avait perdu son fils Marc, tué dans une rixe avec d'autres jeunes gens de la ville, et, comme les foulons avaient pris sa défense, elle avait fait construire pour eux cette salle magnifique où la Piété et la Concorde veillaient, préservant les mères pompéiennes de catastrophes semblables.

Le forum rapidement traversé, Nonia se trouva en face du

temple ; elle prit par la ruelle et le porche, afin d'arriver directement à la cellule d'Hyacinthe, et, d'un coup de genou, sans frapper, elle poussa la porte comme elle en avait coutume. Mais le sourire qui s'était formé sur ses lèvres, à la pensée de revoir son ami, s'y glaça aussitôt : il n'y avait personne dans la chambrette, et les choses avaient cet aspect d'abandon, presque de mort, que leur inflige l'absence. Sur le lit, où Hyacinthe avait l'habitude de reposer au milieu du jour, la place de son corps n'était pas marquée ; l'eau du bassin, luisante et claire, n'avait été troublée d'aucune ablution : dans un vase murrhin au col allongé, des anémones qu'ils avaient cueillies à leur dernière promenade achevaient de se flétrir : et l'air était immobile, sans vibrations, comme si de longtemps aucune poitrine ne l'eût respiré.

Mais ce n'était là qu'une impression à fleur d'âme : Hyacinthe ne pouvait pas être bien loin, et Chrestus, probablement, l'avait près de lui ; du porche, où elle retourna. Nonia jeta un coup d'œil dans la cellule du prêtre, et elle le vit immobile et seul, la figure penchée sur un volume de papyrus.

Alors, c'est que le camille était à l'intérieur du temple. Pour s'en assurer, elle fit le tour jusqu'à l'entrée principale, elle se glissa à pas furtifs dans le cloître. Une lumière douteuse, que reflétait faiblement la surface plane et luisante de la mosaïque, enveloppait de mystère la large enceinte, où chaque forme, chaque détail glissaient imprécis et confus sous le regard ; seule, la statue glorieuse d'Apollon semblait avoir absorbé toute la clarté ambiante : elle s'érigeait haute et nue sur son piédestal, des rayons accrochés à la couronne laurée de sa chevelure, aux gemmes précieuses de ses prunelles, et la lyre d'écaille blonde flambant en ses mains. Et Nonia tressaillit à surprendre, lumineuse parmi la pénombre, la beauté du dieu ; elle tressaillit à contempler ainsi face à face l'objet des prédilections d'Hyacinthe. Oh ! le terrible, l'impitoyable rival, devant qui elle était, elle, la pauvre petite danseuse, comme une petite flamme tremblotante devant la splendeur du soleil ! Comment s'opposer à sa toute-puissance, empêcher qu'il ne lui arrache les inquiètes tendresses de son amant ? Sans doute le dieu triompherait d'elle : peut-être était-ce fait

déjà ? Elle croyait voir dans l'ovale lisse de son visage sourire l'arc pur de ses lèvres. Et elle ne put rester là davantage, à soutenir cette présence victorieuse : elle s'enfuit à travers le cloître, elle s'enfuit jusqu'aux pieds de l'Hermès du porche, où elle se blottit, la tête appuyée contre la pierre.

Le crépuscule avait presque entièrement couvert la ville, qu'elle y était encore. Chrestus sortit de sa cellule, et lentement s'approcha d'elle.

— Il ne faut pas rester ici, ma fille, lui dit-il.

Et il ajouta plus bas, comme répondant à l'éternelle angoisse des cœurs brisés :

— Celui que vous cherchez n'est plus ici.

Hélas ! elle le savait bien ; mais n'allait-il pas revenir avant la nuit close ? Elle se jeta aux genoux du prêtre, elle le supplia de lui dire où se trouvait Hyacinthe. Et quand elle apprit que le camille était tombé malade chez ses parents, le lendemain de son jour natal, elle interrogea encore, elle se répandit en questions ardentes.

Mais Chrestus ne voulut pas lui parler davantage ; et, la prenant par le bras, il la poussa doucement en dehors du porche.

XXI

Tous les élèves, enfants d'artisans ou de petits bourgeois, viennent de quitter l'école ; et, pour quelques-uns qui s'acheminent gravement, leurs volumes sous le bras, le long du portique oriental du forum, les autres s'ébattent comme une nuée d'oiseaux à qui l'on a ouvert les portes de la volière. Et ces portes sont ouvertes, en effet, laissant voir la vaste salle carrée, avec, tout autour, des niches pratiquées dans la muraille, où chacun dépose ses provisions et son manteau, et, dans le fond, la chaire en maçonnerie du professeur. Le maître Valentin est encore là, debout, penché sur les cahiers de ses élèves. Grand, maigre, d'une maigreur flexible qui semble sans ossature, le dessous des yeux gonflé de poches jaunâtres et la bouche lippue, le professeur ne paraît pas très satisfait.

C'est qu'on leur demande beaucoup de choses, à ces petits, presque autant qu'en face, à l'école de Verne, où fréquentent les étudiants plus âgés : ils doivent acquérir une belle écriture, des notions approfondies de calcul, et surtout la connaissance des trois langues d'un usage courant à Pompéi, le grec, le latin et l'osque, en sorte que, concevant leurs pensées sous trois formes différentes, ils peuvent croire, comme le poète Ennius, que leur âme est triple. Pour l'instant, leurs devoirs sont remplis de fautes, bourrés de solécismes, et, dans les marges, s'étale de temps en temps quelqu'un de ces dessins grossiers par lesquels les jeunes écoliers se vengent de la sévérité du maître ; mais Valentin passe outre, le front penché sur les feuillets.

Tout à coup sa longue figure se contracte : une tête d'âne, aux oreilles démesurées, aux mâchoires saillantes, a fait surgir devant ses yeux sa propre ressemblance ; et, afin qu'aucun doute ne subsiste, une loupe, qui orne depuis qu'il est au monde sa joue droite, a été transportée comme d'après nature sur le naseau droit du quadrupède ; et ce chef-d'œuvre est signé Sannion. D'un bond, Valentin est dehors, armé de la tige de férule qui est toujours suspendue à portée de sa main ; il prend par la gauche et pique droit sur un groupe au milieu duquel le fils du cordonnier joue aux osselets avec des camarades. En apercevant le maître, tous se débandent, témoignant ainsi d'une conscience également troublée. Sannion le premier se sauve éperdument, sentant derrière lui l'inquiétante férule qui se rapproche ; mais il a beau courir, il va être pris au tournant de la rue, quand, par une inspiration soudaine, il escalade le chambranle d'un autel où trône la statue de Vénus Patronne. Là, assis commodément sur les genoux de la déesse, il peut se reposer de sa course, railler la mine furieuse de Valentin et plaisanter avec les passants : il est invulnérable, ainsi que l'attestent les deux serpents enlacés qui font de cet endroit un lieu d'asile.

Au bout d'un instant, il descend avec précaution, non sans s'être assuré que le maître et sa férule sont loin : et sa confiance se raffermit tout à fait, à voir Nonia qui s'avance vers lui d'un air mystérieux.

— Tu connais le pâtissier Epaphras ? lui demande-t-elle.

Veux-tu gagner de quoi acheter tout ce qu'il y a dans sa boutique?

Sannion, les doigts dans sa bouche, assure qu'il est prêt à tout pour cela.

— Eh bien! écoute. Voici ce qu'il faut faire. Tu vas venir avec moi jusqu'à la rue de Mercure. Là, je t'attendrai devant la maison du Faune, à l'endroit où le mot *Have* est écrit en grandes lettres sur le trottoir; et toi, tu traverseras la rue, tu marcheras jusqu'à l'habitation des Vette.

— Je sais, dit l'enfant; il y a un grand Priape tout nu peint au fond de l'entrée pour empêcher le mauvais œil, et la loge du portier est à droite.

— Justement, c'est là qu'il faudra t'arrêter; tu demanderas des nouvelles de... des nouvelles du jeune homme qui est malade. Comprends-tu?

— Oui, et je tâcherai qu'on me dise s'il pourra bientôt retourner au temple.

Décidément, Sannion est au courant de tout, et le mieux est de le laisser agir seul. Chemin faisant, il demande encore à Nonia :

— Dis donc, Nonia, si je disais que je viens de la part du prêtre?

— Oh! non, — fait Nonia en rougissant.

L'idée de Chrestus, si pur, si élevé au-dessus des passions terrestres, la trouble et lui suscite, malgré elle, quelque scrupule de le mêler à une supercherie; elle se contente, pour stimuler le zèle de son complice, de faire tinter dans ses mains les pièces de métal.

— Tout cela sera bientôt à toi, déclare-t-elle.

Et ils marchent vite, pressés l'un et l'autre de contenter leur désir.

Arrivés à la hauteur du mot *Have* incrusté en longues lettres de marbre, sur le trottoir, ils se quittent, et Nonia reste seule à attendre devant la maison du Faune. On désigne ainsi dans la ville cette habitation d'un riche négociant en vins, où, parmi les nombreux emblèmes bachiques qui décorent le vestibule, se dresse la figure dansante d'un Faune. Et cette statuette, à peine haute de trois palmes, est connue de tous comme la plus précieuse œuvre d'art de Pompéi. Sur

l'épiderme frais et poli du métal, le fondeur a transporté tout le moelleux, toute la délicatesse d'une carnation humaine; et non seulement semble respirer le Faune, mais encore fermentent en lui les sèves du rire, de l'ivresse et de la chaleur. Couronné de feuillages, les bras soulevés d'un rythme léger, il célèbre Bacchus et la vigne plantée par les mains du dieu, et l'on sent son cœur palpiter, ses muscles bondir sur le piédestal creux et fragile.

Bien souvent Nonia l'a contemplé avec envie, ce Faune d'une incomparable souplesse, qui danse mieux qu'elle la cordax: mais aujourd'hui elle ne l'honore même pas d'un regard: elle guette, impatiente, le retour du petit Sannion. Que fait-il? Aura-t-il réussi à lui rapporter des nouvelles d'Hyacinthe? Le voici qui retraverse la rue, l'échine courbée, la tête pendante, comme un chien battu.

— Qu'y a-t-il donc? demande-t-elle anxieuse.

— Le portier m'a chassé à coups de gourdin. D'abord il n'a rien voulu me dire, il m'a ordonné de sortir tout de suite. Alors je me suis caché contre le battant de la porte. J'attendais qu'il eût le dos tourné pour me glisser dans la cuisine : là, bien sûr, j'aurais trouvé quelqu'un à qui parler : mais quand j'ai voulu passer derrière lui, il m'a tapé dessus avec son bâton.

— C'est le jour pour toi d'être battu! — dit Nonia, qui a vu se lever sur lui, tout à l'heure, la férule du maître d'école.

Mais elle ne le plaint que du bout des lèvres: elle est toute à la désillusion de n'avoir rien su d'Hyacinthe. Cependant, le petit la tire par la frange de sa tunique.

— Mon argent, Nonia? Tu ne me donnes pas mon argent?

— Tu ne l'as pas mérité! répond-elle.

Il éclate en sanglots, et sa voix sursaute :

— J'ai reçu des coups de bâton, je suis venu avec toi au lieu de jouer sur la place, et j'ai fait tout ce que tu m'as commandé... Ce n'est pas ma faute, pourtant, si le portier n'a rien voulu dire!

— Tiens! cède Nonia.

Elle lui met toutes les pièces dans la main, et, tandis qu'il

s'enfuit à grandes enjambées, elle reste immobile à regarder la maison où souffre Hyacinthe. Depuis que Chrestus lui a annoncé la maladie du camille, elle est sans autres nouvelles, torturée par l'angoisse. Que va-t-elle faire pour arriver à son but? Si quelqu'un sortait, elle essaierait de savoir, elle interrogerait insidieusement. — Et un regret s'ébauche en son âme d'avoir repoussé les désirs de l'oncle Clément. En ce moment, elle consentirait à tout, pourvu qu'elle pût apprendre ce que fait Hyacinthe, ce qu'il a, s'il est en danger: et elle espère voir apparaître la figure bestiale de l'oncle, sa barbe rougeâtre et son ventre obèse. Mais personne ne franchit le seuil de la porte étroite et triste, dont la simplicité primitive contraste singulièrement avec les embellissements de la demeure.

XXII

Dans sa détresse, Nonia s'était réfugiée sous la sauvegarde de Vénus Physica. Depuis quelque temps, toute au bonheur d'appartenir à Hyacinthe, elle avait négligé ses dévotions, elle s'était laissée aller à vivre loin de l'idée de la divinité. Mais, maintenant que les joies humaines l'abandonnaient, elle avait recours à Celle qu'elle n'avait jamais invoquée en vain. Seule, sa toute-puissante protectrice pourrait combattre l'influence redoutable d'Apollon, cette influence à laquelle Nonia attribuait la maladie du camille, et toutes les tristesses qui, pour elle, s'en étaient suivies. Justement, c'était le mois consacré à Vénus, le mois d'avril où s'ouvrent au bord des étangs les fleurs de nymphéas bleues que l'on dépose sur ses autels. Pour en cueillir, Nonia sortit de la ville dès les premières lueurs du jour: elle ne voulait pas se présenter les mains vides devant la Déesse, après le long oubli qu'elle avait à se faire pardonner.

Quel silence à cette heure matinale! Il n'y avait d'éveillé que les oiseaux dont les ailes bruissaient un peu entre les feuillages, et aussi les lézards qui faisaient bâiller au soleil leurs petits yeux d'émeraude. Sur la route, que Nonia suivit jusqu'à une mare bordée de peupliers, la lumière virginale

de l'aurore s'étendait avec des frissons, et des écharpes légères de nuages, qui fuyaient au fond de l'azur, semblaient découvrir en s'éloignant la beauté secrète de la terre.

Chemin faisant, elle songeait combien il serait doux de marcher dans la pureté de cette aube, enlacée au bras d'Hyacinthe. Lui plus que personne devrait se sentir en harmonie avec cette heure immaculée de la nature; la lourdeur chaude des midis, l'ivresse mélangée des soirs attristaient — souvent elle en avait été témoin — son âme où rien de ce qui se flétrit n'avait pu prendre racine; et leur amour même, si différent qu'il fût des autres amours, pesait sur lui douloureusement. Mais, hélas! l'aimait-il encore? Le dieu, le dieu terrible et jaloux, qui le retenait loin d'elle, n'avait-il pas effacé de la mémoire du camille jusqu'au dernier souvenir de la petite danseuse, de la pauvre petite Nonia?

Elle était arrivée sur le bord de l'étang, auquel les nymphéas entr'ouverts mettaient un collier d'un bleu céleste: entre des peupliers très hauts, — si hauts que leurs cimes effilées se perdaient dans l'étincellement du soleil, — elle s'agenouilla, et elle cueillit les fleurs en masse, elle cueillit tout ce qu'elle put ravir à la pâle douceur des eaux dormantes: alors, fléchissant sous le poids de sa moisson, elle reprit le chemin de la ville. La course était longue, mais Nonia était courageuse et, d'ailleurs, soutenue par un grand espoir: sans s'arrêter, elle passa devant les nombreux autels élevés en plein air à l'auguste Patronne de Pompéi: une impulsion toute-puissante la forçait d'aller plus loin, jusqu'à ce sanctuaire de la Porte du Vésuve où elle s'était donnée en effigie à la Mère-de-toute-Beauté.

Elle pénétra dans l'étroit édicule où, nimbée d'or clair et souriante, Vénus Physica s'inclinait vers les fidèles. Au-dessus d'elle planait Himéros, la colombe du Désir, et dans ses bras triomphait Éros, son divin enfant.

Et pour la première fois Nonia comprenait ce mystère; pour la première fois elle comprenait pourquoi ils étaient distincts et séparés l'un de l'autre, ces deux êtres émanés ensemble de la Beauté, l'Amour éternel et l'éternel Désir. Les gens d'instincts grossiers les confondent, mais ceux de qui l'âme est subtile savent bien qu'ils sont différents, le Désir,

oiseau de feu qui effleure les corps d'une aile rapide, et l'Amour, dont les flèches aiguës s'ancrent au plus profond des cœurs. Or, c'était celui-ci qu'elle implorait maintenant, c'était de lui seul qu'elle voulait être entendue.

Dans sa ferveur, elle avait oublié de rechercher tout d'abord sa propre image, la petite statuette en pâte de verre offerte autrefois à la Déesse. Combien alors elle avait senti efficacement la bonté de sa protectrice! C'était, elle s'en souvenait, le matin même du jour où elle avait reçu le baiser d'Hyacinthe, au sommet du mont...

Toute tremblante, elle s'approcha de l'autel : si elle ne retrouvait plus la frêle image, ce serait le signe des plus grands malheurs, le signe qu'elle ne reverrait plus jamais Hyacinthe. Elle se rappelait la place exacte où elle l'avait mise, sur le socle; mais que de fleurs il fallait ôter pour y atteindre! Des bouquets, d'énormes gerbes; et, comme les vases précieux ne suffisaient plus à les contenir, les brassées odorantes étaient déposées les unes sur les autres et s'élevaient en massifs qui entouraient plus haut que les genoux le corps de Vénus. Enfin apparurent les pieds blancs de la Déesse, et Nonia resta déçue à les contempler : la statuette en pâte de verre n'y était point.

C'est que sans doute elle était tombée à terre, où d'autres fleurs encore gisaient, formant un épais tapis. Nonia se baissa et mit à nu vainement toutes les pierres brillantes de la mosaïque. Décidément, il n'y avait plus d'espoir : quelque main profane s'était emparée de son offrande, et la Déesse n'avait plus de regards pour elle. Alors elle s'achemina vers la porte, et tout à coup, derrière une des colonnes qui encadraient le seuil, elle aperçut la petite image, mais combien décolorée et flétrie!... Un instant, elle hésita à s'y reconnaître : les touches vives de peinture que Ludius y avait habilement distribuées s'étaient effacées, tous les traits disparaissaient sous un barbouillage confus. Telle quelle, c'était encore la même humble offrande propitiatoire : Nonia la ramassa pieusement, et, cette fois, la suspendit parmi les ex-voto, devant l'autel; et de nouveau elle se voua à la Déesse; elle promit d'accepter toutes les angoisses, toutes les humiliations, pourvu qu'Hyacinthe lui fût rendu : — et même moins que cela :

pourvu seulement qu'il lui fût donné de revoir le camille, de lui parler, de l'entendre !

XXIII

En rentrant chez elle, dans la petite maison à la terrasse, Nonia s'arrêta, comme de coutume, pour dire bonjour à Plancine.

La vieille femme, toujours installée, été comme hiver, sous le portique, raccommodait ses hardes du soir au matin, entre le perroquet de Philippe et un pot de basilic d'Abyssinie aux longues feuilles dentelées, doublées de blanc ; elle sourit à Nonia qui, fatiguée de sa course, s'était assise par terre en face d'elle, les pieds repliés sous les genoux.

— Sais-tu, ma fille, dit Plancine presque aussitôt, que Ludius est le peintre le plus en vogue de la ville ?

Cela lui était bien égal, à la petite danseuse, et les succès de Ludius la mécontentaient plutôt; elle répondit avec négligence :

— Pourquoi me dites-vous cela, la mère ?

— Parce que tout à l'heure encore on est venu le chercher pour qu'il se rende tout de suite chez les Vette, les grands banquiers de la rue de Mercure.

Cette fois, Nonia tressaillit.

— Et il y est allé ?

— Naturellement. Il doit même y travailler, à l'heure qu'il est, car l'ouvrage était pressé, paraît-il. Les gens riches, ça n'aime guère attendre. Ils paient, ils veulent être servis ; sans compter que, pour exciter le zèle de Ludius, on lui a apporté une partie de l'argent d'avance : j'ai vu les pièces qu'on lui a remises, elles étaient toutes neuves, brillantes comme du soleil.

Soudain la voix aiguë de Philippe couvrit les paroles tremblotantes de la vieille ; le cordonnier chantait en osque, sur un rythme scandé et dur, une ancienne barcarolle populaire :

Les amants sont sur la plage ; — ils se sont baisés aux lèvres, — les amants sur le rivage ! — Oh, hi, oh, hi, ah ! — Ah!

Pour s'étreindre plus longtemps — et s'embrasser davantage, — ils vont sur les flots d'argent ! — Oh, hi, oh, hi, ah ! — Ah !

La barque qui les conduit — jamais ne fera naufrage, — car Éros de près les suit — et Priape est du voyage ! — Oh, hi, oh, hi, ah ! — Ah !

Le perroquet répéta en fausset les dernières notes ; par l'entre-bâillement du velum mal joint, de gros papillons couleur de braise vinrent butiner le pollen odorant du basilic ; et du fond de la cour, sans qu'on sût pourquoi, Sarra et Marcella éclatèrent de rire.

Nonia se leva avec un peu de vertige : trop de choses depuis le matin l'agitaient.

— Je vais essayer de dormir, dit-elle.

Mais, dans sa chambrette où veillaient les Heures, elle ne ferma même pas les yeux : elle songeait au hasard inespéré, presque miraculeux, qui allait lui permettre de se rapprocher d'Hyacinthe. Ainsi, à l'instant même où elle invoquait la Déesse, son intervention s'était manifestée, aplanissant toutes les voies, brisant toutes les entraves ! — Que le peintre eût été appelé à travailler chez les Vette, lui qui avait déjà décoré, grâce à son procédé nouveau, les deux tiers des maisons de Pompéi, cela n'avait rien de bien extraordinaire : mais la coïncidence n'en était pas moins frappante, si favorable et précieuse pour Nonia !

Malgré tout, elle s'inquiétait encore : elle se demandait avec anxiété comment elle arrangerait les choses avec Ludius. Depuis qu'elle s'était sauvée de lui dans la ruelle du porche, ils avaient évité de se parler, et, quand ils se croisaient au seuil de la maison ou dehors, le peintre ricanait dans sa barbe, d'un air mauvais. Bien sûr, il lui conservait quelque rancune, et elle aussi lui en voulait de ces tentatives d'amour qui avaient abouti à une brouille. Pourtant, au fond, Ludius n'était pas méchant, et ce qu'elle avait à lui proposer ne lui coûterait guère : peut-être même serait-il content qu'elle voulût lui servir de modèle. Elle savait que souvent, quand il ne faisait pas reproduire au poncif par ses élèves quelque composition déjà connue ou quelque sujet de ses cartons, il peignait ses personnages d'après nature ; et dans la maison

des Vette, où tout était précieux et rare, il ne manquerait pas sans doute de procéder de la sorte. Donc, sa résolution était prise : aussitôt qu'elle l'entendrait revenir, elle irait à lui, elle lui offrirait de l'accompagner le lendemain chez les Vette. Maintenant il lui tardait de se trouver en sa présence. Mais rien n'était moins réglé que l'existence de Ludius : quelquefois il était là, aussitôt son travail fini, portant dans un sac de papyrus son souper, des aubergines frites ou des crabes qu'il avait achetés aux marchands du forum ; quelquefois, au au contraire, il mangeait à la taverne ou bien à son atelier, sur les bords du fleuve : il lui arrivait assez fréquemment de rentrer au milieu de la nuit, et même de ne pas rentrer du tout. Depuis quelque temps, d'ailleurs, ses mœurs paraissaient plus relâchées, et souvent les voisins se plaignaient d'être réveillés par le bruit de ses pas à la petite aube, à l'heure où les rêves deviennent lucides.

Quoi qu'il en fût, Nonia était décidée à l'attendre ; elle s'installa sur la terrasse et guetta les gens qui s'avançaient dans la rue. Mais il ne passait pas grand monde dans ce quartier pauvre : la porte de Nole, avec ses deux façades, l'une regardant la ville, l'autre la campagne, demeurait silencieuse dans sa profondeur. De ce côté-ci, une tête de femme inconnue, sculptée dans la pierre et formant la clef de voûte de l'arcade, se fendillait de rides : car elle était, cette porte, la plus vieille des huit de la ville ou, du moins, celle qui, ayant le mieux résisté au temps, n'avait subi aucune transformation ; sur son arcature jaunie, entre les gros blocs de travertin que reliaient des cercles de fer, des feuilles larges et épaisses de cactus, pareilles à des sandales, s'agrippaient, tandis qu'à l'intérieur de sa voûte aucune végétation n'interrompait le réseau de perles humides qui suintait du mur. Par elle entraient dans la ville les chariots emplis de fruits et de légumes, et les marchands de poteries qui, l'éventaire attaché à la ceinture, venaient vendre aux Pompéiens les vases d'argile aux belles formes fabriqués à Nole pour les délices de la Campanie entière ; puis, à certains jours, quelque fête publique attirant à Pompéi les habitants des villes voisines, la porte obscure se remplissait de clartés : sous ses arceaux défilaient dans leurs tuni-

ques éclatantes les filles de la plaine, hautes et fines comme leurs sœurs les amphores.

En ce moment, c'était vers cette place carrée, formée par l'entre-croisement de la rue avec la voie Stabienne, qu'affluait la vie de la cité : là, les maisons se pressaient les unes contre les autres ; là, il y avait du bruit, des lumières, du rire. Peut-être Ludius s'était-il attardé dans un de ces groupes qui se détachaient sur le jaune d'ocre du mur, — tel un bas-relief où chaque personnage garde l'attitude par laquelle se définit son existence. Des couples causaient, profitant d'une fortuite rencontre; à la fontaine du carrefour, des servantes regardaient l'eau monter peu à peu dans les cruches ventrues ; une troupe de musiciens, les mains arrêtées aux cordes de leurs cithares, attendaient, pour commencer leur chant, le signal du chef.

Peu à peu, autour de Nonia, tout s'éteignait. Philippe avait déjà fermé sa boutique et, en face, le marchand d'olives laissait sa lampe s'assoupir; dans la profondeur de la porte à double façade, le brouillard plus sombre, plus impénétrable, s'épaississait. Instinctivement, la petite danseuse releva la tête pour chercher la lueur des étoiles. Mais là-haut le ciel était d'un bleu noir, pareil à un lac de ténèbres ; seul, un astre d'or éclairait l'horizon occidental d'un triangle de feu si intense qu'il semblait émettre de chauds rayons. C'était elle, c'était l'étoile de Vénus ! Nonia, à la contempler, sentit s'assurer son espoir. N'était-ce pas là un nouveau signe que le regard de la déesse était sur elle, cette étoile de Vénus qui seule brillait dans le firmament désert ? Demain, elle n'en doutait plus, elle sortirait de son incertitude mortelle; demain, demain ! elle verrait, elle entendrait Hyacinthe.

Des pas inégaux heurtèrent le sol : une voix lourde traîna dans l'ombre un refrain à boire : ce devait être le peintre qui, satisfait de l'importante commande des Vette, avait à cette occasion fêté Bacchus. Nonia l'entendit monter l'escalier et jeter en passant une plaisanterie grasse devant la porte close de Sarra et de Marcella. Le moment d'agir était venu pour la petite danseuse : elle invoqua une dernière fois sa protectrice et, prenant sa lampe, elle se glissa dans la chambre de Ludius en même temps qu'il y pénétrait lui-même.

En l'apercevant, toute droite et immobile en face de lui, le peintre eut un étonnement qui se traduisit par des paroles gouailleuses :

— Ah çà ! le vin me troublerait-il la cervelle et ne verrais-je plus clair pour quelques amphores de Falerne ?... Est-ce bien Nonia, ou son ombre, qui ose s'introduire chez moi à cette heure indue ?

— C'est bien moi, Ludius ! — murmura la petite de sa voix mince.

— Véritablement ? Je ne rêve pas ? C'est Nonia en chair et en os ?... Approche, alors, car les yeux peuvent se tromper, mais les mains sont infaillibles... Mais oui, par Vénus Patronne ! c'est bien elle. Je reconnais au toucher ses petites épaules étroites.

Il la lâcha brusquement et s'assit.

— Eh bien ! parle. Que veux-tu ? Dépêche-toi : je tombe de sommeil !

Nonia affermit son courage pour répondre :

— Je voudrais que tu m'emmènes avec toi demain chez les Vette.

— Ah bien ! en voilà une idée !... Et qu'est-ce que je pourrais faire de toi, chez les Vette ?

— Je te servirai de modèle, dit Nonia : tu dois bien avoir quelque figure de jeune femme à dessiner ?

Comme s'il ne l'eût pas entendue, il continua à répéter lourdement..

— Chez les Vette !... Alors c'est que tu as jeté ton dévolu sur l'un des deux frères. Est-ce sur le gros dont le ventre s'arrondit comme une outre pleine, ou sur le grand maigre qui ressemble à un jars, dans son manteau blanc et rouge de duumvir ?... Mais, au fait, j'y pense, et ton amant le prêtre Chrestus ? Il ne te défend donc pas d'aller avec d'autres ?

Le visage de l'enfant avait pâli.

— Chrestus n'a jamais été mon amant ! assura-t-elle.

— Non ? Vraiment ? C'était donc pour coucher avec Apollon que tu te rendais chaque nuit dans le temple, en passant par la porte de derrière, de peur des rencontres.

Il eut un gros rire, qui se termina dans un hoquet.

— D'ailleurs, tout ça m'est égal. Bonsoir !... Si tu veux

goûter à l'argent des Vette, adresse-toi aux *Venerei* : c'est leur affaire.

Nonia s'approcha de lui davantage.

— Je t'en supplie, Ludius, ne me renvoie pas sans savoir. Écoute, j'ai confiance en toi, je vais tout te dire. Ce n'est pas pour Chrestus que j'allais au temple, mais pour le camille, pour Hyacinthe, le fils d'Aulus Vette, qui est en ce moment malade chez ses parents. Comprends-tu que le seul moyen que j'aie de le voir est de pénétrer avec toi dans la maison qui est gardée comme une forteresse ?

Elle se tordait les mains de désespoir. Mais depuis un instant la mauvaise humeur de Ludius tournait à la colère ; il éclata :

— C'est ça ! Et tu t'imagines que je vais, comme un niais, faire la courte échelle à vos amours, afin de te remercier, sans doute, de m'avoir méprisé, repoussé, éloigné de toi comme un chien galeux ?... Ah ! ah ! tu m'as fait longtemps souffrir ! Tu m'as rendu plus d'une fois furieux et fou ! Mais maintenant je ne me soucie plus de toi, dieux merci ! Tu me dirais : « Prends-moi ! » que je t'enverrais à d'autres. Des femmes, j'en ai plus que je n'en veux, et de toutes façons, des blondes, des brunes et des rousses... Sais-tu avec qui j'ai soupé, la nuit dernière ? Avec Cinthie, la célèbre danseuse. Elle ne fait pas la dégoûtée, celle-là !

Nonia eut une moue de mépris.

— Cinthie est vieille, elle a eu vingt ans aux dernières vendanges. Je l'ai vue l'autre jour à la piscine : ses seins sont déjà marqués de lignes violettes.

Légèrement elle écarta sa tunique : elle fit voir l'albâtre pur de sa gorge :

— Je t'aimerai autant que tu voudras, Ludius ; mais emmène-moi demain chez Hyacinthe.

Il la repoussa d'un geste dur :

— Non, tu t'es trop longtemps moquée de moi. Va-t'en !... Je suis fatigué, laisse-moi dormir.

Sans plus faire attention à elle, il s'était couché, et bientôt il ronfla pesamment, la bouche ouverte. Nonia, à la lueur de la lampe finissante, apercevait ses dents mal rangées, tachées de noir, et sa face blafarde aux traits grossiers qui, dans

l'abandon du sommeil, trahissaient toute leur laideur. Elle restait là, cependant, elle s'accrochait au seul espoir qu'elle eût de se rapprocher d'Hyacinthe.

Au petit jour, Ludius se réveilla, dégrisé tout à fait et dispos. Ses yeux tombèrent sur la petite danseuse accroupie à son chevet.

— Toi encore ?

Il lâcha une injure, mais bientôt il se radoucit :

— Allons ! arrive !...

Et Nonia vint avec une grande joie dans l'âme : tout lui était bon, tout lui était acceptable, pourvu qu'elle revît le camille. Complaisante et douce, elle donna et reçut l'amour : et les volontés de la déesse s'accomplirent en elle.

XXIV

Quand Nonia se trouva enfin sous le péristyle des Vette, à côté de Ludius qui peignait les fresques centrales des parois, elle eut une émotion si intense que toutes ses angoisses en furent oubliées. Le jardin, étroit et long, renfermé entre les piliers de stuc, s'étendait devant elle, meublé de sièges et de tables, où les objets d'usage quotidien attendaient les mains familières. Ce jardin sans arbres, orné seulement de colonnettes et de massifs de fleurs, était comme un second salon, un salon en plein air, où se vivait la vie de toute la famille. Pour l'instant, les serviteurs seuls étaient levés : à genoux sur les mosaïques, ils frottaient d'une brosse imbibée d'huile les marches de marbre ; on ne voyait d'eux que leur échine ployée et leur nuque rouge où un sang robuste affluait. Bientôt la mère d'Hyacinthe, Aurélie, parut en tunique flottante du matin, ses pieds larges débordant des sandales ; d'un pas lourd elle suivit le péristyle jusqu'à une petite porte d'angle, et Nonia éprouva un redoublement d'émotion en pensant qu'elle se rendait auprès de son fils.

Toutes les chambres de la maison, d'ailleurs, paraissaient donner sur ce quadrilatère du péristyle ; plusieurs étaient largement ouvertes, comme pour aspirer les bonnes senteurs

d'héliotropes et de roses que le jardin leur envoyait ; et l'on apercevait l'ameublement luxueux, les tentures de soie et d'or tranchant sur les cloisons peintes en vert pâle, où courait une ornementation de candélabres grêles et de paysages lointains, ébauchée au trait, à peine. Dans une des plus vastes pièces, la bibliothèque, qui servait aussi de cabinet de travail aux deux banquiers, Clément était déjà installé, le front penché sur ses comptes, tellement absorbé qu'il ne levait même pas les yeux sur la suivante de sa belle-sœur, une Thessalonicienne aux prunelles noires comme l'Érèbe et aux cheveux de soleil, qui allait et venait, la gorge découverte. A contempler ainsi l'oncle d'Hyacinthe, Nonia ne ressentait plus de sa présence aucune crainte : cet homme d'affaires, dans le recueillement des chiffres, ressemblait si peu au satyre congestionné et brutal qui l'avait assaillie naguère ! En face de lui, le coffre-fort luisant et lourd paraissait être le seul aimant qui eût la puissance d'attirer ses regards.

Peu après, Aulus, le frère aîné, sortit pour se rendre à la basilique : il portait son costume de duumvir de justice, et marchait avec cette solennité pompeuse qui l'avait fait comparer par Ludius à un jars revêtu de la pourpre consulaire. En passant près du peintre, il s'arrêta et jeta un coup d'œil sur les fresques commencées ; il y en avait sept à exécuter dans chaque panneau et les sujets en avaient été soigneusement arrêtés d'avance : c'étaient Ariane et Thésée, Hercule enfant, Achille à Scyros, Pasiphaé et Dédale, le supplice d'Ixion, le supplice de Dircé, enfin Cyparissa et la biche d'Apollon. Au-dessus, courait le long de la cimaise une frise d'incomparables amours, et de loin en loin, entre les panneaux, des groupes de tritons et de néréides coupaient l'éclat écarlate des murs.

De l'autre côté du péristyle, Aurélie grondait ses femmes ; Nonia entendait les sursauts de sa voix grinçante, dont les oreilles délicates d'Hyacinthe devaient être péniblement froissées : et de lui, de l'être cher qui souffrait là tout près, pas de nouvelles, aucun signe qu'on pût interpréter en espoir ou en inquiétude. La maison agissait, égrenait les heures une à une, sans que rien y trahît l'existence de la maladie ou de la douleur. Cependant un coup de marteau

retentit, et la haute silhouette d'un homme âgé parut à l'entrée du jardin. Nonia crut reconnaître Eudoxe, le médecin qui habitait au bas de la rue Fontaine d'Abondance; elle le vit se diriger d'un pas pressé vers la petite chambre d'angle, la seule qui fût restée close, alors que successivement toutes les autres s'étaient ouvertes. Que se passait-il derrière cette porte légère, où la Mort de Penthée était peinte ? L'imagination de la petite amante allait au-devant des plus grands malheurs.

Enfin, Eudoxe reparut sous le péristyle et Aurélie vint le rejoindre aussitôt. Ils causaient à demi-voix, assez haut cependant pour que Nonia, aux écoutes, put saisir toutes leurs paroles.

— N'est-ce pas que c'est absurde, ce désir de retourner au temple? disait la mère.

Mais le médecin ne semblait pas être de son avis : selon lui, c'était cette idée fixe qui avait permis au malade de se rétablir plus vite; à la fin de la semaine, si l'amélioration persistait, il serait transportable et, dès aujourd'hui, pendant quelques heures, on pouvait lui dresser un lit dans le jardin.

— Cela le distraira et lui sera bon, ajouta Eudoxe. Car, à son âge, la tristesse est la plus dangereuse des maladies.

Les oiseaux chantent, les fleurs s'exaltent sur leurs tiges, le soleil perce le velum de rayons victorieux comme les flèches d'or des Atlantides, et dans le cœur de Nonia s'élève un hymne d'allégresse. Hyacinthe ! Hyacinthe va venir ! Dans un instant il sera là, entre les héliotropes et les roses, près de cette table de marbre couverte de coupes précieuses. Il sera là, elle pourra le regarder, l'entendre ! Oh ! toute sa vie pour cette minute, toute sa vie pour le fugitif bonheur de voir celui qu'elle aime apparaître parmi les colonnettes minces du jardin...

Tout à coup un bruit de voix l'arrache à son extase : une altercation éclate dans la bibliothèque, où l'oncle Clément reçoit la séquelle des emprunteurs. Ludius, jusque-là silencieux, interrompt son travail pour dire entre ses dents avec mépris :

— Bon ! Ça va recommencer comme hier!... Il veut leur enlever jusqu'à la peau, et eux ne se laissent pas écorcher sans hurlements.

En effet, le jeune homme qui se tient debout devant le banquier proteste de la parole, du geste, de toute la véhémence de son corps nerveux, agité par la colère : « Trois pour cent par mois d'intérêt! C'est plus que n'en exigent les fénérateurs de Rome, et même les prêteurs louches de Neapolis!... C'est une taxe monstrueuse, usuraire, défendue par la loi qui n'autorise que six pour cent l'an... » Mais Clément ne se laisse pas intimider par ces criailleries :

— Vous ne voulez pas? dit-il. C'est très simple. Je vous prêterai à la quinzaine, et vous ne paierez plus qu'un pour cent.

Il sait bien, le banquier retors, qu'il fait faire quand même à son client un marché de dupe, et qu'avant l'époque de l'échéance le taux du change aura varié, de façon à lui permettre de doubler son bénéfice. — Et la scène recommence, à peu près la même, pour chaque nouveau venu. Quand l'affaire tarde trop à se conclure, Clément tire du double fond de sa table un rouleau d'or qu'il déploie lentement; il promène la caresse de ses doigts courbes sur la spirale étalée des pièces brillantes, et le miracle se consomme : l'emprunteur tend les mains vers l'or, il le désire, il le veut! Mais le banquier, impitoyable, en garde encore la moitié : il faut bien qu'il retienne les premiers intérêts, et aussi le prix de l'opération.

— J'y perds, je vous le jure, — geint-il de sa voix cauteleuse.

Et il jette un coup d'œil à la dérobée sur le coffre-fort luisant et lourd, sur le monstre d'airain complice de son mensonge.

Nonia se retourne vers la porte légère, close aux passions de la demeure. Encore un peu de temps et elle va s'ouvrir, cette porte, derrière laquelle le fils des Vette isole les chers souvenirs de sa vie ; on a déjà dressé dans le jardin le lit de repos à charnières d'argent, recouvert de coussins en soie claire, et Aurélie s'agite pour tout faire disposer à l'entour; un second velum plus bas a été tendu de façon à protéger le convalescent de la réverbération trop vive qu'envoie sur l'aire lisse et sablée du jardin le revêtement blanc de la corniche. Enfin, appuyé à l'épaule de la jeune Thessalonicienne, Hyacinthe descend doucement les trois marches du péristyle.

Comme il est changé depuis plus d'un mois qu'elle ne l'a

vu !... Ce qu'elle remarque en lui surtout, c'est cette pâleur qui, autrefois, ne l'effleurait que par instants et dont maintenant il semble être imprégné jusqu'à l'âme. Oh ! le contraste des boucles brunes, alourdies, de sa chevelure, avec la blancheur transparente de ce visage, où les prunelles d'ambre clair luisent comme deux lampes sur la plaque de marbre d'un tombeau !... Il s'est couché, et la jeune fille qui l'a soutenu s'offre, complaisante, à demeurer là ; mais il refuse, il fait signe qu'il préfère rester seul. D'ailleurs, sa mère ne tarde pas à venir s'installer auprès de lui ; puis c'est Aulus qui rentre de la basilique, et Clément, dont pour aujourd'hui les affaires sérieuses sont terminées. Et l'on cause, on remue tous les commérages de la ville, histoires de luxure, histoires d'argent, histoires de vanités satisfaites. Et les yeux d'ambre clair luisent d'une lueur plus lointaine sur la pâleur diaphane du visage. Pourtant il faut vider les coupes à l'heureuse journée du convalescent : Clément frappe dans ses mains épaisses et demande le meilleur vin de Cécube.

Ils boivent tous sous le double velum, où s'infiltre voluptueusement la lumière, entre les parterres d'héliotropes et de roses, entre les colonnettes d'albâtre où s'enroulent des étreintes de volubilis ; ils boivent sans s'occuper d'Hyacinthe qui s'est endormi, sans s'occuper de Ludius et de Nonia qui, sur le fond rouge du péristyle, dans leurs vêtements obscurs de travail, représentent à leurs yeux une part d'humanité inférieure, les instruments de leur orgueil ou de leurs plaisirs.

XXV

Ils se sont revus dans le petit bois de genévriers, derrière la Porte du Vésuve, et aussi sous les saules qui bordent le fleuve, et peu à peu ils ont refait toutes les étapes de leur amour mais la dernière, celle où se consomma l'union, ils n'ont pas osé la franchir. A voir Hyacinthe si faible encore, si meurtri par sa maladie mystérieuse, Nonia évite de le troubler par trop de passion ; et lui, garde cet éloignement des caresses

charnelles qui longtemps, alors qu'il l'aimait déjà, a retenu sur ses lèvres le baiser.

Mais de cette abstention volontaire, leur tendresse semble s'être accrue encore ; maintenant une fraternité délicieuse les rapproche. Hyacinthe, comme si sa confiance s'était subitement épanouie, parle librement, laisse rayonner son âme ; et Nonia s'éprend de cette âme de lumière, de cette âme au prisme nuancé à l'infini, comme elle s'est éprise de ce visage pensif aux prunelles d'ambre, de cette bouche aux lèvres pures, de tout ce corps plus parfait qu'aucun de ceux que lui ont révélés les statues de marbre immaculé, dressées glorieusement sous les portiques.

Hyacinthe parle, et des horizons nouveaux s'ouvrent aux yeux de la petite danseuse : elle qui n'a jamais connu d'autre jouissance que celles de la matière, d'autres beautés que les beautés plastiques et tangibles, la voilà qui commence à pressentir quelque idéal plus haut que la vie : — le culte de Vénus Physica, de la déesse aux violentes ardeurs, serait-il destiné à disparaître devant celui de l'Apollon idéal et doux qu'adore le camille ?

Et doucement se poursuit la chère convalescence. Chaque jour ils vont un peu plus loin voir s'éteindre le soleil dans la mer, et ils reviennent lentement, avec le ciel pâli devant eux : quelquefois des paysages se construisent là-haut, des paysages aériens où s'ébauchent de chimériques cités, tandis qu'à leurs pieds, la ville réelle, la ville luxurieuse et peinte, se noie dans un lac de vapeurs et d'ombres. Alors Hyacinthe cesse de s'appuyer sur Nonia ; il marche tout seul en avant, le front haut, un sourire aux lèvres, et elle ne songe pas à se plaindre de ne plus avoir le doux poids de l'aimé à son épaule, heureuse que peu à peu les forces lui reviennent avec une joie de vivre qu'elle ne lui avait jamais connue...

Un jour, ils allèrent sur le chemin des acacias conduisant au Mont ; les grappes blanches commençaient à se défleurir, et dans cette neige odorante marchaient les deux petits amants fraternels. Tout à coup Nonia s'arrêta : elle voulait se déchausser pour mieux éprouver le contact moelleux des pétales.

Bientôt ses pieds nus apparurent, aussi blancs, aussi purs que les flocons satinés ; et Hyacinthe regardait avec admira-

tion ces petits pieds déliés et nerveux de la danseuse, sur lesquels il n'avait jamais songé à porter les yeux : ils étaient délicatement marqués d'un réseau de veines bleuâtres et vers les talons ils se teintaient de rose vif : et ils s'enfonçaient avec des sursauts de plaisir dans la neige épaisse.

— Oh ! comme c'est bon, Hyacinthe !... c'est comme de la chair tiède et vivante ! disait Nonia.

Au tournant du chemin, elle remit ses sandales, et il eut un regret de voir finir si vite l'enchantement de leur course. Le Mont était là, tout près d'eux, si près qu'on n'en apercevait pas le sommet, mais seulement la partie la plus large dans sa ceinture d'ornes, enguirlandés de vignes bourgeonnantes.

— Veux-tu que nous essayons d'aller jusque-là ? dit Hyacinthe.

Elle frissonna : le Mont, c'était pour elle le symbole même de leur amour ; jamais elle ne levait les yeux sur ses trois étages de verdure, sans penser au mystère joyeux de leur première rencontre, le soir des vendanges, au mystère troublant de leur halte parmi les oléandres, au mystère glorieux de leur mutuelle possession, la nuit, dans la clairière lumineuse où ils avaient eu la vision secrète du serpent de feu.

Pourtant elle risqua une objection timide : cela ne fatiguerait-il pas Hyacinthe ? Mais non ! il se sentait fort et léger, il ne se souvenait même plus d'avoir jamais été malade ; et il la fit passer devant lui dans les étroits lacets qui menaient aux jardins des vignes. Là ils s'étendirent l'un près de l'autre en face du golfe voluptueux et clair.

En face du golfe voluptueux et clair, incomparablement serti de feuillages printaniers et de corolles, coupe profonde où bleuissait le saphir des eaux !... Et toute la courbe molle des promontoires à leurs pieds, et tout l'enivrement de la lumière diffuse sur leurs fronts : et là-bas, comme un profil lointain de sirène, Caprée toute blanche, baisée par l'écume blanche des flots ; et l'odeur aphrodisiaque des plages où séchaient les poulpes marins sur le sable noir !...

Ils s'étaient tus, enveloppés par ce silence de beauté, oppressés par la grande douceur d'être là, de participer à cette langueur partout épandue, où palpitaient d'invisibles

caresses d'hyménée : et, comme ils se regardaient, inquiets d'eux-mêmes, ils surprirent le désir enclos dans leurs yeux, et leurs poitrines frémissantes se touchèrent et leurs cœurs battirent l'un contre l'autre, leurs cœurs voluptueux qui s'étaient trop longtemps refusé l'amour.

Sûrs maintenant de s'appartenir, ils prolongeaient ce baiser dans la paix des choses, ils en savouraient lentement les délices. Mais des arbres voisins, des arbres plus éloignés, un bruit strident s'éleva, une note véhémente, aiguë, qui s'apaisait peu à peu pour recommencer plus fort ensuite, répétée à l'infini par tous les ornes, par toutes les vignes du Mont. C'était comme une plainte, comme un appel, un rythme impérieux et convulsé... Hyacinthe s'arracha aux bras de Nonia, rompit brusquement son étreinte.

Les cigales! les cigales d'Apollon! Elles se sont éveillées sous les feuillages, et tous les feuillages vibrent de leurs voix : et elles disent la volonté du dieu : — que dans les printemps épanouis, dans la gloire des soleils de mai, chantent éternellement les poètes ; qu'à la beauté du rythme divin soient sacrifiés la joie, le repos et l'amour... Elles commandent cela, les cigales : en leur stridulation véhémente, elles appellent le camille, elles l'invitent à glorifier le dieu-Esprit, le dieu des âmes, le dieu immatériel et invisible, de qui l'amour est de feu, de qui les baisers sont de purs rayons...

En face du golfe voluptueux et clair, la petite danseuse s'est mise à pleurer.

JEAN BERTHEROY

(La fin au prochain numéro.)

LETTRES SUR L'ALGÉRIE[1]

— A ADOLPHE BLANQUI —

I

Tenez, le 6 mai 1843.

Mon cher monsieur,

Je regrette vivement que vous n'ayez pas pu venir faire cette campagne avec nous; il m'eût été bien agréable de vous montrer l'Afrique dans ses entrailles et de raisonner avec vous sur les grandes questions de cette vaste entreprise; c'eût été probablement fort utile à la chose, car vous auriez fait valoir, avec votre plume et votre parole, les idées que je crois profondément vraies, et que j'aurai bien de la peine à faire prendre. Vous auriez substitué ces idées fondamentales aux questions secondaires qui s'agitent au sein de la commission et vont s'agiter dans les Chambres. Par une fatalité. que je

1. Le signataire de ces lignes a trouvé, dans des papiers de famille provenant de son aïeul maternel Adolphe Blanqui, vingt et une lettres de Bugeaud. La première porte la date du 14 avril 1841, et la dernière celle du 27 novembre 1848. Des fragments de l'une d'elles, — datée du 23 octobre 1843, — sont cités dans ses « Mémoires » (t. VII, p. 191 et 236), par M. Guizot, à qui elle avait été communiquée par Adolphe Blanqui, son collègue à l'Institut. Nous ne donnons pas cette lettre dans ce recueil, qui ne contient que de l'inédit. Obligé de choisir parmi les autres, pour rester dans les limites qui nous ont été assignées, nous avons mis nos soins à retenir ce qui nous a paru concerner plus directement la question toujours nouvelle de la colonisation de l'Algérie. — DANIEL MAZE.

ne puis m'expliquer que par l'imperfection de l'esprit humain, on s'occupe gravement des détails futurs de l'édifice, et l'on ne daigne pas jeter un coup d'œil sur les bases, sur les proportions. J'espérais que votre voyage pourrait jeter les esprits dans une direction plus raisonnable ; j'y renonce avec une véritable peine.

Vous me dites qu'il faut frapper un grand coup dans cette campagne, que jamais le besoin d'un succès éclatant ne s'est fait plus vivement sentir. Si la bonne volonté des Chambres pour l'Afrique dépend d'un grand coup, de ce qu'on appelle vulgairement un succès éclatant, il faut désespérer de cette affaire ; il n'y a plus de grands coups à espérer. Les grands coups ont été portés dans la campagne de 1842, non pas par de grandes batailles, mais par une combinaison d'entreprises, une activité, une continuité d'action qui nous ont soumis les quatre cinquièmes du pays, et qui ont réduit l'armée permanente d'Abd-el-Kader dans les mêmes proportions : car non seulement il a perdu l'impôt et le recrutement sur ces quatre cinquièmes, mais encore la plus grande partie des soldats réguliers qui appartenaient à ces contrées ont déserté pour rentrer dans leurs foyers. Il a perdu en même temps tous ses points d'appui, tous ses magasins fortifiés ; il ne peut plus s'appuyer que sur une partie du désert, et il est obligé de tirer du Maroc, à grands frais et grand'peine, les munitions, les armes et les équipements.

Malgré cet amoindrissement extrême, il est impossible d'achever immédiatement sa ruine par ce que l'on appelle un grand coup. Il évite soigneusement les combats, il n'apparaît que là où nous ne sommes pas, et nous ne pouvons être partout. Il vient porter l'insurrection tantôt sur un point, tantôt sur un autre, et il est impossible de préserver entièrement de ses incursions une frontière aussi étendue que celle que nous ont donnée nos succès.

C'est aujourd'hui une affaire de temps, de persévérance, d'intelligente activité : ce n'est pas une affaire de grands coups d'éclat. L'émir ne peut plus livrer de grands combats, nous y avons mis bon ordre ; il n'y a plus de places à prendre, nous les avons prises ; il y a à poursuivre un chef de partisans, qui est à la tête de sept à huit cents chevaux réguliers

et environ deux mille hommes d'infanterie, mais qui exerce encore sur les Arabes une influence telle que, partout où il se montre, il produit l'insurrection contre nous.

Il a placé sa famille, ses tentes, les familles et les tentes de ses chefs, ses richesses et ses troupeaux sur la frontière du désert; débarrassé de ces impedimenta, il se porte partout où il peut espérer quelque succès près des populations, sans risquer un combat avec nous. Croyez-vous qu'il soit facile de saisir un chef si habile, si respecté, si bien servi par les habitants? Rappelez-vous que nos deux cent mille hommes en Espagne n'ont pas pu détruire les bandes de guerillas qui existaient au milieu d'eux; que les armées romaines n'ont pas détruit Jugurtha; qu'elles ne l'ont jamais forcé à combattre, quoiqu'il eût une armée bien plus nombreuse que celle d'Abd-el-Kader, et qu'enfin elles ne se sont défaites de lui, après de longues années, que par la lâche perfidie du roi Bocchus. Voyez aussi si les Russes finissent la guerre en Circassie par de grands coups d'éclat.

Voilà ce qui nous reste à faire : enlever successivement à Abd-el-Kader les tribus qui lui restent, par une action constante comme celle que nous avons depuis vingt-sept mois, ruiner les tribus qui ne voudrons pas se soumettre : afin de leur ôter la possibilité d'offrir des ressources à leurs chefs; poursuivre la famille, les tentes d'Abd-el-Kader et de ses chefs, aussi loin qu'on le pourra dans le désert. Ce rôle est rude; il demande une incroyable activité, une grande persévérance, et malheureusement il ne peut offrir de loin au vulgaire rien d'éclatant. Les difficultés et le mérite de les vaincre ne sont aperçues que des troupes qui pratiquent avec le chef.

Je crois n'avoir rien à désirer dans leur opinion; si l'on me rendait aussi bien justice partout ailleurs, je serais fort heureux. Ce qui prouve qu'il n'est point ainsi, c'est qu'on me demande encore quelque chose d'éclatant; mais si l'on jugeait sensément, on verrait l'éclatant dans cette succession continuelle de succès qui ont rendu les grandes actions de guerre aujourd'hui impossibles; on le verrait dans l'état général du pays, dans cette sécurité qu'on n'osait même pas espérer et qui règne dans un rayon de quarante lieues autour d'Alger, d'Oran, de Mostaganem, à tel point que les mar-

chands isolés voyagent sur tous les points avec des marchandises, sans être armés seulement d'un bâton. On le verrait par la population européenne doublée depuis deux ans, dans le commerce qui a triplé ou quadruplé, dans les revenus publics de l'Algérie qui ont doublé, dans la colonisation agricole qui marche autour d'Alger aussi vite qu'il est dans sa nature de marcher : dans cette confiance générale qui amène en Afrique des hommes de toutes les classes, et des capitaux assez abondants pour que l'intérêt ait été ramené à peu près au taux légal. Si ce ne sont pas là des succès éclatants, que faut-il donc, et, de bonne foi, osait-on les espérer au commencement de 1841 ?

Ces progrès en tous points, ne valent-ils pas mieux que certains grands combats, souvent l'effet du hasard, et qui ne peuvent rien décider en Afrique ? Qu'on additionne les milliers de combats que nous avons livrés, et dont nous n'avons pas perdu un seul en vingt-sept mois, et tout homme raisonnable dira que cela est plus honorable pour l'armée qu'une grande bataille.

Non, encore un coup, mon cher monsieur, il n'y a plus de grands coups à faire, il n'y en a même jamais eu de décisif à espérer. Les batailles décisives sont le partage de l'Europe parce que la victoire livre de grands intérêts avec lesquels on fait capituler les nations. Nous continuerons donc à livrer beaucoup de petits combats, et à verser plus de sueur que de sang ; les fatigues excessives nous enlèveront plus d'officiers et de soldats qu'une grande bataille d'Europe qui décide d'une campagne ; mais le public de France ne verra rien rien là d'éclatant : il ne voit pas nos travaux, il ne voit pas mourir nos soldats.

Nous poursuivons en ce moment l'œuvre obscure, ingrate mais indispensable que j'ai indiquée plus haut. Je fonde trois postes nouveaux qui deviendront des villes. Ce sont : Tiaret au nord-est de Tékédempt, El Esnam sur le Chéliff central, qui sera occupée par une colonne agissante, enfin Tenez comme point de ravitaillement de l'établissement du Chéliff qui n'en est éloigné que de treize lieues. Ces établissements se fondent sur trois ruines romaines qui paraissent avoir été des villes considérables. S'y établir avant l'hiver, s'y loger,

s'y approvisionner, y satisfaire tous les besoins importants des troupes sont des choses très difficiles, mais qui ne paraîtront pas éclatantes.

Je ne connais qu'une manière de faire des choses de quelque éclat comme on les veut, c'est de faire des fautes qui relèvent les affaires d'Abd-el-Kader, qui lui permettent de rassembler une armée, et de nous livrer un grand combat. Cette manière, je tâcherai de l'éviter, bien que mon bâton de maréchal puisse y être attaché...

II

Alger, le 28 novembre 1843.

Mon cher monsieur Blanqui,

Je reçois votre lettre du 16 novembre, et, quoique je sois étouffé sous le poids des affaires, je veux par quelques lignes tranquilliser votre esprit sur la colonisation militaire.

Vous comprenez la presque impossibilité de faire les grands travaux et préparer la colonisation autrement que par l'armée; mais vous comprenez moins, quand il s'agit de la faire coloniser elle-même. « Où prendrez-vous des femmes, dites-vous, et quelles femmes! L'armée peut faire toute seule toutes choses, excepté des enfants. » Je n'ai pas besoin de vous dire que je n'ai pas prétendu, comme on a eu l'air de le croire à la tribune, qu'il ne fallait pas donner de femmes à mes colons militaires; je ne veux pas leur donner, non plus, des traînées de grande ville. Or, voici comment je procéderais pour leur procurer ce mobilier indispensable, et dans de bonnes conditions.

Je ferais un appel aux hommes de bonne volonté dans l'armée d'Afrique et dans l'armée de France, et j'en trouverais, avec une bonne loi, qui leur garantirait des avantages tels, que leur existence future et celle de leur famille seraient parfaitement assurées. Ces militaires trouvés, je leur donnerais un congé de quatre mois pour aller se marier avec Fanchon, Jeanneton ou Marguerite, leur ancienne maîtresse. A l'expiration du congé, ils se rendraient avec leurs femmes sur le point de la côte de France désigné pour l'organisation

de la légion : le mari et la femme jouiraient de l'indemnité de route, leur petit mobilier serait transporté aux frais de l'État : de là, ils seraient portés en Afrique par nos bâtiments.

Pendant que les légions s'organiseraient sur la côte de France, l'armée d'Afrique préparerait leur installation avec ses ouvriers, ses transports et tous les moyens dont elle dispose : elle bâtirait des villages, ferait des routes, mettrait les terres en culture, endiguerait les ruisseaux pour l'irrigation, planterait des arbres, etc., etc. Quand la légion arriverait, elle trouverait beaucoup de travail fait, et ferait le reste, dans lequel elle serait encore aidée par l'armée permanente, qui, Dieu merci, aura désormais pour cela assez de loisir.

J'admettrais aussi dans les légions militaires des hommes du civil, robustes, de bonnes mœurs, et âgés de moins de trente-cinq ans. Ils contracteraient un engagement militaire de trois ans, et je n'admettrais aucun soldat devant moins de trois ans de service à l'État, parce qu'il faut trois ans pour donner à l'établissement agricole assez de consistance, assez d'intérêt pour que le colon s'y attache à toujours. Quand un homme aura vécu pendant trois ans sur sa propriété, qu'il aura une bonne maison, qu'il aura planté des arbres et fait au moins deux enfants, il ne quittera pas pour aller se refaire prolétaire en France.

J'admettrai des gens du civil, parce que ce n'est pas précisément l'instruction militaire qui m'importe, c'est la constitution militaire de cette société, et, quand un homme du civil contractera l'obligation de vivre sous ce régime pour jouir des avantages qui l'accompagneront, je l'aime autant qu'un soldat, s'il est jeune et robuste.

Voilà la grosse charpente de mon système ; cela pourra paraître bien simple, mais je ne me dissimule pas que l'application en sera très difficile. Il faudra d'abord faire une bonne loi constitutive : il faudra trouver les chefs et les officiers propres à diriger les légions, ce qui est beaucoup plus difficile que le commandement des troupes ordinaires : il faudra installer ces légions dans des villages et même dans des villes, leur donner tout ce qui est nécessaire pour la culture, diriger ces cultures et tous les autres travaux, etc. C'est immense, mais il faut le faire, car il n'y pas

d'autre moyen de créer une population propre à jouer le rôle de peuple dominateur, de peuple sans lequel vous serez obligé d'avoir toujours une forte armée.

Au reste, la colonisation civile est plus difficile à faire encore, et il faudra qu'elle soit toujours gardée, à cause de sa constitution qui est la faiblesse personnifiée. On ne peut demander aux gens jouissant des libertés civiles et municipales, ni un service militaire de quelque durée et de quelque importance, ni de grands travaux d'utilité publique. Or, vous avez besoin en Afrique, vis-à-vis des indigènes si belliqueux, si bien constitués pour la guerre, d'avoir la force d'ensemble que donnent la discipline et l'organisation. Vous avez besoin aussi de faire de grands travaux pour féconder la conquête, et vous ne les obtiendrez des populations qu'avec l'autorité militaire.

Vous me demandez de vous rassurer sur la vitalité des enfants européens en Afrique. Je n'ai pas encore de notions bien exactes à cet égard : on croit qu'il meurt plus d'enfants en Afrique qu'en France ; toutefois, j'en aperçois beaucoup à Dely-Ibrahim, à Douera, etc., qui sont les premiers établissements fondés. Ces enfants sont nés dans le pays et ils paraissent s'y bien porter. Je crois que dans les campagnes, avec de bonnes habitations, les enfants s'élèveront très bien.

Vous comprenez qu'il serait trop long de vous parler ici, en détail, de la constitution des colons militaires et des avantages qu'on doit leur faire pour les attacher et les faire prospérer. Vous redoutez que les dépenses longtemps prolongées effraient les Chambres. Je me contenterai de vous dire que la colonisation militaire faite par l'armée coûtera *directement* moins que la colonisation civile n'a coûté jusqu'ici *indirectement* ; elle coûtera infiniment moins, car elle finira par garder le pays presque seule, pendant que la colonisation civile devra être toujours gardée, et qu'ainsi on doit ajouter aux dépenses de son installation les frais d'entretien des troupes qui la garderont.

Mais lors même que la colonisation militaire coûterait davantage, cela ne devrait pas encore arrêter, parce qu'il s'agit d'une dépense qui procurera à toujours l'économie d'une grande partie de l'armée.

Vous me dites : « Que si l'expédition du printemps pouvait éteindre Abd-el-Kader ou *le confiner sévèrement dans son antre*,

une ère magnifique s'ouvrirait pour la colonie. » D'abord, vous saurez qu'Abd-el-Kader n'a pas d'autre, mais qu'il a l'espace pour échapper à nos coups; que personne ne peut garantir qu'il soit détruit, ni au printemps, ni plus tard : il n'y a pas de combinaison certaine pour assurer cette destruction, c'est bien plutôt l'affaire de la fortune et du hasard. Toutefois, une grande activité, une grande intelligence donnent quelques chances de mettre en défaut son infatigable habileté. Vous voyez que son premier lieutenant[1] vient de succomber avec le reste de son infanterie; la même chose peut arriver au chef suprême, mais nous n'avons pas besoin d'attendre cela pour entrer dans une ère très favorable; nous y sommes; le pays est à nous; Abd-el-Kader n'est plus que l'ombre de lui-même; s'il ne périt pas par quelque heureux hasard, il va errer sur la frontière du désert avec une poignée de cavaliers, il tracassera sur quelques points éloignés; partout ailleurs nous aurons le calme et l'obéissance qui règnent aujourd'hui. La plus grande partie de l'armée sera libre pour les travaux : il ne s'agit que d'avoir de l'argent et des idées bien arrêtées sur la colonisation. Les miennes à cet égard sont parfaitement fixées; le meilleur mode de colonisation civile, c'est de faire faire par l'armée des villages, mettre une partie des terres en culture, et n'appeler les familles qu'au moment où l'on peut les loger et leur fournir du terrain à cultiver immédiatement, sans cela elles ne peuvent se tirer d'affaire, à moins d'avoir devant elles six à huit mille francs, circonstance qui se présente rarement.

Dans mon opinion, la colonisation civile doit rester sur la côte dans un rayon de dix ou de douze lieues au plus; au delà de cette ligne, c'est la colonisation militaire; mais il faut bien se persuader que ces deux colonisations ne peuvent pas envahir tout le pays, parce qu'il y a une nation arabe nombreuse et belliqueuse que vous gouvernez dès à présent et à qui il faut laisser du terrain. Ce fait ne pouvant être méconnu, il faut de deux choses l'une : ou exterminer le peuple arabe, ce qui serait long et difficile, ou lui faire une large part dans la colonisation. Vous ne voulez pas exter-

1. Le khalifat Ben-Allal-ouled-Sidi-Embarek. Il mourut en héros, le 11 novembre 1843, à la tête des restes des bataillons de Médéah, Milianah et Mascara.

miner les Arabes : il faut donc les gouverner. Je voudrais leur donner le goût de la propriété bâtie et de la culture sédentaire, en leur bâtissant chaque année quelques villages, et en leur donnant des encouragements pour en bâtir eux-mêmes.

N'avez-vous pas remarqué qu'en France on raisonne souvent comme s'il n'y avait pas d'Arabes? Cette idée ressort dans une foule de lettres bureaucratiques et dans une foule d'écrits périodiques et autres : c'est insensé ; il y a là un peuple beau, vigoureux, intelligent ; nous ne devons prétendre qu'à le dominer par une population mieux constituée militairement et à le gouverner...

Dites-moi, je vous prie, *confidentiellement*, ce que vous pensez de l'allure du journal *la Presse*[1], et, sans confidence, de cet inexplicable M. de Lamartine.

Oh ! que Napoléon avait bien raison de dire que les idéologues sans pratique étaient une chose funeste pour l'État ! Il aurait pu mettre les poètes sur la même ligne...

III

Oued-Isly, le 18 août 1844.

Mon cher monsieur Blanqui,

Je réponds sur-le-champ quelques lignes à votre lettre du 5 août qui m'arrive sur l'Isly à quatre lieues ouest d'Ouchda.

Vous me dites que dans la situation actuelle des esprits on comptera pour double tout ce que je ferai. Je me flatte que l'on trouvera suffisant de me compter la bataille du 14[2] tout juste pour ce qu'elle vaut. Quand vous recevrez cette lettre, vous aurez lu la dépêche télégraphique qui l'annonce, et, le lendemain du jour où vous m'aurez lu, vous verrez mon rapport général.

Vous me dites quelques mots de l'affaire de Taïti[3] ; on m'en parle aussi vaguement dans une autre lettre. Je n'ai

1. Fondé, le 1er juillet 1836, par Émile de Girardin, ce journal devait jouer un grand rôle pendant plus de vingt ans dans notre histoire politique.

2. La bataille d'Isly.

3. A Taïti régnait alors une situation agitée, menaçant constamment d'aboutir à un violent conflit entre les autorités françaises et anglaises.

encore rien lu dans les journaux à cet égard, je n'en sais donc rien ou presque rien ; mais ce que je crois comprendre, c'est que notre presse et nos corps politiques sont beaucoup trop susceptibles à l'égard de l'Angleterre. Si cela continue, on finira par mettre en guerre deux pays à qui leurs plus chers intérêts commandent de rester en paix. Ce n'est pas avec les embarras que vous avez en Afrique, que vous aurez encore longtemps, que vous devez vous montrer si pointilleux, si prompts à mettre le poing sur la hanche.

Quoique homme de guerre, je vous jure que je verrais avec une douleur extrême mon pays s'engager dans une guerre avec l'Angleterre ou avec toute autre puissance de l'Europe. Je ne dis pas pour cela qu'il faille tout souffrir des Anglais. Mais pourquoi être si prompts à voir partout la perfidie d'Albion ? A force d'accuser quelqu'un de malveillance, on le rend malveillant réellement. On n'a pas manqué de voir de la perfidie dans la conduite de l'Angleterre relativement à nos différends avec l'empereur du Maroc. Eh bien ! la bataille d'Isly vient de me fournir la preuve que le consul général d'Angleterre à Tanger, M. Hay, a été envers nous d'une loyauté parfaite. Vous savez que j'ai pris tout le camp du fils de l'empereur ; dans sa tente se trouvait une cassette contenant toutes ses correspondances ; j'ai mis tout de suite des officiers à la dépouiller, et bientôt on m'a apporté une lettre de Mulaï Abderrahman à son fils dans laquelle il lui raconte la mission du consul, les conseils qu'il lui a donnés, les conditions qu'il lui a posées : c'est absolument ce que demande le gouvernement français, et notre consul lui-même n'aurait pas tenu un langage plus convenable.

Sans doute l'Angleterre a intérêt à ce que notre différend avec l'empereur du Maroc soit promptement terminé, mais, en faisant ses affaires, elle fait les nôtres dans cette occasion avec franchise. Nous n'aurions qu'à perdre à prolonger une lutte qui à présent a produit les seuls bons résultats qu'elle pouvait donner. La bataille d'Isly est, je crois, la consécration de la conquête d'Algérie.

Que pouvons-nous désirer de plus ? n'avons-nous pas assez de terrain pour faire de la civilisation et de la colonisation ? Il n'y a que les journalistes qui veuillent porter la civilisa-

tion partout en sacrifiant les enfants et les écus de la France. Terminons donc promptement avec le Maroc et occupons-nous sérieusement en Algérie de bien gouverner les Arabes, et de créer devant eux et au milieu d'eux une population européenne vigoureusement constituée. Nous faire là un vaste marché où nos produits s'échangeront contre ceux de l'Afrique mieux cultivée et mieux peuplée est un assez beau but pour notre ambition. Mais pour l'atteindre sûrement et promptement, sans que cela excède nos forces, il nous faut la paix avec le reste du monde. Jusque-là ne soyons pas trop chatouilleux avec nos voisins d'Europe, soyons dignes, mais ne soyons pas provocateurs...

IV

Alger, le 14 août 1845.

Pourquoi vous excusez-vous, mon cher monsieur Blanqui, de votre franchise? Je suis trop franc moi-même, et vous le reconnaissez, pour ne pas aimer chez les autres ce que j'appelle une qualité...

Eh bien, permettez-moi de vous le dire : dans cette lettre, pleine de la chaleur d'une bonne amitié, vous me paraissez impressionné par tout le bruit faux ou perfide qui se fait autour de vous, à la tribune ou dans la presse.

Vous voyez, avec un vif chagrin, ma position compromise, et un peu plus bas vous dites que *l'horizon douteux et terne où la politique du ministère me maintient, fait pâlir mon éclat.*

La *Presse* dit que *ma mission est finie*, et l'*Algérie*[1] disait, il y a quelques jours, *que mon étoile avait pâli.*

Si ce sentiment était général en France, je ne devrais concevoir qu'un profond mépris pour les ovations trop grandes, à mon avis, dont j'ai été l'objet à mon retour en France.

Que s'est-il donc passé depuis, pour que l'opinion ait ainsi changé? Ai-je été vaincu dans plusieurs rencontres? Ai-je fait quelques-unes de ces grandes fautes gouvernementales

1. L'*Algérie*, courrier d'Afrique, d'Orient et de la Méditerranée, parut à Paris, du 2 décembre 1843 au 7 juillet 1846. Son rédacteur en chef était M. Fouqueau de Pussy. Elle eut pour principaux collaborateurs MM. Jourdan, Enfantin, Carette et Warnier, dont il est plusieurs fois question dans ces lettres.

qui peuvent porter atteinte à la réputation? J'ai, au contraire, surmonté tous les obstacles qui se sont présentés...

Dans votre amicale sincérité, ému, comme vous l'êtes, par tout ce que vous entendez et lisez, que me reprochez-vous? D'avoir justifié en termes trop crus l'action des grottes des Ouled-Rhia[1], et d'avoir conseillé aux Arabes, entre beaucoup d'autres choses très bonnes, *de castrer leurs veaux et leurs moutons*. Y a-t-il là, je vous le demande, de quoi faire pâlir une étoile et ternir une réputation?

Sur le premier point, je réponds que j'estime assez la nation française pour croire qu'on peut lui dire des vérités éternelles, qu'il est impossible que tout homme de bon sens ne reconnaisse pas comme telles. J'ai relu l'article[2] contre lequel vous vous prononcez, et je le trouve empreint de patriotisme et même de philanthropie vraie; ce n'est pas de cette sentimentalerie niaise, c'est d'un guerrier patriote, qui veut avant tout faire de la philanthropie au profit de son pays. Je vous le dis avec sincérité, je n'y ai rien trouvé de trop cru; dans nul passage, on ne peut voir le sentiment de barbarie, mais on y trouve, à mon avis du moins, la bonne politique de la guerre.

Quant aux veaux et aux moutons, que je conseille aux Arabes de castrer, en vérité, il y a de quoi sourire de mépris. Quelques Parisiens peuvent trouver cela futile et ridicule, mais pour un peuple uniquement cultivateur et agricole, le conseil, qui était joint à plusieurs autres du même genre, était tout à fait capital. De quoi diable voulait-on que je parlasse aux Arabes? Du grand mot de civilisation, qu'on emploie si souvent à tort et à travers? Mais ils ne m'auraient pas compris. La civilisation s'insinue avec le temps; mais on ne la fait pas admettre chez un peuple barbare par un discours; il n'y a pas même de mot arabe pour l'exprimer. Les

1. En 1845, à la suite d'hostilités répétées de la part d'Abd-el-Kader, le colonel Pélissier, arrêté par les Ouled-Rhia, tribu fanatique et belliqueuse qui s'était réfugiée dans des grottes inabordables, se vit réduit à la cruelle, mais impérieuse nécessité de faire allumer de grands feux devant l'ouverture de ces grottes; cinq cents personnes, hommes, femmes, enfants, périrent dans cette circonstance.

2. Peut-être s'agit-il ici de l'article que le maréchal fit paraître dans la *Revue des Deux Mondes*, au début de l'année 1845, et autour duquel il fut fait grand bruit; il y racontait, entre autres événements, la bataille d'Isly.

gens qui se moquent de pareilles choses ne méritent pas qu'on s'occupe d'eux, et certes je ne réglerai pas mon langage avec les Arabes sur leur esprit de bouffonnerie.

Vous voyez fonctionner une foule de hauts personnages qui travaillent à l'envi à ma démolition, je le soupçonnais depuis quelque temps. Il me paraissait impossible que derrière l'esprit de critique des journaux, il n'y eût pas des ambitions déçues et des ambitions militantes. Je prévoyais au reste que cela arriverait. Il était à croire qu'ayant déblayé le terrain de ses plus grandes difficultés, ma place ferait envie à beaucoup de gens...

Je voyais si bien venir cela, que j'avais grande envie de ne pas rentrer en Afrique; je savais qu'après avoir fait les grandes choses, dont le public ne s'occupait guère avant leur exécution, je m'userais dans les petites, dont tout le monde se mêle à tort et à travers. Ce qui restait à faire, d'ailleurs, n'était pas en rapport avec mon âge. On peut, avec des moyens suffisants, obtenir en peu de temps des résultats de guerre, même avec toutes les difficultés d'un pays tel que celui où j'opère; mais la colonisation, la création d'un peuple nouveau au sein d'un peuple vaincu, sont des œuvres de longue haleine; les résultats en sont lents de leur nature. Il faudrait pouvoir y consacrer une grande énergie de quarante à soixante ans pour arriver à quelque chose d'un peu satisfaisant. Or, comme le public, et celui de la *Presse* surtout, est fort impatient et paraît croire que ces choses-là peuvent s'improviser, on vous dira toujours, quoi que vous fassiez : « *Mais vous ne marchez pas, vous ne faites rien.* » Voilà ce qui m'effrayait à juste titre, et j'avais la plus grande envie de ne pas m'attacher à ce rocher de Sisyphe dont vous me parlez. Si je m'y suis mis de nouveau, c'est par dévouement au roi et au pays, et aussi parce que j'ai craint d'être taxé d'ingratitude envers le gouvernement et la nation qui m'avaient comblé d'honneur.

Les journaux, dites-vous, lancent des manifestes contre moi. Eh! mon Dieu, oui! mais voulez-vous savoir ce qu'il y a derrière? Des ambitions que je n'ai pas dû satisfaire : dans la *Presse*, c'est M. de P..., capitaine d'état-major, qui, après avoir très mal servi en Afrique, fit un livre très faux de tous points et très injurieux pour ses chefs et ses camarades.

Je le ménageai cependant, je ne voulus pas le punir ostensiblement, je l'invitai à demander lui-même à rentrer en France. Il me demanda du temps, parce qu'il avait une concubine et deux enfants dont il voulait assurer le sort avant de quitter l'Afrique. Je lui accordai tout le temps qu'il voulut; je ne fis aucun rapport contre lui, il entra en France et fut immédiatement employé à la place de Paris.

Je ne puis concevoir comment Girardin peut consentir à insérer ces articles stupides. N'en avez-vous pas remarqué un dans lequel il est dit : que pour aplanir toutes les difficultés, en Afrique, et n'avoir plus besoin ni d'armée ni de budget, il ne faut qu'une petite loi en trois articles :

ARTICLE PREMIER. — L'Algérie est réunie à la France.

ART. 2. — Elle est divisée en trois départements et chaque département en arrondissements.

ART. 3. — Chaque arrondissement envoie un député à la Chambre.

Tous ses autres articles sur l'Algérie et contre moi sont de la même force.

Quant au journal *l'Algérie*, j'ai eu plusieurs torts envers lui :

1° Je ne me suis pas empressé de satisfaire l'ambition de M. Enfantin[1], qui voulait être directeur des travaux publics en Afrique et membre de la Légion d'honneur;

2° J'ai commis la même faute envers MM. Carette[2] et Warnier[3], qui voulaient venir avec une belle position, pour gouverner les Arabes.

3° J'ai supprimé la censure pour les petits journaux d'Alger, qui lui font une guerre d'abonnés.

Vous voyez bien, d'après cela, que je ne suis plus capable de conduire les affaires en Afrique.

Quant aux journaux républicains, je n'en parle pas, ils m'ont toujours fait la guerre. C'est naturel, ils voient en moi un ennemi, et ils ne se trompent pas...

1. Le père Enfantin fut membre de la Commission scientifique chargée d'explorer l'Algérie. Il a laissé une brochure sur la colonisation de l'Algérie (1848).

2. Officier et publiciste, membre de la Commission scientifique.

3. Médecin et homme politique, il fut membre de la Commission scientifique, et préfet d'Alger après le 4 Septembre. On a de lui de nombreux ouvrages concernant la politique et la colonisation de l'Algérie

Vous m'apprenez que certains grands personnages trouvent un grief contre moi dans mon opposition aux grandes concessions. Il est donc impossible de servir son pays consciencieusement et judicieusement sans se faire des ennemis ?

Oui, j'ai lutté, autant que je l'ai pu, contre les grandes concessions, dans les rayons où se fait actuellement la colonisation civile. Voici mes motifs, vous les jugerez...

Que nous faut-il en Afrique, pour résoudre la grande question de domination du peuple vaincu par le peuple nouveau ? Selon moi, c'est une population nombreuse et serrée, attachée au sol à toujours par l'attrait de la propriété. Si je donne des surfaces de 1 000, 2 000, 3 000 et 4 000 hectares, comme cela a été fait, nous nous privons des moyens de multiplier cette population, qui fait notre force. Si nous avions à notre disposition de vastes espaces, je concevrais que l'on fît de grandes concessions, pour tâcher d'attirer dans le pays de gros capitaux ; mais il n'en est point ainsi. Nous sommes aux expédients pour trouver quelques terres à coloniser, dans le rayon à douze lieues d'Alger. Pour créer les villages qui font la charpente de la colonisation dans le Sahel et dans la plaine, nous avons été obligés d'exproprier de trop grands propriétaires. N'eût-il pas été insensé d'en créer d'autres en même temps ? C'eût été même injuste, révoltant. C'est cependant ce qu'on a fait, bien malgré moi. Je sais bien que la grande propriété ou plutôt la propriété moyenne est utile à côté de la petite et réciproquement ; mais la grande propriété est largement constituée par les achats qu'ont faits les Européens dès le commencement de la conquête. C'était donc la petite propriété, celle qui multiplie la population et fait la force, dont il fallait nous occuper. Quand la colonisation pénétrera dans l'intérieur, où nous avons des terres plus considérables et où les Européens n'ont pas pu acheter, alors nous constituerons quelques grandes propriétés ; mais surtout des propriétés moyennes, parce que la grande propriété est excessivement gênante pour la colonisation, quand on ne dispose pas de surfaces très vastes.

Supposez qu'on ne trouve çà et là que 600 ou 800 hectares pour faire un village, — et c'est ce qui a lieu ordinairement. Si vous faites une grosse concession sur cet espace,

vous ne pouvez plus faire un village, ayant la force nécessaire pour se défendre et former une section ou demi-section de milice. Vous gênez beaucoup les petits propriétaires pour la culture et pour leurs troupeaux. — Il y a bien d'autres choses à vous dire, mais cela serait trop long.

Je me suis opposé à la concession de 1 000 hectares dans la banlieue de Philippeville, pour M. Ferdinand Barrot[1]; il est bon que vous connaissiez les détails de cette affaire.

Philippeville n'avait pas de banlieue, il fallait lui en créer une, mais tout le territoire autour d'elle appartenait à des tribus kabyles, nombreuses et belliqueuses. Les spolier brutalement eût été ramener la guerre ou, du moins, s'exposer à de nombreuses vengeances partielles. Je négociai avec elles, et ce ne fut pas sans peine que j'obtins qu'elles nous céderaient 6 000 hectares, dont 4 000 seulement propres à la culture. Ces 6 000 hectares devaient être divisés par lots petits et moyens, pour satisfaire les 6 000 habitants de Philippeville. J'apprends tout à coup qu'on a donné 1 000 hectares du meilleur à M. F. Barrot. N'ayant pas pris tant de peine pour un pareil but, vous comprendrez que je ne fus pas très content.

J'avoue, mon cher monsieur Blanqui, que je ne sais pas servir tous les intérêts individuels, toutes les ambitions, tous les amours-propres aux dépens de mon pays. Cela me fait et me fera encore des ennemis, mais je ne changerai pas ce principe de conduite.

J'ai, du reste, parfaitement expliqué mes motifs à M. Ferdinand Barrot et à d'autres : ils auraient dû m'en estimer davantage; mais, chose étrange ! les démocrates et les journaux démocrates m'attaquent parce que je fais de la démocratie en Algérie.

Tant que je suis sur le chapitre des grandes concessions, je veux tâcher de vous faire revenir d'une erreur : celle qui consiste à croire que ce sont les grands capitalistes qui feront la colonisation de l'Algérie. C'est la doctrine du ministère de la Guerre, ce n'est pas la mienne. Cette erreur a été enfantée par une autre, à savoir que la question importante serait de mettre les terres en culture, n'importe comment. Je soutiens que la question du plus ou moins de production est tout à

1. Frère d'Odilon Barrot, il fut député de l'Algérie, et ministre de l'Intérieur en 1849.

fait secondaire. Une population nombreuse, bien constituée, attachée au sol pour toujours par la propriété, voilà la question principale. Le grand propriétaire vous fera peut-être des fermiers, des métayers ; en un mot, des prolétaires, passagers sur le sol, s'en allant au premier danger ou au premier mécontentement de notre situation. Est-ce là, je vous le demande, ce qu'il nous faut ?

Ce système vous paraîtrait encore plus mauvais si je vous prouvais que les petits propriétaires, les familles de cultivateurs apportent plus de capitaux que ne veulent ou ne peuvent en employer les grands capitalistes. Écoutez ce petit argument de chiffres :

On a donné à M. Lavalle San-Juan, comte espagnol, 4 500 hectares à la *Rassauta*. Nous y aurions placé largement 400 familles de petits cultivateurs ; ces 400 familles nous auraient apporté, en moyenne, chacune 2 000 francs en mobilier ou en écus, ci . . . . Fr. 800 000

Leurs bras, qui forment le capital le plus précieux pour nous, vaudraient, en moyenne, 1 200 francs par famille, — et c'est évalué trop bas, — ci, annuellement 480 000

TOTAL. . . . Fr. 1 280 000

C'est donc, pour la première année, 1 280 000 francs de capitaux que m'auraient apportés mes 400 familles. Pensez-vous que M. Lavalle San-Juan en mettra autant ? Il n'en prend guère le chemin, car il est propriétaire depuis sept ou huit mois, et il n'a pas encore fait le plus léger travail pour remplir ses obligations. Au lieu de cela, il cherche à sous-vendre, et nous serons obligés de lui retirer sa concession.

Soyez bien convaincu que la plupart des soi-disant grands capitalistes ne veulent que spéculer avec les terres. Croyez plus fermement encore que, pour la plupart, ils sont incapables d'exécuter la grande œuvre de la colonisation. Les hommes du monde, les savants, les gens de lettres, même avec beaucoup d'esprit, ne se font pas la moindre idée des difficultés de cette besogne en Afrique. Ils croient, au contraire, que c'est la chose du monde la plus aisée. J'ai entendu dire mille fois qu'il fallait jeter en Afrique de la population

à flots, à torrents. Hélas ! si on donnait seulement à faire, à ces beaux diseurs, un village dans les bonnes conditions de viabilité, ils seraient bien embarrassés...

Je ne puis vous passer la phrase suivante ; car elle me prouve que, comme tant d'autres, vous faites de la question principale la question accessoire ; la voici, cette chère phrase :

« Vous n'aurez pas longtemps quatre-vingt mille hommes et quatre-vingts millions pour faire des razzias, derrière lesquelles il ne pousse rien ou peu de chose. »

Apprenez, cher ami, que tout a poussé derrière la guerre et les razzias. Il a poussé la sécurité sur de vastes espaces, et c'est là le premier élément de colonisation, d'industrie et de commerce. Sans celui-là, encore un coup, tous vos efforts seraient complètement vains. Ne perdez jamais cela de vue ; que le gouvernement et les chambres s'en pénètrent bien : la chose la plus importante, la plus fondamentale, c'est la domination et un bon gouvernement des Arabes.

Je n'aurai pas longtemps quatre-vingt mille hommes ; moi, non, car je ne veux pas rester longtemps à cette tâche, que les faux jugements de Paris rendent une véritable galère ; mais, après moi, il y aura encore quatre-vingt mille hommes et peut-être plus, si on ne veut pas perdre la conquête et si on veut l'utiliser.

Les Arabes ne sont pas aussi faibles, à beaucoup près, que le disent *la Presse*, *l'Algérie* et *tutti quanti*. Ils sont en outre très belliqueux et toujours préparés à la guerre. Soyez assez fous pour affaiblir l'armée avant d'avoir créé une nombreuse et forte population européenne, et bientôt vous serez bloqués dans vos villes de la côte et de l'intérieur, comme vous l'étiez en 1841, lorsque je suis arrivé. Vous m'entendrez tenir le même langage à la tribune et dans le monde, quand je ne serai plus au gouvernement. Et d'ailleurs, ne l'ai-je pas déjà tenu, lorsque j'étais personnellement désintéressé dans la question? N'ai-je pas dit à la tribune, en 1838, qu'il fallait quatre-vingt-dix ou cent mille hommes judicieusement employés?

Est-ce que, vous aussi, vous croiriez que nous n'avons fait que des razzias et qu'il n'y a jamais eu de combats sérieux? Diriez-vous aussi, comme *la Presse* et *l'Algérie*, que nous ne faisons autre chose que de la dévastation? Si vous saviez à

quoi se réduisent les effets du prétendu système de destruction générale, vous en seriez bien étonné.

Vous savez qu'en économie publique, il est reconnu que la grêle ne fait pas enchérir généralement les grains, parce qu'elle ne frappe que quelques petites surfaces et que la généralité du pays est épargnée : il en est de même des razzias et du coupement des arbres. Prenez la carte et voyez la surface qui existe entre les lignes que je vais vous tracer : prenez l'embouchure de l'Isser à l'est d'Alger, remontez à Hamza et allez jusqu'au petit désert, longez-le jusqu'à dix lieues au méridien de Tenet-el-Had, revenez au nord, prenez le cours de l'Oued-Bouina et allez-vous-en jusqu'à la mer. Eh bien, dans ce vaste carré, il n'y a pas eu une razzia depuis trois ans, et nous administrons tout ce pays avec autant et plus de facilité que des départements français. On paie l'impôt, on marche avec nous à la guerre, on arrête les malfaiteurs sans agents de police soldés, on nous fournit des moyens de transport, on fait des corvées pour ensemencer des terres du *Beylick*, on loge et on nourrit nos voyageurs : obtiendrait-on cela en France ?

La province d'Oran est dans le même cas ; la province de Constantine est encore mieux ; est-ce là un système de destruction générale ?

Non : en réalité il n'y a eu de razzias cette année que sur quelques points en révolte ou sur quelques points encore insoumis, comme l'Auriss.

On s'étonne qu'il ait fallu quatre-vingt mille hommes pour soumettre l'Afrique, et qu'il faille le même nombre de troupes pour conserver la conquête et l'utiliser : mais étonnez-vous donc bien plutôt de ce que les Russes se battent avec cent cinquante mille hommes dans le Caucase, contre des populations que les *Débats* estimaient dernièrement à un million d'âmes, et que je crois plus fortes. Étonnez-vous aussi de ce que l'Autriche entretient soixante-dix mille hommes en Lombardie, et plus encore de ce que l'Angleterre est forcée, après plus de deux cents ans de la conquête, d'entretenir la meilleure partie de son armée en Irlande. Mais à quoi sert donc d'apprendre l'histoire, puisqu'on ne sait pas en tirer les conséquences qu'il faudrait appliquer à l'Algérie ? Où a-t-on vu

que le conquérant ait pu abandonner sa conquête à elle-même le lendemain ?

Il est encore une autre grande considération qu'on n'a pas su tirer de l'histoire : c'est que le conquérant ne peut pas s'arrêter dans la conquête d'un même pays ; il est obligé de tout prendre lorsqu'il se contenterait volontiers de la partie. Les Maures, pour n'avoir pas fait la conquête des Asturies, y ont laissé se former l'orage qui les a chassés d'Espagne.

Vous comprenez déjà que je fais allusion à la Kabylie, pour laquelle on me fait une si rude guerre ; cela se rapporte aussi aux accusations incessantes contre le système guerroyant. Eh ! messieurs, soyez bien convaincus que, pour mon compte, j'ai assez de guerre comme cela ; ce n'est pas à soixante et un ans et à quarante-deux ans de service que l'on est bien jaloux de continuer, dans le désert ou dans les montagnes de la Kabylie, une guerre si mal appréciée, même par nos camarades de France. Si donc nous l'avons faite malgré le peu de gloire qui pouvait nous en revenir, c'est parce que nous avions la conviction qu'elle était utile à notre œuvre. Les colons de l'Algérie en jugent autrement que les Parisiens ; ils comprennent parfaitement qu'ils doivent la sécurité dont ils jouissent sur de grands espaces, à ce que nous avons porté la guerre au loin. L'espace est un gardien qui vaut mieux cent fois que les forteresses et les obstacles continus.

C'est pourtant devant cet ensemble de choses : succès dans la guerre, dans la domination et le gouvernement du peuple vaincu ; progrès dans la colonisation, le commerce et l'impôt, que vous vous écriez : « Ne vous faites aucune illusion, les choses ne peuvent plus aller comme elles vont. »

Ah ! mon cher monsieur, cette phrase m'a fait bien mal : elle est bien décourageante pour l'homme qui a consacré cinq grandes années de tout son temps, de toutes ses facultés physiques et morales pour faire aller les choses comme elles vont. Je déclare qu'il n'est pas en moi de les faire aller mieux : il ne reste plus, si on n'est pas content de cette marche, qu'à me changer, comme le demande la *Presse*...

Je n'ai plus qu'un conseil à examiner, c'est celui-ci : « Si vous ne vous hâtez de sortir *par un coup de tonnerre* de cet horizon douteux et terne, où une politique incertaine vous

maintient et fait pâlir votre éclat... » Quel coup de tonnerre, grand Dieu! voulez-vous que je fasse entendre? Est-ce en guerre? On ne peut la trouver que dans le grand pâté kabyle: on ne veut pas que j'y aille et je n'ai pas envie d'y aller: on ne trouve pas d'ailleurs souvent et à volonté, des occasions comme celle d'Isly. Est-ce en colonisation? Mais là, il n'y a pas de coup de tonnerre à faire, c'est une œuvre de patience active et persévérante; et l'adoption du système tout seul demande le concours de tant de volontés qu'il ne dépend pas du gouverneur de la produire.

Mon coup de tonnerre se bornera donc modestement à des conversations avec M. le maréchal Soult et quelques autres ministres, à une brochure sur la colonisation en général, que je demanderai la permission de publier, et enfin à ma retraite, en désespoir de cause, si je ne puis faire admettre mes idées ou partie de mes idées.

Voilà, mon cher monsieur, une lettre que l'on pourrait appeler un mémoire; j'ai cru qu'il était nécessaire de semer en bonne terre quelques idées que je crois vraies; si vous les jugez telles, vous les répandrez. Vous y trouveriez, au besoin, en les développant, le sujet de plusieurs bons articles de journaux et même d'un livre que vous sauriez rendre fort intéressant.

Soyez bien convaincu que j'ai pris en très bonne part votre expansive franchise. Elle ne peut venir que de l'attachement que vous avez pour moi et que je vous rends bien sincèrement.

V

En vue des côtes de France, 6 septembre 1845.

... Je vous assure que je suis parfaitement déterminé à n'être l'éditeur responsable de personne. J'ai mené ma barque depuis quelque temps dans cette vue: tout en cédant aux paroles que m'a fait porter le roi, j'ai clairement dit que cette obéissance de ma part ne détruisait pas les dissidences qui existent entre M. le Maréchal Soult et moi, sur les principales questions de l'Algérie, et que je demandais un congé pour aller essayer de concilier mes vues avec les siennes. Depuis,

sans me dire gare, sans me consulter, sans consulter qui que ce soit en Afrique, on m'a lancé l'ordonnance du 21 juillet[1] qui, exécutée à la lettre, rendrait la colonisation civile impossible. C'est de la centralisation à Paris dans l'exagération la plus radicale, puisqu'elle absorbe les moindres détails d'application et que ces petites questions de tous les jours, qui demandent une solution immédiate, pour ne pas entraver le peuplement des villages, exigeraient deux et trois mois avant d'avoir passé par les filières voulues.

En outre, sans me dire gare non plus, M. Blondel est arrivé avec une armée d'employés. Ses bureaux de surveillance et de direction générale sont la doublure, à peu de chose près, de toutes les autres administrations. Il a soixante employés de tous les degrés; avec lui, cela coûtera 240 000 francs sans compter les frais de bureau ni les frais d'installation d'iceux. Il faut acquérir des maisons, faire des réparations évaluées tout d'abord à 100 000 francs. Cette petite création nous coûtera un capital de 3 à 400 000 francs, non compris la valeur des immeubles considérables appartenant déjà au domaine. Nous voyons clairement aujourd'hui que l'ordonnance du 15 avril ajoutera annuellement au budget civil de 800 000 francs à un million, et environ de 4 à 500 000 francs de premiers frais d'installation.

C'est pour couvrir ces dépenses si bonnes, si urgentes, qu'on a supprimé trois escadrons de spahis, qu'on a réduit les dix-sept restants à 78 cavaliers au lieu de 160, et que l'on me menace de licencier deux bataillons de tirailleurs indigènes. Voilà ce que M. de Beaumont[2] appelait à la tribune un progrès...

La surveillance de M. Blondel ainsi organisée me rappelle la fable du paysan demandant à son seigneur de venir lui tirer le lièvre qui mangeait ses choux. Certes les intérêts que sauvegardera M. Blondel ne vaudront pas ce qu'il coûte; sans compter les frottements, les entraves, les pertes de temps qu'occasionnera cette double bureaucratie, qui voudra besogner pour avoir l'air de faire quelque chose. Tout civil que

1. Voir *Bull. des Lois, Grande série*, n° 12 144.

2. Député de la Sarthe depuis 1839, il s'occupait activement des chemins de fer et des intérêts de l'Algérie.

vous êtes et que vous devez être, vous conviendrez que les douze cents spahis supprimés donnaient plus de garantie aux intérêts civils que ces nombreux gratteurs de papier. Il faut de ceux-ci, sans doute ; cela est indispensable ; mais il n'en faut que dans la proportion du nécessaire, et ici il y en a un luxe effréné...

Avant de quitter et en quittant Alger, j'ai éprouvé des sensations bien propres à me dédommager des attaques inouïes dont j'ai été l'objet depuis quelque temps. L'élite de la population s'est spontanément réunie pour me faire une adresse que vous lirez dans l'*Akhbar*, ainsi que la réponse que j'y a faite. J'avais défendu de faire prendre les armes aux troupes pour border la haie jusqu'au port, comme c'est de règle ; mais tous les officiers et soldats de la garnison se sont mêlés au peuple, et, depuis mon hôtel jusqu'à l'embarcadère, j'ai voyagé au milieu de deux masses qui me témoignaient par leurs physionomies et leurs voix le désir de me voir revenir. Précédemment, les témoignages des officiers de l'armée étaient sans nombre, et je puis dire, sans vanité, que le sentiment est général. Voilà ce que ne diront certainement pas les bons journalistes qui ont juré de me démolir au grand profit de la chose publique.

Comment trouvez-vous le journal *la Presse*, qu'on dit sérieux, qui dit encore dans son numéro du 29, je crois : « Nous avons déjà dit que la question d'Afrique était la chose la plus simple : c'est une terre fertile, mais dépeuplée ; il n'y a environ que quatre-vingts habitants par lieue carrée. Il s'agit tout simplement d'y introduire quatre cent vingt Français pour chaque lieue. Afin d'obtenir ce résultat, il suffit d'y établir la légalité de France : les capitaux s'y précipiteront en masse, parce qu'ils auront confiance, et derrière eux viendront des masses de travailleurs. »

Vous voyez que la recette est commode.

Comment introduira-t-on les quatre cent vingt Français ? Qui les protégera contre les Arabes qui sont au moins deux cents par lieue carrée et dont tous les hommes sont armés et aguerris ? Qui partagera les terres de manière à ménager les intérêts arabes et chrétiens ? Comment s'installeront ceux-ci ? Comment se concilieront leurs intérêts avec ceux des capita-

listes et ceux de l'État? Qui fera les routes, les chemins, les édifices et les travaux publics de toute nature?... Tout cela n'occupe guère nos grands hommes de la presse.

Et c'est dans ce siècle de lumières, chez le peuple qui se dit à la tête de la civilisation qu'un grand journal, qu'on dit sérieux, imprime de pareilles choses! Il y aurait de quoi vraiment être tenté de se faire Kabyle : il serait difficile de trouver dans ce peuple des gens aussi bêtes que cela...

Je suis, mon cher Blanqui, bien dégoûté des affaires publiques, et il faut que je fasse un appel à tout mon patriotisme pour ne pas aller me cacher dans mes bois de la Durantie, pour ne plus voir ni un homme politique, ni un journal. Mais j'ai encore à poursuivre une grande chose, la solution de la question d'Afrique par la colonisation forte et rapide; cela me soutiendra. J'y travaillerai ardemment, ou à la Chambre dans toute mon indépendance, ou en Afrique avec les conditions nécessaires pour que je puisse y être vraiment utile, et ne pas m'user à créer des verres d'eau, là où il faut un fleuve majestueux...

VI

Périgueux, le 22 septembre.

Mon cher Blanqui,

... J'avoue que j'ai été passablement surpris du langage, ou d'une partie du langage de ce ministre qui me porte intérêt et qui vous a fait des confidences.

Tout ce qu'il peut y avoir d'exact dans ses dires à mon égard, c'est le mécontentement de M. le Maréchal Soult à la réception de certaine lettre dans laquelle je motive ma démission, lettre dont j'ai regretté quelques expressions depuis l'excellente réception que m'a faite le ministre à Soult-Berg.

Je ne m'étonne pas que ma correspondance ait pu paraître extraordinaire à votre interlocuteur ministre; comme ces messieurs s'occupent très médiocrement des affaires d'Afrique, ils n'ont pu se mettre à ma place, et dès lors ma conduite dans ces derniers temps leur a paru bizarre et emportée, tandis qu'elle n'était que la suite naturelle de nombreux griefs tou-

chant les affaires et de mauvais procédés envers ma personne.

Monsieur votre ministre n'a pas compris sans doute tout ce qu'il y avait de désespérant pour moi de voir entrer dans une voie des plus compromettantes pour l'œuvre à laquelle j'ai travaillé avec tant d'ardeur depuis cinq ans. Il ne sait pas qu'on a rétribué le journal *l'Algérie* pour m'outrager, et que son principal rédacteur a été envoyé en Afrique avec une mission de faveur, que les autres reçoivent ou recevaient chaque jour les confidences des bureaux qu'ils partageaient avec *le National*, *le Courrier* et autres. M. le Ministre ne sait pas non plus que je trouvais souvent dans la correspondance des passages entiers que j'avais lus dans *l'Algérie*, et que je rencontrais dans *le National* ou *le Courrier* le sens des lettres confidentielles qu'on m'avait écrites ou que j'avais écrites. On y voyait même les dates.

Sait-il aussi qu'on ne nous consultait plus sur quoi que ce soit et que les mesures les plus mauvaises nous arrivaient comme une bombe? De ce nombre est l'Ordonnance du 21 juillet qui rendrait la colonisation impossible si elle était exécutée dans toutes ses parties. Je l'ai fait comprendre à M. le Maréchal Soult, et il a dû s'occuper de nous donner une instruction explicative pour atténuer le mal.

Cette Ordonnance et beaucoup d'autres actes indiquaient une grande méfiance envers l'autorité locale, et une immense confiance dans les bureaux qui veulent gouverner despotiquement ce que nous avons conquis par notre sang, nos sueurs et nos veilles. Je voudrais que M. le Ministre pût comprendre tout ce qu'il y avait de poignant pour moi à voir accroître énormément, et sans aucune nécessité, l'administration civile, en même temps qu'on m'enlevait douze cents spahis et qu'on m'ordonnait de licencier deux bataillons de tirailleurs indigènes.

Je résolus de ne plus m'associer à un pareil système, et je demandai un successeur dans l'espoir que ma retraite ferait ouvrir les yeux et qu'on s'arrêterait sur cette pente funeste. Cet acte, de même que mes résistances à diverses mesures, ne provenaient que d'un zèle ardent pour la chose publique et non pas d'un esprit d'indiscipline. Tant que la colonie n'a pas été menacée par de déplorables tendances, j'ai gardé la mesure et le respect envers M. le Maréchal Soult. Au dernier

moment j'ai été vif, acerbe peut-être, j'en conviens. C'est qu'on avait comblé la mesure. Il n'y a que cela de fondé dans la conversation du ministre.

Il n'est pas historien mémoratif quand il dit qu'au conseil du Roi, il n'y eut qu'un cri de réprobation contre mon système de colonisation qui fut reconnu *impossible*, *inacceptable*, *ruineux pour la France*. Le Roi et M. Guizot parlèrent pour : sept ministres sur neuf parurent l'approuver, et *tous* convinrent de demander cinq cent mille francs pour un essai. Les ministres de la Guerre et des Finances avaient parlé contre. Le même jour, je vis deux autres ministres qui me dirent : « Vous nous avez dit d'excellentes choses, qui méritent toute notre attention ; vous discutez aussi bien que vous faites la guerre. » L'opposition était donc fort loin de l'unanimité. Ah, monsieur le ministre, c'est ce que vous faites qui sera ruineux pour la France, car vous attendrez longtemps la solution de la question politique et financière !

Le ministre se trompe quand il dit que les bureaux manquent d'entrain et de juvénilité. Ils en ont beaucoup trop, car ils veulent toucher à tout, réglementer tout, réorganiser tout, centraliser tout. Ce n'est donc pas l'action qui leur manque, c'est le bon sens et la connaissance des choses d'Afrique. Pour preuve, voilà deux ordonnances mortes avant d'avoir été exécutées, celle du 1er octobre 44, et celle du 21 juillet dernier. C'est ainsi que la signature royale a été compromise et que l'on s'accoutume à ne pas exécuter les ordonnances.

J'arrive à la grosse calomnie rapportée dans la conversation du ministre.

Mes défauts ne sont assurément pas la duplicité et la perfidie. Je pèche quelquefois par excès contraire. Et l'on a pu croire que je minais sourdement le ministère et que j'avais fait à un général une proposition inacceptable ! Si votre ministre a cru le moins du monde à cette infamie, cela prouve qu'il n'a pas su apprécier la conduite franche, loyale et dévouée que j'ai tenue envers le cabinet. Certes, les moyens d'attaque ne me manquaient pas, et j'ai été assez sollicité de les faire valoir. J'ai toujours répondu que ce ministère était selon mon esprit et mon cœur, et que d'ailleurs il serait indigne à moi de l'attaquer, puisque j'étais son

agent. élevé par lui. L'un des ministres actuels me sonda sur mes dispositions en cas de dissolution du cabinet : je répondis que je n'avais pas le moindre désir d'être ministre, et que je ne pensais pour le moment qu'à soutenir le ministère actuel.

Dites, je vous prie, à votre *confidentieux* ministre que je suis blessé autant qu'affligé de voir si mal juger mon caractère, que je lui offre de me mettre en présence du général à qui j'aurais fait l'absurde proposition de prendre le ministère pour me le remettre.

Et vous dites qu'on a peur de moi, que sans cela je serais *remplacé !* S'il en était ainsi, ils seraient indignes des sentiments que je leur ai gardés si fidèlement.

Me rappeler ! me révoquer ! Oh ! je ne souffrirai pas qu'on accrédite ces mots. C'est moi qui ai demandé un successeur...

VII

La Durantie, près Exideuil, le 15 juin 1847.

Mon cher collègue,

Il y a bien longtemps que nous n'avons correspondu. Je ne sais qui s'est arrêté le premier... Enfin peu importe, je rouvre la correspondance pour vous remercier d'avoir élevé la voix au Parlement pour me défendre contre les chicanes d'avocat de M. Gustave de Beaumont.

Sans doute, M. de Beaumont n'a pas voulu voir ce que, à mon sens, il y a de louable dans mes proclamations ; il a mieux aimé épiloguer, sans beaucoup de justesse ; c'est là, ce me semble, la tendance de son esprit.

Ne suis-je pas bien coupable d'avoir dit ceci à des soldats, après l'énumération de leurs plus grands travaux : « Vous avez créé des villages et des fermes pour les colons civils, vous avez défriché les terres des cultivateurs trop faibles encore pour les défricher eux-mêmes ; vous avez fait des prairies, semé des champs, et vous les avez récoltés : vous avez montré par là que vous étiez dignes d'avoir une bonne part dans le sol conquis et que vous sauriez aussi bien le cultiver que le faire respecter de vos ennemis. » De quelque côté que je tourne et retourne ces paroles, je ne puis y trou-

ver rien de blâmable. Je n'y vois qu'une simple recommandation aux pouvoirs publics en faveur des soldats qui ont si bien travaillé, et, plus encore, en faveur de la colonisation, de la consolidation de la conquête. Nos soldats trouveront toujours à travailler, en France comme en Afrique, et nulle part, ailleurs que dans leurs rangs, vous ne trouverez l'espèce d'hommes qu'il vous faut pour cultiver et garder les terres que vous êtes obligés de prendre aux Arabes, qui ne manqueront pas, soyez-en convaincu, de vouloir les reprendre.

Je regrette beaucoup qu'un esprit comme le vôtre n'ait pas compris cette vérité fondamentale de la question. Il y a plus de sens, plus de vérité, dans ce simple aperçu que dans tout ce qui a été dit sur la matière à la Commission et à la Chambre.

Mais revenons à M. de Beaumont. Si, au lieu de dire : « Vous avez montré par là que vous étiez dignes d'avoir une bonne part dans le sol conquis », j'avais dit : « Par ces grands travaux, vous avez acquis *des droits* à une bonne part dans le sol conquis, » oh ! alors, je concevrais la critique de M. de Beaumont. J'aurais été antigouvernemental, et même un peu révolutionnaire.

M. de Beaumont n'est pas aussi susceptible pour ses amis, il leur laisse dire sans les critiquer bien pis que ce qu'il a cru voir dans mes paroles. Comment ne s'est-il pas élevé contre ceux qui disent à nos soldats d'Afrique qu'ils peuvent refuser le travail à leurs chefs? A supposer que ces messieurs fussent dans le vrai en tenant de tels discours, ce sont des choses qu'il faudrait dire à l'oreille du Gouvernement ; mais ils sont complètement dans le faux, et les ministres n'ont pas répondu plus juste que n'ont parlé les hommes auxquels je fais allusion. M. de Lamoricière lui-même n'a pas donné les véritables raisons, bien qu'il aime beaucoup à faire travailler les soldats : car il les a mis souvent, comme moi, à la disposition des colons et même des Ponts et Chaussées.

En examinant cette question avec quelque portée de vues, on trouve que tous les travaux qui se font en Afrique, qu'ils soient civils ou militaires, ont le même but que les combats : la conquête et sa consolidation. Installer des colons, leur défricher des terres, c'est établir les gardiens de la conquête.

Si les colons sont bons et vigoureux, c'est comme si on plaçait une garnison dans le pays. En un mot, tous les travaux quelconques en Algérie ont un but autant militaire que politique et économique. Ce n'est donc pas détourner les soldats de la mission que leur a donnée la loi : comme celle-ci n'avait pas pu prévoir que nous voudrions faire en Afrique une chose inouïe, dans l'histoire moderne du moins, sa lettre ne contient pas positivement le principe par lequel on peut exiger le travail du soldat ; mais je soutiens que cela est tout à fait dans son esprit ; la loi n'a pas créé des armées pour ne pas garder et utiliser des conquêtes quand il y a des conquêtes à garder, elle a voulu que l'armée fît tout ce qui est utile pour assurer et conserver à la nation les résultats de la guerre.

Eh qu'eussiez-vous fait, grand Dieu, si l'armée n'avait travaillé en Afrique qu'aux choses tenant directement à la guerre? Vous n'auriez encore rien ou presque rien fondé. En vertu des principes que professent quelques membres de la Chambre, les soldats auraient pu vous dire qu'ils ne voulaient pas construire leurs casernes, leurs magasins, leurs hôpitaux, car ils ne les construisent pas en France et l'on ne trouve pas dans la loi qu'ils doivent se livrer à ces travaux ; votre armée serait encore toute à la belle étoile, ainsi que ses vivres et ses malades. Votre colonisation civile ne serait encore rien du tout. Heureusement nos soldats ne ressemblent pas aux théoriciens que je combats ici. Ils ont l'esprit simple, droit et patriotique ; ils ne comprennent rien à toute cette métaphysique : ils pensent qu'il faut servir le pays en toute occasion et en toute chose : ils ont parfaitement compris et adopté ce que je leur ai dit sur le travail, à savoir qu'il n'est pas moins glorieux de construire des villages, de défricher des terres que de gagner des combats contre les Arabes, puisque tous ces travaux tendent au même but que les combats.

Je vous prie de dire de ma part à M. Lanjuinais que, sans s'en douter, il a été injuste et ingrat envers moi dans sa discussion sur la presse de l'Algérie. Dès 1844, je donnais à la presse algérienne la liberté de fait, en supprimant sans bruit la censure, n'ayant pas le droit de la supprimer par un arrêté; je ne tardai pas à me repentir de cet acte libéral et tant soit peu arbitraire. Les journaux d'Alger donnèrent à

tort et à travers des nouvelles fausses sur l'Afrique, des appréciations plus fausses encore dans les conséquences qu'ils tiraient de leurs fausses nouvelles : enfin, ils devinrent compromettants pour moi en critiquant avec amertume et souvent avec injustice tous les actes du gouvernement central. Celui-ci, sachant que j'avais en main la censure, pouvait d'autant mieux m'attribuer les critiques, que les journaux de France ne manqueraient pas de dire que c'était moi qui attaquais le gouvernement ; c'est de là qu'ils ont tiré l'accusation de vouloir me faire pacha, de dominer le gouvernement, de ne lui point obéir, etc.

Malgré les écarts des six ou sept journaux de l'Algérie qui existaient alors, je pris patience jusqu'à la fin de 1846 ; je me bornais à faire venir chez moi, de loin en loin, les journalistes pour tâcher de leur démontrer les inconvénients de leur polémique, tant pour les choses d'Afrique que pour moi. Ils devenaient plus sages pendant quelques jours : mais ils rentraient bientôt dans la pente qui leur est propre.

Je disais un jour à l'un d'eux :

— Mais comment avez-vous pu donner une nouvelle aussi fausse, aussi dangereuse ?

— Je l'ai donnée, me répondit-il, dès qu'elle m'est arrivée, parce que, si je ne l'avais pas fait, mes confrères m'auraient devancé, et leur journal aurait eu plus d'intérêt que le mien.

Ainsi, vous le voyez, il y avait rivalité pour le faux et le dangereux. A la fin de 1846, ce fut tellement intolérable, tellement compromettant pour moi, vis-à-vis du gouvernement, que je me décidai à soumettre de nouveau les épreuves des journaux au directeur général des affaires civiles ; mais quelle censure, grand Dieu ; il n'y en eut jamais d'aussi tolérante. Si vous avez lu *l'Akhbar*, vous aurez pu remarquer des articles souvent très hardis et, entre autres, les trois ou quatre lettres de M. le comte de Raousset, dans lesquelles il demande avec une grande énergie toutes les libertés civiles et politiques de la France. On vint me consulter sur ces lettres, je répondis : « Comme elles ne sont qu'une réponse aux critiques qui ont été faites dans *l'Akhbar* de la brochure[1] de M. de Raousset, la loyauté nous commande de les insérer. »

1. *De la Colonisation et des institutions civiles en Algérie.*

Voilà, mon cher collègue, comment j'ai été le tyran de la presse algérienne. Je puis bien dire au contraire que j'en ai été tyrannisé, et que pour m'être fait bienveillant et tolérant avec elle, elle est montée sur mon dos.

Voilà donc le projet des camps agricoles retiré; il reviendra, soyez-en sûr, lors même que je mourrais avant la première session : je me repose pour cela sur le temps, les Arabes, et avant tout sur les déceptions et les dangers que renferment les divers systèmes de colonisation qui ont la vogue en ce moment. J'attends à l'œuvre les grands concessionnaires et les entrepreneurs de colonisation. Que ne met-on en adjudication tout de suite les huit communes de M. de Lamoricière décrétées par ordonnance royale? Il y a six mois que cette affaire bien étudiée par le Conseil a été envoyée au ministère. Ces retards sont fâcheux; puisque nous sommes condamnés à punir par toutes les illusions, il faut punir vite pour arriver plutôt à la vérité. Oui, mon cher collègue, il est dans notre destinée et dans la nature de notre esprit national de ne bien voir qu'après nous être butté contre les faits. Vous savez qu'on a tâtonné dix ans pour trouver un système de guerre; du train dont vont les choses, je crains bien que vous ne mettiez plus de temps encore pour atteindre un bon système de colonisation.

Adieu, le courrier part, je n'ai pas le temps de vous en dire davantage; mais je veux en terminant vous féliciter d'avoir pris noblement ma défense; cela vous honore encore plus que cela ne me sert.

MARÉCHAL BUGEAUD

LA NATURE

DANS

LA POÉSIE DE SHELLEY[1]

Ainsi pour Shelley la nature est divine. Derrière son corps visible — pur fantôme que nous créons avec nos sens — se cache la seule réalité, l'âme où se confondent les âmes particulières qu'il entrevoit derrière leurs enveloppes irréelles, l'éternel Esprit en qui retombent et se mêlent les muables esprits des choses comme des vagues dans le sein tranquille de la mer. La poésie de Shelley n'a pas d'autre sujet que ce Dieu. Sous chaque être, sous chaque aspect du monde il l'a reconnu. Dès l'enfance, dès son enfance étrange et solitaire il le cherchait et tendait les bras vers l'invisible :

> Écolier encore j'appelais les revenants, je courais
> A travers des chambres où le silence semble écouter, à travers des [caves et des ruines,
> A travers des bois, à la lueur des étoiles, poursuivant à pas tremblants
> L'espoir de hautes paroles échangées avec les morts ;
> J'invoquais les noms malfaisants dont on nourrit notre jeunesse :

1. Voir la *Revue* du 1er juin.

Rien ne me répondait, rien ne m'apparaissait,
Quand, un jour, méditant longuement sur le lot
De la vie, à la douce époque où les vents sollicitent
Toutes les choses animées qui s'éveillent pour annoncer
Les oiseaux et les floraisons,
Soudain je fus touché par ton ombre;
Je jetai un cri et je serrai mes mains dans mon extase.

C'est ce même Esprit, ce même Inaccessible, qu'Alastor s'épuise à poursuivre jusqu'à en mourir de désir inassouvi; c'est lui qu'il entend dans l'herbe qui grandit, dans les feuilles froissées par le vent, lui qu'il croit voir briller soudain « comme deux yeux dans la nuit de sa pensée », ayant pour corps « l'ondoiement des forêts, la clarté des sources, les éclairs du ruisseau... » C'est lui qui, paralysé, demi-mort, se reprend à vivre dans le Prométhée déchaîné, à circuler par l'univers, et dont le sursaut de réveil fait jaillir du peuple des créatures les alléluias d'allégresse. Au fond de lui-même, à ces minutes de ferveur poétique, c'est-à-dire d'énergie intense et concentrée où sa propre personne s'efforce le plus ardemment vers la perfection de son être et la complète expression de soi, Shelley sent sa présence qui le travaille. Ineffable présence! Selon qu'elle se retire ou revient, l'ombre ou la lumière se font dans l'âme du poète. Il jette un coup d'œil sur sa vie passée : elle n'est faite que de ces éclipses et de ces rayonnements. Aux années d'enfance, surtout, plus tard aux heures d'amour où l'individu est poussé par des forces mystérieuses vers des fins qui le dépassent, Shelley a vu la clarté divine briller en lui et sur le monde. Parfois l'Esprit lui-même s'est révélé comme une radieuse vision féminine :

« Il y eut un Être que mon âme, dans la course errante de ses rêves aperçut souvent, haut dans le ciel. C'était par le clair matin doré de ma jeunesse. Sur les îles féeriques que font les pelouses ensoleillées, sur les montagnes enchantées, dans les cavernes du sommeil, parmi les vagues du rêve, fluides comme l'air, dans la mer du rêve dont ses pas effleurent le fond..., je la rencontrai vêtue d'une gloire tellement excessive que je ne pus pas la contempler. Dans les solitudes sa voix m'arrivait avec le murmure des bois, avec le chant des fon-

taines, avec le parfum des fleurs..., avec les vents tumultueux et chuchotants, avec les pluies que versait chaque nuage en passant, avec le chant des oiseaux, avec tous les sons, avec tous les silences. Et je l'entendais aussi dans les vers antiques, dans les paroles des fables sublimes...

» Puis, de l'ombre de ma jeunesse songeuse, je m'élançai, comme si j'avais à mes pieds des ailes de feu, vers l'étoile de mon unique désir. Je voltigeai comme un papillon de nuit ivre au crépuscule, quand il veut chercher dans la sphère d'Hespérus qui décline une mort radieuse, un sépulcre enflammé. Mais elle, que ni larmes ni prières ne pouvaient arrêter, passa comme un dieu dont le trône serait une planète ailée de plumes ardentes qui décuplent sa vitesse, — passa dans le morne cône que projette l'ombre de notre vie. » Elle disparut alors et tout fut obscurité jusqu'au jour « où surgit sur mon sentier une figure qui ressemblait à cette glorieuse présence comme la lune, toujours changeante et toujours la même, ressemble à l'éternel soleil. Froide, chaste lune, reine des îles brillantes du ciel, qui donne la beauté à tout ce qu'elle illumine de son sourire ; châsse errante de flamme douce et pourtant glacée..., qui n'échauffe point et pourtant éclaire[1]. »

Cette lune mystique, c'est l'Aimée en qui, plus pur que dans les autres formes, mais pâli, mais attendri, se reflète l'éclat de l'âme divine.



Bien d'autres poètes ont parlé de cette âme ; mais tous l'ont conçue à leur propre image. Le calme, le grave et méditatif Wordsworth, sensible surtout à la beauté morale et aux immobiles paysages du nord grisâtre, l'a sentie « dans la lumière du soleil couchant... et au fond de la conscience humaine ». Il la définit, cette âme, « une force, un esprit qui meut toutes les choses pensantes et toutes les choses qui sont

1. *Epipsychidion*.

pensées, roulant à travers le monde», et il l'appelle guide, gardien de son cœur et de tout son être moral[1].

Qu'est-elle pour l'ardent et mobile Shelley? Avant tout, vie et *activité*. Par elle, la nature devient et se développe dans la série des êtres périssables. « L'effort plastique de l'âme unique s'étend à travers le monde inerte et lourd, poussant les générations aux formes qu'elles revêtent, torturant la matière qui résiste et fait obstacle à son essor, faisant explosion et se déployant en beauté et en puissance, dans les arbres et les bêtes, comme dans la lumière du ciel[2]. »

De là, ce mouvement fébrile, ce frémissement continu de toute la nature shelleyenne qui tremble comme un brûlant paysage. Tout entière elle désire. « La chaude vitesse du désir » organise la matière, la précipite de tourbillons en tourbillons, fait surgir par multitudes et générations les êtres qui toujours aspirent à plus de vie, de conscience et de beauté. En chacun l'Esprit agit, et quelquefois, dans l'amoureux, dans le poète, dans le héros, avec tant de ferveur, qu'il jette au dehors d'étranges et divines lueurs. « L'argile qui rêvait est alors soulevée par la chose qui rêvait en elle comme la fumée par le feu[3]. » En ces instants sacrés, la vie de l'individu s'élargit au delà de ses limites et se confond à la vie de l'univers.

On comprend maintenant l'ivresse enthousiaste et légère de cette poésie. Quelle erreur de parler, comme on l'a fait si souvent, du « pauvre Shelley »! Disons plutôt l'heureux, le jubilant Shelley! Ses vers palpitent de la joie aiguë qui parfois a remué notre adolescence aux splendides matinées de printemps. Et justement, c'est un matin de printemps, un jour de sa prime jeunesse, que pour la première fois il entrevit le divin. Quel souvenir! « Je me rappelle bien l'heure qui rompit le sommeil de mon âme. C'était par une fraîche aube de mai, et je marchais sur l'herbe étincelante, et je pleurais sans savoir pourquoi.[4] » Que de fois ces extases

1. *Lines composed a few miles above Tintern Abbey.*

2. *Adonaïs.*

3. *Epipsychidion.*

4. *Laon and Cythna. (Dedication.)*

devaient revenir! Comme il les connaît maintenant! Certes, il n'ignore pas ces moments de langueur où la force qui travaille et fait lever le monde, se retire de lui et le laisse retomber. Avec quelle mortelle surprise il se retrouve alors, chétif, borné, périssable, solitaire, distinct de la nature environnante! Il gémit, il s'abat, il s'affaisse « sur les épines de la vie ». Il entr'ouvre les yeux, et ces grands êtres stables que son regard rencontre, ces bois, ces montagnes, il s'en découvre séparé. Chose surprenante, son âme ne s'absorbe plus dans la leur, ne se meut plus avec la leur, ne se règle pas sur des rythmes semblables. Mais combien rares ces heures-là! Comme vite il se redresse, repris par l'universel mouvement de vie et de désir!

Vie et désir : ces deux mots se fondent en un seul qui est *Amour*. Amour : voilà le vrai nom de l'énergie centrale et primitive. Par l'Amour, l'Être se déploie et se diversifie. On ne peut même pas dire qu'il soit différent de l'Être puisqu'il est toute la réalité intérieure qui, au dehors, *apparaît* comme matière. Rien n'est donc que l'Amour. On reconnaît là ces antiques idées platoniciennes qui, depuis leur première floraison, sont revenues régulièrement s'épanouir sur le vieil arbre de la métaphysique, — si connues que les attribuer à un poète en les présentant résumées dans une prose étrangère, dépourvues du lustre fragile et neuf qu'il sait leur donner, c'est exposer le poète à paraître banal, — mais si spontanément élaborées par Shelley, si bien vivifiées par sa ferveur et sa foi, aboutissant si naturel et nécessaire de ses tendances et de ses instincts que, chez lui, elles sont originales et véritablement inventées. Même dans la poésie anglaise où l'idéalisme est si fréquent et si haut, même chez Spenser, chez sir Philip Sydney, chez madame Browning, il n'y a rien d'aussi mystique, d'aussi subtil et passionné que certaines invocations de Shelley à l'Esprit. Il passe, cet esprit, et Shelley le reconnaît à je ne sais quel surnaturel éclat, quelles délicates apparences de rêve que prend le paysage. Le poète frissonne alors; il se redresse. Soudain, il a tout oublié de lui-même : rien ne subsiste en lui qu'une émotion d'où sort un chant d'extase, étrange, grêle, vague, impossible à bien traduire dans le langage précis et dense qu'est le français :

Vie de la Vie! Tes lèvres enflamment
De leur amour le souffle qui passe entre elles ;
Et tes sourires avant de s'éteindre
Font un feu de l'air glacé ; voile-les donc
Dans ces regards que l'on ne peut contempler
Sans pâmer, abîmé dans leurs rayons !

Enfant de Lumière ! Tes membres brûlants
Se révèlent à travers la robe qui semble les cacher,
Comme les lignes lumineuses du matin
A travers les nuages avant de les ouvrir ;
Et c'est comme une vapeur divine
Qui t'enveloppe partout où tu viens resplendir.

Bien des êtres sont beaux ; toi, nul ne te contemple,
Mais ta voix sonne tout bas, tendrement
Comme celle de l'être le plus beau. Elle te protège
Contre la vue, cette splendeur liquide ;
Nul ne te voit jamais, mais tous sentent ta présence
Comme je la sens, perdu que je suis pour toujours.

Lampe de cette Terre! Partout où tu te meus,
Les ternes ombres se couvrent de lumière,
Et les âmes de ceux que tu aimes
Marchent sur les vents avec légèreté
Jusqu'à ce qu'elles s'abattent comme je m'abats,
Frappé de vertige, perdu, mais sans jeter une plainte !

A juste titre, en Angleterre, on appelle Shelley poète des poètes. En effet, sa poésie est le produit d'une double distillation. Elle est aux autres poésies ce que celles-ci sont au réel. C'est une quintessence. Volatile, instable, ardente, impondérable, toujours prête à se sublimer, elle n'a plus de corps. Elle rappelle les fantasmagories du soir en Orient, ces tendres lueurs passionnées, couleur de pourpre, d'orange, de rose, de lilas flétri qui, le soleil tombé, dans les hautes régions du ciel sans vapeur, en plein vide, dirait-on, muent, s'avivent, pâlissent, s'éteignent enfin par degrés au plus profond de l'éther nocturne.



Aussi bien que Dieu est Amour, il est Beauté, et, selon Shelley, tel est son second nom. Il est la beauté de chaque chose puisque, principe intérieur et actif, il pousse chaque chose à se rapprocher de son type, bien mieux, puisqu'il est ce type même tendant à se réaliser. En même temps, il est aussi la beauté de cet ensemble que composent les choses puisque, par le mouvement de chaque élément fugitif en marche vers son idée propre, cet ensemble durable s'efforce vers la perfection totale. Il en est du monde comme d'un arbre dont la forme, la robuste charpente, la rugueuse écorce, toute la noble silhouette séculaire sont l'effet de la même force qui produit, sculpte ou découpe le bourgeon, le gland, la feuille, ces petits individus de quelques semaines.

Dieu, qui développe les êtres, se manifeste donc en eux au moment où ils atteignent leur beauté. C'est alors qu'illuminés en dedans par l'Esprit, ils resplendissent de cette transparence dont nous avons déjà parlé, et qui, pour le poète, est un phénomène si certain que, dans son vocabulaire, *lumineux* et *beau* sont des synonymes exacts. Ses fleurs, ses plantes, les membres de ses femmes rayonnent, baignent dans leur propre splendeur. Telle, mais plus glorieuse encore, lui apparaît l'aimée, ceinte d'un nimbe éblouissant et terrible, — effusion de la divine essence intérieure qui la traverse comme de l'albâtre translucide. En effet, de loin en loin, plus clairement qu'ailleurs, l'Esprit nous apparaît dans la femme. Silencieuse, perdue dans quelque rêverie, inconsciente peut-être, subitement voici qu'elle n'est plus la même. Quelque chose d'éternel et de général a passé sur ses traits et donne aux lignes de son corps une harmonie, à ses gestes une dignité, à sa voix une cadence, à ses yeux une clarté singulière, et, à la place de l'ordinaire créature humaine, met une mystérieuse figure. Durant cette courte minute, elle est Dieu. Voilà l'Emilia Viviani qu'a entrevue Shelley, celle qui revient hanter son rêve, qui l'exalte et le torture. Obsédante image! Elle lui inspire l'*Épipsychidion*, suprême effort du lyrisme

anglais, poème sublime à la fois et rebutant, où le torrent de la passion se précipite d'un élan si véhément et si uni, en lignes si impétueuses et si droites, qu'il semble immobile et qu'à peine le voit-on trembler dans le monotone vertige de sa vitesse. Ce n'est point par un échauffement graduel de son imagination que Shelley transfigure cette image et la spiritualise. Tout de suite, il la salue comme mystique splendeur et seule réalité par-dessous le mouvant chaos de l'illusoire matière : « Séraphin du ciel... qui voiles, sous la radieuse apparence de la Femme, l'Amour, la Lumière, l'Immortalité, tout ce qui en toi serait intolérable à contempler ! Suave bienfait dans l'éternelle malédiction ! Gloire voilée de cet obscur univers ! O lune par delà les nuages ! Forme vivante parmi les morts ! Étoile au-dessus de la tempête ! Merveille, Beauté, Terreur !... Doux flambeau ! Ma muse, ce papillon de nuit, s'est brûlé les ailes. Autrement, comme un cygne mourant qui monte et qui plane, mon jeune Amour saurait dire aux hommes, dans leur terne langage, tout ce que tu es : une source scellée de joie secrète dont les eaux, comme de la musique et de la lumière bienheureuse, triomphent de toute dissonance et de toute obscurité, — une étoile — derrière le tumulte du ciel, immobile, sans compagnes, — une clarté adorée, une solitude, un refuge, une joie... Je mesure le monde de mes rêves, cherchant quelque figure qui te ressemble, et ne trouve, hélas ! que ma propre faiblesse ! » Il veut la décrire et il ne le peut pas, car toute la silhouette aimée tremble, se fond, s'évanouit dans les rayons qui sortent d'elle. Elle n'est plus faite que de brume lumineuse : c'est « une omniprésence sereine dont les contours coulants se mêlent autour de ses joues, de ses doigts où luit et court le sang régulier qui palpite au dedans comme palpitent les artères cramoisies du vivant matin dans la toison d'une neigeuse vapeur... Ils se mêlent, ces contours, ils se prolongent en lignes continues et qui ne finissent pas, si bien qu'ils se perdent et s'immergent dans cette Beauté qui pénètre, enveloppe et remplit le monde. Regardez-la, figure mortelle, saturée d'amour, de vie, de lumière, de divinité, animée de mouvement qui peut changer, mais qui ne peut pas finir, — image de quelque brillante éternité, ombre de quelque rêve, splendeur qui laisse la troisième sphère sans pilote, tendre

reflet de cette immortelle Lune d'Amour dont l'aimant fait mouvoir les ondes pesantes de la vie. »

Y eut-il adoration plus mystique et plus tremblante du divin qui, de loin en loin, vient illuminer notre vie? « Soleil du monde spirituel », tantôt il se montre, foyer aveuglant et presque nu, à peine voilé par la délicate et légère vapeur qu'est la forme aimée. Tantôt, tamisé par des nuages plus épais, c'est une clarté calme, égale, immobile, qui baigne largement notre âme d'émotion religieuse. Frisson du vent d'octobre, le soir, sur la forêt, senteurs végétales des nuits printanières, rougeurs du crépuscule, sombres ardeurs qui passent sur les eaux lointaines comme une passion lente sur la face d'un Être vaste dont la vie muette, indifférente à la nôtre, nous apparaîtrait soudain, — obscures nostalgies, subits souvenirs d'un autre monde, images des premières années de la vie qui se dressent, immobiles, et comme chargées de sens fatidique, dans le rêve lucide du matin, mêlées aux premières lueurs de l'aube, — ce sont là des signes soudains devant lesquels nous nous arrêtons au milieu du courant de nos habitudes et de nos occupations particulières, brusquement troublés et pourtant envahis d'un sentiment de paix étrange. Cette paix sacrée fait l'accent incomparable de l'*Hymne à la Beauté Intellectuelle*.

I

L'ombre terrible d'une invisible Puissance,
Flotte, invisible parmi nous, visitant
Ce monde varié d'une aile inconstante comme
Celle des vents d'été qui glissent de fleur en fleur,
Pareils aux rayons lunaires qui pleuvent derrière une montagne [sombre de sapins.
Elle visite de son regard changeant
Chaque cœur humain, chaque physionomie ;
Telles les teintes et les harmonies du soir,
Tels les nuages qui s'étendent dans la spacieuse clarté des étoiles,
Tel le souvenir de quelque musique évanouie,
Telles toutes les choses qui nous sont chères
Pour leur beauté et qui nous sont plus chères encore pour leur [mystère.

II

Esprit de Beauté qui divinises
De tes propres nuances tout ce que tu couvres de tes rayons,
Toutes les pensées, toutes les formes que tu éclaires, où donc t'es-tu [enfui ?
Pourquoi disparais-tu, laissant notre monde,
Cette terne et vaste vallée de larmes, si vide et si désolé ?
Demandez pourquoi le Soleil toujours
Ne tisse pas d'arc-en-ciel sur le torrent, là-bas, dans la montagne,
Pourquoi il faut que tout décline et se fane,
Pourquoi la crainte et le rêve et la mort et la naissance
Ont jeté sur la clarté de cet univers
Tant d'ombre épaisse, — pourquoi l'homme possède un tel pouvoir
D'amour et de haine, de tristesse et d'espérance ?

III

Nulle voix venue d'un autre monde
N'a répondu là-dessus au Sage et au Poète ;
Et c'est pourquoi les noms de Démon, de Fantôme, de Providence,
Restent comme témoignages de leurs vaines supplications,
— Frêles paroles magiques, dont les charmes n'ont pu protéger
Tout ce que nous voyons et entendons,
Contre le doute, le hasard et le changement.
Seule, ta lumière — comme une brume errante sur les montagnes,
Comme une musique apportée par le vent nocturne
A travers les cordes de quelque immobile instrument,
Comme le clair de lune, à minuit, sur un ruisseau —
Vient donner de la grâce et de la vérité au rêve inquiet de la vie.

. . . .



Le rêve inquiet de la vie ! Nous comprenons à présent ce que cela veut dire ! De même qu'en tombant dans le chaos mouvant du rêve nous quittons l'ordre stable de la veille, de même en entrant dans la vie illusoire et diverse nous sortons de la paix de Dieu. Nous laissons notre véritable *moi*, l'éternel, l'universel, comme une goutte de la mer qui s'évapore et s'en va chatoyer quelques instants dans l'espace. Dans l'enfance la séparation n'est pas encore achevée ;

nous ne nous reconnaissons pas encore tout à fait distincts de ce monde divin : de brèves mais lumineuses réminiscences viennent nous rappeler nos origines, et parfois les objets autour de nous prennent des aspects émouvants et déjà vus ailleurs. Les deux poètes anglais qui ont le mieux contemplé la nature, qui l'ont le plus attentivement écoutée, en silence, et dans la solitude, se rencontrent ici. Pour Wordsworth, à mesure que nous marchons plus avant dans la vie, que notre personne se forme et se précise, nous perdons de vue « cette lumière qui jamais ne brilla sur une terre ou sur un océan ». « Il y eut une époque où les prairies, les bois, les ruisseaux, la terre, toutes les choses ordinaires me paraissaient vêtues d'une clarté céleste et comme d'une gloire et d'une fraîcheur de rêve. Ce que je voyais alors, je ne puis plus le voir. Où s'est enfuie la clarté visionnaire? Où se sont évanouis la gloire et le rêve? Notre naissance n'est qu'un assoupissement et un oubli. L'âme qui se lève avec nous, l'astre de notre vie, eut son couchant dans un autre monde et vient de loin. Non pas entièrement oublieux, non pas entièrement nus, mais comme des nuages de splendeur traînante nous apparaissons, nous sortons de Dieu qui est notre demeure. Le ciel s'étend autour de notre enfance..., l'ombre de la prison commence à se fermer sur l'adolescent, mais il voit la lumière et d'où elle rayonne. Le jeune homme qui toujours plus loin de l'Orient doit pousser son voyage, est encore un prêtre de la nature, et la splendide vision l'accompagne sur son chemin. Enfin l'homme fait l'aperçoit qui s'évanouit et fond dans la clarté du jour[1]. » Et de même, cette figure mystérieuse « aux robes de gloire » qui hantait la « claire aurore dorée de son enfance », qui voltigeait devant lui sur les étincelantes prairies de mai, Shelley l'a vue entrer et s'effacer dans « le terne cône d'ombre que projette devant elle notre vie ».

« Notre vie, qu'est-elle donc?[2] » Anxieuse question, cri d'angoisse que la mort a brisé soudain et par lequel, inachevé, s'élance et reste suspendu dans la noirceur du vide

1. *Intimations of Immortality.* — Sur ces idées de Wordsworth voir la pénétrante étude de M. Émile Legouis : *La Jeunesse de Williams Wordsworth.*

2. « Then what is Life? » I cried. *(Triumph of Life.)*

le plus étrange et le dernier de ses poèmes, celui qu'il écrivit en mer, au début de l'été, bercé par le flot innombrable et pressé de la Méditerranée brûlante, quelques jours avant de sombrer lui-même dans son petit bateau, surpris par la tempête, et d'aller se perdre au sein de l'élément. A cette question suprême quelle eût été la réponse longuement méditée, toute la poésie de Shelley nous l'a déjà fait pressentir et ce que nous possédons du *Triomphe de la Vie* nous aide à le mieux concevoir. Jamais *l'existence* n'a été aperçue, d'une façon aussi subite et certaine, comme une projection illusoire et colorée de Dieu. Jamais cette intuition, à mille lieues de la pure idée philosophique, ne s'est accompagnée d'un trouble plus rapide et plus profond de tout l'être imaginatif et sensible ; jamais elle ne s'est traduite par des rythmes plus expressifs, plus subtils et plus vivants que dans ce poème, — évocation d'une multitude spectrale qui, sans trêve, bouillonne, coule, se mêle, se précipite avec un élan fatal et nécessaire comme d'une source inépuisable et ténébreuse. Pullulement de moustiques dans la pâleur crépusculaire, bruissant émoi des forêts dont les millions de feuilles se froissent et chuchotent subitement au vent du soir, en juin, jaillissement sans fin de bulles d'eau qui ne se lassent pas de venir crever à la surface d'un tourbillon, danse bleuâtre des atomes de poussière dans un rayon de soleil, voilà quelques-unes des images que fait lever dans l'esprit de Shelley la vue de cet intarissable flux de formes irréelles. Flux liquide, impétueux, pareil à celui d'une grande marée à travers une large grève, et que couvre, plus mobile encore, comme une vapeur d'écume pulvérisée, une insaisissable brume changeante, aux couleurs de prisme, celle des idées — rêve d'un rêve — qui mènent et hypnotisent les vivants. Ajoutez maintenant, sur cet universel ruissellement de fantômes, un jour blanc, surnaturel, qui ne projette point d'ombres, une lumière sans foyer, froide d'un froid de glace, plus intense que celle de midi, obscurcissant le soleil de son aveuglant éclat. Il n'y a point de mots pour dire l'horreur du poème qui baigne dans cet éclat, la splendeur de sa pompe, le bruit immense et léger qu'il fait en se développant, son progrès vaste et sinueux, mais régulier, imperturbable, son agitation confuse comme celle d'une

grande eau qui se hérisse à l'aube, mais régie par un rythme précis, complexe, délicat, fluide, comme celui que l'on découvre quand, montant sur une falaise, on aperçoit cette même eau parcourue de longues vagues, de longs plis tremblants qui, sûrs de leur direction, se poursuivent, avancent toujours, poussés par une force invisible et venus de l'infini. Par l'effet d'une correspondance secrète, à demi suggérée déjà par ce rythme qu'elle-même a suggéré au poète, tour à tour voilée et éclairée par des images qui se succèdent et se recouvrent, se mêlent et se séparent, par des symboles superposés et demi-transparents, l'idée centrale de Shelley nous apparaît, indéterminée, vague, mais puissante infiniment, enivrante, vaste autant que le monde, identique à celle que traduisent à demi le battement intérieur et rapide, la sourde pulsation vivante, le frémissement continu, les murmures aériens et suaves, les subites modulations énervantes et troubles, le chant illimité, la mélodie infinie, les hautes fusées lumineuses d'une grande symphonie panthéiste de Wagner.



Du rêve de la vie, la mort est le réveil. Par la mort nous retournons à « la profonde mer de l'Amour », à « la source brûlante d'où sortit notre esprit, cette goutte de l'Éternel ». Ne pleurons pas ceux qui nous quittent. Ne pleurons pas Adonaïs, le tendre poète adorable, le jeune dieu fauché dans son printemps par la méchanceté humaine[1]. « Il n'est pas mort, il ne dort pas; il s'est réveillé de la vie. C'est nous qui, perdus dans des visions orageuses, luttons inutilement contre des fantômes et, hallucinés, frappons du couteau de notre esprit d'invulnérables riens. Son vol l'a emporté par delà l'ombre de notre nuit. Il vit maintenant; il s'éveille. C'est la mort qui est morte et non pas lui. » Réuni à ce Dieu qui aspire sous la matière et la pousse vers les formes idéales, il prend part à cet effort; de ce rayonnement dont brille toute

1. On sait que l'*Adonaïs* fut composé, en 1821, en l'honneur de Keats mort à vingt-cinq ans d'une maladie de poitrine, — aggravée, a-t-on cru longtemps, par les attaques d'un critique haineux.

beauté il est un des rayons. « Jeune Aurore, fais une splendeur de toute ta rosée, car l'esprit que tu pleures n'est pas anéanti. Et vous, cavernes, et vous, forêts, cessez de gémir; cessez, fleurs légères, et vous aussi, fontaines, et toi, ciel profond, qui as jeté comme un voile de deuil l'écharpe de tes nuages sur la terre désolée. Laisse-la se montrer nue aux joyeuses étoiles qui sourient à son désespoir... Il fait un avec la nature. Sa voix, on l'entend dans toutes les musiques du monde, dans le sourd gémissement de son tonnerre comme dans la musique du tendre oiseau de nuit. Sa présence, en toutes choses on peut la sentir, dans les ténèbres et dans la lumière, dans l'herbe et dans la pierre. Elle se répand partout où se meut cette puissance qui vient de le rappeler à elle, qui d'un amour inlassable remue le monde, qui le soutient par en bas, qui l'enflamme par en haut... Ce qui est *un* demeure; le divers change et s'écoule. La lumière du ciel brille à jamais; les ombres de la terre s'enfuient. Comme un dôme de cristal aux dix mille couleurs, que la mort enfin fait sauter en fragments, la vie altère et teinte la blancheur éclatante de l'Éternité... Meurs, si tu veux te réunir à ce que tu vas cherchant par le monde... Fuis à ton tour où tout s'est enfui... Pourquoi tarder, pourquoi te détourner, pourquoi trembler, mon cœur? Tes espérances t'ont précédé. Elles ont quitté les choses d'ici-bas : à ton tour de quitter ces choses. Le ciel tiède sourit; le vent murmure tout bas... C'est Adonaïs qui t'appelle. O hâte-toi vers lui! Ne laisse pas la vie séparer davantage ce que la mort peut joindre. Cette Beauté en qui tout agit et se meut, cette splendeur bénie que la ténébreuse malédiction de la naissance ne peut tout à fait ternir, cet Amour qui soutient l'univers, qui, derrière la trame de l'être aveuglément tissée par l'homme, par l'animal, par la terre et l'Océan, brûle, brillant ou obscurci, selon que chaque forme contient plus ou moins du feu dont toutes sont altérées, tout cela rayonne à présent sur moi, et les derniers nuages s'évaporent qui composaient mon être mortel. Voici descendre le souffle dont mon chant a invoqué le pouvoir; la barque de mon esprit est entraînée loin du rivage, loin de la tremblante multitude qui jamais n'ouvrit ses voiles à la tempête. La terre massive s'entr'ouvre; les sphères du ciel se fendent; je me sens emporté

dans l'espace, ténébreusement, anxieusement, bien loin, tandis que, brûlant derrière le dernier voile du ciel, l'âme d'Adonaïs, comme une étoile, m'appelle de ses feux du haut de la demeure où résident les Éternels. »

VI

Voilà les sommets qu'atteint Shelley et d'où son regard plonge sur la vie, sur la mort, et sonde les infinis qui portent et enveloppent la fugitive apparition humaine. Sommets solitaires, plus sublimes et plus nus, élancés dans un éther bien plus rare que ceux où se tiennent Byron, Keats, Coleridge, ses illustres contemporains. Seuls en Angleterre, deux poètes, Wordsworth et Shakspere, ont monté jusqu'aux mêmes altitudes, le premier à pas lents, longuement arrêté devant le détail du paysage, devant une herbe, une petite source, une chaumière, un arbre qu'il revient visiter souvent, préférant, en somme, les régions moyennes où l'homme se tient, travaille avec dignité et médite le coin de nature paisible qu'il a sous les yeux, — le second par élans imprévus, laissant là soudain la sanglante et fatale tragédie humaine, bondissant d'un seul coup d'aile jusqu'aux nuées du rêve métaphysique et, de là-haut, voyant ses personnages remuer misérablement et se détacher sur un fond noir et mystérieux d'éternité. Le propre de Shelley, c'est qu'il ne quitte pas ces hautes cimes vertigineuses. Dès ses premiers poèmes, il s'y est installé. Ailleurs il ne respire pas à l'aise, et par là, s'il est admirable, il prête aussi à la critique. Ce que nous donnent les autres poètes, qui sont nos frères, des frères plus grands, il ne faut pas le lui demander. Il n'est pas des nôtres; il ne nous est pas secourable. Ces pointes aiguës et sublimes, qui percent les nuages et voient le soleil alors qu'en bas la Terre se désole et pleure dans l'ombre humide, nous ne pouvons les habiter avec lui ; elles ne portent pas les sources qui désaltèrent ni le froment pour le pain qui rassasie. D'année en année, il est bon d'y monter pour quelques heures, d'y retrouver les éblouissements et la solitude aimés dans l'en-

fance. Les premiers instants émerveillent : on tressaille à respirer ces souffles vierges, et l'on croit que l'on pourrait rester là toujours, ivre d'espace, dominant les vertes vallées qui descendent et se noient dans les vastes pans d'ombre et de brumeuse lumière, discernant à peine, tout en bas, les gîtes humains serrés tout autour de leur petite église, — n'ayant pour compagnie que les silhouettes des autres montagnes, sœurs égales dont les fronts de pierre s'entreregardent depuis tant de siècles dans le silence du monde. Mais bientôt ce tête-à-tête accable. Passée la jeunesse, l'homme ne sent plus qu'épouvante devant la nature sauvage. Il la déclare muette et insensible. La poussée de vie qui le faisait grandir, qui semblait devoir l'égaler à toute autre puissance et l'emporter jusqu'à l'infini, s'est arrêtée. Seul à seul avec les forces éternelles, il ne peut plus s'y absorber, participer par sympathie à leur action. Il ne voit plus que ceci, c'est qu'elles le dépassent et qu'il va mourir demain. C'est alors qu'il éprouve « le besoin de dormir sur une épaule humaine[1] ». Par l'amour, il retrouve la sécurité. Serré contre sa sœur mystérieuse et mortelle, il oublie qu'il va disparaître tout de suite. Il accomplit sa destinée ; obscurément il comprend qu'il se relie à un être très vaste et très durable, la vieille et toujours jeune Humanité. Il participe à la grandeur de cette vie qui coule, ininterrompue, au pied des vastes choses naturelles, depuis son origine mystérieuse et lointaine autant que la leur. Dès lors l'Amour, non plus l'Amour cosmique qui inspire Shelley, mais le simple amour humain, devient le thème toujours repris et retourné de sa poésie, et ces vers-là lui paraissent les plus beaux qui s'insinuent dans son cœur, qui s'y prolongent, y remuant en silence, légèrement et douloureusement, la fibre la plus profonde.

Par d'autres fibres aussi il tient à l'humanité. Il aime ses frères parce qu'il agit avec eux, mais surtout parce qu'ils sont ses semblables et qu'il se retrouve en eux. Au fond, à mesure qu'il s'est formé et que les grands événements qui agissent sur toute vie d'homme ont façonné la sienne et l'ont enfermée

1. A. Angellier, *A l'Amie perdue*.

dans les limites humaines, à mesure que son *moi* s'est fortifié en se précisant, en se bornant, il est devenu moins capable de comprendre ce qui ne ressemble pas à ce *moi*. Devant un vol turbulent et silencieux de nuages, devant un frisson de l'eau crépusculaire, devant un geste d'arbre dans la nuit, il ne s'arrête plus avec une secousse intérieure, soudain absorbé, soudain oublieux de soi, oublieux de tout, sentant naître et remuer en lui l'âme simple, si différente, si étrange, qui vient de se révéler à lui. Un seul être, à présent, lui semble vivre : l'homme, c'est-à-dire lui-même, et cet être remplit l'univers. Dans la forêt, au bord du torrent alpestre, sur le sable de la grève, il s'assoit, et de quoi rêve-t-il? De lui-même, de sa faiblesse après tant d'inutiles labeurs, du passé disparu, de telle figure aimée qui donnait autrefois un sens et une âme à ce paysage, de sa solitude présente, ou bien de ses espoirs et de ses résolutions. Parlez-lui donc de lui-même, et que votre poésie soit « une critique de la vie humaine », de cette vie humaine si petite mais si riche, si prodigieusement complexe et d'un pathétique si profond. Qu'elle en décrive et qu'elle en interprète les états, les crises, les instants nécessaires et caractéristiques. Certes, il faut que la nature paraisse dans vos tableaux, — elle est inévitable, étant universelle, — mais seulement comme un chœur immobile et lointain, pour observer et commenter en silence l'action continue de ces générations qui se lèvent tour à tour. Devant ce fond grave de puissances permanentes, mettez toujours l'Homme, tantôt ardent, soulevé par un infini désir de monter au-dessus d'elles, de découvrir ce qu'elles lui cachent, et puis retombant à leur pied, inexorablement limité dans son intelligence et dans sa volonté, sursautant d'horreur à la vue de la mort immédiate et nécessaire, — tantôt, au contraire, paisible, calme, parce qu'il est en équilibre avec l'univers et qu'il ne cherche pas à sortir du demi-sommeil que doit être la vie. Racontez-nous ses douleurs et ses joies, ses luttes et son repos. Vous me peignez une vaste forêt de sapins noirs. Dites-moi, ou seulement faites-moi sentir la détresse de l'homme devant l'impassibilité, le fatal silence de cette armée ténébreuse, de tous ces troncs droits serrés qui

montent si haut, dans un demi-jour dense[1]. Vous me parlez d'une matinée de printemps. Faites-y tinter les cloches; montrez-moi par-dessus un toit amical un arbre familier, presque humain, pommier ou cerisier; évoquez la ville prochaine, et dans ce petit courant régulier — si ancien! — de vie harmonieuse et contente, mettez un poète qui se souvient des orages et de tant de larmes passées et dont le cœur se fond au sein de toute cette paix bénie :

Le ciel est par-dessus le toit
Si bleu, si calme!...

Mieux que les métamorphoses du nuage, mieux que les rêves de la sensitive, mieux que l'allégresse de la planète roulant dans l'espace, mieux que l'Océan qui s'émeut à la clarté de l'aube et que les fumées du matin sur les montagnes, mieux que l'attente et la germination des plantes à la fin de l'hiver et que la joie de la sève montante, les plus humbles sujets humains me toucheront au cœur. La vue d'une enfant debout sur sa lande natale et dont la beauté semble faite du silence de cette lande[2], — une heureuse matinée de dimanche, la fête de la messe au village, — la simple histoire d'un vieux matelot qui finit de vivre, seul devant un morceau de mer grise, et dont les souvenirs s'éteignent un à un[3], voilà qui suffit à nous jeter dans le rêve, à nous remuer dans notre fond le plus secret et le plus silencieux. Que dirons-nous donc des thèmes plus vastes et plus lyriques, des grands drames généreux du cœur et de l'esprit, et de la volonté d'un Othello, d'une Maud, d'un Faust, d'un Hamlet, d'un Manfred? Déployez devant nous la Vie; commentez-la, non par un sermon, mais par l'accent et le rythme de vos paroles, paroles nécessaires et simples, paroles musicales et magiquement évocatrices parce qu'elles sortent d'elles-mêmes de votre émotion.

Voilà un idéal poétique très précis. Pour certains critiques qui n'en reconnaissent point d'autre, pour M. Matthew

1. Tourgueniev, *Deux journées dans les grands bois*.
2. Wordsworth, *Lucy Gray*.
3. Loti, *Un Vieux*.

Arnold, par exemple, que devient notre extatique et visionnaire Shelley? Il se meut dans les régions supra-humaines. Certainement, il a aimé l'Humanité ; avec une ardente foi de mystique ravi par sa chimère, il a célébré son affranchissement, son progrès actuel, son ascension certaine, mais il l'a regardée de haut ; elle lui est apparue dans sa totalité, esprit ardent, inquiet, répandu çà et là sur la terre comme une vapeur, et qui rêve, qui aspire à monter vers Dieu. Il n'a pas vu le simple individu, ses joies, ses souffrances particulières. Nul enseignement dans sa poésie. Nulle aide à notre vie, nul point d'appui pour les jours de faiblesse. Rien qu'une brume irisée qui s'échafaude dans l'éther irrespirable, en fantasmagories de montagnes et de palais illusoires. Rien que le vol « d'un bel ange inefficace battant le vide de ses ailes lumineuses »[1].

M. Matthiew Arnold touchait au terme de sa vie quand il écrivait cette critique, et il reconnaissait avoir subi dans sa jeunesse tous les prestiges de Shelley. Nous aussi, qui le délaissons à mesure que nous nous éloignons des premières années merveilleuses, ensorcelés à notre heure, nous l'avons préféré à tous les poètes. Autrefois, nous aimions à nous lancer sur cette mer déserte de poésie, à nous y perdre, à voir dans ces longs voyages disparaître tout à fait les côtes. Aujourd'hui, il nous fascine et nous éblouit toujours. Quels ondoiements de tous ces tons liquides, quels jeux de ces reflets, quelles soudaines transparences, quels évanouissements de ces couleurs cristallines, quels miroitements incertains, quelles populations ondulantes de vagues, et pourtant quelle unité dans la vie de cette étendue qui s'endort dans une langueur, qui bleuit dans un bonheur tranquille ou bien qui s'anime et frémit tout entière sous le souffle de la passion! Mais nous appartenons maintenant à la terre habitée ; par mille liens subtils elle nous tient, et nous quittons « la mer shelleyenne[2] » pour retourner vers les hommes. Elle nous dépasse et elle ne nous suffit pas. Elle est trop vaste, trop illimitée, trop vague et partout pareille ; l'œil se lasse d'y errer toujours sans pouvoir s'y poser nulle part.

1. M. Arnold, *Essays in criticism.*

2. Expression de M. G. Sarrazin.

Faut-il conclure contre Shelley ou contre nous-même? Admettons plutôt qu'il y a une poésie de l'homme mûr et une poésie de l'homme jeune. Dirons-nous que les premiers chanteurs védas n'étaient pas de grands poètes? Pourtant, il n'y a rien d'autre chez eux que le primitif enchantement de l'homme devant la nature divine. Avec des sens aussi neufs, avec la même fraîcheur vierge de vision, avec le même étonnement perpétuel et la même joie d'enfant, Shelley s'est oublié à regarder la splendeur du ciel, la fulguration de l'éclair, la rougeur des aurores, la nonchalance des nuées, les mouvements de l'eau, le jaillissement clair de la flamme claquante, et, dans son ravissement, il ne distinguait plus entre ces merveilles et lui-même. Comme les poètes védiques il les croyait vivantes, et partout, autour de lui, dans le ciel et sur la terre, il imaginait des dieux et des génies. Comme eux il était créateur de mythes, de mythes transparents, évocateur d'esprits qui ne sont point des allégories, mais les âmes mêmes de la nature, et il leur donnait des voix dont les cadences, les inflexions, les chants languissants ou volontaires suivent les allures et les démarches des choses. Ces choses, comme les poètes védiques encore, il ne les apercevait qu'en train de devenir, s'unissant et se séparant, sortant les unes des autres par voie de développement, chacune capable de se transformer insensiblement et de se confondre à sa voisine, toutes éphémères et composant par le flux de leurs naissances et de leurs morts le spectre coloré du monde. Allant plus loin, arrivant d'un bond à l'idée qu'atteignirent peu à peu les philosophes de l'Inde, panthéiste comme eux, par une même conséquence nécessaire de sa vision propre et d'une façon bien moins réfléchie que le grand Gœthe, il saisissait l'Ame unique, la Psyché-Protée qui met au jour la diversité des apparences. Partout il la voyait éclairant la matière du dedans, l'attendrissant, la spiritualisant, l'enveloppant d'effluves et de halos, finissant par la sublimer et la faire disparaître. De là cette poésie visionnaire, éthérée, impondérable, volatile et ardente comme une vapeur de feu. De là ces nuances délicieuses, à la fois intenses et mourantes comme celles de la nacre. De là cette agitation fluide, cette lucidité d'eau vive où le monde, parmi des rides de soleil, se

reflète en tremblantes images, où les idées et les émotions ondulent, demi-brouillées, comme des algues merveilleuses. De là ces figures de rêve, ces fantômes insexués dont la substance est de la lumière. De là ces transports de voyant, ces élancements de désir et d'amour, ces vertigineux essors qui rappellent son alouette ivre montant vers l'aveuglant soleil. De là ce chant auquel nul autre, sauf parfois celui des plus légers esprits de Shakspere, ne peut être comparé, — chant inspiré entre tous, le plus souvent soutenu et conduit par un secret enthousiasme, circulant en longs méandres continus, fort, splendide et calme, se développant avec la nécessité tranquille d'une puissance élémentaire, — chant où l'on retrouve « les profonds murmures de l'air, les mouvements de la mer et de la forêt[1] », quelquefois plus subtil, perçant et passionné, situé dans des registres si hauts, composé de vibrations si rapides, de si délicats frémissements de l'air qu'il est à peine perceptible.

Étrange musique qui ne porte pas la marque de l'art humain, dédaigneuse de toutes les règles reçues, évidemment toujours créée d'un seul élan d'inspiration, mystérieuse musique qui vient on ne sait d'où, qui flotte, qui nous enveloppe peu à peu comme d'une magique et bruissante vapeur et met autour de nous le surnaturel. Musique vraiment céleste, celle de l'ange aux ailes lumineuses dont parle Matthiew Arnold. Il a raison : cet Ariel n'est pas des nôtres. Était-ce tout à fait un homme que la sauvage créature de beauté miraculeuse, svelte et délicate, à figure de vierge, aux grands yeux de songe, à la silencieuse démarche de serpent, aux allures de somnambule, au geste glissant et si rapide, qui, perdue dans ses visions, après avoir volé de paysage en paysage, hanté les montagnes et les forêts, après avoir si vite traversé notre monde, disparut un jour dans l'élément-protée qu'elle avait tant aimé et qui ressemble à sa poésie ?

ANDRÉ CHEVRILLON

1. *Alastor*.

LA

PROPAGANDE SOCIALISTE

EN ALLEMAGNE

Le parti démocrate socialiste est actuellement le parti le plus fort d'Allemagne. Depuis trente ans ses progrès on été continus. Aux élections générales du Reichstag il obtenait : en 1871, 124 655 voix; en 1881, 311 961; en 1890, 1 427 298; en 1893, 1 786 738. En 1893, sur 1 000 voix, les démocrates socialistes en avaient 233 : près du quart des électeurs avaient voté pour eux. Ces résultats s'expliquent en partie par l'évolution économique de l'Allemagne depuis 1871, par le développement prodigieux de la grande industrie, par le mouvement de concentration du capital, les crises périodiques, l'extension du chômage. Mais il fallait éveiller dans les masses la conscience des faits économiques dont elles souffraient : ce fut la tâche des agitateurs socialistes. C'est par l'organisation du parti, par les sacrifices faits pour la propagande, qu'ils ont si bien réussi. Je voudrais, à la veille des élections au Reichstag, expliquer et décrire le fonctionnement actif de cette propagande. Je dirai ce que j'ai vu, en témoin consciencieux, sans ajouter un commentaire ni une critique à l'exposé des faits.



A la tête du parti se trouve un *Comité de direction*, qui tient son pouvoir de l'Assemblée générale et est chargé de la conduite des affaires. Des *hommes de confiance* mettent en communication ce comité de direction et les « camarades » des diverses localités. Dans chaque localité, les militants sont groupés en cercles politiques, qui ont généralement revêtu la forme de cercles électoraux, parce que les cercles électoraux sont les sociétés politiques qui ont le moins à craindre de la police. Ces cercles dirigent l'activité politique locale, préparent les réunions publiques, leur assurent une nombreuse assistance. Les divers États ou provinces de l'Allemagne ont des organisations particulières, auxquelles le comité de direction abandonne le soin de régler la propagande : tandis que le comité assure l'unité d'action du parti, les organisations locales et provinciales permettent d'adapter la forme de l'agitation aux conditions spéciales des diverses régions de l'Empire.

Il faut, pour que l'œuvre de propagande se fasse, que le parti assure à certains hommes l'indépendance, leur ôte la préoccupation de la vie matérielle, leur permette de ne rien craindre d'aucun patron. Le parti démocrate socialiste, en Allemagne, a cette puissance.

Les socialistes allemands ont su faire de leur parti un parti riche. Ils ont assuré les conditions matérielles de leur agitation en organisant leurs finances. Les camarades paient des contributions ; une partie sert à couvrir les dépenses locales, une autre partie est consacrée à l'agitation dans la province; le reste est envoyé au comité de direction. Les recettes du comité, qui proviennent aussi des bénéfices du journal central, le *Vorwærts*, et de la librairie du *Vorwærts*, s'élevaient, il y a deux ans, à 270 171 marks, l'année dernière à 274 521. Ces sommes permettent au parti de garantir des moyens d'existence à ceux qui travaillent pour lui. Par principe il paie tous ses fonctionnaires : libre à ceux qui n'ont pas besoin de leur traitement, comme le millionnaire Singer, d'y renoncer. Les présidents du comité de direction touchent 50 marks par mois ; le caissier, 150 marks; les secré-

taires. 250 marks. On sait qu'en Allemagne les députés ne reçoivent pas d'indemnité de l'État: le parti démocrate socialiste donne à ses députés 6 marks par jour. Ceux qui prennent un domicile à Berlin uniquement pour remplir leur mandat, reçoivent un supplément de 25 marks par mois. On accorde à ceux qui sont dans le commerce un dédommagement de 6 ou 9 marks par séance. Le rédacteur en chef du *Vorwærts* a un traitement de 7 200 marks. Les autres rédacteurs sont payés 2 400 à 4 200 marks. Les écrivains du parti reçoivent des honoraires pour leurs travaux. Les orateurs de réunions publiques touchent une prime. On donne aux propagandistes que l'on envoie dans le pays un parcours et des indemnités de séjour. On entretient dans certaines localités tels agitateurs dont la présence est jugée nécessaire. On envoie des fonds à des circonscriptions ou provinces où le parti est faible encore. Les journaux qui se trouvent dans un embarras momentané reçoivent des subsides. Une feuille socialiste doit-elle fournir une caution élevée, le parti avance la somme. Un rédacteur est-il poursuivi pour délit de presse: si le journal n'est pas assez riche, le parti prend à sa charge les frais de justice; s'il y a condamnation, il pourvoit aux besoins du camarade et de sa famille pendant la durée de sa détention. Un ouvrier est-il congédié pour son activité politique, le parti lui accorde un secours; parfois il lui fournit la somme nécessaire pour acheter un petit fonds de commerce qui lui permettra de vivre tout en s'occupant des affaires du parti.

A côté des fonctionnaires du parti, il y a le personnel des nombreux journaux socialistes de province; il y a le personnel des syndicats ouvriers répandus sur l'Allemagne entière. Tous ces hommes sont indépendants, ou plutôt ne dépendent que de la population ouvrière qui les fait vivre. Ils peuvent se consacrer ouvertement à la cause socialiste : c'est leur métier d'être agitateurs. A d'autres encore l'esprit de solidarité des camarades assure des situations indépendantes. A celui-ci ils ouvrent une boutique, à celui-là ils montent un petit restaurant ; ils leur assurent leur clientèle. Ils fondent des coopératives, ou luttent pour obtenir la majorité dans les coopératives existantes : les places sont confiées aux militants sans travail.

Ainsi l'on a, dans chaque localité, des agitateurs. Ils vont, le soir, le dimanche, aux environs, dans les campagnes, faire de la propagande. Des villes où le mouvement est fortement organisé, ils rayonnent dans toute la région. C'est ainsi que Hambourg envoie des agitateurs dans la province de Schleswig-Holstein, dans le Hanovre, dans le Mecklenbourg. Mais le parti a ses orateurs préférés. Les camarades de province réclament, à cor et à cris, comme propagandistes, des députés. Quelques-uns sont demandés partout. Ce sont les grands chefs, les « *divinités du parti* », Bebel, Liebknecht, Singer, Auer. On compte, grâce à l'éclat de leur grand nom, attirer l'attention des foules. Bebel calculait que, pour donner satisfaction à toutes les demandes de conférences d'agitation qu'on lui adresse, « six cents jours par an suffiraient à peine ».

Ce n'est pas tout d'avoir des propagandistes, il faut avoir des salles de réunion : c'est une des grandes difficultés de la propagande. Les autorités exercent une pression sur les restaurateurs pour les empêcher de louer leurs salles aux socialistes. Dans les villes de garnison, le procédé employé consiste à interdire aux militaires les établissements que fréquentent les socialistes: c'est le *boycott militaire*. Pour retenir leur clientèle, quelques restaurateurs, en Saxe, sont allés jusqu'à suspendre à la porte de leurs maisons des écriteaux portant ces mots : *Entrée interdite aux socialistes notoires*. Les socialistes empruntent à leurs adversaires leur arme, le *boycott*. Ils font savoir à l'hôte qui refuse sa salle, que les camarades n'iront plus consommer chez lui tant qu'elle ne sera pas à leur disposition. Lorsque la population ouvrière est bien organisée, bien disciplinée, le *boycott* réussit. Les socialistes n'avaient, à Berlin, qu'une salle un peu grande où ils pussent tenir leurs réunions publiques : par un *boycott* bien conduit ils ont conquis toutes celles dont ils avaient besoin. Une commission a été instituée, la *Commission des locaux*, qui signale, dans le *Vorwærts*, les restaurateurs qui capitulent, et, par des feuilles volantes répandues dans les masses, fait connaître les établissements de Berlin et des environs que l'on doit fréquenter.

Souvent, aux congrès, des délégués ont demandé que le parti fît des avances de fonds pour construire des salles : il n'a pas

cru devoir s'engager dans cette voie. Dans les villes où des camarades possèdent des restaurants, les groupes socialistes disposent des salles de réunion de ces maisons ; mais il n'y en a qu'un bien petit nombre qui puissent contenir plus de trois à quatre cents personnes. Dans certaines localités, les camarades se sont arrangés pour acheter ou construire des établissements avec salle de conférences : ils ont fondé des *casinos ouvriers*. Mais, même alors, le problème n'est pas définitivement résolu. Lorsque les autorités sont mécontentes de ces casinos, elles font naître mille difficultés. A Neuwied, le casino fut fermé parce qu'on y débitait de la bière : il a pu être rouvert à la condition expresse de renoncer à cette vente : on lui accordait le droit d'exister, mais on lui ôtait son principal moyen d'existence. A la campagne, dans les *pays nouveaux*, les socialistes n'ont ni restaurants du parti, ni casinos ouvriers ; ils ne sont pas en mesure d'organiser le *boycott*. Le plus souvent ils n'obtiennent pas de salle pour faire leur propagande : c'est ce qui leur arrive, par exemple, dans le Schleswig-Holstein, dans la Prusse Occidentale et la Prusse Orientale. Ils ne se découragent pas : ils tiennent leurs réunions en plein air, ils parlent dans des prairies. Un agitateur de l'Allemagne du Nord disait, à un congrès : « Il nous est arrivé, à mes amis et à moi, lorsqu'on nous refusait les salles, de tenir des réunions en marchant, même sur la glace. » Assez souvent ils organisent des excursions de propagande : au programme de la fête se trouve une conférence. Mais la police, le plus souvent, interdit les réunions en plein air.

Les socialistes ont-ils réussi à se procurer une salle, ils ne sont pas au bout des difficultés. Si la loi sur les réunions varie d'un État de l'empire à l'autre, elle est presque partout sévère, et partout elle est rigoureusement interprétée contre eux. Quoique la loi d'exception n'existe plus, ils sont toujours traités autrement que les autres citoyens. Le ministre de l'Intérieur du royaume de Prusse disait à ses fonctionnaires, dans une circulaire, qu'il faut « s'opposer aux progrès de la Démocratie socialiste par tous les moyens permis » ; dans une circulaire aussi, le ministre de l'Intérieur du royaume de Saxe déclarait que, « pour se conformer aux intentions du

gouvernement, les autorités, dans les mesures qu'elles prennent contre la Démocratie socialiste, doivent manier le droit selon des considérations politiques ». Ces mesures, d'ailleurs, n'arrêtent pas les succès du parti. Au contraire, elles préparent aux socialistes des sympathies. Liebknecht a été condamné à quatre mois de prison, comme coupable de lèse-majesté, pour avoir prononcé, au congrès de Breslau, les paroles suivantes : « Sous le couvert de la plus haute puissance de l'État, on injurie la Démocratie socialiste. Sous le couvert de la plus haute puissance de l'État, et avec l'aide de la puissance de l'État, on jette le gant au parti, on le convie à un combat à mort. Eh bien ! en ce qui concerne les injures contre notre parti, nous sommes trop haut pour que la boue puisse nous atteindre. » Liebknecht estimait un pareil procès et une pareille condamnation si avantageux à la propagande, qu'il écrivait, peu après : « Je puis être content du procès de Breslau. Si Paris valait une messe, ce procès vaut bien quatre mois de prison. Les avantages que nous en retirons sont payés bon marché. » Il a purgé sa peine. Par une coïncidence curieuse, il sortit de prison le 18 mars. Le soir même il tenait une réunion à Berlin, pour l'anniversaire de la grande journée révolutionnaire de 1848. Tous se rappelaient que, tout jeune alors, il y avait pris part, l'épée à la main ; qu'il avait été fait prisonnier, condamné à mort. On peut se représenter l'accueil fait par les masses à cet homme de soixante-douze ans, « au vieux soldat de la Révolution ».

Il est parfois possible de saisir sur le fait le résultat des mesures contre les socialistes. En 1892, des ouvriers de l'État, des mineurs du district de Saarbrück, se mirent en grève. Les chefs de la grève furent poursuivis. Les peines s'élevèrent à quinze années de prison. Les socialistes allemands ont l'habitude de présenter ainsi, en bloc, les peines distribuées aux camarades, sans faire la part de chacun : c'était le parti qui venait d'être condamné à quinze années de prison. Quelques mois après avaient lieu les élections au Reichstag. Les résultats indiquent l'enseignement que les mineurs avaient tiré des mesures prises contre les leurs. Dans la circonscription de Dortmund, le candidat démocrate socia-

liste avait obtenu, en 1890 : 10 422 voix ; en 1893, il en obtint 17 170 ; — à Bochum-Gelsenkirchen, le nombre des voix était, en 1890, de 8 388 ; en 1893, de 19 585 : — dans la circonscription minière de Waldenburg, les socialistes ne comptaient, en 1890, que 6 334 voix ; en 1893, ils en réunissaient 11 336 ; leur candidat était élu, et le premier mineur socialiste, Möller, pénétrait au Reichstag.

Tous les ans le comité de direction consigne, dans son rapport au Congrès, le nombre des années de prison, le chiffre des amendes auxquelles ont été condamnés les camarades. Il y a deux ans, c'était 84 ans, 8 mois, 1 semaine et 1 jour de prison ; 31 773 marks d'amende ; l'année dernière, 118 ans, 8 mois et 3 jours de prison, et 28 229 marks d'amende. Notons que tous les cas ne parviennent pas à la connaissance du comité de direction ; que, d'autre part, les mois de prison préventive ne sont pas comptés. On ne cherche pas la condamnation : le Comité de direction ne manque jamais de recommander la prudence ; mais on sait qu'on ne peut éviter les peines, et on les accepte avec résignation : ce sont des souffrances individuelles, parfois des existences brisées, anéanties, mais la marche en avant n'est pas arrêtée. L'année où fut promulguée la « loi des socialistes », en 1878, il y avait, en Allemagne, 437 158 voix socialistes. Après douze années de régime d'exception, en 1890, le parti obtenait 1 427 298 voix.

Les démocrates socialistes s'accordent à reconnaître que les autorités de la police, par leurs interdictions de réunions publiques, leurs dissolutions de sociétés, leurs saisies de feuilles volantes, obtiennent le résultat inverse du résultat cherché. Ces mesures de repression éveillent l'attention des masses. On s'enquiert des raisons : « Qu'est-ce donc que cet homme qui devait parler ? Que voulait-il nous dire ? Qu'y avait-il dans ces feuilles volantes ? Les gens qui les portaient n'avaient pas si mauvaise figure qu'on raconte. » On cause, on interroge, et le but se trouve atteint.

La réunion est-elle autorisée, elle n'a pas lieu, sauf dans quelques États du Sud, sans qu'un ou deux fonctionnaires de la police, en uniforme, prennent place auprès de l'orateur, sténographiant ses paroles. Ils essayent de l'empêcher de parler.

« La salle est trop froide », dira tel fonctionnaire de police ; « si on ne la chauffe pas, je dissous la réunion » : et il n'est pas toujours aisé de chauffer la salle. — Voici un autre exemple, pris en Saxe, « le pays classique de la police », comme on dit en Allemagne. Les jeunes ouvriers, les apprentis n'ont pas le droit d'assister aux réunions publiques : « Je vois un apprenti », dit le fonctionnaire. Le président demande : « Y a-t-il des apprentis dans la salle? » Personne ne répond. Le président continue : « S'il y a des apprentis, je les prie de sortir. » Personne ne sort. Le fonctionnaire reprend : « Je vois un apprenti. » « Je vous en prie, montrez-le-nous, je le ferai sortir », lui dit le président. « Je vois un apprenti », répète le fonctionnaire : « je dissous la réunion ». On se retire, mais la salle est exaspérée. — Ailleurs, c'est un mot de l'orateur qui déplaît : la réunion est encore dissoute, mais la prochaine fois l'affluence sera double. L'orateur est poursuivi, condamné : dix autres se présentent à sa place ; et lorsque, ayant purgé sa peine, il reprendra son poste, sa parole n'aura que plus d'autorité.

Les propagandistes s'aventurent-ils dans les régions agricoles qui sont les fiefs des *Junker*, ou bien dominées par le clergé, assez souvent ils sont l'objet de violences de la part de la population. Au Congrès de Cologne, le délégué de München-Gladbach racontait : « A la campagne, aux dernières élections, la gendarmerie céleste munie de goupillons, et la gendarmerie terrestre avec la pompe à incendie, se trouvaient, prêtes à nous recevoir, devant le village. On nous a chassés avec des chiens. » Lorsque des réunions ont lieu, il n'est pas rare qu'elles soient troublées par des cris et se terminent par des rixes. On excite les paysans contre les agitateurs socialistes ; on les exhorte à les recevoir à coups de gourdins, à coups de fouets. Voici la traduction d'une *Chanson aux paysans* : « O paysans, ne vous laissez pas duper par cette canaille. Je sais quel est l'enseignement qu'ils nous donnent chaque jour, les fainéants. Oui, les démocrates maudits perdent notre pays. Que Dieu ne les laisse pas pénétrer dans notre population de paysans ! Un agitateur de la ville vient-il chez vous, frappez-le, jusqu'à ce que votre bras soit épuisé : chassez-le en criant : hourrah ! » — Arrive-t-il que dans une

contrée nouvelle les socialistes obtiennent une salle, les prêtres, maîtres d'école, industriels, propriétaires, viennent à la réunion et essaient par leurs interruptions d'y jeter le trouble.

Les conférences de propagande des socialistes sont toujours contradictoires. Lorsque l'orateur a fini de parler, on ouvre la discussion. Les adversaires prennent la parole, l'orateur réplique. Dans les campagnes, les gens peu instruits, qui souvent ne savent pas lire, suivent difficilement l'orateur. Aussi après la réunion ne se retire-t-il pas; il s'entretient avec eux en de petits groupes, il donne des explications à chacun. Il revient dix fois sur un même point, recommence sans se décourager les mêmes raisonnements. On distribue aux auditeurs des feuilles volantes, des journaux, des brochures. On cherche à nouer des relations avec des habitants du lieu. Quelques mois après, on organise une autre réunion. Lorsque l'on a réussi à créer un petit noyau de camarades, on leur confie le soin de continuer l'agitation. On leur envoie les fonds dont ils ont besoin, on leur fait parvenir des écrits de propagande. C'est le principe des démocrates socialistes de faire sortir de chaque milieu les hommes chargés d'y répandre les idées socialistes. Les centres industriels ont été conquis le jour où des ouvriers se sont adressés à leurs camarades de travail; les démocrates socialistes n'espèrent conquérir la campagne que lorsque les agitateurs de la ville auront tiré de la population paysanne les éléments utilisables, et les auront façonnés pour l'agitation.



La forme la plus active de l'agitation socialiste, en Allemagne, c'est l'agitation électorale. En devenant un grand parti politique, la Démocratie socialiste a senti le besoin d'utiliser sa puissance pour améliorer, dès maintenant, dans la mesure du possible, la situation de la classe ouvrière : les camarades prennent part à toutes les élections auxquelles la législation actuelle leur permet de participer avec chances de succès, sans compromission. Et chacune est pour eux l'occasion de faire de la propagande. Dans les élections au Reichstag, l'agitation socialiste atteint son maximum d'inten-

sité. Elle s'étend sur tout le territoire ; partout on présente des candidats; on vide la caisse du parti, on épuise le fonds de réserve; les idées du parti pénètrent dans les régions les plus reculées. Aussi les adversaires disent-ils que les élections générales sont, pour les démocrates socialistes, comme de grandes marées « qui laissent partout après elles, dans le pays, de petites mares, dans lesquelles le bacille socialiste se développe, pour infecter ensuite progressivement les environs ».

Pendant la période électorale, des réunions sont organisées de tout côté. Brochures et feuilles de propagande inondent le pays. On expose la situation actuelle, on dit ce que les partis au pouvoir ont fait pour le peuple, on montre au peuple que c'est sur lui que pèsent les charges les plus lourdes; on l'avertit des dangers qui le menacent, on affirme les principes du parti. Le 1er janvier 1898, à l'occasion des prochaines élections au Reichstag, une brochure était distribuée à 45 000 exemplaires dans une circonscription du Schleswig-Holstein. L'auteur attaquait le projet de septennat naval : le gouvernement veut accroître la flotte ; qui paiera? Le peuple. On imposera le tabac, on imposera la bière. Les petites gens boiront une bière horrible, fumeront du tabac de choux. « Et les riches? Ils continueront à boire des vins fins, à fumer des havanes et à tenir de grands discours patriotiques. » On refuse de l'argent pour construire des écoles, pour élever le misérable traitement des bas fonctionnaires de l'État, et l'on veut faire voter, pour sept ans, un supplément de crédits pour la marine, un supplément de soixante et un millions et demi de marks par an. « Nous protestons ici devant le monde entier contre les conséquences de ces désirs d'accroissement. Le peuple ne veut pas de guerre. » Il faut donc que le peuple se rappelle, le jour des élections, la parole de la Démocratie socialiste internationale : « Pour le meurtre des masses et les aventures sur terre et sur mer, pas un homme, pas un liard. »

L'agitation, commencée dans le pays pendant les élections, se poursuit au Reichstag. Pour les socialistes allemands, l'objet principal de l'activité parlementaire, c'est la propagande. Les débats sur le budget sont pour eux une occasion de critiquer le mode de distribution des impôts et tout l'ordre social

actuel. Ils déposent des projets de loi. Sont-ils rejetés, cet échec leur sert à montrer que l'unique parti qui représente véritablement les intérêts des ouvriers, est celui de la Démocratie socialiste. Et pour que les grands discours prononcés au Reichstag produisent tout leur effet dans le pays, on les imprime sous forme de brochure et on les répand. En 1893 eurent lieu des débats retentissants sur « l'État de l'Avenir » : le discours de Bebel fut distribué à 1 700 000 exemplaires.



Le parti trouve un auxiliaire précieux dans les syndicats professionnels d'ouvriers, qui sont, dès maintenant, une puissance. Environ 350 000 ouvriers font partie de syndicats centralisés. La loi sur les associations interdit à ces syndicats de s'occuper de politique et limite leur action à la défense des intérêts professionnels de leurs membres. Mais, sans faire de politique, ils fournissent des recrues à la Démocratie socialiste. Tel ouvrier, indifférent au but final poursuivi par le parti, se laissera gagner par la perspective d'avantages matériels prochains ; il se fera inscrire au syndicat. Or, en fait, la grande majorité des membres des syndicats sont socialistes ; les chefs des syndicats sont presque tous actifs dans le mouvement politique ; le président de la *Commission générale des Syndicats d'Allemagne*, Legien, siège au Reichstag comme membre de la fraction démocrate socialiste. Le nouveau venu, encore étranger aux problèmes économiques et sociaux, se trouvera donc placé dans un milieu socialiste : on n'y parle pas, en séance, du parti et des élections, mais on professe le principe de l'antagonisme du travail et du capital ; on prépare la « lutte des salaires », on organise des grèves, on envoie des subsides à des ouvriers en grève à l'autre extrémité de l'Empire, parfois dans d'autres pays, au delà des monts, au delà des mers. C'est à ces hommes, qu'il ne connaît pas, que vont les pfennigs versés dans la caisse du syndicat ; et c'est d'hommes inconnus aussi que viennent les fonds qui permettent pendant des mois de résister au patron. Le syndiqué acquiert ainsi le sentiment qu'il est engagé dans une grande lutte ; il prend des

habitudes de combat. D'ailleurs, le syndicat a son journal, et le journal peut s'occuper de politique ; le syndicat a ses réunions publiques, et dans les réunions publiques les sujets politiques ne sont pas interdits. Et les orateurs disent ce que dit le journal : qu'un seul parti représente dans le monde politique les intérêts de la classe ouvrière, le parti démocrate socialiste. Le nouveau venu est gagné peu à peu : les camarades ne manqueront pas de l'amener aux réunions publiques du parti ; aux jours de grande manifestation, le 18 mars, le 1er mai, il suivra les autres ; le jour des élections il ira avec eux jeter son bulletin dans l'urne.

Comme le parti politique, les syndicats professionnels organisent des conférences de propagande, des tournées d'agitation. On ne s'adresse pas seulement aux ouvriers ; on s'efforce aussi de grouper dans les syndicats les ouvrières, qui sont tenues par la législation à l'écart des cercles politiques. Par le syndicat, on conduit la femme au socialisme. C'est principalement à des femmes que l'on confie le soin de parler aux femmes.

Pour donner une idée de cette propagande, je citerai une réunion à laquelle j'ai assisté, qui a été tenue dans un des faubourgs de Leipzig, à Lindenau. La propagandiste était chargée de faire adhérer au syndicat les ouvrières tisseuses. Les prospectus annonçant la conférence avaient été distribués secrètement dans les fabriques. A l'heure indiquée, à huit heures et demie, des femmes, des ouvrières, tête nue, arrivèrent de toutes parts ; mais, près de la porte, elles s'arrêtaient, hésitantes, curieuses, craintives, regardant à l'intérieur, n'osant pas entrer. Il fallait les encourager ; lorsque l'une s'était décidée, d'autres suivaient. La salle ne tarda pas à se remplir ; sept à huit cents personnes y furent bientôt réunies. Quelques femmes avaient apporté leur crochet et écoutèrent la conférence sans lever les yeux de leur travail. La propagandiste était une ancienne ouvrière, pouvant avoir de vingt-huit à trente ans, vêtue en ouvrière ; son langage était le langage du peuple. Avec beaucoup de véhémence, elle peignit aux femmes qui l'écoutaient leur propre sort ; elle leur dit la vanité des espérances que cherchaient à faire naître en elles les dames de la bourgeoisie qui s'intéressaient

à elles, s'occupaient de leur élévation morale et de leur culture intellectuelle, et ne s'inquiétaient pas de leur salaire. Elle leur parlait de leur misérable nourriture, du café noir qu'elles emportaient à la fabrique, et dans lequel elles ne pouvaient verser un peu de lait, du pain noir qu'elles devaient manger sans beurre, de leur travail à perpétuité. Et elle opposait à cela la vie des femmes et des filles de leurs patrons, allant reposer l'été, dans des villes d'eau, leurs nerfs fatigués par les plaisirs de l'hiver. Elle parlait crûment des fantaisies des patrons, auxquelles quelques-unes d'entre elles devaient une légère augmentation de salaire ; elle leur montrait combien leur situation était pire encore que celle des hommes, leurs camarades de travail, payés deux fois plus pour la même besogne, et elle leur expliquait comment le seul moyen d'améliorer leur situation était d'entrer comme eux dans le syndicat, de s'organiser pour lutter. Lorsqu'elle eut fini, deux ou trois femmes prirent la parole encore ; des bulletins d'adhésion au syndicat circulèrent dans la salle. On les recueillit. Environ quatre-vingt-dix femmes avaient donné leur nom.



Les discours de propagande ont un complément : ce sont les feuilles volantes et les brochures que l'on distribue dans les réunions. Lorsque les réunions ne peuvent avoir lieu, les feuilles volantes, les brochures et les journaux y suppléent. Les démocrates socialistes voient dans la presse leur plus efficace moyen d'agitation. Après la suppression de la « loi des socialistes », en 1890, « les feuilles du parti sortirent de terre comme des champignons ». Il y a actuellement en Allemagne 124 journaux rédigés par des socialistes, 69 journaux politiques, 55 journaux corporatifs. Leur état financier s'améliore chaque jour. Parmi les journaux politiques, il en est encore qui reçoivent des subsides du parti, mais la plupart couvrent leurs dépenses courantes ; et quelques-uns font déjà des bénéfices qui leur permettent de fournir de l'argent au parti pour l'agitation. L'organe central, le *Vorwærts*, a pu verser à la caisse du Comité de Direction, l'année dernière, 48 210 marks. La presse du parti compte

323 529 abonnés; les journaux quotidiens en ont plus de 257 524. C'est dire que sur plus de 250 000 camarades et sur leur entourage s'exerce une action de tous les instants : chaque événement de la vie publique est commenté, interprété. Les journaux sont ainsi comme des forteresses qui servent à garder les territoires conquis.



La presse, les brochures, les réunions publiques, les cercles politiques, les syndicats ne sont pas les seuls moyens d'action du parti. Les camarades se retrouvent dans des sociétés de jeu, de chant, d'instruction, aux fêtes socialistes, dans les petits *restaurants du parti*.

Il existe des *restaurations du parti* dans un grand nombre de villes allemandes. A Leipzig, il y en a quatre ou cinq. La « Jæger's Restauration », que j'ai fréquentée, me servira d'exemple. Le patron, Jæger, est un ancien ouvrier. Congédié pour son activité politique, jeté sur le pavé, il fut aidé par les camarades. On lui acheta un petit restaurant; quelques-uns s'arrangèrent pour venir y manger. Actuellement la *restauration* a environ 25 habitués, tous ouvriers ou employés. Le repas, composé d'une soupe, d'un plat de viande et d'un ou deux légumes, leur coûte 50 pfennigs (douze sous et demi), bière comprise. Ils arrivent un peu après midi, sortant de l'atelier. En quelques minutes, la salle se remplit. En mangeant, on parle peu ; à peine dira-t-on un mot d'un incident survenu à la fabrique ; on échange rapidement quelques réflexions ; on lit beaucoup. Au restaurant, se trouve un dépôt du journal socialiste de Leipzig, la *Leipziger Volkszeitung*. Beaucoup d'habitués ont un abonnement, chacun retire son exemplaire, y jette les yeux. Quelques-uns lisent le *Vorwærts*, que reçoit la *restauration*. En hâte on dévore les nouvelles du parti, les séances du Reichstag ; on se signale les discours des députés socialistes. Le journal se compose de plusieurs feuillets : on se les partage ; dès qu'on a fini, on passe son feuillet au voisin. Après le repas, pendant que les uns continuent de lire, d'autres s'approchent du billard et font une poule, d'autres restent à ne rien faire, jouissant de leurs

quelques instants de repos. A une heure et demie, tout le monde a disparu. Le soir, quelques-uns seulement viennent manger au restaurant ; d'autres boivent un verre de bière : on lit alors plus tranquillement les journaux, on discute. Le samedi soir surtout, la restauration est très fréquentée : on reste à veiller, causant, buvant, assez tard. Quelques-uns viennent avec leurs femmes. On feuillette les journaux illustrés et les feuilles satiriques du parti : la *Neue Welt, le Vrai Jacob, le Postillon de l'Allemagne du Sud.* C'est le soir que je pouvais le mieux m'entretenir avec les habitués de la maison ; deux ou trois, qui avaient lu plus que les autres et se tenaient mieux au courant, me renseignaient. L'un d'eux avait une bibliothèque socialiste bien montée et me prêtait des livres. Il était abonné à la revue scientifique du parti, la *Neue Zeit.* Il recevait les livraisons de la grande *Histoire du Socialisme* et parlait de Platon et de Thomas Morus, comme d'Engels et de Marx.

La décoration de la salle était significative. Trois tableaux étaient suspendus : l'un représentait symboliquement l'affranchissement de la classe ouvrière ; les deux autres étaient des collections de portraits, les morts de 1848 et les députés du parti. Ils portaient les inscriptions suivantes : *notre But; les Victimes de notre cause; nos Élus.* Une affiche annonçait une série de conférences d'études. Une autre, collée sur un carton, contenait les statuts d'un syndicat. Sur une table se trouvaient des exemplaires de la *Leipziger Volkszeitung ;* à l'époque du 18 mars et du 1er mai on voyait, à côté, des numéros du journal spécial édité par la librairie du *Vorwærts* pour la manifestation. De temps en temps venaient des colporteurs, qui faisaient circuler des feuilles de souscriptions pour telle publication importante du parti. Ces colporteurs sont souvent des camarades, d'anciens ouvriers congédiés comme militants. Ils débitent des brochures et des ouvrages socialistes, vendent des allumettes, des breloques, des épingles à cravate et des boutons de manchettes avec les portraits de Lassalle, de Marx, de Liebknecht, de Bebel des cartes de compliments pour le nouvel an, avec les photographies des grands chefs.

Ces *restaurations* se distinguent des autres petits restau-

rants en ce qu'elles ne sont pas entièrement des lieux publics. Ce sont des groupements organisés, disciplinés. Il y a quelques années, des étudiants de Leipzig eurent l'idée d'aller s'amuser à la *Jæger's Restauration*. Comme les camarades ne parvenaient pas à les décider, par des arguments, à retourner à leurs brasseries, ils prirent le parti de les faire sortir. Parmi ses hôtes, le restaurateur, qui est un militant, a une autorité morale. Un ouvrier sans travail vient-il demander une aumône, on l'adresse au patron, qui regarde ses papiers. Si son avis est favorable, chacun donne quelques pfennigs. En l'absence du patron, c'est l'un des habitués qui pose la question d'usage : « Es-tu syndiqué? Es-tu membre du parti? » Un soir, un vieil ouvrier entra et demanda un secours. Il n'appartenait à aucune organisation socialiste. Le patron n'était pas là. Un homme jeune, au visage énergique, se leva et prit la parole au nom des autres : « Quand tu avais du travail, lui dit-il, tu refusais de sacrifier une partie de ton salaire pour la lutte. Tu n'as pas voulu être des nôtres. Rien ne nous lie à toi. Nous réservons nos secours pour les camarades. » Le vieillard s'excusait, parlait de sa misère, restait là, immobile. L'un des camarades finit par lui donner une pièce de monnaie. Tous suivirent son exemple : les principes avaient fléchi devant les sentiments. Après son départ, ils me dirent, comme pour s'excuser : « Avec un vieux comme celui-là, on n'ose pas dire non. »

Les jours de grande manifestation, la *Jæger's Restauration* était un centre. Le 18 mars j'étais là, lorsque, un peu après le déjeuner, le président du cercle démocrate socialiste de Leipzig vint dire que toutes les réunions de la soirée étaient interdites. Les camarades ne furent pas surpris. On causa, on chercha un biais. On décida d'annoncer à la police d'autres réunions sans nom d'orateur, sans sujet de conférence, portant simplement comme ordre du jour : Discussion. Notre restaurateur, qui avait l'habitude de semblables missions, se rendit au bureau de police pour annoncer ces réunions; mais sans plus de succès.

Comme les petits restaurants, les diverses sociétés que fréquentent les camarades forment des points de ralliement. C'est par le grand nombre de groupements dont ils disposent,

sociétés de jeu de toute nature, clubs de joueurs de quilles, clubs de joueurs au scat, clubs de fumeurs, sociétés de chant, sociétés d'instruction, syndicats aussi bien que sociétés politiques, que les démocrates socialistes sont en mesure d'assurer en peu de jours la diffusion, par centaines de mille, de publications nouvelles du parti ; c'est par là aussi qu'ils préparent le succès des grandes réunions publiques, des *réunions de masses*.

Les sociétés chorales servent à la cause autrement encore, en faisant connaître au peuple les chants socialistes. 635 sociétés, qui réunissent 23 466 membres, sont groupées en une *Communauté de Chant*, à la tête de laquelle se trouve une Commission d'examen chargée d'apprécier les chants au point de vue de la pureté de l'intention, aussi bien qu'au point de vue musical. Aux funérailles des camarades, lorsque la police ne s'y oppose pas, les sociétés chorales font entendre des chants socialistes, des chants de deuil. Elles prêtent aussi leur concours aux fêtes organisées par les groupes du parti ou par les syndicats : elles y chantent leurs chants de combat et leurs chants d'espérance.

Ces fêtes sont fort nombreuses. Outre celles qui sont spéciales à chaque société, on célèbre dans presque toute l'Allemagne, *la fête de Lassalle*, dans quelques villes, *la fête de Marx*. Mais les deux grandes solennités sont le 18 Mars et le 1er Mai, qui sont, pour les socialistes, la fête du passé et du deuil, celle de l'avenir et de l'espérance. Pour le 18 Mars, on organise des réunions publiques où l'on rappelle la signification de ce double anniversaire, la victoire éphémère du peuple de Berlin en 1848 ; celle du peuple de Paris en 1871. Le 1er Mai est l'occasion de réunions publiques et de réjouissances. La description de cette fête pourra donner une idée de ce que sont en Allemagne les fêtes socialistes en général.



Les socialistes allemands donnent une grande importance à la célébration de la fête de Mai. Quoique le chômage soit pour eux la forme la plus parfaite de la manifestation, ils n'en font pas un devoir. Au congrès de Cologne, le parti

recommanda même d'être prudent, de ne pas engager inconsidérément la lutte avec les patrons. Mais, en fait, depuis 1895, un nombre toujours plus considérable d'ouvriers se sont refusés à travailler, et bien des patrons finissent par se résigner. D'ailleurs, ceux des camarades qui n'ont pu chômer prennent part le soir à la fête. D'autres manifestent le jour, tout en travaillant. Ainsi, en 1891, à Hambourg, les ouvriers du port se rendirent à leur travail non sur deux bateaux à vapeur, comme d'habitude, mais dans cent cinquante petites barques qui portaient des pavillons rouges avec cette inscription : *F. L.* (Ferdinand Lassalle) *1er Mai 1891.*

Les autorités affectent toujours de voir dans la démonstration du 1er Mai un danger public. Les troupes sont consignées. Presque partout on interdit les cortèges et les réunions en plein air : les drapeaux rouges, que quelques-uns s'aventurent à suspendre aux fenêtres, sont saisis. Des fonctionnaires de police, en uniforme, circulent dans les rues et surveillent les réunions ; des agents en bourgeois se glissent dans les groupes.

Dans l'Allemagne entière, le matin, ont lieu des réunions publiques. Tous ceux qui chôment le 1er Mai s'y rendent. Lorsqu'on n'a pu obtenir dans la ville une salle assez grande, on va aux environs. Les socialistes de Leipzig se réunissent dans un faubourg, à Stœtteritz, où ils disposent d'un hall immense et de vastes jardins. Au moment où le député Auer, l'an dernier, prit la parole, 10 000 personnes étaient là.

Dans ces réunions, l'orateur traite de la signification du 1er Mai. Il insiste sur le caractère international de la démonstration. L'idée qui domine la fête, c'est, en effet, l'idée de la solidarité des travailleurs du monde entier. La fête de Mai est le symbole de l'unité de la classe ouvrière. Le cri poussé par tous, ce jour-là, dans toutes les réunions, en Allemagne, c'est : « Vive la Démocratie socialiste, libératrice des peuples, internationale ! » Dans toutes les salles de fêtes, dans toutes les réunions publiques, on lit sur les murs, écrite en gros caractères, la parole de Karl Marx et de Frédérick Engels : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » Et comme pour les socialistes l'union entre les travailleurs des différents pays est le gage de l'union future entre les peuples, la fête du

1er Mai est devenue la fête de la paix du monde. On crie : « Guerre au militarisme ! Guerre à la guerre ! » Les poésies que publie le *Journal de Mai* flétrissent « l'armement des peuples pour le meurtre sanglant des masses »; elles célèbrent une nouvelle patrie, qui s'étend aussi loin qu'il y a des hommes qui travaillent et qui souffrent.

L'orateur parle aussi des revendications ouvrières, de la journée de huit heures, de la protection du travail. Il agite parfois certains problèmes qui préoccupent l'opinion. En 1895, le gouvernement, effrayé des progrès de la démocratie socialiste, avait formulé un projet de loi d'exception : le projet contre les menées révolutionnaires. Devant les citoyens assemblés à l'occasion du 1er Mai, bien des orateurs, cette année-là, protestèrent contre le projet du gouvernement ; et les citoyens votèrent des ordres du jour de protestation. En Saxe, la même année, le gouvernement modifia le système électoral de manière à empêcher les socialistes d'être représentés au Landtag : les ordres du jour votés le 1er Mai, en Saxe, contenaient une protestation contre le nouveau système électoral. Tel orateur attire l'attention de l'auditoire sur l'attitude d'un industriel particulièrement hostile aux revendications du syndicat : il propose le boycott de ses produits : l'assemblée vote le boycott. Ailleurs on décide une grève, et tous s'engagent à soutenir les camarades pendant la lutte. Enfin de tous côtés on profite de ces réunions, auxquelles des ouvriers assistent par centaines, souvent par milliers, pour leur faire comprendre la nécessité de se grouper en organisations politiques et en organisations professionnelles.

La matinée est consacrée aux réunions sérieuses ; l'après-midi et la soirée aux réjouissances. Parfois, lorsque le temps est beau, les organisateurs, avant de terminer la réunion du matin, invitent les assistants à prendre part à une excursion. On va dans les environs, à la campagne, dans les bois. C'est souvent un stratagème qui permet aux manifestants de se trouver réunis en masse hors de la ville, lorsque les grandes réunions et les cortèges sont impossibles dans la ville même. Il n'est pas rare que des centaines de personnes, hommes, femmes, enfants, prennent part à ces excursions. Des sociétés chorales s'y joignent. La police est de la

partie. Quand la police ne s'y oppose pas, on marche en musique, on chante en chœur : *la Marseillaise des Travailleurs* ou *la Marche des Socialistes*. A la campagne, on se disperse, on s'amuse. On va dans des guinguettes, on boit le café; les uns jouent aux quilles, d'autres dansent. Lorsque la nuit arrive, le cortège revient éclairé par des lampions.

Les divertissements de la soirée varient selon les lieux. Ici c'est un banquet, là une fête musicale ; de préférence, on choisit des établissements avec jardin. Lorsque la police n'y met pas ordre, on pare le jardin comme la salle de fêtes, de drapeaux rouges, de bannières, d'étendards symboliques. Dans la salle on a suspendu des écussons portant des devises, les devises de la fête, les devises du parti : *Huit heures de travail, huit heures de loisir, huit heures de sommeil. — Liberté, Égalité, Fraternité. — Par le combat à la victoire. — De la nuit à la lumière. — L'union fait la force.* Sur la scène, drapée d'étoffes rouges, parée de guirlandes, se trouvent, couronnés de lauriers, les bustes des combattants de la première heure : Lassalle, l'agitateur et l'organisateur; Marx, le théoricien. Ouvriers et ouvrières arrivent, en habits de fête. Un grand nombre portent, comme insigne, une petite fleur rouge. A la réunion de Leipzig à laquelle j'assistais, je retrouvais, bien différents de ce qu'ils étaient dans leur costume de travail, presque méconnaissables, les camarades de la *Jæger's Restauration*. Mon voisin de table qui, après le repas, avait l'habitude de s'effondrer sur le canapé et de s'assoupir, était là élégamment habillé, souriant, gracieux, plaisantant avec les demoiselles. Il faisait partie d'une société chorale qui, ce soir-là, prêtait son concours à la fête. Je le voyais causer dans différents groupes, joyeux, aimable. A l'appel du chef, il allait rejoindre son chœur. Je le regardais chanter, je le trouvais transfiguré. Ces quelques heures de fête, cette journée de repos et de joie au milieu des amis, c'était évidemment pour lui une participation passagère à un monde idéal. Il devait se sentir alors heureux comme il aurait voulu l'être toujours.

Ce sont les chants des sociétés chorales qui tiennent la plus grande place dans ces fêtes. Les chœurs d'hommes et les chœurs de femmes se succèdent ; parfois ils mêlent leurs

voix : et parfois la salle entière se joint à eux pour entonner les chants connus. Le matin, à Stœtteritz, j'avais entendu 10 000 personnes chanter *la Marche des Socialistes*.

Le concert vocal et le concert instrumental alternent. Puis les chants cessent, les instruments s'arrêtent, le silence se fait : un orateur prend la parole. Tous ceux qui n'ont pu assister à la réunion du matin, tous ceux qui sont difficilement accessibles à la propagande régulière, les femmes, les enfants sont là; par le charme de la fête on a gagné leur cœur : il convient de les instruire du sens de la journée. Dans certaines villes, comme Berlin, tel orateur, un Liebnecht, un Bebel, un Singer, parle dans plusieurs réunions. On acclame l'orateur, on acclame la journée de huit heures, la paix du monde, la suppression des classes. Puis les chants recommencent, plus enflammés. Les rythmes entraînants résonnent à travers les salles et à travers les jardins. D'autres divertissements sont au programme. Des sociétés de gymnastique rivalisent de zèle avec les sociétés chorales. Puis on annonce le spectacle favori, on représente des tableaux vivants. Presque toujours ils ont un sens symbolique. Ils figurent : *Le 1er Mai.* — *Le Printemps des Peuples.* — *La Réaction vaincue.* — *Les Soutiens de la Société.* Parfois on joue de petites pièces, des pièces à tendance. Certains déclament. A Leipzig, une jeune poétesse vint dire des vers qu'elle avait composés en l'honneur du 1er Mai. Enfin on enlève les tables, on déblaie les salles : le bal est ouvert : et jeunes filles et jeunes gens s'amusent bien tard dans la nuit. On s'interrompt pour aller voir le feu d'artifice, les jardins se colorent de la lueur des feux de bengale, et la danse reprend. A six ou sept heures il faudra être à l'atelier : cette nuit on aura peu dormi.



Dans de très nombreuses sociétés, les socialistes se livrent entre eux à l'étude approfondie des problèmes, examinent les principes, et, d'une manière générale, complètent leur instruction souvent limitée aux connaissances rudimentaires de l'école communale. Le mouvement ouvrier, en Allemagne, n'est pas seulement un mouvement économique et un mou-

vement politique. Les chefs du socialisme, Marx et Engels, avaient fondé leur doctrine et leur politique sur une vue philosophique du monde. Lassalle avait répandu dans les masses le mot de Bacon : savoir, c'est pouvoir. Le mouvement ouvrier allemand est par un côté un mouvement de culture intellectuelle : ce caractère apparaît nettement quand on examine la vie intérieure des groupes socialistes.

Les cercles politiques, dans leurs séances privées, ont des conférences d'études : on s'y attache surtout aux problèmes économiques et sociaux, mais il n'est pas rare que l'on s'y occupe de questions scientifiques. Un camarade fait un exposé ; lorsqu'il a fini, on discute ; on veut s'instruire et s'habituer à la parole, de manière à pouvoir, dans les réunions publiques, tenir tête aux adversaires aussi bien que les camarades qui ont fréquenté les universités et portent le titre de docteurs.

Mieux encore que les cercles démocrates socialistes, les syndicats ouvriers s'occupent de l'instruction générale de leurs membres. Après une conférence sur *la grève des mécaniciens anglais*, on pourra en entendre une sur *l'âge de pierre*, sur *la conception idéologique et la conception matérialiste de l'histoire*, sur *Robespierre*, sur *le Faust* de Gœthe. A Berlin, les syndicats organisent des visites à prix réduit dans un institut scientifique : *Urania*. Dans l'Allemagne entière, ils ont des bibliothèques, parfois très riches. Celle des typographes de Berlin contient six mille volumes. Les ouvriers trouvent au syndicat des ouvrages de droit, d'économie politique, d'histoire, des traités scientifiques, des romans, des écrits du parti. Quelques livres, très célèbres, se rencontrent à peu près dans toutes les bibliothèques de syndicats, dans toutes les bibliothèques socialistes. Je citerai, entre autres : *Bebel, la Femme et le Socialisme*, actuellement à sa vingt-septième édition ; *Aveling, la Théorie de Darwin ; K. Kautsky, Doctrines économiques de Marx, le Programme d'Erfurt ; Frédéric Engels, Origine de la Famille, de la Propriété privée et de l'État ; W. Blos, la Révolution française, la Révolution allemande.* C'est dans ces ouvrages que le prolétariat allemand va chercher les résultats généraux de la science moderne, étudier les principes du *Socialisme scientifique* : la conception naturaliste de l'univers, la conception matérialiste de l'histoire, le

principe de la lutte des classes, les lois du capital. Le spectacle des révolutions du passé entretient en ces hommes engagés dans la lutte le dévouement à l'idée.

Avant la *loi des socialistes* il existait déjà en Allemagne des *Sociétés pour l'instruction des ouvriers*. Sous le régime d'exception, elles prirent une grande importance ; comme on ne pouvait se réunir dans des groupes politiques, on se rencontrait là. Au début, on s'occupa de science, on étudiait Darwin. Puis, quand on vit qu'on le pouvait, on aborda les questions politiques. Depuis le retrait de la *loi des socialistes*, l'activité de ces sociétés a diminué. C'est que les syndicats et les cercles démocrates socialistes, par leurs conférences d'études et leurs bibliothèques, répondent au même besoin qu'elles. Mais on y tient comme à des choses qui ont servi, et qui auront peut être encore l'occasion de servir.

A Berlin, dans les quatre dernières années du régime d'exception, parurent des clubs : clubs de lecture, clubs de discussion, clubs d'instruction. On s'y passionna pour les questions littéraires, pour l'art moderne, pour le réalisme, le naturalisme. On lisait Ibsen, Hauptmann, Zola, Guy de Maupassant. On se plaisait à une peinture de la société qui n'en dissimulait pas les laideurs. On s'occupait aussi de questions scientifiques, de questions sociales. Tel ouvrage du parti faisait l'objet d'une lecture, après laquelle on instituait une discussion. La plupart de ces clubs existent encore. J'ai entendu, au club *Karl Marx*, une conférence fort intéressante sur l'*Évolution politique de la France, de la mort de Henri IV à la Révolution*. Le conférencier était un cordonnier.



Les démocrates socialistes possèdent aussi, à Berlin, un *Institut pour l'instruction des ouvriers* et deux *Théâtres libres du peuple*.

L'*Institut* fut fondé le 21 janvier 1891. A la fin de l'année il comptait 5 000 membres, environ 1 000 élèves, dont 300 étaient assidus. Au nombre des élèves se trouvaient des femmes. L'enseignement donné était très varié : il y avait des cours d'écriture, de calcul, d'allemand, de comptabilité, de

sténographie, de correspondance, de dessin. On étudiait la physique, la chimie, l'anatomie, la physiologie, les mathématiques, l'économie politique, l'histoire. Progressivement, l'enseignement se rétrécit, on se réduisit à l'étude de l'économie politique, de l'histoire, du droit, de la logique et de la littérature. On organisa des exercices oratoires, des discussions sur un thème donné, de petits exposés. Le professeur dirigeait ces exercices et enseignait les règles de la rhétorique. On fonda une grande bibliothèque, un institut de lecture, on organisa des concerts, des représentations artistiques; mais on se laissa aller à des dépenses excessives. L'an dernier, par suite de difficultés matérielles, l'existence de l'Institut fut mise en question. Quelques élèves dévoués, qui savaient tout ce qu'ils lui devaient et comprenaient l'utilité qu'il avait pour le parti, se donnèrent pour tâche de maintenir son existence en le réorganisant sur des bases plus modestes. Ils ont entièrement réussi. Après une interruption de quelques mois, les cours ont pu reprendre en octobre 1897. Ils ont été suivis par 201 élèves. Le Dr Conrad Schmidt parlait *des concepts fondamentaux de l'économie politique;* le Dr Georg Zeppler, *des temps préhistoriques et des premières traditions de l'histoire;* l'avocat Wolfgang Heine faisait un cours de droit (contrat de travail, législation sociale, droit pénal, etc...)

Pour apprécier les services que l'Institut a rendus au parti, et qu'il est appelé à lui rendre, il suffit de savoir ce que sont devenus bon nombre de ses anciens élèves : les uns sont employés dans des groupes socialistes, dans des syndicats, comme secrétaires; d'autres occupent une situation dans la presse du parti, soit comme rédacteurs, soit comme reporters. Plus de trente-cinq sont devenus agitateurs. Les clubs et les sociétés d'instruction ont également préparé des camarades pour la presse et pour la tribune.

Dans les clubs s'étaient manifestés les goûts artistiques de la population ouvrière de Berlin. Le rêve de ces travailleurs avides de culture était de voir sur la scène les grandes œuvres des modernes, d'un Ibsen, d'un Hauptmann. La police interdisait quelques-unes d'entre elles; d'autres étaient refusées par les directeurs de théâtre. Pour les faire représenter, des artistes,

des écrivains avaient fondé une société fermée, un *Théâtre libre*, mais les cotisations étaient trop élevées pour des ouvriers. On fonda un *Théâtre libre du Peuple*. On débuta, le 25 août 1890, avec la pièce d'Ibsen : *les Soutiens de la Société :* il y avait douze cents spectateurs ; à la fin de la première année, 3 940 membres avaient été inscrits. En 1892, par suite de dissentiments auxquels les débats entre démocrates socialistes et anarchistes ne furent pas étrangers, une partie des membres se retirèrent et fondèrent un *Nouveau Théâtre du Peuple*. Les deux institutions étaient en pleine prospérité, lorsque, en 1895, la police décida de les soumettre à la censure. La Société du *Théâtre libre du Peuple* aima mieux se dissoudre que d'accepter cette mesure ; le *Nouveau Théâtre libre* s'y conforma. Actuellement la police a renoncé à la censure, et le *Théâtre libre du Peuple* s'est reconstitué. Il compte 4 300 membres ; avant la dissolution, il y en avait plus de sept mille ; les camarades espèrent atteindre et bientôt dépasser ce chiffre.

L'exemple de Berlin a été suivi en province : Hambourg et Hanovre possèdent leurs *Théâtres libres du Peuple*. Ici encore, on poursuit avant tout la culture artistique des camarades ; mais, lorsque l'occasion se présente, on ne dissimule pas d'autres préoccupations. Voici comment se termine la notice distribuée aux spectateurs, à Hambourg, à propos de la pièce de Sudermann, *la Fin de Sodome*. On a raconté la mort du héros, du peintre Willy, frappé d'une congestion cérébrale au moment où il vient d'apprendre à son ami qu'il l'a trahi : « Et les autres hommes et femmes de cette société qui l'a perdu, que deviennent-ils ? Ils continueront à vivre, à aimer, à jouir jusqu'à ce que, tôt ou tard, ils périssent dans la débauche, le vice et la folie ; leur classe continuera ses orgies jusqu'à l'heure où une société nouvelle, fraîche de jeunesse, fondée sur le travail libre, personnel, la chassera de la place qu'elle a usurpée, brisera ses privilèges et la livrera à la mort. Voilà la fin de Sodome ! ». La notice sur *les Tisserands*, de Hauptmann, contient la citation suivante, d'un contemporain de la révolte des tisserands de Silésie, Wilhelm Wolff : « Celui qui réfléchit sérieusement à la nature de la propriété privée et à ses conséquences, n'attendra pas une guérison

radicale de mesures qui peuvent tout au plus servir quelque temps de légers palliatifs. Seule la réorganisation, la transformation de la société sur le principe de la solidarité, de la réciprocité et de la communauté, en un mot de la justice, peut nous conduire à la paix et au bonheur. »

On voit que le besoin de propagande des camarades se laisse difficilement contenir, que l'émotion artistique n'étouffe pas entièrement en eux les instincts de combat. Mais ce serait méconnaître le sens de ces *Théâtres libres du Peuple,* que de n'y voir que des instruments de propagande, de même que ce serait méconnaître le sens des sociétés d'instruction que de voir exclusivement en elles des écoles d'orateurs et d'agitateurs. L'intention déclarée des Démocrates socialistes est d'élever le niveau du peuple, de lui ouvrir le domaine de la science comme le domaine de l'art. En cela, ils ne croient pas oublier le but final de l'action socialiste. De même qu'ils luttent dans les syndicats pour obtenir de meilleures conditions de travail et pour doubler la force vitale de l'ouvrier, ils cherchent à augmenter sa puissance intellectuelle. Ils disent qu'il faut des natures robustes, des intelligences solides, éprises d'idéal, pour mener le combat contre la société présente et préparer la société rêvée pour l'avenir.

Les élections générales au Reichstag vont, sans doute, attester une fois de plus la puissante efficacité de cette organisation, dont le caractère est si nettement germanique.

EDGARD MILHAUD

UNE RENCONTRE[1]

II

Les coudes sur la table, la tête dans ses mains, Jacques regardait la photographie que lui avait laissée Aline. Puis il jetait les yeux sur le calendrier : madame Avienoff était partie seulement depuis trois jours, il ne pourrait recevoir une lettre d'elle avant cinq ou six jours encore.

Maintenant il se laissait aller à une réelle tristesse. Il ne comprenait pas qu'il eût pu, si facilement, d'un cœur léger, laisser s'accomplir la séparation.

Elle était partie, c'était fini, il ne la reverrait plus!

Et c'est à peine s'il lui avait dit adieu! Il regrettait de s'être refusé à leur dernière entrevue, par une peur lâche des larmes et du définitif adieu. Il aurait souffert, soit; mais Aline ne valait-elle pas cette souffrance? Jacques éprouvait un remords de l'avoir fuie, si inutilement, grand Dieu! puisque, aujourd'hui, il souffrait tout de même.

Car il souffrait; il souffrait de la chose irréparable, sur laquelle il n'y a pas à revenir. Aline était partie! Il ne la reverrait plus!

1. Voir la *Revue* du 1er juin.

Et il parlait seul, arpentait la chambre... Il s'était montré stupide! On ne perd pas ainsi, de gaieté de cœur, une maîtresse aussi charmante. Il aurait dû prendre plus entière possession d'elle, l'attacher à lui, s'attacher à elle par l'aveu sincère de son amour... Eh quoi! Aline n'en serait pas moins retournée en Russie! mais elle serait demeurée sienne, et elle aurait pu revenir. On aurait combiné de gentils voyages. Qui l'eût empêché, lui, de prendre de temps en temps un billet pour Pétersbourg? Tandis que, maintenant, à force de compliquer par dilettantisme les situations les plus simples, il n'avait abouti, certainement, qu'à décourager la jeune femme.

Une fois dans son pays, une fois reprise par les habitudes de sa vie, par ses amitiés et ses relations, elle en viendrait à s'étonner de l'avoir pu tant chérir et trouverait bientôt extraordinaire et haïssable cet amoureux sur la défensive qui n'avait même pas l'excuse de ne rien comprendre à son bonheur.

Il la regrettait! Il la regrettait!

Il se disait : « Je suis la dupe d'un sophisme imbécile. Je n'ai pas voulu de larmes pour ne pas gâter d'agréables souvenirs. Or, quand mes souvenirs renaissent, ils me déchirent; je les écarte de toute ma volonté : cela me fait du mal de trop penser à elle, à sa douce petite figure qui me souriait... Aline m'aimait; je n'avais qu'à ne pas me défendre de l'aimer. Son amour, même si caché, m'était bon; je m'en laissais imprégner; il me manque aujourd'hui... J'avais appris, près d'elle, une émotion inconnue; j'ai eu peur d'un danger, j'ai eu peur du « collage »! Comme s'il ne m'eût pas été facile d'enrayer dès que l'emprise m'eût paru trop forte!... Et elle ne le serait pas devenue. Aline Avienoff est étrangère; elle aime son pays bien trop pour jamais se fixer tout à fait en France... Et, d'ailleurs, j'avais sur elle une telle autorité! Elle m'était si soumise! Toujours un peu honteuse de son gentil abandon du premier jour, dont elle rougissait chaque fois que quelque chose le lui rappelait!... Une mauvaise action que j'ai commise là, au reste, après laquelle j'aurais dû l'adorer! »

Puis, au bout de ces réflexions, Jacques se prenait la main et se mettait à rire : « Eh bien, mon vieux camarade, c'est heureux que la dame russe soit partie!... Tu t'achemines,

simplement, vers le petit sentier qui mène aux amours dont on ne voit pas la fin ! »

Le lendemain il reprenait le portrait, la lettre, et de nouveau, il se sentait très seul.

« En somme, se dit-il encore, j'ai menti à cette femme. du premier au dernier jour, et je me suis menti à moi-même. La vérité est que j'ai cru, tout d'abord, qu'Aline n'avait pu résister, tout honnête qu'elle fût, à ma séduction d'homme. Et cela m'a tellement flatté dans ma grotesque fatuité que je n'ai plus voulu voir autre chose. J'ai voulu m'en tenir à cette gloire d'avoir inspiré un caprice... Hélas ! c'était bien plus qu'un caprice, pauvre petite, bien mieux ! Mais je tenais au caprice. Et comme. au commencement, la rencontre en avait eu l'apparence, j'ai eu beau jeu ! Je me trouve cruel et ridicule ! »

Et il se mit à promener partout une mélancolie qui lui était nouvelle. A sa salle d'armes, où il retourna, il prit des airs intéressants, des attitudes de langueur, qu'on blagua doucement. Il revint chez Julie qui lui sembla insupportable: plein de douceur envers elle quand il la trompait avec madame Avienoff, maintenant il la bousculait, la laissait désorientée de ses brusqueries et de ses injustices.

Après une dizaine de jours, Aline ne lui ayant pas écrit encore, il monta chez Bréauté pour parler à quelqu'un de son amie.

Son premier mot fut pour savoir si madame Bréauté avait reçu des nouvelles. Elle lui répondit qu'elle n'en attendait pas avant quelque temps : madame Avienoff arrivait à peine à Pétersbourg; elle devait se réinstaller, reprendre pied, avant d'écrire.

Parbleu! ils n'avaient pas les mêmes raisons que lui de s'impatienter !...

Mais on causa beaucoup d'Aline. Madame Bréauté ne cessa pas d'en faire l'éloge, de vanter son esprit, sa bonté. son dévouement à sa sœur malade. et la simplicité charmante de tous ses actes. A mesure, Jacques sentait grandir son amour et il se désolait davantage. Il se persuada qu'il avait laissé échapper son bonheur.

Et, en rentrant chez lui, après cette soirée qui lui parut

délicieuse, il eut envie d'écrire à Aline. Quoi? de gentilles choses, des souvenirs, des regrets d'elle, l'histoire de ses pensées!... D'abord il essaya de copier sur une enveloppe des caractères russes que madame Avienoff lui avait laissés sur un bout de papier : son adresse à Pétersbourg. Mais il n'y comprenait rien, trouvait cette besogne fort difficile; il jeta son essai et se coucha.

Trois jours encore se passèrent sans nouvelles.

Or Aline devait lui écrire la première, dès son arrivée : quelques mots, peut-être, mais au moins quelques mots. Ils en étaient convenus, formellement. Pourquoi ne le faisait-elle pas?

Il commença à s'inquiéter pour de bon. Il passa en revue toutes les raisons qui justifiaient ce retard. Une seule l'arrêta : « Elle a eu assez de moi, de mes façons de l'aimer, de la mal aimer, et elle rompt.... jusqu'à ne pas même m'écrire! Elle a raison. J'ai été trop bête! »

Mais bientôt il s'avisa qu'Aline ne pouvait lui écrire une lettre d'amour qu'une fois enfermée et bien seule. Or, mille empêchements avaient pu survenir... Enfin, il y a aussi les lettres qui se perdent!

Cependant son impatience grandissait. Chaque matin, à l'heure du courrier, il « ne vivait plus ». Dès qu'on lui apportait ses lettres il se précipitait; mais aucune ne venait de Russie!...

Encore huit jours!

Alors il se reprit. Il se reprit férocement, rageusement.

Comment! avoir passé deux mois à se garder contre les encombrements d'une liaison inutile et, une fois la besogne faite, l'adieu prononcé, tomber, lui, Ressergues, à cette berquinade!... Oh! ne pas avoir su se maintenir dans son attitude!... Broncher honteusement quand les obstacles sont passés!... Il se considéra comme amoindri, s'inquiéta si quelqu'un avait remarqué cette faiblesse de collégien. Comme madame Avienoff lui avait été supérieure! La bonne leçon de désinvolture amoureuse qu'elle lui donnait là! Elle avait joué son jeu avec une souplesse remarquable, sans craindre de mélanger à leurs baisers, comme un assaisonnement souverain, un peu de tendresse, dont elle savait bien ne devoir plus être dupe, le jour où il lui plairait de l'oublier.

Jacques s'habilla avec recherche, alla causer à son cercle, se retrouva sceptique, de cœur léger, d'esprit alerte. Des amis l'emmenèrent dans la loge d'une divette à la mode. On soupa tous ensemble. De nouveau, la vie lui parut facile, commode pour qui sait s'y prendre avec elle, et il en oublia même son humiliation d'un moment à s'être trouvé si « jeune », si sensible, dans des circonstances où il se croyait beaucoup mieux armé.

Or, un soir, tout d'un coup, dans le grand silence de la chambre de Julie Mucières endormie près de lui, Jacques eut l'impression d'une telle solitude, d'un tel abandon; il sentit glisser autour de lui, le frôler, le pénétrer jusqu'aux moelles une telle tristesse, — un si prodigieux besoin de tendresse élargit son cœur et, en même temps, une image si nette se dressa dans son esprit, — l'image d'Aline Avienoff, — que, cette fois, il se vit bien décidément possédé par elle, et ne songea plus à réagir.

En même temps, comme une marée triomphante, ses souvenirs, jusque-là repoussés, le gagnèrent, l'engloutirent, puissants, tyranniques, d'une précision qui lui secouait les nerfs à en crier. Il revivait toutes les minutes de son amour fini. Aline était devant ses yeux, l'appelait, lui tendait les bras!

Il crut à un pressentiment, et sa désillusion fut d'autant plus vive de ne pas trouver encore chez lui de lettre d'Aline. Alors, il imagina un malheur, une maladie subite ou un accident.

Il courut chez les Bréauté. Madame Bréauté n'avait reçu aucune nouvelle; cette fois, elle s'en étonna un peu.

Alors Jacques ne se maîtrisa plus. Il fut bientôt la proie d'une inquiétude irraisonnée, sourde, insupportable. Il s'enferma, attendit, sans savoir ce qu'il attendait au juste. Il frémissait au moindre bruit, et sa pensée se tendait si ardemment vers madame Avienoff que la présence soudaine, réelle, de la jeune femme ne lui eût semblé que le prolongement de son rêve... Elle était là; elle entrait avec son sourire cordial, sa poignée de main solide et franche; il retrouvait son regard voilé, la grâce de sa tournure, et ses cheveux glorieux et ses gestes et ses baisers. Il entendait certains de ses mots avec leur accent même; il respirait son parfum, il la sentait contre lui, toute, avec tout son amour, tendre parce qu'Aline avait un

cœur tendre, violent parfois, car la jeune femme était une passionnée !

Puis des heures passèrent et, de nouveau, l'idée le hanta d'un accident survenu. Il eut la vision d'un pauvre corps meurtri, sanglant, d'un écrasement, d'une chute, de tout ce que l'imagination peut inventer d'horrible.

Et, décidément affolé d'inquiétude, il se précipita sur une feuille de papier, et commença une lettre d'appel éperdu. Les phrases venaient, désolées, amoureuses, reprochantes; il posait à Aline Avienoff des questions, comme si elle allait lui répondre aussitôt; enfin, poussé aux résolutions extrêmes, il lui jurait qu'étant incapable de rester ainsi sans nouvelles, il irait en chercher en Russie.

Pourtant, sa lettre écrite, il résolut d'attendre encore, pour l'envoyer, le courrier du lendemain.

Puis il sortit, très faible, triste à mourir, tout près des larmes, et s'en fut dîner chez sa mère où il espérait trouver du calme et de l'apaisement.



Jacques quitta madame de Ressergues vers dix heures, et, ne sachant que faire, il songea à remonter les Champs-Élysées dont la solitude l'invitait. Il se dirigea de ce côté, tout en allumant un troisième cigare. Il faisait un vent aigre et violent. Le large espace de la place de la Concorde laissait voir, sur le fond d'encre du ciel, des nuages qui couraient plus près de terre, échevelés, clairs et rapides. Jacques pressait le pas, les mains dans ses poches, sa canne au port d'armes, lorsqu'il aperçut devant lui une silhouette de femme qui marchait dans le même sens. Et, tout de suite, au moment où la vive lumière d'un bec de gaz éclaira ses cheveux, entre son chapeau noir et le collet de drap noir qui la couvrait, — sans hésitation possible, Jacques reconnut madame Avienoff.

— Elle n'est pas partie!...

Ce fut dans sa tête un tourbillonnement de pensées. Aline se cachait. Pourquoi se cachait-elle? Aline l'avait trompé en lui disant qu'elle s'en allait. Quelle raison avait-elle eu de lui mentir?

Il éprouvait une déception à la retrouver là : lui qui venait de lui écrire une lettre d'ardent amour!... Son grand élan vers la jeune femme absente s'arrêtait net : un soupçon le poignait de quelque dessous, de quelque mystère inavouable, inavoué...

Qu'allait-il apprendre?

Aline était bien là, devant lui.

Elle suivit la rue Royale, prit ensuite, à gauche, le faubourg Saint-Honoré ; elle marchait vite, de son pas menu, de son allure toujours gracieuse, et chaque fois qu'elle passait devant une lumière, entre le chapeau noir et le col noir du vêtement flambait l'or de ses cheveux blonds.

Ressergues avait modéré son pas d'après le pas de l'étrangère. Il retardait le moment où il allait l'aborder ; il voulait mettre ordre à ses pensées, calmer un peu son émotion. Il tenait à retrouver assez de souplesse d'esprit pour recevoir, avec l'ironie nécessaire, la révélation, la confession pressentie d'il ne savait quoi, mais de quelque chose qui, sûrement, calmerait l'accès de sentimentalité dont il avait honte de nouveau.

Cependant, au coin de la rue d'Anjou, comme il aperçut le profil d'Aline, il fut remué profondément, la rejoignit d'une enjambée et lui toucha l'épaule :

— Aline !

Ils étaient seuls ; madame Avienoff s'arrêta, elle murmura :

— Vous !

Puis elle baissa la tête.

Il souriait, maître de lui, avec une complète aisance :

— Comment. Aline ! Vous que je croyais dans les neiges, là-bas !... Et c'est ici que je vous retrouve !...

Elle se tut quelques instants, puis, sembla se décider, lui tendit la main et dit :

— Oui. je suis encore à Paris.... je ne voulais le dire à personne !

Et elle se remit en marche auprès de Jacques. qui l'interrogeait.

— Ce qui s'est passé est si ridicule!... Nous étions parties, nous étions en voiture pour aller à la gare, lorsque, dans une

rue, près d'un square que je ne connais pas, le cheval du fiacre s'est emporté. Oh!... pas même emporté tout à fait : il allait seulement plus vite... Mais Xenia, cette petite folle, a eu peur, elle a ouvert la portière et, malgré mes efforts pour la retenir, elle a voulu descendre. Naturellement, elle est tombée... et s'est foulé un pied. Ce n'est rien! Seulement, elle a beaucoup souffert tout de suite; j'ignorais si la cheville n'était pas brisée, j'ai voulu voir un médecin... et notre train ne nous a pas attendues. Depuis, on la soigne; elle est mieux. Elle pourra se lever bientôt, j'espère... Nous n'avons même pas défait nos malles!

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit?

— Vous me croyiez si loin!

— Mais madame Bréauté, vous auriez pu, au moins, la prévenir!

— Pour la déranger, l'inquiéter?... Ce n'était pas grave! Vous voyez combien tout cela est ridicule!

Puis elle ajouta :

— Je vais à cette boutique où l'on vend du thé russe, vous savez? Je n'en ai plus... j'ai peur qu'à cette heure-ci ce ne soit fermé!

Tout cela était raconté d'une façon si naturelle et si simple, qu'une fois de plus Ressergues fut retourné. Rien de plus sincère que la déclaration de madame Avienoff; rien de plus plausible, au reste. Son silence sur la prolongation forcée de son séjour, il en devinait les raisons profondes et elles le bouleversaient de tendresse, tant elles contenaient l'aveu que la jeune femme avait souffert de se séparer de lui, tant elles disaient l'effroi de renouveler le calvaire des derniers jours qu'on passe ensemble avec, au bout, l'adieu définitif.

Et, comme pour répondre à tout ce qu'il pensait, voilà qu'Aline lui dit très bas :

— Pourquoi vous ai-je rencontré?

Toute petite plainte résignée... si douce!

Jacques la regardait marcher près de lui. Elle était là... présente, réelle. Il avait cru ne plus jamais la revoir, et il la touchait; il passait son bras sous le bras d'Aline, reprenait, d'un geste caressant, possession de la jeune femme. C'étaient bien ses cheveux, uniques au monde, et son teint éclatant,

et son regard baissé, et c'était aussi son silence. qui lui racontait tant de choses !

Comme il l'aimait ! comme il la trouvait charmante !...

La boutique était fermée : ils revinent sur leurs pas.

Jacques proposa de prendre une voiture : madame Avienoff refusa.

— Où alliez-vous, dit-elle? Il faut continuer votre chemin.

— Je n'allais nulle part... je me promenais.... j'étais très mélancolique.

— Eh bien, rentrez. rentrez vite !

Jacques demanda :

— Pourquoi voulez-vous que je m'en aille vite ?

— Parce que c'est mieux,... je vous assure.

Mais il ne la quittait pas ; il se serrait contre elle plus étroitement, au contraire; comme Aline marchait vite, il la retenait un peu. De nouveau, ils traversèrent la place de la Concorde et entrèrent sous les arcades de la rue de Rivoli, tout à fait désertes, étendant au loin leur étroite et claire perspective. Le vent glacé s'y engouffrait par rafales : Jacques, alors, se penchait vers Aline pour la protéger ; il avait repris ses gestes d'amant, relevait le grand col de la pèlerine, prolongeait, de mille manières, les quelques instants qu'il pouvait encore passer avec elle.

Pourtant, tout à l'heure, Aline serait chez elle ! Jacques l'arrêta.

— Vous venez me voir demain. n'est-ce pas. Alinon ?

— Oh ! non, non !... je vous en supplie !

Elle le priait, comme saisie de terreur. Jacques eut un sursaut d'étonnement ; il ne s'attendait pas à cette résistance :

— Pourquoi ? dit-il.

— Oh ! mon ami, parce que c'est trop triste !

— Mais. si vous n'aviez pas dû partir il y a trois semaines, si votre séjour à Paris avait dû se prolonger jusqu'à aujourd'hui...

— Ce n'est pas la même chose !

— Je viens de vous retrouver, Aline ! Et la même Aline. j'en suis sûr... Est-ce que je me trompe ?

— Non, mais, depuis que nous ne nous sommes vus. vous m'avez écrit une longue lettre... des choses que vous ne

m'aviez jamais dites... et je vous ai répondu ce que je n'avais jamais osé vous avouer !

— Nous nous sommes écrit que nous nous aimions. Ce n'est pas cela qui peut nous séparer aujourd'hui, je suppose !

— Si, peut-être... justement.

Et elle ajouta, tremblante un peu :

— Je ne croyais pas que vous m'aimiez beaucoup, et j'avais plus de courage pour partir... Oh ! vous me comprenez bien, j'en suis sûre.

Oui, Jacques la comprenait : l'avenir leur réservait une souffrance, il le savait bien, — cette même souffrance qu'il venait de subir ; — mais pourquoi y songer ? Déjà il oubliait si vite son chagrin d'hier, puisqu'Aline était là, retrouvée, près de lui ! Et puis serait-elle la même, vraiment, cette souffrance de la séparation encore menaçante ? Ils ne se sépareraient plus de la même façon, en se cachant d'eux-mêmes, dans un mensonge, mais, au contraire, dans tout l'épanouissement de leur être, dans l'aveu de leur chagrin, dans la pleine connaissance de leur cœur, surtout avec le ferme désir de ne pas se perdre, de se revoir... Oui, il l'aimait maintenant et il fallait bien qu'elle le laissât lui dire, lui chanter cet amour, toute la passion qui grondait en lui, qu'il ne contiendrait plus. Certes, ils ne se quitteraient pas aussi tristes : ils ne s'emporteraient plus tout entiers : chacun d'eux laisserait à l'autre un morceau de soi-même, et bien hardi, qui, dans ces conditions, prétend d'avance désoler un amour !

Elle restait immobile, tenant dans sa main sa robe relevée : il la voyait jolie, de sa beauté bizarre, désirable, si blonde, si douce !

— Aline, viens me voir, viens me voir !

— Pourquoi... pourquoi encore ? Que nous dirons-nous ?

Alors les mots lui sortirent des lèvres, ardents, pressés :

— Je te dirai que je t'adore ! Tu me parlais, à l'instant, de ma lettre... je te dirai que cette lettre n'était pas encore la vérité ; que je t'aimais déjà bien plus : qu'en te l'écrivant, je me contraignais encore et que, dès le moment où je t'ai crue partie, tout mon amour a éclaté, que j'ai été malheureux, et que je t'ai appelée, petite Alinon chérie, douloureusement, désespérément... comme te le prouvera une autre lettre, une

lettre que j'ai écrite aujourd'hui, ce matin, et que j'allais t'envoyer là-bas, où je te croyais déjà arrivée...

Il l'avait prise contre lui et sentait tomber sur ses mains les larmes tièdes de la jeune femme.

— Pourquoi pleures-tu ?

— Jacques ! Jacques !...

Et elle ne prononçait que son nom.

Il reprit avec force :

— Oh ! je t'aime ! je t'aime !... Tu dois pourtant bien le voir, maintenant ! Et je veux que tu m'aimes et que tu me le dises. Ne pleure plus ! Ne pense à rien : ni qu'il faudra que tu partes, ni que nous nous séparerons encore. Nous saurons bien nous rejoindre, souvent, très souvent même. Quand on s'attend, n'est-on pas moins triste, dis, que si tout est fini ?... Et regarde quel bonheur, ce soir ! Car tout était fini et je t'ai rencontrée, et tu es là, tout contre moi, et nous nous aimons ; les séparations ne nous sépareront plus, puisque nous aurons la volonté de nous rejoindre. Oh !... ce soir, petite Linon, quel bonheur, quel bonheur !...

Madame Avienoff, cachée dans ses bras, pleurait toujours et murmurait :

— Mon Dieu !... oui ! quel bonheur !... Et quel dommage !



Très agité, Jacques attend madame Avienoff. Il n'est plus maître de son impatience. Son désir de revoir Aline grandit de minute en minute. Elle va venir ! il l'évoque, il la voit. Il voit ses yeux, sa chevelure que tout à l'heure il va défaire, il voit sa bouche que tout à l'heure il va baiser, qui touchera ses lèvres. Il dit tout haut ce qu'il va lui dire. Il entend ce qu'elle va lui répondre, et ce seront des mots très doux, des mots de miel, murmurés à peine, mais qui glissent tout au fond de l'âme, demeurent inoubliables.

Elle va venir : l'heure va sonner ; et madame Avienoff est toujours si gentiment exacte à leurs rendez-vous !... Car elle va venir, n'est-ce pas ? cette résistance d'hier, ce recul apeuré de son amour ne l'arrêteront pas ? Non ! Jacques l'a vue se

débattre : mais il l'a sentie également frémir de tout son être contre lui. Elle viendra.

Il ne s'est pas trompé : Aline arrive, exacte, fidèle, un peu pâlie, comme si elle avait encore pleuré depuis la veille, mais souriante cependant, très douce.

Jacques retrouve sa bonne poignée de main cordiale ; tout de suite il la fait asseoir, enlève son manteau, son chapeau et baise ses cheveux d'or.

Elle dit :

— Mon chéri !

Et sa voix tremble un peu.

Lui, tout à son bonheur, répète :

— Tu es donc là ! tu es donc là !

Mais maintenant, il devrait lui demander des nouvelles de Xenia, puisque c'est sa santé qui leur mesurera le lambeau de bonheur qu'ils rattrapent. Et voilà qu'il n'ose pas, remet à plus tard, à tout à l'heure, cette question lourde, très lourde. Il ne veut pas compromettre la minute présente. Aline, si ardemment appelée, est là, il la voit, il la touche ; il cède avec délices à son exaltation ; il est si amoureux, — comme jamais ! — qu'il n'existe plus que pour son amour.

Jacques glisse aux pieds de madame Avienoff, il lui embrasse les genoux, il lui raconte mille choses enfantines et charmantes. Elle l'écoute, penchée sur lui, mais il semble que ses yeux rêvent. Parfois Jacques est forcé d'aller chercher son regard qui se perd.

— Étions-nous sots et méchants ! dit-il. Nous sommes-nous fait du mal ! Dire que nous avions prononcé le mot d'adieu, comme si nous pouvions nous dire adieu ! Et notre obstination à ne pas vouloir pleurer en nous quittant ! Pourquoi ? C'est bien meilleur de pleurer, d'avouer qu'on a du chagrin et, au lieu de vouloir arracher ses souvenirs, de les chérir, au contraire, de les garder, et de s'aimer franchement, malgré tous ses malheurs... Quand on s'aime !... Et je t'aime ! Et j'aime ta douceur, et j'aime ton souvenir et j'aime tes cheveux, ma chérie blonde !

Il se lève et l'enveloppe d'un geste de caresse. Sa jolie chanson de tendre amour l'émeut lui-même. C'est la première fois qu'il laisse sortir les paroles mêmes de son cœur,

sans que les corrige son scepticisme d'homme prudent et informé. Et, leurs bouches s'étant jointes, il emporte la jeune femme... Or il se donne tellement à elle qu'il ne s'aperçoit pas qu'elle n'est pas à lui... Oh! qu'elle est longue à s'abandonner! Et cela, aujourd'hui, en cette journée où elle devrait goûter une félicité sans bornes, où Jacques, son Jacques aimé l'aime tant et le lui dit, enfin!... Qu'a-t-elle? et qui la glace ainsi? Elle s'efforce de soulever le poids de plomb d'une contrainte inexplicable, dont elle a honte. Elle secoue sa petite tête, d'où ruisselle l'or de sa chevelure, pour chasser des pensées confuses, obscures, qui l'assaillent... Pourtant l'ivresse la gagne à son tour, mais trop violente, ses bras étreignent Jacques à l'étouffer, et dans son baiser désespéré et furieux se devine l'ardente volonté de s'étourdir, de ne plus penser qu'à son baiser même...

Maintenant, elle reste anéantie, silencieuse, les yeux clos. Ressergues, tout étourdi encore, a le besoin d'une parole d'elle. Car c'est fini, ce combat d'autrefois pour arrêter le cri d'effusion qui leur montait aux lèvres; leurs deux cœurs peuvent se faire toutes les confidences; et Jacques va lui dire sa douce reconnaissance d'amour. Du bout des doigts, ainsi qu'on touche une fleur, il lève les paupières baissées d'Aline Avienoff et plonge ses yeux dans les yeux de la jeune femme. Mais il n'y voit qu'une infinie tristesse!

Alors, d'un seul coup, tombe son enthousiasme, un découragement le saisit, une appréhension devant l'avenir.

Aline aurait-elle eu raison? Auraient-ils dû ne jamais se revoir?... Peut-on oublier certains adieux? Et puisque leur amour, enfin, devenait si malheureux, pourquoi se l'être avoué juste au moment où c'était trop tard?

Il eut de ce « trop tard » la certitude soudaine; son exaltation de tout à l'heure, il la vit factice et sans sincérité. Clairement, il lut dans la pensée d'Aline: et, pour Aline, leur amour était empoisonné à jamais. Elle ne croyait pas qu'il pût durer, cet amour-là, malgré tout, malgré l'absence. Du jour où elle partirait, certainement ils ne se reverraient plus.

Jacques pouvait la rejoindre en Russie; elle-même pouvait revenir en France; mais pour combien de temps, l'un et

l'autre? Et toujours avec, au bout, l'angoissante, la paralysante pensée d'une nouvelle séparation.

Et, brusquement, Jacques se demanda si, même, il irait jamais là-bas... Voilà qu'il n'en savait plus rien! Il calcula que c'est un long voyage; il prévit d'avance mille empêchements. Alors... c'est qu'il ne l'aimait pas!... Et pourtant il l'aimait!... Elle l'aimait pourtant!... Et elle n'aurait pas quitté pour lui son pays, sa famille, tout ce qui était sa vie, sa Russie où on parlait sa langue. Et Jacques, non plus, ne se serait pas exilé pour elle.

Quel triste et pitoyable amour! Quelle impuissance!

Une ombre était devant Jacques : madame Avienoff toute prête, avec sa voilette mise et ses gants.

— Tu pars?

— Oui.

— Reviendras-tu demain? demanda Jacques, timide.

— Je viendrai si tu veux.

Il répliqua tristement.

— Oui, je veux, viens!... Je veux te voir tant que cela sera possible!

— Alors, à demain!

Et il la laissa s'en aller sans même lui demander comment était Xenia, sans pouvoir prononcer une parole.



« 2 heures du matin.

» Je viendrai tantôt, mon chéri Jacques. Cette lettre n'est pas pour me décommander.

» Seulement, j'avais beaucoup de choses à te dire auxquelles je pense depuis que je t'ai quitté; et, comme je ne peux pas dormir, je te les écris. Je te ferai porter ma lettre dans la matinée. Quand je te verrai, ce sera autant de choses déjà dites. Si tu trouves que mes idées ne sont pas justes, je le saurai bien dès le premier abord : je devinerai sans que tu parles, et je ferai ce que tu voudras, je te jure!

» Mon avis, Jacques, c'est que nous devons mettre toute notre volonté à ne pas nous aimer. Oh! comprends bien ce que je veux te dire. Je ne me refuse pas et je veux t'avoir à

moi. Mais ce qu'il faut que nous oubliions, c'est le « sentiment » qui est né entre nous deux et qui nous fera souffrir parce qu'il ne peut plus faire autre chose ! Tu l'avais compris à notre première séparation : tu avais préféré une lettre d'adieu à une déchirante entrevue d'adieu. Depuis, tu as voulu que je revienne te voir puisque nous nous étions rencontrés. Soit ! mais il nous faut être sages comme au début, tout à fait sages... c'est-à-dire tout à fait fous. Il ne faut plus que tu me dises que tu m'aimes ; il ne faut plus que tu y penses.

» C'est drôle, n'est-ce pas, c'est mal, même, que ce soit moi, l'Aline si tendre devinée à la fin, qui t'invite à me taire un amour qui me remplit d'orgueil et de joie ; mais tu vois comme nous avons souffert hier, combien cela a été dur ! Oublie la femme nouvelle que tu as vue ; retrouve l'autre, la première, celle que tu voulais, celle que j'étais, en somme, mon Dieu ! puisque je t'ai paru telle. Notre amour redeviendra plus facile, va, et tu pourras me reprendre sans avoir envie de pleurer.

» Vois-tu, mon chéri, tout au début de notre amour, j'ai eu du chagrin de te voir si léger, si charmant, mais si futile, me refusant toujours un mot de tendresse vraiment tendre. Mais je ne voulais pas me plaindre : j'aurais pu t'effrayer et te déplaire, et puis je n'en avais guère le droit, n'est-ce pas ? si coupable, si entraînée moi-même ! Perdue pour perdue, je t'adorais et je te voulais. Je pensais bien que tu me considérais comme une petite femme curieuse seulement de plaisir, je fermais les yeux pour ne pas trop voir. Et puisque, bientôt, je devais être séparée de toi pour toujours, — puisque ce serait fini ! — je savais bien que j'aurais tant de peine que cela serait mon expiation.

» Et, à la minute même de mon départ, voilà que toi, mon amant léger et violent, tu te mets à m'aimer pour de bon et que ta tendresse s'éveille. Oh ! cela a été délicieux pour moi que tu me l'écrives ! Mais souviens-toi combien, encore, ta lettre fut prudente et, surtout, qu'en même temps tu me disais adieu. Tu avais raison et je l'ai compris. Certains sentiments n'existent que s'ils doivent vivre ; et, pour nous, ils devaient mourir. Notre amour ne pouvait être qu'une rencontre ; notre route n'était pas la même ! Tu restais, au

commencement, dans la dure logique de la vie ; nous n'avions pas le droit de demander autre chose que ce que nous nous donnions ! Tant pis pour nous si nous nous avisions de nous considérer, si tard, comme capables de jouer un rôle meilleur. Tant pis pour l'orgueil et la dignité de ton amie qui, tout de suite, aurait dû te repousser. Mais je t'aimais tant !

» A tout cela il ne faut plus penser ; c'est cet amour nouveau qui nous empêche de nous aimer... et tu veux m'aimer et je veux que tu m'aimes.

» C'est une lutte à soutenir : j'ai triomphé ; tu y arriveras comme moi. C'est une lutte qui paraît anormale, mon Jacques, car il s'agit d'abolir en soi, au contraire des combats intérieurs ordinaires, les meilleurs sentiments de son cœur au profit des pires. Mais nous devons aller au plus pressé et éviter le déchirement atroce d'hier. Plus tard, j'en garderai toute la honte sur moi, plus tard... quand tout sera fini tout à fait !

» C'est parce que je pressentais cette angoisse que je te fuyais. Tu m'as reprise... oh ! je veux bien ; mais n'aie pas devant toi ton Aline d'aujourd'hui, retrouve ton Aline d'autrefois. C'est la seule dont nous devions nous souvenir.

» Ne me dis plus rien, plus rien ! Ne nous aimons pas... veux-tu, Jacques ?

» ALINE. »

***

A deux heures, madame Avienoff sonna chez Jacques. Elle le trouva tout habillé, ganté, prêt à sortir. Ainsi répondait-il à sa lettre, que, sans doute, il n'approuvait pas : il se refusait à avouer son impuissance sentimentale, écartait le baiser qui n'était que le baiser, la conviait à une promenade solitaire, c'est-à-dire à la causerie, qu'elle considérait comme si dangereuse !... Elle baissa la tête et obéit.

— Il fait beau et assez doux, dit-il. Nous pouvons monter en voiture, nous faire conduire où vous voudrez. Je vous aurai près de moi. Nous parlerons gentiment. Et si nous nous sentons trop tristes, comme vous le craignez tant, le spectacle des choses extérieures nous distraira... Si vous le préférez,

nous marcherons... Du reste, nous pourrons faire l'un et l'autre.

Ils partirent. Un coupé les conduisit par le Bois jusqu'à Saint-Cloud. Là, ils descendirent et pénétrèrent dans le parc.

Jacques se montrait attentif et doux; une mélancolie légère voilait ses paroles. Il s'inquiétait du voyage d'Aline, lui demandait des nouvelles de sa sœur, dont le pied, désenflé pourtant, ne lui permettait encore de se lever qu'une heure ou deux. Il interrogeait la jeune femme — comme il ne l'avait jamais fait encore — sur mille détails de sa vie à Pétersbourg. Il voulait savoir à quelle heure elle arriverait, si on viendrait la chercher à la gare et qui.

— Quoi ! vous avez encore votre mère, Aline? Je n'en savais rien. Vous ne me l'aviez pas dit.

— Nous avons si peu causé de tout cela, mon ami !

Dans le parc désert, ils parcoururent de grandes avenues magnifiques, bordées de leurs arbres dépouillés, silencieuses. Ils marchaient sur une épaisse couche de feuilles mortes, dont la forte odeur les pénétrait. C'était, autour d'eux, l'apaisement de l'hiver, la sérénité des choses endormies. Ils causaient doucement, en se donnant le bras. Ils causaient de tout ce qui leur venait à l'esprit.

Ils ne se regardaient pas, à peine s'ils se touchaient; mais il leur semblait que leurs âmes s'acheminaient vers une intimité cent fois plus étroite qu'en la bataille de leurs baisers.

Jacques avait-il eu raison? Ils avançaient côte à côte, rythmant leurs pas à la même cadence, rythmant leurs paroles à une même émotion grandissante. Ils s'aimaient donc, malgré tout, malgré la séparation si prochaine? Ils s'aimaient donc en dehors d'eux-mêmes, du grand amour que rien ne peut détruire?

Ils le crurent. Ils furent, en cette minute, l'apparence d'un couple d'une harmonie complète, de deux êtres attendris, baignés ensemble d'une pâle lumière, enveloppés par la grande nature qui apaise et éternise. Et pourtant, au moment de parler de leur amour, une tristesse les envahit encore et ils furent contraints de se taire. Mais le jour commençait à baisser, ils montèrent par les sentiers jusqu'au faîte de la colline, où demeuraient encore les rayons du soleil.

Devant eux s'étendit un vaste paysage : des bois rouillés d'hiver, des plaines, des routes blanches, des villages semés aux ondulations du terrain. Aline prit la main de son ami, et ils ouvrirent leurs lèvres. Leur amour allait-il éclater enfin en paroles d'infinie et absolue tendresse? Oh! qu'ils étaient prêts, l'un et l'autre, à aimer! Mais, la première, madame Avienoff comprit qu'ils étaient condamnés au silence. Leur mutuel aveu tant retenu, ne pouvait sortir maintenant de leur bouche qu'avec un serment de *toujours*. Or, pour eux, l'avenir n'existait pas! Et Jacques fut incapable, comme elle, de prononcer le mot définitif; l'élan qui l'avait soutenu jusque-là l'abandonna, hésitant et faible; de la main d'Aline il dégagea sa main qui commençait à trembler.

Un frisson courut dans l'air. Le ciel, tout à coup, parut s'éteindre: on eût dit que des yeux chéris venaient de se fermer : le soleil avait disparu. Déjà flottait un brouillard au-dessus de la terre, et l'ombre redoutable les gagna peu à peu. La nature s'évanouit, les quitta, indifférente et lasse; ils se virent abandonnés. Une fumée s'éleva d'un toit, tout là-bas, et se perdit dans l'air, et c'était doux et navrant comme une faible plainte humaine qui monte en tremblant et se disperse.

Jacques et Aline frissonnèrent. Tout finissait. Invinciblement cette fois, ils eurent l'impression de la mort; ils étendirent les bras comme pour chercher un secours, mais leur âme pitoyable défaillit, sombra au dedans d'eux-mêmes. La douceur d'un soleil pâle et le décor apaisé des grands bois blonds leur avaient donné l'illusion d'une vitalité de cœur saine et triomphante : ce n'était qu'une illusion ! Il suffit que le jour succombât pour leur montrer l'affreuse misère de leur amour.

Alors chacun d'eux se sentit tout seul, tellement isolé de l'autre que toute parole leur apparut inutile. Ils n'auraient pas pu se comprendre. Trop épuisés pour s'aider dans cette détresse, ils eurent le besoin farouche de se fuir.

Ils se regardèrent et virent qu'ils pleuraient.

— Oh! pourquoi, gémit Aline, sommes-nous venus ici !

Il l'entraîna sans répondre. A mesure qu'ils descendaient, ils entraient dans une nuit plus épaisse, et ils couraient presque, pris d'une étrange terreur.

Le coupé les attendait, ses lanternes allumées, et leur trouble se dissipa. Ils furent rassurés par les réverbères de la place, quelques lumières de petits cafés alentour; et puis des gens passèrent, rentrant dîner.

Mais, dès que la voiture se fut mise en route, Jacques se jeta dans les bras d'Aline :

— Ne me quitte pas encore! Ne t'en va pas! Viens demain, viens me donner tes lèvres... Oh! ma pauvre chérie, comme tu avais raison! J'ai été fou! Nous étions trop malheureux pour ne pas mourir nous-mêmes du spectacle affreux de cette mort du jour! Je ne veux plus que ce que tu veux! Je ne veux plus penser à rien, ni regarder la vérité en face. Il faut nous étourdir de caresses... Tu avais raison! tu avais raison! Oh! Alinette, cette nuit qui montait, qui glissait dans le silence! Le lent déploiement de ces grandes ailes noires, molles, souples, au-dessus de nous, au dedans de nous!... Ne quitte pas mes lèvres, grise-moi jusqu'à la dernière minute. Cet affreux crépuscule a englouti nos âmes... Tout est mort! Nous sommes déjà partis l'un de l'autre!... Viens me consoler de toi, ma chérie! Viens, par des baisers de folie, t'abolir dans mon cœur!



Aline Avienoff n'était pas sans appréhension, le lendemain, en retournant chez Jacques, tant elle l'avait vu vite terrassé devant l'agonie du crépuscule, faible et désespéré, plus désespéré presque et plus faible qu'elle-même. Mais elle le trouva tout à fait maître de lui et souriant.

— Vois-tu, ma bonne chérie, lui dit-il, nous allons faire ce que tu as souhaité. Nous allons revenir, tout simplement, aux premiers jours de notre gentille liaison. Je vais t'adorer, tu vas m'aimer, et je te jure que nous aurons encore ainsi quelques heures divines. Si nous devenons mélancoliques, nous nous embrasserons plus fort, jusqu'à ce que nous ne pensions plus à rien.

En effet, pendant quelques jours, ils purent croire leur bonheur revenu. Jacques était fort épris : Aline ne quittait pas ses bras. Avec une habileté consommée, sans jamais se

parler de leur amour, ils arrivèrent à borner leurs causeries aux choses et aux faits immédiats. Ils n'évoquaient aucun souvenir du passé et éloignaient prudemment toute pensée d'un avenir où leurs existences seraient séparées, si différentes !

Il semblait qu'ils ne dussent plus jamais se quitter ; leurs rendez-vous restaient heureux.

Jacques s'était même décidé à rompre avec Julie pour être plus entièrement à madame Avienoff.

Il retrouvait toute sa gaieté, toute son aisance d'autrefois ; il eut des gâteries charmantes, d'ingénieuses inventions pour multiplier leurs bonheurs.

Il s'amusait à son amour et il amusait son amour, et le temps s'écoulait rapide.

Madame Avienoff restait souriante, et, chaque fois qu'ils se quittaient, c'était la même parole alternée, rassurante :

— A demain !

— A demain !

Pourtant, dans la solitude, Jacques se comportait moins bien. Tant qu'Aline était près de lui, il parvenait à oublier Aline. Dès qu'elle était partie, dès qu'il ne pouvait plus se donner au décor de son amour, son amour condamné le ressaisissait. Il appelait bien à son aide ses faciles théories, son scepticisme commode et sa philosophie précieuse, mais il n'arrivait pas à chasser cette idée obsédante : « Dans quelques jours, tout sera fini !... » Car ce serait dans quelques jours ! Il ne savait pas quand, au juste ; il n'en parlait jamais, mais les journées succédaient aux journées et Xenia devait être guérie.

Chaque fois qu'entrait madame Avienoff, il éprouvait une inquiétude insupportable. Puis, comme elle ne disait rien encore, comprenant qu'il fallait ne parler de départ qu'à la dernière seconde, alors il se rassérénait, oubliait sa préoccupation et rentrait dans son rôle d'amoureux. Son rôle !... Oui, en vérité, n'était-ce pas une comédie qu'il se jouait à lui-même ? Ils essayèrent de recommencer leurs promenades et ils s'en furent revoir le Louvre ; mais ils s'arrêtèrent de préférence aux tableaux faciles, à des scènes galantes, aux compositions gracieuses, sans pensée bien pro-

fonde. Il leur était défendu de devenir trop graves, et ils se souvinrent que devant certaines toiles de vieux maîtres une émotion dangereuse les avait troublés malgré eux.

Du reste, dans la rue, ils éprouvèrent un singulier malaise. Comme les éclatants cheveux de madame Avenioff attiraient les regards, on s'occupa d'eux : on les dévisagea, on devina des amoureux et on sourit à leur passage. On leur prêtait du bonheur !... Là encore, Jacques sentit qu'il ne promenait que le mensonge du bonheur.

Puis Aline Avienoff commença à se montrer inquiète, absorbée : son sourire se fit contraint et ses yeux trahirent une préoccupation persistante. Un jour, cela fut si sensible que Jacques dut l'interroger :

— Tu ne me demandes jamais comment va Xenia, lui dit-elle doucement.

— C'est vrai ! J'ai peur de ce que tu me répondras... Je n'ignore pas que nous vivons au jour le jour, et je ferme les yeux pour ne pas savoir si la fin est prochaine.

— Il faut pourtant que je te dise...

— Eh bien, ma chérie, parle-moi.

— Xenia va mieux ; elle va bien même. Elle ne souffre plus, elle marche librement et, avant-hier, le médecin m'a déclaré qu'elle pouvait voyager.

Les sourcils de Jacques se contractèrent : il fit « Ah ! » assez sèchement. Aline continua :

— Moi, vois-tu, je ne sais plus que faire. Il faut que tu m'aides. Ma sœur, tu comprends, a hâte maintenant de partir ; elle me tourmente. Mais — dois-je te le dire ? — il m'est encore possible de retarder d'environ une huitaine. Je peux soutenir que le voyage serait encore imprudent, exagérer les précautions. Seulement, Jacques, si je le fais, ne sera-ce pas une folie ?...

Ressergues lui prit les mains :

— Je veux que tu la fasses ; je veux t'avoir jusqu'à la dernière minute, entends-tu ?... Que crains-tu ?... Une folie ! en quoi ? Ne vois-tu pas comme nous sommes sages ? N'es-tu pas heureuse, toi ? Moi, je suis heureux, tu me rends heureux et je veux ce bonheur-là jusqu'au bout.

— Sommes-nous si heureux ? murmura madame Avienoff.

— Je ne veux pas avoir à regretter plus tard huit journées de notre amour perdues par notre faute. L'autre fois, j'ai voulu fuir la journée de nos adieux et, ensuite, j'en ai souffert !

Une légère défaillance passa dans les yeux d'Aline ; elle inclina la tête et répondit :

— Je ferai tout ce que tu veux.



Alors, pour huit jours encore, ils recommencèrent : et ils comptèrent les jours, et ils comptèrent les heures !

Il leur sembla qu'ils étaient entrés dans un entonnoir dont les parois se rétrécissaient sur eux, les oppressaient, les écrasaient. La pensée de l'échéance inéluctable, maintenant si prochaine, grandit en leur esprit de minute en minute, et devint une obsession. Ce fut comme un gouffre vers lequel ils allaient, poussés, bousculés, jetés l'un sur l'autre dans des prises de corps affolées qu'ils crurent des embrassements. Un monstre les attendait, la gueule ouverte, avec des flammes et des vomissements de soufre ; ou encore un abîme tout noir, un vide, un vide immense où ils ne trouveraient rien pour se raccrocher...

Ils passaient d'une exaltation folle à des prostrations effrayantes. L'idée de leur séparation les fascinait et, malgré leurs pitoyables efforts pour la secouer d'eux, ils marchaient à cette séparation les yeux grands ouverts, épouvantés.

Mais Jacques s'obstine encore ! Il veut se prouver que sa torture morale ne saurait en rien réagir sur un amour qu'il peut si bien satisfaire encore. Il prétend faire la part de son âme, ne lui permettre un gémissement qu'à l'instant précis où il aura le loisir de s'occuper d'elle. Et ce moment n'est pas venu. Aline est près de lui et doit le prendre tout entier ! Ce n'est pas la même Aline que celle qui doit partir : celle-là, il la pleurera, il la regrettera, c'est entendu ! Mais l'autre Aline, l'Aline présente, l'Aline vivante, là, devant ses yeux, tremblante sous son geste, obéissante à ses volontés, il faut qu'il l'adore, tout de suite, parce qu'elle est là, parce qu'elle est à lui, parce qu'il la désire... parce qu'il *faut* qu'il la désire !

Mais il a beau se griser de paroles, s'exalter à un hymne passionné, sa voix se brise et meurt. Il est pareil à un ivrogne sous les pieds de qui déjà le sol se dérobe, et qui veut boire encore, jusqu'au dernier coup qui l'assommera; mais, à mesure, sa pensée devient plus lucide et son ivresse, au contraire, se dissipe!

« A quoi bon?... Elle va partir! »

Et ses bras qui enserrent la jeune femme retombent comme cassés.

Voilà que leurs baisers, ils ne les retrouvent plus. Ils ne savent plus se posséder comme autrefois avec la furie déchaînée de leurs sens. Une tendresse plus haute les baigne maintenant; leur tendresse éperdue et douloureuse. Elle a épuré leur amour. Ils s'aiment trop pour tant s'aimer!

Alors Jacques se sent perdu. C'est fini. Du moment qu'il ne conserve plus même son illusion entêtée sur l'amour possible de leurs corps en oubli de leur autre amour, c'est que tout est bien fini! Et il se voit, avec Aline Avienoff, formant un couple lamentable, désespérément raccroché à l'impossible. Il n'a pas le courage de certains incurables qui se suicident lorsqu'ils savent bien qu'ils n'ont plus qu'à souffrir. Pour eux deux le martyre va durer encore cinq jours... cinq jours! Qui l'en sauvera?

Comme la veille, Jacques attend Aline; aura-t-il la force de se lever pour l'accueillir? Aura-t-il le courage de la regarder quand elle entrera? Son visage, son cher visage, et ses cheveux qui l'émeuvent tant, il voudrait maintenant ne plus les voir. Oh! si Aline pouvait ne pas venir!...

Pourquoi vient-elle, aussi? Pourquoi lui obéit-elle? Pourquoi ne se révolte-t-elle pas, puisqu'elle souffre plus que lui, depuis plus longtemps, qu'elle a compris depuis plus longtemps leur condamnation et que lui, son amant, doit lui faire pitié!



Tant que Jacques a voulu d'elle, Aline Avienoff s'est donnée; tant que Jacques s'est refusé à saisir le sens de ses timides paroles, elle est venue. Mais aujourd'hui, elle devine,

en entrant, que la coupe d'amertume déborde et que ce grand enfant est vaincu.

Jacques lui a tendu la main et elle a vu en même temps deux larmes monter à ses yeux. Elle embrasse la main de Jacques et s'assied près de lui

Tout doucement elle lui dit :

— Tu ne peux plus, n'est-ce pas, mon pauvre ami, tu ne peux plus ?.... comme moi ?..

Et, parmi de longs silences, sans se regarder, ils se parlent à voix basse.

— Je ne peux plus, dit Jacques. C'est affreux ! Quelle horreur ! cela m'est devenu affreux de te voir.

Et Aline lui répond :

— Oui. Nous ne pouvons plus nous aimer, maintenant, que si nous sommes loin l'un de l'autre.

— C'est vrai ! Il faudrait que tu fusses partie pour que je puisse penser à toi sans trop souffrir. Il y a des amours, ma pauvre enfant, qui *exigent* qu'on se sépare ! je ne le croyais pas.

— Oh ! si je pouvais partir !...

— Tu ne le peux pas avant dimanche : ta sœur serait trop surprise, puisque c'est toi qui as voulu qu'elle reste jusqu'à dimanche.

Aline s'est levée et marche dans la chambre :

— Et si je reste, dit-elle, pourrai-je m'empêcher de venir te voir ?... Tu es devenu si triste, tout d'un coup, si malheureux ! Mais... si tu partais, toi ? si tu quittais Paris ?...

Et elle continua avec fièvre :

— Écoute... tu partirais, toi ; tu irais n'importe où, dès maintenant, dans deux heures. Nous nous dirions adieu à l'instant... ce serait fini, arraché ! Tu ne pourrais plus m'appeler, je ne pourrais plus venir. Ce serait moins atroce que plus tard, que demain !

De grosses larmes gonflaient ses yeux ; mais elle secouait la tête, d'un geste volontaire. Elle appelait la délivrance de toutes ses forces. Et Jacques la vit si misérable qu'il prononça :

— Soit ! mais alors, tout de suite !

— Tu veux bien ?

— Tout de suite, tout de suite.

Il semblait que devant madame Avienoff s'ouvraient les portes de sa prison. Qu'elle avait dû souffrir pour en arriver à cette détresse !

Elle se précipita sur son chapeau et Jacques lui tendit son vêtement.

Il lui dit :

— C'est parce qu'il est devenu meilleur que notre amour nous a fait du mal.

— Chut ! Tais-toi. Ne m'ôte pas mon courage.

Et, comme elle est prête, elle se jette dans les bras de Ressergues :

— Jacques ! Jacques !...

Il la reçoit éperdu. Mais comme il la retient trop longtemps, elle se dégage, brusque, volontaire, les traits durcis.

— Laisse-moi ! c'est fini ! Laisse-moi !

Et elle s'enfuit en lui criant :

— Ne me suis pas ! Ne me suis pas !

La porte se referma. Jacques était seul.



Jacques déjeuna le lendemain à Londres, où il avait un bon ami. Lorsqu'il rentra à Paris, quinze jours après, un émoi de hâtif printemps semblait déjà palpiter dans l'air. La matinée était radieuse.

Sur sa table, il trouva une lettre d'Aline datée de Pétersbourg :

« Jacques,

» Tout le temps que j'ai voyagé, je pensais à la lettre, à la longue lettre qu'aussitôt arrivée j'allais vous écrire. Je me faisais une affreuse joie de me mettre à ma table et de me laisser aller, enfin, à mon immense chagrin de vous avoir perdu. Je cherchais déjà dans ma tête avec quels mots je pourrais vous rendre ma profonde désolation. J'espérais pleurer beaucoup et je ne voulais plus me retenir.

» C'est cette lettre-là que vous vous attendez à lire, n'est-ce pas, mon Jacques ?... Et voilà que, pour rester absolument

sincère (comme nous nous sommes juré de l'être tous les deux), je ne peux pas vous l'écrire, cette lettre que je m'ingéniais à composer d'avance, car je ne me sens plus absolument la même que lorsque je vous ai quitté.

» Tout ce qui m'entoure, mes objets familiers, mes meubles, ma maison, cette chose extraordinaire et douce, après un long voyage, d'entendre parler sa langue, tout cela recule, comme dans un rêve, la France, Paris, notre amour et vous! Il faut bien vous le dire, mon cher grand ami, puisque cela est vrai et que je veux rester vraie avec vous, vraie malgré tout et au-dessus de tout, mes impressions viennent de se transposer étrangement! Dans la surprise de me retrouver ici, presque sans transition, moi-même, dans mon existence de toujours, il me semble que ce n'est pas moi qui vous ai aimé, que vous en avez aimé une autre. Celle que vous avez tenue dans vos bras m'apparaît aujourd'hui plus étrangère à moi-même qu'elle ne le fut à votre pays. Je voulais, dès ma première ligne, vous crier que notre séparation forcée était une atroce injustice... et, à cette minute, je me demande, avec un grand serrement de cœur, si vraiment nous nous sommes tant aimés! Hélas! notre amour n'était pas tel qu'il pût expatrier l'un ou l'autre, et c'est la Vie, en nous séparant si vite, qui a eu raison!

» Mon Jacques chéri, ne m'accusez pas d'être méchante et de blasphémer mon amour dès ma première lettre. Ce que je vous écris, c'est ce que je pense en cet instant même; je ne suis que trop certaine qu'à mesure que je m'accoutumerai de nouveau à ma Russie retrouvée, mes souvenirs de France se feront plus pénétrants, plus douloureux alors, et que je resterai souvent bien triste. Seulement, mon amour a été impuissant à m'effacer tout à fait de moi-même : un peu honteuse, je vous en fais ma confession.

» Et cependant, il faut bien que je vous le dise : ce pauvre amour-là, je lui resterai fidèle jusqu'à la mort et il sera bien le dernier de ma vie. Or, mon Jacques chéri, je sais que je ne vous reverrai plus jamais!

» Ainsi, il y a donc des choses éphémères mais éternelles, rompues et persistantes! Et savez-vous ce dont je me souviens, en ce moment? C'est une phrase de vous que vous

m'avez répétée plusieurs fois, une idée dans laquelle vous vous complaisiez, qui ne manquait pas, quand vous l'exprimiez, de me faire passer un petit frisson au cœur. Mais, tout au début de notre liaison, vous vous amusiez beaucoup à effaroucher de votre ironie ma sentimentalité pourtant si discrète!

» Vous me disiez : « Tout meurt, tout se déforme, tout s'abîme!... Il est parfois raisonnable de briser un amour très vite et de l'embaumer avec tous ses parfums, dans le *regret*, le *regret* dont la garde puissante et jalouse le défendra des fatales et affreuses décompositions. »

» En arriverais-je à trouver que vous aviez raison? Cette phrase, plus tard, nous avons essayé de l'oublier tous les deux ; vous voyez à quel instant je me la rappelle!

» Et puis... en somme, que sais-je? Je ne sais rien. Je vous ai beaucoup aimé : je vous ai beaucoup aimé, voilà ce qui est vrai. C'est vous qui m'expliquerez dans vos lettres ce qui s'est passé au fond de nos cœurs. Vous aimez agiter ces problèmes. Je me contente de me montrer à vous telle que je suis. Ce qui est bien sûr, c'est que je n'ai pas été mauvaise, c'est que nous n'avons pas été mauvais.

» Une chose me tourmente : après quelques jours d'absence, vous êtes revenu, vous, dans les lieux mêmes où nous avons passé des heures si belles et des heures si navrantes; et vous avez peut-être beaucoup souffert. Ne me le dites pas trop, Jacques, pour que je n'aie pas le remords d'avoir apporté dans votre vie le trouble de notre amour : car votre Alinette va se réfugier à jamais dans son souvenir, maintenant, dans son souvenir un peu fou et si tendre, qui va occuper de bonheur l'existence isolée qui l'attend, et cela lui serait insupportable de vous savoir très douloureux.

» Et puis, vous, vous vous consolerez de moi, n'est-ce pas? Je vous le dis sans plainte, Jacques, et, bien mieux, je le souhaite. La seule chose que je vous demande, c'est de ne pas m'oublier, de garder à Aline Avienoff la place qu'elle doit avoir dans votre cœur ; et, de cette place, c'est vous qui déciderez. Alors, je serai contente.

» Vous me le direz dans vos lettres, car je veux aussi que vous m'écriviez. C'est la seule chose que j'aurai encore de vous.

» Jacques, je vous veux heureux ! Lisez et relisez ces cinq mots-là ; et ne doutez jamais que je sois votre amie, votre grande amie vraie.

» En vous écrivant, je regarde des pelouses couvertes de neige et des arbres tout blancs. C'est joli, la neige... c'est joli ! Comme on aime son pays, mon Jacques !

» Je vous embrasse ! Je vous embrasse !

» Votre ALINE. »

« Comme on aime son pays ! » — Oui, son pays, son pays de neige l'avait déjà reprise. Jacques la sentit loin, très loin de lui !

Mais lui-même ne souffrait pas ; il ne désirait pas la revoir. Il ne lui restait plus au fond du cœur qu'un souvenir très attendri, presque doux de leur amour. Ils s'écriraient ; Aline Avienoff deviendrait pour lui une amie lointaine, très sûre, charmante, à laquelle il pourrait tout dire. C'était encore assez rare pour qu'il en éprouvât une petite joie.

Un gai soleil, presque de printemps, pénétrait par sa fenêtre ; les fiacres roulaient sur la chaussée propre... il n'y avait pas de neige à Paris, et Ressergues ne tenait pas à en voir !

« Comme on aime son pays ! » — Il jeta la lettre sur la table et dit tout haut :

— Bah ! nos chemins n'étaient pas les mêmes !

Et comme, sur le plateau, parmi d'autres lettres encore et des journaux, il vit l'écriture de Julie Mucières, il déchira l'enveloppe en souriant. C'était un petit billet de quelques lignes : Julie se refusait à croire que Jacques l'avait quittée tout à fait, et elle le suppliait de revenir encore.

— Pauvre petite !...

Et Jacques s'habilla pour l'aller voir.

PIERRE VALDAGNE

LES SALONS DE 1898

Qui ne sait que le même paysage peut nous sembler beau ou laid selon l'état d'esprit que nous y portons; le même être, selon le sentiment qu'il nous inspire? Mais quand donc est-il le plus vrai? Est-ce quand nous le voyons d'un œil dur, ou quand nous le regardons avec la tendre sympathie qui fait jaillir de toute chose ce qu'elle a d'émouvant, de tout homme ce qu'il a d'humain? Les plus misérables ont de ces moments supérieurs où le sens de la vie se révèle à eux: le souffle de l'esprit les soulève, les fait poètes d'instinct ou d'action en ces moments fugitifs pendant lesquels ils ont vu, senti et vécu pleinement. Mais la Vérité et la Beauté ne cessent pas d'exister parce que nous cessons d'être en communion avec elles; c'est nous plutôt qui cessons d'être alors. Elles peuvent se passer de nous et nous ne pouvons nous passer d'elles. C'est l'indifférence qui se trompe, et non la passion; celle-ci peut seule renouveler intarissablement la magie de l'univers.

Être sensible à la vie, c'est être convaincu de sa présence, pénétré des forces qui, nous traversant, nous unifient avec ce

qui nous entoure. De là naît le désir de se rendre compte de ce qui compose cette unité qu'on ne peut déserter qu'en renonçant à soi-même. Par le sentiment profond de ce qui nous dépasse et de ce qui nous fait vivre, l'œuvre d'art est un élan vers l'avenir, un éloquent appel à la vie éternelle.

Ceux qui continuent la tradition selon l'esprit seront toujours combattus au nom de la tradition étroite : toujours, au nom de la science faite, on repoussera la science qui se fait et l'on accueillera avec défiance ou colère l'apport personnel du génie qui s'affranchit de la routine en restant fidèle aux grandes lois. Il semblerait pourtant assez naturel d'admettre ce que Montaigne admettait de si bonne grâce, que certains esprits excèdent la portée de notre vue bornée et trouble, et, puisqu'ils s'aventurent à leurs risques et périls en pays inconnu, qu'ils ont le droit de nous étonner. Est-ce donc une chose si pénible d'être étonné? Si l'artiste ne me disait rien de plus que ce que je puis concevoir : s'il ne me conduisait pas au delà de mon hypothèse, il ne différerait de moi que par la puissance de réalisation. Mais il y a autre chose, je veux dire que si, dans l'œuvre d'art, la nature est conquise par l'homme, l'homme est aussi conquis par la nature. Je ne connais pas de chef-d'œuvre qui ne saisisse au premier abord par un caractère imprévu ; on a beau être prévenu, on n'attendait pas *cela*. A la pensée de l'artiste s'ajoute un élément instinctif qui l'enrichit à son insu : don maternel, grâce inexprimable et fraîche d'inconscience que la nature communique aux œuvres conçues dans le sincère amour. L'artiste domine la nature pour l'exprimer ; mais arrive le moment où il est à son tour dominé par elle, en elle se perd et reçoit d'elle sa plus intime confidence : lui-même, alors, est surpris le premier d'une création où l'instinct eut une part mystérieuse. Les secrets que sa raison n'eût pas devinés et qu'il nous transmet tout chauds de passion, voilà ce que nous ignorions, nous aussi, et ce qui nous trouble comme l'écho d'un chant sacré. La raison peut prévoir l'œuvre de la raison ; l'amour est le secret de la sensibilité individuelle.

Dans ce Balzac qui se dressera, je l'espère, au cœur de Paris, Rodin a fait œuvre de statuaire savant et passionné. Une statue doit avoir sa beauté architecturale, comme tout

monument destiné à parler de loin par ses masses et ses lignes d'ensemble. A distance, celle-ci surgit dans sa belle unité, avec son aplomb original et rassurant, pleine et souple, élégante et massive. Comme les statues égyptiennes, elle rappelle le bloc de pierre dressé sur un piédestal, nettement divisée en volumes proportionnels. Les plans, enveloppés de lumière, n'ont pas de contours apparents. Les volumes, qui se complètent les uns par les autres, donnent au spectateur la surprise d'une unité dont rien ne peut s'analyser au premier aspect. C'est un ensemble qui paraît informe d'abord, comme un être en mouvement qu'il faut suivre pour déterminer son geste et son allure. La base fine se renfle par l'ampleur des bras croisés sur le ventre, par la poitrine large : elle se continue jusqu'à la tête arrêtée et colorée par la masse des cheveux. Le masque surgit alors avec l'acuité des yeux sous les arcades profondes, le nez dominateur, le menton de volonté et la vaste encolure. Là se passe l'action préparée par la simplicité et la douceur des savants passages.

Cette action, c'est la fièvre du génie créateur. Pour fixer une idée, Balzac s'est relevé et marche, enveloppé de sa robe de bure. La tête rejetée en arrière, les regards dardés de haut, la lèvre amère, il voit et il domine les fatalités humaines ; il accepte l'inévitable combat avec une fière conscience de sa force. C'est bien là Balzac tel que son œuvre le révèle, c'est la forme visible de son génie. Ainsi Lamartine le devinait, à travers la vulgarité des dehors, ce Dante visionnaire du réel, ce prophète douloureux du mal social. Il a été recréé par l'imagination passionnée de Rodin, qui seule pouvait égaler la sienne. Il s'impose à moi comme un monstre surhumain et vrai, supérieur à la réalité. Plus je l'ai revu, plus j'ai admiré, par-dessus la véhémence du sentiment qui transfigure la matière, cette tranquille puissance, cette irrésistible douceur.



Puvis est entré dans la gloire, mais que l'on se reporte au temps du *Pauvre Pêcheur*, et que l'on s'imagine l'effet qu'eût produit alors la *Sainte Geneviève* justement admirée aujourd'hui : combien de ces acclamations se changeraient en déri-

sions! Puvis a persisté dans son noble rêve de beauté, il a rendu à l'opinion le grand service de se faire accepter d'elle. L'œuvre qu'il ajoute à tant d'autres, pures et hautes, est un accompagnement en mineur à celle dont il donnait le carton l'an dernier. C'est un des volets du Triptyque où la vieillesse grave de la Sainte sera racontée avec la même tendresse pieuse, la même candeur de légende que le fut sa douce enfance. Lignes simples, coloris en mineur où résonnent doucement des blancs gris, des bruns et des rouges pâles, des bleus atténués, tout concourt à exprimer la tendresse inquiète d'un cœur maternel qui veille sur le sommeil de ses grands enfants, et aussi, comme l'a dit si délicatement Gustave Geffroy, l'esprit d'ordre de la fermière qui parcourt la nuit son clos et son bercail : œuvre de grâce austère et de piété sereine qui relie doucement le présent au passé par un libre et reconnaissant amour.

Le beau sens de la forme, le coloris savamment rompu donnent aux deux œuvres de Fantin-Latour, *Andromède* et *le Lever*, leur charme coutumier. Dans ce mode où sa pensée se renferme aujourd'hui, il fut pourtant parfois plus expressif. Les paysages de Cazin, de construction délicate, de fine et tremblante atmosphère sont les confidences à mi-voix que la nature fait à une âme attentive. *Châtillon le soir* est particulièrement séduisant. En goûtant cette pénétrante poésie, je pensais à la tendre et fière imagination qui nous montra *Judith sur les remparts* et *Paris illuminé* par la Fête nationale, je me rappelais que Cazin, dans ces exquises et neuves décorations, avait trouvé de très personnels accords de forme et de pensée, de couleur et de sentiment; je me disais que pour beaucoup ce serait une joie d'esprit d'entendre à nouveau cette harmonie.

Le *Lévite d'Ephraïm*, d'Henner, requiert l'attention par la savante manœuvre du pinceau et la beauté de la matière, sans que l'expression se dégage nettement. Son *Portrait de Jeune fille* touche par la grâce fûtée et douce d'un fin visage. La volonté de Bonnat s'affirme en un *Portrait d'homme*, de forte et loyale construction ; elle échoue devant la grâce de la femme et la pathétique beauté de Rose Caron. Mais je reste déconcerté, je l'avoue, devant l'*Arrestation de*

Broussel de J.-P. Laurens, devant cette anecdote gonflée en scène d'histoire, et sa gesticulation théâtrale et décousue, et je crains que le *portrait de M. Hanotaux* par Benjamin Constant, n'ait plus de sécheresse que de force. Une physionomie parlante, un geste suspendu, une expression nuancée, Jules Lemaître est présent, grâce au talent d'Humbert : c'est bien l'interrogation de ces yeux clairs qui ont discerné le fond de nos misères et s'en consolent par beaucoup d'ironie et beaucoup de bonté; c'est le sourire interrompu et l'émotion discrète du poète qui a fait vivre l'âme délicieuse, passionnée et souffrante de Liah; fin portrait qui ne dit pas tout, qui atténue l'acuité du regard, la structure noueuse de la tête et sa puissance de ténacité paysanne; fin et vivant portrait cependant.



Obéir à sa passion, en accepter les responsabilités, c'est pour l'artiste vouloir garder le rang que sa faculté d'émotion et d'amour lui assigne, c'est rester fidèle à son meilleur désir. L'homme médiocre recule devant la passion par manque de cœur ; il craint les devoirs qu'elle lui impose et l'obligation d'être un héros. Il la craint pour lui, il ne l'aime guère chez les autres. L'artiste passionné sait à quels dangers il s'expose. Il ne s'étonne pas de ne pas être accepté sans combat, il ne souhaite pas de l'être, puisque la lutte est la vie même de l'art. La négation s'efface à distance, et peut-être y eut-il des époques heureuses où l'accord s'établit entre le public et l'art. Mais Rembrandt fut assez peu compris, et Dürer disait mélancoliquement : « Je suis un maître à l'étranger et dans mon pays un barbouilleur ». Et, d'ailleurs, cette lutte contre la routine ou les mauvais vouloirs est peu de chose au prix de la lutte intérieure : celle-là seule compte, après tout, et celle-là seule coûte vraiment. L'artiste sait bien que, pour créer une chose vivante, il faut qu'il se dépense, qu'il se donne, qu'il arrache de lui-même la vie dont il veut animer sa création ; et cela, à travers combien de doutes et d'inquiétudes, d'enthousiasmes et de déceptions ! C'est au prix seulement de ce don sans réserve qu'il sent naître et grandir une force inconnue qui le porte au-dessus de lui-même. Si,

quand il a connu la joie mêlée d'angoisse de la découverte, il s'y dérobe, et vit sur la science acquise, la sensibilité qui le faisait poète se durcit et s'oblitère et son œuvre n'émeut plus.

Et pourtant la question très simple, mais la question décisive, est toujours celle-ci. Quelles sont les œuvres qui nous ont émus? Quelles sont celles qui ont réveillé en nous l'instinct profond de tendresse humaine et le divin désir de larmes? Je ne demande pas à l'art d'autre enseignement ni d'autre bienfaisance. Alors, si je m'interroge sincèrement, je vois se lever dans un clair obscur mystérieux des figures révélatrices, des visages de passion et de douceur, d'angoisse maternelle et de charme ingénu. Les énergies de l'instinct et les luttes passionnées de l'intelligence, les frémissements du cœur et les ardeurs combattues de la pensée, toute une humanité pétrie de douleur et de désir, la respiration oppressée et joyeuse de la vie, ses flux et ses reflux, ses élans et ses retraites, s'embellissent d'un sens généralisé dans cette atmosphère qui règle le rythme animé de la forme. C'est le Portrait du Sculpteur et le Portrait de l'Écrivain, c'est le Sommeil de la Mère et le Premier voile de l'enfant, c'est le Théâtre de Belleville et le Christ de l'an dernier, c'est à l'Hôtel de Ville les admirables figures des Sciences animées du souffle de l'esprit, courbées sous la mélancolie du savoir. Je cherche vainement quel art a dit avec plus de profondeur et de grâce enivrante que celui d'Eugène Carrière la beauté pathétique de la vie éternelle et la noble inquiétude de l'âme contemporaine. Aujourd'hui une œuvre nouvelle s'ajoute à tant d'autres. Le panneau décoratif destiné à la salle de Sorbonne où se donne l'enseignement libre exprime avec grandeur une idée simple. En face de la Ville où vit l'âme du passé, où frissonne l'avenir, Carrière a mis la jeunesse qui s'éveille à la vie personnelle, prête au libre vol mais encore retenue près du cœur maternel. Paris, vu des hauteurs, étend sous les brumes d'hiver sa courbe majestueuse jalonnée par les monuments que la pensée et l'amour des hommes ont dressés sur leur route. Deux femmes dominent ce grand paysage nuancé de la ligne sombre des collines, de la ligne pâle des maisons; en elles afflue l'émotion qui monte des vagues immobiles de l'histoire et des vagues mouvantes du ciel menaçant. L'une plus mûre est assise accoudée, les re-

gards en dedans ; elle pense, elle se souvient, elle écoute le chant profond du passé ; l'autre debout, les mains ramenées sur le front, le torse un peu en retraite, de la grâce la plus jeune et la plus imprévue, est saisie d'angoisse et d'admiration ; elle regarde, elle entend l'appel de la vie et les voix de la ville : elle est le Pressentiment et la Découverte. En elle, en cette figure fière et charmante, l'arabesque générale de la forme et de la pensée s'achève.

Ainsi Carrière, dans sa marche logique, sort de l'intimité où la vie se prépare et couve ; il élargit son domaine, il relie sa vision de la nature à sa vision de l'humanité : il les relie par la forme comme il les relie par le sentiment. Les deux figures s'incorporent au spectacle qui les émeut : elles sont amenées là par un mouvement doux et continu, par une logique tranquille, sûre d'elle-même et sans inutile insistance, comme une image pure et brillante fleurit une haute pensée. Enveloppées d'un vaste remous de lumière et d'ombre, modelées par des épaisseurs, sans lignes qui les arrêtent, elles couronnent le tragique Paris du mouvement souple de leur corps et du frisson visible de leur esprit. Dans une ambiance délicatement colorée où la matière s'allège et s'idéalise, elles s'animent d'une vie supérieure ; elles sont, selon le mot que Jean Dolent appliquait aux premières œuvres de Carrière et qui caractérise si bien tout son art, « des réalités ayant la magie du rêve ». Telle est cette œuvre qui parle à la jeunesse d'elle-même d'une manière infiniment noble. Le sens profond de la vie n'est pas moins lisible dans un portrait de grand'mère. Un doux visage levé, — usé, non flétri par l'âge, — s'encadre de voiles sombres qui tombent à longs plis. La vieillesse, rassérénée après l'épreuve, songe et prie, tandis que l'enfant se joue inconscient, s'appuie aux genoux de la vieille femme, pose sa main sur le livre ouvert. Un accord s'établit entre les noirs apaisés, la petite flamme de vie rose et le rose passé des fleurs qui la rappellent. Par un fin nuancement de vérité, Carrière, en rapprochant ces deux êtres, dont l'un finit, dont l'autre commence, détourne pourtant de l'enfant les regards de l'aïeule : la pensée de la grand'mère va plus loin, monte plus haut que le moment et l'être présents ; la muette et fervente prière de ses yeux continue la prière écrite, embrasse

tous les siens d'un amour plein d'espoir. Ici encore une humanité agrandie se dégage des formes visibles, aspire à l'au-delà, et la science parfaite du peintre, les plus délicats moyens de l'art manifestent la beauté intérieure.



Je parlerai librement d'un artiste que j'aime pour sa liberté, pour son imagination affranchie. Besnard est amoureux des formes amples et des couleurs somptueuses, des mouvements qui se déploient et des harmonies qui chantent. Il y a de la grandeur et du faste dans ses paysages transposés ; une grâce chaleureuse dans ses figures de femmes ; un beau rythme dans leur allure. Il me laisse souvent indécis et partagé, et j'en cherche la raison. Son *Portrait de théâtre* n'est pas une chose indifférente. Cette actrice parée qui arrive en coup de vent, dont le buste fleurit dans la lumière, dont le rire s'exagère sans devenir grimace, cette robe envolée et claquante comme une voile, ce tapage harmonieux, cette insistance du geste, du rire, de la pose, qui est une vérité du sujet, la grande ligne souple et enveloppée qui détermine le mouvement, tout cela m'inspire la plus vive admiration pour l'artiste qui a finement et fortement senti, hardiment exécuté. Pourtant le charme est-il complet ? Est-ce moi qui ai tort de ne pas me laisser prendre ? Cette robe merveilleuse réclame-t-elle trop l'attention et fait-elle tort à la femme même ? S'impose-t-elle absolument, la magique impression que Besnard a voulu rendre ? Est-ce bien là ce prestige de féerie qui exalte la beauté de l'actrice dans l'au-delà mystérieux de la rampe, et fait d'elle, un moment, pour nos yeux fascinés, toute la beauté, toute la femme ? *Le Fandango* est une chose de verve et d'esprit : le roulis endiablé de la danse, la sonorité des jaunes et des rouges, l'étrange impression de volupté machinale et d'ivresse grave qui accompagne cette hardie et sauvage figuration de l'amour, voilà qui est admirablement senti ; l'œuvre pourtant n'est pas pleine : je ne sens pas flotter autour des êtres la chaude atmosphère de sensualité qui expliquerait la gesticulation traditionnelle : — celle-ci est trop à l'état d'accident. Partout, en somme, avec une exécution brillante,

une imagination grande et fiévreuse, une intelligence observatrice, je crois voir une attention qui se laisse détourner des ensembles par des effets fragmentaires et des éclats bizarres; plus de véhémence que de continuité, plus de saillies que de profondeur ; une intention qui dépasse le but ; des sensations fortes, ardentes, non assez rassemblées.

C'est pour cela, sans doute, que Besnard me trouble parfois plus qu'il ne m'émeut et que cet artiste passionné reste un artiste inquiet. Il n'y a rien de plus naturel et de plus fécond pour l'homme que l'inquiétude. Elle n'est pourtant que le passage nécessaire à une compréhension plus complète qui, donnant à l'esprit plus de joie et plus de sécurité, met aussi dans l'œuvre plus d'harmonie. Le grand talent de Besnard convaincrait plus sûrement s'il était plus complètement logique.

Mais comment croire que la violence d'un effet tout extérieur soit apte à rendre les sentiments profonds de l'âme humaine? Comment un artiste de savoir et de conscience, Dagnan-Bouveret, peut-il confondre le rayonnement de l'amour avec une émanation lumineuse? Quelle bizarre et et matérielle imagination! et combien l'Évangile est plus touchant et plus humain! « Pendant qu'il nous parlait, nos cœurs étaient tout brûlants d'amour », se disent les disciples d'Emmaüs quand le maître les a quittés ; et c'est à sa manière de rompre le pain qu'ils le reconnaissent. Admirable et émouvante vérité que Rembrandt a si profondément sentie, dans le chef-d'œuvre où l'art est en parfait accord avec la vie ! C'est par ces choses toutes simples, un geste familier, une inflexion de la lèvre, un port de tête, une intonation que l'être cher est présent aux regrets ; c'est le souvenir d'une impression fugitive qui l'évoque soudainement et réveille la douleur dans la douleur : c'est pour un geste qu'on aime. Mais que deviennent ces nuances de la sensibilité humaine, noyées dans une pyrotechnie aveuglante? Et comment le Christ de Dagnan pourrait-il nous parler à travers l'incandescence verdâtre et hors nature qui afflige les regards, détruit toute harmonie, transforme en hallucination le langage muet et passionné des cœurs? Car ce n'est plus un sentiment humain, c'est la folie extatique qui se lit dans les

yeux du disciple ; c'est une onde magnétique qui hypnotise sur place la servante dans une attitude disgracieuse et cassée. L'erreur de Dagnan-Bouveret, c'est d'avoir brusquement transporté le divin hors de l'humanité ; d'avoir, dans l'échelle des sentiments, comme dans celle des modes lumineux, rompu toute attache avec la vérité naturelle. — comme si le plus pur et le plus haut mysticisme, celui de l'Imitation n'était pas, dans son expression, tout imprégné de vérité et de tendresse humaine ! L'art ne peut atteindre au divin que par l'épanouissement et l'exaltation de l'humanité.

L'effort du peintre a donc porté à faux : le sujet n'est pas renouvelé, la convention persiste. Le seul accent qui me touche est un accent familier ; la femme et l'enfant agenouillés sont des figures vraies et finement senties, plus libres d'ailleurs, plus enveloppées, moins tendues d'expression que les autres portraits de Dagnan. Pourquoi a-t-il encore gâté cette douce impression en ajoutant son propre personnage ? On voit qu'il assiste en philosophe au miracle qu'il extériorise. L'homme peut-il douter dans le moment même où le peintre affirme ?



Je ne puis me rallier non plus à l'école des sous-entendus et des susurrements, des sourdines et des petites manières. Sans méconnaître la fine immatérialité des femmes voilées de blanc-rose qu'Henri Martin suspend comme un vol de colombes aux yeux des troubadours toulousains, je suis gêné par une affectation maladive qui atténue la forme et dessèche la couleur. Il y a de la grâce aussi, mais une grâce étiolée dans l'*Attente* et la *Confidence* d'Aman-Jean. Son *Portrait de la comtesse d'A...* est exquis d'arabesque et de nuances délicates ; mais il n'a qu'un souffle, et la vie expire au point où elle devrait s'exalter. Tout cela est joli, trop joli, et, dans ces intentions qui s'évanouissent jusqu'à la pâmoison, je crains de voir un retour à l'anémie académique.

Le rêve de l'artiste peut prolonger la réalité dans le sens de ses préférences : dès que le charme se fait sentir, c'est qu'une âme de poète s'est exprimée ; charme hésitant, sans doute, en l'œuvre de Maurice Denis, gaucherie un peu voulue peut-être ;

mais ce peintre a la grâce tendre à laquelle on ne résiste pas. Il n'emprunte à la nature que ses plus doux reflets, il donne de sa beauté une impression neuve. Il l'aime dans sa puberté première, il veut sauver sa grâce enfantine. Il rêve d'un monde aux contours arrondis, où la réalité n'aurait pas de brusqueries blessantes, ni la passion de troubles amers. Et, sans doute, ce rêve ne saurait atteindre à la pleine et forte et pathétique beauté du vrai, auquel l'artiste ne peut se refuser, s'il veut me parler en homme. Henri Heine disait des romantiques de son temps qu'en buvant trop avidement le philtre qui rajeunit, ils étaient revenus à l'enfance : peut-être y a-t-il quelque danger à se refaire primitif de parti pris. Mais, enfin, ce que Maurice Denis a senti, il l'a dit en visions claires et musicales d'anges femmes et de femmes enfants, d'une mollesse délicieuse. La même innocence exquise pare encore une Madone, qui est une très fine harmonie de bleu pâle et de blond, de beauté douce et puérile. Le sens de la nature paraît moins direct dans une autre toile, *les Femmes aux lilas* : le peintre semble parfois écarter la vérité pour n'en être pas gêné.

La vérité d'art, qui n'est pas la réalité, tend à s'appauvrir si elle ne consulte passionnément la nature. Être toujours surpris par elle, la laisser parler, ne pas lui imposer de programme, ne pas la subordonner à des calculs : la froideur commence avec le système. La pensée qui organise doit garder intacte la fleur de l'impression. Je crois sentir un abus de réflexion dans l'œuvre de René Ménard. Ses paysages sévères et noblement ordonnés font aimer l'esprit qui les a conçus, l'esprit sensible aux formes harmonieuses, aux mélancoliques et sourds accords du ciel et des terrains, des eaux et des nuées ; cette beauté pourtant semble un peu trop concertée et ne laisse pas de place à l'imprévu de la sensation. La figure humaine paraît un beau souvenir plus qu'une création neuve et le souffle de la vie ne circule pas librement. Ce défaut est surtout sensible dans un portrait où les proportions mêmes sont comme tassées et rétrécies.

Que l'artiste s'épanouisse donc à l'aise, lui qui est libre par essence ; qu'il respire plus au large. Qui donc goûtera, si ce n'est lui, l'allégresse éparse dans le monde ? Quelle joie de reprendre contact avec la nature, de se laisser porter

et entraîner par elle, comme l'a fait Cormon dans son *Histoire des races humaines!* Sans doute, par une rencontre heureuse et rare, l'artiste s'est trouvé bien adapté à la tâche. Visiblement, il l'a conçue avec amour; il l'a menée à fin avec sa science et sa volonté d'homme mûr, avec une fougue juvénile. L'intérêt documentaire n'y entrave pas le sentiment direct des choses : c'est vivant, amusant, jamais pédant. On s'imagine par moments que Cormon a retrouvé l'âme enfantine que l'on promène émerveillée au Jardin des Plantes, qui devine la poésie des époques lointaines devant les squelettes bizarres, et déchiffre obscurément les âges du monde dans les hiéroglyphes de la nature. Cette impression me suit tandis que j'examine l'*Histoire des races humaines*. J'avoue que la grande beauté de la passion est absente; mais que de pittoresque ingénieux et naïf! Comme l'artiste a fortement rendu la vigueur intacte, la liberté et l'ingénuité des lointains aïeux! Comme il comprend le langage des formes étranges, quand il dresse parmi les arborescences de l'époque quaternaire la silhouette d'un glyptodon au nez de tapir, aux griffes d'ours, ou quand il met en bataille sur la grève glacée un formidable mammouth! L'intégrité des instincts n'est pas moins heureusement exprimée. J'admire ce guerrier tatoué, grand enfant qui cogne d'un tel cœur sur le silex qu'il aiguise, tandis que la femme, presque femelle encore, mains pendantes, l'enfant cramponné à son dos, suit, un peu hébétée, la fabrication du premier outil. Ailleurs, une douceur de sentiment se fait jour : le couple humain apparaît dans sa beauté robuste, associé pour le travail de la vie. Le forgeron qui pince dans ses tenailles la masse en fusion, est une figure énergique et vivante, et sa compagne blonde émeut par une grâce jeune et forte. Mais la plus heureuse rencontre du peintre, c'est le mouvement si animalement souple et hardi de la femme qui, prostrée, les seins écrasés sur le sol, fouille les replis du roc où se cachent les bêtes de mer. Et je remarque aussi combien, dans ces esquisses, les formes du ciel et des nuages, les sinuosités des grèves se relient heureusement à la figure humaine. Il y a là un très beau sens de l'harmonie générale des êtres; je regrette seulement qu'elle soit affirmée moins nettement dans les grands panneaux de valeur trop égale et de coloris un

peu mou, et que le plafond ne soit pas suffisamment rempli.

C'est encore une œuvre d'imagination fraîche et vive que le panneau d'Auburtin, pour l'amphithéâtre de zoologie; l'heureuse idée d'avoir montré le fond de la mer et la vie pullulante des algues, des madrépores, des poissons errants dans les forêts sous-marines! L'ensemble est d'une gaieté charmante, d'un coloris fluide et chantant; les études, peut-être trop littéralement imitées des Japonais, à coup sûr merveilleuses d'esprit et de verve, montrent la genèse du dessin qui fait onduler des chiens de mer violets autour des algues vertes et silhouette hardiment sur le ciel des cormorans, des frégates et des grèbes.

***

La représentation de la vie contemporaine, sous la double influence de Millet et de Manet, tient une place de plus en plus considérable dans l'art d'aujourd'hui et cela est parfaitement légitime. La Grèce, le Moyen Age et la Renaissance ont eu, à côté de l'art héroïque ou religieux, un art familier qui racontait les gestes et les attitudes, les saisons et les métiers, les travaux de tous les jours et les fêtes de la vie humaine. Transposée dans l'atmosphère intime et cordiale de Chardin ou des Hollandais, dans le mode spirituel ou amer de Manet ou de Degas, ennoblie par le haut sentiment de Millet, toute scène prend un sens et une valeur poétique, qu'elle soit nuancée d'ironie, de bonhomie ou de gravité. Encore faut-il qu'elle dépasse l'anecdote et l'accident; qu'elle exprime soit un mode d'existence général, soit un mode de pensée propre à l'artiste. Le fait divers démesurément agrandi n'a pas de raison d'être, qu'il soit d'hier ou d'aujourd'hui; moins encore, si le choix du moment et du motif est par lui-même malheureux. Je ne voudrais pas forcer les termes, mais enfin la toile de Friant me choque presque comme un manque de respect pour la douleur. Un musicien ne voudrait pas reproduire exactement les sanglots spasmodiques arrachés par la souffrance; un peintre a-t-il le droit de fixer l'attention sur ce qui ravale l'humanité, sur le moment douloureux que l'on dérobe aux regards indiscrets? L'impression du laid et du commun est ici particulièrement pénible : car, si le peintre était ému, il

transformerait en beauté même le geste et le cri animal. Il ne faut pas toucher aux choses sacrées avec des doigts vulgaires. Et je pense devant ce froid étalage d'attitudes violentes et d'étoffes pauvres, à la beauté pittoresque et à l'expression contenue et profonde des pleureuses de Courbet, à cet *Enterrement d'Ornans,* qui est un des chefs-d'œuvre de l'art français en ce siècle et que l'on a trouvé moyen de rendre presque invisible au Louvre.

Pourquoi le tour et cette manière délicate de présenter les choses qu'inspire toujours un sentiment vrai seraient-ils moins nécessaires en art que partout ailleurs? Si l'on parle toujours bien de ce que l'on aime, c'est que le cœur, ainsi que le pensaient Marivaux et Georges Sand, fait l'éducation de l'esprit. L'esprit ne peut donc rien gâter en rien, quoiqu'on en dise, si l'on entend par esprit une souplesse sympathique d'intelligence qui nous fait comprendre les autres, qui nous initie à leurs sentiments, à leur raison d'être. Si Raffaelli a pu dire sur la banlieue, sa faune et sa flore, tant de choses fines, émouvantes, parfois profondes, c'est qu'il vécut en sympathie avec ce monde spécial, qu'il en fit l'atmosphère de sa pensée. Apitoyé, amusé aussi, il connut de près les misères et les soucis, les espoirs chimériques et les vagues aspirations des pauvres hères, déclassés, comédiens, gens en marge du monde et en travail d'avenir ; il les fit siens par une observation où perçait de la tendresse. Et s'il décrit aujourd'hui avec une verve heureuse un Paris plus pimpant, de ciels légers, de foule affairée, c'est que sa fine bonhomie s'y détend et s'y complait ; en même temps, un désir d'affinement fleurit ses portraits de jeune fille et d'enfants où la naïveté jolie persiste sous l'élégance. Dans le milieu d'aujourd'hui, comme dans celui d'autrefois, il relie délicatement les êtres à leurs entours ; il les rassemble dans un mode de pensée qui est bien à lui. Un Raffaelli, c'est une chose fraîche et brusque, négligée et pénétrante, toujours originale.

Un jeune peintre qui a de belles qualités de peintre, Sabatté, me paraît trop uniquement préoccupé de la beauté technique et de la recherche du motif. Ses deux toiles, *le Pauvre,* un *Philosophe,* sont des œuvres chaudes et colo-

rées, mais qui visent trop à l'effet littéraire. Dans un intérieur d'église, lumineux et de ton sonore, ce mendiant, debout près d'un pilier, n'a que l'intérêt d'un morceau bien peint ; et l'homme qui pioche désespérément au bas d'un talus sinistre, semble poser pour la galerie. En de pareilles matières, la vérité seule et la vérité générale est éloquente. La romance et le mélodrame, le prêche et la sensiblerie humanitaire sont également déplaisants. Un professionnel de la mendicité n'est pas le Pauvre, un ténor de la misère ne la rend pas émouvante. Le paysan qui nous fait la leçon, l'ouvrier qui déclame se mettent hors des conditions normales et de l'atmosphère habituelle où leur être prend une signification.

L'art et la littérature, en reprenant contact avec la vie populaire, sont revenus très heureusement à la nature. Diderot renvoyait dans la rue, sur la place, au marché, des peintres qui avaient désappris dans les salons le naturel et les allures vraies de la vie. Par la simple expression de la vérité, l'art peut bien, comme les servantes de Molière, rappeler à une société qui se fige et se durcit dans ses cadres la franchise et la beauté des instincts et des sentiments profonds. C'est là, en effet, chez les simples, qu'il retrouvera la liberté d'allure et la noblesse d'attitude, la spontanéité forte et entière. Qu'il y cherche donc l'éloquence directe de ce qui ne se déguise pas et la grâce ingénue de ce qui n'est pas déformé. Le paysan nous donne bien une leçon, mais c'est une leçon muette. Sa grandeur est de vivre en accord avec les lois primordiales et d'accomplir sa fonction suivant un rythme éternel. Sans le vouloir, sans le savoir, il nous ramène à nous-mêmes en nous ramenant aux choses élémentaires. Mais, détaché du milieu qui l'explique et l'ennoblit, il n'a plus rien à nous dire. L'exagération dans la fadeur ou dans l'horreur inspire une égale défiance. Dès qu'il s'asservit à des tendances, l'artiste altère la vérité foncière qui seule nous intéresse.

Le peintre et statuaire Constantin Meunier a représenté, avec une pathétique vérité, les travaux de la mine et des champs : ce que Millet avait fait pour la vie rurale, il l'a fait à sa manière pour la vie ouvrière, en dégageant nettement ce

qu'elle a de grand, de simple et souvent d'héroïque. Comme Millet aussi, il a trouvé le style dans l'observation généralisée du vrai. Ses tableaux du pays noir, ses statuettes de mineurs et de herscheuses ont traduit l'émotion d'un homme par des formes belles et simplifiées. Pourtant, une certaine solennité me gâte quelquefois cet art sincère, et l'intention qui souligne en compromet le charme naïf. La statue du *Semeur* n'est pas exempte de ce défaut. Cet ouvrier des champs dépense trop de force et d'énergie presque menaçante pour accomplir un geste plus simple dans la nature, ce va-et-vient de la main, si machinal et si rapide, qu'il semble s'oublier. Il affiche un peu la conscience qu'il a de remplir une haute fonction ; il me paraît moins grand dès qu'il veut et croit l'être.

J'ai grand plaisir à parler d'une œuvre vraiment rustique et qui nous apporte de ce pays du centre, qui fut le pays adoptif de George Sand, une vive odeur de nature ; quelque chose comme une traduction plastique des *Maîtres sonneurs*. La cheminée monumentale exposée par Baffier prouve ce qu'un artiste peut gagner à rester en communion d'idées et de sentiment avec sa province, avec la terre et les traditions des ancêtres. Cette cheminée, qui forme le motif central d'une décoration de salle à manger, reproduit la structure de la maison patriarcale du terrien ; elle est ornée de reliefs qui représentent les travaux et les joies de la vie ; elle se relie à deux crédences par des frises qui déroulent sur le mur les cortèges des fêtes champêtres. Tout cet ensemble, d'un symbolisme clair et vivant, est admirable de santé, de bonne grâce et de bonne humeur. L'architecture générale se rattache sans pastiche à la tradition locale et rappelle que Neuvy-le-Barrois n'est pas loin de Bourges : elle est robuste et fine et très heureusement renouvelée par l'emploi des formes naturelles, troncs d'arbres, guirlandes de fleurs jetées à propos, arrêtées à temps. En bas, les ouvriers de dur labeur, belles figures de force et de résistance, servent de supports : en haut, chante le vielleux. Au relief central, le raisin est foulé dans les cuves, on répare les futailles, les travailleurs font accueil à la jeune maîtresse qui goûte le vin doux. Là, peut-être, les nus très accentués sous le costume simple visent-ils un peu trop au style héroïque ; pourtant, le

naturel domine. Et les motifs de coin, *Avant, Après le mariage*, sont de tout point délicieux. La manière grasse et pleine, le sentiment fort et discret font de ces deux reliefs, — la fiancée à la quenouille, écoutant l'aveu de l'amant, la jeune mère qui montre fièrement au mari le bel enfant de leurs amours, — deux admirables strophes d'agreste poésie. Un même sentiment de vie saine et joyeuse anime les cortèges des frises, filles et garçons, bergers et cornemuseux, bœufs massifs et lents, ainsi que les encadrements où la maison, l'arbre et la barrière sont indiqués avec une spirituelle bonhomie, par un dessin large, souple et résumé. L'impression se confirme si l'on examine les objets d'art qui complètent l'œuvre principale, corbeilles, sucriers, drageoirs : la nature y revit dans les formes empruntées aux fleurs de nos champs. On n'a qu'un regret : ce sont encore là des pièces de vitrine, plus que d'usage courant. Baffier serait si apte à renouveler le gobelet, l'écuelle et le pichet, à faire passer dans ces choses communes un peu de son goût si français et si berrichon. Qu'il mette donc à la portée de tous la simplicité savante qui fait la force et le charme de son art.

Un artiste porté par un sentiment profond peut étonner par des bizarreries d'accent ou de manière ; il est toujours sûr de captiver. Le peintre belge Léon Frédéric se cantonne dans un parti pris et limite volontairement ses moyens d'expression ; il élimine l'ambiance qui subordonnerait plus nettement les parties au tout en mettant chaque chose à sa valeur d'intérêt. Le triptyque des *Ages de l'Ouvrier* n'en est pas moins une des œuvres les plus fortes et les plus émouvantes des deux Salons. C'est la rue : c'est un quartier populeux où l'énergique vie flamande pullule. Toute l'existence de l'ouvrier s'y résume : inconsciente enfance sur le sein des mères, jeux bruyants et passionnés des garçons, rencontre ardente des amoureux ; puis les durs travaux, puis la mort et le dernier cortège. Les groupes nombreux et pressés s'agencent clairement, se relient à une architecture générale des formes dans un pêle-mêle savamment organisé. Seulement, comme le peintre appuie également partout, ses fortes et subtiles analyses restent un peu fragmentaires ; chaque morceau vit isolément ; l'œil n'est pas conduit à

l'essentiel ; c'est un intéressant grimoire qu'on ne peut lire sans l'épeler. Cela dit, il ne reste qu'à admirer le dessin physionomique, la vérité de race, la belle et passionnée compréhension de l'âme sérieuse du peuple. Les enfants sont exquis de sauvagerie ou de grâce intacte ; les gestes de nature et de fonction pris sur le vif ; les mères toujours franchement, quelquefois délicieusement maternelles ; la gravité des visages ridés fait valoir la grâce légère et tendre du jeune âge. Tout cela est très fort, très pur, très délicat, abonde de naturel, de profond amour, de sympathie respectueuse pour l'homme.



Il me vient un regret que personne en France n'ait encore parlé avec un accent si juste et si affectueux, sans trace de sensiblerie, de l'humble vertu du travail. Chez nous le pittoresque des provinces, — mœurs et costumes, — prend trop souvent le pas sur l'intérêt humain. Nos peintres plus préoccupés de l'extérieur s'arrêtent à la singularité des êtres ou se perdent en intentions trop fines ou trop ambitieuses. S'il n'y a pas d'art à proprement parler breton, comme celui de Baffier est berrichon et bourbonnais, je vois beaucoup d'artistes qui s'occupent de la Bretagne. Elle exerce un bien naturel attrait sur les peintres ; elle peut aussi être pour eux un danger. Cette Bretagne, farouche et pensive, ne livre pas aisément son secret : elle se défend en tout temps par son silence comme dans les étés brûlants par ses guêpes et ses vipères. Les peintres ont mille fois raison de l'aimer ; ils sont trop heureux d'y pouvoir vivre. Ce qui fait son incomparable harmonie, c'est un accord unique entre les êtres et les choses, entre le gris apaisé de ses rocs, de ses clochers et de ses calvaires et l'allure sérieuse et noblement triste de ses habitants. Fière et pauvre, elle garde jalousement le mystère de ses landes et de ses bois antiques, la beauté de sa parure héréditaire. Ses femmes sont vêtues comme des princesses d'autrefois, souvent graves comme des saintes. On peut trouver ailleurs des beautés plus éclatantes, nulle part je n'ai vu de plus doux ni de plus purs visages, empreints de grâce souffrante ou de charme pudique, et gardant sous la coiffe

monacale cette expression de naïveté héroïque que Rodin a su donner à son saint Georges. Nulle part le besoin de dévouement et la fidélité obstinée au souvenir ne sont plus lisibles dans les yeux ardents et profonds. Elle a dans son caractère comme dans ses aspects une langueur tragique, une sauvage douceur. L'image de la mort y est sans cesse présente à côté de la vie et l'on sent passer en bien des regards un désir maladif de la souffrance, un aventureux amour de la chimère. Source merveilleuse de fraîcheur, admirable foyer de vie intérieure, joyau de notre Occident et jardin fermé du rêve, son plus grand charme est encore un charme obscur : une sensibilité ombrageuse qui la recule un peu de nous et fait qu'on ose à peine en parler quand on n'est pas Breton. Pourtant, la tentation est grande d'y pénétrer et Lucien Simon n'y a pas résisté.

Cet artiste, fin et volontaire, qui a traduit si délicatement les heures et les scènes du foyer, sait regarder au dehors et fixer des caractères. Peut-être dans le mode intime, l'âme et l'esprit des choses sont-ils plus présents : mais ses études et ses tableaux de la vie bretonne dénotent la souplesse sympathique de son intelligence. Le *Cirque forain* est l'œuvre d'un esprit sensible et pénétrant : nouvelle sobrement contée où la poésie de la réalité s'inscrit d'elle-même avec justesse. L'émotion jaillit du fait même et de la confrontation des êtres. Le peintre a vu dans un port de Bretagne le cirque ambulant où viennent s'asseoir un instant quelques gens de mer et de pays, la danseuse qui glisse sur la corde en agitant des drapeaux tricolores, le pitre affublé de rouge, soucieux et aussi maigre que le sera sans doute la recette. Ce contraste des oripeaux et des paillettes, de la sveltesse affinée et rapide des forains avec l'épaisseur et la lenteur de vie des spectateurs, avec la curiosité enfantine et accablée dont ils suivent la voltige et l'apparition lumineuse, émeut discrètement en même temps qu'il fait sourire. J'ajoute que dans les études de ce tableau on trouve des regards, des penchements de nuque, des engoncements de cou, des étonnements de bras croisés et de mains attentives qui sont d'un très sûr physionomiste. Peut-être y a-t-il dans l'exécution quelque chose de figé qui alourdit aussi le *Retour de la messe à Penmarch*. Les Bretonnes mas-

sives comme des tours y font bloc avec le paysage laiteux, mais semblent un peu trop fixées au sol comme les pierres qui les entourent.

Le triptyque de Cottet, *Au Pays de la Mer*, embrasse toute la vie des pêcheurs. Au centre, le *Repas d'adieux* : sur les volets *Ceux qui s'en vont*, *Celles qui restent*. L'impression d'ensemble est grave. L'œuvre a été pensée et sentie fortement, et l'émotion de l'artiste se fait écouter. Des deux volets, l'un montre les hommes dans la barque de pêche à leur travail de mer; l'autre, les femmes sur le haut des falaises, attendant et filant : ils sont tenus dans une gamme de couleur sourde et riche, laissent dominer le centre où luit doucement sous la lampe la joie des courtes haltes entre deux départs. Le repas d'adieux s'achève, un matelot s'est levé et parle, les enfants s'endorment sur les genoux des mères ; une muette promesse s'échange par une pression de la main entre l'homme et la jeune fille. L'attention est captivée par cette figure pâle et douce de fiancée, délicatement nimbée de lumière. De là l'effet rayonne sur de gracieux visages de femmes et sur des faces hâlées, sur de naïves têtes d'enfants, roses et pomponnés de rubans clairs, sur la table et les reliefs de l'humble repas. Je suis sensible au charme intime et vrai de la scène : je regrette seulement que la forme ne se déploie pas avec plus de continuité. Les têtes d'hommes, trop foncées près des blanches figures de femmes, sont parfois indécises et sommaires ; les fileuses de droite, confuses et tassées, ne donnent pas l'impression de grandeur qu'on attendait. En un mot, les moyens d'expression me semblent encore inégaux à l'inspiration du peintre. C'est la forme qui devrait être fine plutôt que l'intention, car alors, par sa vertu propre, elle devient suggestive et porte la pensée. Je vois chez Cottet une belle volonté, je vois l'élaboration, mais non la possession d'un style capable de traduire dans toute sa force une personnelle et très sincère émotion.

D'une façon tout à fait générale, je crois qu'un des dangers de la production contemporaine, c'est la hâte à faire le tableau. On ne peut conquérir la nature que par une analyse obstinée et suivie de ses formes, et cette analyse devrait précéder toute synthèse. Dürer, dans ses réflexions sur l'art, explique admi-

rablement cette lente et nécessaire genèse quand il parle du « trésor secrètement amassé dans le cœur et qui se manifeste par une créature nouvelle ». Si l'on pense à ce qu'une œuvre de maître résume d'observations, de connaissances, de sensations et d'émotions directes accumulées et qui font que tout y est vivant, comment s'étonner que de jeunes artistes couvrent d'immenses toiles de figures vagues et de réminiscences, et qu'ayant commencé par faire trop vaste, ils finissent souvent par faire trop petit?... Mais c'est là, paraît-il, ce qu'on appelle le grand art. Il est naturel qu'à la fin de ses études on se hasarde à des synthèses faites d'après les autres : ce sont devoirs d'écolier ; la personnalité ne commence qu'avec la prise de possession d'un domaine propre : on n'écrit pas entre vingt et trente ans une histoire universelle. Je ne vois pas pourquoi cette méthode ne serait pas aussi efficace dans l'art que dans la science. A coup sûr, je constate qu'un délicat et nerveux artiste comme Milcendeau s'en est fort bien trouvé. Il laisse de côté les grandes toiles où il imitait encore, pour se consacrer à des recherches très personnelles. Ses dessins rehaussés, paludiers vendéens et brodeuses, Bretonnes jeunes et vieilles, ont un accent fier et hardi, une saveur de style très singulière : ces petites choses ont de la grandeur. L'intérêt humain y prime la curiosité ethnographique, le sens de la vérité intime s'y manifeste. Un charme de mélancolie lente et de beauté végétative émane de ces figures, et leurs regards ont souvent l'intensité douce et fixe qui nous attache aux regards des pauvres gens aimés des Lenain.

Le vrai serait donc de ne pas vouloir faire plus qu'on ne peut ni plus qu'on n'ose, de laisser entrer les choses en soi et de les produire quand elles sont à maturité. Ainsi ce n'est plus le sujet, c'est la pensée et l'émotion d'un homme qui me parlent, et, dans le cas contraire, on ne peut obtenir qu'une vérité théâtrale. Cela m'inquiète un peu dans les deux toiles d'un jeune artiste de talent, Wéry, *Soir après l'orage* et *Fille de Penmarch*. Il détache ses figures belles et touchantes par elles-mêmes et d'une exécution savante et fondue, sur un fond de décor qui les met en valeur sans les envelopper suffisamment. Pourquoi aussi chercher cet aspect de tableau

ancien qui ferait croire que l'artiste songe plus à la peinture qu'à la nature? Le sentiment délicat qui plaît dans ce *Dimanche*, d'un autre jeune peintre, Guinier, aurait gagné à se resserrer dans un format plus restreint. La toile de Ridel, *Pensées d'automne*, jolie de forme et d'intention, manque aussi de consistance.



En sculpture comme en peinture l'intérêt se refroidit de plus en plus pour des œuvres qui n'ont guère qu'un mérite d'exécution. Des combinaisons de hasard, si adroites soient-elles, ne peuvent masquer le vide du sentiment et de la pensée. Un monument comme celui de Francis Garnier par Puech, ne dément pas la grande habileté du statuaire, mais, sauf la figure énergique et fine de l'héroïque explorateur, qu'offre-t-il donc qui puisse parler au cœur ou à l'esprit? Est-ce le dos d'une Asie qui occupe bizarrement tout le devant de la scène, ou l'Europe souriante et agréablement frivole, ou le buste flottant accablé d'une lourde épaulette, ou les motifs d'art indo-chinois qui ne se relient à rien? Le cardinal Lavigerie de Falguière saisit du moins par une sorte de fougue et d'éloquence pompeuse : il lève la croix comme une menace plutôt que comme une promesse; il prend possession du sol africain avec le fracas d'un conquérant barbare et l'on oublierait qu'on est en présence d'un prêtre chrétien si la bonhomie du visage ne corrigeait la brutalité du geste. Est-ce la *Philosophie de l'Histoire* que nous montre Boucher, ou bien une aimable personne dont les bras sont bien frêles et le geste bien court pour inscrire sur le marbre de graves paroles? Gesticulation dramatique, extériorité, imitation non transposée du réel, tels sont les défauts qui font craindre l'affaiblissement d'une école.

Je retrouve le sens de la forme grande et libre, des attaches dissimulées et solides, dans *l'Ève caressant son premier enfant*, de Captier ; le dos est d'une exécution puissante et contenue, mais jamais une mère n'a si gauchement tenu son nourrisson, et la mélancolie du genre humain serait explicable s'il avait été si mal bercé. Il y a des morceaux de facture souple et vigoureuse dans *les Naufragés*, de Stigell, dans les *Caresses de Faune*, de Laporte-Blairsy, dans la *Niobé*, d'Hip-

polyte Lefebvre : une beauté d'émotion et de rendu dans *le Bon Samaritain*, de Sicard, une grâce jeune dans *la Danseuse*, de Darbefeuille. *La Gloire*, de Gasq, bien d'ensemble et d'un pur dessin, manque d'élan et s'alourdit d'expression bonnasse. *La Source de Bellevue*, par Theunissen, est charmante de grâce légère dans sa course envolée; elle méritait de s'appuyer sur une borne moins lourde et sur un mascaron moins sec. *Les Douces Langueurs*, de Vital Cornu et *l'Éveil*, de Gustave Michel, témoignent d'un fin sentiment de nature, *les Frères de Maistre*, par Ernest Dubois, et l'*Espoir vaincu* de Bernard, d'une forte étude de caractères. *La Tendresse*, de Loiseau-Bailly, *la Figure tombale*, de Greber, *la Douleur*, de Weigelé, sont des œuvres simples et harmonieuses. *La Maternité*, de Blay y Fabregua, groupe avec naturel des figures touchantes; et parmi les bustes, — sans oublier ceux de Paul Dubois et de madame Laure Coutant, *la Nuit* de Depléchin, le portrait d'un archiviste par Biny ni celui d'un député par Pompon, — c'est à cet artiste espagnol que je dois le meilleur souvenir. Son portrait en bronze de Federico de Madrazo, énergique et précis, est une image toute vive de jeunesse ardente et fière. Je ne vois rien ici de plus vigoureux que le groupe de Gardet, *Lion et Lionne*, où la caresse tranquille du mâle et la souplesse amoureuse de la femelle sont fortement exprimées, et je veux au moins citer les excellents animaliers, Valton et Péter et Paillet, ce spirituel ami des singes.

Le Quadrige très hardi du statuaire américain Mac-Monniès offre un bizarre mélange de réminiscences visibles et de fougue très personnelle, d'archaïsme et de modernité. Son groupe de *Vénus et Adonis* pourrait servir à caractériser un art de hardiesse brutale et de sensualité trop directe, mais étonnamment habile et très épris de nature.

La discipline du goût est certes supérieure dans notre école, mais elle se défend plus qu'elle ne conquiert. Il me paraît qu'une double tendance s'y dessine : on s'éloigne un peu de la Grèce et de la Renaissance, tandis que l'influence de Boucher et du XVIIIe siècle se reconnaît à la forme plus arrondie, à l'ornementation plus capricieuse, à je ne sais quel laisser-aller ; d'autre part, le réalisme étroit mesure, constate, et reproduit littéralement le modèle. D'un côté, c'est le nu

galant, de l'autre, le nu qui grelotte; presque toujours, c'est le nu déshabillé.

Il était donc à propos que l'exemple de Rodin prouvât la nécessité de la transposition et de l'exaltation des formes. Autour de lui le marbre s'anime, des portraits prennent un juste accent, s'éclairent de la vie intérieure. Le talent de L. Schnegg, celui de Marcel Jacques (un peu refroidi pourtant en deux bustes officiels), synthétise des caractères, met sur les physionomies un reflet de l'âme. Bourdelle atteint à la grandeur du modelé, à la beauté tragique de l'expression : il expose une tête d'homme renversée et mourante où passe toute l'angoisse affreuse de 1870. Niderhausern Rodo, avec une verve chaleureuse, groupe deux amants dans la grotte des initiés, dresse un buste de femme nerveux et fier, une sorte de Diane juvénile aux cheveux courts. Camille Lefèvre exprime délicatement la grâce ingénue d'une jeune fille. Agathon Léonard revêt de gravité douce le visage d'une Veuve de pêcheur. Charpentier met une beauté d'énergie et de réflexion dans le médaillon d'Émile Zola. Le groupe d'Escoula, la *Mort de Procris*, où la figure d'homme est banale, émeut par l'ample et longue beauté de la Nymphe qui se laisse aller dans la mort. Les Destinées de Saint-Marceaux s'élancent d'un vol tragique et hardi « vers l'Inconnu »; et le rythme de leur irrésistible élan emporte l'esprit à leur suite.

La compréhension de la vie et le désir de l'expression ne sont pas moins sensibles chez les sculpteurs belges Jef Lambeaux, Reymond de Broutelles, Dewreese. De petites choses témoignent d'une recherche passionnée. Avec un buste d'Hamadryade, éclatant de vie joyeuse et savoureux comme un fruit mûr, mademoiselle Claudel expose un croquis sur nature, un bronze délicat et robuste, une merveille de grâce et d'ardeur la *Profonde Pensée*. Et de proche en proche, le courant de vie circule, anime les diverses formes de l'art. Voici les fines et vigoureuses statuettes de Carabin, et la *Terpsichore moderne* de Sabatté, le coffret de Barré et les reliures de Marius Michel; les grès de Delaherche et de Dammonse, les belles pointes sèches de Desboutin, les énergiques eaux-fortes de Lepère et celles de Mordant, les lithographies en couleur de Lunois et de Rivière, les dessins de Guiguet, une attachante

Étude de madame Cazin, et les délicats portraits à l'aquarelle de madame Jeanne Simon, et, pour finir, les délicieux vases de Gallé, qui n'a jamais imprégné plus belle matière de plus fine poésie.

Il y a donc ici une marche en avant, un désir de renouvellement et de conquête. Il est à noter que les artistes étrangers prennent une part de plus en plus grande à ce mouvement. L'impulsion première vient encore de chez nous, les chefs du chœur sont nôtres : après Corot et Millet, Manet, Carpeaux et Puvis, ce sont de fortes individualités comme Rodin, Monet, Carrière, qui continuent et élargissent la libre et grande tradition : mais on pourrait croire, par moments, que les paroles d'affranchissement sont mieux comprises et plus écoutées hors du pays où elles furent prononcées. Une sorte de tristesse et de timidité pèse sur nos jeunes peintres. Ils n'osent regarder la vérité avec des yeux naïfs et ravis. L'éducation des bibliothèques et des musées s'interpose entre eux et la beauté toujours neuve du monde. Notre art sent un peu le renfermé. Je cherche où est le beau départ, l'affirmation audacieuse, et je dois constater que beaucoup des plus fraîches et des plus franches sensations nous viennent aujourd'hui d'œuvres étrangères. L'explication de ce fait serait peut-être qu'à l'étranger, en Flandre comme en pays anglo-saxon, la doctrine académique est trop faiblement défendue pour enchaîner les volontés jeunes. Les vraies traditions d'art national y persistent plus librement. Le jugement y paraît plus affranchi, comme l'indépendance individuelle et le sentiment de la responsabilité s'y développent plus vite. L'esprit est donc plus dégagé des respects conventionnels et n'a pas à briser douloureusement ses liens pour s'attacher à la vérité. En revanche, il faut sans doute attribuer à cette nécessité de s'affranchir par soi-même, la force et l'éclat des personnalités dont, chez nous, les efforts toujours renouvelés ont déblayé la route toujours obstruée.

Les choses se passent plus bonnement en Flandre. La peinture flamande, fidèle à elle-même, est riche et sonore dans les toiles de Baertsoen, dans ses paysages de villes, de cours, de jardins villageois, dans ses beaux ciels où l'ascension d'un nuage blanc jette parfois une note triomphale. Elle est déli-

cate et fluide dans les canaux de Buysse, dans leur atmosphère bleu argent, vive et chantante, dans les claires visions de Claus et de Willaert, ou les esquisses nuancées de Charlet ; elle garde ses qualités de fine observation dans les *Vacances* de Dierckx.

Chez les Anglais, la lumière ambrée ou l'argent fondu de Constable enrichissent les paysages d'Allan, le *Jubilé* de Lockhart, le Pardon breton de *Chetwood-Aiken*, *L'Effet d'Automne* et la *Venise* de l'Écossais Morrice, ont une fraîcheur d'exécution primesautière qui fait penser à Manet. Le *Nain* de Jameson est une œuvre sentie et fine. Conder en ses aquarelles fait penser à Watteau. Brangwyn, ce Belge de Londres, garde son charme original, et Bunny, un Anglais d'Australie, dans ses toiles un peu vides, ne manque pas de grâce chaleureuse. La vivacité, la franchise de sensation est notable chez plusieurs artistes américains. Mademoiselle Nourse est touchante et vraie sans afféterie. Alexander se joue naturellement dans la fantaisie. Hassam, en peintre d'avant-garde, déploie des ciels fleuris et mouvants, baigne d'atmosphère des êtres vivement saisis dans leur allure, modèle avec puissance des paysages clairs et blonds. Une marine de Bohm est d'un effet puissant. Dans l'art scandinave, si Kroyer, avec sa grande habileté, paraît un peu superficiel, la *Musique au cottage*, de madame Nordgren, et les *Sœurs*, de Wilhelmson, ont un accent d'intimité vraie ; le paysagiste Albert est vigoureux ; Thaulow, joyeux et fleuri.

Le sérieux moral de la Suisse respire dans l'œuvre de Burnand, la sérénité alpestre dans celle de Baud-Bovy. L'Allemand Kuehl, dans la *Sortie*, assouplit son modelé sans rien perdre de sa manière mordante. Faber du Faur donne un charme de chaude couleur et d'exécution fougueuse à une charge de hussards rouges et silhouette hardiment un Napoléon à cheval en avant de son état-major.

Dans l'école espagnole, Zuloaga expose un vigoureux, mais dur portrait ; Sorolla, une *Plage de Valence* toute grouillante de vie et de chaleur ; Nonell, de sombres et tragiques visions de gitanos ; Jean Cid, un délicat portrait de femme.

Il serait fort exagéré de dire que notre art s'immobilise et

perd le contact avec la nature. Les paysages de Pointelin, si justes de valeur et de sentiment, ceux de Gosselin, limpides et profonds, confirment l'idée que nous avons de ces bons peintres. Jacques Blanche, qui sait parer ses jeunes figures d'une grâce romanesque, serre de plus près la réalité dans un beau portrait que gâte seulement l'importance exagérée d'un chapeau. Jeanniot expose un très beau dessin de nu, mais semble avoir senti plus que réalisé sa *Marche forcée*. Les paysages de Rapin et de Foreau, de Morlot et de Guignard, ceux de Dauchez, Duhem, Maufra, Garnot, Lagarde, Dulac, Gabriel, Ulmann ne doivent pas être oubliés, non plus que les *Études* d'Agache, peintre de la pensée et du caractère, ni les portraits de Baschet, Dubufe, Léon Félix, Burdy, Rosset-Granger. Je note la richesse des sous-bois de La Villéon, sa recherche intéressante de la forme dans la couleur; les vives définitions de Moreau-Nélaton, qui gagnerait à se résumer en aspects plus caractéristiques, surtout l'œuvre fleurie et nuancée, fraîche et robuste de Lebourg, un des plus fins coloristes, un des plus vrais amoureux de nature que compte l'art français. Quelques œuvres ont une saveur originale et neuve : le *Défilé des Toreros*, de Richon-Brunet, plein de morceaux vigoureux et dominé par un ciel profond ; le *Biniou*, de Dezaunay, très personnel de facture et d'un comique jaillissant ; les *Jeux d'été*, de mademoiselle Dufau, cette jolie et fine étude de nu en plein air; les *Bretonnes*, de Lebasque, où le coloris est si chantant dans le bleu profond de la mer; le *Ménétrier*, de Mathan, très prenant de sentiment et de poésie légendaire : c'est encore une œuvre de grâce légère, d'exquise observation que le *Café d'Harcourt*, du peintre Evenepoel, qui expose aussi deux des plus beaux et sincères portraits du Salon.

Si je vois une conclusion à tirer de cette étude, c'est qu'une école tourne en cercle, quand elle se renferme dans l'imitation et se réduit à la réussite technique. La revendication exercée par la pensée et par la passion est légitime. Sans elles, l'art cesse d'être une des hautes fonctions de l'humanité pour devenir une profession. Les formes ont un langage significatif qui correspond à celui des idées. Celui qui, décou-

vrant ces accords épars dans la nature, les développe avec logique et les porte à leur extrême puissance ramène l'art à son vrai but qui est d'exprimer. C'est aussi que l'individualité a droit au respect et à la reconnaissance. Il est bon qu'elle intervienne pour réveiller les âmes endormies, pour délier ce qui se noue, pour remettre l'homme d'accord avec la nature et l'humanité. Il faut un rare courage pour se dépouiller de l'être factice qui se substitue insensiblement en nous à l'être vrai, pour oser dire ce qu'on a senti, et cela seulement. Orgueil? je ne pense pas : la sincérité avec soi-même peut être singulièrement amère à la bouche, si elle est toujours douce au cœur. Mais un homme n'a rien à me dire tant qu'il ne s'est pas défini le rapport personnel qui le lie à la vérité. Ce n'est pas la vérité d'un autre que je lui demande. S'il n'est glorieux que des gloires passées, je salue en passant des reliques. L'individualité est une forme héroïque de la conscience. C'est l'homme volontairement seul et nu en face de l'énigme. Pour conquérir sa liberté, l'artiste doit refaire en lui cette seconde ignorance qui lui découvre à nouveau le monde dans une surprise enivrée. En révélant alors la Beauté par l'émotion qui lui est venue de la vie et de la nature, il jette un cri d'appel et se réjouit de trouver un écho. Il suscite en nous la tendre sympathie sans laquelle la vie n'est qu'une mort anticipée. Il affirme qu'il faut aimer et nous fait honte de nos refus. L'art, tel que l'ont réalisé les maîtres d'autrefois et ceux d'aujourd'hui, tel que je le vois et le sens dans l'œuvre de Puvis et de Cazin, de Rodin et de Carrière, est une philosophie émue, une philosophie pénétrée d'amour.

MAURICE HAMEL

L'Administrateur-Gérant : Louis SCHOUÉ

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai - Juin 1898

LIVRAISON DU 1er MAI

LIVRAISON DU 15 MAI

LIVRAISON DU 1er JUIN

LIVRAISON DU 15 JUIN



